



3 1761 07935090 6







Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

<http://www.archive.org/details/lehtrefr00four>

LE THÉÂTRE FRANÇAIS

AT

XVI<sup>E</sup> ET AU XVII<sup>E</sup> SIÈCLE

---

CORBEL. — TYP. ET STER. DE CRETE FILS.

---

670

LE THÉÂTRE FRANÇAIS





LE THÉÂTRE FRANÇAIS  
AU  
XVI<sup>E</sup> ET AU XVII<sup>E</sup> SIÈCLE

OU  
CHOIX DES COMÉDIES LES PLUS CURIEUSES  
ANTÉRIEURES A MOLIÈRE

AVEC  
UNE INTRODUCTION, DES NOTES ET UNE NOTICE SUR CHAQUE AUTEUR

PAR  
M. ÉDOUARD FOURNIER

ÉDITION ILLUSTRÉE DE PORTRAITS EN PIED COLORIÉS

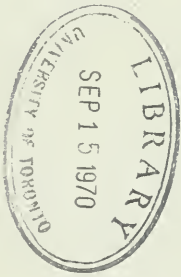
DESSINÉS PAR MM. MAURICE SAND ET H. ALLOUARD

---

PARIS

LAPLACE, SANCHEZ ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

3, RUE SÉGUIER, 3



RQ  
1221  
F75  
871

# INTRODUCTION

---

## I

Ce qui manque surtout dans la partie du théâtre français dont ce volume a recueilli quelques épaves, c'est l'influence française.

Les inventions y fourmillent, mais presque toutes viennent du dehors. Pas une n'est encore du vrai cru gaulois.

On imite d'abord, nous allons presque dire — tant ces premières copies sont loin des modèles — on singe un peu les Anciens.

On passe ensuite, mais d'un plus vif élan, aux auteurs d'Italie, qui se sont fait plus tôt un théâtre; puis aux Espagnols, qui plus vite aussi se sont fait des tragédies, des comédies et — ce qui est une grande ressource pour les chercheurs d'inventions — une ample littérature de nouvelles et de romans.

Dans tout cela nos auteurs vont en maraude, reviennent assaisonner chez eux ce qu'ils ont rapporté de cette chasse à l'étranger. Ils y mettent leur adresse et leur sel, mais parfois gâtent aussi, pour en vouloir trop prendre et trop entasser, le meilleur de ce butin d'Italie ou d'Espagne.

Un homme arrive enfin, qui règle, dose et choisit; qui prend un peu, mais donne davantage; qui, après ses courses à l'aventure dans les mêmes parages de comédies, de nouvelles, et de romans, fait un adroit triage de ses glanes, les mélange, les assortit, se les rend propres par le choix et l'usage qu'il en fait, et, quand on vient à compter, rend une fleur pour un chardon, un beau louis tout neuf pour un pauvre écu ou un vieux sou.

En ses heureuses mains le cuivre devient or.

Cet homme, c'est **MOLIÈRE**.

Ce volume va jusqu'à lui; mais, puisque notre lot précaire est de n'y donner que des pièces de transition et de préparation, pour ainsi dire, sans rien de complet encore, sans rien de parfait surtout, il s'arrête à lui.

## II

Les Italiens, nous ne saurions trop en convenir, nous prêtèrent presque tout en ces premiers temps : pièces et types, comédies et personnages. Chargé d'éveiller les unes, nous avons dû réveiller aussi les autres.

Puisqu'il n'y avait, dans la plupart des pièces, que des rôles à physionomie italienne, il nous a fallu prendre pour les faire jouer — du moins en images — des comédiens d'Italie.

La meilleure troupe, la plus alerte et la mieux parée que nous en connussions, était celle qu'avait si bien enrôlée, il y a quelque douze ans, M. Maurice Sand pour son étincelant recueil des *Masques et Bouffons*.

Elle sommeillait dans ces deux beaux volumes, sans emploi, sans rôle, sans engagement. Nous l'avons engagée en masse, et, lui ouvrant dans cette série de pièces françaises tout un répertoire presque italien, nous avons laissé chacun de ses farceurs d'Italie : Arlequino, Fritellino, Tabarino, Spavento, Beltrame, Ruzzante, Pantaleone, etc., etc. y choisir et y prendre les seuls rôles qu'ils pussent jouer sur un théâtre français.

Ils y parurent de bonne heure, ils furent même les premiers qu'on y put voir, après nos joueurs de Sotties et de Mystères.

Catherine de Médicis les avait fait venir de sa chère Florence, lorsque le dauphin son mari fut devenu le roi Henri II. Elle les voulait de toutes ses fêtes de cour, et les plus grandes dépenses étaient pour leurs pièces.

« On dit, écrit par exemple Brantôme à propos de la première où ils parurent et dont les frais furent énormes, on dit que le roy despendit en la représentation de cette tragi-comédie plus de dix mille escus, ayant fait venir à grands cousts et despens les plus excellents comédians et comédiantes d'Italie : chose que l'on n'avait encore veue, et rare en France, car paradvant on ne parloit que des *Farceurs*, des *Conards de Rouen*, des *Joueurs de la Basoche*, et autres sortes de badins et joueurs de badinages, farces, mommeries et sotteries. »

## III

Comment l'Italie avait-elle ainsi pris le pas sur tous les autres pays, et fondé en Europe un vrai théâtre de gens lettrés, en dehors des pièces d'Église et des farces de Basoche ? et à quel moment, comment, l'élan donné par elle fut-il suivi chez nous, en remuant la ville après avoir ému la Cour ? C'est ce qu'il nous faut dire en quelques mots.

A Florence, à Venise, à Naples, à Rome, le mouvement, une fois donné, fut très-vif ; tout le monde y mit la main, princes, prêtres, cardinaux, les papes eux-mêmes, et cela nous point pour nous ramener à ces *Mystères*, à ces pièces d'Église dont je parlais, mais pour entrer, au contraire, de plein vol dans le profane, pour couper court enfin à tout mélange scandaleux de la piété et du drame, et décréter, de par Plaute et Térence, la séparation de l'Église et du théâtre.

Tant qu'on ne s'était occupé que de sujets pieux, le latin seul y avait eu cours. L'italien ne

semblait pas une langue assez sérieuse pour ces divertissements dévots, où la psalmodie de l'acteur continuait la litanie du chantre.

De ce contre-sens même et de sa routine, sortit ce qui les tua.

Le latin, admis pour les pièces sacrées qui se jouaient dans les églises, fit par ce fait même admettre plus facilement les pièces latines de Térence et de Plaute. Dès que la Renaissance se mit à poindre, comme la langue dans laquelle elles sont écrites était restée familière pour les spectateurs du théâtre sacré, on les joua.

Un des grands meneurs du mouvement classique, le savant de Calabre qui se faisait appeler Pomponius Lætus, en fit un exercice pour ceux qui suivaient son école, et une récréation pour le plus haut public qu'il y eût à Rome : « Il fit jouer par ses élèves, dit Signorelli, les meilleures pièces de Plaute et de Térence, et elles furent représentées chez les cardinaux et autres prélats et barons romains. »

On ne s'en tint pas là. Térence et Plaute parurent un peu vieux ; on fit donc des pièces nouvelles ; mais comme toutes les nouveautés ne peuvent venir à la fois, on continua de les écrire dans la vieille langue : « Pomponius, dit encore Signorelli, fit jouer quelques pièces d'auteurs modernes, mais toujours en latin. »

Il ne manquait plus que l'italien sur les théâtres d'Italie. Politien le risqua le premier. Il écrivit dans le plus pur toscan, et fit jouer par des acteurs au plus pur accent romain, un *Orfeo* qui, réunissant ainsi le double mérite du meilleur langage de la prononciation la plus parfaite, *lingua toscana in bocca romana*, fit du premier coup le miracle attendu : la prise de possession du théâtre italien par la langue italienne.

A partir de ce moment, elle n'y parla que trop. Au bruit qu'elle fit, on aurait pu se croire à ce grand dégel de paroles dont s'est tant amusé Habelais. Les pièces commencèrent à pleuvoir partout : Rome, Venise, Florence, Naples en furent inondées, chacune en son dialecte. La France eut les éclaboussures de l'averse.

Son théâtre, pauvre sol encore bien neuf et bien inculte, ne vit croître que ce qu'elle y fit germer.

Ce qui s'y trouvait de promesses par les semences plus saines de la littérature d'Athènes et de Rome, en fut gâté, et, sinon perdu, pour bien longtemps retardé.

On allait en Grèce, on s'arrêta en Italie, et l'on mit plus d'un siècle à vouloir en sortir. On ne vit tout que sous le jour faux ou apprêté qu'on prenait, là, pour la lumière.

Les œuvres mêmes que l'antiquité nous avait laissées si franches et si pures de ton et de lignes, s'en contournèrent : Euripide ne fut plus pour nous qu'un Grec d'Italie, et Térence un Romain de la Rome des Papes.

## IV

Il y eut ainsi un temps d'arrêt funeste entre ce que nous étions et ce que nous voulions être, une halte mauvaise dans la littérature intermédiaire et douteuse.

Notre théâtre resterait-il ce que l'avaient fait les Confrères de la Passion et les Farceurs de la Basoche, qu'éternisaient leurs privilèges? ou bien au risque de s'égarer, s'en irait-il jusqu'au bout à la suite des comédiens d'Italie ?

Notre bon sens, notre goût de la diversité et du choix le sauvèrent.

Il se fit une place sur les deux terrains, jusqu'à ce que de cette place, il se fût fait de par l'autorité de Molière, si français dans la tradition italienne, un sol vraiment à lui.

Nulle part, cette position mixte et flottante de notre littérature théâtrale n'a été mieux précisée que dans la thèse de M. Émile Chasles, *la Comédie en France au XVI<sup>e</sup> siècle* :

« La comédie française, dit-il, déjà contrariée dans son essor, rencontre des dangers dans ses modèles mêmes. Elle est arrêtée par ce qui persiste et dominée par ce qui arrive. Le passé prolonge son pouvoir factice au delà de toute vraisemblance : il se maintient par le privilège, cette ancre rouillée mais forte encore.

« La mode présente apportée par les Italiens offre au public une diversion funeste. Or les Confrères de la Passion sont protégés par la loi, les Italiens sont applaudis par la Cour. C'est un double joug à subir ou un double obstacle à renverser. »

Le double joug fut évité, le double obstacle fut brisé, ce qu'il eut de plus persistant fut ce que lui avait imposé l'imitation italienne, inspiration d'abord, puis entrave et retard.

Un des derniers historiens de notre théâtre et l'un des meilleurs, M. Alphonse Royer, a fort bien particularisé cette nuance, qui fit tache sur notre littérature et fut si lente à disparaître.

Il nous reconnaît un grand sentiment de vérité et d'idéal, satisfait enfin, après ce stage dans le faux, par les sincères beautés des œuvres du grand siècle; et il dit alors de notre poésie, si longtemps égarée dans le dédale italien :

« Malgré ses aspirations vers les sublinités grecques et latines, singulier effet d'optique, à travers Euripide, Plaute et Térence, elle voyait le Trissino, l'Arétin et Lodovico Dolce! »

## V

Ce qui nous gâta le plus, dans cette influence de l'Italie, c'est le goût que nos auteurs y prirent pour les pièces à fourberies et les comédies à intrigues, qui peuvent être de son génie, mais qui ne font qu'embrouiller le nôtre et le fausser.

Tant que ce fut la mode — et elle dura longtemps — on ne voulut pas autre chose.

Les pièces les plus « intriguées » — le mot existait déjà — furent les plus applaudies. Celles qui se faisaient le moins comprendre furent les mieux acceptées.

Un poète de ce temps là, Ressyguier, le dit positivement dans la préface de son *Aminte*.

Si, à l'entendre, moyennant les neuf sous parisis, payés alors pour aller au parterre, vous ne trouviez pas dans une pièce autant d'intrigues au moins que dix autres plus raisonnables en eussent demandé, vous n'en aviez pas pour votre argent. Pour peu que la pièce se fit comprendre, vous étiez volé!

Écoutez Ressyguier, vous verrez que nous n'exagérons pas :

« La plus grande partie de ceux, dit-il, qui portent le teston à l'Hostel de Bourgogne veulent que l'on contente leurs yeux par la diversité et le changement de la scène du théâtre, et que le nombre des accidents et des aventures extraordinaires leur ôte la connaissance du sujet. »

L'attention s'essoufflait vite dans ce tohu-bohu d'actions. Pour qu'elle reprit haleine, on la reposait par les yeux.

Chaque acte avait son temps d'arrêt, où l'on soufflait en n'ayant plus qu'à regarder. C'était : soit une marche triomphale, soit une bataille, comme dans la *Débora* de P. Nancel, en 1606, L'auteur y a écrit bravement au milieu du quatrième acte :

« Pause. — Ici la bataille se donne. »

Après les actes, pause encore, mais cette fois pour voir danser. Quels que fussent le sujet de la pièce et la péripétie qu'on venait de traverser, une fois l'acteur sorti de scène, la danse commençait :

« Il y a, dit Scaliger, des joueurs de moresques qui chantent et dansent au son des instrumens tant pour ce pendant soulager les acteurs que les spectateurs. Ce mesme nous observons en nos tragedies. »

## IV

Le décor aurait pu, par sa disposition, expliquer, éclairer un peu la pièce ; point du tout, il l'embrouillait encore par l'enchevêtrement de ce qui s'y mêlait.

M. Royer a eu la bonne fortune de découvrir à la Bibliothèque le manuscrit soi-disant explicatif et avec dessins de l'un des malheureux metteurs en scène qui avaient pour tâche de se reconnaître dans ces chaos et d'y poser tout en place.

Rien n'est plus curieux et plus naïf dans le gâchis :

« Le plus compliqué, dit M. Royer, de ces décors multiples juxtaposés, se trouve dans l'*Agarite*, de Durval (1635) : « Au fond une chambre avec un lit ; à gauche, une forteresse où se puisse mettre un petit bateau, laquelle forteresse doit avoir un antre, d'où sort le bateau. Autour de ladite forteresse doit avoir une mer haute de deux pieds huit pouces, et à côté de la forteresse un cimetière garni d'une cloche et de trois tombeaux.

« De l'autre côté on aperçoit la boutique d'un peintre garnie de tableaux, et à côté de la boutique du peintre, il faut un jardin ou un bois où il y ait des pommes et un moulin (1). »

Si l'on se plaisait aux obscurités, que — vous venez de le voir — le décor n'éclaircissait guère, on se déplaçait aux longueurs.

Les poètes avaient alors un faible pour les prologues et la manie des chœurs. Le public, lui, n'en voulait à aucun prix. Les pauvres diables ne les rimaient donc que pour les supprimer : « Les chœurs, dit avec un soupir, Jean de Boissin, dans la préface de sa *Didon*, y sont omis comme superflus à la représentation, et de trop de fatigue à refondre. »

Mairat en dit autant, et avec un soupir pareil, à propos des prologues auxquels ce maudit parler ne voulait jamais mordre :

« L'impatience française, écrit-il, ne les peut souffrir, non plus que les chœurs. »

Elle n'aimait pas non plus les dénouements qui se faisaient trop attendre, ou qui languissaient trop une fois arrivés. Le coup de poignard qui coupait le plus vite le nœud de la pièce, tendu et serré pendant les cinq actes, était le plus applaudi.

(1) Nous avons examiné nous-même à la Bibliothèque le manuscrit si curieux retrouvé par M. Alph. Royer, et que Beffara dans ses manuscrits sur Molière avait, croyons-nous, indiqué le premier. On trouvera, page 322, note 1, la description que nous avons trouvée pour le décor des *Veuveuses de Suresnes*. C'est un des mieux dessinés.

Il n'en fallait pourtant pas abuser. Le public était sensible; trop de meurtres lui saignaient le cœur.

C'est pour cela qu'on imagina la *Tragi-Comédie*, dont la seule différence avec la tragédie même était qu'à la fin tous ceux que celle-ci avait fait poignarder ou empoisonner sans pitié s'y trouvaient sur pied et bien portants.

« C'est une pièce, dit Desmarests dans sa préface de *Scipion*, dont les principaux personnages sont prinées et les accidens graves et funestes, mais dont la fin est heureuse, encore qu'il n'y ait rien de comique qui y soit meslé. »

## VII

Cette sensibilité du parterre, qui l'avait porté au tragi-comique, lui avait encore mieux fait prendre en goût la *Pastorale* avec ses tendresses et ses mignardises.

Nos historiens du théâtre ne l'ont pas oubliée. Elle a, chez tous, de très-jolis chapitres. Comme ils l'ont trouvée en sa plus belle floraison chez les Italiens, ils l'ont crue italienne. Ils se sont trompés.

On ne « pastoralisait » pas encore à Bologne, ni à Florence, quand, en juillet 1530, la bonne reine Marguerite de Navarre étant arrivée à Bayonne, on lui fit fête d'un divertissement de bergers, dont la dépense se trouve dans les comptes de la ville :

« Pour achat et façons des habillemens de taffetas expressément faicts pour le jeu d'une bergerie jouée le soir pour la bonne venuë de la reine. »

On était encore bien loin de soupirer l'*Orfeo* à Rome et l'*Aminta* à Ferrare, quand, sous Charles VIII et pour son entrée à Rouen, nos *pastourelles*, sœurs aînées de ces pastorales, étaient si bien de la fête :

« Quatre pasteurs et une pasteur, lesquels chantoient alternativement, et estoient lesdits pasteurs vestuz de drap cleret, jaune, rouge, vert, et les chaperons differens selon lesdictes robes, lesquels pasteurs furent jouer devant le roy... une matière faicte sur pastouerie, et estoit une fiction traictée sur bucoliques. »

C'est à croire qu'on est déjà sous Louis XIII, au beau temps de l'*Astrée*.

Les pastorales d'Italie, arrangées par nos poètes et enguirlandées ainsi de fleurs françaises, firent sans doute fortune chez nous; mais celles qui nous vinrent du roman de l'*Astrée* étaient plus favorisées encore. Elles furent sans nombre et presque toutes heureuses.

La grande épopée bocagère portait bonheur à qui la touchait.

Gomberville, qui croyait que son *Polexandre* était aussi de ces romans bons à voler, s'y était mis sur ses gardes: devantant tout ce qu'on a pu réglementer avec les verrous et les grilles de la propriété littéraire contre les emprunteurs d'idées de pièces, il avait fait mettre dans le *privilege* que, « défenses étoient faites à tous faiseurs de comedies de prendre des argumens (sujets) de théâtre dans son roman sans sa permission. »

La précaution était inutile, personne n'y songea. Tallemant des Réaux s'en amusa beaucoup; mais, à l'entendre, il aurait encore mieux ri de ce qui serait résulté d'un petit emprunt fait à ce *Polexandre* si bien gardé et si peu prêteur: « Je voudrais voir, écrivait-il, un procès sur cela. »



Que ne vivait-il de notre temps ! Il n'en aurait que trop vu.

L'Italie nous avait encore devancés en ces emprunts de romans et de contes.

Montaigne, qui aimait qu'on fût avant tout « soy mesme, » s'en moquait comme d'une faiblesse.

Parlant de ceux « qui se meslent de comedies, » et particulièrement des Italiens « qui y sont assez heureux, » il dit :

« Ils entassent en une seule cinq ou six contes de Boccace, ce qui les faict ainsi se charger de matière, c'est la desfiance qu'ils ont de se pouvoir soutenir de leurs propres graces.

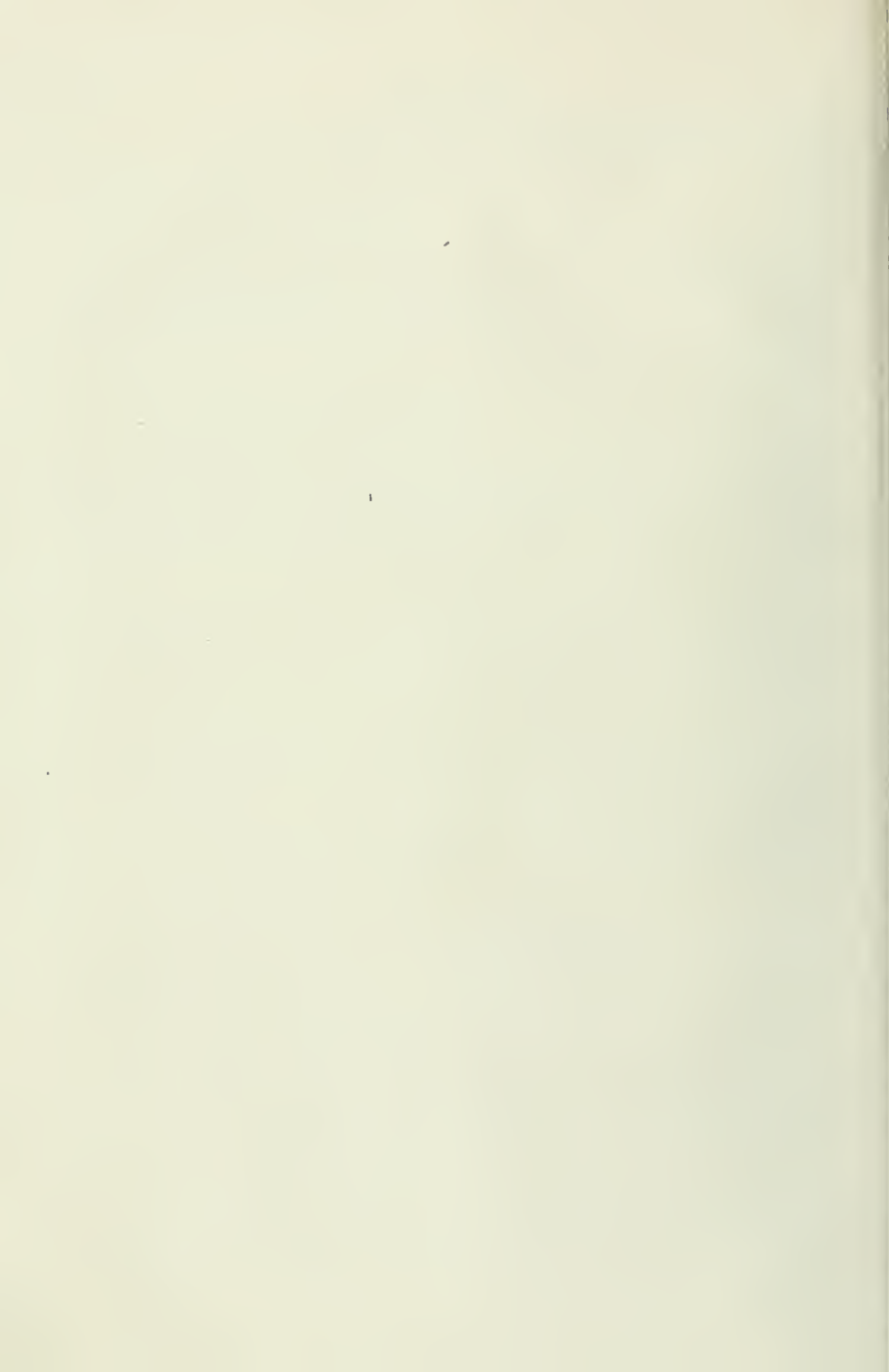
« Il fant qu'ils trouvent un corps où s'appuyer, et n'ayant pas du leur assez de quoy nous arrester, ils veulent que le conte nous amuse. »

Molière fit comme eux : « Il nous amusa du conte. » Il mit un débris de fabliau dans *Georges Dandin*, un fragment de farce dans le *Médecin malgré lui*, une bribe habilement choisie des nouvelles de Scarron dans *Tartuffe* ; mais il se les assimila avec tant d'art, les fondit si bien dans son œuvre, qu'on les y cherche sans les reconnaître.

Le tempérament de ces merveilleuses assimilations s'est perdu, comme le reste. Notre littérature ne sait même plus digérer. La tête est vide, le cœur froid, l'estomac faible : que lui reste-t-il ?

E. F.

1<sup>er</sup> novembre 1871.



## NOTICE SUR ÉTIENNE JODELLE

Il était de Paris, sans qu'on sache au juste où, quand, et de qui il y était né. Du Verdier se contente de dire, après avoir écrit son nom : « Parisien, sieur du Lymodin. » Était-il de noblesse, comme ces derniers mots le feraient supposer ? C'est plus que douteux ; le Lymodin me semble un fief des pays imaginaires, que la fortune de Jodelle habita tout aussi assidûment que son esprit.

L'âge de quarante-un ans, qu'on lui donne à sa mort, en 1573, fait croire qu'il naquit en 1532, c'est-à-dire dans le plein du règne de François I<sup>er</sup> et de la Renaissance, dont les idées, toutes au culte de l'antiquité latine et grecque, avivées et soutenues en lui par des études qui durent être rapides et brillantes, devinrent de bonne heure son inspiration, son ivresse.

De la *Pléiade* qui se formait, il fut le plus impétueux d'abord, le plus en avant, ce qui fit presque croire qu'il en était le chef. Chacun s'enflamma de cette ardeur, qu'on prenait pour le génie, et qui n'en donna qu'une illusion évanouie trop vite. Baif était tout à l'admiration de « Jodelle bouillant, en la fleur de son âge. » Sainte-Marthe ne pouvait se taire « du grave, doux et copieux Jodelle ; » pour du Bellay, il était plus qu'un poète : c'était « le démon » même de la poésie ; enfin Ronsard ne voyait pas en lui moins qu'un Sophocle et qu'un Ménéandre. A l'entendre, l'ère nouvelle des poètes avait commencé :

Lorsque Jodelle heureusement sonna  
D'une voix humble et d'une voix hardie  
La Comédie avec la Tragédie.

Le mérite de Jodelle est au moins de les avoir « sonnées » le premier, faisant voir en cette entreprise, alors si nouvelle, de tragédies et de comédies à la grecque, les hardiesses de primesaut, et la verve d'aventure qui lui étaient particulières.

On n'avait eu jusque-là que des traductions du théâtre antique : celles que Saint-Gelais, Desperriers et Charles Estienne avaient données de l'*Andrienne*, et autres pièces de Térénce ; celle du *Plutus*, d'Aristophane, par Ronsard, etc.

Jodelle voulut mieux : il lui fallut tragédie et comédie du vrai cru français, ne devant aux pièces grecques et

latines que leur forme en cinq actes. En 1552, lorsqu'il n'avait que vingt ans, c'était chose faite : il pouvait convoquer dans la grande cour du collège de Reims, et un peu après dans celle du collège de Boncourt, « tous les personnages de science et d'honneur » pour la représentation d'une tragédie de *Cléopâtre*, « prise de l'histoire, » suivie de la comédie d'*Eugène*, qu'il avait écrite de verve « en quatre traites. »

Le roi lui-même, Henri II, était là, regardant d'une fenêtre qui lui servait de loge. Seigneurs et dames faisaient figure aux autres croisées, et pour que le spectacle fût digne d'un tel public, c'étaient les poètes mêmes, amis de Jodelle, qui s'étaient chargés de jouer les deux pièces : « les entreparleurs, dit Estienne Pasquier, qui fut de la fête, estoient tous gens de nom ; car mesme Remy Belleau et Jean de la Péruse jouaient les principaux roulets. » La comédie obtint bon accueil, « le fuseau, selon Pasquier, en parut fort bien démêlé par la clôture du jeu. » Mais c'est à la tragédie que revint le plus grand succès, changé presque aussitôt en véritable triomphe pour le poète.

Ses amis l'entraînèrent, le portant presque, à la maison d'Arcueil, où Ronsard s'allait délasser. Chemin faisant, ayant trouvé un bouc, ils le couvrirent de lierre et de fleurs ; puis, après un festin où les invocations à Bacchus ne furent pas de vains mots et de sèches fantaisies, ils l'offrirent, en chantant le *proan* triomphal, au poète qui, pour sa résurrection de la tragédie antique, méritait bien l'offrande faite jadis aux tragiques de la Grèce !

C'est là le beau moment de la vie de Jodelle. Tout lui sourit, tout lui est fête. De son nom même on lui fait une couronne. Tahureau en sait enlacer si adroitement les lettres, que d'*Étienne Jodelle* il tire cet anagramme : *Jo, le Délicieux né !*

Il n'a plus dans toute la *Pléiade* que Ronsard pour digne émule. Ils vont du même pas à la plus haute renommée, sans que l'un le cède à l'autre plus d'une journée : « Il lui advint ne dire, écrit de lui Pasquier, que si un Ronsard avait le dessus d'un Jodelle le matin, l'après-dîner Jodelle l'emportait de Ronsard. »

À la cour même, depuis sa *Cléopâtre* et son *Eugène*, il est en considération.

Comme il a tous les goûts, toutes les adresses, et qu'il peut dire, peintre et architecte autant que poète et acteur :

Je dessine, je taille, je charpente, et massonne, etc.,

on le charge d'organiser les fêtes, les spectacles de *gala*.

Ce fut, avec la plus haute faveur, le commencement de ses disgrâces ! En février 1558, de grandes fêtes se préparant à l'Hôtel-de-Ville pour y recevoir le roi, et Guise, qui venait de reprendre Calais, on chargea Jodelle des *mascarades* à personnages parlants. La première dont il s'ingénia, par allusion au vaisseau de Paris, fut le *Navigateur des Argonautes*, avec Jason, dont il jouait le rôle, Orphée et les autres. Sur une « petite chanson » dite par Orphée à la louange du roi, deux rochers devaient s'avancer « avec musique au dedans. » Au signal donné, le mouvement se fit, mais les gens chargés des machines, ayant mal entendu, ce furent des *clochers*, et non des *rochers* qui arrivèrent. De là des éclats de rire, puis des huées, dont la réputation, que Jodelle s'était faite d'habile homme en toutes choses, ne se releva pas.

La mort du roi lui fut bientôt un nouveau coup, quoique Catherine de Médicis continuât de le protéger. Ce qu'il y avait d'impopularité dans le pouvoir de la reine rejaillissait, par malheur, sur ceux qu'elle s'attachait, et qui la défendaient.

On ne pardonna pas à Jodelle les sonnets où il la célébra, et dont le meilleur la faisait voir hardie et virile :

Montrant que nous avons dans une royne un roy.

On lui tint rigueur aussi de son indécision ou plutôt de son indifférence religieuse, dans un temps où chacun se passionnait pour l'un ou l'autre culte. Lors des troubles de la fameuse croix de Gastine, près des Halles, il fit des vers qui, n'étant ni catholiques, ni huguenots, mais

franchement païens, comme sa muse, lui furent imputés à crime par les deux partis. On alla jusqu'à dire, comme l'Estoile, en son *Journal*, qu'il était « sans aucune crainte de Dieu, et n'y croyait que par bénéfice d'inventaire. »

Une seule fois, toujours selon l'Estoile, il parla, il écrivit, mais ce fut pis encore : c'est, en effet, contre Coligny, et pour célébrer la Saint-Barthélemy, qu'il aurait pris la plume ! Heureusement pour lui les preuves manquent. Rien, dans ce qui reste de ses œuvres, ne confirme « qu'il eût été corrompu par argent pour écrire contre le feu Admiral et ceux de la Religion... » eschirant la mémoire de ces pauvres morts de toutes sortes d'injures et menteries. »

Sa pauvreté, en ce temps, prouve même que la corruption ne l'alla pas chercher. On voit aussi par ses derniers vers, sorte d'adieu, dont l'heure ne se fit pas attendre, que si Charles IX l'avait eu à son service pour quelques poésies de plaisir et de galanterie, la récompense n'était guère arrivée.

Qui se sert de la lampe, au moins de l'huile y met,

murmura le pauvre poëte, « en son extrême foiblesse d'une voix basse et mourante. »

Puis, comme la journée était belle, car on était en juillet : « Ouvrez-moi ces fenestres, dit-il, que je voie encore ce beau soleil ; » son âme païenne s'échappa dans ce rayon.

Le huguenot d'Aubigné, qui n'eût point pardonné à Jodelle ses vers contre ceux de la Religion, s'il en eût écrit, lui fit une épitaphe compatissante dont voici la fin :

Le ciel avait mis en Jodelle  
L'esprit tout autre qu'humain,  
La France lui nia le pain,  
Tant elle fut mère cruelle.





L'EUGÈNE

MATTHIEU CREANCIER

Ce raison chasse la pitié.  
Il faut payer

1870. II. 8. II

# L'EUGÈNE

COMÉDIE D'ESTIENNE JODELLE, PARISIEN

1552

## PERSONNAGES

EUGÈNE, Abbé.  
MESSIRE JEAN, Chappelain.  
GUILLAUME.  
ALIX.  
FLORIMOND, Gentilhomme.

ARNAULD, Homme de Florimond.  
PIERRE, Laquais.  
HÉLÈNE, Sœur de l'abbé.  
MATTHIEU, Créancier.

## PROLOGUE

Assez, assez, le poëte a peu voir  
L'humble argument, le comique devoir,  
Les vers demis<sup>1</sup>, les personnages bas,  
Les mœurs repris, à tous ne plaire pas :  
Pource qu'ancuns, de face sourcilleuse,  
Ne cherchent point que chose serieuse,  
Aucuns aussi, de fureur<sup>2</sup> plus amis,  
Aiment mieux voir Polydore à mort mis<sup>3</sup>,  
Hercule au feu, Iphigène à l'autel,  
Et Troye à sac, que non pas un jeu tel  
Que celui-là qu'ores on vous apporte.  
Ceux-là sont bons, et la mémoire morte  
De la fureur tant bien représentée  
Ne sera point : mais tant ne soit vantée  
Des vieilles mains l'écriture tant brave,  
Que ce poëte en un poëme grave,  
S'il eust voulu, n'ait peu représenter  
Ce qui pourroit telles gens contenter.  
Or, pour autant qu'il veut à chacun plaire,  
Ne dédaignant le plus bas populaire,  
Et pource aussi que moindre on ne voit estre  
Le vieil honneur de l'eservain adextre  
Qui brusquement traçoit les comedies,  
Que celui-là qu'ont en les tragedies ;  
Voyant aussi que ce genre d'escrire  
Des yeux françois si long-temps se retire,  
Sans que quelqu'un ait encore espronvé  
Ce que tant bon jadis on a trouvé,  
A bien voulu dependre ceste peine

Pour vous donner sa comédie, Eugène,  
A qui ce nom pour ceste cause il donne :  
Eugène en est principale personne.  
L'invention n'est point d'un vieil Menandre,  
Rien d'estranger on ne vous fait entendre,  
Le stile est nostre, et chacun personnage  
Se dit aussi estre de ce langage :  
Sans que brouillant avecques nos farceurs  
Le saint ruisseau de nos plus saintes sœurs,  
On moralise un Conseil, un Eserit,  
Un Temps, un Tout, une Chair, un Esprit<sup>1</sup>,  
Et tels fatras, dont maint et maint folastre,  
Fait bien souvent l'honneur de son theatre,  
Mais, retraçant la voye des plus vieux,  
Vainqueurs encor du port oblivieux,  
Cestuy-ci donne à la France courrage  
De plus en plus ozer bien davantage.  
Bien que souvent en ceste comédie  
Chaque personne ait la voix plus hardie,  
Plus grave aussi qu'on ne permettroit pas,  
Si l'on suivoit le latin pas à pas,  
Juger ne doit quelque sévère en soy,  
Qu'on ait franchi du comique la voye,  
La langue, encor foiblette de saynesme,  
Ne peut porter une foiblesse extrême :  
Et puis ceux-cy dont on verra l'audace,  
Sont un peu plus qu'un rude populace :  
Au reste, tels qu'on les voit entre nous,  
Mais dites-moy, que recueillerez-vous,  
Quels vers, quels ris, quel honneur et quels mots,  
S'on ne voyoit icy que des sabots<sup>2</sup> ?  
Outre, pensez que les comiques vieux  
Plus haut encor ont fait bruyre des dieux.  
Quant au theatre, encore qu'il ne soit

1. C'est-à-dire les vers de huit pieds, qui, jusqu'à Molière, se virent dans les farces.

2. De fureur tragique, de tragédie.

3. Fils de Priam, tué, après la mort de son père, par le roi de Thrace, à qui on l'avait confié. C'est dans la tragédie d'*Hecube*, par Euripide, qu'il en est parlé.

1. Allusions aux *moralités* du théâtre des Confrères de la Passion, ou se trouvent en scène des personnages abstraits et tout métaphysiques, comme ceux dont parle ici Jodelle.

2. Les sabots sont mis ici en opposition avec le *cothurne* de la tragédie et le *brodequin* de la comédie antique.

En demy-rond, comme on le compassoit<sup>1</sup>,  
 Et qu'on ne l'ait ordonné de la sorte  
 Que l'on faisoit, il faut qu'on le supporte,  
 Veux que l'exquis de ce vieil ornement  
 Ore se voïe aux princes seulement;  
 Mesme le son qui les actes separe<sup>2</sup>,  
 Comme je croy, vous eust semblé barbare,  
 Si l'on eust eu la curiosité  
 De remouler du tout l'antiquité.  
 Mais qu'est-ce cy ? dont vient l'estonnement  
 Que vous monstrez ? Est-ce que l'argument  
 De ceste fable encore n'avez seen ?  
 Tost il sera de vous tous apperceu,  
 Quand vous orrez ceste première scène.  
 Je m'en tairay : l'abbé me tient la rêne,  
 Qui là dedans devise avec son prestre  
 De son estat, qui meilleur ne peut estre.  
 Ta, ja, marchant, enrage de sortir,  
 Pour de son heur en chacun advertir ;  
 Et se vantant, si sa voix il debouche,  
 De vous brider desirer par la bouche ;  
 Et qui plus est, sous la gaye merveille  
 De dérober vostre esprit par l'aureille.

## ACTE PREMIER

### SCÈNE I

EUGÈNE, ABBÉ, MESSIRE JEAN, CHAPPELAIN.

EUGÈNE.

La vie aux humains ordonnée  
 Pour estre si tost terminée,  
 Ainsi que mesme tu as dit,  
 Doit-elle, pour croire à crédit,  
 Se charger de tant de travaux ?

MESSIRE JEAN.

Le seul souvenir de nos maux,  
 Qui já vers nous ont fait leur tour,  
 Ou de ceux qui viendront un jour  
 L'apprehension incertaine  
 Empoisonne la vie humaine,  
 Et d'autant qu'ils la font plus griève,  
 Ils la font aussi bien plus brève.  
 Mais qui seïait mieux en ce bas cy  
 Que vous, Monsieur, qu'il est ainsi ?

EUGÈNE.

Il ne faut donc que du passé  
 Il soit après jamais pensé ;  
 Il faut se contenter du bien  
 Qui nous est présent, et en rien  
 N'estre du futur soucieux.

MESSIRE JEAN.

O, grand Dieu, qui dist onques mieux !

EUGÈNE.

Comment donc ne consent-on point  
 De s'aimer soyemesme en ce point,  
 De se flatter en son bonheur,  
 De s'aveugler en son malheur,  
 Sans donner entrée au soucy ?

MESSIRE JEAN.

C'est abus ; il faut faire ainsi.

EUGÈNE.

En tout ce beau rond spacieux  
 Qui est environné des cieus,  
 Nul ne garde si bien en soy  
 Ce bonheur comme moy en moy.  
 Tant que soit que le vent s'esmeuve,  
 Ou bien qu'il gresle ou bien qu'il pleuve,  
 Ou que le ciel de son tonnerre  
 Face paour à la pauvre terre,  
 Tousjours, Monsieur, moy je seray,  
 Et tous mes ennuis chasseray,  
 Car serois-je point malheureux  
 D'estre à mon souhait plantureux,  
 Et me tourmenter en mon bien ?  
 Je ne voudray jamais à rien,  
 Sinon au plaisir, mon estude.

MESSIRE JEAN.

Ce seroit une ingratitude  
 Envers la Fortune, autrement,  
 Qui vous pourroit tant richement ;  
 Car qui est mal content de soy  
 Il faut qu'il soit, comme je croy,  
 Mal content de Fortune ensemble.

EUGÈNE.

Fortune assez d'heur me rassemble  
 Pour me plaire en ce monde icy.  
 Esclavant en tout mon soucy ;  
 Sans travail les biens à foison  
 Sont apportez en ma maison,  
 Biens, je dy, que jamais n'acquirent  
 Les parents qui naistre me feirent,  
 Et qui ainsi donnez me sont,  
 Qu'à mes héritiers ne revont,  
 Ains pour rendre ma seule vie  
 En ses délices assouvie ;  
 Ce que nous pratiquons assez.  
 Tant qu'il semble que ramassez  
 Tous les plaisirs se soyent pour moy.  
 Les roys sont sujets à l'esmy  
 Pour le gouvernement des terres ;  
 Les nobles sont sujets aux guerres ;  
 Quant à justice, en son endroit,  
 Chacun est serf de faire droit.  
 Le marchand est serf du danger  
 Qu'on trouve au pays estrangeur ;  
 Le labourer avecque peine  
 Presse ses bœufs parmi la plaine.  
 L'artisan, sans lin molesté,  
 A peine fuit sa pauvreté.  
 Mais la gorge des gens d'église

1. Les théâtres antiques, comme on peut le voir encore par celui d'Orange, le seul qui subsiste presque entier, étaient en hémicycle.

2. C'est-à-dire la musique du joueur de flûte antique, entre chaque acte, et même entre chaque scène.



N'est point à autre joug submise,  
 Sinon qu'à mignarder soy-mesmes,  
 N'avoir horreur de ces extrêmes,  
 Entre lesquels sont les vertus ;  
 Estre bien nourris et vestus,  
 Estre eurez, prieurs, chanoines,  
 Abbez, sans avoir tant de moines  
 Comme on a de chiens et d'oiseaux ;  
 Avoir les bois, avoir les eaux  
 De fleuves ou bien de fontaines,  
 Avoir les prez, avoir les plaines,  
 Ne reconnoistre aucuns seigneurs,  
 Fussent-ils de tout gouverneurs :  
 Bref, rendre tout homme jaloux  
 Des plaisirs nourriciers de nous.  
 Mais que serviroit expliquer  
 Ce que tu vois tant pratiquer,  
 N'estoit que je me plais ainsi  
 En la memoire de ceoy,  
 Voulant les plaisirs faire dire  
 Où d'heure en heure je me mire ?  
 Au matin, quoy ?

MESSIRE JEAN.

Le feu leger,  
 De peur que le froid outrager  
 Ne vienne la peau tendrelette ;  
 Le linge blanc, la chausse nette,  
 Le mignard pignoir <sup>1</sup> d'Italie,  
 La vesture à l'envi jolie,  
 Les parfums, les eaux de senteurs,  
 La cour de tous vos serviteurs,  
 Le perdreau en sa saison,  
 Le meilleur vin de la maison,  
 Afin de mettre à val vos flumes.  
 Les livres, le papier, les plumes,  
 Et les breviaires, ce pendant,  
 Seroyent mille ans en attendant  
 Avant qu'on y touchast jamais,  
 De peur de se morfondre ; mais  
 Au lieu de ces sots exercices,  
 De la musique les delices  
 Avant que monter à cheval,  
 Et puis et par mont et par val  
 Voler l'oïseau <sup>2</sup>, se mettre en queste  
 Bien souvent de la rousse beste <sup>3</sup>,  
 Ou bien par les plaines errant  
 Suivre le lievre bien courant,  
 Pendant que moi, Messire Jean,  
 Je sùe auprès du feu d'ahan,  
 De tasser les molles viandes,  
 Pour vous les rendre plus friandes ;  
 Vous arrivez tous affamez,  
 Les chaudaux sont soudain humez,  
 De peur de vicier nature ;  
 On fait aux tables couverture,  
 On rit, on boit, chacun fait rage  
 De babiller du tricorage.

1. *Pignoir*. C'étoit une longue robe de chambre, dont les Italiens de la cour des Médicis nous avaient nouvellement apporté la mode.

2. Chasser au faucon.

3. Chasser le loup, ou le renard.

On est saoul, on se met en jeu,  
 Et puis s'on sent venir le feu  
 De la chatouillarde amourette,  
 Soudain en la queste on se jette,  
 Tant qu'on revienne tous taris  
 Par ces pisseuses de Paris.

EUGÈNE.

Tout beau, Messire Jean, tout beau,  
 Demoure là, d'un cas nouveau,  
 Puisqu'à l'amour tu es venu,  
 M'est à eeste heure souvenu,  
 Pour lequel appelé l'avois.

MESSIRE JEAN.

Quoy ? comment ? d'où vient telle voix ?  
 Avez-vous reçu quelque offense ?

EUGÈNE.

Non, non, tout beau, seulement pense  
 De me prester icy tes sens.  
 Tu sçais bien que depuis le temps  
 Que Henry, magnanime roy,  
 A mené ses gens avec soy  
 Jusques aux bornes d'Allemagne <sup>1</sup>,  
 Amour qui se meist en campagne  
 Pour faire queste de mon cœur,  
 S'est rendu dessus moy vainqueur,  
 Me venant d'un trait enflammer,  
 Pour me faire ardemment aimer  
 Ceste Alix, mignarde et jolie,  
 Bague fort bonne et bien polie,  
 Pour qui, ô serviteur fidelle,  
 Tu me vaux une maquerelle.

MESSIRE JEAN.

O ! que je me tiens en repos,  
 Pour voir où cherra ce propos !

EUGÈNE.

Jusqu'icy tant bien m'a servi  
 Que du tout en elle je vy ;  
 Et, pour estre bon guerdonneur <sup>2</sup>,  
 Luy voulant couvrir son honneur,  
 Comme tu es bien adverti,  
 Luy ay trouvé le bon party  
 De Guillaume, le bon lourdaud,  
 Qui est tout tel qu'il nous le faut,  
 Et les ay mariez ensemble.

MESSIRE JEAN.

O ! fort bien fait !

EUGÈNE.

Mais qui te semble ?

J'ai feint que c'estoit ma cousine.

MESSIRE JEAN.

La parenté est bien voisine :  
 Il n'y falloit espargner rien.  
 Ce sont trois cents escus ; et bien !

1. En 1532, l'année même ou cette piece fut représentée devant lui au collège de Reims, Henry II avait poussé jusqu'en Allemagne, pour s'y joindre, contre Charles-Quint, aux princes de la ligue protestante.

2. C'est-à-dire pour bien récompenser.

Qu'est-ce, pour votre dignité,  
Sinon qu'œuvre de charité?

EUGÈNE.

Mais maintenant j'ay si grand'peur,  
Que Guillaume sente mon cœur  
Avec les cornes de sa teste.

MESSIRE JEAN.

Ha ! ventrebien, il est trop beste ;  
Son front n'a point de sentiment,  
Ny son cœur de bon mouvement :  
Ho ho, quoy ? craignez-vous en rien  
En cela un Parisien ?  
Le bon Guillaume, sans malice,  
Vous est couverture propice  
Pour seurement brider l'amour.  
Si fus-siez allé chacun jour  
Ce pendant qu'Alix estoit fille,  
Planter en son jardin la quille,  
A l'envi chacun eust crié ;  
Mais, depuis qu'on est marié,  
Si cent fois le jour on s'y rend.  
Le mary est toujours garend ;  
On n'en murmure point ainsi.  
Et puis, en ceste ville cy,  
On voit ce commun badinage,  
De souffrir mieux un coçage  
Que quelque amitié vertueuse.

EUGÈNE.

Après, mon amour est douteuse,  
Et je crains que ceste mignarde  
D'aller autre part se hasarde.  
Car ces femmes ainsi d'ordinaire  
Suivent les nouvelles viandes.  
Et puis, qui ne seroit jaloux  
D'un entretien qui m'est tant doux ?  
Dès lors que j'ay chez elle entrée,  
Je la trouve expès apprestée,  
Ce semble, pour me recueillir :  
Elle me vient au col saillir,  
Elle me lace doucement.  
Et puis m'estreint plus fortement,  
J'entends, si Guillaume est dehors :  
Bon jour, mon Tout, dit-elle alors ;  
Mais si, quand elle entend ma voix,  
Elle sent le cocu au bois,  
Ou bien en quelque lieu voisin,  
Bon jour (dit-elle), mon cousin.

MESSIRE JEAN.

Et quoy plus ?

EUGÈNE.

Nous entrons dedans.

Et jà d'un desir tous ardents  
Nous mirons nos affections  
Au miroir de nos passions,  
Qui sont les faces de nous deux ;  
Souvent mollement je me deulx  
Du temps, et elle se complaint  
Que l'amour assez ne m'attaint.

MESSIRE JEAN.

O duciel heureux !

EUGÈNE.

Elle s'apaise,  
Elle accourt et plus fort me baise ;  
Puis s'arrestant, elle se mire  
Dedans mes yeux.

MESSIRE JEAN.

O doux martyre !

EUGÈNE.

Et, folastrant, elle rempoigne  
Mes levres, qui font une frongne<sup>1</sup>  
Afin que d'elle elles soient morses,  
Et quant est des autres amorces,  
Pense que peut en cela faire  
Celle qui se plaist en l'affaire.

MESSIRE JEAN.

Qui pourroist estre homme tant froid,  
Qui ne s'émement en cest endroit ?

EUGÈNE.

Mais où me suis-je promené ?  
Où l'amour m'a il jà trainé ?  
Or donc, seaches, en cest affaire,  
Comment il te faut me complaire :  
Au long discours de ceste chose,  
Deux pointcs tous seuls je te propose :  
La peur que j'ay que ce sottard  
Decouvre la braise qui m'ard,  
Et la peur que j'ay qu'en ma dame  
Ne s'allume quelque autre flame.  
Au premier tu remediras,  
Quant ce lourdaud gouverneras,  
L'assurant que j'ay bonne envie  
De luy ayder toute sa vie ;  
Quand tu le meneras au jeu ;  
Quand, l'amadoüant peu à peu,  
Tu le rendras amy de toy,  
Autant que sa femme est de moy,  
Afin qu'ayez l'entrée seure.  
Quant est du second, je t'assure  
Qu'il te faudra prendre cent yeux,  
Afin de me la garder mieux :  
Qu'on espie, que l'on regarde,  
Qu'on s'enquierre, qu'on preune garde  
De n'estre en embusche trouvé,  
Après avoir bien esprouvé.  
Pour le loyer de ton office  
Je te vouë un bon benefice.

MESSIRE JEAN.

Grand mercy, Monsieur, c'est de grace ;  
Ne vous souciez que je face,  
N'ayez de ces deux pointcs esmoy  
Dès ores je pren tout sur moi.

## SCÈNE II

MESSIRE JEAN.

Ainsi, Dieu m'ayme, on voit icy  
Maints avenglez, qui sont ainsi

1. Une moue.

Que les flots enlevez de la mer,  
 Qu'on voit lever, puis s'abîmer  
 Jusques au plus profond de l'eau.  
 Ceux-ci, se fichans au cerveau  
 Un contentement qu'ils se donnent,  
 Dessus lequel ils se fionnent  
 Le pourtrait d'une heureuse vie,  
 Voyent soudain suivre l'envie  
 Du sort bien souvent irrité,  
 Rabbaisant leur félicité.  
 Songez à celuy qu'avez veu,  
 Ce brave abbé, tant bien pourveu,  
 Moins en l'Eglise qu'en follié,  
 Songez, dis-je, au mal qui le lie,  
 Ains l'estrange tant doucement  
 D'un folastre contentement ;  
 Il se fait seul heureux : en tout  
 Il n'imagine point de bout ;  
 Il ne prévoit, et ne prévient  
 Au malheur qui souvent advient :  
 Et qui pis est, voir il n'a seen  
 Qu'il est journellement deceu.  
 L'aveuglement est le moyen  
 De tourner un beaucoup en rien ;  
 Il est si fol, comme je voy,  
 De penser : Alix est à moy,  
 Et me tient seul amy certain.  
 Alix, dis-je, plus grand putain  
 Qu'on puisse voir en aucun lieu,  
 Et qui veut, sans crainte de Dieu,  
 Se bastir aux cieux une porte,  
 Par l'amour qu'à tous elle porte,  
 Exerçant sans fin charité.  
 Assez longtemps elle a esté  
 A un Florimond, homme d'armes,  
 Qui paravant sous les alarmes  
 Par qui son amour l'asservit,  
 Long temps à Helène servit,  
 Sœur de ce bel abbé, mon maistre,  
 Sans, par son pouchas, jamais estre  
 Receu au dernier poinct de grace.  
 Tant qu'estant vaincu de l'audace  
 De sa maistresse impitoyable,  
 Pour passer l'amour indomptable,  
 Et amortir sa fantaisie,  
 Fust par luy ceste Alix choisie,  
 Laquelle il entretint tousjours,  
 Non pas seul maistre des amours,  
 Jusques à ce camp d'Allemagne,  
 Pour lequel se mist en campagne :  
 Mesmes on m'a dit qu'un grand zèle  
 Florimond avoit envers elle.  
 Mais qui veut bien aymer, ne face  
 Aux Parisiennes la chasse ;  
 Et puis nostre abbé, nostre brave  
 Fol, masqué d'un visage grave,  
 Ce sot, ce messer coyon, pense  
 Avoir eu seul la jouissance,  
 Et la mise en son mariage  
 Afin qu'il feist un coeuage  
 De mary et d'amy ensemble.  
 Mais, je vous prie, que vous semble

Des morgues<sup>1</sup> que je tiens vers luy ?  
 S'il dit ouy, je dis ouy ;  
 S'il dit non, je dis aussi non ;  
 S'il veut exalter son renom,  
 Je le pousseray par ma voix  
 Plus haut que tous les cieux trois fois.  
 Ainsy je fais un amecou  
 Pour attraper quelque poisson.  
 En la grand'mer des benefices,  
 Sont mes estats, sont mes offices,  
 Et qui n'en sçait bien sa pratique,  
 Voise ailleurs ouvrir sa boutique.

## SCÈNE III

GUILLAUME, ALIX, MESSIRE JEAN.

GUILLAUME.

Hé Dieu ! quelle heureuse fortune  
 M'eust esté plus heureuse qu'une,  
 Ou quelle plus douce rencontre  
 En toute la terre se montre,  
 Que celle la qu'ores j'ay faite  
 De ceste femme tant parfaite,  
 A qui Dieu m'a joint pour ma vie ?  
 Hé ! mon Dieu, que j'ay bonne envie  
 De t'en rendre grace à jamais !  
 Ah ! je l'en iray désormais  
 Souvent présenter des chandelles,  
 Et à la Roynie des pucelles,  
 Qui m'a donné si chaste femme.  
 Sa beauté tout le monde enflamme,  
 Car je voy bien souvent passer  
 Mains amourets que trespasser  
 Elle fait en les regardant ;  
 Mais aucun n'y va pretendant ;  
 Accablé dessous sa vertu ;  
 Moymesme je suis abattu  
 Bien souvent de sa chasteté ;  
 Car alors que suis excité  
 De faire le droit du mesnage,  
 Elle me dit d'un saint courage :  
 Escoute, mon mignon, contemple  
 Du bon Joseph la sainte exemple,  
 Qui ne toucha sa sainte Dame.  
 Nostre chair est vile et infame ;  
 Ces actes sont vilains et ords.  
 Et qui nous damne, que le corps ?  
 Alors je me mets en prière,  
 Et lui tourne le cul arrière,  
 Car hélas (bon Dieu) tu ne veux  
 Que l'on blesse les chastes veus.

ALIX.

Qui est celuy que j'oy compter  
 Et tellement se contenter ?  
 Ha ! mananda, c'est mon badaut.  
 Escouter icy me le faut,  
 Pour sçavoir qu'il dira de moy.

1. Manières, façon d'agir.

GUILLAUME.

Bon Dieu, je suis tenu à toy !  
 Outre cela, elle est tant douce,  
 Jamais ses amis ne repousse ;  
 Elle est à chacun charitable,  
 Et envers moy tant amiable  
 Que le monde en est estonné.  
 Quantesfois m'a-t-elle donné  
 De l'argent pour m'aller joüier ?  
 Cil qui veut à Dieu se voïer  
 Ne sera jamais indigent.  
 Alix a tousjours de l'argent ;  
 Elle est sainte dès ce bas lieu.  
 Car c'est de la grace de Dieu  
 Que cest argent luy vient ainsi.

ALIX.

Je suis en paradis aussi,  
 D'avoir un mary tel que j'ay ;  
 Par ainsi, sainte je seray.

GUILLAUME.

Mesme quand je me vais esbattre,  
 Si j'y estois trois jours ou quatre.  
 Elle n'en dit rien au retour  
 Non plus que d'un seul demy jour ;  
 Et quand je me veux excuser  
 Et de tels mots vers elle user :  
 Pardon, je vous supply, ma femme ;  
 Vrayment, ce m'est un grand difflame  
 D'avoir demouré jusqu'à ores...  
 Je voudrois qu'y fussiez encores.  
 Mon amy : c'est vostre santé.

ALIX.

Hé ! benest, que c'est bien chanté !

GUILLAUME.

Et quand je me treuve en mal ayse,  
 Je sens que sa prière appaise  
 La maladie que je sens :  
 Elle s'en court par ces convents  
 De saint François, saint Augustin,  
 De l'abbaye saint Martin,  
 De saint Victor, de saint Magloire,  
 Pour faire prier.

ALIX.

Voire, voire,  
 On y prie à deux beaux genoux.

GUILLAUME.

Elle m'apporte à tous les coups  
 De ces saints convents quelques choses,  
 Ou bien de quelque pain de roses,  
 Ou bien des caux, ou bien du flanc<sup>1</sup>,  
 Auncmesfois de leur pain blanc,  
 Et me dit que, par les merites  
 Du bon saint, ces choses petites  
 Ont pouvoir de guarir la lièvre.

ALIX.

Seroit perte s'il estoit lièvre ;  
 Les cornes luy sèent fort bien.

GUILLAUME.

Elle ne me moleste en rien,  
 Mesme quand malade je suis ;  
 Ell' ferme tout soudain mon huis,  
 Et, de crainte de me fascher,  
 En autre lieu s'en va coucher ;  
 Mais bien souvent je sens de peur  
 Dedans moy debatre mon cœur,  
 Quand ma partie me deffaut.  
 Car j'entendy un jour d'enhaut  
 Un esprit qui fort rabastoit,  
 Lors qu'en mon liet elle n'estoit.

ALIX.

Je retien d'un sermon ces mots,  
 Qu'un esprit n'a ny chair ni os.

GUILLAUME.

Puis, quand elle est malade aussi,  
 Vrayment, je luy fay tout ainsi,  
 Et me couche en quelque chambrette ;  
 Mais, hélas ! elle est tant flouëtte.  
 Qu'elle est bien souvent en malaise,  
 Ou elle feint, ne luy deplaise,  
 Pour accomplir en sainceté,  
 Quelque beau veu de chasteté.  
 Non fait, non : elle souffre peine ;  
 Car la nuit bien fort-se demeure.

ALIX.

O ! que je sens un doux martyre !  
 Je creve icy quasi de rire,  
 Je ne scaurois m'y arrester :  
 Mais je vois ore l'accoster.

GUILLAUME.

Mon Dieu, que je serois marry...

ALIX.

De quoy parlez-vous, mon mary ?

GUILLAUME.

Ha ! nostre femme, Dieu vous gard !  
 Je meure si vostre regard  
 Ne m'a servy d'allegement  
 Contre mon facheux pensement.

ALIX.

Quel pensement ?

GUILLAUME.

Le creancier  
 M'a fait ore signifier  
 Qu'il veut que je paye aujourd'huy.

ALIX.

Aujourd'huy ! c'est un grand ennuy ;  
 C'est donné bien peu de respit.  
 Il n'en faut point estre despit,  
 Il faut prendre patiemment  
 Ce que nostre Dieu justement  
 Pour nos<sup>1</sup> commises nous envoie.

1. C'est le gâteau populaire, déjà très-ancien à cette époque, car il en est parlé dans les *Fabliaux* et dans les chartes du *xiii<sup>e</sup>* siècle. Il y est appelé *flou*, d'où sa première orthographe *flaou*.

1. *Fautes* est sous-entendu.

GUILLEAUME.

Il est vray, c'est la droite voye.  
Patience est d'honneur la porte.

ALIX.

Patience est toujours plus forte.

GUILLEAUME.

Ses dons sont à tous bien seans.  
Mais comment ? qui entre ceans ?  
Avez-vous laissé l'huis ouvert ?

ALIX.

Tout beau, tout beau ! j'ay découvert  
Un des plus grands de nos amis :  
C'est le chappelain, le commis,  
Le *fac totum*<sup>1</sup> de mon cousin.

MESSIRE JEAN.

Et puis quoy ? comment ? vostre vin  
Est-il jà la bas mis en broche ?

ALIX.

Il est trouble, car on le hoche  
Trois ou quatre fois tous les jours.

GUILLEAUME.

Monsieur, faites deux ou trois tours  
Par le jardin, en attendant :  
M'amie, envoye ce pendant  
Au meilleur, sans craindre les frais.

MESSIRE JEAN.

Je vay donc là prendre les frais.

## ACTE DEUXIÈME

### SCÈNE I

FLORIMOND, GENTILHOMME ; PIERRE, LAQUAIS.

FLORIMOND.

Ores que je suis de retour,  
J'ay consumé quasi ce jour  
A contempler en ceste ville  
De plusieurs la pompe inutile :  
Ceux qui n'aguères en la guerre  
Faisoyent leur chevet d'une pierre,  
Et qui du long chemin grevez  
Avoient leurs harnois engravez  
A longues traces sur le dos,  
A qui presque on voyoit les os,  
Ayans une face despite,  
Du soleil quasi demi-euite,  
Mesiée en sueur et pondrière,

Oublians leur face guerrière  
Se sont parez si mollement,  
Qu'ils semblent venir proprement  
Des nopces, et non de la guerre :  
Mesmes aucuns vendent leur terre,  
Les autres engaigent leur bien,  
Les autres trouvent le moyen  
De recouvrer quelques deniers  
Pour enrichir les usuriers ;  
Les autres vendent l'équipage,  
Harnois, chevaux, et attelage,  
Et tout, pour despendre en délices ;  
Et au lieu des bons exercices  
Pour toujours asseurer leur main,  
Le palais mugnet en est plein,  
Où leurs parfums, et leurs civettes,  
Chose propre à leurs amourettes,  
Tirent les dames aux devis,  
Qui presque y courent aux envis,  
Au velours, au satin, à l'or,  
Et aux broderies encor,  
Non obstant tout edict donné,  
Il est autant peu pardonné  
Qu'il seroit mesme entre les princes,  
En pleine paix de leurs provinces.  
Mais quoy ? comment ? où est l'enseigne,  
Où est la bataille qui seigne  
De tous costez en sa fureur ?  
Où sont les coups, où est l'horreur,  
Où sont les gros canons qui tonnent,  
Où sont les ennemis qui donnent  
Jusques aux tentes de nos gens ?  
Ha ! nous deviendrons negligens,  
Et chasserons hors de memoire  
Le desir qu'avons de la gloire.  
Je confère ceste cité  
A ce que l'on m'a recité  
Jadis de l'antique Capnè<sup>1</sup>,  
Car sa friandise nous tuë,  
Comme les soldats d'Hannibal.  
Quittons l'amour, laissons le bal,  
Oublians ces molles rencontres,  
Faisons tournois, faisons des monstres,  
Et pendons encore les pris  
Pour guerdonner les mieux apris.  
Estimez-vous l'ennemi mort ?  
Sachez que pour un temps il dort,  
Pour veiller plus long-temps après ;  
Mesmes de jour en jour plus près  
Tâche s'approcher de nos forces ;  
Et après les douces amores,  
Penseriez-vous les maux souffrir  
Qui se viendront à nous offrir ?  
Endurciez-vous seulement  
Les maux qu'ensuesni dernièrement,  
Par trois jours le doffant de pain,  
Maint facheux mont, aspre et hautain,  
Ces gros broüllars, ceste gelée,  
Et puis ceste pluye escoulée,  
Qui souvent servoit de breuvage ?  
Ce flux de sang qui feist outrage

1. Expression alors toute nouvelle. On disait plus volontiers, comme Montluc à propos d'un certain La Croisette : *dominus fac totum*.

1. Capoue.

Sans espargner soldat ne prince ?  
 Je trepigne, et les dents je grince,  
 Quand je voy l'excessif et brave  
 D'avoir un bel habit et grave,  
 Bien découppé : ne passons pas  
 Des gentilshommes les estats.  
 Pour veoir quelque dame cogneüe  
 Qu'on a devant la guerre veüe,  
 C'est raison de se rafraichir.  
 Mais depuis qu'on vient à franchir,  
 Fy, fy, de superfluité !  
 Mais jà trop me suis excité ;  
 Puis je voy mon homme venir :  
 A luy veoir ses gestes tenir,  
 Il querelle en soy quelque chose,  
 Au fond de sa cervelle enclose.  
 Icy le vay guetter de loing,  
 Attendant que j'aye besoin  
 D'aller avec ma bonne Alix  
 Esprouver le bransle des liets.  
 Laquais, vois-tu pas bien les mines ?

PIERRE.

Ouy, Monsieur, sont des plus fines.

## SCÈNE II

ARNAULD, HOMME DE FLORIMOND ; FLORIMOND.

ARNAULD.

Combien que mille fois et mille,  
 J'aye veu et reçu la ville  
 De Paris, où suis à ceste heure,  
 Si est-ce qu'après la demeure  
 Que j'ay faite au camp d'Allemagne,  
 Après mainte et mainte montagne,  
 Dont le souvenir maintesfois  
 Me fait souffler dedans mes doigts ;  
 Après la soif, après la faim  
 Qui vint par le deffaut du pain :  
 Et après m'estre veu moymesme  
 Bien dessiré<sup>1</sup>, bien maigre et blesme,  
 Paris, ville mignarde et belle,  
 Me semble une chose nouvelle ;  
 Aussi l'on dit : qui veut choisir  
 Le plus doux du plus doux plaisir,  
 Il faut avoir premier esté  
 Au mal avant qu'il soit gousté.  
 Puis-je bien laisser la maison,  
 Sans que je voye grand foison  
 De choses braves et pompeuses ?  
 Et mesmement tant de pisseuses,  
 Qui se font rembourrer leur bas,  
 Promettent que je n'auray pas  
 Le deffaut que j'avois au camp ;  
 Mais au fort, en si grand ahan  
 Je n'en avois pas grand envie.  
 Mais que fais-je, maugré ma vie ?  
 En babillant trop je demeure.

Monsieur m'a chargé qu'à ceste heure  
 Je ne faillisse à le trouver ;  
 Il s'en veut aller relever  
 Contre son Alix les discours,  
 Pour veoir si luitter corps à corps  
 Vaut mieux que de combattre aux armes.  
 O les doux pleurs, hélas ! les larmes,  
 Desquelles Alix parlera  
 Quand son amant elle verra.  
 Mais, ô fort heureuse rencontre !  
 Je le voy, je vais à l'encontre,  
 Peine n'auray de le chercher.

FLORIMOND.

J'avois beau ma face cacher,  
 Mon Arnauld me cognoist trop bien.  
 Et bien, Arnauld, de nouveau ?

ARNAULD.

Rien

Que ne sçachiez, comme je croy.

FLORIMOND.

As-tu entendu que le roy  
 Nous rappellera bien soudain ?

ARNAULD.

Le bruit est tel.

FLORIMOND.

Mais quel desdain !

Les plaisirs qu'Alix, ma mignonne,  
 Quand je suis à Paris me donne,  
 A ceste fois me seront cours.  
 Et bien, après ? fay-moy discours  
 De ce que tu as ouy dire.

ARNAULD.

L'empereur<sup>1</sup> remasehe son ire,  
 Et grinçant les dents s'encourage,  
 Tant qu'on diroit, voyant sa rage,  
 Et son appetit de vengeance,  
 Qu'il est toujours en celle dance  
 Qu'il faict à l'envers sus un liet.

FLORIMOND.

Où est-il ore ?

ARNAULD.

A ce qu'on dit  
 Il a déjà le Rhin passé.

FLORIMOND.

Serait-il bien tant insensé  
 De venir mettre siège à Mets<sup>2</sup> ?

ARNAULD.

On lui serviroit de bons mets,  
 Et si n'y feroit pas grand tort.  
 Car, outre le nouveau renfort,  
 Les braves gens qui sont dedans  
 Le feront mieux grincer les dents  
 Que jamais il ne feist encor.

1. Charles-Quint.

2 Il vint mettre le siège en effet ; mais l'année suivante, 1553, le duc de Guise le lui fit lever.

FLORIMOND.

Pour le moins il ne tient à l'or,  
Qui est le nerf de toute guerre<sup>1</sup>;  
Qu'il ne prenne toute la terre  
Que ceste année avons fait nostre.

ARNAULD.

Il attendra fort bien à l'autre,  
Et à l'autre an encor après ;  
Je pense qu'il vient tout exprès  
Pour Thionville envitailler.  
Mais vous ne faites que railler,  
Vous sçavez le tout mieux que moy.

FLORIMOND.

Je m'enquiers seulement à toi,  
Pour voir si ce qu'on dit de luy  
Accorde à cela qu'aujourd'huy  
On m'a par missives mandé ;  
Et tu l'as fort bien accordé.  
Puis donc que ce pen de loisir  
Se donne ainsi à mon plaisir,  
Je veux recompenser le peu  
Par l'accroissement de mon feu,  
Qui jà me rend mort en vivant.  
Mais, Arnauld, compte moi, devant  
Que vers ma mignonne je voise,  
Quelle estoit ceste forte noise  
Que tu mevois tantost en toy :  
Je te voyois mouvoir le doigt,  
Et marmonner en tes deux lèvres,  
Comme un qui frissonne des fièvres,  
Songeois tu, ainsi, seul, à part,  
A l'outrageuse amour qui m'ard !

ARNAULD.

Rien moins, Monsieur.

FLORIMOND.

Et à quoy donc,

Dy moy ?

ARNAULD.

Je me plaisoye adonc

Aux gentilles delicatesses,  
A l'heur, aux esbats, aux caresses,  
Que l'on reçoit ici, au pris  
Des maux où nous estions appris.

FLORIMOND.

Je meure, c'est chose terrible  
Qu'il est presque un monde impossible  
De trouver un, qui ne peut estre  
Contraire au penser de son maistre !  
En cela je me déplaisois  
Où te plaire tu l'amusois.

ARNAULD.

Pourquoy, Monsieur ?

FLORIMOND.

Car ceste pompe  
Et bravade mollement trompe

Les plus enflammez de courage ;  
Et nos gentilshommes font rage  
D'exceder mesme l'excensif.  
C'est ce qui me rendoit pensif,  
Et en moymesme me plaignant,  
Quand tu l'en venois trespignant  
Pour me trouver.

ARNAULD.

Pourtant, Monsieur,  
Sauf toujours vostre advis meilleur,  
Il me semble que c'est à ceux  
Qui n'ont point esté pareusoux  
De maintenir le droit de France,  
Opposant leur vie à l'outrance  
De ces aiglons imperiaux,  
Après tant et tant de travaux,  
D'avoir pour rafraichissement  
En volupté contentement,  
Non pas à ces pourceaux nourris  
Dedans ce grand tect<sup>1</sup> de Paris,  
Qui n'oseroient d'un ject de pierre  
Eslongner les yeux de leur terre ;  
Non à plusieurs larrons honnestes,  
Qui n'estans faits que pour des bestes  
D'un visage humain emmasquées,  
Par pratiques mal pratiquées  
Dependent encor aujourd'huy  
Et le leur et celui d'autrui,  
En banquets, pompes et delices,  
Pour souvent estre appuy des vices.  
Ce pendant mesme que le roy,  
Ayant ses princes avec soy,  
Souffre maintes et maintes choses  
Pour garder ces bestes encloues.  
Non à ces petits muguteaux,  
Ces babouins advocasseaux,  
Qui pour deux ou trois loix roüillées  
De je ne sçay quoy embrouillées,  
Chevauchent les asnes leurs frères,  
Avec leurs contenancez fières,  
Meslans la morgue italienne,  
Afin qu'un gros sourcil s'en vienne  
Les demander en mariage.  
Ha, ventreben, quel badinage !  
Non pas, dy-je, à ces mercadins<sup>2</sup>,  
Ces petits mugnets citadins,  
Ces petits broüilleurs de finances,  
Qui en banquets et ris, et danses,  
En toutes superfluitez  
Surmontent les principautez.  
Mais quant est de nos gentilshommes,  
Qui est le propos où nous sommes,  
Bien qu'on croye toutes bravades  
Rendre les courages plus fades,  
Si celui-là qui est plus brave  
Entendoit le battement grave  
D'un tabourin quasi tonnant,  
Ou bien d'un clairon estonnant,  
Il seroit mieux encouragé  
Et plus tost en ordre rengé.

1. On voit ici que le proverbe : « l'argent est le nerf de la guerre, » date de bien plus haut que Turcotte, à qui on l'attribue.

1. Pour toit ; on dit encore dans les campagnes « t'ect à pore. »  
2. *Galutins*. On disoit aussi *mercadants*.

FLORIMOND.

Ainsy le ciel me soit amy,  
Si tu ne m'as mis à demy,  
Par ta parole, hors de moy.  
Quoy? comment? qu'est-ce que de toy?  
Quand tu vas ainsi contestant?  
Un docteur n'en diroit pas tant;  
As-tu tant l'eschole suivie?

ARNAULD.

La meilleure part de ma vie,  
Et si estois des mieux appris:  
Mais ores les meilleurs esprits  
Aiment mieux soldats devenir  
Qu'au rang des badants se tenir.  
Mais comment est-ce que la chose  
Qu'en venant je tenois enclose,  
Dont vous m'avez interrogué,  
Nous a si fort poussez au gué?  
Où sommes-nous venus ainsi?

FLORIMOND.

Nous nous sommes tous deux icy  
Oubliez de nostre entreprise.  
Toutefois, cest oubli je prise:  
Car l'une est bien plus recouvrable  
Que l'autre tousjours n'est comptable.  
Mais, tournans bride à tous les dits,  
Reviendrons-nous à nostre Alix,  
Que mon cœur follement adore?  
Faut-il que j'y voise des-ore,  
Ou bien s'il vant mieux que par toy  
Soit faite l'entrée avant moy,  
Pour veoir si tu surprendras point  
Quelque mugnet qui se soit joint  
A mon Alix, par mon absence?

ARNAULD.

Elle est fidelle, que je pense.

FLORIMOND.

Et quand aucun n'y trouveras,  
Au mesnage regarderas  
Pour veoir s'elle n'a rien acquis,  
Si ses habits sont plus exquis  
Que n'estoyent quand je departy.

ARNAULD.

Sont tesmoins du nouveau party.

FLORIMOND.

Tu noteras bien le visage,  
Le froid ou le chaud du courage,  
Le parler, la joye ou le dueil,  
Les caresses et le recueil  
Qu'elle monstrera.

ARNAULD.

Laissez faire.  
Reposez-vous de ceste affaire,  
L'espère encor de faire mieux.

FLORIMOND.

Et ores que je suis ocieux,

A nostre Dame m'en iray,  
Où pendant me pourmeneray,  
Faisant la cour à mes pensées.

ARNAULD.

Qu'elles soient bien là caressées,  
Car c'est le lieu où se retire  
L'amant qui, serf de son martyre,  
Fait maint regret, comme maint tour.

FLORIMOND.

Va, va.

ARNAULD.

Je suis jà de retour.

## SCÈNE III

HELENE, SŒUR DE L'ABBÉ.

Si l'œil trompé ne me deçoit,  
Par la ruë au matin passoit  
Florimond, ainsi qu'il me semble,  
Dont, ainsi Dieu m'ayme, je tremble,  
Ayant peur que quelque fortune  
Soit à quelques uns importune,  
Car je cognois bien son courage,  
Impatient de quelque outrage.  
Il m'avoit par long temps servie,  
Et me voüoit quasi sa vie;  
Mais, vaincu par mon chaste cœur,  
De son amour s'est fait vainqueur,  
Combien qu'outre le dernier point  
Florimond ne me desplaust point;  
Et me laissant, comme je sceu,  
D'une Alix a esté deceu,  
Fille qu'il pensoit avoir seul,  
Qui faisoit de plusieurs recueil:  
Mesmes avant qu'il eust esté  
Deux jours hors de ceste cité,  
Piequant à la guerre d'Almagne,  
Ceste maraude, ceste caigne,  
Enamoura l'abbé, mon frère,  
Si bien qu'elle trouva manière  
D'arracher de luy mariage.  
O quel horreur! quel cocuage!  
Un seul mot jamais n'en parlay  
A mon frère, et tousjours celay  
Qu'il me sembloit de l'entreprise.  
Car je n'estois tant mal apprise  
Qu'il ne me deust bien faire part  
De ce qu'il broüilloit à l'escart,  
Pour luy compter la fable toute:  
Mais ores je suis en grand doute  
Que de ceste badinerie  
Se naisse aucune lascherie,  
Et je vous jure en bonne foy,  
J'ayme mon frère mieux que moy.  
Ore ne luy faut celer rien.  
Ho, ho! anda, je le voy bien,  
La rencontre est tout à propos.



## SCÈNE IV

EUGÈNE, HÉLENE.

EUGÈNE.

J'ay toujours cherché le repos ;  
Mais puis que l'amour est passible,  
De l'avoir il m'est impossible,  
Car de mon amour m'absenter  
Ce me seroit la vie oster.

HÉLENE.

Mon frère, Dieu vous doint bon jour.  
Vous estes toujours sur l'amour ;  
Amour vous court par les boyaux ;  
Amour occupe maints cerveaux  
Que bien aveuglement demeine.

EUGÈNE.

Ho, ho ! ma sœur, qui vous amène ?

HÉLENE.

Puis que sus l'amour estions ores,  
L'amour que j'ay vers vous, encores  
Que n'avez en ce merité  
Que mon cœur soit sollicité  
De survenir à vos dangers ;  
Car, si nous estions estrangers,  
Vous ne m'eussiez celé vos choses,  
Tant que les avez tenu closes.

EUGÈNE.

Qu'y a-t-il donc ?

HÉLENE.

N'aymez vous pas ?

EUGÈNE.

Et que vous allez pas à pas !  
Me voulez vous prendre au filé ?

HÉLENE.

Vous me l'aviez toujours celé,  
Mais je l'ay bien seen nonobstant ;  
N'aymez vous pas Alix, pourtant ?  
Sauvez-vous du prochain danger.

EUGÈNE.

Qu'est-ce donc ? faut-il tant songer ?

HÉLENE.

Florimond, que bien cognoissez,  
Qui mes amours a pourchassez,  
L'avoit aimée devant vous,  
Mais elle se change à tous coups ;  
Car, dès lors qu'il fut departy,  
Elle choisit vostre party.  
Maintenant il est retourné.  
Il luy avoit beaucoup donné  
Pour à lui seul la maintenir.  
Regardez qu'il pourra venir  
Des amours qu'avez assopis  
Pour les vostres, et qui est pis  
Ou mariage qu'avez fait.

EUGÈNE.

O! grand ciel, que l'ay-je forfait ?  
Veux tu faire si brave cœur  
Esclave de quelque malheur ?

HÉLENE.

Ce que je vous dis est certain.

EUGÈNE.

Ha, mangré bien de la putain !

HÉLENE.

Ne criens point tant en ce lieu ;  
Il faut supplier au grand Dieu  
Que par lui soit remedié.

EUGÈNE.

A, a, vertu bien, c'est bien chié !

HÉLENE.

Comment ? qu'est-ce cy ? quelle guise ?  
Voilà un brave homme d'église !

EUGÈNE.

L'amour et la douleur extrême  
Me font absenter de moymesme.

HÉLENE.

Voyez comme il serre les dents !  
Tout beau, tout beau, entrons dedans,  
On y pourra remedié :  
Que gaignez-vous d'ainsi crier,  
Sinon faire un simple mal double ?  
Cecy n'est pas un si grand trouble :  
Florimond s'apaisera bien,  
Quand il verra qu'il n'y a rien  
De constance en ceste femelle ;  
Il mettra son amour hors d'elle,  
Ou il en prendra comme un autre  
Pour l'argent ; quant à l'amour vostre  
Voudriez vous aymer desormais  
Celle là qui n'ayma jamais ?  
Prenez qu'avez au jeu perdu  
Ce que vous avez despendu.  
Ne soyez pour si peu marry.  
Quant à Guillaume, son mary,  
Il est si très-homme de bien,  
Qu'il ne se souciera de rien.

EUGÈNE.

Quelque peu soulagé me sens.

HÉLENE.

Entrons.

EUGÈNE.

Entrons, entrons ; le temps  
Nous offrira quelque remède.

HÉLENE.

Celuy vaincu' qui au mal ne cède.

EUGÈNE.

Si est-ee que le cœur en moy  
Me predit quelque grand esmoy.

## ACTE TROISIÈME

## SCÈNE I

ARNAULD, FLORIMOND.

ARNAULD.

A a Dieux! qui de nostre entreprise  
Par celle que mon maistre prise,  
Sommes ores bien destournez!  
Nous pourroit-on plus estonnez  
Rendre jamais tous deux ensemble?  
O ciel, ô terre, que te semble  
De chose tant mal ordonnée?  
Toy mesme, maudit Hymenée,  
Conducteur de trois cœuages,  
Au lieu de tes saints mariages,  
Nas-tu rougi d'autoriser  
Ces nopees tant à mespriser?  
O vous, quelconques soyez-vous,  
Dieux célestes, qui, entre tous,  
L'ardeur des pauvres embrasez,  
De vostre ciel favorisez,  
Voulez vous ores vous garder  
De vostre foudre en bas darder.  
Veux que meurdrir il couviendroit  
Ces transgresseurs de vostre droit,  
Ces moqueurs de vostre maîtrise.  
Laiassaus la femme mal apprise,  
Laiassans ceste infidelle dame?  
Dame, mort bien, veu tel diffame  
Le nom de dame n'y convient,  
Laiassans la pute qui ne tient  
Compte de l'amant tant aimable,  
Lequel, d'un vouloir inmuable,  
L'ay avoit dedié sa vie.  
Mais peut-estre avez ceste envie,  
Faisans tort au premier lien,  
Faire tort à l'aise et au bien  
De ce mien maistre gracieux.  
Mais j'en renie tous les cieus,  
Si je ne fais tomber en bas  
Tant de jambes et tant de bras,  
que Paris en sera payé.  
En despecte, je suis crevé.  
De despit; qui ne le seroit  
quand son maistre on offenserait?  
Ladre Abbé, meurtrier de vertu,  
Si je m'y mets... Mais quoy! veux tu,  
Pauvre Arnauld, sans ton maistre faire  
Ce qui lui pourroit bien desplaire?  
En te fachant tu es venu  
Jusqu'au lieu où il s'est tenu.  
Pendant ce malheureux voyage  
Je gage que nulle autre image,  
Estant même en ce devot temple,  
Que celle d'Alix ne contemple:  
Mais quand il seaura la nouvelle,

Ila! charbiou, qu'il la fera belle!  
Il m'espouventera des yeux.

FLORIMOND.

Je voy entrer tout furieux  
Mon Arnauld. Ouy, ouy, que seroit-ce?  
On luy a fait peu de caresse,  
Il'en hennit comme un cheval.  
Et bien, Arnauld?

ARNAULD.

Et bien! mais mal.

FLORIMOND.

Comment, mal?

ARNAULD.

Le plus mal du monde.

FLORIMOND.

Si faut-il que ce mal je sonde,  
Pour veoir s'il est ainsi profond.

ARNAULD.

Assez pour vous noyer au fond,  
Si vous ne prenez patience:  
Mais faites au mal resistance,  
Et me laissez vanger du tout.

FLORIMOND.

Mort bien! qu'est-ee?

ARNAULD.

De bout en bout

Je vous compleray le malheur,  
Moyennant que vostre douleur  
Prene le frein de la raison.  
Je suis allé à la maison  
De vostre Alix, où l'ay trouvée  
Dès l'heure assez bien abreuvée:  
Car j'ai bien cogneu au respondre  
que, de crainte de se morfondre,  
Elle avoit eoilé son heaume<sup>1</sup>.  
Elle estoit avec un Guillaume,  
Ainsi là dedans on l'appelle,  
Et autrement le mary d'elle.

FLORIMOND.

Mary, sang bien!

ARNAULD.

Laissez moy dire:

Si de tout ne bridez vostre ire,  
Contenez un peu, pour le moins:  
Ils estoient assis aux deux coins  
de la table, et au bout d'enhaut  
Un gros maroutte, un gros briffaut<sup>2</sup>,  
Dont messire Jean est le nom.

FLORIMOND.

Dieu me perde, j'y vois.

ARNAULD.

Non, non.

1. « Coiller son heaume » voulait dire boire, s'enivrer. Au XVI<sup>e</sup> siècle on dit : s'en donner dans le casque, « d'où l'expression populaire : être casquette, pour être gris. »

2. Mangour.

Laissez moy de tout souvenir :  
A ce que j'ay peu retenir,  
C'est cet abbé, ce brave Eugène.

FLORIMOND.

Qui ? le frère de mon Hélène,  
Que j'ay si long temps pourmenée ?

ARNAULD.

C'est celuy mesme. Il l'a donnée  
A ce Guillaume en mariage.

FLORIMOND.

Ha Dieu, ha grand Dieu, quel outrage !  
Qui me pourra faire enrager,  
Afin que je puisse vanger  
Ceste injure de sorte telle,  
Qu'il en soit memoire immortelle ?  
A a, fauy amour trop incertain !  
A a, fausse et trop fausse putain !  
A a, traistre abbé, abbé meschant !  
Moyne punais, ladre, marchant  
De tes refrippez benefices !  
A a, puant sac tout plein de vices,  
M'as-tu osé faire ce tort ?  
T'avois-je fait aucun effort ?  
Ne m'avoit pas sa sœur Hélène  
Assez tourmenté, sans qu'Eugène,  
Son frère, ains son paillard, je croy,  
Me vint redoubler ce desroy,  
Seduisant un pauvre coeu,  
Pour avoir tousjours part au cu  
Sous une honneste couverture ?  
Bon, que la fin en sera dure !  
Anquel dois-je premier aller ?  
Il faut aller desetaller  
De la maison ce qui est mien.  
Par le grand ciel, j'auray mon bien.  
Et si serez bien frotez ores,  
Si bien pis vous n'avez encores.  
Si je devois fondre la porte  
J'iray, j'iray de telle sorte  
Que le mur tremblera d'horreur.

ARNAULD.

A a ! que je conçois de fureur !  
Je suis gros de donner des coups <sup>1</sup>,  
Si je ne les eschine tous  
Je veux estre frotté pour eux.  
Allez, Monsieur.

FLORIMOND.

Allons tous deux.

## SCÈNE II

MESSIRE JEAN, EUGÈNE, HÉLÈNE.

MESSIRE JEAN.

Tu-Dieu, je l'ay rechappé belle !  
Sentit-on jamais frayeur telle

Que ce brave nous la donnoit ?  
Par ses paroles il tonnoit,  
Et, meslant son gascon parmy,  
Nous faisoit pasmer à demy,  
Encore tant esmeu j'en suis,  
Que presque parler je ne puis,  
Tant qu'il me faudroit emprunter  
Une autre voix pour racompter  
A nostre abbé telle vaillance.  
Mais encore en moy je balance  
Si je dois faire ce message :  
Florimond fera beau mesnage,  
Si vers l'abbé vient une fois.  
J'aymerois mieux tenir ma voix  
A tout jamais en moy rencluse.  
Que de dérober quelque chose :  
Je suis aux coups trop mal appris,  
Et ceux-cy seront tant epris  
Qu'ils ne pourront estre qu'à peine  
Desenvenimez de leur haine  
Que par l'espée vengeresse.  
O esperance tromperesse !  
Pourquoy m'avois-tu jusque icy  
Allaicté de ton lait ainsi,  
Pour tout soudain l'evanour ?  
Pourquoy me faisois-tu jourir  
De tes promesses si long-temps,  
Pour me mettre après hors du sens  
Et me faire au desespoir proye,  
M'estranglant d'un cordon de soye ?  
A a ! pauvre et deux fois pauvre prestre,  
N'eusses-tu pas trouvé bon maistre,  
Qui l'eust nourry, qui l'eust vestu,  
Qui l'eust fait amy de vertu,  
Sans le patelin contrefaire,  
Et, en plaisant, à Dieu desplaire,  
Pour tourner en fin en ma chance  
Si pauvre et maigre recompense ?  
Adieu les complots et finesses,  
Adieu, adieu, larges promesses,  
Adieu, adieu, gras benefices,  
Adieu, douces mères nourries,  
En l'abbé je n'ay plus d'espoir.  
Mais que tardé-je à l'aller voir ?  
« Qui se fait compagnon de l'heur  
« Se le face aussi du malheur. »  
Mais quoy ? comment ? d'où vient cela ?  
Qu'y a il de nouveau ? voyla  
Nostre malheureux maistre Eugène  
Qui sort avec sa sœur Hélène,  
Je pense que, si les hants cieux  
S'appaisoyent des larmes des yeux,  
Qu'Hélène plus en jettera  
Qu'il n'en faut, quand ell' le sçaura.

EUGÈNE.

Mon cœur s'est pris à tressaillir,  
Je sens quasi ma voix faillir,  
Ma face est ja toute blesmée ;  
Hélène, sœur et bonne amie,  
Quand j'ay regardé contre val,  
Voicy l'ambassadeur du mal,  
Voicy mon chappelain qui vient ;

1. Être *gros*, c'est-à-dire avoir envie d'une chose, comme une femme grosse.

A voir la face qu'il nous tient,  
Le mal'heur jure contre nous.

HELENE.

Las, mon frère, que ferez-vous ?  
Mais las ! que feray-je, ô flouette ?  
Que deviendray-je, moy pauvrete ?  
Resteray-je en ce monde icy ?  
Voyant mon frère en tel souci,  
Mon esprit fuyra comme vent ;  
Mais je vais courir au devant,  
Je veux l'infortuné savoir.  
Messire Jean, je puis bien voir  
Que quelque chose est survenue.

MESSIRE JEAN.

Les dieux ont promesse tenue :  
Après l'heur on sent le malheur,  
Après la joye la douleur,  
Et la pluye après le beau temps.  
O Dieu, retiens en moy mes sens,  
Ou je cherray en pasmus.

EUGENE.

Que la douleur est grand prison !  
Je me sens presque aussi faillir.

MESSIRE JEAN.

Et vous souliez si bien saillir,  
En vostre aise, contre les cieux,  
Et disiez qu'estre soucieux  
En rien ne convenoit en vous !

EUGENE.

O Jupiter, que sommes-nous !  
Pouvons-nous rien de nous promettre ?

MESSIRE JEAN.

Et vous souliez sous le pied mettre  
Toute inconstance et changement,  
Vous vantant qu'éternellement  
Non autre que vous vous seriez,  
Et tous les ennuis chasseriez !  
Mais il vaut mieux un repentir,  
Bien qu'il soit tard, que d'amortir  
La cognoissance que Dieu donne  
Par le mal'heur de la personne.

EUGENE.

Mais encores laissons nos pleurs ;  
Retenons un peu nos douleurs ;  
Ne donnons point tant à la bouche  
Que les oreilles on ne touche.  
Qu'y-a il, dy ?

MESSIRE JEAN.

Tantost j'estois  
Chez Alix, où je banquetois  
Avec Guillaume, pour vous plaire,  
Comme me commandiez de faire,  
Quand à un instant est entré  
Un soldat fort bien acoustré  
D'équipage requis en guerre,  
Qui vouloit mettre tout par terre,  
Blasphemant tous les cieux, marry  
D'ouïr nommer ce mot : mary.

HELENE.

Elle, qu'a-t-elle respondu ?

MESSIRE JEAN.

Toute tremblante, elle a rendu  
Ces responses : Et bien, Arnault,  
La plus sainte plus souvent fault ;  
Mais on appaise de Dieu l'ire  
Quand du default on se retire.  
L'abbé, mon cousin, me voyant  
En paillardise fourvoyant,  
M'a mise avec cet homme ey,  
Avec lequel je vis ainsi  
Que doit faire femme de bien.  
Pute (dit-il), je n'en croy rien :  
Il n'y a point de cousinage.  
Il l'a mis en ce mariage  
Pour seurement couvrir son vice ;  
Mais nous donnerons tel supplice  
A toy, à ton abbé Eugène,  
Et à sa pute sour Helène,  
Qui se vange ainsi de mon maistre,  
Que la memoire pourra estre  
Jusqu'à la bouche des neveux.  
Il faisoit dresser les cheveux  
A moy et à Guillaume aussy.

HELENE.

Et Guillaume, quoy ?

MESSIRE JEAN.

Tout transi,

Estonné de ce cas nouveau,  
Ne sonnoit mot non plus qu'un veau ;  
Et l'autre, branslant la main dextre,  
Euragé, va querir son maistre.  
Et puis votre Alix de crier,  
Et Guillaume de supplier.  
Alix detranche ses cheveux,  
Et Guillaume fait de beaux vœux  
A tous les saints de paradis.  
Je suis seur que les estourdis  
Vous donneront après l'assaut.

HELENE.

Las, mon frère, le cœur me faut !

EUGENE.

Las, je ne puis rien dire aussi !  
Pensons un peu à tout ceey.

HELENE.

Mais quel penser ?

MESSIRE JEAN.

Il ne faut pas,  
Mesme prochain de son trespas,  
Abandonner du tout l'espoir.

HELENE.

Mais quel espoir ?

MESSIRE JEAN.

On peut bien voir  
Que votre cœur n'est point viril.

HÉLÈNE.

Quel cœur aurois-je ?

MESSIRE JEAN.

Quel ? faut-il

Tant obéir à la douleur,  
Qu'on se laisse vaincre au malheur ?  
Pensons peut être que les Dieux  
Nous conseilleront.

EUGÈNE.

Il vaut mieux,  
Puis qu'ainsi le mal nous affole,  
Qui blesse et l'ame et la parole,  
Dedans la maison nous retraire  
Pour mieux espulcher cest affaire.

## SCÈNE III

ALIX, FLORIMOND, GUILLAUME, ARNAULT,  
PIERRE.

ALIX.

A l'aide !

FLORIMOND.

Je suis au secours.

GUILLAUME.

Tout beau, bellement je m'encours.  
J'en arracherois bien autant.

FLORIMOND.

Je perisse, tu seras tant  
Et tant et tant de moy battue.  
Qui me tient que je ne te tue,  
Pute ? m'as-tu fait tel outrage ?  
Me fais-tu forcener de rage ?

ALIX.

Helas ! Monsieur, pour Dieu, merci !

FLORIMOND.

Tu n'es pas quitte pour ceci,  
Tousjours se renouvellera  
La playe, et en moy saignera ;  
Mais laissons lui la vilaine.  
Arnault, ceste maison est plaine  
De mes biens, qu'il faut emporter.

ALIX.

Monsieur, voulez-vous tout oster ?

ARNAULT.

Il auroit mesme bonne envie  
De l'oster ta meschante vie,  
S'il y pouvoit avoir honneur.

FLORIMOND.

Sus, en haut !

ARNAULT.

Sus donc, Monseigneur !

FLORIMOND.

Laquais, trouve des crocheteurs.

PIERRE.

J'y vois, Monsieur, et, quant à eux,  
Ils voleront bien tost ici ;  
N'ont-ils pas des ailes aussi ?

ALIX.

O que je suis au monde née  
Pour estre au malheur destinée !  
Que malheur auroit bien envie  
Sur le grand malheur de ma vie !  
A a, faulse maratre nature,  
Pourquoi m'ouvrais-tu la closture ?  
Pourquoy un cercueil eternal  
Ne fis-je au ventre maternel ?  
Mais, las ! il faut que chacun pense  
Que tousjours telle recompense  
Suit chacun des forfaits, qui traîne  
Pour s'acquere sa propre peine.  
Sus donc, esprit, sois soucieux ;  
Sus donc, sus donc, pleurez, mes yeux.  
Ostez le pouvoir à la bouche  
De dire le mal qui me touche.

## ACTE QUATRIÈME

## SCÈNE I

GUILLAUME.

S'il y a eu personne aucune  
Plus envié de la fortune  
Et du bonheur que je suis ores,  
Je veux estre plus mal encores.  
Helas, qui eust ceci pensé ?  
Je ne le croy pas ; offensé  
M'ont en cela ces gens de guerre,  
Et pendant deçà delà j'erre  
Que l'on bat ma pauvre innocente.  
Suis-je tant sot que je ne sente  
Quand je suis tousjours avec elle  
Si elle m'est tant infidèle ?  
Mais quoi ! elle a ja confessé  
Que Dieu elle avoit offensé  
Avec monsieur le gentilhomme ;  
C'estoit de grand peur, ainsi comme  
Ceux-là que l'on gesne au palais,  
Confessent des forfaits non faits.  
Je ne sçay, je n'en sçay que dire,  
Sinon que rendre mon mal pire,  
D'autant plus que j'y penseray,  
Par devant l'abbé passeray ;  
Qui sera peut estre à sa porte,  
A celle fin qu'il me conforte,  
Encore qu'il soit aujourd'huy  
La cause de tout mon ennuy.

1. Allusion à la forme des crochets qu'ils ont sur le dos, et qui les faisaient appeler par le peuple « anges de greve. »

## SCÈNE II

MATTHIEU, CREANCIER; EUGÈNE, GUILLAUME,  
HELENE, MESSIRE JEAN.

MATTHIEU.

On m'a maintenant rapporté  
Qu'on avoit à Guillaume osté  
Tous les meubles de sa maison :  
Depuis que l'on prend la toison  
Il convient au mouton se prendre.  
Mais où est-il ? Il lui faut rendre  
Aujourd'huy ce que j'ay presté,  
S'il ne vouloit estre arresté  
Dedans l'enfer du Chastellet<sup>1</sup>.  
Est-il rien au monde si laid  
Que de frauder ses creditteurs ?  
Je suis troublé : ces transporteurs  
Ore m'ont rendu estonné.  
Auroit-il bien tout façonné,  
Craignant une execution ?  
Auroit-il fait vendition ?  
Où le trouverai-je à ceste heure,  
Puisqu'il n'est pas où il demeure ?  
Chez son abbé, comme je croy.  
J'y vois, j'y vois.

EUGÈNE.

Mais respons moy ;  
Ont-ils dit qu'ils viendront chez nous  
Incontinent ?

GUILLAUME.

Dellendez-vous :  
Car je suis seur qu'ils le feront,  
Et, s'ils peuvent, outrageront.

EUGÈNE.

Las ! que dirai-je ?

HELENE.

Et que ferai-je ?

MESSIRE JEAN.

Le malheur prend bientost son siège  
Dedans ceux qui n'y pensent point.

GUILLAUME.

Ils me mettront en piteux poinet,  
Si lors m'y rencontrent aussi.

EUGÈNE.

Les sergens sont-ils près d'ici ?

HELENE.

Quoy, sergens ? laissons ce moyen.

MATTHIEU.

A la bonne heure, je vois bien  
Mon Guillaume devant la porte  
De son abbé, qui le conforte,  
Peut estre, des biens emportez.  
Je m'approche.

GUILLAUME.

De tous costez  
Le malheur est mon devancier :  
Hélas ! voici mon creancier.

HELENE.

Hé ! qu'il vient à heure opportune  
Pour soulager vostre fortune !

MATTHIEU.

Et bien ! Guillaume, de l'argent !

HELENE.

Poursuivez-vous un indigent ?  
Estes-vous forclus d'amitié ?

MATTHIEU.

La raison chasse la pitié.  
Il faut payer.

HELENE.

Et s'il n'a rien  
De quoy payer ?

MATTHIEU.

Il payra bien.  
Le corps est de l'argent le pleige<sup>1</sup>.

HELENE.

Mais s'il n'a rien ?

GUILLAUME.

Comme aussi n'ay-je.

HELENE.

Son cercueil est-ce la prison ?

EUGÈNE.

Bien, bien ; entrons en la maison.  
On pourra faire quelque chose ;  
Ou bien, si rien ne se compose,  
Soyons tous en tout malheureux.

MATTHIEU.

Je ne suis pas tant rigoureux  
Que je n'entre bien avec luy,  
Pour l'attendre tout aujourd'huy.

## SCÈNE III

FLORIMOND, ARNAULT.

FLORIMOND.

O ciel gouverneur, quel edict  
Bresses-tu au pauvre interdit  
De sa liesse costumière !  
Ou quelle ordonnance meurtrière,  
Quelle bourrelle destinée,  
A ce jour pour moy ramenée !  
Le haut soleil, qui pour couronne  
Son chef de mille feux couronne,  
M'apportoit-il ja cest edict.  
Lorsque, laissant le jaune liet,  
A, par la grand lice ordonnée,

<sup>1</sup> On y mettoit les prisonniers pour dettes. Plus tard cette gôle, *l'enfer*, dut changer de nom ; car Sauval n'en parle pas.

<sup>1</sup> C'est-à-dire la caution.

Commencé sa seiche traînée.  
 Mais quoy ? la fureur me transporte,  
 Mes ennuis m'ouvrent une porte  
 Incogneû à tous mes esprits,  
 Tant que je suis du duell repris,  
 Je suis mort, je peri, c'est fait.  
 Ma vie, avec tout son effet,  
 Dependoit de ceste amour mienne.  
 Et faut-il ore que je vienne  
 Perdre ce qui me faisoit vivre ?  
 Puis après, si je veux poursuivre  
 Et vanger telle cruauté,  
 La justice est d'autre costé,  
 Qui jâ, ce me semble, me chasse,  
 Et mes biens et mon chef menasse.  
 Si j'assopi ceste vengeance,  
 Je viendray sentir telle outrance  
 Que despit me fera crever.

ARNAULT.

Ne vous vueillez ainsi grever.  
 Tous ces maux auroit guarison.  
 Premier, quant est de la poison  
 Qui tellement vous a deceu,  
 Que, comme dites, n'avez seen  
 En ce monde vivre sans elle,  
 La contrepoison infidelle,  
 A ceste poison hors poussée.  
 Quant à la justice offensée,  
 Qui contre vous se leveroit,  
 Quand le faux tour on vengeroit,  
 De cela n'avez peur aucune.  
 Je me hasarde à la fortune.  
 Tout seul demain je m'en iray,  
 Et nostre abbé je meurdriroy.  
 Si je fuy, ignorez le cas ;  
 Si je suis pris, dites que pas  
 N'estiez de ce fait consentant...  
 J'aime mieux seul mourir, que tant,  
 En vous voyant souffrir, souffrir.

FLORIMOND.

Vrayment, c'est bravement s'offrir.

ARNAULT.

Ainsi l'ire n'assoprez,  
 Et de despit ne creverez.

FLORIMOND.

Baste, baste, laissons ceci ;  
 Le mal tousjours croist du souci.  
 Face la justice du pire,  
 Il me faut degorger mon ire ;  
 Il faut que ce brave mastin  
 J'occie demain au matin,  
 Me faisant au mal qui me mine  
 Par son sang une medecine.

## SCÈNE IV

EUGÈNE, MESSIRE JEAN.

EUGÈNE.

Est-il possible que ma bouche  
 Pour me complaindre se debouche ?

Est-il possible que ma langue  
 Tire du cœur une harangue,  
 Pour devant le ciel mettre en veû  
 Le mal de l'ame despourveû ?  
 Non, non, la douleur qui m'atteint  
 Toutes mes puissances esteint,  
 Et l'air ne veut point s'entonner.  
 De crainte de s'empoisonner  
 Du duell en ma poitrine enclos.

MESSIRE JEAN.

O, vray Dieu, quels horribles mots !

EUGÈNE.

Pource qu'il semble que malheur  
 Ait remis toute la douleur  
 De chacun des autres sur moy,  
 Je porte de ma sœur l'esmoÿ,  
 Tant pour sa petite portée,  
 Que pource que desconfortée  
 Elle est à tort : car ce moniteur  
 La nomme cause du malheur :  
 De Guillaume non seulement  
 Il me faut porter le tourment,  
 Mais, à ce que je voy, sa debte,  
 Et combien qu'Alix soit subjete  
 A tromper ainsi ses amis,  
 Mon cœur n'est pas hors d'elle mis :  
 Je soustien encor ces travaux,  
 Et puis je porte tous mes maux,  
 Dont l'un est tel que le guarir  
 N'en sera que le seul mourir :  
 Je cognois trop bien Florimond.

MESSIRE JEAN.

Premierement estonné m'ont  
 Avec leurs mots, comme estocades,  
 Caps de dious, ou estaphilades,  
 Ou autres bravades de guerre ;  
 Sont de ceux dont l'un vend sa terre,  
 L'autre un moulin à vent chevauche,  
 Et l'autre tous ses bois esbauche  
 Pour faire une lance guerrière ;  
 L'autre porte en sa gilbecière  
 Tous ses prez, de peur qu'au besoing  
 Son cheval n'ait faute de foin<sup>1</sup> ;  
 L'autre ses bleds en verd emporte,  
 Craignant la faim, ô quelle sorte !  
 Pour braver le reste de l'an.  
 Vous fachez-vous des mots de camps ?  
 Il faudra pourtant esprouver  
 Tous les moyens pour paix trouver.

EUGÈNE.

Il le faudra, c'est chose seure,  
 Ou bien de la mort je m'assure,  
 Je le sçay bien.

MESSIRE JEAN.

Pourvoyez y.

1. Tout ce passage renouvelle une vieille plaisanterie du régime de François I<sup>er</sup>, à l'époque du camp du Drap d'or, qui fut mise en farce par le grand fatiste - maître Cruche, et que rappelle Martin du Bellay, quand il dit des seigneurs ruinés par le luxe de ces fêtes : « tellement que plusieurs y portèrent leurs molins, leurs forêts et leurs peuz sur leurs espauls. »

EUGÈNE.

Mais laisse moy tout seul icy  
Pour quelque peu, j'y resveray.  
Retourne après.

MESSIRE JEAN.

Je le feray.

## ACTE CINQUIÈME

## SCÈNE I

MESSIRE JEAN, EUGÈNE.

MESSIRE JEAN.

Desjà trop icy je séjourne,  
Vers monsieur ores je retourne,  
Qu'à son vueil j'ay tantost laissé  
A demy, ce semble, insensé  
En si triste et malheureux soing.  
Il ne le faut laisser de loing.  
De peur que ducil se tourne en rage.

EUGÈNE.

O Fortune à double visage,  
Prospère à ce que j'ai pensé!

MESSIRE JEAN.

Avez-vous en vous compassé  
Moyen de ces maux amortir?

EUGÈNE.

Fort bien, fort bien, si consentir  
A son presque mourant Eugène  
Ne refuse ma sœur Hélène.

MESSIRE JEAN.

D'elle je m'assure si fort  
Que jusqu'à l'autel de sa mort  
S'estend l'amitié fraternelle.

EUGÈNE.

Tout cest accord ne gist qu'en elle.  
S'ell' le fait, tant qu'elle vivra,  
Sa vie à elle se devra,  
Et si je luy devray ma vie.

MESSIRE JEAN.

Desjà je brusle tout d'envie  
De sçavoir ce que voulez dire.

EUGÈNE.

Il faut secrettement conduire  
Ceste chose, à fin que l'honneur  
Offensé n'offense mon heur;  
Et, n'estoit que bien je m'assure  
Que ton oreille sera seure,  
Je ne decelerois la chose  
Que d'exécuter je propose.

MESSIRE JEAN.

Une chose à moy recitée,  
C'est comme une pierre jectée  
Au plus creux de la mer plus creuse.

EUGÈNE.

O! que ma pensée est heureuse,  
Si ma sœur esbranler je puis!

MESSIRE JEAN.

En cela son peige je suis.

EUGÈNE.

C'est que, comme tu sçais assez,  
Deux ans se sont desjà passez,  
Depuis que Florimond quitta  
L'amour qui tant le tourmenta,  
A l'objet de ma sœur Hélène,  
Et le quitta à si grand'peine  
Qu'il eust voulu que sa santé  
Eust en la seule mort esté,  
Mais il avoit esté confus  
D'un et d'un renfort de refus;  
Puis l'amour qui tant le pressa  
A l'egarde se passa,  
Las, comme en mon damp j'ai bien seeu,  
Avec Alix, qui l'a deceu.  
Mais ore, si on luy parloit  
De ma sœur, dont tant il brusloit,  
Je suis seur que non seulement  
Enseveliroit ce tourment,  
Mais qu'il rendroit toute sa vie  
A mon commander asservie.  
Parquoy je veux prier ma sœur,  
Que, sans offense de l'honneur,  
Elle le reçoive en sa grace,  
Et jouissant elle le face.  
Son honneur ne sera foulé,  
Quand l'affaire sera celé  
Entre quatre ou cinq seulement.  
Et, quand son honneur mesmement  
Pourroit recevoir quelque tache,  
Ne faut-il pas qu'elle m'arrache  
De ce naufrage auquel je suis,  
Et qu'elle mesme ses ennuis  
Elle tourne en double plaisir?

MESSIRE JEAN.

Scanroit-elle mieux choisir?  
O! que chacun eust ce bon heur,  
De faire tousjours son bonheur  
Un bouclier pour sauver sa vie.

EUGÈNE.

Elle sera bien esbahie,  
Quand de cela viendray prier.

MESSIRE JEAN.

Point, laissez la moy manier.  
Mais quant au creancier, comment?

EUGÈNE.

Ce n'estoit tourment sur tourment:  
Mais cestuy est bien plus facile.  
Si n'ay-je pourtant croix ni pile.



MESSIRE JEAN.

Quoy donc ? il ne faut delayer ;  
C'est cas raelé : il faut payer,  
Ou que Guillaume entre en prison.

EUGÈNE.

Une cure en fera raison.  
On trouvera bien acceptant.

MESSIRE JEAN.

Que trop, que trop ; il en est tant,  
Par cy, par là, dans ceste ville,  
Qu'il faudroit mille fouets et mille  
Pour chasser les marchans du temple.

EUGÈNE.

Le marché de Romme est bien ample.

MESSIRE JEAN.

Mesmes il pourroit estre ainsi,  
Que, si ce bon creancier cy  
Avoit enfans, il la voudroit ;  
Mieux qu'une terre elle vaudroit,  
Et ne luy cousteroit si cher.

EUGÈNE.

Or sus donc, il faut despercher  
Le premier point : je vais devant.

MESSIRE JEAN.

Allez donc, je vous vay suivant.

## SCÈNE II

GUILLAUME, MATTHIEU, HÉLENE, EUGÈNE,  
MESSIRE JEAN.

GUILLAUME.

Encores que les maux soufferts  
Et ceux qui sont encore offerts  
Me soyent griefs, sire mon amy,  
Si est ce que presque à demy  
Je suis en ce lieu soulagé.  
A a, que je suis bien allegé  
D'estre sous la tutelle et garde  
D'un homme tant saint qui me garde.  
Sire, vous ne pourriez pas croire  
De quel amour il m'ayme, voire  
Jusques à prendre tant d'esmoy  
De venir mesme au soir chez moy  
Pour veoir si je me porte bien ;  
Il ne souffrirait pas en rien  
Qu'on nous feist ou tort ou diffame ;  
Il ayme si très tant ma femme,  
Que plus en plus la prend sous soy.

MATTHIEU.

Sus donc, courage, esveille toy,  
Mon bon amy, et ne te lasche,  
Je te ferois quelque relasche,  
S'il estoit en moy, volontiers ;  
Mais j'ay affaire de deniers.

GUILLAUME.

Payer faut, ou tenir prison.

MATTHIEU.

C'est bien entendu la raison ;  
J'ayme ces gens qui, quand ils doivent,  
Volontiers le quitte reçoivent.

HÉLENE.

Vos raisons ont tant de pouvoir  
Sur ce mien debile sçavoir  
Que respondre je ne sçaurois :  
Et, quand encore je pourrois,  
Que gaigne l'on de contester  
Quand on s'y voit necessiter ?  
L'amour, Frère, que je vous porte,  
A ma bonté ferme la porte,  
Voulant contregarder ce jour  
Nos deux vies par fol amour ;  
Et, quand mal'heur m'en adviendra,  
Et que tout le monde entendra  
Que par deux hommes, voire deux,  
Que chacun estime de ceux  
Qui sont desja saintes en la terre,  
Contre ma renommée j'erre,  
On me tiendra pour excusée,  
Comme ayant esté abusée,  
Ainsi que femme y est sujette :  
Et puis l'on dira : La pauvrete  
N'osoit pas son frère esconduire.

EUGÈNE.

Vostre honneur n'en sera point pire.  
Cecy revelé ne sera.  
Et au pis, quand on le sçaura,  
Laissez le vulgaire estimer.  
Est-ce des-honneur que d'aimer ?

HÉLENE.

Non, comme j'estime, en tel lieu,  
Mesmement, ainsi m'aide Dieu,  
Si Florimond ne m'eust laissée,  
Et qu'il n'eust Alix pourchassée.  
La course du temps eust gaigné  
Sur ce mien courage indigné,  
Et tout ce trouble eust esté hors.

MESSIRE JEAN.

Il vaut mieux maintenant qu'alors :  
Car, après une longue attente,  
Une amour en est plus contente :  
Et peut estre il aura courage  
De faire après le mariage :  
Ce vous est un party heureux.

EUGÈNE.

Puis qu'il en est tant amoureux,  
Quand nous serons amis ensemble,  
J'en serai moyen, ce me semble.

HÉLENE.

Mais de quoy servent tant de coups  
Pour gaigner ce qui est à vous ?  
Faut il que gayement je die,  
Je suis en mesme maladie :

Il n'y a rien qui plus me plaise,  
Ore je me sens à mon aise.

EUGÈNE.

O amour! que tu m'as aydé!  
Aveugle, tu m'as bien guidé;  
D'aise extrême mon cœur tressaut.

MESSIRE JEAN.

Par bien! j'en vois faire ce sault.  
Que reste plus?

EUGÈNE.

Rien qu'à ceste heure  
Te transporter en la demeure  
De Florimond, et l'advertir  
De cet amour se divertir;  
Qu'il laisse envers nous toute haine,  
Qu'il laisse Alix, et qu'on rameine  
Chez elle ce qu'on luy a pris.  
Et que, s'il a gagné le pris  
Sus une amante damoyseille<sup>1</sup>,  
Qu'au moins son aventure il cèle.  
Après, chez Alix l'en iras,  
Et la foiblette advertiras  
Que sommes ensemble rejoins,  
Sans luy declarer par quels poinets;  
Car, quand femme a l'oreille pleine,  
Sa langue le retient à peine.

HELENE.

Voy, voy.

EUGÈNE.

Tu n'oubliaras aussi  
Qu'elle vienne souper icy.  
J'y feray pourveoir à ceste heure.

MESSIRE JEAN.

Je ferai bien courte demeure.  
Je vous pry', notez la manière,  
Mais ne voilà pas un bon frère?  
O Dieu! qu'on se frotera bien!  
Si est-ce que je me retien  
Quelque loquin à ceste feste!  
Il faudra que je mette en teste  
A mon Abbé de me renfer  
A quelque osselet pour ronger.

### SCÈNE III

EUGÈNE, MATTHIEU, GUILLAUME.

EUGÈNE.

Si les prisonniers des enfers  
Avoient tous debrisé leurs fers;  
Si Sisyphe estoit deschargé,  
Ou si Tantale avoit mangé  
Ce qu'en vain poursuit son desir,  
Ils n'auroyent point tant de plaisir  
Qu'à maintenant Monsieur Eugène.  
Ha! voilà, voilà, bonne Helène,

<sup>1</sup> C'est-à-dire de bonne maison, fille noble.

La fraternité se ressemble.  
Si faut-il que j'assemble ensemble  
Guillaume et son Anglois<sup>1</sup> Matthieu,  
Pour les accorder en ce lieu.  
Guillaume et vous, sire, venez;  
Vous estes vous point demenez  
D'avoir esté tous seuls autant?

MATTHIEU.

Nenny.

EUGÈNE.

Vous voulez du content.  
Je l'entens bien.

MATTHIEU.

C'est la raison.

EUGÈNE.

Avez-vous en vostre maison  
Grand nombre de fils?

MATTHIEU.

Trois.

EUGÈNE.

Je prise  
Ce nombre, qui est saint: l'Eglise  
En aura elle quelqu'un d'eux?

MATTHIEU.

J'en ferai de l'Eglise deux,  
Car je veux tendre aux benefices.

EUGÈNE.

Toutes choses me sont propices.  
Or ça, si j'avois, d'aventure,  
Quelque belle petite cure  
Valant six vingts livres de rente!

MATTHIEU.

Dites le mot, mettez en vente,  
Je mettray dessus mon denier.

GUILLAUME.

Comment, Monsieur, il est banquier,  
Il en fait tous les jours traffique.

EUGÈNE.

Il en entend mieux la pratique,  
Que me voulez-vous donner or?

MATTHIEU.

Deux beaux petits cent escus d'or,  
Sur lesquels je me payeray.

EUGÈNE.

Allez les querir; je feray  
Tandis au soupper donner ordre.  
Mon ami Guillaume, il faut mordre,  
Et mon argent estoit failly.  
Or ça, tu estois assailly  
Ce jour de tous costez, sans moy.  
Je l'ay mis hors de tout esmoy;  
Tes meubles rendus te seront,

<sup>1</sup> Ce mot, qu'on croirait bien plus récent avec le sens de éréancier, n'était même pas nouveau du temps de Jodelle; on le trouve un demi-siècle auparavant dans les poésies de Guill. Crétin.

Tes crédeurs se payeront,  
Ta femme fera paix aussi  
A Florimond.

GUILLAUME.

Hé! grand mercy,  
Monsieur, je suis du tout à vous.

EUGÈNE.

Il faut maintenant qu'entre nous  
Tout mon penser je te decèle.  
J'ayme ta femme, et avec elle  
Je me couche le plus souvent,  
Et je veux que d'oresnavant  
J'y puisse sans soucy coucher.

GUILLAUME.

Je ne vous y veux empescher,  
Monsieur; je ne suis point jaloux,  
Et principalement de vous.  
Je meure si j'y nuy en rien.

EUGÈNE.

Va, va, tu es homme de bien.

#### SCÈNE IV

FLORIMOND, ARNAULT.

FLORIMOND.

O Dieux! quel astre en ma naissance  
Me recut dessous sa puissance!  
Mais astre le plus gracieux  
Qu'il soit, ô Dieux! en tous vos cieus!  
De quel lieu prendray-je la voix  
Pour louer mon heur ceste fois?  
N'ay-je peur que mon cœur se noye  
En l'abondance de ma joye?  
Rien plus au monde ne me fault;  
Mais las, voicy mon bon Arnault.  
O Dieux! quelle chère il fera!  
O Dieux! comment il vous louera!  
Arnault, ho Arnault!

ARNAULT.

Qui est l'homme?

FLORIMOND.

Arnault, vien ça, vien voir la somme  
De tous mes mal'heurs mise au bas.

ARNAULT.

Monsieur, je ne vous voyois pas,  
Qu'y a-il de nouveau?

FLORIMOND.

Tout bien.

Tu petilleras de l'heur mieu  
Quand tu le sçauras une fois.

ARNAULT.

Je petille jâ.

FLORIMOND.

De ma voix

Il ne pourroit estre exprimé.

ARNAULT.

Mais taschez y.

FLORIMOND.

Je suis aymé.

ARNAULT.

De qui?

FLORIMOND.

D'Hélène ma maîtresse.

ARNAULT.

O Italienne déesse!  
Saintement je t'adoreray.

FLORIMOND.

Avec elle je souperay;  
Nous coucherons tous deux ensemble.

ARNAULT.

De crainte et de joye je tremble;  
De joye, pour ce bonheur cy;  
De crainte, qu'il ne soit ainsi.

FLORIMOND.

Si est: l'abbé n'a fait ce tour.

ARNAULT.

Jamais n'ait un seul mauvais jour.  
Le discord s'est bien tost tourné  
A l'amour, d'enhaut destiné.

FLORIMOND.

A a, que ne suis-je mort! disoye,  
Hé! que n'ay-je servy de proye  
A d'Anvilliers ou à Ivoy<sup>1</sup>,  
Comme deux serviteurs du Roy,  
D'Estauge et son frère d'Angluse!  
Plus en tels mots je ne m'abuse,  
Aius sans fin vivre je voudrois  
O Amour! dessous tes saints droits.  
Mais quoy? desja la nuit s'approche,  
Le soupper se met hors de broche;  
Allons, ne faisons point attendre.

#### SCÈNE V

ALIX, MESSIRE JEAN, FLORIMOND, ARNAULT,  
EUGÈNE, HÉLENE, GUILLAUME, MATTHIEU.

ALIX.

Tout ce que me faites entendre,  
Messire Jean, est-il certain?

MESSIRE JEAN.

Rien n'est plus seur.

ALIX.

O Dieu hautain!

Tu m'as bien tost mieu fortunée  
Que je ne me disois mal née!  
Mais puis que chose tant heureuse

1. C'étaient deux places du grand-duché de Luxembourg, prises pendant la campagne de cette année 1552.

Survient à moy peu vertueuse,  
A jamais ma foy je tiendray,  
A nul autre ne me rendray,  
Sinon qu'à l'abbé vostre maistre.

MESSIRE JEAN.

Vous ferez bien, et, foy de prestre.  
Vers vous quasi serf il se rend,  
Son propre vouloir enferrant  
Prisonnier pour le vostre suyvre ;  
Mais marchez d'un pied plus delivre.

FLORIMOND.

Voilà l'abbé et mon Helène  
Devant la porte : mais à peine  
Ay-je peu mon Helène voir  
Sans m'absenter de mon pouvoir.  
Saluons-les. Bonsoir, Monsieur.

ARNAULT.

Bonsoir à tous.

FLORIMOND.

Et vous mon heur.  
Si fort je me sens embraser,  
Que je voudrois que ce baiser  
Me deust durer jusqu'à demain.

EUGÈNE.

Ça, ma sœur, baillez-moy la main,  
Et vous, Monsieur, avecques elle,  
Jurons une amour éternelle  
A qui le temps ne fera rien.

FLORIMOND.

A a, Monsieur, je le veux trop bien.

HELENE.

Le voilà donc tout arresté.

EUGÈNE.

Je voy venir de ce costé  
Nostre Alix.

GUILLAUME.

O! qu'elle est joyeuse!

HELENE.

Elle rit de sa paix heureuse  
Avec messire Jean.

EUGÈNE.

Voicy

Matthieu, qui vient de cestuy-cy.

HELENE.

Hastez les.

EUGÈNE.

Venez! ho venez!

Que lachement vous pourmenez!

ALIX.

Dieu vous doit le bon soir à tous.

MESSIRE JEAN.

Bon soir, Messieurs.

MATTHIEU.

Bon soir.

EUGÈNE.

A vous.

Voicy une gentille bande.

ALIX.

Monsieur, quelle faveur trop grande  
Vous m'avez fait en ce pardon!

FLORIMOND.

Merciez monsieur de ce don,  
Et luy voiez pour desormais  
En fidelle amour à jamais.

GUILLAUME.

Monsieur, pour elle grand mercy ;  
M'amie, faites bien ainsi.

EUGÈNE.

Sus, entrons: on couvre la table ;  
Suyvons ce plaisir souhaitable  
De n'estre jamais soucieux,  
Tellement mesme que les dieux,  
A l'envy de ce bien volage,  
Doublent au ciel leur saint breuvage.

Adieu, et applaudissez.

## NOTICE SUR RÉMI BELLEAU

Celui-ci, comme Jodelle, était encore de la Pléiade, mais dans une constellation tout opposée, avec un éclat différé. Sa vie fut aussi calme que celle de l'autre fut agitée ; et son talent, modelé sur cette existence tranquille, fut aussi délicat et discret que celui de Jodelle fut sans mesure et tapageur.

Belleau cependant, qui était gentilhomme et fut quelque temps soldat, semblait par là, bien plus que son ami, prédestiné au bruit. Il l'effleura, pour s'en retirer vite. Le prince qui, un instant, l'avait entraîné avec lui à la guerre, le remit tout le premier, et pour ne plus l'y contraindre, dans les études et la poésie, sa véritable voie. Ce prince, l'un des chefs de la maison de Lorraine, était le duc d'Elbeuf. Comment Belleau était-il entré dans son intimité ? L'on ne sait, mais il semble qu'il y eut sa place de bonne heure, et qu'il y passa presque toute sa vie. Après, en effet, qu'on l'a vu naître, en 1528, à Nogent-le-Rotrou, où il ne resta que bien peu, « le trainant ailleurs le destin, » comme lui-même l'a dit, on ne le retrouve plus que chez son duc.

Peut-être d'abord y fut-il page, pour après y tenir rang parmi les gentilshommes de la maison. Il n'était pas moins, quand M. d'Elbeuf, partant pour son expédition de Naples, voulut qu'il le suivit, ce que fit sans résister le calme et doux Belleau, à la grande surprise de Ronsard, dont il était déjà l'ami, et qui s'émerveilla fort de le voir troquer ainsi la poésie pour la guerre :

J'eusse plutôt pensé les courses  
Des eaux remontant à leurs sources  
Que te voir changer aux harais,  
Aux piques et aux arquebuzes,  
Tant de beaux vers que tu avois  
Recens de la bouche des Muses !

Au retour, M. d'Elbeuf, à qui cette expérience avait suffi sans doute, ne le voulut plus que comme homme d'étude. Un fils lui était né. Il fit de Belleau son précepteur, et avec toute confiance, car « l'intégrité de sa vie, dit Guill. Colletet, était conforme à son érudition singulière. »

Il revint ainsi par devoir à ce qu'il avait tant aimé par plaisir : aux livres anciens, à la Bible, aux poètes grecs et latins. Il les savoura de nouveau pour celui qu'il devait instruire, et pour lui-même. L'enfant eut le fruit, le maître garda les fleurs. C'est toujours ce qu'en poète et en artiste, Belleau voulut de toutes choses.

Dans la Bible, qu'a-t-il vu, qu'a-t-il cueilli ? Sa fleur la plus poétique et la plus amoureuse : *le Cantique des Cantiques*, qu'il traduisit en vers. Parmi les poètes grecs, qu'il choisit-il ? Les plus doux et les plus parfumés : Anacréon, que buveur il ne pouvait comprendre, comme le lui reprochait Ronsard, mais que poète il ressaisissait dans toute sa grâce ; puis Hésiode qui, à la senteur de ses

poèmes, l'entraîna vers l'adoration de la nature, que personne en son temps, et jusqu'au nôtre, n'a mieux sentie ni mieux chantée. Là encore, ce qu'il y a chez Belleau de soins exquis, et d'art délicat pour choisir, se fait voir sans cesse. Dans les Saisons, à laquelle s'adresse-t-il ? à la printanière ; et parmi les mois ? au plus doux, celui des promesses, celui des premières fleurs :

Avril, l'honneur des bois  
Et des mois ;  
Avril, la douce espérance  
Des fruits, qui sous le coton  
Du bouton  
Nourrissent leur jeune enfance :  
Avril, la grâce et le ris  
De Cypris,  
Le flair et la douce haleine ;  
Avril, le parfum des dieux,  
Qui des cieus  
Sentent l'odeur de la plaine.

C'est Hésiode, avec toute la grâce de Théocrite.

Ailleurs, comme le remarquait G. Colletet, c'est Orphée lui-même, le divin Orphée, qui faisait mouvoir tout ce qui entendait ses chansons. En l'écoutant, les rochers marchaient ; Belleau ne fait pas un moindre prodige. Sous sa main, en son livre si curieux, *les Amours et nouvel échange des pierres précieuses*, perles et diamants, qu'il a choisis pour les chanter parce que ce sont aussi des fleurs, s'animent et vivent.

Il enchâsse étincelant le diamant dans une ode ; par la magie de ses stances, il métamorphose en princesses l'agate et le saphir ; il brode en couleur sur la plus merveilleuse tapisserie, l'histoire d'Améthyste changée en pierre par Bacchus ; et il façonne en coupe le transparent cristal :

Crystal poli dessus le tour,  
Arrondi de la main d'Amour,  
Animé de sa douce haleine ;  
Crystal, où la coupe des dieux  
Du nectar pressuré des cieus  
Va tromper sa soif et sa peine.

La nature et l'amour, voilà sa muse et son Dieu, n'ayant pour l'une et pour l'autre qu'offrandes exquises : délicatesse et discrétion.

Le succès de ses poésies amoureuses fut le seul bruit que firent ses passions. Si même Ronsard ne l'avait pas nommée, on ignorerait que la maîtresse de Belleau s'appelait Madelaine !

Le Théâtre n'eût pas été son fait. Il ne s'y mit une seule fois, avec sa comédie, *la Reconneue*, que par entraînement, et parce qu'ayant joué dans *l'Eugène* de Jodelle, il lui semblait curieux d'être ensuite son propre acteur. En eut-il le plaisir ? Beaucoup ne le pensent pas. La pièce une fois faite, il semble l'avoir oubliée. Elle ne parut qu'après sa mort, par les soins d'un ami qui la retrouva dans

ses papiers. La lecture en fut applaudie : « Elle a, dit Colletet, des naïvetés dont son siècle fit beaucoup d'estat. » Elle dut même être jouée alors. Vauquelin de la Fresnaye dit, en effet, dans son *Art poétique* :

.... Et cette Reconnue  
Qui des mains de Belleau naguères est venue,  
Et mille autres beaux vers, dont le maître farceur  
Chateauxvieux l'a monstré quelque fois la douceur.

Le rire n'était pas de son esprit ; aussi la *Reconnue* ne se distingue guère par ce qui est l'essence même de la comédie. Belleau s'y retrouve ce qu'il fut partout : rimeur élégant et plein de charme. Il se sauve par l'éloge du

1. C'est le nom de guerre d'un comédien italien, Cosme de la Gamba, qui fut valet du roi, et « récita, selon Du Verdier, plusieurs tragédies et comédies » devant Charles IX et Henri III. La *Reconnue* fut sans doute du nombre. Bien avant Shakespeare, il avait fait, d'après la Nouvelle italienne, une tragédie de *Roméo et Juliette*, qui ne fut pas imprimée. Du Verdier, *Biblioth. française*, édit. Rigolley de Juvigny, t. 1, p. 149.)

comique qu'il ne peut avoir. Il ne l'eut un peu qu'une fois, dans une œuvre bien inattendue, dans une *Macaronée* à la façon de celle d'Arena et de Coccaia, la *Diactamen mirificum de Bello Hugonico*. Cette satire politique, en latin burlesque, où l'inoctensif et discret poète se faussa de toute manière compagnie à lui-même, a été fort vantée par Colletet et G. Naudé; nous les croirons sans y regarder. Pour nous, Belleau ne peut être là. Il faut, pour bien l'avoir, le chercher dans son *Anacréon*, dans ses *Bergeries*, et surtout dans ses *Pierres précieuses*.

Ronsard, Baif, Desportes, Jamin, ses amis, ne le trouvaient pas ailleurs. Aussi, quand il fut mort, le 6 mars 1577, et qu'ils l'eurent porté eux-mêmes, de l'hôtel d'Elbeuf, aux Grands-Augustins, Ronsard ne voulut-il rappeler que ce dernier poème, le plus beau de tous, dans l'épithaphe qu'il lui fit :

Ne taillez, mais industrieses,  
De pierres pour couvrir Belleau,  
Lui-même a bâti son tombeau  
Dedans ses *Pierres précieuses*.

# LA RECONNUE

COMÉDIE PAR RÉMI BELLEAU

1564

## ARGUMENT DE LA RECONNUE

Au sac de Poitiers<sup>1</sup>, un capitaine fait butin d'une jeune damoiselle de bonne grace et de bon lieu, et qui peu de temps auparavant avoit esté professe en une abbaye de filles; toutesfois, se sentant de la nouvelle religion, avoit changé d'habit, prenant l'accoustrement de bourgeoise. Ce capitaine, fort amoureux d'elle, appelé au service du roy pour le recouvrement du Havre<sup>2</sup>, la laissa en la ville de Paris, en la maison d'un sien cousin, advocat en la court, desjà vieil et ancien et sans enfans. Pendant l'absence de ce capitaine, cest advocat en devint amoureux, sa femme desesperement jalouse, et un autre jeune advocat à marier amoureux aussi. Or ce vieillard, pour haster son entreprise et manier son fait plus convertement, feint avoir entendu pour vray la mort de ce capitaine à la prise du Havre, et resour avec sa femme que le meilleur estoit et le plus expédient de marier cette fille à son clerc, qu'il avoit desjà pratiqué sous promesse de quelque petit office. Ce jeune advocat, surpris

de mille passions nouvelles, l'empesche tant qu'il peut; la fille, hors d'esperance de ce qu'elle attendoit du capitaine, qu'on avoit fait mort, et de pouvoir jamais pretendre à l'alliance du jeune advocat estant encore en tutelle, et elle réputée comme estrangère, delibere d'accepter le mariage de ce clerc, et est maintenant que l'on doit faire les fiançailles. Toutesfois, estans prests à se mettre a table, ce capitaine, qu'on avoit fait mort, arrive et trouble tout. A l'instant mesme un gentilhomme de Poictou, père de ceste damoiselle, adverty par un sien solliciteur que son procès estoit sur le bureau, vient à la maison de cet advocat pour entendre de ses affaires, trouve qu'il avoit gagné son procès; devisant ensemble, jette l'œil sur ceste fille, et la reconnoist sienne; s'enquiert de ce jeune advocat qui luy faisoit l'amour, luy promet en mariage un office de conseiller n cinq cens livres de rente, et bulles expédiées pour la dispense; promet à ce capitaine une sienne nièce et une place d'homme d'armes; donne à son advocat les despens du procès, à l'advocate cent cens pour ses espingles; le clerc jouist de son benefice, et tous demeurent euteus. Ainsi s'accorde inesperelement le mariage entre ceste jeune damoiselle et ce jeune advocat.

1. Il s'agit de l'un des plus horribles evenemens de la guerre de religion de 1567, lorsque la ville de Poitiers, prise et reprise par les huguenois et les catholiques, fut mise nuptialement à sac par ceux-ci, à qui elle étoit restée.  
2. Les huguenois avoient livré le Havre aux Anglais, et il fallut pour le reprendre, en 1563, tout l'effort de l'armée royale.

## PERSONNAGES

MONSIEUR L'ADVOCAT.  
MADAME L'ADVOCATE, sa femme.  
MAISTRE JEHAN, le clerc.  
JANNE, la chambrrière.  
LA VOISINE.  
L'AMOUREUX, son fils.

PÔTIRON, son laquais.  
ANFOINETTE, l'amoureuse.  
LE CAPITAINE ROBOMONT.  
BERNARD, son valet.  
LE GENTILHOMME DE POICTOU.



PROLOGUE

LA RECONNUE

PAR M. DE LAUNAY

PREMIÈRE PARTIE

Le premier jour de l'année, à Paris, on se réveille en attendant le jour. On se réveille en attendant le jour. On se réveille en attendant le jour.

DEUXIÈME PARTIE

Le premier jour de l'année, à Paris, on se réveille en attendant le jour. On se réveille en attendant le jour.





### LA RECONNUE.

LE CAPITAINE RODOMONT  
J'ai fait trembler j'ai fait frémir  
Cent fois l'ennemi en campagne,  
Et en Piémont et en Espagne.



## ACTE PREMIER

## SCÈNE I

JANNE, CHAMBRIÈRE; M. JEHAN, LE CLERC.

JANNE.

Ha ! que malheureuse est qui sert  
 Maintenant, et servant qui pert  
 Son bien, sa peine et sa jeunesse !  
 Et quoy ? servir une maïstresse  
 De Paris, j'aïmerois autant  
 Mourir cent fois. Si je fay tant  
 Que sortir hors de la maison,  
 Voilà Madame en venaison,  
 En bon poinet, grasse et bien refaïte,  
 Jalouse, fascheuse et sugette  
 A son avertin qui souldain  
 Se met en son aigre levain  
 Pour crier après moy trois heures.  
 « Ha ! que les rentes sont mal seures  
 « Du service de ces messieurs. »  
 Sus, mon Dieu, quelquefois je meurs,  
 Quelquefois je meurs quand j'y pense.  
 Si Monsieur n'a traité sa pause  
 Des presens d'un pauvre plaïdeur,  
 Tout le jour il sera resveur,  
 Morne, triste, melancolique ;  
 Toute la nuit ou sa colique  
 Ou sa migraine le tourmente ;  
 Et Madame, qui perd l'attente  
 Du bien que donnent les maris,  
 Soupïre de son amarris,  
 Et crie que personne n'entre,  
 Qu'elle a des tranchaisons au ventre,  
 Comme s'ell' vouloit accoucher.  
 Monsieur ne fait rien que cracher,  
 Tousser, emutir, et m'appelle ;  
 Janne, debout, de la chandelle,  
 Hastez-vous et prenez un peu  
 De ce fagot, faites du feu,  
 Mettez ces deux tizons ensemble.  
 La pauvre Janne est là qui tremble  
 Devant deux charbons qu'elle attise,  
 Toute la nuit, en sa chemise,  
 Pendant que Monsieur se pourmeine,  
 Pendant que Monsieur prend balcine,  
 Pendant que ce gentil monsieur  
 Vent appaiser son mal de cœur.

MAISTRE JEHAN.

Il y a trois heures entières  
 Que j'escoute ici les colères  
 De Janne, à toute heure qui bruit...  
 Elle a eu quelque male nuit  
 Pour la colique de Monsieur.  
 Nous pourrions bien disner par cœur  
 Ou bien tard ; puis qu'elle est en quinte,

Elle beura tantost sa pinte  
 Afin d'avaller ce courroux,  
 Mais il faut parler bas et doux  
 Pour ouyr comme elle caquette ;  
 Janne parle tousjours seulette,  
 Redit tout et ne celle rien ;  
 Vrayment, elle en contera bien ;  
 Janne est maintenant en ses gogues.

JANNE.

Maïstre et maïstresse sont si rognés  
 Et si fiers, qu'ils ne feroient pas  
 Pour me secourir un seul pas.  
 L'un me dit : Janne, frotte-moy.  
 L'autre me dit : Approche-toy  
 Et me hausse ce traversin ;  
 Janne, apporte-moy ce bassin.  
 Mon orge mondé <sup>1</sup> est-il fait ?  
 Que l'on mette au frais mon Juillet <sup>2</sup> ;  
 Mon lait d'amandes, qu'on le passe.  
 Et voilà comme je trespasse  
 Cent mille fois toutes les nuits.

MAISTRE JEHAN.

Janne raconte les ennuis  
 Qu'elle a soufferts ceste nuitée  
 De Madame, aussi mal traitée,  
 Au moins de son mari grison,  
 Que parente de sa maison  
 Et femme qui soit en sa race.

JANNE.

Cela fait, je vais, je tracasse  
 Cà et là ; puis me faut aller,  
 Au marché ; au retour filer,  
 Balier, faire la lexive,  
 Et ne trouve ny fons ny rive,  
 Ny le moyen de m'en tirer.  
 Encor me faut-il endurer  
 Mille vergongnes sur le front,  
 Que tous deux ensemble me font.  
 Puis, ay-je bien fait tout cela,  
 Il me faut suivre cà et là  
 Madame, et frotter haut et bas,  
 Me rompre mains, jambes et bras  
 A tourmenter une escabelle,  
 Un bane, une table, une esnelle,  
 A celle fin que son airain,  
 Son cuivre, son fer, son estain,  
 Reluise jusqu'au lauperon  
 Et jusqu'au cul du chauderon.

MAISTRE JEHAN.

Janne me donne des atteintes,  
 Je n'ose faire mes complaintes,  
 J'en sais trop plus que je ne veux ;  
 Elle en dit assez pour nous deux.

JANNE.

Ha Dieu ! que ne me fis-tu naïstre  
 Serve de quelque homme champestre

1. Tisane de petit-maitre, dont Moliere nous a parlé dans l' *Leure*, et qu'à cette époque A. Paré recommandait déjà.

2. Pour *julep*.

Ou de quelque bon laboureur,  
Sans m'asservir à ce monsieur ?

MAISTRE JEHAN.

Janne dit vray : l'affection  
Luy fait plaindre la passion  
Qui la tourmente, et, sur mon ame,  
S'il me falloit ourdir sa trame,  
J'aurois mieux avec la peine  
Ne manger que du son d'aveine,  
Gardant les boucs et les brebis,  
Et ne manger que du pain bis,  
Que d'endurer dedans ces villes  
Choses indignes et serviles,  
Et plus qu'on ne scauroit penser :  
C'est toujours à recommencer.

JANNE.

Mais, mon Dieu, je voy ma maistresse  
Qui revient déjà de la messe :  
Mon pot n'est pas encore au fen.  
Je m'en vay souffler pen à peu  
Ces trois charbons que j'ay par conte.

MAISTRE JEHAN.

Janne, si sa quinte luy monte,  
Vous aurez tantost un assant.  
Si me fache-t-il bien qu'il faut  
Si tost au palais retourner  
Trouver Monsieur. Sans desjeuner  
Je ne puis plus long-temps attendre,  
L'appetit commence à me prendre.

## SCÈNE II

MADAME L'ADVOCATE. JANNE.

MADAME.

Janne !

JANNE.

Madame !

MADAME.

Qu'avons-nous

A disner ?

JANNE.

Du lard et des chous,  
Une andouille et un hochepot,  
Et le reste de ce gigot  
Pour faire un hachis.

MADAME.

C'est assez.

Janne !

JANNE.

Madame !

MADAME.

Ramassez

Ceste cendre au fen qui se pert.  
Le pot est toujours decouvert  
S'il boust, et couvert s'il escume ;

Mais je scay, c'est vostre coustume,  
Jamais ne feistes autrement.  
Repliez cet acconstrement,  
Et reportez mon chaperon  
Pour represser <sup>1</sup>. Quoy ! ee chaudron  
Est-il bien là ? et ceste escuelle,  
Ceste chaire, ceste esabelle ?  
Que tu es paresseuse ! b'rique !  
J'ay une espingle qui me pique  
Justement sur le droit costé.  
Mon attiffet va de costé.  
Hé mon Dieu ! que je suis mal faite !  
Ma verdugale s'est defaite  
Pendant que j'estois à l'église,  
Et si j'ay dessous ma chemise,  
Dedans le dos, je ne scay quoy.  
Je te pry, Janne, accoustre-moy,  
Et me dy si nostre Antoinette  
Couve point quelque amour secrette.  
T'en a-t-elle jamais parlé ?

JANNE.

Je ne l'ensse pas tant celé ;  
Vous me cognoissez bien, Madame.  
Et puis, je ne suis qu'une femme,  
Vaisseau percé de tous costez ;  
Mais de vous-mesmes eventez  
Si avec quelque sentiment,  
Si nostre homme secrettement  
Luy fait l'amour, et, sur ma foy,  
J'en ay conneu je ne scay quoy.

MADAME.

Je n'en suis que trop assurée,  
Et qui me rend desesperée,  
C'est cela ; mais je voudrois bien  
Trouver quelque gentil moyen  
Pour m'en tirer.

JANNE.

N'y pensez point.

MADAME.

Je ne puis, car cela me point  
De si près que je ne fais pas  
Ouvrage, repos ny repas,  
Cent fois le jour que je n'y songe.

JANNE.

C'est le vif-argent qui vous rouge,  
Et qui me fait toujours tancer ;  
Et sans autrement y penser,  
Sus mon Dieu, je m'en suis doutée.

MADAME.

Ha ! vieille carcasse édentée !  
Je vous y prendray, vieil resveur !

JANNE.

Vrayment, c'est un beau labourer  
Pour trainer là ceste charrue.

MADAME.

Il n'y a femme en ceste rue  
Plus malheureuse que je suis.

1. Mettre sous presse.

Ha! si j'étois... mais je ne puis...  
Je vous les ferois bien porter,  
Puis que vous me voulez traiter  
En ceste sorte.

JANNE.

Mais la fille  
Vous aime, puis elle est gentille ;  
D'elle je n'auray jamais peur.

MADAME.

Toutefois, je tiens pour le seur,  
Et des yeux me l'a fait entendre,  
Que, s'elle vouloit entreprendre,  
Elle s'y porteroit si bien  
Que jamais on n'en scanroit rien.  
Car j'apperecu bien l'autre jour  
Que, pour dissimuler l'amour,  
Elle señoit assez finette.

JANNE.

Elle est mignarde, elle est saffrette<sup>1</sup>,  
Fort bien apprise, et, sur mon Dieu,  
Elle doit estre de bon lieu  
Et noble, ou je suis abusée.

MADAME.

S'elle estoit un peu plus rusée,  
Il n'y a fille dans Paris  
Qui trovast pluslot cent maris  
Qu'elle, s'elle en avoit besoin.

JANNE.

Elle est modeste, elle prend soin  
De son fait; bonne mesnagère,

MADAME.

Je m'en vay trouver ma commère  
Afin de descharger mon cœur;  
Je n'en puis plus; et, si Monsieur  
Revient du palais, qu'on m'appelle.  
Mais, Janne, soyez-moy fidelle,  
Car je veux m'atter ce vilain :  
Je le feray mourir de faim,  
De soif et de mauvaise chère.

JANNE.

Madame est bien en sa colère :  
Je l'ay mise en son ver coquin.  
Mais je ne fais rien ce matin  
Autre chose que babiller.  
Si me faut-il tost habiller  
A disner pour nostre monsieur :  
Par ma foy, il n'est plus resveur  
Depuis qu'il devient amoureux ;  
Il est gentil, doux, gracieux,  
Et n'y a parfum qu'il ne porte.

MADAME.

Antoinette, avant que l'on sorte,  
Descendez et dressez la table.

## SCÈNE III

ANTOINETTE, JANNE.

ANTOINETTE.

Ne suis-je pas bien miserable ?  
Ne suis-je pas infortunée ?  
Je pense que je ne suis née  
Que pour endurer du malheur !  
Si j'ay tant soit peu de bon-heur  
Qui me fasse esperer en mieux,  
Seulement en tournant les yeux,  
Il me laisse et soudain s'enfuit :  
C'est un desastre qui me suit  
Et qui jamais ne m'abandonne.  
Si j'ay fortune qui me donne  
Quelque moyen de m'avancer,  
Je ne scay quoy, sans y penser,  
Se vient jeter à la traverse,  
Qui brouille, fracasse et renverse,  
Me tire et arrache des mains  
Le succès de tous mes desains.

JANNE.

Ceste fille est bien mal-traitée.  
Mon Dieu! quelle langue affetée!  
Comme elle parle! Elle dit d'or,  
J'en voudrois bien scavoir encor,  
N'estoit qu'il me faut apprester  
Nostre disner, et le baster.  
Je m'en vay trouver ma cuisinne,  
Mais j'ay peur que ceste cousine  
Ceans n'altraîne avecque soy,  
Sans y penser, je ne scay quoy.  
Mon cœur en fait mauvais presage ;  
Je crains fort que ce cousinage  
Ne vienne d'un autre costé.  
Ce beau capitaine eventé,  
Gousin germain de nostre maistre,  
La laissa en passant pour estre  
Avec Madame, pour scavoir  
Et le service et le devoir  
Que font les filles de maison.

ANTOINETTE.

J'en auray tousjours ma raison :  
Il m'aime, et scay qu'il est de race  
De gens de bien ; puis une place  
Ne luy peut manquer chez le roy.  
Aussi il m'a promis la foy  
Qu'il me prendroit en mariage.  
Je l'ay trouvé homme si sage,  
Si très bon et si très honneste,  
Qu'ayant puissance sur ma teste,  
Jamais, et non plus que sa sœur,  
Ne me pressa de mon honneur.  
Vray est que bien fort volontiers  
A la surprise de Poitiers<sup>1</sup>,  
Je me rendy sa prisonnière,  
Reconnolssant à sa manière

1. Ce mot, que nous trouvons dans Babelais, se disoit d'une jeune fille enjouée, folâtre.

1. V. la note de l'Argument.

Qu'il étoit quelque homme de bien.  
 Si ne scail-il encores rien  
 Du tout que j'aye esté nourrie  
 Nonnain dans uue moinerie  
 Par l'espace de sept bons ans.  
 Mais je perds icy bien mon tems  
 A discourir de ma fortune,  
 Ce n'est pas ce qui m'importune  
 Pour le present ; c'est le souci  
 Que j'ay de me tirer d'icy  
 Et de savoir toutes nouvelles.  
 Mon Dieu ! s'elles estoyent cruelles,  
 Et que l'on me dist qu'il est mort  
 Au Havre en assaillant le fort <sup>1</sup>,  
 Que ferois-tu, pauvre Antoinette ?  
 Tu demourrois serve et sugette,  
 Veufve d'amis et de secours !  
 En ce monde je n'ay recours  
 De frere, de sœur ny de mère.  
 De me retirer chez mon père,  
 Ayant delaisé le convent,  
 Et puis changé d'accoustrement.  
 Je serois fort bien arrivée !  
 Il n'est pas de la reformée <sup>2</sup>,  
 Il me renverroit bien chez moy.  
 De demeurer icy, et quoy ?  
 D'un costé, je suis tourmentée.  
 Et de l'autre sollicitée.  
 Mon Dieu ! tout me vient à rebours.  
 Aide-moy, tu es mon secours,  
 Mon fort, mon tout, mon esperance.  
 Mais las ! mon Dieu ! l'heure s'avance.  
 Et moy je ne m'avance pas.  
 J'enten Madame d'icy bas.

## SCÈNE IV

MADAME L'ADVOGATE. LA VOISINE.

MADAME.

Adieu, voisine.

LA VOISINE.

Adieu, mon cuer.

MADAME.

Je sens venir nostre Monsieur.

LA VOISINE.

Il porte le gand parfumé,  
 Maintenant qu'il est allumé  
 D'un feu qu'il ne scauroit esteindre.

MADAME.

Qu'il a de peine à se contraindre  
 Pour se faire de belle taille !  
 Adieu, il faut que je m'en aille :  
 Ce sera pour une autre fois.

LA VOISINE.

S'ell' ne fait rendre les abbois  
 A Monsieur, je veux qu'on me tonde !  
 Il n'y a femme en tout le monde  
 Qui se fasche plus aigrement.  
 Ell' le rendra doux comme un gand  
 Et souple comme un marroquin.  
 S'ell' ne luy met le brodequin  
 De travers, je veux qu'on me pende !  
 La voisine est assez friande  
 Pour luy dresser un bon appas,  
 Et si ne s'en doutera pas.  
 Encor, decouvrant l'entreprise,  
 Elle est secrette et bien apprise  
 Pour fort bien deguiser un fait :  
 Et si le galland contrefait  
 L'amoureux, ha ! qu'elle est rusée  
 Pour devider une fuzée <sup>1</sup>  
 Et tirer dedans et dehors  
 Le filet d'un fuzeau retors ?

Aussi ce n'est pas la façon  
 Qu'un vieillard face le garçon,  
 Absant la jeunesse tendre  
 D'une femme qui peut apprendre  
 A faire tout ainsi que luy.  
 Encore, en la maison d'antruy,  
 Il y auroit quelque apparence ;  
 Mais de la faire en la presence  
 De sa femme, et en sa maison,  
 Il n'y a rime ni raison ;  
 Puis, l'endurer, j'aymeroie mieux  
 Cent fois qu'on me crevast les yeux  
 Et qu'on me brulast toute vive.

J'atten que nostre fils arrive.  
 Il fait l'amour, je le sçay bien ;  
 Mais je croy que nous n'avons rien  
 Pour disner, je n'y pensois pas ;  
 Aussi ne luy faut-il grand cas :  
 Il se paist de chose legere.  
 Que Dieu pardoint à feu son père !  
 Il avoit ce bon naturel ;  
 Celuy de maistre Jehan n'est tel.  
 Que je voy venir droit à nous.  
 Il ne peut plier les genous,  
 Tant il est affoibli de faim.  
 A le voir il a mieux besoin  
 De disner cent fois que de rire.  
 Maistre Jehan triomphe de dire,  
 Mais c'est quand il a les piez chauds,  
 Ou qu'il a quelques vieux defaux  
 A taxer contre sa partie.  
 Maistre Jehan dresse une sortie.

## SCÈNE V

MAISTRE JEHAN.

Sur mon Dieu, je ne viens jamais  
 Tost ou tard de nostre palais,  
 Que je n'apporte la famine !  
 Je croy que c'est là qu'elle affine

1. La tour de François 1<sup>er</sup>, qu'on a dernièrement démolie, et qu'il fallut alors enlever d'assaut pour reprendre le Havre.

2. De la religion protestante.

1. La flasse mise autour du fusau.

A tous les ongles et les dens,  
 Ouy, sur mon Dieu, c'est là dedans  
 Que l'on s'affame et qu'on pratique  
 A faire passer la colique,  
 Et bientôt par l'ame d'un sac ;  
 Si vous avez dans l'estomac  
 Quelque chose mal digérée,  
 Evitez la mine altérée  
 De quelque maigre chicaneur :  
 Il n'y a si grand mal de cœur  
 Ny de ventre qui ne se passe,  
 Ses yeux haves, ses mains, sa face,  
 Son ventre et son foye d'aimant  
 Cuisent l'or et le diamant ;  
 Ses paroles sont des sansues,  
 Ses doigts de glus, ses mains crochues :  
 Ce qu'il parle et ce qu'il soupire  
 N'est rien qu'un esprit qui attire,  
 Et qui, par son attraction,  
 Fait suivre la digestion.

Ce sont caresses attrayantes,  
 Ce ne sont qu'épines mordantes  
 Qui font laisser le poil à tous.  
 Il y a de l'aigre et du doux,  
 Il y a du mol et du dur  
 Dedans le sac d'un chiqueneur.  
 Il est l'amorce et l'hameçon,  
 Et vous, vous estes son poisson :  
 C'est l'ambre, vous estes la paille<sup>1</sup> ;  
 C'est l'aimant, et vous la limaille  
 De fer ; ses mains sont des gluaux,  
 Et vous, vous estes ses oiseaux ;  
 Nostre palais est la pentière<sup>2</sup>,  
 La glus, le rapeau, la filière,  
 Le ré saillant, le feu, la vois,  
 Où toute la France une fois  
 Tous les ans se prend au filet.  
 C'est là, c'est là que le caquet  
 Se vend aussi cher comme crème ;  
 Jamais le fourment ne s'y sème,  
 Ny l'herbe, et en toutes saisons  
 On y fauche et fait-on moissons.  
 C'est là que naissent les minières  
 D'or, d'argent de toutes manières,  
 Et toutes sortes de métaux ;  
 C'est là que coulent les ruisseaux  
 Qui traînent l'arène dorée ;  
 C'est là qu'on prend à la pipée,  
 En faisant consultation,  
 Une bonne succession.  
 Les piliers, les banes et les portes.  
 Bref, tout y mord ; là les peaux mortes  
 Font mourir les hommes vivans ;  
 C'est là qu'on rouge à belles dens,  
 Ou de Poitou ou de Solongne,  
 Toujours quelque vieille charongne.  
 Aussi nostre palais n'est beau  
 Que pour escorcher une peau  
 Et regratter un parchemin.

Si je traîne mon escarpin  
 Le long de ce pavé glissant,  
 Je revieus soudain pallissant  
 De fain, de soif et de colère,  
 C'est ce barreau qui nous altère  
 Et qui nous essime le flanc.  
 Si je frotte contre le hanc  
 De quelque procureur nouveau  
 Le petit bord de mon manteau,  
 Me voilà mis en appetit ;  
 Ou si je demeure un petit  
 Debout en la chambre dorée,  
 Me voilà remis en curée  
 Pour courir après un grand cerf.  
 Sans plus me desplait d'estre serf  
 A ce monsieur qui m'importune  
 Jour et nuit changer de fortune,  
 Et parle de me marier :  
 Encore me dist-il hier,  
 Si j'accepte ce mariage,  
 Qu'il me fera grand avantage,  
 Qu'il me donra ou une office  
 De sergent, ou le benefice  
 Qu'il tient de long-temps en mon nom,  
 L'ayant, qu'en feray-je, sinon  
 De bon argent pour me meubler ?  
 Ha ! si je pouvois assembler  
 Cinq ou six cens escus ensemble,  
 Je serois riche, ce me semble ;  
 Mais cependant je dysneray,  
 Et, en disnant, j'y penseray.  
 Je suis las ; il y a trois nuits  
 Que, sans me reposer, je suis  
 A faire l'extrait d'un procès,  
 En droit et matière d'excès,  
 D'un gentilhomme de Poitou.  
 S'il vient, j'en aurai fer ou clou,  
 Quand il seroit ferré à glace.  
 Mais ce pendant le temps se passe :  
 Je n'en vay prendre mon repas.

## ACTE DEUXIÈME

### SCÈNE I

#### L'AMOUREUX.

Ha ! que celuy est malheureux,  
 Aujourd'huy, qui vit amoureux !  
 Amour porte toujours en croupe  
 Quelque malheur qui donne en poupe  
 Pour elancer nostre vaisseau  
 Contre un rocher ou dessous l'eau :  
 Amour porte toujours en queue  
 Quelque maladie inconnue.

1. On sait que l'ambre frotté attire la paille, et que l'électricité, dont c'est un des principes rudimentaires, tire de la son nom, *electrum* voulant dire *ambre* en latin.

2. Ce mot, que nous retrouvons dans Regnier, veut dire *filet*.

1. Mot de fauconnerie, qui signifie *annuyer*. Montaigne s'en est souvent servi.

C'est un mal qu'on ne peut guarir,  
 Un mal qu'on ne peut secourir.  
 En temps qui soit, le mal d'aimer  
 Est un mal qu'on ne peut charmer,  
 Un esprit qu'on ne peut contraindre,  
 Un malheur qu'on ne scauroit peindre.  
 Un froid qu'on ne peut eschauffer,  
 Un feu qu'on ne peut estonner.  
 C'est un tourment, c'est un erreur,  
 Un doux mal, un plaisant malheur,  
 A qui jus, drogue ny racine  
 Ne scauroit faire medecine.  
 Amour est fertile de miel,  
 Amour est fertile de fiel ;  
 Il jette le miel en la bouche,  
 Le fiel jusques au cœur nous touche :  
 Il porte le doux et l'amer.  
 Amour est semblable à la mer,  
 Qui, douce et calme, nous invite,  
 Puis, nous tenant, toute depite,  
 Vomist et crache dessus nous  
 Sa rage et son aigre courroux.  
 Puis, outre les maux de l'amour,  
 J'ay un tuteur qui nuit et jour  
 Ne parle que de me pousser  
 A ce barreau, de m'avancer :  
 D'autre costé, j'ai une mère  
 Qui tousjours me dit : Feu ton père  
 Faisoit cecy, faisoit cela,  
 Alloit deçà, alloit delà,  
 Pour avoir pratique au Palais.  
 Ha ! que Dieu luy pardoint ! jamais  
 Ne revint en quelque saison,  
 La bourse vuide à la maison.  
 Cependant, au lieu de gouter  
 Le plaisir, il faut escouter  
 Ces propos et ne dire rien.  
 Je scay que nous avons du bien,  
 Mais quoy ! quel bien, si je n'ay point  
 Moyen de me tenir en point,  
 D'avoir la chemise francée,  
 Le collet, la cappe doublée  
 De taffetas ou de satin ;  
 D'avoir la mulle, l'escarpin  
 Et quelque chausse de couleur,  
 Quelque rubis, quelque faveur  
 Pour donner à mon Antoinette,  
 Dont le souvenir me sagette <sup>1</sup>,  
 Me trouble et m'altère le sang,  
 Et me fait soupirer le flanc ?  
 Ce beau teint, ce front, cette face,  
 Ce tetin, cette bonne grace,  
 Ce parler accort et ces yeux,  
 Me font devenir furieux :  
 Et puis il faut que la jeunesse  
 Se rende serve <sup>2</sup> à la rudesse  
 Ou d'un père, ou d'un precepteur,  
 Ou d'une mère, ou d'un tuteur !  
 J'aîmerois mieux mourir cent fois  
 Que me ranger dessous leurs loix

Et d'asservir ma liberté  
 A leur grave severité :  
 Et vous promets qu'une partie  
 Se fera à ma fantaisie  
 Pour ce coup, et j'en seray ereu.  
 Je ne voy rien et n'ay rien veu  
 Au monde que je puisse syyvre  
 Qu'Antoinette, qui me fait vivre,  
 Destournant ses yeux doucement,  
 Et puis mourir en un moment.  
 Aussi je n'aime point ma vie,  
 Sinon que pour la seule envie  
 Que j'ay de luy donner mon cœur  
 Pour humble et loyal serviteur.  
 J'auray tantost quelque nouvelle,  
 Car j'ay laissé en sentinelle  
 Potiron, à fin de la voir  
 Expressément, et de scavoir  
 De Janne comme elle se porte.  
 Jamais ne vient qu'il ne m'apporte  
 L'esperance ou le desespoir.  
 Je scay bien pourtant s'on vouloir ;  
 Seulement, si ce capitaine  
 Estoit mort, je suis hors de peine :  
 Je seray choisi entre tous,  
 J'abbatray aisement les coups  
 Et de Monsieur et de son clerc.  
 J'oy Potiron, il parle cler,  
 Il a quelque chose à me dire.  
 Il vaut mieux que je me retire  
 Luy pour scavoir le discours  
 Et le secret de mes amours.  
 Potiron est sur ses complaints :  
 S'il ne me donne des atteintes  
 Bien aigrement, je veux mourir.  
 Oyez, vous aurez du plaisir.

## SCÈNE II

POTIRON, L'AMOUREUX.

POTIRON.

Ha ! que pleust à Dieu que mon maistre  
 Mon jeune advoeaceau, peust estre  
 Une fois aussi diligent  
 Au Palais, à gagner argent,  
 Pour bien y faire son devoir,  
 Qu'il est diligent de scavoir  
 Des nouvelles de sa maistresse !  
 Lui ou moy, nuit et jour, sans cesse,  
 Nous sommes là, pour demander  
 S'elle voudroit rien commander.  
 C'est son estude, son barreau,  
 Son sac, ses pièces, son bureau ;  
 Bref, il ne pense en autre chose.  
 Dieu scait si Potiron repose,  
 Et s'il a seulement loisir  
 De boire un trait à son plaisir,  
 Pendant que monsieur escarmouche  
 A toutes heures cette mouche  
 Qui lui poinçonne le cerveau !

1. Me perce d'une fleche *sagitta*.

2. Esclave.



S'il y a quelque cas nouveau,  
Toujours quand le disner s'apreste,  
Potiron, sus, avant, en questé;  
Potiron, il vous faut trotter;  
Potiron, il faut eventer  
Soudain. Si la beste est en prise,  
Ou si c'est nouvelle entreprise,  
Et qu'il faille courir exprès,  
Potiron, sus, allez après.  
Cela n'est que mon ordinaire.  
Ce pendant je ne puis tant faire  
Que venir à temps pour disner,  
Et ce n'estoit le desjeuner,  
Voilà Potiron bien erotté,  
Potiron aussi mal traité  
Qu'un vieil potiron au vinaigre.

L'AMOUREUX.

Potiron, que tu seras maigre  
S'il faut vivre en ceste façon!

POTIRON.

Plustot serois aide à maçon  
Que de servir ce langoureux.  
Ces advocaceaux amoureux,  
Qui ne vendent que les fumées  
De leurs parolles parfumées.

L'AMOUREUX.

Voilà comme ces paillardceaux,  
Ces petits coquins friandeaux,  
Devisent ordinairement  
De leurs maistres publiquement!  
Puis mettez là vostre secret!  
Je n'ay tant seulement regret  
De luy avoir dit mon affaire.

POTIRON.

Pay, Potiron! il vous faut taire:  
Je le voy bien là qui m'attend.  
Jamais n'aura ce qu'il pretend,  
Car il a trop forte parlé.

## SCÈNE III

L'AMOUREUX, POTIRON.

L'AMOUREUX.

Et bien?

POTIRON.

Elle n'est pas sortie:  
Monsieur estoit encore à table.

L'AMOUREUX.

Et Janne?

POTIRON.

Janne, secourable  
De Potiron et de la faim,  
Aussi tost qu'elle a veu de loin  
Potiron, la voilà plantée  
Sur la porte toute attristée;  
Elle nous en a bien conté!  
Monsieur n'est pas trop desgousté.

L'AMOUREUX.

Amoureux!

POTIRON.

Mais de quelle sorte?  
Il n'y a faveur qu'il ne porte.

L'AMOUREUX.

Mais, dy, Potiron, je t'en prie.

POTIRON.

Si je le dis, sans menterie,  
Cela vous fera mal au cuer.

L'AMOUREUX.

Dy, Potiron.

POTIRON.

C'est ce resveur  
Qui brasse quelque amour segrette.  
Comme dit Janne, à Antoinette,  
Et voudroit bien trouver manteau  
Pour bien couvrir le feu nouveau  
Qui fait allumer le tison  
Ès cendres de ce poil grison.  
La pauvrete, mal assuree,  
Est à demy desesperée,  
Et, pour l'avoir plus finement,  
Il pratique segrettement  
Maistre Jehan pour le marier.

L'AMOUREUX.

Je sçay tout cela dès hier.  
Janne ne dit-elle autre chose?

POTIRON.

Elle en sçait bien, mais elle n'oze,  
Comme elle dit, le deceler;  
Puis on l'est venu demander  
Ainsi qu'elle parloit à moy.

L'AMOUREUX.

Va disner, mais despesche-toi.

POTIRON.

Et, vraiment, j'en ay bon besoin,  
J'enrage de soif et de faim;  
Mes boyaux ronitent de colere,  
Ils contrefont la gibecière  
De mon maistre: ils baillent toujours.

L'AMOUREUX.

Si je ne sçay tout le discours  
Que Monsieur a fait en disnant,  
Je seray toujours attendant  
Dessus le suiel de nostre porte,  
Jusques à tant que Janne sorte,  
Pour sçavoir d'elle si je suis  
Vivant, ou si vivre je puis.  
C'est l'esperance de ma vie,  
C'est mon heur, c'est ma jalousie,  
Mon tout, mon ame, mon desir,  
Mon oeil, ma grace, mon plaisir.  
Sans elle, je pourrois bien dire  
Qu'Amour exerce son empire  
De rigueur, d'enny, de mechef  
Maintenant sur mon pauvre chef:

Sans elle je serois en peine,  
Nuit et jour à perte d'haleine,  
A force de trop soupirer.  
Je ne scaurois bien esperer.  
Sans son aide et sans son secours,  
De mettre fin à mes amours.  
C'est ce monsieur, c'est ce bouillon  
Qui me veut donner l'aiguillon,  
Affin de me mettre en martel<sup>1</sup>.

Hâ ! mon Dieu, que tu es cruel,  
Amour, et que tes mains cruelles  
Font sur moi de playes nouvelles !  
Au moins quelquefois pren souci  
De moy, et me prens à merci,  
Ou me fay perdre la memoire  
De ses yeux, de sa dent d'ivoire,  
De la belle et blonde crespine  
De ses cheveux, de sa poitrine,  
De sa taille, de son tetin,  
De sa bouche qui sent le thym  
Quand elle a les lèvres decloses,  
Des lis, des œillets et des roses  
Qui fleurissent dessus son sein,  
De son front, de sa blanche main.  
De sa douceur et de sa grace,  
Qui toutes ces beautez efface.  
Pren donc pitié de mon malheur,  
Et donne trêve à ma douleur,  
Amour, et relasche à ma peine !  
S'il disoit que ce capitaine,  
Son cousin, fust mort à l'assaut,  
Ce que pleust à Dieu il ne faut  
Que cela seulement advienne :  
Si n'ay-je pas peur qu'il revienne.  
Au moins s'il est en assaillant  
Aussi brave et aussi vaillant  
Que je l'ay veu estant à table.  
Mais que fay-je icy, miserable !  
Il vaut mieux que je me retire  
Dedans nostre salette, et dire  
A Potiron qu'il vienne prest,  
Et qu'il poursuivre l'interest  
De moy et de ma pauvre vie,  
Que j'ay maintenant asservie  
Pour une beauté languissant  
Chez ce monsieur à vingt pour cent.  
Potiron !

POTIRON.

Monsieur.

L'AMOUREUX.

Sus avant,  
Que l'on se tienne icy devant,  
Pour espier qui va, qui vient,  
Qui sort, qui entre, et s'il advient  
Que Janne sorte, qu'on m'appelle !

POTIRON.

Je ne suis plus que sentinelle,  
Je ne scay plus autre mestier.  
Potiron, dedans son cartier,

A aussi bien porté les armes,  
Pendant qu'on donnoit les allarmes,  
Qu'homme qui fust dedans Paris :  
Potiron, tout vestu de gris,  
Ouy, Potiron faisoit le brave  
Dans la cuisine ou dans la cave.  
Là dedans est mon lit d'honneur :  
C'est là que je veux que mon cœur.  
Ma sallade<sup>1</sup> et ma vieille espée  
Soient mis et pendus en trophée ?  
Mais il me faut parler pian, pian<sup>2</sup>,  
Car voilà Janne et maistre Jehan  
Qui sortent. C'est à moy d'attendre  
Ce qu'ils diront, et de l'apprendre.  
Il sera tombé de l'orage,  
Janne est morne et triste en visage.  
Ces yeux rouges, ce poil rebours,  
Font juger qu'il y a trois jours  
Qu'elle n'a mangé que montarde :  
Elle n'a point la mine gaillarde :  
Il y a quelque malencontre.

## SCÈNE IV

MAISTRE JEHAN, JANNE, POTIRON.

MAISTRE JEHAN.

Et vrayment ! son visage montre  
Qu'elle a son beguin à l'envers<sup>3</sup> :  
Quelque chose va de travers,  
Qui luy trouble la fantaisie.

JANNE.

Ce n'est rien qu'une jalousie  
Qui luy altère le cerveau.

MAISTRE JEHAN.

Son mal va bien outre la peau :  
Il luy touche jusques au cœur.

JANNE.

Aussi il falloit que Monsieur  
Luy donnast les passions  
De la mettre en ces passions.

MAISTRE JEHAN.

Il y a anguille sous roche :  
Aussi tost que Monsieur approche  
D'elle à fin de la caresser,  
Madame vient le repousser  
Si fierement que c'est merveille.  
S'elle n'a la puce en l'oreille  
Je veux mourir presentement.  
Janne dit vray, ce seul tourment  
Lui feroit perdre la cervelle.

JANNE.

J. scay bien comme elle chancelle

1. Sorte de casque, ou *morion*. Les Bourguignons en portaient, d'où, suivant Le Duchat, leur surnom de « Bourguignons *salés*. »

2. De l'italien *piano*, doucement. Nous l'avons gardé dans le proverbe « Qui va *piano*, va *sano*. »

3. On disoit pour quelqu'un affolé : « il en a dans le *beguin*, ou bien dans le *toquet* ; » de là le mot *toqué*.

1. Me mettre martel en tête.

Et de la langue et de l'esprit,  
Quand elle oit seulement le bruit  
D'un voisin ou d'une voisine,  
Qui porte moudre sa farine  
Ailleurs que dedans sa maison.

MAISTRE JEHAN.

A propos, voylà Potiron.

POTIRON.

Tous deux, vous en contez de belles  
Et bien ! dites-moy des nouvelles ;  
Qui a-il ? maistre Jehan scait tout,  
C'est maistre Jehan qui tient le bout  
Qui nous fait perdre la partie.  
Et bien ! Madame est avertie  
Du fait de Monsieur ; est-ce tout ?  
J'ay entendu de bout en bout  
Vos propos.

MAISTRE JEHAN.

Ce sont de tes ruses.

JANNE.

Potiron n'a jamais d'excuses,  
Potiron parle librement.

POTIRON.

C'est la façon de maintenant,  
Le siècle et la saison le porte :  
Chacun en dit, chacun rapporte  
Cela mesme qu'il ne scait pas ;  
Mentir m'espargne mille pas,  
Mille courses, mille courvées ;  
Sans les mensonges controuvées,  
Mon escarpin deviendroit tel  
Qu'un mouvement perpétuel :  
Je serois toujours en haleine.  
Et puis il n'y a point de peine  
Au service d'un amoureux !

MAISTRE JEHAN.

Potiron, que tu es heureux,  
Si tu le scaivois bien connoistre !

POTIRON.

Je voudrois l'avoir veu un maistre  
De cervelle comme le mien,  
Pour avoir cet heur et ce bien.  
Mais, Janne, vous estes resveuse ;  
Ha ! vraiment, vous estes fascheuse.

JANNE.

Vous ne faites que lanterner,  
Perdre temps et balliverner ;  
Mais que voulez-vous que je die ?

MAISTRE JEHAN.

Potiron, cette maladie  
Ne la tourmente pas souvent.

POTIRON.

Parbien ! c'est quelque mauvais vent  
Qui l'a frappée ce matin,  
Et l'a mise en son avertin !

MAISTRE JEHAN.

Potiron, trêves de colere ;  
Laissons là Janne. Quelle chère  
Cependant que Monsieur contoit  
Du Havre pris, et qu'il vantoit  
L'heureuse et vaillante jeunesse  
De nostre roy <sup>1</sup>, et la sagesse  
Et l'heur de la royne sa mère,  
Lorsqu'il disoit que la main fière  
Et le cœur brave du François  
Avoit mis et chassé l'Anglois  
Hors des limites de la France !  
Aussi tost Madame commence,  
Feignant de ne l'entendre pas,  
A parler haut, à parler bas,  
Puis jette les yeux contre terre.

POTIRON.

Maistre Jean parle de la guerre  
Ainsi que de son parchemin ;  
Maistre Jean a l'esprit mulin.

JANNE.

Ha ! Potiron, laisse-le dire.

MAISTRE JEHAN.

Si Monsieur avoit faim de rire,  
Aussi tost elle rougissoit,  
Aussi tost elle pallissoit.

JEANNE.

Madame est en son pelisson <sup>2</sup> ;  
Non, jamais en ceste façon  
Ne la vey descontentancée.

POTIRON.

Janne en dira sa ratelée <sup>3</sup>.

MAISTRE JEHAN.

Monsieur est semblable à eehy  
Qui laboure le champ d'antruy  
Et laisse là le sien en friche.  
C'est ainsi que l'on devient riche.

JANNE.

Ah ! vraiment, il a bonne grace :  
C'est pour luy, ceste soupe grasse :  
Il s'en peut bien torcher le bec.

MAISTRE JEHAN.

Janne, son moulin est trop sec  
Pour y mouldre ceste farine.

POTIRON.

C'est pour sa bouche qu'on l'affine,  
Et pour le metre en appetit.

JANNE.

Potiron, parlons un petit  
Plus bas : il est en la sallette.

POTIRON.

J'ay peur que ceste amour secrette  
Ne se brasse pour maistre Jean.

1. Charles IX, qui n'avait pas encore quatorze ans quand il assista à la reprise du Havre.

2. Embarrassée, entortillée, comme en sa pelisse.

3. Tout ce qui lui viendra sur la langue, comme sous « un râteau ».

1. C'est le vertigo, ou la maladie des bêtes, qu'on appelle *tournois*.

MAISTRE JEHAN.

Pour moy ?

POTIRON.

Ouy, pour vous.

MAISTRE JEHAN.

Han, han, han,  
Je serois achevé de peindre.

POTIRON.

Si Monsieur vous vouloit contraindre  
De l'espouser ?

MAISTRE JEHAN.

Moy ! et pourquoi ?  
Elle est trop mignarde pour moy,  
Elle est de trop bonne maison.

POTIRON.

Mais la liberté du grison  
Sera de lui donner carrière.

MAISTRE JEHAN.

Il s'en peut bien tirer arrière :  
Ce n'est pas pour un tel monteur,  
Ce n'est pas pour un tel picqueur.  
Vrayment, que la lice est dressée.

JANNE.

Sa monture est trop harassée :  
Il peut bien s'essayer ailleurs.

MAISTRE JEHAN.

Il n'est pas du rang des plus seurs.

POTIRON.

La lance à Monsieur est gauchère  
Pour tirer droit à la visière.

JANNE.

Ce n'est pas son fait de courir.

MAISTRE JEHAN.

Je voudrois bien le secourir.

JANNE.

Ouy, pour appaiser sa furie.

POTIRON.

Janne a servi à l'escurie,  
Elle en parle assez proprement.

JANNE.

C'a donc esté en escupant  
Mon chaudron dedans la cuisine ?

MAISTRE JEHAN.

Mais j'oy Monsieur qui se mutine ;  
Je vais achever mon extrait.

POTIRON.

Et moy, je m'en vais boire un trait,  
Car nous jurons une première  
A toutes restes de colère,  
Tantost, mon advocat et moy.

JANNE.

Adieu, tous deux.

MAISTRE JEHAN.

Adieu, je voy  
Antoinette qui se desrobe  
Avec Madame au garde-robe.

JANNE.

Adieu, je vais à mon mesnage.

MAISTRE JEHAN.

Nous en parlerons davantage.

POTIRON.

Adieu.

MAISTRE JEHAN.

Ceste nouvelle trame  
Mettra jusque à la haute game  
Cet advocat ; ce fait le touche.

## SCÈNE V

POTIRON.

Je m'en vay bien jeter la mouche  
Au cerveau de mon amoureux :  
A ce coup, il est malheureux :  
Il peut bien quitter la partie.  
Je m'en vay luy mettre l'ortie  
Et l'eguillon dessous le flanc.  
C'est à lui à quitter le ranc ;  
J'en ay descouvert l'embuscade,  
Et, s'il ne se donne de garde,  
On luy fera un mauvais tour.  
C'est un ennemy que l'Amour :  
Ce monsieur a cent vicilles ruses,  
Cent couvertures, cent excuses,  
Pour ruiner ce jeune sot.  
Mais, si je ne luy disois mot  
De tout cela que j'ay appris,  
Ce seroit pour le rendre epris  
Et surpris tous-jours davantage :  
Ce seroit allumer sa rage  
Et le rendre plus furieux  
Que jamais. Pourtant, il vaut mieux  
Dire tout et ne celer rien :  
Car, quand de moy il sçaura bien  
Qu'on luy vouldra jeter la poudre  
En l'œil, il se pourra resoudre  
Et reprendre le frein aux dens.  
Il ne faut à ces jeunes gens  
Qu'une heure pour les faire sages :  
Puis il dira que les orages  
Ne viennent jamais que de moy.  
Si diray-je tout, par ma foy,  
C'est œuvre de misericorde  
De luy donner eschelle et corde  
Pour le tirer hors de prison,  
Où fureur surmonte raison,  
Et seule y commande la rage...  
Potiron est devenu sage ;  
Il philosophe maintenant ;  
Il a repris son sentiment  
En beuvant : la digestion

Fait fumeuse opération  
 Bedans sa petite cervelle.  
 Mais je vay dire la nouvelle  
 A mon advocat qui m'attend.  
 Il est sans cœur s'il ne se pend,  
 Et s'il n'a maintenant envie  
 D'honorer sa melancolie  
 De quelque bien-heureuse mort,  
 Plustost que d'endurer ce tort.

## ACTE TROISIÈME

### SCÈNE I

#### MONSIEUR.

Vrayment, il falloît bien qu'Amour  
 Vinst informer, sur le retour  
 Et sur le decours de ma vie,  
 De mon fait se faisant partie,  
 Si aigrement encontre moy !  
 Toutefois, ce plaisant emoy,  
 Or que je sois vieil et cassé,  
 Me fait souvenir du passé  
 Et me remet en l'allegresse  
 Où j'estois lors que la jeunesse,  
 En la plus gentille saison,  
 Versoit l'amoureuse poison  
 Qui les coeurs doucement enflame  
 D'une belle et gentille flamme.  
 Mais, s'il me plonge en cet accès,  
 Je crains de perdre mon procès,  
 Or que j'entende la matière :  
 Car j'ay oublié la manière  
 D'intenter en ces actions.  
 Je n'ay griefs ni salvations,  
 Factons, responsifs ny repliques :  
 Je fourniray trop de dupliques ;  
 Mais, pour conclure en cet endroit,  
 Je n'ay pour soutenir mon droit,  
 Encor que j'eusse le bureau,  
 Jamais la faveur du barreau  
 Ne sera pour moy : la jeunesse  
 Ne fait jamais pour la vieillesse ;  
 Amour n'est point pour les vieillars.  
 Toutefois, ce sont des hazars :  
 Amour est oiseau de passage.  
 Car, las ! aussitost que nostre âge  
 Se rend de l'hiver compaignon,  
 Aussi tost s'envole mignon  
 Haut à l'essor, car sa nature  
 Ne peut endurer la froidure ;  
 La vieillesse point ne luy plaist.  
 Toutefois point ne me desplaist  
 Qu'il m'assaille pour m'éprouver.  
 Connoissant qu'on ne peut trouver  
 Viande au monde plus exquise,

Plus delicate et plus requise,  
 Et qui mieux retienne son miel,  
 Son goust, sa saumure et son sel,  
 Qu'amour en son aigreux extrême.  
 Il fait sa sauce de luymesme,  
 Et luymesme porte son jus,  
 Son sucre, son sel, son verjus ;  
 C'est une douce confiture.  
 S'il a quelque chose trop dure  
 A digerer, il l'adoucist,  
 Il l'enaigrist, il la farcist  
 De sucre doux et d'herbes fines ;  
 Si l'on y trouve des espines,  
 Il les couvre si finement  
 Qu'on les avalle doucement.  
 Et, bref, je croy que rien ne plaist  
 Au monde si l'amour n'y est :  
 C'est luy, c'est luy qui fait espandre,  
 Remuant une vieille cendre,  
 La glace au plus fort de l'hiver,  
 Et le feu mesme congeler.  
 De moy j'en fay l'experience,  
 Car, dès le temps que je commence  
 A le mesler en mon breuvage,  
 Encores que le poil et l'âge  
 Me bannissent de ce plaisir,  
 Je me sens toutefois saisir  
 Le cœur d'une jeune allegresse ;  
 Je ne sens rien de la vieillesse ;  
 Mes membres sont gaillards et forts.  
 Je n'ay rien dessus tout mon corps  
 Qui me face monstrier caduque  
 Que la dent noire et la perruque  
 Et des sillons dessus le front,  
 Qui vieillard et ridé me font.  
 Au reste, je suis fort gaillard,  
 J'ay le parfum, le gand mignard,  
 L'escarpin, la chausse coupée,  
 La gibecière bien houpée,  
 La robe faite à haut collet,  
 Le clerc, le laquais, le mulet.  
 Bref ce que j'ay veu me desplaire  
 Aujourd'huy commence à me plaire ;  
 Rien plus triste et facheux ne m'est,  
 Et rien sur tout ne me desplaist  
 Que la colère violente  
 D'une femme qui me tourmente,  
 Qu'un oeil qui m'espie et m'aguette,  
 Qu'une langue qui me sargette,  
 Qu'un regard hagard et jaloux,  
 Qu'un visage plein de courroux  
 D'une femme qui vit pour moy  
 Cent fois plus que je ne voudroy.  
 Si faut-il pourtant que je face,  
 Ou par finesse ou par menace,  
 Par surprise ou par action,  
 Qu'elle passe condemnation.  
 Hé ! que je la voy eschantée !  
 Encor qu'elle soit mal coiffée,  
 Si me faut-il la caresser ;  
 Mais s'elle devoit trespasser,  
 Si faut-il pourtant qu'elle endure ;  
 Si la pillule estoit plus dure

Qu'acier, si faut-il l'avaler <sup>1</sup>.  
 Vrayment, le temps s'en va troubler :  
 La lune est fort rouge en visage ;  
 Ce vermillon est un presage  
 Qu'il courra quelque mauvais vent.  
 Il vaut mieux aller au devant  
 Pour l'appaiser, s'il est possible.  
 C'est verser l'eau dedans un crible  
 Et pescher les poissons en l'air,  
 C'est courir les cerfs dans la mer,  
 De vouloir tirer ceste beste  
 De l'amble <sup>2</sup> qu'elle a dans sa teste.

## SCÈNE II

MADAME L'ADVOCATE, MONSIEUR L'AVOCAT.

MADAME.

Je vous en feray bien mouller.

MONSIEUR.

Eh bien ! où voulez-vous aller,  
 Mon miel, ma douceur, ma caresse ?

MADAME.

Ton fiel, ta rigueur, ta destresse ;  
 Je sçay bien dont je suis venuë ;  
 Je ne suis point si peu commué,  
 Et si n'ay point si peu de bien,  
 Que l'on ne me reçoive bien :  
 J'ay de bons parens, Dieu merci.

MONSIEUR.

Ils ne sont pas de loing d'ici.

MADAME.

A moy, qui suis de bon lignage,  
 Et, ma foy, d'autre parentage  
 Et de meilleure part que vous !

MONSIEUR.

Tout beau, madame ! parlez doux.

MADAME.

Allez, faites vostre message :  
 Je n'ay proposé davantage  
 De demeurer avecques vous.

MONSIEUR.

Vous serez toujours en courroux !  
 Il y a jà semaine entière  
 Que vous tenez vostre colère,  
 Et si vous ne sçavez pourquoy.

MADAME.

Pourquoy ? merci Dieu ! je le voy  
 Et jour et nuict devant mes yeux.

MONSIEUR.

Ce ne sont que des envieux  
 Qui vous donnent un faux entendre.

MADAME.

Non, non, je n'en veux plus apprendre ;  
 Hé ! j'en sçay trop de la moitié.

MONSIEUR.

Ou c'est nouvelle inimitié,  
 Ou quelque bavarde secrette  
 Vous a dit que j'aime Antoinette ;  
 Et vous, vous aimez les menteurs,  
 Les flagorneurs, les rapporteurs :  
 Cela est vostre naturel.  
 Il n'est pas vray, je ne suis tel,  
 Et ne voudrois l'avoir pensé :  
 Et, si je me suis avancé  
 Quelquefois de parler à elle,  
 De la prendre par sous l'esselle,  
 De luy voir enfler le teton,  
 Passer la main sous le menton,  
 C'a esté en vostre presence.  
 Mais, du depuis que je commence  
 A me tenir un peu en point  
 D'estre gaillard, ne criez point ;  
 Le soupçon et la jalousie  
 Vous ont troublé la fantaisie.

MADAME.

Rien ne me trouble, sinon vous  
 Qui me plongez en ce courroux,  
 Et m'eschaufez cette colère.

MONSIEUR.

Venez, approchez, ma commère,  
 Et parlons doucement ensemble.

MADAME.

Doucement ?

MONSIEUR.

Voyez : il me semble  
 Que tous deux avons, Dieu merci,  
 Du bien assez, et sans souci  
 Que nous pouvons vivre aisément.

MADAME.

Est-ce là le bon traitement,  
 Est-ce l'amour et la douceur,  
 La courtoisie et la faveur,  
 Que vous promistes de me faire ?

MONSIEUR.

C'est grand eas ! je ne vous puis plaire :  
 Tout ce que je fay vous desplaire.

MADAME.

Ce que vous faites ne me plaît,  
 Et m'en donnez l'occasion.

MONSIEUR.

Avez-vous eu affection  
 De collet, de drap ou d'anneau,  
 De cotillon ou de manteau  
 Bandé de velours alentour,  
 Ou de quelque toile d'atour,  
 De chaînes, de bracelets d'or,  
 Ou de quelqu'autre chose encor,  
 Que n'avez eu argent en main

1. Pour : encore faut-il l'avaler, quand même.

2. Du pas.

Pour l'acheter aussi soudain ?

MADAME.

Je ne m'en suis mescontentée.

MONSIEUR.

Quoy donc ? estes-vous mal traittée ?

MADAME.

Vous sçavez bien ce qu'il me faut,  
Et pourquoy je parle si haut  
Maintenant.

MONSIEUR.

Or, pour y mettre ordre  
Et pour ne voir plus ce desordre,  
Sans qu'il y ait cause ou raison  
De troubler l'eau de la maison,  
Il faut que vous serviez de mère  
A Antoinette, et moy de père ;  
Et, bref, il nous la faut pourvoir,  
Afin que n'ayez de la voir  
Occasion, ny moy aussi.  
Mais tirons-nous un peu d'icy,  
Car, s'il ne tient qu'à vous baiser,  
Vrayment, je vous veux appaiser.

MADAME.

Le baiser ne m'appaise point,  
Monsieur, monsieur, ce n'est le point  
Qui m'esguillonne le costé.

MONSIEUR.

Vostre mal est plus haut monté.

MADAME.

Entrons, la porte n'est pas close.

MONSIEUR.

Cependant, gardez quelque chose  
Pour crier et tancer demain ;  
Je vous veux dire le dessain  
Et le retraintif que j'appreste  
Pour guérir vostre mal de teste.

### SCÈNE III

L'AMOUREUX, POTIRON.

L'AMOUREUX.

Tu les as veus !

POTIRON.

Je les ay veus.

L'AMOUREUX.

Tous deux ensemble ?

POTIRON.

Ouy, tous deux.

L'AMOUREUX.

Tu sçais bien tout ce qu'ils ont dit ?

POTIRON.

Ouy, je sçais tout ce qu'ils ont dit.

L'AMOUREUX.

Quoy ? que Monsieur aime Antoinette ?

POTIRON.

Ouy, que Monsieur aime Antoinette.

L'AMOUREUX.

Et qu'il pratique maistre Jean ?

POTIRON.

Ouy, qu'il pratique maistre Jean.

L'AMOUREUX.

Pour brasser quelque mariage ?

POTIRON.

Pour brasser quelque mariage.

L'AMOUREUX.

Et que Madame le sçait bien ?

POTIRON.

Et que Madame le sçait bien.  
Je vous l'ay jà dit tant de fois,  
Et si vous avez droits, ou loix,  
Ou defenses pour l'empescher,  
Monsieur, il vous faut depescher.

L'AMOUREUX.

Mais avant que rien entreprendre,  
Potiron, il te faut attendre  
Icy, si tu verras sortir  
Janne, à fin de m'en advertir ;  
Je meurs d'une jalouse envie  
De sçavoir ma mort ou ma vie.  
J'ay Madame et Janne pour moy,  
D'Antoinette, je sçai pourquoy  
Elle n'accordera jamais  
D'espouser un clere du palais ;  
Toutefois ce traistre lutin  
Est si meschant, est si tresfin,  
Qu'il me donra un croc en jambe,  
Si de fortune je n'enjambe  
A grands pas dessus ses brisées.

POTIRON.

Si les toiles sont bien dressées,  
J'espère de suyvre à la trace  
La beste en prise que je chasse,  
Et mettray Monsieur en défaut.

L'AMOUREUX.

Potiron, c'est ainsi qu'il faut  
Prendre force, cœur et courage.

POTIRON.

Si je ne romps le mariage,  
Baste.

L'AMOUREUX.

Potiron, je descouvre  
Ce belamoureux, qui entrouvre  
La porte pour sortir dehors.

POTIRON.

Retrez et faites vos efforts.

L'AMOUREUX.

Je m'en vais.

POTIRON.

Allez, de par Dieu,

Car je voy Monsieur en ce lieu,  
Et Madame qui sort après ;  
Je les espiroy de si près  
Que je vous mettray hors de peine.

## SCÈNE IV

MONSIEUR L'ADVOCAT, MADAME L'ADVOCATE,  
POTIRON.

MONSIEUR.

Je sçay bien que ce capitaine  
Mon cousin, qui me la laissa,  
Ne viendra jamais par deçà.  
Il est mort, et par sa vaillance ;  
Un soldat de sa connoissance.  
Retourné tout nouvellement,  
Me le conta dernièrement ;  
Je ne l'ay voulu avancer  
Si tost, de peur de l'offenser.  
« Aussi la nouvelle fascheuse  
« Ne peut estre trop paresseuse. »

MADAME.

Que la fille en sera marrie !

MONSIEUR.

C'est la brèche et la batterie  
Par où nostre malheur se passe.

POTIRON.

Il ne dit mot que je donnasse  
Pour un escu d'or et de pois :  
Mais il faut retenir ma voix,  
Ils n'ont point les oreilles sourdes.  
S'ils ne se donnent point de bourdes,  
A ce coup mon maistre est heureux.

MADAME.

C'est un mestier très-dangereux  
Que la guerre, à ce que je voy.

POTIRON.

C'est pour un autre que pour moy.

MONSIEUR.

Et si m'asseura pour le seur  
Qu'estant couché derrière un mur  
Dessus le ventre, en embuscade,  
Il survint une canonnade  
Droit par dessus un ravelin<sup>1</sup>,  
Qui prend le mur et le cousin,  
Et les emporta pesle-mesle,  
Hachez menus comme la gresle.

MADAME.

Je vous promets que c'est dommage.

POTIRON.

Mon maistre a gagné l'avantage  
Sur la partie, pour ce coup.

MONSIEUR.

Mais nous tardons ici beaucoup.  
Le jour s'en va, conclusion ;  
Pour vous tirer d'opinion,  
Il nous la faut pourvoir, m'amie.

MADAME.

Je n'en serai jamais marrie.

MONSIEUR.

Puis ce n'est que charge aussi bien,  
Et si c'est par nostre moyen  
Qu'ell' se marie, et qu'on luy donne  
Un bon présent, c'est belle ausmonne ;  
Rien mieux employé ne peut estre ;  
Puis elle est pour le reconnoître,  
Or qu'elle soit de pauvre lieu.

MADAME.

Comment ? vous sçavez tout le jeu  
De ce cousin qui l'enleva.

MONSIEUR.

Je sçay bien comme tout en va ;  
Elle est tontefois de nature  
Aussi douce que créature  
Qui soit au monde.

MADAME.

On a tousjours.  
Sur l'âge, affaire du secours,  
A toute heure, de jeunes gens.

MONSIEUR.

Et puis nous n'avons point d'enfans.  
Que vous en semble-t-il, ma femme ?

MADAME.

Mais que ceste nouvelle trame  
Ne m'ourdisse nouveau martel.  
J'en suis d'advis, il n'est rien tel  
Qu'en descharger notre mesnage  
Par l'accord d'un beau mariage.

MONSIEUR.

Je l'ay desjà bien commencé.

MADAME.

Mais encore, à qui ?

MONSIEUR.

J'ay pensé  
Que maistre Jan estoit son cas.  
Il y a cinq cens advocas  
Au palais qui ne sçauroyent faire  
Ce qu'il fait : il sçait bien extraire,  
Dresser appointemens en droit,  
A la barre, hé ! il plaideroit.  
Maistre Jan est gentil garçon,  
Maistre Jan a bonne façon,  
Maistre Jan est fin et accort,  
Maistre Jan n'est pas un brin sot ;  
Et bref, maistre Jan, sans envie,  
Gagnera aussi bien sa vie  
Que solliciteur du palais.

<sup>1</sup> Terme de fortification, synonyme de demi-lune.



MADAME.

Puis vous ne l'oublierez jamais :  
Il nous a fait trop de service.

MONSIEUR.

Puis je le mettray en office  
Ou de clerc du greffe, ou d'huissier.

MADAME.

Il ne sçait que trop ce mestier.

MONSIEUR.

Est-ce bien dit ? que vous en semble ?

MADAME.

S'ils sont bien mariez ensemble,  
J'espère qu'ils feront du fruit :  
La fille est bonne et a bon bruit,  
La fille est douce et gracieuse,  
Elle n'est fière ni fascheuse ;  
La fille n'est pas un brin sotté ;  
Je crains qu'elle soit huguenotte  
Seulement, car elle est modeste,  
En paroles chaste et honneste,  
Et toujours sa bouche ou son cœur  
Pensent ou parlent du Seigneur <sup>1</sup> :  
J'ay peur qu'ils ne s'accordent pas.

MONSIEUR.

Hé ! tout cela n'est pas grand cas.  
Sçachez seulement son vouloir.

MADAME.

J'y vais, et feray tout devoir  
De sçavoir bien discrettement  
Qui elle est, et quoy, et comment.

MONSIEUR.

N'en faites jà trop grande enquête :  
Vous lui pourriez mettre en la teste  
Je ne sçay quoy pour la fascher.

MADAME.

Vrayment, je ne veux empescher,  
Quant à moy, une œuvre si sainte.

MONSIEUR.

Allez, je vay donner l'atteinte  
A mon clerc suyvant ce dessain.

MADAME.

Aujourd'hui plustost que demain  
Nous les accorderons ensemble.

MONSIEUR.

N'ay-je pas mis ma beste à l'amble  
Doucement et sans la forcer ?  
Il faut seulement amorcer  
Un peu ceste beste farouche  
D'un petit mors dedans la bouche,  
Pour la tourner à toutes mains.  
Je vais achever mes dessains :  
J'en auray, ou faudray à traîré.

## SCÈNE V

POTIRON, JANNE.

POTIRON.

Je suis alteré de me taire.  
Voilà Janne. Et bien, est-ce fait ?

JANNE.

Potiron, vous êtes du guet :  
Tu peux bien redire à ton maistre  
De point en point ce que peut estre :  
Tu l'as entendu comme moy.

POTIRON.

Le capitaine est mort ; mais quoy ?

JANNE.

Ce coup a coupé l'esgaillette <sup>1</sup>,  
Et rompu du tout la buchette.  
D'esperance je n'en ay plus.

POTIRON.

Mais mon Dieu ! comme ce perclus,  
Ce vieux resveur, ce mitouïn  
A contrefait le patelin.

JANNE.

Il l'a si bien mitouïnée <sup>2</sup>  
Et si bien empatelinée  
Qu'il a fait ce qu'il a voulu.

POTIRON.

Et quoy, Janne ?

JANNE.

Ils ont resolu  
Faire aujourd'huy le mariage.

POTIRON.

Aujourd'huy ?

JANNE.

Voire, j'en enrage,  
Et si j'en crève de despit ;  
Cela se fera sans respit.

POTIRON.

Voicy mon malheur ou mon bien.

JANNE.

Potiron, ils nous oïront bien,  
Va t'en et chemine tout beau.

POTIRON.

Encor tiennent-ils l'escheveau  
Pour desmesler leur entreprise.

JANNE.

Gardons-nous de quelque surprise.

POTIRON.

Quelque chose que Janne die,  
La toile n'en est pas ourdie.

1. L'abbé Gujjet et le P. Nicéron ont pris acte de ces vers pour accuser Belleau de calvinisme. Il n'y faut voir qu'un reproche aux habitudes relâchées et peu « prafiquantes » des jeunes catholiques de son temps.

1. Le fil qui retenait tout, comme l'aiguillette le pourpoint.  
2. Flattée, caressée avec des mitaines.

Si ceste nouvelle poursuite  
 Aujourd'huy ne se precipite,  
 J'osteray mon advocaceau  
 D'entre la pierre et le couteau,  
 Et mettray le tout à bon port.  
 S'il dit vray, ceste belle mort  
 Doit apporter et vie et grace  
 A mon advocat qui trespasse  
 Pauvrement, et qui meurt ainsi  
 Que meurt un amoureux transi  
 Sous la rigueur d'une maistresse ;  
 Mais je vay luy donner adresse,  
 Pour expedier promptement  
 Le souhait qu'il desire tant.

## ACTE QUATRIÈME

### SCÈNE I

ANTOINETTE.

Entre les malheurs, le malheur  
 Que plus je craignois en mon cœur  
 M'est advenu, malencontreuse,  
 Pauvre, chetive, malheureuse,  
 Infortunée que je suis !  
 Rien plus esperer je ne puis,  
 Puis que mort et malaventure  
 M'ont derobé la creature  
 Au monde que j'aimois le plus,  
 En qui j'avois mis le surplus,  
 Pour jamais, de mon esperance.  
 En qui j'avois mis mon espoir,  
 Mon souhait, mon tout, mon avoir.  
 Et seul à qui j'avois envie  
 De donner mon cœur et ma vie.  
 Mais que feray-je maintenant,  
 Sinon de prier humblement  
 Le Seigneur de me secourir,  
 Si que je ne puisse encourir  
 Ny mal, ny honte, ny diffame ?  
 Monsieur l'Advocat et Madame  
 Me pressent de me marier.  
 Le jeune homme me fait prier  
 D'attendre quelques jours encore.  
 Je sçay qu'il m'aime, et qu'il honore  
 Sur toutes choses la vertu ;  
 Mais avant qu'il ait combattu  
 Son tuteur, son oncle et sa mère,  
 Et les parens de feu son père  
 A celle fin d'y consentir,  
 Il n'en pourra jamais sortir ;  
 Puis on m'a dit je ne sçay quoy :  
 Qu'il avoit ja promis la foy  
 A une jeune damoiselle,  
 Et qu'il plaide pour l'amour d'elle,  
 Et sy croy mesme que Monsieur

En doit estre solliciteur.  
 Cela seul m'en a destournée  
 De confesser dont je suis née.  
 Je sçay bien que secrettement  
 Madame m'a voulu tenter,  
 Et, afin de la contenter,  
 J'ay dit que j'estois orpheline,  
 Fille d'un facteur de marine<sup>1</sup>  
 Qui estoit natif de Poitiers,  
 Et qu'il y a dix ans entiers  
 Qu'il estoit mort en un voyage.  
 Et, sans me forcer davantage,  
 S'est contentée, et croy de peur  
 De me fasher ; elle a bon cœur.  
 Seulement elle m'a priée,  
 Si je veux être mariée,  
 Je ne refuse le parti  
 Que Monsieur m'avoit assorti,  
 Me promettant bon avantage  
 Si j'accepte le mariage.  
 J'ay dit que j'avois arresté  
 De suyvre en tout leur volonté,  
 Et faire ce qu'il leur plairoit.  
 Maistre Jean n'est pas mal-adroit,  
 Il est doux, et si a l'adresse  
 En ce qu'il fait, puis la noblesse  
 Aujourd'huy n'est que pauvrety.  
 Je ne puis vivre en liberté,  
 En liberté de consciencie  
 Mieux qu'à Paris : la patience  
 Sera mon espoir et mon bien.  
 Puis, ne pouvant esperer rien  
 De ma maison, que puy-je mieux,  
 Sinon de m'eslongner de ceux  
 Qui ne me voudroyent reconnoistre ?  
 Possible le temps fera naistre  
 Quelque nouvelle occasion  
 Pour nous mettre en possession  
 Du bien que nous n'esperons point.  
 Mais voicy Janne tout à point,  
 Ell' me dira tout le secret.

### SCÈNE II

JANNE, ANTOINETTE, MADAME L'ADVOCATE.

JANNE.

Je n'ay tant seulement regret  
 Que de nostre pauvre amoureux ;  
 Mais je croy que ces langoureux  
 Ont oublié tout en un jour.

ANTOINETTE.

Janne, vous parlez de l'amour.  
 Qu'y a-t-il ?

JANNE.

Vous m'en donnez bien,  
 Comme si vous n'en sçaviez rien :  
 Vous serez aujourd'huy fiancée,

1. Fabricant de bateaux.

Et demain matin espousée  
 A nostre clerc ; qui ne le sçait ?  
 Mais laissez-moi faire mon fait ;  
 J'ay de la besogne taillée,  
 Et n'ay point d'esguille enfilée.  
 Il me faut aller achepter  
 Des viandes pour apprester  
 A souper pour vos fiançailles.

ANTOINETTE.

Et quoy ?

JANNE.

Deux perdrix et deux cailles,  
 Un conuil <sup>1</sup>, quelques huteaudeau <sup>2</sup>,  
 Gardes, oranges, pigeonceaux,  
 Si j'en puis trouver à bon pris  
 Dessous la porte de Paris <sup>3</sup>.

ANTOINETTE.

Allez, Janne, et marchandez bien,  
 Mais à fin qu'il ne manque rien,  
 Acheptez pour l'amour de moy,  
 Outre cela, je ne sçay quoy.  
 Voilà un esu que je donne,  
 Mais ne le dites à personne.

JANNE.

C'est donc le meilleur de le prendre ;  
 Qui veut gagner il faut despendre ;  
 De là vient vostre homesteté ;  
 J'enten ceste civilité.  
 Mais qu'on se coille et qu'on se mire.

ANTOINETTE.

Et bien, Janne, vous volez rire !

JANNE.

Allez, vous me ferez lancer,  
 Allez donc pour vous ajancer,  
 Et pour vous faire un peu jolie.

ANTOINETTE.

Madame est toute ramollie ;  
 Monsieur l'a remise en son sens.  
 Je m'en vais.

JANNE.

Adieu ! je perds temps.

JANNE, seule.

Mon Dieu ! que je plains ce repas !  
 Pauvre fille ! qui ne sçait pas  
 Que ceste liberalité  
 Se fait pour la commodité  
 Que Monsieur espère en avoir ;  
 Et Madame, qui peut sçavoir  
 Ce qu'il bastit en son cerveau,  
 Donne le drap et le cizeau  
 Pour se tailler une cornette.

1. Lapin, du latin *coniculus*, qui a le même sens.

2. Ce mot, qui est aussi dans Rabelais (liv. 1, ch. 37), signifie chapon gras. A Metz, on l'emploie encore sous cette forme, *hautdeau*.

3. C'est-à-dire l'Apport-Paris, au bout du Pont-au-Change, et au bas du Châtelet. On sait qu'*apport* signifiait marché. Celui-là était alors le plus important de Paris.

Toutefois j'estime Antoinette,  
 Tant sage et tant fille de bien,  
 Qu'en fin ce Monsieur n'aura rien  
 De ce qu'il prétend ; le mechef  
 Qu'il forge cherra sur son chef.

MADAME.

Janne !

JANNE.

Madame.

MADAME.

Et allez donc !

Pour babiller je ne veis onc  
 Femme au monde qui vous ressemble.

JANNE.

J'ay cent mille affaires ensemble.

MADAME.

Rien ne sert de vous excuser.

JANNE.

Il ne faut jamais reposer.

MADAME.

Elle eaquette toute seule ;  
 C'est un claquet, c'est une meule  
 D'un moulin qui tourne toujours.

### SCÈNE III

MADAME L'ADVOCATE, LA VOISINE.

MADAME.

Toutes les heures me sont jours  
 Si je ne voy nostre voisine ;  
 Mais je la voy qu'elle chemine  
 Droit icy et fort à propos.  
 Non, je n'auray jamais repos,  
 Si je ne dis entièrement  
 Comme s'est fait l'appointement  
 Entre mon bon mari et moy.  
 Et bien, voisine ?

LA VOISINE.

Et bien, mais quoy ?

MADAME.

Vous ne sçavez pas des nouvelles ?  
 Il y a treves éternelles.

LA VOISINE.

Comment ? qui a fait cest accord  
 Si tost ?

MADAME.

Assuré de la mort  
 Du capitaine son cousin,  
 Puis voyant le malheur voisin  
 Qui lui tombait dessus la teste,  
 Pour m'oster le martel, arreste  
 D'accorder ce soir Antoinette  
 Avec son clerc, c'est chose faite ;  
 Nous l'avons ainsi resolu.

LA VOISINE.

Mais pour le seur est-il conclu ?

MADAME.

Tout conclu.

LA VOISINE.

J'en crains une fin.

MADAME.

Comment !

LA VOISINE.

Monsieur est caut et fin.

Gardez bien qu'une vieille ruze  
Sur la fin du jeu vous abuse ;  
Toutefois il est sage et vieux,  
Et croy qu'il fait tout pour le mieux.

MADAME.

Quant à moy, je le pense ainsi ;  
Et vous, commère ?

LA VOISINE.

Et moy aussi.

MADAME.

Bref, au pis aller, je conclus  
Lors que je ne la verrai plus,  
Et qu'elle sera retirée  
En son mesnage et mariée,  
J'oste au moins les occasions  
De mes jalouses passions.  
Ce que je voy me passionne,  
En mon absence, qu'il garçonue  
Et face tout ce qu'il voudra ;  
Si je l'aperçois, il faudra  
qu'il ait bon pié et bonne main,  
Si je prens une fois le frain,  
Que je ne le mette à raison,  
Et ne lui fais perdre l'arçon.

LA VOISINE.

C'est donc ce soir ?

MADAME.

Que vaut l'attendre ?

LA VOISINE.

C'est bien fait ; il faut tousjours prendre  
Ces vieux resveurs tout promptement :  
Car ils changent en un moment  
Et de fait et de volenté.

MADAME.

Si est-il pourtant arresté ;  
Jamme fait desjà la cuisine,  
Mais n'y faillez pas, ma voisine,  
Mais, je vous pry, n'y faillez pas.

LA VOISINE.

J'iray.

MADAME.

Nous n'avons pas grand cas,  
Nous n'avons que nostre ordinaire.

LA VOISINE.

Je vous pry, que voudriez-vous faire ?

Quoy ? que vous faut-il ?

MADAME.

Nous rirons,

Mangeant ce peu que nous aurons,  
Et vous conteray l'avantage  
Que Monsieur donne en mariage  
A maistre Jehan.

LA VOISINE.

Cela va bien.

MADAME.

Voisine, mais n'apportez rien ;  
Pour ce soir nous avons assez.

LA VOISINE.

Bien, bien ; mais, commère, pensez  
Que je me doutois de l'affaire.  
J'ay veu nostre fils se deplaire  
Tout ce jour ; il n'a point disné ;  
Potiron l'en a destourné  
De ne sçay quoy qu'il luy a dit.  
Il est fascheux, triste, depit,  
Et quant à moy, je suis fort aise,  
Encor que le fait luy deplaise ;  
Mais le temps luy fera passer  
Bien tost cest amoureux penser,  
Avant trois mois il l'oubliera ;  
Lors possible il estudira  
Mieux qu'il n'a fait le temps passe.

MADAME.

Quant à ce point, il est cassé ;  
Il peut bien ailleurs se pourvoir  
En amours, et quant au vouloir  
De la fille, je sçay qu'elle aime ;  
Mais elle sait bien que la trème  
N'est pas pour ourdir cette toile.  
Commère, nous y gaignons tous,  
Faisant pour moy, j'ay fait pour vous :  
Pensez que vostre fils n'eust peu  
Se marier sans vostre secu.

LA VOISINE.

Il est tant leger à promettre !

MADAME.

Encore il vous pouvoit remettre,  
Comme il a fait, en desarroy.

LA VOISINE.

Hà ! commère, vous dites vray.  
Encor n'en est-il pas dehors.

MADAME.

Bieu soit loué, puis que j'en sors  
A mon honneur à cette fois !  
A Dieu, commère, je m'en vois ;  
A Dieu, il est temps que je sorte ;  
Je vois Monsieur à nostre porte,  
Qui m'attend. Venez de bonne heure  
Ce soir.

LA VOISINE.

J'iray, je vous assure  
Sans mentir.

MADAME.

Mais ne faillez pas  
D'amener votre fils, commère :  
Plus tost oublira sa colère,  
Voyant son malheur devant luy,  
Que de l'entendre par autrui.

## SCÈNE IV

MONSIEUR L'ADVOCAT, MADAME L'ADVOCATE.

MONSIEUR.

Il me tarde qu'il ne soit nuit,  
De peur que le malheur qui suit  
Pas à pas la bonne fortune  
A son arriver n'importune  
De quelque fascheux déplaisir  
Les douceurs de nostre plaisir.  
Mon Dieu, quel trouble, quelle allarme,  
Maintenant si nostre gendarme  
Arrivoit dispos et gaillard !  
Puis je crains ce petit paillard  
Potiron ; il est fin et eaut,  
Et sçait trop bien comment il faut  
Assaisonner un bon broüet.  
Il mettra mon clerc au roüet,  
S'il peut : il n'a sens ny memoire,  
Il est assez fol de le croire,  
A cela il est moins retif ;  
Et puis l'amour est inventif  
A guerir soudain les ulcères  
Qui proviennent de ses colères ;  
Il a les emplastres tous prests,  
Le bisme <sup>1</sup> et l'onguent tout exprès  
Pour rejoindre ce qu'il entame.  
Mais voiei arriver ma femme,  
M'auroit-elle bien entendu ?  
Je m'en vay, c'est trop attendu.

MADAME.

Mais que dites-vous, mon amy ?

MONSIEUR.

Je ne sçay, je suis endormy.  
Je suis tout mal fait.

MADAME.

Si faut-il  
Rire ce soir, estre gentil.  
Nous aurons bonne compagnee  
Pour festoyer nostre accordée :  
Si faut-il se mettre en pourpoint.

MONSIEUR.

Nos voisins y viendront-ils point ?

MADAME.

Eux ? ils n'ont garde d'y faillir.

MONSIEUR.

Cependant je vay assaillir

Un gros procez, et le happer  
Au poil, attendant le souper.  
Et vous, ma femme, donnez ordre  
Qu'on ne face point de desordre,  
Et que nostre souper soit prest  
De bonne heure, et ce qui y est  
Soit servi bien et nettement,  
De broche en bouche chaudement <sup>1</sup>.

MADAME.

J'y vais, et si feray si bien  
En tout, qu'il n'y manquera rien.

## SCÈNE V

MADAME L'ADVOCATE, JANNE.

MADAME.

Janne !

JANNE.

Madame ?

MADAME.

Approchez-vous.

JANNE.

Vous me debauchez à tous coups.

MADAME.

La viande est-elle lardée ?  
La volaille est-elle amandée ?

JANNE.

Tout est si cher que c'est pitié,  
Tout est enchery de moitié ;  
Je ne vey jamais si cher tems,  
Et croyez que les pauvres gens  
Cest hyver auront bien à faire.

MADAME.

Janne, parlons de nostre affaire,  
Le temps nous pourroit bien tromper.  
Il vous faut haster le souper,  
Janne, et ne parlez d'autre chose.

JANNE.

Laissez donc ceste porte close,  
Et vous en allez hors d'ici ;  
Allez, n'ayez point de souci,  
Je vous pry, je feray bien tout,  
Et si j'en viendray bien à bout,  
Bien aidant, et me laissez faire.

MADAME.

C'est donc le plus court de me taire ;  
Il faut laisser Janne seulette ;  
Pendant je vay voir Antoinette  
Et maistre Jan, qui font l'amour.  
Je croy que c'est le premier jour  
Qu'ils parlèrent jamais ensemble.

<sup>1</sup> On dit encore « manger de broche en bouche », pour dire manger la viande sortant de la broche.

## SCÈNE VI

L'AMOUREUX, POTIROX.

L'AMOUREUX.

L'homme, quand il naît en ce monde,  
Est comme un dessin que l'on fonde  
Pour faire un bâtiment nouveau.  
Quand il est parfait, riche et beau,  
Un chacun de sa grace belle  
Prend le portrait, prend le modèle,  
Pour en desrober la façon :  
Puis l'architecte et le maçon  
En tire prouffit et louange.  
Mais si un locatif <sup>1</sup> s'y range.  
Mauvais mesnager, mal-songneux,  
Salle, sans cœur, ord, paresseux,  
Le mur, le toit, le fenestrage  
Se sent de son mauvais mesnage,  
Ou il prend coup, ou se dement.  
Ou perd sa grace en un moment,  
Un vent se lève, une tempeste,  
Qui rompt la tuille, abat le feste :  
Puis la paresse du monsieur  
Laisse les chevrons et le mur  
Au vent, à l'air, sans couverture.  
Survient une eau, une froidure  
Qui pourrist lates, enfesteaux,  
Poultres, traverses, soliveaux :  
Et ainsi peu à peu se mine,  
A la fin tombant en ruine.

Ainsi le bon père qui sert  
D'ouvrier, de maçon, et qui fait  
La muraille et les fondements,  
Et le plancher à ses enfants,  
Les fait songneusement instruire,  
Les fait marchans, les fait escrire,  
Bref il en fait un bâtiment  
Pour exemple et pour ornement,  
Sans espargner ni chaux ni sable  
Pour rendre la muraille stable.  
Mais quand ce maçon n'y est plus,  
Tout se gaste et devient reclus.  
Tout s'y pourrist ; la nonchalance  
Le fait tomber en decadence.  
Je le scay ; car, durant le temps  
Que la puissance des parens  
Me tenoit en obéissance,  
Je donnoy bien telle esperance  
De moy, que j'estois le premier  
Des plus gentils de mon quartier.  
Mais depuis que ceste tempeste,  
Amour, a plu dessus ma feste,  
Depuis que l'orage et le vent  
Ont corrompu ce bâtiment,  
Et qu'Amour s'en est fait le maître,  
Il n'y a plus moyen d'y estre :  
Il pleut partout, devant, derrière :  
Je ne suis plus qu'une gouttière,

Tout est pourry, tout s'en va choir,  
Et n'y a ordre d'y pourvoir,  
Qui ne voudroit, pour me refaire  
Dessus le premier exemplaire,  
Me rebastir tout de nouveau.  
Je n'attens plus que le cordeau  
Pour donner trêves à ma peine.

Voici Potiron hors d'haleine.  
Qui a-t-il ?

POTIROX.

Il faudroit foncez  
Dix escus, pour vous annoncer  
Le vray segret et la nouvelle  
Qui vous tire de la cordelle  
Du bourreau qui vous tyrannise.

L'AMOUREUX.

Quoy ? y a-t-il quelque surprise,  
Ou quelque bon secours pour moy ?

POTIROX.

Fort bon.

L'AMOUREUX.

Je te promets ma foy,  
Tu auras un accoustrement <sup>1</sup>.  
Mais dy donques.

POTIROX.

Tout promlement :  
Je scay que nostre capitaine  
Est bien mort, c'est chose certaine.

L'AMOUREUX.

Il est mort ! Potiron, va, brasse,  
Taille, recous quelque fallace,  
Pour rompre et pour troubler la feste  
Du mariage qui s'appreste.  
Va, et dy qu'elle m'a promis,  
Assure qu'un de tes amis  
Aujourd'huy mesme s'est fait fort  
Que le gendarme n'est pas mort.  
Et qu'il sera tost de retour.  
Si nous pouvons passer ce jour,  
Pour empescher, ou pour attendre,  
La fièvre ne m'e peut reprendre  
Estant guery de cet accès.

POTIROX.

Ainsi gaigne-t-on son procès :  
Il faut gagner mademoiselle  
Ou bien d'une robbe nouvelle,  
Ou d'une chaise, ou d'un anneau,  
A fin d'estre sur le bureau :  
Pratiquer un solliciteur,  
Et suborner un rapporteur  
De quelque chose de grand pris.

L'AMOUREUX.

Mon Dieu, que tu es mal appris !  
Il n'est pas tant de rencontreur ;  
Maintenant il faut inventer  
Quelque chose bonne pour moy,

1. Locataire.

1. Habillement.

Quelque moyen, je ne sçay quoy,  
By plustost qu'elle est mon espouse.

POTIRON.

Il ne faut que cette ventouse  
Dessus la nuque du vieillard  
Pour esteindre le feu qui l'ard ;  
Sans plus je crains l'aigre colère  
Et l'avertin de vostre mère ;  
Elle crevera de dépit.

L'AMOUREUX.

Pendant j'auray quelque repit  
Pour donner ordre à mon affaire.

POTIRON.

Adieu, monsieur ; laissez moy faire :  
Parbien, je m'en vais broüiller tout.

L'AMOUREUX.

Va, Janne tiendra bien le bout ;  
Elle est assez fine et rusée  
Pour devider ceste fuzée.

## ACTE CINQUIÈME

### SCÈNE I

LE CAPITAINE ; BERNARD, SON VALET ; JANNE.

LE CAPITAINE.

Je hay ces ames casanières,  
Je hay ces ames buissonnières,  
Ces soldats qui le plus souvent  
N'osent mettre la teste au vent  
Pour trouver la bonne fortune.  
La guerre est une mer commune  
Pour s'enrichir en un moment ;  
Il ne faut qu'un abordement,  
Un sac, un dé, une ruine ;  
Il ne faut qu'une guerre encor  
En France, pour se faire d'or,  
Un vieil curé, un riche moine,  
Un bon abbé, un bon chanoine,  
Ou quelque prieur bien nourry  
Pour decouvrir le pot pourry.  
Bernard !

BERNARD.

Monsieur ?

LE CAPITAINE.

N'es-tu point las ?

BERNARD.

Parbien, je n'ay jambe ny bras  
Qui ne perde force et vigueur,  
Je n'en puis plus ; mais vous, Monsieur ?

LE CAPITAINE.

J'ay fait autrefois de grans traittes,

J'ay dressé embusches segrettes,  
J'ay fait des approches de nuit,  
J'ay fait cent fois, oyant le bruit  
Du tabourin, la sentinelle ;  
J'ay miné, sappé, fait eschelle,  
Et, pour acquérir quelque nom,  
J'ay fait à gorge de canon  
A l'ennemy cent camisades<sup>1</sup>,  
J'ay donné cent harquebusades,  
Cent fois j'ay couru au défaut  
D'un bataillon ou d'un assaut ;  
Cent fois j'ay donné des allarmes,  
J'ay mille fois porté les armes  
Trente six heures sans dormir ;  
J'ay fait trembler, j'ay fait fremir  
Cent fois l'ennemy en campagne,  
Et en Piemont, et en Espagne ;  
Trois fois combattu en camp clos,  
Mille fois perdu le repos,  
Mille fois couché sur la dure,  
A l'air, au chaud, à la froidure ;  
Mais je n'eu jamais tant de mal,  
Fust à pié ou fust à cheval,  
Que j'ay eu pour gagner Paris.

BERNARD.

Vos amours ne seront marris  
De vous voir en bonne santé.  
Monsieur, tranchons de ce costé ;  
Je voy porte et fenestre ensemble  
De vostre cousin, ce me semble.

LE CAPITAINE.

Bernard !

BERNARD.

Monsieur ?

LE CAPITAINE.

Approche-toy.

BERNARD.

Que voulez-vous ?

LE CAPITAINE.

Vienca, dy-moy

Que te semble de l'entreprise ?

BERNARD.

Si la ville n'eust esté prise  
Et si bien n'eust esté François,  
Je ne fais doute que l'Anglois  
N'eust forgé et mis en ballance  
Les angelots<sup>2</sup> en nostre France,  
Ainsi qu'il a fait autrefois.

LE CAPITAINE.

Vienca, Bernard : depuis trois mois,  
Combien monte nostre butin ?

1. Attaque de nuit, qu'on nommait ainsi parce que les assaillants, pour se reconnaître, n'y allaient qu'*en camisados*, comme dit Corvantes, dans *Don Quichotte*, c'est-à-dire ayant passé leur chemise sur leur armure.

2. C'était l'écu d'or anglais. Plus tard, il baissa jusqu'à ne plus valoir que quinze sous.

BERNARD.

Monsieur, vous n'êtes point mutin  
Pour entrer premier à la brèche.  
Je ne suis qu'une pique sèche,  
Mais je suis toujours des premiers;  
Si l'on me trouve des derniers,  
Parbiou, je veux que l'on me berne.

LE CAPITAINE.

Ouy, pour aller à la taverne,  
Bernard.

BERNARD.

Ouy dea, cela s'entend.  
Mais pour estre brave ou vaillant  
Vous n'êtes point heureux en terre.  
Allez sur mer, puisque la guerre  
Ne vous peut en rien secourir.

LE CAPITAINE.

Vive Poitiers pour s'enrichir !

BERNARD.

Il vous en souvient, capitaine.

LE CAPITAINE.

Nous y tirasmes bien la laine<sup>1</sup>.

BERNARD.

Ouy bien la gresse et la toison  
Du troupeau de la grand'maison.

LE CAPITAINE.

Deux mille escus furent mon gain.

BERNARD.

Vous ne contez pas la donnain  
Que laissastes en ceste ville.

LE CAPITAINE.

Qu'elle est belle et qu'elle est gentille !  
Mais elle est un peu huguenotte.

BERNARD.

Je croy pourtant que sous la cotte  
Elle est de chair ainsi que nous :  
Vous le sçavez.

LE CAPITAINE.

Vous tairez-vous,

Bernard !

BERNARD.

Il le faut bien eclair.

LE CAPITAINE.

Je vous defens bien d'en parler.

BERNARD.

Il ne faut jà me le defendre.

LE CAPITAINE.

Tu sais bien que j'ay fait entendre  
Qu'elle estoit de mon parentage.

BERNARD.

Mais s'on brassoit un mariage  
Sans vostre secu ?

LE CAPITAINE.

On n'oseroit.

BERNARD.

Non dea ! Et qui l'empescheroit ?

LE CAPITAINE.

Moy, parbiou !

BERNARD.

Comment ? les abbesses,  
Les servantes et les professes  
De vingt et cinq ans le font bien.

LE CAPITAINE.

Est-il vrai ?

BERNARD.

Ha ! cela n'est rien ;  
Vrayment, on fait bien autre chose.

LE CAPITAINE.

Paix là, Bernard, la bouche close ;  
Nous en dirons une autre fois  
Librement entre deux parois ;  
Je te pry, voy tant seulement  
Si la chausse et l'accoustrement  
Et le fourreau de mon espée  
Et mon escharpe bien houpée  
Sont bien en point, à celle fin  
Que je salue mon cousin  
Et luy fasse la reverence.

BERNARD.

C'est là que dort votre esperance,  
Antoinette, vostre souci.

LE CAPITAINE.

Mais je pense que c'est ici,  
Bernard.

BERNARD.

Vous estes à la porte.  
Frapperez-je ?

LE CAPITAINE.

De quelle sorte ?

Je suis amy de la maison.

BERNARD.

Parbiou ! je sens la venaison.  
J'ay le nez comme un vray limier ;  
On fait festin : c'est mon mestier  
De sçavoir si la broche tourne,  
Et vrayment, si je m'en retourne  
Sans souper, je veux qu'on me pendre.

LE CAPITAINE.

Frappe, frappe, que l'on l'entende.

JANNE.

Qu'est-ce là qui frappe si fort ?

LE CAPITAINE.

Amis, Janne.

1. C'est-à-dire nous volâmes. On sait que les filous du Pont-Neuf sous Henri IV et Louis XIII s'appelaient *tireurs de laine*.



JANNE.

Vous avez tort.

LE CAPITAINE.

Janne, ouvrez, c'est le capitaine ;  
Je suis né pour vous faire peine,  
Tousjours l'avez ainsi connu.

JANNE.

Le capitaine est-il venu ?  
Comment ! on nous l'avoit fait mort.

LE CAPITAINE.

Ha ! parbiou ! l'on me faisoit tort,  
Je n'y pensai onc en ma vie ;  
Mais viença, Janne ; je te prie,  
Va-t-il bien à nostre Antoinette ?

JANNE.

Monsieur, entrez en la sallette,  
Vous la trouverez bien en point.  
Vrayment, monsieur n'esperoit point,  
Ny elle, de jamais avoir  
Ce bonheur que de vous revoir.  
Entrez, on se va mettre à table.

## SCÈNE II

JANNE.

Vray Dieu, vray Dieu, quelle meslée !  
Vrayment, la feste est bien troublée,  
Le brouët est bien respandu.  
Si ay-je pourtant despendu  
Trois francs, pour le moins, en viande :  
Sera pour festoyer la bande  
Et bien veïgner<sup>1</sup> nostre cousin.  
Pleust à Dieu que nostre voisin  
Fust adverti de l'avanture.  
Ha ! maistre Jan, vostre monture  
Ne sera pas pour ce moulin,  
Et vous, resveur, vieux gobellin<sup>2</sup>,  
Vous pouvez bien chercher à païstre,  
Puisque le musnier et le maistre,  
Ce bean cousin, est de retour.  
Antoinette, vive l'Amour !  
A ce coup vous serez ramée<sup>3</sup>,  
Encor que soyez reformée<sup>4</sup>.  
Cela passe legerement.

Ouy, ouy, le simple accoustrement,  
L'œil triste et la face baïssée,  
La coiffure mal agencée,  
Couve bien une affection,  
Couve bien une passion  
De la chair qui nous epoinçonne :  
Mais n'y a-il icy personne  
Qui puisse entendre mon propos ?  
Il faut que Janne, entre les pos,  
Parle de reformation.  
La nouvelle religion

A tant fait que les chambrières,  
Les savetiers et les tripières  
En disputent publiquement ;  
Janne en parle assez librement.  
Mais Potiron est-il profette ?  
Il avoit dit à Antoinette,  
Tout maintenant, qu'il sçavoit bien,  
Et si croy qu'il n'en sçavoit rien,  
Que c'estoit une chose vaine  
De croire que ce capitaine  
Fust mort, et par ce faux langage  
Vouloit troubler ce mariage,  
Et, de fait, il avoit tant fait  
Que tout estoit presque defait.  
Bref, nostre Monsieur est infame,  
Maistre Jan demeure sans fame,  
Potiron gaïgne son procès,  
Madame est hors de son accès,  
L'amoureux est dessus les erres<sup>1</sup>  
De pouvoir tirer hors des serres  
Et des pinces de ce hobreau<sup>2</sup>  
Les plumes de ce jeune oiseau,  
Afin de se mettre en cuisine.  
Je voudrois que ceste cousine,  
Vrayment, et ce gentil cousin  
Fussent bien loin en Limosin,  
Ou en chemin de la Floride<sup>3</sup>.  
Il faut bien que Monsieur preside  
A toutes ces responses fières.  
Mais pour resfroïdir leurs colères  
Ils ne mangeront rien que froid :  
Le souper se gaste, et faudroit  
Tout maintenant se mestre à table.

## SCÈNE III

LE GENTILHOMME DE POICTOU, JANNE.

LE GENTILHOMME.

Ha ! que celui vit miserable  
Qui a procès ! c'est un grand cas ;  
Aussi tost que ces advocas  
Nous ont empïetez une fois,  
Ils nous font rendre les abbois ;  
Ceste gent farouche et rebourse  
Tire l'esprit de nostre bourse  
Subtilement par les fumées  
De leurs parolles parfumées ;  
Puis nous chasse à l'extremité  
Des bornes de la pauvreté.  
Ha ! que je hay ces mangereaux,  
Ces chiquaneurs procurateurs ;  
Ha ! que je hay ceste vermine,  
La seule et presente ruïne  
Et le mal commun de la France.  
Mais quoy ? crever ou patience.

1. Les voies du cerf, en vénerie. Le mot est resté dans l'expression aller *grand'erre*.

2. Oiseau de leurre, comme le faucon, mais plus petit.

3. On sait qu'à cette époque un certain nombre de protestants français allerent coloniser cette contrée de l'Amérique. Jean Ribaud, qui s'y rendit le premier, était parti le 18 fevrier 1562.

4. Terme de draperie qui veut dire étendre, concher.

5. On a vu qu'Antoinette passait pour être de la religion réformée.

Il y a seulement vingt ans  
Que je suis de ces poursuyvans  
Qui bayent après un arrest ;  
J'eusse bien gaigné l'interest  
Au double de mon action,  
Si quelque condamnation  
M'en eust tiré premièrement.  
Mais quoy ? ils sont tous de serment  
De n'estrange<sup>r</sup> point le gibier,  
Ny les pigeons du colombier.

Mais, du depuis que je trafique  
Avecque messieurs, et pratique  
Aux despens de ma pauvre vie,  
Comme le palais se manie,  
J'ay bien connu que la Faveur  
Est le rempart d'un bon plaideur.  
Et pourtant, gentille déesse,  
Faveur, c'est à toi que j'adresse  
Mon procès, mon sac et mes quilles :  
Car mes raisons sont inutiles,  
Mon bien, ma peine et mon labeur,  
Sans ton secours, gente Faveur ;  
C'est à toy, Faveur, que je donne  
Mon bien, mes vœux et ma personne,  
Sans toy, je n'espère jamais  
De voir la fin de mon procès,  
Sans toy je n'ay plus d'esperance,  
Sans toy je pers la patience,  
Car c'est toy qui tiens aujourd'huy  
Nostre bien et celui d'autruy ;  
C'est toy qui traites la justice,  
L'église, la court, la police,  
C'est toy qui donnes les arrests,  
Les honneurs et les interests,  
C'est toy qui couls et qui entame,  
Qui gaigne le cœur de Madame,  
Ou d'une chaise ou d'un bassin.  
Ou d'une pièce de satin,  
A fin d'avoir une audience ;  
C'est toy qui soustiens la ballance  
Et qui donnes le contrepoids  
Des ordonnances et des loix ;  
Bref, c'est toy, gentille Faveur,  
Qui d'un maquereau et hableur,  
D'un sot, d'un bouffon, d'un plaisant,  
Fais un monsieur le sulfisant,  
Qui, d'une humeur outrecuidée  
Et d'une langue marchandée,  
Feroit rongir les mieux appris ;  
C'est toy qui emportes le pris  
Dessus les vertus de ce monde.  
Et pourtant en toy je me fonde,  
Et pense que ces jours passés  
Tu auras vuïd mon procès :  
Car je t'ay porté des chandelles,  
J'en scauray tantost des nouvelles,  
Car je vais chez mon rapporteur  
Pour en sçavoir ; si j'ay cest heur,  
J'aurai gaigné avec l'attente  
Sept ou huit cens livres de rente,

Sans les depens qui m'escherront ;  
S'ils sont taxez, ils monteront  
A grands deniers, je le sçay bien ;  
Mais ce pendant je ne fais rien,  
Et s'en va tard ; or pour ce soir  
Il suffit faire le devoir,  
Et faire entendre seulement,  
En suyvant l'avertissement  
De la lettre que j'ay receuë,  
L'heure et le temps de ma venuë,  
Afin qu'il entende la traitte,  
En moins de trois jours, que j'ay faite  
De Poitiers, où est ma maison ;  
Puis, s'il se trouve venaison,  
Demain je luy en porteray.  
Je sçay bien que j'en trouveray :  
A Paris, tout pour de l'argent.  
Il vaut mieux frapper hardiment,  
Voicy la porte.

JANNE.

Qui est là ?

LE GENTILBOMME.

Ouvrez, m'amie, ouvrez, holà.

JANNE.

Je n'e vois jamais tant de gens.

LE GENTILBOMME.

Dites, Monsieur est-il ecans ?  
Je luy veux donner le bon soir.

JANNE.

Entrez.

LE GENTILBOMME.

Il sera de me voir  
Bien fort aise, je m'en assure.

JANNE.

Vous arrivez à la bonne heure,  
Il est prest de se mettre à table,  
Entrez. Ha ! pauvre miserable,  
Pauvre plaideur mal advisé !  
Pensez comme il sera traité  
Maintenant de nostre Monsieur,  
Il est en son grand creve-cœur ;  
Vrayment, il pouvoit bien attendre  
Jusques à demain, pour entendre  
Des nouvelles de son procès.  
Il l'a surpris en son accès,  
Et son clerc en sa chaude colle.  
Mais, mon Dieu, ne suis-je pas folle  
De muser si long-temps icy ?  
Mon rost se gaste, et puis voicy  
Maistre Jehan qui souffle et soupire.  
Par ma foy, j'ay tant faim de rire  
Que je n'ose pas l'accoster ;  
Pource il vaut mieux me retirer  
Secrettement en ma cuisine ;  
Car je voy ceste bonne mine  
De Potiron, qui luy tiendra  
Compagnie et qui l'attendra,  
Mais pour se moquer seulement.

1. *Eloigner*. — On lit dans les *Mimes* de Baif :  
... J'ay mon bon Ange,  
Qui jamais de moy ne s'estrange.

## SCÈNE IV

POTIRON, MAISTRE JEHAN.

POTIRON.

Et bien, maistre Jehan, quoy? comment  
Vous va, monsieur le marié?

MAISTRE JEHAN.

Parbién je suis bien allié!  
Ha! verbiéu du mariage!

POTIRON.

Qui a-t-il?

MAISTRE JEHAN.

Ha! parbién, j'enrage;  
Je meurs et crève de despit.

POTIRON.

Quoy! n'y a-t'il point de respit  
Pour passer ceste chaude alarme?

MAISTRE JEHAN.

Comment? c'est ce vaillant gendarme  
Ce brave soldat de Piemont,  
Qui tranche là du rodomont:  
Et diriez, oyant son langage,  
Qu'on luy a fait un grand outrage  
D'avoir eschangé le vouloir  
D'Antoinette, et de la pourvoir.

POTIRON.

Parbién, Monsieur vaut bien Madame!

MAISTRE JEHAN.

Je n'ay que faire d'une femme.  
J'en trouve trop pour de l'argent.

POTIRON.

Mais quoy? cela n'est pas urgent  
Pour refuser si bon parti.

MAISTRE JEHAN.

Vrayment, je serois bien sorti.  
Comment? la petite affetée  
Est là devant ses yeux plantée,  
Sans faire semblant de seavoir  
Qui je suis, et diriez à voir  
Sa contenance et grace bonne,  
Qu'ell' ne comment jamais personne.

POTIRON.

Busée et ingrâte, vrayment,  
Qui céles le bon traitement,  
Que tous ensemble l'ayons fait.

MAISTRE JEHAN.

Monsieur est là, qui contrefait,  
Au coin de nostre cheminée,  
Une vieille idole enfumée,  
Tout transi et tout esperdu,  
Et diriez qu'il est descendu  
Soudain quelque esclat de tonnerre,  
Qui l'a mis et rué par terre.

POTIRON.

Et mon bon maistre, que fait-il?

MAISTRE JEHAN.

Il est gaillard, il est gentil,  
Et me semble qu'il soit bien aise  
De ce trouble et de mon mal aise.

POTIRON.

Ouy, comme s'il y pretendoit  
Quelque interest, ou s'il avoit  
Envie de se marier.

MAISTRE JEHAN.

Tu sçais bien qu'il m'a fait prier  
Par toy mesme de me distraire,  
De ne poursuivre cest affaire,  
Et de chercher autre parti.

POTIRON.

Ouy bien; mais il fut adverti  
Que vous faisiez l'opiniâtre.  
Mais quoy! se veulent-ils combattre  
Là dedans? dites, maistre Jan.

MAISTRE JEHAN.

Je meurs de destresse et d'ahan.

POTIRON.

Et de Madame, quelle chère?

MAISTRE JEHAN.

Madame est là qui, de colère  
Ou de peur, n'ose dire mot.

POTIRON.

Et ce bragard!, ce maistre sot  
Se courrouce et fait là le brave?

MAISTRE JEHAN.

Ny sa colère, ny sa haye?  
Parbién, ne m'espouvante en rien.

POTIRON.

Maistre Jan, il vous oira bien.

MAISTRE JEHAN.

Je ne le crains ny mort, ni vif,  
Je n'ay pas le cœur si craintif,  
Or que je n'ais que l'escribtoire,  
Que j'aye peur de sa colere:  
Son vallet l'a battu cent fois.

POTIRON.

Mais où allez-vous?

MAISTRE JEHAN.

Je m'en vois.

POTIRON.

Quoy! n'entrez d'aujourd'huy leans?

MAISTRE JEHAN.

Il fait le maistre là dedans,  
Et diriez, à voir baguollet<sup>3</sup>,

1. Vain, glorieux; c'est encore aujourd'hui l'anglais *braggart*.

2. Bavardage.

3. Ce bavard. Dans le *Moyen de parvenir*, on trouve *bagouille* pour bouche. Les mots *bagou* (bavardage) et *débagouler* en viennent.

Que Monsieur n'est que son valet  
Et Madame sa chambrière,  
Adieu.

POTIRON.

Mais trêves de colère,  
Ma foy, vous attendrez un peu.

MAISTRE JEHAN.

Non feray, je quitte le jeu.

POTIRON.

Mais, vraiment, il est impossible  
Que tout ne se face paisible  
Par quelque bon appointement  
Qui surviendra soudainement  
Sans y penser; il s'en va tard.

MAISTRE JEHAN.

Quant à moy, j'en quitte ma part,  
Je m'en vais, je n'y veux point estre.

POTIRON.

Paix, maistre Jehan, voicy mon maistre,  
Qui nous dira toutes nouvelles.  
Vrayment, vraiment, elles sont telles  
Qu'il les desire, je le voy :  
Son marcher porte ne sçay quoy  
De gaillard, je le connois bien.

## SCÈNE V

L'AMOUREUX, POTIRON, MAISTRE JEHAN.

L'AMOUREUX.

Quoy? y a-t-il homme en ce monde  
Qui vive plus heureux que moy,  
Ne plus content aujourd'huy? Quoy,  
Les dieux m'ont donné, ce me semble,  
Tant d'heur et tant de bien ensemble  
Que je me peux bien contenter  
De ma fortune, et me vanter  
Que j'ay conquis presque de rien  
Cent fois plus d'heur et plus de bien  
Que je n'eus oncques d'esperance.

POTIRON.

Quelle nouvelle esjouissance?  
Quoy? qu'y a-t-il?

L'AMOUREUX.

Ha! Potiron,  
Seul tu m'as donné l'esperon  
Pour galopper ceste entreprise.

POTIRON.

Mais quoy? la beste est-elle prise?

L'AMOUREUX.

Mais toy, sçais-tu comme j'te suis  
Tant heureux que dire ne puis  
L'aïse que j'ay dedans mon cœur?  
Sçais-tu bien que tu es l'auteur  
Et le seul moyen de ma vie?

MAISTRE JEHAN.

La querelle est-elle finie?  
Dites, je vous supply, Monsieur?

L'AMOUREUX.

Maistre Jehan, je suis le seigneur  
Et le mary à Antoinette.

POTIRON.

Comment?

L'AMOUREUX.

Tu as esté profete.

MAISTRE JEHAN.

Est-il vray?

L'AMOUREUX.

Comme il n'est qu'un Dieu.

POTIRON.

Je ne puis entendre le jeu  
Si ne parlez plus clairement.

L'AMOUREUX.

Faut entendre premièrement,  
Pour bien sçavoir tout le fait, comme  
Tout maintenant un gentilhomme  
De Poictou est venu leans.

POTIRON.

Je l'ay veu n'y a pas long-temps  
Ainsi qu'il frappoit à la porte.

MAISTRE JEHAN.

Vous m'estonnez de telle sorte  
Que je ne sçay presque où j'en suis.

L'AMOUREUX.

Aussi c'est un vray songe.

POTIRON.

Et puis?

L'AMOUREUX.

Comme il parloit de son affaire  
A monsieur l'avocat, pour faire  
Taxer les despens d'un procez  
Qu'il a gagné ces jours passez,  
De bien huit cens livres de rente...

POTIRON.

Cela n'a raison apparente  
Qui en rien touche nostre fait;  
Vous resvez.

L'AMOUREUX.

Si tost qu'il eut fait,  
Il veit et contemple la grace  
D'Antoinette, ses yeux, sa face,  
Sa taille, ses mains et ses doigts;  
Et, la regardant à deux fois,  
La remarque d'une brusleure  
Qu'elle a sur l'œil; lors il asseure,  
Après s'estre bien enquesté  
Du capitaine, et éventé  
Tout le fait, que ceste Antoinette  
Etoit sa fille, et la pauvrete

Soudain commence à ressentir  
Le vray sang qui ne peut mentir,  
Blesmit, rougit, et le bon père  
A peine, à peine, se modère  
De se pasmer en la baisant.

MAISTRE JEHAN.

S'il est vray ce qu'il va disant,  
C'est bien le cas le plus estrange,  
C'est bien le plus nouvel echange  
Qui jamais fut dit ny pensé.

POTIRON.

C'est bien le mieux encomencé  
Pour agencer bien proprement  
Le plus vray semblable argument  
De la meilleure comédie  
Que je vis oncques en ma vie.  
Mais dites comme elle est tombée  
Entre les mains de ce soldard.

L'AMOUREUX.

Ce bon père, ce bon vieillard,  
Voyant trop grièvement chargée  
Sa maison de trop de maignée,  
Mist sa fille en religion  
Pour y faire profession,  
Comme elle a fait depuis sept ans.  
Mais, depuis que ce fascheux temps  
A mis en nostre pauvre France  
Et le trouble et la violence :  
Depuis que ce monde nouveau  
A changé de poil et de peau,  
Qu'un d'homme de bien et qu'un certes  
Ont rendu nos villes desertes,  
Ceste fille, à ce premier vent,  
Laissa l'habit et le couvent,  
Et suit l'opinion nouvelle.  
Prenant l'habit de damoiselle,  
Pour se mettre au rang des premiers  
Se trouva au sac de Poictiers,  
Où de malheur elle fut prise  
Comme prisonnière, et puis mise  
Entre les mains de ce soudard,  
Qui commandoit ; puis le hazard  
Le contraignit de retourner  
Tost au Havre, pour y mener  
Des soldats qu'il va ramassant  
Çà et là, et puis, en passant,  
Pressé, laissa en ceste ville  
De Paris ceste jenne fille  
Entre les mains de ce cousin.

POTIRON.

Je vous pry, que dit le voisin,  
De ceste nouvelle aventure ?

L'AMOUREUX.

Mais ceste pauvre créature  
De maistre Jehan ?

MAISTRE JEHAN.

Je pense bien  
Que ce que vous dites n'est rien,  
Et que ce sont choses resvées  
Ou bien mensonges controuvées :

Et qui diable le croiroit ?

L'AMOUREUX.

Ha ! vraiment, qui ne le verroit,  
Il seroit difficile à croire.

POTIRON.

Mais achevez vostre memoire :  
Et bien, en fin, qu'ont-ils conclu ?

L'AMOUREUX.

Ce gentilhomme a resolu,  
Après avoir secu d'Antoinette  
Et de moy l'amitié secrette,  
En presence de l'assistance,  
Ayant obtenu la dispense  
Du Père saint premierement,  
Qu'on obtiendra pour de l'argent,  
De luy faire grand avantage  
Si je la prends en mariage ;  
De fait s'oblige à me bailler  
Un office de conseiller,  
Ou quatre cent livres de rente.

POTIRON.

Parbieu, vous avez gagné trente  
Sur la partie, je le voy ;  
Vous tous y gagnez, fors que moy,  
Qui a demeslé l'escheveau.

L'AMOUREUX.

Tu auras part à mon gasteau,  
Ouy, Potiron, je t'en assure.

POTIRON.

Mais que je vive, je n'ai cure  
De m'enrichir d'un plus grand bien.  
Un accoustrement, et puis rien :  
Sera pour dancier à la feste.

L'AMOUREUX.

Ha ! Potiron, que tu es beste !  
Il laisse à monsieur les despens  
Du procès, cent escus contens,  
Pour les espingles de madame.

MAISTRE JEHAN.

Et moy, qui ay perdu ma femme,  
Qu'auray-je pour mon interest ?  
J'ay le double de mon arrest.  
Il faut bien que j'ays quelque chose.

L'AMOUREUX.

Sa bourse ne vous sera close.  
Il a desjà parlé de vous.

MAISTRE JEHAN.

Mais comment ?

L'AMOUREUX.

Conclu entre tous

De vous donner ou un office,  
Ou vous laisser le benefice  
Que sçavez, à fin d'en jouir.

MAISTRE JEHAN.

Cela me fait tout resjouir.

POTIRON.

Mais que devient ce capitaine ?

L'AMOUREUX.

Ce bon gentilhomme l'emmeine,  
Luy promettant de luy donner  
Sa niepce, à fin de l'espouser,  
Et une place de gendarme.

POTIRON.

Il ne fut onc en tel allarme.  
Ny si chaud, s'il veut dire vray.

MAISTRE JEHAN.

La pauvre Janne, dites-moy  
Qu'aura-t-elle ?

L'AMOUREUX.

L'accoustrement

D'Antoinette.

POTIRON.

Vrayment, vrayment.  
Elle a merité doublement,  
Jamais ell' ne vous fut contraire.

L'AMOUREUX.

Elle a conduit tout notre affaire  
Avecque toy, je le scay bien.

POTIRON.

Ouy, ouy, vrayment, je scay combien  
Elle a servi à la conduite  
De ceste amoureuse poursuite.

MAISTRE JEHAN.

Tout ceci est vray ?

L'AMOUREUX.

Pour le seur.

Mais je vais haster mon tuteur,  
Pour contracter le mariage  
Et assigner sur mon partage  
Le douaire qu'on luy veut donner.

MAISTRE JEHAN.

Je n'oserois y retourner,  
De peur qu'on se moquist de moy.

POTIRON.

Parbiou, je meurs si je ne voy  
Monsieur avec un pié de nez,  
Et ce soldat, ce Piémontez,  
Retiré comme un limaçon.

MAISTRE JEHAN.

D'Antoinette, elle a la façon  
Fort gentille et fort assurée.

POTIRON.

Je crains qu'ell' ne soit trop rusée,  
Et que soyons de ces maris...

MAISTRE JEHAN.

Faits à la mode de Paris.

POTIRON.

Entrons ensemble librement ;  
J'y peux bien entrer, maintenant  
Que la querelle est accordée ;  
Puis je sens d'icy la fumée  
Du rost ; on soupe, je le sens.  
Je vous prierois d'entrer ceans  
Si la salle estoit assez grande ;  
Mais à Dieu je me recommande,  
Ce sera pour une autre fois.

FIN DE LA RECONNUE.

## NOTICE SUR PIERRE DE LARIVEY

On ne sait quelque chose d'un peu certain sur ce Champenois que par son compatriote le Troyen Pierre Grosley. Il en parla d'abord, en 1774, dans ses *Mémoires historiques et critiques sur l'Histoire de Troyes*; il y revint en 1779 dans un article du *Journal Encyclopédique*, puis il se compléta dans une note définitive que publièrent, en 1812, les éditeurs de ses *Œuvres inédites*, et qui va nous guider.

Grosley nous dit d'abord que Pierre de Larivey était chanoine de Saint-Étienne de Troyes. On serait tenté d'en douter quand on lit la moitié au moins de ce qu'il écrivit, notamment son théâtre; mais la preuve s'en trouve au titre de l'un des livres édités, qu'il faisait, par cas de conscience, alterner avec les autres: *L'Humanité de N.-S. Jésus-Christ...*, traduit de l'italien, dit le titre, par P. de Larivey, chanoine de Troyes; le privilège ajoute: « en l'église royale et collégiale de Saint-Etienne. »

Il était, toujours d'après Grosley, de famille italienne, ce qui explique la nature de ses œuvres. Les Giunti, imprimeurs célèbres de Venise et de Florence, étaient ses parents. Il serait né de l'un d'eux venu à Troyes, soit pour y faire la banque, soit à la suite de quelque artiste de l'école de Michel-Ange. Son nom de Larivey, ou *Larivivé*, ne serait même qu'un déguisement transparent de cette origine, une traduction, d'ailleurs fidèle, de *Giunto*, ce qui le prédestinait singulièrement à ne faire plus tard qu'œuvres de traducteur.

Ces noms traduits étaient d'usage alors et même d'obligation. L'édit de 1539 ayant exigé que dans les actes passés en France tout serait en français, on y traduisait jusqu'aux noms étrangers, quand ils avaient un sens traduisible, comme ici, ou bien on les francisait par une altération quelconque de leur forme étrangère.

Ce que Grosley ne nous dit pas, c'est quand Pierre de Larivey naquit; ce fut entre de 1535 à 1540. Son confrère, le chanoine Thorelot, qui mit un sonnet en tête de sa traduction de *L'Humanité*, en 1604, ne l'y aurait pas en effet appelé « vénérable vieillard », s'il avait eu alors moins de soixante-cinq à soixante-dix ans.

Son premier livre fut des plus gaillards, quoique déjà il dut être d'église: c'est la traduction du second livre des *Nuits de Straparole*, dont le premier avait été traduit, en 1560, par Jean Louveau. Il parut en 1573, avec l'humble préface qui convient à tout novice d'auteur: « Je te le présente, dit-il au lecteur, comme les premières arbes de ma bonne volonté envers toi, t'assurant que si ce commencement de mes labeurs te plaît, je te feray en bref jouir de quelque chose de meilleur et de plus sérieux. »

Quin ans après, continuant pour n'y plus avoir de cesse son butin, « sa picorée, » à travers les livres d'Italie, il donna en français un choix des *Discorsi degli animali* de

Firenzuola, et de la *Moral filosofia* de Boni, sous ce titre: *Deux Livres de philosophie fabuleuse*.

Les Six premières comédies factieuses parurent deux ans plus tard, en 1579. Il y avait, comme il le dit, été « aigüillonné » par ses amis François d'Amboise, à qui il les dédia, et G. Le Breton, l'un et l'autre experts au métier: G. Le Breton, comme auteur de quatre tragédies, et F. d'Amboise, d'une comédie, les *Néapolitaines*, qui viendra plus loin.

Larivey ne s'était pas targué de beaucoup plus d'originalité que dans ce qu'il avait auparavant publié. Là encore il n'avait été que traducteur, mais avec moins de dépendance et, aussi, de sincérité. Assez fidèle pour le dialogue, ne le francisant que par quelques détails locaux et surtout par des proverbes et dictons du cru substitués aux proverbes et dictons italiens, il prenait avec le reste d'assez grandes libertés de fantaisie. Par déférence pour son public, il dépaysait la pièce, déplaçait le lieu de la scène, et la lui transportait d'Italie en sa ville même. Si une scène le gênait, il la bifait. Même pour des rôles entiers, il n'avait pas plus de respect. Il en a supprimé bon nombre, surtout de femmes, pour lesquels sans doute il était plus difficile de trouver des interprètes.

Ses comédies furent jouées en effet, à Troyes ou ailleurs, et de son temps, presque aussitôt après la publication. On n'en doute pas, quand on a lu le sonnet que lui adressa le chartrain Guillaume Chasble, l'année suivante, en tête d'une autre traduction.

Le titre du recueil, où Larivey les donnait comme faites à « l'imitation des anciens Grecs, Latins et Modernes italiens », était un aveu que la dédicace à François d'Amboise étendait encore: « Ce mince petit ouvrage, y disait-il, est basté à la moderne, et sur le patron de plusieurs bons auteurs italiens, comme Laurent de Médicis, père du pape Léon dixième, François Grassin, Vincent Gabian, Jérôme Razzi, Nicolas Bonnepart, Loys Dolce. »

En cepeu de mots et cette liste de noms, la déclaration est complète, toute brève qu'elle paraisse. Il n'y manque pas un seul des six auteurs auxquels les six pièces sont prises. Il n'a plus fallu que trouver, ce que Larivey dissimule un peu trop, quelles sont parmi leurs comédies celles qui lui ont servi pour son recueil.

M. Pierre Jannet a fait cette recherche avec le plus grand soin et le plus rare bonheur, dans la préface de son édition de Larivey pour la *Bibliothèque Elzévirienne*, et, depuis lors, M. Émile Chasle dans sa thèse, la *Comédie en France au XVI<sup>e</sup> siècle*, M. Alph. Royer, au tome I<sup>er</sup> de son *Histoire universelle des Théâtres*, ont confirmé, et celui-ci, en quelques points, éclairé ses découvertes. Nous n'avons donc qu'à y prendre sans presque rien ajouter.

Laurent de Médicis, que Larivey nomme le premier, et

qui n'est pas, comme il le dit, Laurent le Magnifique, mais Lorenzino de Médicis, lui a fourni toute sa pièce des *Esprits*, avec son *Ardosio*, connu dès 1521 en Italie. Son seul travail a été de tout traduire, sauf le prologue, qu'il a refait, sauf encore un rôle, Livia, qu'il a supprimé, et un autre, le prêtre Giacomo, que par déférence sans doute pour sa propre robe de chanoine, il métamorphosa en maître Josse, le sorcier <sup>1</sup>.

A François Grassin (Francesco Grassini) il prit sans changement que de langage, et sans autre suppression que celle des intermèdes et des deux prologues, la *Gelosia*, qui datait de 1551, et il en fit son *Morfondu*. Vincent Gabian (Vicenzo Gabbiani) lui prêta ses *Gelosi*, imités de l'*Andrienne* et de l'*Eunuque* de Térence, et qui couraient l'Italie depuis 1545; il en tira mot pour mot, du titre à la dernière ligne, en n'émondant que quelques comparaisons, sa comédie des *Juboux*. De la *Cecca* de Girolamo Razzi, connue dès 1563, il fit, sauf le titre qui devint les *Escollers*, une traduction pure et simple.

La *Veuve* ne lui coûta pas plus de peine: il n'eut besoin que d'habiller à la française, avec quelques fanfreluches de moins, la *Vedova* de Nicolas Buonaparte <sup>2</sup>, qui n'est autre qu'un des ancêtres de notre ex-dynastie régnante, Nicolo Buonaparte, « cittadino fiorentino, » comme dit le titre de l'édition de 1568, et dont le neveu Jacopo Buonaparte « gentilhomme », fit une relation du *Sac de Rome* par le connétable de Bourbon, en 1527, qu'un de ses descendants, qui fut Napoléon III, traduisit en un petit volume, publié à Florence en 1830.

Enfin Loys (Ludovico, Dolce fut mis à contribution par Larivey pour les cinq actes du *Luquis*, traduction textuelle, mais raccourcie vers la fin, de sa comédie *del Ragazzo*, publiée dès 1539.

Après cette débauche de traductions comiques, où la décence avait eu fort à souffrir, notre chanoine trouva bon de se purifier par un peu de philosophie et de piété. Il n'y perdit pas de temps. L'année qui suivit, il publia chez Abel L'Angelier, à Paris, la *Philosophie et institution* d'Alexandre Piccolomini, mise en français, et dédiée au conseiller du roi, Pardessus, chez lequel et à ses dépens, « ce grand politique Piccolomini avait appris la langue française. » Le volume n'a pas moins de 900 pages de sagesse; Larivey ne se marchandait pas la pénitence. C'était pour se donner le droit de pêcher encore. Vers le même temps il préparait chez L'Angelier une édition complète de Straparole: le premier livre traduit par Louveau, et qu'il corrigea, sans le purifier; et le second, qu'il avait déjà publié lui-même. Si un ouvrage exigeait du repentir, c'est celui-là. Larivey ne se le marchandait pas plus qu'après son théâtre, mais le fit bien davantage attendre. Ce n'est que plusieurs années après cette publication licencieuse qu'il s'en nettoya par une traduction morale, celle de *Divers Discours* de Laurent Capellani, en 1593. Huit

ans après, en 1603, il donna encore, coup sur coup, comme supplément de pénitence, la traduction de l'*Humanité de Jésus-Christ*, par P. Arétin, sans dire le nom de l'auteur pour n'en pas compromettre la pureté; puis les *Veilles de Barthélemy Arnigio, de la Correction des Coustumes, la Manière de vivre*, etc.

Lui-même vivait, malgré le contraste de ces écrits si mêlés, avec toute l'édification d'un chanoine honnête et pratiquant. Son église, qui possédait une côte de saint Aventin, ayant bien voulu s'en dessaisir pour une autre paroisse moins riche en reliques, c'est lui-même qui en fit la translation, et dressa pieusement le procès-verbal.

Il avait ainsi assez d'avance sur le péché, je veux dire le théâtre, pour y pouvoir revenir. Il y revint.

Le mot « premières », mis en tête de ses comédies, avait toujours indiqué que d'autres devaient suivre. Pourquoi n'avaient-elles pas suivi? où étaient-elles? Après l'effet peu édifiant de son recueil, Larivey les avait cachées, puis oubliées. Longtemps, bien longtemps, trente-deux ans plus tard, un jour qu'il lui avait pris envie « d'agencer un peu de livres » qu'il avait en son « estude, » il les retrouva « mal en ordre, et ayant quasi leurs habits entièrement rompus et deschirez, dont luy prit grande compassion. »

Sur six qui étaient là, comme dans le premier volume, et toutes prêtes depuis si longtemps pour un second, il en prit trois qu'il fit imprimer sous ses yeux, et qu'il dépêcha bien vite à son ami Fr. d'Amboise, parrain et protecteur des premières, le priant de leur être propice, comme à celles-ci, et de leur ouvrir la route dans la grande ville: « N'ayant ici, dit-il, parlant de Troyes, la puissance de les défendre des brocards et des médisants. »

Elles parurent en 1611. La première était la *Constance*, traduite presque textuellement de la *Constanza* de Razzi, dont, on l'a vu, il était déjà le contribuable; la seconde, le *Fidèle*, reproduisait complètement, y compris le prologue, le *Fedele* de L. Pasqualigo. Enfin la troisième, les *Tromperies*, n'était pas un emprunt moins flagrant, déjà signalé par Grosley, qui fut même ainsi sur le point d'éventer tous les autres. « A juger, dit-il, de toutes ses comédies par celle des *Tromperies*, la dernière des trois publiées en 1611, ce seraient de simples traductions de l'italien. Ces *Tromperies* offrent une traduction littérale de *Gl'Inganni* de Nicolo Secchi, imprimés en 1562 par les *Giunti*. Larivey a rendu la pièce avec toutes ses longueurs et ses obscénités, se contentant pour dépayser ses lecteurs de transporter à Troyes le lieu de la scène. » Ce qui est vrai.

Grosley, en nommant les *Giunti* qui imprimaient à Florence ces *Inganni*, que leur parent français traduisait à Troyes, nous donna l'idée de rechercher si parmi les pièces traduites il n'en était pas d'autres sorties des mêmes presses: sur neuf, cinq en viennent. De ce qu'elles avaient été publiées et peut-être payées par des imprimeurs de sa famille, de qui sans doute il les tenait, Larivey les croyait siennes, et en usait comme de son bien.

Après cette publication de 1611, on perd sa trace. Il est probable qu'il mourut cette année même ou la suivante.

1. Dans l'*Ardosio*, ce « Giacomo prete » est le plus abominable drôle qu'on puisse voir. Il y est ainsi qualifié: « *Maggiore nacchia diavoli non è in Toscana.* »

2. Il y changea aussi les noms, comme dans ses autres pièces: Hortensia, cortiziana, s'appela Clémence, et Papera, la ruffiana, s'appela Guillemette. — En 1803, à la veille de l'Empire de Napoléon Buonaparte, Molini publia une nouvelle édition de la *Vedova* de Nicolo Buonaparte.







LES ESPRITS

FRAN

« Ce bon Ruffin quand manent les-  
ses amours ? »

RUFFIN

Quand il vous plaira

REVUE GÉNÉRALE DE  
**LES ESPRITS**

REVUE GÉNÉRALE DE  
LES ESPRITS

DE

CONTENTS

1. Les esprits bienheureux 2. Les esprits méchants 3. Les esprits fatigués 4. Les esprits mécontents 5. Les esprits amoureux 6. Les esprits jaloux 7. Les esprits égoïstes 8. Les esprits ambitieux 9. Les esprits méchants 10. Les esprits fatigués	11. Les esprits bienheureux 12. Les esprits méchants 13. Les esprits fatigués 14. Les esprits mécontents 15. Les esprits amoureux 16. Les esprits jaloux 17. Les esprits égoïstes 18. Les esprits ambitieux 19. Les esprits méchants 20. Les esprits fatigués
---	--

21. Les esprits bienheureux 22. Les esprits méchants 23. Les esprits fatigués 24. Les esprits mécontents 25. Les esprits amoureux 26. Les esprits jaloux 27. Les esprits égoïstes 28. Les esprits ambitieux 29. Les esprits méchants 30. Les esprits fatigués	31. Les esprits bienheureux 32. Les esprits méchants 33. Les esprits fatigués 34. Les esprits mécontents 35. Les esprits amoureux 36. Les esprits jaloux 37. Les esprits égoïstes 38. Les esprits ambitieux 39. Les esprits méchants 40. Les esprits fatigués
--	--

41. Les esprits bienheureux 42. Les esprits méchants 43. Les esprits fatigués 44. Les esprits mécontents 45. Les esprits amoureux 46. Les esprits jaloux 47. Les esprits égoïstes 48. Les esprits ambitieux 49. Les esprits méchants 50. Les esprits fatigués	51. Les esprits bienheureux 52. Les esprits méchants 53. Les esprits fatigués 54. Les esprits mécontents 55. Les esprits amoureux 56. Les esprits jaloux 57. Les esprits égoïstes 58. Les esprits ambitieux 59. Les esprits méchants 60. Les esprits fatigués
--	--



LES AMOUREUX  
LES AMOUREUX

RUFFIN

Quand il vous plain

Les Amoureux

# LES ESPRITS

COMÉDIE PAR PIERRE DE LARIVEY, CHAMPENOIS

1579

## PROLOGUE

Que nostre aage se vante tant qu'il luy plaira de l'esprit et sçavoir de ses nourrissons, et se glorifie en son erreur et vaine persuasion, si est-ce que je diray toujours que nos devanciers ont esté tant ingenieux en leurs estudes, et seen si bien dire et faire, qu'il nous est impossible pouvoir parfaitement faire ou dire aueune chose, sinon ce qui a esté dict ou fait par eux : car, tout ainsi qu'un sculpteur ou peintre ne peut graver ou pourtraire aueune figure dont il puisse acquerir honneur, si premierement il ne void les modeles et patrons antiques desquels il forme sa figure, ainsi nous ne pouvons faire aueune chose qui soit belle, si, comme en un miroir, nous ne nous representons ceste antiquité. Voyla pourquoy l'auteur, pensant à toutes ces choses, mesmes que Plaute et Terence ont esté grands imitateurs (car l'un a suivy Epicarme <sup>1</sup>, et l'autre Menandre), et que ce luy seroit une trop grande presumption, voire expresse ignorance, si encor il ne sçuyoit les traces de ceste sacrée antiquité, il a fait ceste comédie à l'imitation et de Plaute et de Terence ensemble <sup>2</sup>. Or, j'espère qu'elle vous plaira, pour estre toute plaine de

variables humeurs, affections, plaisirs et passions. A ceste cause, Messieurs et Dames, vous nous ferez ceste faveur de vous teuir chacun en vos places, et de ne parler d'encherir le pain, ny si ces prochaines vendanges nous aurons bonne vinée; de ne discourir aussi des armées qui se voyent en l'air, des monstres qui naissent sur la terre, ny si la Flandre sera bien tost paisible <sup>1</sup> et si le nombre moindre commaudera encor long temps au plus grand, par ce que demain matin, vous pourraant en la salle du Palais, vous en pourrez deviser plus commodement et à loisir. Au reste, l'auteur a pensé que ce seroit chose superflue vous réciter l'argument, parce que, d'acte en acte, la comédie vous le declarera. A Dieu je me recommande.

deux vieillards : l'un grondeur et sévère pour son fils, que ses rigueurs font nul bouner; l'autre, tolerant au contraire, et qui maintient son fils dans le bien par cette tolerance même. Il a pris de Plaute, pour son commencement, une situation de la *Mostellaria*, employée depuis par Regnard dans le *Retour imprévu*, puis plusieurs scènes de l'*Aulularia*. Ce qu'il n'avoue pas, ce sont ses emprunts plus nombreux à l'*Aristodote* de Lorenzino de Medicis, dont sa pièce n'est guère qu'un arrangement en français.

<sup>1</sup>. A l'époque où parut cette pièce, on étoit au plus fort de la révolte des Flandres contre l'Espagne.

<sup>1</sup>. Plaute, en effet, a beaucoup pris d'Epicarme, qui importa la comédie grecque à Syracuse.

<sup>2</sup>. Larivey s'est inspiré de l'*Andrienne* de Terence pour les caractères des

## PERSONNAGES

HILAIRE, viellard.  
ELIZABET, sa femme.  
FRONTIN, serviteur de Fortuné.  
URBAIN, amoureux.  
RUFFIN, maquereau.  
FORTINÉ, amoureux.

DESIRÉ, amoureux.  
SEVERIN, viellard.  
M. JOSSE, sorcier.  
PASQUETTE, servante.  
GERARD, viellard.

## ACTE PREMIER

### SCÈNE I

HILAIRE, VIELLARD; ELIZABET, SA FEMME.

HILAIRE.

Ce que je dis est vray. Et vous assure que la plus part des menes et costumes de la jeunesse, soient bonnes ou mauvaises, procedde de leurs pères et mères, ou de ceux qui en ont la charge.

ELIZABET.

Oy bien pour le regard des pères et precepteurs, mais non quant aux mères, parce qu'estans femmes, elles ont autant petite part en cecy comme aux autres choses du monde.

HILAIRE.

Le contraire de ce que vous dictes se void ordinairement, et que les femmes ont plus de puissance sur leurs enfans que les pères, et non seulement sur leurs enfans, mais encores sur leurs mariz. Et pour n'en chercher les exemples plus loïn, souvenez-vous comme mon frère Severin et moy, qui avons esté eslevez d'un mesme lait, en mesme temps, par mes-

mes père et mère, et mariez en mesme saison, duquel mariage il a eu trois enfans : Urbain, Fortuné et Laurence, et nous pas un, puis qu'il plaist à Dieu, commença deslors à devenir chiche, taquin, avare, et tel que le voyez, et moy, au contraire, me suis tousjours maintenu en ma première façon de vivre, qui me fut laissée par mon père; qui me fait penser que de ce changement on ne peut alleguer autre occasion que sa femme, qu'avez cognée si mauvaise, chiche, facheuse, revesche, et tant meschante que jamais mon frère ne fut plus heureux que quand elle ent la terre sur le bec, combien qu'il luy fust advis avoir fait une grande perte, d'autant qu'il s'estoit déjà accommodé à ses conditions.

ELIZABET.

O malheureux sexe, puis qu'à vostre compte les pauvres femmes sont causes de tous maux, et ne bienheurent jamais une maison que par leur mort!

HILAIRE.

Qui voulez-vous donc qui ayt ainsi gasté le bon naturel de mon frère, et qui de liberal l'ayt fait si mecanique? Vous sçavez comme il a vescu jusques icy, à raison de quoy je remercie la fortune qui luy a plustost qu'à moy envoyé ce malencontre, car je me souviens que mon père a plusieurs fois douté s'il vous devoit donner à mon frère ou à moy. Toutesfois, il se resolut en fin si bien que j'ay occasion de m'en louer. Et s'il a eu trois enfans, il n'en a plus que deux, parce que, voyant que n'en avions point, il nous a donné Fortuné, son plus jeune, que nous entretenons, aymons et caressons comme s'il estoit de nous deux, et peut-estre d'avantage, pource que vous ny moy n'avons eu de luy les peines et travaux que donnent les enfans quand ils sont petit.

ELIZABET.

Ne dictes pas cela, car ce ne sont peines, mais plustost (comme je pense) des gaillars soucis de faire passer et evanouyr les chagrins et facheries qui accompagnent la vieillesse, et rends graces à Dieu de ce qu'il luy a pleu nous adresser ce jeune gars, pource que (si l'amitié que je luy porte ne me deçoit, j'espère que quelque jour il sera le baston de nostre vieillesse. Toutesfois, Hilaire, mon amy, il me semble que ne luy devez tant lascher la bride sur le col que ne le puissiez tant retenir comme vous voudrez. Vous luy laissez si librement faire ce que il veult, que il n'a maintenant soing d'autre chose que de faire l'amour et aller à la chasse; qui me fait craindre qu'ayant passé l'ardeur de sa jeunesse, il ne se repente un jour d'avoir en vain despendu son temps, et se plaigne de vous, qui n'y avez pourveu quand en aviez la commodité.

HILAIRE.

Je n'esmerveille de vous et de tous ceux qui pensent les enfans se pouvoir retirer de leur naturelle inclination ou par force ou par menaces, car je vous advise que, si je voulois empêcher Fortuné de se recreer et prendre ses plaisirs, qu'il en feroit cent fois pis; mais il faut que, luy permettant une légère chose où il a son cœur, je lui

defende toute autre de consequence, l'accoustumant ainsi à m'obeyr, non par force, mais par amour; car quiconque fait bien par crainte, le continue autant longuement qu'il pense qu'il sera sçeu, et fait secrettement le mal quand il en peut avoir la commodité. Voyez Urbain, contre lequel son père a tousjours le poing levé, le tenant ordinairement aux champs avec une sienne sœur, affin qu'il ne despende et haute en la ville, où il diet que sont les compagnies desbauchées et la licence de mal faire: neantmoins il n'y a pas long temps qu'il est venu en ceste ville, où, comme j'ay entendu, il a mis la moitié du peuple en tumulte, pour avoir desbauché une fille d'icy près, et fait assés d'autres choses pires beaucoup que ce que fait Fortuné, d'autant qu'il est necessaire que la jeunesse ayt son cours. Si donc c'est une necessité, combien est-il meilleur les accoustumer à craindre d'offenser leur père, et rougir en eux-mesmes s'ils font choses vilaines et desbonnêtes, que autrement? Toutesfois, Severin pense que, pour le tenir aux champs, il perdra l'enxye de despendre et faire beaucoup de folies. Et je sçay tout le contraire, et que sans beaucoup de respect il fait et l'un et l'autre, tandis que le bon homme, poussé d'une extrême avarice, se tue le cœur et le corps pour amasser, labourant ses terres lui-mesme de ses propres mains. Mais s'il sçavoit que de nuict il vient à Paris, ou qu'il despendist<sup>1</sup> un liard, il se pendroit. Et voilà comme ils vivent tous malcontents, jusques à ceste pauvre fille, laquelle, déjà grande et preste à marier, se desespère, voyant la sanglante avarice de son père, qui, pour ne despendre un denier, ne tient compte de luy donner party, jacoit<sup>2</sup> qu'il ayt plus de deux mille euzens contaus en une bouree qu'il porte ordinairement sur luy, et à tant peur que je la voye, que c'est merveille, pour ce que je le taise à toute heure de ce qu'il laisse ainsi en une maison champestre envielir ma pauvre niece; mais je n'y gagne rien, car il me respond tousjours une mesme chanson, qu'il est pauvre et n'a point d'argent pour la marier, pensant que je luy en doive donner. Et s'il advient, lors qu'il se plaint à moy d'Urbain, et que Fortuné le des-banche, que je luy dise qu'il le faut marier, il me respond qu'aujourd'huy le message a trop grandes dentz, et que ce n'est peu de chose augmenter sa maison d'une bouche qu'il faut nourrir. Bref, il ne songe à autre chose qu'à l'avarice, et seroit content que chacun le ressemblast.

ELIZABET.

Je ne voudrois que vous vous monstrassiez facheux envers Fortuné comme Severin envers Urbain, mais je serois bien aise que luy defendissiez faire je ne sçay quoy quine luy est bien seant. J'ay entendu (je ne veux dire qu'il soit vray) qu'il est devenu amoureux d'une nonnain que je ne veux nommer pour ceste heure. Est-ce bien fait, à vostre advis, veu que cela est desplaisant à Dieu et

1. Dépensât.

2. Malgré.

aux hommes? My Dieu! ce luy est une grande honte, et à vous aussi, qui l'endurez.

HILAIRE.

Je n'en ay jamais oy parler, et s'il estoit ainsi je n'en serois trop content, ains mettrois toute peine l'en destourner, combien qu'on souffre à la jeunesse plus de choses que peut-estre vous ne pensez; et suis bien aise que m'en ayez adverty, pource que j'en veux sçavoir la verité, pour après faire ce que Dieu me conseillera. Mais voicy Frontin, son serviteur, qui sçait tout ce qu'il pense et ce qu'il songe. Il m'en pourra mieux informer que pas un.

ÉLIZABET.

Vous tirerez plustost de Fluille d'un mur que luy faire dire: cognoissez-vous pas Frontin?

HILAIRE.

Allez au logis, car il se donne garde plus de vous que de moy; après je vous iray retrouver.

ÉLIZABET.

Bien, je n'en bougeray.

## SCÈNE II

FRONTIN, SERVITEUR DE FORTUNÉ; HILAIRE.

FRONTIN.

Il semble que la fortune prenne plaisir inciter les espritz des hommes vouloir ce qui est plus difficile à obtenir. Je ne pense point qu'il y ait femme en Paris qui ne fust bien aise faire plaisir à Fortuné; neantmoins il est devenu amoureux d'une qu'on ne peut voir qu'à travers les barreaux d'une cage, comme si c'estoit quelque lynotte.

HILAIRE.

Il parle à soi-mesme de cecy.

FRONTIN.

Il m'envoye à ceste heure luy présenter ses recommandations, sçavoir qu'elle fait, qu'elle diét et comme elle se porte. Voilà mes commissions ordinaires, et à quoy tous les jours j'emploie mon temps.

HILAIRE.

Je le veux appeler devant qu'il change de rue. Frontin! hé! Frontin!

FRONTIN.

Qui m'appelle? O Monsieur! que vous plaist-il?

HILAIRE.

Où est ton maistre, qui se fit hier attendre à soupper?

FRONTIN.

Il souppa et coucha avecques Urbain, en la maison du seigneur Severin.

HILAIRE.

Où vas-tu maintenant? porter quelque message au monastère?

FRONTIN.

Quel monastère? qui vous l'a diét?

HILAIRE.

Je le sçays bien.

FRONTIN.

Ma foy, il est vray. Il m'envoye sçavoir si la dame a besoin de quelque chose.

HILAIRE.

Vrayment, Fortuné me fait tort. Tu sçays si je luy complais et favorise en ses volonteé et amours, pourveu qu'il y ait de la raison; mais quant à cecy, il n'y a point d'ordre, et devoit pour le moins avoir quelque egard à son honneur et au mien. Je croy qu'il luy est advis qu'il n'y a point de femmes à Paris, puis qu'il en va chercher jusques aux religieux.

FRONTIN.

Je luy ai diét assez souvent. Mais quoy! vous sçavez qu'amour n'a point de loi. Il y a desjà fort long temps qu'il en est amoureux, et non sans cause: car, par ma foy, c'est une bien belle et honneste fille, et gaige que, si l'aviez veuë, qu'en auriez plus de compassion que vous n'avez. Aussi je vous promets qu'il seroit plus possible faire transformer Fortuné en un autre homme que lui faire oublier ses amours, et vous veulx dire bien davantage: il delibere de l'espouser.

HILAIRE.

Voire! et qui oyt jamais dire que les religieuses se mariassent?

FRONTIN.

Ho! o! elle n'est religieuse et ne le voudroit pas estre, aussi n'a-elle fait profession; mais on a envie qu'elle le soit, deust-elle crever, pour ce qu'elle est niece de l'abbesse du lieu, à laquelle, et au convent, le père, par son testament, a donné tout son bien, pourveu que sa fille, qu'il avoit mis leaus pour apprendre, y voulust demeurer religieuse. Voilà pourquoy les moynes ne la font que prescher, la tenant si estroitement que, quand oros elle auroit des aisles, il ne luy seroit possible de sortir.

HILAIRE.

Cela est excusable, puis qu'elle n'est professe; mais dy-moy, de qui est-elle fille, et quel est son bien?

FRONTIN.

Elle est de la rue Saint-Denis, et n'a plus ny père ny mère; quant à son bien, elle est riche, à ce que j'ay oy dire, mais je n'en sçay autre chose. Toutesfois il faut penser qu'il y en a, autrement ces nonnains n'en seroient tant soigneuses.

HILAIRE.

C'est assez; escoute: conseille Fortuné laisser ceste poursuite, qui n'est ny belle ny honneste, et luy remonstre que, s'il se veut marier, les femmes ne luy manqueront point.

FRONTIN.

Si feront bien, s'il n'a ceste-cy, qu'il ayme sur toutes choses.

BILAIBE.

Je verray si tu y feras ton devoir.

FRONTIN.

Pour vous obeyr, je feray ce que je pourray ; mais je crain bien que je ne travaille en vain.

BILAIBE.

Je vas jusques au Palais : fay qu'à mon retour le disner soit prest.

FRONTIN.

Aussi feray-je. O ! quel bon père est cet homme de bien ! Je pense que, s'il pouvoit, il la retireroit luy-mesme de religion pour la mettre aux costez de Fortuné, et que, s'il sçavoit le tourment qu'il souffre pour elle, qu'il mourroit de regret. Aussi, pour dire vray, le pauvre jeune homme craint scandaliser la fille, le couvent et luy-mesme tout en un coup, d'autant qu'elle est grosse de son fait, et si preste d'enfanter qu'elle n'attend que l'heure ; et, qui pis est, ne peut trouver moyen la tirer de là dedans ou la faire secretement accoucher. Il me dict tousjours que j'y pense et repense ; mais il est besoin qu'il y pense et repense luy-mesme, et face en sorte qu'il n'ait à s'en repentir. En forgeant on devient fèvre <sup>1</sup>. Dieu soit loué qu'il n'a affaire à un homme tel que Severin ! Mais, à propos de luy, Urbain doit estre encores après son Ruffin ; il ne se souvient de retourner au village ; si son père s'en aperçoit, il fera une telle tempeste qu'il estourdira toute la parroisse. Mais voyez le gallant.

## SCÈNE III

URBAIN, AMOUREUX ; RUFFIN, MAQUEREAU ;  
FRONTIN.

URBAIN.

Et bien ! Ruffin, quand m'ameneras-tu mes amours ?

RUFFIN.

Quand il vous plaira.

URBAIN.

Hé, mon Dieu ! va la donc querir.

RUFFIN.

Je ne puis.

URBAIN.

Pourquoy ?

RUFFIN.

Pource que je ressemble aux archevesques : je ne marche point si la croix ne va devant <sup>2</sup>.

URBAIN.

Sçais-tu pas bien que je t'ai promis ?

RUFFIN.

Oy, mais promettez et tenir ce sont deux ; et puis j'ai toujours oy dire que *beati garniti* vaut mieux que *expectans expectari* <sup>1</sup>.

URBAIN.

Tu me fais mourir à petit feu.

RUFFIN.

Et vous me consommez en fumée.

FRONTIN.

Regardez si ce rustre sçait bien le mestier d'es-corcher les hommes.

RUFFIN.

Voulez-vous pas que pour contenter vos desirs je me mette au hasard de ma vie sans espoir de recompense ? Je n'en feray rien.

URBAIN.

Non, je te veux contenter, et auras ce que je t'ay promis devant que je dorme. Va la donc querir, mon mignon.

RUFFIN.

A d'autres ! je suis desniaisé. Mon stile est des requestes du Palais : en baillant baillant <sup>2</sup>.

FRONTIN.

Je ne sçaurois plus endurer que ce vilain parle ainsi à cheval.

RUFFIN.

Que dirois-tu si je n'en voulois rien faire ?

FRONTIN.

On te romproit la teste. Ce n'est de luy qu'il se faut mocquer.

URBAIN.

Je le ferois bien, voirement ; mais je ne veux qu'il face rien pour rien.

RUFFIN.

Nous voilà d'accord ; ça, de la bille, et je l'iray querir. J'ay parlé à elle devant que venir icy.

URBAIN.

Mon Dieu ! tu en auras ; je t'ay promis dix escus, est-il pas vray ?

RUFFIN.

Oy.

URBAIN.

Je te le donneray à ce soir.

RUFFIN.

Je les veux avoir à ceste heure, sinon torchez vostre bouche.

FRONTIN.

Je ne pense point qu'en tout le monde il y ait un plus meschant vilain que cestuy-cy.

1. Forgeron, du latin *faber*.

2. C'est-à-dire la monnaie, généralement marquée d'une croix.

1. C'est-à-dire : être bien garni vaut mieux qu'attendre. On disait aussi : « *beati garniti* vaut mieux que *beati quorum*. »

2. Dormant, dormant.



URBAIN.

Atten au moins jusques après vespres.

RUFFIN.

Je ne puis.

FRONTIN.

Hé, Ruffin ! fay cela pour l'amour de moy.

RUFFIN.

C'est bien dict, pour l'amour de toy.

URBAIN.

Or sus ! Ruffin, touche là. Je te promets, foy d'homme de bien, te les donner incontinent après dîner.

RUFFIN.

Qui m'en assurera ?

URBAIN.

Ma foy.

RUFFIN.

La foy est aujourd'huy pire que fausse monnoye ; je vous veux bien dire que, si n'avez autre gage, vous n'avez point de credit.

FRONTIN.

Hé ! ne doit-on pas croire un homme de bien sur sa foy ? Penses-tu qu'il s'en vueille fuir pour dix escus ?

RUFFIN.

Baste, j'ay mal aux pieds.

URBAIN.

Vertu de moy, que tu es incredule ! Mort bien ! si je te manque de promesse, va-t'en à mon père, dy-luy que j'ay rompu la porte de ton logis ; que je t'ay battu ; que j'ai emmené ta niepee, ta cousine, ta fille, comme tu la voudras nommer ; que j'ai levé les serrures de tes coffres et emporté ton argent ; bref, que je t'ay vollé, ce que je ne voudrois que tu fisses pour tous les biens du monde, ny qu'il en oyst seulement le vent.

RUFFIN.

Je la vas querir, allez, pour vous faire plaisir ; mais par bieu, si me faillez, je ne vous failliray pas.

URBAIN.

Va, ce m'est tout un ; fay du pis que tu pourras, pourveu que je l'aye.

FRONTIN.

Cependant il faut trouver dix escus.

URBAIN.

Voilà grand cas, Frontin ! Si l'on pensoit toujours aux choses, on ne feroit jamais rien. Je sçay que tu m'aideras, et penseras quelque bon moyen pour en trouver.

## SCÈNE IV

FRONTIN.

Il est bien vray qu'il n'y a chose qui face plus raffolir les hommes que l'amour. Urbain est autant sage

qu'autre qu'on puisse trouver ; neantmoins, il est maintenant tant aveuglé qu'il ne sçait qu'il fait. Il est venu du village au descen de son père, qui est si facheux que le pauvre jeune homme n'oseroit toucher, ains seulement regarder une femme entre deux yeux. Or, devinez donc qu'il fera s'il sçait qu'il est icy venu pour faire la desbauche. Il le voudra estrangler. D'avantage, il a promis dix escus à ce maquerreau pour lui faire avoir ceste fille ; ce luy est autant possible que prendre la lune aux dents, s'il ne les desrobbe, car il n'a pas un liard, et lui semble avoir bien assuré ses affaires quand il dit que j'y pense ; mais il doit penser que, si mon maistre ne m'avoit commandé le servir comme luy-mesmes, je ne sçay que je ferois. Voilà, je sème mes peines et travaux, et un autre en recueille le plaisir et contentement. Mais voicy mon maistre : il me tancera, pour-ce que j'en'ay pas esté où il m'envoyoit, et je luy diray que si ; il me croira s'il veut ; sinon, qu'il y aille veoir.

## SCÈNE V

FORTUNÉ, AMOUREUX ; FRONTIN.

FORTUNÉ.

Mais quel plus grand mal-heur m'eust-il peu jamais advenir ? Engrossir une fille du premier coup !

FRONTIN.

Il ne parlera jamais d'autre chose !

FORTUNÉ.

Et ce qui plus m'afflige est la crainte que j'ay que, vaincue d'une honteuse douleur, elle ne se mefface. O Dieu ! vous pouvez seul faire que ceuy soit secret.

FRONTIN.

Voilà rentrer de flux ? !

FORTUNÉ.

Au moins, si je n'en estois tant amoureux ! Mais quoy, il n'est en ma puissance m'en retirer, et quand je le pourrois faire, je ne voudrois, et ne puis vivre si tous les jours je n'ay de ses nouvelles. Il y a deux heures que j'ay envoyé Frontin par devers elle, mais je croy qu'il a oublié le chemin.

FRONTIN.

Tant plus je demeure, tant pis pour moy ; il vaut mieux que je me moustre. Bon jour, Monsieur.

FORTUNÉ.

Tu me traistes tousjours de ceste façon : dy-moy premièrement ce que plus je di sire sçavoir ; après tu me salueras tout à loisir.

FRONTIN.

Vous sçavez quelles sont ces femmes : devant que j'aye jamais peu avoir response, elles m'ont fait attendre une heure au parloir ; puis à mon retour

1. Du verbe *se meffaire*, se mal comporter.

2. Le *flux* était une sorte de jeu de cartes à la mode sous François 1<sup>er</sup>. *Rentrer de flux* y voulait dire reprendre la partie.

J'ay rencontré vostre père, Urbain et Ruffin, qui m'ont encores amusé deux grosses heures.

FORTUNÉ.

J'ay toujours tort, et tu as bonne cause ; mais qu'attens-tu à me dire ce qu'elle t'a diét ?

FRONTIN.

Je vous feray tesmoigner par Urbain combien nous avons esté après Ruffin devant que le faire accorder.

FORTUNÉ.

Ce n'est pas ce que je te demande : dy-moy comme elle se porte.

FRONTIN.

De façon qu'il luy a fallu promettre...

FORTUNÉ.

Je n'ay que faire de tout cela. T'a-elle point donné charge me dire quelque chose ?

FRONTIN.

Elle se recommande à vos bonnes grâces.

FORTUNÉ.

Ne t'a-elle diét que cela ?

FRONTIN.

Non.

FORTUNÉ.

Comme se porte-elle ?

FRONTIN.

Comme de coutume.

FORTUNÉ.

Voicy des maigres responses.

FRONTIN.

Je les vous baille telles qu'elle me les a baillées.

FORTUNÉ.

T'a-elle point diét que je l'alle veoir ?

FRONTIN.

Elle ne m'a diét autre chose.

FORTUNÉ.

O Dieu ! la pauvrete deviendra folle !

FRONTIN.

Mais vous-mesme ?

FORTUNÉ.

Frontin, que doy-je faire ?

FRONTIN.

Il faut aller disner, et puis nous y penserons : vous prenez tant les matières à cœur que je crains que n'en soyez mallade. Il ne faut ainsi vous tourmenter.

FORTUNÉ.

Je ne m'en sçaurois garder. Hélas ! que tu parles bien à ton aysé, n'endurant aucune passion !

FRONTIN.

Qui vous l'a diét ? Pensez-vous que vos tourments ne soient pas les miens ? Je vous jure que toute la

nuict je n'ai pas fermé l'œil pour penser à vos affaires, et ne suis hors d'esperance que ne facions quelque chose de bon.

FORTUNÉ.

Dieu le vueille !

FRONTIN.

Allons donc disner, car Urbain nous attend.

FORTUNÉ.

Où est-il ?

FRONTIN.

Il est leans avecques sa brassée, et faites votre compte qu'ils sont maintenant aux fers.

FORTUNÉ.

O malheureux que je suis ! Il est sans commodité, sans moyens, sans denier et sans maille, et a un père le plus fascheux du monde ; neanmoins il joyt de ses amours, et moy qui ay toutes ces choses ne puis esperer pouvoir joyr de ce que j'aime.

FRONTIN.

Oubliez tout cela : vous sçavez que la fortune ayde aux amoureux.

FORTUNÉ.

Tu as grand pœur que le disner se gaste ; va faire dresser, et, quand tout sera prest, vien m'appeller.

FRONTIN.

J'en suis content.

FORTUNÉ.

Je vas souvent pensant en moy-mesme quelle de ces deux conditions en amour est la pire : ou aymer sans estre aymé ; ou, aymant et estant aymé, et desirant une mesme chose, estre empesché par des murailles, des grilles de fer, des portes et des gardes, comme ores j'esprouve en mon Apoline, laquelle je sçay ne desirer autre chose qu'estre avecques moy. Mais enfin je me resouls que ma condition est la plus malheureuse. Et, jacoit<sup>1</sup> que ce soit un grand contentement sçavoir estre aymé de qui on ayme, ce m'est neantmoins un extreme desplaisir veoir qu'il n'y a rien qui empesche l'exécution de nos desirs qu'un petit morceau de fer. Je ressemble à Tantale, qui, estant en l'eau jusques aux lèvres, n'en peut seulement avaller une goutte pour apaiser sa continuelle soif ; ainsi j'approche de si près mon Apoline que le moins du monde d'avantage me rendroit content, et toutesfois par ce seul petit empeschement je ne la puis seulement baiser. Hélas ! fussé-je au moins du tout semblable à Tantale, et que, comme il ne peut gouter de l'eau, qu'ainsi je n'eusse jamais gusté les douceurs de ma maistresse, car je ne serois maintenant en la peine que je suis. Mais voyez à quoy le malheur me conduit, de souhaiter n'avoir fait ce que j'ay plus aymé et désiré que ma propre vie, non pour du tout mettre fin à ma douleur, mais pour aucunement la soulager.

1. Malgré.

FRONTIN.

Si vous voulez rire, venez voir quelque chose de beau.

FORTUNÉ.

Qu'y a-il ?

FRONTIN.

Urbain et Feliciee sont au liet, où ils font bravadés : l'un veut tuerson père s'il retourne du vilage, et l'autre Ruffin, s'il vient demander de l'argent. Ainsi, remplis de fureur, disent les plus belles choses du monde. Mais entez dedans, car la viande se gaste.

FORTUNÉ.

Mais la gueulle te gâigne ! Se veulent-ils pas lever ?

FRONTIN.

Non ; ils disent qu'ils disneront, souperont et coucheront là.

FORTUNÉ.

Et eux sages !

## ACTE DEUXIÈME

### SCÈNE I

DESIRÉ, AMOUREUX ; FRONTIN, FORTUNÉ.

DESIRÉ.

Je ne pense point qu'il y ait chose au monde dont les hommes se puissent plus justement douloir que de la fortune, quand elle donne ses biens à qui en est indigne, comme richesses, enfans, santé, beauté, et choses semblables, d'autant qu'elle offence tellement ceux qui les meritent, que, voyans les meschans avancez par dessus les bons, ils ne se souviennent cultiver leurs esprits, ains, enclins à l'usage qui naturellement les tire, à seavoir au mal, ils s'y precipitent volontairement, d'où vient qu'on en trouve assez peu de bons, et beaucoup de meschans. Et de là les fols prennent occasion nyer la providence divine, disans que, si Dieu estoit prevoiant et juste, qu'il ne souffriroit jamais que certains hommes incapables de tous biens abondassent en excessives richesses, et que les gens de bien demeurassent pauvres et indigens. Et, jaroit que je sache et croye ceste opinion estre entierement faulse, si est-ce, quand je viens à considerer les facultez de ce monstre Severin, qui n'est digne de vivre, je ne puis que je n'en doute, au moins qu'il ne me face mal au cœur de le voir ce qu'il est, et moy ce que je suis. Il est avare, envieux, ypocrite, superbe, nonchallant, mensonger, larron, sans loy, sans loy, sans honte, sans amour, bref, un monstre engendré des vices et de la sottise. Toutesfois il est riche en biens, en tres-

sors et en beaux enfans (thesor inestimable) ; mesmes a une fille, laquelle (si l'amour ne me deçoit) est la plus belle et plus gentille, non seulement de Paris, mais de tout le monde ; neantmoins la laisse vieillir aux champs, n'en ayant non plus de soin que d'une pauvre chambrière. Il y peut avoir quatre ans que je commençay à luy vouloir bien, l'ayant plus que moy-mesme, de façon qu'il n'estoit possible que mon desir peust augmenter davantage. Et ce qui m'entretenoit en ses bonnes volontez estoit que je ne la trouvois moins affectionnée en mon endroit que moy au sien, dont elle me faisoit assez bonne preuve par les honestes missives <sup>1</sup> que quelque fois elle m'envoyoit pour respondre aux miennes, car nous eserivions souvent l'un à l'autre. Enfin, estant venu au point qu'il ne m'estoit plus possible vivre sans elle, et ne trouvant plus court chemin pour satisfaire à mes desirs que la demander à femme, j'en conferei avec mon père, qui ne le trouva mauvais, de mode <sup>2</sup> qu'il delibera en parler à Severin, pensant que ce fust desjà fait, et qu'il ne restoit plus que le consentement des partys. Mais il fut trompé, car ce viel taquin <sup>3</sup> luy fit response qu'il seroit bien aise la marier et qu'aliance luy plaisoit beaucoup, mais qu'il estoit pauvre et n'avoit moyen de luy donner grand argent en mariage. Tellement que par ceste maigre response, ce que je pensois desjà tenir m'eschappa des mains, pource que mon père, voyant la cruelle avarice de ce vilain, me deffendit espouser la fille qu'elle ne m'apportast pour le moins mille escus ; sinon, que je ne me presentasse jamais devant luy. Ainsi, craignant lui desolèir, j'ay esté contraint baisser les espauls et chercher ailleurs pasture, car il estoit autant possible faire desbourser mille escus à Severin que de le faire devenir homme de bien. Or, ayant depuis trouvé nouveaux moyens, j'ay deliberé poursuivre tousjours ma pointe ; mais le malheur fut que (comme je croy) il se douta de quelque chose, tellement qu'il y a desjà plus d'un an qu'il alla demeurer au vilage, où il tient ceste pauvre fille, la faisant labourer et honer la terre comme une simple chambrière, elle qui méritoit d'estre royne.

FRONTIN.

Je reviendray tout incontinent.

DESIRÉ.

Ainsi, par la sanglante avarice de son père, elle usera inutilement sa jeunesse en lieu champestre, entre les beufs et les moutons.

FRONTIN.

Qui est cest homme qui se scandalise ainsi ?

DESIRÉ.

Cestuy-cy m'aura oy.

1. Mot alors tout nouveau, que Montaigne employa des premiers.

2. De façon, de sorte.

3. Se prenoit alors pour ladre. Il Estienne le donne comme étant un des douze synonymes d'*avare*, et l'on voit dans les Lettres d'Est. Pasquier qu'on appelloit Louis XII Louis le Taquin, parce qu'il passait pour avare.

FRONTIN.

Ha ! ha ! ha ! c'est l'amoureux de Laurence ; et puis, que vous le dict le cœur ?

DESIRÉ.

Ho ! oh ! Frontin, y a-il longtemps que tu es icy ?

FRONTIN.

Oy, il y a bonne pièce, et ay bien oy ce qu'avez dict.

DESIRÉ.

Si je n'eusse voulu estre oy, je ne l'eusse pas dict.

FRONTIN.

Je me moque, ma foy, je ne fais que d'arriver ; mais, pource que les discours des amoureux sont toujours de mesme impression, et que j'en ay oy d'autres que vous, il me semble que je puis veritablement dire que je vous ay oy.

DESIRÉ.

Les miens ne sortent de ceste presse ; ils sont extraordinaires.

FORTUNÉ.

Ils disent tous ainsi ; mais je suis marry que je n'ay loisir demeurer plus long-temps avec vous, car j'ay quelque chose à vous dire. Si me voulez attendre, je vous le diray à mon retour.

DESIRÉ.

Pourveu que ce soit quelque chose de bon, je l'attendray dix ans.

FORTUNÉ.

Je le vous diray tout à ceste heure, je reviens.

DESIRÉ.

Que diable me veut-il dire ? Il me veut parler de Laurence, car il sçait que je n'ai autre maistresse, ou me conter quelque chose de consequence ; autrement, il ne me feroit icy attendre. Mais, fol que je suis, de quoy me tourmenté-je ? Quasi comme si je ne sçavois ce qu'ont accoustumé faire les serviteurs : ces gallans trouvent toujours certains ergoz<sup>1</sup> sofisticques qui ont apparence de verité. Et puis Dieu sçait comme ils s'en sçavent bien ayder. Mais ses propos ne m'escorcheront les oreilles : il est toujours bon escouter beaucoup d'advis ; le choix en est reservé. Ha ! le voicy desjà de retour.

FORTUNÉ.

Regardez si je disois pas bien que c'en seroit ? O pauvre Urbain ! Il te faut bien maintenant penser à autre chose qu'à jouer avec ta Felicieane.

DESIRÉ.

Tu es bien tost de retour.

FORTUNÉ.

Non si tost que je voudrois. Je vous adverty que Severin est à Paris.

DESIRÉ.

Est-ce tout ce que tu me voulois dire ?

FORTUNÉ.

Non, mais j'ay plus haste que jamais.

DESIRÉ.

Tu as plus d'affaires que le legat.

FORTUNÉ.

Seigneur Urbain, ô seigneur Urbain ! Mon maistre, oh ! mon maistre ! Sortez un peu de leans.

DESIRÉ.

Que veut dire cecy ? Il y a de la diablerie : je me veux un peu tirer à quartier pour voir ce que peut estre.

## SCÈNE II

URBAIN, FRONTIN, FORTUNÉ, DESIRÉ.

URBAIN.

Qui m'appelle ?

FRONTIN.

Vous avois-je pas bien dict que vostre père viendroit ?

URBAIN.

Mon père ?

FRONTIN.

Oy, vostre père ; il est venu et sera tout à ceste heure icy.

URBAIN.

Mon père ?

FRONTIN.

Vostre père, oy.

URBAIN.

Qui l'a veu ?

FRONTIN.

Moy, avec mes yeux.

URBAIN.

T'a-il point aperçu ?

FRONTIN.

Non, car je me suis caché.

URBAIN.

Helas ! Frontin, je suis perdu !

FORTUNÉ.

Que ferons-nous ?

URBAIN.

Je dis que je suis perdu ; je suis ruiné, Frontin, si tu ne m'aydes.

FRONTIN.

Que voulez-vous que je face ?

URBAIN.

Quelque chose de bon, Frontin, mon amy.

FRONTIN.

Il faut oster ce liect, ceste table et tout ce qui est ceans, et sur tout destourner ceste femme.

1. Arguments d'ergoteurs.

URBAIN.

Ceste femme, hélas ! Et pourquoy ?

FRONTIN.

Voulez-vous que vostre père la trouve icy ?

URBAIN.

Où veux-tu que je l'envoie ainsi seule ?

FRONTIN.

Où elle a accoustumé de demeurer, et que par un autre chemin vous retourniez au village.

URBAIN.

Quoy ! en la façon que je suis ? Eh ! Frontin, trouve moyen que je ne sois séparé de ma Feliciane.

FRONTIN.

Je le feray, pourveu que vostre père ne vienne icy. Si nous avions loisir et estions tous d'accord, à peine pourrions-nous trouver remède à ce desordre ; or devinez donc qu'on pourra faire maintenant.

FORTUNE.

Il est vray : si vostre père vous trouve icy, que pensez-vous faire ?

FRONTIN.

Je m'esmerveille comme il demeure tant, car il estoit déjà bien avant dedans la ville ; il est vray qu'il va pas à pas, appuyé sur son baston.

URBAIN.

Ne seroit-il point meilleur que je m'enfermasse en l'une des chambres avec Feliciane ?

FRONTIN.

Voilà bien rencontré ; voudra-t-il pas voir par tout !

URBAIN.

Il craindra peut-estre d'y entrer.

FRONTIN.

Or sus, je vous entend. Prenez courage ; j'ay trouvé de quoy remedier à tous ces maux. Entrez leans avec Feliciane ; et vous, mon maistre, demeurez icy.

URBAIN.

Que veux-tu faire de bon ?

FRONTIN.

Fermez la porte aux verrouils par dedans, et n'y laissez entrer personne du monde, et deust-on tout rompre. Ce pendant gardez-vous bien de faire tant soit peu de bruit, ny mesme que le liet craquette, sinon quand vous m'entendrez cracher ; alors faites le plus grand tintamarre qu'il vous sera possible, et jetez mesmes des tuilles en la rue. Mais gardez-vous bien d'oublier ce que je vous dis : autrement ce seroit fait de vous et de moy.

URBAIN.

Ne te soucy, laisse faire.

FORTUNE.

Que diable veux-tu faire, Frontin ?

FRONTIN.

Vous le verrez ; mais il vaut mieux qu'alliez trouver vostre père, afin que, si avions besoin de luy, il nous peust ayder. Despeschez, voicy Severin ;

gardez qu'il ne vous voye icy alentour. Je me veux retirer aussi.

FORTUNE.

A Dieu donc !

DESIRÉ.

Par Dieu ! voicy mon usurier. Que veut dire ce cy ? Je suis delibéré en voir la fin, et me mettre en lieu où je ne puisse estre veu.

## SCÈNE III

SEVERIN, FRONTIN, DESIRÉ.

SEVERIN.

Où diable trouveray-je ce malheureux ? Je pense qu'il est tombé aux privez, parlant par reverence. O pauvre Severin ! regarde pour qui tu te travailles ainsi à credit. A qui cherches-tu amasser tant de biens ? A un qui te trahit tous les jours, qui à toute heure te donne nouveaux ennuiz, et qui desire plus ta mort que ta vie.

DESIRÉ.

Il y en a d'autres aussi bien que luy qui souhaitent le semblable.

SEVERIN.

Mais j'emporteray plustot tout en la fosse avec moy, que laisser la valeur d'un double rouge<sup>1</sup> à ce belistre, qui me tourmente en tant de façons. J'ay pensé ce matin mourir par les chemins, estant venu à pied jusques en ceste ville, dont je suis tant las que je n'en puis plus, et crains bien fort que je n'en sois malade, et tout à l'occasion de... à peine que je ne dis. Mais qu'atten-je que je n'entre en mon logis pour me descharger de ma bourse, qui me pese trop sous le bras, pour après aller chercher si je le trouveray, afin de le chastier comme il merite ? Voy, je ne sçay où sont mes clefs ; ha ! les voicy.

DESIRÉ.

Par mon ame ! il porte sa bourse sur luy.

SEVERIN.

Bien ! qu'est-ceci ? La serrure seroit-elle bien meslée ? Il ne faut pas tourner deca, car je la ferois d'avantage. Il semble que l'huis soit fermé par dedans. Je sçay bien toutefois qu'Urbain n'en a la clef, voilà pourquoy je crains que ce ne soient quelques larrons. Or, il faut qu'il y ayt icy de la meschanceté.

FRONTIN.

Qui est ce fol qui touche à ceste porte ?

SEVERIN.

Pourquoy suis-je fol de toucher à ce qui m'appartient ?

FRONTIN.

Seigneur Severin, pardonnez-moy ; mais encor

1. Petite monnaie qui valait deux deniers. Nous dirions aujourd'hui un rouge liard.

que la maison soit vostre, si ferez vous bien vous en retirer.

SEVERIN.

Pourquoy n'y entreray-je pas ?

FRONTIN.

Si vous m'en croyez, vous ferez ce que je vous dis.

SEVERIN.

Mais pourquoy ?

FRONTIN.

Pour ce que la maison est pleine de diables.

(Il crache, et ceux de dedans font bruiet.)

SEVERIN.

Helas ! que dis-tu ? Est-il vray ? Plaine de diables !

FRONTIN.

Escoutez : les oyez-vous pas ? Or sus, vous voyez si je dis vray.

SEVERIN.

Helas ! oy.

FRONTIN.

Vrayement, vous en oyez bien d'autres.

SEVERIN.

Et qui diable a endiablé ma maison, Frontin ?

FRONTIN.

Je ne sçay.

SEVERIN.

Vray Dieu ! ils me desroberont tout.

FRONTIN.

Et quoy, s'ils ne vous desrobent les toiles des ragnes <sup>1</sup> ?

SEVERIN.

N'y a-il pas des huys, des fenestres et autre mesnage ?

FRONTIN.

Vous avez raison : je ne me souvenois pas de cela.

SEVERIN.

Je m'en souvien bien, car il me touche.

DESIRÉ.

O les beaux meubles, et precieux !

FRONTIN.

Vous tremblez, ce semble ; n'ayez peur : ils ne vous feront autre mal, sinon que ne joyrez de vostre maison.

SEVERIN.

N'est-ce rien ? Et s'ils vont au vilage ?

FRONTIN.

Il faudra avoir patience.

SEVERIN.

Ils sont mal pris de s'immiscer <sup>2</sup> es biens d'autrui ; au moins s'ils en payoient les louages ! Mais par la croix que voilà, je les en feray sortir, y deussé-je mettre le feu.

1. Araignées.

2. Mot bien inattendu à cette époque. M. Littré, qui ne le fait dater que de Baynal, se trompe de deux siècles.

FRONTIN.

Vous leur ferez playsir, car ils n'ayment que le feu.

SEVERIN.

Tu dis vray, et si ma maison seroit brulée, quand j'y pense ; je leur veux donc couper la gorge.

FRONTIN.

S'ils vous entendoient, ils vous feroient bien parler autre langage, veu mesmes qu'ils jettent des pierres et tuilleaux aux passans qui ne leur demandent rien.

(Il crache, et ceux de dedans jettent des tuilles.)

SEVERIN.

Oh ! ils me gasteront donc tout mon logis.

FRONTIN.

Pensez qu'ils ne l'amenderont pas ! Voyez comme les cailloux volent. Retirez-vous, qu'ils ne vous blessent.

DESIRÉ.

Je commence à entendre la ruse.

SEVERIN.

Helas ! Frontin, que j'ay peur !

FRONTIN.

Vous en avez occasion.

SEVERIN.

Pourront-ils bien jeter jusques icy ?

FRONTIN.

Non, non, comme je pense.

SEVERIN.

Combien y a-il que ceste malediction est advenue ? car jamais je n'en ay esté adverty.

FRONTIN.

Je ne sçay. Mais il y a environ deux mucts que, passant par icy, j'oy qu'ils faisoient un tel bruiet qu'il sembloit que le ciel ruynast.

SEVERIN.

Xe dys pas cela, tu me fais peur.

FRONTIN.

Les voisins disent que quelquesfois ilz chantent et jouent des instrumens, mais plus la nuit que le jour, et que la pluspart du temps ils ne font point de bruiet.

DESIRÉ.

Voilà la plus plaisante histoire dont j'oy jamais parler.

SEVERIN.

Que doy-je faire ? Seroit-il pas bon que j'envoyasse une troupe de soldats pour les massacrer ?

FRONTIN.

Vertu bien ! parlez bas.

SEVERIN.

Tu dis vray.

FRONTIN.

Il ne faut qu'un sorcier ou un nigromant pour es conjurer et contraindre sortir de leans.

SEVERIN.

S'en iront-ils ?

FRONTIN.

Oy, résolument.

SEVERIN.

N'y retourneront-ils point après ?

FRONTIN.

Peut-estre.

SEVERIN.

C'est tout un, car je te promets que, sitost qu'ils seront sortis, que je la vendray, et la dussé-je bailler pour un escu moins qu'elle ne m'a coûté.

FRONTIN.

Voire ! et les esprits y auront fait dommage de plus de vingt-cinq escus.

SEVERIN.

Mon Dieu, ne me dis pas cela, tu ne fais geler le sang ! Hélas ! cecy ne m'advient par ma faulte, ains par les pechez d'Urbain. Où est-il, ce meschant ?

FRONTIN.

Vous le tenez au village, et me le demandez, à moy qui suis à Paris ?

SEVERIN.

Tu le doibs bien sçavoir, car Fortuné et toi me le desbauchez.

FRONTIN.

Voiez un peu à quoy pense eet homme ! il luy semble son logis estre plain d'anges, et il est rempli de diables.

(Frontin crache, et eux de dedans font bruit.)

SEVERIN.

Croy-moy, que la meschanceté d'Urbain me fait crever le cœur. Hélas ! Frontin, je te prie ne m'abandonner.

FRONTIN.

Oh ! vous n'avez que faire de moy, puisque je desbauche vostre fils.

SEVERIN.

C'est une manière de dire ; je sçai bien qu'on ne le desbaucheroit pas s'il ne se vouloit desbaucher. Mais laissons cela : je veux premièrement chasser ces diables de ma maison, puis j'iray trouver mon frère pour me conseiller avecques luy de ce que je doibs faire. Mais que ferai-je ici de ma bourse ?

FRONTIN.

Que dictes-vous de bourse ?

SEVERIN.

Bien, rien.

FRONTIN.

Ceste bourse où il y a deux mille escus seroit-elle bien en ce logis ?

SEVERIN.

Et où prendrois-je deux mille escus ! Deux mille nelles ! Tu as bien trouvé ton homme de deux mille escus ! Va, va, Frontin, marche devant ; j'y-ray tout bellement après toy.

DESIRE.

Voiez s'il confessera avoir un denier.

FRONTIN.

Venez à votre aise : je vous attendrai bien, s'il vous plaît.

SEVERIN.

Va, Fronlin, va : je ne te veux faire tancer, fay tes affaires.

FRONTIN.

Ma foy, Monsieur, je n'ay que faire, Dieu mercy.

SEVERIN.

Je veux me reposer : va-t'en, et me laisse icy.

FRONTIN.

Je le veux bien, puisqu'il vous plaît demeurer seul. Je crains que ce grison ne venille faire quelque meschanceté ; toutesfois il n'a pas l'esprit. Je vay trouver Fortuné pour le faire crever de rire.

SEVERIN.

Je me veux retirer deça, puisque je suis seul. Mon Dieu, que je suis miserable ! M'eust-il pen jamais advenir plus grand malheur qu'avoir des diables pour mes hostes, qui sont cause que je ne me puis descharger de ma bourse ! Qu'en feray-je ? Si je la porte avecques moy, et que mon frère la voye, je suis perdu. Où la pourray-je donc laisser en seureté ?

DESIRE.

Elle est pour estre mienne.

SEVERIN.

Mais puisque je ne suis ven de personne, il sera meilleur que je la mette icy, en ce tron, où je l'ay mise autrefois sans que jamais j'y aye trouvé faulte. Oh ! petit tron, combien je te suis redevable !

DESIRE.

Mais moy, si vous l'y mettez.

SEVERIN.

Mais si on la trouvoit ! Une fois paie pour tous-jours. Je la porteray encores avec moy : je l'ay apportée de plus loing. On ne me la prendra pas, non. Personne ne me void-il ? J'y regarde, pource que quand on sçait qu'un qui me ressemble a de l'argent, on luy desrobbe incontinent.

DESIRE.

Elle sera mieux au trou.

SEVERIN.

Que maudits soient les diables qui ne me laissent mettre ma bourse en ma maison ! Tu bien, que dis-je ! Que ferois-je s'ils m'escoutoient ? Je suis en grande peine ; il vaut mieux que je la cache, car, puisque la fortune me l'a autrefois gardée, elle voudra bien me faire encores ce plaisir. Hélas ! ma bourse, hélas ! mon âme, hélas ! toute mon esperance, ne te laisse pas trouver, je te prie.

DESIRE.

Je pense qu'il ne la laschera jamais.

SEVERIN.

Que feray-je ? L'y mettray-je ? Oy ; nenny ; si feray, je l'y vay mettre ; mais devant que me des-

1. C'est de là que doit venir le dicton populaire : « des nelles ! »

charger je veux veoir si quelqu'un me regarde. Mon Dieu ! il me semble que je suis veu d'un chacun, mesmes que les pierres et le bois me regardent. Iles ! mon petit trou, mon mignon, je me recommande à toy. Or sus, au nom de Dieu et de saint Antoine de Padoue, *in manus tuas, Domine, commendo spiritum meum* !

DESIRÉ.

C'est si grand chose que je n'en puis rien croire si je ne le voy.

SEVERIN.

C'est à ceste heure qu'il faut que je regarde si quelqu'un m'a veu. Ma foy, personne. Mais si quelqu'un marche dessus, il luy prendra peut-estre envie de veoir que c'est : il faut que souvent j'y prenne garde et n'y laisse fouiller personne. Si faut-il que j'aïlle où j'ay dit, afin de trouver quelque expedient pour chasser ces diables de mon logis. Je vay par delà, car je ne veux passer auprès d'eux.

DESIRÉ.

Me voilà roy, puis qu'aujourd'buy est arrivé le jour auquel je dois mettre fin à mes misères. Qu'at-ten-je ? que quelqu'un vienne pour me donner quelque empeschement ? Je m'en garderay bien. Comme il a espié s'il estoit regardé de personne quand il a caché sa bourse, il faut aussi que je regarde si ores que je la veux enlever je suis point veu, et par qui. O saint et sacré trou, que tu me fais heureux ! Quel beau champignon voicy ! Croiriez-vous bien que je l'ayme mieux en mes mains qu'une paire de gauds neufs ? Cependant je veux veoir dedans : peut-estre que ce n'est que de la monnoye. Tubien ! comme le soleil y luit ! tout y est jaulne. Vray Dieu ! quel nouveau et soudain changement J'avois perdu toute esperance pouvoir jamais joyr des beautez de Laurence, neantmoins tout en un instant, et lors que j'y pensois le moins, elle m'est mise entre les bras. Or, pour luy faire plus grand despit, je veux vuider cette bourse et la remplir de cailloux, afin qu'il pense qu'elle soit toujours plaine. Mon Dieu ! que n'ay-je un licol pour mettre dedans ! Si ne me veux-je toutesfois tant laisser transporter à l'alegresse que je ne tempère mes affections, car, comme l'on dict, on ne doit moins supporter un bonheur qu'une adversité ; jaçoit que je sois asseuré qu'un plus grand bien ne me scauroit advenir, car encores qu'une autre fois je trouvasse dix mil esens, je n'en serois tant aise que de ceux-cy. Mais voicy je ne scay qui ; je ne veux qu'ils me voyent. Voilà, tout est bien racoustré, et ne semble pas que j'y aye touché.

## SCÈNE IV

FRONTIN, SEVERIN.

FRONTIN.

Ne vous mettez point en peine de chercher un sorcier, je vous en trouveray un bon, et le plus grand chasse-diables de France.

1. « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. »

SEVERIN.

J'ai l'esprit tout allegé depuis que j'ay mis ma bourse en seureté.

FRONTIN.

Que dictes-vous ?

SEVERIN.

Je dis que je seray hors d'une grande fascherie si une fois ces diables peuvent estre chassés ; mais, Frontin, je ne voudrois que cest homme me demandast beaucoup d'argent, car je suis pauvre.

FRONTIN.

Ne vous souciez de cela : il est tant raisonnable qu'il se contentera de rien, par manière de dire.

SEVERIN.

Ila, a, voilà que j'ayme bien ; mais comme les chassera-il, s'ils ont verrouillé les huis et fenestres sur eux ?

FRONTIN.

Par conjurations qui entrent par tout.

SEVERIN.

Sortiront-ils par les huis, ou par les fenestres ?

FRONTIN.

Voilà une belle demande ! Ils sortiront par où ils voudront, et en sortant bailleront un signe, afin qu'on cognoisse qu'ils n'y sont plus et s'en sont allez. Mais voicy mon maistre. Allez-moy attendre sous les eharniers de saint Innocent, et je vous iray trouver sitost que j'aurai parlé à luy.

SEVERIN.

Allons nous deux, Frontin.

FRONTIN.

Allez devant, je reviendray incontinent.

SEVERIN.

Je n'en feray rien, je te veux attendre.

FRONTIN.

Voyez quel vieil cervelé est cestuy-cy ! Tantost il vouloit estre seul, et maintenant il veult que malgré moy j'aïlle avec luy.

## SCÈNE V

FORTUNÉ, FRONTIN, SEVERIN.

FORTUNÉ.

Hé ! Frontin, vien ça, escoute.

FRONTIN.

Allez où je vous ay dict.

SEVERIN.

Je me reposeray en t'attendant ; je n'ay pas haste, et puis j'ay peur, j'enten de ma bourse.

FRONTIN.

Faictes ce que vous vouldrez ; que vous plaist-il, Monsieur ?

FORTUNÉ.

Cestuy-cy soigne assez aux affaires d'autrui, mais il ne pense pas beaucoup aux miennes.

FRONTIN.

Auriez-vous bien ceste opinion ?



SEVERIN.

Ce chuchotement icy ne me plaist point.

FRONTIN.

Vous ay-je pas dict que j'ay trouvé un moyen pour vous contenter ?

SEVERIN.

Qu'il a trouvé ?

FORTUNÉ.

Oy, mais pource que tu ne m'as dict autre chose, je pensois que cela fust oublié.

FRONTIN.

J'ay advisé qu'il faut que vous vous mettiez en un coffre ; puis, faignant que luy envoyez des vestemens, vous faire porter en sa chambre.

SEVERIN.

Oh ! le cœur me tremble ; mais si je les voy baiser le moins du monde, je crieray.

FORTUNÉ.

C'est assez.

FRONTIN.

Alors vous sortirez du coffre.

FORTUNÉ.

Après ?

FRONTIN.

Je le vous diray.

FORTUNÉ.

Tu as pensé à ce que je ne voulois que tu pensasses.

SEVERIN.

O ma bourse ! je voudrois qu'il m'eust coûté un bon carolus, et te tenir.

FRONTIN.

Je pense que tout ce que plus desirēt les amoureux est de se trouver avec leurs dames ; ainsi je ne puis croire qu'esperiez qu'elle vous donne mille escus.

SEVERIN.

Pauvre que je suis, hélas ! Que dict-il de mille escus ? Crieray-je ?

FORTUNÉ.

Ne l'ay-je pas dict que je voudrois trouver quelque moyen de la faire sortir du monastère devant qu'elle accouche ?

FRONTIN.

Je vous enten ; cela se pourra encores bien faire, mais il est plus malaisé. Toutesfois ce ne sera mal fait regarder de l'enlever tandis qu'elle est plaine.

SEVERIN.

Hélas ! ils me desrobent ! Au volleur ! au larron !

FORTUNÉ.

Quel bruit est-ce là ?

SEVERIN.

Dieu soit loué ! ils n'y ont pas touché.

FRONTIN.

Qu'avez-vous, seigneur Severin ?

SEVERIN.

Je n'ay rien, j'avois peur.

FRONTIN.

Pourquoy criez-vous au larron ?

SEVERIN.

J'avois pœur que les diables me desrobassent ce qui est en mon legis.

FORTUNÉ.

Vous ferez devenir fol ce pauvre homme.

FRONTIN.

Je voudrois qu'il crevast, car il n'est bon à chose du monde.

SEVERIN.

Voulons-nous pas aller ?

FRONTIN.

Tout à ceste heure ; n'ayez pœur, puisque vous estes avec moy.

FORTUNÉ.

Où allez-vous ?

FRONTIN.

Trouver un sorcier qui veulle faire en sorte que puissions tirer des mains de ce viellard dix escus pour donner à Ruffin.

FORTUNÉ.

Comme feras-tu ?

FRONTIN.

Vous le scaurez.

FORTUNÉ.

Va donc, car je ne suis moins aise que tu faces service à Urbain qu'à moy-mesmes ; toutesfois je ne veux que tu te souviennes tant des autres que tu m'oblies.

FRONTIN.

Je m'esmerveille de vous.

SEVERIN.

Allons, Frontin.

FRONTIN.

Je m'en vas ; me voulez-vous commander autre chose ?

FORTUNÉ.

Non, je m'en vas jusques au monastère. A Dieu, Monsieur.

SEVERIN.

Qui est cestuy-là ?

FRONTIN.

C'est Fortuné.

SEVERIN.

Ho ! à Dieu, Fortuné ; je ne vous avois pas veu.

FORTUNÉ.

Je me recomande à vos bonnes graces. Il est fâché contre moy pource qu'il pense que je desbauche Urbain. Voilà pourquoy il n'a pas fait semblant me cognoistre.

FRONTIN.

Que regardez-vous tant derrière vous, que ne venez ?

SEVERIN.

Rien, rien : je te suy tout bellement.

## ACTE TROISIÈME

## SCÈNE I

FRONTIN, URBAIN.

FRONTIN.

Enfin, argent fait tout. Quand j'ay conté à ce maistre aliboron<sup>1</sup>, qui est autant sorcier que moy, ce que je voulois qu'il fist, il a commaucé à faire du scrupuleux, d'autant que c'estoit se moquer trop cruellement d'un tel homme que Severin ; puis, quand je luy ay promis deux escus, il a changé de chance, et m'a diét que, si je le faisois pour bien, et afin de reunir en bonne concorde et amitié le père avec le fils, qu'il feroit ce que je voudrois, tellement qu'il me faut encores attrapper deux escus de l'argent du viellard, sans les interests. Or, maintenant que je suis d'accord avec cet homme, il ne reste plus sinon que j'aguise mon esprit et regarde comme je pourray contrefaire le diable ; mais il n'en est besoin, car je scay combien grande est la folie des viellards, principalement du nostre, à qui les petits enfans mesmes feroient croire que vessies sont lanternes. Toutesfois, pensant estre sage, il veut donner conseil à qui en scait plus que luy. Mais à quoy m'amusé-je, que je n'entre au logis devant que Severin et le sorcier viennent ? Tie, toc, holà ! hé ! ouvrez ! Voulez-vous que je rompe ceste porte ? Je pense que ceux de leans sont morts, sourds ou endormis. Tie, toc, toc, Urbain ! ouvrez ! je suis Frontin.

URBAIN.

Tu as bien fait de parler, autrement tu n'y fus-ses entré. Te souvient-il pas que je t'ay promis laisser plustost enfoncer la porte que l'ouvrir à personne ?

FRONTIN.

Ma foy, si tousjours vous teniez aussi bien vostre promesse comme vous avez entretenu ceste-ci, vous seriez un brave homme. Et bien ! avez-vous assez joué ?

URBAIN.

Ne sçais-tu pas que le desir des choses belles ne s'estaint jamais ?

FRONTIN.

Voici vostre père, entrez.

URBAIN.

Que vient-il faire icy ?

FRONTIN.

Il n'y entrera pas, n'avez pœur.

## SCÈNE II

SEVERIN, M. JOSSE, SORCIER ; FRONTIN,  
*contrefaisant le diable.*

SEVERIN.

Je suis venu devant pour veoir la cache où repose ma bourse, car je ne me puis garder que tousjours je ne luy jette quelque œillade ; mais puis qu'il n'y a icy personne, je veux veoir si elle y est eneor. Ô ma bourse ! que te voilà bien ! je ne te veux autrement toucher, car tu es comme je t'ay mise. Mon gentil trou, mon mignon, garde-la moy encores une heure seulement ; je te la recommande. Jaoit que soys en lieu où je te verray tousjours. Mais voicy le sorcier. Il m'aura veu courbé contre terre, il me faut trouver quelque excuse.

M. JOSSE.

Le sire Severin m'avoit diét que je le trouverois icy, toutefois il n'y est pas encores.

SEVERIN.

Dieu gard, maistre Josse ! je m'estois baissé pour ramasser mon mouchoir, que j'avois laissé cheoir à bas.

M. JOSSE.

Ha ! vous voilà ? Je ne vous avois pas veu. Que dittes-vous de cabats ?

SEVERIN.

Il ne m'avoit pas aperceu, je tourneray la truye au foin<sup>1</sup> : tout vient à la rime. Je dis que je suis venu pas à pas.

M. JOSSE.

Vous avez bien fait, afin de ne vous trop eschauffer, car c'eust été assez pour vous faire malade.

SEVERIN.

Que voulez-vous faire de ceste baguette ?

M. JOSSE.

Elle est bonne à mille choses et autres.

SEVERIN.

A quoy ?

M. JOSSE.

A se soutenir, à frapper, à faire des cernes<sup>2</sup> et autres affaires.

SEVERIN.

Quoy ! vous ne m'entendez pas ? je dis si elle est bonne pour les esprits ?

M. JOSSE.

Pour les esprits ? Il n'y a rien pire ny plus dangereux.

SEVERIN.

Pourquoy l'avez-vous donc apportée ?

M. JOSSE.

Pour les chasser et tourmenter.

1. Ignorant qui fait le capable, et de tout se mêle. Le mot est déjà dans Rabelais, avec ce sens.

1. Je lui ferai une réponse détournée.  
2. Des cercles, des ronds.

SEVERIN.

Ha ! a ! je vous enten ; vos propos sont trop ambigus. Et à quoy est lon ce livret que vous tenez ?

M. JOSSE.

J'en ay affaire.

SEVERIN.

Aussi pour les esprits ?

M. JOSSE.

Vous me demandez de grandes choses.

SEVERIN.

Ne vous esbahissez, car je ne vy jamais conjurer les diables.

M. JOSSE.

Ne perdons point temps; venez çà, approchez-vous.

SEVERIN.

Faut-il être bien près de la maison ?

M. JOSSE.

Tout contre la porte.

SEVERIN.

Je m'en garderay bien.

M. JOSSE.

Pourquoy ?

SEVERIN.

Pource qu'ils gettent des tuilles et des cailloux. Helas ! ils me gasteront tout !

M. JOSSE.

N'avez pœur, car, tandis que vous serez avecques moy, ils ne vous feront rien.

SEVERIN.

Me le promettez-vous ?

M. JOSSE.

Oy, je le vous promets.

SEVERIN.

Par vostre foy ?

M. JOSSE.

Par ma foy. Approchez-vous donc.

SEVERIN.

Je suis bien icy.

M. JOSSE.

Il faut vous approcher d'avantage.

SEVERIN.

Mon Dieu ! ne pourriez-vous pas faire cecy sans moy ?

M. JOSSE.

Il est requis que le maistre de la maison y soit present et que vous m'aydiez. Approchez donc, et vous mettez à genoux en ce cerne.

SEVERIN.

Tastez comme le cœur me bat.

M. JOSSE.

Je vous croy ; n'en jurez pas, car cela fait tous-jours ainsi ; toutesfois, ne craignez rien tandis que serez avec moy. Aprochez-vous encores un peu plus de çà, encores, encores un peu ; vous voilà bien.

Or sus, ne bougez de là. Que regardez-vous tant derrière vous ?

SEVERIN.

Et si j'ay pœur ?

M. JOSSE.

Il n'y a point de remède. Or, je vas commencer ma conjuration ; dictez après moy : *Barbara Pyramidion sibeat miracula Memphis.*

SEVERIN.

Je ne sçaurois dire cela. Faictes votre conjuration tout seul, si vous voulez, et parlez François : peut-estre qu'ils n'entendent pas latin.

M. JOSSE.

Il vaut mieux.

Esprits maudits des infernales ombres,  
Qui repairez ceans soir et matin,  
Je vous commande, au nom de Severin,  
Qu'en deslogiez sans nous donner encombres.

SEVERIN.

Ne parlez point de moy ; commandez-leur en vostre nom.

M. JOSSE.

Laissez-moy faire, et ne vous souciez que de dire vostre Ave.

(Ils font bruiet en la maison.)

Je vous commande, ô esprits contrefaits,  
Au nom de moy, que pouvez bien cognoistre,  
Que, delaisans ce legis à son maistre,  
Vous en sortiez pour n'y rentrer jamais.

SEVERIN.

C'est assez, messire Josse, helas ! c'est assez.

M. JOSSE.

Si vous voulez qu'ils sortent, regardez ! c'est à ce coup.

Je vous enjoins encore, et vous commande,  
Par la vertu de ce nom : Asdriel,  
Que promptement sortiez de cest hostel,  
Avec tous ceux qui sont de vostre bande.

FRONTIN.

Nous n'en sortirons pas.

M. JOSSE.

Que dictez-vous là ?

SEVERIN.

Jésus Maria ! tous les cheveux me dressent de frayeur.

M. JOSSE.

Je vous commande et enjoins, de par Dieu,  
Esprits, luytons <sup>1</sup>, farfadeis, qu'à ceste heure  
Vous me disiez, sans plus longue demeure,  
Pourquoy ainsi vous occupez ce lieu.

FRONTIN.

A cause de l'abominable avarice de Severin.

SEVERIN.

Tu bicu ! laissez-moy aller ; j'ai affaire ailleurs.

1. Latins.

M. JOSSE.

Et moy plus affaire de vous que des diables : attendez si vous voulez.

SEVERIN.

Je suis honteux de faire...

M. JOSSE.

Venez ça ; si vous bougez d'icy et levez tant soit peu un des genoux, je m'en iray et laisseray les esprits si longtemps en vostre maison qu'ils s'en ennuyront.

SEVERIN.

Hé ! ne vous fâchez pour cela ; j'y seray tant que vous voudrez.

M. JOSSE.

Je vous commande, au nom de Balaba, que vous sortiez de...

FRONTIN.

Nous sortirons, nous sortirons.

M. JOSSE.

Les avez-vous entenduz ? Quel signe nous donnez-vous par lequel nous puissions cognoistre que serez sortis ?

FRONTIN.

Nous ruynérons ceste maison.

SEVERIN.

Non, non, demeurez-y plutost.

M. JOSSE.

Nous ne voulons point de ce signe : faites en un autre.

FRONTIN.

Nous osterons l'anneau du doigt de Severin.

SEVERIN.

Le diable les puisse emporter ! Mais voyez qu'ils sont fins ! j'ai des gands, et toutefois ils ont veu mon anneau à travers. Je n'en feray rien ; ils ne me le rendroient pas.

M. JOSSE.

Ce signe ne nous plaist ; donnez-nous en un autre.

FRONTIN.

Nous entrerons au corps de Severin.

M. JOSSE.

Vous voyez, s'ils veulent ils entreront en vostre corps, et n'avez membre qu'ils ne tourmentent ; toutesfois n'avez peur, car ils ne partiront de là sans mon congé. Sus ! levez-vous, et regardez lequel de ces signes vous aimez le mieux, car il en fault choisir un.

SEVERIN.

Je n'en veux pas un ; dictez-leur qu'ils en disent un autre.

M. JOSSE.

Je ne les puis contraindre à en nommer plus de trois.

SEVERIN.

Ne s'en scauroient-ils aller sans faire un signe ?

M. JOSSE.

Ils diront bien qu'ils s'en vont, mais ils ne bougeront.

SEVERIN.

Qu'ils y demeurent ! peut-estre qu'ils s'en lassent.

M. JOSSE.

Vous estes bien simple de vouloir perdre une maison de trois ou quatre mil françz à l'appetit d'un anneau de dix escuz.

SEVERIN.

Dix escuz ! on me l'a faict valoir en mon partage trente escuz ; c'est une antiquité.

M. JOSSE.

Vous ne voulez donc pas qu'ils sortent ?

SEVERIN.

Sauf vostre grâce.

M. JOSSE.

Ils n'en feront rien autrement.

SEVERIN.

Bien ; je veux donc qu'ils s'obligent autablissement des ruynes et demolitions qu'ils ont faictes en mou logis.

M. JOSSE.

Cela est raisonnable, laissez m'en la charge.

SEVERIN.

Me feront-ils point de mal me l'ostant du doigt ?

M. JOSSE.

Nullement.

SEVERIN.

Ne le pourrois-je pas bien mettre au vostre ?

M. JOSSE.

Non, il faut qu'il soit tiré d'un des doigts de vostre main.

SEVERIN.

Je ne voudrois qu'ils m'esgratignassent. Comme ferons-nous ?

M. JOSSE.

Il vous faut couper le poing et le jeter là ; ils prendront après l'anneau à leur aysé.

SEVERIN.

Je ne feray ceste folie ; mais je elorray bien fort les yeux, afin de ne les voir.

M. JOSSE.

Attendez : je vous verray si fort ce mouehir alentour que ne les verrez pas.

SEVERIN.

Ils m'esgratigneront les mains.

M. JOSSE.

En façon quelconque. Estes-vous bien ?

SEVERIN.

Oy ! oy !

M. JOSSE.

Or sus ! nous sommes contens que preniez l'anneau du sire Severin, moyennant que prometiez

sur vostre foy de restablir tous les dommages que luy avez faicts.

FRONTIN.

Nous le promettons.

M. JOSSE.

Sortez donc, sans nous faire mal ny desplaisir. Seigneur Severin, ne bougez, n'ayez peur, je suis avec vous ; prenez courage et tendez bien droict le doigt.

SEVERIN.

Jesus ! que j'ai peur !

M. JOSSE.

C'est fait. Or sus, entrons en la maison ; mais ne vous desbouchez pas <sup>1</sup>, pource qu'ils sont encores icy alentour.

SEVERIN.

Dictes leur qu'ils s'en allent de tout point.

M. JOSSE.

Ils s'en iront bien. Venez, venez.

SEVERIN.

Meñez-moy, que je ne me blesse.

M. JOSSE.

Allons.

### SCÈNE III

FRONTIN, URBAIN.

FRONTIN.

Eh bien ! ai-je pas bien joué mon personnage ?

URBAIN.

Le mieux du monde, et ne l'eusse jamais pensé. Tu serois tout estonné si tu savois en quelle fièvre j'estois quand j'entendois parler mon père ; j'avois, je pense, plus peur de luy que luy de nous ; aussi les genoux me trembloient si fort que je ne me pouvois tenir debout.

FRONTIN.

Voilà un grand malheur, que ne vous pouviez tenir debout.

URBAIN.

Je n'y tiens bien à ceste heure que la parole m'est revenue ; mais je te prometz que lors il ne m'en prenoit point d'enveüe.

FRONTIN.

Quoy ! vous aviez peur en la compagnie de Frontin ?

URBAIN.

Toute mon assurance n'estoit qu'en toy.

FRONTIN.

Le temps est cher, ne le perdons pas à credit. Je pense qu'il soit tard, ainsi je me doute que Ruffin ne faillira point de venir demander l'argent que luy avez promis : voylà pourquoy je suis d'advis vendre ce ruby ; nous en aurons quelque vingt escuz.

URBAIN.

Je l'ay tousjours oy estimer trente.

FRONTIN.

Cela viendra bien à point ; il y en aura deux pour le sorcier, dix pour Ruffin, dix pour le pauvre Frontin, et le reste pour vous.

URBAIN.

Cela est raisonnable.

FRONTIN.

Je le vas vendre, car Ruffin n'est homme d'anneaux.

URBAIN.

Ce pendant que ferons-nous ?

FRONTIN.

Allez chez le sire Hilaire, jusques à ce qu'on ayt faict avec Ruffin ; puis vous retournerez au village ; tandis, ceste-ey pourra demeurer en la maison de nostre voisin, vostre amy ; ainsi il ne sera trop malaisé faire croire à vostre père qu'avez tousjours esté aux champs.

URBAIN.

En es-tu d'advis ?

FRONTIN.

Oy ; prenez les clefs de la chambre à mon maistre, et vous enfermez dedaus.

URBAIN.

Et qu'y ferons-nous ?

FRONTIN.

Je m'en rapporte à vous ; je m'en vas ce pendant faire mes affaires. Mais j'oy ouvrir l'huys de Severin ; despescchez-vous, entrez par la porte de derrière.

URBAIN.

Tu dis bien.

### SCÈNE IV

M. JOSSE, SEVERIN.

M. JOSSE.

Venez seurément ; ils s'en sont allez de tout point.

SEVERIN.

Dieu soit loué ! Je pense qu'ils estoient un monceau de poltrons, de demeurer tout le jour à se veautrer dedaus le liet ; quand sommes entrés, nous avons trouvé encor la nappe mise. Mais que feray-je de ce liet, de ceste table et de tout ce qu'ils ont apporté icy ? car je ne me veux servir des biens des diables.

M. JOSSE.

Envoyez-les moy.

SEVERIN.

Voudriez-vous toucher à cela ? Il vaut mieux que je les face vendre.

M. JOSSE.

Il auroit trouvé son homme.

1. N'ôtez pas le bandeau qui vous bouche les yeux.

SEVERIN.

Au moins, ce sera pour faire reparer les tortz qu'ils m'ont faicts, sans que j'aye la peine à les y contraindre.

M. JOSSE.

Quels tortz vous ont-ils faicts ?

SEVERIN.

Ils m'ont rompu un pot de terre qui servoit à pisser; ils m'ont bruslé une cuiller de bois, le manche d'un ballet, et tout plain de busches, comme je pense, car je ne me souviens pas combien il y en avoit.

M. JOSSE.

Vous estes un terrible mesnager, de sçavoir le conte de vos busches.

SEVERIN.

Qui est pauvre il faut qu'il fasse ainsi.

M. JOSSE.

Et moy, n'auray-je rien pour ma peire ?

SEVERIN.

Frontin m'avoit dict que vous ne vouliez rien.

M. JOSSE.

Il est vray que je luy ay dict que je ne demandois que ce qu'il vous plairoit.

SEVERIN.

Ainsi sont les gens de bien. Venez à ce soir soup- per avec moy.

M. JOSSE.

Je vous remercyé, je ne veux mourir de faim.

SEVERIN.

Que dictes-vous ?

M. JOSSE.

Je dy que j'yrois volontiers, car j'ay grand faim.

SEVERIN.

Ho! maistre Josse, trop est trop: je vous donne- ray d'un pigeon qu'hier j'estoy à la fouyne, d'un beau petit moreau de lard, jaune comme fil d'or, et d'une demye douzaine de chastaignes. Voilà pas qui est gaillard ?

M. JOSSE.

C'est trop; vous deviez vendre ce pigeon.

SEVERIN.

On ne l'enst voulu acheter, car la beste luy a mangé une cuisse et presque tout l'estomac. D'a- vantage, je vous dis que, quand vous aurez affaire de quelque argent, comme d'un teston, venez à moy, je le vous presteray pour un jour, voire deux, en me baillant quelque petit gage. Que vous en semble ?

M. JOSSE.

Que vous estes un homme qui reconnoissez mieux les plaisirs qu'autre que je cognoisse.

SEVERIN.

Vous ne sçavez le bien que je vous veux. Par la croix que voilà, je vous jure que, si les diables n'a- voient emporté mon ruby, je vous le donnerois, et, par mon ame, j'y ay regret pour l'amour de vous... et de moy principalement.

M. JOSSE.

Je le tiens pour recen, et vous en sçay autant de gré que si me l'aviez donné.

SEVERIN.

Je le fais affin que voyez que je ne suis tant avare comme l'on crye. Or, à Dieu, jusques à ce soir.

M. JOSSE.

A Dieu do ne.

SEVERIN.

Je me recommande. Of! qu'il faict bon quelques fois donner du plat de la langue! Je l'ai envoyé aussi content comme si je luy eusse donné ce ruby, que jamais autre que les espritz ne m'eust peu ti- rer des mains. Mais je demeure trop à prendre ma bourse, pour après aller chercher Urbain, affin de luy faire porter la penitence des pechez qu'il fit jamais, et de ceux qu'il fera cy après. Foin! Voicy quelun qui vient deçà: il me faut attendre qu'il soit passé.

## SCÈNE V

RUFFIN, SEVERIN.

RUFFIN.

Il avoit bien trouvé son naïs, pardieu! il me doit dix escus, et il en vouloit avoir vingt des miens.

SEVERIN.

Que dict cestuy-cy d'escus ?

RUFFIN.

Je luy tiendray ma promesse, qu'il s'en assure. On m'a dict que Severin est en ceste ville; je le vay chercher pour me plaindre à luy, et m'assure qu'il me fera bailler de l'argent.

SEVERIN.

Que diable veut-il dire de Severin, et d'argent ? Dieu me soit en aide!

RUFFIN.

Allez, fiez-vous desormais aux personnes! Je ne le feray de ma vie: il n'est que de tenir son asne par le chevestre<sup>1</sup>. Mais quant à ce cy, j'en suis au- tant assuré que si j'avois gaiges; il est vray que j'en seray payé sur le tard.

SEVERIN.

Cestuy me brouille la fantasia; je n'enten point ce qu'il veut dire. O pauvre Severin! chacun te court sus.

RUFFIN.

Je ne sçay si c'est icy Severin ou un qui lui re- semble; c'est luy-mesme. A la bonne heure vous ay-je reconneu.

SEVERIN.

Pourquoy ? que veux-tu de moy ?

RUFFIN.

Chose juste et raisonnable.

1. Licou.

SEVERIN.

Dy donc que c'est.

RUFFIN.

Ce matin votre fils Urbain est venu en mon logis.

SEVERIN.

Dis-tu Urbain ?

RUFFIN.

Je dis Urbain.

SEVERIN.

Mon fils ?

RUFFIN.

Je pense qu'il soit votre fils, sa mère en sçauroit bien que dire ; mais laissez-moi achever : et, trouvant ma nièce seule, de laquelle il estoit eperdument amoureux, aussi c'est une fort belle fille, il a seeu si bien la prescher qu'il l'a convertie à ses deuotions, de façon qu'il ne restoit plus sinon trouver le moyen de l'enlever, ce qu'il n'a seeu faire pour lors, d'autant que je suis survenu et ay retiré ma diete nièce en ma chambre, empeschant par là l'exécution de leurs desirs ; quoy voyant par luy, et qu'il n'en pouvoit autrement joyr, il a delibéré l'emmener par force.

SEVERIN.

Helas ! qu'est-ce que j'enten ?

RUFFIN.

Ainsi, s'estant retiré, a espié quand je suis sorti de mon logis, pour y entrer, comme il a faict, où, trouvant ma galandé qui faisoit gentiment son paquet, sans oublier ma bourse, l'a emmenée avec mon plus beau et meilleur. En ces entrefaites je les ay rencontrés icy près, et, pource que je criois après luy, disant que ce n'estoit bien faict desbancher les filles, qu'il me faisoit tort et que je m'en plaindrois à tel qu'il m'en feroit faire la raison, je croy que je l'ay fâché tellement que, se retournant devers moy, il m'a donné tant de coups de poings et de pieds qu'il m'a faict la teste plus molle que paste, et pense qu'il m'a rompu les costes.

SEVERIN.

Où est-il, que je le tue ?

RUFFIN.

Maintenant qu'il a seeu que j'en voulois faire instance, il m'a envoyé dire qu'il me renverroit ma nièce et mon argent, avec dix escus pour me faire pauser. Toutesfois, voyant que je ne m'appaisois pour ces belles promesses, joint qu'il n'a pas un lyard, il m'a voulu engeoller d'une happelourde<sup>1</sup> qu'il me vouloit faire croire estre un ruby de trente escus ; mais je m'asseure qu'il ne sçanroit valloir trois sols, car j'en voy ordinairement donner d'aussi beaux pour six blancs et sur le pont aux Musniers<sup>2</sup> et sur Petit-Pont. Ainsi, me voyant mal traité et cognoissant combien vous desplaisent les choses mal faictes, je me suis adressé à vous pour vous supplier avoir pitié de moy.

SEVERIN.

A-il faict cela ?

RUFFIN.

Oy, et a demeuré toute la journée avec elle en vostre maison.

SEVERIN.

En ma maison ?

RUFFIN.

En vostre maison.

SEVERIN.

Qui te l'a dict ?

RUFFIN.

Ceux qui le hantent.

SEVERIN.

Où est ma maison ?

RUFFIN.

La voilà.

SEVERIN.

Je ne sçay si tu te moques de moy, mais je sçay bien qu'il ne peut avoir esté en ma maison.

RUFFIN.

Pourquoy ?

SEVERIN.

Pourquoy ? pource qu'elle estoit plaine de diables, et qu'il y a long temps qu'il n'y entra personne.

RUFFIN.

Tant plaine de diables que vous voudrez, si sçay-je bien que j'y ay veu autres que des diables.

SEVERIN.

Tu as prins une porte pour une autre, car j'estois present quand ils ont esté chassés.

RUFFIN.

Je le veux bien, puis que le voulez ; cela n'importe. Je voudrois que me fissent rendre mon argent et reparer le tort faict à ma nièce.

SEVERIN.

Je n'ay point d'argent à te donner ; mais je te feray bien rendre la fille, et, s'il est possible, telle qu'il te l'a prinse, te promettant le chastier de telle sorte que tu en auras pitié. Mais où le pourray-je trouver ?

RUFFIN.

Je l'ay laissé en vostre logis avec Feliciane, ma nièce.

SEVERIN.

Tu l'abuses.

RUFFIN.

Pardonnez-moy.

SEVERIN.

Le monde te peut-il faire si opiniastre que tu penses le sçavoir mieux que moy ?

RUFFIN.

Demandez-le à Frontin.

SEVERIN.

Qu'en sçait Frontin ? où est-il ?

1. Fausse perle pour attraper (*happer*) les naïses (*lourdes*).

2. Il étoit situé près du Pont-au-Change. On y faisoit le commerce de la quincaillerie, qui, après sa démolition, passa sur le quai de la Ferraille, qui y touchait.

RUFFIN.

Il estoit tantost icy près, qui me vouloit donner ce ruby.

SEVERIN.

Quel Frontin dis-tu ?

RUFFIN.

Celui que vous pensez.

SEVERIN.

Dis-tu Frontin, serviteur de Fortuné ?

RUFFIN.

Celui-là mesme.

SEVERIN.

Il se mesle donc de cecy ?

RUFFIN.

Il s'en mesle. C'est luy qui faict tout le desordre.

SEVERIN.

Je crains que tu ne te trompes. Quel ruby te vouloit-il bailler ?

RUFFIN.

Un gros ruby en cabochon<sup>1</sup>, escorné un peu d'un costé, toutesfois de bien belle monstre, mais enchassé à la vieille mode. Il dict que c'est une antiquité de vostre maison.

SEVERIN.

Je ne sçay si je songe ou si je veille, oyant tes propos. Où dict-il qu'il l'a prins ?

RUFFIN.

Je ne m'en suis tant informé.

SEVERIN.

Aux enseignes, c'est le mien; mais comme cela se pourroit-il faire ? Je ne croiray pas du tout cestuy-cy, car il dict beaucoup de choses qui ne peuvent estre veritables.

## SCÈNE IV

FRONTIN, RUFFIN, SEVERIN.

FRONTIN.

Voyez si cet argent ne nous vient pas bien à propos !

RUFFIN.

Au moins, je vous prie ne me laisser faire tort.

FRONTIN.

J'ai maintenant la main garnie.

SEVERIN.

Ne te chaille.

FRONTIN.

Il faut icy prendre courage et faire bonne mine en mauvais jeu. Je vous ose dire, seigneur Severin, qu'estes tombé en bonne main.

SEVERIN.

As-tu entendu ce que dict cestuy-cy ?

FRONTIN.

Vrayement, assez souvent; sçavez-vous pas qu'il est fol ?

RUFFIN.

Comment, fol ? Ha ! il n'en ira pas ainsi; nous sommes en ville où justice a lieu.

FRONTIN.

Tais-toy et t'en va; je te donneray de l'argent.

RUFFIN.

Je n'en feray rien que je ne l'aye, et un et deux. Voyez comme il me voudroit chasser !

SEVERIN.

Et bien ! Frontin, que veut dire eecy ?

FRONTIN.

Vous ay-je pas dict qu'il est fol ?

SEVERIN.

Mais que dict-il d'Urbain, d'argent et d'un faux ruby ? je ne l'entens point.

FRONTIN.

Un malheur luy est advenu, qui luy a faict perdre l'entendement, de manière qu'il n'a autre chose en la bouche que cela, soit qu'il soit seul ou en compagnie, et tous ses propos sont Urbain, Feliciane, faux ruby et argent.

RUFFIN.

Regardez la malice de cestuy-cy, qui, pour me priver de mon deu, dict que je suis fol.

SEVERIN.

Si me semble-il bien sage et rassis.

FRONTIN.

Vous ay-je pas dict qu'il faict toujours ainsi ? Mon bon homme, on ne peut maintenant oyr le recit de tes fortunes; va-t'en à Dieu; une autre fois le seigneur Severin t'escouterà tout à loisir, et te fera raison. Je ne te les veux pas donner devant luy.

RUFFIN.

Tu ne me feras pas bouger d'icy que je n'aye ce qui m'appartient, et ma niece Feliciane encor.

SEVERIN.

Il parle toujours d'Urbain et de Feliciane. Qui est-elle ?

FRONTIN.

Dict-il pas aussi qu'on l'a emmenée par force ?

SEVERIN.

Oy.

FRONTIN.

Je le sçavois bien.

SEVERIN.

Parle plus clairement, qu'on t'entende.

RUFFIN.

Je dis que ce matin Urbain et Frontin ont desbauché Feliciane, ma niece, et emporté tout ce que j'avois, et que je veux qu'ils me les rendent. M'entendez-vous bien ?

FRONTIN.

Ah ! quel importun et presomptueux fol ! quand il s'adresse à quelqu'un, on ne s'en peut deffaire.

1. C'est-à-dire rond, sans facettes.



SEVERIN.

Il en doit estre quelque chose.

FRONTIN.

Vous voulez croire aux parolles d'un fol. Tien par dessous mon manteau, qu'il ne te voye.

SEVERIN.

Il est vrai qu'il dit des choses qui ne peuvent estre veritables.

RUFFIN.

Je les veux compter.

FRONTIN.

Qu'il ne te voye pas, je te prie.

RUFFIN.

Que m'en soucie-je s'il me veoit ? Je veux sçavoir si tout y est.

SEVERIN.

Que gromelez-vous là ?

RUFFIN.

Puisque je suis payé, je ne demande autre chose.

FRONTIN.

Je luy ay donné quelques gettons pour l'apaiser ; autrement il n'eust cessé de vous rompre la teste de son babil.

RUFFIN.

Je vas au changeur ; mais, s'il s'en trouve de mauvais, je les rapporteray.

FRONTIN.

C'est bien dit. Va, que le diable t'emporte !

SEVERIN.

Tu avois bien des gettons sur toy !

FRONTIN.

J'en porte ainsi quelquesfois, pource que je me rencontre souvent en cet homme ; autrement il ne seroit jamais possible m'en deffaire.

SEVERIN.

Mais il disoit qu'Urbain et ceste fille ont ce matin diné en mon logis ?

FRONTIN.

Ha ! ha ! ha ! vous disois-je pas bien que c'est un fol ?

SEVERIN.

Quant aux autres choses qu'il barbuilloit, je ne sçay qu'en dire.

FRONTIN.

Baille-luy belle ! Puis que voyez qu'il diet de si grandes folies, comme pouvez-vous croire le reste ? Mais changer de propos resjouyt l'homme. L'affaire touchant les esprits s'est bien portée, à ce que m'a diet maistre Josse ?

SEVERIN.

Eh ! eh ! eh ! héhé !

FRONTIN.

Voy, ne sont-ils pas sortis ?

SEVERIN.

Oy, et ont emporté mon beau ruby ; mais je le r'auray, je sçay bien pourquoy.

FRONTIN.

Et moy, n'auray-je rien ?

SEVERIN.

Foin, je suis fashé.

FRONTIN.

Hé ! au pauvre Frontin ?

SEVERIN.

Or sus, je te donneray quelque chose.

FRONTIN.

Et quoy ?

SEVERIN.

J'y penseray quelque jour ; mais pource que je suis seul et n'ay pas encore desjeuné, je voudrois que tu allasses chez mon frère Hilaire dire que je vas prendre un peu de vin en son logis. Il ne faut que demy-septier, un morceau de pain et une cibouille.

FRONTIN.

On ne mange point de cibouilles chez vostre frère.

SEVERIN.

Bien, je mangeray de ce qui y est.

FRONTIN.

J'y vas pour vous obeyr.

SEVERIN.

Mon Dieu ! qu'il me tardoit que je fusse despesché de cestuy-cy, afin de reprendre ma bourse ! J'ay faim, mais je veux eneor espargner ce morceau de pain que j'avois apporté ; il me servira bien pour mon soupper, ou pour demain mon disner, avec un ou deux navets cuits entre les cendres. Mais à quoy depends-je le temps, que je ne prens ma bourse, puis que je ne voy personne qui me regarde ? O m'amour ! t'es-tu bien portée ? Jésus, qu'elle est légère ! Vierge Marie ! qu'est-ce cy qu'on a mis dedans ? Helas ! je suis destruit, je suis perdu, je suis ruyné. Au volent ! au larron ! au larron ! prenez-le ! arreztez tous ceux qui passent, fermez les portes, les huys, les fenestres ! Miserable que je suis ! où cours-je ? à qui le dis-je ? Je ne sçay où je suis, que je fais, ny où je vas ! Helas ! mes amis, je me recomande à vous tous ! secourez-moi, je vous prie ! je suis mort ! je suis perdu ! Enseignez-moy qui m'a desrobé mon ame, ma vie, mon cœur et toute mon esperance ! Que n'ay-je un licol pour me pendre, car j'ayme mieux mourir que vivre ainsi. Helas ! elle est toute vuyde. Vray Dieu ! qui est ce cruel qui tout à un coup m'a rayé mes biens, mon honneur et ma vie ? Ah ! chetif que je suis ! que ce jour m'a esté malencontreux ! A quoy veux-je plus vivre, puis que j'ay perdu mes escus, que j'avois si soigneusement amassez, et que j'aymois et tenois plus chers que mes propres yeux ! mes escus, que j'avois espargnez retirant le pain de ma bouche, n'osant manger mon saoul, et qu'un autre joyt maintenant de mon dommage !

1. Moliere a pris une partie de ce monologue pour celui du désespoir d'Harpagon.

FRONTIN.

Quelles lamentations enten-je là ?

SEVERIN.

Que ne suis-je auprez de la rivière, afin de me noyer !

FRONTIN.

Je me doute que c'est.

SEVERIN.

Si j'avois un cousteau, je me le planterois en l'estomac !

FRONTIN.

Je veux veoir s'il diét à bon escient. Que voulez-vous faire d'un cousteau, seigneur Severin ? Tenez, en voilà un.

SEVERIN.

Qui es-tu ?

FRONTIN.

Je suis Frontin. Me voyez-vous pas ?

SEVERIN.

Tu m'as desrobbé mes escus, larron que tu es ! Ca, ren-les-moy, ren-les-moy, ou je t'estrangleray !

FRONTIN.

Je ne sçay que vous voulez dire.

SEVERIN.

Tu ne les as pas, done ?

FRONTIN.

Je vous dis que je ne sçay que c'est.

SEVERIN.

Je sçay bien qu'on me les a desrobbez.

FRONTIN.

Et qui les a prins ?

SEVERIN.

Si je ne les trouve, je delibère me tuer moy-mesme.

FRONTIN.

Hé ! seigneur Severin, ne soyez pas si colère !

SEVERIN.

Comment, colère ? J'ay perdu deux mille escus.

FRONTIN.

Peut-estre que les retrouverez ; mais vous disiez toujours que vous n'aviez pas un lyard, et maintenant vous dites que vous avez perdu deux mille escus ?

SEVERIN.

Tu te gabbes ! encor de moy, meschant que tu es !

FRONTIN.

Pardonnez-moy.

SEVERIN.

Pourquoy done ne pleures-tu ?

FRONTIN.

Pource que j'espère que les retrouverez.

SEVERIN.

Dieu le veulle, à la charge de te donner cinq bons sols !

1. Tu te moques.

FRONTIN.

Venez disner. Dimanche, vous les ferez publier au prosue<sup>1</sup>, queleun vous les rapportera.

SEVERIN.

Je ne veux plus boire ne manger ; je veux mourir ou les trouver.

FRONTIN.

Allons, vous ne les trouvez pas pourtant, et si ne disnez pas.

SEVERIN.

Où veux-tu que j'alle ? au lieutenant criminel ?

FRONTIN.

Bon !

SEVERIN.

Afin d'avoir commission de faire emprisonner tout le monde ?

FRONTIN.

Encor meilleur ! Vous les retrouverez. Allons, aussi bien ne faisons-nous rien icy.

SEVERIN.

Il est vray, car encor que quelqu'un de ceux-là les eust, il ne les rendroit jamais. Jesus ! qu'il y a de larrons en Paris !

FRONTIN.

N'ayez pœur de ceux qui sont icy ; j'en respon, je les cognois tous.

SEVERIN.

Helas ! je ne puis mettre un pied devant l'autre ! O ma bourse !

FRONTIN.

Hoo ! vous l'avez ; je voy bien que vous vous moquez de moy.

SEVERIN.

Je l'ay voirement ; mais, hélas ! elle est vuide, et elle estoit plaine !

FRONTIN.

Si ne voulez faire autre chose, nous serons icy jusques à demain.

SEVERIN.

Frontin, ayde-moy, je n'en puis plus. O ma bourse ! hélas ! ma pauvre bourse !

## ACTE QUATRIÈME

## SCÈNE I

FORTUNE, DESIRÉ.

FORTUNE.

Où diable estiez-vous, que je ne vous ay pas ven ?

DESIRÉ.

En un endroit où je voyois tout sans estre aper-

1. Les choses perdues se publiaient alors au prosue, du haut de la chaire.

ce, encor qu'il regardast plus de cent fois à l'entour de luy.

FORTUNÉ.

O le grand plaisir !

DESIRÉ.

Grand plaisir pour moy.

FORTUNÉ.

Par mon ame, vous avez rencontré une bonne aventure, non pour avoir trouvé deux mille escus, car, encore qu'ils soient en vostre puissance, je ne pense pas que les vouliez retenir, cognoissant à qui ils appartiennent, combien qu'aujourd'huy l'on n'ayt pas accoustumé rendre non-seulement ce que l'on trouve de l'antruy, mais ce que violement l'on a desrobé : car je sçay que voudrez vous monstrer homme de bien, tel que vous estes; mais je dy que rien ne vous pouvoit advenir plus à propos pour vous rendre joyssant de vos amours, par ce que, s'il sçavoit qu'avez ses escus, il n'auroit jamais patience qu'ils ne lui fussent rendus; ou n'en sachant rien, il sera beaucoup plus facile l'attirer à votre intention.

DESIRÉ.

Homme du monde n'en sçait rien que vous, vostre père et Frontin. A ceste cause, je vous prie les advertir qu'ils tiennent cela secret.

FORTUNÉ.

Je le feray; mais voyez mon père; laissez-moi un peu seul avecques luy.

DESIRÉ.

Je le veux bien; cependant je vas mettre ordre que cest argent soit un peu plus seurement que Severin ne l'avoit mis. A Dieu.

## SCÈNE II

HILAIRE, FORTUNE.

HILAIRE.

Fortuné m'a dict que je le trouveray icy.

FORTUNE.

Je vous ay obey, mon père.

HILAIRE.

Ho! tu as bien fait.

FORTUNÉ.

Que vous plaist-il me commander ?

HILAIRE.

Tu sçays qu'encores que je te puisse commander, je l'ay toujours prié, et n'y veux pas encore commencer, mais bien te veux-je advertir.

FORTUNÉ.

O Dieu! que ce soit chose que je puisse faire, afin que je ne tombe en desobeissance!

HILAIRE.

A ce que je voy, tu l'es imaginé ce que je veux dire.

FORTUNÉ.

Je pense que me voulez parler de mes amours.

HILAIRE.

Il est vray.

FORTUNÉ.

Mon père, je sçay que je faux<sup>1</sup> de ce costé-là, et d'autre part je cognois que je ne puis faire autrement, par ce qu'il m'estoit autant facile du commencement commettre ceste faute, comme maintenant il m'est malaisé, ains impossible y remédier, me trouvant enveloppé entre tant de filets, que je n'espère et ne veux en sortir que par la mort; car, comme pourray-je hayr qui m'ayme plus que soy mesme, et ne desirer celle où tend le parfait de tous mes desirs? Cognoissant mesmes qu'en tout le monde il n'y a fille, n'y eut oncques et n'y aura jamais (à mon jugement) qui se puisse parangonner<sup>2</sup> à elle en beauté, gentillesse, courtoisie et bonne grace, outre ce qu'elle n'est moins amoureuse de moy que moy d'elle. De manière que, quand il n'y auroit autre chose que cela, c'est assez pour contraindre et forcer mon liberal arbitre, lequel, toutefois, demeure libre, parce que je le veux ainsi, pour estre mon affection du tout arrestée en elle. A ceste cause, mon père, je vous supplie ne vous vouloir opposer à l'ardeur de mes flammes amoureuses, laquelle ne peut estre estaincte que par le temps; et j'en fais preuve certaine parce que vos commandemens, qui en toute autre chose me sçavent ployer à vostre volonté, demeurent en cest endroit plus mols que cire, et ma resolution plus dure que marbre. Bref, mon ame ne peut souffrir que j'espluche de trop près si c'est bien ou mal fait se retirer d'une telle entreprise; mais je sçay bien que j'ay je ne sçay quoy au cœur, qui continuellement me dict que je ne puis et ne dois manquer d'amitié à qui m'ayme de toute son affection.

HILAIRE.

Mon fils, j'ay pitié de toy, pour avoir moy-mesme autresfois essayé que c'est de l'amour; neantmoins, je penserois faire tort à mon devoir si en cecy je ne te disois mon advis, et ce que le monde en pense; aussi n'y a-il homme, tant meschant soit-il, qui se voulust amuser après une nommain, non seulement pour le respect de la religion, mais pour ce qu'il semble que l'on fait cela pour estre estimé d'avantage que les autres, ne cognoissant que ces deportemens desplaisent universellement à tous, parce qu'il n'y a chose qui rende l'homme plus odieux que quand, pour quelque particularité, il cherche différer des autres: outre ce qu'on ne doit faire si peu de cas de desbaucher une religieuse, qu'on n'ayt quelque esgard au lieu et à qui elle est vouée, si non pour l'amour de soy-mesmes, au moins pour la reverence d'antruy, pour ce que qui est en mauvaise opinion de tous est tellement hay, que, quand cecy ne rendroit jamais plus fâcheuse odeur que ceste cy d'estre hay et mal voulu, les hommes s'en donneroyent garde, se retirans de luy comme d'un pestiféré. Je ne parle du tort que se fait quiconque veut faire l'amour aux filles recluses, des dangers qu'ils encourent ordinaire-

1. Je m'égare.

2. Comparer.

ment, eschellant les murailles du couvent, syant les grilles de fer, sanltant du haut de la maison à sec, et forçant les portes, choses que l'on doit faire pour acquerir honneur et gloire, et non un si court plaisir qui tire après soy tant de longue penitence. A ceste cause, mon fils, tu feras bien convertir ceste amitié en une plus honorable, dont tu puisses retirer le plaisir d'un heureux contentement; car, graces à Dieu, je pense qu'il n'y a homme en ceste ville, j'entend de ma qualité, qui ne fust bien aise de te donner sa fille quand il te prendra envye de te marier, et il en est tantost temps, si tu veux que je puisse voir de tes enfants. Je ne regarde aux biens; ce m'est tout un, pourveu qu'elle te plaise et soit fille de bien, car en ce faisant je demeureray content et toy aussi.

FORTUNÉ.

Je ne seray jamais content si je n'ay mon Apolline, vous voulant bien dire que voz propos ont telle puissance qu'ils me font penser à ce à quoy je n'eusse jamais songé. Toutesfois, il me semble impossible me ponvoir destourner de la route que je scay qu'il faut que je suyve. Neantmoins, je vous prometz et jure par la reverence que je vous doy, et par l'amitié que je vous ay tousjours portée, que je feray tout ce que je pourray pour vous contenter, m'assurant que cy après vous aurez compassion de moy.

HILAIRE.

Cela ne te manquera point; je te veux ayder.

FORTUNÉ.

Voulez-vous de moy ce qui n'est en ma puissance?

HILAIRE.

Non, ny de toy ny d'autre; mais je te prie te laisser conseiller, d'autant que je scay que ce que tu trouves estrange et fascheux au commencement te sera enfin aysé et agreable, car telle est la nature des choses bien faictes. Je te le dy pour le bien que je te veux, joint aussi que je suis plus expérimenté en ces affaires que tu n'es pas.

FORTUNÉ.

Je feray ce qui me sera possible.

## SCÈNE III

SEVERIN, HILAIRE, FORTUNÉ.

SEVERIN.

Helas!

HILAIRE.

Qui est là qui se plaint?

SEVERIN.

Helas!

FORTUNÉ.

Qui diable est cestuy-là! Par ma conscience, c'est mon père Severin, qui célèbre les funerailles de ses deux mille escuz.

SEVERIN.

Il ne me failloit que cela. O fils du diable, né pour me faire mourir.

FORTUNÉ.

N'en parlez point, je vous prie, car vous gasteriez tout le mistère.

HILAIRE.

Je le veux ayder en ce qui me sera possible.

SEVERIN.

En un mesme jour j'ay perdu deux mille escuz, j'ay esté desnyaisé d'un ruby, trompé par Frontin et deshonoré par Urbain, de façon que je n'atten plus que la mort. O fortune, que tu es cruelle, quand tu delibères faire mal à quelcun! je n'ay jamais offensé que moy-mesme.

FORTUNÉ.

Il a esté adverty de la tromperie des esprits.

HILAIRE.

En effect, la chose a esté trop cuelle.

FORTUNÉ.

On ne pouvoit faire aultrement.

SEVERIN.

Combien m'eust-il esté meilleur dès le commencement laisser tout aller sans dessus dessous, et, s'il vouloit descendre, jouer, hanter les garces, le laisser faire à sa male heure! car aussi bien ne fait-il autre chose. Ce pendant je me tourmente, je me tue, et, pour le chercher et remedier à ses insolences et scandales, j'ay perdu mon tresor, sans lequel je pers l'envye de plus vivre.

HILAIRE.

Je suis marry de le voir ainsi: je le vas consoler.

FORTUNÉ.

Souvenez-vous de ne luy point parler de cet argent.

HILAIRE.

N'avez peur. Et bien! qu'avez-vous, qui lamentez si fort? Qu'y a-il de nouveau?

SEVERIN.

Comment, que j'ay! Tous les maux du monde se sont assemblez pour me tourmenter.

HILAIRE.

En verité, je suis marry de la perte qu'avez faicte et du train que mène Urbain, puis qu'il vous desplaist, encore qu'il faille que la jeunesse se passe.

SEVERIN.

Vous m'avez tousjours dict ainsi, et avez esté cause de ses desordres.

HILAIRE.

Ne m'injuriez point, car je ne vous dirois meshuy mot.

SEVERIN.

Oy, vous et Fortuné en avez esté cause.

FORTUNÉ.

Il ne luy en seroit que mieux si je l'avois conseillé.

1. Faisadant avec une échelle. Ce mot est dans Montaigne.

SEVERIN.

Mais qu'il face désormais ce qu'il voudra, pourvu que je retrouve mes escuz. Je luy lascheray tant la bride sur le col que peut-estre il s'en repentira.

HILAIRE.

Il les faut trouver. Mais vous avez esté un grand fol de mettre deux mille escuz en une bourse.

SEVERIN.

Chacun est sage après le coup, fors que moy, qui suis toujours fol, toujours malcontent, endurant mille peines et fâcheries par le plus grand ennemy que j'euz jamais au monde, et souffrant que Frontin se mocque de moi, me face croire que ma maison est plaine d'esprits, m'oste jusques à l'anneau de mes doigts et me face la fable de tout Paris.

HILAIRE.

Je vous donne le tort quant à cecy, d'avoir esté si simple que de le croire, et, si vous ne vouliez donner à Urbain dix ou douze escuz dont il avoit affaire, où vouliez-vous qu'il les print ?

SEVERIN.

Douze escuz ? Je ne veux qu'il ayt un denier de mon bien. J'en veux estre maistre tant que je vivray, et, après ma mort, je le laisseray à un autre.

FORTUNÉ.

Si aura-il pourtant, en despit de voz dentz, toujours cela sur et tant moins.

SEVERIN.

Hélas ! quand je pense à mes escuz, le cœur me crève, je perds l'entendement et suis tellement abattu que ne me puis soutenir.

HILAIRE.

Vous en avez occasion.

SEVERIN.

J'en veux aller faire une diligente perquisition, encor que je sache que je perdray mes peines.

HILAIRE.

Ce n'est pas mal advisé.

SEVERIN.

Puis je m'en iray tant pleurer en mon logis, que Dieu ou le diable auront pitié de moy.

HILAIRE.

Il ne faut pas dire ainsi.

FORTUNÉ.

Vistes-vous jamais un plus grand fol ?

HILAIRE.

Ma foy, il y a aussi assez de quoy faire desesperer tout un monde.

FORTUNÉ.

O Dieu ! que je fus heureux quand il me donna à vous, et qu'il vous pleut me recevoir et tenir pour vostre fils !

HILAIRE.

Mais qui est celle-là dont Urbain est amoureux ?

FORTUNÉ.

C'est une fort belle fille ; celui qui l'a fait avoir à Urbain m'a dict qu'elle est de ceste ville, et qu'après la mort de sa mère, son père, qui estoit de la religion<sup>1</sup>, voyant recommencer les troubles pour la quatriesme foys, se retira à la Rochelle<sup>2</sup>, laissant ceste fille en la garde d'une sienne parente, à laquelle il la recommanda, la priant en avoir soin comme de ses propres enfans, et que, s'il plaisoit à Dieu le ramener jamais en ceste ville, qu'il reconnoistroit les plaisirs qu'elle luy auroit faits. Or il y peut avoir deux ans dont je parle que ceste fille est demeurée en la garde de ceste parente, qui se tient en la mesme rue où demeure ce bon frippon de Ruffin. Advint un jour que mon frère, passant par là, vid Feliciane (ainsi a nom la fille) sur le pas<sup>3</sup> de l'huis de la maison, se jouant avec ses compagnes, laquelle lui pleut tant que dès lors il en devint si fort amoureux que depuis il n'a cessé de chercher les moyens comme il en pourroit joyr. En fin, se souvenant de Ruffin, qui est homme de plaisir, s'advisa l'employer, se persuadant qu'à cause du voisinage il pourroit faire quelque chose, comme il a fait ; toutesfois avec les plus grandes peines du monde, tellement que, jusques aujourd'huy, Urbain ne pouvoit encores qu'en esperer ; neantmoins, ce galant de Ruffin, pour gagner dix escuz qui luy estoient promis, y employa si bien tous ses cinq sens, et a tellement poursuiuy sa batterie, que finalement la fille s'est rendue à composition, de mode qu'il l'a aujourd'huy livrée entre les bras de mon frère.

HILAIRE.

Et le père, quel homme est-ce ?

FORTUNÉ.

C'est un bien riche marchand, qu'on dict avoir vaillant plus de cinquante mille francz, et n'a enfans que ceste-cy.

HILAIRE.

N'a-il point esté tué ?

FORTUNÉ.

Non, car son serviteur est aujourd'huy arrivé, qui dict que son maistre, père de la fille, sera tantost icy, ou demain au matin.

HILAIRE.

Or bien, je m'en vas faire un tour jusques icy près.

FORTUNÉ.

Vous plaist-il que je vous face compagnie ?

HILAIRE.

Non ; fay tes affaires et pense à faire ce que je l'ay dict, si tu desires me contenter.

FORTUNÉ.

Voyez quelle puce mon père m'a mise en l'oreille ! Si je desire le contenter ! luy qui m'a toujours rendu très content, me laissant despendre,

1. Calviniste.

2. On sait que c'était la place principale, le quartier général des huguenots.

3. Le seuil.

jouer, faire l'amour, bref tout ce que j'ay voulu, et en ce où j'ay manqué de moy-mesme à moy-mesme, m'en a fait souvenir, afin qu'en rien je n'aye faute de plaisirs, maintenant me requiert que je luy face un seul plaisir, qui n'est en ma puissance pouvoir faire. O malheur! n'estois-je pas assez tourmenté par la douleur que je souffre, craignant à toute heure qu'elle accouche, sans y adjoindre ceste autre icy? L'amitié et l'affection me desmembrent et deschirent de toutes parts, dont j'endure une si extreme passion, que celle que souffre un pauvre patient tiré à quatre chevaux ne scauroit estre plus grande.

## SCÈNE IV

PASQUETTE SERVANTE; FORTUNÉ.

PASQUETTE.

Par mon enda, mon maistre en a ce qu'il luy en fault.

FORTUNÉ.

O Dieu, secourez-moy!

PASQUETTE.

Tant y a que je voudrois qu'il fust mon amoureux.

FORTUNÉ.

Helas! Je suis descouvert.

PASQUETTE.

Je le ferois courir après moy cent mille fois en une heure.

FORTUNÉ.

C'est ceste badine de Pasquette. Hé! sotté, qu'est-ce que tu vas grommetant entre tes dents?

PASQUETTE.

Je dis que, si j'estois vostre amourouse, je vous traicterois plus doucement que ne fait Apoline.

FORTUNÉ.

Ne parle point d'Apoline qu'en toute reverence. Mais que fais-tu icy à ceste heure?

PASQUETTE.

Où m'avez-vous envoyée?

FORTUNÉ.

Quoy! Es-tu desjà de retour?

PASQUETTE.

Vous le voyez, on ne trouve guère de Pasquettes.

FORTUNÉ.

Mesmement de belles comme toy.

PASQUETTE.

Je suis belle à qui je plais; si ce n'est à vous, je n'en puis mais. Vous ne cesserez jamais de me dire injure.

FORTUNÉ.

Je ne dis que la vérité. Viens çà, Pasquette: va au logis, j'y serai aussitost que toy. Mais non; escoute: retourne au monastère, et dy à la maistresse d'Apoline que je la prie me mander en quel

estat se trouve son escholière, et que diet l'abbesse; puis me revien incontinent trouver.

PASQUETTE.

Mon Dieu! que c'est une grande peine que de servir en ceste ville; maintenant que je suis tant lasse que je n'en puis plus, il fault que je retourne en ceste religion, et puis, quand je seray de retour, il me faudra retourner d'un autre costé, et puis d'un autre; voilà comme j'en suis. Il ne faut pas que je pense tant que le jour dure avoir un demy quart d'heure de repos; mais ce ne seroit rien s'il ne me failloit encores estre debout toute nuit. Au moins, si on faisoit en ceste ville la feste du temps passé, que les serviteurs et servantes estoient huit jours entiers les maistres, et les maistres les serviteurs! Dieu sçait comme je me donneroie du bon temps, comme je ferois de la madame! Je me ferois apporter à boire et à manger au liet, d'où je ne bougerois que les huit jours ne fussent passez: ainsi je ne porterois tant de lettres, je ne ferois tant de messages et ne courrois plus si souvent d'une part et d'autre. Il est vray aussi que cependant je ne verrois pas le ramonneur de ma cheminée, mais ce seroit tout un; huit jours sont bien tost passez; je le trouverois meilleur après. Mais je demeure trop; laissez-moy aller où l'on m'envoie, devant que mon jeune maistre retourne: car les amoureux ont tant d'épines aux pieds qu'ils ne peuvent demeurer en une place.

## SCÈNE V

GERARD, VIELLARD.

O douce paix, repos des affligés, tu es finalement venue et as amené avecques toy mon aise, mon bien et mon contentement, puis que, sous la protection de ta sainte sauve-garde, je puis, sans crainte et en toute seureté, reveoir le toit de ma maison, rentrer en la possession de mes biens et heritages, joyr de la presence de mes amis et parens, et surtout veoir ma chère Feliciane, le seul desir de mes affections et l'unique espoir et consolation de ma vieillesse. Mais que me promets-tu? que sçay-je si pendant mon absence quelqn'un l'a subornée et ravé l'honneur de son honnesteté? O Dieu! destourne de ma maison ce malencontre, et me fay ceste grace, je te supplie, que je puisse embrasser ma fille saine, et que sa chaste pudicité luy soit demeurée sauve et entière.

## SCÈNE VI

PASQUETTE, HILAIRE.

PASQUETTE.

Je veux laisser aller cestuy-là. Oh! Fortuné deviendra fol d'avoir un si beau petit enfant. Les religieuses me disent qu'il en sera fesché, je n'en sçay rien; si luy en vay-je porter les nouvelles, et

1. Allusion aux *Saturnales* romaines, pendant huit jours du mois de décembre.

demandeur mon vin. Pourquoi ne seroit-il bien aise d'avoir un petit garçon ? C'est luy qui l'a fait ! Oy, mais c'est d'une nonnain. Et bien ! en vault-il pis ? Je croy qu'elles n'en parlent que par envie ; elles font un bruit et bourdonnent par ce convent, qu'il semble que ce soit un jetton<sup>1</sup> de mouches à miel ; mais l'abbesse est plus endiablée que les autres ; elle dict qu'elle le fera excommunier noir comme la cheminée. Elle fera ce qu'elle voudra, mais je sçay bien qu'elle ne peut faire que sœur Apoline n'ayt fait un enfant : quant au reste, ce ne sont que bayes. Mais que attend-je que je ne le vas dire à Fortuné ? Ha ! voicy son père ; je ne sçay si je l'en dois advertir.

HILAIRE.

Il me semble que voilà Pasquette.

PASQUETTE.

Mais elles m'ont defendu de le dire à autre qu'à Fortuné.

HILAIRE.

Pasquette ! ô Pasquette !

PASQUETTE.

Que feray-je ? Encore faut-il qu'il le sçache.

HILAIRE.

Es-tu sourde ?

PASQUETTE.

Par ma fy, je luy diray.

HILAIRE.

Que me diras-tu ?

PASQUETTE.

Que Fortuné...

HILAIRE.

Qu'a-il fait ?

PASQUETTE.

A eu...

HILAIRE.

Quoy ?

PASQUETTE.

Un enfant.

HILAIRE.

De qui ?

PASQUETTE.

De la nonnain.

HILAIRE.

A la malheure que Dieu luy envoie !

PASQUETTE.

Monsieur, pardonnez-moy, elles m'avoient defendu vous le dire.

HILAIRE.

Que sçais-tu si elle est acouchée ?

PASQUETTE.

Je le sçay bien.

HILAIRE.

Comment ?

PASQUETTE.

Je viens de là, où j'ai veu l'enfant et la mère qui l'a fait. A raison de quoy tout le monastère est en trouble ; mais, par la croix que voilà, Monsieur, vous ne vistes jamais un plus beau petit garsonnet.

HILAIRE.

Est-il vray ? O Hilaire, tes conseils ont esté trop tardifs.

PASQUETTE.

J'ay seeu plustôt qu'elle estoit acouchée que je n'ay esté advertie de sa grossesse.

HILAIRE.

Va au logis, bavarde, et garde d'en sonner mot à personne.

PASQUETTE.

Le diray-je pas à Fortuné ?

HILAIRE.

Moins qu'à pas un.

PASQUETTE.

Si faut-il qu'il pourvoye d'une nourrisse et de langes.

HILAIRE.

J'y pourvoiray.

PASQUETTE.

S'il me void, encore faudra-il que je luy dise quelque chose ?

HILAIRE.

Ne te monstre pas.

PASQUETTE.

Pourquoy ? il ne me donneroit pas mon vin.

HILAIRE.

O Fortuné ! tu me devois dire qu'elle estoit preste à acoucher, sans te vituperer et ce monastère ! J'eusse esté trop heureux si cecy ne me lust advenu ! Mais quoy, la jeunesse fait toujours quelque desordre. Je vay parler à l'abbesse pour particulièrement sçavoir que c'en est, afin d'y remédier au mieux qu'il me sera possible.

## ACTE CINQUIÈME

## SCÈNE I

GERARD, RUFFIN.

GERARD.

Miserable que je suis ! Hélas ! j'estois retourné en ma maison pensant joyr des doux fruits de la paix, et j'ay trouvé une plus cruelle guerre que la précédente ! O Dieu, que n'ai-je esté fait le but d'un coup de harque-bouzade, ou que les voleurs ne m'eussent esgorgé par les chemins, puis que j'ay perdu mon honneur en la perte de ma fille, qui s'est perdue elle mesme ? O fortune, estois-tu point assez soulle de me tourmenter, sans adjoûter en-

1 Essaim.

cor ce malheur à mes misères ? Hélas ! je me suis hasté pour trouver ce que je ne cherchois point ! Je suis perdu, je suis ruiné, ayant perdu l'espoir de ma consolation ; aussi ne me reste-il plus qu'un désir, contraire à celui que j'avois paravant : car, comme je souhetois veoir ma fille saine et plaine de vie, je souhette maintenant la veoir ensevelie en un cercueil, ou qu'elle fust morte si tost qu'elle a esté née, car (encores qu'elle me soit unique) je n'aurois pas tant de regret à sa mort que j'ay à son honneur perdu. Je me doute bien que ce belistre de Ruffin me l'aura desbauchée : toutesfois, il faut que j'avalle cela doux comme lait, ne luy en osant parler, crainte que, mouvant trop ceste ordure, l'odeur ne se respande d'avantage parmy le peuple, et que ce qui n'est sçu que d'un ou de deux devienne la fable du commun. Ce n'est mal faict s'ayder de son ennemy en temps de nécessité. Il me promet mons et vauz : je ne puis faillir de l'escouter. Mais le voicy ! Hélas ! Ruffin, te croiray-je, et que du jourd'uy seulement elle est hors de la maison ?

RUFFIN.

Oy, par l'ame qui repose dans ce corps ; et vous veulx bien dire d'avantage, qu'elle est avec un jeune homme qui ne l'ayme moins que soy-mesme : aussi luy a-il juré qu'il n'esponseroit jamais autre qu'elle, et je croy que c'en fust desjà faict, n'entst esté l'avarice de son père, qui ne le vent pas avancer d'un lyard, combien qu'il soit riche de plus de vingt mille frans, tant il est marran et taquin, qui me faict penser que, si vous voulez donner une bonne somme de deniers en mariage à vostre fille, que la luy ferez espouser, chose qui retournera au grand honneur de vous et d'elle, effaceant par là tout ce qui a esté faict cy-devant.

GERARD.

Qu'il ne tienne à de l'argent, si tu penses que cela se puisse faire.

RUFFIN.

L'argent peut tout, principalement envers ce viel avaricieux.

GERARD.

Dieu le veuille ! Mais je ne puis penser qu'un jeune homme s'accorde jamais espouser une fille dont il a usé comme d'une putain.

RUFFIN.

Oh ! il scait bien qu'elle n'a jamais bougé de la maison, et que homme ne l'a oncques touchée que luy.

GERARD.

S'il est ainsi, l'argent ne luy manquera, car, Dieu merey, j'en ay assez. Mais je la voudrois bien veoir.

RUFFIN.

Elle est icy dedans, venez. Tic, tac, holà ! J'enten je ne sçay qui.

## SCÈNE II

SEVERIN, RUFFIN, GERARD.

SEVERIN.

Qui est là ?

RUFFIN.

Amys.

SEVERIN.

Qui me vient destourner de mes lamentations ?

RUFFIN.

Seigneur Severin, bonnes nouvelles.

SEVERIN.

Quoy ? elle est trouvée ?

RUFFIN.

Oy.

SEVERIN.

Dieu soit loué ! le cœur me saute de joie.

RUFFIN.

Voyez, il fera ce que vous voudrez.

SEVERIN.

Pense si ces nouvelles me sont agreables. Qui l'avoit ?

RUFFIN.

Le sçavez-vous pas bien ? C'estoit moy.

SEVERIN.

Et que faisois-tu de ce qui m'appartient ?

RUFFIN.

Devant que je la livrasse à Urbain, je l'ay eue quelque peu en ma maison.

SEVERIN.

Tu l'as donc baillée à Urbain ? Or fay te la rendre et me la rapporte, ou tu la payeras.

RUFFIN.

Comme voulez-vous que je me la face rendre, s'il ne la veut pas quitter ?

SEVERIN.

Ce m'est tout un, je n'en ay que faire ; tu as trouvé deux mille escus qui m'appartiennent, il faut que tu me les rende, ou par amour ou par force.

RUFFIN.

Je ne sçay que vous voulez dire.

SEVERIN.

Et je le sçay bien, moy. Monsieur, vous me serez tesmoin comme il me doit bailler deux mille escus.

GERARD.

Je ne puis tesmoigner de ce cy, si je ne voy autre chose.

RUFFIN.

J'ai peur que cestuy soit devenu fol.

SEVERIN.

O effronté ! tu me disois à ceste heure que tu avois trouvé les deux mille escus que tu sçais que



j'ay perdus, puis tu dis que tu les as baillez à Urbain, afin de me les rendre. Mais il n'en ira pas ainsi : Urbain est emancippé, je n'ay que faire avecques luy.

RUFFIN.

Seigneur Severin, je vous enten : nous sommes en equivoque : car, quant aux deux mille escus que dictes avoir perdus, je n'en avois encores oy parler jusques icy, et ne dis que je les ay trouvez, mais bien que j'ay trouvé le père de Feliciane, qui est cest homme de bien que voicy.

GERARD.

Je le pense ainsi.

SEVERIN.

Qu'ay-je affaire de Feliciane ? Vostre male peste, que Dieu vous envoie à tous deux, de me venir rompre la teste avec vos bonnes nouvelles, puis-que n'avez trouvé mes escus !

RUFFIN.

Nous disions que sciez bien ayse, que vostre fils doit estre gendre de cest homme de bien.

SEVERIN.

Allez au diable, qui vous emporte, et me laissez icy !

RUFFIN.

Escoutez, seigneur Severin, escoutez. Il a fermé l'huis.

GERARD.

Ruffin, j'ai pœur que tu ne me trompes ; je te dis que tu me mènes veoir ma fille, et tu me mènes veoir un fol.

RUFFIN.

Je ne sçay que diantre il a trouvé aujourd'huy, il n'y a pas encor longtemps qu'il me parloit de ne sçay quels esprits. C'est le père de l'amy à vostre fille.

GERARD.

Ma foy, voilà un gentil personnage ! Est-elle leaus ?

RUFFIN.

Je pense que non, puisqu'il y est ; mais voicy qui nous en sçauroit bien dire des nouvelles.

### SCÈNE III

RUFFIN, FRONTIN, GERARD.

RUFFIN.

Nous sçauroids-tu enseigner où est l'rbain et Feliciane ?

FRONTIN.

Ah glouton !

RUFFIN.

Parle, où sont-ils ?

FRONTIN.

Au liet.

GERARD.

Je commence à me repentir d'estre venu icy.

FRONTIN.

Qu'en veux-tu faire ?

RUFFIN.

Voicy le père de Feliciane, qui la voudroit bien veoir.

FRONTIN.

A la bonne heure ! Elle desire aussi le veoir, car elle a sçu qu'il estoit venu ; mais elle ne veut retourner à la maison, et, si vous en parlez à Urbain, vous le ferez devenir fol, car en despit de tout le monde il la veut espouser.

GERARD.

Il n'y a chose qui ne se fasse. Je te prie me mener où elle est, car je meurs d'envie de la veoir.

FRONTIN.

Ils sont chez le seigneur Hilaire. Allons par de çà ; nous entrerons par l'huis de derrière.

### SCÈNE IV

FORTUNÉ, DESIRE.

FORTUNÉ.

Ne vous souciez, je feray pour vous envers mon père comme je voudrois qu'on fist pour moy, prenez seulement courage, tout se portera bien.

DESIRE.

Je vous prie, parce que je suis reduict à ces termes que je ne puis plus vivre si je n'obtiens ce desir.

FORTUNÉ.

Laissez-moy faire : je vous promets que je luy en parleray d'avant que je soupe.

DESIRE.

A Dieu done, Monsieur, je me recommande à vous.

FORTUNÉ.

Je n'ay pas dict à ceste sote qu'elle revint, voilà pourquoy elle ne se haste pas. Que c'est grand pitié de l'indiscretion des serveurs ! Il me prend quelquefois envye de me servir moy-mesme. Elle s'amuse quelque part, car il faut que ces causeuses de femmes babillent tousjours. Il vaut mieux que j'alle au-devant d'elle ; mais voicy mon père : d'où vient-il ?

### SCÈNE V

HILAIRE, FORTUNÉ.

HILAIRE.

Il me tarde que je trouve Fortuné.

FORTUNÉ.

Il me semble que c'est luy ; toutesfois je n'en suis bien assureé.

HILAIRE.

Je ne sçay si je luy dois dire que c'en est fait, ou qu'elle est presté d'acoucher.

FORTUNÉ.  
C'est luy-mesme.

HILAIRE.  
Où le pourray-je trouver ?

FORTUNÉ.  
Je veux entendre qu'il dict.

HILAIRE.  
Je vas veoir s'il est en la maison.

FORTUNÉ.  
Bonsoir, mon père.

HILAIRE.  
O Fortuné! je te cherchois; j'ai des nouvelles à te dire.

FORTUNÉ.  
Dieu me soit en aide!

HILAIRE.  
Et peut-estre les meilleures que tu puisses recevoir, s'il est vray ce que naguères tu m'as dict.

FORTUNÉ.  
Quoy! Apoline a-elle eu congé sortir hors du convent ?

HILAIRE.  
C'est chose meilleure.

FORTUNÉ.  
Qu'elle n'est pas grosse ?

HILAIRE.  
Encores meilleure.

FORTUNÉ.  
Et quoy! meilleure? Je ne puis imaginer rien de meilleur.

HILAIRE.  
Apoline a fait un beau petit garçon.

FORTUNÉ.  
O chetif que je suis! Voilà la pire nouvelle que j'eusse peu recevoir.

HILAIRE.  
Laisse-moy dire: et, parce qu'elle n'est religieuse, d'autant qu'elle n'a encor fait profession, comme tu sçais, l'abbesse veut que tu l'espouses.

FORTUNÉ.  
Vous vous moquez de moy.

HILAIRE.  
Il est vray ce que je te dis, à ceste condition que la moitié de la succession demeurera au convent et l'autre moitié sera tienne, qui sont environ dix-huit mille francs.

FORTUNÉ.  
Cecy me semble si grand chose que j'ay peine à le croire.

HILAIRE.  
Haa! penses-tu que je me veulle moquer de toy en choses de si grande consequence? Je te dis d'avantage que, quand tu ne la voudrois espouser, ou t'y contraindroit, car tu ne l'en pourrois sauver.

FORTUNÉ.  
Je vous croy, O Dieu! que je suis heureux! se porte-elle bien, au moins ?

HILAIRE.  
Très-bien.

FORTUNÉ.  
Et qui a moyenné cela ?

HILAIRE.  
Moy-mesmes: car, si tost que j'ay esté adverty qu'elle estoit acouchée, je suis allé parler à l'abbesse, que j'ay trouvée du commencement plus fière qu'un lorceau; mais, quand j'ay eu parlé à elle, je l'ay fait devenir plus douce qu'un agneau, et avons conclud cest affaire.

FORTUNÉ.  
Helas! mon père, je vous suis en cecy aultant redevable comme si de rechief vous m'aviez adopté.

HILAIRE.  
Demain je l'envoyeray querir, car elle n'est pas bien là.

FORTUNÉ.  
O Dieu! quel changement est-ce-cy? J'étois le plus malheureux du monde, et craignois d'heure en heure l'estre encore d'avantage; et en un moment je suis devenu tant heureux que je ne changerois mon heur à un royaume.

HILAIRE.  
Il se faut contenir, et regarder de ne faire plus ces folies: car, si ceste-cy a reussy selon ton intention, c'est par hazard.

FORTUNÉ.  
Par hazard? Non, mais par vostre prudence et bon advis, qui doublement me rendent vostre obligé: premierement pour m'avoir delivré de la plus grande douleur et angoisse que j'euz onques, secondement pour m'avoir fait un tel plaisir qu'autre que Dieu ne m'en sçauroit faire un plus grand.

HILAIRE.  
C'est trop parlé; il faut seulement que tu penses à te resjouir avec ton Apoline, puis qu'elle te plaist tant, et faire en sorte que ma bonté ne l'entretienne en desbauches, mais qu'elle serve à augmenter ton bien et ton honneur.

FORTUNÉ.  
Je m'y efforceray de tout mon pouvoir. Je sçay bien que la jeunesse ne me fera (comme par le passé) decliner de la ferme et bonne intention que j'ay de me bien gouverner et vous obeyr.

HILAIRE.  
Tu cognois si je sçay excuser la jeunesse.

FORTUNÉ.  
Je n'en ignore, pour l'avoir epruvé assez souvent. Je ne veux faire comme beaucoup du jour-d'huy, qui en leur prosperité ne se souviennent de leurs parens et amys; ains ores que je j'ay ce que je demande, je me veux souvenir de mes amys, principalement de Desiré, qui m'a affectionnement

prié vous supplier faire en sorte que, par le moyen des escuz qu'il a trouvez, il puisse espouser ma sœur Laurence; et, vrayment, son desir n'est qu'honneste.

HILAIRE.

S'il veult mettre les deniers entre mes mains, je m'oblige les marier ensemble.

FORTUNÉ.

Il en rendra la moitié, l'autre sera pour son mariage.

HILAIRE.

Oh! voilà autre langage: je ne pense pas que Severin luy veuille bailler mille escuz.

FORTUNÉ.

Le père de luy ne veut qu'il l'espouse autrement.

HILAIRE.

Voilà le point! Tu sçais qu'il est plus mal'aisé ti-rer un liard des mains de Severin qu'oster la mas-sue à Hercules. Toutesfois, je luy en parleray. Je suis heureux à faire mariages.

## SCÈNE VI

FRONTIN, FORTUNE, HILAIRE.

FRONTIN.

Il semble que le mal'heur veulle que, quand on a affaire de quelcun, on ne le puisse jamais trouver.

FORTUNÉ.

Je gage qu'il nous cherche.

FRONTIN.

Il n'est pas au logis.

HILAIRE.

Appelle-le.

FORTUNÉ.

Frontin! ô Frontin!

FRONTIN.

J'enten la voix de Fortuné.

FORTUNÉ.

Où regardes-tu? Nous voicy.

FRONTIN.

Ha! Messieurs, je vous cherchois.

FORTUNÉ.

Qu'y a-t-il de nouveau?

FRONTIN.

Bonnes nouvelles: le père de Feliciane est ar-rivé, lequel après avoir esté deüement informé des deportemens de sa fille, qu'il a baisée et re-baisée plus de mille fois, a prié Urbain, puis qu'il avoit cueilly la fleur de sa virginité, de l'espouser, et il luy baillera en mariage quinze mil francz, ce qu'il a accordé, et est Urbain tant transporté de joye qu'il semble qu'il soit fol; il ne craint si-non que son père ne s'y veuille accorder. Toutes-fois, afin de l'y faire consentir, il delibère luy donner deux mille escuz du bien de la fille, au lieu des deux milles qu'il a perduz. A ceste cause, il m'a envoyé par devers vous, pour vous prier en

porter la parole à son père et le convertir à cela, s'il est possible.

HILAIRE.

Si ce que tu dis est veritable, il ne luy faudra guères tirer l'oreille, car deux mille escuz le fe-roient marier luy-même.

FRONTIN.

Il est comme je le vous dy.

HILAIRE.

Qu'il ne se mette point en peine: il ne faut qu'il s'eslargisse tant en promesses; je luy feray faire à moins. Mais il me semble qu'Urbain devoit venir jusques icy.

FRONTIN.

Il n'a peu, et voudroit que ce fust vous qui en parlast à son père.

HILAIRE.

Cecy avancera les affaires de Desiré, car Severin consentiroit à sa mort mesme, pourveu qu'il eust ses deux mille escuz. Or Desiré les luy rendra, et Urbain en baillera mille à Desiré pour la dot de sa sœur; ainsi et l'un et l'autre seront contens.

FRONTIN.

C'est bien advisé. Envoyez done, s'il vous plaist, querir Desiré, et en allons dès maintenant parler à Severin, afin que d'un train nous puissions faire trois paires de nopces.

HILAIRE.

Frontin, va dire à Desiré qu'il vienne parler à moy et qu'il m'apporte les deux mille escuz.

FORTUNÉ.

Va, il sera en son logis.

FRONTIN.

J'y vas.

FORTUNÉ.

L'aventure d'Urbain a esté bien grande, quand, après qu'il a eu jouy d'une fille, il a trouvé qui luy donne quinze mille francz. Mais quelle aven-ture a esté plus grande que la mienné? Bref, il vaut mieux une once de fortune qu'une livre de sagesse.

HILAIRE.

Urbain craint que son père n'en soit pas con-tent; mais, quand il entendra parler de quinze mil francz, il luy tardera tant, qu'une heure luy durera mille années.

FORTUNÉ.

Je le pense, mais il faut premièrement parler de Desiré.

HILAIRE.

Aussi feray-je.

## SCÈNE VII

DESIRÉ, FRONTIN, FORTUNÉ, HILAIRE.

DESIRÉ.

Où dis-tu qu'ils sont?

FRONTIN.

Les voilà.

FORTUNÉ.

Voicy Desiré. Desiré, nous vous voulons marier avec Laurence.

DESIRÉ.

Je ne desire autre chose. Voicy les escuz de Severin, et vous jure que, quant à moy, j'ayme et cherche la fille, et non ses biens : mais il faut que j'obeisse à mon père, qui m'a exprès commandé ne traiter rien avec elle sans cela.

HILAIRE.

Nous le sçavons bien. Allons parler à Severin, car sans luy on ne peut rien faire. Quant à vous, Desiré, allez querir vostre père et le menez en ma maison, où je me rendray incontinent avec la compagnie, et là nous traiterons de tout à la fois.

DESIRÉ.

J'y vas. Ce pendant, Monsieur, je vous prie vous souvenir de moy.

HILAIRE.

Ne vous souciez, laissez-moy faire. Et toy, Frontin, va mettre ordre à la cuisine, car nous soupèrons tous chez moy.

FRONTIN.

Que diray-je à Urbain ?

HILAIRE.

Rien : je parleray à luy.

FRONTIN.

Il sera faict.

HILAIRE.

Fortuné, hurte à la porte.

FORTUNÉ.

Tie, tac, toc.

HILAIRE.

Frappe plus fort !

FORTUNÉ.

Tie, tac, tie, toc.

## SCÈNE VIII

SEVERIN, HILAIRE, FORTUNÉ.

SEVERIN.

Qui est là ?

HILAIRE.

Mon frère, ouvrez.

SEVERIN.

On me vient icy apporter quelques meschantes nouvelles.

HILAIRE.

Mais bonnes : vos escuz sont retrouvez.

SEVERIN.

Dictes-vous que mes escuz sont retrouvez ?

HILAIRE.

Oy, je le dy.

SEVERIN.

Je crain d'estre trompé comme auparavant.

HILAIRE.

Ils sont icy près, et devant qu'il soit long temps vous les aurez entre voz mains.

SEVERIN.

Je ne le puis croire, si je ne les voy et les touche.

HILAIRE.

D'avant que vous les ayez, il faut que me promettiez deux choses : l'une, de donner Laurence à Desiré ; l'autre, de consentir qu'Urbain prenne une femme avec quinze mil livres.

SEVERIN.

Je ne sçay que vous dictes : je ne pense à rien qu'à mes escuz, et ne pensez pas que je vous puisse entendre si je ne les ay entre mes mains ; je dy bien que, si me les faictes rendre, je feray ce que vous voudrez.

HILAIRE.

Je le vous prometz.

SEVERIN.

Et je le vous prometz aussi.

HILAIRE.

Si ne tenez vostre promesse, nous les vous osterons. Tenez, les voilà.

SEVERIN.

O Dieu ! ce sont les memes ! Helas ! mon frère ! que je vous ayme ! Je ne vous pourray jamais recompenser le bien que vous me faictes, deussé-je vivre mille ans.

HILAIRE.

Vous me recompenserez assez si vous faictes ce dont je vous prie.

SEVERIN.

Vous m'avez rendu la vie, l'honneur et les biens que j'avois perduz avec cecy.

HILAIRE.

Voilà pourquoi vous me devez faire ce plaisir.

SEVERIN.

Et qui me les avoit desrobez ?

HILAIRE.

Vous le sçavez après ; respondes à ce que je demande.

SEVERIN.

Je veux premierement les compter.

HILAIRE.

Qu'en est-il besoin ?

SEVERIN.

Ho ! o ! S'il s'en falloit quelcun ?

HILAIRE.

Il n'y a point de faute, je vous en respond.

SEVERIN.

Baillez-le-moy donc par escrit.

FORTUNÉ.

Oh ! quel avarecieux !

HILAIRE.

Voyez! il ne me croira pas.

SEVERIN.

Or sus, c'est assez: votre parole vous oblige; mais que dites-vous de quinze mille francs?

FORTUNE.

Regardez s'il s'en souvient!

HILAIRE.

Je dy que nous voulons, en premier lieu, que baillez votre fille à Desiré.

SEVERIN.

Je le veux bien.

HILAIRE.

Après, que consentiez qu'Urbain espouse une fille avec quinze mille francs.

SEVERIN.

Quant à cela, je vous en prie; quinze mille francs! il sera plus riche que moy.

HILAIRE.

Et Urbain est content vous donner mille escus pour bailler à votre fille, afin que ne desboursiez rien.

SEVERIN.

Cela me semble le meilleur du monde.

HILAIRE.

Vous semble-il rien d'avoir aujourd'huy gagné sept mille escus?

SEVERIN.

Comment, sept mille?

HILAIRE.

Deux mille qu'avez retrouvez et cinq mille qu'on baille à Urbain.

SEVERIN.

Faictes comme vous l'entendez.

HILAIRE.

Je veux, quoy qu'il en soit, que cela se face.

SEVERIN.

Nous ferons donc deux mariages tout à la fois?

HILAIRE.

Voire trois, car j'ay marié Fortuné.

SEVERIN.

Avec-qui?

HILAIRE.

Je vous le diray en allant.

SEVERIN.

J'en suis bien ayse, vrayement: bon prou luy face.

HILAIRE.

Allons, car les autres sont en mon logis qui m'attendent.

FORTUNÉ.

Encores faut-il envoyer querir ma sœur Laurence.

SEVERIN.

Elle sera demain icy: je l'envoycray en vostre maison, où nous ferons le festin, s'il vous plaist: car la mienne est tant mal commode qu'on n'y sçauroit danser, baller, ny faire rien de bon.

HILAIRE.

Je vous enten; bien, bien, je suis content. Al-lons.

FORTUNE.

Messieurs et dames, vous voyez que c'en est: on ne peut faire le festin à ce soir, pource que Laurence est encor au village, et mon Apoline en couche. Voilà pourquoy je vous supplie nous excuser et faire signe si la comédie vous a plu. A Dieu, je me recommande.

## NOTICE SUR ODET DE TURNÈBE

Il naquit avec un beau nom, et pour ainsi dire en pleine aristocratie littéraire. Il en fut digne. Sa comédie des *Contens* lui suffirait comme titre à cette noblesse des lettres, qu'il tenait de son père, le célèbre Adrien Turnèbe, ou Tournebu, un de nos premiers professeurs royaux en langue grecque, directeur de l'Imprimerie royale, à ses commencements, et, avant tout, un des hommes dont le savoir aida le mieux aux progrès en France des deux littératures, la grecque et la latine, d'où sortit notre Renaissance.

Turnèbe s'était marié tard à Magdeleine Clément. Il n'avait pas moins de quarante-un ans, quand ce fils, son aîné, lui naquit le 23 novembre 1553. Il le dressa de bonne heure aux études, qui étaient sa vie, mais il ne put l'y guider longtemps. En 1665, il mourut lorsqu'Odet n'avait pas encore treize ans.

La plupart des œuvres du père restaient à publier. La femme et les amis s'en chargèrent. L'enfant même fut de ce pieux travail. C'est lui, qui de son latin de quatorze ans, aussi élégant et aussi ferme que celui d'un maître, écrivit en 1567 l'épître dédicatoire mise en tête des *Commentaires* de Turnèbe sur les *Discours* de Cicéron, de *Lege agraria*.

Plus tard, dix ans après, il se donna le même soin pour le commentaire de son père sur Horace. On n'a pas autre chose de lui dans cette langue latine qu'avait si bien parlée Turnèbe, et qui lui était à lui-même comme une langue paternelle. Le français, que des maîtres, philosophes ou poètes, tiraient alors de son enfance, pour en faire un digne rival de ce langage du savoir et de l'esprit, l'attirait davantage.

Il s'y donna tout entier. Devenu avocat au Parlement de Paris, il sut le parler avec une élégance, une précision, une maturité de style, dont nous sont garantes les rares qualités de langage qui distinguent sa comédie, une des œuvres les plus pures en ce genre et les plus avancées que nous ait léguées son époque; poète, il sut l'écrire avec un charme au moins égal. Bien peu de ses œuvres nous sont restées, mais ce que nous en possédons suffit pour lui marquer une belle place.

C'est moins à Paris qu'à Poitiers et dans ses environs, où l'attira je ne sais quel devoir ou quelle amitié, qu'il écrivit tout ce qu'on a de lui, en dehors de la principale de ses œuvres, sa comédie.

En 1574, il était de ce côté, lorsque Louis de Bourbon, prince de Montpensier, vint donner l'assaut à l'antique château de Lusignan, où les Huguenots s'étaient logés « en grande force, » le prit et le fit raser, sans pitié pour les souvenirs qui auraient dû lui être une défense, comme ils lui étaient une couronne.

Odet avec la pieuse compassion du poète les releva, et les fit revivre dans une gerbe de douze sonnets, où chaque histoire, celle par exemple des Lusignan, seigneurs de Chypre, et chaque légende, comme celle de Mélusine, restée la fée du vieux manoir, qu'on disait

qu'elle avait bâti, renaissent dans leur fleur, éclatent avec toute leur poésie.

Cinq ans après, il était encore dans le Poitou; il prenait part, comme légiste, à ces solennels débats des *Grands Jours* de Poitiers, dont un des amis de son père, et l'un de ses guides à lui-même, Etienne Pasquier, nous a si bien parlé. Dans l'intervalle des séances, ou pendant les veillées qui les suivaient, il allait, comme tous les beaux esprits de cette haute cour, chez les dames Desroches, qui donnaient alors le ton pour les choses de poésie et de mode dans la capitale poitevine.

Tout y était prêté à jeux d'esprit, matière à galanteries, aussitôt moulés en jolis vers par quelques-uns des rimeurs de cette magistrature en gaieté. Un soir qu'il faisait chaud et que la fille de la maison, la belle Madeleine Desroches, se faisait voir dans toute l'éclatante blancheur de ses épaules et de leur voisinage, une puce vint « sauteler » dans ces entours, et s'y fixer comme une tache noire sur de l'hermine. Grande rumeur d'éclats de rire et de propos de toute sorte sur cette insolente, cette gloutonne, qui d'ailleurs, on n'y pouvait contredire, choisissait si bien la place de ses hardiesses et de sa gourmandise.

Ce fut à qui dirait son mot, puis ferait son madrigal. Beaucoup allèrent jusqu'au poème, si bien qu'il y en eut bientôt tout un recueil, qui fut imprimé et fit grand bruit. Odet pour son compte n'avait pas écrit moins de deux cents vers, dans le rythme de huit syllabes, alerte et lesté comme ce qu'il chantait. On juge par là de ce qu'aurait été son souffle et son entrain en des sujets plus grands et plus dignes.

Sa comédie des *Contens*, la seule de ses œuvres où ce souffle ait passé plus fort et plus soutenu, était alors déjà faite, et j'aime à le voir la lisant dans ce logis de la belle Madeleine et de sa mère, où l'on était si bien en éveil pour les choses sérieuses de l'esprit, comme pour ses subtilités.

S'il y fit cette lecture, le succès dut en être vif, car il le fut partout, dès que la pièce put se répandre.

Elle le méritait. C'est bien certainement la meilleure de tout ce cycle théâtral, la plus française et, malgré quelques concessions encore, la mieux dégagée de l'influence italienne, dont Larivey s'était cru faire une originalité par la moins discrète des imitations. On pensa qu'Odet de Turnèbe avait fait comme lui. La Monnoie, trompé par la similitude des titres, affirma dans une de ses notes de la *Bibliothèque française* de Du Verdier que cette pièce des *Contens* était une copie en français de *I Contenti*, comédie aussi en cinq actes et en prose de Giralamo Parabosco. Comparaison faite, elle ne lui doit rien que son titre. Elle se rapproche davantage de *Gl'Inganni*, de Secchi, en laissant de côté ce qui s'y trouve d'ordures sans nom, quoique tout le monde, même le dévot Philippe II, devant qui ils furent joués à Milan, les applaudit alors. Elle a quelque chose aussi de la co-





LES CONTENS

NIVELI

Il est dit dans le livre que le...  
contenus dans les...  
...







médie du *Sacrifice*, de Charles Estienne, et plus encore peut-être de la *Fantesca* de Parabosco, où la *ruffiana* Jaente et le *bravo* Arsenico sont les dignes devanciers de deux de ses types.

Enfin, elle touche d'assez près par quelques parties à la *Celestina*, cette grande comédie en vingt-un actes qui nous était venue d'Espagne dès 1542; mais nulle part, ni d'un côté ni de l'autre, l'imitation n'est précise ni directe. Elle tourne autour de la comédie de Turnèbe, l'imprègne et la colore, mais ne la pénètre pas. Elle n'y paraît que transformée et à l'état de variante. Comme feront les maîtres qu'il devance, il invente dans ce qu'il imite. Ainsi, au lieu du déguisement d'un garçon en fille, que lui donnaient la *Fantesca* et bien d'autres pièces d'Italie, il imagine, tout au rebours, la fille déguisée en garçon. De même pour le reste.

Le style surtout est bien à lui. La meilleure et la plus durable part de succès en est venue.

Il durait encore un demi-siècle après. En plein règne de Louis XIII, quand la langue s'était de plus en plus formée, au moment même où Corneille allait venir, la comédie d'Od't de Turnèbe passait encore pour un modèle de langage et était donnée comme telle par ceux qui en faisaient leçon. Un maître d'école, nommé Charles Maupas, qui enseignait à Blois, ville où l'on avait alors le renom de parler le plus pur français, donna, en 1626, une nouvelle édition des *Contens*, à la prière de ses élèves et de plusieurs personnes, désolés que cette merveille de style et d'esprit se fût faite si rare, et qu'on ne pût la posséder qu'en la copiant sur l'unique exemplaire du maître.

Il la publia donc, mais — on ne sait par quel caprice — en substituant au premier titre celui des *Disguisez*; et —

l'on ne sait par quel oubli — en omettant de nommer l'auteur.

Était-ce pour se mettre à sa place et lui voler sa comédie en la démarquant? Point du tout. Son *épître dédicatoire* « à tous seigneurs et gentilshommes amateurs de la langue française » ne permet pas qu'on le soupçonne de cette mauvaise intention. Il fait les plus grands éloges de l'auteur, « un des beaux esprits de ce siècle; » et dans l'*avant-propos*, il enchérit encore sur cette louange, en raison surtout de l'originalité de la pièce, si différente en cela, suivant lui, de tant d'autres, faites de pillage : « Notre auteur, dit-il, justifiant ainsi ce que nous venons de dire de son indépendance d'inventeur, ne fait pas de même; son discours coulant, ses naïves conceptions et ses heureuses rencontres le portent au-dessus du commun, et témoignent assez que tant s'en faut qu'il ait imité les autres, lui-même se rend inimitable. »

Turnèbe n'eut pas le bénéfice de son talent. Tout cela ne fut que succès posthume. Il était mort, quand sa comédie fut publiée par les soins d'un ami dont vous lirez plus loin le nom et la préface. Le 25 février 1581, comme il n'avait pas encore vingt-neuf ans, au moment même où il venait d'être pourvu de l'état de premier président de la « Cour des Monnaies à Paris, » une fièvre chaude l'avait enlevé.

Il laissa de nombreux amis, tous lettrés comme lui, tous désolés de sa fin si prompte, et auxquels il ne fallut pas moins qu'un volume pour que chacun d'eux fût connu par quelques pièces latines l'expression profonde de ses regrets.

Ils lui composèrent aussi une épitaphe, que Mamert Patisson transcrivit dans son *recueil*, et qui a été notre meilleur guide pour cette notice, la plus complète, je crois, qu'on lui ait encore consacrée.

# LES CONTENS

COMÉDIE NOUVELLE EN PROSE FRANÇOISE

1584

## A MONSIEUR DU SAULT

CONSEILLER DU ROY, ET SON ADVOCAT GENERAL EN LA COUR DE PARLEMENT, A BORDEAUX.

Monsieur, les plaisirs que j'ay receu de vous sont si grands et si singuliers, que je suis du tout hors d'esperance de jamais pouvoir acquiescer la moindre partie de la dette par laquelle vous me tenez obligé à vous rendre service tant que je vivray, si d'aventure vous ne daignez prendre en payement la bonne et parfaite souvenance des biens faits dont je vous suis redevable, laquelle je tesmoigne à toutes sortes de personnes, en tous lieux et en toutes guises. Et veritablement il est bien raisonnable que je face ainsi, puisque mon peu de puissance et vostre grandeur m'empeschent egalement de vous donner de pareilles faveurs que celles dont vous avez usé envers moy. Le plus de ce que je puis faire, c'est une confession et aven de vous liberalitez et un simple reit de vos loanges, afin que je ne me mostre estre du tout ingrat et indigne des biens que je tiens de vous seul après Dieu; et encores qu'en tous en-

droits où je me treuve, je ne face rien plus volontiers que conter à un chacun en particulier toutes les courtoisies dont vous m'avez excessé, bien que je ne le merittasse, je ne me suis noulst contenté de cela; mais, passant outre, il m'a semblé tousjours que je devois le tesmoigner generalement à tout le monde, en quelque façon que ce fust. Pour à quoy parvenir le dernier voyage que je feis à Paris m'a servi aneusement, car, me trouvant au logis de quelques miens parens de par deça, je reneotray en ma voye une comédie esrite à la main, dont Odet de Tournebu, qui est allé de vie à trespas n'a pas longtempz l'estoit auteur; de laquelle je me saisiss et feis maistre comme de chose esgarée ou

1. Nous avons vu qu'il mourut en 1581: l'impression de sa pièce est de 1584. Il ne l'avait faite que trois ans avant sa mort, car il y est parlé, comme on verra, du siege d'Issoure, qui est de 1577.

perdue, avec intention deslor de vous en faire un present, afin qu'estant lassé par les affaires continuelles que vous maiez pour nostre roy, avec l'honneur et renommée qu'un chacun scait, vous ayez de quoy passer une heure de temps à la desrobée, vous faisant lire ou lisant ceste plaisante histoire; m'assurant que le don que je vous en fais maintenant ne vous sera que trop agréable, vous estant offert par celui qui jà long-temps s'est à vous dédié et consacré, partie aussi en considération du nom de l'auteur, qui est assez cogneu à cause de son père, et maintenant le pourra estre de son chef propre si vous, qui estes l'advocat des vefves et des orphelins et autres personnes miserables, daignez entreprendre la defence de ce livret eontre ceux qui voudroient luy courrir sus par leur mediance et calomnie; vous suppliant, au reste, et tous autres, de croire que c'est icy le moindre œuvre de tout ce qu'on se promettoit de celui qui le fait en s'esbataut, si Dieu luy eust presté plus longue vie, comme l'on peut juger par cest echantillon, qui, tant pour l'invention du sujet que pour la pureté et la bayeté du langage, est assez recommandable, et que je ne vous loueray plus amplement, de peur qu'on ne me reproche que je loue ma marchandise afin de la mieux debiter; tant seulement vous priay-je d'avoir memoire de moy, et d'honorer parfois de vos commandemens celui qui se sentira trop heureux de vous faire service.

Vostre humble et affectionné serviteur,

PIERRE DE RAVEL.

## SONNET

Besjoy-toy, Paris, oeil unique de France !  
 Tu de tes citoyens monte sur l'eschafaut  
 Du Théâtre-François, à qui point il ne chaut  
 De céder la couronne au comique Terence.  
 Ainsçois, si nous voulons poiser à la balance  
 Du sage Cristolus <sup>2</sup> le fait ainsi qu'il faut,  
 Nous trouverons ce fin que de Tournebu vault  
 Trop plus que l'Africain <sup>3</sup> et que son eloquence.  
 Terence ne faisoit luy seul son beau latin :  
 Heux grands seigneurs romains avoient part au butin  
 Et au los qu'il gaignoit par sa douce Thalie.  
 Il n'est ainsi du nostre ; ains il a ce bon heur  
 Qu'il n'a second ny tiers qui partisse l'honneur,  
 N'ayant pour compagnons Scipion ne Lelie <sup>4</sup>.

1. Ce mot s'employoit alors pour théâtre. Plus tard, on ne l'employa que pour les farceurs, dans le sens de tréteaux, puis il ne lui resta que son acception sinistre.

2. Ou Critolais, philosophe grec qui s'occupa surtout de la recherche du bien et du beau.

3. On sait que Terence étoit né en Afrique.

4. Lélus et Scipion Emilien, ains et protecteurs de Terence, passaient pour avoir eu part à ses comédies.

## PROLOGUE

Mesdames, j'estois venu icy en intention de vous raconter en mesdits mots le sujet de nostre comédie, comme chose fort nécessaire à ceux qui desireroient entendre clairement tout le succès des affaires qui s'y manient; mais j'ay pensé en moy-mesme que ma peine seroit inutile, et que je ne le saurois mieux declarer ny plus facilement que le poëte mesme, lequel s'est étudié de se rendre si facile, que celay-là seroit bien lourd d'entendement qui, après avoir ouy reciter les deux ou trois premières scènes, ne verroit incontinent le but où il veut viser. Davantage j'ai pensé que, si je m'amusois à vous faire l'argument, je tomberois en un grand inconvenient, d'autant que, me sentant un peu foible de reins et ayant la voix cassée et enrouée, je ne vous pourrois pas entretenir de longs propos, ny faire le devoir ainsi que vos bonnes grâces le meritent. Aussi suis-je bien assuré, quand je serois le plus galant homme du monde, que j'aurois assez de peine à satisfaire aux questions de la moins fâcheuse de toute la troupe : car je puis cominoître à vostre mine que vous avez desjà desbouché les trous de vos oreilles, afin de recevoir par icelles le plaisir que l'on peut prendre en oyant reciter matières semblables à celles que nous avons délibéré vous représenter. Je laisse à penser à tout bon entendeur si les dames curieuses, comme celles de Paris, se contentent de poires molles et de peu de paroles; encores qu'à la vérité elles ayent l'esprit vif et la capacité de leur entendement si grande, que c'est un goufre et un abisme duquel on ne peut bonnement trouver le fond. Au contraire, je puis dire à bon droit qu'elles sont si affres et si importunes, que l'on est contraint de recommencer; et ne se contentent aisément d'une, deux ou trois fois, mais bien souvent se font redire jusques à la septiesme, s'il advient que le jeu leur agréé et que le discours soit gaillard et plaisant, tant que le pauvre homme qui s'est proposé de satisfaire à leurs demandes et appetis se trouve bien empesché, et est, à la fin, con-

traint de dire : Madame, je me rens ; pardonnez-moy, je n'en puis plus. Assurez-vous, Mesdames, qu'il n'y a pas un de nostre bande qui ne se scutist trop heureux d'avoir le moyen de vous faire entendre clairement l'argument de la comédie, et, par manière de dire, vous le mettre dans la main. Aussi ont-ils bien délibéré de représenter si au vif toutes les particularitez, qu'il n'est point besoin que je me mette tout seul en pourpoint <sup>1</sup> pour tascher à vous le faire mieux entendre qu'eux tous ensemble. Que si, après les avoir ouïs, il vous reste encores quelque serupule, et que vous ayez desir qu'on vous le face plus privement entendre, s'il vous plaist, aussi tost que la comédie sera parachevée, venir derrière ceste tapisserie <sup>2</sup> communiquer avec eux, je m'assure tant de leur gentillesse et leur courtoisie, qu'ilz en prendront bien la peine, et besongeront en sorte que toutes les doutes et difficultez que vous leur pourrez faire vous seront sur-le-champ résolues, se sentans bien heureux d'employer tous les nerfs et les forces de leur engin et esprit à celle fin que vous demeuriez satisfaites et contentes. J'ai charge de leur part de vous faire ces offres, et vous assurer qu'ils ne demanderont point delay ny temps d'avis pour mettre leurs promesses à execution. Ils vous prient par un mesme moyen qu'il vous plaist avoir la patience de vous tenir paisiblement en vostre place, la bouche close et les yeux ouverts, pour deux ou trois heures seulement : lequel temps estant expiré, il vous sera loisible de vous remuer, rire et caqueter à vostre aise en toute liberté de conscience, et sans qu'ils s'en scandalisent en aucune sorte.

1. Comme nous dirons aujourd'hui « en bras de chemise », pour être plus à l'aise, et mieux faire effort.

2. Les coulisses, qui jusqu'au temps de Carnelle ne furent encore faites que de tapisseries, comme on le voit au livre premier de la *Pratique du théâtre*, de l'abbé d'Abignac.

## PERSONNAGES

LOUYSE, mère de Geneviefve.  
 GENEVIEFVE, fille.  
 RODOMONT, capitaine.  
 NIVELET, laquais de Rodomont.  
 BASILE, jeune homme.  
 ANTOINE, serviteur de Basile.  
 FRANÇOISE, vieille femme.  
 GIRARD, vieillard.

EUSTACHE, fils de Girard.  
 SAUCISSON, escornifleur et maquereau.  
 GENTILLY, laquais d'Eustache.  
 THOMAS, marchand.  
 TROIS SERGENS.  
 ALIX, femme de Thomas.  
 ALFONSE, frère de Louyse.  
 PERRETTE, chambrière de Geneviefve.

## ACTE PREMIER

## SCÈNE I

LOUYSE, GENEVIEFVE

LOUYSE.

Et bien ! avez-vous tantost assez musé ? ne serez-vous presté d'aujourd'huy ! Vrayement, voilà bien fait des mistères ! Quand j'estois fille comme vous, si j'eusse esté si longue à m'habiller et à me coiffer, ma bonne mère, à qui Dieu face pardon, m'eust bien hasté d'aller autrement. Mais à qui parlé-je ? Geneviefve !

GENEVIEFVE.

Plai-t-il, ma mère ?

LOUYSE.

Serez-vous tantost assez desbarbouillée ? Sus, qu'on se despesche de descendre ; car je veux qu'aujourd'huy, qu'il est feste à nostre parroisse, nous oyons la messe du point du jour. Et puis vous viendrez desjeuner, si vous voulez, avant que l'on dise la grand'messe.

GENEVIEFVE.

Mon Dieu, ma mère, je ne suis pas encore agrafée. Il me semble qu'il est bien matin pour sortir en ce temps-cy. Ne sçavez-vous pas bien qu'on se meurt de maladie dangereuse près de l'église, et que le medecin vous a dit qu'il ne faut sortir avant le soleil levé ?

LOUYSE.

Après ? causeuse. Ceux qui servent Dieu de bon cœur, et qui disent devotement l'oraison de monsieur S. Roc<sup>1</sup>, ne doivent rien craindre. Prenez en vostre bouche un peu d'angelique, et une esponge trempée en vinaigre en vostre main.

GENEVIEFVE.

Bien, ma mère. Mais je sçauois volontiers, s'il vous plaisoit me le dire, qui vous meurt de sortir si matin.

1. Patron de la peste, et sous l'invocation duquel on mit, à cause de cela, le monticule voisin de la rue Saint-Honoré, qui n'étoit qu'une butte faite d'immondices empestées.

LOUYSE.

Geneviefve, pour te dire la verité, aujourd'huy qu'il est feste à nostre parroisse, je crains, si nous y allons plus tard, que nous rencontrerions en nostre chemin cest importun de Basile ou le capitaine Rodomont, qui ne faudront à se rendre icy pour nous guetter au passage sur l'heure du sermon.

GENEVIEFVE.

N'est-ce que cela ? Vrayement je n'ay pas peur de ce beau capitaine de foin. Quant est du seigneur Basile, la rencontre n'en pent estre que bonne ; car vous sçavez que c'est l'homme du monde lequel ayme mieux nostre maison.

LOUYSE.

Voyez-vous ceste bequenaud<sup>1</sup> ! D'autant qu'elle sçait bien que je ne voy volontiers Basile, elle m'en dit du bien. Mais venez çà. Comment sçavez-vous que Basile nous ayme ? qui vous l'a dit ? Je croy que vous l'avez songé ou que vous estes de son conseil.

GENEVIEFVE.

Pardonnez-moy, ma mère ; je n'en sçay rien sinon ce que vous m'en avez appris autrefois, lorsque vous me voulustes marier avec luy ; et aussi d'autant que je le voy nous saluer bien humblement quand nous passons pardevant luy.

LOUYSE.

Geneviefve, Geneviefve, ta bouche sent encores le lait et la boulie. Tu monstres bien que tu n'es qu'un enfant.

GENEVIEFVE.

Pourquoy donc, ma mère ?

LOUYSE.

Ne vois-tu pas bien qu'il salme ainsi toutes les filles de la parroisse ?

GENEVIEFVE.

Vous direz ce qu'il vous plaira : si est-ce que je sçay bien ce que je sçay.

LOUYSE.

Ne l'oublies pas. Par ma foy, tu es encores bien peu rusée, et aurois bon mestier d'aller à l'escole. Mais, quoy qu'il en soit, ce n'est pas pour luy que le four chauffe, car j'ay bien resolu, avant qu'il soit demain nuit, de l'accorder avec Eustache, fils unique du seigneur Girard, lequel m'en presse fort.

1. Barvard, mot encore employé dans le patois de la Brie.

Et n'eust esté ce beau Basile, qui m'a tenu longtemps le bec en l'eau, ce seroit desjà fait. Mais qu'avez-vous à soupçonner ?

GENEVIEFVE.

C'est une foiblesse qui m'a prise, pour ce que je n'ay accoustumé de me lever si matin. Mais ce ne sera rien.

LOUYSE.

Avez-vous bien entendu ce que j'ay dit ?

GENEVIEFVE.

Trop bien, ma mère.

LOUYSE.

Geneviefve, je t'ai toujours estimé fille obeissante ; c'est à ceste heure que tu me le dois montrer.

GENEVIEFVE.

J'aymerois mieux mourir qu'estre autre. Toutesfois, il me semble que vous ne devèz si tost vous resoudre de me marier; et quand vous aurez bien considéré la qualité de celuy que vous me voulez donner, encores qu'il soit fils unique, si est-ce que l'avantage n'est point tel que vous deussiez si tost conclure, sans vous en conseiller, mesmes en ce temps dangereux. Ma mère, pensez-vous que tous les bons marchez soient passez, et quand je n'espousserois Eustache, que je vous demeurasse sus les bras, sans trouver qui voulust de moi ? Non, non ; croyez qu'en tout evenement le seigneur Basile ne nous manquera point, avec lequel je serois aussi bien, pour le moins, qu'avec Eustache, qui est assez jeune pour manger tout mon bien et le sien.

LOUYSE.

Qu'on ne m'en parie plus, car, pour mourir, je ne voudrois que Basile fust ton mary.

GENEVIEFVE.

Si est-ce que vous l'avez recherché autrefois.

LOUYSE.

Je ne sçavois ce que je faisois alors, et m'en repens de bieu bon cœur.

GENEVIEFVE.

Bien veuille que vous n'ayez occasion de vous repentir de ce que vous voulez faire !

LOUYSE.

Repentir ou non repentir, si faut-il que vous en passiez par là, et que Basile s'en torche hardiment la bouche.

GENEVIEFVE.

Ce sera donc contre ma volonté.

LOUYSE.

Qu'est-ce que vous grommeliez entre vos dents, de volonté ?

GENEVIEFVE.

Je dis qu'il me sera force d'en passer par vostre volonté.

LOUYSE.

Geneviefve, si tu m'obeis, avec ce que tu gaigneras le royaume de paradisi, tu seras bien la plus heureuse fille de Paris. J'ay cognu par beaucoup

de signes que Eustache t'ayme plus que son cœur, et si j'ay bien pris garde à ces masques qui vindrent hier, après souper, chez nous<sup>1</sup>, desquels il estoit l'un ; car il fut à deviser avec toy près d'une grosse heure d'orloge, à quoy je pris un singulier plaisir, d'autant mesme que je voyois que tu l'escoutois, et luy respondois d'assez bonne affection. Je prie à Dieu que ce soit pour la salvation<sup>2</sup> de l'ame de tous deux.

GENEVIEFVE.

A la verité, j'avois un grand plaisir escoutant les gentils propos du masque qui me mena danser ; mais je ne vous assure pas que c'estoit Eustache.

LOUYSE.

Penses-tu que je ne le cognoisse pas ? N'avoit-il pas les mesmes habis qu'il avoit portez tout le jour ?

GENEVIEFVE.

Mon Dieu, que ma mère est abusée ! Celuy qui parla à moy n'estoit autre que le seigneur Basile, lequel s'estoit vestu des accoustremens d'Eustache, qui ne s'est jamais aperceu de l'affection mutuelle que Basile me porte.

LOUYSE.

Il m'est advis que l'on sonne pour le dernier coup de la messe : hastons-nous si nous voulons estre au *Confiteor*. Mais qui est ce garçon habillé de verd<sup>3</sup>, qui attend au coing de ceste ruelle ? Je vay gager bonne chose que c'est le laquais du capitaine Rodomont.

GENEVIEFVE.

Vous avez bien deviné.

LOUYSE.

Je croy qu'il nous a aperceues et qu'il est venu icy exprès pour espier et porter nouvelles de nous à son maistre. Passons par ceste autre ruelle.

## SCÈNE II

NIVELET, LAQUAIS DE RODOMONT.

J'ay eu beau faire, mais je n'ay sceu empescher que ces dames ne m'ayent aussi tost recogneu qu'elles m'ont ven, bien que mon maistre m'ayt donné charge de ne me faire cognoistre; car il dict que ce n'est une chose guères bien seante que de guetter les passans. Mais qui diable est celuy qui ne me cognoistroit en ces rues icy, que je sçay par cœur mieux que mon *Deus det*<sup>4</sup>, et mieux que l'asne qui tire l'eau aux Chartreux ne sçayt son chemin. Qu'au diable soit l'amour, et qui premier le trouva ! Je croy qu'il sera cause, avant peu de temps, que mes souliers ne me feront guères de mal à la veue, pour les voyages extraordinaires

1. A l'époque du carnaval, toutes les compagnies de masques avoient le droit d'entrer dans les maisons et d'y danser sans s'en faire connaître.

2. Salut.

3. C'étoit la couleur dont on habillait les bouffons, en la harolant de jaune le plus souvent.

4. Premiers mots de la prière : « Que Dieu me donne... »

qu'il me convient faire tout le long du jour. Encores ne suis-je pas assuré que mon maistre m'en redonne bien tost de neufs : au contraire, j'ay peur qu'il en veuille faire comme de son habit de ve-lours, lequel il porte autant meschant que bon. Cela me tourmenteroit peu si c'estoit en autre temps qu'en hyver, et en autre lieu qu'à Paris, là où ces vieux escarpins tous decouus qu'il me donne, après les avoir portez un an ou deux, ne me peuvent guères bien remparer la plante des pieds contre le froid et les bones. Patience. Encores ne faut-il pas qu'il sçache que je m'en plains, car, s'il en estoit adverty, ce seroit faict de moy, tant il est brave et furieux, comme celuy qui faict souvent de son regard tomber les hommes tous morts à terre, et d'un coup de pied met par terre la plus forte porte qui se puisse trouver, tant soit-elle barrée et verrouillée. Je m'en rapporte à ee qui en est ; pour le moins il s'en vante, et je pense qu'il feroit conscience de mentir. Mais il m'est advis que je le voy. Je m'en vay, pour l'apaiser, luy dire que j'ay veu sa maistresse, avant qu'il me tance : autrement, je serois en danger de recevoir quelque coup de poing en faisant ma monstre.

## SCÈNE III

RÓDOMONT, CAPITAINE ; NIVELET, SON LAQUAIS.

RÓDOMONT.

Il faut bien dire que ce petit dieu Cupidon est beaucoup plus puissant que Mars, le grand dieu des batailles, puis que sa force m'a peu reduire sous son obissance et vainere mon courage invincible, ce qu'un camp de cinquante mille hommes n'eust sçu faire. Je pense m'estre trouvé pour le moins en vingt et cinq batailles rangées, et m'assure d'avoir combattu cent fois, sans la première, en champ clos, armé, desarmé, à cheval, à pied, à la masse <sup>1</sup>, à l'estoc <sup>2</sup>, à la lance, à la pique, à l'espée et cappe, à l'espée et dague, à la hache et à l'espée à deux mains ; mais je ne pense avoir jamais eu affaire à un si rude ennemy, ny qui me donnast plus de traverses et dures attaintes que fait le cœur impiteux <sup>3</sup>, de ceste cruelle Genevieve, de laquelle les regards mortels sont autant de coups de canon qui battent en flanc dans les bastions de mon âme, et mettront bien tost la forteresse par terre, s'il ne luy plaist me recevoir à quelque composition.

NIVELET.

Ne vous avois-je pas bien dit que tous ses propos n'estoient autre chose que fer esmoulu, feu et sang ?

RÓDOMONT.

J'ay entendu la voix de mon laquais. Et bien ! Nivelet, as-tu rien decouvert en faisant ta ronde ?

1. La masse d'armes.

2. La pointe.

3. Sans pitié, impitoyable.

NIVELET.

Monsieur, je vous portois de bonnes nouvelles, si vous-mesmes ne fussiez venu les querir.

RÓDOMONT.

Dis-moy, qui a-il ?

NIVELET.

Tout à ceste heure, madame Louyse et vostre maistresse viennent de passer par ce coing, et s'en vont, comme je pense, ouir messe. Vous avez maintenant belle commodité de les veoir sans que personne vous en puisse empescher.

RÓDOMONT.

Tu dis vray ; mais, pour quelque respect que je ne te veux dire, j'ayme mieux les attendre icy au repasser que d'aller les veoir en l'église.

NIVELET.

Il ne dit pas tout : c'est qu'il craint de recon-trer quelqu'un de ses créanciers, qui, au sortir de l'église, le face mettre en cage.

RÓDOMONT.

Qu'est-ce que tu dis ?

NIVELET.

Je dis que ce n'est faute de courage qui vous fait faire cela.

RÓDOMONT.

Tu t'en peux bien assurer, car je puis dire que tous les diables d'enfer ne me sçauraient estonner. Et pour l'amour que je luy porte, je ne crain-drais d'affronter le camp du roy d'Espagne, m'assurant que le seul souvenir de ses perfections m'enferoit tellement le courage et redoubleroit mes forces, que je demourerois facilement victo-rieux d'une armée de jannissaires, spachis <sup>1</sup> et mammelus. Pleust à Dieu qu'il ne tint qu'à tuer dix ou douze mille hommes d'armes ou à prendre quelque ville imprenable, que je fusse en ses bonnes grâces ! j'aurois bientost faict un bon service au roy.

NIVELET.

Monsieur, les filles de Paris ne se plaisent point à ouir parler de meurtres et carnages : elles veulent qu'on les entretienne de petits propos joyeux, de chansons, de masques et de danses. Et tant s'en faut que vos discours vous puissent faire aymer d'elles ; au contraire, ils sont cause qu'elles vous fuyent comme une mauvaise beste, tant vous leur faites peur.

RÓDOMONT.

Je cognois à tes propos que tu n'as guères bien retenu ce que je t'ay monstré touchant le fait de la guerre, car, si tu eusses pris plaisir au mestier des armes, tu ne parleroies de la sorte que tu fais ; et te dis bien plus, que tu trouverois la fumée des canons et mousquetades plus douce et aromatisée que le civet, le musque et l'ambre gris ; et le son des trompètes, les fifres et tambours, plus

1. Ce sont les *spahis* ou *sipahis*, corps de cavalerie irréguliere qu'Amurat 1<sup>er</sup> créa en même temps que les jannissaires. Le dey d'Alger en avoit à sa solde, qui sont passés dans notre armée d'Afrique.

harmonieux que celui des violons, luths et espi-  
nettes.

NIVELET.

Je ne sçay comment vous l'entendez, mais, quant à moy, j'aymerois mieux me donner au travers du corps d'une lance de fougère<sup>1</sup> pleine de bon vin blanc d'Anjou que d'une balle de mousquet ou fauconnéan; et me semble que le pain de munition n'a point si bon goust que le pain de chapitre de Paris<sup>2</sup>.

RODOMONT.

Qu'il ne t'advienne plus d'user de telz propos, principalement quand tu me verras en compagnie de capitaines, car tu ferois tort à ma reputation, mesme que l'on dict en proverbe commun : Tel maistre, tel valet.

NIVELET.

Bien donc, Monsieur. Mais avez-vous proposé de faire icy long temps la jambe de grue ? Il me semble qu'il vaudroit mieux que je courusse vous faire aprester à desjeuner.

RODOMONT.

Je ne veux perdre ceste occasion, puis que je la tiens par les cheveux. On recouvre bien tousjours à desjeuner.

NIVELET.

Mais, Monsieur, cognoissez-vous bien cest homme qui vient ? Il me semble que c'est Basile, vostre compéiteur.

RODOMONT.

Il ne nous a point encores vey. Retirons-nous un peu à quartier sous cet auvent, pour espier ce qu'il dira et fera : car je croy qu'il est icy des attendans, aussi bien que moy.

#### SCÈNE IV

BASILE, JEUNE HOMME ; ANTOÏNE, SON SERVITEUR ;  
RODOMONT, NIVELET.

BASILE.

Antoine, trouves-tu que cest habit neuf me soit bien fait ?

ANTOÏNE.

Il vous est fait comme de cire, et vous arme fort bien; mais cela ne vient pas de l'habit, c'est le corps.

BASILE.

Tu as envie de rire.

ANTOÏNE.

Monsieur, pardonnez-moy, ce que j'en fais n'est que pour vous oster ceste melancolie qui vous afflige depuis quelque temps en cà, encores que vous n'en ayez point d'occasion, ainsi qu'il me semble.

BASILE.

Antoine, Antoine, si tu estois en ma place, tu

ne dirois pas ainsi. Il nous est bien aisé de donner conseil aux malades pendant que nous nous portons bien.

ANTOÏNE.

Je sçauroids volontiers quelle cause vous avez d'être si triste. N'estes-vous pas aux bonnes graces de Genevieve ? ne sçavez-vous pas bien qu'elle n'ayme que vous en ce monde ?

BASILE.

J'en suis aussi assuré que je suis de mourir une fois : mais sa mère, qui tient la queue de la poisle, ne veut point ouïr parler de moy.

ANTOÏNE.

Sauf vostre grace, c'est vous qui avez la queue de la poisle.

BASILE.

Je voy bien que c'est, tu as envie de gossier.

RODOMONT.

Vertubien ! qu'est-ce que j'entens ? Si ce que cest homme-cy dit est vray, j'en puis bien donner ma part pour un liard.

NIVELET.

Il vous a possible aperceue, et dit ceey pour vous faire enrager tout vif.

ANTOÏNE.

Si j'estois en vostre place, je ne me soucierois beaucoup de la vieille, estant certain du cœur de la fille.

BASILE.

Ne sçais-tu pas bien que les filles n'ont autre volonté que celle de leurs mères ?

ANTOÏNE.

Je pense qu'il seroit bien malaisé de disposer Genevieve à aymer autre que vous, et sa mère, avec tous ses parens, y seroit bien empeschée.

BASILE.

C'est cela qui me tourmente le plus, car je suis bien seur que la pauvre fille, pour la bonne affection qu'elle me porte, ne s'accordera jamais de prendre celui que sa mère luy veut donner, si ce n'est par contrainte, dont elle prend telle fascherie, ainsi que je seus hier d'elle, qu'elle en est pire que folle. Que si je n'y remedie en brief, tout le mal retombera sur moy, et seray contraint de porter son tourment et le mien tout ensemble.

ANTOÏNE.

Mais se pourroit-il bien faire que madame Louyse fust si despourvene d'entendement que de bailler sa fille à ce capitaine qui luy fait l'amour à decouvert, lequel pour tous biens n'a que quelque vieil harnois tout descloué, et quelquel meschante haridelle qu'encores possible il doit.

RODOMONT.

Ha poltron ! ma vaillance seule vaut mieux que tous les revenus de ton maistre, et tandis que j'auray le bras en la moche, je n'auray que trop de biens.

1. Un verre à boire fait avec de la fougère.

2. Le meilleur pain se faisoit pour les chanoines.



BASILE.

Non, non, ne pense pas que ce beau capitaine de trois cuites<sup>1</sup> y puisse jamais parvenir. Vrayement, elle seroit pourvue d'une belle happelourde<sup>2</sup> ! Louyse est trop accorte pour faire un contract si peu à l'avantage de sa fille. Elle pourroit bien dire que son douaire seroit assigné sur un gibet, car je pense que ce beau traîne-gaine<sup>3</sup> n'a point de plus certain héritage.

RODOMONT.

Que me conseilles-tu, Nivelet ? Dois-je endurer une telle bravade ? Que dira le grand Turc quand il saura que celui qui a tant de fois rompu la teste à ses armées a esté bravé par'un citadin de Paris ?

NIVELET.

Il me semble qu'ils sont plus forts que nous ; parlant, je vous conseille de temporiser.

RODOMONT.

Je te croyray pour ce coup, bien que ce soit contre ma volonté.

ANTOINE.

J'ay bien toujours pensé à ce que vous dites, mais je ne sache point qu'autre luy face la court.

BASILE.

Ne t'es-tu jamais apperceu que Eustache ne cesse de luy jetter des œillades quand il est en l'église ?

ANTOINE.

Il m'en souvient bien, mais, par mon ame ! je n'usse jamais creu qu'il en eust esté amoureux, vous voyant si bons amis ensemble.

BASILE.

Eustache m'est bon amy, mais tu sçays bien que l'amour ne veut point de compagnon. Je sçay bien qu'il l'ayme, mais non pas si ardemment que l'on droit bien ; mesme j'ay descouvert qu'il n'avoit pas delibéré de se marier si tost, n'eust esté son père, qui l'en presse fort, et a la matière tellement à cœur qu'il ne cesse d'en parler à toute heure à Louyse, laquelle luy a desjà baillé les articles.

ANTOINE.

Eustache ne vous en a-t-il jamais parlé ?

BASILE.

Non, encore que je l'aye mis souvent sur ce propos.

ANTOINE.

Si la chose est ainsi que vous dites, il n'y auroit meilleur remède pour vous mettre en repos que de trouver moyen de consommer le mariage avec Geneviève, prenant gentilement un pain sur la fournée ; pour le moins auriez-vous toujours cela

sur et tant moins, et puis, si Eustache la prenoit, à son dam.

BASILE.

Pleust à Dieu qu'il ne tinst qu'à hazarder ma vie que ta proposition sortist effet ! Mais Geneviève est si craintive et si chaste que pour rien du monde elle ne s'y voudroit accorder.

ANTOINE.

Ouy bien si vous luy demandiez ouvertement : mais il faut faire sans dire. Trouvons seulement moyen d'entrer au logis lors qu'elle sera toute seule, comme il luy advient souvent.

BASILE.

Je craindrois d'estre recogneu de quelcun.

ANTOINE.

Un amoureux craintif n'eust jamais belle amie. Toutesfois, si vous avez peur que l'on vous cognoisse, allez-y habillé des vestemens du seigneur Eustache, lesquels vous portastes hier en masque ; par ce moyen, si vous estes ven de quelcun, on vous prendra pour luy : ainsi vous serez hors de danger.

BASILE.

Ta raison n'est pas trop mauvaise.

RODOMONT.

Nivelet, entens-tu bien ce qu'ils disent ?

NIVELET.

Oui là, Monsieur ; mais attendez jusques à amen.

BASILE.

Toute la difficulté sera à l'entrée ; mais, si dame Françoisse vouloit pousser à la roue et parler en ma faveur à Geneviève, je me fay fort d'en venir à mon honneur.

ANTOINE.

Monsieur, je m'en vay jusques chez elle pour luy dire que vous l'attendez icy.

BASILE.

Despesche-toy donc, et reviens incontinent.

RODOMONT.

Nivelet, il me fache de tant attendre icy : je commence à avoir froid. Il vaut mieux que je m'en aille prendre l'air d'une bonnrée, et puis je retourneray sur mes brisées. Ce pendant, prens diligemment garde à ce qu'ils feront et diront.

NIVELET.

Je n'y feray faute.

BASILE.

O Dieu ! que l'homme amoureux endure de mal ! de ne pense pas qu'il y ayt tourment au monde, tant cruel soit-il, qui se puisse egaler à sa misère. Tantost il vit en soupçon, tantost en espoir, tantost en desespoir, tantost en crainte et desliance, selon que la dame se monstre douce ou cruelle. Encor n'est-ce pas tout : car s'il est tant soit peu favorisé, la crainte qu'il a de perdre ce qu'il a acquis ne le laisse un seul moment en repos. Mais ne voye-je pas desjà revenir mon homme avec dame Françoisse ? Il faut bien dire qu'il l'a trouvée en

1. Capitaine de rien. Rabelais dans le même sens a dit (liv. II, ch. 32) : « Roy de trois cuites. » Selon Cotgrave, un des sens de *cuite* était *pot, marmite* (sheteing), capitaine de trois cuites, c'est donc « capitaine de trois pots. » Nulle part cette expression n'avait été expliquée.

2. Perle fausse. V. une des notes de la *Reconnue*.

3. Nous dirions aujourd'hui traîneur de sabre.

chemin, car il n'eust sceu aller jusques à son logis et revenir en si peu de temps.

## SCÈNE V

FRANÇOISE, VIELLE ; ANTOINE, BASILE.

FRANÇOISE.

Mon amy, vostre maistre a occasion d'aymer Genevieve, pour les bonnes parties qui sont en elle ; et croyez que je n'en eusse mis si avant les fers au feu si je n'eusse bien sceu de quel bois elle se chauffe, pour l'avoir cogneü dès le berceau.

ANTOINE.

Ma dame, si vous continuez à entretenir mon maistre en ses bonnes graces, vous n'aurez fait plaisir à une personne ingrate.

FRANÇOISE.

Antoine, je le scay bien, pour l'avoir desjà par plusieurs fois experimenté : et assurez-vous que, deussé-je perdre si peu que j'ay vaillant en ce monde, il ne tiendra pas à moy qu'il ne jouisse de sa maistresse : j'entens au loyal mariage ; autrement, non.

ANTOINE.

Je pense que mon maistre l'entend ainsi. Mais le voilà qui nous attend ; avançons-nous.

FRANÇOISE.

Bon jour, Monsieur. Il y a dix mille ans qu'on ne vous a veü.

BASILE.

Madame François, je vous eusse esté trouver, n'estoit que je crains d'estre veü si souvent en vostre quartier. Au demourant, il n'y a qu'un mot qui serve. Il faut que vous me monstriez maintenant si vous avez envie de me faire plaisir.

FRANÇOISE.

Commandez, et vous serez obeï.

BASILE.

Il faut, s'il vous plaist, que vous trouviez le moyen de me faire parler aujourd'huy à Genevieve, et si je voudrois bien que ce fust en sa maison.

FRANÇOISE.

*Benedicite Dominus !* que dites-vous ! jamais elle ne s'y accordera.

BASILE.

Si fera bien, pourveu que vous luy conseilliez, car elle ne croit qu'en vous. Et puis j'ay avisé d'y aller habillé des vestemens d'Eustache.

FRANÇOISE.

Pourveu que Dieu n'y soit en rien offensé, je me fay fort de vous y conduire pendant que sa mère sera au sermon ceste après-disnée.

BASILE.

Penseriez-vous bien que je voulusse damner mon ame pour un plaisir transitoire ?

FRANÇOISE.

Je croy que non ; mais la jeunesse, la beauté et

la commodité sont bien souvent cause de beaucoup de maux.

BASILE.

Non, non, l'amour que je luy porte n'est tel que celui de plusieurs hommes envers les femmes, lesquels, aussi tost qu'ils en ont eu la jouissance, ne les voudroient jamais voir. Avisez si vous me voulez faire ce plaisir, car le temps nous presse. Comme je traversois tout à ceste heure l'église, je l'ay veü avec sa mère, qui n'a pas fait semblant de me voir.

FRANÇOISE.

Je scay bien pourquoy ; mais motus, on ne sauroit empêcher les mauvaises langues de babiller. Puis qu'elle est à l'église, je pourray bien parler à elle.

BASILE.

Je vous en supplie bien humblement.

FRANÇOISE.

Reposez-vous-en hardiment sur moy, car je m'attens bien d'en venir à bout.

BASILE.

Madame François, ma vie et mon salut sont maintenant entre vos mains.

FRANÇOISE.

Allez-vous-en chauffer, de par Dieu et de par sa mère, vous ne vous faictes que morfondre icy ; et me revenez trouver dans une demie heure, ou bien laissez-moy vostre homme ; mais qu'il me suive de loin, afin que personne n'entre en soupçon.

BASILE.

Antoine, suis madame François, et fais tout ce qu'elle te dira, et garde bien de la perdre de veü.

ANTOINE.

Bien, Monsieur.

## SCÈNE VI

NIVELET, seul.

Par la mort bien ! mon maistre en a d'une à ce coup, et si j'ay grand peur que ses bravades n'y serviroient de rien. Qui eust pensé qu'un tel capitaine, lequel ne merite rien moins en mariage qu'une princesse, deust estre saintné<sup>1</sup> de la sorte par un jeune homme de Paris. Ha ! par Dieu ! c'est cela que l'on dit argent fait tout ; et qui a de l'argent a belle amie. Fy du mestier qui ne peut nourrir son maistre ! Au temps où nous sommes, le mestier des armes ne vaut rien qu'à creer des dettes. Et, combien que mon maistre face aussi bien valoir son estat qu'homme de sa robbe, soit à piller, rançonner, desrober les gaïges des soldats, faire trouver force passevolans<sup>2</sup> à la monstre, partir le gain avec le tresorier et contreroleur, et chauffer les pieds à son hoste<sup>3</sup>, si n'a-il jamais

1. Pour ceinturé, c'est-à-dire entouré, comme par une ceinture.  
2. C'étaient de faux soldats qu'on louait pour les revues, afin de faire croire que les compagnies étaient au complet.

3. Comme faisaient les chauffeurs d'Orgères pour obliger les fermiers de dire ou était leur argent.

assemblé cent escus en une bourse qu'il ne les ayt aussi tost pendus aux dez, aux bordeaux et aux cabarets; et tout le pis que j'y voy, c'est qu'il n'y a si petit en ceste ville qui ne le sçache, jusques là mesme, quand on vent parler d'un homme liberal, voire plustost prodigue, on n'use d'autre comparaison, sinon que l'on dit: Il ressemble au capitaine Rodomont. Vrayement, je ne m'estonne pas si le seigneur Basile est en grace puis qu'il a le bruit d'estre riche et de ne faire folles despenses. Quand il seroit plus vieil que Mathusalem, plus puant qu'un retrail<sup>1</sup> et plus laid qu'un diable, les bonnes qualitez qu'il a auroient bien la puissance de le faire sembler aagé seulement de vingt-cinq ans, mieux fleurant qu'une rose et plus beau qu'un ange. Mais ne voy-je pas la maistresse de mon maistre qui revient desjà de l'église avec une vielle? Vrayement, ses devotions ont esté bien courtes. Il faut bien dire qu'il y a anguille sous roche, puis qu'elle retourne si tost, car elle a accoustumé d'estre plus à l'église qu'à la maison. Je veux, s'il m'est possible, ouir ce que luy diet ceste vielle. Le jour n'est encores guères clair, elles n'auront garde de me voir en ce petit coin, quand bien elles seroient tout contre moy.

## SCÈNE VII

FRANÇOISE, GENEVIEFVE, NIVELET, ANTOINE.

FRANÇOISE.

Geneviefve, m'amie, je ne vous conseille chose que je ne fisse si j'estois en vostre place, et certes vous le devez faire, puisqu'il n'y va en rien de vostre honneur.

GENEVIEFVE.

Madame François, il me semble qu'il n'en est point de besoin, d'autant que, si le seigneur Basile eust eu quelque chose à me dire, il me l'eust bien dit hier au soir, qu'il vint en masque chez nous habillé des accoustremens d'Eustache.

FRANÇOISE.

Ce qu'il vous veut dire est survenu de nouveau, et faut necessairement qu'il parle à vous si vous avez envie que le mariage de vous et d'Eustache soit rompu.

GENEVIEFVE.

Vous le pouvez assurer que jamais Eustache n'aura part en moy.

FRANÇOISE.

M'amie, je vous en croy; mais Basile ne le peut croire quand je luy dis: il faut qu'il le sçache de vous-mesme.

GENEVIEFVE.

Et bien done, je luy feray sçavoir par lettres.

FRANÇOISE.

Ne cherchez tous ces eschapatoyres; il faut qu'il parle à vous aujourd'huy en vostre maison, quoy

qu'il couste, ou vous luy pouvez bien dire adieu pour tout jamais.

NIVELET.

Voyez comme ceste vielle sçait bien prescher, et avec quelle audace! je vay gaïger mes oreilles à couper qu'elle ne cessera tant qu'elle l'ayt convertie.

GENEVIEFVE.

Voire, mais je crains...

FRANÇOISE.

Vous estes une hardie lance, de craindre vos amis.

GENEVIEFVE.

Ce n'est pas cela; je crains que quelqu'un de nos voisins ne le voye entrer ou sortir.

NIVELET.

La pauvre fille! elle n'a peur que de l'entrée et de la sortie, car elle seroit bien aise qu'il fust tousjours dedans.

FRANÇOISE.

M'amie, nous avons remedié à tout cela. Il viendra habillé de l'habit qu'Eustache luy presta hier au soir, et se couvrira la face du bout de son manteau pour n'estre reconnu; si bien que si on le voit de fortune<sup>1</sup>, on pensera incontinent que c'est Eustache, lequel on a veu plusieurs fois entrer en vostre maison, à cause du voisinage; et, pour mieux donner le fil, il sera bon qu'il se retire au logis d'Eustache quand il sortira de chez vous. Mais quand il y viendroit mesmes habillé de ses accoustremens ordinaires, vous ne devez craindre qu'il soit veu des voisins, d'autant que, à cause de la feste, les boutiques sont fermées, et personne ne se tient à la porte, à cause du froid. D'avantage, ce sera à une heure après midy, ce pendant que beaucoup de gens sont encores à table et les autres au sermon.

NIVELET.

Je croy que ceste vielle sempiternelle a esté à l'escole de quelque frère frapart, tant elle sçait doctement prescher et amener de vives raisons. O quelle fine femelle!

GENEVIEFVE.

Madame François, je cognois à peu près que ce que vous dites a grande apparence de vérité; mais encores ne puis-je croire que, faisant entrer Basile en nostre maison, je ne face une grande breche à mon honneur, et tous ceux qui en ouyront parler ne le pourront interpreter qu'à mal.

FRANÇOISE.

Que vous souciez-vous que dise le peuple? Ne sçavez-vous pas bien que c'est une beste à plusieurs testes? Mais, je vous prie qui est-ce qui le sçaura si vous-mesme ne le dites ou vostre servante?

GENEVIEFVE.

Je n'ay pas peur. Dieu mercy, que ma servante en parle; je me fie bien en elle. Mais je crains.

1. Lieu d'aisance.

1. Par hasard.

FRANÇOISE.

Que craignez-vous ?

GENEVIEFVE.

Que sçay-je ?

FRANÇOISE.

Vous estes une amoureuse peu hardie, vous n'avez pas encores monté sur l'ours.

GENEVIEFVE.

Je crains que Basile, se voyant seul avecques moy, ne veuille entreprendre quelque chose sur mon honneur. Que m'en conseillez-vous ? N'ay-je pas occasion de craindre ?

FRANÇOISE.

Geneviefve, m'amie, je vous ayme comme ma propre fille, et serois bien marrie que Basile, que j'ayme aussi comme mon fils, eust fait en vostre endroit chose qui ne fust à faire ; mais assurez-vous aussi que je le cognois tel et si bien complexionné qu'il ne voudroit pour mourir faire rien qui soit contre vostre volonté, et seroit marry de vous avoir tiré un cheveu de la teste que vous ne luy eussiez mis premierement le bout en la main. Je vous sçay bon gré, toutesfoi's, de ce que vous m'en demandez mon advis, car on dit communement : Conseille-toy, et tu seras conseillé ; et on ne sçaurroit trop apprendre, principalement des vieilles gens, qui, pour avoir long-temps vescu, sont plus fines et ont plus d'experience que les jeunes barbes ; mesme j'ay ouy prescher cest advent dernier que le diable est fin pour ce qu'il est vieil .

NIVELET.

Voilà comment il faut faire son profit des sermons. O quelle belle instruction !

FRANÇOISE.

M'amie, en ma conscience, je ne vous conseille rien qui ne soit bon, et pouvez bien penser qu'estant sur le bord de ma fosse, preste de rendre conte à Dieu de ce que j'ay fait en ce monde, ne vous voudrois induire à faire chose qui peust tant soit peu souiller mon ame ou la vostre, car autant vaut celuy qui tient que celuy qui escorche. La demande de Basile, qui vous ayme de si bon amour, est sainte, juste et raisonnable. Vous avez ouy dire souvent à vostre confesseur, comme je croy, qu'il faut aymer son prochain comme soy-mesme, et qu'il se faut bien garder de tomber en ce vilain vice d'ingratitude, qui est l'une des branches d'orgueil, lequel a fait tresbuecher au plus creux abisme d'enfer les anges, qui estoient les plus belles et les plus heureuses creatures que Dieu eust faites. Ne seriez-vous pas une ingratitude, une glorieuse, une outrecuidée, si vous ne faisiez conte des justes prières de celuy qui ne voit par autres yeux que par les vostres ?

GENEVIEFVE.

Vos raisons me semblent si bonnes, que je pen-

serois faire un grand peché si j'ouvrois seulement la bouche pour y contredire.

NIVELET.

C'est à ce coup que la vache est vendue. Mon maistre n'a que faire de delier sa bourse.

FRANÇOISE.

Geneviefve, ma fille, je vous ayme encores mieux que je ne le faisois, puis que je voy que vous croyez ceux qui desirent vostre bien et avancement. Je m'en vay tout de ce pas faire dire une messe du S.-Esprit, à celle fin qu'il luy plaise inspirer vos parens à vous donner le mari que vous meritez. Avisez de faire en sorte que vous soyez en la maison pendant que vostre mère sera au sermon, laquelle j'entretiendray le mieux que je pourray.

GENEVIEFVE.

Je luy feray à croire que je me trouve un peu mal, à cause du froid que j'ay eu ce matin.

FRANÇOISE.

C'est bien dit. Il faut aussi que vous laissiez la porte entr'ouverte, à celle fin que l'on n'aye que faire de heurter, car ce seroit assez pour faire mettre le nez à la fenestre à quelqu'un des voisins.

GENEVIEFVE.

Mais par qui ferons-nous sçavoir à Basile ce que nous avons conclud ?

FRANÇOISE.

Ne vous souciez point ; voilà son homme qui me suit de loing, par lequel je luy feray tout sçavoir.

GENEVIEFVE.

Il sera donc bon que j'entre en la maison et que je n'en sorte de tout le jour.

FRANÇOISE.

C'est bien dit ; retirez-vous. Adieu, Geneviefve.

GENEVIEFVE.

Adieu, madame François, n'oubliez à faire mes recommandations.

FRANÇOISE.

Je n'y faudray pas. Antoine, allez à vostre maistre, qu'il ne face faute de se trouver à une heure après midy, habillé des habits qu'il avoit hier en masque, au lieu où il sçait, et il trouvera la porte ouverte.

ANTOINE.

Bien, Madame.

FRANÇOISE.

Dites-luy aussi que sa maistresse se recommande aussi à ses bonnes graces.

ANTOINE.

Aussi feray-je.

FRANÇOISE.

Allez, despechez-vous, et s'il veut parler à moy, il me trouvera en la chapelle de monsieur S. Roc.

1. On sait que les plaisanteries de ce genre n'étaient pas rares chez les prédicateurs de ce temps. Les sermons d'Ol. Maillard et de Menot en sont farcis.

## SCÈNE VIII

NIVELET, *seul.*

Et par la vertubien, j'en advertiray mon maistre, et puis nous verrons beau jeu si la corde ne rompt. J'ay bien tout entendu, Dieu mercy; encores n'en falloit-il pas tant : à bon entendeur il ne faut une charretée de paroles. Si mon maistre est galant homme, c'est à ce coup qu'il aura sa Genevieve entre ses bras, bon gré maugré, au moins s'il sçait bien prendre l'ocasion par le poil : mais s'il la laisse échapper, qu'il s'assure que jamais elle ne se présentera si belle. S'il me croit, il s'habillera de l'habit que doit porter Basile, et luy sera fort aisé de l'avoir pour la familiarité qu'il a avec Eustache. Et puis, quand il sera entré chez Genevieve, s'il ne sçait jouer de ses outils, à son dam. Je m'en vay l'advertir tout de ce pas, encores qu'il m'aye enchargé de l'attendre icy ; mais, pour ce coup, je ne craindray de transgresser son commandement, puisqu'il est besoing d'user de diligence.

## ACTE DEUXIEME

## SCÈNE I

GIRARD, VIELLARD; EUSTACHE, FILS DE GIRARD.

GIRARD.

Eustache, tu vois que de tous les enfans qu'il a pleu à Dieu me donner, il ne me reste que toi en ce monde; et par là tu peux penser que ce que j'en fais n'est que pour ton avancement; aussi que je serois bien aise, avant que Dieu m'osté de ce monde, de te voir bien pourveu et allié en quelque bonne maison : car quant est des biens, Dieu mercy tu en auras assez, et serois bien maraut si, ta mère et moy estans morts, tu ne pouvois vivre seul de ce qui suffit bien maintenant à en entretenir trois. Partant, il te faut resoudre sans plus differer, d'autant que j'espère reste apreslinée t'accorder à Genevieve ou demain pour le plus tard; et puis j'ay après des mon jeune aage qu'il ne faut jamais laisser traîner une affaire, mais qu'il faut battre le fer tandis qu'il est chaud.

EUSTACHE.

Mon père, pardonnez-moi, s'il vous plaist; mais je ne puis si tost lacher une parole qui me pourroit prejudicier tout le temps de ma vie.

GIRARD.

Comment dis-tu cela ? Tes propos monstrent bien que tu n'es qu'un enfant. Il n'y a pas encores deux jours que tu ne cessois de m'en rompre la teste, et maintenant il semble que tu veuilles retirer ton espingle du jeu.

EUSTACHE.

Vous dites vray que je ne suis qu'un enfant, et vous dis bien plus, qu'estant encores enfant, et ne me pouvant pas bien gouverner moi-mesme, à grand'peine en pourrois-je gouverner deux. Mon père, il me semble qu'il sera temps de me marier quand j'auray atainit l'age de discretion.

GIRARD.

Si est-ce que je ne l'estime point si volage et de si peu de jugement que sans ocasion tu ayes déposé l'affection que tu portois à Genevieve. Il faut bien dire qu'il y a autre chose. Eustache, ne me cèle rien, et pense que je ne te suis moins bon amy que bon père.

EUSTACHE.

Pardonnez-moy, rien ne m'a destourné de mon premier propos, sinon qu'il me semble que rien ne nous presse.

GIRARD.

Cela s'appelle, en bon françois, tourner la truye au foin<sup>1</sup>. Dis-moy hardiment la cause qui t'en a fait perdre le goust, ou assure-toy que tu ne me fais plaisir.

EUSTACHE.

Je ne voudrois pour rien du monde entrer en vostre male grace. Sçachez doneques que hier au soir, comme nous estions allez en masque, Basile et moy, au logis de madame Louyse, je m'aperceu de ce dont je ne m'estois douté auparavant, et vis clairement que si Genevieve avoit par ci-devant fait semblant de m'aymer, ce n'avoit esté que pour complaire à sa mère, laquelle, à la verité, voudroit bien que je fusse son gendre ; mais j'ay cognu que Basile estoit mieux aux bonnes graces de la fille que moy.

GIRARD.

Nostre-Dame ! que me dis-tu ? Je suis plus estonné que si cornes m'estoient venues. Mais possible que l'amour, lequel est ordinairement accompagné de jalousie, te fait croire cela ; et possible qu'elle prenoit Basile pour toy, d'autant qu'il estoit vestu de tes habits.

EUSTACHE.

Je vous diray comme tout passa. Quand nous fusmes entrez en la sale, et que nous eusmes dancé un petit ballet, Basile, en rompant la promesse qu'il m'avoit faite de ne prendre Genevieve, s'adressa de plain sant à elle, et moy à sa cousine, pour danser un bransle<sup>2</sup>, lequel estant fini, chacun se mist à deviser avec celle qu'il menoit. Ce fust lors que je cognu clairement l'affection mutuelle qu'ils se portoiert, tant aux façons de faire de Genevieve que à leurs propos, lesquels j'entendois parfois, m'estant assis tout exprés auprès d'eux ; et ce pendant que je faisois semblant de deviser avec sa cousine, j'avois, comme l'on dit, une oreille aux champs et l'autre à la ville. Ils furent plus d'une

1. Répondre d'une façon évasive. V. une des notes de la comédie des *Esprits*.

2. C'étaient les danses plus gaies par lesquelles on finissait les bals, comme aujourd'hui par le cotillon.

bonne demi-heure en discours et menus devis, et m'assure qu'il ne leur ennuoyoit pas. Je vous laisse à penser s'ils parloient d'enfiler des perles ou d'encherir le pain.

GIRARD.

S'il n'y a que cela, non force : peut-estre que Basile n'y pensoit pas à mal ; mais comme il est accort, s'estant mis en quelque propos, il vouloit montrer qu'il n'estoit aprenty d'entretenir les filles ; ou bien il faisoit cela pour esprouver ta patience et te donner un peu de martel en teste. Je cognois l'humeur du pelerin.

EUSTACHE.

Il seroit bien homme pour l'avoir fait à ceste intention, et vous puis assurer que peu s'en falut que je ne luy ravisse Geneviefve d'entre les mains.

GIRARD.

Cela n'eust esté ny beau ny honneste.

EUSTACHE.

Croyez que je ne sçavois sus quel pied dancier, et me servit bien que j'estois masqué : autrement un chacun eust peu cognoistre facilement, aux changemens de ma face, l'alteration en laquelle j'estois : car pour ne vous deguïser les matières, je serois bien content d'esponser Geneviefve, quant je sçau-rois qu'elle m'aymeroit ; mais aussi si elle ne m'ay-moit, je ne daignerois en faire un pas.

GIRARD.

Nous nous en éclaircirons alors qu'il faudra qu'elle dise ouy.

EUSTACHE.

Avisez au moins que ce ne soit trop tard.

GIRARD.

Nous ne saurions sçavoir plus-tost que ceste apres-disnée que l'on fera, comme j'espère, le premier ban <sup>1</sup>.

EUSTACHE.

Si Basile l'ayme, je ne voudrois entreprendre sur ses marches <sup>2</sup>, car il n'est trop amy.

GIRARD.

Si j'ay quelque peu d'entendement, elle ne nous peut pas échapper. Tu luy as ouy dire souvent qu'elle n'a autre volonté que celle de sa mère : or, quant est de sa mère, elle est toute à nostre devo-tion.

EUSTACHE.

Mon père, les filles bien souvent disent d'un et pensent d'autre ; puis, quand ce vient au faire et au prendre, c'est alors qu'elles montrent leur tête, et puis je vous laisse à penser si ce n'est pas pour rendre un homme bien camus.

Mais voilà madame Louyse et sa commère Françoïse qui s'en reviennent de l'Eglise.

GIRARD.

Je seray donc relevé de peine de l'aller chercher,

car je n'eusse esté en repos tant que j'en eusse sçeu le *tu autem* <sup>1</sup>. Allons au devant d'elles.

## SCÈNE II

LOUYSE, FRANÇOISE, GIRARD, EUSTACHE.

LOUYSE.

Mon Dieu, ma commère, que le sermon m'a ennuïée ceste matinée ! Jamais je n'ay pensé veoir l'heure que ce jacobin sortiroit de chaire, tant j'avois froid aux pieds !

FRANÇOISE.

Je n'ay pas esté à l'Eglise si longtemps que vous, et si je suis toute gelée. Mais, dites-moy, où est madame l'accordée ?

LOUYSE.

Quelle accordée ?

FRANÇOISE.

Vostre fille Geneviefve.

LOUYSE.

Par mon ame, vous estes une mauvaise femme ! Je l'avois amenée ce matin avec moy, mais le froid l'a chassée de l'Eglise après qu'elle a ouy une basse messe.

FRANÇOISE.

Vous estes donc sorties du logis avant que les chats fussent chaussez. C'estoit, comme je croy, de peur des mouches.

LOUYSE.

Vous dites mieux possible que vous ne pensez ; mais qui vous a dit qu'elle estoit accordée ?

FRANÇOISE.

Me le demandez-vous ? Les petits enfans en vont à la moustarde <sup>2</sup>.

LOUYSE.

Ma commère, m'amie, Geneviefve est une mauvaise fille, car il n'a tenu qu'à elle qu'elle n'ayt esté accordée.

FRANÇOISE.

A qui donc ? Au seigneur Basile ?

LOUYSE.

Ne me parlez jamais de cest homme-là si vous me voulez faire plaisir.

FRANÇOISE.

Pourquoy, ma commère ?

LOUYSE.

Par saint Jehan ! pour ce que ma fille n'est pas pour lui et qu'il s'en torche hardiment le bec.

FRANÇOISE.

Si est-ce qu'il a le bruit d'estre honneste homme,

1. Le mot de la fin. Pour faire cesser la lecture aux repas des moines, le supérieur frappait sur la table en disant : *Tu autem*, et les moines continuaient avant de se lever : *Domine, miserere nobis*.

2. C'est-à-dire s'en moquent, quand ils vont chercher la moustarde. On disoit aussi : « les enfans en iroent au vin et à la moustarde. » De cette locution populaire, qui fut longtemps en cours, sont venues les expressions *s'anuser à la moustarde*, et *moustard*.

1. La première publication pour le mariage.

2. Aller sur ses brisées.

et pensois en bonne foy (Dieu me le vueille pardonner !) que vostre fille le deust avoir, d'autant que vous luy en avez fait autrefois parler et que je pensois qu'ils s'aymassent l'un l'autre.

LOUYSE.

Ma commère, je scay bien que Basile est de vos bons amis et voisins, et, à cause du voisinage, il n'est pas qu'il ne vous ayt communiqué de ces affaires, d'autant mesmes qu'il vous voit hanter avec nous assez privement, de vostre grace : mais je vous supplé, sur tous les plaisirs que vous me voudriez faire, de ne parler de lui à Genevieve : car j'ay delibéré de la donner à Eustache, fils de Girard, lequel me presse bien fort, et luy fait de beaux avantages, ayant desjà accordé les articles ainsi que je les luy ay baillez.

FRANÇOISE.

Saincte dame ! je n'ay garde de luy sonner mot, puisque vous me l'avez def fendu, mais j'ay grand peur que Girard et Eustache ayent ouï ce que nous avons dict, car les voylà tout contre nous. Voyez comme ils sont esmerillemz<sup>1</sup> et sentent desjà tout leur rost.

GIRARD.

Bon jour, Mesdames.

LOUYSE.

Dieu vous gard de mal, Messieurs.

GIRARD.

Je ne pensois en bonne foy que nous deussions à ce matin faire si bonne rencontre.

LOUYSE.

Si vous l'estimez bonne, nous la pensons avoir faite encores meilleure.

GIRARD.

Et bien ! Madame, ne mettrons-nous jamais fin à ce dont nous avons tant parlé depuis un mois en çà ?

LOUYSE.

Je vous promets, ma foy, qu'il ne tiendra pas à moy.

GIRARD.

Il ne tiendra donc à personne, si ce n'est possible à Genevieve ?

LOUYSE.

Non, non, ma fille vouldra tout ce que je vouldray ; mais pour ce que le froid me presse d'aller trouver les tisons, et que j'ay bonne envie de vous dire beaucoup de choses, je vous prie, entrons en la maison. Et puis ce que je vous veux dire n'est pas chose qui se doit traiter en rué.

GIRARD.

Je le veux bien.

LOUYSE.

Adieu, ma commère ; excusez-moy si je vous fausse compagnie.

EUSTACHE.

Mon père, mais que j'aye dit deux mots à madame Françoisé, je vous iray trouver.

GIRARD.

Ne faux donc pas, car je croy que nous aurons affaire de toy.

FRANÇOISE.

Ce jeune homme-cy pense me tirer les vers du nez ; mais il y viendra à tard. Fin contre fin n'est pas bon à faire doubleure.

EUSTACHE.

Madame Françoisé, eh bien ! que dit le cœur ? Quelle femme estes-vous ?

FRANÇOISE.

Une pauvre pecheresse qui court à la mort le grand galop, et qui a trois pauvres filles à marier sur les bras, sans scavoir où est le premier denier de leur mariage.

EUSTACHE.

Ceux qui ont bonne esperance en Dieu ne sont que trop riches.

FRANÇOISE.

Cela est bien vray ; mais ce qui me fasche le plus, c'est mon hoste, lequel menaçoit encores hier de m'envoyer un sergent pour deux termes que je luy dois.

EUSTACHE.

N'avez-vous point quelque amy qui vous les preste ?

FRANÇOISE.

Une pauvre femme n'a que trop d'amis de bouche, mais bien peu de bourse.

EUSTACHE.

Que n'employez-vous le seigneur Basile, vostre voisin ? car je m'assure qu'il vous presteroit volontiers dix escus et davantage, si vous l'en requeriez.

FRANÇOISE.

Hélas ! Monsieur, je n'oserois, de peur d'estre esconduite ; c'est celui que je ne cognois comme point, et ne pense pas avoir parlé à luy plus de deux fois, encores il y a plus de sept semaines.

EUSTACHE.

Touchez-là ; si vous me vouldiez dire la verité de quelque chose que je vous demanderay, ne vous souciez : je payeray ce que vous devez.

FRANÇOISE.

Je vous remercie, Monsieur ; croyez que l'armosne sera aussi bien employée en moy qu'en autre qui vive.

EUSTACHE.

Dites-moy, ne vous estes-vous point aperceue que Basile fait l'amour à la fille de madame Louyse ?

FRANÇOISE.

S'il en estoit quelque chose, je le scaurois. Il est bien vray qu'on en a autrefois parlé, mais il y a plus d'un an que les choses sont demourées là. Et si je vous dirois bien quelque chose, n'estoit que je crains que vous soyez habillard.

EUSTACHE.

Dites hardiment.

1. Gais, vifs comme l'émerillon, qui est la femelle du faucon.

FRANÇOISE.

Je veux devant que me promettiez de ne le redire à personne, non pas mesmes à vostre père.

EUSTACHE.

Je vous le promets sur ma foy.

FRANÇOISE.

Monsieur, vous sçavez comme je hante privement chez madame Louyse, et qu'elle me communique toutes ses affaires, de telle façon qu'elle ne tourne-roit pas un œuf, par manière de dire, sans m'en demander conseil. Vous pouvez penser que sa fille n'en fait pas moins, et que je suis comme la thresorière de ses menues affaires. Sçachez donc que, hantant et fréquentant en la maison, j'ay cognu que, si la mère a grande affection que vous soyez son gendre, la fille ne desire pas moins que vous soyez son mary, bien qu'elles soient induites à faire ce souhait par diverses raisons.

EUSTACHE.

Dites-moy quelles.

FRANÇOISE.

Je ne me ferois prier de vous les dire, n'estoit que je crains que vous m'ayez en reputation d'une flatuse.

EUSTACHE.

Madame Françoisse, vous me faites tort. Je vous ay en opinion de la plus femme de bien de toute nostre parroisse, et suis bien seur que vous ne voudriez, pour mourir, tacher vostre conscience de ce vilain vice de flaterie.

FRANÇOISE.

Vous dites bien quant à ce dernier point ; mais, quant au premier, je ne vous l'accorde pas. Au contraire, je confesse et reconnois que je suis une pauvre femme, qui offence Dieu plus souvent qu'il n'y a de minutes au jour, et que, si Dieu ne m'use de misericorde, à grand peine le pourray-je jamais contempler en sa gloire.

EUSTACHE.

Ma foy, si vous n'estes sauvée, beaucoup de gens de bien doivent avoir belle peur. Mais, je vous prie, laissons ces propos, et ne craignez de me dire tout ce qu'il vous plaira.

FRANÇOISE.

Done, puisque vous le trouvez bon, je vous dis que Louyse, estant advertie des grans biens que vous avez, desire sur tout vostre alliance. Quant à sa fille, j'ay sçeu d'elle que, devant qu'elle sceut jamais qui vous estiez, une fois pour vous avoir vu danser en une nopee dont vous estiez tout deux, elle devint ce jour-là si extremement amoureuse de vostre beauté et bonnes graces, qu'elle delibera deslors, s'il luy estoit possible, vous avoir pour mary, ou plustot estre religieuse que d'en espouser un autre ; si bien que la pauvre fille endure la plus cruelle passion que l'on sçaurroit imaginer : car, estant de nature fort honteuse et nourrie de la crainte de Dieu et de ses parens, elle est contrainte de ranger son frain à part-soy, sans oser monstrier par aucuns signes l'amitié qu'elle vous porte.

EUSTACHE.

Vrayement si je pensois qu'elle m'aymast tant soit peu, l'affection que je luy porte redoubleroit en moy de moytié.

FRANÇOISE.

M'estimeriez-vous bien si mesehante et malheureuse que je voulusse mentir, mesmes aujourd'hui qu'il est nostre feste ?

EUSTACHE.

Vostre preud'homme sera donc cause que je croyray plustot vostre bouche que mes yeux.

FRANÇOISE.

Monsieur, vous faites fort bien d'aymer Genevieve : car, outre qu'elle vous ayme uniquement et qu'elle vous porte continuellement dans son cœur et dans ses yeux, elle a beaucoup de bonnes qualitez qui la rendent aymable autant que fille qui soit en France. Elle est bonne eatholique, riche et bonne mesnagère. Elle dit bien, elle escrit comme un ange : elle joue du luth, de l'espinette<sup>1</sup>, chante sa partie seurement, et sçait dancier et baller aussi bien que fille de Paris. En matière d'ouvrages de lingerie, de point coupé<sup>2</sup> et de lassis<sup>3</sup>, elle ne eraint personne ; et quant est de besogner en tapisserie, soit sur l'estamine, le canevas ou la gaze<sup>4</sup>, je voudrois que vous eussiez veu ce que j'ay veu. Et outre tout cela, elle est des plus belles de tout le quartier ; et croyez, si sa beauté n'est point de celles que l'on enferme dans des boîtes et que l'on prend le matin quand on se lève : elle est naturelle, et suis seur que tout le fard dont elle use pour la face, pour les dents et pour les mains, n'est autre chose que la belle eau claire du puy de sa maison.

EUSTACHE.

Je croy que tout ce que vous dites est vray, et vous djs davantage que ceste beauté est vray, dont elle monstre ne tenir grand conte, me plaist sans comparaison plus que ces grandes dames si attifées, goderonnées<sup>5</sup>, licées, frisées et pimpantes, qui ne font autre chose tout le long du jour que tenir leur miroir pour voir si elles sont bien coiffées et si un cheveu passe l'autre, et à toute heure ont la main à leur collet. Sur tout une femme fardée me desplaist quand elle seroit belle comme une Helène, et ne la voudrois baiser pbur grand chose, d'autant que je sçay bien que le fard n'est autre chose que poison. Il me souvient d'avoir une fois gouverné une femme fardée, et par mignardise il m'advint de luy baiser le front et la joue ; je vous jure Dieu que les lèvres m'en levèrent aussitost et pensay bien estre empoisonné.

1. Le piano de ce temps-là, où les cordes étaient égratignées pour produire le son par des becs de plume pointus comme des épingles.

2. On disait aussi, comme dans le tarif du 18 avril 1667 : « dentelle de fil point coupé, » ce qui en explique le sens.

3. Réseau fait avec des laes (cordonnet) de fil ou de soie. On voit dans la *Bergerie* de Remy Belleau que ce travail occupait les filles des champs à leurs loisirs.

4. Mot alors tout nouveau. Ronsard parle de « gazes peintes. »

5. Parées de colletteries à gros plis (*gudrons*).



FRANÇOISE.

Il ne se faut donc plus estonner si ces visages blancs, vermeillonnez, et qui ont une crouste de fard plus espesse que les masques de Venise, commencent à perdre leur credit entre gens de bon esprit ; puis qu'au temps où nous sommes les jeunes hommes de dix-huit ans sçavent plus de besongnes que les vieilles gens qui vivoient lorsque j'allois à l'école.

EUSTACHE.

Pensez-vous que les jeunes hommes facent la court aux dames pour sçavoir quel goust a le sublimé, le talc calciné, la blique de Venise<sup>1</sup>, le rouge d'Espagne, le blanc de l'œuf, le vermillon, le vernis, les pignons<sup>2</sup>, l'argent vif, l'urine, l'eau de vigne, l'eau de lis, le dedans des oreilles, l'alun, le caufre, le boras, la pièce de levant<sup>3</sup>, la racine d'orcanète<sup>4</sup>, et autres telles drogues dont les dames se placent et enduisent le visage<sup>5</sup>, au grand prejudice de leur santé? d'autant que, avant qu'elles ayent atteint l'âge de trente-cinq ans, cela les rend ridées comme vieil cordouan<sup>6</sup>, ou plustost comme vieilles bottes mal gressées, leur fait tomber les dents et leur rend l'haleine puante comme un trou punais? Croyez que, quand je pense seulement à telles villenies, peu s'en faut que je ne rende ma gorge.

FRANÇOISE.

Saint-Jean! vous estes plus sçavant que je ne pensois ; mais vous ne devez craindre que Genevieve use de tous ces artifices.

EUSTACHE.

Je penserois avoir commis un grand péché si je l'en avois soupçonnée tant seulement.

FRANÇOISE.

Je vous assure que, si elle vous plaist maintenant, avant qu'il soit un mois elle vous reviendra davantage.

EUSTACHE.

Vous voulez dire, comme je croy, mais qu'elle ayt senti le masle?

FRANÇOISE.

Sauf votre grace, ce n'est pas cela.

EUSTACHE.

A quoy tient-il donc qu'elle n'est aussi belle qu'elle sera quelque jour?

FRANÇOISE.

Je le vous diray, à la charge d'estre secret. Vous

devez sçavoir que la pauvre fille est infiniment fourmentée d'un ehancre qu'elle a à un tetin, il y a près de trois ans, et n'y a autre que sa mère et moy qui en sçachent rien. Mais nous avons bonne esperance qu'elle se portera bien avant qu'il soit quinze jours.

EUSTACHE.

Je suis bien aise et marry tout ensemble d'avoir seeu cela, et vous en remercie bien fort.

FRANÇOISE.

N'estoit que je suis seure que vous l'aymez et que vous supporterez facilement ceste petite imperfection, qui n'est comme rien, je me fusse bien gardée de vous entamer le propos. Advisez seulement de tenir cela secret, car, si vous le redites, c'est assez pour me ruiner.

EUSTACHE.

N'en ayez point de peur.

FRANÇOISE.

Vous plaist-il me commander quelque chose?

EUSTACHE.

Vous savez bien que je vous voudrois obeir.

FRANÇOISE.

Adieu donc, Monsieur, et ne vous desplaise si je vous sommeray bien tost de votre promesse.

EUSTACHE.

Vous n'en aurez la peine, car je satisfèray à vostre hoste avant qu'il soit demain nuit.

FRANÇOISE.

Je vous en remercie bien fort, Monsieur.

## SCÈNE III

EUSTACHE, seul.

Vrayement, j'en avois bien dans le dos si je n'eusse trouvé ceste bonne femme, laquelle, sans y penser, m'a decouvert un vice de Genevieve qui est suffisant pour estaindre toute l'affection que je lui ay jusques icy portée. Je croy, en bonne foy, qu'il n'y a eu que cela qui a tant fait trainer le mariage de Basile et d'elle et a esté cause à la fin de le rompre du tout. Je ne m'estonne plus de ce que Genevieve n'ouvroit jamais son collet par devant comme font les autres filles, ni de ce que je la voyois parfois si triste et si descontentée; c'estoit sans doute le mal qu'elle sentoit qui causoit tout cela. Or je remercie Dieu de ce qu'il m'a envoyé aujourd'huy ceste bonne femme, comme l'ange à Tobie, pour m'advertir de mon salut. Je serois une grand'beste si j'en faisois jamais un pas, et partant, que mon père m'attende tout son saoul chez Loyse : il perdra ses peines, car je n'ay pas delibéré d'y mettre jamais le pied. Au contraire, je vay chercher quelque compagnie pour me desennuyer, car encores que j'aye proposé de quitter ceste poursuite, si est-ce que toutes les fois que je pense à Genevieve, il ne se peut faire que je n'y aye regret. Mais ne voy-je pas là le capi-

1. Ou *blaque*, sorte de plante italienne dont on fait cuire la fleur avec du blanc d'œuf, pour la composition du fard.

2. Graines de la pomme de pin.

3. Sorte de drogue orientale.

4. Comme la précédente, *Yorcanette*, dont le nom vient de l'arabien *orak* couleur, étoit une importation du Levant. *L'Instruet. pour la teinture*, du 18 mars 1671, art. 141, dit qu'elle fait un rouge brun et est drogue étrangère.

5. On trouvoit de parcelles recettes pour le maquillage des coquettes du XVI<sup>e</sup> siècle dans la *Courtsane repentie* de Du Bellay, la *Fidelle* de Larivey (acte II, sc. x), et la comédie espagnole, la *Celistine*.

6. Cuir de Cordoue, dont on faisoit les bottes, d'où le mot *cordouan*, qui se disoit d'abord *cordouannier*.

taine Rodomont, qui vient tout resvant et parlant à part soy ? Arayement, je suis bien aise de l'avoir rencontré.

## SCÈNE IV

RODOMONT, EUSTACHE, GENTILLY, LAQUAIS  
D'EUSTACHE.

RODOMONT.

J'avois toujours jusques icy pensé que tout ce que l'on lit dans Perceforest, Amadis de Gaule, Palmerin d'Olive<sup>1</sup>, Roland le furieux et autres romans, fussent choses controuvées à plaisir, comme du tout impossibles, ne me pouvant mettre en la teste que l'amour ayt peu induire ces chevaliers et paladins à faire choses si estranges; et toutes les fois que je lisois le desespoir du beau Tenèbreux, les preuves de Florisel<sup>2</sup>, les combats d'Age-silan, les folies de Roland et autres semblables, je ne pouvois croire qu'une seule desfaveur de leurs dames ou une petite jalousie qu'ils se forgeoient en la teste les peust faire entrer en telle furie que les uns en perdoient le sens, les autres ne craignoient de s'exposer à des aventures estranges, qu'ils mettoient heureusement à fin, eschapans des dangers incroyables. Mais maintenant que j'ess-prouve en moy-mesmes quelles sont les passions qu'une beauté crüe peut donner, je ne m'estonne plus des armes que ces anciens preux faisoient, et il me semble encores qu'ils s'y portoient assez laschement: car l'amour qui me brusle me feroit entreprendre non de conquérir une isle ferme, de tuer un Cavalion ou un Endriague<sup>3</sup>, mais d'assaillir une armée de cent mil hommes, voire toutes les forces du Turc, du sophy et du grand can de Tartarie, quand elles seroient ensemble.

EUSTACHE.

Il seroit bien facile de les assaillir, mais malaisé de les desfaire.

RODOMONT.

J'entens quelcun parler auprès de moy. Ha ! seigneur Eustache, c'est donc vous ? Que dit le cœur ? Vous me semblez tout triste : quelcun vous a-il fait tort ? Dites-moy qui c'est et me laissez faire, car, par Dieu ! j'ai bien delibéré de lui faire voler la teste de dessus les espauls, et fust-ce un Cesar ou Charlemagne.

EUSTACHE.

Seigneur Rodomont, pardonnez-moy : autre ne m'a fait tort que mon propre vouloir, duquel je ne puis avoir raison.

RODOMONT.

Vous me faites tort, si vous ne me dites que c'est.

EUSTACHE.

Excusez-moy, s'il vous plaist ; je ne puis pour ceste heure : une autre fois nous aurons tout le loisir d'en parler.

RODOMONT.

Il ne me veut pas dire ce qu'il a, mais je le sçay aussi bien que luy. Et bien ! je ne vous importuneray maintenant touchant cela ; je vous prieray seulement me faire un autre plaisir.

EUSTACHE.

Je le feray s'il est en ma puissance.

RODOMONT.

J'ay entendu que vous fustes hier en masque avec Basile ; je ne me suis autrement enquis en quelle compagnie vous allastes.

EUSTACHE.

Pleust à Dieu que je n'y eusse point esté !

RODOMONT.

Que parlez-vous d'esté, maintenant qu'il fait si froid ?

EUSTACHE.

Rien, rien ; je dis seulement que j'y ay esté.

RODOMONT.

Or je vous voudrois prier qu'il vous pleust me prester votre habit que Basile portoit, et je vous le rendray avant qu'il soit quatre heures d'icy.

EUSTACHE.

Je le veu bien, mais il faut devant que je le renvoye querir, car Basile ne me l'a pas encores rendu. Toutesfois, si vous voulez, je vous en feray bien bailler un tout de mesme le mien, que le cousin René fit faire pour une nopee de laquelle nous estions tous deux.

RODOMONT.

Je serois bien aise d'avoir le vostre, et pour cause que je vous diray puis après.

EUSTACHE.

Je m'en vay donc envoyer mon laquays le requerrir. Laquays !

GENTILLY.

Plaist-il, Monsieur ?

EUSTACHE.

Va-t'en chez le seigneur Basile.

GENTILLY.

Bien, Monsieur, je m'y en vay.

EUSTACHE.

Veux-tu attendre ! Où cours-tu si viste ?

GENTILLY.

Chez le seigneur Basile.

EUSTACHE.

Eh bien ! que luy diras-tu ?

GENTILLY.

Je ne sçay.

EUSTACHE.

C'est ce qu'il me semble. Tu es si estourdy, que tu n'as pas la patience que je te dise ce qu'il

1. *Palmerin de Oliva*, roman espagnol, dont la première traduction française avait paru en 1546.

2. Don Florisel de Niquea, dont les exploits, écrits par don Feliciano de Sylva, forment la dixième partie de l'*Amadis* en espagnol.

3. Deux héros des romans dont le titre précède.

faut que tu faces. Dis-luy que je le prie qu'il me renvoye mon habit, et que j'en ay bien affaire.

GENTILLY.

Bien, monsieur.

EUSTACHE.

Entrons ce-pendant en la maison, et en attendant qu'il revienne nous jouerons un coup de trictrac, et puis nous disnerons. Aussi bien je pense que mon père ira faire un tour hors la ville, et qu'il ne disnera ceans.

RODOMONT.

Je le veux bien, puisqu'il vous plaist.

## SCÈNE V

SAUCISSON, ESCORNIFLEUR ET MAQUEREAU ;  
EUSTACHE.

SAUCISSON.

Holà ! seigneur Eustache, encore un mot. Où allez-vous si viste ?

EUSTACHE.

Est-ce toy, Saucisson ? Pardonne-moy, je ne t'avois pas apercevu.

SAUCISSON.

Monsieur, il y a plus de huit jours que je suis gros de vous voir<sup>1</sup>. Et bien ! quel homme estes-vous ? Il y a long-temps que je ne vous ai veu tenir le verre, et ne scay plus, par ma foy, de quelle main vous beuvez.

EUSTACHE.

Vien-t'en disner avec nous, et tu le sauras. Au reste, je te donneray du meilleur vin bourru<sup>2</sup> de France.

SAUCISSON.

J'iray volontiers ; mais j'ay peur que je ne mette la famine chez vous : vous avez plusieurs fois veu de mes promesses, et comme je scay jouër dextrement de l'épée à deux mains à table quand j'ay mes condées franches. Partant, si vous voulez avoir le plaisir de me voir hauffer, faites en sorte que la table soit si bien couverte qu'on ne puisse voir la nappe, et qu'il n'y ayt faute de breuvage. Je croy que vous m'avez ony dire souvent, quand je mange un coq d'Inde<sup>3</sup> ou un cochon de trente-cinq sols, qu'il m'est advy que je casse une noix.

EUSTACHE.

Ne te soucie que d'apprester tes dents et tes ongles.

SAUCISSON.

Ce sera donc à pis faire, à ce que je voy.

1. C'est-à-dire : « j'en ai envie, comme une femme grosse. »

2. Vin blanc nouveau, qui se conserve doux quelque temps, avec sa bourre (son durct). D'Aubigné, dans *Ferneste*, emploie *bourru* dans ce sens pour un jeune homme neuf, naïf.

3. C'était un mets nouveau et par conséquent de luxe. Les trente-cinq sols qu'on lui donne ici pour prix, et qu'on n'était pas alors une petite somme, se trouvent presque d'accord avec les trente sols tournois dont fut payé le coq d'Inde servi, en 1380, à un repas des échevins d'Orléans.

EUSTACHE.

Tu en feras comme tu l'entendras.

SAUCISSON.

Attendez un peu. Quelle heure est-ce là qui sonne ?

EUSTACHE.

Ce ne scauroit estre que dix heures.

SAUCISSON.

Touchez là ; avant qu'il soit une heure d'icy, je vous feray voir une auttant belle garce que vous en ayez vené de cest an.

EUSTACHE.

Je voy bien que c'est. Pour nous flater, tu nous veux produire quelque reste de chanoines ou quelque lampe de convent.

SAUCISSON.

Par la vertu ! sans jurer Dieu, c'est quelque chose de respect.

EUSTACHE.

Ainsi en disent tous ceux de ton mestier.

SAUCISSON.

Contentez-vous que c'est une marchande de la rue S.-Denis, qui a fait accroire à son mary qu'elle alloit en pelerinage à Nostre-Dame de Liesse, et au lieu d'y aller s'est gentiment retirée en ma maison, pour faire plaisir aux compagnons et prendre du bon temps pendant ces jours gras.

EUSTACHE.

Voilà vrayement un gentil traict, et duquel je n'avois encore esté déjeuné<sup>1</sup>. Mais, dis-moy, quelle bague<sup>2</sup> ?

SAUCISSON.

Je ne vous veux point vanter ma marchandise et vous paistre de paroles. La veuë n'en costera rien.

EUSTACHE.

Va-t'en donc la querir et l'amène ceans, car je pense que mon père ny viendra pas disner, et quand bien il nous surprendroit, je la cacherois en mon cabinet.

SAUCISSON.

Je m'y en vay. Avisez ce-pendant de faire coucher au feu, et que nous ayons quelque chose qui ait bec.

1. C'est-à-dire : « dont je n'avois pas encore tâté, dont j'étais encore en jeûne. » On se servait alors beaucoup de cette expression, qui est dans Rabelais, les *Contes d'Entrapel*, Montaigne, d'Aubigné, etc. C'est au reste le premier sens du mot *déjeuner*, repas ou l'on rompt le jeûne.

2. Le présent fait en pareil cas s'appelait ainsi. Grévin, dans les *Estahis* (acte III, se. 2), l'emploie pour une situation toute semblable, avec la même réplique :

LE GENTILHOMME.

Viens-en, dit Claude, à savoir  
Quelle bague ?

CLAUDE.

Il le faut savoir.  
La veuë n'en costera rien.

## SCÈNE VI

EUSTACHE, RODOMONT, GENTILLY.

EUSTACHE.

Vistes-vous jamais un plus gentil fallot que ce venerable Saucisson ?

RODOMONT.

Nenny, par ma foy. Il a la gueule fresche, et dit mots nouveaux.

EUSTACHE.

Il n'y a que le vin et les frians morceaux qui le gastent, et sans cela je vous promets que ce seroit le plus gentil poisson d'avril qui soit d'icy à Rome.

RODOMONT.

Il est venu tout à temps pour chasser vostre melancolie.

EUSTACHE.

Ma melancolie n'estoit pas grande, et, quand bien elle eust esté extreme, vostre presence m'est si agreable qu'elle me l'eust bien tost fait mettre sous le pied. Mais il me semble que je voy mon laquays qui revient.

RODOMONT.

C'est luy-mesmes. J'ai grand peur que nous aurons mauvaises nouvelles, car il ne r'aportera rien.

EUSTACHE.

Gentilly, as-tu trouvé Basile ?

GENTILLY.

Ouy, Monsieur.

EUSTACHE.

Et bien ! que t'a-il dit ?

GENTILLY.

Il m'a dit ainsi qu'il vous prioit de l'excuser s'il ne pouvoit rendre vos habits plus tost que sur les quatre heures du soir.

RODOMONT.

Je m'en doutois aussi bien.

GENTILLY.

Et qu'il vous viendroit trouver tout à ceste heure pour faire luy-mesmes ses excuses.

EUSTACHE.

Il n'en estoit point de besoing.

GENTILLY.

J'ay trouvé en chemin monsieur vostre père, qui m'a dit qu'il ne reviendroit disner à la maison, et qu'il s'en alloit jusques à Charenton.

EUSTACHE.

Ne t'a-il dit autre chose ?

GENTILLY.

Non, Monsieur, sinon qu'il est bien marry qu'il n'a fait ce qu'il pensoit.

EUSTACHE.

Et moy, tout au contraire, j'en suis bien aise. Seigneur Rodomont, puis que vous voyez que nous

ne pouvons avoir mes habits, je m'en vay envoyer querir ceux-là du cousin, qui sont tout de mesme les miens.

RODOMONT.

Je vous en supplie bien humblement.

EUSTACHE.

Gentilly, va-t'en chez mon cousin René, et luy dis que je le prie bien fort qu'il m'accorde, pour une heure ou deux, de son pourpoint et chausses de satin incarnat<sup>1</sup> et de son manteau de taftas<sup>2</sup>, et qu'il te les baille tout à ceste heure.

GENTILLY.

Bien, Monsieur.

EUSTACHE.

Entrons ce pendant, car je voy venir vers nous une femme encappée que je pense cognoistre.

## SCÈNE VII

FRANÇOISE, BASILE.

FRANÇOISE.

Je ne scay où je pourray trouver Basile. Je voudrois avoir payé bonne chose et l'avoir r'encontré en mon chemin pour lui dire des nouvelles qui le resjouyront : car depuis que j'ay laissé Eustache, j'ay espîé l'heure que Girard sortiroit de chez Louyse, et aussi tost que je l'ay veu sortir je suis venue tout bellement escouter à la porte ce que l'on disoit, et ay entendu que Louyse tansoit sa fille, luy disant entre autres choses : Eh bien ! madame la glorieuse, vous avez tant fait, par vos journées, que Eustache ne sera point vostre mary ; mais allez chercher qui prendra jamais la peine de vous en trouver d'autre. C'est raison : il vous faut peindre des maris. Par ces propos j'ay peu comprendre que tout estoit rompu, dont je suis très aise ; et le serois encores davantage si j'avois trouvé Basile, pour le faire participant de ma joie. Mais on dit bien vray : quand on parle du loup on en voit la queue. Monsieur, je prie à Dieu qu'il vous donne ce que vous desirez.

BASILE.

Ha ! madame François, si Dieu me donnoit ce que je souhaite, je serois plus heureux que l'empereur.

FRANÇOISE.

N'y pensez plus, vous l'aurez. Mais, Monsieur, encores faut-il faire une resolution, et ne se donner en proie à la passion ainsi que vous faites. Si vostre maistresse vous voyoit, que diroit-elle ? En bonne foy, elle auroit occasion de vous estimer homme de lasche courage. Sus, resjoisissez-vous. Ne savez-vous pas bien que cent livres de melan-

1. Cette couleur rouge-chair, dont le nom vient de *l'incarnato* italien, étoit alors fort à la mode, comme on le voit par plusieurs passages de Rabelais.

2. Etoffe aussi fort à la mode, dont le nom s'écrivait quelquefois *taffetas*, comme dans la *Nef des fous* de 1499, ce qui le remettoit dans son étymologie même, pure onomatopée tirée du bruit que fait la soie remuée.

colie n'acquittent jamais pour un sol de dettes ? Et puis, je vous prie, dites-moy de quoy vous vous plaignez ?

BASILE.

Je ne me plains de rien, Dieu mercy ; mais je suis en une perpetuelle crainte que l'on ne me face torcher la bouche avant que d'avoir dîné.

FRANÇOISE.

Je veux que vous ostiez tous ces doutes de vostre entendement.

BASILE.

Je ne puis, si je ne suis assuré d'une autre façon.

FRANÇOISE.

Vous-vez meilleure assurance que les paroles de Genevieve que je vous ay fait sçavoir par Antoine ?

BASILE.

Je croy bien que Genevieve ne me voudroit faire un faux bon ; mais je crains la mère.

FRANÇOISE.

Si vous sçaviez ce que je sçay, vous ne diriez pas ainsi.

BASILE.

Hé ! madame Françoisse, je vous prie de ne m'estre point chiche de si bonnes nouvelles. Mais je croy que vous vous moquez de moy.

FRANÇOISE.

Je me moque, jà ! à Dieu ne plaise !

BASILE.

Si n'en croyray-je rien autre chose, jusques à ce que je sçache ce qu'il y a de nouveau.

FRANÇOISE.

Allez, je le veux bien. Il faut donc que vous sachiez que j'ay ouy de mes propres oreilles que tout est rompu, au moins quant à Eustache.

BASILE.

Je n'en croy rien si vous ne me dites de qui vous l'avez seeu.

FRANÇOISE.

Je voy bien que c'est, vous ne croyez bien que sur bon gaige ; mais n'est-ce pas assez que je le vous dis ? Et quand bien je ne l'aurois ouy dire à madame Louyse il n'y a pas une heure, si est-ce que je pense que malaisément Eustache en voudroit.

BASILE.

Ne dites pas cela, je sçay qu'il l'ayme, et si sçay bien que son père l'en sollicite fort.

FRANÇOISE.

Voilà grand cas : vous estes des confrères de S. Thomas et ne voulez jamais croire les choses si vous ne les voyez. Soyez assuré que si Eustache l'a aimée par cy devant, il la hait maintenant comme poison.

BASILE.

Comment le sçavez-vous ?

FRANÇOISE.

Je ne vous veux point desguiser les matières.

Aussi tost que je vous eus renvoyé Antoine, j'allay ouïr la grand'messe auprès de madame Louyse, et quand le service fut fini, nous sortismes de l'église ensemble. Alors je commence à la raisonner, et luy ayant demandé comment elle se portoit et s'il estoit vray ce que j'avois ouy dire, que sa fille estoit accordée, elle me fist responce qu'il n'en estoit rien et qu'il n'avoit tenu qu'à Genevieve ; toutesfois, qu'elle esperoit d'en faire bien tost le mariage.

BASILE.

Ce commencement-là ne me plaist guères.

FRANÇOISE.

Escoutez jusques à la fin. Comme nous estions sur ces propos, survinrent Girard et son fils Eustache, lesquels, après nous avoir saluez, Girard entra avec Louyse en la maison et me laissa deviser avec son fils.

BASILE.

Encores il n'y a rien là à mon avantage.

FRANÇOISE.

Je commence à me fondre en discours avec luy, et comme l'on entre de propos en propos, je vins à luy dire que je sçavois de bon lieu que Genevieve l'aymoit parfaitement ; et luy au contraire me respond qu'il ne le pensoit pas, mais qu'à la verité il perdoit les pieds pour son amour. Quand je vy qu'il estoit ainsi aux altères<sup>1</sup>, je luy dis tous les biens du monde de la fille, et qu'il faisoit bien d'assois ses pensées en si bon lieu : tant qu'j'ay cogneu clairement que, à mesure que nos propos croissoient, son affection aussi s'augmentoït.

BASILE.

Madame Françoisse, vous m'avez ruiné. Au lieu de verser de l'eau sur son feu, vous y avez respandu de l'huile.

FRANÇOISE.

Laissez-moy achever. Quand je vy qu'il m'escoutoit attentivement et qu'il me croyoit de tout ce que je disois, je vins à muer de chance et luy dire que Genevieve estoit la plus vertueuse fille de Paris, et qu'elle le monstroït bien : car, encores qu'elle eust une mamelle toute mangée de chancre, si est-ce qu'elle portoit son mal avec telle patience, que personne ne s'en estoit jamais aperceu.

BASILE.

A ce coup, vous m'avez resuscité. Et bien ! que dit-il là-dessus ?

FRANÇOISE.

Je le vy à l'instant changer de couleur, demeurer muet et enfoncer son chapeau sur les yeux, par lesquels signes je cogneu clairement que l'amour commençoit desjà faire place à la haine ; car bien tost après il me dit adieu, et ne daigna aller trouver son père qui l'attendoit chez Louyse, encores qu'il luy eust enchargé de ce faire.

1. Aux agitations. Il en est venu le verbe *altérer*, avec le sens que Despréaux lui donne dans ce vers :

Quel sujet inconnu vous trouble et vous *altère* ?

BASILE.

O madame François! vous estes la plus galante femme de France, si Eustache a creu ceste fable si bien inventée!

FRANÇOISE.

Assenez-vous qu'il l'estime vraie comme evangelic. Mais avez-vous avisé à ce que je vous ay mandé par Antoine?

BASILE.

Je n'ay garde de faillir à l'assignation.

FRANÇOISE.

C'est assez dit. Retirez-vous doncques, de peur que quelcun ne vous voye parler à moy.

BASILE.

Vous plaist-il pas venir dîner chez moy?

FRANÇOISE.

Allons, j'en suis contente.

BASILE.

Je vous prieray de me raconter une autre fois toute ceste histoire, tant j'y prens plaisir. J'avois proposé d'aller faire un tour chez Eustache, mais je croy qu'il est maintenant à table. Il vaut mieux remettre mon voyage à une autre fois.

## ACTE TROISIÈME

### SCÈNE I

THOMAS, MARCHAND; TROIS SERGENS.

THOMAS.

L'on dit bien vray que pour faire plaisir on reçoit souvent desplaisir, et pour prester à un mauvais rendeur, d'un amy on en fait un ennemy. Je le cognois clairement par moy-mesme, qui n'avois un meilleur amy que le capitaine Rodomont. Avant que je luy eusse baillé à credit de ma marchandise, il avoit accoustumé de me venir voir fort souvent; mesmes il venoit par fois manger et boire en ma maison, et estoit la plus grande part du jour en ma boutique à deviser avec moy ou avec ma femme. Mais depuis un an en ça que je le fis adjourner en recognoissance de cedule<sup>1</sup>, et qu'il fut dit par sentence du prest de Paris que les quatre moys passés il seroit contraint par corps, tant s'en faut que nous soyons amis que au contraire il me menace de me tailler en pièces et de me faire passer son cheval sur le ventre. Mais je ne le crains pas, Dieu mercy! d'autant que je scay bien qu'il y a plus de braverie en son fait que d'hardiesse, et aussi que nous sommes en une ville où la justice règne. J'ay esté adverti par un de mes valets qu'il estoit entré au logis de Girard et qu'il parloit d'y dîner. Je serois bien de mon pays si je perdois ceste oport-

unité de le faire payer ou de le mener en prison. Partant, mes amis, je le vous recommande; guettez-le icy au passage, et ne plaignez vos peines de l'attendre plustost jusques à la nuit, car je vous contenteray bien.

SERGENS.

Monsieur, il nenous échappera pas, mais à quoy le recognoissons-nous?

THOMAS.

Vous le recognoistrez à ses grandes moustaches noires, retroussées en dents de sanglier, et à un grand abreuvoir à mouches qu'il a sur la joné gauche; et puis il meime ordinairement après luy un laquais habillé de verd et assez mal chaussé.

SERGENS.

C'est assez dit: retirez-vous.

THOMAS.

J'ayme mieux attendre un peu et vous le monstrer quand il sortira, de peur qu'il n'y ait abus. Mais j'entens que l'on ouvre la porte de Girard. Le voylà qui sort. Aussi tost qu'il aura la teste tournée, ne faillez de vous ruer sur luy. Je vay ce temps pendant vous faire aprester la collation.

## SCÈNE II

RODOMONT, NIVELET, TROIS SERGENS.

RODOMONT.

Adieu, seigneur Eustache; je vous retourneray trouver incontinent, s'il m'est possible. Mais si je ne reviens si tost, ne laissez pour moy à dîner. Il m'est advis que je vay maintenant me presenter à quelque brèche, la rondache<sup>1</sup> au bras et l'estoc au poing. Et quand je pense là où je vay, il me souvient de la prise d'Issoire<sup>2</sup> ou de Mastrie: encor je suis seur que la place où je vay donner l'assaut est de plus difficile accès et plus malaisée à gagner que ne sont les châteaux de Milan, de Corfou, de la Goulète<sup>3</sup>, ou la citadelle d'Anvers. Mais Amour, qui me conduit sous son estandart, me promet que je demoureray maistre de la place sans effusion de beaucoup de sang, pourveu que je conduise mes troupes en silence, pendant que ceux de dedans ne se doutent de l'embuscade que je leur ay dressée, et qu'ils se preparent de se rendre à Basile, sur lequel je raviray aujourd'huy une belle victoire. J'ay envoyé mon homme faire une patrouille autour des avenues, et, selon le rapport qu'il m'en fera, je jeteray mes gens à la campagne et feray marcher mes bataillons. Le voylà qui s'en revient. Je croy qu'il m'apporte bonnes nouvelles.

NIVELET.

Monsieur, hastez-vous! J'ay veu tout maintenant Louise qui s'en va toute seule au sermon.

RODOMONT.

Scays-tu bien que c'est elle?

1. Bouclier.

2. Issore en Auvergne, prise par le duc d'Anjou, dans l'année 1577.

3. Port de Tunis.

1. En reconnaissance de l'obligation qu'il avait signée pour sa dette.

NIVELET.

Apprenez-moy à cognoître mouches en lait. Il ne faut tant de propos. Despechez-vous, et quand vous serez entré, ne faillez de fermer la porte, afin que si Basile vient, qu'il trouve visage de bois.

RODOMONT.

S'il vient, il ne s'en retournera sans beste vendre, je t'en assure.

SERGENS.

Demourez, Monsieur, ou vous estes mort.

RODOMONT.

Hé! mes amis, que me voulez-vous? Pourquoi m'ostez-vous mes armes?

SERGENS.

Nous vous faisons commandement de par le roy de payer deux cens escus que vous devez au sire Thomas, envers lequel vous estes condamné par ceste sentence.

RODOMONT.

Mes amis, je vous prie me laisser aller à un affaire<sup>1</sup> que le roy m'a expressemment enchargé, et puis je ne faudray de vous satisfaire incontinent, car aussi bien je n'ay pas ceste somme dessus moy.

SERGENS.

Tout cela sont parolles. Si vous ne les payez presentement, et les despens compris en ceste excoitoire, nous vous faisons prisonnier de par le roy.

NIVELET.

Par Dieu! il vaut mieux que je gagne le haut, de peur que ces beaux sergens icy ne me meinent avec mon maistre au logis des gens de pied.

RODOMONT.

Hé! Messieurs, n'userez-vous point de misericorde en mon endroit?

SERGENS.

Allons, allons, c'est trop caqueté. Encores s'il avoit l'esprit de nous gresser la main, on le pourroit faire evader; mais au diable la maille<sup>2</sup> qu'il nous presente!

RODOMONT.

S'il vous plaist de me mener à mon logis, je vous rendray contens.

SERGENS.

Ce ne seroit pas sagement fait à nous.

RODOMONT.

Attendez pour le moins une heure, que j'aye mis le commandement du roy à execution.

SERGENS.

Voire, pardieu! je croirays tantost que le roy se voulost servir de telles gens que vous. C'est trop contesté. Marchez, si vous ne voulez qu'on vous haste d'aller à coups de baston.

RODOMONT.

Hé! mes amis, ayez pitié de moy.

SERGENS.

Nous ne pouvons. C'est trop presché. Sus! sus! menons-le par dessous le bras comme une marquée.

RODOMONT.

Ha bien! que je suis miserable! Au lieu d'aller fiancer ma maïtresse, l'on me fait espouser une prison.

## SCÈNE III

BASILE, seul.

J'ay eu du plaisir pour plus de dix mille franes de voir ce fendeur de naseaux si empesché au milieu de ces sergens qui le veulent, comme je croy, mettre en cage pour apprendre à parler. Mon Dieu! qu'il filoit doux! qu'il faisoit le courtois et gracieux! N'estoit que je l'ay recognu à sa balafre, je n'eusse jamais pensé que ce fust luy, et qu'un homme de faction, qui a accoustumé de manger les charrettes ferrées<sup>1</sup>, se fust laissé devaliser par trois pauvres malotrus de sergens. Vrayement, il avoit bien affaire de se faire si brave aujourd'huy pour aller à telles nopees. Mais, à propos, envoyé requierir il estoit habillé comme moy. Je vais gaiger bonne chose qu'il avoit secu mon entreprise, et qu'il avoit delibéré de me prévenir. C'est cela sans doute, et pense que Eustache n'avoit envoyé requierir son habit que pour l'en accomoder, car j'ay secu de son laquais qu'ils disoient ensemble. Or j'ay bien delibéré de prendre l'ocasion au poil, puisque mon bonheur m'a tant favorisé que de m'avoir osté cest empeschement, qui, à la vérité, n'eust esté petit, si ce grand pendart fust entré avant moy, ainsi qu'il luy cust esté bien aisé sans ces sergens, à qui Dieu doint bonne et longue vie.

## SCÈNE IV

SAUCISSON, ESCORNIFLEUR: ALIX, FEMME DE THOMAS; BASILE.

SAUCISSON.

Vous verrez un jeune homme aussi gaillard que vous en ayez esprouvé.

ALIX.

Nous verrons tantost si vous dites vray.

SAUCISSON.

Tenez, le voylà qui se cache le visage de peur d'estre cognu. Je croy qu'il venoit au devant de nous.

ALIX.

Vrayement, il est de taille et a la grève<sup>2</sup> assez bien faite.

1. Le mot *affaire* étoit alors masculin. C'est l'Académie qui lui donna, des son origine, le genre qu'il a gardé. V. nos *Variétés histor.* et Littér., t. 1, p. 133.

2. Pièce d'argent.

1. On disoit pour fanfaron un valeureux de charrettes ferrées.

2. Botte qui serrait la jambe et en couvrait bien la forme. A. Paré appelle le tibia « os de la grève. »

SAUCISSON.

Il a encores quelque chose de plus beau. Mais arrestou-le, car il fait semblant de passer outre. Seigneur Eustache ! Et bien ! suis-je homme de promesse ? que vous en semble ? Le tendron ne merite-il pas un bon peché ou deux ?

BASILE.

Quel tendron ? quelle promesse ? Ma foy, vous resvez des genoux, ou vous me prenez pour un autre.

SAUCISSON.

Ho ! ho ! ne vous souvient-il plus que je vous ay promis de mener ceste dame en vostre maison pendant que vostre père n'y est pas ?

BASILE.

L'amy, je croy que tu as beu de la lessive. Va, va, passe ton chemin et me laisse aller.

SAUCISSON.

Pensez-vous que je ne vous cognoisse pas bien, encores que vous contrefaisiez vostre voix, et que vous-avez changé d'habillement depuis le matin ?

BASILE.

Tu es un importun. Regarde ! me cognois-tu à ceste heure ?

SAUCISSON.

Monsieur, pardonnez-moy ; l'habit que vous portez m'a fait faire ceste faute.

BASILE.

Va, va, je ne m'en soucie, et veux bien te dire qu'Eustache est l'un de mes meilleurs amys, et suis bien aise de ce que tu luy mènes une si belle garce, qui luy pourra faire passer beaucoup de tintouins qu'il a dans la teste. Au reste, dis-luy que tu as trouvé un homme vestu de ses habis, qui va boire à luy de bon courage, s'il est si hardy que de le pleger<sup>1</sup>. Adieu, j'ay affaire un peu en ceste prochaine porte. Antoine, attens-moy en ceste ruelle.

## SCÈNE V

ALIX, SAUCISSON.

ALIX.

Vrayement, Saucisson, vous avez bonne grace de me mener chez un homme que vous ne cognoissez. Que scay-je s'il a point quelque mal sur luy ? En bonne foy, je ne fusse jà venue si j'eusse pensé que m'eussiez voulu faire ce tour.

SAUCISSON.

Foy d'homme de bien, il n'y a point de ma faute, et tout homme y eust esté trompé comme moy.

ALIX.

Regardez bien qu'il ne nous advienne un pareil scandale.

SAUCISSON.

J'y mettray bon remède, car je ne parleray de ma vie à homme qui aura son manteau devant le

nez. Pour ce coup, non force ; je seray une autre fois plus sage. On dit vray : le chat, une fois eschaudé, craint l'eau froide. Nous voilà maintenant arrivez près de son logis. Je m'en vay heurter. Mais, puisque la porte est ouverte, entrons dedans sans faire tant de ceremonies.

## SCÈNE VI

ANTOINE, seul.

C'est à ce coup que mon maistre sera payé content de tous les travaux et peines qu'il a souffertes en ceste poursuite ! c'est à ce coup qu'il tiendra à plaisir entre ses bras ceste cruelle Genevieve, qui s'est jusques icy monstrée si sauvage ! Je suis seur qu'elle ne sera point si farouche qu'elle ne permette bien qu'on la baise et qu'on luy face quelque autre chose, bien qu'au commencement elle face semblant d'y résister : car une fille ne veut jamais accorder de parole ce qu'elle laisse prendre de fait, et est bien aise d'estre ravie. Si mon maistre ne sçait à ce coup user de sa fortune et insinuer gentiment sa nomination, il merite d'estre dégradé des armes, et de ne combattre jamais sous le drapeau d'Amour. O Antoine ! si tu estois en sa place, ou si tu avois un aussi beau suget pour pleger ton maistre, avec mesme commodité, dis, par ta foy, que ferois-tu ? T'amuserois-tu seulement à luy faire des contes de la cigogne<sup>1</sup>, lui demander comment elle se porte et luy lecher le morveau (comme font un tas d'amoureux de carmes qui ne touchent point à la chair) sans executer ce qui importe le plus ? Je croy que tu ne te ferois point prier de dancier le branle de un dedans et deux dehors. Que je sois coqu si je ne luy faisois la folie aux garçons, et n'y auroit excuse ou empeschement qui tint ! Non, non, je ne demanderois point à remettre la partie à demain : car, en ce cas, qui remet la partie, il la doit perdre, et n'aurois que faire de manger du satirion, des culs d'artichauts, des hultres à Pescaille, ny des truffles, comme j'ay veu que faisoit un viellart que j'ay servi autrefois le jour qu'il se maria à sa troisieme femme. Pleut à Dieu que Perrette fust venue à la porte ! J'avois bien delibéré de luy offrir mon service et tout ce que je porte ; mais ceste friande de Genevieve l'aura envoyée quelque part en commission, afin de demourer toute seule au logis et avoir plus de commodité. Mais, mon Dieu, qu'est-ce que je voy ? Par Dieu ! nous sommes vendus. Voilà Louyse qui s'en revient de l'eglise. Que feray-je ? en advertiray-je mon maistre ? Je ne puis entrer en la maison sans estre aperceu d'elle, et moins en sortir. Il y aura tantost beau mesnage, quand elle verra mon maistre avec sa fille en bel estat ! Je n'y sçaurais que faire. Ils ont fait la folie, qu'ils la boivent.

1. Lui faire tête en buvant, expression dont Est. Pasquier indique l'origine en ses *Recherches de la France*, liv. VII, ch. 57.

1. « Contes de la cigogne, ou de ma mere l'ôie, » dit Furetière en son *Roman bourgeois*. Or, ma mere l'ôie était la reine Pédaque, dont la légende se contait aux petits enfants avec toutes celles de son eyele : « Cependant, dit Babelais (liv. I, ch. 29, Panurge leur contoit les fables de Turpin, les exemples de fr. Nicolas, et le conte de la cigogne. »



## SCÈNE VII

LOUYSE, ANTOINE.

LOUYSE.

Jamais je ne vy faire un temps si morfondant, si ce n'a esté possible l'année du grand hyver; s'il geloit à pierre fendre, je n'aurois si froid de la moitié. J'ai vestu un manteau fouré, et si j'ay un bon plisson<sup>1</sup> et deux cottes bien doublées l'une sur l'autre; mais tout cela n'a peu si bien me couvrir que le froid ne m'aye chassée de l'église comme le sermon ne faisoit que de commencer. Je voyz bien qu'il faudra que je perde vespres aujourd'luy; mais nous les dirons, Geneviefve et moy, auprès du feu. Aussi bien je pense qu'il luy ennuie d'estre toute seule en la maison. Vrayment, le bon vrayment, je serois bien marrie si ceste fille-là avoit mal; car c'est bien la meilleure fille et la plus obeissante qui soit possible dans Paris. Tout le long du jour, après qu'elle a donné ordre à mon message, au lieu de lire dans les livres d'Amadis, de Ronsard et de Desportes, elle ne fait que dire ses heures ou prier Dieu en son petit oratoire, à genoux devant un cruceffs et une Nostre-Dame de Pitié. Je prie à Dieu qu'il la veuille tenir en sa sainte protection, et luy donner un mary tel qu'elle merite. Mais qui a laissé ainsi la porte ouverte? Vierge Marie! les larrons seroient-ils bien venus pendant mon absence? J'ay grand'peur qu'ils n'ayent emporté toute la vaissèle d'argent qui estoit dans la salle. Il n'y a remède; je m'y en vay voir.

ANTOINE.

Nous sommes perdus; car c'est en la salle que mon maistre gouverne sa Geneviefve. Je luy disois bien qu'il montast en haut. Il n'y a plus moyen d'eschaper. Ce sera grand'pitié de la vie qu'elle fera tantost, mais que tout nostre mystère soit descouvert. Mais contre fortune bon cœur. Au pis aller, mon maistre en sera quitte pour la prendre à femme, qui est tout ce qu'il souhaite; car je ne pense pas que Louyse soit si despourveüe d'entendement que de faire declarer sa fille putain par arrest de la court de Parlement, comme ont fait quelques autres, qui s'en sont repenties après tout à loysir. La voylà qui sort. Je me veyx retirer dans l'allée de ceste maison voisine pour ouïr ce qu'elle dira.

LOUYSE.

Vray Dieu! qu'est-ce que j'ay ven! Qui eust jamais pensé que Geneviefve eust voulu faire une telle playe à son honneur? J'en suis si estonné que je ne sçay si je songe ou si je veille. J'avois peur que les larrons fussent entrez en ma salle, et pour m'en esclaireir, avant que d'y entrer je me suis mise à regarder par le trou de la serrure de l'huis:

1. *Plisson*, ou pelisse ordinairement doublée d'hermine. C'est pour cela, que les Précieuses avoient appelé l'ami de M<sup>lle</sup> de Scudéry, *Pelisson*, *Hermains*.

mais je n'y ay veu qu'un larron qui voloit l'honneur de ma fille et le mien. O Eustache! je t'avois en autre opinion, et n'eusse jamais pensé que tu m'eusses voulu jouer un si lasche tour. C'est toy sans doute, et, encores que le lieu où est le lietz verd soit assez obscur, je t'ay bien recognu à ton habit incarnat que tu portes souvent.

ANTOINE.

Tout va bien, puis qu'elle prend mon maistre pour Eustache. Si je le puis faire sortir sans qu'elle le voye, à eux deux le debat.

LOUYSE.

Geneviefve! Geneviefve! ce n'est pas là l'instruction que ton père, à qui Dieu face pardon, et moy, t'avons donnée. J'y ay esté trompée la première; car, te voyant si devote et faire tant la sainte Nitouche, par mon ame! j'avois toujours eu peur que tu ne te fisses religieuse.

ANTOINE.

Il n'est pire eau que celle qui dort.

LOUYSE.

Mais quel conseil puis-je prendre en ce cas si inespéré? Dois-je envoyer querir le commissaire? Si je le mets en justice, un chacun se rira de moy, et, qui plus est, on me jouera aux pois pillez<sup>1</sup> et à la bazoche. Si, d'autre costé, je luy fais espouser ma fille, je ne seray pas assez satisfaite de l'outrage qu'il m'a fait. Mais aussi lui doys-je donner la clef des champs, afin qu'il se vante par tout de son beau chef-d'œuvre? Non, non! je les tiendray prisonniers dans ma salle, que j'ay fermée à double ressort, attendant que j'aye secu de mes parens et amis ce que j'en doy faire. Je m'en vay premièrement trouver Girard, pour me plaindre à luy de son fils, et le menasser, s'il ne m'en fait raison, de le faire mettre en une basse fosse où il ne verra ny soleil ny lune de long-temps. Mais voylà son laquais qui tient une bouteille. Je vay sçavoir de luy, sans faire semblant de rien, si Girard est en la maison.

## SCÈNE VIII

GENTILLY, LOUYSE.

GENTILLY.

Qu'au diable soit donné le brouillon de tavernier, qui m'a fait attendre près d'un quart d'heure avant que de me rendre ma bouteille! J'ay peur que mon maistre m'en tance. Mais je feray comme les femmes, je crieray le premier.

LOUYSE.

Mon amy, atten un peu que je te dise un mot.

1. An théâtre des farces, faites de toutes sortes de plaisanteries et d'anecdotes, comme un salmagondis, une purée, un plat de pois pillez. Malherbe, dans sa lettre à Peiresse, du 21 mars 1667, emploie le mot avec ce sens. Dans ces honnimeries à l'impromptu qui se donnaient au théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, on s'amusait de tout, choses et personnes. C'était un journal en action, ou chacun, s'il prétait à rire, courait risque de se voir passer. V. à ce sujet notre *Introduit. aux Chansons de Gauthier Garguille*, édit. elzévirienne, p. xi-xix).

GENTILLY.

Que vous plaist-il, Madame ? Dites vite, car j'ay haste.

LOUYSE.

Girard est-il à la maison ?

GENTILLY.

Nenny, il n'y a que son fils.

LOUYSE.

Voyez comme ce petit coquin est desjà fait au badinage, et comme il ment asseurement ! Mais, dis-moy, où pourray-je trouver Girard ?

GENTILLY.

Il est allé à Charanton, et ne reviendra possible d'aujourd'huy. Voulez-vous autre chose de moy ? A dieu.

LOUYSE.

Mon Dieu ! que feray-je ? Que dira le monde quand il sçaura la faute de ma fille ? Nous voylà deshonorées à jamais si mon frère ne trouve quel-que expedient pour sauver l'honneur de l'une et de l'autre. Je n'en vay le trouver et luy conter tout le fait, et puis je me gouverneray selon le conseil qu'il me donnera.

## SCÈNE IX

ANTOINE, PERRETTE, CHAMBRIÈRE DE GENEVIEFVE ; BASILE.

ANTOINE.

Encore ay-je bonne esperance que tout se portera bien s'il est possible de tirer mon maistre de sa prison. Si faut-il y tascher, et puis nous advi-sons au demourant. Je vay voir si je pourray entrer au logis pendant que Louyse est allée trouver son frère, qui demeure assez loing d'icy. Mais je ne sçay comment j'y pourray entrer, car la porte est fermée. Je m'en vay heurter en tous evenemens. Tir, toc, tac. . .

PERRETTE.

Qui est là-bas, qui frappe si rudement ?

ANTOINE.

Est-ce toy, Perrette ? Je ne te pensois pas icy. Ouvre-moy la porte.

PERRETTE.

Par saint Jehan ! non feray, si tu ne me donnes premièrement assurance de ne me rien faire.

ANTOINE.

Tes fiebvre quartaines ! ay-je accoustumé de te faire mal ?

PERRETTE.

Que sçay-je ?

ANTOINE.

Essayes-en, et puis tu le sçauras ; aussi bien n'engendré-je point.

PERRETTE.

Vrayement, tu veux deviser ! Mais retourne hardiment d'où tu viens, car il n'y a rien ceans pour toy. L'aumosne est faite dès le matin.

ANTOINE.

Ho ! ho ! depuis quand es-tu devenue si glorieuse que tu refuses les serviteurs, maintenant que tu as si bon loisir d'exercer les œuvres de misericorde et loger les nuds ?

PERRETTE.

Je ne puis pour ceste heure.

ANTOINE.

Pourquoy donc ? Anrois-tu bien la fiebre rouge qui prend aux femmes tous les mois ?

PERRETTE.

Voyez-vous ce vilain, comme il est enguelé !

ANTOINE.

Perrette, ouvre-moy, je te prie, et pour cause.

PERRETTE.

Tu me veux abuser de ton caquet ; je n'en feray rien pour ceste heure, et tu peux bien trainer tes dandrilles ailleurs.

ANTOINE.

Ouvre-moy, si tu es sage, et ne l'en fais plus prier. Je ne veux pas faire cela que tu penses, et que possible tu voudrois bien.

PERRETTE.

Hé ! mon amy, tant vous estes bon fils et sage ! Je vous cognois comme si je vous avois nourry.

ANTOINE.

Voylà que c'est : si on dit à un larron que l'on va ouïr messe, il pensera incontinent que ce soit pour aller dérober un calice ou les ornemens d'un autel. Mais il n'est plus temps de se moquer ; c'est trop barguigné<sup>1</sup>, despesche-toy de descendre et de m'ouvrir la porte si tu veux sauver la vie et l'honneur de ta maïstresse, car je te puis asseurer que dame Louyse ne fait que de partir d'icy, et a veu par le trou de la serrure mon maistre qui jouoit beau jeu avec Geneviefve, car il couchoit gros.

PERRETTE.

Vierge de grace ! qu'est-ce que tu dis ? Mais comment a-elle peu entrer sans heurter ?

ANTOINE.

Mon maistre avoit oublié de fermer la porte ?

PERRETTE.

Mon Dieu ! mon père ! mon createur ! dis-tu vray, ou si tu me donnes la baye<sup>2</sup> ?

ANTOINE.

Vray comme Evangile. Et si tu t'en veux mieux asseurer, tu trouveras qu'elle les a enfermez dans la salle.

PERRETTE.

J'y vay voir, et, si tu dis vray, je te feray entrer.

ANTOINE.

Ce diable de sexe féminin ne veut croire les choses si on ne les luy fait toucher avec la main !

1. Mot des anciens marchans pour dire « marchandé. »

2. Mot qui se trouve encore dans le *Moutier* de Cornille, et qui avoit le sens de *bourde*, mensonge.

PERRETTE.

Antoine, mon amy, nous sommes perdues si Dieu n'a pitié de nous ; et tout le mal retombera sur moy, d'autant que l'on pensera que j'en auray esté la courtière.

ANTOINE.

Ne scauroit-on sortir de la salle par les fenestres, qui respondent sur la court ?

PERRETTE.

Si fera bien ; mais, par Nostre-Dame ! j'estois si troublée que je ne pensois plus à ce moyen.

ANTOINE.

Va-t'en donc vistement faire sortir mon maistre par là, et dis à Geneviefve qu'elle ne s'estonne de rien, mais qu'elle ayt bon bec à nier tout. Dis-luy aussi que je luy mande qu'avant qu'il soit une heure j'espère de remedier à tout. L'on dit bien vray que l'amour est aveugle, c'est-à-dire que ceux qui ayment ne savent ordinairement ce qu'ils font, et se mettent souvent en des dangers dont ils se passeroient bien. Je vous prie, quel besoin avoit mon maistre de venir voir sa maistresse de ceste sorte et la ravir jusques dans le logis de sa mère ? Si falloit-il en venir là, puis qu'il en estoit si fort coiffé que, si je ne luy eusse trouvé ce moyen d'alléger ses passions, il estoit prest de se desesperer et de getter, comme l'on dit, le manche après la coignée, de la crainte qu'il avoit qu'Eustache ne luy coupast l'herbe sous le pied. Mais le voilà qui sort du sepulchre. Dieu soit loué ! j'espère que tout se portera bien.

BASILE.

Antoine, mon amy, j'ay eu aujourd'huy la dernière de mes peurs, non tant pour mon regard que pour l'amour de ceste pauvre fille, qui me porte une amitié si grande.

ANTOINE.

Monsieur, il faut conter pour une et n'y retourner plus à telles enseignes.

BASILE.

Mais encores ne la veux-je abandonner que premierement je ne sçache le moyen d'apaiser sa mère.

ANTOINE.

Je vous promets, foy de pauvre garçon, que je pourvoyray bien à tout, pourveu que vous disiez la verité de ce que je vous demanderay. Avez-vous eu d'elle ce que vous pretendiez ?

BASILE.

Sans point de faute nous avons vindé les poins principaux et les plus fascheux, et estois prest de rentrer en liec lors que j'ay oüy que l'on fourgonner à la serrure. Mais je te puis dire que tout ce que j'en ay eu a esté plus de force que de son bon gré.

ANTOINE.

Il se peut bien faire ; toutesfois, difficilement en

fussiez-vous jamais venu à bout si elle n'y eust presté son consentement et qu'elle ne se fut aydée de ses membres. Mais venez-çà : avez vous delibéré de continuer à luy faire la court ?

BASILE.

Je serois bien malheureux si je faisois autrement, et pense que toute l'eau qui passe sous le Pont au Meusnier ne seroit suffisante à laver mon peché, si je recompensois de traïson une faveur si signalée.

ANTOINE.

Ce qui m'a fait vous tenir tel propos, c'est que je sçay beaucoup de personnes qui ne voudroient pour rien espouser une femme de qui ils anroient joly apparavant le jour des nopces, quand bien elle les aymeroit uniquement.

BASILE.

Ceux-là meritent d'espouser une potence ou un pilory.

ANTOINE.

Puis que vous avez ceste ferme resolution, il ne faut point perdre le temps en vains discours ; mais tout de ce pas il nous faut aller chez Eustache, qui vous est tant amy, et luy conter comme le tout s'est passé.

BASILE.

Pourquoy faire ? Ne sçays-tu pas bien qu'il a fait long-temps la court à Geneviefve, de laquelle possible il se vouldra vanger s'il sçayt une fois ce qui s'est passé entre elle et moy.

ANTOINE.

Non fera ; je le cognois de trop bon naturel.

BASILE.

Je ne m'y vouldrois pas trop fier.

ANTOINE.

Je vous diray ce dont je me suis avisé. Il a maintenant en sa maison une jeune femme que Saucisson luy a amenée ; s'il vous vouloit permettre de la vestir de l'habit que vous portez et la mettre en vostre place avec Geneviefve, ce seroit un brave trait pour la reconcilier avec sa mère ; et ce pendant le temps nous donnera conseil de ce que nous avons à faire. Pour le moins son honneur luy sera sauvé.

BASILE.

Il y a quelque aparence en ton dire ; mais j'ai peur qu'Eustache me la refuse.

ANTOINE.

Il ne le fera pas quand il verra que le fait vous touche de si près. Allons viste l'acconstrer et l'instruire de ce qu'elle aura à faire et dire.

BASILE.

Allons au nom de Dieu.

## ACTE QUATRIÈME

## SCÈNE I

THOMAS, BASILE, ALIX, ANTOINE.

THOMAS.

C'est grand cas que, tant plus on se pense avancer, tant plus on se recule. Je pensois avoir à ce coup madebte entière, mais je suis contraint de me contenter de la moitié; car, ainsi que mes sergens m'emoient ce capitaine vers le Chastelet et que je le suivois de loin, de peur qu'ils ne le laissassent aller en prenant de luy un pot-de-vin, est survenu un gentilhomme mien amy, lequel, ayant reconnu Rodomont, m'a prié de ne luy faire passer le guichet, me promettant que luy-mesmes me payeroit presentement la moitié de sa debte, et qu'il me prioit de l'atermoier pour l'autre, ce que je n'ay voulu refuser pour luy faire plaisir, et aussi d'autant que je craignois que mon homme, se voyant prisonnier et sans moyen de s'aquitter envers moy, me payast d'une belle cession de Dieu. Ainsi, je l'ay laissé aller après que j'ay touché deniers, et après qu'ils se sont obligez de s'aquitter envers moy, me payast d'une belle cession de Dieu. Ainsi, je l'ay laissé aller après que j'ay touché deniers, et après qu'ils se sont obligez de s'aquitter envers moy, me payast d'une belle cession de Dieu. Ainsi, je l'ay laissé aller après que j'ay touché deniers, et après qu'ils se sont obligez de s'aquitter envers moy, me payast d'une belle cession de Dieu. Ainsi, je l'ay laissé aller après que j'ay touché deniers, et après qu'ils se sont obligez de s'aquitter envers moy, me payast d'une belle cession de Dieu. Ainsi, je l'ay laissé aller après que j'ay touché deniers, et après qu'ils se sont obligez de s'aquitter envers moy, me payast d'une belle cession de Dieu. Ainsi, je l'ay laissé aller après que j'ay touché deniers, et après qu'ils se sont obligez de s'aquitter envers moy, me payast d'une belle cession de Dieu.

BASILE.

Allons, Madame, et ne craignez rien. Il ne vous reconnostra jamais, sur mon honneur. Ayez seulement l'avisement de vous couvrir bien le visage du pan de vostre manteau.

1. Filles de mauvaise vie. Moliere dit encore dans *l'Etourdi* (act. V, se. 14 :

*On n'entend que ces mots : chienne, louve, basisse,*

*On sait combien ce mot, qui a pour racine l'arabe bagy, prostituée, est resté dans le provençal.*

ALIX.

Monsieur, je suis perdue si une fois il me regarde entre deux yeux!

BASILE.

S'il fait tant soit peu semblant de vous toucher, assurez-vous qu'il ne portera son péché fort loing.

THOMAS.

Il me semble que ces messieurs ne prennent pas plaisir que je les regarde: partant, il vaut mieux que je me retire en ma maison pour voir si tous mes eseuz sont de poix.

BASILE.

A la fin, il est escampé<sup>1</sup>. Ne laissons donc de parachever nostre entreprise. Vous savez que tout mon salut est maintenant entre vos mains, lequel j'auray incontinent recouru si vous jouez dextremment vostre personnage.

ALIX.

Laissez-moy seulement faire, et vous cognoistrez que je ne suis pas une petite novice.

BASILE.

Antoine, cours-t'en vistement devant faire ouvrir la porte, afin que madame Alix n'attende point.

ANTOINE.

Bien, Monsieur, je m'y en vay.

BASILE.

Je croy que vous avez bien retenu ce que nous avons dit, et qu'il n'est besoin de vous rafraeschir la memoire de ce que vous avez à dire à la mère et à la fille?

ALIX.

Je ne me fourvoyeray pas aisément.

BASILE.

Je vous supplie d'avoir ceste affaire pour recommandée. Voylà la chambrière qui a ouvert la porte. Entrezvistement, que vous ne soyez veuë de quelcun. — Antoine, va-t'en jusques au logis de madame Françoisé voir si elle y est, car je voudrois bien parler à elle, et me le viens dire au logis où je t'attendray de pied coy. Mais n'arreste guères et ne t'amuse nulle part en chemin.

ANTOINE.

Je seray incontinent de retour.

## SCÈNE II

EUSTACHE, RODOMONT.

EUSTACHE.

Que je suis marry que le seigneur Basile ne m'a plus-tost déclaré l'affection mutuelle que Genevieve et luy se portoient! Je me fusse bien gardé de m'y embarrasser si avant, et luy eusse tousjours de bien bon cœur quitté la place, pour l'intérêt que j'y

1. Pour *décampé*, d'où la *poudre d'escampette*, et les *escampantios* dont parle Moliere dans *Georges Dandin*.

puis prétendre. Il mérite certes une bonne fortune, et n'y a si grande dame dans Paris qui ne se deust sentir heureuse d'estre courtisée d'un si galant homme, pour les bonnes et grandes parties qu'il a. Mais quand tout est bien considéré, il ne pouvoit mieux s'adresser qu'à Genevieve, puis qu'il est vray que l'affection qu'elle luy porte est si demesurée qu'elle n'a point craint mesmes de hazarder son honneur pour luy montrer le bien qu'elle luy vouloit. Mais ne voy-je pas Rodomont qui vient tout eschauffé? Seroit-il bien homme pour avoir mis la main à l'espée contre queleun? Je m'en vay luy demander... Seigneur Rodomont, Dieu vous gard de mal!

RODOMONT.

Ha! seigneur Eustache, pardonnez-moy, la colère m'avoit si fort transporté que je ne vous aperçois point.

EUSTACHE.

Comment! vous a-t-on fait quelque tort?

RODOMONT.

Non, pas autrement, sinon que trois grans pendants de matois<sup>1</sup>, armez à blanc<sup>2</sup> jusques au collet, me sont venus assaillir, et pensant, avoir aisement la raison de moy, d'autant qu'ils me voyoient seul, de tout loing qu'ils m'ont aperceu se sont pris à erier: Mets la main à l'espée, poltron! Alors, voyant qu'ils n'estoient que trois, je n'ay daigné tourner le dos, encores qu'ils fussent armez à l'avantage; mais, mettant bravement la main à ma flamberge, je les ay reçeus de telle façon, que, d'une imbroneade<sup>3</sup>, que j'ay ruée au milieu de la pance du premier, je l'ay jetté tout plat dans le ruisseau, et n'a eu autre mal, à cause de la cuirasse qu'il avoit, sinon qu'il est evanouy. Aux deux autres, en deux revers et deux maindroit<sup>4</sup>, j'ay coupé les jarrets droits et avalé<sup>5</sup> les espauls gauches.

EUSTACHE.

Voylà vrayement bien exploité. Il n'estoit pas possible, en si peu de coups, faire plus de pièces.

RODOMONT.

Ouy bien, ee dites-vous; mais je vous puis assurer que, à la bataille de Moncontour<sup>6</sup>, d'un seul coup donné en taille ronde, j'ay coupé deux hommes par la ceinture; vray est qu'ils n'estoient armez que de jaques de maille. Et de ceste façon je pense avoir fait mourir plus de quarante hommes, à la rencontre de Jarnac, en moins de quinze coups. Pleust à Dieu que vous eussiez esté avec moy à la journée de Lepanthe<sup>7</sup>! vous m'eussiez veu souvent abatre quatre testes de Turcs d'un seul coup d'espée.

1. Filous. On disoit aussi « compagnons de la matte, » comme on le voit dans le *Baron de Freneste* de d'Aubigné.

2. Complètement armés, selon Gotgrave.

3. Coup de pointe, comme pour *embracher*. On disoit en cuisine *imbrocation*.

4. Coups droits.

5. Abattu.

6. Gagnée en 1569, par le duc d'Anjou, plus tard Henri III.

7. Victoire navale de don Juan d'Autriche contre la flotte turque, le 5 octobre 1571.

EUSTACHE.

Cela est un peu suget à caution; mais pour vous faire plaisir, je le eroiray, car je voudrois faire davantage pour vous.

RODOMONT.

Sans mentir, ceux qui n'ont jamais sorti la ville, comme vous, et qui ne virent de leur vie combatre en bataille rangée, ne peuvent pas honnement croire ces histoires veritables; mais il n'y a si petit corporal<sup>1</sup>, sergent de bande, lancepessade<sup>2</sup>, soldat, voire mesme goujat qui ne vous dise que c'est le moins de ce que je sçay faire. Je vous demande, pourquoy pensez-vous que je suis quasi tout le jour aux boutiques des armuriers?

EUSTACHE.

Je ne sçay, si ce n'est pour acheter quelque corselet ou salade.

RODOMONT.

Ha! je le vous veux dire: aussi tost que quelque capitaine veut acheter un corps de cuirasse ou une rondache, il me prie de luy faire compagnie pour esprouver ces armes, et si elles sont si bien trempées qu'elles puissent resister à un coup de poing deschargé de toute ma force sans estre fauées, alors il les achète, s'asseurant bien qu'il n'y a mousquet qui les puisse enfoncer.

EUSTACHE.

Vous me dites merveilles. Je cognois bien à ceste heure que je suis nouveau au fait des armes, car je n'avois encores esté desjeuné de telles pressées, et ne les eroirois pas facilement si un autre me les racontoit, Dieu me le veuille parleronner!

RODOMONT.

Je ne suis homme qui prenne plaisir de me vanter; mais si ma rapière pouvoit parler, elle diroit choses qui vous feroient faire le signe de la croix; seulement je vous puis dire sans vanterie que mon bras fait plus d'eschec en une bataille que ne feroit un cou evrine de dix-sept pieds.

EUSTACHE.

Vostre espée doit estre d'une merveilleuse trempe?

RODOMONT.

Vous le pouvez penser: et quand vous sçaurez dont elle est venue, vous ne vous en estonnerez pas fort, d'autant qu'elle a esté faite en *Bamas* par le mesme ouvrier qui forgea *Durandal*<sup>1</sup> et *Flamberge*; c'est pourquoy je la nomme *Flamberge*, encores que son droit nom soit *Pleure-Sang*, ainsi qu'un grand cler m'a dit avoir trouvé escrit sur la poignée en lettres grecques, que je n'ay peu jamais lire, ny tous mes parens, car jamais homme

1. Notre mot caporal n'est, avec le même sens, qu'une alteration de celui-ci.

2. Bas officier, au-dessous de caporal, dont le nom venoit de l'italien *lancia-spessata*, lance rompie, parce que ce grade étoit donné à tout cheveu-leger qui passait dans l'infanterie apres avoir rompu une lance, et glorieusement perdu son cheval.

3. Valet d'armée.

4. Nom de l'épée de Roland, comme *flamberge* étoit le nom de l'épée de Renaud de Montauban.

de ma race n'eust le cœur si lasche que de s'adonner aux lettres.

EUSTACHE.

Tout beau ! tout beau ! Vous vous esgarez en vostre discours. J'ay veu de braves seigneurs, et autant vaillans que l'on peut dire, qui prenoient bien la peine de feuilletter les livres pour y apprendre la vertu. Mais achevez vostre compte.

RODOMONT.

Ce grand eler que je vous disois m'a aussi dit qu'il y avoit en escrit sur la lame tels mots : *Ceste espée a esté forgée pour le souldan de Babylone*. Et quant à moy, je le trouve bien vray semblable, d'autant que je la conquis sur le sangiacli d'Alexandrie, que je deffis sur mer entre Cypre et Damiette, lors que je delivray plus de deux mille chrestiens qu'il avoit faits chevaliers de la chiorme de ses galères<sup>1</sup>, lesquelles j'ay mené à Venise, et vous les pourrez voir encores à l'arsenal, car pour lors j'estois à la solde des Venitiens.

EUSTACHE.

J'en ay appris aujourd'huy plus que je ne pensois ; mais c'est dommage qu'une lame si singulière soit tombée entre vos mains.

RODOMONT.

Pourquoy ? mort Dieu ! Y a-il homme qui la merite mieux porter que moy ?

EUSTACHE.

Je ne le dis pas pour cela ; mais elle devoit estre à quelque roy, pour la garder en un cabinet bien precieusement, et ne la mettre en œuvre tous les jours, comme vous faites.

RODOMONT.

Non, non, je ne la desgaie pas si souvent que vous penseriez bien : car si j'ay affaire à quelque poltron ou quelque homme qui ne soit gentil-homme, je me contente de l'erner<sup>2</sup> à coups de baston ; et vous dis bien plus, que mon espée est encores vierge de sang de poltron.

EUSTACHE.

Je vous en croy sans jurer, mais non pas demain.

RODOMONT.

Que dites-vous de main ?

EUSTACHE.

Je dis que chacun doit bien craindre vostre main.

RODOMONT.

Par Dieu ! je puis bien dire que je suis plus craint qu'aymé ; sinon possible des medecins, barbiers et chirurgiens, ausquels je donne force pratiques.

EUSTACHE.

Laissons, je vous prie, ces beaux contes pour une autre fois : car encores, qu'ils soient joyeux, si

ne sont-ils bons à tous mets. Et puis il me semble que je voy mon père qui s'en revient. Je serois bien aise qu'il me trovast en la maison. Adieu, seigneur Rodomont.

RODOMONT.

Adieu, seigneur Eustache, nous nous reverrons quand il vous plaira. Cependant commandez-moy, et vous assurez que je vous feray service d'aussi bon cœur que je revins jamais de l'escole.

EUSTACHE.

Je vous en remercie bien fort ; mais quand vous aurez fait de l'habit du cousin, renvoyez-le-moy.

### SCÈNE III

RODOMONT, GIRARD.

RODOMONT.

Amour est une estrange passion : car, pour tout le malheur qui m'est aujourd'huy arrivé, je ne scaurois tant faire que je ne pense tousjours aux beautez de Genevieve, et à la belle commodité que ce poltron de mercadant m'a fait perdre. Mais contre fortune bon cœur ; encores n'entreray-je en desesperoir pour cela, et si je puis trouver la porte ouverte, je ne laisseray de tenter l'avanture, voire au hazard de ma vie et de mon honneur, que j'estime beaucoup plus. Ha ! mon Dieu ! je croy bien que Basile a pris la place, puis que la porte est fermée. Je croy que, si j'attens icy plus longtemps, je n'y gagneray que de la honte et du froid.

GIRARD.

Je pensois aller me promener jusques à Charanton ; mais j'ay esté estonné de voir le chemin si villain, et n'ay pas esté si tost à la Rapée<sup>1</sup> que j'ay senti tomber une guillée d'eau, ce qui a esté cause que j'ay tourné bride, et ay remis mon voyage à une autre fois. Mais n'est-ce pas là mon fils ? Eustache, où vas-tu à ceste heure ?

RODOMONT.

Bon homme, passez vostre chemin, vous me prenez pour un autre ; et chaussez un peu mieux vos bezielles une autre fois.

GIRARD.

Penses-tu que je ne te cognoisse pas bien, encores que tu te caches la face ?

RODOMONT.

Ha ! seigneur Girard, vous me cognoissez pour l'un des meilleurs amis de votre fils. Regardez, je suis Rodomont.

GIRARD.

Vous avez raison ; pardonnez-moy si je vous ay

1. De la troupe (*chiorna*) de ses forçats. Le mot *chiorme*, qui vient du ture *cheurne*, s'est conservé dans le nom des *gardes-chiorme* du bague.

2. On disoit plutôt *érenier* (casser les reins). *Éreinter* en est venu.

1. Tous les historiens de Paris donnent pour parrain à ce quai un certain commissaire des guerres, au xviii<sup>e</sup> siècle, M. de la Rapée. On voit que son nom est bien plus ancien. Je l'ai trouvé vers la même époque dans le *Journal historique* de P. Faver, p. 97. Il y avoit au cœur même de Paris, vers les halles, un *chef de la Rapée*, dont devoit dépendre, sur ce quai, une maison qui lui aura transmis son nom.

esté importun. L'habit que vous portez m'a trompé, sans point de faute.

RODOMONT.

Là où il n'y a point d'offence il n'y faut point de pardon. A Dieu, seigneur Girard.

## SCÈNE IV

GIRARD, LOUYSE, ALFONSE.

GIRARD.

Je ne sçay quel temps il fait maintenant ; pour un mois de janvier, il fait merveilleusement vilain, au lieu qu'il devoit faire sec et geler à bon escient. Si ce temps-cy dure, j'ay grand peur qu'à ce renouveau la maladie ne se reveille plus forte que devant, qui seroit, par mon ame, grand pitié, principalement pour une infinité de pauvres artisans, lesquels n'auront pas le moyen de gagner leur vie s'il faut que les plus riches abandonnent la ville, comme ils ont fait l'année passée. Mais n'est-ce pas là ma commère Louyse et son frère Alfonse ? Elle me semble toute troublée. Je croy que c'est de ce que nous n'avons peu rien conclure. Je ne veux laisser pour cela de luy faire la reverence. Bon vespre, ma commère ! Où allez-vous à ceste heure ?

LOUYSE.

Je suis bien aise de vous avoir trouvé, car j'ay bien à parler à vous, et de près.

GIRARD.

Comment ? Avez-vous reçu quelque injure de ma part ? Je ne le pense pas. Et si nous n'avons contracté ensemble, vous sçavez bien à qui il a tenu. Mais j'ay bonne envie que nous ne laissions pour cela à demeurer amis comme devant.

LOUYSE.

Il n'est pas possible que vous ne soyez consentant du malheureux acte que vostre fils a commis, et vous proteste que, si vous ne m'en faites raison, il me constera tout mon bien, ou je luy feray perdre la teste sur un eschaffaut.

GIRARD.

Ma commère, ne dites pas cela. Mon fils est homme de bien, et n'y a homme qui m'osât dire le contraire que je ne luy donnasse un dementy par la gorge.

LOUYSE.

Comment, est-ce fait en homme de bien que de venir en plain jour ravir l'honneur de ma fille ?

GIRARD.

Qui le dict ?

LOUYSE.

Moy, qui l'ay veu de mes propres yeux.

GIRARD.

Vous aviez la barbuë. Eustache est de trop bonne maison pour avoir fait un peché si execrable.

LOUYSE.

Afin que vous n'en doutiez plus, je vous adver-

tis que je l'ay surpris avec ma fille, et l'ay enfermé dans ma salle, d'où je vous assure qu'il ne sortira pas aysement sans mon congé.

ALFONSE.

Ma seur, ma seur, ne vous faschez. Puis que Girard ne vous veut faire raison et qu'il use encores de menaces, nous luy apprendrons bien à tourner au bout. Il y a bonne justice en ceste ville, Dieu mercy ! et nous avons assez de parens et amis qui embrasseront nostre cause et ne nous laisseront au besoing.

GIRARD.

Je ne puis croire que mon fils se soit tant oublié ; et, quand bien il auroit fait la faute, il en seroit quitte pour l'espouser.

LOUYSE.

Dites-vous ? Pensez-vous donc que je face si peu de conte de mon honneur ? Le cas me touche de trop près. Venir en plain midy desbaucher ma fille, et la ravir, par manière de dire, jusques dans mes bras ! Et puis vous pensez qu'il en soit quitte pour l'espouser ? Par la mercy Dieu ! il ne sera pas vray.

GIRARD.

Je ne pense pas qu'Eustache soit si meschant d'avoir eu affaire à elle que premierement il ne luy ayt promis foy de mariage.

LOUYSE.

Il se peut bien faire ; mais il n'y a si beau mariage qu'une corde ne defface.

GIRARD.

Cela est bien vray entre gens barbares, et qui voudroient user de toute rigueur ; mais entre chrestiens, ceste maxime ne peut avoir lieu, d'autant qu'il est escrit qu'il n'appartient pas à l'homme de separer ce que Dieu a conjoint. Davantage, il me semble quand vous aurez mis mon fils en justice que vous y gagnerez peu, car l'on ne vous croira pas toute seule ; et puis vostre fille ne sera pas si eshontée, comme quelques unes ont esté, que de dire qu'elle a esté despuclée. Cela ne seroit ny beau ny honneste, et serois bien marry, tant pour vous que pour moy, qu'il nous en fallust venir là. Partant, il me semble que vous feriez bien de vous tenir à mes offres, qui sont que mon fils espouse vostre fille aux conditions que vous m'avez baillées, lesquelles, encores qu'elles soient un peu dures, je suis content qu'il les accepte comme pour punition de sa folle, s'il est vray qu'il l'aye faite.

ALFONSE.

Ma seur, je trouve que Girard commence à se rengler à la raison. Encor faut-il faire une fin.

LOUYSE.

Mais, mon frère, pourrois-je endurer que Eustache fust mon gendre après avoir ainsi deshonoré ma maison ? Serois-je bien si sotté que de livrer mon propre sang entre les mains de mon mortel ennemy ? Je ne le feray jamais.

GIRARD.

Madame, quand la colère vous aura laissée, je

suis bien seur que vous trouverez mes offres plus que raisonnables. Vous en ferez neantmoins ce qu'il vous plaira, et si vous estes deliberée de nous assaillir, je suis aussi prest de me defendre. Je vous prie cependant d'aviser deux fois à ce que vous voulez faire.

LOUYSE.

Ne vous souciez de mes affaires : je ne feray rien sans conseil, mais j'ay bien en la teste de ne laisser un tel forfait impuny, quoy qui me doibve couster. Mon frère, allons trouver ce fameux advocat monsieur Bartole, qui demeure tout icy contre, pour avoir de son conseil.

ALFONSE.

Allez devant, je vous suivray ineontinent. Seigneur Girard, ne vous tourmentez point, je vous prie; et j'espère que ceste faute sera cause d'une bonne alliance, ou bien je ne seray pas creu. Il ne faut pas prendre garde à ma seur, car c'est une femme qui est en colère.

GIRARD.

Il me deplaist bien que mon fils se soit tant oublié; mais, puis qu'il a fait la follie, qu'il la boyve. Je ne vous puis dire autre chose, sinon que je vous prie bien humblement de faire tant qu'il espouse Genevieve, à quelque pris que ce soit, et qu'il ne soit point mis en prison, s'il est possible.

ALFONSE.

Assurez-vous que je m'y employeray comme pour moy-mesmes, puis que je vous voy homme de raison. Adieu.

## SCÈNE V

GIRARD, EUSTACHE.

GIRARD.

O Dieu ! que ceux-là sont heureux qui n'ont jamais mis sur leur col le pesant joug de mariage ! que ceux-là pareillement sont heureux qui, estant mariez, se sont veus aussi tost en liberté par la mort de leurs femmes ; ou bien (si le malheur a voulu que leurs femmes fussent de longue vie) n'en ont eu aucuns enfans, ou, s'ils en ont eu, ils les ont perdus pendant leur bas aage, avant qu'ils eussent le moyen de tourmenter leurs pères par leurs folies et desbauches ? Si la mort eust ravi dès le berceau mon Eustache, je ne serois maintenant en peine pour luy, et ne serois en crainte de le voir chastier comme un ravisseur de filles. Faudra-il que celui que j'ay eslevé avec tant de peine, et que j'ay nourri si delicatement, serve bien tost d'exemple à tout un peuple, au milieu d'une Grève et d'une halle ! Mon Dieu ! je te prie de m'oster de ce monde, plustost aujourd'hui que demain, s'il est arresté que mon fils doive estre pasture des corbeaux ou forçat d'une gallère ! Mais pourquoi est-ce que je me desconforte ainsi ? Dois-je croire aux premières paroles de ceux-cy, qui possible ont controuvé ceste fable de despit qu'ils ont que je n'ay voulu accorder leurs articles desraisonnables ?

Vrayement, ce n'est pas sagement fait de me faire malheureux avant le temps. Je m'en vay faire un tour en mon logis pour m'enquerir de mes gens qu'est devenu Eustache. La porte est fermée. J'ay peur qu'ils soient tous allez à vespres. Tic, toc, tac.

EUSTACHE.

Qui est là-bas ?

GIRARD.

Il me semble que j'entens sa voix. Tic, toc, tac.

EUSTACHE.

Qui diable est-ce qui frape ainsi ?

GIRARD.

C'est luy, sans doute. Dieu soit loué ! Il faut bien dire qu'il aura trouvé moyen d'eschapper. Eustache, ouvre-moy.

EUSTACHE.

O mon père ! je ne pensois pas que vous deussiez revenir si tost. Avez-vous disné ? Vous plaist il pas d'entrer ?

GIRARD.

Attens, je te veux dire icy deux mots en la ruë, pendant que personne ne passe... Eustache, Eustache, je n'eusse jamais pensé que tu eusses esté si volage et outreucidé<sup>1</sup> que de faire une si lourde faute. Ce n'est pas là la leçon que je t'ay monstrée.

EUSTACHE.

Comment ! mon père, quelques envieux vous auroient-ils bien fait acroire quelque mensonge, afin de me mettre en vostre male grace ?

GIRARD.

Tu ne gagnes rien à me le nier. Je sçay comme le tout s'est passé.

EUSTACHE.

Mon Dieu ! j'ay peur que quelqu'un des voisins ayt veu entrer ceans la femme de Thomas.

GIRARD.

Tu me mets la mort entre les dents de ne me vouloir confesser une chose que tu ne sçaurois nier.

EUSTACHE.

Mon père, je vous supplie bien humblement de me vouloir pardonner. La jeunesse et l'amour m'avoient aveuglé de telle sorte, que je me suis laissé tomber en ce peché.

GIRARD.

Mais ne craignois-tu autrement le danger auquel tu me mettois ?

EUSTACHE.

Quel danger ? Il n'y en avoit point, que je sache.

GIRARD.

Eustache, Eustache, tu es encores bien jeune. Tu penses donc qu'il n'y ayt autre mal, que de ra-

1. En faisant de ce participe passé du verbe *outrécuidier* (faire au delà de ce qu'on peut, un participe présent, nous avons eu *outrécuidant*, qui s'emploie tout à fait dans le même sens de présumptueux : « Outrecuidé et sot, lit-on dans les *Contes d'Eutrapel*, ces deux pieces vont ordinairement ensemble. »



vir une fille de bonne maison jusques dans le logis de sa mère ?

EUSTACHE.

Qui vous a dit cela ? Jamais je n'y pensay.

GIRARD.

Et, de par Dieu, si tu y eusses bien pensé, tu ne l'eusses pas possible osé entreprendre : car, faute de bien considerer l'evenement des choses, tu as fait un acte qui est suffisant pour le ruiner, si Dieu ne t'ayde.

EUSTACHE.

Je vous prie de croire que ce n'est une garse publique et qui face mestier et marchandise de se prester; partant, vous ne devez avoir peur que j'y aye gaigné quelque mal.

GIRARD.

Je le seay bien, de par Dieu ! Mais il vaudroit mieux que tu eusses gaigné la verolle et la pelade<sup>1</sup> que de t'estre adressé en tel lieu, car l'on pourroit te faire guarir à moins de cinquante escuz; mais si on le garde la rigueur, tout mon bien ne te pourra sauver la vie, si sa mère ne te veut regarder en pitié et permettre que tu la prennes pour femme.

EUSTACHE.

Que dites-vous ? elle est mariée.

GIRARD.

Genevieve est mariée ! A qui ?

EUSTACHE.

Ce n'est pas d'elle que je parle.

GIRARD.

Comment doneques ? Aurois-tu bien fait une seconde fante ? O Dieu ! quel enfant ay-je nourry ! Au lieu que le pensois accuser d'une simple pail-lardise, il me confesse en outre un adultère qualifié.

EUSTACHE.

Mon père, je vous prie de me pardonner la faute que j'ay faite et ne garder vostre courroux à l'encontre de moy, vous assurant que je ne retomberay facilement en semblable erreur, puis que je seay que cela vous est desagreceable.

GIRARD.

Eustache, j'ay trop supporté tes jeunesse. Si je t'eusse esté ainsi rude et severe que sont plusieurs pères à leurs enfants, tu cheminerois mieux en la crainte de Dieu que tu ne fais. J'ay grand peur que Dieu ne me punisse de ce que je t'ay esté trop doux et facile.

EUSTACHE.

N'ayez regret, je vous prie, d'avoir fait du bien à celui qui ne sera jamais enfant ingrat.

GIRARD.

Je n'y ay pas regret, non; mais il me desplaist que ma bonté a esté cause que tu as fait aujourd'

d'huy deux fautes pour lesquelles il faudra que tu vuïdes le pays.

EUSTACHE.

Je ne pense avoir fait autre faute que d'avoir receu chez nous, en vostre absence, une femme que Saucisson m'a amenée.

GIRARD.

Que gagnes-tu de me nier la verité ? Penses-tu que je ne sache pas bien que tu as esté voir Genevieve pendant que sa mère estoit au sermon ?

EUSTACHE.

Je vous entens, à ce coup. Mais qu'vous a fait ce beau conte ?

GIRARD.

C'est Louyse mesme, laquelle a juré ses grands dieux qu'elle nous en feroit repentir; et ne m'a rien servi de luy dire que tu l'espouserois.

EUSTACHE.

Moy ? que je l'espouse ? Je m'en garderay fort bien, puis qu'un autre en a fait ses chous gras. Qu'elle aille chercher un gendre ailleurs.

GIRARD.

Notre-Dame ! qu'est-ce que j'entens !

EUSTACHE.

Je ne vous veux rien celer. Il faut que vous entendiez que ecluy que Louyse a veu avec sa fille, habillé d'un habit incarnat, n'est autre que Basile, lequel a trouvé moyen de sortir par les fenestres de la salle, et s'en est venu rendre ceans, où, après qu'il m'a en conté tout au long l'amour que Genevieve lui portoit, le long temps qu'il l'a servie, et le moyen qu'il avoit tenu pour parler à elle prive-ment, il m'a prié de luy prester ceste dame que Saucisson m'avoit amenée, ce que je ne luy ay refusé; puis il l'a fait vestir du mesme habit qu'il avoit, et l'a mise en sa place avec Genevieve.

GIRARD.

Voilà une plaisante histoire. Vrayement, je n'en voudrois pas tenir un fer chaud<sup>1</sup>, et suis bien aise que tu n'es point embrouillé en ce patelinage. Mais puis-je croire en seureté ce que tu viens de conter ?

EUSTACHE.

Quel profit y aurois-je à le dire s'il n'estoit vray ? Au demeurant, Basile, se deffiant de pouvoir entrer facilement en la bonne grace de Louyse, m'a prié de faire ce qui seroit en moy pour luy faire avoir Genevieve à femme, et de vous parler en sa faveur, pour la familiarité que vous avez avec Louyse.

GIRARD.

Vrayement, il merite qu'on luy face plaisir. Laissez-moy faire; j'espère qu'avant qu'il soit nuict nous aurons mis ses amours en bon train. Mais j'ay peur qu'on ne le trouve guères bon de nous, et qu'en ce fait mesmes il nous ayt un peu bravez.

EUSTACHE.

Il ne le voudroit pas avoir pensé seulement. Vous

1. Maladie qui faisait tomber les cheveux et les poils (pili). Les Romains qu'elle avait rasés s'en consolait en adorant la Vénus charnue.

1. C'est-à-dire me soumettre à l'épreuve du fer chaud, qui était une des plus ordinaires parmi les épreuves judiciaires du moyen âge.

savez que toute l'affection que j'ay portée à Geneviève n'estoit que pour obsir; et puis j'ay seeu que Basile luy a fait l'amour plus d'un an devant moy.

GIRARD.

Si tout ce que tu me dis est vray, je t'absous de bien bon cœur de l'autre offence que tu as faite, pourveu que Dieu te la vueille pardonner. Allons, pendant que la chose est toute fresche, trouver Louyse, pour voir si elle est encores courroucée.

EUSTACHE.

Je le veux bien. Allez devant; je vous suyvey d'assez loing, afin de voir quelle mine elle tiendra à l'aborder. Et puis, quand elle sera bien en colère, je sortiray de mon embusche<sup>1</sup>. Tenez, la voylà qui sort de chez monsieur Bartole.

GIRARD.

Je la voy bien. Retire-toy un peu arrière.

## SCÈNE VI

LOUYSE, ALFONSE, GIRARD, EUSTACHE.

LOUYSE.

Voylà grand cas : tous tant que vous estes à qui je conte ma fortune me conseillez de ne le mettre point en procès, et accepter le party que l'on me presente. Mais vous avez beau faire, je ne vous croiray pour ce coup.

ALFONSE.

Ma seur, ma seur, il fait bon croire conseil, et non sa propre teste. Quant à moy, d'autant que le fait me touche aussi bien qu'à vous, je vous conseille en saine conscience comme je voudrois que l'on fist en mon endroit si la fortune m'estoit advenue, dont je prie Dieu me vouloir garder.

LOUYSE.

Vous dites autrement que ne pensez, et estes bien aise de vous en laver les mains, de peur d'avoir la male grace de Girard.

ALFONSE.

Je ne vous conseilerois pas d'accorder avec luy si je ne voyois qu'il se soumet à la raison, vous baillant, par manière de dire, la carte blanche. Et quand vous vous serez consumé à plaider l'espace de trois ou quatre ans, je ne voy point que vous en puissiez avoir meilleure raison que celle qu'il vous offre. Au demourant, j'ay tousjours ouy dire que l'on ne scauroit avoir trop d'amis. Voylà Girard. Je croy qu'il nous vient trouver. Avisez, je vous prie, à le contenter.

GIRARD.

Eh bien! ma commère, vous plaist-il pas que nous demourions bons amis?

LOUYSE.

Quant à moy, je ne vous hay point; mais que Eustache s'assure bien n'avoir affaire à une grue.

1. Le même mot qu'*embuscade*, qui, sous cette forme, donne le sens de l'expression dresser des embûches.

GIRARD.

Mais, ma commère, c'est un jeune homme : il luy faut pardonner, il n'y retournera plus.

LOUYSE.

Saint-Jean! je l'en garderay bien, car je le mettray en lieu d'où je respondray bien de luy.

GIRARD.

Dites-vous? N'aurez-vous autrement pitié de ce-luy qui a pensé estre vostre gendre? Vrayement, vous luy ferez tort, et ne scay homme qui luy voulust donner par cy après sa fille en mariage.

LOUYSE.

Aussi ne sera-il en ceste peine, si la justice règne à Paris.

GIRARD.

Ma commère, touchez là. Pardonnez-luy, et il vous pardonnera les injures que vous luy avez dites.

LOUYSE.

Où pensez-vous estre arrivé? Il ne vous suffit pas d'avoir deshonoré ma maison, encores vous vous en moquez.

GIRARD.

Je vous promets, ma foy, que je suis bien marry qu'il ne vous plaist r'entrer en grace avec luy, car je suis seur que, s'il scait ce que vous avez dit de luy et que vous l'avez menacé de le mettre en prison, il ne voudra jamais ouïr parler de vostre fille.

LOUYSE.

Non, non; aussi bien n'est-ce pas pour luy. Et, par la mercy Dieu! puisque vous parlez des grosses dents, avant qu'il soit demie heure d'icy, il sera en une basse-fosse.

ALFONSE.

Girard, je vous estimois homme de bien et entier; mais je vous cognois maintenant pour un homme double. Ne m'avez-vous pas dit tantost que vous vouliez que Eustache espousast ma niesece à quelque pris que ce fust?

GIRARD.

Il est vray, mais je ne scavois pas son vouloir. Depuis, il m'a dit qu'il n'en voudroit pour tout l'or du monde.

ALFONSE.

Comment avez-vous peu parler à luy?

GIRARD.

Demandez-luy; le voylà qui vient à nous.

LOUYSE.

Vierge de grace! comment a-il peu sortir?

EUSTACHE.

Madame, je prie à Dieu qu'il vous garde de mal. J'ay esté adverty que vous aviez opinion que j'avois fait tort à vostre fille; cela a esté cause que je vous suis venu trouver pour m'en purger.

LOUYSE.

Meschant desloyal! osez-vous bien vous presenter devant moy, après m'avoir fait un tel tort? Au larron, mes amis! prenez ce voleur.

EUSTACHE.

Tout beau, Madame ! tout beau ! Apprenez à parler autrement, car, de tout ce que vous venez de dire, il n'en est rien.

LOUYSE.

Que l'avois-je fait, meschant, pour me jouer un si lasche tour ? Mais qui l'a ouvert la porte ? Il faut que ce aytesté ceste meschante carogne de Perrette.

EUSTACHE.

Madame, personne n'avoit que faire de m'ouvrir, puis que je n'y estois pas entré.

LOUYSE.

Ne l'ay-je pas enfermé dans ma salle il y a environ une bonne heure et demy ?

EUSTACHE.

Vous resvez, ou bien vous me prenez pour un autre, car je n'ay bougé de la maison.

LOUYSE.

Mon frère, qu'est-ce à dire cecy ? Voilà Eustache que je pensois avoir enfermé estreitement, et si il ne porte plus l'habit qu'il avoit tantost.

ALFONSE.

Regardez bien que vous ne vous abusiez. Je vous conseille de faire un tour jusques en vostre salle pour voir si vostre prisonnier y est encores.

LOUYSE.

C'est bien dit. Cependant qu'y vay, je vous prie, entretenez Girard et son fils.

ALFONSE.

Messieurs, ne prenez garde à ce que dit ma sœur ; c'est une femme soupçonneuse, et qui s'esmeut aussi tost qu'il luy passe une mouche devant le nez. Au demourant, elle est bien du meilleur naturel du monde quand elle a passé sa colère.

GIRARD.

Je la cognois telle que vous me la despeignez. Aussi n'ay-je pas délibéré de prendre pied à ses paroles.

EUSTACHE.

Mais ce pendant elle nous fait grand tort de me soupçonner d'avoir en affaire avec sa fille.

ALFONSE.

Cela n'empeschera pas que nous n'achevions ce que nous avons desjà si bien commencé.

EUSTACHE.

Vous me pardonnerez, s'il vous plaît... Jamais Genevieve ne me sera rien, et pour cause.

GIRARD.

Vous voyez comme il ne tient pas à moy, et si ce que je vous disois est vray. Mais voilà vostre sœur qui revient... Eh bien ! ma commère, est-ce mon fils qui vous a offensé ?

LOUYSE.

Seigneur Girard, il me desplaist de vous avoir tenu de si lasche propos ; mais je croy que vous serez plus raisonnable que moy, et que vous me pardonnerez plustost la faute que j'ay faicte, que je n'ay voulu pardonner à vostre fils celle qu'il n'avoit pas faicte.

GIRARD.

Faites-moy ce bien de me dire qui est celuy que vous avez surpris avec vostre fille.

LOUYSE.

C'est une jeune femme de la rue Sainet-Denis, habillée en homme, que je cognois aucunement pour avoir autrefois acheté de la marchandise en sa boutique.

ALFONSE.

Mais quelle excuse prend-elle d'estre venue voir ma nièce en accoustrement d'homme ?

LOUYSE.

Elle ne m'a dit autre chose, sinon que son mary la traite mal, à cause d'une garce qu'il entretient ici près ; de quoy se voulant esclaircir, et le voulant surprendre sur le fait, a pris une porte pour l'autre, et, ayant trouvé ma maison ouverte, y est entrée en deliberation de bien crier après son mary, si elle l'y eust trouvé. Depuis, ayant reconnu ma fille, elle est entrée en discours avec elle jusques à l'heure que je les ay surpris ensemble.

GIRARD.

Voilà une plaisante farce ; mais, quand tout est bien considéré, il ne se faut guères esmerveiller qu'une femme s'habille en homme en ceste ville, pour la liberté qu'elles y ont. J'ay tousjours ouy dire que Paris estoit le purgatoire des plaideurs, l'enfer des mules et le paradis des femmes.

LOUYSE.

S'il vous plaît d'entrer, vous verrez que je dis vray.

GIRARD.

Nous le croyons bien sans y aller voir, et n'en est point besoin pour ceste heure. Adieu, Madame.

LOUYSE.

Adieu, Messieurs. Mon frère, entrons en la maison pour mettre ordre un peu à nos affaires.

ALFONSE.

Je le veux bien ; passez devant.

## ACTE CINQUIÈME

### SCÈNE I

ANTOINE, BASILE, FRANÇOISE.

ANTOINE.

J'ay fait, comme je pense, près de deux mille lieues depuis une heure par ceste ville pour trouver Françoise ; mais au diable si je l'ay peu jamais rencontrer ! Jay esté en son logis, où j'ay trouvé une petite fille qui m'a dit qu'elle estoit allée ouïr le Saint-Esprit, où je suis allé en toute diligence, pensant l'y trouver ; mais elle n'y estoit pas. De là j'ay esté à Saint-Jean, Saint-Gervays, Saint-Paul,

Saint-Antoine, l'Ave Maria, pour voir si je la trouverois, d'autant qu'elle est plus souvent aux églises qu'à sa maison. Après j'ay passé par les Blancs-Manteaux, les Billètes, Sainte-Croix, et m'en suis venu à Saint-Merry, Saint-Jacques, Saint-Eustache, Saint-Germain et autres églises et lieux de devotion; mais jamais je n'ay trouvé personne qui m'en peust dire certaines nouvelles. Voilà que c'est : quand on a affaire des personnes, on n'en peut finer; mais quand l'on n'en a que faire, on ne les rencontre que trop. Je ne sçay que je diray à mon maistre, d'avoir si mal employé le temps. Mais le voilà qui vient au grand pas vers moy.... Il faut trouver quelque bourde pour l'apaiser.

BASILE.

Antoine, où as-tu tant musé toute ceste après-dînée?

ANTOINE.

Monsieur, j'ay esté chercher Françoise, et, voyant que je ne la trouvois point, je me mis à espier icy autour si je verrois rien qui vous peust nuire, ou à Genevieve, pour vous en advertir.

BASILE.

Tu as bien fait. Mais, dy-moy, que me conseil-les-tu de faire?

ANTOINE.

Monsieur, si j'avois affaire de conseil, je vous en voudrois demander, et me semble que vous, qui en donnez aux autres, en pouvez bien retenir pour vous, sans aller ailleurs aux empruns.

BASILE.

Ne sçais-tu pas bien que nous voyons bien les fautes de nostre voisin, mais nous sommes aveugles aux nostres? Comment pourrois-je donc bien me resoudre en ce fait d'amour, qui me touche de si près, veu mesmes que l'on ne peint amour aveugle pour autre cause, sinon pour monstrer que ceux qui ayment ne sçavent le plus souvent ce qu'ils font, où ils vont, ne ce qu'ils disent.

ANTOINE.

Cela est bien certain. Mais aussi je croy que l'amour n'a point tant aveuglé vostre esprit qu'il ne vous ayt laissé l'usage de la raison pour vous conduire en vos affaires, et puis la jouissance vous doit avoir mis en repos de conscience. Toutefois, si vous avez desir de prendre conseil, voilà madame Françoise qui vient vers vous, laquelle, pour son aage et l'expérience au fait d'amours, vous en pourra departir plus que ne pourroit faire un pauvre jeune garçon ignorant comme moy.

BASILE.

Allons donc au devant d'elle... Bonsoir, madame Françoise!

FRANÇOISE.

Bon vespre, Monsieur! Je suis bien aise de vous avoir trouvé pour vous conter des nouvelles que j'ay apprises toutes fresches.

BASILE.

Qu'y a-t-il de nouveau?

FRANÇOISE.

Je vous veux bien advertir que vos affaires iroient fort bon train, n'estoit une chose. Sçachez doneques que je viens du logis de Louyse, où j'ay trouvé la femme du sire Thomas habillée en homme, et tout à l'heure je me suis imaginée qu'il y avoit là de vostre invention, et que vous l'aviez supposée en vostre place, ainsi que peu après j'ai sçeu de Genevieve qui, m'ayant tirée à part, m'a tout conté, et, qui plus est, m'a dit que vous l'aviez espousée. Est-il pas vray?

BASILE.

Ouy, graces à Dieu!

FRANÇOISE.

Peu après, je me suis mise à deviser avec Louyse et son frere, taschant toujours de vous mettre sur les rances; mais aussi tost que je vous ay eu nommé, Louyse m'a renvoyée bien loing, jurant ses grans dieux qu'elle aymeroit mieux estre morte que vous fussiez son gendre. Quand j'ay veu qu'elle estoit si fort en colere, je n'ay plus rien voulu dire touchant vostre fait; mais changeant de propos, nous nous sommes mis à deviser de plusieurs choses, et, allant de fil en eguille, l'on est venu à faire mention du capitaine Rodomont. Tout aussi tost elle a commencé à dire que ce seroit bien le cas de sa fille, et qu'elle luy en vouloit faire parler dès aujourd'huy.

BASILE.

Mon Dieu! que me dites-vous?

FRANÇOISE.

Aussi tost qu'elle a eu lasché la parole, j'ai trouvé moyen de le redire à Genevieve, qui s'estoit retirée en sa chambre; mais la pauvre fille, ne pouvant dissimuler la douleur qu'elle sentoit de si fascheuses nouvelles, s'est mise à pleurer avec telle abondance de larmes, que j'en ay eu très-grande pitié.

BASILE.

O Dieu! comment pourray-je jamais reconnoître cette constante amitié! Non, non, je suis resolu de perdre la vie ou d'arracher celle de ce glorieux<sup>1</sup> capitaine, et serois un lasche poltron si je faisais autrement.

FRANÇOISE.

Monsieur, vous avez grand tort de faire une telle deliberation; pardonnez-moy si je vous le dis. Ne voyez-vous pas bien que, si Rodomont meurt par vostre main, vous augmentez toujours les difficultés, et faites que Louyse vous hayra comme la peste, estant mesmes en danger de perdre avec la vie le bien qui ne vous peut eschaper, comme l'ayant conquis avec si grand heur? Faites, si vous m'en croyez, de deux choses l'une; trouvez le moyen de faire vostre paix avec Louyse, ou faites en sorte que le capitaine sçache ce qui s'est passé

1. Faufaron, plein de vanité. C'est la traduction exacte du *gloriosus* de Plaute dans sa comédie, d'où sont venus, par imitation, tous ces fiers à bras. La pièce de Deslouches, *Le Glorieux*, emploie encore le mot dans cette acception, en substituant toutefois l'orgueil arrogant à la fanfaronnade.

entre vous et Genevieve. Voilà le seul moyen de luy faire laisser la poursuite en laquelle il est si chaud.

BASILE.

Je suis plus marry du mal que Genevieve endure à mon occasion que je ne suis de ee que vous dites qu'on la veut donner à ce mangefer, car je pense que malaisement il pourra entendre à se marier, maintenant qu'il tient garnison dans le chateau de Saint-Prix<sup>1</sup>.

FRANÇOISE.

Dites-vous ? Et bien ! voylà desjà bon commencement ; il ne se faut desesperer.

BASILE.

J'ay, Dieu mercy ! bon espoir de venir au bout de mes desseins ; mais je voudrois bien avoir consolé ceste pauvre fille. Je m'en vay voir si je pourray parler à elle, vienne qui plante.

FRANÇOISE.

Regardez-y bien à deux fois, et que, pour un mal, vous ne luy en donniez deux. Toutefois, je vous conseille de vous y acheminer, puisque voylà Louyse qui en sort avec son frère. Retirons-nous un peu à quartier, de peur qu'elle ne nous voye.

## SCÈNE II

LOUYSE, ALFONSE.

LOUYSE.

Je vous dis que je ne suis point bien edifiée de ceste masquerade, et ne suis guère aise que ceste belle madame Alix, que nous avons fait sortir par l'huy de derriere, soit venue voir ma fille.

ALFONSE.

Quant à moy, je ne scay qu'en penser. Toutefois, elle me semble d'assez bonne sorte. Au pis aller, quand elle seroit la plus desbauchee de Paris, si ne pourroit elle avoir fait grande playe à l'honneur de ma niepee.

LOUYSE.

Je ne scay. Ne vous souvient-il point que maistre Damian, nostre medecin, nous disoit dernièrement qu'il y avoit des hommes qui avoient les deux sexes, et les nommoit, ce me semble, garçons-fillettes et barbes-fleuries ?

ALFONSE.

Vous voulez dire hermafrodites. Je ne croy pas que dame Alix soit de ce nombre. Mais vous faites bien, en ce cas icy, de craindre et prendre tous-jours les choses au pire.

LOUYSE.

Voylà pourquoy je suis bien deliberée de marier ma fille à ce capitaine qui luy fait la court, et qui a le bruit d'avoir beaucoup de bien, avant que le monde soit abruvé de ceste histoire. Je scay que

Girard est de ses amis, et, partant, allons le trouver pour luy en faire porter la parole.

ALFONSE.

Je ne trouve pas bon que Girard s'en mesle.

LOUYSE.

Pourquoy ?

ALFONSE.

Pour autant qu'il vous en a prié autrefois pour son fils, et j'aurois peur que maintenant il nous fist un faux-bon, et qu'il la voulust encores faire avoir à Eustache.

LOUYSE.

J'ay bien pensé à ee que vous dites ; mais quand bien il la voudroit rettenir pour Eustache, je n'en serois pas trop marrie. Au reste, je le pense tant homme de bien et tant de mes amys, qu'il taschera à faire que Rodomont épouse Genevieve, s'il voit que son fils n'en vaille point.

ALFONSE.

Vous voulez dire que vous avez deux eordes en vostre arc. Ce n'est pas trop mal avisé. Entrons en sa maison, puisque la porte est ouverte.

## SCÈNE III

FRANÇOISE, BASILE, PERRETTE, GENEVIEVE.

FRANÇOISE.

Et bien ! que vous en semble ? vous voyez maintenant si j'ay dit vray.

BASILE.

Hastons-nous pendant que la commodité se presente et qu'il fait desjà assez obscur. Antoine, fais le guet cependant que je vay heurter à la porte. Tic toc tac.

PERRETTE.

Qui est là ?

BASILE.

Perrette, m'amie, je te prie, ouvre-moy la porte.

PERRETTE.

Est-ce vous, Monsieur ? Mananda, je suis bien marrie que je ne puis. Madame a enporté la clef.

BASILE.

N'y a-il point de moyen de parler à ta maistresse ?

PERRETTE.

Si a bien, mais ce ne sera que par ceste fenestre.

BASILE.

Ce m'est tout un, pourveu que je puisse avoir l'heur de la voir et de luy dire trois ou quatre mots.

PERRETTE.

Ayez donc un peu de patience, que je l'aille querir en sa chambre, où elle s'est retirée pour pleurer et gouverner ses pensées mieux à son aise.

1. Maintenant qu'il est pris. Ces sortes de plaisanteries avec allusion aux noms des saints nous venaient du moyen âge.

BASILE.

Despesche-toy. O! que je suis un homme miserable d'avoir esté cause que ceste pauvre fille soit tombée en la male grace de sa mère pour aymer trop ardanment! Il ne sera jamais en ma puissance, quand je vivrois jusques à la fin du monde et que je possederois tous les honneurs et richesses de l'univers, d'aquiter la centiesme partie de l'obligation qu'elle a sur moy, si ce n'est qu'il luy plaise de prendre pour argent contant ma bonne volonté et le ferme amour que je luy porte, lequel je sens d'heure en heure croistre dans mon cœur, et avec ses traits d'or y engraver en cent endroits le beau portrait de ma belle Genevieve. O Dieu! que je fus abusé quand je pensay que ma passion amoureuse prendroit quelque relasche par la jouissance, tout ainsi que la faim s'apaise par les viandes, la soif par le boire, et le froid par un beau grand feu! Au contraire, ayant descouvert tant de beautés et douceurs, auparavant incognues à mes sens, je brusle maintenant d'un ardent desir de les posseder, lequel ne me laisse en repos, pour la crainte que j'ay qu'on ne me les ravisse, ainsi qu'un avareux qui, ayant peur qu'on ne luy desrobe ses escuz, passe et repasse cent fois en un jour autour du lieu où ils sont ensevelis; et quand il en est absent, son cœur neantmoins ne laisse d'estre avec son tresor.

FRANÇOISE.

Vrayment, vous avez grand tort de vous tourmenter de la sorte, maintenant que vous avez occasion de vous resjouir. Mais escoutez... je l'entens venir.

BASILE.

O mes yeux! repaissez-vous goulument de ceste douce lumière qui sort des siens, et vous, mes oreilles, escoutez attentivement ceste voix angelique, et ne perdez une seule parole de ceste belle bouche.

GENEVIEVE.

Perrette, il m'est advis que j'entens quelqu'un parler là-bas. Ouvrez la fenestre.

BASILE.

Madame, je prie à Dieu qu'il vous veuille rendre contente.

GENEVIEVE.

Monsieur, je le prie qu'il luy plaise vous donner ce que vostre gentil cœur desire, car je seray assez contente si vous l'estes.

BASILE.

Je suis maintenant assez content, puis que j'ay l'heur de vous voir; mais aussi tost que je vous auray perdu de veüe, je demeureray plus estonné et confus que celui qui, en une nuit d'hiver, chemine par mauvais pais, le vent luy ayant estainé sa lumière.

GENEVIEVE.

Si ce que vous dites est vray, je desire de pouvoir entrer dans vos yeux sans vous faire mal, et y demeurer perpetuellement, à celle fin que vous

soyez toujours content, voyant devant vous celle qui ne vit d'autre viande<sup>1</sup> que du souvenir de vos perfections.

BASILE.

Vous faites donc une maigre chère, si vous vous repaissez seulement de mes perfections; mais si vous eussiez dit de l'amour que je vous porte, je n'eusse lors crainé de dire que vous ne scauriez estre nourrie d'une viande plus exquise. Et m'en pouvez hardiment croire, comme celui qui aime la plus belle, la plus gentille dame qui soit en l'univers.

GENEVIEVE.

Cela procède de vostre grande courtoisie, d'aymer ainsi celle qui tient à grande faveur de vous estre humble servante; mais je puis dire aussi que vostre amour n'est point plus extreme que le mien, et, n'estoit que je crains d'offencer mon seigneur et maistre, je dirois que je ne pense pas estre aimée de la façon que je vous aime.

BASILE.

Madame, quant est de l'amour que je vous porte, je dis que vous devez estre plus assurée de mon amour que moy du vostre, d'autant que vostre beauté est suffisante non seulement d'attirer les hommes à soy, mais elle peut forcer mesmes les bestes les plus cruelles. D'autre costé, vous sçavez comme je vous suis obligé, principalement pour les recentes faveurs que de vostre grace vous m'avez departies. Mais, je vous prie, comment puis-je estre assuré d'estre justement aimé de vous, n'ayant chose en moy qui merite d'arrester vostre affection, et n'ayant jusques icy fait chose qui vous puisse exciter à m'aymer, combien que à la verité je pense estre assez bien voulu de vous, tant pour vostre douceur et gentillesse que pour l'envie que vous sçavez que j'ay de m'employer à vostre service quand l'occasion se presentera, et qu'il vous plaira m'honorer de vos commandements.

GENEVIEVE.

Mon grand amy, je vous remercie bien humblement de ceste offre si liberale; seulement je vous prie, sur tous les plaisirs que vous me voudriez faire, de parler à ma mère le plus tost que vous pourrez, ou luy faire parler par vos parens et amys, et mettre ordre que le mariage de Rodomont et de moy ne se face.

BASILE.

Je le feray, n'en ayez doute. Cependant je vous prie de ne vous contrister de chose que vous oyez. J'espère mettre si bon ordre à tout, que ce beau balafre, au lieu de vous, ne trouvera que du vent entre ses bras. Au demeurant, vous n'avez occasion de craindre que vostre mère luy en parle, maintenant qu'il est prisonnier en la Conciergerie ou au Chastelet, que je ne mente.

1. Ce mot se prenoit alors dans le sens absolu de nourriture, comme *victus* latin, d'où il dérive.

GENEVIEFVE.

Mon Dieu, que vous me faites aise de me dire telles nouvelles ! Mais en estes-vous bien assuré ?

BASILE.

Je l'y ay vu mener par trois sergens, qui l'ont pris ceste apres dinée, près de vostre logis, un peu devant que je vous eusse espousée.

GENEVIEFVE.

Monsieur, excusez-moy si je ne vous puis tenir plus long propos. Je croy que ma mère reviendra incontinent, car elle n'est allée loing.

BASILE.

Je serois bien marié qu'elle m'eust veu parler à vous avant que ce trouble-cy soit appaisé. Adieu, Madame.

GENEVIEFVE.

Adieu, Monsieur. Je vous prie de vous souvenir de la promesse que vous m'avez faite. Perrette, ferme la fenestre.

BASILE.

Madame Françoisse, nous avons assez esté en ce lieu.

FRANÇOISE.

Retirons-nous en mon logis.

BASILE.

Je le veux bien. Antoine, je te prie de ne bouger d'icy, et de prendre garde soigneusement à ce que tu verras ou entendas dire de moy.

## SCÈNE IV

RODOMONT, NIVELET, ANTOINE.

RODOMONT.

Que j'endure une telle bravade ! Il sera donc dit qu'un petit bourgeois de Paris ayt parlé tant au desavantage d'un tel homme que moy, et non seulement mal parlé, mais qui plus est luy ayt volé sa maïtresse ! Non, non, il me coustera plustost la vie que je n'en aye la raison ; mais avant que je meure, je suis seur que ma flamberge fera un bel esche, abatant plus de testes qu'un faucheur ne fait d'herbes au mois de juing. Nivelet !

NIVELET.

Plaist-il, Monsieur ?

RODOMONT.

Vas-t'en querir ma rondache et mon casquet, car je veux entrer de cul et de teste chez Louyse et enlever Genevieve ; que si elle ne veut venir d'amitié, je veux mettre le feu au logis et brusler toute la rue, voire, pardieu ! la moitié de Paris ; et puis après, j'iray trouver ce galant de Basile pour le bascher plus menu que chair à pasté, tant que les fourmis en puissent aisement emporter chacun leur lojin.

ANTOINE.

Ho ! le mauvais ! il tuera tantost un peigne pour un mercier !.

1. C'est le proverbe comiquement retourné, et dit à rebours, afin de mieux qualifier ce faux brave : « Tuer un mercier pour un peigne. »

NIVELET.

Il seroit donc bon que vous eussiez compagnie pour vous seconder.

RODOMONT.

Tu as raison ; cours-t'en au corps de garde du Louvre, et dis au corporal que je luy prie de m'envoyer trois ou quatre harquebusiers et autant de mousquetaires pour me faire compagnie en un affaire qui importe au service du roy.

ANTOINE.

Pardieu ! si vous y venez, on vous chargera de bois comme un asne.

NIVELET.

Il me semble que vous vous mettez en un grand danger sans propos ny apparence. N'avez-vous pas bien ôuy que Basile se vantoit d'avoir espousé Genevieve ? Voudriez-vous bien ravir une femme à son mary ? ce seroit assez pour vous ruiner.

RODOMONT.

Tu dis vray, ne bouge d'icy pour ceste heure. Je suis d'avis de remettre l'assaut à demain, sur la diaue !.

ANTOINE.

Vous faites que sage.

RODOMONT.

Mais que dira-t'on quand on sçaura que j'ay esté ainsi mocqué ?

NIVELET.

Qui le dira, je vous prie, si vous mesmes ne le dites ? Mais je sçay bien que vous n'avez garde : vous voudriez plustost faire accroire d'avoir tué une douzaine d'hommes que de confesser d'avoir esté bravé.

RODOMONT.

Je me trouve par fois assez bien de ton conseil, et pense qu'il ne sera pas trop mauvais pour ce coup.

NIVELET.

Vous ferez fort bien de me croire ; mais, je vous prie, seriez-vous bien si poltron que de prendre le reste de Basile ? Par ma foy ! jamais je n'aurois bonne opinion de vous.

RODOMONT.

Penses-tu que Basile aye en le puclage de Genevieve ?

NIVELET.

Doutez-vous d'une chose si claire ? Penseriez-vous bien qu'il eust esté si lasche que de faillir à l'assignation ; et puis, vous avez oui ce qu'ilz se disoient l'un à l'autre, car vous estiez assez près d'eux, sans qu'ils vous peussent voir, tant à cause du temps obscur qu'il fait que à cause d'une charrete qui vous cacheoil.

RODOMONT.

Qu'ilz te remercient hardiment du conseil que tu

1. Batterie de tambour ou sonnerie de trompette pour réveiller les soldats le matin. Chateaubriand, dans les *Martyrs*, y voit un souvenir du culte de Diane ; c'est possible. Les Italiens, de qui l'expression nous est venue, appellent l'étoile du matin *Stel'a Diana*.

m'as donné, car, en la colère où j'étois, si j'eusse poursuivi ma pointe, j'eusse fait mourir cinq cens hommes pour le moins, lesquels peuvent bien dire ne tenir la vie, après Dieu, que de toy. Allons trouver Eustache ; puis que j'ai failly à mon entreprise, j'ay délibéré de faire comme luy et prendre le temps ainsi qu'il vient, sans plus m'embrouiller le cerveau de ces amoureuses passions.

NIVELET.

Si vous voulez parler à Girard, il m'est advis que le voylà avec une femme et un autre homme.

RODOMONT.

S'il me voit, je parleray à luy ; sinon, je passeray outre.

## SCÈNE V

GIRARD, LOUYSE, RODOMONT, ALFONSE, ANTOINE.

GIRARD.

Quant à moy, je ne pense pas de pouvoir disposer le capitaine à espouser votre fille, quelque mine qu'il face de l'aymer, et ne luy conseilerois, ny à vous aussi.

LOUYSE.

Pourquoy donc, mon compère ? Ma fille ne le vaut-elle pas bien ?

GIRARD.

Je n'en doute point ; mais il me semble qu'elle ne seroit trop à son aise d'estre mariée à un homme qui possible ne la verroit quatre fois en un an. Vous sçavez qu'aussi tost qu'il est bruit de guerre, il est des premiers à cheval.

ALFONSE.

A la verité, je craindrois qu'il se fist brave<sup>1</sup> des biens de ma niece, et qu'il employast l'argent de son mariage à se monter.

LOUYSE.

Si ay-je esté advertie de bonne part qu'il jouist pour le moins de quatre mille livres de rente.

GIRARD.

Je croy bien qu'il en jouiroit, et de plus, s'il ne devoit rien.

ALFONSE.

Sans mentir, il se voit peu souvent qu'un homme de sa condition n'aye affaire aux confrères de Saint-Mathieu<sup>2</sup>.

GIRARD.

Je ne laisseray toutefois de luy en parler, si vous voulez.

LOUYSE.

Je vous en prie bien humblement, et à cela je cognoistray que nous sommes bons amys. Il me semble que le voylà ; au moins je le pense reconnoître à son laquais habillé de verd.

GIRARD.

Seigneur Rodomont, je suis bien aise de vous avoir trouvé pour communiqer un affaire qui vous importe.

RODOMONT.

Comment ! avez-vous eu des nouvelles que l'on va en Flandres à ce coup, ou en Portugal ?

GIRARD.

Je ne vous veux point parler de guerre, mais de paix. J'ay charge de sçavoir si vous avez desir de vous marier ?

RODOMONT.

Je vous diray que tous mes amys me le conseilent, et me disent qu'il est temps que j'y pense si je veux voir mes enfans avancez aux armes.

GIRARD.

Si vous voulez entendre à un bon parti que je sçay, j'espère de faire tant par mes journées que vous l'emporterez facilement.

RODOMONT.

Dites-moy donc qui c'est.

GIRARD.

Cognoissez-vous bien madame Louyse que vous voyez icy presente ?

RODOMONT.

Ouy, vrayement, et vous assure que je luy voudrois faire tout service.

LOUYSE.

Monsieur, je vous en remercie bien humblement. Vous plaist-il pas vous convir ?

GIRARD.

Je croy aussi que vous cognoissez sa fille Genevieve, ou je suis bien trompé.

RODOMONT.

Je la cognois pour une des plus belles de tout le quartier.

GIRARD.

C'est d'elle que je vous voulois parler, et si vous luy portez affection, comme je me suis laissé dire, je me fay fort de vous en faire bien tost passer vostre envie.

RODOMONT.

Vous me faites plus d'honneur que je ne merite, de me vouloir faire avoir une si belle femme ; mais je suis d'un humeur bizarre qui ne simpatiseroit pas fort bien avec le sien. Partant, je vous prie de m'excuser si je n'y puis entendre pour ce-te heure.

GIRARD.

Comment ! l'on m'avoit dit que vous perdiez les pieds pour son amour, et maintenant que vous estes en beau chemin pour en jouir, vous reculez arrière ! Il semble, en bonne foy, que vous craigniez la touche.

RODOMONT.

Sans mentir, je l'ay aymée, pendant qu'elle estoit fille, d'aussi bonne amour que jamais gentilhomme ayma ; mais depuis que j'ay descouvert qu'un autre estoit le mieux venu en son endroit, et qu'elle avoit

1. Bien vêtu, pimpant.

2. Usuriers.



laissé aller le chat au fourmage, je ne suis pas délibéré de m'en rompre jamais la teste.

LOUYSE.

Vrayement, Monsieur, vous avez tort : Geneviefve est fille de bien.

ALFONSE.

Mon capitaine, vous monstrez bien, à voz sots propos, que vous avez la teste sans cervelle, de parler ainsi au désavantage de ma niépee, qui vaut mieux que vous.

RODOMONT.

Je ne pense point avoir parlé autrement que je ne dois.

LOUYSE.

Ce n'est pas parler en homme de bien d'accuser les filles d'un péché où elles ne songèrent de leur vie.

ALFONSE.

C'est bien loing de soutenir leur honneur et de couvrir leurs fautes, quand elles seroient coupables, ainsi que faisoient les anciens chevaliers de la table ronde.

RODOMONT.

Je ne dis rien que je n'aye veu et ouy. Voudriez-vous bien que vostre fille eust deux maris à la fois ? Madame, puis qu'elle a choisi Basile pour son mary, je suis bien d'avis que vous luy laissiez, et croy que leur mariage se portera bien.

LOUYSE.

Qui vous a fait croire ceste belle bourde ?

ALFONSE.

Je vay gaiger que c'est une invention de Basile.

RODOMONT.

Basile ne me l'a point dit ny fait dire. Je l'ay veu tout maintenant parler à vostre fille, et j'ay entendu d'eux que le mariage avoit esté consommé ceste après-disnée, et que Basile estoit venu accourtré des habillemens d'Eustache.

ANTOINE.

Il me semble que l'on parle de mon maistre ; je me veux approcher plus près pour ouyr ce qu'ils disent.

LOUYSE.

Vous vous trompez : c'estoit une femme desguisée en homme qui estoit venue pour voir ma fille et luy porter un mommonet. Voycy mon compère qui vous en pourroit assener.

GIRARD.

Ma commère, puis que le capitaine a tout seu aussi bien que moy, il n'est plus temps de desguiser les matières. Je croy que vous estes si equitable que vous seriez marrie d'oster la femme à celui à qui elle appartient pour la bailler à un autre. Assurez-vous que le capitaine dit vray, et que Basile a espouzé vostre fille, et qui plus est, a consommé le mariage.

1. Présent qu'on portait dans les maisons ou l'on allait en masque, et qu'on jouait contre quelque autre enjeu. Moliere, dans *L'Étourdi* et dans le *Bourgeois gentilhomme*, et Scarron, dans le *Roman comique*, font encore allusion à cet usage.

LOUYSE.

Vray Dieu ! que me dites-vous ?

GIRARD.

La verité, que Basile mesmes m'a confessée.

LOUYSE.

O Dieu ! que je suis miserable ! Ha ! traistre et desloyal Basile ! Je me doutois bien que tu me jouerois quelque meschant tour ; mais encore ne le puis je croire, car comment seroit-il sorti sans que je l'eusse veu ?

GIRARD.

Fort bien ! par les fenestres de la salle. Et puis, pour sauver l'honneur de vostre fille, il a mis madame Alix en sa place.

ALFONSE.

Mais regardez bien à ce que vous dites.

GIRARD.

Je sçay bien ce que je dis et ne parle point par cœur.

LOUYSE.

Ne suis-je pas bien fortunée, d'avoir nourry une fille qui sera cause de ma mort !

GIRARD.

Ma commère, le seigneur Basile est honneste jeune homme, riche et de bonne parenté ; il vous ayme, il vous respecte plus qu'homme qui vive. Je pense que vous ferez fort bien de luy bailler vostre fille : aussi bien est-elle desjà à luy.

LOUYSE.

J'ay grand peur qu'il n'en vaille plus, maintenant qu'il en a fait à sa volenté.

GIRARD.

Ne dites pas cela. Je le cognois trop homme de bien pour commettre un acte si lasche.

LOUYSE.

S'il la veut, qu'il la prenne ; je ne m'en tourmenteray autrement, puis qu'aussi bien je n'y gaignerois rien.

ANTOINE.

Je m'en vay advertir mon maistre, qui n'est pas loing d'icy, des nouvelles que je viens d'ouir. Mon Dieu, qu'il sera aise !

LOUYSE.

Mes amys, je vous prie ne me laisser au besoyn.

GIRARD.

Pourquoy dites-vous cela ? Ne sçavez-vous pas bien que je voudrois, pour vous, faire la fansse monnoye ?

LOUYSE.

Ha ! mon compère, j'ai grand peur qu'il n'en vaille point ; mais, s'il la refuse, je le ferai le plus miserable homme de la France. Je vous prie, si nous en venons là, de me servir, au besoyn, de vostre tesmoignage.

GIRARD.

J'aymerois mieux mourir que de faire autrement.

RODOMONT.

Non, non, Madame; s'il ne vous fait raison, mon espée et mon bras luy feront faire maugré ses dens.

LOUYSE.

Mes amys, vous m'obligez beaucoup. Hélas! mon Dieu, je cognois à ceste heure que ce que l'on dit est vray, que les mariages se font au ciel et se consomment en la terre. Il falloit de nécessité que Basile fust mon gendre, et ne l'en pouvois empêcher, puis que Dieu l'avoit resolu en son conseil privé.

GIRARD.

Je vous puis bien dire en l'oreille icy, entre vous et moy, que vous ne perdez pas au change. Je vous prie, quel avantage est-ce qu'eust eu vostre fille avec ce beau traineaine de foïn?

LOUYSE.

Elle n'enst esté des mieux mariées; mais la crainte que j'avois des choses faictes ceste après-disnée m'avoit fait haster de vous en parler.

GIRARD.

Je voy bien que Dieu nous ayde. Voyez-vous comme il fait tomber Basile entre noz mains?

RODOMONT.

Pardieu! il espousera vostre fille tout presentement, ou je luy plongeray dans le corps mon espée jusques aux gardes.

LOUYSE.

Attendons-le icy de pied coy: aussi bien vient-il droit à nous.

## SCÈNE VI

BASILE, ANTOINE, LOUYSE, GIRARD,  
ALFONSE, RODOMONT.

BASILE.

Es-tu bien asseuré que Louyse a tout seu?

ANTOINE.

Je ne le dirois s'il n'estoit vray.

BASILE.

Et que j'avois esté veoir sa fille?

ANTOINE.

Vous vous en pouvez asseurer.

BASILE.

Et que je suis eschappé, laissant Mix en ma place?

ANTOINE.

Elle le sçait aussi bien que vous et moy.

BASILE.

Mais dy-moy qui luy a dit?

ANTOINE.

Le capitaine et Girard.

BASILE.

Ne s'en est-elle point autrement courroucée contre moy?

ANTOINE.

Si est bien, mais enfin elle a esté appaisée par Girard, auquel elle a promis de vous donner sa fille si vous luy faites cest honneur que de la prendre.

BASILE.

Comment! cest honneur? Pense-t-elle que je sois homme pour refuser un offre si à mon advantage? Allons les trouver plustost aujourd'huy que demain, de peur qu'elle ne change d'opinion.

ANTOINE.

Nous n'avons que faire d'aller loing: les voilà devant vous.

BASILE.

Bon soir, Madame; bon soir, Messieurs. J'ay esté adverty que vous aviez envie de parler à moy pour une chose qui ne m'importe rien moins que de la vie. Je vous prie me faire ce bien que de me commander, et vous verrez si puis après je seray prompt à vous obeyr.

LOUYSE.

Basile, je vous avois jusques icy estimé homme sage; mais la faute que vous avez faite monstre bien le contraire. Remerciez hardiment ces messieurs de ce qu'ils ont tant fait envers moy, que je n'ay delibéré de punir autrement vostre offence que de vous condamner à vivre avec celle qui est des complices de vostre mechaneeté; de laquelle, si vous eussiez esté si amoureux que le bruit courroit, vous n'eussiez pas entrepris de ravir l'honneur, comme vous avez fait.

BASILE.

Madame, toute la faute que j'ay faite a esté en ce que je n'ay point attendu vostre consentement, ainsi que je devois; mais je vous puis dire que je n'ay point ravi l'honneur de vostre fille, d'autant que j'estime son honneur estre le mien propre, puis qu'il luy a pleu m'accepter pour son mary; et, s'il vous plaist me reconnoistre pour tel, j'espère vous faire paroistre un jour, par mes bons services, que vous ne pouvez eslire un meilleur gendre, quand bien vous eussiez chereché par tout Paris.

LOUYSE.

Je suis marrie seulement de la sorte dont vous y avez procédé.

BASILE.

Madame, quand vous aurez bien pesé les raisons d'une part et d'autre, vous aprouverez ce que j'ay fait. Il vous peut souvenir qu'il y a plus d'un an que je suis après pour faire ceste alliance aux conditions que vous m'avez offertes autrefois; vous sçavez que j'ay perdu ma peine, et que n'y avez jamais voulu entendre. D'autre costé, vous vous estes bien peu apercevoir, si vous n'estiez du tout aveugle, de l'affection que vostre fille me portoit. Je vous demande maintenant, qu'eussé-je pu faire autre chose, pour m'asseurer, que ce que j'ay fait? Devois-je attendre vostre parole, laquelle vous ne m'eussiez jamais donnée? Devois-je attendre qu'un autre prist la place, et puis me fermast la porte au

nez? Madame, je vous prie de considerer de près toutes ces raisons, et vous cognoistrez que mon dire est fondé sur quelque raison apparente.

GIRARD.

Ma commère, vous avez tort de tant contester avec Basile; recevez-le hardiment pour vostre genre, puis que Dieu l'a marié avec vostre fille.

LOUYSE.

Je serois bien marrie de vous contredire.

ALFONSE.

Puis que Dieu a permis que les choses se fissent ainsi, ce ne seroit bien fait de penser les corriger.

BASILE.

Ma mère, vous ne vous repentirez point d'avoir fait alliance avec moy; et, puis que je vous trouve si benigne en mon endroit que de me pardonner une faute qui, à la verité, de prime face, semble bien grande, assurez-vous que vous n'aurez plus-tost aujourd' huy donné un mary à vostre fille que acquis un humble serviteur pour vous.

LOUYSE.

Basile, mon amy, je prie à Dieu qu'il vous vueille pardonner, car, quant à moy, je vous pardonne de bon cœur. Mes amys, il me semble qu'il est bien près de six heures. Je vous prie de me faire ce bien que de venir souper en mon logis, pour achever ce que de vostre grace vous avez si bien encommencé.

GIRARD.

Si nous pensions que nostre presence vous peust servir de quelque chose, nous ne nous en ferions pas prier deux fois.

LOUYSE.

Entrons doncques, car je suis seure que nous aurons encores affaire de vous. J'envoyé querir Eustache et dame François, afin que la compagnie soit plus complète.

GIRARD.

Je ne m'en feray tirer l'oreille deux fois, puis-qu'il vous plaist.

RODOMONT.

Et moy, je serois bien marry de vous desdire. Mesdames, qui avez pris patience de nous ouïr ceste après-dinée, s'il vous plaist revenir en ce lieu le jour des noces de Basile et Geneviève, vous aurez le plaisir de voir courir la bague, rompre la lance en la lice, combattre à la barrière, à la pique et à l'espée, et dix mil autres passetemps, desquelz une bonne troupe de capitaines, mes amys et moy, honorerons ce bien heureux mariage. Et là vous pourrez cognoistre avec quelle dexterité je manie un cheval à courbettes, au galop, à bons, à ruades, et luy donne carrière, et de quelle grace j'emporte une bague, de quelle force je sçay rompre une lance de droit fil jusques à la poignée, branler la pique et manier l'espée. Mais, Mesdames, gardez que les esclats qui en voleront ne vous touchent, et que le vent de mon espée, lequel a fait souvent esvanouir les hommes d'armes, ne vous face choir à la renverse toutes plates contre terre; car ce seroit fait de vous, et pourriez bien dire votre *In manus*. Ce pendant vous ferez bien de vous retirer chez vous, car voicy l'heure que l'on commence à souper aux bonnes maisons. Et si nostre comédie vous a esté agreable, je vous prie de nous le faire cognoistre à quelque signe d'allegresse.

## NOTICE SUR FRANÇOIS D'AMBOISE

Nous le connaissons déjà par son ami P. Larivey, qui lui dédia ses comédies, mais il mérite que nous le connaissions mieux.

Par l'activité de l'esprit, la variété du savoir, et je ne sais quelle souplesse à se transformer, pour mieux grandir, il fut bien de son temps tout d'intrigues et de métamorphoses.

Son père, J. d'Amboise, était médecin du Roi. Venu de Douai, sous François I<sup>er</sup>, et presque aussitôt attaché à la Cour, il ne s'en était plus éloigné; mais c'est sous Charles IX que son crédit s'était surtout accru. Des lettres de naturalité lui avaient été données en 1566, et le roi s'était chargé de faire élever à ses frais, au collège de Navarre, ses deux fils : François, dont nous parlons; et Adrien, qui, après une vie très-diverse et très-mêlée, que nous n'avons pas à raconter ici, mourut en 1601, évêque de Tréguier.

François ne fut d'abord qu'un homme de collège n'ayant que l'ambition d'apprendre et d'enseigner. En 1568, il était régent de seconde à ce même collège de Navarre où il avait été élevé, et pendant quatre ans il n'aspirait pas à mieux. L'étude du droit le séduisit alors, et l'attacha.

Avocat au Parlement de Paris, il y gagna, dit-on, des causes brillantes, et fut ainsi entraîné à ne plus quitter la robe. C'est comme magistrat qu'il la porta le plus longtemps, non à Paris d'abord, mais en Bretagne, où le Parlement l'eut pour conseiller, puis pour président. Il revint ensuite au grand conseil, et y fut en 1586 avocat général.

Henri III, qui paraît l'avoir eu en grande estime, lui donna le titre de chevalier, et le mit ainsi en des prétentions de noblesse qu'il poussa plus que de raison, jusqu'à tenter de faire croire qu'il descendait de la grande maison d'Amboise, et qu'il avait ainsi pour aïeul le fameux Chaumont d'Amboise, compagnon de Charles VIII en son expédition de Naples.

La position que ses emplois lui avaient faite était assez haute pour qu'en n'osât pas le démentir; aussi n'a-t-il pas fallu moins qu'une enquête de d'Hozier, un siècle après, pour le déposséder de la noblesse, dont il s'était gratifié et de laquelle personne, sa vie durant, ne l'avait dérangé.

Quand il mourut, il était conseiller d'État, après avoir passé, de 1589 à 1601, par la charge de maître des requêtes et par le conseil privé; et il prenait le titre de baron de La Chartre-sur-Loire, seigneur d'Emery et de Vezeul en Touraine.

Larivey n'oublia pas de lui donner tous ces titres dans la dédicace qu'il lui fit du second recueil de ses comédies. Ils étaient amis, je l'ai dit déjà, et ils semblent avoir suivi quelque temps les mêmes études, fréquenté le même monde. Nous avons vu Larivey s'éprenant de Pic-

colomini, qu'il avait connu chez le président Pardessus à Paris, et se faisant son traducteur; nous trouvons chez François d'Amboise le même goût et des travaux pareils, par suite sans doute des mêmes hantises.

Il traduisit de Piccolomini, en 1577, *Les Notables Discours en forme de Dialogues touchant la vraie et parfaite amitié*, et comme la littérature italienne était alors de mode, et qu'il suffisait de la cultiver pour se mettre en crédit auprès de Catherine de Médicis et de ses fils, il ne la quitta pas sans en avoir tiré quelques autres œuvres, mais moins sérieuses.

*Les Regrets funèbres de quelques animaux*, qu'il traduisit d'Ortensio Lando, touchent au burlesque; et l'on ne sent guère l'homme grave, d'abord régent de collège, puis magistrat, dans *Les Amours comiques, contenant plusieurs histoires faccieuses*, dont l'inspiration lui vint aussi de quelques œuvres d'Italie.

La comédie des *Néapolitaines*, qui parut ensuite séparément était une de ces « histoires faccieuses. » Bayle nous la donne comme « la traduction d'une comédie italienne, » mais sans dire laquelle. Nous l'avons cherchée, et ne l'avons pas découverte. Il nous semble toutefois que Bayle a raison, et que si la pièce n'est pas une traduction textuelle, comme la plupart de celles de Larivey, elle doit être au moins une imitation assez peu déguisée de la comédie qui nous échappe, et qui se retrouvera quelque jour.

François d'Amboise y aura, suivant la méthode de Larivey, fait quelques changements de personnages, par élimination ou même par addition. Le type de Gaster me semble par exemple une interpolation de son fait. L'ancien régent du collège de Navarre se sera souvenu du Gnathon de l'*Eunuque* de Térence, et d'après ce parasite, il aura créé son « escornifleur. »

Ces imitations plus ou moins voilées, qu'aujourd'hui nous traiterions bel et bien de plagats, étaient alors d'usage et, comme nous l'avons vu pour le chanoine Larivey, ne tiraient pas à cas de conscience.

François d'Amboise ne dut pas avoir plus de scrupule. Peut-être même, si j'en juge par un autre fait resté assez obscur de sa vie littéraire, en eut-il encore moins. Vers la fin de 1616, il publia, avec notes et préface apologétique, les *Manuscrits* d'Abélard recueillis au Paraclet. Après sa mort une seconde édition en fut faite, sans que son nom y reparût. Celui d'André Duchesne le remplaçait. Lancelot, qui voulut plus tard éclaircir cette singularité, n'hésita pas à conclure que François d'Amboise s'était servi, pour l'édition qu'il avait signée, du savoir de Duchesne, et que celui-ci, d'abord trop jeune pour réclamer, surtout contre un tel personnage, n'avait pas manqué, lorsqu'il fut mort, de rentrer dans son bien, en signant seul l'édition suivante.

François d'Amboise, qui s'attribuait ainsi des travaux





LES NEAPOLITAINES

MARC-AURÉL.

C'est ceste là n'en doutez plus je vous  
conteray le tout

» sa comédie des *Néapo-*  
» le signature aux écrits où  
» monté en dignité sem-

# LES NEAPOLIENNES

COMÉDIE EN UN ACTE

DE

*[The following text is extremely faint and illegible due to the image quality and a large diagonal crease on the right side of the page.]*





graves où il n'était pour rien, redoutait en revanche qu'on ne lui attribuât les œuvres moins sérieuses où il s'était délassé de sa gravité. On ne sera donc pas surpris de voir qu'il ait signé d'un pseudonyme, « Thierri de Ti-

mophile, gentilhomme picard, » sa comédie des *Neapolitaines*. Il ne mit jamais d'autre signature aux écrits où l'ancien régent et le magistrat monté en dignité semblaient s'être un peu trop oubliés.

# LES NEAPOLITAINES

COMÉDIE FRANÇOISE DE FRANÇOIS D'AMBOISE

FORT FACÉLIEUSE, SUR LE SJECT D'UNE HISTOIRE D'UN PABISIEV, UN ESPAGNOL ET UN ITALIEN

1584

## PRÉFACE

DE THIERRI DE TIMOFILE, GENTILHOMME FIGARU,

A HAULT ET PEISSANT PRINCE MESSIRE CHARLES PE LUXEMBOURG, COMTE DE BRIENNE ET LE LIGAL.

L'auteur ne se pensoit à rien moins qu'à mettre en lumière. MOUSSEIGNEUR, les comedies qu'il faisoit en la prime-vere de son adolescence, non plus que ses autres poesies, et se contentoit d'y avoir joué quelques heures perdues, et que sur le theatre elles avoient esté vües et receües avec un plaisir indicible, sans vouloir tant de fois hazarder son ouvrage aux divers jugemens des hommes, sachant bien que ce n'est pas trop discrettement faict de tenter, souvent sans propos, la fortune, et que telle fois un poëme recité une ou comedie representée pourroit plaire aux spectateurs, voire emporter des applaudissemens, et ces mesmes œuvres, redigez par eserit, leuz et reléuz, déplairoit aux doctes lecteurs, et offenceroit leur censure severe et equitable. Ce canteleux Romain, encores qu'il eust le hruit d'estre des plus faconés et qu'il fist profession de monter souvent sur la tribune aux harangues, si ne vult-il ouques publier ce qu'il faisoit, afin que, s'il luy eschappoit quelque chose dont quelqu'un eust voulu le remordre, il eust le moyen de le desaydoner et nier d'y avoir ouques pensé. Ce qui entre par une oreille sort legerement par l'autre, et ne laisse sinon une flaterie chatouilleuse, selon que la parole est confite en miel ou en sucre. Au contraire, ce qui est proposé à lire, et plus meurement consideré, est mieux euré en la fournaize, et demeure plus longuement entre le marleau et l'enclume de celui qui en vent juger avec toute ansterité. Ce n'est pas ce qui a refroidi nostre authour, de l'estude duquel il est sorty plusieurs belles piéces, et y en est encore resté des plus excellentes, qu'il nous garde pour un meilleur lysir; mais ses amis, le voyant ordinaire en dignité et occupé en affaires plus graves, luy ont soustraict ces NEAPOLITAINES pour en faire un present à vous, Mousseigneur, et au public, afin que, par le moyen d'un qui est tresaffectionné à vostre

service, ou cognoisse que la France, ayant de long-temps surpassé les Itales en l'artifice de bien faire de doctes tragedies, a aussi depuy maintenant arracher le laurier aux plus sçavants, et mesmes aux plus grands seigneurs de l'Italie, qui s'y sont exercez à l'envy à qui composerait et exhiberoit de plus ingenieuses et somptueuses comedies, jusques à là que les princes mesmes ont tellement affermé ceste gloire, qu'ils n'y ont esparagné ny leur plume et leur esprit, ny leur bourse et leur magnificence. Scipion et Lelie, sage senateur, aidoyent à Terence et luy servoient de protocole à minuter et reoeriger ses comedies, tant prisées et admirées de tous les estats de la republicque romaine. C'estoit en ces exercices et spectacles que les triomphans Césars faisoient plus de despence et somptuosité. Nos roys, de toute ancienneut, ont pris plaisir d'en voir de telles que leur siècle rude le pouvoit porter, afin d'apprendre par icelles la maniere de vivre de leurs subjects, et ne se soucioient guères d'y faire observer les preceptes des Grecs et Romains anciens. Si ceste-cy se fust imprimée avec le sceu et congé de l'authour, il n'eust peu se garder, en vous la presentant, de cueillir au spacieux verger de voz loiaiges quelques fleurons de ceste illustre et royale maison de Luxembourg, en laquelle y a en tant d'empereurs, roys, ducs, princes et vaillans capitaines, desquels vous vous monstrez digne successeur et imitateur. Mais, reservant cela pour une autre occasion plus propre, je desire seulement que ceste comedie vous soit agreable et vous puisse apporter quelque recreation, m'assurant qu'aux autres qui la liront elle apportera aussi un grand profit et contentement, autant ou plus que pas une de celles qui ont esté divulguées jusques à present, d'autant que ceste-cy on y trouvera un françois aussi pur et correct qu'il s'en soit ven depuis que nostre Langue est montée à son comble, à l'aide de tant de laborieux et subtils esprits qui y ont chacun contribué de leur travail et diligence pour la rendre polie et parfaite. La lecture et la conference en rendront seur témoignage, outre la gentillesse de l'invention, le bel ordre, la diversité du subject, les sages discours, les bons enseignemens, sentences, exemples et proverbes, les facettes et sonnettes dont elle est semée de toutes parts, et n'y a rien qui ne soit bien digne de venir de vant les yeux des plus chastes et modestes.

1. On ne sait sur quel théâtre ni par qui fut jouée la pièce. Ce dut être à Paris, où elle se passa, et sans doute par Como La Gamba, qui un peu auparavant, comme nous l'avons vu, avait joué la *Reconnoissance de Romo Belleau*. A la même époque, en 1581, l'Italien Batista Lazarro, qui était peut-être de sa troupe, donna des représentations à l'hôtel de Bourgogne, et payait pour cela une redevance aux confrères de la Pisson.

2. Fr. d'Amboise, qui n'était que simple avocat au Parlement, lorsqu'en 1579 Larrey lui dédiait son premier recueil de comédies, se trouvait-il donc déjà, cinq ans après, conseiller du Roy, maître des requestes ordinaires de son hôtel ?

## LE PROLOGUE OU AVANT-JEU

Ceux qui ont donné les préceptes de l'art poétique disent que les graves tragédies sont basties, le plus souvent, sur un sujet véritable traitant les tristes accidens qui tourmentent et rainent les roys, princes et potentas, tesmoing ce qu'en dit Euripide au roi Archelas, et que les comedies ont pour argument quelque nouvelle inventée à plaisir pour servir de miroir au simple populaire. Mais cette règle, Messieurs, n'est pas si generale que nous ne luy ayons apporté pour exception cette comedie, que nous vous allous représenter sous le nom des *Neapolitains*, laquelle, pour estre plaisante et facecieuse autant qu'autre qui ait cy-devant animé le riant théâtre, ne laisse pas de contenir une histoire vraye et fort recreative avenue de nostre tems, en la ville capitale de ce royaume, entre trois personuages de diverses nations, de laquelle plusieurs se peuvent bieu ressouvenir pour avoir veu ou par ouïdire; et peut-estre en vois-je ça et là, parmi cette honorable troupe, qui en pourroient bien parler asseurement; et moy-mesme, qui porte la parole pour l'auteur, personnage de grandes lettres, pour

l'aage qu'il a, duquel, parce qu'il est depuis monté en dignité<sup>1</sup>, je tairay à present le nom, je prendrois plaisir de vous declarer tout le fait par tenans et aboutissans, si je ne craignois d'irriter les fées, et aussi que voicy venir un enfant de Paris assez secret et discret en ses amours, qui aura l'honneur d'entamer ce gasteau. Oyez-le, s'il vous plaist, avec faveur et attention. Il dit assez proprement et parle bon courtoisan pour un homme de sa sorte, car au temps qui court chacun veut prendre un peüge et s'en mesler; chacun veut corcher le renard<sup>2</sup>. Mais mot... N'avez point envie, Messieurs, de vous enquerir de son surnom et de l'enseigne de la maison de son père, lequel, sans rien nommer, se tient à la rue Saint-Denis, auprès l'église de..., et plus n'en dit le deposant.

1. Voir la note précédente.

2. Pour prendre sa peau et faire le fin. Rabelais dit au chapitre de l'adolescence de *Gargantua*, dans un sens tout pareil: « Il fausist le sueré, escolchoit le renard, disoit la palenostre du singe.»

## PERSONNAGES

Le seigneur AUGUSTIN, jeune marchand parisien.  
BETA, servante de madame Angelique.  
Dom DIEGHOS, gentilhomme espagnol.  
Maistre GASTER, extravagant escornifleur<sup>1</sup>.  
Sire AMBROISE, marchand de Paris.

1. Le mot *extravagant* se prenoit alors dans un sens plus étendu qu'aujourd'hui. Colgrave le traduit en anglais par *idle, oisif, paresseux*. Gaster n'est pas autre chose dans la pièce, et comme en pareil cas la gourmandise parasite suit d'elle-même, il est *escornifleur*.

JULIEN, son facteur.  
LOYS, serviteur d'Augustin.  
Le sieur CAMILLE, escolhier neapolitain.  
Madame ANGELIQUE, veufve neapolitaine.  
CORNEILLE, fille de chambre.  
MARC-AURÉLE, lapidaire.  
L'HÔSTELIER de l'Escu de France.  
LOÛPPES, messenger.

## ACTE PREMIER

## SCÈNE I

LE SIEUR AUGUSTIN, *seul*.

Ho! Loys! holà! Je m'en vay me promener icy près. Si le sieur Ambroise, mon père, me demande, di-luy que je suis allé faire ce qu'il scait; mais s'il ne me demande point, ne luy en fais point ramentevoir, afin que ceste excuse me serve pour une autre fois. Et puis, de là, tu me viendras retrouver au fauxbourg Saint-Germain, où tu scais. C'est grand cas que l'amour de ceste belle et gentille veufve me tourmente si fort que je n'en puis reposer jour ne nuict, non pas arrester un quart d'heure en place. Et puis on dit que la teste des amoureux donne souvent bien des tourmens à leurs pieds! Mais voilà tout à propos Beta, la servante, et tout le conseil de ma maïstresse. Il faut que lui die un mot. Dieu gard', Beta, ma grand' amyce.

## SCÈNE II

BETA, SERVANTE; AUGUSTIN.

BETA.

Dieu gard', seigneur Augustin! Que vous dit le cœur? Vous mettez bien matin la plume au vent?

AUGUSTIN.

Comment se porte-on chez vous?

BETA.

Al'accoutumée. Ne sca'vous pas bien, vous qui nous faites cest honneur de frequenter chez madame Angelique, ma maïstresse, que depuis le trespas du seigneur Alphonse de Grifono, son mari, nous n'avons eu une seule heure de repos, tant elle s'afflige et tourmente; et surtout après ceste pauvre orfeline, madamoiselle Virginie, qui est le plus cher et precieux joiau qu'elle ayt en ce monde?

AUGUSTIN.

Encor faut-il à la parfin donner quelque relache à ses ennuis avec la raison, on du moins avec le temps, qui est le medecin ordinaire de toutes les maladies d'esprit. Mais ce remède que j'enseigne à

autrui, je le voudrais bien sçavoir prendre pour moy-mesme.

BETA.

La perte d'un bon seigneur et mary ne se peut jamais recouvrer.

AUGUSTIN.

Il n'est si bon qu'aussi bon ne soit.

BETA.

Pour bien juger de la bonté, il faudroit qu'il y eust une fenestre au cœur.

AUGUSTIN.

La playe qui est faite au cœur ne se peut guerir, sinon de la main mesme qui a fait la blessure.

BETA.

Chacun sent son propre mal.

AUGUSTIN.

Puisque le trop celer ne me peut en rien profiter, Beta, l'extremité en laquelle je me voy reduit, la confiance que j'ay en vous, et le moien que vous avez de me secourir à mon besoin, me contraignent de m'adresser à vous pour vous declarer une affaire qui m'importe autant que chose que j'aye, vous suppliant me vouloir aider et me donner quelque bon conseil, afin que je puisse sortir de ceste langueur que je n'ay osé decouvrir qu'à vous seule.

BETA.

Je vous assure, seigneur Augustin, que je feray pour vous tout ce qui me sera possible d'aussi bon cœur que vous m'en sçauriez prier, voyre commander : vous en avez bien le pouvoir. Je voudrais faire pour vous autant que le cheval pour l'esperon.

AUGUSTIN.

Je vous remercie, Beta; vous ne me trouverez point ingrat.

BETA.

Dès le premier jour que je vous vis, lorsque nous nous rencontrames par les hostelleries, venans ensemble à Paris, vous me semblates homme de bien, et jugeay à vostre visage et contenance qu'estiez bien né et de bons parens. Si feist bien le fen seigneur Alphonse, mon maistre, de qui Dieu ayt l'âme, tellement que depuis Marseille jusques ici ne se vult acointer que de vous.

AUGUSTIN.

Si<sup>1</sup> en rencontra-il plusieurs par les chemins qui se vouloient mettre en sa compagnie.

BETA.

Il est vrai, mais il trouvoit envers eux quelque excuse pour s'en deffaire, comme personne soupconneuse, ainsi que sont tous estrangers au pays d'autrui; toutesfois il n'eut jamais aucune mauvaise fantaisie de vous.

AUGUSTIN.

Il me le monroit bien : il me racontoit prive-ment<sup>2</sup> toutes ses fortunes.

1. Pour : et cependant.

2. En particulier.

BETA.

Et vous laissez user de grande familiarité envers sa femme, ce qu'il n'avoit pas à coustume de faire, ny aussi l'usage de nostre pays de Naples ne le permet point. Or, quand à moy, je vous promets, seigneur Augustin, que si ma foible puissance vous peut aider en quelque chose, je ne m'y espargneray, ains mettray peine, par toutes les façons du monde, de vous satisfaire en tout ce qu'il vous plaira. Mais je suis bien sotte ! En quoi pourriez-vous avoir affaire de moy, pauvre servante, vous qui estes riche en vostre cité, et je suis indigente en pais estrange ? Je croy que vous mocquez de moy de m'user de tel langage.

AUGUSTIN.

Mocquer ? Beta, je vous supplie, laissons toutes moqueries : elles ne sont à propos. Si vous sçavez le mal que je sens, vous ne diriez pas cela.

BETA.

Et comment ! estes-vous malade ? Il me semble bien à vostre visage que ne vous trouvez pas bien. Dites-moi quelle maladie c'est, peut-estre y trouveray-je quelque remède : car d'autrefois, à Naples, j'ay eu l'amitié d'une vieille femme qui avoit cognoissance de toutes les herbes du monde, et par icelles guerissoit plusieurs maladies, et en la frequentant j'ay eu l'experience de beaucoup de choses qu'elle m'a apprinses, desquelles j'ai fait la preuve envers aucuns qui s'en sont bien trouvez.

AUGUSTIN.

Ah Beta ! ma maladie est de telle sorte qu'elle ne se peut guerir par herbes, charmes ny enchante-ments.

BETA.

Qu'est-ce donc ?

AUGUSTIN.

Faut-il que je vous la nomme ? Vous la sçavez trop : vous avez de longue main aperceu, à ma contenance et à mon visage pale et defaict, que je suis serviteur tout outre<sup>1</sup> de madame Angelique, vostre maistresse.

BETA.

Que voudriez-vous d'elle ?

AUGUSTIN.

Demandez-vous à un malade s'il vent santé ? Que je voudroy ! Qu'elle m'aymast comme je l'ayme. Ce seroit grande cruauté de donner la mort à qui donne le cœur !

BETA.

Ha ! j'entens bien le patelinage<sup>2</sup> ; je ne suis pas si gruc. Mais vous sçavez comme saintement elle garde la memoire de son defunct mary.

AUGUSTIN.

Je pense qu'il n'y a femme au monde qui trouve mauvais que l'on luy parle d'amour ; et, encore qu'elle n'accorde ce qu'on luy demande, si n'est-

1. A outrance.

2. Les ruses et finesses, comme celles de Patelin.

elle point marrie d'avoir esté priée, ny ne scaura amais mauvais gré à celui qui en portera la parole, et fust-ce à l'heure du chartier<sup>1</sup>.

BETA.

A telle heure la pourroit-on prendre qu'elle ne s'en scauroit mal'contenter.

AUGUSTIN.

sa fille n'en laissera pas de trouver bon party. Et quant à ce que vous dites de son mari, elle a satisfait en sa vie à l'amour qu'elle luy devoit, et encores après sa mort plus longuement que son aage, sa beauté et la poursuite que j'en ay faite ne requeroit. Et Bien sait s'il se soucie à présent, mort qu'il est, de la rigueur et austerité de sa femme!

BETA.

Je ne le vey jamais jaloux en sa vie, à grand peine le sera-il après sa mort.

AUGUSTIN.

Ce sont les resveries d'anciennes commères importunes qui travaillent sans cesse les cerveaux des jeunes, et les veulent faire devenir vieilles par opinion, comme elles le sont par nature. Je vous prie, Beta, vous qui estes sage, considerez bien le tout, ma nécessité et sa commodité : car, ne pouvant, ou pour le moins ne devant vivre sans amy, elle ne scauroit mieux rencontrer que moy; et qui choisit et prend le pire est maudit.

BETA.

Mieux ne scauroit-elle, seigneur Augustin : car vous meritez beaucoup, et n'estes point refusable à qui auroit envie d'aimer.

AUGUSTIN.

Je le di pour ce que je l'aimé parfaitement, et suis sour et fidele, et n'ay faulte de bien, ny de riches parens, ny de suport en ceste ville: de quoy elle, qui est estrangiere et mal-aisée, se pourra servir, et mesme de ma personne, comme de chose sienne.

BETA.

Elle ne peut nier qu'elle vous soit tenue des honnestes offres que vous luy faites.

AUGUSTIN.

Davantage, madamoiselle sa fille trouvera par ma faveur plus facile moien d'estre mariée en quelque bon lieu. Or je vous prie derechef, Beta, employez les forces de vostre esprit, et faites pour moy ce que je n'ay seen faire; sondez le gué, et comme de vous-mesme, par maniere de conseil, admonnestez-la, sollicitez-la, persuadez-la de m'aimer, et m'oster de la misère où vous me voyez. Je vous asseure, Beta, que, ce faisant, je vous seray perpetuel amy, et vous feray participante de tous mes biens.

BETA.

Seigneur Augustin, vos raisons et la pitié de vostre mal m'ont tellement vaincue que je suis dis-

posée de vous obeir: et encores que je trouve la partie bien forte, si mettray-je toutes mes forces et mon credit, et inventeray tous les moyens que je pourray pour vous contenter.

AUGUSTIN.

Contenter, Beta! Si vous le faictes, je tiendray la vie de vous, et vous reconnoistray pour mère: car veritablement mère se peut appeler celle qui donne la vie, delivrant antruy de mort; et affin qu'il vous souvienné mieux de moy, prenez cependant ce petit present.

BETA.

Ha! seigneur Augustin! je ne vends point ma peine, et ce que j'en fais n'est que d'amitié.

AUGUSTIN.

Aussi ne le vous donné-je pas pour recompense, j'espère vous faire plus grand bien; et si vous refusez ecy de moy, je penseray que ne me voulez obliger à vous, puis que ne me voulez en rien estre obligée.

BETA.

Or sus donc, puis que vous avez ceste opinion, je le prendray.

AUGUSTIN.

Et dictes-moy, quand auray-je response de vous?

BETA.

Le plus tost que je pourray. Attendez-moy icy près, je m'en vay achever de les habiller.

AUGUSTIN.

Mais quand sera-ce, Beta? Une heure m'est une année.

## SCÈNE III

DOM DIEGHOS, ESPAGNOL, ET MAISTRE GASTER,  
EXTRAVAGANT ESCORNIFLEUR.

DIEGHOS.

Et puis Gaster, mon frelant<sup>1</sup>, a-t-elle esté bien aise de sçavoir de mes nouvelles?

GASTER.

Comme de la chose du monde qu'elle ayme le plus après vostre personne: je croy qu'elle en rit encore de joye.

DIEGHOS.

Ce n'est pas signe qu'elle me haisse. Et du present que je luy ay envoyé par toy?

GASTER.

Je ne vous scaurois dire le grand contentement qu'elle en a, et non pas tant pour la valeur, encore qu'il soit beau et de grand prix, comme de ce qu'il est venu de vous, et aussi pour l'amour de vostre effigie qui y est.

1. On a dit depuis, dans le même sens, *l'heure du berger*, expression encore nouvelle et à la mode, lorsqu'en 162 C. Le Petit publiâ *l'Heure du berger, l'émv-roman comique, ou roman écmv-que*.

1. Pour : *mon beau, mon gentil*. On disait aussi, comme dans la *Métoppée*, « frelt », mot qui n'eut qu'à s'étendre un peu pour devenir *frelnquet*.

DIEGHOS.

Doneques, tu penses qu'elle m'aime de bon cœur ?

GASTER.

Ouy, si l'on peut juger des femmes à la contenance : car, soudain que je luy ai présenté l'ameau et fait le message que m'aviez commandé, l'eau luy est venue à la bouche : elle s'est toute esmuë sans rien dire, et après qu'elle a eu longuement contemplé l'image avec un visage content et gracieux, je luy ay demandé : Et donc, Madame, reconnoissez-vous ce pourfil ?

DIEGHOS.

Que l'a-elle respondu ?

GASTER.

Ha ! Gaster, mon amy, que dites-vous ? Ne pensez-vous pas que je la cognoisse ? Voulez-vous que je mette en oubly celuy qui est le bien de mon bien, la vie de ma vie ? Et puis l'a prise et baisée plus de cent fois aux yeux et à la bouche, et, la regardant en grande douleur, elle disoit : Je t'ay bien encore mieux engravée dedans mon cœur !

DIEGHOS.

A ! a ! a ! Je prends grand plaisir à ce que tu m'en contes ; mais je te diray bien, maître Gaster, que c'est un don de nature, que je ne fais jamais chose qui ne fust agreable à tout le monde, ce que peu de gens ont.

GASTER.

Il y a long-temps que je m'en suis appereu, et me semble que toutes vos actions sont plaines de bonnes graces ; vous avez une façon de faire si bonne qu'elle attire un chacun, et pour ce n'est point de merveilles si la seignore Angelique est prise de vostre amour.

DIEGHOS.

Oh ! ce n'est pas la première. Du temps que j'estois à Naples, où j'ay fait longue demeure, il n'y avoit jeune gentilhomme qui fust bien venu entre les dames que moy ; toutes me desiroient, m'aymoient et me vouloient à leur compaignie, et s'estimoit bien heureuse celle qui pouvoit fournir de moy.

GASTER.

Ha ! je l'ay bien ouy dire ; mais il ne s'en faut point esbahir, ven les vertus qui sont en vous : que l'on vous preme à baller, à chanter, à dancier, à sautter, à jouer de la guiterre et donner les matinales aux seigneures et damoiselles, qui sont toutes choses duisantes à l'amour, il n'y en a point de si accompli.

DIEGHOS.

O ! combien de martels<sup>1</sup>, combien de jalousies j'ay donné en Naples, quand sur les vingt-quatre

1. Concert du matin, à l'aube. On disoit déjà plus volontiers : *aubade*, comme Ronsard :

Quand aurons-nous, au matin, les aubades ?

2. Qui *disent*, qui plaisent.

3. Soucis, chagrins. « Donner *martel* ou soupçon, » dit Ronsard.

4. Avoir *martel* en tête, s'emploie encore dans le même sens.

heures, je prenois le frais, me promenant par la ville sur mon cheval bardé, et faisant l'amour ! tu le peux penser !

GASTER.

Certainement, je croy qu'il y avoit de ces pauvres maris qui estoient bien marris quand vous voyoient passer souz leur fenestre, veu la galanterie dont vous estes plain, et ce beau visage que vous avez.

DIEGHOS.

Mesmement, Gaster, quand je donnois l'esperon à mon genet<sup>2</sup>, qui sautoit un doigt près de leur fenestre : tu sçais bien comment j'y suis adroit !

GASTER.

Je vous ay, Monsieur, veu piequer vos chevaux, et me semble estre collé dans la selle. Aha ! ces chevaux vont comme le vent et tombent comme la gresle.

DIEGHOS.

Doneques, que penses-tu que devenoient ces dames quand elles me voyoient ainsi ?

GASTER.

Mais laissons celles de Naples ; parlons des nôtres d'icy. Quand vous allez par la ville, elles ne bougent l'œil de dessus vous, et disent entre elles : O ! quelle contenance et grace de gentilhomme ! O ! comme il est richement et proprement vestu, et en bonne couche<sup>3</sup> ! Que son cas est droit et lesté ! Qu'il doit estre de quelque haut lieu ! Regardez quelle suite il a ! Et puis elles m'appellent et me demandent qui vous estes.

DIEGHOS.

Et que leur responds-tu ?

GASTER.

Non pas ce que je juy doÿ, mais ce que je puis dire : car vostre vertu surmonte toute louange. Mais moy ! Par toutes les compaignies où je me trouve, soit en nopces ou autres festins, je ne leur oy parler que de vous. L'une diét que vous estes beau ; l'autre, que vous estes d'une des bonnes maisons d'Espagne, et qu'elle a ouy dire que vous vivez très magnifiquement, et qu'estes tant liberal et honneste qu'il n'est possible de plus. Ha ! diét une autre, si vous le volez en compaignie de femmes, comme je le vis l'autre jour, vous seriez toute esbahye comme il tient bon propos. Certainement il monstre qu'il a esté bien nourry<sup>4</sup>, et si quant à la langue vous ne le jugeriez estrangeur, car il parle aussi bon françois qu'un François naturel. Mais qu'est-ce que je n'oy point dire de vous ?

DIEGHOS.

Il est vrai, Gaster, que devant hyer je fuz chez un gentilhomme où estoient assésblées plusieurs dames aussi belles que j'en aye veu en ceste ville,

1. C'est-à-dire à la nuit tombante, l'usage en Italie étant de compter vingt-quatre heures, à partir du coucher du soleil.

2. Petit cheval d'Espagne, qui servoit surtout aux parades.

3. Arrangement, de l'italien *concia*, ou *conco*, qui a le même sens.

4. Bien élevé.

et quand j'entray elles se levèrent toutes; je les baisay l'une après l'autre, et je m'assis parmy elles, puis commençastes à deviser et tenir propos de plusieurs choses; il me sembla bien qu'il y en avoit une des plus belles qui eut tousjours l'œil sur moy, et quand je la regardois elle devenoit un peu rouge.

GASTER.

De quel age est-elle?

DIEGHOS.

D'environ seize ans.

GASTER.

Vous enquistes-vous poinct où elle se tient?

DIEGHOS.

Ouy, et me diet-on que c'est là auprès d'où nous estions, en la mesme rue.

GASTER.

Et où estoit-ee?

DIEGHOS.

Près de l'église Nostre-Dame.

GASTER.

A! c'est ceste-là pour vray qui parloit de vous tant honorablement; je cogneu bien aussi qu'elle estoit ferue<sup>1</sup>, que c'estoit amour qui luy faisoit proferer ces parolles.

DIEGHOS.

Je le pense.

GASTER.

Il est ainsi...

DIEGHOS.

C'est quelquefois grand peine d'estre si aimable: car on n'est que trop pressé, et ne sçauroit-on partir son amour en tant de lieux.

GASTER.

Vous y fourniriez bien, Monsieur, si n'estoit la seignore Angelique, qui vous ayme tant qu'elle vous veut tout pour elle.

DIEGHOS.

Mais comme est-il possible que deux choses si contraires puissent estre si bien en moy, et que je les conduise si dextrement qu'on ne sçauroit dire en laquelle je suis plus excellent

GASTER.

Et qui sont-elles?

DIEGHOS.

Ne le sçais-tu pas?

GASTER.

Non, pas encore.

DIEGHOS.

Et tu as bien peu d'esprit: les armes et l'amour.

GASTER.

Ha! il est vray, je ne m'en advisois poinct.

DIEGHOS.

Et quoy! n'as-tu point ouy conter de mes faits d'armes?

GASTER.

Souventes fois.

DIEGHOS.

Ce que j'ay fait en toutes les guerres de mon temps? O! si tu sçavois en quelle estime m'avoit le marquis<sup>1</sup>! Sa Majesté Catholique n'en a point de plus brave. Tu n'as pas entendu comme j'acoustroy à Naples ce desespéré qui faisoit du Rodomont, qui se vantoit n'avoir son pareil! C'est la cause pourquoy je suis icy.

GASTER.

Si ay, si: vous l'envoïastes où il falloit.

DIEGHOS.

Et de quelle sorte! Combien de fois ay-je combatu en camp cloz, et combien d'entreprises ay-je mises à fin! Si tu sçavois le nombre des batailles où je me suis trouvé, et les grands dangers que j'ay passé, et de tous suis sorti à mon honneur!

GASTER.

Et bagues saulves<sup>2</sup>.

DIEGHOS.

Et quoy donc! Et s'y ay gaigné de tous butins, desquels ne me suis voulu enrichir, ains les ay départis aux soldats.

GASTER.

Regardez combien peut la prudence et le courage en un homme valeureux! Si vous n'eussiez esté de tel cœur, c'estoit assez pour y laisser les bootes.

DIEGHOS.

Je voudrois que tu m'eusses veu quand il est question de quelque bonne affaire, et quel je suis estant armé de toutes pièces! Tu me vois bien à ceste heure paisible et aimable, tellement que je te semble un petit ange, ou plustost un petit Cupidon; c'est pourquoy je porte en ma devise une abeille, avec ces mots: *Frezza y miel*, voulant donner à entendre, par la fêche et le miel, que je suis brave guerrier et amoureux tout ensemble; auparavant je portois une autre devise: *Mas honra que vida*<sup>3</sup>.

GASTER.

Proprement.

DIEGHOS.

Je suis bien lors aussi furieux et terrible, de sorte qu'il n'y a si brave qui ne tremble devant moy cent pieds dans le corps. As-tu jamais veu painet le dieu Mars?

GASTER.

Qui? mardi-gras?

DIEGHOS.

Ha! ha! ha!

GASTER.

Qui donc? C'eluy qu'on diet le dieu des batailles?

1. Le marquis de Pescaire, qui commanda longtems en Italie pour l'Espagne, et faillit être roi de Naples.

2. On disoit: « sortir vic et bagues saulves, » lorsqu'après la capitulation d'une place on avoit permission d'en sortir avec tout ce qu'on pouvoit emporter.

3. Fanfaronnade espagnole: « plus d'honneur que de vie. »

1. Frappée, du latin *ferire*.

N'est-ce pas cestuy-là qui est pourtraict en une medaille que vous portez au bonnet ?

DIEGHOS.

C'est luy-mesme ; me voyla tout fait.

GASTER.

Il me semble bien ainsi : comme une omelette de deux œufs.

DIEGHOS.

O ! s'il y avoit quelque tournoy en France cependant que j'y suis !

GASTER.

Vous triompheriez bien !

DIEGHOS.

Je ne m'y trouvoy jamais que je n'en emportasse le pris.

GASTER.

Je le croy : car je pense qu'il n'y fut oncques ; mais n'est-ce pas à qui les lisses furent deffendues à Tollède ou à Castille la Vieille ?

DIEGHOS.

C'est moy-mesme.

GASTER.

Il en advint de l'inconvenient.

DIEGHOS.

Il y en eut qui s'en trouvèrent bien mal, et n'y avoit personne qui n'aymast mieux combattre un autre à outrance qu'avecques moy en tournoy.

GASTER.

Or, rejouissez-vous, j'entens qu'il y en aura un en brief en ceste cour.

DIEGHOS.

Les dames y seront-elles ?

GASTER.

Toutes aux fenestres et sur des eschafaux, louans et estlimans ceux qui feront bien.

DIEGHOS.

Je n'y seray pas oublié.

GASTER.

Vous y serez cognen comme un oyson parmi les cygnes... Je voulois dire comme un cygne parmi les oysons.

DIEGHOS.

Ha ! je voyois bien que tu faillois. Mais pourrois-je point trouver quelque bonne fortune parmi les dames de la cour, qui sont tant estimées et de si bonne volonté ?

GASTER.

Cela ne vous peut faillir : il n'y a rien qui tant gaigne les cœurs des honnestes dames que de voir un homme vaillant et qui est aymé de plusieurs aultres, car elles sont envieuses de leur nature, et veulent sçavoir par effect d'où vient la cause de cest amour.

DIEGHOS.

Je ne suis donc pas mal. O ! que je donneray de rudes coups !

GASTER.

Vous les donnez rudes quand il vous plaist, et quand il vous plaist les sçavez bien adoucir, ce disent les femmes.

DIEGHOS.

Madame Angelique en sçauroit bien que dire. Mais enverroy-je voir ce qu'elle fait et comme elle se porte, si elle est de loisir que j'y puisse aller ?

GASTER.

Il ne sera que bon.

DIEGHOS.

Or, va-y donc, Gaster ; baise-luy la main de ma part.

GASTER.

El ce pendant, que ferez-vous ?

DIEGHOS.

Je m'en vay promener à l'église.

GASTER.

Et quoy ! voulez-vous aller ainsi avec ce petit bout de laquais ?

DIEGHOS.

Ho ! tu dis vray, je ne m'en advisois poinct. Où sont tous mes estaffiers ? Ils me laissent toujours seul. Juro Dios ! je les mettray un jour hors de ce monde.

GASTER.

A ! je m'en vois là.

DIEGHOS.

Va, et revien bien tost, et me viens trouver à l'église, où je t'attendray.

## SCÈNE IV

GASTER, seul.

Par Notre-Dame ! je luy en ay bien donné ! C'est un tel homme qu'il me le faut. Il est venu à la bonne heure ; jamais chose ne me fut mieux à propos. Ce pendant que je l'ay entre mes mains, je le manieray de bonne sorte, à courbettes et à pas-sades. Il m'en faut icy arracher ce que je pourray : on tire d'un mauvais payeur tout ce qu'on peut, car je ne le veux suivre à Naples ny en Espagne. C'est un grand cas : l'on diet que ceux de son pays sont avaricieux et narranes <sup>1</sup>, et j'ay fait cestuy-cy en peu de temps le plus liberal du monde. Mais ce n'est rien de nouveau, j'en ay bien manié d'autres plus habilles et plus haut luppées que luy ! Quand j'ay abordé quelqu'un, il est bien fin et cauteleux s'il m'eschappe sans laisser de la plume. On m'appelle Gaster : je fais tout pour le ventre. Gaster est le premier maistre aux arts et aux arbalestes. On m'appelle l'extravagant <sup>2</sup> ; vous

1. La mode de porter au bonnet ce qu'on appelloit des enseignes, petites figures ou médailles, d'or, d'argent ou de plomb, comme les madones de Louis XI, existoit encore.

1. Traîtres. C'est le nom qu'on donnoit en Espagne aux Juifs et aux Maures convertis.

2. V. la note ci-dessus.

scavez assez pourquoy. Aussi m'appelle-on Bastien, non sans cause : car je bastis des finesses nompareilles, mesmement à ceux qui sont tels que mons Dieghos. La plus part des gens qui me cognoissent s'esbahissent de mon fait, me voyant si bien nourry et si bien en ordre, veu que je n'ay rente, maison ny buron <sup>1</sup>, et si n'exerce nulle marchandise ny autre art qui paroisse publiquement devant les gens. Dieu gard le bon homme qui n'a ni vaches ni montons et se vest de la laine de ses brebis ! Les uns pensent que je fais l'alchimie et que je soulle le charbon <sup>2</sup>; les autres, que j'ay trouvé quelque tresor; ceux qui me cognoissent un peu de plus près, et à la vérité, disent : C'est un gallant, c'est un donneur de bons jours <sup>3</sup>; il va çà et là affrontant les seigneurs, et arracher d'eux ce qu'il peut; et ne se contente de cela, il s'aide encor d'un autre mestier. Et m'appellent d'un nom qu'ils estiment vil et deshonorable : C'est un faiseur de messaiges, un ambassadeur d'amour, un poison d'avril; et par là me mesprisent. O ! l'ignorance et sottize du peuple ! Il n'y a art si profitable au monde ny moins subject aux inconveniens de fortune; et qu'on l'appelle comme l'on voudra, art de flaterie, bouffonnerie, macquerelage ou autrement, il ne m'en chand <sup>4</sup> du nom, pourveu que le profit y soit, comme il est à bonnes enseignes. Et si n'y a pas grand peine, car c'est proprement ma nature, et y prens plaisir, sinon qu'au temps present il y a trop de gens, et des plus grands, qui s'en meslent. Il ne me fault point lever devant le jour pour travailler, comme font les autres artisans, qui se tourmentent le corps et l'ame depuis le matin jusques au soir; je ne me mettray point au danger de la mer et de la terre, comme font les marchans pour leur traficque et les soldats pour la guerre; je n'ay le soin des procès ni des querelles d'autrui. Ma vie est bien d'une autre façon : je me mets à suivre quelque jeune seigneur nouveau veuu; j'ay toujours le mot de gueule <sup>5</sup>, et me dedie à luy complaire en tout ce qu'il veut, et luy adonne tout ce qu'il dit et fait. S'il se vante d'estre homme de guerre, je le fais un Achille; s'il se donne à l'amour, je le fais un Paris; si aux lettres, un Aristotle, et ainsi de toutes autres choses; où je voy que son humeur l'encline, je m'accorde. Si c'est à l'amour, je me mets à faire pour luy quelque ambassade aux dames, où il y a du plaisir de parler à elles et estre souvent en leur compaignie, entendre leurs menées et astuces, et puis paistre <sup>6</sup> l'oiseau de mensonges, luy donner mille bourdes, luy faisant acroire ce qui

n'est ny ne sera jamais, et par ce moien je deviens son favori: il me tient pour son compaignon, il me porte luy-mesme en croupe et me donne tout ce que je luy demande, me fait servir assis à table auprès de luy; s'il y a quelque bon morceau, il est mien; du bon vin, j'en ay ma part; et me tient si cher, qu'il aime mieux mon amitié que du plus grand personnage de France, comme a fait le seigneur Dieghos, lequel dès que je eus accointé au commencement qu'il arriva en ceste ville (car je suis tousjours adverti des nouveaux veuz), il me fit de grandes caresses et me presenta sa maison, me disant qu'il se vouloit gouverner par moy. Dieu sçait si je faisais lors le gracieux à le remercier et luy offrir mon service, avecques les reverences acoustumées ! Dès lors nous nous commençames d'apivoiser, si bien que dans peu de jours je desouvris l'humeur et le naturel du pellerin, et le voyant un peu subject à l'amour, je le mettois souvent en propos des dames de ceste ville, luy disant qu'elles sont volontaires à aimer les estrangers, spécialement gens de sa sorte; de là j'entray en ses louanges, et peu à peu m'insinuy si fort en sa bonne grace qu'il croit du tout en moy, et ne fait rien que par mon conseil. Je m'accorde si bien avecques luy que nous sommes tousjours de mesme opinion : s'il fait bonne chère à quelqu'un, et moy aussi; s'il se courouce à luy, et moy encores plus; s'il dit *Juro dios, veillaco* <sup>1</sup> ! et moy *Pesardios, gloton chocarero* ! Par ce moyen je gouverne sa maison et sa bourse; et Dieu sçait si je m'oublie ! Charité bien ordonnée commence par soy-mesme. Tous les gens de mestier, comme tailleurs, cordonniers, pasticiers, taverniers, rotisseurs, drappiers et autres marchans, qui par mon moyen gaignent avecques luy, me saluent, me font honneur, me viennent au devant comme si j'estois quelque grand seigneur. Voilà l'excellence de mon mestier, et le blasma qui vouldra. De moy, je pense fermement que c'est la vraie pierre philosophale, que les anciens ont tant cherchée. Mais, ce dira quelqu'un, cela ne peut pas tousjours durer. Quand l'Espagnol s'en sera allé, que feras-tu ? Quand je l'auray perdu, j'en recouvreray d'autres : il y a plus d'un asne à la foire; le monde n'est point despourveu de telle manière de gens. J'en ay, Dieu mercy, tousjours eu entre les mains; Paris produit assez de pareilles adventures, car il n'y a guère gentilhomme ne autre qui n'y vienne faire son apprentissage, soit François ou estranger. Il faut payer son bec-janne <sup>2</sup>, c'est la cause que je m'y trouve si bien. Mais que fais-je icy ? En parlant je me pers, et j'oublie l'ambassade qu'il me faut faire à la seigneurie Angelique. Or il me semble que c'est là Beta sa servante, qui vient en çà. Je l'attendrai icy; elle me dira des nouvelles de sa maistresse.

1. Pauvre calane, *poor cottage*, dit Cotgrave. C'est encore le nom qu'on donne en Auvergne à des especes de chalets de montagne.

2. On nommait souvent les alchimistes *souffleurs*. Hamilton appelle leurs fourneaux et engins « l'attirail de la soufflerie. »

3. Un officier, de qui l'on ne tire que des politesses, des *bonadics*, comme dit Régulier : « On ne rapporte de la cour que des *bonjours* entières, » dit la *Satire Menippée*.

4. Il ne m'importe.

5. Invitation de gourmandise.

6. Régaler.

1. *Valaque*, terme de mépris, parce que les *zingari*, ou bohémiens, venaient presque tous alors de la Valachie. Dans quelques provinces on dit encore *veillac* ou *vailac*, pour mauvais sujet, *voyon*.

2. Sa bienvenue, comme dans les collèges, où le régal, donné par tout nouvel arrivant, s'appelait *bejaunum*, selou du Gange.



## ACTE DEUXIÈME

## SCÈNE I

GASTER, BETA.

GASTER.

Bien soit trouvée celle qui est la vraie bonté du monde, et que j'aime comme moi-mesme ! O Beta ! Dieu vous gard et vous doint accomplissement de vos desirs ! Il me semble que de jour en jour vous devenez plus jeune.

BETA.

Qui est-ce ? Ha ! maître Travagant, estes-vous là ? Bon jour ! Je m'esbahissois bien qui estoit ce beau harangueur ! Vous n'avez pas encore laissé vos moqueries accoustumées ?

GASTER.

Qu'appellez-vous moqueries ?

BETA.

Ce que vous dictes.

GASTER.

Quoy ? que devenez jeune ? Je ne dis rien qu'il ne me semble ainsi. A-vous point esté à la fontaine de Jouvence ? Ariez-vous point quelque amy qui vous fist ainsi rajeunir, ou n'uzeriez-vous point de ces fards à la napolitaine ?

BETA.

Quels fards ?

GASTER.

Dont les dames de Naples usent. J'entens qu'en ce pays-là une femme de cinquante ou soixante ans, par le moyen de certaines drogues, s'accoustre si bien qu'elle semblera n'en avoir que vingt-cinq, tant elle se montrera belle et fresche. Que pleust à Dieu en eussé-je pour les nostres d'icy ! J'en ferois bien mon profit ! je vendrois bien ma poudre d'oribus <sup>1</sup> !

BETA.

De belles ! On vous a bien baillé d'une ! C'estoit quelqu'un qui en avoit de deux. Ce ne sont que toutes bayes ; c'est seulement l'air du país qui fait cela.

GASTER.

Je l'ay entendu tout autrement, Beta, et si vous ne pouviez enseigner ce secret, je vous ferois riche. On commence fort à se sublimer <sup>2</sup> en France.

BETA.

Laisse-moi, je te prie, tu ne fais que m'importuner.

GASTER.

Où allez-vous si tost ? Revenez, je n'en parleray

plus. Dictes-moi, que fait la seignore ? Mon maistre m'envoye sçavoir de ses nouvelles. Est-elle à sa maison, seule ou accompagnée ?

BETA.

Voilà un bon propos ! Comme si elle avoit accoustumé d'estre accompagnée ! Et quelle compagnie penseriez-vous qu'elle eust, si ce n'est de sa fille et de Cornelia, ma compaigne ? Que vous puisse advenir ce que vous meritez, tant vous estes fascheux et mal parlant ! Je croy qu'en ceste ville n'y a une pire langue !

GASTER.

Ha ! ne vous courroucez pas ! Je n'entendois que de celles là.

BETA.

Sçait-il bien accoustre son cas ! Je suis bien folle de m'amuser à tes paroles.

GASTER.

Arrestez-vous un peu, c'est à bon esient. Le seigneur dom Dieghos m'a envoié voir si elle est empeschée, et s'il y peut aller à ceste heure.

BETA.

Elle est empeschée.

GASTER.

Ho ! je m'en doutois bien. Et quelle affaire est-ce qu'elle a ?

BETA.

Vous sçavez qu'il a pleu tousjours depuis trois jours en çà, et qu'aujourd'huy s'est monstré un beau soleil, qui est cause que de grand matin elle s'est mise à laver sa teste <sup>1</sup>.

GASTER.

J'entens bien ; elle n'est pas à la maison ; elle s'en est allée pourmener ; elle dort ; elle s'accoustre ; elle fait la blonde ; elle se baigne ; elle disne ; elle se trouve mal ; elle a des occupations ; elle a plus d'affaires que le legat. Voilà tousjours vos excuses ; et cependant le jour se passe, et les pauvres amans ont la trousse.

BETA.

Ouy ; que nous vous avons souvent usé de ces termes, vous en devez bien parler ! C'est grand peine d'avoir affaire à gens si soupçonneux. Si vous ne me voulez croire, allez le voir.

GASTER.

Ha ! Beta ! ne vous mettez point en colère, je suis trop de vos amis ; mais dictes moy pour vray, n'y pourra-il aller d'aujourd'huy ? Il me semble que sur le soir il n'y aura point de danger.

BETA.

Ma foy, Gaster, il vandra mieux attendre à demain ; car le reste du jour elle l'emploiera pour quelque despesche qu'elle fait à Naples.

1. Faite de résine pulvérisée, et vendue comme remède par les charlatans. C'étoit d'abord un des noms de la « poudre de projection » employée par les alchimistes ; peu à peu il échoit tombé en moquerie, comme tout ce qui se rapportait à la pierre-philosophale.

2. Se mettre du fard, ou il entraît du *sublimé*, d'arsenic.

1. Les femmes d'Italie, surtout de Venise, dont la coquette-herie étoit de se faire blondes, se lavaient la tête avec diverses sortes d'eau ou compositions faites exprès, et se faisaient ensuite sécher les cheveux par un grand soleil. La 119<sup>e</sup> figure du livre de Cesare Vecellio, *Habiti antichi et moderni*, 1598, in-fol., représente une Vénitienne pendant cette occupation.

GASTER.

A demain ?

BETA.

Ouy, il vaut mieux.

GASTER.

A demain, soit.

## SCÈNE II

GASTER, *seul*.

Que j'ay trouvé Beta bien à propos ! S'il m'eust fallu aller jusques à la maison d'Angelique, je n'eusse pas eu assez de temps pour visiter Mathuon, nostre paticier, qui en venant icy m'a fait signe que je l'allasse voir. Je croy qu'il est pourveu de quelque bonne friandise : j'ay tousjours quinze aunes de boyaux vuides pour festoyer mes amis. Je m'en iray là recreer un peu ma personne, ce pendant que mon Dieghos se pourmenera à l'église, attendant ma venue, et puis je le payeray de belles bourdes et billesvesées, comme j'ay accoustumé.

## SCÈNE III

AUGUSTIN, BETA.

AUGUSTIN.

Qu'est-ce que j'ay veu ? qu'est-ce que j'ay ouy ? Que n'estoy-je sans yeux, sans aureilles ! Pourquoi me suis-je tant hasté pour trouver ce que je ne cherchois point, pour entendre ces beaux mots que Beta a dit à ce galand : A demain ! à demain ! Ce n'est pas sans quelque menée, puisque cest homme de bien, Gaster, est de la partie : c'est à luy qu'elle parloit. Ne suit-il pas ce gentil-homme espagnol qui fait tant de profession d'aymer ? Il me semble que ouy. Je l'ay veu souvent avecques luy. Ha ! c'est cela, j'en ay tout du long ; il ne me falloit autre chose pour m'achever de paindre !

BETA.

Je croy que voilà le seigneur Augustin qui vient en cà pour entendre ma responce ; aussi est-ce. Il est tousjours triste et pensif ; je le feray bien aise à ceste heure, quand je luy diray les bonnes nouvelles que je luy porte.

AUGUSTIN.

O Dieu ! qu'estrange est ma fortune ! En lieu de sortir de la peine d'amour par jouissance, j'entre au tourment de jalousie pour souffrir encores plus.

BETA.

Qu'est-ce qu'il diét de jalousie ? Il me faut un peu escouter cery ; il me semble que ces propos s'adressent à nous : ce sont pierres jetées en nostre jardin.

AUGUSTIN.

N'estoit-ce pas assez d'un mal, sans en avoir deux ? O Angelique ! tu es bien née en ce monde pour me tourmenter ! J'estimois que ton refus pro-

cedast de chasteté et d'amour que tu portasses à ton feu mari ; mais j'estois bien loing de mon compte !

BETA.

Qu'est-ce qu'il veut dire ? Auroit-il bien entendu quelque chose ?

AUGUSTIN.

C'est pour ce que ton amour estoit en un autre ; je le cognois maintenant à l'assignation.

BETA.

J'ai peur qu'il ne m'aie veu parler à Gaster, et en ait pris quelque martel de quoy vienne son malcontentement. Je m'en vois droict à luy, et luy osterai, si je puis, ceste opinion... Or, sus, seigneur Augustin, chassez de vostre teste toute facherie, je vous porte aussi bonnes nouvelles que les scauriez souhaiter ; ma maistresse m'envoie devers vous, et se recommande à vostre bonne grace, et vous prie que la veniez voir ; elle n'est plus ennemie de l'amour comme elle souloit, mais se tient du tout vaincue, et vous aime uniquement.

AUGUSTIN.

Ha Beta ! que dictes-vous ?

BETA.

La verité.

AUGUSTIN.

Elle m'aime ?

BETA.

Plus que je ne scauroys exprimer.

AUGUSTIN.

Or fust-il ainsi !

BETA.

Ainsi est-il.

AUGUSTIN.

Je n'en crois rien.

BETA.

Et pourquoy ?

AUGUSTIN.

Pour ce que j'ai veu le contraire.

BETA.

Et qu'avez-vous veu ?

AUGUSTIN.

Elle en aime un aultre.

BETA.

Ha Dieu ! otez cela de vostre fantaisie !

AUGUSTIN.

Je le scay pour certain.

BETA.

Et comment ?

AUGUSTIN.

Je le vous diray.

BETA.

Dictes doneques : je suis bien assurée qu'il n'en est rien, et que ce ne sont que toutes resveries qui entrent aux cerveaux de vous aultres jeunes

gens, et vous semble souvente foys ouyr ce que vous n'oyez point, et voir ce qui n'est, ny ne fut onques, ny ne sera.

AUGUSTIN.

Ha! pleust à Dieu qu'il fut ainsi! Mais j'ai trop veu et trop ouy : les pauvres amoureux, Beta, ont les aureilles grandes et les yeux qui voient cler et de loing, de sorte qu'ils entendent souvent ce qu'ils ne voudroient point, comme j'ay fait venant icy.

BETA.

En quoy?

AUGUSTIN.

N'ay-je pas veu un homme qui parloit à vous?

BETA.

Il est vray.

AUGUSTIN.

Qui est-il?

BETA.

C'est un homme de ceste ville.

AUGUSTIN.

Où se tient-il?

BETA.

Icy près.

AUGUSTIN.

Avecques qui?

BETA.

Avecques un gentilhomme espagnol.

AUGUSTIN.

A! velà le poinet. Comme a-il nom?

BETA.

Attendez... Ma foy, je ne le scay guères bien.

AUGUSTIN.

N'est-ce pas Gaster l'Extravagant?

BETA.

Je croy que ouy.

AUGUSTIN.

Jean, c'est mon comte. Or, quelle assignation luy avez-vous donnée à demain?

BETA.

Ha! seigneur Augustin! est-ce là ce qui vous trouble ainsi? Est-ce l'occasion d'où procède vostre facherie? C'est peu de chose.

AUGUSTIN.

Que m'appellez-vous peu de chose?

BETA.

Ouy; car l'affaire ne va pas comme vous pensez; je vous en conteray la verité, et quand vous entendrez le tout, je suis certaine que vous serez content.

AUGUSTIN.

A grand peine.

BETA.

Si serez; vous le verrez.

AUGUSTIN.

Or, sus donc; je vous prie, contez-le moy.

BETA.

Cest Espagnol avec lequel est l'homme à qui j'ay parlé est d'une grande maison, et a de riches parens.

AUGUSTIN.

C'est mauvaise nouvelle pour moi.

BETA.

Son père se tient à Naples, là où cestuy-cy a demeuré longuement.

AUGUSTIN.

Encores pis.

BETA.

Et ayant entendu que ma maïstresse estoit de ce país-là, il a souvent cherché les moïens de parler à elle et prendre sa cognoissance.

AUGUSTIN.

Ce qu'il a fait.

BETA.

Non a, non; oyez, si vous voulez, la fin.

AUGUSTIN.

Or dictes.

BETA.

Il m'a souvent fait dire, ainsy que j'allois par la ville pour le service de ma maïstresse, qu'il avoit fait si bonne chère à Naples, et y avoit recen tant de plaisir, qu'il ayroit comme ses propres frères ceux qui en estoient, prenant grand plaisir quand il en trouvoit quelqu'un, et plusieurs autres belles parolles, me faisant faire tout plein de promesses.

AUGUSTIN.

J'entends bien : il fut pris au mot.

BETA.

Elle n'en a jamais tenu compte ny n'a voulu son accointance, et a toujours cherché quelque defaite; maintenant j'ay trouvé son homme, qui me parloit de cela, et pour me depêtrer bien tost de luy et vous venir trouver, ne aiant à ceste heure autre moïen, je l'ay remis à demain pour luy faire respouce si son maïstre la pourroit venir voir ou non, et alors on trouvera quelque autre excuse.

AUGUSTIN.

Pleust à Dieu qu'il en allast ainsi!

BETA.

Ma foy, je vous ay conté ce qui en est.

AUGUSTIN.

Je le desire tant, Beta, m'amie, que je ne le puis croire, et crains grandement qu'elle ayme cest Espagnol, et, l'ayant, qu'elle ne me puisse aimer. L'amour ne se peut porter en deux, et si ne peut souffrir compagnie. O divine Angelique! si vostre affection estoit esgalle à la miennye, je serois bien hors de ceste peine!

BETA.

Esgalle est-elle pour le moins, et pense, s'il y a du plus, qu'il est de son costé, d'autant que les femmes aiment plus affectueusement et ardemment que les hommes.

AUGUSTIN.

Ce n'est pas en mon endroict.

BETA.

Quelle opiniastreté ! Il vous faudra quelque bonne preuve pour le vous faire croire. Depuis quand est-ce qu'à Paris on ne veut faire credit que sur bon gage ? Laissons doncques les paroles, et allons vers la seigneure, qui vous en assurera par effect.

AUGUSTIN.

Y dois-je aller, Beta, ma grand amie ? A quoy m'en dois-je tenir ? Car les paroles sont femelles et les effects sont masles.

BETA.

Mais liastons-nous : il envie tant à qui attend !

AUGUSTIN.

Il me semble que je l'ay entrevüe à la fenestre. O ! le doux fare<sup>1</sup> de mes yeux !

BETA.

Peut bien estre : elle regarde si nous venons.

AUGUSTIN.

C'est un grand cas ; si tost que de loing je l'ay veüe, un frisson m'a pris, de sorte que je tremble tout.

BETA.

Ayez bon courage : quand vous serez près d'elle cela vous passera, vous trouverez du feu qui chassera ce froid ; mais il vaut mieux que je me mette devant, et vous attendray à l'huïs, afin qu'on ne nous voie entrer ensemble.

AUGUSTIN.

Allez doncques. Je vous suis pas à pas.

## SCÈNE IV

AUGUSTIN, seul.

A combien de troubles et changemens soudains est sujete la condition des amans ! Qui ne l'a essayé ne le peut comprendre. Après une longue tempeste j'avois trouvé la mer calme et tranquille pour l'esperance que je prins aux promesses de ceste servante, et en un instant le vent furieux de jalousie m'a remis en tourmente ; puis le temps s'est rendu un peu plus serain, le vent m'a donné en poupe, qui me fait surgir au port tant désiré, mais non sans que la peine ne se mesle avecques le plaisir et la crainte avec l'esperance. En amour y a guerre, trêves, paix, mort et vie, qui règnent tour à tour. Je verray quelle en sera la fin.

## SCÈNE V

SIRE AMBROISE, VIELLART MARCHANT DE PARIS,  
ET JULIEN, SON FACTEUR.

AMBROISE.

Il est bien vray ce qu'on diet communement,

1. Phare, clarté.

que des choses que l'on tient les plus chères, on en a souvent le plus d'ennui. Je le vois en moy, Julien, qui ai mon fils aisné, que j'aime comme ma vie, que j'esperois devoir estre le baston de ma vieillesse, et toutefois il ne me donne que desplaisir.

JULIEN.

Si vous est-il autant tenu, sire, que fils fut onc à père.

AMBROISE.

Tu sçais comme je l'ai fait nourrir soigneusement, premièrement aux lettres, puis au louable exercice de marchandise, afin de conserver et accroistre les richesses que je luy ay acquises : en quoy il a si bien profité, que j'ai eu occasion de m'en contenter ; mais à ceste heure, que je devrois me reposer et luy prendre la peine de nos affaires, il meïne une vie oysive, sans avoir soing de rien, et, qui pis est, je ne le voy comme poinct, qui me fait mal penser, car ceux qui faillent craignent toujours la presence de ceux qui les peuvent corriger et reprendre.

JULIEN.

Il seroit bon y adviser de bonne heure, sire : car nostre trafic se pourroit bien perdre et aneantir par ceste negligence et faineantise, et fault que je vous die, puisqu'il vient à propos, que vostre bien se diminue, ce que je ne vous voulois aussi plus celer, estant vostre principal serviteur, en qui vous avez le plus de fiance : et vous diray plus fort, j'ay entendu qu'il commence à s'endetter.

AMBROISE.

Ho ! je m'en doubtois bien, que la fin n'en seroit pas bonne : mais d'où peut venir cela ?

JULIEN.

Il n'est poinct joueur. Je ne le vois jamais jouer qu'à la paulme pour exercice, et pour le soupper de ses compagnons.

AMBROISE.

Ny n'est subject à gourmandise ny paillardise, qui sont les moyens pour s'apauvrir ?

JULIEN.

Je ne m'apercevs jamais qu'il fust vicieux, ne qu'il bastast mauvais compagnie, mais toujours avecques jeunes hommes de sa sorte, desquels il acquerroit amitié et louange, sans aucune envie.

AMBROISE.

Tu dis vray : aussi je m'en resjouissois grandement, et s'il leur faisoit quelque honneste present, j'en estois bien aise. Mais d'où vient ce changement ? où est-ce qu'il hante ?

JULIEN.

Je ne le sçarois dire au vrai, il se cache de nous tous, et mesmement de moi ; si est-ce qu'on m'a diet qu'il va souvent chez une Neapolitaine qui est logée au fauxbourg Saint-Germain<sup>1</sup>.

1. C'était alors le quartier des étrangers, surtout du côté du Pré-aux-Clercs.

AMBOISE.

Ha! par Dieu! tu as trouvé le mal. Il ne s'en fault plus enquerir, c'est cela. Se met-il sur l'amour, nous sommes freschement! Voilà la ruine de nostre maison, qui n'y mettroit remède; voilà d'où vient la maigreur et la palleur qui se voit en son visaige. Il a trouvé quelque terre malaisée à labourer, puis qu'il y laisse la couleur et la substance. Il a de l'age pour se gouverner; quant à mes biens, je y donnerai bon ordre. Seroient-ce point les menées de ce mauvais garçon Loys? A ce que j'entens, il est son favori, mesmement depuis qu'il revint avec luy de la court, il y a un an. Il est, ce crois-je, bien aysé de se retirer de la marchandise, affin d'avoir occasion de ne rien faire.

## SCÈNE VI

LOYS, seul.

J'ay ouy le sire Ambroise tout mal content. Ce pourroit bien estre contre moy, car je me suis ouy nommer. Ce n'est point moquerie, il s'en vient droit à moy. Il ne faut pas qu'il me trouve despourveu de responee.

## SCÈNE VII

AMBOISE PÈRE, LOYS, JULIEN.

AMBOISE.

Voicy nostre galland. Ne fait-il pas bonne mine! Vous diriez qu'il ne scauroit troubler l'eau. Si faut-il qu'il me dise la verité, ou qu'il face son conte de ne se trouver jamais devant moy. Je commenceray doucement, sans faire semblant de rien. O Loys! d'où viens-tu?

LOYS.

Sire, je viens d'avec mon maistre.

AMBOISE.

Où l'as-tu laissé?

LOYS.

Aux Cordeliers, oyant la messe; et de là il s'en va où vous savez.

AMBOISE.

Et tous ces autres jours passés, où a-il esté, que je ne l'ay point veu?

LOYS.

En bonne compagnie, avecques gens de bien qui luy peuvent beaucoup ayder et à vostre maison.

AMBOISE.

Quelles gens sont-ce?

LOYS.

Ce sont des seigneurs de la court qui sont gagnés venus en ceste ville.

AMBOISE.

Et quelle affaire avoit-il avec eux?

1. Nous voilà bien, nous voilà frais, comme on dirait aujourd'hui trivialement.

LOYS.

Du temps qu'il a esté à la court par vostre commandement, il leur a vendu plusieurs choses, quelquefois à credit, et quelquefois argent content, leur delivrant tousjours tres bonne marchandise, à pris raisonnable. Par ce moyen, il a si bien gagné leur amitié, qu'ils luy veulent à present beaucoup de bien et en font cas. J'ay vu souvent qu'ils luy ont fait de bonnes offres. Maintenant qu'ils sont en ceste ville, il n'a voulu faillir de les aller voir, et leur tient bonne compagnie pour entretenir leur amitié. Ce n'est pas tout d'aquerir des amis, il les faut garder.

AMBOISE.

Et bien! quel profit en peut-il avoir?

LOYS.

A! sire, vous l'entendez trop mieux que moy!

AMBOISE.

Et comment?

LOYS.

N'estimez-vous rien avoir acointance avec gens d'autorité et de credit? Premièrement, vous leur vendez mieux vos marchandises que aux autres, car estant nourris aux grands, ils ont le cœur plus grand et sont plus liberaux; davantage vous aquerez un appuy, un support contre vos ennemis pour le repos de la vicillesse, et à vos enfans donnez le moyen d'esperer des estats et des benefices, s'ils sont gens de bien, ce que tous vos escuz ne scauroient faire. Mon maistre ne bastit pas seulement ce dessein pour luy, mais plus pour son jeune frère, qui pretend à l'Eglise.

AMBOISE.

Et où sont-ils logez?

LOYS.

Près du Palais.

AMBOISE.

Si n'est-il pas tousjours en ces quartiers-là: on le voit quelquefois aux fauxbourgs Saint-Germain.

LOYS.

Quelquefois pour s'esbatre en ces beaux jardins qu'on y fait de nouveau<sup>1</sup>.

JULIEN.

Il se garde bien de se couper, le finet! Je n'ouïs jamais mieux dire.

LOYS.

Je dy ce que je scay.

AMBOISE.

Ha! gallant, il s'en faut beaucoup. Me penses-tu si lourdant de te croire? Je scay comment tout va. N'y a-il pas une Neapolitaine qui se tient là? Ce sont les gentilsbommes à qui il delivre sa marchandise à credit... Il en aura bon payement, en bonne monnoye.

1. Les plus beaux de tous ces jardins, qu'on plantait alors en effet dans le faubourg Saint-Germain, furent celui du poëte des Yveteaux, rue des Marais, et celui de M. Tambouneau, rue de l'Université, ou la Quintinie fit ses premiers essais de jardinage. La rue du Pré-aux-Cleres a été bâtie sur son emplacement.

LOYS.

Je vous diray, sire, et ne vous veux point mentir, mon maistre prevoit de loïn à ses affaires pour le temps advenir, et, pour ce que la profession des marchans est d'aller en diverses régions chercher leur aventure, et estant l'Italie voisine et plus commode à son trafic, à cause des soyes, il a désiré en sçavoir le langage pour plus dignement et commodement faire son estat. C'est la cause qu'il hante chez ceste Neapolitaine, pour prendre, je voulois dire pour apprendre la langue italienne, et non pour autre chose. Vous le trouverez ainsi.

AMBROISE.

Or, pleust à Dieu qu'elle fust sans langue, affin qu'il ne l'apprent jamais! Je me suis bien contenté de la françoise, et si le vauz bien : jamais les enfans ne vaudront leurs pères. Qu'il en use comme il voudra, je ne m'en veux plus travailler. J'ay assez de biens pour ma vie, et mettray bon ordre qu'il ne les consommera point. Quand à sa personne, je le laisse en sa liberté; aussy ne sçaurois-je qu'y faire. La jeunesse d'aujourd'huy est trop licenciense et trop sujette à son plaisir pourestre tenue en crainte et obissance.

LOYS.

Je ne vous puis garder, sire, de penser ce qu'il vous plaira; mais, quoy qu'en vous die, je vous veux bien assurer qu'il vous sera toujours humble et obeissant fils, comme il doit. Je sçay son intention.

AMBROISE.

J'en croyray ce que j'en verray : si trouvera-il à la fin le bien et le mal qu'il fera. Et toi, Loys, si tu es si prompt à lui obeir et complaire en ses folles entreprises, en lieu que tu luy devrois remonstrer ses fautes comme bon serviteur, je te promets ma foy, et m'en crois hardiment, que tu en auras mauvais loyer. Et toy, Julien, quoy qu'il y ayt, garde sur, ta vie, que mon fils n'aye plus rien de ceans, argent ne soyes. Je luy bailleray seulement ce qui luy est necessaire et ce que je ne luy puis refuser pour vivre; et fais entendre de ma part à tous mes autres facteurs<sup>1</sup> et tous mes amys, qu'ils ne luy presentent plus rien s'ils ne le veulent perdre. Par ce moyen, j'assureray mes biens et vivray à mon aise, attendant que je voye s'il s'amendera. Or, va, porte-luy ces nouvelles.

LOYS, seul.

Vrayement, le sire Ambroise a bonne raison de vouloir que les opinions et mœurs de son fils soyent semblables aux siennes, et ne considere la difference qu'il y a de jeunesse à vieillesse! Il est de bonne nature, mais c'est le vice commun de son âge et de tous les vieux, qui mesurent toutes choses par ce qu'ils sont, non par ce qu'ils ont esté, et n'excusent pas en leurs fils les fautes que eux-mesmes ouloyent faire. Ils ne louent que leur temps, et disent que tout va en empirant, et ne pensent que ce sont eux et leurs plaisirs qui empirent et diminuent, non le temps ny les choses qui demeurent en mesme estat. Ceux qui

s'apprestent de passer en l'autre monde ressemblent ceux qui montent en haute mer, qui pensent que leur navire ne bouge, et que les ports, les villes et les tours s'enfuient, et au contraire la terre est ferme et stable, et le vaisseau, avec un vent de terre, emporte les navigans. Si faut-il que j'en advertisse mon maistre, mais non de façon qu'il s'en fasche : cela ne serviroit de rien. Il est ce matin allé chez la seignore Angelique, et croy qu'il y est encore. Dieu veuille qu'il ait quelque meilleure nouvelle de sa maistresse que je n'ay eu de son père! Je le vois attendre là auprès, comme j'ay de coutume.

## SCÈNE VIII

AUGUSTIN, LOYS.

AUGUSTIN.

J'ay tousjours ouy dire qu'un plaisir longuement attendu est chèrement vendu, et je dy que mon plaisir est tel qu'il ne se peut acheter ny estimer: et si l'attente a esté longue, le contentement que j'ay en fait bien la recompense. Mais qui se peut dire aujourd'huy plus heureux que moy?

LOYS.

J'oy de bonnes nouvelles : il faut que j'en aye ma part. Bon jour, Monsieur. Vous faictes bonne chère, à ce que je voy?

AUGUSTIN.

Je me porte assez bien, Loys, et n'ay cause de me plaindre.

LOYS.

Vostre fortune a esté donc meilleure qu'elle ne souloit<sup>1</sup>?

AUGUSTIN.

Telle que je ne porte envie à prince, roy ny empereur qui vive. O quel plaisir! Qu'est-ce que jouer? qu'est-ce que la chasse? qu'est-ce que la musique? qu'est-ce que boire ny manger? Ce n'est rien au pris. L'ambroisie ni le nectar des dieux n'eurent jamais tant de douceur. C'est une chose divine que la jouissance d'une amy; je ne l'eusse scen comprendre sans l'esperouer. O dame Nature! que les hommes te sont obligez de leur avoir présenté un bien si parfait, qui efface tous les autres! C'est un nectar qui fait oublier tous les ennuis. Je ne sçaurois croire qu'il vive homme si ingrat qui puisse faire desplaisir à sa femme, ny varier, ayant un tel contentement que le mien. La jouissance (comme aucuns disent) ne m'a amoindry mon desir, ains plustost augmenté : c'est une huile dans la flamme, et s'il y a de l'inconstance en l'amour, elle doit estre du costé des femmes, qui ne trouvent les perfections en nous que nous trouvons en elles. Je n'en voudrois jamais partir; la souvenance seule me donne la vie. Or, pense, Loys, que ce peut estre des effets.

LOYS.

Ce doit bien estre quelque chose... Vous oyant

1. Commis. — Voltaire dit dans le même sens que « Jacques Cœur avait trois cents facteurs, en Italie et dans le Levant. » Le mot *factorerie*, qui est resté, en vient.

1. Qu'elle n'avait l'habitude; du latin *solebat*.

seulement, je deviens tout je ne sçay quoy. Vous avez donc juché sur le poulailler?

AUGUSTIN.

Il est vray, Loys, qu'il me souvient à ceste heure d'une chose que je ne te veux celer, car tu es seul participant de tous mes secrets. Ce matin, venant icy, j'ay veu ce gallant Gaster avec Beta, et nommoyent Angelique; j'ay ouy qu'elle lui disoit : A demain ! qui m'a troublé bien fort, me doutant de quelque assignation, dont j'ay voulu avoir le cœur éclaircy.

LOYS.

Il y en avoit grande apparence; et n'en avez-vous rien dit à Madame?

AUGUSTIN.

Me trouvant avecques elle, pour le commencement, ne luy en ay voulu parler : j'avois d'autres choses à faire et à jouer des conteaux; mais à la fin, sur l'heure du parlement, je ne m'ay sceu garder de luy en ouvrir le propos.

LOYS.

Vous avez bien fait, pour vous oster de doute.

AUGUSTIN.

De quoy elle a esté bien esbahie et en grand peine : je l'ay cogné à son visage; et après quelques excuses legeres, voyant que je m'y arrestois et la pressois tonsjours de me dire la verité, m'embrasant, elle m'a commencé ce propos :

LOYS.

Par bien servir et loyal estre,  
De serviteur on devient maistre <sup>1</sup>.

Vous avez usé de grand'authorité pour la première rencontre, et avez voulu entrer trop avant au cabinet de ses menmes pensées.

AUGUSTIN.

Si j'avois affaire (ce dit-elle) à quelque personne desraisonnable, seigneur Augustin, mon amy, je ne luy confesserois jamais une faute, et luy desguiserois la verité; mais je suis tant certaine de l'amour que vous me portez il y a long-tems et de vostre debonnaireté, que je vous diray franchement ce qui me touche de plus près, ne voulant rien sçavoir que vous ne sachiez, m'assurant aussi que prendre en bonne part ce que j'auray fait à bonne intention, et me sçauvez bien excuser s'il y a de la faute, car vous cognoissez quel est le cœur et l'affection que j'ay envers vous.

LOYS.

Je m'esbahy que ne l'aviez jamais cogné qu'aujourd'hui, d'autant qu'aparavant vous en estiez tonsjours en peine, pensant qu'elle ne feist conte de vous.

AUGUSTIN.

Elle m'a dit ceste raison : Je vous ay longuement dissimulé mon amour, craignant, ce qui m'est

<sup>1</sup>. Gabriel Moucier, en son *Tresor des sentences*, qui est du même siècle, donne ce proverbe retourné ainsi :

Pour bien servir et loyal estre,  
On voit souvent le valet maistre.

advenu, de perdre ma liberté et me mettre du tout en vostre puissance; car il faut que vous dié, je ne suis plus mienne et me trouve en un estat où je n'avois jamais esté. Je me sens toute possédée de vous et m'oublie moy-mesme pour ne penser qu'en vous. Je prevoiyois bien que si les effets s'en ensuyvoient je deviendrois, telle que je suis, vostre serve et esclave. Par ainsi j'ay fuy tant que j'ay peu jusques à ce jour, que vostre perseverance et la pitié que j'ay eue de vostre ennuy m'ont vaincue, mesmement par ce que j'ay entendu de Beta, qui m'a dict vous avoir veu demy-mort, et laissé aux plus pitieux termes du monde, et aussi que l'occasion s'y est présentée pour l'absence de ma fille.

LOYS.

Mais de l'assignation elle n'en disoit rien.

AUGUSTIN.

Je te conteray ce qu'elle m'en a dit. Il y a (dit-elle) ici un gentil-homme espagnol de bonne maison, qui s'est longuement tenu à Naples, où il a son père riche en auctorité; et, pour un homme qu'il tua, à ce que j'entens, bien laschement, il s'en est venu en France, et se tient en ceste ville. Il m'a tant et si longuement importunée, tantost par presens (car il est bien liberal en mon endroit), tantost par menaces de mal traiter mes parens et amis à Naples, d'autant qu'on sçait assez quelle puissance les Espagnols ont, et comme ils usent de tyrannie, aussi par esperance de faire rendre à ma fille les biens de son père, que à la fin, seule et estrangère, n'estant pas trop bien pourvenue de ce qui me falloit, j'ay esté contraincte, plus par importunité que par amour, plus par force que par ma volonté.

LOYS.

A hà! le trop en guerre n'est pas bon.

AUGUSTIN.

Et, ce disant, elle me baisoit avecques la larme à l'œil, et me prioit de croire que autre que moy n'auroit jamais part en son cœur, sans lequel le corps n'est rien. Voy, je te prie, Loys, quelle puissance elle a acquis sur moy et comme l'amour luy a presté d'assurance, de n'avoir point eu crainte de me conter tout cecy.

LOYS.

Vous avez donc compaignie? Vous ne vous egarerez pas si tost, puisque le chemin est frayé et bien hanté.

AUGUSTIN.

Il m'en desplaist, je ne le sçaurois nyer; mais si suis-je certain de son amour, et ne me trompe point : j'en ay fait bonne experience, j'en ay de bonnes arres, et n'y a meilleur juge en cela que soy-mesme.

LOYS.

Si est-ce que les dames ont beaucoup de finesse, et n'y a au monde malice par dessus celle de la femme. Il se faut garder du devant d'un toréan, du derrière d'une mulle et de tous costez d'une femme.

AUGUSTIN.

Ouy, ceux qu'elles n'ayent point.

LOYS.

Je vous assure que la compagnie y est bien dangereuse : il vaudroit beaucoup mieux estre seul, car un homme liberal, comme elle diét qu'il est, riche et de grand lieu, est mal aisé à hair ou oublier ; et puis ne cognoissez-vous point le naturel de sa nation ?

AUGUSTIN.

Comment ?

LOYS.

Pour peu d'entrée que les Espagnols ayent en une maison, ils s'en font à la fin maîtres, si on leur permet. Et davantage, je vous veux bien advertir d'une chose : vous n'aurez plus le moyen que vous avez eu jusques icy de donner à la seignore, et vous tenir bien en poinct, si Dieu ne nous aide.

AUGUSTIN.

A cause de quoy ?

LOYS.

Le sire Ambroise, vostre père, s'ennuye de vostre façon de vivre, voyant la despence que vous faites, et est très bien adverty du tout.

AUGUSTIN.

Par quel moyen ?

LOYS.

Ainsi qu'il est songneux de vous, ne vous voyant si souvent qu'il souloit, n'a jamais cessé qu'il n'aye seeu de voz nouvelles, et m'en a ce matin parlé, comme je venois vers vous.

AUGUSTIN.

Luy as-tu confessé ?

LOYS.

Non, mais luy ay osté le plus que j'ay peu ceste fantaisie, vous excusant tousjours.

AUGUSTIN.

Et à la fin ?

LOYS.

Je n'ay seeu si bien prescher qu'il ne vous aye tranché voz morceaux, de sorte que n'aurez que ce qui vous est nécessaire pour vivre, et vous a osté le moyen d'emprunter de ses amis.

AUGUSTIN.

O ! voilà une facheuse nouvelle ! C'est un grand cas de ma fortune que je ne puis avoir plaisir qu'avec grand peine, ne qu'il ne soit incontinent troublé par quelque male aventure. Si faut-il que j'en trouve, et n'en fust-il point, pour faire un honneste present à celle qui tient ma playe en sa verdure.

LOYS.

Il se treuve remède en toutes choses.

AUGUSTIN.

Remède ! Il viendra donc bien tost après quelquel nouvel inconvenient.

LOYS.

Ne vous souciez, Monsieur, et ne pensez les choses mauvaises avant qu'elles adviennent ; attendez ce qu'amour et le temps vous apporteront de bien

ou de mal pour vous resjouir ou endurer selon les occurances. On dit que le sage suit le temps. Ma bourse est aplatie comme une punaise, son apostume <sup>1</sup> est crevée.

AUGUSTIN.

Mais quel remède penses-tu, Loys ?

LOYS.

Si les amis de vostre père vous faillent, il vous faut aider des vostres.

AUGUSTIN.

Je n'ay que de mes compagnons, jeunes gens qui dependent comme moy.

LOYS.

Je me suis advisé d'un de qui vous ne penseriez point.

AUGUSTIN.

Et qui ?

LOYS.

Le jeune Neapolitain, qui est eschollier et se tient avec vostre jeune frère au collège des Lombards <sup>2</sup>.

AUGUSTIN.

Qui ? le seigneur Camille ?

LOYS.

Ouy.

AUGUSTIN.

Et que peut-il faire pour moy ? il est eschollier, il est estranger et loin de son país.

LOYS.

Vous l'avez quelquefois secouru d'argent et de dras de soye pour l'amour de vostre frère, et luy avez fait bonne chère chez vous.

AUGUSTIN.

Il est vray.

LOYS.

J'ay seeu par un banquier qu'il a receu une bonne somme de deniers : je suis seur qu'il vous en fera part. Il est honneste gentil-homme, et vous ayme bien ; davantage, il est du país de la seignore : il sera fort aise de la cognoistre, et elle luy. Jeunes gens prennent plaisir à telles accointances, et elle sera bien contente de voir un gentil-homme de sa nation. Il a l'esprit bon et vous scaura bien aider à vous entretenir en sa bonne grace, et obvier aux empeschemens qu'on vous y pourroit donner. Le langage et le país ont une grande force pour faire beaucoup de choses pour les amis, et si il vous pourra servir d'escorte, s'il vous faut venir aux mains avec ce Marrane.

AUGUSTIN.

Tu dis bien vray, voire ; mais je crains que, evitant un inconvenient, je n'entre en un autre, et que, me voulant sauver de la poesle, je ne tombe en un brasier.

1. Enflure.

2. Il était situé rue des Carmes, et s'appelait aussi collège de Tournai à cause de son fondateur, en 1338, le Florentin Ghini, évêque de Tournai.



LOYS.

Et quel inconvenient craignez-vous ?

AUGUSTIN.

Qu'il en soit pris luy-mesme : tu sçais comme elle est belle !

LOYS.

Ha ! ne vous souciez de cela... Vous estes beaucoup plus aimable, et avec ce il est de bonne nature : il ne vous voudroit point faire ce tort. Au surplus, j'y pourvoiray bien : je le meneray en lieu où il se pourra bien arrester s'il a envie d'aymer, mesmes que communement les choses nouvelles plaisent. Il aymera mieux s'adresser aux François, pendant qu'il est icy, qu'aux Italiennes, qu'il reconvrera toujours assez ; et ainsi, par l'aide de son argent et de ses autres offices d'amitié, pourrez donner la chasse à l'Espagnol et regner seul sans alternatif.

AUGUSTIN.

O mon Dieu ! que tu dis bien, Loys ! Jamais chose ne fut mieux discourue ; tu as plus de sens que d'ans. Va-t'en donc vers le sieur Camille ; le plus tost sera le meilleur, et monstre ce que tu sçais faire. Je mets mon ame entre tes mains. Ce pendant, je m'en iray promener icy auprès, là, où j'attendray de tes nouvelles.

## ACTE TROISIÈME

### SCÈNE I

LE SEIGNEUR AUGUSTIN *seul*.

Loys tarde beaucoup à venir. J'ay peur qu'il n'aye point trouvé le sieur Camille, ou qu'il ne voye plus de difficulté à mon affaire qu'il ne pensoit. J'y pouvois bien aller en personne : il n'est si bon messenger que soy-mesme. Cela me touche trop ; je ne sçay où aller, et si ne puis arrester en un lieu, tant j'ay de trouble en ma teste. Si la fortune ne m'apporte quelque bonne rencontre, j'ai grand peur que la chance se pourra bien tourner : car, tant plus je pense aux propos que Loys m'a tenuz, plus j'entre en diverses pensées, tantost m'asseurant, tantost me defiant. Je ne sçay à la fin que ce pourra estre. Il est noble, il est riche et liberal, il l'ayme bien fort ; elle est femme, hors de son pays, mal pourvenue ; et quand je dy femme, ce mot-là s'estend bien loin : ce me sont autant d'épines aux pieds et de poiçons dans le cœur.

### SCÈNE II

LOYS, LE SIEUR AUGUSTIN.

LOYS.

O Monsieur !

AUGUSTIN.

A ! es-tu là, Loys ? Je t'attendois en grand devotion ; une demy-heure m'a semblé demy-an ; ta presence me resjouit, et ton visage, qui ne monstre rien de triste.

LOYS.

Aussi n'en ay-je point d'occasion. J'ai fait ce que je voulois : le sieur Camille est tout vostre, ses biens et sa personne, trippes et boudins, et n'y a rien qu'il ne face pour vous, et mesmement il dit qu'il vous sçaura bien seconder, et s'asseur que vous en ferez autant pour luy en quelque autre endroit : car, Dieu mercy, vous avez assez de cognoissances en ceste ville. Quant au brave Espagnol, il dit que ne vous en devez soucier ny faire conte non plus que d'une pomme pourrie, pour ce que vous l'effacerez de bonne grace et luy de force, s'il est besoin : il a assez d'escholliers à son commandement.

AUGUSTIN.

Je ne sçanrois mieux souhaitter pour ceste heure ; je cognois bien par effet ce que j'ay souvent ouy dire, qu'il se trouve parmy les Italiens des meilleurs amis du monde. Mais où est-il ?

LOYS.

Il m'a diet que je me misse devant, et que incontinent après il viendroit vers vous au logis que sçavez.

AUGUSTIN.

Il vaut mieux donc que jeaille attendre. Et ce pendant tu t'en iras vers la seignore Angelique sçavoir si il ne luy desplaira point que nous l'allions voir après dîner. Tu y peux aller sans danger : elle m'a permis d'y envoyer quand j'en aurois affaire, à cause qu'elle te craignoit avant que je ne l'en eusse assurée.

LOYS.

C'est très bien advisé. J'y vois. Je vole.

### SCÈNE III

DOM DIEGHOS, GASTER.

DIEGHOS.

Je croy qu'il s'approche de midi. Gaster m'a bien fait attendre ; je ne sçay qu'il peut tant faire. Si ne me suis-je point fâché en ceste grand' eglise, car là où je me promenois il y avoit bonne compaignie de femmes qu'il ne faisoit point mauvais voir. Leurs devotions ont esté bien courtes. Je leur faisois souvent haucer les yeux, et peut-estre le cœur, ailleurs qu'aux saintes et aux saintetes. Je les y ay encores laissées, et pense que tant que j'y eusse esté elles n'en fussent jamais bougées.

GASTER.

Il est temps de m'en retourner à mon Dieghos. J'ay peur d'avoir trop tardé ; si ay-je mon excuse toute preste. Je m'en voy vers luy.

DIEGHOS.

Et je croy que tu m'as oublié, Gaster? Où as-tu tant esté?

GASTER.

Ce n'estoit pas pour mon plaisir, Monsieur, c'estoit pour voz affaires, et pour le service très humble que je doy à vostre seigneurie.

DIEGHOS.

Et done! n'iray-je pas après disner la voir?

GASTER.

Je vous diray, Monsieur, elle se lavoit la teste<sup>1</sup>, et Beta m'a dict que c'est la coutume de son pays de n'estre lors visitées de ceux qu'elles ayment, car elles ne sont en estat pour leur faire bonne chère; et pour ce que je ne suis point de legère creance aux choses qui vous touchent, je ne me suis arresté au dire de Beta, que j'avois trouvée en chemin: mais, craignant quelque fourbe, j'ay voulu attendre jusques à ceste heure, me promenant autour de son logis pour voir s'il y entroit quelque un qu'elle attendist.

DIEGHOS.

Qui y as-tu veu?

GASTER.

Personne.

DIEGHOS.

Je n'en ay point de peur: elle y perdroit.

GASTER.

Elle n'est point si sotté; et, si Beta ne m'a point menti, je l'ay entre-veü par le dehors du logis, se seichant la teste au soleil à la haute gallerie<sup>2</sup>.

DIEGHOS.

Mais après que sa teste sera seché?

GASTER.

Vous avez assez de temps pour y adviser; il faut premièrement penser de disner, car il en est l'heure. J'ay les dents bien longues; il est advis à mon ventre qu'on n'a coupé les deux mains.

DIEGHOS.

Est-il couvert<sup>3</sup>? Que l'on serve!

GASTER.

Voylà un beau mot. J'ay l'estomac creux comme une lanterne. Et Dieu sçait comme j'ay grignotté chez le paticier! mais je n'en auray que meilleur appetit.

## SCÈNE IV

LOYS, seul.

Ce jour icy m'est bien fortuné! je ne sçauois

1. V. une des notes précédentes, que ce passage justifie et complète.

2. C'est en effet dans un endroit particulier, en haut de la maison, que les Italiennes se lavaient ainsi la tête: « A Venise, lit-on dans le livre de Cesare Vecellio, on est en usage de construire sur le toit des maisons certains edifices carrés, en forme de terrasses découvertes (*in forma di lagge scoperte*), dans lesquels toutes les femmes, ou la plupart du moins, se font les cheveux blonds (*si fanno blondi di li capelli*). »

3. Le couvert est-il mis?

rien entreprendre que je n'en vienne à bout. J'ay conclu l'affaire de mon maistre avec le sieur Camille, et à ceste heure que mon maistre vienne quand il luy plaira, qu'il ne face que dire la somme dont il a affaire, qu'il meine ceux qu'il vaudra, il est le maistre; il y peut commander, puis qu'il a la puissance d'y mener un tel amy; c'est une grande seureté pour ses affaires. Ceste nouvelle ne luy fera point de mal au cœur. Je m'en vois hastivement vers eux pour les amener chez la seignore. Mais les voicy qui viennent. J'entends bien: c'est mon maistre qui n'a eu la patience d'attendre mon retour. O! Monsieur, si vous demeurez longuement en cest estat, vostre teste gardera bien vos jambes de se moisir dans un boisseau: je ne fais que sortir d'avec vous, et vous estes desjà icy sans sçavoir la responce.

## SCÈNE V

AUGUSTIN, LOYS, LE SIEUR CAMILLE.

AUGUSTIN.

Tu vois que c'est, Loys? tu sçais où le mal me tient? Y pouvons-nous aller?

LOYS.

Elle m'a dict que vous serez le mieux que bien venu, comme celui qui peut disposer d'elle et de sa maison pour en user en la sorte qu'il vous plaira.

CAMILLE.

A ce que je vois, seigneur Augustin, vous n'avez grand besoin d'aide, vous y avez assez de puissance tout seul.

AUGUSTIN.

Les bons amis, seigneur Camille, sont très-utiles en toutes choses; mais un ami seur et fidèle est très necessaire à qui veut demener l'amour.

D'avoir en amours un tiers,  
Cela se fait volontiers;  
Mais d'y appeler un quart,  
C'est à faire à un coquart<sup>1</sup>.

Un tiers console au besoing; en absence il tient propos favorables pour son amy; en presence il sert de couverture: il luy fait part de ses biens et l'accompagne aux dangers.

CAMILLE.

Tout cela trouverez-vous en moy, s'il en est besoing, seigneur Augustin, et encores mieux si ma puissance s'y estend.

AUGUSTIN.

Aussi pouvez-vous esperer de moy le reciproque. Or allons leans, la seignore nous attend; mais je vous veux bien adviser d'une chose, combien que soyez assez sage: c'est que pour encore ne fassiez semblant de cognoistre ce qui est entre elle et moy, trop bien une honneste affection que je luy porte,

1. Vaniteux, « indiscret, » selon Cotgrave.

de peur qu'elle ne pensât que je fusse léger, comme ces vantars qui disent qu'ils y prennent deux plaisirs : l'un à le faire, l'autre à le dire et divulguer ; et vous assure bien que, si j'eusse cuidé que autre que moy n'y eust eu part, jamais homme n'eust secu de moy nos étroites privantez, pour ne luy faire tort et s'en prevaloir contre l'honneur d'elle et de sa fille, que je desire conserver.

CAMILLE.

N'ayez peur, je feray bonne mine et ne gasteray rien.

## SCÈNE VI

DIEGHOS, GASTER, CAMILLE, ANGELIQUE,  
AUGUSTIN.

DIEGHOS.

Gaster! il ne faut point perdre temps après disner; la seigneure a meshuy achevé de laver sa teste, j'y veux faire un tour.

GASTER.

Vous pouvez faire ce qu'il vous plaira; rien ne vous est defendu, vous y avez toute puissance. Il est vray que Beta m'a dit qu'elle seroit empeschée pour tout ce jour, mais chambrrières avancement sou-ventesfois.

DIEGHOS.

Baste! quoy que ce soit, j'y veux aller; si elle est empeschée, je la depescheray bien; il n'y a affaire que je ne luy face oublier. Ne porté-je pas mon passe-partout ?

GASTER.

Nostre homme est en fureur : après bon vin, bon roussin !

DIEGHOS.

Ne vaut-il pas mieux, Gaster ?

GASTER.

Vous ne sauriez mieux faire, Monsieur, et si ne ferez pas peu pour elle; vous l'osterez d'un travail pour luy donner du plaisir.

DIEGHOS.

Quelle chère elle me fera ! Allons viste hurter à la porte; ce pendant je me pourmeneray par icy. Je croy qu'il n'y a personne; on ne respond point.

GASTER.

J'oy quelque bruit leans, je pense que l'on descend. Qui va là ? Arrête !

CAMILLE.

Par Dieu ! si en aura-il, je le trouveray bien une autre fois.

DIEGHOS.

Qui est cestuy-là qui sort ?

GASTER.

Il s'en va beau train. Il n'avoit garde d'arrester, vous ayant veu, ni de regarder derrière luy.

DIEGHOS.

Corpo de Dios !

ANGELIQUE.

Seigneur Dieghos, mon amy, vous estes bien venu à propos pour m'asseurer de la plus grand peur et plus belles affres<sup>1</sup> que j'euz en ma vie. J'en suis encore toute esmeue et ne m'en peus remettre.

DIEGHOS.

Et qu'est-ce, m'amie, mon cœur, mon ame, ma deesse, la douce vie de ma vie ?

ANGELIQUE.

Ce gentil-homme que vous avez ven passer suivoit furieusement ce jeune homme que voicy, qui, comme vous voyez, n'avoit et n'a point d'espée; et, trouvant mon huis ouvert par fortune, ce jeune homme s'y est sauvé, où son ennemy luy a chassé les esperons, et l'a de près poursuiuy jusques à ma chambre. Mais il a esté si courtois, que, me voyant venir au devant de luy avec prières de ne faire scandale en ma maison, il n'a voulu passer outre, et s'en est retourné, comme vous avez veu, jurant qu'il le rattraperoit bien en autre endroit.

DIEGHOS.

Il l'a eschappée belle....

GASTER.

Hardiment ! il a eu belle vezarde<sup>2</sup>. Comme il joue de l'espée à deux piez !

DIEGHOS.

Car, s'il m'eust donné le loisir de mettre la main à l'espée, je luy enusse bien hasté le pas.

GASTER.

Il n'estoit pas si mal advisé d'attendre ! Une bonne fuite vaut mieux qu'une mauvaise attente.

DIEGHOS.

Quelle querelle a-il avec ce jeune homme ?

ANGELIQUE.

Je ne scay, mais il en est encores tout estonné.

AUGUSTIN.

Je le scay encores moins; je croy qu'il me prenoit pour un autre. Nonobstant, je vous suis tenu de ma vie, Madame. Dieu vous en veuille recompenser. Il est temps que je me retire... Adieu.

## SCÈNE VII

ANGELIQUE, DIEGHOS, VIRGINIE, GASTER.

ANGELIQUE.

J'ay esté bien marrie quand j'ay secu que vous liez venir ceans, que je n'estois en estat pour vous recevoir selon vostre grandeur; mais il ne vous en faut faire autres excuses, qui cognoissez noz costumes et usances.

1. Terreurs. — Voltaire regrettoit l'énergie expressive de ce mot que l'école romantique a fort bien fait de reprendre.

2. Peur, venette.

1. Cheval entier.

DIEGHOS.

Je sçay bien, madame Angelique, que ne me tromperez jamais : car je ne suis homme qui le merite ; mais allons leans, nous serons mieux à nostre aise.

ANGELIQUE.

Il me desplaist, seigneur Dieghos, mon amy, que les affaires me viennent alors que moins je voudrois, pour n'avoir le moyen de vous tenir plus longue compagnie.

DIEGHOS.

Comment ! me voudriez-vous bien chasser ainsi ? Usez-vous de ces defaites ?

ANGELIQUE.

Chasser ne vous veux-je, ny ne sçaurois ; vous sçavez que present ou absent vous estes tousjours avecques moy ; mais c'est une affaire si necessaire, que vous seriez bien marry de l'avoir empesché.

DIEGHOS.

Et quoy ? Je le puis bien sçavoir.

ANGELIQUE.

C'est une depesche à Naples pour quelques biens d'importance que le dellunet sieur Alfonse, mon mari, avoit laissé secrettement entre les mains de quelqu'un de ses amis, craignant que les biens et le temps qu'il eust fallu pour les embarquer ne découvrisse son partement<sup>1</sup>. Il y a un homme seur qui part de grand matin ; si je pers ceeste occasion, je ne la recouvreray de long-temps, qui me seroit grand dommage.

DIEGHOS.

Et mademoiselle vostre fille, escrit-elle aussi ?

ANGELIQUE.

Ouy, elle escrit et s'est enfermée en son cabinet.

DIEGHOS.

Ne la sçaurois-je voir ?

ANGELIQUE.

Si ferez bien. Ho ! ma fille, descendez.

VIRGINIE.

Que vous plaist-il, ma mère ? O seigneur dom Dieghos ! pardonnez-moy, je ne pensois pas à vous.

DIEGHOS.

Beso las manos de vuestra merced, mi poderosa sennora dona Virginia mia ; vivo con la gloria que recibo tan infano en los amores, que procuro de estar vivo porque vivan mis dolores.

VIRGINIE.

Ce sera pour une autre fois, quand il vous plaira, que nous aurons ce bien de vous voir danser l'espagnolette<sup>2</sup>.

DIEGHOS.

Dès à ce soir, si vous voulez ; je retourneray quand vous aurez escrit ; vous n'escrivrez pas toute la journée ensemble toutes deux.

1. Départ.

2. La danse des *Folies d'Espagne*, qui resta de mode jusque sous Louis XIV, et dont l'air est encore connu chez nous.

ANGELIQUE.

C'est vostre grace, et encore la plus grand part de la nuit ; car, outre cest affaire, il faut que nous facions entendre de nos nouvelles à plusieurs parents et amis ausquels nous n'avons escrit il y a long-temps.

DIEGHOS.

Cecy vient mal à propos pour moy ; j'en suis bien marry d'un costé, mais de l'autre j'en suis bien ayse, puisque c'est vostre profict. Or, adieu donc, je m'en vay ; mais gardez bien qu'en voz lettres en lieu d'une autre chose vous n'escriviez de moi : car la langue et la main suivent souvent la pensée.

ANGELIQUE.

Il pourroit bien estre.

GASTER.

Il ne seroit pas mauvais. On en riroit bien à Naples.

ANGELIQUE.

A Dieu, encores un coup, jusqu'à demain. Je ne vous puis laisser.

VIRGINIE.

A Dieu, dom Dieghos.

DIEGHOS.

Allons-nous-en, Gaster, nous pourmener par la ville pour divertir mes pensées. Je voudroy me pouvoir partir mille fois en un jour d'avec ma maistresse, tant doux et gracieux m'en est le retirer.

GASTER.

Vous n'aurez point faute de passetemps chez les demoiselles, si mieux vous n'amez aller en près voir la bande des Jaloux<sup>1</sup>, qui représente aujourd'huy une très belle comédie. J'ay ouy dire que c'est la *Finta Moole de Lucilla*<sup>2</sup>.

## SCÈNE VIII

ANGELIQUE, VIRGINIE.

ANGELIQUE.

Puisque nous sommes depetrées de cet importun, rentrons au logis, ma fille.

VIRGINIE.

Allez devant, s'il vous plaist, ma mère ; je seray aussi tost que vous remontée en ma chambre.

1. Les comédiens d'Italie, *Gli Gelosi* (les jaloux de plaire), que Henri III avoit amenés avec lui à Paris, apres les avoir eus à ses gages aux états de Blois, depuis le 15 novembre 1576 jusqu'au 1<sup>er</sup> mars suivant. Il se plaisait fort à leurs représentations, comme on en jugera par ce billet de sa main à M. de Bellievre, qui se trouve avec bon nombre de ses lettres à la Bibliothèque de Saint-Petersbourg :

« Monsieur, j'ay accordé aux comédiens de avoir ce qu'ils avoient à Blois, je veux qu'ainsi soit fait, et qu'il n'y ait pas faulte, car j'y prends plaisir à les oyr que je n'ay en onques plus parfait. »

2. Nous n'avons pas trouvé cette piece parmi celles de la *Commedia del arte* de ce temps-la, dont le comédien Flavio recueillit les scenarii en 1641 : *Il teatro delle fabelle rappresentative...*, in-1.

ANGÉLIQUE.

Bien donc.

## SCÈNE IX

LA DAMOISELLE VIRGINIE, seule.

Je ne peux me contenir que je ne me ramentoye d'heure à autre les tristes ennemis qui m'ont environnée dès ma plus tendre jeunesse, ayant autant ou plus souffert qu'autre jeune damoiselle de maison comme je peux estre, par le trepas trop soudain des personnes qui m'ont engendrée, et avec la perte que j'ay faicte de ma maison, mes biens, mon país, mes parens et amis. Le jour, certes, fut Bien malheureux, auquel le feu seigneur Alfonso, mon père, s'oublia tant que d'entrer en celle ligue seditieuse<sup>1</sup> pour laquelle il a esté banny de Naples, et contraint de s'en venir icy à Paris, devalisé de tous ses chasteaux, terres et seigneuries et de tous ses autres biens, sauf quelques meubles qu'il a emportez avec lui ! Mais le comble de tous mes malheurs, ce a esté quand il est allé de ce monde en l'autre, faisant tarir par son trepas toute la ressource de mon esperance, et ne me laissant autre adresse que celle de la seignore Angelique, qui fait veritablement tout ce qu'elle peut pour mon bien et avancement, attendant qu'il plaise à Dieu m'ouvrir le chemin pour r'entrer en mon país et en mes biens, et pour trouver quelque mary sortable et digne du lieu dont je suis issue, et de l'honesteté que j'ay gardée et garderay toute ma vie. Mais il vaut mieux que je remonte en haut, de peur d'estre lancée. Il n'est guères seant aux filles de faire leur monstre à la porte.

## SCÈNE X

LE SIEUR CAMILLE, seul.

Je vien de voir deux choses qui m'ont esté plaisantes et agreables : l'une, le prompt entendement et invention de madame Angelique, qui nous a fait evader sans que ce brave Espagnol se soit aperceu de la fourbe ; et l'autre, la beauté et bonne grace de sa fille, mademoiselle Virginie, qui est en parfaite beauté un chef-d'œuvre de nature. O ! comme elle touche au vif dans le cœur ! Maudit soit le facheux qui m'a si tost fait laisser ce visage celeste, ces yeux divins, non pas yeux, mais astres et soleils ! La fortune marastre s'est bien tost ennuyée du bien qu'elle avoit commencé me faire ! Je n'eusse jamais pensé que, d'une première veüe, un cœur eut receu coup sur coup tant de flèches d'amour, tant de feu et de passion ! Si je ne la revois, je ne puis vivre un seul quart d'heure ! Il faut que j'en trouve les moyens. O seigneur Augustin ! tu disois naguères avoir bien be-

soin de mon aide, mais j'ay à present beaucoup plus affaire du tien. Si ne luy decouvriray-je pas encores ma pensée, car il aime tant la mère, qu'il pourroit craindre pour la fille. Il y en a qui, estant montez, voudroient bien tirer l'echelle après eux. O amour ! qui ne laisses jamais les tiens sans inventions, deploye ici ton pouvoir... Viens moy secourir en ceste extreme nécessité.

## SCÈNE XI

AUGUSTIN, CAMILLE.

AUGUSTIN.

Ha a ! Seigneur Camille, j'avois peur de vous avoir perdu.

CAMILLE.

Et moy encôres plus. Je ne fay que vous chercher.

AUGUSTIN.

Mais quel esprit angelique de femme ! Comme elle luy a bien donné soudain la trousse<sup>1</sup>, faisant ceste moquerie de vous et de moy !

CAMILLE.

Il me fachoit bien d'en sortir pour lui. Si nous l'eussions entrepris, nous l'eussions bien gardé de faire le mauvais. Assurez-vous que j'avois plus de cholère que de peur, car je n'en ferois volontiers un pas avant ny arriere pour un brave.

AUGUSTIN.

Vous dictes vray, seigneur Camille ; il falloit avoir esgard à ma maistresse : il en fust advenu du scandale, et sa maison eust esté diffamée ; davantage, cest Espagnol l'eust deshonorée et honnie en Naples, maintenant par lettres, puis par paroles deshonestes et picquantes quand il y sera. Madame veut rompre, ou du moins decoudre la pratique de ce poltron Espagnol, qu'elle craint, et, afin que vous ne vous doutiez de rien, elle dit qu'il est son parent.

CAMILLE.

Il est vray qu'elle le dit ; il faut bien qu'il en remercie le respect que je porte à la dame, car la place ne luy fust point demeurée.

AUGUSTIN.

C'est tout un. Aussi ne l'aura-il guère gardée, car Madame, en descendant les degrés, m'a assuré qu'elle s'en desferoit incontinent, et m'a prié de retourner tout court sur mes brisées.

CAMILLE.

Or, seigneur Augustin, j'ai pensé un expedient que trouverez, à mon advis, très bon. Je voy l'importunité et impatience de cest Espagnol... Si ne voyez Angelique ailleurs qu'à son logis, vous serez toujours en la mesme transe et mesme danger qu'avez esté de present ; ceste crainte vous troublera tous voz plaisirs et les rendra courts et

1. Il s'agit de la ligue faite, en 1555, entre le pape Paul IV, Henri II et les Guises, pour enlever Naples à l'Espagne.

1. Rose, manigance, selon Cotgrave.

imparfaits. Je connois que la seignore vous ayme et qu'elle fera tout ce que vous voudrez. Il y a des jardins, en ce faux-bourg Saint-Germain, accompagnés de logis et de chambres pour se retirer à part. Vous en trouverez aisément pour y mener la seignore, et là serez en sureté sans rien craindre. Ce sont choses, comme savez, qui se font ordinairement en ceste ville.

AUGUSTIN.

C'est prudemment avisé; puis vous avez bien veu que ma maïtresse n'a pas osé me montrer tant d'estroites privauté en présence de sa fille. Il vaut mieux laisser au logis ceste jeune damoiselle. Je scay un beau jardin près d'icy, qui est bien à mon commandement; il ne reste que de retourner vers elle, comme je luy ay promis, et achever ceste entreprise.

CAMILLE.

Je vous accompagneray jusques là, et puis je m'en iray.

AUGUSTIN.

Et où voulez-vous aller? Ne nous laissons point, je vous prie.

CAMILLE.

Bien, done... Je suis à vous à vendre et à dépandre.

## SCÈNE XII

GASTER, *seul*.

Vrayement, j'ay laissé nostre homme bien à son aise depuis que Angelique luy a baillé ce canard à moitié<sup>1</sup>. Il a esté tout un long temps assis parmi les dames à faire des comptes; mais c'estoit plus de luy que d'autre chose, et les faisoit bien autant rire de ses sots propos qu'un autre eust fait des plus plaisans du monde. Son chant à la castillane ne dementoit point le reste, avec sa guitarre assez mal accordée. Il est vray que sa grace accoustre tout, et y sert de saulce à gens degoutte. Sans cela, il seroit si fade qu'il ne sentiroit ny sel ny sauge. Le bon a esté quand il s'est mis à danser la pavane sur la cappe retroussée sur l'espaule et la main sur la hanche<sup>2</sup>. Vous eussiez dit qu'il menassoit les estoilles et quelquefois qu'il vouloit devorer sa demoiselle de son regard. Quand c'est venu à la gaillarde<sup>3</sup>, vous pouvez

croire qu'il ne s'espargnoit point; il prenoit beaucoup de peine, et si ne faisoit rien qui vaille. Le bal est un loyal mestier; chaquen y fait du mieux qu'il peut; si prend-il autant de plaisir à donner du passetemps à la compaignie que la compaignie fait d'en recevoir. Si je n'eusse un affaire ailleurs, je n'avois garde d'en partir; j'avois ma part de l'esbatement; mais il me faut aller visiter quelques unes de mes pratiques pour les entretenir. On ne doit jamais arrester son navire à une seule ancre; une bonne souris a tousjours plus d'un trou à se retirer; il n'est pas bon archer qui n'a plus d'une corde à son arc. Je retrouveray mon Diegos assez à temps, et suis seur qu'il ne se fasche point là où il est.

## SCÈNE XIII

CAMILLE, *seul*.

J'ay bien joué mon personnage, j'ay fait d'une pierre deux coups: par un mesme moyen, j'ay donné un bon conseil au sieur Augustin, et à moy la commodité de voir à mon aise ma nouvelle maïtresse, et de luy decouvrir ce que j'ay sur le cœur. J'ay laissé madame Angelique et le seigneur Augustin avec Loys, son serviteur, et la chambrière Beta, en un jardin le plus propre pour eux qu'il est possible. Je m'en suis dellait doucement, fignant d'avoir affaire, et suis seur que je leur ay fait plaisir, au moins à Angelique, combien qu'elle n'en face semblant, et à moy encores davantage, pour ce que l'occasion cependant s'offre à moy de me faire voir la royne de mon cœur, mademoiselle Virginie, qui est demeurée seule au logis avec une jeune servante. Je m'y en iray comme estant envoyé par Angelique, et menery quelques uns de mes compagnons, qui demeureront à la porte, à toutes adventures, pour y faire le guet, et m'asseurer des indiscretions de Dieghos, qui pourroit bien retourner leas, cuidant qu'Angelique y fust, et seront advertis de luy donner quelque effroy à l'improviste et luy faire quelque affront, afin qu'il rebrousse chemin et ne m'empesche point. Quant à la chambrière, luy garnissant la main, je luy donneray quelque commission icy près seulement pour aller et venir pour les affaires d'Angelique, et mes compagnons, au retour, auront le soing de l'entretenir de paroles, la muguetter et l'amuser à la porte, afin que j'aye plus de liberté de parler à ma toute belle Virginie. J'ay tousjours ouy dire que qui a le tems à propos et le laisse perdre, tard ou jamais le recouvre: l'occasion est chaue par derrière. De moy, je suis tout resolu de faire, si je puis, un beau coup de ma main, vucille ou non, à mes perils et fortunes. Adieu. De moy ce que le destin en a resolu! j'en suis là déterminé. Aussi bien m'est-il impossible de vivre si je ne donne allégeance à ceste flamme vehemente, à ce Montgibel<sup>4</sup> qui me

1. *Ce canard*. On disoit pour menteur: *baillier* ou *donneur de canards à moitié*, sans doute par allusion aux marchands de volaille, qui, en prétendant vendre à moitié priv, vendaient plus cher. Plus tard, au XVII<sup>e</sup> siècle, on se contenta de dire « un donneur de canards, » comme fit Boursault dans sa comédie des *Nicoudres*, et le mot *canard*, pour meussage, surtout imprimé, en resta.

2. *La pavane*, ou *dance padouane*, se dansait en effet majestueusement: « Les princes, dit M. de Paulmy, l'exécutoient avec de grands et riches manteaux, les magistrats avec leurs longues robes, et les simples gentilshommes en eape et en épée. » Le mot *pavane* en est venu.

3. Comme son nom l'indique, la *gaillarde* étoit une danse vive, où l'on se démenait beaucoup. « L'air étoit à trois temps gais. » On l'appelloit aussi « la danse des cinq pas. »

4. *Volcan*. C'est un des noms qu'on donnoit autrefois à l'Etna.

consomme si fort, que tout en un instant je sens mon cœur réduit en cendre, et je prie Amour, que je tiens pour mon Dieu et mon Seigneur, qu'il veuille estre ma guide et mon astre benin, et à ce commencement favoriser mon entreprise.

## ACTE QUATRIÈME

### SCÈNE I.

CORNEILLE, SERVANTE DE VIRGINIE.

Le meschant, le paillard, le brigand! où est-il allé? Il m'a ruinée. Je suis perdue, c'est fait de moy! non pas moy seulement, car c'est peu de chose, mais la pauvre damoiselle Virginie. Je suis vraiment une bonne gardienne! J'estois bien sotte de la laisser toute seule... Quelque commission qu'il me donnast de la part de ma maîtresse, la desobeissance eust esté plus pardonnable que la faute que j'ay faite. Je me suis abusée, je me suis trop amusée. Helas! que ne revenoy-je tout incontinent, sans m'arrester à ces galans à la porte, qui ne faisoient que badiner pour me retenir ce pendant que le coup se faisoit. O! que jennesse est facile à decevoir! Que diray-je, que leray-je, qu'allegueray-je pour excuse? La pauvre fille est couchée à terre toute eplorée, toute eschevelée. C'est pitié de la voir! Elle s'arrache son beau poil doré, elle s'egratigne ses belles joues, se plombe du poin son estomac d'ivoire, detordant ses blanches mains, les yeux ardans au ciel, appelant à son secours la mort, la mort que j'ay peur qu'elle ne se la donne elle-mesme! O Dieu! ô Dieu! qui eust jamais euidé que un gentil-homme eust fait un si lasche tour, de ravir ainsi l'honneur d'une fille de maison, de forcer à main armée une jeune, tendre et innocente beauté, non eucores meure, et de laquelle le plus cruel et barbare eunemy eust prins pitié! Il se disoit tant amy du seigneur Augustin! Vrayement, il l'a bien montré, d'avoir faict ceste honte et vergongne en la maison de ses amis, et eucores le premier jour qu'il y est venu! Quand il m'a senty venir, il n'a failly de desloger sans trompette, sans s'arrester à moi ne me vouloir rien dire. Si j'eusse seu, quand il m'eust deu tuer, je luy eusse sauté au collet et luy eusse arraché les deux yeux du visage, le voleur qu'il est! O! je voy venir madame Angélique... Je me doutois bien qu'elle ne pouvoit gueres plus tarder. Je tremble, je tressue toute de peur<sup>1</sup>. Je voudrois estre morte et cent piedz souz terre.

1. Pour : je sue de peur. Montaigne (liv. I, ch. 20) a dit de même : « nous tressuons, nous tremblons, nous pâissons. »

## SCÈNE II

ANGÉLIQUE, CORNEILLE, BETA, AUGUSTIN.

ANGÉLIQUE.

Je vois Corneille toute effrayée... Que pourroit-est, seigneur Augustin? Je ne sçay d'où me peut venir ce soudain tremblement que je sens en moy-mesme.

AUGUSTIN.

Et que seroit-ce?... Pent-estre que vostre petite chienne, que vous aimez tant, est perdue, ou le perroquet, qui parle si bien... Il se trouve assez de larrons de telles choses en ceste ville.

ANGÉLIQUE.

Corneille, qu'est-ce que tu as qui te fait ainsi soupîrer et complandre?

CORNEILLE.

J'ay le cœur si serré, Madame, que je ne puis parler. Aussi bien ne sçavez-vous que trop tost ces mauvaises nouvelles.

AUGUSTIN.

Il y a quelque chose.

BETA.

Elle ne pleurerait pas ainsi sans propos.

ANGÉLIQUE.

Dy hardiment, qu'est-ce?

CORNEILLE.

Je ne le vous puis dire sans m'accuser moy-mesme, non point de malice, mais de legereté et d'imprudence.

AUGUSTIN.

S'il n'y a point de malice, la faute est excusable.

CORNEILLE.

O! le malheur est trop grand, la perte irreparable.

ANGÉLIQUE.

Comment?... Mon Dieu! une froidure m'est venue par tout le corps.

CORNEILLE.

Faictes de moy, Madame, ce qu'il vous plaira. Il ne le vous faut pas celer : aussi bien le sçavez-vous... La pauvre Virginie....

ANGÉLIQUE.

Que dis-tu de Virginie?

CORNEILLE.

Elle a esté vio... violée.

ANGÉLIQUE.

Violée! O Dieu! qu'est-ce que tu me dis?... O mon amy! nous sommes perdus!

AUGUSTIN.

Mais par qui?

CORNEILLE.

Vrayement, vous le devez bien demander! vous y avez honneur!

AUGUSTIN.

Moy?

CORNEILLE.

Ouy, car c'est la belle compaignie que vous avez ce jourd'huy amenée ceans.

AUGUSTIN.

Je croy que tu rêves... Je n'ay mené que le sieur Camille, qui nous a laissé au jardin, et s'en est allé à la ville pour ses affaires.

CORNEILLE.

C'est luy-mesme. Qu'à la male heure le veis-je!

AUGUSTIN.

Jamais! jamais! Qu'y? Camille?

ANGELIQUE.

O seigneur Augustin! mon amy...

AUGUSTIN.

Je ne le scaurois croire: il n'y a rien que tu le connois... Tu le dois avoir prins pour un autre.

CORNEILLE.

Appelez-le comme vous voudrés: c'est cestuy-là qui est aujourd'huy venu par deux fois avecques vous.

ANGELIQUE.

Et ne t'avois-je pas laissée avec elle, malheureuse?

CORNEILLE.

Il est vray, Madame, et ne l'eusse point abandonnée, n'eust esté qu'il vint ceans de vostre part.

ANGELIQUE.

De ma part?

CORNEILLE.

Ouy, Madame, et me dit que l'aviez prié de passer par cy en son chemin, et me dire que j'allassey près à la place pour acheter de la viande pour le soupper, et me bailla l'argent avec enseignes<sup>1</sup>, disant qu'aviez changé de propos, et que souperiez ceans, vous et le seigneur Augustin, non au jardin, comme aviez delibéré.

AUGUSTIN.

Et qu'est-il advenu?

CORNEILLE.

Il s'en est allé à la maladventure avec ces gallans qui me retenoyent à la porte, et me doute qu'il les avoit apostez pour ce beau fait.

AUGUSTIN.

Je me treuve bien le plus confus qu'il est possible. Il me semble que c'est un songe, ou que cornes me sont venues.

ANGELIQUE.

A! seigneur Augustin, si l'amour n'avoit plus de puissance sur moy que la raison, j'aurois bien quelque occasion de me malcontenter de vous: car, si nous regardons la première cause de ce malheur, vous vous trouverez le plus coupable. Je ne l'avois jamais veu, je ne le connoissois point;

1. Avec indication de ce qu'il falloit.

c'est à vostre seul adveu qu'il est venu en ma maison pour me donner ceste belle resjouissance!

AUGUSTIN.

Cuideriez-vous bien, Madame, que j'en fusse participant?

ANGELIQUE.

Non, car un tel cœur que le vostre n'y scauroit consentir; et quand vous m'auriez fait ce tort, et pis s'il se peut, je ne voudrois prendre vengeance que sur moy-mesme, ny en acuser autre que ma senestre<sup>1</sup> fortune. Je porte en cecy la peine non seulement de mon dommage, mais aussi de l'injure qu'il vous a faite, n'ayant eu esgard à vous, ny à vostre amitié, ny au recueil qu'il avoit eu ceans pour l'amour de vous. Cela vous touche.

AUGUSTIN.

Ouy, Madame, si avant, que je n'euz jamais tel déplaisir.

ANGELIQUE.

Pensez donc quel doit estre le mien!

AUGUSTIN.

Après les infortunes advenues, nous n'avons consolation que du remède, que l'on ne trouve point en se plaignant. Il faut recourir au discours et à la prudence, laquelle ne se connoist jamais si bien qu'au besoin, comme en la plus forte et obscure tempeste, ny au void reluire l'art et l'expérience d'un assuré pilote.

ANGELIQUE.

Voulez-vous trouver remède là où il n'y en a point? Qui peut reparer une telle perte?

AUGUSTIN.

Celuy mesme qui a fait le mal peut donner la guérison.

ANGELIQUE.

Comment?

AUGUSTIN.

En l'espousant.

ANGELIQUE.

O! qu'est-ce que vous dictes?

BETA.

On a bien veu advenir de telles choses.

ANGELIQUE.

Ha! ce n'est pas souvent. La plupart des hommes par tels effets passent leurs fantaisies et appaisent leur desir, et puis s'arrestent à je ne scay quel honneur, estimant qu'elles sont diflamées.

AUGUSTIN.

Vous ne dites pas aussi le danger en quoy il est de la vie, pour avoir offencé les loix, les ordonnances et la justice, laquelle en ce royaume est autant rigoureuse en tels cas qu'en nuls autres. On en a ven pour moindres crimes estre exécuté à mort par arrest de Parlement; et par ainsi, il sera par adventure bien aise de satisfaire à la faute, et, pour se mettre en secrecté, se delivrer du danger de ceste poursuite extraordinaire.

1. *Gauche*, du latin *sinistra*, main gauche, main de malheur. Le mot *sinistre* en est venu.



ANGÉLIQUE.

Je ne voudrois point contre vostre gré entreprendre, seigneur Augustin, de luy faire deplaisir, ny par justice ny autrement, puis qu'il est de voz amis, gentil-homme, et de ma nation; mais, s'il est possible que l'affaire s'accorde par mariage, comme vous dites, ce seroit le plus grand bien que je scaurois souhaiter pour ceste heure.

AUGUSTIN.

Je n'y voy qu'une difficulté, qu'il ne sçait qui elle est et ne connoist ses parens; et luy, qui est de fort bonne maison, à ce que j'ay ouy dire, y pourroit faire doute.

ANGÉLIQUE.

La maison de Tortovelle, d'où il se dit, est bien des meilleures de Naples.

AUGUSTIN.

Mais l'amour peut gagner tout, et ne croy point qu'il ait fait une telle folie que l'affection qui l'a contraint ne soit fort vehemente.

ANGÉLIQUE.

Ainsi puisse-il estre, seigneur Augustin, mon amy! Je vous prie vous y employer comme pour une chose vostre. Elle et moy sommes à vous; elle est ma fille unique, uniquement aymée, tant affectueusement recommandée par le feu seigneur Alfonse, mon mary, qui, en mourant, me la bailla par la main, me priant de conserver soigneusement ce commun gaige de nostre amitié, ce que j'avois bien desir de faire, et deliberois que, si je luy donnois par ma vie quelque mauvais exemple, je recompenserois ce défaut par une grande sollicitude et soin que j'aurois d'elle. Vous voyez maintenant en quoy j'en suis.

AUGUSTIN.

Ayez bonne esperance : je m'en vay le trouver, et vous assure que je n'oublierois rien; et vous ferez bien cependant d'adoncir vostre ennuy pour consoler celuy de vostre pauvre fille.

## SCÈNE III

AUGUSTIN, seul.

Je ne puis entendre quel humeur, quelle fantaisie a pris le seigneur Camille si promptement d'user de telle violence, et m'esbahis comme il l'a aimée si soudain si eperduement, et, s'il faut dire ainsi, avec telle rage et furie, et comment il n'a eu plus de commandement sur soy-mesme. Je n'en ay point de couppe, et crains d'en souffrir la penitance et d'en porter la peste au four : car madame est dolante ce que femme peut estre, et plus qu'elle ne monstre; mais elle couvre tant qu'elle peut sa douleur pour ne me donner opinion qu'elle aye mal-contentement contre moy; si est-ce que la playe seignera tousjours jusques à ce que

1. Je n'en dis point mon *meul culpa*; je n'en ai point de repentir. On disoit aussi « battre sa couppe », parce qu'en récitant le *meul culpa* on se frappait la poitrine.

l'appareil y soit donné, et blasme-on commuement celuy qui en est la cause, comme je suis, encore que je n'en sois consentant. Fortune m'est bien contraire! Le plus grand plaisir que j'euz oncques en son commencement et sa fin m'a donné trop d'ennuy ce matin; j'ay eu deffiance et jalousie, et à present un extrême deplaisir. Je faisois mon conte de m'aider du seigneur Camille pour la conduite de mes amours, et c'est luy qui les met en hazard et danger evident. Il faut bien que je pense à y donner ordre, tant pour l'amour de mademoiselle Virginie, qui merite beaucoup à cause de sa vertu et beauté singulière, qu'aussi pour moy-mesme; autrement, mon affaire est en grand branle. Je m'en vois chercher le seigneur Camille.

## SCÈNE IV

LOYS, seul.

Ce pendant que mon maistre, au jardin avec madame Angélique, estoit empesché à ses pieds, je m'en suis allé voir Isabeau, ma mie. C'est bien raison, quand les maistres sont à leur plaisir, que les serviteurs se donnent du bon temps. A tel maistre tel valet. Le curé de Brou, qui traita si magnifiquement son bon évesque, donna, quand ce vint le coucher, au maistre et à tous ses domestiques chacun la sienne, et n'y eut pas mesmes jusques aux courtaux qui n'eussent en l'ecurie chacun sa cavalle, afin que tout le train fust servi de mesme à la françoise et chère entière<sup>2</sup>. Je m'y suis si bien trouvé que j'y suis demeuré trop longnement. Il est desjà party du jardin, et si n'est point à son logis. Il se pourroit bien courroucer contre moy; mais gens si contents que luy ne se courroucent pas volontiers. Je vois voir s'il est icy près, chez le seigneur Camille.

## ACTE CINQUIÈME

## SCÈNE I

MARC-AUREL, LAPIDAIRE DE NAPLES.

L'opinion que j'avois de ceste ville de Paris estoit bien grande pour en avoir ouy parler, mais

1. Type populaire, sur le compte duquel on mettoit toutes les gaillardises des prêtres. Brou est dans le pays chartrain, à vingt-cinq lieues de Paris. Le curé de Pierre-Buffière, près de Limoges, joua le même rôle dans le Limousin, comme on le voit par le chap. 32 de l'*Apologie pour Hérodote* de Henry Estienne. En Angleterre, le curé de Brou s'appelle le vicaire de Bray.

2. Bonaventure Desperrières, qui a mis en scène le curé de Brou dans quatre de ses *Nouvelles*, de la 33<sup>e</sup> à la 37<sup>e</sup>, n'a pas oublié ce bon tour. Il est conté tout au long dans la nouvelle 34<sup>e</sup> du même curé et de sa chambrière, et de sa laisserie qu'il lavoit, et comment il traita son évesque et ses chevaux, et tout son train.

la presence me l'augmente. Je suis tout estonné de la voir : sa grandeur, le peuple, le nombre des somptueux edifices, tant eglises, palais, ponts, que maisons privées; les richesses qui s'y voyent, les beautez, les commoditez. J'ay voyagé par toute l'Europe et la plus grande partie du Levant, pourtant je n'ay rien veu de si superbe et admirable. Paris est veritablement sans pair et sans second<sup>1</sup>, Paris seul se peut dire un abrégé de tout le monde. O heureux le debonnaire peuple qui y habite, et très heureux le prince victorieux qui y commande! Je suis bien loin de mon conte : je cuidois, passant par icy en m'en allant en Flandres, pouvoir vendre quelques uns de mes joyaux; mais je porte l'eau en la mer: j'en vois par les boutiques sans comparaison de plus beaux et plus riches. Je ne ferois pas icy mon profit : ce seroit autant comme qui voudroit vendre ses coquilles à ceux qui viennent de Saint-Michel<sup>2</sup>.

## SCÈNE II

L'HOSTELIER DE L'ESCU DE FRANCE, MARC-AUREL.

L'HOSTELIER.

Je ne sçai, Monsieur, si vous voudrez soupper ceans; il faudroit dire de bonne heure.

MARC-AUREL.

Et où souperois-je donc? Je ne fais guères qu'arriver ce matin, et suis un estrangier qui ne connois personne en ceste ville.

L'HOSTELIER.

Quelque estrangier que vous soyez, si y en a-il, comme je pense, de vostre nation; car il abonde icy gens de toutes les parts du monde, et les François ont parmy eux toujours des nations estranges.

MARC-AUREL.

Y auroit-il bien quelques uns de mon pays? Il est vray que marchans et voyageurs courent par tout. Les montaignes ne se rencontrent jamais, si font bien les hommes.

L'HOSTELIER.

Si je sçavois de quel pays vous parlez, je vous responderois.

MARC-AUREL.

C'est de Naples, d'où je suis.

L'HOSTELIER.

Des marchans de là, je n'en connois point pour ceste heure; mais il y a bien près d'icy un gentilhomme neapolitain qui estudie en l'Université, ou du moins qui y est envoyé pour estudier.

MARC-AUREL.

Qui estudie! Seroit-ce bien le fils du feu sei-

1. Ce sentiment d'admiration pour Paris était déjà universel, et il ne lit que grandir. Un demi-siècle après, J. du Lorens disait dans sa IX<sup>e</sup> satire :

Tout ce qu'il vous plaira, mais il n'est qu'un Paris.

2. C'est-à-dire du mont Saint-Michel, d'où les pelerins ne rapportaient que trop de coquilles.

gneur Ascanio Tortouville? Je le verrois volontiers, car à mon partement la seignore Lucrèce, sa mère, me pria bien fort de le voir, si, par fortune, je le pouvois trouver en quelque part de ce royaume. Elle ne sçait au vray s'il est en ceste ville ou en autre université. Je vous prie, menez-moy la part où il est. Quiconque ce soit, il sera bien aise d'entendre des nouvelles de par delà, et moy d'en pouvoir conter des siennes à ses parens quand je seray de retour.

L'HOSTELIER.

Je m'en vay leans dire qu'on appreste le soupper, et m'en viendray incontinent à vous pour vous mener à son logis.

MARC-AUREL.

Je vous attens icy pié coy<sup>1</sup>.

## SCÈNE III

MARC-AUREL, seul.

Il vient toujours des rencontres que l'on ne pense point. C'est grand cas de la nature des hommes, qui sont si curieux de voir choses estranges et lointaines de leur païs.

## SCÈNE IV

L'HOSTELIER, MARC-AUREL.

L'HOSTELIER.

Allons donc, Monsieur, quand il vous plaira. J'ay mis ordre à tout.

MARC-AUREL.

Allons, je vous prie.

L'HOSTELIER.

Voilà, Monsieur, les collèges, où il y a un nombre infini d'escolliers et docteurs de toutes les nations du monde.

MARC-AUREL.

Toutes ces grandes maisons, sont-ce collèges<sup>2</sup>?

L'HOSTELIER.

Ouy.

MARC-AUREL.

C'est une chose merveilleuse. En toute l'Italie il n'en y a pas tant. Il ne faut s'esbayr's'il en sort tant de doctes et admirables personnages.

L'HOSTELIER.

Encores ne voyez-vous pas tous les collèges, et si ils sont garnis, à ce qu'on dit, d'un bon nombre des plus doctes et célèbres hommes du monde. Voyez le collège des Lombards; là-haut est sa chambre. Je le vay appeler par la fenestre.

1. En repos, sans bouger, du latin *quietus*, tranquille, d'où l'on avait fait d'abord le mot *quié* dans le même sens. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'expression « rester coi » vient de là.

2. Dans quelques rues du quartier Latin, notamment la rue de la Harpe, la plupart des principales maisons etaient en effet des collèges.

## SCÈNE V

L'HOTELIER, MARC-AUREL, CAMILLE,  
AUGUSTIN.

L'HOTELIER.  
Estes-vous là, seigneur Camille ?

CAMILLE.  
Qui est-ce qui me demande ?

L'HOTELIER.  
Voicy un marchand de vostre país qui veut parler à vous, seigneur Camille.

CAMILLE.  
Il ressemble à Marc-Aurel, le lapidaire.

MARC-AUREL.  
Je le puis bien ressembler, car je suis luy-mesme. Mais ne seriez-vous point le fils du feu seigneur Ascaigne Tortouvelle ? Vous luy retirez (!) fort.

CAMILLE.  
Je l'ay tousjours tenu pour mon père.

MARC-AUREL.  
Pardonnez-moy si je ne vous ay cogneu soudainement. Depuis que ne vous vey, vous estes bien changé : vous n'estiez qu'un enfant.

CAMILLE.  
Vous me semblez tousjours en un mesme estat, qui m'a gardé de vous mesconnoistre. Mais comment se porte la seignore Lucrece, ma mère ?

MARC-AUREL.

Très bien, Dieu mercy ! et vostre beau-père, et toute vostre maison, et vous aussi, comme je voy, de quoy je suis bien aise. Vostre mère me commanda vous dire, si je vous trouvois, que vous luy escrivissez de vos nouvelles : car, combien qu'elle vous ait tousjours escrit et fait tenir lettres de change, elle n'a point eu responce de vous, et il y a long-temps qu'elle n'en a seen, et ne sçait en quelle université vous estes à present.

CAMILLE.

Elle en saura bien tost : j'ay envoyé pardelà mon precepteur, maistre Hippolite, pour quelques mien-nes affaires.

L'HOTELIER.

Vous n'avez plus affaire de moy ? Je m'en puis bien aller en ma maison ?

MARC-AUREL.

Adieu, mon hoste, je vous remercie de vostre peine.

CAMILLE.

Or, dictes-moy comment les choses vont à Naples.

MARC-AUREL.

Tout se porte bien ; les troubles sont apaisez, et vit-on en bonne paix et tranquillité, qui est un grand bien pour nous tous ; et s'il y a quelques

autres icy de nostre pays, vous ferez bien de leur faire entendre.

CAMILLE.

J'en connois bien peu, car je hante en peu de lieux ; il y a bien icy auprès d'une dame neapolitaine de qui le mary est mort il y a un an environ en ceste ville.

MARC-AUREL.

Qu'y estoit-il venu faire ?

CAMILLE.

A ce que j'entends, ils partirent de Naples pour les seditions que vous dictes estre apaisees. Voicy cest homme de bien qui les a cogneuz.

MARC-AUREL.

Qui pourroient-ils estre ? Quel homme estoit-il ?

CAMILLE.

Je ne le viz jamais. Voicy qui le vous dira.

AUGUSTIN.

Il estoit grand et de belle taille.

MARC-AUREL.

De quelle couleur ?

AUGUSTIN.

Brun, have et sec, la barbe longue, et si estoit un peu chauve.

MARC-AUREL.

Quel aage monstrois-il ?

AUGUSTIN.

Environ quarante ans et plus.

MARC-AUREL.

Je me doute presque qui c'est. Quelle compaignie avoit-il ?

AUGUSTIN.

Sa femme, une fille, deux servantes, un serviteur, lequel s'en retourna en son país après la mort de son maistre.

MARC-AUREL.

C'est cestuy-là mesme que je pense. Mais dictes-moy encores, s'il vous plaist, en quel temps partirent-ils ?

AUGUSTIN.

A ce qu'ils disoient, il y eut à ce mois de juin plus d'un an.

MARC-AUREL.

Je n'en doute plus, c'estoit le feu seigneur Alfonso de Grifano ; je fuz bien adverty de son parlement, combien qu'il fust secret.

AUGUSTIN.

C'est son nom, vrayement.

MARC-AUREL.

C'est luy-mesme. O ! le pauvre seigneur ! Est-il mort ? Il estoit mal fortuné. On l'estimoit des plus coupables de la sedition ; si est-ce que depuis son parlement on n'a fait nul mal à ses parens. Et sa fille, est-elle en vie ?

AUGUSTIN.

Elle est icy.

1 Ressembler, de l'italien *ritrato*, portrait.

MARC-AUREL.

S'est-elle bien sauvée en un si long voyage? Mon Dieu! que l'ay veue jolie! Si elle n'est changée depuis que je ne la vy, elle ressemble du tout à sa mère.

AUGUSTIN.

Non fait, pas trop.

CAMILLE.

Non pas, à mon advis.

MARC-AUREL.

Si vous eussiez eogneu feue la seignore Cassandre, sa mère, vous n'y eussiez trouvé nulle différence que de l'aage et de la grandeur.

AUGUSTIN.

Ce n'est pas donc ceste fille de quoy nous parlons, car sa mère se nomme Angelique.

MARC-AUREL.

Je ne me trompe point. Dicter-moy, n'a-elle pas un petit sein en la joue gauche?

AUGUSTIN.

Ouy, qui ne luy siet pas mal.

MARC-AUREL.

C'est ceste-là, n'en doutez plus; je vous conteray le tout. La defuncte seignore Cassandre de Bonassi estoit femme du sieur Alfonse de Grifano, une des plus estimées dames de Naples, et trepassa il y a quatre ans, laissant de luy une fille unique qui en pouvoit avoir dix environ.

CAMILLE.

Comment s'appeloit-elle?

MARC-AUREL.

Virginie.

AUGUSTIN.

C'est elle, il est tout certain.

CAMILLE.

Vrayement?

AUGUSTIN.

Bien fait tout pour le mieux, seigneur Camille.

CAMILLE.

Il se remaria donc après?

MARC-AUREL.

Non tit.

CAMILLE.

Comment! sa femme qu'il amena de Naples est encores icy!

MARC-AUREL.

Vous vous abusez; je connois bien celle que vous dictez qui se nomme madame Angelique: c'est s'amie qu'il avoit longuement aymée; elle luy a esté toujours fidèle et l'a suivy partout, de quoy elle est bien estimée de pardela de tous ceux qui la connoissent.

CAMILLE.

Vous nous comptez de grandes merveilles de costé fille.

MARC-AUREL.

La pauvrete a faict une grand' perte d'un tel

père, car s'il eust vescu il eust pu, avec le temps, recouvrer ses biens, par le moyen de son bon sens, de ses vertuz et de ses amis; mais ils sont maintenant en si bonnes mains que ceste orpheline ne les cuidera jamais r'avoïr.

CAMILLE.

En quelles mains sont-ils?

MARC-AUREL.

Ils ont esté donnez à un gentil-homme calabrois que le vis-roy aime fort. On le nomme le seigneur Lelio de Cambua.

CAMILLE.

Vous voulez dire de Cadua.

MARC-AUREL.

Ouy, de Cadua.

CAMILLE.

Qu'est-ce que vous me dictez? C'est mon oncle, frère de ma grand'mère!

MARC-AUREL.

Vostre oncle? Je ne le connoissois point pour tel.

CAMILLE.

Ce l'est pour vray, et si suis son plus proche heritier, habile à luy succeder. Il n'a point d'enfans, et m'aime fort. Je m'esbahis que je n'en avois rien seu.

MARC-AUREL.

Cecy advint un peu auparavant que je partisse. Je croy que depuis n'en est venu personne que moy et un autre, avec lequel je suis venu de compagnie et l'ay laissé à l'hostellerie, qui vient querir un gentil-homme espagnol demourant en ceste ville depuis quelque temps.

AUGUSTIN.

Seroit-ce point le nostre? Si ce l'estoit il viendroit bien à point nommé. Connoissez-vous ce gentil-homme espagnol?

MARC-AUREL.

Je ne le vis oneques. Mais il est temps que je me retire au logis, car depuis Lyon j'ay toujours fait de fort grandes traites. Demain je partiray pour m'en aller en Flandres, à Anvers et Bruxelles, exploiter ma marchandise. Advisez, seigneur Camille, si je vous puis faire quelque service.

CAMILLE.

Je vous remercie de vos offres et de vos bonnes nouvelles. Ne vous seroit-ce point de peine de venir faire un tour chez madame Angelique avec nous? Aussi bien n'est-il pas tems de soupper, et vous serez peut-estre bien content de la voir, car en país estrange, c'est grand plaisir de trouver des connoissances de sa nation.

MARC-AUREL.

J'y iray volontiers, seigneur Camille, et me fusse convié moy-mesme d'y aller en vostre compagnie si je n'eusse craint de vous ennuyer; mais, ne pensant guères demeurer, j'ay laissé à faire quelque chose à mon logis icy près, qui m'y fera

aller pour un peu, et retourneray incontinent, s'il vous plaist de m'attendre.

CAMILLE.

Revenez donc tost, et vous nous trouverez icy de pié coy.

## SCÈNE VI

LES SEIGNEURS AUGUSTIN ET CAMILLE.

AUGUSTIN.

O seigneur Camille ! quelles nouvelles voicy ! Il semble que Dieu nous les ait envoyées. Tous nos doutes sont éclaircis ; il n'y a plus nulle difficulté ny empeschement à nostre affaire. Il ne reste plus nul scrupule, et mesmement celuy de la mère et de la noblesse, que tant vous craigniez, est du tout osté !

CAMILLE.

O seigneur Augustin, mon amy ! il faut que je vous die que je me treuve hors d'une grande perplexité, car j'estois si fort combatu de l'amour, du desir, de la honte et de la crainte, que je ne scaivois où me ranger. D'un costé, l'amour et mon devoir m'incitoient à l'espouser ; de l'autre, la honte m'en retiroit, à cause de la vie desbordée de celle que j'estimoy veufve et sa mère. On dit qu'aux mères ressemblent les filles le plus souvent : De bon comptant<sup>1</sup> la vigne plante, de bonne mère prends la fille. Des talons cours sont fort à craindre, et, qui plus est, le respect de mes parens me servoit d'une forte bride. Je suis maintenant assuré qu'ils ne me pourront blâmer, puis qu'elle est de si bon lieu, de Grifano et de Bonassy, qui sont des plus honorables et anciennes maisons du pays. O que j'ay mon esprit en repos et mon cœur satisfait !

AUGUSTIN.

Et moy, qui ay eu si grand peur de perdre par vostre faute le bien que j'avois aujourd'huy acquis, devoy-je pas estre bien fâché ? Que nous sommes donc heureux si nous le pouvons connoistre !

CAMILLE.

Et pour le comble de l'honneur, mademoiselle Virginie pourra un jour rentrer en ses biens, terres et seigneuries.

AUGUSTIN.

Ouy, puis que vous en serez heritier : car ce ne sera plus qu'un de vous deux ; et si vostre oncle sera peut-estre bien content de les vous rendre sans attendre sa succession.

CAMILLE.

Que j'avois grand peine à me garder de monstret à Marc-Aurel l'aise que je sentoix quand il me contoit ces nouvelles ! Si ne me garderay-je plus de luy : la pierre est jettée, la chose est résolue.

1. *Cépage*. « L'air, la terre et le *complant*, dit O. de Serres, sont le fondement du vignoble. »

AUGUSTIN.

Je craignois bien plus qu'il ne me dist chose que je ne voulusse point ouyr, et m'eslahis, seigneur Camille, de la fâinte dont elle a usé si longnement de se dire sa mère.

CAMILLE.

C'estoit pour vivre avec le seigneur Alfonso plus surement en pays estrange et plus honnestement ; et, après sa mort, elle a continué pour estre plus estimée de ceux qui l'aymeroyent, et pour mieux pourvoir à l'honnesteté de mademoiselle Virginie.

AUGUSTIN.

Je ne l'en estime ny ne l'en ayme de rien moins. Elle a monstré en cela son bon sens et sa bonne nature, d'avoir esté si fidèle à son amy en la vie, et après envers sa fille mademoiselle Virginie, comme vous pouvez voir par le dueil qu'elle en a fait ce jourd'huy, ainsi que je vous ay compté. Sa deliberation a tousjours esté de la remener à Naples, et la rendre saine et sauve à ses parens et amis.

CAMILLE.

Certainement, elle merite d'estre bien aymée... Marc-Aurel demeure beaucoup : j'ay la puce à l'oreille.

AUGUSTIN.

Il ne tardera plus guères. O ! que madame Angélique sera bien mariée de nous voir arriver tous deux chez elle à si bonnes enseignes ! Quel soudain changement de bien en mal et de mal en grand bien !

CAMILLE.

Il vaut mieux que nous allions devant pour nous resjouir avec elle. Nous laissons trop longnement en peine mademoiselle Virginie, l'unique maistrresse de mon cœur. Je meurs quand je ne la vois. Loys attendra l'orfèvre icy pour le conduire.

AUGUSTIN.

C'est bien dit, allons. Mais toy, Loys, demeure.

## SCÈNE VII

LOYS, seul.

J'eusse bien voulu voir le commencement de leur joye ! Combien que je n'y seray qu'assez à temps : elle ne sera pas si tost finie. Si me tarde beaucoup. Que peut-il tant faire ? J'eusse vendu, depuis le tems qu'il est party, toutes les bagues, pierres et meules de moulin qui soyent à Naples. Se seroit-il point esgaré ? Ceste ville est dangereuse pour les nouveaux venus. Sur tout il se faut donner de garde de la bourse : il n'y a point de lieu où les coupeurs de pendans<sup>1</sup>, les matois<sup>2</sup> et les tire-laîne<sup>3</sup> ayent tant d'impunité et de vogue qu'à Pa-

1. La bourse, ou escarcelle, qui pendait à la ceinture.

2. Ce mot était alors synonyme de voler : « agile et subtil à la main, dit Brantôme, comme un *matois* à couper une bourse. »

3. Nous avons déjà vu que les *tire-laînes* étaient les voleurs de manteau.

ris. Il vaut mieux, à toutes aventures, que j'aille à son logis.

## SCÈNE VIII

LOYS, MARC-AUREL ET BETA.

LOYS.

Vous m'avez osté hors de peine, Marc-Aurel; je m'en allois vers vous.

MARC-AUREL.

Où sont-ils?

LOYS.

Il y a long-temps qu'ils sont là. La patience leur échappe. Ils m'ont laissé icy pour vous y meuer. Vous y verrez merveilles.

MARC-AUREL.

Allons donc.

LOYS.

Vous verrez une honeste femme. Je croy que vous ne vous y fâcherez point.

MARC-AUREL.

Il y a long-temps que je la connois.

LOYS.

Je le sçay bien, je vous l'ay tantost ouy dire; mais vous ne la trouvez point empirée. Voylà sa porte : je vous vais monstrer le chemin. (*A Beta.*) Où vas-tu?

BETA.

Va leans seulement ; tu seras le bien venu. J'ay haste. Si je treuve mon Espagnol, je parleray bien à ses bestes.

## SCÈNE IX

GASTER, *seul.*

Ces choses ne me plaisent point un seul brin. J'ay ouy la feste qu'on faict leans, qui n'est guère à nostre avantage, et si ay veu entrer des gens bien contens, et sortir Corneille, qui m'a diét que nous nous pouvions bien retirer ailleurs et chercher autre party, et m'a coûté tout ce qui en a esté. J'en sçay tout le court et le long, de fil en eguille; j'ay recogneu ceux qui sont entrez les premiers : ce sont ceux de la querelle d'aujourd'uy. Certainement il n'est finesses que de femmes, et ne s'en sauroit-on garder. Ce n'est sans cause que l'on dit que une bonne mule, une bonne chèvre et une bonne femme sont trois bonnes bestes... Je m'en raporte aux jaloux dedans le Romant de la Rose. Fiez-vous-y, et puis y attachez vostre asne, mesmement au ratelier de ces Italiennes. Ces louves choisissent le plus laid, et, depuis qu'elles ont une fois passé devant l'huis du paticier et beu leurs hontes, elles franchissent le saut, faisant du tout banqueroute à leur honneur, et aimeroient mieux n'avoir qu'un oeil que se contenter d'un seul amy. Si ces hommes de delà les monts sont fort experimentez au fait de la banque, leurs femmes

n'aiment pas moins le change. Je ne sçay comment aborder le sieur Dieghos pour luy conter ces nouvelles, et si je crains qu'il se refroidisse et que ma poudre s'evante, et ma pratique en diminue : si forgeray-je quelque expedient, car ou je luy dresseray nouveau party, ou je rabilleray ce qui est gasté, et le feray aller à plusieurs pour le divertir d'une seule. Par ce moyen, je l'entretendray en haleine. Hé ! je croy que le voilà.

## SCÈNE X

DOM DIEGHOS, GASTER, ET LOUPPES,

MESSAGER.

DIEGHOS.

Ha ! la traitresse ! la fauce liee ! elle m'en a bien donné ! Sont-ce les excuses, sont-ce les lettres qu'elle escrivoit ? sont-ce les caresses qu'elle m'a faictes ce jourd'uy ? est-ce la douceur dont elle m'a embrassé au departir ? Je voudrois ne l'avoir jamais veue.

GASTER.

C'est luy. Je croy qu'il a tout seeu ; il est bien fâché, et non sans cause.

DIEGHOS.

Tu es donc là, Gaster ? O ! comme tout va à rebours ! Ceste vieille sorcière Beta, que j'ay trouvée à la mal heure, me vient de faire une belle harangue !

GASTER.

Je n'en sçay que trop, Monseigneur. Je ne me hastois de vous porter une mauvaise nouvelle.

DIEGHOS.

J'ay trop veu et trop ouy. Allez vous fier en femmes.

GASTER.

Vous trouverez, Monsieur, que ces jeunes gens l'ont trompée et affrontée.

DIEGHOS.

*Voto á Dios !* ils s'en repentiront.

GASTER.

Vous en avez bien le moyen.

DIEGHOS.

Je leur couperay bras et jambes.

GASTER.

Vous ferez bien.

DIEGHOS.

Je fracasseray tout.

GASTER.

Je le vous conseille.

DIEGHOS.

Je tailleray tout en pièces.

GASTER.

Il n'y a ny roy ny roe qui vous en sache engarder.

1. Femelle d'un chien de chasse. On connaît la fable de La Fontaine : *la Lice et sa Compagne.*

DIEGHOS.  
Je luy osteray tout ce que je luy ay donné.

GASTER.  
C'est la raison.

DIEGHOS.  
A moy ! Se preignent-ils à moi ? Il leur vaudroit mieux...

GASTER.  
Estre cent pieds souz terre, si vous l'entrepreniez.

DIEGHOS.  
Et me dire, de la part d'Angelique, que je n'y retourne plus ; qu'il n'y a plus de lieu pour moy ; que j'en peux bien torcher ma bouche ; que ce n'est plus pour moy, dorénavant, que le four chauffe. J'auray donc batu les buissons, et un autre me viendra arracher d'entre les mains les oisillons <sup>1</sup> !

GASTER.  
C'est trop grand outrage. Mais qui est cestuy-là qui vient avec sa cappe de Bearn ?

LOUPPES.  
C'est grand peine d'estre en ces grandes villes : on n'y peut trouver ceux que l'on cherche. Il y a plus de huit heures que j'y suis errant, et n'y voy personne qui me die nouvelles de celui que je demande. J'ay prié l'orfèvre Marc-Aurel de s'en enquerir, et ne sçay qu'il est devenu. Chacun entend à son propre fait, ne se souciant d'autrui.

DIEGHOS.  
Qui est cestuy-là ? Il me semble estre Espagnol.

LOUPPES.  
Il me semble que tous ceux que je voy doivent estre dom Dieghos. O ! si ce pouvoit estre cestuy-cy ! C'est luy-mesme. O Monseigneur ! loué soit Dieu que je vous ay trouvé ! Le seigneur dom Jean, vostre père, m'envoye expressément devers vous. Voilà ses lettres, où il y a une lettre de banque.

DIEGHOS.  
Tu sois le bien venu, Louppes, mon amy. (*Ici se fait lecture des lettres missives.*) Ce sont lettres de creance sur toy. By-moi que c'est.

LOUPPES.  
Le seigneur dom Jean vous mande qu'il a obtenu vostre grace.

DIEGHOS.  
Cela est bon.

LOUPPES.  
Il a fait à vos parties civiles...

DIEGHOS.  
Encore meilleur.

LOUPPES.  
Et vous mande que vous en venez incontinent.

DIEGHOS.  
Et pourquoy ?

LOUPPES.  
Il a conclu le mariage de vous avec la seignore Flaminie Passavent.

DIEGHOS.  
Que me dis-tu ?

LOUPPES.  
Il est ainsi.

DIEGHOS.  
Flaminie Passavent ? ceste belle damoiselle, ma maïstresse ? celle que j'ay si long-temps aymée, qui seule me faisoit regretter le pays ? O ! qui est au monde plus heureux que moi ! Mais, Louppes, est-il du tout arresté ?

LOUPPES.  
Ils n'attendent plus que vous.

DIEGHOS.  
Mon amy, embrasse-moy ; et toy aussi, Gaster.

GASTER.  
O Monseigneur ! je sçavois bien que les bonne fortunes ne pouvoient fuir un tel cavalier d'importance que vous. Il vous faudroit le cheval de Paolet <sup>1</sup>.

DIEGHOS.  
Que n'ay-je des aësles pour y voler ? le Pegase de Bellerophon ou l'hipogrife d'Astolfe pour m'y porter ! Une heure me semble un siècle.

GASTER.  
N'est-ce pas ceste-là de qui je vous ay si souvent ouy parler, qui est de si bonne maison, si riche et si belle ?

DIEGHOS.  
Ouy, ouy.

GASTER.  
C'est donc bien autre chose qu'Angelique ?

DIEGHOS.  
O ! je suis soul de ces beautez vulgaires et ordinaires ! je ne daignerois plus penser à choses si basses. Et si faut que je te die qu'elle ne se sçanroit garder de m'aimer, et suis sènr que ce qu'elle en a fait, c'a esté par force, pour marier mada-moiselle Virginie.

GASTER.  
Je le trouverois autrement bien estrange et de dure digestion.

DIEGHOS.  
Aussi ne la sçanrois-je hair ; elle m'a trop doucement traité. Quant aux autres, je leur pardonne mou mallant : chaenn est tenu de pourehasser sa fortune.

GASTER.  
La verrez-vous point avant partir ? Je croy, quoy qu'il y ait, qu'elle vous feroit bonne chère.

1. C'est l'ancien proverbe : Tel bat les buissons, qui n'a pas les oisillons, » tel prend la peine, qui n'a pas le profit. Le duc de Bedford, l'ayant donné pour seule réponse au duc de Bourgogne, qui s'engageoit, pour les Anglais, à garder Orléans, le faëla gravement, et fut cause que la ville ne fut pas occupée, et put être sauvée plus facilement par Jeanne d'Arc.

1. Souvenir du roman de *Valentin et Orson*, où Paolet monte un cheval de bois qui en un moment le transporte à mille lieues de distance.

DIEGHOS.

J'y irois volontiers, n'estoit que, comme tu vois, j'ay trop d'affaires. Mais toy, va-t'y en leur baiser les mains de ma part, et les fay participantes de mes bonnes nouvelles. De moy, je m'en vay donner ordre à mon partement, qui sera, Dieu aidant, pour demain de grand matin. Ayant faict la commission, tu t'en reviendras soupper avec moy, et, en passant, tu diras à la poste que l'on me tienne de grand matin mes chevaux tous prêts. Louppes sera des miens.

GASTER.

Vous serez en tout et par tout obey. Monseigneur, je vous prie que, s'il y a dans voz coffres et parmy vostre bagage quelques habillemens qui vous chargent ou ne vous servent de rien, je vous les garderay. Il est bien fol qui s'oublie !

DIEGHOS.

Je t'en mettray à mesme et te feray assez d'autres biens. Va donc tost.

LOUPPES.

Allons donner ordre à nos affaires.

DIEGHOS.

Je m'en vay avant toute œuvre prendre congé de Leurs Majestés.

## SCÈNE XI

GASTER, seul.

Puisque mon Espagnol s'en va, je pers en luy une de mes meilleures vaches à lait. Je le sçavois dextrement manier et le pincer sans rire ; je sçavois bien manger la poule sans faire crier le coq. Au fort, il est vray que les derniers venus demeurent toujours les maîtres. Je m'en vay chez madame Angelique luy faire sçavoir des nouvelles de son amy, qui s'en va bien à propos pour la laisser se soulver des embrassemens de ce mignon aux jaunes cheveux, en la bonne grace duquel je tascheray de m'insinuer, ensemble de ce gentil-homme qui s'est rendu nouveau serviteur de mademoiselle Virginie ; et par ainsi, pour un perdu, deux recouvrez. Ce sont pigeons : les uns s'en vont, les autres viennent. Ainsi va le monde ; il faut prendre le temps comme il vient. Mais voicy Beta quasi hors d'haleine ; il faut que je la suive : elle sent le rost.

## SCÈNE XII

BETA, GASTER.

BETA.

Je n'ay fait qu'aller et venir. Me voylà de retour, en ayant fait de poinet en poinet tout ce qui m'avoit esté commande. J'ay parlé à l'Espagnol, auquel j'ay donné son congé par escrit ; j'ay mis bon ordre à ce qu'il faut pour la magnificence du festin qui se fera chez nous à ce soir. Les violons

sont desjà là ; ceux que l'on a voulu inviter prennent eu haste leur belle robe à manger rost, et sur tout les notaires me suyvent pour passer le contract d'entre le seigneur Camille et mademoiselle Virginie, nagüères la plus desolée, et ores la plus belle et mieux fortunée damoiselle de toutes les Itales ; et croy que les solennitez de sainte Eglise ne tarderont guères à estre faictes à Saint-Sulpice. Le seigneur Camille faict son compte, si tost que maistre Ilpolite, son precepteur, sera de retour de Naples, de s'y en aller, et d'y emmener sa bienaymée espouse, accompagnée de Corneille, ma compaigne. De ma part, *chi ben esta, non si muove*. Je me delibere, puis que je me trouve bien à Paris, de demeurer au service de madame Angelique, qui a promis au seigneur Augustin, son amy, de n'en bouger pour l'amour de luy. Aussi bien ce pot aux roses est decouvert.

GASTER.

Nous irons donc ensemble chez vous, ma grand'amie ; j'ay un mot à dire à vostre maistresse.

BETA.

Je m'esbaly grandement de vous, maistre Gaster, qui estes si indiscret de nous venir porter parole de la part de cest elefant, qui n'a plus que voir en nostre maison. Le seigneur Augustin en est et sera seul seigneur et maistre. J'ay haste, passez viste chemin, qu'on ne vous donne du rost de Billy : les lardons en sont de bois.

GASTER.

Ne vous fachez point, mon petit cœur gauche ; je vay donner advis à vostre maistresse comme le seigneur Dieghos est rappelé de son ban, et partira demain en poste pour s'en aller à Naples, s'il luy plaist y escrire.

BETA.

Est-il vray ?

GASTER.

J'en ay ven le messenger.

BETA.

Ces nouvelles ne leur desplairont pas ; elle et le seigneur Augustin seront bien aises de ceste belle deffaicte.

GASTER.

J'ay aussi quelque chose à dire au seigneur Augustin.

BETA.

Marchez donc comme moy ; allons en parlant et parlous en allant. Nous ne perdrons rien à nostre feste ; nous aurons plus de gens que nous ne pensions : vous y mangerez seul pour quarante à cinquante.

GASTER.

Non, non, mon amoureuse ; je vous y serviray de maistre d'hostel assis à la table, et de valet de

1. C'est-à-dire des coups d'un rotin pris auprès de la tour de Billy, sur le quai de l'Arseuil, où se trouvaient alors, aussi bien qu'à l'île Louviers, sa voisine, des chantiers de bois.



chambre au liet. Je suis asouxy de bien faire : vous ne conneustes onc tel officier que moy.

BETA.

Quel ord fessier ! vous vallez mieux à desservir qu'à servir ; je devrois faire rotir un bœuf pour vous seul.

GASTER.

Messieurs, si quelqu'un de vous rencontre mon Espagnol, qu'il y voïse tenir ma place, si bon lui semble ; pour meshuy, j'ayme mieux aller soupper a la françoise. J'iray le trouver de grand matin, de peur des mouches, pour corbiner <sup>1</sup> quelque

vieil habit rapetassé, me doutant qu'il n'oubliera rien, fors que à dire adieu à son hoste. Au reste, je ne pense pas qu'il y ait personne de vous qui, pour accompagner Dieghos, vueille aller gagner le mal de Naples ; il y fait trop chaud : on le cherche quelquefois bien loin que l'on le trouve à son huis. Mon nez, tel que vous le voyez, sçait bien à quoy s'en tenir : qui bien fera bien trouvera. C'est belle chose que de bien faire. Bonnes gens, gardez-vous-en. Mais qui voudra mander quelque chose à Naples, qu'il se haste de faire sa depesche tout le soir, tandis que nous autres beurons du meilleur, de peur qu'il empire ; et adieu. Demenez les mains, et moy les dents.

1. Attraper au vol, comme fait un corbeau.

FIN DES NEAPOLITAINES.

## NOTICE SUR FRANÇOIS PERRIN

Celui-ci est encore un prêtre, un chanoine, comme Pierre de Larivey, mais plus grave, et s'étant engagé beaucoup moins que lui dans l'impénitence des comédies. Il n'en fit qu'une seule, celle que nous donnons ici, et par simple passe-temps encore, sans y attacher le moindre prix.

C'est d'un de ses amis, maître Odet de Montagu, qu'il en avait reçu le sujet, avec prière de lui donner forme de pièce ; il s'exécuta, puis, la comédie faite, n'y pensa plus. Il fallut qu'assez longtemps après un autre ami, maître Jacques Arthault, la lui redemandât avec vives instances, pour qu'il prit la peine de la chercher « parny un grand fatras de vieux papiers qui ne servoient que d'encombre en son estude. » L'ayant trouvée, il la lui abandonna, pour qu'il en fit ce qu'il voulut.

C'est ainsi, et sans nul doute par les soins de ce maître Arthault, qu'elle fut envoyée au libraire de Paris Guillaume Chaudière, et publiée en 1589.

Maître Arthault et maître Odet de Montagu avaiēt tous deux de hauts emplois dans la ville d'Autun, où notre François Perrin était né, et s'était peu à peu poussé jusqu'à la dignité de chanoine et de syndic de la cathédrale. L'un, Jacques Arthault, n'était pas moins que lieutenant particulier aux bailliages d'Autun et de Montrejeus ; et l'autre, Montagu, lieutenant en la Chancellerie et vicg d'Autun.

Ils semblent avoir formé, avec Perrin et plusieurs autres, une sorte de société d'étude, dont leur compatriote, Pierre Jeannin, qui, fils d'artisan, monta de la tannerie de son père jusqu'à la charge de président et à la dignité de ministre d'Henri IV, parait avoir été l'inspirateur et le patron. Les lettres et la morale y avaiēt grande part aux entretiens, si l'on en juge par quelques-unes des œuvres de Perrin qui durent y trouver leur germe : *Histoire tragique de Sennachérib, roi des Assyriens*, poème en huit chants, qui eut l'honneur d'être imprimé, sur la fin de la vie de l'auteur, en 1599, chez le célèbre libraire Abel l'Angelier ; le *Pourtraict de la vie humaine, où naïvement est depeinte la corruption, la misère et le bien souverain de l'homme en trois centuries de sonnets...* petit in-8°, qui, en quatorze ans, eut deux éditions, chez Guillaume Chaudière : l'une en 1574, l'autre, avec une simple modification de titre, en 1588 ; *Cent et quatre quatrains contenant plusieurs belles sentences, et enseignemens extraits des livres anciens et approuvez, lesdites quatrains divisés en quatre quartiers*, livre singulier, publié à Lyon, en 1587, dans lequel l'humour naïf se mêle à la morale et l'égayé.

Comme il était naturel dans une ville telle qu'Autun, dont la renommée avait été si grande du temps des Romains, qui l'appelaient leur Athènes des Gaules à cause de ses écoles et de ses monuments, la société littéraire des amis du président Jeannin s'y occupait aussi beaucoup de la langue latine et des études d'antiquité. En cela encore, François Perrin apporta sa belle part.

Il traduisit du latin, en vers, tout un poème de Lazare Thomas : *Imploration de la paix au Roy* ; et, pour les antiquités et ruines de sa ville, il écrivit deux livres. Il aimait à y revenir. Dans son *Pourtraict de la vie humaine*, il ne l'avait pas oublié.

Parmi les « cités mémorables » dont il y parlait vers la fin, la belle place avait été pour Autun, « jadis la plus superbe des Gaules, exemple évident de l'inévitable mutation des choses. » Plus tard il écrivit dans le même sentiment : *Regrets sur les ruines de la Cité d'Autun* ; puis, non plus en poète que se lamente, mais en savant qui retrouve et reconstruit, il composa son livre : *Véritables Recherches de l'antiquité de la Cité d'Autun*. Il resta malheureusement inédit, ainsi que celui des *Regrets*, et se perdit faute d'être publié. Etienne Ladonne, qui l'avait lu, et dont les mêmes études étaient l'occupation, regretta fort qu'il n'eût pas paru. Il émit l'espérance, dans ses *Antiquités*, que le président Jeannin en ferait la dépense, mais il n'en fut rien. Ministre à Paris, le président ne s'occupait plus guère d'Autun et de ses amis. Le manuscrit passa chez Arthault, où le vit le P. Vignier, puis il s'égarā. Edme Thomas, dans son *Histoire d'Autun*, dit qu'il n'a jamais pu le recouvrer.

Perrin avait du reste assez peu souci de ce qu'il écrivait. On l'a vu par sa pièce des *Escoliers*, imprimée presque malgré lui ; on le voit encore par ce manuscrit perdu.

Un autre, celui d'une tragédie de *Jephthé*, n'eut pas meilleure fortune. Cette pièce biblique pouvait cependant n'être pas désavouée par un chanoine et, ne fût-ce qu'en raison du sujet, méritait qu'il la fit paraître. Il ne prit cette peine que pour une autre, d'inspiration pareille, *Sichem ravisseur*, qu'il tira du xxxiv<sup>e</sup> chapitre de la Genèse. Elle fut publiée chez Chaudière, en 1589, puis il l'oublia, comme ses *Escoliers*, imprimés la même année. Ses amis y pensèrent à sa place. Ils en prirent plus de soin après sa mort, que lui pendant sa vie. A peine était-il mort, le 9 janvier 1606, qu'ils le faisaient se survivre dans une réimpression de sa tragédie de *Sichem*, qui fut donnée quelques mois après, par Raphaël Du Petit-Val, à Rouen. Les *Escoliers* eurent aussi leur seconde édition, mais on ne sait trop à quelle date. L'exemplaire de la Bibliothèque de l' Arsenal, le seul qu'on connaisse, n'en porte pas. Quant à l'édition de 1589, rien n'en subsiste qu'une copie, conservée aux manuscrits de la Bibliothèque de la rue de Richelieu dans un des portefeuilles de M. de Solenne. C'est par cette copie que M. Emile Chasles connut la pièce, et put en parler dans sa Thèse : *la Comédie en France, au xvi<sup>e</sup> siècle*. L'exemplaire de l' Arsenal lui ayant échappé, il la croyait inédite.

Nous avons consulté l'imprimé et le manuscrit, qui se corrigent et se complètent.

C'est en effet dans la copie seulement que nous avons trouvé la dédicace qu'on va lire.





### LES ESCOLIERS

FINET

L'enten bien ou cela veut tendre  
Elle veut trop faire chercher  
Un plaisir qui couste bien cher  
Où s'ay des filles les pensees

*1844*

# LES ESCOLIERS.

TRAGÉDIE

DE M. DE LA ROCHELLE.

PAR M. DE LA ROCHELLE.

Paris chez la Citoyenne Lesclapart, Libraire, Palais National, ci-devant des Beaux-Arts, sous le Vestibule, ci-devant de l'Opéra, au Salon de la Sculpture, ci-devant de l'Académie de Peinture, ci-devant de l'Opéra, ci-devant de l'Académie de Musique, ci-devant de l'Opéra, ci-devant de l'Académie de Musique.

Paris chez la Citoyenne Lesclapart, Libraire, Palais National, ci-devant des Beaux-Arts, sous le Vestibule, ci-devant de l'Opéra, ci-devant de l'Académie de Peinture, ci-devant de l'Opéra, ci-devant de l'Académie de Musique.

### PROLOGUE.

SCÈNE I.  
LE PRINCIPAL, LE PRÉFET, LE VICE-PRÉFET, LE COMMISSAIRE.

LE PRINCIPAL. — Vous êtes ici, Monsieur le Préfet ?

LE PRÉFET. — Oui, Monsieur.

LE PRINCIPAL. — Pour parler avec vous de nos affaires ?

LE PRÉFET. — Certainement.

LE PRINCIPAL. — Vous savez que nous sommes dans une situation très délicate ?

LE PRÉFET. — Je le vois bien.

LE PRINCIPAL. — Et que nous avons besoin de votre secours ?

LE PRÉFET. — Combien ?

LE PRINCIPAL. — À peu près tout ce que vous voudrez.

LE PRÉFET. — Mais vous n'avez rien d'autre à proposer ?

LE PRINCIPAL. — Non, Monsieur le Préfet, rien.

LE PRÉFET. — Alors, c'est tout fini ?

LE PRINCIPAL. — Oui, Monsieur le Préfet, c'est tout fini.

### ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE PRÉFET, LE VICE-PRÉFET.



# LES ESCOLIERS

COMÉDIE.

1589

## DÉDICACE

A MONSIEUR MAISTRE JACQUES ARTHAULT

LIEUTENANT PARTICULIER AUX BAILLAGES D'AUTUN ET DE MONTREJEU

FRANÇOIS PERRIN, HUMBLE SALUT.

Vous m'avez tant importuné qu'enfin j'ay esté contrainct de chercher, parmi un grand fatras de vieux papiers, qui ne servent que d'encombre en mon estude, la comédie des Escoliers : vous ne la trouverez par aventure telle que vous esperiez. Toutes fois, puisque Monsieur Maistre Odet de Montagu, Lieutenant en la Chancelerie et vieg d'Autun (que les lettres et la vertu recommandent assez) en a une fois donné le subject, j'ay pensé que ce seul point

vous apporteroit plus de plaisir que l'ouvrage mesme que je vous envoie tel qu'il est. S'il vous plaist retrancher quelques divines heures de vos plus graves et sérieux empeschemens, pour employer à en voir quelque page, vous luy ferez plus d'honneur qu'il n'en merite. Après cela, je vous prie, Monsieur, n'en faire plus d'estat que moy, et attendre quelque besogue mieux limée de ma forge. A Dieu.

### ENTREPARLEURS

MACLOU, bourgeois viellard.  
FINET, serviteur.  
SOBRIN, prieur Escolier.  
MARIN, bourgeois viellard.

GRASSETTE, sa fille.  
BAILLE, chambrière.  
CORBON, escolier.  
FRIQUET, voisin.

### PROLOGUE

Après mille malheurs passez  
Dont nous avons esté pressez,  
Il a semblé bon au poete  
Qui à vous complaire souhaite,  
De remettre devant vos yeux  
Un acte non moins fructueux  
Que recreatif à l'entendre :  
Au reste il n'a pas voulu prendre  
L'argument vers les estrangers  
Menteurs, imposteurs, et legers,  
Aymant mieux la façon gauloise,  
Que la Phrigienne ou Gregeoise<sup>1</sup> :  
Car les fruits luy semblent meilleurs  
En nos propres vergiers<sup>2</sup> qu'ailleurs.  
Il n'use icy d'un stile brave,  
Ny d'une forme du tout grave :

Mais le stile n'est point abject  
Qui convient bien à son subject.  
Pendant neantmoins il n'oublie  
Ce qui sert à la comédie.  
Vous donc, notables spectateurs,  
Vous (dy-je) doctes auditeurs,  
Que chacun d'autre soin se prive,  
Pour prester l'oreille attentive<sup>1</sup>.

### ACTE PREMIER

#### SCÈNE I

MACLOU, FINET.

MACLOU,

Tu me penses doncques payer  
Tousjours d'un semblable loyer<sup>2</sup> :

1. *Grecque*. On sait que *Grégois* se disait pour *grec* ; il n'est resté que dans le nom du feu terrible inventé par les Grecs de Constantinople.

2. *Vergers*.

1. *Attentive*. On trouve cette même expression dans la *Nouvelle tragi-comique* du capitaine Laphrise.

2. *Prix*.

Ce n'est pas ta ruse première,  
Car c'est ta façon coutumière  
De donner le faux pour le vray :  
Mais si je puis j'y pourvoieray  
Si bien estant en cette ville,  
Que tant sçache-tu estre habile,  
Tu seras pris au trebuchet.

FINET.

Où il n'y a aucun malfaict,  
Y voulez-vous chercher amande ?  
Le pauvre enfant toujours se bande  
Aux estudes, et nuict et jour.

MACLOU.

Aux estudes ! mais à l'amour.  
Ila ! mon fils, est-ce l'esperance  
Que j'ay de ton adolescence ?  
Je t'ay élevé gros et gras  
Par le long travail de mes bras,  
Et, pour te faire en ton jeune age  
Des sciences avoir l'usage,  
Je n'ay esparné mes deniers,  
J'ay ouvert bourses et greniers,  
Pour te donner la longue robe<sup>2</sup>,  
Et que maintenant on derobe  
L'argent, l'esperance et le temps,  
Et ce qu'au surplus je pretens ?  
Est-ce d'un bon enfant l'office ?  
Je t'ay acquis un benefice  
Qui est de fort bon revenu :  
Ce pendant tu t'es mescogno,  
Et quant tu dois les lettres suyvre,  
Le breuvage d'amour t'enyvre !

FINET.

Il ne faut croire le babili  
De quelque affecté et subtil  
Qui vous met ceey en l'oreille.

MACLOU.

Mais mais, Finet, je m'esmerveille  
Comme cela fut entrepris,  
Et comme mon fils fut surpris  
De ses amours ainsi subites.

FINET.

Je ne sçay quels amours vous dictes,  
Mais il ne fait que manyer  
L'encre, la plume, et le papper,  
Ouyr les docteurs en leurs sales  
Courir aux loix et Decretales<sup>3</sup>,  
Pordant le boire et le manger,  
Pour ses lectures colliger.

MACLOU.

Mais le bruit court par cette ville  
Qu'il ayne ardenment une fille.

FINET.

Pensez que le peuple d'icy  
A de cela fort grand soucy.

1. Mot alors assez nouveau. Marot l'avait employé le premier, — sans qu'on s'empressât de le lui prendre — pour le titre d'un de ses recueils.

\* 2. Celle de docteur de Sorbonne.

3. Rescripts des Papes, qui décident des points de controverse ecclésiastique, et forment la seconde partie du droit canon.

MACLOU.

Je sçay que la jeunesse tendre,  
Qui se laisse d'amour surprendre,  
Ne veut point descouvrir son feu,  
Et n'estime cela que jeu,  
Mesmement si en tel affaire  
Elle a quelque secret notaire  
Qui en lieu de la reprimer  
La vienne au plaisir animer.

FINET.

Je ne sçay que cela veut dire.

MACLOU.

Non ? l'on dict qu'il n'y a sourd pire  
Que celui qui ne veut ouir.  
Finet, veux-tu que sans mentir  
J'acheve ma parole ourdye,  
Et qu'en peu de mots je te dye  
Tout ce que j'ay dessus le cœur ?

FINET.

Certe c'est bien pour le meilleur.

MACLOU.

Il te souvient, comme je pense,  
Que dès l'heure de ton enfance  
Je t'ay reçu en ma maison,  
Et que depuis cette saison  
Je t'ay toujours poussé avant,  
Comme mon légitime enfant.

FINET.

J'ay bien cela en ma memoire,  
Mais je vous pry aussi de croire  
Qu'ingrat je ne suis du bien fait  
Qu'en vostre maison l'on m'a fait.

MACLOU.

Tu ne fais point aussi de doute  
De ce que ma famille toute  
Fait pour avancer ton honneur :  
Mesmement mon fils le prieur  
Qui t'a pris en amitié telle,  
Que je la pense estre immortelle.  
Quand je proposay l'envoyer  
En cette ville estudier,  
Je l'envoyay pour le conduire,  
Le servir, et le voir instruire,  
Je te donnay argent en main  
Pour l'estude et pour le chemin,  
Pensant que tu le ferois suivre  
Les disciplines, et le livre,  
Ainsi que tu m'avois promis.

FINET.

Mais pensez-vous que j'aye mis  
Deja en oubly mon office ?

MACLOU.

Pendant, ainsi que l'escevice,  
Mon fils marche tout à l'envers :  
Quant à toy, Finet, tu luy sers  
D'entretenir ses amours folles.  
Or il ne court autres parolles  
Parmy cette université,  
Sinon que Sobrin a esté  
Surpris des beantez d'une fille,



Et arrivant en cette ville  
L'on m'a sonné cette chanson.  
Quoy, Finet ? est-ce la façon  
De bien nourrir une jeunesse ?  
Je cour, je travaille sans cesse,  
Pensant cueillir quelques deniers,  
Pour soulager mes jours derniers,  
Et vous, encor qu'il me déplaise,  
Les mangez icy à vostre aise.

FINET.

Maître, le rapport est menteur,  
Cela vient de quelque imposteur  
Qui vous cognoist triste et severe,  
Et vous veut chasser en colere.

MACLOU.

S'il est vray ce que l'on m'en dit,  
N'espere plus avoir credit  
En la maison que je possède :  
Car, en lieu de te donner aide,  
Je t'envoieray comme un coquin  
Loin de moy pour mener tel train,  
Après qu'à belles anguillades <sup>1</sup>,  
Je t'auray sonné tes ubades.

## SCÈNE II

FINET.

Je ne puis penser par quel art  
Je pourray tromper ce vieillard :  
Fussent aux ombres éternelles  
Tous ces rapporteurs de nouvelles !  
Voyla mon prieur amoureux,  
Qui d'un peril trebuche en deux :  
Il enrage d'une amour fole,  
Despite le livre et l'escole,  
Le porte-fueille et la leçon  
Pour voir de Marin la maison,  
Et sa fille unique Grassette,  
Jolye assez mais trop finette,  
Et qui d'un visage riant,  
Et d'un petit œil trop friant,  
Jusqu'au cœur si vivement pique,  
Que celui seroit bien stoïque,  
Qu'elle ne pourroit emouvoir :  
Mais un autre a eu ce pouvoir  
De gagner le premier sa grace :  
Mon maistre pourtant ne se lasse  
De poursuivre son amitié  
Sans craindre d'estre chastyé  
Par son père qui d'arrivée  
A deja senty la menée.  
Si le vieil Maclou s'apperçoit  
D'estre trompé, quoy que ce soit,  
Voyla contre moy une haine  
Qui me tiendra long temps en peine :  
Si je laisse mon amoureux,

Me voyla pauvre et malheureux.  
O ! que l'incertaine pensée  
En bref ça et là est poussée !  
Si je pense à luy obeyr,  
L'autre est tout prest à me hayr :  
Si faut-il trouver quelque ruse  
Qui me puisse servir d'excuse.

## SCÈNE III

GRASSETTE, BABILLE.

GRASSETTE.

Babille !

BABILLE.

Plais-t-il, ma mignonne ?

GRASSETTE.

De jour à autre je m'estonne  
De ce prieur tant importun,  
Qui sert de risée à chacun :  
Que servent tant de masarades,  
Et tant d'inutiles ubades ?  
Ses jeux ? sa peine ? et tout cela ?  
L'amour ne s'acquiert pas par là.

BABILLE.

Grassette, il veut faire scavoir  
Qu'or il n'est plus en son pouvoir,  
Et que vous, luy estant amye,  
Pouvez et sa mort, et sa vie.

GRASSETTE.

Babille, telles actions  
Ne changent mes affections.  
Tu sçais que j'ay m'amour donnée  
A Corbon pour qui je suis née :  
Lequel m'ayme, ce croy-je, mieux,  
Que sa vie, ny que ses yeux.  
Le prieur nyais trop s'oublie,  
Qui à mon amour ja se lye,  
Sans esprouver si d'un bon œil  
Il aura quelque doux acueil.

BABILLE.

Grassette, quand jusques à l'ame  
S'est prise l'amoureuse flame,  
Elle ravit sens et raison,  
Et de nouvelle passion  
Si bien le patient transporte,  
Qu'il ne scauroit trouver la porte  
Pour sortir hors de tel danger.

GRASSETTE.

Que le prieur aille loger  
Son amitié en autre place,  
Car il n'engendre qu'une glace,  
Quand mieux il pense m'eschauffier.

BABILLE.

Mais est-il un plus rude enfer,  
Ou une plus aspre furie  
Qu'Amour, qui à la boucherie  
Ainsi traîne les malheureux,  
Et pour leurs travaux amoureux  
Les paye d'éternelle peine ?

1. Férules faites de peau d'anguille, dont se servaient déjà les pédagogues romains. (Pline, liv. IV, ch. 23.) — Rabalais (liv. V, ch. 16) l'emploie dans le même sens : « Je le renverrois bien d'où il est venu a grands coups d'anguillade. » L'expression : « Donner l'anguillade, » pour fouetter, se trouve dans la Sat. VIII de Régulier.

GRASSETTE.

Babille, quoy qu'il en advienne,  
Tu scais le secret de long temps  
De mes amours, mais je n'entens  
Que mon père en seache nouvelle :  
Car l'amitié qui se recelle,  
Rend mille fois plus de plaisir  
A ceux qui en peuvent jouyr,  
Que celle qui est decouverte.

BABILLE.

Si est toujours l'oreille ouverte  
De mon maistre qui ne dort pas,  
Et qui s'informe de tout cas.  
Cecy prendra mauvaise yssue :  
Le sire Marin m'a recuee  
En sa maison pour le servir,  
Que si quelqu'un luy fait onyr  
Que sa fille unique Grassette  
L'amour d'un escolier souhaite,  
Et que je scay tout le secret,  
Luy qui est assez indiscret,  
Me fera trespasser de honte,  
Et de moy ne tiendra plus conte.  
Hé! qu'un bref et fresse plaisir  
Souvent cause un grand desplaisir!

## SCÈNE IV

SOBRIN.

Mais est-ce l'office d'un père,  
D'estre à son enfant si sévère ?  
Fault-il doneques que mon printemps  
Soit rassis comme mes vieux ans ?  
Est il possible que l'on naisse  
Accompagné de la vieillesse ?  
Quoy ? suys-je de bois ou de fer,  
Pour ne me pouvoir eschauffer  
Près de la doucereuse flamme  
Qui les jeunes hommes enflamme,  
Et ne ressentir, malheureux,  
Le plaisir deu aux amoureux ?  
Si j'ay jamais de moy lignée,  
En bonne heure elle sera née,  
Et à son plaisir aura bien  
De passer son temps le moyen.  
Mon père me veut faire sage  
Plus que ne le porte mon aage :  
L'estude assidue me nuit,  
Et veiller de jour et de nuit :  
Faut-il qu'en cela je morfonde  
Sans plaïre ma jeunesse blonde ?  
Avoir toujours comme un faquin <sup>1</sup>,  
Les yeux sur quelque vieux bouquin  
Et me degouter la cervelle,  
A la clarté d'une chandelle ?  
C'est à faire à ceux qui n'ont rien,  
Par travail accourir du bien.

1. Pris ici dans le sens du *focchino* italien, *portefeuille*. Rabelais l'employait déjà ainsi (liv. III, ch. 36, et on le trouve avec la même acception dans une ordonnance de Charles IX sur les crocheteurs. (Meyer, *Galerie du XVI<sup>e</sup> siècle*, t. I, p. 149.)

Mais c'est deshonneur d'estre chiche  
A ceux dont la maison est riche :  
D'avoir un galemard <sup>1</sup> pendant  
Cela me sent tout son pedant.  
Certe une gaillarde jeunesse  
Ne peut croupir souz cette presse,  
Et ne peut laisser sans honneur  
Ainsi perir sa prime fleur,  
Ains les assemblées <sup>2</sup> frequente,  
Où l'esprit gentil se contente :  
Tantost chassant l'estœuf <sup>3</sup> bien loin,  
Tantost ayant le luth en main,  
Tantost au bal, puis à l'escrime :  
Et voyla comme l'on imprime  
Dans les cerveaux non transportez,  
Mille rares honnestetez.  
Mais est-il chose plus heureuse,  
Que de tenir son amoureux,  
Taster le tetin, la baiser,  
Et avec elle deviser,  
Et distiller quand l'on la touche,  
Les mots qui croissent en la bouche ?  
J'ay deja, sont trois ans entiers,  
Un prieuré dans nos quartiers  
Qui sert à mon père de bride,  
Dont trop court tenir il me cuide <sup>4</sup>.  
Je suis mal propre à ce mestier,  
Je ne scay rien d'estre cloistrier <sup>5</sup>,  
Je ne scay que c'est du service  
Du vieil moine, ny du novice :  
Cette sollitude desplaïst  
A ceux ausquels le monde plaïst,  
J'ayme trop mieux succer le bême <sup>6</sup>  
Des douces lèvres de madame,  
Et passer ma jeunesse heureux,  
Gaillard, gentil, et amoureux :  
Aux dames me faire cognoistre,  
Que de rechigner dans un cloistre :  
Le sang me bout, et le cerveau,  
Eschauuffé d'un feu tout nouveau :  
Bref amour tant tant me commande,  
Qu'il faut que son serf je me rende.

## SCÈNE V

FRIQUET, MARIN.

FRIQUET.

On je suis bravement deceu,  
Ou j'ay quelque chose apperceu  
De ce qui sans cesser se passe,  
Et va d'une mauvaise grace

1. C'est l'étui à mettre les plumes, qui prolongeait l'écrivoire portative, qu'on se penlait à la ceinture, comme le fait encore M. Loyal dans *Tartuffe*. On disait plus souvent *calamar*, du latin *calamarius*. Rabelais écrit, comme dans le patois d'Anjou, *golt-mard*.

2. Fêtes de campagne, qu'on appelle encore ainsi dans plusieurs provinces.

3. Balle du jeu de paume.

4. Veut. De ce verbe vient le péjoratif *outrecuider*, trop vouloir, et son participe *outrecuidant*, qui est seul resté.

5. Homme de cloître.

6. Baume, prononcé à la bourguignonne.

En la maison de mon voysin.  
 J'y veux un peu tenir la main;  
 L'amitié, et le voisinage,  
 Me font fort craindre son dommage.  
 Si l'on doit veiller pour autrui,  
 Je le doy faire pour celuy  
 Qui me peut rendre la parcelle :  
 Car un amy pour l'autre veille :  
 Mais le voicy qu'il vient à moy.

MARIN.

N'est-ce pas Friquet que je voy ?  
 Si est, mais qu'est-ce qu'il murmure ?  
 Quoy ? vous a-t-on fait quelque injure ?

FRIQUET.

Non, mais quand l'on voit son amy  
 En son propre fait endormy,  
 L'autre amy luy doit faire entendre.

MARIN.

Je ne voy point à quoy veut tendre  
 Cet exorde.

FRIQUET.

Vous sçavez bien  
 Que là où j'ay eu le moyen,  
 Je n'ay point espargné ma peine  
 Pour vous.

MARIN.

La chose est bien certaine.  
 Mais je vous supplye, Friquet,  
 Mettons à part tout ce caquet,  
 Et entamons cette matiere.

FRIQUET.

Vous avez une chambriere  
 Trop rusée.

MARIN.

Mais poursuivez  
 De dire ce que vous sçavez.

FRIQUET.

Tant d'allées, tant de venues,  
 Tant de minettes trop coignes.

MARIN.

Ha! que ne sçay je où ce discours  
 Doit prendre la fin de son cours ?

FRIQUET.

Tantost l'un recule et advance :  
 Tantost l'un se perd à la dance,  
 Tantost derriere un escaillet<sup>1</sup>  
 Je voy tapir un escolyer :  
 Tantost par l'huis, on par la fente  
 D'une fenestre l'on esvente<sup>2</sup>  
 Pour cognoistre cecy, cela,  
 Et sçavoir qui passe par là :  
 Tantost on elance une oïllade,  
 Tantost vient une masquerade :  
 Tantost où l'on craind le raquet,  
 Un luth donne le mot du guet :

1. Escalier, prononcé, comme il l'est encore, dans quelques provinces, entre autres en Bourgogne.

2. C'est-à-dire, on met le nez au vent pour découvrir. L'expression « éventer un secret, » n'est qu'une suite de celle-là.

Tantost l'un vient, et l'autre passe  
 Ayant le manteau sur la face.  
 Ah qu'une avengle liberté  
 Est contraire à la chasteté!  
 Je voy un coup qu'on se retire,  
 Un coup qu'on se prend à soubrire,  
 Apres l'un s'ecarte à un coin  
 Pour mettre la main dans le sein :  
 L'enten quand la nuit est venue,  
 Siffler en paulme<sup>1</sup> par la rue :  
 Hé ! combien de malheurs produit  
 L'amour enyvré souz la nuit !

MARIN.

Oh, comme mon penser varie !  
 Friquet mon amy, je vous prie,  
 Amenez la matiere au but.

FRIQUET.

Ah ! que ce signe me deplent  
 Que je vei donner en cachette.

MARIN.

Cet inutile discours me jette  
 Au cœur un merveilleux effroy.  
 Friquet, par cette entiere foy  
 Qu'ensemble gardé nous nous sommes,  
 (Si foy a lieu entre les hommes)  
 Achevez ce propos icy.

FRIQUET.

Voulez-vous que j'abbrege ?

MARIN.

Oy.

FRIQUET.

Vostre Grassette est amoureuse,  
 Vostre servante dangereuse  
 Ses secrettes amours conduit.

MARIN.

Ma fille ! ô ! que je suis reduit  
 Ores en un regret extreme !  
 Quoy ! ma fille ! Que ma fille ayme !  
 Ma fille qui n'a pas seize ans !  
 O cieus qui estes clair voyans,  
 Pour garder chose si fragile,  
 Qu'il faut un argus bien habile !  
 Cela pourroit il estre vray ?  
 Vrayment je vous esprouveray,  
 Babille, et si vous estes telle  
 Que vous serviez de maquerelle,  
 Je vous en feray repentir.

FRIQUET.

Marin, il vous faut assentir  
 De Grassette, et de sa servante,  
 Avant que la chose s'evente,  
 Si vous en pourriez rien sçavoir.

MARIN.

Friquet, j'en feray mon devoir,  
 Cependant si quelque folye  
 Se descouvre, je vous supplye,  
 Pour l'amour que m'avez porté,  
 Que le tout me soit rapporté.

1. Siffler dans sa main, avec ses doigts.

## ACTE DEUXIÈME

## SCÈNE I

SOBRIN, FINET.

SOBRIN.

Mais quel conseil doy-je donc prendre ?  
Mille ennus me viennent surprendre,  
Et mille amaires passions  
Me troublent mes affections :  
J'ay l'amour et la jalousie  
Imprimée en ma fantasie,  
J'ay encor gravée en mon cœur  
Une paternelle douceur  
Qui m'a esté fort indulgente,  
Jusqu'à la journée presente.

FINET.

Le jour commence à se baisser,  
Et le chemin à me lasser  
En cherchant le prier mon maistre,  
Qui joyeux ne sera peut estre,  
Quand j'auray au long raconté  
De son père la volonte.  
Ha ! le voyla à la bonne heure,  
Je ne veux point saison meilleure.

SOBRIN.

Mais qui va icy gazouillant ?

FINET.

Tenez, a il le sang bouillant,  
Si faut il qu'à luy je m'adresse.  
Hola, hola, Monsieur.

SOBRIN.

Qui est-ce ?

Ha, Finet, il y a long temps  
Que triste et pensif je l'attens ;  
Et bien, scais-tu quelques nouvelles ?

FINET.

Monsieur, elles ne sont pas telles  
Que je desire.

SOBRIN.

Mais comment ?

FINET.

Vostre père tout fraichement  
Est arrivé en cette ville.  
Il crye, il parle d'une fille,  
D'amour, de vostre temps perdu,  
Et de son argent despendu :  
Croyez moy qu'à son arrivée,  
Il m'a bien la teste lavée.

SOBRIN.

Mon père ! quoy ? est il icy ?  
Me voyla en double soncy.

FINET.

Il fremit tout en son courage.

SOBRIN.

Voicy une nouvelle rage,  
Mais quelle est la conclusion ?

FINET.

Quelle ? pour resolution  
Il me parle de mon service,  
Et de l'achept<sup>1</sup> du benefice,  
Disant que nous sommes trop gras ;  
Il adjouste mille fatras.

SOBRIN.

Et bien ?

FINET.

Et bien.

SOBRIN.

Quoy ?

FINET.

Somme toute,  
Il ne faut plus faire de doute,  
Qu'il ne soit malcontent de voir  
Que vous mettez à nonchaloir<sup>2</sup>  
L'estude, et les loix, et le livre,  
Pour quelque amour qui vous enivre.

SOBRIN.

C'est bien le moins de mon soucy ;  
Un père est tantost adoucy :  
Encor qu'il se mette en colere,  
Si ne peut-il estre severe  
Contre son fils longue saison,  
Et ne luy ferme sa maison :  
Mais je sen bien une autre pique.

FINET.

Je seay bien le mal qui vous pieque,  
C'est l'œil, la bouche, et le tetin  
De la fille au sire Marin.

SOBRIN.

Hé, mon Finet ! hélas ! je l'ayme  
Plus que mes yeux, et que moymesme.

FINET.

Si elle ne vous ayme pas ?

SOBRIN.

Mon Finet, voilà mon trespas.  
Tu as touché la maladie.

FINET.

Aimez-vous donc vostre ennemie ?

SOBRIN.

Si tu scavois bien la moitié  
Du tourment dont cette amitié  
Ma pauvre pensée bourrelle<sup>3</sup>  
Certes tu aurois pitié d'elle :

1. Première forme du mot *achat*, et du mot *acquêt* resté dans la langue du droit.

2. Négliger, ne pas vouloir, *non chaloir*. Telle qu'elle est ici, cette expression, « mettre à non chaloir, » pour *mettre de la négligence*, est essentiellement italienne. On la trouve dans Pétrarque, lorsqu'il dit : *Ho messo in non cale*. Montaigne s'en est servi dans cette phrase : « Vous qui pensez que les dieux mettent à non chaloir les choses humaines, que dites-vous de tant d'hommes sauvés par leur grâce ? »

3. Tournaute comme un bourreau. — Il n'est guère resté de ce verbe que le participe *bourrelé*, employé avec le mot *remords*.

Mais plus cette fille on poursuit,  
Plus dedaigneuse elle s'enfuit,  
Plus son amitié je desire,  
Tant plus je reçois de martire.  
Finet, n'as tu un seul moyen  
De joindre son amour au mien ?

FINET.

Si tost que la femme est saisie  
D'une amoureuse fantasie,  
Les juz, les herbes, les sorciers,  
Y perdent l'art de leurs mestiers.

SOBRIN.

Ilé, mon Finet, en cet affaire  
N'est il possible d'y rien faire ?  
Elle ayme un coquin d'escolier  
Fils de Josseume le frippier,  
Qui n'a pas le moyen, j'en jure,  
De luy donner une ceinture.  
Je ne suis un amoureux tel,  
Car j'ay assez bien paternel  
Qui avec usure se garde,  
Pour tousjours la tenir bragarde <sup>1</sup>.

FINET.

L'aveugle amour n'a pas grand soin  
De voir les choses de si loïn ;  
Il ne s'arreste à la richesse,  
Aux biens, ny à la gentillesse,  
Mais aussi tost que par hazard  
Il a au cœur fiché son dard,  
Il laisse, quoy qu'il soit muable <sup>2</sup>,  
A jamais la playe incurable.

SOBRIN.

Tu sçais comme ja cy devant  
Finet, je l'ay mis en avant,  
Je n'auray encor la main chiche,  
Quand il faudra te faire riche :  
Tues assez bon babillard,  
Employe à ce labour ton art,  
Et me fais aymer de Grassette,  
Et puis à ton plaisir souhaite  
De moy tout ce que tu voudras,  
Je t'assure que tu l'auras :  
Mais si pour moy tu ne t'emploies,  
Cherche hardymment des autres proyes :  
Car, ou ce jour me soit dernier,  
Sans te laisser un seul denier,  
Ainsi qu'on chasse les semblables,  
Je t'envoieray à tous les diables.

## SCÈNE II

FINET, BABILLE.

FINET.

Si est-ce, Finet, qu'il te faut

1. Bien mîse, brave. — Ce mot se prenait surtout en mauvais sens, pour les beaux qui n'avaient pas le moyen de l'être :

Chacun fait le bragarde,  
Et chacun n'a pas un patart,

dit Gabriel Meurier dans son *Thresor des sentences dorées*. 1588, p. 49.

2. Changeant.

Estre entierement fin et caut <sup>1</sup> ;  
Il n'est lieu à la fetardise <sup>2</sup>,  
Mais il est besoin que j'advise  
A quelque brief expedient :  
Je pense et à bon essient,  
Si je dois au prieru complaire,  
Ou si je dois tout au contraire  
Obeyr au sire Maclou.  
C'est tout un, je ne donne un clou,  
Si Maclou les sourcils refrongne,  
Pourveu qu'on voye la besongne  
Du prieru faicte à son plaisir :  
Et puis si je fay deplaisir  
A ce fol qui ja se tourmente  
D'aller aux champs de Rhadamante <sup>3</sup>,  
Mon prieru, qui est le subject  
Ores d'un feminin object,  
Usera vers moy de largesse,  
Si je luy gaigne une maïtresse :  
Est il esprit ny cœur encor,  
Que la corruption de l'or  
D'estrange facon ne transporte ?  
Mais j'enten le bruit d'une porte  
Au logis du sire Marin.

BABILLE.

J'ay de diligence besoin,  
Si je veux complaire à Grassette :  
Puisque l'amour elle souhaite  
Esperdument de l'escolier,  
J'y veux tous mes sens employer.

FINET.

Je voy de là sortir Babille,  
Chambriere de cette fille  
Que mon jeune maïstre ayme tant,  
Qui va ne scay quoy marmottant  
D'escolyer et d'amour nouvelle :  
Si faut il que je sçache d'elle  
A quelle fin tend son propos.

BABILLE.

Ma maïtresse ne prend repos,  
Tant elle est en amour rayve.

FINET.

Mon prieru a forte partie,  
A ce que deja je comprends.

BABILLE.

Corbon pendant passe son temps,  
Et ne tient pas d'elle grand conte :  
Mais elle, sans crainte ny honte,  
Ne cesse à le solliciter.

FINET.

Qu'enten-je encor ? O Jupiter !

BABILLE.

Si faut-il icy estre sage,  
Et bien raporter mon message  
A l'escolier que je vay voir.

1. Défiant, sur ses gardes, du latin *cautus*. C'est la racine du mot *précaution*.

2. Paresse, vient du mot *fétard*, ou *faitard*, qui toujours remet son travail, et le *fait tard*, suivant une étymologie donnée par Marot sur un passage de Villon.

3. Aux enfers, ou Rhadamante était un des trois juges.

FINET.

Il faut icy tresbien pourvoir,  
Avant que plus elle s'eslongne <sup>1</sup>.  
Hé! Babelle, hé! ma mignonne!

BABILLE.

Qui est ce qui me...? Ha, Finet!

FINET.

Et bien, donnera on le fouet  
A mon maistre pour recompense?

BABILLE.

Finet, il ne faut plus qu'il pense  
Avoir seulement d'un clin d'œil  
De Grassette un plaisant accueil,  
Car par trop elle favorise  
A Corbon, et se sent esprise  
Tant ardamment de son amour,  
Qu'elle n'a de bien un seul jour,  
Et qui plus est, je suis en voye,  
A fin qu'un coup elle le voye.

FINET.

Hé, ma Babelle, hélas! mon cœur,  
Que sera-ce de mon prieur?  
As-tu sur son bon heur envye?  
Veux-tu ainsi perdre sa vye?

BABILLE.

Qu'il perde, qu'il gaigne s'il peut,  
Qu'il cherche autre proye s'il veult,  
Car de Grassette ma maistresse  
Il n'aura faveur ny caresse.

FINET.

Mais, mais, pourquoi?

BABILLE.

Dis-tu pourquoi?  
L'aveugle amour n'a point de loy,  
Tant plus le patient qu'il brule  
Le prie, tant plus il recule:  
Plus on le sert devotement,  
Plus il est dur et inelement.

FINET.

Ma Babelle, l'amour estrange  
En moins de rien sa place change;  
Il est inconstant au surplus,  
Et suit celuy qui donne plus:  
Mais quel bien, plaisir, et richesse,  
A ce frippier pour ta maistresse?  
Quel bien auras-tu de celuy  
Qui ne vit qu'à l'aide d'autrui?  
Mon maistre est opulent et riche,  
Et à ceux ne fut jamais chiche  
Qui luy ont fait quelque plaisir.  
Il a un honneste desir,  
Il ayme non point pour le blame,  
Mais pour se joindre à une dame  
Et faire durer ses amours  
Autant que dureront ses jours.

BABILLE.

Et puis?

FINET.

Si tu luy sers, Babelle,  
Tu es la plus heureuse fille  
Qui se voye en ta parenté.

BABILLE.

Tu m'as le cerveau enchanté:  
Mais que penses-tu ores faire,  
Pour bien redresser cet affaire?

FINET.

Il faut, si tu nous veux aider,  
A Grassette dissuader  
L'amour de ce coquin qu'elle ayme:  
Il faut luy remonstrer toymesme  
Le bien qu'il luy pourra venir,  
Si, oubliant le souvenir  
De Corbon, elle veut soubmettre  
Son cœur à celuy de mon maistre;  
Tantost luy faire quelque peur,  
Tantost calanger <sup>1</sup> ce pipeur <sup>2</sup>  
Qui ne tasche qu'à la seduire,  
A fin d'avoir moyen de rire;  
La menacer, puis la flater,  
Et toutes les voyes tenter,  
A fin qu'en ce point elle oublye  
Du tout sa premiere folie:  
Puis tu luy parleras soudain  
De monsieur le prieur Sobrin,  
De ses biens, de sa gentillesse,  
De sa beauté, de sa jeunesse,  
De ses rares perfections,  
Et des belles occasions  
De l'amour, et du mariage,  
Item de l'heur <sup>3</sup> de son mesnage,  
Des biens que par luy elle aura,  
Combien heureuse elle sera,  
Et si par parole rusée  
Tu luy fais changer de pensée,  
Tu auras un beau cotillon,  
Ou encor quelque meilleur dou.

BABILLE.

Je veilleray à eet affaire,  
Et de ce que je pourray faire,  
Bien tost adverty tu seras.

FINET.

Or fay bien, et tu n'y perdras.

## SCÈNE III

CORBON.

Hé, combien, ô Dieux immortels!  
Différent entre eux les mortels!  
L'un en cocy l'autre surpasse,  
L'autre en un point a meilleur' grace,  
L'un suit l'amour, et n'est aymé,  
Et l'autre est de rigueur blasmé,

1. *Dénoncer*, on disait plutôt *chalanger*, mais l'un ou l'autre était d'un emploi assez rare; l'anglais *challenge*, appel, en vient.

2. *Voleur*.

3. *Bonheur*.

1. S'éloigne.

L'autre enragé de jalousie ;  
 Bref chacun suit sa fantaisie ;  
 Je puis cela, sans me vanter,  
 En moy-mesme experimenter.  
 Trois ans m'ont fait en cette ville  
 Estre aimé d'une belle fille,  
 Qui est chez le sire Marin,  
 Mais la pauvre fille est bien loin  
 De parvenir où elle cuide :  
 Je porte pièce<sup>1</sup> une bride  
 Qui a tousjours guidé mes ans :  
 L'amour des lettres, et le temps  
 Qui perdu jamais ne retourne<sup>2</sup>,  
 Ont mis à mes sens une borne<sup>3</sup>.  
 Le plaisir qui naist de l'amour  
 Fait vers nous trop peu de séjour  
 Pour me mettre en sa servitude ;  
 J'aime bien mieux suivre l'estude  
 Qui au milieu de mille maux,  
 Pomra soulager mes travaux,  
 Et me retirer de la crasse<sup>4</sup>  
 Où la sordide populasse,  
 Et l'ignorant gist abbatu,  
 Pour me guider à la vertu.  
 A Dieu chanson, à Dieu sornette,  
 A Dieu Babilie, à Dieu Grassette,  
 Ton ris, ton œil, et ton baiser,  
 Ne peuvent mon mal rapaiser ;  
 Car, quant à moy, de la science  
 Je veux l'entiere cognoissance.

## SCÈNE IV

MACLOU, SOBRIN.

MACLOU.

Je laisse la chose en arriere  
 Qui devoit estre la premiere,  
 Il me faut assentir que fait  
 Mon fils avecques son Finet :  
 Voicy ja l'année troistesme  
 Qu'icy je l'envoyay moymesme,  
 Pour acquerir quelque seavoir,  
 A fin qu'il peust un jour pourvoir  
 A la charge du benefice  
 Que j'acquis de frere Sulpice :  
 Mais j'ai deja senty le vent  
 Qu'en lieu de se faire savant,  
 Il danse, il joue, il s'amourasche<sup>5</sup> :  
 O que ce bruit icy me fasche !  
 O qu'un pere est plein de bon heur,  
 Quant ses enfans aiment l'honneur,

Et qu'une honte vergongneuse<sup>1</sup>,  
 Une nature vertueuse,  
 Un gentil courage les fait  
 Bêr<sup>2</sup> après le bien parfaict :  
 Mais je le voy à la bonne heure.

SOBRIN.

Je crain que ma longue demeure  
 N'engendre à mon pere un soupçon.

MACLOU.

Mais que murmure ce garçon,  
 Il faut que de pres je l'escoute.

SOBRIN.

De moy, je ne fay point de doublet,  
 Que s'il scait mon gouvernement,  
 Il ne me corrige aigrement

MACLOU.

Que n'ay-je une place secrette!

SOBRIN.

Mais, mais quoy ? l'amour de Grassette,  
 Qui si bien m'est venu lycr,  
 Me fait tout le reste oublier.  
 Ah, malheureux ! n'est-ce mon pere  
 Avec un visage severe ?  
 C'est luy, il le faut saluer.  
 Heureux puissiez-vous arriver,  
 Mon pere !

MACLOU.

Heureux je pourrois estre,  
 Quand tu te ferois recognoistre  
 Tel que je l'avoys desiré.

SOBRIN.

Je n'ay en ma vie aspiré,  
 Et n'ay autre but que de faire  
 Tout ce, pere, qui vous doit plaire.

MACLOU.

Ha, Sobrin, Sobrin, ce n'est pas  
 Selon mon cœur regler tes pas,  
 Que laissant de vertu les voyes,  
 Tant lourdement tu te fourvoyes.

SOBRIN.

Mon pere, parlez sans courroux.

MACLOU.

Sobrin, je t'ay esté trop doux,  
 Et trop douillet<sup>3</sup> de ton enfance,  
 Tu n'en fais bonne recompense.

SOBRIN.

Jamais je n'ay voulu penser  
 Arde qui vous doive offenser.

MACLOU.

Offenser ! n'est-ce point offense  
 De mettre en mepris la science,

1. Il y a longtemps, il y a bonne pièce de temps de cela, suivant l'étymologie très-plausible d'II. Estienne dans sa *Conformité du langage françois et du grec*, 1569, p. 9. — C'est une des antiquailles de langage que Balzac reprochait à mademoiselle de Gournay d'avoir conservées jusqu'au commencement du xiv<sup>e</sup> siècle.

2. Revient.

3. Cette rime nous indique la prononciation du mot qui termine le vers précédent : on le prononçait alors *retorne*.

4. Sous entendu *ignorance*.

5. Mot alors tout nouveau, qui ne se trouve, vers le même temps, que dans Palsgrave, sous la forme *s'esmourascher*.

1. Cette épithète fait pléonasme : *vergogne* voulant dire honte, *honte vergogneuse* équivaut à *honte honteuse*, ce qui n'a guère de sens, pour en avoir trop.

2. *Aspirer*. Montaigne dit dans le même sens : « Qui ne bée point après la faveur des princes ? » Liv. III, ch. 10.

3. Teudre, caressant jusqu'à la mollesse.

Pour ribler<sup>1</sup> et courir apres  
Tes vilennies à mes frais ?

SOBRIN.

La colere qui vous surmonte  
Me fait icy rougir de honte ;  
Mais quand le tout au vray scauriez,  
Je m'assure que vous auriez  
Une autre opinion de moy.

MACLOU.

Je suis trop informé de toy :  
Il te faillloit une morveuse,  
Pour estre de toy amoureuse ;  
Il te faillloit, jeune morveux,  
Estre d'une fille amoureuse.

SOBRIN.

Je n'ay amoureuse qu'un livre,  
Je ne veux autre amour poursuivre,  
Pere, et n'en soyez en soucy.

MACLOU.

Sobrin, si tu le fais ainsi,  
Si tu fais acte qui me plaise,  
Je te feray vivre à ton aise,  
Et si auras des biens assez :  
Mais si tes sens mal adressez,  
En mauvaises mœurs tu depraves,  
Après les corrections graves  
Dont envers toy je peux user,  
Tu iras ailleurs abuser  
De l'indulgence paternelle,  
Pour rendre calme ta cervelle :  
Et quant à ce pendant Finet  
Qui est messenger et laquet  
De tes volontez putassières,  
Il recevra les estrivieres  
Si vertement dessus son dos,  
Qu'il le sentira jusqu'aux os :  
Or, va, retourne à la lecture  
Support de la vie future,  
Avant que je prenne chemin,  
J'eslargiray assez ma main.

SOBRIN.

Et si du temps je ne fay perte ?

MACLOU.

J'auray pour toy la bourse ouverte.

## ACTE TROISIÈME

### SCÈNE I

GRASSETTE, BABILLE.

GRASSETTE.

Enda tous tes propos ourdis  
Sont aussi vrais que tu les dis,

1. *Courir la nuit*. Corrozet, dans ses *Antiquités de Paris*, 1651, fol. 123 verso, l'emploie, comme ici, pour les « courses des escoliers » la nuit.

L'amitié des hommes flouette<sup>1</sup>  
N'est jamais entiere et parfaite,  
Si pense-je avoir un amy  
Qui n'est ny fat, ny endormy,  
Qui m'aime, cherit, et honore  
Autant que luy, ou plus encore.

BABILLE.

Ne vous arreztez au babil  
D'un songeard plus que vous subtil,  
Et ne soyez tant adonnée  
A une autre amour mal menée,  
Que vous ne pensiez à la fin :  
Corbou est cauteleux et fin,  
Et souz un grand tas de parolles,  
De sornettes et de baboles<sup>2</sup>,  
Ne tend peut estre qu'à piper.

GRASSETTE.

Il ne me voudroit pas tromper,  
Ny enfreindre la foy promise :  
Quoy ? mon amitié y est mise,  
En advienne ce qu'il pourra.

BABILLE.

Et quand mon maistre le scaura ?

GRASSETTE.

Tousjours faudra-il qu'il le sçache :  
Si cela quelque peu le fache,  
Il ne faut qu'un mignard baisier  
Pour sa colere rapaiser.

BABILLE.

Si je voulois estre amoureuse,  
Je seroy trop plus curieuse  
D'un qui auroit quelque moyen,  
Que d'un autre qui n'auroit rien.

GRASSETTE.

Mieux vaut la lettre et la sagesse  
Que la perissable richesse.

BABILLE.

Qui a dequoy il est prisé,  
L'opulent est favorisé,  
Et le pauvre avec sa science  
En honneur jamais ne s'avance :  
O si Dieu vous faisoit cet heur  
D'estre cherye du prier.

GRASSETTE.

Je ne veux point de son service.

BABILLE.

Il quittera son benefice.  
Il n'est ny prestre ny cloistrier:  
C'est un jeune homme à marier  
Qui vous ayme d'amour si ferme,  
Que sa pauvre vie est à terme,  
Si vous n'avez de luy pitié.

1. *Flouette*, légère, fugitive. Ce mot se trouve ici avec la forme qu'il devoit au mot *flou*, soufflé, d'où il dérive. V. *Biblioth. de l'École des Chartes*, 2<sup>e</sup> série, t. 11, p. 327.

2. *Baboles*. On avoit dit au xiv<sup>e</sup> siècle *babieux*, comme nous le voyons dans le testament de Jehan de Meung. Tel qu'il est ici, le mot a presque gardé la forme de celui qui a le même sens en italien, *babole*.



GRASSETTE.

Qu'un prier eust mon amitié !  
 Babil, si tu as envie  
 De me voir quelque temps en vie,  
 Si tu veux aussi retenir  
 Mon amitié à l'avenir,  
 Ne me sois en cecy contraire,  
 Car autre amour ne me peut plaire  
 Que de ce gentil escolier,  
 Lequel j'ay choisi le premier,  
 Et si en son cœur je n'ay place,  
 Il faut qu'en brief je trespasse.

## SCÈNE II

BABILLE, FINET.

BABILLE.

A ce qu'on peut apperevoir,  
 Mon babil n'a pas grand pouvoir :  
 Le prier, c'est chose certaine,  
 Et son Finet perdront leur peine ;  
 Mais qui pourroit l'amor-forcer ?

FINET.

Je ne cesse de ravasser  
 Suyvant les talons de Babil,  
 Pour voir si elle est bien subtile,  
 Pour faire changer d'autre ton  
 A Grassette au fourchu menton.

BABILLE.

Que dira pendant mon vieil maistre,  
 Quand le temps luy fera cognoistre  
 Ce que l'amour trop indiscret  
 Estime bien tenir secret ?  
 Mais voicy Finet qui m'esoute.

FINET.

Et bien, Babil ?

BABILLE.

Et bien, je doute  
 De la cause de ton prier ;  
 Grassette l'a à contrecœur  
 Et n'en veut un seul mot entendre.

FINET.

J'enten bien où cela veut tendre,  
 Elle veut trop faire chercher  
 Un plaisir qui couste bien cher :  
 Je sçay des filles les pensées,  
 Quand plus elles sont caressées,  
 Plus croist en elles le dedain,  
 Et puis l'on les voit tout soudain  
 Rechercher d'une ame esperdue  
 L'occasion qui s'est perdue.

BABILLE.

Finet, Finet, tu le prens mal,  
 Ma maïtresse a son cœur loyal  
 Donné à Corbon ; quant au reste,  
 Elle est tant gentille et honeste,  
 Que jamais on vouloit leger  
 Ne la pourra faire changer.

## SCÈNE III

SOBRIN, FINET.

SOBRIN.

Si mes affaires amoureuses  
 Selon mon cœur estoient heureuses,  
 Finet seroit ja de retour.  
 O ! combien est trop long le jour  
 Qui paist l'amoureux d'une attente !  
 Je ne voy rien qui me contente,  
 Je me pourmene curieux  
 Dessouz le fais labourieux  
 De mille ennys qui m'époinçonnent,  
 Et ma pauvre cervelle estonnent.  
 Tantost il me vient un soupçon,  
 L'aage, le lieu et la maison  
 De ma maïtresse trop sevère :  
 Item le vieil chagrin du père,  
 Cela quand bien elle voudroit,  
 Loing de moy la detourneroit :  
 Mais je voy Finet à la porte  
 Qui quelque nouvelle m'apporte.

FINET.

Ouy, telles que je ne voyx,  
 Et dont ne serez trop joyeux.

SOBRIN.

Que dis-tu, Finet ? que sera ce ?  
 Corbon est-il tousjours en grace ?

FINET.

Certes plus qu'il ne fut jamais.

SOBRIN.

Or va, malheureux desormais,  
 Quel plaisir peux tu plus attendre ?  
 Que ne viens-tu, Parque, me prendre,  
 Sans me laisser en ce tournant ?

FINET.

Monsieur, parlez plus sagement.

SOBRIN.

Finet, or' est la foy congnee  
 Que tu m'as promise et tenue ?  
 Est ce, meschant cinq et six fois,  
 Le service que tu me dois ?  
 Pense tu que si tu m'abuses,  
 Que tes trop affectées ruses  
 Ne recoivent un jour loubey ?  
 Te pouvois-tu plus oublier ?

FINET.

Monsieur...

SOBRIN.

Il n'est rien si facile  
 Que tu ne trouves difficile,  
 Puisque tu le fais à regret :  
 J'estoy aussi trop indiscret  
 De mettre une telle besogne

1. Fausses à force de recherche. Il ne nous en est resté que le mot *afféterie*.

2. Payement, récompense.

Entre les mains de cet ivrongne.

FINET.

Monsieur, sans vous tant courroucer,  
Donnez moy loisir de penser,  
Et j'emploiray mon artifice  
A faire que vostre service  
Soit par vostre amy prisé,  
Et devant tous favorisé.

SOBRIN.

Depesche donc, si tu es sage :  
Mais dy, Finet.

FINET.

Tout ce langage  
Ne sert qu'à perdre nostre temps.  
Laissez moy songer ; je pretens  
De faire que vostre ennemie  
Sera vostre loyale amy.

#### SCÈNE IV

MARIN, BABILLE.

MARIN.

D'où viens-tu, petit friquasson ?  
Est-ce maintenant ta façon  
De lever le nez par la rue ?  
Tu ne penses plus, malotruc,  
A la premiere pauvreté  
Où si long temps tu as esté ;  
Ores que tu t'es engraisnée  
De mon pain la saison passée,  
Tu as tout mis en nonchaloir,  
A fin de suyvre ton vouloir :  
Mais quoy ? ce n'est pas tout, Babilie,  
Tu veux encor perdre ma fille,  
Qui à peine se sçait moucher ;  
Tu la veux faire amouracher.

BABILLE.

Ne pensez de moy telle chose.

MARIN.

Si ma main dessus toi je pose...

BABILLE.

Je vous prie, sire Marin.

MARIN.

Va, va, j'en croy nostre voisin  
Qui a bien cogneu la menée.

BABILLE.

Je suis bien de male heure née.

MARIN.

Si tes ruses je peux sentir,  
Je t'en feray bien repentir,  
Et cette petite punaise  
Qui est chez moy trop à son aise,  
En bref esprouvera bien quel  
Sera le courroux paternel.

BABILLE.

Tenez un peu, quelle manière  
D'entretenir sa chambrière !  
N'est-il pas de male heure né,

Qui sert un viellard rebigné ?  
Si n'a il pas cause gagnée.  
Je suis certes plus obstinée  
Que je n'estois au paravant :  
Aille tant qu'il voudra bavant,  
Si complairay-je à la jeunesse,  
Malgré ses dens, de ma maistresse ;  
Soit tant qu'il voudra occupé,  
Si est-ce qu'il sera trompé.

#### SCÈNE V

FINET, CORBON.

FINET.

Je cours, je trotte, je ravasse,  
Je cherche occasion et place  
Pour tronver ce fils de frippery,  
Qui ayme à gratter le papyer  
Plus qu'à caresser sa maistresse :  
S'il me pouvoit donner adresse,  
Pour parler seulement deux mots  
A Grassette en quelque lieu clos,  
Je pourrois bien faire peut estre  
Qu'elle parleroit à mon maistre,  
Qui sçaura bon gré à Finet  
S'il entre dans son cabinet  
Par son moyen.

CORBON.

Toujours fortune

N'est ny douce ny importune :  
Si elle cloche d'un endroit,  
De l'autre elle sçait aller droit.  
Je n'ay pas grand or ny chevaunce,  
Cependant la fortune pense  
M'avoir amplement satisfait,  
Puisqu'agreable elle m'a fait  
Aux yeux d'une fille gaillarde :  
Mais je ne pren pas beaucoup garde  
A tels abuz qui aveuglez  
Rendent plusieurs ensorcelez.

FINET.

Finet, dresse icy tes aureilles.

CORBON.

Et bien, ces beaultz nonpareilles,  
Ces graces et ce teinct vermeil,  
Ces rayons d'un double soleil,  
Et cette forme tant aymée  
Se pert en l'air comme fumée :  
Mais la vertu et le sçavoir,  
Ont certes bien autre pouvoir.

FINET.

Qu'atten-je plus ?

CORBON.

Mais qui murmure

A mes talons ?

FINET.

A l'aventure

Vous ayant apperceu de loin,

J'ay vers vous brossé<sup>1</sup> mon chemin.

CORBON.

Et puis, Finet?

FINET.

Et puis...

CORBON.

Quell' bise

A tes vœux favorise?

Que fait ton maistre le prieur?

Ne reçoit il plus de faveur

De son amoureuse Grassette?

FINET.

Celuy qui a ce qu'il souhaite,

Bien que le hazard soit pour luy,

Ne doit rire du mal d'autrui :

Corbon, Corbon, quelque journée

Monstrera la chance tournée.

Est-il rien sous le firmament

Qui ne soit serf du changement?

CORBON.

Certes, Finet, je ne puis dire

Si l'on m'ayme, ou si c'est pour rire.

De moy, je t'assure ce poinet,

Que l'amour folle ne me poingt.

FINET.

Hé! que mon maistre n'a vostre aage,

Vostre habit et vostre visage?

CORBON.

Pourquoy Finet?

FINET.

Car tant cruelle

Ne luy seroit sa toute belle.

Si elle l'aymoit comme vous,

Je croy que jamais autre espoux

N'auroit part en sa bonne grace.

CORBON.

Je voudroy donc qu'il eust ma place.

FINET.

O! s'il luy estoit advenu

Que pour vous il fust bien venu,

Jamais d'homme, tant fust traictable,

Vous n'eustes l'œil plus favorable.

CORBON.

Mais qui serviroy-je, et dequoy,

Que feroit Grassette pour moy?

FINET.

Elle ne fera doneques chose

Pour l'homme qui requierir l'ose.

CORBON.

Finet, je ne suis un amy

Qui seulement ayme à demy,

L'amitié plus chère et première

Doit tousjours demeurer entière :

J'ay aimé certe, et j'ayme encor

Ton maistre comme le fin or,

Si je luy puis faire service

(Afin que tu l'en advertisse)

Pour le mener à son dessein,

Je luy seray amy certain.

FINET.

Ainsi fault il que l'on cognoisse

L'amy quand l'affaire nous presse.

Je vay vers mon maistre faché,

Dire ce que j'ay depesché;

Si le bonheur trop ne s'eslongne,

J'espere mener la besongne

Au but où j'ay tousjours tiré,

Et soit le fripper assuré,

Que si je gaigne un point de raphe<sup>1</sup>,

Je l'envoieray faire la piaphe<sup>2</sup>

Dans ses escoles de decret :

Mais st, tenous le cas secret,

La jactance est un peu trop vaine

En une esperance incertaine.

## ACTE QUATRIÈME

### SCÈNE I

SOBRIN, FINET, CORBON.

SOBRIN.

S'il est ainsi que tu m'as dict,

J'espere en fin avoir credit

Un jour auprès de ma mignarde.

Mais...

FINET.

Quoy?

SOBRIN.

Finet, donnons-nous garde

Qu'il n'y ayt quelque dol caché.

FINET.

Monsieur, cela est depesché.

Ce fripper n'est qu'une peccore,

Un fat, un nyais, un landro<sup>3</sup>,

Qui ne sçait un seul gentil tour

De tous ceux que requier l'amour

Et donnera pluslost un blasme

A une gracieuse dame,

1. Si je fais une *rafte*, un bon coup.

2. Ostentation, vanité, goût de la mode tapageuse qui *piaffe*, comme un cheval à la parade. Les exemples de l'emploi de ce mot, alors fort en vogue, seraient faciles à trouver; nous nous contenterons d'indiquer une pièce du temps, qui est fort rare, sur la confusion des vantards et des voleurs : *Tragedie et occision de la Piaffe et de la Picquorée*, par Gabriel Boumin. Paris, 1579, in-4.

3. Lourdaud, endormi. Cotgrave le donne comme un mot bas-normand. Il était toutefois employé aussi en Bourgogne, ainsi que ce passage de notre Antoinis le prouve, et en Champagne, car nous le trouvons dans une des pièces de Larivy. (*Ancien Théâtre*, t. V, p. 74.)

1. Terme de chasse pour dire *aller droit devant soi*. Mademoiselle de Gournay, dans sa *Defense de la Poésie*, parlant des ennemis de Ronsard, dit qu'ils vont « *brossants* en leur fantaisie, comme le sauglier échauffé dans une forêt. » De ce verbe est venu son contraire : *rebrosser* ou *rebrousser* chemin.

Qu'une heure de contentement.  
Il n'est qu'un bon commencement,  
Laissez moy faire quant au reste :  
Car à ce coup, Monsieur, j'atteste  
Les amoureux déitez,  
Leurs dardz et leurs feux irritez,  
Que vous aurez la recompense  
De vos servies ; mais je pense  
Que voicy le fils du frippier.

CORBON.

Si me feray-je bien payer  
Avant que mon droïet je luy quitte.

FINET.

Ne faillez à cette poursuite :  
Parlez peu, pendant deschez,  
Voicy celui que vous cherchez.

CORBON.

Je sçay qu'il a argent en bourse,  
Mais Grassette, qui est rebourse,  
N'a que faire de tout cela.

FINET.

Arrestez-le, Monsieur.

SOBRIN.

Ho!a !

CORBON.

Qu'est-ce qui me... ?

FINET.

Parlez, mon maistre.

SOBRIN.

Ha, qu'heureux le ciel vous feit naistre,  
Corbon, puisque vous avez peu  
Acquerir pour rien ou bien peu  
L'amour et le cœur de Grassette,  
Que tant chèrement je souhaite.

CORBON.

Je ne sçay quel, bien ou malheur ;  
Mais si n'eus-je jamais au cœur  
Amour de femmes ny de filles :  
Elles ne sont assez subtiles  
Pour me piper de leur attrait.

SOBRIN.

Helas, Corbon, puisque le trait  
De ce petit Dieu qui entame  
Une ardante playe en mon ame,  
Ne vous a blessé comme moy,  
Je vous supplie par la foy  
Dez long temps entre nous jurée,  
Que vous m'y donniez quelque entrée :  
Car si d'elle je ne jouys,  
Accablé de maux et d'ennuis,  
Vous verrez en peu de journées,  
Venir la fin de mes années.

CORBON.

Mais je ne voy point quel secours  
Je puisse faire à voz amours.

FINET.

Il faut pour cette maladie  
Une entreprise bien hardie  
Et qui, par quelque moyen bref,

En peu de temps soit mise à chef.

SOBRIN.

Finet, mon amy, je te prie.

CORBON.

Si le pere ou la fille erie ?

FINET.

Rien, nous ferons si sagement,  
Qu'ils n'en sentiront que le vent.

CORBON.

Comment ?

FINET.

Nous dirons à Babille.

Qui est assez prompte et habile,  
Que vous desirez de parler  
A sa maistresse, et d'y aller  
(A fin qu'on couvre l'entreprise)  
Desguisé d'une robe grise ;  
Faites tant que Grassette aussi  
Par vous entende tout ceci,  
A fin que si mon maistre arrive,  
Elle ne face la retive :  
Quant à luy, il aura le soin  
De la trouver en quelque coin  
Où il y ait peu de lumière ;  
J'attireray la chambrière  
Qui conduira mon pelerin  
Au cellier du sire Marin,  
Avec sa robe vilageoise,  
Pour, sans faire ny bruit ny noise,  
Demander du vin pour l'argent.

CORBON.

Et puis ?

FINET.

Luy qui est diligent,  
Quand il faut parler de monnoye,  
Mettra soudain Grassette en voye,  
Qui, estant instruite du cas,  
Son hoyz ne refusera pas ;  
Et puis elle estant abusée  
Par la vesture desguisée,  
Prendra Monsieur pour son amy,  
Qui lors ne sera endormy  
A bien sa fortune poursuyvre.

CORBON.

Mais que s'en pourroit il ensuyvre ?

SOBRIN.

Eusuyvre tout ce qu'il pourra.

CORBON.

Voyre apres Corbon restera  
Honteux comme une lourde beste,  
Payé de cent hochets <sup>1</sup> de teste.

SOBRIN.

Non, non, sans plus vous tourmenter,  
A fin de mieux vous contenter,  
Faites-moy quelque autre demande ;  
Car j'ay l'affection si grande,  
Que de refus vous n'aurez point.

1. Hochements de tête, pour dire non.

CORBON.

Je ne demande qu'un seul poinet.

SOBRIN.

Quel ?

CORBON.

Vous avez un benefice  
 Qui requiert un autre service  
 Que celui que vous poursuivez,  
 Duquel disposer vous pouvez :  
 De moy, j'ay tousjours eu envie  
 De mener une austere vie,  
 Faites-moy jouir de cela  
 Promptement, et puis me voila  
 Là tout prest à vous introduire  
 Au lieu où vostre amytié tire :  
 Entendez-vous bien à ce coup ?

SOBRIN.

Certes vous demandez beaucoup,  
 Mais l'ardent feu de mon courage  
 Feroit vous donner davantage,  
 Si or' vous m'en aviez requis :  
 Ce bien là pour vous est acquis,  
 Et en aurez Lettres passées.  
 Finet, quant aux autres menées,  
 Qu'on se despesche d'y pourvoir.

CORBON.

Escoute, Finet, st, st, st.

## SCÈNE II

FINET, BABILLE.

FINET.

O malheureux prieur desmis,  
 Que ne vois-tu où tu t'es mis,  
 Qu'avant que d'entrer tu ne sondes  
 Le gné des misères profondes  
 Où tu te vas precipiter ?  
 Qui se fust voulu despiter  
 Contre toy pour un malefice,  
 N'eust seu choisir plus dur supplice.  
 Va : tu n'avois pas merité,  
 Aveugle, ceste dignité  
 Que maintenant si peu tu prises :  
 Ha, malheureuses entreprises,  
 Puisque l'on profane en ce poinet  
 Ce qui nous doit estre si saint,  
 Perissent d'une mort estrange,  
 Ceux qui comptotent tel echange !  
 Mon prieur pourra bien sentir  
 A la fin un long repentir  
 De ce qu'à soy mesme il desrobe :  
 Mais je vay chercher une robe,  
 Des habits, et tout ce qu'il faut,  
 Attifer Marin et Thibaut,  
 L'amoureuse et la chaudière,  
 Sentir l'entrée de derrière,  
 Et tout ce qu'il faut pour tromper  
 Tous ceux que nous voulons piper.

BABILLE.

Je ne scay comme va l'affaire

Du prieur et de son contraire,  
 Et qui du combat entrepris  
 Des deux emportera le pris :  
 Mais je voy Finet qui trotine,  
 A fin que quelcun il affine.  
 Finet, Finet.

FINET.

Qui va là ? quoy ?

BABILLE.

Arreste, Finet, parle à moy.

FINET.

Ah, jamais en saison meilleure  
 Je ne l'ay veu qu'à ceste heure.

BABILLE.

De l'affaire comme en va il ?

FINET.

Je leur ay bien baillé le fil.

BABILLE.

Conclusion ?

FINET.

Voyla mon maistre  
 Tant heureux que plus ne peut estre,  
 Pourveu qu'à ce nouveau bon heur,  
 Tu luy prestes quelque faveur.

BABILLE.

En quoy, Finet ?

FINET.

Il te faut dire

A Grassette s'elle desire  
 Parler à Corbon à loisir,  
 Qu'elle ne scauroit mieux choisir :  
 Le jour ny l'heure plus secrette  
 Que cette cy, et qu'en cachette  
 Je va en habit vilageois  
 Demander, mais à basse voix,  
 S'il y a point de vin à vendre :  
 Grassette le pourra entendre  
 Et mener alors l'escolier  
 Au plus secret lieu du celier :  
 Alors ils parleront sans noise,  
 Par ensemble tout à leur aise.

BABILLE.

Que fera le prieur tandis ?

FINET.

Fay seulement ce que je dis,  
 Instruy moy bien nostre amoureuse,  
 Et tu seras la plus heureuse  
 De ton village.

BABILLE.

Mais pendant,  
 Marin, qui va tousjours raudant,  
 Sentira il point la cassade ?

FINET.

Mais, mon Dieu, que tu es maussade !  
 Va t'en à la maison exprès,  
 A fin que vous vous teniez près  
 Et que l'on vous retrouve ensemble.

1 Tromperie. On disait : avoir la cassade, pour être dupé.

BABILLE.

Get engeoleur ! icy assemble  
Tant et tant de propos divers,  
Qu'il n'y a endroit ny envers :  
Mais qui est galleux qu'il se frotte,  
Il fait bon gagner une cotte :  
L'odeur du gain sent toujours bon.  
Je vay mettre ordre à la maison,  
A fin que si quelqu'un arrive,  
Long temps à la porte il n'estrivre ?.

## SCÈNE III

FRIQUET.

Plus je frequente la maison  
De Marin, plus j'ay de soupçon :  
Car Babilie est fort affectée<sup>1</sup>,  
Grassette un peu trop esventée,  
Certes telle legereté  
Convient mal à la chasteté :  
Ores ne peult estre le père  
Euvers sa fille trop sevére.  
Au vieil temps l'on ne caquoit  
L'amour, sinon quand l'on estoit  
A la perfection d'un age  
Propre à traicter le mariage :  
La creintive fille pendant  
Soubs la main du père attendant,  
A ses mandemens toujours preste,  
Vergongneuse baissoit la teste  
Et n'osoit voir un homme en front :  
Mais maintenant nos filles vont  
Plus effrontées que des biches  
Qui battent des deux flanes les friches<sup>2</sup>.  
Si veux-je de tout mon pouvoir  
Tascher si je pourray sçavoir  
A quoy tendent tant de menées  
Que j'ay veu par tant de journées  
Au logis du sire Marin.  
Qui voit brusler de son voysin  
La maison, la grange, ou l'estable,  
Doit craindre l'accident semblable :  
J'ay une fille qui croi-tra,  
Et peult estre me donnera,  
Si Dieu ne m'ayde, un tel affaire<sup>3</sup> :  
Mais il vaut mieux un peu se faire,  
Et sans trop d'icy s'eslongner,  
Discrettement y besongner.

1. Mot qui, ainsi orthographié, porte avec lui son étymologie de *metteur en geôle*, comme l'oiseleur met en cage les oiseaux qu'il attire.

2. S'impaticque, se tourmente, du mot *estref* dont un des sens était *débat, enuui* : « *J'estrivre* autant aux petites entreprises qu'aux grandes, » dit Montaigne.

3. Coquette. C'est un des sens que lui donne Furetière.

4. Qui se vautrent ou rut sur les herbes.

Voilà une comparaison qui prête au mot *biche*, dans le sens que lui donne le demi-monde, une ancienne nué qu'on n'attendait guère.

5. Nous avons déjà vu dans la pièce qui précède celle-ci que le mot *affaire* était alors du masculin.

## SCÈNE IV

SOBRIN, FINET, MARIN.

SOBRIN.

Me voyla en bon equipage.

FINET.

Mais il faut changer de langage,  
De mots, de gestes et de voix,  
Et contrefaire un vilageois.

SOBRIN.

J'en sçay assez, Finet; regarde  
Cependant par tout, et pren garde  
Que c'est, qui entre, et qui va là.

FINET.

Je sçauray bien faire cela.

SOBRIN.

Si dans cette maison bourgeoise,  
Tu entens quelque bruit ou noise,  
Vien, cour, et voy tous les quantons,  
Car je crain les coups de bastons.

FINET.

Non, n'ayez peur qu'on vous offense,  
Vous n'aurez mal en ma presence,  
Croyez si l'on touche sur vous,  
Que je n'attendray pas les coups.

SOBRIN.

Hau lay han ! n'y a icy personne ?

MARIN.

Quoy ? que veult dire cet yvrongne ?

SOBRIN.

May foy y au moy, sire Marin,  
Y demande in pochon de vin,  
Pour mon père qu'au tan mailaide.

MARIN.

Bren, bren, il faut tousjours qu'on aide  
A ces vilains à tout propos,  
On ne sçaurroit avoir repos,  
S'on veult croire cette canaille :  
Et quoy, qui leur preste, il leur baille,  
Ils empruntent sans jamais rendre.  
Tantost il faut du vin leur vendre,  
Tantost il faut voir le grenier,  
Et n'ont jamais un seul denier ;  
Puis si cherchez au bout du terme  
Vostre argent, leur maison se ferme,  
Et estes, pour conclusion,  
Satisfait d'une cession.  
Allez, je n'ay rien en ma cave.

SOBRIN<sup>1</sup>.Ma foy mon porre chero glave<sup>2</sup>

1. La curiosité de cette scène en patois n'a pas échappé à M. Émile Charles dans sa *These, la Comédie en France au XVI<sup>e</sup> siècle*, où, comme nous l'avons vu, il accorde une assez belle place à la pièce de François Perrin. « Il déguise Sobrin en paysan, dit-il, analysant ce passage, et lui prête le patois de son nouveau rôle. Ce patois, ajoute-t-il, est encore aujourd'hui celui que parle le peuple dans le Morvan et dans le Maconnais. L'emploi perpétuel du mot *y*, qui sert tout à tour de particule pronominale et de particule conjonctive, caractérisé ce langage bizarre. »

2. *Crie*. Ce verbe, qui a la même r. c. que *glapir*, se retrouvait

En son li de fain et de soy,  
Y vous pairay bien pour ma foy.

MARIN.

D'où estes-vous ?

SOBRIN.

De Brisepeille.

MARIN.

Ce seroit bien grande merveille  
Si ces vilains sçavoient compter  
Cinq douzains pour me presenter,  
Encor que rien je ne leur ferme.

SOBRIN.

A me faut in pochot<sup>1</sup> de terme  
Qui ne vous sero pé contant.

MARIN.

Mais qu'en veux-tu faire de tant ?

SOBRIN.

Y au pour Porno de Bourdoillon  
Et pour say fame Parrechon,  
Qu'ay son ché may tante Gelitre.

MARIN.

Faut-il du vin à ce belitre ?  
Bien pour ce coup tu en auras,  
Mais sçais-tu quoy, tu me payras,  
Du principal et de l'attente.

SOBRIN.

O Monsieur, et Margo may tante  
Vous doure demain à marché  
Y sçay ben quoy qu'elle è caiché,  
De quoy no gen ne sçayvan ren.

MARIN.

Grassette, tost allez vous en  
Bailler de mon vin, tost Babille,  
Qu'on prenne la clarté, habille,  
Et qu'on se garde d'espancher<sup>2</sup> :  
Le vin est maintenant trop cher,  
Et puis nostre cave est si sombre  
Qu'on n'y voit que noir sur de l'ombre.  
Ce pendant que cela se fait,  
J'ay quelque marché imperfect  
Avecques Macé loche-teste<sup>3</sup> ;  
Encor qu'il soit aujourd'uy feste,  
Si ne veux-je pourtant laisser  
A mes besongnes avancer :  
Je vay chercher à l'heure à l'heure  
Le logis auquel il demeure.

## SCÈNE V

CORBON.

Avoir ne faut la main pesante,  
Quand l'occasion se presante,  
A l'empoigner par les cheveux  
Et la bien serrer si tu peux :  
Car si le malheur tant le frappe,  
Qu'un coup de ta main elle eschappe,  
En vain tu la regretteras :  
Car plus sa faveur tu n'auras.  
C'est folie à celui qui pense  
Estre avancé par sa science,  
Car ores<sup>1</sup> les mondains estats  
Des lettres font trop peu de cas :  
J'eusse long temps snivy l'estude,  
Tant est grande l'ingratitude,  
Sans qu'il m'en fust or advenu  
Pour quatre sols de revenu,  
Et voicy l'heure inopinée  
Que je voy ma vie assignée  
Sur un gras et ample moyen,  
Sans avoir mérité tel bien :  
Vertu est pauvre et importune,  
Mais les biens sont pour la fortune.  
Ainsi que j'avois convenu,  
Tout ainsi est il advenu :  
Je suis quitte de ma promesse,  
Et depestré de ma maistresse :  
Or soit Sobrin enamouré,  
Si auray-je le priuré.  
Je confesse que la conqueste  
En est quelque peu mal-honneste ;  
Mais le gain plaist tant aux humains,  
Que quand il vient entre leurs mains,  
Son odeur est plus estimée  
Que n'est la bonne renommée.  
Je ne suis plus fils du frippier,  
Car voicy dedans ce papper  
De mon priuré la depesche :  
Tant qu'il vandra maintenant presche  
Grassette le fol amoureux ;  
Car quant à moy j'ayme bien mieux  
A mon aise passer mon age,  
Qu'estre martir en mariage.

## SCÈNE VI

SOBRIN, FINET.

SOBRIN.

Nul n'est il maintenant en voye ?  
N'est il personne qui me voye ?  
Homme ne suyt il mes talons ?  
De sens infinis esguillons  
Qui poulsent hors de ma pensée  
Par force une joye pressée :  
Je suis droitement sur le poinct

dans le Blaisois, où, suivant Cotgrave, *glavoir* veut dire cri de douleur.

1. Le quart d'une chopine. — On disait plutôt *pochon*, ou *poisson*, et aussi *pôchon*, dont le peuple a fait *poisson*, mot qui ne s'est pas perdu chez les marchands de vin. On lit dans le *Triomphe des Carmes*, v. 17 :

Et plain *poichon* de vin d'Ansoire (Auxerre).

Génin a fait toute une dissertation sur ce mot, dans ses *Récérations philologiques*, t. 1, p. 175-177. Francisque-Michel, dans son *Dictionnaire d'argot*, p. 530, pense que l'ivrogne, qui boit trop de *pochons*, pourrait bien, à cause de cela, s'être appelé un *pochard*.

2. Reverser, répandre.

3. Dont la tête branle.

1. Pour : à cette ores, à cette heure.

Que la mort me viendrait à point,  
 À fin que ma plus longue vie  
 D'un nouveau duel ne soit suivie  
 Qui me ravisse à l'avenir  
 De ce beau jour le souvenir.  
 Ne verray-je homme qui se plaise  
 D'escouter d'où me vient cet aise,  
 D'où je vien, pourquoy et comment  
 Je traîne cet accoustrement ?

FINET.

Voicy l'amoureux de village  
 Qui est tout gay en son courage,  
 Il faut sçavoir ce qu'il a fait.

SOBRIN.

N'est-ce pas icy mon Finet ?  
 Ha, mon Finet, par ta prudence  
 J'ay un tel plaisir que je pense  
 Qu'il n'en peut advenir un tel  
 En ce monde à l'homme mortel.

FINET.

Cela va bien, car pour les doubles  
 J'ay esté sans cesse aux escoutes :  
 Mais je vous pryé me conter.

SOBRIN.

Mais je te pryé d'escouter.  
 A peine estoit la cave ouverte,  
 Que Babille au mestyer experte  
 Esteint la chandelle, et de loing  
 Me montre Grassette à un coing  
 Pensant le frippier introduire,  
 Puis rusée elle se retire :  
 Lors parlant peu à basse voix,  
 Premier je me joue à ses doigts,  
 Puis aux tetins, puis je l'embrasse,  
 Je cole à la sienne ma face :  
 Bref à ma chaude affection  
 A tant combleu l'occasion  
 Qu'onc amoureux, comme je pense,  
 Ne recut telle recompense.

FINET.

Ha, ha, ho, ho, ha, ha, ha, ha !

SOBRIN.

Après, Finet, pour mirer mieux  
 Ma face dedans les deux yeux  
 De ma dame tant désirée  
 Je l'ay à la clarté tirée,  
 Et pour aussi me descouvrir.

FINET.

C'est ce que je voulois ouyr.

SOBRIN.

A l'heure ma pauvre Grassette,  
 A l'heure ma pauvre tendrette  
 S'est pasmée entre mes bras,  
 Voyant bien qu'elle n'estoit pas  
 Où elle pensoit estre chute :  
 Mais après la longue dispute  
 Faicte de ma longue amitié,  
 De nous deux elle a eu pitié.  
 « Ah Carbon desloyal et traistre,  
 « Diet elle, ore fais-tu paroistre  
 « Des hommes la fidélité.

« O ciel contre moy irrité !  
 « Et toy du beau jour la lumyere  
 « Qui sembles fermer ta paupiere  
 « Pour ne voir ce desloyal fait  
 « Qui recompense mon bien faict,  
 « A tout le moins vange l'injure  
 « Que je reçois de ce parjure.  
 « Tu ne chantois, traistre imposteur  
 « Que d'un mariage futeur,  
 « Pourtant tu m'as (ha esperdue)  
 « Prodigieusement vendue.  
 « Est-ce l'heur que j'atten de toy ?  
 « Est-ce, meschant, est-ce la foy  
 « Que tu m'as tant de fois jurée ?  
 « Tu vois comme estoit assurée  
 « Ton amour en cet animal : »  
 Mais, dy-je, en effaçant le mal,  
 Que t'a faict cette meschante ame,  
 J'atteste maintenant la flamme  
 Qui premier embraza mon cœur  
 Quand ton œil en fut le vainqueur,  
 Qu'à jamais, quoy qu'il en advienne,  
 Ta volonté sera la mienne,  
 Qu'un mariage bien-heureux  
 Fera un seul corps de nous deux ;  
 Que tu me seras aussi chere  
 Que l'œil couvert sous ma paupiere,  
 Et que cette nostre union  
 N'aura jamais division.  
 En ce point ma douce parole  
 Si bien ma mignonne console,  
 Que je l'estime désormais  
 Estre ma femme pour jamais.

FINET.

Oh ! comme je crains la colere  
 Irritée de vostre pere.

SOBRIN.

Rien, Finet, plustost il te faut  
 En cette matiere estre caut<sup>1</sup>,  
 Et tant faire, par ta menée,  
 Qu'à femme elle me soit donnée.

## SCÈNE VII

FRUQUET, MARIN.

FRUQUET.

Sire Marin, si je le tue,  
 Et la Justice s'en renne ?

MARIN.

Versez le moy sur le pavé :  
 L'aut-il qu'un paillard depeuvé  
 Me vienne faire telle injure ?

FRUQUET.

Si je le puis trouver, j'en jure,  
 Je luy chargeray bien le dos.

MARIN.

Assommez, cassez luy les os,  
 Montrez luy moy que c'est à dire

1. Sur tes gardes. V. une des notes précédentes.



De venir les filles séduire.

FRIQUET.

Si j'eusse attrapé le paillard,  
Il eust diét qui mangea le lard<sup>1</sup>.

MARIN.

A il bien couvert l'entreprise  
Dessous une jacquette ?  
L'homme est il plus de l'homme seur ?

FRIQUET.

Je t'auray, traistre ravisseur.

MARIN.

Et cette petite affetée  
Toute nue sera fouettée.

FRIQUET.

Ila, Babille, est ce la façon ?

MARIN.

Je t'auray, petit pulasson,  
Belistresse<sup>2</sup> : t'ay-je nourri  
Pour avoir telle vilennye ?

FRIQUET.

Il la fault faire emprisonner.

MARIN.

Il luy faut tant de coups donner.

FRIQUET.

Non, donnez la à la Justice,  
Et que tres bien on la punisse.

MARIN.

Soyez donc, Friquet, diligent  
A chercher quelque bon sergent,  
Pour la jeter en fond de fosse,  
Où la puisse estrangler la bosse<sup>3</sup> ;  
Et qu'au surplus de ce vilain  
Le sang rougisse le chemin.

FRIQUET.

La chose en est bien assurée,  
Vous viendrez en prison murée,  
Belle huysiere de la mynniet<sup>4</sup> ;  
Diable y ait part qu'on ne poursuit  
Ainsi toutes les majuerelles,  
Vraye perte et peste de celles  
Qui pour peu se laissent piper :  
Ensemble on me puisse couper  
Promptement l'une et l'autre oreille,  
Prieur, si je ne vous resveille.

1. Qui est le coupable. On lit dans l'*Apologie pour Hérodote* de Henry Estienne t. I, p. 223 : « On lui fit avouer qui avoit mangé le lard, » dans le sens de : on lui fit dire qui avoit commis le crime. L'expression de l'argot : *manquer le morceau*, pour dire *d'annoncer*, dérive de là.

2. Gueuse. Le mot est dans Montaigne, avec le sens de mendiant : « Bédaignons cette faim d'honneurs, basse et belistresse. » Liv. III, ch. 10.

3. Ou plutôt la *male bosse*, c'est-à-dire la peste, selon Cotgrave. Il est parlé dans une farce de l'*Ancien Théâtre* (t. II, p. 137) de *Bosse* et d'*Epié, mie*.

4. C'est à-dire portiere qui n'ouvre que la nuit, entremetteuse.

## SCÈNE VIII

MACLOU, MARIN.

MACLOU.

Il ne reste plus qu'à penser  
De mon retour pour l'avancer :  
J'ay presque icy faict les affaires  
Qui m'estoient les plus necessaires ;  
Il me fault voir mon escolyer,  
Luy donner argent pour payer  
Sa chambre, son bois, ses chandelles,  
Sa despence, et besongnes<sup>1</sup> telles,  
Pour retourner en nos quartiers.

MARIN.

T'ay-je nourry cinq ans entiers  
Pres de moy, pour cela, truaude ?  
Je t'en feray payer l'amande.

MACLOU.

N'est ce pas le sire Marin  
Qui vient au long de ce chemin ?  
C'est luy ; mais qu'est ce qu'il grommelle ?

MARIN.

Si je treuve la maequerelle,  
Si je r'encontre ce muguet,  
Et ce larronneau de Finet!...

MACLOU.

Finet ! Ila ! que peut ceey estre ?

MARIN.

Et son jeune babouin de mai-tre,  
Qui prend un paletot<sup>2</sup> de gris  
Pour venir troubler mes esprits.

MACLOU.

Ce qu'il dict, seroit-ce point songe ?  
Prend il point pour vray un mensonge  
Si me faut il sçavoir que c'est.  
Ha, sire Marin, mais où est  
A cette heure vostre prudence ?

MARIN.

Ila, meschant !

MACLOU.

Qu'est ceey ? Je pense  
Que vous estes hors de raison.

MARIN.

Ainsi souiller une maison ?  
Qui me tient que je ne t'assomme ?

MACLOU.

Tout beau, sire Marin ; mais comme  
Estes vous ainsi transporté ?

MARIN.

Je sçay trop bien sa loyauté,

1. Ce mot se disait alors dans le sens de l'italien *bisogna*, à-faire, et de *besoing*, d'où il derive.

2. Ce mot n'avait pas d'ordinaire cette forme si moderne. On disait plus souvent *pallettoeq* d'où le verbe *empalettoquer*, et le mot *pallettoquet*, pour s'offrir : le *pallettoeq* n'était guère alors qu'une longue casaque ou souquenille de laquais.

Et comme il s'est montré habile  
A ravir l'honneur de ma fille.  
Que si....

MACLOU.

Mais qui vous a fait tort?

MARIN.

Il aura le coup de la mort.

MACLOU.

Qui donc ?

MARIN.

Ah, Sobrin trop volage !

MACLOU.

Sobrin ? Qu'a il fait ? quel outrage ?

MARIN.

Et son effronté consellier !

MACLOU.

Qui ? Sobrin ? qui ? mon escolyer ?

MARIN.

L'imposteur Sobrin se disguise  
Avec une jacquette grise  
Pour forcer les filles d'autrui.

MACLOU.

Pour forcer les filles ? Qui, luy ?

MARIN.

Luy.

MACLOU.

Que mon fils Sobrin s'efforce  
De prendre quelque fille à force ?

MARIN.

Avec un habillement gris  
Il est entré en mon logis,  
Et a ma Grassette engoulée  
Si bien qu'il la despuclée.

MACLOU.

Ah, meschant bastard, qu'as tu fait !  
Mais pourquoy ne fus-tu defaict,  
Tombant du ventre de ta mere,  
Par les dents de quelque chimere ?

MARIN.

Cela ne me contente pas :  
Si en passera il le pas,  
Si par la ville on le rencontre.

MACLOU.

Il faut, Finet, que je te monstre  
Que vault d'un maistre le courroux :  
Je t'ay, je t'ay esté trop doux,  
Il faut que de toy je me vange,  
Puisque ton vouloir ne se change.  
Sire Marin...

MARIN.

Scavez vous quoy ?  
Ne m'en parlez plus.

MACLOU.

Par la foy  
Qui a toujours, mère commune,  
Nourry deux amitez en une,  
Si ma prière a quelque lieu,  
Je vous prie en l'honneur de Dieu,

Temperez la colere forte  
Qui pour cette heure vous transporte,  
Et me donnez un peu de temps  
Pendant lequel bien je pretens  
De faire une plus ample enquete.

MARIN.

Bren, bren, vous me rompez la teste.

MACLOU.

Mais je vous pryé.

MARIN.

Abus !

MACLOU.

Mais, mais

L'on vous fera raison.

MARIN.

Jamais.

MACLOU.

Si n'y a il faute si grande  
Qu'on ne repare par amande.

## ACTE CINQUIÈME

### SCÈNE I

FRIQUET, FINET, SOBRIN.

FRIQUET.

Scais-tu quoy ? ne m'en parle plus,  
Car nous sommes tous resolu  
D'avoir raison du malefice,  
Ou de vous tirer en justice :  
Cherchez ailleurs vostre credit.

FINET.

Il est bien vray ce que l'on dict :  
Vous trouverez un genre d'hommes,  
Au malheureux temps où nous sommes,  
Qui n'ont meilleur gain que celui  
Qui leur vient du malheur d'autrui.  
Ne cherchez tant vostre avantage  
Maintenant en nostre dommage  
Que vous ne pensiez à la fin.

FRIQUET.

Quoy ? si je soutien mon voisin,  
Fay-je chose que je ne doive ?  
Qui fait la folie la boye,  
Je suis loyal jusqu'à la mort.

FINET.

Nous avons quelque peu de tort,  
Friquet, ainsi je le confesse,  
Le prieur et moy ; mais si n'est-ec  
Pour en mourir.

FRIQUET.

Si sera bien.

FINET.

Vous n'en avez pas le moyen.

FRIQUET.

Fault il point que ce coquin groigne ?

FINET.

Coquin !

FRIQUET.

Corbien, si je t'empoigne,  
Je batray le pavé de toy.

SOBBIN.

Ce ne sera doncques sans moy :  
Si tu avois la main levée,  
Tu sentirois que mon espée  
Ne tient point au bout du fourreau.

FRIQUET.

En ayde ! voyez ce bourreau  
Qui me veult icy faire oultrage.

SOBBIN.

Demeure, tu n'auras dommage ;  
Mais je te veux bien advertir  
Que je te feray repentir,  
Si tes injures tu n'oublies,  
Et que tu ne reconcillies  
Mon pere avecque ton voysin.  
M'entens-tu ?

FRIQUET.

Il est bien besoin.

SOBBIN.

Au surplus, si tu peux tant faire  
Que Marin, qui est mon contraire,  
Vueille son couroux oublier,  
Et sa Grassette à moy lyer  
Par un bon mariage, pense  
D'en avoir bonne recompence ;  
Mais si en nos fermes amours  
Tu brasses quelques traistres tours,  
Je jure que de cette espée  
Tu auras la gorge couppee.

FRIQUET.

Ainsi maintenant les puissans  
Rendent à eux obéissans  
Les petits qui contre eux ne peuvent :  
Si je leur faux<sup>1</sup>, et s'ils me treuvent,  
Ils me froteront bien mon lard.  
Si je peux gagner ce viellard,  
J'en auray bien ample salaire ;  
Il vault mieux l'un que l'autre faire :  
Chacun ores pense de soy,  
Je n'ay nul plus proche que moy.

## SCÈNE II

MARIN, FRIQUET.

MARIN.

J'advise de tous les endroits,  
Car bien entendre je voudrois  
Comme Friquet mon voysin traicte  
Ceux qui cette injure m'ont faicte :  
Ila, je le voy venir de loin :

Et bien, est-il mort ce vilain ?

FRIQUET.

Mort ! mais luy de grande furey  
M'a-il pensé oster la vye !  
Au desespoir le dernier but  
Est de n'esperer nul salut<sup>1</sup>.

MARIN.

Mais dictes moy...

FRIQUET.

Il court, il ribble,  
Il escume, il fait le terrible,  
Avec son pendard de valet  
Armé des pieds jusqu'au colet :  
Bref, gardons-nous qu'en quelque embusche  
L'un de nous bien tost ne trebusche.

MARIN.

Mais que serons-nous en cecy ?  
Endurerons-nous donc qu'ainsi  
Il ait abusé de ma fille ?

FRIQUET.

Que n'estoit elle plus habile  
Et plus prudente à se garder,  
Sans imprudemment hazarder  
La chose qui estoit si chere ?  
Faut-il ainsi estre legere  
Au premier amoureux qui rit ?  
Un jeune homme de bon esprit  
Poussé des flambeaux de son age,  
Ne cherche que son advantage.

MARIN.

Mais qui serons-nous, mon Friquet ?

FRIQUET.

A ce que j'ay seen de Finet,  
L'escolyer a bien bonne envee  
D'user le reste de sa vie  
Avec Grassette.

MARIN.

Mais comment ?

FRIQUET.

Il ne l'a (si Finet ne ment)  
A son amitié attirée,  
Que pour l'avoir femme espousée.

MARIN.

Est-il possible ?

FRIQUET.

Il est tout vray.

MARIN.

Je ne seay si je le croiray,  
Car maintenant la paillardise  
Sous un tel masque se desguise :  
Toutefois, si sans m'abuser,  
Il vouloit ma fille espouser,  
Je le feray en lieu de moyne,  
Heritier de mon patrimoine.

1. Fr. Perrin se souvient ici de son latin ; il traduit littéralement le vers de l'Énéide :

Una salus victis nullam sperare salutem.

1. Si je leur manque, s'ils me veulent absolument.

FRIQUET.

Ainsi sans noyse vous vivrez  
Et l'opprobre vous couvrirez  
De vostre fille.

MARIN.

Et quand au reste,  
J'auray une alliance honneste.

FRIQUET.

Il faut donc cela despescher.

MARIN.

J'en suis content.

FRIQUET.

Je vay chercher  
Le sire Maclou pour parfaire  
Le plustost qu'on pourra l'affaire.

MARIN.

Allez, Friquet, et faites bien,  
Comme un amy fait pour le sien.

## SCÈNE III

MACLOU, FRIQUET.

MACLOU.

Tant plus je pense à mon muguët,  
Tant plus cet acte me desplaist.  
Il est bien vray que la sagesse  
Ne suyt pas tousjours la jeunesse :  
Il me souvient en mon vieil temps  
Des bouillons de mes jeunes ans,  
Et tel souvenir me tempere  
La rigueur requise à un pere.

FRIQUET.

Voicy qui te sert bien, Friquet.

MACLOU.

Si a il bien petit acquët<sup>1</sup>  
A suyvre cet amour folastre.  
Mais si je suis opiniastre  
A corriger mon fils Sobrin,  
Il pourra bien quelque chagrin  
Engendrer en sa fantasia,  
Et icelle en estant saisie  
L'envoyra en quelque malheur,  
Pour estre larron ou voleur,  
Ou quelque soldat miserable :  
Encor fault il estre traictable  
A son fils, car comme aymera  
L'estranger celui qui sera  
Contraire à sa propre lignée ?

FRIQUET.

Voicy mon occasion née :  
Or, sus, sus, parlons du pryeur.  
Sire Maclou....

MACLOU.

Qu'est-ce, baveur ?  
Ha, Friquet, que dict ta pensée ?

FRIQUET.

Rien de nouveau.

MACLOU.

Et l'es-pousee  
De Marin, vostre grand amy ?

FRIQUET.

Marin n'est plus vostre ennemy.

MACLOU.

Comment, Friquet ?

FRIQUET.

Mais est-il noise  
Tant aigre que l'on ne rapaise ?  
L'homme est prompt à se courroucer,  
Mais tout cela se doit passer  
Avant que le soleil se baisse.

MACLOU.

Mais que dict-il ?

FRIQUET.

Rien, rien.

MACLOU.

Mais qu'est-ce ?

FRIQUET.

Le vous veux je dire en deux mots.

MACLOU.

Mais que servent tant de propos ?

FRIQUET.

C'est moy qui eroyis par la rue,  
Eschauffé, disant : Tue, tue,  
Quand vostre fils après ce coup  
Viste se savoit tout à coup ;  
Mais voyant que cette poursuyte,  
Ou une vengeance petite  
Peult un plus grand fen eschauffer,  
Je tasche à ce mal estouffier.

MACLOU.

Comment ?

FRIQUET.

Grassette est une fille  
De beauté et d'age nubile ;  
Vostre fils est honneste aussi,  
Prest à marier : par ainsi  
Quand nous ferons un mariage,  
Je n'y cognoy aucun dommage.

MACLOU.

Marier, que deviendra donc  
Le pryeur de mon fils adonc ?

FRIQUET.

Penseriez-vous qu'il voulust estre  
Pryeur, moyne, profez, ny prestre ?

MACLOU.

Nenny.

FRIQUET.

Pourquoy contre son cœur  
Le voulez-vous faire pryeur ?  
Ce bien lequel il ne merite,

1. Profit. \* De moy il n'aura autre acquët, \* lit-on dans une farce de l'Ancien Théâtre, t. I, p. 208.

2. Bavard.

t. Alors, du latin ad hunc.

Pensez-vous qu'en fin il profite ?  
 Vous cuidez le spirituel  
 Mesler parmi le temporel,  
 Et en engraisser la cuisine  
 De vostre fils qui n'en est digne :  
 Laissez l'en donques descharger,  
 Puisqu'il veut estre mesnager.  
 Ne pensez plus à l'avarice,  
 Laissez-moy là ce benefice,  
 Nous y pourvoyrons bien après,  
 Tant seulement tirez-vous près  
 De Marin, et qu'en peu d'espace  
 Ce mariage se parface.

MACLOU.

Je ne veux mettre à nonchaloir  
 Ny Marin, ny son bon vouloir :  
 Je m'en vay poursuivre l'affaire  
 Pour le tout sainement parfaire :  
 Si pendant mon fils vous voyez,  
 Sans faire semblant, pourvoiez  
 Que sur le champ il ne s'estonne  
 Si ses matines je luy sonne :  
 Car de prime abord je feindray  
 Qu'adviser je ne le voudray,  
 En contrefaisant au possible  
 Le courroucé et le terrible :  
 Mais avant que partir pourtant,  
 Je croy que tout sera contant.

FRIQUET.

Bien, diligentez vos poursuytes,  
 Il sera fait comme vous dictes.

## SCÈNE IV

SOBRIN, FINET, FRIQUET.

SOBRIN.

Tu dis vray, et certes le cœur  
 Me presagit quelque bon heur.

FINET.

Tousjours la muable fortune  
 N'est en une place importune.

SOBRIN.

Je me ry de voir ce Friquet  
 Estre maintenant mon laquet,  
 Qui plus chaude que dans la forge  
 Jettoit la braise par la gorge.

FINET.

Nous voyons advenir souvent  
 Que peu de pluye abat grand vent :  
 Il a eu trop belle vesarde <sup>1</sup>.

FRIQUET.

Tournant çà et là, je regarde  
 Si je verray point le prier :  
 L'argent des plus forts est vaincœur.  
 Je l'ay trouvé à la bonne heure.  
 Sobrin, onc nouvelle meilleure

Vous n'avez sceu.

SOBRIN.

Quelle, Friquet ?

FRIQUET.

Quelle ? yssüe <sup>1</sup> de nostre fait.

SOBRIN.

Yssüe ! quelle ?

FRIQUET.

Très heureuse,

Car vous aurez vostre amoureuse.

SOBRIN.

Ha, que j'ay peur que soubz ce miel  
 Tu ne caches beaucoup de fiel.

FRIQUET.

Rien, rien, l'aliance assehrée  
 D'une part et d'autre est jurée,  
 Et ne veis onc gens plus contans  
 Que les deux pères combatans.

SOBRIN.

Ha, je ne suis plus en moimesme,  
 Tu m'as rayé de la mort blesme :  
 Du reste n'en parlent-ils point ?

FRIQUET.

J'ai fort bien rabatu ce point ;  
 Seulement qu'icelles négocées <sup>2</sup>  
 Se remettent après les nocées.

SOBRIN.

O Friquet, que tu es gentil !

FRIQUET.

Tant seulement soyez subtil,  
 Et laissez passer la tempeste  
 Que vostre père vous appreste ;  
 Car vous verrez faillir <sup>3</sup> ce bruit  
 Plus tost qu'un esclair en la nuit,  
 Et ne partirez de la place  
 Que ne soyez remis en grace :  
 Venez, suyvez moy pas à pas,  
 Mais, sçavez-vous quoy, n'entrez pas  
 Que premier je ne vous appelle :  
 Je vay sentir si la querelle  
 Est rappaisée de tout point.

SOBRIN.

Or va, et ne m'oublie point.

## SCÈNE V

MACLOU, MARIN, FRIQUET, SOBRIN.

MACLOU.

Je le croy bien, sire Marin,  
 C'est la cause de mon chagrin :  
 La jeunesse court desbordée,  
 Comme une beste desbridée,  
 Et les miserables parens

1. Résultat, dénouement.

2. Se prenait alors pour *affaires*, et était du féminin. quand l'autre mot était du masculin. C'est le contraire depuis le xviii<sup>e</sup> siècle. Pasquier emploie « Négocée » avec le sens et le genre qu'il a ici, dans ses *Recherches de la France*.

3. Tomber.

1. Pour, *venette*, mot qui a la même étymologie. Rabelais dit *ve zarde*, forme qui était la plus employée.

Droit sur le declin de leurs ans,  
Voyent leur vieillesse affoiblye  
Aceablée de leur folye.

MARIN.

Je n'estoy (j'en suis souvenir)  
Lascif, comme ils sont maintenant,  
Ny subject aux voluptez, pource  
Que je n'avoÿ argent en bourse :  
Mais eux qui sentent nos moyens,  
Et que nous avons quelques biens,  
Ils ne craignent point de despandre,  
Ce qui couste bien cher à prendre,  
Et fault à leurs faits vieux  
Le plus souvent fermer les yeux.

FRIQUET.

Je voy ja les peres qui ont  
Quelque signe joieux au front.  
Voÿla d'un costé la paix faicte,  
Il reste Sobrin et Grassette  
Qui seront un peu chapitrez  
Si tost qu'ils seront recontrez :  
Mais cela ne sera que mine.

MACLOU.

N'est ce icy Friquet qui chemine ?

MARIN.

Si est, vous l'avez bien connu.

MACLOU.

Friquet, tu sois le bien venu.

MARIN.

Comment se porte la besogne ?

MACLOU.

Et mon Sobrin ?

FRIQUET.

Sobrin s'eslongne  
Et n'ose de vous approcher.

MACLOU.

Rien, rien, je ne le veux toucher.

FRIQUET.

Si sa jeunesse vous offence,  
Que vostre bonté le dispence,  
Protestant que d'orenavant  
Il vous sera humble servant.

MACLOU.

Qu'il approche de moy s'il m'ayme  
Et vienne s'excuser soyemesme.

FRIQUET.

Sobrin, où où s'en est-il fuy ?  
Sobrin, ne viendrez-vous meshuy ?

SOBRIN.

Qui est là ? N'est-ce pas mon père ?  
O Dieux, appeidez sa colère.

MACLOU.

Que dis-tu, meschant, que dis-tu ?

MARIN.

Maclou, mon amy, la vertu  
Se monstre aux choses difficiles.

MACLOU.

Que dis-tu, deshauteur de filles ?  
Et bien, tu te veux marier ?

SOBRIN.

De cela vous veux-je prier.

MACLOU.

Est-il seur de ce qu'il doit dire ?  
Non, non, ils ne s'en font que rire.  
Estes-vous bien si impudents,  
Que vous voulez, malgré mes dents,  
Finet et toy, que je complaise  
A vostre affection mauvaïse ?

SOBRIN.

O moy miserable !

MACLOU.

Ha, meschant !

Alors que tu allois cherchant  
Tes plaisirs par voyes obliques,  
Frequentant les danses publiques,  
Ce mot fort bien te convenoit,  
Car ja la misere venoit  
Te faire nouvelle caresse.  
Mais pourquoy ma proche vieillesse  
Va elle ainsi se tourmentant ?  
Sobrin, puisque tu es contant,  
Va, pren une femme nouvelle,  
Va passer ton temps avec elle,  
Je te laisse en ta liberté.

SOBRIN.

Hé, mon père !

MACLOU.

Je l'ay esté,

Tant que sous mon obéissance  
J'ay contenne ton enfance.  
L'age, maintenant, et le feu,  
Et du fils Cyprien le jeu,  
M'ont chassé hors de ta pensée,  
Et ont ma memoire effacée.

SOBRIN.

Mon pere, qu'il me soit permis,  
Si cela envers vous je puis,  
Qu'un mot seulement je vous die.

MACLOU.

Que me veux-tu ?

MARIN.

Je vous supplie,

Escoutez-le pour cette fois.

MACLOU.

Quoy ! que j'escoute encor sa voix ?  
Mais que veut il dire ny faire ?

MARIN.

Si luy fault-il un peu complaire ?  
Escoutez l'encor pour ce coup.

MACLOU.

Dy done, mais ne dis pas beaucoup.

SOBRIN.

Mon pere, si l'amour est vice,  
J'ay merité qu'on me punisse,  
Je suis de la fille surpris

Du sire Marin, et depuis  
 Qu'Amour vint en ses rets me mettre  
 Jamais je n'ay esté mon maistre ;  
 Neantmoins, pere, je ne mets  
 Soubs vostre dextre<sup>1</sup> desormais :  
 Deffendez, commandez ensemble,  
 Dechassez moy si bon vous semble,  
 Me voyla tout prest d'obeir :  
 Bien que vous me ferez fuir  
 Cette amitié que je desire,  
 Jamais je ne vous veux desdire :  
 Tirez de moy vostre raison,  
 Soit par peüe, soit par prison,  
 Cela me sera tolerable,  
 Et quant à ma faute notable,  
 Imputez la à l'amitié  
 Et non point à mauvaiseté.

MARIN.

Cela est juste qu'il demande,  
 Et a fort bien payé l'amande ;  
 Certes il merite bien pardon.

MACLOU.

Je vous mets tout à l'abandon :  
 Puis qu'il vous plaist je luy pardonne,  
 Mais qu'un mesme pardon l'on donne  
 A Grassette.

MARIN.

Il est despeché,  
 La voila quitte du peché.

FRIQUET.

Il faut que le mesme on propose  
 Pour le pauvre Finet qui n'ose  
 Mettre le nez hors du logis.

MACLOU.

Le tout à Finet est remis.

MARIN.

Et pour l'amitié de ma fille,

Je pardonne aussi à Babille,  
 Et pren vostre fils pour le mien.  
 Luy donnant ma fille et mon bien.

MACLOU.

Je pren Grassette ma mignonne  
 Pour ma fille unique, et lui donne  
 Mon fils, que j'ay bien eher nourry,  
 Pour loyal espoux et mary.

MARIN.

Friquet, à fin qu'il se contente,  
 Aura ceans dix escus de rente.

## CONCLUSION.

Puisque les accords sont conelus,  
 N'attendez icy le surplus :  
 Car les traitez de mariage,  
 Et les affaires du mesnage,  
 Les nopces, les jeux, le banquet,  
 Le bal, la dance et le caquet,  
 Tout se fera selon la guise  
 Au lieu et à l'heure requise.

Si nous avons en quelque endroit,  
 Autrement dict qu'on ne vendroit  
 Si ne voulons nous point, j'en jure,  
 Faire à quiconque soit injure,  
 Mais nous (comme le peuple vicil)  
 Meslons l'aloës<sup>1</sup> dans le miel  
 Et mettons l'agreur profitable  
 Parmi ce qui est delcetable.  
 Pourtant tout ce que d'icy part,  
 Messieurs, prenez le en bonne part.

A Dieu et nous applaudissez.

1. C'était alors le type de l'amertume. Le meilleur et le plus amer était l'aloës de Socotora, dont on avait fait *sicotrin*, puis *cicotrin*, comme on le voit dans A. Paré ; et enfin, par une autre altération, *chicotin*, qui explique notre locution familière « amer comme chicotin. »

1. *Dextro*, main droite.

# NOTICE SUR ADRIEN DE MONTLUC

COMTE DE CRAMAIL

Commençons par dire, que bien que la *Comédie de proverbes*, c'est-à-dire composée de proverbes, n'ait jamais paru avec la signature du comte de Cramail, il semble certain qu'elle est de lui. Si en pareille affaire la prescription est admise, si possession vaut titre, je dirai d'abord que l'une et l'autre sont complètes. Au xvii<sup>e</sup> et au xviii<sup>e</sup> siècle cela ne faisait pas l'ombre d'un doute ; et notez bien que, si l'on attribuait déjà d'une façon certaine cette comédie à M. de Cramail, ce n'était pas toujours pour l'en féliciter, mais au contraire pour lui faire, vu son caractère et son rang, un reproche de l'avoir écrite.

Écoutez ce passage de la *Guerre des auteurs*<sup>1</sup>, où Gabriel Guéret revient sur le ridicule de ceux qui cloient des proverbes et des équivoques à chacune de leurs phrases en parlant ou en écrivant : « N'est-ce pas assez de vos équivoques ? fait-il dire à Vaugelas ; voulez-vous encore nous assassiner de vos proverbes ? — Vraiment, reparti Cyrano, vous estes bien délicats, vous autres messieurs. S'il faut vous en croire, Erasme a perdu son temps, avec ses *Adages* ; Baif s'est moqué du monde avec ses *Mimes* ; le comte de Cramail est un mauvais plaisant avec sa *Comédie de proverbes*, et Voiture, tout Voiture qu'il est, a de grands comptes à vous rendre de cent sortes de petits jeux qui sont si fréquents dans ses *Lettres*. »

Dans les *Anecdotes dramatiques*, qui, comme le *Dictionnaire des Théâtres*, par Lérin, en fixent la date à 1616, nous toutefois dire comme lui qu'elle fut jouée alors à l'Hôtel de Bourgogne, on affirme tout aussi nettement<sup>2</sup> que la *Comédie de proverbes* est d'Adrien de Montluc, comte de Cramail.

Il paraîtrait même, d'après ce que nous y lisons, qu'alors on la lui attribuait d'une façon plus certaine que les *Jeux de l'innocent*, qui pourtant, on le verra, ne doivent pas lui être contestés davantage<sup>3</sup>.

Cela étant, cherchons ce que fut cet étrange comte de Cramail, et tâchons de trouver dans sa vie et ses autres œuvres la preuve que celle-ci doit bien être de lui.

Adrien de Montluc était né en 1568, c'est-à-dire dans le plein tumulte des guerres de religion. Il était fils de Fabien de Montluc, et avait pour grand-père le fameux maréchal Blaise de Montluc.

Il fut digne d'un tel aïeul par son énergie et par sa verve, par sa verdeur d'esprit et de courage.

Jeune encore, Adrien de Montluc épousa l'héritière de Carmail, grande famille du Roussillon, et lui dut son titre de comte de Cramail, qui, ainsi qu'on le peut voir dans les *Mémoires du Languedoc* par Catel<sup>1</sup>, n'est qu'une altération de celui de comte de Carmail, Caramain, Caraman, ou même *Garam i ig*, comme Régulier appelle le comte en lui dédiant sa deuxième satire<sup>2</sup>.

Tallemant des Réaux, dans l'*Historiette* qu'il consacre au comte de Cramail<sup>3</sup>, nous a donné de curieux détails sur l'héritière, qui, en devenant sa femme, mettait cette comté de Cramail dans sa maison. « Elle avoit pensé, dit Tallemant, estre mariée à un comte (*sic*) de Clermont de Lodève, qui estoit un fort pauvre homme. Cependant, elle eust un tel chagrin d'avoir espousé Cramail au lieu de luy, qu'en douze ans de mariage elle ne luy dit jamais que ouy et non ; et, de chagrin, elle se mit au lit, et on ne luy changeoit de draps que quand ils estoient usez. Elle est morte de mélancolie. »

Cramail ne s'inquiéta guère de cette désolée, il la laissa dans son silence et sa désolation. Pour lui, il s'en alla à la cour, où son humeur pour les galanteries, les fêtes, les aventures, l'enchaîna longtemps malgré tout, parfois même malgré ses propres résolutions. Des Réaux, qui nous a donné le portrait de la femme, va en deux mots nous peindre comme contraste celui du mari :

« Il a toujours esté galant, dit-il, il estoit propre, dançoit bien<sup>4</sup>, et estoit bien à cheval. C'estoit un des dix-sept seigneurs. Il fut quinze ans tout entiers à Paris en disant toujours qu'il s'en alloit. Pour un camus, c'a esté un homme de fort bonne mine. J'oubliois qu'une de ses plus fortes inclinations a été madame Quelin : il l'aima après et devant la mort d'Henri IV : cela a duré plus de dix ans. Il passoit pour un honneste homme ; on l'avoit souhaité pour gouverneur du roy, mais il n'a pas assez vesu pour cela<sup>5</sup>. Je crois qu'il ne l'eust pas esté, quand il eust vesu jusques à cette heure. »

Tallemant ne s'explique pas sur les raisons qui lui font croire que Cramail n'aurait pas été choisi pour gouverneur du roi ; mais quand on connaît l'homme et l'opinion qu'on devait avoir de lui à la cour, il est facile de les soupçonner. Cramail, vieux gentilhomme, n'avait pas assez de ma-

1. P. 315.

2. Le fief est Caramani, village à six lieues de Perpignans. Les héritiers de M. de Cramail en vendirent la seigneurie, vers la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, au petit-fils de Biquet, créateur du canal de Languedoc. Les marquis, comte et duc de Caraman en sont venus.

3. Edit. P. Paris, t. I, p. 216.

4. Il parut souvent à la cour dans les ballets. Il était par exemple de celui qui fut donné, pendant le carnaval de 1610, avant le ballet du Dauphin, et qui fut, dit Bassompierre, « dansé par les galans de la cour. » V. la lettre de Malherbe à Peiresse du 6 février 1610.

5. Il ne l'eût été que bien peu, en tous cas. Au mois de décembre 1644, il était sérieusement au nombre des huit candidats, avec Bissonpierre, Souré, etc. Il mourut un an après. V. les *Mémoires* d'Olivier d'Ormesson, t. I, pp. 231, 234.

1. Paris, 1691, in-12, p. 199-200.

2. T. I, p. 217-218.

3. Dans les *Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie de peinture et de sculpture*, t. I, p. 141, Guillet de Saint-Georges nous donne la *Comédie de proverbes* comme étant des deux peintres Henri de Beaubrun et son cousin Charles ; mais l'attribution tombe d'elle-même, si l'on rapproche la date de leur naissance de celle on la pièce aurait été composée et même représentée à l'Hôtel de Bourgogne, suivant Henri de Beaubrun naquit en 1616, et Charles en 1613, et la pièce est de 1616!



turité pour son âge, et, comme nous le verrons, compromettait trop volontiers son expérience et son courage dans des escapades, dans des conspirations de jeunes gens. Homme d'esprit, il était plus foule encore, et donnait avec trop de complaisance dans les frivolités ingénieuses qui étaient à la mode alors. Pour lui, il n'y avait d'œuvres d'esprit que celles qui demandent mille efforts subtils, mille contorsions de mémoire, de langage ou de pensée. C'était l'usage en ce temps-là, je le sais ; mais, encore une fois, il s'y complut trop en cherchant à y sonnetter les autres. C'est ainsi qu'il égara un jour à sa suite l'un des bons esprits, et surtout l'un des moins futiles de cette époque, l'austère Saint-Cyran.

Un jour, étant chez Henri IV, qui l'aimait beaucoup et qui l'avait souvent mêlé à ses galanteries<sup>1</sup>, Cramail lui avait entendu demander ce qu'il eût fallu faire, si, la bataille d'Arques étant perdue, force eût été de s'embarquer, d'arriver peut-être dans une île déserte, sans vivres et sans espoir d'en trouver. Un courtisan dit aussitôt, comme il convenait à un homme de sa sorte, qu'il se serait livré de grand cœur pour être mangé, plutôt que de laisser son maître mourir de faim.

Là-dessus s'engagea une discussion qui tourna bientôt à la théologie. Le dévouement un peu gratuit du courtisan fut admiré ; mais on se demanda si, en bonne religion, ce serait chose permise. Cramail, qui dut certainement prendre part à cette logomachie théologique, n'oublia pas la question qui l'avait fait soulever. Plus tard, se trouvant avec Saint-Cyran, il la lui soumit. Celui-ci, « dans l'ardeur de sa jeunesse, » la prit à cœur et en fit le sujet du petit ouvrage : *Question royale... en quelle extrémité le sujet pourroit être obligé de conserver la vie du prince aux despens de la sienne*. Saint-Cyran ne devait pas attacher grande importance à cet opuscule ; il ne le fit pas imprimer. Cramail, jaloux de son idée, en prit sur lui le soin à l'insu de l'auteur. Il en donna une édition, tirée sans doute à très-petit nombre, car, en 1652, Arnauld ne put s'en procurer un seul exemplaire.

C'est à peu près vers le temps où il se faisait ainsi l'éditeur pressé de l'opuscule subtilement sérieux de Saint-Cyran, que Cramail publia quelques-unes de ses œuvres burlesques.

On était en 1630. Depuis 1616, qu'il avait composé et peut-être même fait jouer la *Comédie de Proverbes*, c'est-à-dire depuis quatorze ans, il n'avait rien donné, et, comme il avait été de loisir, puisqu'il ne s'était pas encore mêlé aux échauffourées qui le firent mettre à la Bastille, il devait être en fonds de quelque chose.

On ne tarda pas à en être sûr, cette année même. On vit paraître à la fois les *Jeux de l'Inconnu* et le *Herti ou l'Université*, etc. Le comte ne se nomma pas. La dédicace au prince Henri de Savoie, duc de Nemours et d'Aumale, fut signée Devaux. Malgré cette précaution, personne ne se méprit sur le véritable auteur, caché derrière ce pseudonyme ; tout le monde nomma Cramail qui ne s'en défendit guère. Sorel s'explique ainsi dans sa *Bibliothèque française*<sup>2</sup> sur l'auteur avoué et sur l'auteur caché des *Jeux de l'Inconnu* :

« Il vient, dit-il, d'un grand seigneur de la vieille cour, lequel a véritablement donné un modèle de notre

galanterie moderne. On prétend que c'étoit le comte de Cramail, et que le sieur Devaux, qui a mis son nom à ces livres-là, et qui est celui qui a fait le *Tombeau de l'Orateur François*, avoit seulement eu le soin de l'impression. »

On ne fut pas partout aussi indulgent que l'est ici C. Sorel. Il y eut bien des gens qui ne voulurent pas voir, comme lui, dans les élucubrations du comte des modèles de notre galanterie moderne. Ceux dont le bon goût ne s'accommodait pas de l'esprit à la mode se moquèrent fort de ces *Jeux de l'Inconnu*, notamment de l'une des nouvelles où, vingt-huit pages durant, l'*Histoire du courtisan grotesque* est racontée en calembours, comme celle de la *comtesse Tation* et de l'*ange Lure*, c'est-à-dire dans un système de turlopinades réinventé cent ans après par M. de Bièvre : « Le courtisan grotesque sortit un jour *inter-alia* du palais de la bouche vêtue de vert de gris. Il avait un manteau de cheminée, doublé de frise d'une colonne, etc. »

L'auteur eut beau dire dans sa préface qu'en écrivant comme il avait fait il se moquait, et qu'il ne prenait dans son livre ce style ridicule, que pour se railler des façons pédantes et alambiquées qu'infestaient les conversations ; on ne lui en tint pas compte.

Il prétendit en vain « que, pour employer une telle raillerie, il a fallu avoir la connaissance de plusieurs choses, ce qui n'est pas donné à tous ; » on lui reprocha de n'avoir pas assez fait voir qu'il voulait se moquer et de s'en être trop tenu au rôle d'écho ou de miroir.

Quant « à la connaissance de plusieurs choses, » dont il se targuait, cela pouvait être vrai pour la *Comédie de Proverbes*, qui révèle en effet la science la plus étendue, la plus variée du langage et des dictons du peuple, mais ne l'était pas du tout pour l'enflade de coq-à-l'âne et de turlopinades qu'il appelait les *Jeux de l'Inconnu*.

En somme, au jugement du plus grand nombre des bons esprits, son livre, tout au rebours des *comédies* de Molière et des *satires* de Boileau, qui, plus tard, reprit les mêmes ridicules, pour les bafouer franchement et sans critique sous-entendue, passa pour une piètre chose.

Tallemant, pour son compte, le dit nettement : « Le comte de Cramail vint en un temps où il ne fallait pas grand-chose pour passer pour un bel esprit. Il faisoit des vers et de la prose assez médiocres. L'n livre intitulé *Les Jeux de l'Inconnu* est de lui ; mais, ma foi ! ce n'est pas grand-chose. »

Cette opinion fut aussi celle du cardinal de Richelieu qui ne s'en cacha pas. Cramail le sut et y fut très-sensible. Il se pourrait même que l'aigreur qu'il ressentit des propos railleurs du ministre, le poussât plus que tout le reste dans les complots auxquels il va commencer de prendre part. Il se fit conspirateur pour venger ses calembours. Il fut mis à la Bastille, et son livre n'en devint pas meilleur.

Dès 1631, Cramail est en conspiration ouverte contre le cardinal. Il est mêlé à la *Journée des dupes*. C'est lui qui donne le mot pour que la reine se rende à Versailles, et empêche « que l'esprit du roi ne soit préoccupé, » c'est-à-dire la proie d'un premier occupant, qui pouvait être le ministre. Richelieu, à qui rien n'échappe, n'oublie pas ce fait dans ses *Mémoires*, et de ce moment Cramail a tout à craindre de lui.

Notre vieux seigneur, comme un vrai jeune homme,

1. C'est lui qui, dans les *Amours du grand Alcandre*, c'est-à-dire d'Henri IV, porte le nom de Dorlas.

2. 2<sup>e</sup> édition, p. 159.

poursuit toutefois ses visées étourdies, ses intelligences avec les ennemis du cardinal qui le surveille.

En 1635, Richelieu sait qu'il cherche à indisposer contre la Meilleraie Louis XIII, dont il a l'estime<sup>1</sup> et qui l'écoute toujours volontiers.

D'un autre côté, il a connaissance des conseils hostiles qu'il donne au comte de Soissons : « C'étoit, dit-il, un mauvais conseiller auprès de sa personne... Soit, ajoutait-il, expliquant ses raisons, que l'ancienne liaison qu'il avoit eue avec la vieille cour, et depuis toujours entretenue avec la maison de Guise, fit impression en son esprit, ou que l'intelligence étroite qu'il avoit avec la Fargis<sup>2</sup>, l'animât encore, etc... il essayoit de tirer en longueur les affaires et d'en éloigner tous les effets avantageux au service du roi. » Il n'en fallait pas davantage pour que Cramail, s'il avoit eu conscience de ce qu'il faisoit et où il alloit ainsi, pût voir déjà dans la perspective les tours de la Bastille. Il ne vit rien et s'enferma de plus belle.

En cette même année, 1635, il fut d'un voyage du roi, et il en profita pour faire à Sa Majesté des confidences qui, écoutées par un autre que Louis XIII, auraient peut-être pu contribuer à la perte du cardinal, mais qui n'amènèrent que celle de l'imprudent discoureur. « Durant que le roi étoit en Lorraine, dit Montglat dans ses *Mémoires*, il avoit pris plaisir d'entretenir le comte de Cramail, vieux seigneur qui avoit beaucoup d'esprit et de très-grandes qualités, et Sa Majesté, dans ses conversations familières, lui ayant donné lieu de dire librement son sentiment sur beaucoup de choses, il s'émancipa à lui faire connaître ce que le cardinal ne vouloit pas qu'il sût. Pour ce sujet, au retour du voyage, il fut arrêté et mis à la Bastille. »<sup>3</sup>

Il est vraiment curieux de voir comment Richelieu s'explique lui-même sur cette arrestation du comte. Il résulte de ses explications très-dégagées, que si ce pauvre Cramail fut mis à la Bastille, ce n'est pas qu'il fût très-coupable, mais c'est qu'on ne savoit ni où l'envoyer ni à quoi l'employer sans compromettre les intérêts de Son Eminence. « Et, dit-il en ses *Mémoires*, à propos de Sa Majesté, considérant qu'elle ne pouvoit ni laisser le comte de Cramail à Paris, ni avec sûreté lui donner charge en aucune de ses provinces, elle commanda qu'on se saisît de sa personne et qu'on l'envoyât dans la Bastille où, hormis la liberté, il eut le meilleur traitement qu'on pouvoit désirer. »

Bien qu'il la donne ici comme un simple pis aller exigé pour sa tranquillité de ministre, Richelieu fit durer cette captivité aussi longtemps qu'il lui fut possible. Le pauvre comte ne fut libre qu'à sa mort. Il est vrai qu'il y fut traité avec toute la douceur dont Richelieu se vanterait tout à l'heure ; il est vrai aussi, qu'en ôtant la liberté au comte il ne lui avoit pas retiré son estime. Son *Journal* le traite fort bien. A un endroit, cité par Pellisson<sup>4</sup>,

1. Louis XIII l'aimait surtout pour sa bravoure. M. Capéguie, dans un de ses livres qu'on peut citer, *Richelieu et Mazarin*, 3<sup>e</sup> édit., t. I, p. 100, a donné une lettre de Louis XIII où le courage du comte de Cramail est mis au-dessus de tout.

2. Le cardinal avoit voulu embaucher madame du Fargis, dame d'atours d'Anne d'Autriche, pour ce que Tallouant appelle « la galanterie politique » ; elle le joua, elle servit le parti contraire en ayant l'air de le servir lui-même. Il l'obligea de partir et, pour se venger, fit courir les lettres d'amour qu'elle écrivait à M. de Cramail. *Histoires de Tallouant*, édit. P. Paris, t. I, p. 188.

3. *Mémoires de Montglat*, coll. Petitot, 2<sup>e</sup> série, t. XLIX, p. 97.

4. Marcou, *Pellisson, étude sur sa vie*, etc., p. 419.

qui avoit connu Cramail, et que le témoignage du cardinal surprit et flatta pour son ancien ami, il avoit dit, à propos de ses intrigues avec madame du Fargis et la princesse de Conty, qu'il en étoit fâché, « à cause que ledit comte estoit homme d'honneur et de mérite, » et, ajoutait-il, parce que « je l'eusse plutôt souhaité mon amy que mon ennemy. »

Sur la fin surtout, à cause de cette estime du géôlier envers son captif, la chaîne étoit tout à fait lâchée pour Cramail et pour ses compagnons de Bastille, qui partageaient l'indulgence, sinon l'estime. « Comme la longueur des prisons en adoucit la rigueur, ils y étoient traités avec beaucoup d'honnêteté, et même beaucoup de liberté. »

C'est Gondi, le cardinal de Retz, qui parle ainsi.

Il avoit connu Cramail à la Bastille, et, comme ils étoient là tous deux pour conspirations, ils n'eurent rien de mieux à faire que de conspirer encore.

Gondi, arrivé le dernier des deux, avoit trouvé Cramail animé des mêmes idées. Si le ministre estimait le prisonnier, le prisonnier n'estimait pas le ministre. Conspirer lui sembla donc un devoir.

M. de Vitry, embastillé comme eux, étoit homme à les comprendre et à les servir ; mais Gondi le savoit violent et capable de tout compromettre, si on ne l'y amenait avec mesure. Il résolut, avant de s'ouvrir à lui, de le faire adroitement tâter par Cramail, « qui, dit-il, avoit de l'entendement et tout pouvoir sur son esprit. »

Il va donc droit à Cramail et commence en disant qu'à la Bastille il ne se fie qu'à lui. « Bon, reprend brusquement l'autre, vous êtes mon homme ; j'ai quatre-vingts ans passés, vous n'en avez que vingt-cinq, je vous tempérerai et vous m'échaufferez. — Nous entrâmes en matière, ajoute Gondi, nous finies notre plan, et, lorsque je le quittai, il me dit ces propres paroles : Laissez-moi huit jours, je vous parlerai après plus décisivement ; et j'espère que je ferai voir au cardinal que je suis bon à autre chose qu'à faire les *Jeux de l'inconnu*. »

Que dites-vous de cette boutade rancunière ? Comme le vieil homme froissé perce ici ! comme l'auteur offensé prend le dessus même sur le captif ! C'est moins pour son emprisonnement injuste que pour les railleries dont son livre a été l'objet qu'il veut prendre vengeance du cardinal. Je disais bien que la seule raison des complots de ce pauvre Cramail étoit là. Par malheur, en parlant à Gondi, il s'adressait à un homme qui, sur le mérite du livre critiqué, étoit bien plutôt de l'avis du critique que de celui de l'auteur. Il n'en fit rien voir ; mais il écrivit à la suite de ce que nous venons de transcrire : « Vous remarquerez, s'il vous plaît, que les *Jeux de l'inconnu* étoient un livre, à la vérité, très-mal fait, et que le comte de Cramail avoit mis au jour et duquel M. le cardinal de Richelieu s'étoit moqué. »

L'entente des conspirateurs ne tarda pas à être reprise ; il avoit lieu sur la terrasse de la Bastille, et cette fois Vitry, dûment préparé, y fut admis.

Selon Cramail, il n'y avoit qu'un coup d'épée ou bien une révolution dans Paris qui pût les défaire du cardinal. « Or, ajouta-t-il, c'est à Paris qu'il faut songer. » Vitry fut de cet avis, et, la chose admise, on discoutut sur les moyens à employer pour la faire réussir. On disposait déjà de la Bastille ; forteresse et garnison, tout y étoit aux mains de nos trois prisonniers comme s'ils en avoient été les gouverneurs. Il ne faudroit avec cela qu'un coup hardi du

comte de Seissons. Qu'il risque une bataille, qu'il la gagne, on se déclarera ensuite. La bataille fut donnée et gagnée par le comte, c'est celle de la Marphée; mais il y fut tué, on ne sait comment, et pour les conspirateurs de la Bastille cette victoire fut une défaite.

Dès lors il ne semble pas que le comte de Cramail ait continué à conspirer. Il se remit à des occupations moins guerroyantes, moins périlleuses. Bassompierre et Saint-Cyran se trouvaient enfermés en même temps que lui; il avait donc, sans compter Gondi qui s'y entendait fort bien, il avait à qui parler de toutes les choses de l'esprit et de la philosophie. Nous savons déjà sur quelles matières roulaient ses entretiens avec Saint-Cyran. Cazeneuve nous apprend, en tête de son édition de Gondoulin, quel était l'objet de ses conversations avec Bassompierre.

Cramail, qui était gouverneur du comté de Foix, entendait à merveille la langue du poète languedocien, et il se plaisait à le lire et à l'expliquer au vieux maréchal, « qui, dit Cazeneuve, y prenait beaucoup de plaisir. »

C'était une fête d'aller à la Bastille pour entendre parler Bassompierre et Cramail: « Oh! que je vous trouve heureux, mon cher maître, écrivait par exemple Maynard à de Flottes, d'avoir la liberté d'entrer à la Bastille, et d'y jouir de la conversation de nos deux illustres malheureux ! »

Une autre fois, lui reparlant de Cramail, il disait: « C'est une oreille extrêmement fine que la sienne, et je mets son jugement au nombre des plus solides de toute la cour, et qui se connaissent le mieux en belles-lettres ? »

Le comte écrivait aussi dans sa prison; mais autrement qu'il n'avait fait jusque-là, c'est-à-dire d'une façon moins futile et partant plus conforme à sa position de captif. C'est alors que, en outre des *Pensées d'un solitaire*, dont C. Soréol fait aussi mention, et dont l'abbé de Marolles possédait un exemplaire hommage de l'auteur, il composa plusieurs fables en prose, qui n'ont jamais été imprimées. Une seule, les *Amours du jour et de la nuit*, fut publiée; elle le dut aux soins de l'abbé Cotin, qui en 1619 la mit à la suite de l'*Uranie ou la Métamorphose d'une nymphe en orange*.

Cette fable allégorique raconte les tristes amours d'un frère et d'une sœur, (le *Jour* est le frère, la *Nuit* est la sœur) que les dieux ont séparés par peur d'un inceste inévitable, et qui se consolent de leur éloignement par les caresses qu'ils se prodigent au crépuscule et à l'aurore.

Elle se termine par ces mots adressés aux deux déités et dans lesquels Cramail a fait passer toute sa tristesse de prisonnier:

« Quand est-ce que viendront les heures si paresseuses qui doivent borner notre captivité, après tant d'afflictions et de langueries souffertes, et donner le commencement à notre bonheur? — Que si les destinées nous retardent encore les effets de nos espérances, hâtez, s'il vous plaît, la légèreté de vos courses et nous amenez promptement ceux qui finiront notre vie; vous serez bonnes et pitoyables, si, ne voulant, ne pouvant guérir nos plaies, vous nous donnez la mort, puisque la vie sans la liberté est un extrême supplice, et qu'il vaut mieux être tout à fait privé de votre lumière et de vos tendresses que d'en avoir la possession pour seulement déplorer ses infortunes et

avoir plus de loisir de faire réflexion sur ses malheurs.

« C'est ce que disoit le triste Aristée, accablé de ses déplaîsirs, ne sachant à qui se plaindre ni à qui se prendre, contraint par la rigueur de ses chagrins, pour se divertir un peu, de composer des fables, puis je jusqu'à cette heure qu'il n'avait reçu aucun soulagement de tant de vertes qu'il a publiées. »

C'est lors de sa mise en liberté, aussitôt après la mort du cardinal, en 1642, comme nous l'apprennent les *Mémoires* de l'abbé de Marolles, que Cramail avait fait hommage de sa fable manuscrite à l'abbé Cotin.

« Au sortir de son ennuyeuse prison, dit le congratulant éditeur, il me fit l'honneur de me donner cette rare production de son esprit, laquelle, à proprement parler, est une poésie en prose... De tous les ouvrages du comte de Cramail, c'est peut-être un des plus achevés et des plus parfaits. » Puis, de l'éloge de l'ouvrage, passant à celui de l'auteur, il dit qu'il doit le nommer aussi bien que son devoir a été de publier cette œuvre, et il ajoute enfin: « Ce fut un personnage d'aussi grande naissance, d'aussi bel esprit, d'aussi curieux savoir et d'aussi haute valeur qui fut en France. »

Louis XIII, qui, lui aussi, nous l'avons vu, le tenait en très-grande estime, ne l'avait cependant rendu libre que par économie. Pour qu'il lui ouvrit la Bastille, ainsi qu'à Bassompierre, il fallut qu'on flattât sa parcimonie plus que sa justice. Il fut nécessaire de lui prouver que la captivité de personnages de cette sorte était fort coûteuse, et qu'il y aurait à les libérer moins de péril pour la sûreté de l'État, que de profit pour son trésor.

Cramail, malgré sa vaillance d'esprit, ne se releva pas de cette captivité, qui l'avait pris trop vieux et l'avait trop gardé. Maynard avait raison, quand il écrivait à de Flottes, dans un moment où il pouvait douter encore de sa libération: « Il est temps de sortir cet illustre innocent du lieu où il est, si l'on ne veut qu'il y meure. Il a déjà laissé soixante et dix ans derrière soy, et les années qui restent à sa vie ne sauroient lui estre belles, même avec la liberté. »

Il en avait encore quatre à vivre, qu'il passa dans la plus douloureuse maladie. Les dernières lignes de son testament, que M. Lucas de Montigny possédait autographe, en disent la nature.

Après sa signature on lit: « De présent retenu en la maison du Grand Regard, sise hors le faubourg Saint-Jacques, pour se faire tailler de la pierre, dont il est de longtemps travaillé. » Ce testament est du 5 octobre 1645.

Au mois de janvier suivant, une opération pour laquelle il attendait le printemps ayant trop tardé, la gangrène l'emportait. « Il eut la plus belle fin et la plus chrétienne, » dit Gaudin, son ami, dont la *Gazette* est aux *Archives des affaires étrangères*.

Après avoir quelque temps donné dans la libre pensée, et s'être même fait le disciple de Vanini<sup>1</sup>, la piété la plus saine et la plus vraie l'avait repris.

La reine en fut touchée: « Elle parla de lui, dit Gaudin, comme du plus complet gentilhomme de ce siècle. »

Les regrets et les éloges ne lui manquèrent nulle part.

Nous avons entendu ceux de l'abbé Cotin, son éditeur posthume, et ceux de Gaudin, son ami; voici maintenant ceux, plus vifs encore, de l'abbé de Marolles. Je sais bien

1. *Lettres de Maynard*, in-4, p. 259.

2. *Ib.*, p. 608.

1. Tallemant, t. I, p. 508. — July, *Remarques sur Bayle*, t. I, p. 796.

que, examinés au point de vue du bon goût, les éloges formulés par Marolles et Cotin sont assez suspects; mais, comme sentiment, comme opinion de la vieille coterie du bel esprit, ils n'en ont que plus de valeur :

« Je n'ai jamais connu un plus galant homme, dit l'abbé de Marolles, ni un plus homme d'honneur. Il conversoit le plus agréablement du monde, savoit mille belles choses, et nous a laissé en certaines pièces imprimées que nous avons de lui, quoique ne portant pas son nom, quelques idées de son beau naturel et des gentillesse de son esprit, qui étoit capable de tout ce qu'il vouloit. »

Marolles dit ensuite un mot de sa fille unique, Jeanne de Montluc, riche héritière, qui joignait les titres de com-

tesse de Foix et de princesse de Chabannais, à ceux d'aussi bonne et d'aussi haute noblesse qu'elle avait trouvés dans son mariage avec messire Charles d'Escoublean marquis d'Alluye.

« Elle avoit porté, dit Marolles, sa grande succession et ses vertus dans la maison de Sourdis. » Mademoiselle la vit en 1652 à Orléans, dont M. de Sourdis étoit gouverneur. « La femme du gouverneur d'Orléans me vint voir, écrivit-elle; elle étoit fort laide, mais elle avoit bien de l'esprit et étoit fille du comte de Cramail. »

Il y a, ce nous semble, encore dans ces derniers mots un hommage rendu au comte. Avoir beaucoup d'esprit, c'étoit bien; être fille de M. de Cramail, c'étoit mieux.

## LA COMÉDIE DE PROVERBES

PIÈCE COMIQUE

### ARGUMENT

Lidias, gentilhomme plus noble que riche, ayant aimé longtemps Florinde, fille du docteur Thesaurus, et se voyant hors d'espoir de l'épouser, à cause de la recherche qu'en faisoit le capitaine Fierabras, qui avoit beaucoup plus de moyens que lui, s'en vient la nuit, assisté d'Alaigre, son valet, pour enlever cette belle, qui lui avoit déjà donné sa parole, ayant eu même temps assurance de Philippin, valet de la maison, qui étoit résolu de s'en aller avec elle; ils accomplissent heureusement leur dessein, et s'en vont eux quatre ensemble. Le docteur Thesaurus, qui étoit aux champs, apprit à son retour l'enlèvement de sa fille, tant par le rapport d'un voisin que par sa femme, qui ne la trouva plus au logis. Ce que le capitaine Fierabras ayant appris aussi, il vint témoigner au docteur le ressentiment qu'il a de cet affront, et jure de s'en venger. Les fugitifs, d'un autre côté, essayant avec beaucoup de peine d'arriver à une métairie que Lidias avoit aux champs, et comme ils se trouverent dans une campagne, voyant que la faim ne leur permettoit pas d'aller plus loin, ils se mettent à l'ombre de quelques arbres pour manger la provision que Philippin avoit eu soin d'apporter; un peu après le repas, la grande chaleur et la lassitude des invitent à prendre le repos que l'agréable fraîcheur du lieu où ils estoient leur faisoit espérer, et pour cet effet ils se disposoient des habits qui les incommodoient le plus. Or, pendant leur sommeil, quatre bohémiens qui estoient poursui-

vis du prevost pour quelques larcins qu'ils avoient faits se rencontrèrent auprès d'eux, et leur jouèrent un tour de leur mestier, afin de se sauver plus aisément. Ils se vestirent donc de leurs habits et leur laissèrent les leurs. Ceux qui avoient trop dormy se trouverent volez à leur réveil; ils se consolent néanmoins par une invention que trouve Alaigre de contrefaire les bohémiens, et se servit de leurs habits pour aller voir le Docteur, et lui disant la bonne aventure, le faire consentir à recevoir sa fille avec un gendre. Ce qui leur réussit très bien, car le Docteur et sa femme crurent presque ce que leur dirent ceux qu'ils croyoient estre vrais bohémiens. Le capitaine, auquel ou avoit dit aussi la bonne aventure, devint amoureux de la bohémienne Florinde, qui ressembloit, disoit-il, à sa première maistresse qui avoit esté enlevée; il lui fait donner une serenade, qui est interrompue par le prevost, qui cherchoit les voleurs bohémiens qui s'estoient sauvez.

Il frappe à la porte on estoit Lidias avec ceux de sa troupe, que l'on prend pour bohémiens, Lidias reconnoit incontinent le prevost, qui estoit son frere; ils s'en vont tous ensemble trouver le Docteur, qui recut Lidias pour son gendre avec beaucoup de contentement, et les autres gasterent en repos les plaisirs que leur amour meritoit. Le capitaine, desesperé d'amour, va chercher sa consolation dans les occasions de la guerre.

### PROLOGUE DU DOCTEUR THESAURUS

*Pythagoras, Socrates, Plato, Aristoteles, atque alii tam Magi, sacerdotés, Geomosophista, Druida, sapientes, doctores, quam qui in omni scientiarum genere floruerunt, ut Demosthenes, Cicero, et autres de mesme farine<sup>1</sup>, tant anciens que modernes, nommez*

1. L'auteur auroit pu ici combiner son latin : cette expression « être de même farine » est latine; on la trouve dans Perse et dans Sénèque, qui a dit : *Omnes hi sunt ejusdem farinae.*

et à nommer, dits et à dire, diétez et à diétez, recitez et à reciter, connus et à eunoistrez, nez et à maistre en ce monde icy et en l'autre, *toti eruditissimi quidem, sed nihil ad me*; car il n'y a non plus de comparaison d'eux à moy que d'un escolier à un maistre, d'un bator à un esprevier, d'un asne à un cheval, d'une fourmis à un elephant, d'une montagne à une souris, et, parlant par

1. Oiseau lourd et bruyant de l'espèce des herons.



LE PAYSAN  
Le paysan du nord des hautes Alpes  
des vallées (exterminé et défriché)  
pauvre-bridant tous ses chevaux.

fr  
ce  
be  
de  
plu  
et 1  
avoi  
idée  
qui t  
Ma  
de Mo

# PROVERBES

1000

PROVERBES

Lilias, gentill  
Florinde, fille de  
l'épouser, à caus  
bras, qui avoit b  
nuit, assisté d'A  
luy avoit desjà do  
de Philippin, valc  
avec elle; ils acc  
vout eux quatre e  
champs, apprit à s  
rapport d'un voisiu  
logis. Ce que le en  
temoigner au docteu  
de s'en venger. Les f  
coup de peine d'arri  
champs, et comme il  
que la faim ne leur pe  
à l'ombre de quelques  
lippin avoit eu soin d'  
chaleur et la lassitude l  
fraîcheur du lieu on il  
effet ils se despoillèrent  
Or, pendant leur somme

Pythagoras, Suc  
cerdoles, Gimm  
in unum scientiarum  
autres de mesme farine ,

1. L'auteur aurait pu ici cont  
même farine - est lalue; on la  
dit - Omnes hi sunt ejustem far.

*[Faint, mostly illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.]*



## LA COMEDIE DE PROVERBES

FERRARIAS

Je suis le roy des hommes. Je plains  
des vailans, j'extermineray et mettray a  
pandrebradant tous ses ennemis.





reverence, que d'un estrou à un pain de sucre, *sic de cateris*; ce ne sont que des zéros en chiffre au regard de moy, qui suis *magister magistrorum, doctor doctorum, præceptor præceptorum et totius universæ Academicæ faculæ principis et coripsum*; moy en qui la philosophie a fait son *individû*; moy qui ay pressé sept ans pour un caesime; moy qui enseigne Minerve; moy qui suis le tripiër d'élite, et le pot aux tripes, dis-je le prototype de doctrine; moy qui suis, en un mot, l'encyclopedie 1, mesme le ramas de toutes les sciences, *inseguitor*, que je suis le premier des docteurs du monde, *quære et per quam regulam*, quand les caoes vont aux champs la première va devant. Voilà qui est vuïdè aussi bien qu'un peïge; aux autres, ceux-là sont cossez 2; *taco nilo*, pour neant, faisons partie nouvelle, et joïons sur nouveaux frais; *serio*, tout de bon, *auditores amplissimi*, tant petits que grands, *utriusque generis, masculini et feminini*, à tous bons entendeurs salut, honneur, sauté, joye, amour et dilection; vous soyez tous les aussi bien vus comme si l'on vous avoit maudéz; vous avez bien fait de venir, car je ne vous eusse pas esté querir. Mais à propos de hottes, mes souliers sont preez. Couvrez-vous, bagotiers 3, la sueur vous est bonne, et à moy aussi, car il est bien fou qui s'oublie. Or sus, or ça, or sus, or sus donc, *vos debetis appellere*, vous devez seçavoir qu'il est aujourd'huy Saint Lambert, qui sort de sa place la perd 4, que la conserve vaut mieux que le resiné; *qui bon est, non si moce*, dit l'Italie, *et nos doctissimi doctores*, nous disons en nos écoles proverbiales: *qui tenet tenet, possessio valet*, qu'il vaut mieux tenir que querir; et au cas que Lucas n'eust qu'un oeil, sa femme auroit espousé un borgne; et au cas, dis-je, que quelques docteurs de nouvelle impression, et de la dernière couvée, ayant chausé leur ver coquin 5 et enfumé la langue sous la cheminée des médisans, veulent tondre sur un œuf, et corriger le *Magnificat* à matines, nous leur riverons bien leur

1. Ce mot ne s'employoit alors, comme ici, que dans le burlesque, suivant Richelieu. Le dix-huitième siècle lui donna ses titres de noblesse.

2. Épluchés.

3. Vauriens; on disait aussi *bagos*.

4. Cette locution, ou, comme en tant d'autres du même genre, saint Lambert n'est mis que pour la rime, se disait, suivant Oudin, quand, quelqu'un se levait de sa place, on la lui prenait.

5. Manie, vertige.

clou, et leur dirons qu'il n'y a point de plus empeschez que ceux qui tiennent la queue de la poïse; qu'on est quitte à bon marché quand on ne perd que les arres; qu'à beau se faire de l'escoit qui rien n'eu paye pour la bonne bouche, et qu'il est facile de reprendre, mais mal-aisé de faire mieux, bien que de ce eust-là nous en demeurons à deux de jeu, à bon chat bon rat; s'ils nous donnent des pois, nous leur donnerons des fèves: qu'en dites vous, Messieurs les auditeurs, et vous Mesdames les auditrices? *Motes*, bouche cousue; vous ressemblez le perroquet de maistre Guillaume 1, qui ne dit mot et n'eu pense pas moins; il est temps de parler et temps de faire le trait 2, *hoc verbo*, celui qui ferme la bouche et se tait, n'est-ce pas bien parler à luy? C'est ce que va faire le scientifique et venerable docteur Thesaurus, en vous disant *valet* et *plaudite* 3; toutesfois, puis qu'en bonne compagnie il ne faut rien celer et riegarder sur le cœur qui nous fasse mal, je vous diray en deux mots, à coupe eul, pour m'expliquer plus clairement, c'est que nous vous prions instamment de donner le silence 4, en recompense et contrechange de quoi, troc pour true, à petits frais, sans bouree delier, je vais querir mes compagnons, qui diront et feront comme Robin fit à la dance, du mieux qu'ils pourront: qui dit ee qu'il seït et donne ee qu'il a n'est pas tenu à davantage; si vous ne le voulez, charbonnez-le 5, et pour con clusion donc je vous dis que l'experiance est maïstresse de toutes les sciences, *et experto cre lo Roberto*; mais comme il n'y a si bonne compagnie qui en fin ne se s'pare, adieu sans adieu, amour sans regret, *valet, valet, atque iterum valet*.

1. Fou du temps d'Henri IV, à qui l'on faisait enlasser toutes les facettes qui se vendissent sur le Pont-Neuf.

2. De se taire.

3. C'est la formule qui termine l'argument de quelques-unes des comédies de Plaute.

4. Le public, surtout celui du parterre, ou affluant les laquais, étoit alors si bruyant, que les acteurs étoient obligés de demander silence, non-seulement, comme ici, avant de commencer, mais encore pendant la pièce: « On souffre bien, dit l'abbé d'Aubignac dans la *Pratique du théâtre*, l. I, ch. viii, « qu'un acteur s'interrompe quelquefois pour demander silence... »

5. C'est-à-dire, rayez-le de notre aveu du charbon. L'expression proverbiale belle que la dame Cotgrave étail: « Si vous ne le voulez croquer, charbonnez-le. »

## ACTEURS

LIDIAS, amoureux de Florinde.  
ALAI GRE, son valet.  
LES ASSISTANTS de Lidias.  
PHILIPPIN, valet du Docteur.  
FLORINDE, fille du Docteur.  
BERTRAND, voisin du Docteur.  
MARIN, autre voisin.  
CLABAUT, apprenty de Marin.

Le Docteur THESAURUS.  
ALIZON, sa servante.  
MAGÉE, la femme du Docteur.  
Le Capitaine FIERABRAS.  
Quatre BOHÉMIENS voleurs.  
Un Archer ou deux.  
Le Page du Capitaine.

## ACTE PREMIER

## SCÈNE I

LIDIAS, ALAIGRE, LES ASSISTANS, PHILIPPIN,  
FLORINDE. (Ils sortent de nuit.)

LIDIAS.

Tant va la cruche à l'eau qu'en fin elle se brise 1,

1. La première fois que nous avons rencontré ce proverbe, c'est

d'autres ont battu les buissons, nous avons les oyseaux; c'est à ee coup qu'ils sont pris s'ils ne s'envolent, car la nuit, qui est noire comme je ne seçay quoi, nous aidera mieux à trouver la pie au nid.

ALAI GRE.

Il eust mieux valu venir entre chien et loup; il fait noir comme dans un four; à peine puis-je mettre un pied devant l'autre. Mais, à propos de hotte, nous ne sommes pas loin de la maison de

dans une *Chronique* rimée sur les Lempiers, à propos de leurs richesses, dont l'accumulation devoit enfin les perdre :

Toujours achetioient sans vendre...

Tant va pot à eau qu'il brise.

Florinde, qui nous guette à cette heure comme le chat fait la souris.

LIDIAS *met ses gens en ordre au coin de la rue.*

Sus ! compagnons, prenons l'occasion aux cheveux ; votre nez icy, vostre nez là, et, en cas de résistance, mettez la main à la serpe, et frappez comme des sours : la mère de Florinde dort à cette heure comme un sabot.

LES ASSISTANS.

Ça, ça, cela s'en va sans le dire. (*Lidias frappe à la porte.*) Ouvrez l'huis, m'amie, de par Dieu et de par Notre-Dame, si vous voulez estre nostre femme.

PHILIPPIN *regarde à la fenestre.*

Qui va là ? J'ay peur.

LIDIAS.

Ce sont des amis de delà l'eau.

PHILIPPIN.

Non est ; je ne vous connoy non plus que l'enfant qui est à naistre.

LIDIAS.

Ouvrez, ouvrez, nous sommes des amis de la fille de la maison.

PHILIPPIN.

Dieu vous soit en aye, nostre pain est tendre.

ALAI GRE.

Diable soit le gros souffleur de boudin ! Tant de discours ne sont pas les meilleurs. Sus, compagnons, forçons la barriade !

## SCÈNE II

PHILIPPIN, ALAI GRE, LIDIAS, FLORINDE, LES ASSISTANS.

*Philippin sort du logis et Lidias y entre pour prendre Florinde. Lidias sort, qui emporte Florinde.*

PHILIPPIN.

Aux voleurs ! aux voleurs ! on nous tient comme dans un blé. Attendez, attendez, rustres, coureurs de nuit, je m'en vais vous tailler de la besogne. Ça, ça ! à tout perdre, il n'y a qu'un coup dangereux. Aux voleurs ! aux voleurs ! on emmène ma maîtresse roide comme la barre d'un huis ?

ALAI GRE.

Il faut mourir, mon petit cochon, il n'y a plus d'orge.

PHILIPPIN.

Prenez garde, qui frappera du cousteau mourra de la guesne. Au secours ! on m'assassine comme dans un bois.

1. Refrain d'une chanson du temps de la ligue. Nous en retrouverons plus loin beaucoup d'autres, qui étaient, comme celui-ci, devenus des locutions courantes.

2. La forte barre de fer avec laquelle on assurait la fermeture des portes.

ALAI GRE.

Tu ressembles à l'Anguille de Melun, tu cries devant qu'on t'ecorce !

PHILIPPIN.

Ah ! je suis blessé ; si les boyaux y avalent, j'en mourray.

ALAI GRE.

Tu n'es pas ladre, tu sens bien quand on te pique ?

FLORINDE.

Aux voleurs ! à l'aye ! secourez-moi ! on m'enlève comme un corps saint ?

LIDIAS.

Tenez, mes amis, voilà ce que les rats n'ont pas mangé : attendez-moy à la porte de la ville, mais non pas comme les moines font l'abbé.

LES ASSISTANS.

Cela vaut fait.

ALAI GRE.

Monsieur, nous mangerons du boudin ; voilà la grosse beste à bas.

LIDIAS.

Ce seroit dommage qu'il mourust un vendredy ; il y auroit bien des tripes perdues.

ALAI GRE.

Mais encore en faut-il faire quelque chose ou rien.

LIDIAS.

Fais-en des choux ou des pastez et ne le garde non plus que la fausse monnoye.

ALAI GRE.

Ça, ça, je m'en vais le mener par un chemin où il n'y a point de pierres. (*Alaigre tombe.*)

LIDIAS.

Il y a un vieillard enterré là-dessous ; il a fait danser un lourdaut. Relève-toi, bon homme, et fuyons viste comme le vent : il vaut mieux une bonne fuite qu'une mauvaise attente. Mais de quel costé tourne-tu ta jaquette ? Tu ressembles les ecoliers, tu prens le plus long ; tu es etourdy comme un anneton. Mais chut ! *motus !* la cane pond. (*Les voisins regardent en la rue.*)

ALAI GRE.

Ho ! ho ! il est demain feste : les marmousets <sup>4</sup> sont aux fenestres.

1. Locution proverbiale, sur laquelle on a fait bien des contes, et dont il ne fallait pourtant pas chercher si loin l'explication. Les marchands d'anguille avaient pour annonce, pour cri de leur poisson frais : « Anguille de Melun, avant qu'on ne l'ecorce, » et elles le poussaient d'un si fort gosier, que, pour designer les grands, brailards, on disait : Ils errent comme on erie : « Anguille de Melun avant qu'on ne l'ecorce. »

2. On croyait que les *ladres* ou l'épreux étaient rendus insensibles de l'épiderme par la lèpre qui leur couvrait le corps.

3. « Enlever comme un corps saint, » voulait dire, emporter avec pompe, comme reliques de saint dans leur châsse. On trouve une expression analogue dans Don Quichotte, quand Sancho fut emporté dans son île.

4. Les images des saints, qu'on sortait et qu'on attifait dans leur niches, les jours de feste.

LIDIAS.

Prenons garde à nostre vaisselle : il n'y a si petit buisson qu'il ne porte ombre.

## SCÈNE III

BERTRAND, MARIN ET CLABAUT.

BERTRAND.

Aux voleurs ! aux voleurs ! on enlève la fille du docteur comme un trésor. Je ne sçay si elle se moque ou si c'est tout de bon ; mais elle crie comme un aveugle qui a perdu son baston. Hélas ! mon voisin, plus l'on va en avant et pis c'est : il y a d'aussi meehantes gens dans ce monde qu'en lieu où on puisse aller. On dit bien vray qu'une fille est de mauvaise garde, et à un bon jour bonne œuvre. Aux bonnes festes se font les bons coups.

MARIN.

Hélas ! Jean, mon amy, saimon !, car fille qui ceente et ville qui parlemente est à demy rendue. Hélas ! ils enlèvent Philippin comme un corps mort. Garçons ! aux voleurs ! aux voleurs ! Courez dessus et frappez comme tous les diables. Quoi ! je ressemble monsieur de Bouillon : quand je commande, personne ne bouge ?

BERTRAND.

Et eux fins, les gros butors ! Il y fait chaud. Ils sont armez comme des Jacquemarts <sup>3</sup> et montez comme des saints Georges. Il vaut mieux faire comme on fait à Paris, laisser pleuvoir. Je n'ay garde de m'y aller faire frotter.

CLABAUT.

Allez vous frotter le nez au cul de ces gens-là ! Que sçait-on qui les pousse ?

BERTRAND.

Tu te feras plustost baïller un coup de cuillère à la cuisine qu'un coup d'espée à la guerre.

MARIN.

Nous nous débattons de la chappe à l'evesque. Ils ont fait desjà haut le corps, jaquette de gris ; ils vont du pied comme des chats maigres, et comme s'ils avoient le feu au cul. A la presse vont les fous. Fils de putain qui ira.

BERTRAND.

Il est vray qu'il vaut mieux être seul qu'en mauvaise compagnie. Pour trop gratter il en enit aux

1. Certainement. On disoit plus souvent *ça mon*. C'étoit une des interjections triviales les plus employées.

2. Proverbe satirique contre les petits princes de cette maison, qui n'avaient pas la puissance de se faire obéir. Vous trouvez dans les *Proverbes en rimes*, qui sont à peu près du même temps, une variante de ce dicton :

Commande monsieur de Bouillon,  
Ou personne ne fait raison.

3. On disoit plus souvent et mieux :

« Vêtu de fer comme un Jacquemard. »

Les Jacquemards, en effet, sortes de figures d'horloge, dont la plus célèbre étoit celle de Dijon, dont G. Peignot lit l'histoire, étoient presque toujours caparazonnés de fer, pour être plus solides.

ongles ; qui garde sa femme et sa maison a assez d'affaires. Mais ce pendant on s'étrangle. Il est tard : Jacquet, retirons-nous trestous ensemble chacun chez soy. Bon jour, bon soir ; c'est pour deux fois. L'on crie demain des coterets à Paris.

## SCÈNE IV

THESAURUS, ALIZON, MACÉE ET BERTRAND.

THESAURUS.

*Pro sanitate corporis*, il n'est que l'air des champs. *O quam bonum est, quam jucundum !* Ho ! qu'il est agreable !

ALIZON.

Voilà bien débuté pour un docteur. Dites plustost : pour la santé du corps, la chaleur des pieds ; et, à dire vray, un fol enseigne bien un sage.

THESAURUS.

C'est vouloir enseigner Minerve. Non sans raison l'on dit que parler à des ignorans c'est semer des margerites devant les porceaux. Va, tu es un animal indecorable ; *iterumque dico animal et per omnes casus animal*.

ALIZON.

Pour du latin, je n'y entends rien ; mais pour du grets !, je vous en casse.

THESAURUS.

*Pecora campi*.

ALIZON.

Voilà du latin de cuisine ; il n'y a que les marmitons qui l'entendent.

THESAURUS.

Je t'ay presché sept aus pour un caresme ; mais cela t'a passé en oreille d'asne.

ALIZON.

Parlez françois. A bon entendre ne faut une charretée de paroles. Mais, mon maistre, je m'avisé, en mangeant na soupe, de la chanson qui dit : Clopin, tu n'y sçaurais aller.

THESAURUS.

La pelle se moque du fourgon. Mais, à propos de clopiner, par Cicéron ! c'est une fascheuse monteure que la haquenée des Cordeliers. Il m'est advis que j'ay apporté le cloché de Saint-Denis sur mes epaules, tant je suis lassé et recru. Si j'y retourne de la façon, que l'on m'y fouette.

ALIZON.

Vrayment saimon, voilà bien dequoy ! il a fait en quinze jours quatorze lieues. La pauvre besté, qu'elle est lasse ! Elle vient de Saint-Denis : c'est bien employé. Vous estes riche comme un juif, et si vous soupez dès le matin de peur de pisser au liet. Vous estes plus avare qu'un usurier ; on tiroit vers de l'huile d'un mur que de l'argent de

1. C'est-à-dire du grec. Le mot se prononçoit ainsi, et voilà pourquoi la *rue des Grecs*, dans le quartier latin à Paris, étoit devenue *la rue des Grés*.

vosre bourse; quand on vous en demande, il semble que l'on vous arrache le cœur du ventre : il ne tient pas à vous que nous ne fassions petites erotles. On ne sçait ce que vous estes : les uns disent que vous estes Grec, les autres Latin; pour moy, je dis que vous n'estes ny Grec ny Latin, mais vous estes unpeu Arabe.

THESAURUS.

Là, là, Alizon! selon la jambe le bras, selon le bras la saignée : qui bien gagne et bien depend n'a que faire de bourse à mettre son argent; à petit mercier petit panier, à petit trou petite cheville. Il faut faire petite vie, et qu'elle dure, et ne pas manger son bled en verd ny son pain blanc le premier; *qui va pioché va sans, et qui va sans va toutave, qui va toutave va bene*; petit à petit l'oiseau fait son nid; maille à maille fait le haubergeon.

ALIZON.

Vous avez bien peur que terre vous faille; il ne vous en faut que six pieds. Si le ciel tomboit, il y enroit bien des allouettes prises. Vous estes un vray Chiche-Face <sup>1</sup>, et tout ce que je vous dis, autant vaudroit parler à un Suisse et cogner la teste contre un mur.

THESAURUS.

Il est vray que l'on a beau prescher à un qui n'a cure de bien faire; je suis ferme comme un mur, et j'ay la cervelle trop bien timbrée <sup>2</sup> pour ne pas sçavoir ce que j'ay à faire. Comme dit l'autre, ce qui est fait est fait.

ALIZON.

Ne devriez-vous pas vous resjouir quand la barbe vous vient, et du vin par la bonne année?

THESAURUS.

Il sera vert, nostre vin; nous n'en pourrons boire; et puis nostre vigne ressemble celle de la Courtille: belle montre et peu de rapport. Mais, quand j'y songe, nous sommes levez de bon matin.

ALIZON.

Saimon, c'est pour baiser le cul à Martin, de peur qu'il n'y ait presse. Nos gens sont estonnez comme des fondeurs de cloches, de nous voir à cette heure qu'on entendroit une souris trotter par la rue.

THESAURUS *frappe à la porte.*

Femme, fille, Philippin, quelqu'un de nos gens les mieux habillez, *attolite portas* au docteur des docteurs. Ils sont morts ou ils dorment; mais je crains que ce ne soit un somme d'airain, et que ma femme ne soit allée au royaume des taupes *et in terra*.

1. Avare, ladre, homme dont la maigre face dit qu'il est *chiche*. Les facettes du <sup>xv</sup> siècle représentaient sous ce nom un monstre lamelique, toujours à jeun, car il n'avait pour se nourrir que les femmes qui obéissent à leurs maris; or, c'est la en effet une viande bien rare. Le mot est, dans Rabelais, appliqué aux pultrons béarnes (liv. 1, ch. 51.)

2. C'est-à-dire bien contrôlée, comme on faisait pour les armoiries. Naudé a dit dans le *Mascurat* : « mieux timbré d'écusson que de cervelle. » Pour imbecile on disait : « C'est un cervcau mal timbré, » puis on dit simplement « timbre, » qui est resté quoique n'ayant plus de sens.

MACÉE.

Qui va là? Combien estes-vous qui n'avez point mangé de soupe? Si vous estes seul, attendez compagnie.

ALIZON.

Chaussez vos lunettes et parlez par la fenestre, et vous verrez que c'est le maistre.

THESAURUS.

C'est le scientifique et venerable docteur Thesaurus.

MACÉE.

Vous vous levez bien matin de peur des crottes.

ALIZON.

Qui a bon voisin a bon matin.

THESAURUS.

Il a beau se lever tard qui a le bruit <sup>1</sup> de se lever matin.

ALIZON.

Se lever matin n'est pas heur, mais desjeuner est le plus seur.

## SCÈNE V

MACÉE, THESAURUS, BERTRAND, ALIZON.

MACÉE.

Vous soyez le très-bien venu, comme en vostre maison de l'isle de Bouchard. A quoy est bon tout cela? vous n'allez que la nuit comme le Moine-bourris <sup>2</sup> et les loups garous. On ne sçait comme vous avez la jambe faite. Vous ne dormez non plus qu'un lutin, et si vous ne laissez point dormir les autres.

THESAURUS.

Ho ho! vostre chien mord-il encore? Vous estes bien rude à pauvres gens <sup>3</sup>. Qui vous fait mal, Macée, pour nous faire une mine pire qu'un excommuniement? Vous vous estes levée le cul le premier, vous estes bien engrognée <sup>4</sup>.

MACÉE.

J'avons ce que j'avons; j'avons la teste plus grosse que le poing, et si <sup>5</sup> elle n'est pas entée.

THESAURUS.

Je vois bien à vos yeux que vostre teste n'est pas euite; vous avez quelque diablerie : il vous fait beau voir un pied chaussé et l'autre nud! Ne pouviez-vous faire venir ce marouille de Philippin?

MACÉE.

Il dort la grasse matinée, il fait ses choux gras. Nostre tude ne gronille ny ne pipe. Mais je m'en vais les appeller tout bas tant que je pourray; Philippin! Philippin! de par Dieu ou par le diable, sus,

1. La réputation.

2. Ou plutôt *le moine bourru*. C'était une espèce d'être imaginaire, un fantôme noctambale, dont le peuple de Paris avait surtout peur. Moliere s'en est souvenu dans son *Don Juan*, et M. V. Hugo, dans sa *Notre-Dame de Paris*.

3. La même expression se trouve, dans Moliere, prêtée au paysan Lubin de *George Dandin*.

4. Bourru, de mauvaise humeur.

5. Et pourtant.

debout ! Les chats sont chaussez. Ouay ! Ils ont peur de payer, personne ne répond.

THESAURUS.

Si je vay là, je vous feray faire le saut de crapaut.

MACÉE.

Vrayment, je m'en vais luy donner son bonillon.

## SCÈNE VI

ALIZON, BERTRAND, THESAURUS ET MACÉE.

UN VOISIN *entre.*

BERTRAND.

Helas ! mon voisin, où estiez-vous durant la bagarre ? Les voleurs ont emmené votre fille et Philippin. Ils ne le vouloient pas nourrir, car ils luy ont baillé plus de coups que de morceaux de pain. Je ne sçay s'il en mourra, mais ils l'ont lardé plus menu que lièvre en paste. Morguoy ! nous fussions sortis, mais les coups pleuvoient dru comme mouches.

MACÉE.

Mon mary ! mon mary ! tout est perdu ! il n'y a plus que le nid, les oiseaux s'en sont envolés ! Nous sommes réduits au bisac ; nous sommes venus à nid de chien, nous sommes volés et ruinés de fond en comble. Voilà ce que c'est que de laisser des oisons et des bestes à la maison et s'en aller comme un matras desempané, sans regarder plus loin que son nez et sans songer ni à cecy, ny à cela ?

THESAURUS.

Les battus payeront l'amende ; ceux qui nous doivent nous demandent. Il est vray que je suis plus mal-heureux qu'un chien qui se noye de m'estre fié à une femme et d'avoir établi ma seureté sur un sable mouvant <sup>1</sup>... Me voilà réduit au baston blanc <sup>2</sup> et au safran <sup>3</sup>, le grand chemin de l'hospital, car ils n'ont laissé que ce qu'ils n'auront pu emporter... Me voilà entre deux selles lecul à terre, plus sot que Doré, plus chanceux qu'un aveugle qui se rompt le col... Helas ! mon voisin, j'ay perdu la plus belle rose de mon chapeau ! La fortune m'a bien tourné le dos, moy qui avois feu et lieu, pignon sur rue, et une fille belle comme le jour, que nous gardions à un homme qui ne se mouche pas du pied, qui m'eust servy de baston de vicillesse et d'appuy à ma maison. S'il sçavoit ma deconvenue, il seroit icy il y a long-temps, ou en chemin pour leur tailler des croupières ; si le bonheur nous en eust tant voulu qu'il se fust rencontré à la meslée, il en eust mangé plus de six cents avec un grain de sel.

ALIZON.

Sans compter les femmes et les petits enfans.

BERTRAND.

Il n'a pas les dents si longues... Helas ! mon voi-

sin, il n'est pas si diable qu'il est noir ; il eust en assez d'affaire de jouer de l'épée à deux jambes ; s'il y eust esté en personne, je croy qu'il n'en eust pas rapporté ses deux oreilles ; s'il eust veu sortir une goutte de sang, il eust esté plus pasle qu'un foireux : il fait assez du Rodomont, et puis c'est tout. Pour moy, il faut que je vous confesse, encore que je ne sois pas un paguotte <sup>1</sup>, que j'ai pensé pisser de peur, et si je ne les voyois que par la fenestre de mon grenier.

MACÉE.

Vous estes aussi un vaillant champion, je ne m'en estonne pas. Vous estes un grand abbateur de quilles, c'est dommage de ce que la caillette <sup>2</sup> vous tient. Voilà que c'est d'avoir de bons voisins ! j'en sommes bien attournez ; ils font les bons valets quand on n'en a plus que faire. Mais à qui vendez-vous vos coquilles ? A ceux qui viennent de Saint-Michel ?

BERTRAND.

Voilà ce que c'est... Faites du bien à un vilain, il vous crachera au poing ; poignez-le, il vous oindra ; oignez-le, il vous poindra ; gressez-lui ses bottes, il dira qu'on les brule.

MACÉE.

Vous en avez fait tout plein ; mais c'est comme les Suisses portent la hallebarde, par dessus l'épaule. Au besoin on connoît les amis. Bien, bien, c'est la devise de M. de Guise, chacun son tour <sup>3</sup>.

THESAURUS.

Ma femme, le torrent de la passion vous emporte... Vous avez fait la faute, et vous voulez que les autres la boivent ; mettez de l'eau dans votre vin. Il falloit que vous fussiez bien endormis pour ne pas entendre le sabbath de ces maudites gens-là. Il y a du micmac ; on vous avoit mis sans doute de la poudre à grimper sous le nez, ou bien vous avez du coton dans les oreilles. Mais patience passe science ; il ne faut point tant chier des yeux.

MACÉE.

Marchand qui perd ne peut rire ; qui perd son bien perd son sang, qui perd son bien et son sang perd doublement.

THESAURUS.

Les pleurs servent de reconts aux femmes et aux petits enfans ; mais cependant que nous nous amusons à la montarde <sup>4</sup> et à conter des fagots, les voleurs

1. Poltron, de l'italien *pagnotta*. On disoit au xviii<sup>e</sup> siècle, pour ceux qui, au lieu d'aller au combat, se tenaient à l'écart : « Ils sont restés sur le mont Pagnotte. » En 1710, quand l'Empereur mourut et que l'on crut à une intervention armée de la France dans les affaires d'Allemagne, Louis XV dit pour démentir ce bruit : « La France doit rester sur le mont Pagnotte. — Vous y serez mal, Sire, lui dit le marquis de Sourès, vos ancêtres n'y ont pas bâti. »

2. On *caille*, piègé à prendre les cailles, dont il est parlé dans la *Mérippée*.

3. Ce fut en effet la devise du duc de Guise pendant la Ligue. Il vouloit dire par là que sa maison, celle de Lorraine, héritière des Carlovingiens, auroit eufo son tour contre celle des Valois, héritière des Capétiens, qui avoient détrôné les descendants de Charlemagne, et qu'il prendrait ainsi la place de Henri III. Fleury de Bellingen, dans son *Étymologie des procebes François* (1618, in-8, p. 179), donne cette explication, qui doit être la bonne.

4. V. sur cette expression une note de l'une des pièces précédentes.

1. La comparaison de la femme et du sable mouvant se trouve aussi dans la fameuse tirade de Gros-René, du *Dépit amoureux*.

2. Bâton de pèlerin mendiant.

3. Banqueroute. On peignait de jaune, couleur de safran, la maison de ceux qui s'étaient enfuis sans payer leurs dettes, et, par suite, on les appelait *safraniers*.

gagnent la guerite. Si faut-il sçavoir le court et le long de cette affaire, Je erains qu'ils n'ayent fait perdre le goust du pain à Philippin et qu'ils ne l'ayent envoyé en paradis en poste.

ALIZON.

Helas! le pauvre garçon! s'il est mort, Dieu luy donne bonne vie et longue.

THESAURUS.

Mais, sire Bertrand, ces diables de ravisseurs n'avoient-ils pas un nez au visage quand ils vous ont donné si bien la fée ?

BERTRAND.

Je croy qu'ils sont du Pays-Bas, car ils sont escuenelez.

ALIZON.

Que vous en chaud qu'ils soient verds ou gris ? Il vaut autant estre mordu d'un chien que d'une chienne.

THESAURUS.

Non pas, car en affaire d'importance il ne faut pas prendr' saint Pierre pour saint Paul, de peur d'en mordre ses poules. Mais, mon voisin, ne vous defiez-vous point qui m'auroit joné ce tour là ?

BERTRAND.

Je ressemble le Chiant-liet, je m'en doute. Ce pourroit bien estre quelque amoureux transi qui vous auroit fait ceste echauffourée, car j'ay veu ces jours passez roder un certain vert-galand autour de vostre maison.

MACÉE.

Je ne sçaurois m'imaginer qui nous a fait cete escorne <sup>2</sup>. Si Lidias estoit en ceste ville, je croirois bien que ce fust luy qui auroit mangé le lard <sup>3</sup>.

ALIZON.

Helas! le pauvre jeune homme! il n'y songea non plus qu'à sa première chemise; il est bien loin, s'il court tousjours.

MACÉE.

Agà, nostre chambrière! vous a-t-il donné des gages, que vous parlez si bien pour luy? Vous mettez vostre nez bien avant dans nos affaires; meslez-vous de vostre quenouille et allez voir là-dedans si j'y suis.

ALIZON.

Je suis Marion, je garde la maison. Si je chausse ma teste, je n'iray pas. Je sçavois bien que ce n'est pas d'aujourd'buy que vous nous portez de la rancune. Baillez-moy de l'argent pour acheter de la filasse.

MACÉE.

Tu n'as que faire d'aller aux halles pour avoir des

1. Trompes. Nous verrons plus loin « bailler la fée, » expression qui était plus employée.

2. Outrage, injure. C'est un mot qu'Henry Estienne, dans son *Traité de la conformité du langage français avec le grec*, nous a prouvé d'avoir emprunté de l'italien *scorno*, Saint-Simon, un siècle après, s'en servait encore : « Cette première *écorne*, dit-il, le mortifié fort. » *Mémoires*, année 1706.

3. V. une note de la pièce précédente.

reponses !; si tu m'échauffes la teste, je t'y ray dourder <sup>2</sup> à coups de poing. Allons, appelez vos chiens, que l'on emporte le nid aussi bien que les oyseaux.

ALIZON.

J'engraisse de coups de poing, j'en engraisse.

THESAURUS.

Il est temps de fermer l'étable quand les chevaux sont sortis! Tontesfois il ne faut pas jeter le manche après la coignée. On dit : Qui croit sa femme et son curé est en danger d'estre damné; mais quelquefois les fols et les enfans prophetizent.

MACÉE.

Chat echaudé craint l'eau froide. Ce n'est pas tout de prescher, il faut faire la queste: vous ne vous remuez non plus qu'une epousée qu'on atourne, ny qu'une poule qui couve.

THESAURUS.

*Patientia vincit omnia*. Paris la grand ville ne fut pas faite en un jour.

MACÉE.

Vous estes de Lagny, vous n'avez pas haste <sup>3</sup>. Il faut battre le fer tandis qu'il est chaud, et les suivre à la piste, afin de les trouver entre la haye et le bled.

THESAURUS.

Ils auront sonné la retraite et tiré de long; après avoir fait cete cavaleade, ils se seront mis à couvert de peur de la ploye, craignant qu'on ne leur donnast du croc en jambe. Il ne faut rien precipiter, car il faut premierement faire un procez verbal aux depens de qui il appartindra, et la Justice qui leur monstrera leur bec jaune, selon les us et costumes en tel cas requis et accoustumez, pour ne rien faire à l'etourdy qui nous puisse cuire. Ils peuvent s'assurer que je brusleray mes livres, je perdray mon credit, ou j'en auray raison. Cependant allons voir si nostre maison est encore à sa place. Adiousias <sup>4</sup>, sire Bertrand.

BERTRAND.

Bien vous doit bonne rencontre, Jean. Je prie Dieu qu'il vous console et vous donne à soupper une bonne saule; pour moy, je m'en vais dans ma boutique tirer le diable par la queue.

## SCÈNE VII

LIDIAS, FLORINDE, ALAIGRE, PHILIPPIN.

PHILIPPIN.

Hé bien! ma fille, nous leur en avons bien baillé d'une!

1. Jeu de mots sur *réjonce* et *raïjonce*, sorte de salade qui, comme les autres, se vendait aux halles.

2. Batre, étriller. « Les femmes, si elles ne sont bien *dourdiées*, lit-on dans le premier *Conte* de Chloïeres, ne font rien à propos. »

3. Jeu de mots sur Lagny, qu'on prononçait *Lagny*, et qu'on l'envoyait pour cela tous les hommes *lents*, « qui n'avaient pas hâte... » En 1443, selon la *Chronique du religieux de Saint-Denis* liv. XXXVI, ch. 15), on avait appelé Jean sans Peur, *Jean de Lagny*, parce qu'il ne se pressait pas assez de prendre ni part.

4. Adieu, dans le patois du Languedoc, qu'on appelait, pour cela, pays d'*adiousias*.

LIDIAS.

Et moy fin de vous prendre, puisqu'on ne vouloit pas vous donner à moy. Au reste, vous ne vous en repentirez ny tost ny tard; je suis de ceux qui bien ayment et tard oublient. Je vous le jure par tous les Dieux ensemble, après cela n'y a plus rien, que je vous seray plus fidèle que le bon chien n'est à son maistre, et que je vous cheriray plus que mes petits boyaux et vous conserveray comme la prunelle de mon œil; soyez-en aussi assuré comme il n'y a qu'un soleil au ciel. Si je me parjure jamais, je veux estre reduit en poudre tout presentement.

ALAI GRE.

Il le faut croire, il n'en voudroit pas jurer; ce qu'il nous dit est aussi vray comme il neige boudin<sup>1</sup>.

FLORINDE.

Je vous crois comme un oracle, et vous seriez un vray barbare et plus traistre que Judas si vous faisiez autrement. Si j'eusse creu que vous en eussiez voulu abuser, je ne vous cusse pas tant donné de pied sur moy. Mais parlons un peu de nostre levée de boucliers. Nos gens sont bien camus.

ALAI GRE.

Mon maistre, ils sont aussi etonnés que vous le seriez s'il vous venoit des cornes à la teste.

LIDIAS.

Taisez-vous, Alaigre! vous estes plus sot que vous n'estes grand et plus fol qu'un jeune chien; si vous faites le compagnon, je vous donneray de la bastille<sup>2</sup>.

PHILIPPIN.

Il est vray, Alaigre, tu fais tousjours des comparitudes et similiaisons qui n'appartiennent qu'à toy. Il faut qu'un serviteur ne se joue à son maistre non plus qu'au feu; tu ne sçais pas ton pain manger. Fais comme moy, qui vais tout rondement en besogne, et apprens que pour bien servir et loyal estre, de serviteur on devient maistre.

ALAI GRE.

Le gros nigaut! il est aussi fin qu'une dague de plomb<sup>3</sup>, et si le voyez-vous, il se quarre comme un poux sur une galle. Tu l'amuses à siffler, tu ne seras pas prevost des marchands.

LIDIAS.

Taisez-vous, enfans; vous avez trop de caquet, vous n'aurez pas ma toile. Mais vien-ça, Philippin: tu en as bien donné à nostre docteur et sa femme avec ta feinte; c'est justement leur avoir donné d'une vessie par le nez.

PHILIPPIN.

Ils peuvent bien jouer au jeu de j'en tenons; je

1. C'est-à-dire: aussi vray que la neige est noire comme du boudin.

2. C'est-à-dire, je vous ferai *hâter* plus que vous ne voudrez. *Hâtille*, qui signifie encore morceau de jore frais dans le patois normand, est ainsi, comme on voit, singulièrement défigurée de son sens, pour le plaisir de jouer sur sa ressemblance avec le mot *hâter*.

3. Une dague était toujours de l'acier le plus fin. On juge par là de ce que peut être un nigaut comparé à une dague de plomb.

croay qu'ils ne nous promettent pas poire molle. J'ay bien fait croire aux voisins que des vessies sont des lanternes; mordiable! ils croyent maintenant qu'il n'y a plus de Philippin pour un double. Ils sont bien du guet, mort non pas de ma vie! la vessie pleine de sang a bien joué son jeu quand Alaigre l'a percée au milieu de mon ventre; mais s'il eust pris Gautier pour Garguille, j'en aurois belle verdasse<sup>1</sup>.

ALAI GRE.

Il eust fallu dire: Febé<sup>2</sup>, pour qui est-ce? c'eust esté pour toy.

PHILIPPIN.

Là! là! mon pauvre garçon! qui bien fait bien trouve, et qui bien fera bien trouvera.

ALAI GRE.

Ou l'Escriture mentira.

FLORINDE.

Un bienfait n'est jamais perdu; tout vient à point qui peut attendre. Mon cher Lidias se mangeroit plustost les bras jusques au coude, quand on luy fait plaisir grand comme la main, qu'il n'en rendist long comme le bras.

LIDIAS.

Philippin, tu peux t'assurer de ce que te dit ma Florinde comme si cela estoit; autant vaudroit que tous les notaires y eussent passé: ce que nous te disons n'est pas de l'au beniste de cour.

ALAI GRE.

Philippin, autant de frais que de salé, ce qu'on promet n'est pas perdu.

PHILIPPIN.

Vous n'avez qu'à commander, je me mettrois en quatre et ferois de la fausse monnoye pour vous; je prendrois la lune avec les dents; je ferois de nécessité vertu pour vostre service. Je vous ayne mieux tous deux qu'une bergère ne fait un nid de tourterelle, à cause de luy pour l'amour d'elle. Morgoïne! je suis un homme qui n'est pas de bois, et qui sçait rendre à Cesar ce qui est à Cesar. Je fais cas des hommes de qualité plus que d'une pomme pourrie et que d'un chien dans un jeu de quilles.

ALAI GRE.

Tu fais des comparaisons bien saugrennes, et si tu les enfiles comme crotes de chèvres. Il te faudroit un petit bout de chandelle pour l'éclairer à trouver tout ce que tu veux dire, où il n'y a ny bon envers ny bon endroit. Il vaut mieux se taire que de mal parler. Tu es bienheureux d'estre fait, on n'en fait plus de si sots.

1. Le mot vray, je ne dis pas le mot propre, que celui-ci remplace, auroit pour initiale un *M* au lieu d'un *V*. C'est par une semblable substitution de propriété qu'une rue de Paris s'étant appelée rue *Verdelet*.

2. Au repas du jour des Rois, quand on avait découpé le gâteau, l'enfant, placé sous la table devant dire, pour la distribution des morceaux: *Phorbe domine*, et n'ajouter le nom du convive à qui il vouloit qu'on donnât la part que lorsqu'on lui avait dit: Pour qui est-ce? Cette invocation à *Phorbus* était un souvenir des repas antiques assez bizarre dans cette fête chrétienne de l'Épiphanie. La coutume en survit encore dans plusieurs provinces.

PHILIPPIN.

Où ! il semble à t'entendre que je sois une huis-tre à l'ecaille, ou quelque sot qui parle à briaq et à braeq<sup>1</sup>. Aga, à moequeur la moeque, à bossu la bosse, et à tortu la torse. Tu es un beau frelem-pier<sup>2</sup>, c'est bien à toy que j'en voudrais rendre compte ! Je crois que tu as fait ton cours à Asnière<sup>3</sup>, c'est là où tu as laissé manger ton pain à l'asne, c'est là où tu as appris ces beaux pieds de mouches et ces beaux y gregeois. Tu es un sçavant prestre, tu as mangé ton breviaire. Aga, tu n'es qu'un sot, tu seras marié au village. Il n'y a que trois jours que tu es sorti de l'hospital, et tu veux faire des comparaisons avec les gueux. Si tu estois aussi mordant que tu es reprenant, il n'y auroit crotte dans ces champs que tu n'allasse fleurant.

ALAI GRE.

Mais, gros bouftrippe ! il me semble que vous prenez bien du nort. Je te conseille de ne point tant empiler, si tu ne veux que je te donne cinq et quatre, la moitié de dix-huit.

PHILIPPIN.

Ouy, je te baillerois raffle de cinq et trente en trois cartes. Si tu y avois seulement pensé, je ferois de ton corps un abreuvoir à monches, et te monst-rerois bien que j'ay du sang aux ongles.

ALAI GRE.

Je le croy, mais c'est d'avoir tué des poux.

LIDIAS.

La paille entre deux ! sus, la paix à la maison ! Je n'aime pas le bruit si je ne le fais. Je veux que vous cessiez vos riottes et que vous soyez comme les deux doigts de la main. Alai gre, vous faites le Jean Fichu l'aisné, et vous vous amusez à des co-ques-si-grues et des halivernes. Je veux que vous vous embrasiez comme frères, et que vous vous ac-cordiez comme deux larrons en foire, et que vous soyez camarades comme cochons.

ALAI GRE.

Il est bien heureux qui est maistre : il est valet quand il veut.

PHILIPPIN.

Je croy que tu as esté au grenier sans chandelle : tu as apporté de la vesse pour du foin.

ALAI GRE.

Tu n'y entens rien : c'est que j'ay tué mon pour-ceau, je me joue de la vessie. Ho, grosse balourde ! ne sçais-tu pas que qui ventivre longuement il faut donner à son cul vent ?

PHILIPPIN.

Oui, mais pour vivre honnestement, il ne faut vessir si paunt.

1. A tort et à travers. C'est le premier emploi du mot *bric-à-brac*, pour dire des objets entassés à tort et à travers, avec autant de confusion que ce sot en met dans ses paroles.

2. Homme de rien et de bas emploi, comme le moine qui s'occu-pait des lampes du convent et qu'on appelloit *frère lampier*.

3. Jeu de mots sur la ressemblance d'*Asnières* et d'*âne*. On le trouve employé, comme ici, dans le *Puyssan français*, et deux siècles plus tard dans une farce de Salle aux boulevards, la *Vache* et le *Veau* : « Si tu continues... tu deviendras docteur de l'université d'Asnières. »

LIDIAS.

Accordez vos flustes encore un coup, et changez de notte; revenons à nostre première chanson. Que disoit-on en mon absence? On me prestoit de belles charitez; au moins, je croy que l'on n'oublioit pas à me tenir sur le tapis, et à mettre en avant que je disois comme le renard des meures quand je fis courir le bruit que l'amour ne me trottoit plus dans le ventre, et que je ne me souciois ny des rez ni des tondus. Je croy, mon cœur, que cela fut cause qu'on ne vous serroit plus tant la bride.

FLORINDE.

Il est vray que vostre absence faisoit faire de vous tout au travers des ehoux. Mon père, entr'au-tres, ne m'en rompoit plus la teste, parcequ'il croyoit que toutes nos affections fussent évanouyes et que nous eussions planté l'amour pour reverdir. Bref, on ne songeoit plus qu'à rire et à me donner à ce grand franc-taupin<sup>1</sup> de capitaine, qui me sui-voit comme un barbet; et je ne m'en fusse jamais depestrée sans cette contremine, de laquelle on ne se doutoit non plus que si le ciel eust deu tomber.

PHILIPPIN.

On vous avoit mis aux pechez oubliez, on ne songeoit non plus à vous que si vous n'eussiez ja-mais esté né, et nostre docteur estoit plus aise qu'un pourceau qui pisse dans du son de ce qu'on disoit que vous aviez plié bagage, car il croyoit jamais n'estre depatrouillé de vous. Il esearpinoit<sup>2</sup> avec sa robbe troussée de peur des erottes. *(Il tombe.)*

ALAI GRE.

Saute, erapaut, voicy la pluye!

PHILIPPIN.

Mais il ne songeoit pas que qui rit le vendredi pleure le dimanche.

ALAI GRE.

Il rit assez qui rit le dernier.

PHILIPPIN.

Saimon, je crois qu'il se gratte bien maintenant où il ne luy dé-mange pas. Il rit jaune comme fa-rine et vous dit bien la patenostre de singe<sup>3</sup>. Mais morgoine ! il ne vous tient pas : ce n'est pas pour son nez mon eul, ny pour ce grand malotru de ca-pitaine, qui croyoit tenir Florinde comme un pet à la main. Il peut bien la serrer et dire qu'il ne tient rien : il a beau s'en defripper, il n'a qu'à s'en torcher le bec.

1. Poltron. La milice des franes archers, ou franes-taupins, créée par Charles VII, supprimée sous Louis XI, s'était fait une réputation de couraidsie dont Rabelais et les chansons de son temps s'a-muserent souvent.

2. L'escarpin, *scarpino* des Italiens, était le chausson de cuir souple que les gens de guerre portaient dans leurs bottes; vou-laient-ils aller vite, ils ôtaient celles-ci, et marchaient avec l'escar-pin seul, qu'on appelloit pour cela, comme on le voit dans Brans-lôme, *escarpin d'réchaussé*. Il servit dans bien des déroutes; aussi, pour fuir, disait-on, comme ici, *escarpiner*.

3. C'est-à-dire, il fait la grimace du singe qui tremble. Régulier, au 101<sup>e</sup> vers de sa XI<sup>e</sup> satire, emploie la même expression à peu près dans le même sens :

Comme un singe fâché j'en dis ma patenostre.



ALAI GRE.

C'est un bon fallot, le morceau luy passera bien loin des costes.

FLORINDE.

Pour moy, je ne scay comme mon père est coiffé de cet avaloir de charrettes ferrées<sup>1</sup>. Quelques uns disent qu'il est assez avenant; mais, pour moy, je le trouve plus sot qu'un panier percé, plus cf-fronté qu'un page de cour, plus fantasma qu'une mulle, méchant comme un asne rouge, au reste plus poltron qu'une poule, et menteur comme un arracheur de dents.

LIBIAS.

Vous dites là bien des vers à sa louange.

FLORINDE.

Pour la mine, il l'a telle quelle, et surtout il est délicat et blond comme un pruneau relavé; et la bourée, il ne l'a pas trop bien ferrée: de ce costé-là, il est sec comme un rebec<sup>2</sup> et plus plat qu'une punaise.

ALAI GRE.

Et puis, après cela, allez vous y fourrer.

PHILIPPIN.

Elle dit vray: il est plus glorieux qu'un pet, et ce drosle là n'en feroit pas un à moins de cinq sols; quand il rit, les chiens se battent; il est quelquefois rebiffé comme la poule à Gros-Jean, et à cette heure-là il faut estre grand monsieur pour avoir un pied de veau.

LIBIAS.

Vous le tenez bien au cul et aux chausses<sup>3</sup>, les oreilles luy doivent bien corner; mais c'est assez le draper en son absence; laissons-le là pour tel qu'il est.

ALAI GRE.

S'il en vent davantage, il n'a qu'à en aller chercher; s'il n'est content de cela, qu'il prenne des cartes: aussi bien il est bon à jouer au berland, il a toujours un aze<sup>4</sup> caché sous son pourpoint.

LIBIAS.

Ce n'est pas tout, il ne faut pas demeurer icy planté comme des échallats; il faut faire gille<sup>5</sup> pour trois mois, et ne point revenir que nous n'ayons remmanché nos flustes et consommé nostre mariage. S'ils nous viennent chercher sur nostre paille, nous leur monstérons qu'un coq est bien fort sur son fumier, et que chacun est maître en sa maison.

1. Grand bâbleur qui parle de tout avaler et ne dévore personne.

2. Violon à trois cordes fait du bois le plus sec. On disait aussi pour une laide personne, *aisage de rebec*, à cause de la figure grotesque sculptée d'ordinaire au bout du manche de ce violon.

3. Expression qui se retrouve dans l'*Avaré* de Molière.

4. Anc. Scarron l'a employé dans *Julelet maître et valet*:

Un barbier y met bien la main,  
Qui bien souvent n'est qu'un vilain,  
Et dans son métier un grand aze.

5. S'enfuir. « Mais, lit-on dans le *Moyen de parvenir*, ch. 29, avant que passer outre, dit le bonhomme Scaliger, pourquoi est ce que quand quelqu'un s'est enfui, on dit: *il a fait Gille*.

« PRYTAGORAS. C'est parce que saint Gille s'enfuit de son pays, pour n'être pas fait roi. »

ALAI GRE.

Il faudra que ce croquant de capitaine ait de bonnes mitaines pour en approcher. Il est fort mauvais, il a battu son petit frère<sup>1</sup>. Je n'ay pas peur qu'il luy prenne envie de courir après son esteuif, car il y a plus de six mois qu'il a vendu son cheval pour avoir de l'avoine, si bien que, s'il est botifié<sup>2</sup>, c'est pour coucher à la ville et pour picquer les boues. Je vous jure que je n'ay pas la puce à l'oreille, et ne m'en leveray pas plus matin.

PHILIPPIN.

La beste a raison, il la faut mener à l'étable; mais parlons un peu d'affaire: il faut degueniller d'icy<sup>3</sup>; il n'y fait pas si bon qu'à la cuisine. Quand le soleil est couché il y a bien des bestes à l'ombre.

ALAI GRE, *parlant au violon*.

Soufflez, menestrier: l'épousée vient.

## ACTE DEUXIÈME

## SCÈNE I

LE CAPITAINE FIERABRAS, ALIZON  
ET LE DOCTEUR.

LE CAPITAINE.

Pauvre docteur Thesaurus! je te plains bien; mais je n'ay rien à te donner. Si tu n'avois la caboche bien faite, tu serois déjà à Pampelune: tu as reçu un terrible revers de fortune; tu as perdu le joyau le plus précieux de ta maison sans l'avoir joué, et le tout par un tour de souplesse que ta fille t'a fait ayant laissé prendre un pain sur la fournée par un qui ne seroit pas digne de servir de goujat à un qui se sentiroit trop heureux de ne torcher les bottes. Ha Florinde! *Quien se casa por amores, malos dias y buenas noches*<sup>4</sup>. Ouy, ouy, Florinde, tu l'eprouveras, que qui se marie par amourettes a pour une bonne nuit beaucoup de mauvais jours. Tu m'as bien baillé de la gabatine et fait un tour de femme, après m'avoir promis mons et vaux.

1. Refrain d'une chanson du temps dont l'air se trouve noté dans la *musique du Chansonnier Maurepas* à la Bibliothèque, t. 1, p. 329. Il servit souvent aux frondeurs pour leurs couplets, et fut appelé alors air de la Fronde (*Chansonnier Maurepas*, t. II, p. 197). Voici un couplet, auquel il servit contre Gondé:

Vous terrissez toute la gloire  
Que vous ont acquis vos victoires,  
En mettant Paris au néant  
L'on verra dire à votre mere:  
Ma foi, mon fils est bien méchant,  
*Il a battu son petit frère.*

2. Botte.

3. Dégueniller. La locution triviale *degueniller* n'est qu'une variante de celle-ci, dont le vrai sens est, frons de la nos *gouilles*.

4. « A quiconque se marie par amour, mauvais jours et bonnes nuits. » L'Espagnol étoit alors la langue à la mode. Mais on la faisoit surtout parler, comme ici, aux capitans, grands diseurs de *matamorades*.

Ah ! que de la mala muger te guarda y de la buena no ha nada<sup>1</sup>. Toutefois que dis-je, Florinde ? Je te fais tort de croire que tu ayes fait brèche à ton honneur ; tu es possible dans la gueule des loups, et en quel-que part plus morte que vive. Et toy aussi, pauvre père, plus triste qu'un bonnet de nuit sans coiffe<sup>2</sup>, tu es plus cajois qu'une chatte qui trouve ses petits chats morts, plus dolent qu'une femme mal mariée ; bref, plus désolé que si tes parens estoient trepassez ; il faut bien à cette heure que la confiance te serve d'escorte et de bouchier. Je sçay bien que c'est dans la nécessité que les vrais amis se montrent où ils sont ; c'est pourquoy ma langue, aussi bien esguisée que mon espée, va dire et faire tout ensemble au docteur Thesaurus que je suis le roy des hommes, le phœnix des vaillans ; que j'extermineray et mettray à jambrebridaine tous ses ennemis, et que je chiqueteray<sup>3</sup> pour son service tout ce qui se rencontrera plus menu que chair à pasté. De l'abondance du cœur la bouche parle, de grands seigneurs peu de paroles. Moy qui suis plus vaillant que mon espée, je le vais assurer que pour un amy l'autre veille. Me voyez proche de son hostel. Holà ! ho !

ALIZON.

Qui va ladre là ?

FIERABRAS.

C'est le vaillant Fierabras, general des regimens de Tartarie, Moscovie et autres.

ALIZON.

Hétes des regimens du Port au Foin<sup>4</sup>, de Pouilly<sup>5</sup> et autres. Ha ! ha ! c'est donc vous ? Ce n'est pas grand cas. Attendez si vous voulez, ou bien allez-vous-en à l'autre porte : on y donne des miches. Tout beau ! ne rompez pas nostre porte, elle a coûté de l'argent.

FIERABRAS.

A tous seigneurs tous honneurs, beste brute ! Voilà bien nicqueter<sup>6</sup>, c'est trop niveler<sup>7</sup> ; il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. C'est le capitaine Fierabras et Maschefer, cela tesuf-

fise. Ouvrez sans tant de babil, et ne m'échauffe pas la cervelle, que tu ne t'en trouve mauvaise marchande ; prends-y garde, et que je ne t'envoie à Mortague ou à Quancalle pescher des huîtres.

ALIZON.

Vos fièvres quartaines à trois blancs les deux ! Tout beau, encore un coup de par Dieu ou de par le diable ! Dieu vous soit en aide, puisqu'il le faut dire ; vous faites plus de bruit qu'un cent d'oyes, et si vous estes tout seul. Vous estes bien hasté, et si personne ne vous presse. Monsieur, venez vistement parler au capitaine Fierabras ; il rompra tout, si on ne le marie.

## SCÈNE II

FIERABRAS, THESAURUS, ALIZON.

FIERABRAS.

*(Il entre en la maison du docteur.)*

Dieu soit ceans et moy dedans, et le diable chez les moines.

THESAURUS.

Seigneur capitaine, à vous et aux vôtres, fussiez-vous un cent, encor un coup en despit des envieux. Il faut que je vous embrasse, bras dessus bras dessous. Eh bien ! quel bon vent vous meine ?

FIERABRAS.

Les vents ne me meinent pas, car je vay plus viste à pied qu'ils ne vont à cheval, quand il est question de vous voir ; Eole n'escroque et n'emprunte que mon haleine pour souffler dans les oreilles des hommes et des enfans que je suis la terreur de l'univers, l'honneur d'iceluy, et le massacreur du vautour qui m'a ravy la proye que vous me gardiez.

ALIZON.

On vous la gardoit dans un petit pot à part.

FIERABRAS.

Et pour cela je vous suis venu dire qu'il vous faut armer des armes de la patience. Pour moy je me vey vestir de celles de la vengeance contre ceux qui vous ont tolly<sup>2</sup> et emblé vostre fille<sup>3</sup>. Mes troupes en bataille et le bruit que je feray, armé de pied en cap et jusques aux dents, les epouvantera comme des etourneaux, ou bien leur donnera des aisles aux talons pour les faire revenir plus viste qu'un traict d'arbaleste vous ramener le tresor qui ne peut être estimé ny comen que par le furieux et terrible Fierabras. Quand j'appris cette nouvelle, j'en devins si cetauffé dans mon harnois, que je pensay perdre cette race ou megnie d'Archambault, plus

1. Le blanc valait cinq deniers, et le carobis, qui était le grand blanc, en valait dix. Il ne figure plus que dans l'expression six blancs, deux sous et demi, qui est le prix du couleau que Marinette donna à Gros-René.

2. De tollere, enlever.

3. Voler, enlever vivement, et d'emblée, locution qui d'ailleurs vient de celle-là.

1. Garde-toi de la mauvaise femme, et ne te fie pas à la bonne.

2. C'est la locution type, qu'on a rendue inintelligible en l'abrégant, comme on fait aujourd'hui. Sous le bonnet de nuit, qui était d'étoffe de couleur sombre, on mettait une coiffe blanche, dont le rebord retourné par-dessus l'égayait. Quand la coiffe et son blanc rebord manquaient, le bonnet de nuit était triste à voir. De là l'expression tronquée aujourd'hui et complète ici. Nous la retrouvons de même dans une mazarinade, les *Entretiens burlesques de nuit-e Guillaume le sweetier*, etc. :

N'en déplaise à ce romaiste,  
Dont le style est cent fois plus triste,  
Qu'un bonnet sans coiffe de nuit.

3. Même mot que déchiqueter, mettre en morceaux.

4. Il était un bout du Pont-Neuf, ou est maintenant la petite place des Trois-Maries, sur le quai de l'École. Les tiercelines y avaient leur quartier général.

5. On devine pourquoi, cette ville, à cause de son nom, est ici choisie, comme marraine d'un régiment de gueux. Pour la même raison, ils étaient souvent appelés compères du pays de Pouillo.

6. S'amuser à des riens, à gagner des niquets, misérable petite pièce de trois mailles, qui n'eut cours, sous Charles VI, que pendant trois ans.

7. Dire des miseries, à la Jean de Nielle, des niceleries, comme on lit dans La Fontaine.

il y en a moins elle vaut ! ; j'étois si bouffi de colère que je pensay crever dans mes panneaux <sup>2</sup>, quand je seuss qu'ils avoient gagné les champs, ou Dieu me damne.

ALIZON.

Il en devint si constipé, qu'il n'en pouvoit pisser ny fierter.

FIERABRAS.

Enfin, jamais homme ne fut plus eboby que moy, ny plus resolu de nous vanger tous deux ; c'est pourquoy je suis venu sans dire ny qui a perdu ny qui a gagné, pour vous offrir l'or et les richesses qui ne me manquent non plus que l'eau à la rivière. Pour le courage, la valeur et la force...

ALIZON.

Il en est fourny comme de fil et d'aiguille.

FIERABRAS.

Faites de moy comme des choux de vostre jardin ; j'employeray le verd et le sec pour vous. Je ne suis point de ces espèces de chianbraye <sup>3</sup>, qui n'ont que du caquet et qui n'ont point de force qu'aux dents. J'ay bien montré où gist le lievre ; je sçay bien où il faut appliquer le courage que je feray parestre comme le clocher sur l'église. Quand il sera temps, je les attaqueray d'estoc et de taille, de cul et de pointe, de bec et de griffe : à mechant mechant et demy.

THESAURUS.

Quant à cela, vous ne sçauriez mieux dire si vous ne recommencez ; vous n'en parlez pas comme un clerc d'armes, mais comme un homme qui en a bien vu d'autres. Ceux-là ne vous feroient pas vessir de peur. Comme dit nostre voisin Jean Badais, il n'est que d'avoir du courage ; car, qui se fait brebis, le loup le mange. Vous n'en avez pas moins qu'un lion.

FIERABRAS.

Ces brigands, ces chercheurs de barbets et de midy à quatorze heures <sup>4</sup>, quels qu'ils soient sous

1. *Megpis, ménie ou maigpis* était synonyme de famille. La *megnie* des Hellequins avec leur grand bruit dans l'air, comme farfadets nocturnes, était célèbre dans la légende. Celle des Archambault pallota beaucoup dans le Poitou et le Bourbonnais, et gressa d'autant plus le pauvre peuple, donnant ainsi raison d'avance à la fable de La Fontaine *Le Soleil et les Grenouilles* :

..... Un seul soleil a peine

Se peut souffrir, me demi-douzaine

Mettra la mer à sec et tous ses habitants...

Le proverbe qui se trouve ici vint de cette multiplication gênante de petits tyrans renaissant les uns des autres. Sa formule la plus populaire était celle-ci : *La mesnie Archambault, plus il y en a et pis vaat.*

2. Le panneau était un filet à prendre les lievres, qui parfois y étouffaient. Le mot est resté dans la locution encore courante, *donner dans le panneau.*

3. *Braie* voulait dire chausse, culotte ; on devine par conséquent le sens du mot composé qui est ici.

4. « Chercheur de barbets, » c'est-à-dire pauvre diable courant dans les crottes comme barbets, dont il semble suivre la piste ; — chercheur de midy à quatorze heures, » c'est-à-dire chercheur de dîner, quand on ne dine plus. Ce repas se faisait alors à midi. On disoit aussi *cherche-midy*. Le nom de la rue, bien connue, qui s'appelle ainsi lui venoit d'une enseignée ou se voyoit un gueux en quête de dîner. Le petit roman de 1660, *l'Orphelin infortuné*, p. 233,

la calote du ciel, fussent-ils aux Antipodes ou dans les entrailles de la terre, ils seront bien cachez si je ne les trouve. Je leur monstreray bien à tourner au bout. A qui se jonent-ils ? Ils n'ont pas affaire à un faquin ; ils verront de quel bois je me chauffe. Le veulent ou non, ils passeront par mes pattes. Je leur feray sentir ce que pèse mon bras ; je les chastieray si bien et si beau, qu'on n'en entendra ny pleuvoyr ny venter. Quand ils seroient tous de feu et qu'ils auroient la force de Sanson et le courage d'Heracles, qu'ils seroient des Poliphèmes, des Achilles, des Hectors, des Cyrus, des Alexandres, des Annibals, des Scipions, des Cesars, des Pompées, des Rolands, des Rogers, des Godefroys de Bouillon, des Roberts le Diable, des Godefroys à la grand Dent, tous aussi grands que les Gargantuas et les Briarées à cent bras, un seul des miens les tuera comme des anetons, et ne dureront devant moy non plus que feu de paille.

ALIZON.

Et qu'une fraise dans la gueule d'une truyc. Il y va de cul et de teste, comme une corneille qui abbat des noix. O le grand casseur de raquettes ! le grand rompeur d'huis ouverts ! le grand depuceleur de nourrices ! il est vaillant ; il a fait preuve de sa valeur avec les armes de Caïn, des machoires. Le voyez-vous, ee capitaine Plante-Bourde ?

FIERABRAS.

Seigneur docteur, ce que je vous dis ne sont point des contes de la cigogne <sup>1</sup>.

ALIZON.

Ce qu'il dit est vray comme je file. C'est un bon gentil-homme : il est fils de pescheur, noble de ligne <sup>2</sup>.

FIERABRAS.

Et vous le verrez plus tost que plus tard, plus tost aujourd'huy que demain. Je les feray renoncer à la triomphe <sup>3</sup>, et coucher du cœur sur le carreau. Il en faut depestrer le monde ; la garde n'en vaut rien, car telles gens valent mieux en terre qu'en pré ; ils ne font que traîner leur lien, en attendant que je me mette sur leur friperie et que je les jette si haut que la région du feu les reduira en cendres en moins d'un touruemain <sup>4</sup>.

THESAURUS.

Par Ciceron ! vous vallez mieux que vostre pesant d'or, car vous faites l'office d'un vray amy, de venir s mis estre mandé : c'est estre venu comme

nous donne l'expression et l'explique en la développant : « La grande nécessité où j'étois, dit le pauvre diable, m'ayant pourvu d'un office de *cherche-midy*, j'allois pa fois en des couvents, mais j'y trouvois petite chance, au moins pour moy, car pour les moynes ils faisoient une telle chere que si la fumée de leurs bons morceaux qui me passoit devant le nez n'ait été rassasiante, cela m'auroit bien nuiry. »

1. V. sur cette expression une note des pieces précédentes.

2. Jeu de mots sur ligne et *ligner*, race.

3. Mot de jeu de cartes encore employé dans certaines parties : c'est le nom de la carte que le joueur retourne apres avoir fait la distribution aux autres.

4. On dit aujourd'hui, a tort, « en un tour de main, » l'ancienne expression vaut bien mieux. Elle se trouve dans Tallenand, à l'histoire de la reine de Pologne, à propos d'Anne de Gonzague : « En un *tourne-main*, elle change et épouse le Palatin. »

tabourin à nœpees, et faire en personne ce qu'un autre feroit par procureur. Mais, pour ne point mettre ablativo <sup>1</sup> tout en un tas et ne rien confondre, il ne faut pas tout faire de bruit; ce ne sont pas des abeilles, on ne les assemble pas au son d'un chaudron.

ALIZON.

Ils sont bons chevaux de trompette, ils ne s'effrayent pas pour le bruit; tel menace qui a bien peur. Maître Gonin est mort; le monde n'est plus grué <sup>2</sup>.

FIERABRAS.

L'on verra que, devant qu'il soit trois fois les roys, je les mettray *O benigna* <sup>3</sup>!

ALIZON.

Vous nous donnez le caresse bien haut; le terme vaut l'argent; il n'y aura plus en ce temps là ny bestes ny gens.

FIERABRAS.

Le sang me monte au visage; il me boult dans le corps de ne pouvoir dès à present mettre la grille sur eux. J'entre en telle colère...

ALIZON.

Il tiendroit un mercier pour un peigne. O le grand fendeur de nazeaux!

THESAURUS.

*Ne fanetis, Domine.*

ALIZON.

Il est en colère, la lune est sur boubon.

THESAURUS.

Il ne faut pas que la colère vous emporte du blanc au noir et du noir au blanc. Vous estes trop chaud pour abreuver <sup>4</sup>, ce seroit tomber de fièvre en chant mal. Il faut aller au devant par derrière, et vous conserver comme une relique; nous avons affaire de vous plus d'une fois; il ne faut pas tout prendre de volée et jouer à quille ou double, ce seroit trop hazarder le paquet, en danger de tout perdre et tomber de Caribde en Scila; c'est-à-dire qu'il faut aller doucement en besogne. Croyez-moy, et dites qu'une beste vous l'a dit.

FIERABRAS.

Vostre conseil n'est point mauvais; il y en a de pires. Il vaut mieux les laisser se venir prendre au trebuchet; ils feront comme les papillons, ils viendront d'eux-mesmes se brusler à la chandelle. Je leur veux tendre des filets où ils se viendront prendre comme moineaux à la glué, lors je les trai-

1. Locution encore usitée et que Littré admet pour cela dans son *Dictionnaire*. Elle vient de la regle latine de l'ablatif absolu, qui permettait certaine confusion de phrases et de mots mis en tas l'un sur l'autre.

2. Maître Gonin, dont parle Brantôme, dans ses *Dames galantes*, étoit un faiseur de tours qui dupait volontiers son public; aussi, lui mort, le monde ne fut plus trompé, et l'on fit le proverbe qui est ici.

3. Une des neuf antiques commençaient toutes par O, qui se chantaient avant Noël, à grand renfort de festins, et dont le Chicanoux de Babelais regrettoit que la tradition se perdit: « Voyez comment en plusieurs ecclésiastiques, l'on ha descompasé les antiques bevettes des benoits saints O O de Noël. »

4. Vous avez trop chaud pour boire.

teray en enfans de bonne maison: je les épous-teray <sup>1</sup> et enrillera sur le ventre et par tout, et, en attendant, je vous prie de dormir à la françoise, et moy je veilleray à l'espagnole.

ALIZON.

Vous dites d'or, et si vous n'avez pas le bec jaune <sup>2</sup>. Allez de là et moy de çà, et nous verrons qui les aura.

## SCÈNE III

LIDIAS, FLORINDE, PHILIPPIN, ALAIGRE.

LIDIAS.

Enfin, chère Florinde, nous sommes plus heureux que sages d'avoir cueilly la rose parmi de si dangereuses espines; aussi est-ce dans les plus grands perils que l'on fait connoître ce qu'on a dans le ventre. On dit bien vray quand on dit qu'il ne faut pas vendre sa bonne fortune, et que jamais honteux n'eût belle amie, car qui ne s'aventure n'a ny cheval ny mule. Ainsi les plus honteux le perdent. Mais, pour rentrer de pique noire <sup>3</sup>, parlons de nostre capitaine: je luy ay bien passé la plume par le bec; il a beau maintenant écouter s'il pleut.

FLORINDE.

Il est vray que nous avons bien joué nostre roole; mais, quand j'y songe, il estoit tout jeune et joyeux de croire se pouvoir mettre en mes bonnes grâces, qui estoient à la lessive pour luy. Vrayment, mes affections estoient bien vouées à d'autres saints. Que je suis heureuse, mon cher Lidias! Que ce grand embateur-là me lanternoit! Il me sembloit que j'estois à la gehenne lorsqu'il me rompoit les oreilles de son caquet; et cependant le respect que je portois à mon père, qui le supportoit, me forçoit de l'amadouer et de le tenir en abbois le bec en l'eau. Il masche bien à cette heure son frein. Mais tirons pays, cher Lidias, de peur qu'il ne nous joue quelque tour.

PHILIPPIN.

En quoy avez-vous peur? n'avez-vous pas monté sur l'ours?

LIDIAS.

Il n'oseroit me regarder entre deux yeux. Et ne sçavez-vous pas que je suis un Richard sans Peur, et que je ne crains ny loup ny lièvre, s'ils ne volent? Je ne le redoute ny mort ny vif; c'est un habile homme après Godard <sup>4</sup>. Mais je suis fort en impa-

1. Le mot *épousseter* étoit alors nouveau sous cette forme. Celle d'*époueter*, ôter, sçouter les puces, qu'il avoit eu auparavant, en disoit mieux l'étymologie. Dans le *Journal* d'Hérouard, 29 fév. 1607, le petit Dauphin menaçant les Espagnols dit: « Je les *époueterai* bien. » C'est-à-dire, comme ici, je leur sçonnerai bien les puces.

2. Comme un moineau qui vient d'éclorre. Le mot *becjaune*, qui se trouve encore dans Molière, n'est qu'une contraction de cette expression.

3. Reparler de dispute. « Rentrer en pique, » pour recommencer querelle étoit une expression du jeu de cartes qui se trouve dans le *Dialogue* de Sarrazin, *qu'un jeune homme doit être amoureux*.

4. C'étoit le type de l'impertinent qui se fait trop servir, sans y avoir droit: « Servez Godard, sa femme est en couches, » disoit un proverbe rapporté dans les *Curiositez françoises* d'Oudin.

tiende d'Alaigre, que nous avons envoyé pour mener pour avoir des chausses, et espionner en quels termes vostre père et nostre capitaine nous tiennent. Il y aura après demain trois jours qu'il est party, et il ne nous en apporte ny vent ny nouvelles; sans doute il se sera amusé à siffler la rostie <sup>1</sup>. Le coquin! il ne songe pas plus loin que son nez.

PHILIPPIN.

Mais cependant la gueule me rabaste <sup>2</sup>; il semble à mon ventre que le diable a emporté mes dents.

FLORINDE.

Cela est estrange que tu sois tousjours sur ton ventre.

PHILIPPIN.

Vous m'excuserez, je suis sur mes deux pieds comme une oye. Il y a pour le moins trois heures que je me masche à vuide, et que j'avale le suc de nos bribes <sup>3</sup> que je tiens dans le sac. Il n'est pas feste au Palais, mes dents veulent travailler.

FLORINDE.

Je crois que tu ne scaurois estre un moment sans avoir le moreeau au bec.

LIDIAS.

Philippin, prends courage; tu verras tantost qu'il fait bon porter le fardeau d'Esopo <sup>4</sup>, ou s'en decharger par les chemins.

PHILIPPIN.

Je scay bien qu'il n'est rien tel que de faire provision de gueule; ce n'est pas d'aujourd'huy que je l'ay ouy dire, que *beati guariti* vaut mieux que *beati quorunn*. Mais, mordiable! cela n'empesche pas que je n'aye des grenouilles dans le ventre; mes boyaux crient vengeance.

LIDIAS.

Attens qu'Alaigre soit venu de battre la semelle.

PHILIPPIN.

Je scay bien que, si Alaigre ne vient bien tost, je le passeray maistre; pour un moine on ne laisse d'en faire un abbé.

LIDIAS.

Quand on parle du loup on en voit la queue.

FLORINDE.

Le voilà comme si on l'avoit mandé; il vient de loin, il est bien echauffé: il luy faut une chemise blanche.

LIDIAS.

Il a fort bon courage, mais les jambes luy faillent.

1. Boire. *C'est moy*, lit-on au chap. ix des *Aventures d'Italie de d'Assoury*.

*C'est moy* qui siffla la rostie,  
Et qui beuvois plus d'hyocras.

2. C'est, suivant Colgrave, le même mot que *rabâcher*.

3. Hardes, quenilles, de l'espagno *bribar*, mendier. Montaigne, liv. III, ch. 9, dit, pour mourir, « tronsser mes bribes, et plier bagage. »

4. Le panier au pain, qui peut être le plus lourd quand on part, mais qui diminue à chaque halte le long de la route. V. la *Vie d'Esopo* par La Fontaine, d'après Plautus.

PHILIPPIN.

Monsieur, soufflez-luy au cul, l'haleine luy faut. Parlez haut visage. Que dit-on de la guerre? Le charbon sera-il cher?

LIDIAS.

Hé bien, Alaigre, le docteur est-il aussi mauvais qu'il a promis à son capitaine? Je croy qu'ils ne feront que de l'eau, encore sera-t'elle toute claire.

ALAIGRE.

Tout est calme; ils ont callé leurs voiles pour ne scavoir pas de quel costé vous avez pris vos brisées, ny quelles gens leur avoient joué cette trousse; tant y a qu'ils ont mis leur procedure au eroe, en attendant de faire haro sur vous et sur vostre beste, mon maistre.

LIDIAS.

Vous failes le sot, Alaigre; mais je vous bailleray ce que vous ne mangerez pas.

ALAIGRE.

Vous m'obligerez beaucoup plus de me donner ce que je mangeray bien, car je suis affamé comme un loup.

LIDIAS.

Je scay bien que tu es affamé comme un chasseur qui n'a rien pris, mais tandis que Philippin etendra nos bribes sur l'herbe, dis-moy un peu si tu as vu ce mangeur de petits enfans.

ALAIGRE.

Si j'ay vu? vraiment je vous en respons, et si j'ay en belle escapée <sup>1</sup>, car j'ay pensé estre gratté depuis le *Miserere* jusques à *ritulus* <sup>2</sup>. J'ay rencontré ce croquant de capitaine à grands ressorts au milieu de la rue comme une statue de marbre; il ne remuoit ny pieds ny mains, non plus qu'une souche, tenant sa gravité comme un asne qu'on étrille, ou comme un Espagnol à qui on donne le chiquin <sup>3</sup>. J'allois mon grand chemin sans songer ny à Pierre ny à Gautier. Comme j'ay passé auprès de luy, plus malicieux qu'un vieux singe, il m'a tendu sa grand jambe d'allouette, et m'a fait donner du nez en terre; puis, me regardant comme un chien qui emporte un os, il m'a dit: Bon, bon, tu as le nez cassé; je ne demandois pas mieux. En fin moy, qui ay esté relevé aussi tost qu'un bilboquet, je luy ay dit: Ry, Jean, on te frit des œufs. Et, voyant qu'il me faisoit la moue, je l'ay appellé gros bec, il a mangé la pesche, chien de filoux, preneur de tabac, et luy ay demandé en demandant pourquoy il m'empeschoit de passer mon chemin. Il m'a répondu, se quarrant comme un pourceau de trois blancs qui a mangé pour un carolus de son, qu'il n'en vouloit rendre conte à personne, et qu'il estoit sur le pavé du roy. Mais moy, qui me voulois fonder en raison comme une pierre au soleil, je lui ay dit tout ceci, tout cela, par-ci par-là, bredit bredat,

1. Echappée. C'est le même mot, suivant Colgrave.

2. Allusion aux coups de discipline que se donnaient les moines pendant toute la durée du psaume qui commence par *Miserere mihi, Domine*, et finit par *ritulus*.

3. Que l'on taille et *dechiquette* à coups de bitous. En argot, *chiquer* veut encore dire battre.

choses et autres les plus belles du monde, et enfin qu'il ne devoit faire à autrui que ce qu'il vouloit qu'on luy fist. Là dessus il m'a appelé Grimaut le père au diable. Il m'a menacé de me gratter où il ne me demangeroit pas, de me donner mornille, et que, si je ne m'éloignois de luy plus d'une lieue à la ronde, il nettoieroit bien ma cuisine. Vrayement, vraiment, il n'a pas eu affaire à Manipiteux ; je luy ay bien rivé son clou, et luy ay bien montré que, quand il pense son cheval, ils sont deux bestes ensemble, car je luy ay dit bien et beau qu'il n'estoit qu'un gros veau, que j'estois à un visage qui n'estoit pas de paille, qu'il luy faisoit bien la nique et luy gardoit quelque chose de bon ; que, s'il prenoit ma querelle, il luy feroit rentrer ses paroles cent pieds dans le ventre, et luy feroit peller le boudin, et luy donneroit une prebende dans l'abbaye de Vatan. Alors, vous entendant nommer, il a plus vomy d'injures contre vous qu'il ne passe de gouttes d'eau sous un moulin, et vous a donné à plus de diables qu'il n'y a de pommes en Normandie.

LIDIAS.

Ce qu'il dit et rien c'est tout un. Je ne m'en mets pas davantage en peine ; poursuis ta pointe seulement.

ALAI GRE.

Il ne m'en dit ny plus ny moins, car, quand je le vis si en fougue, je le plantay là et m'en suis venu le grand galop, la gueule enfarinée.

PHILIPPIN.

Voilà Monsieur venu, trempez-luy sa soupe ! Servez Godard, sa femme est en couche <sup>1</sup>. Or, ne laisse pas d'aller disner d'où tu viens, car la marmite est renversée ; il n'y a ny friet ny fracq, et quand il y en auroit, ce n'est pas pour toy que le four chauffe.

ALAI GRE.

Ouai, gros Marcadan ! ce n'est ni de ton pain, ni de ta chair. Tu fais plus l'empesché qu'une poule à trois poussins ; tu es un grand jazeur, tu n'as que de la bave ; j'en ferois plus en un tour de main que tu n'en gasterois en quinze jours ; tu l'y prends d'une belle degaine !

PHILIPPIN.

O ! tu es nourry de brouet d'andouille, tu scais tout ; je voudrois bien voir de ton eau dans un coquemard ; tu es un beau cuisinier de Hélin, tu as empoisonné le diable <sup>2</sup> ; tu entens la cuisine comme à faire un coltre ou à ramer des choux ; je pense que tu ferois aussi bien un pot qu'une poisle.

ALAI GRE.

Tu en diras tant que je te donneray du bois pour porter à la cuisine.

PHILIPPIN.

Ho ! ho ! tu as la teste bien près du bonnet ! Ce n'est que pour rire, et tu prens la chèvre. Si tu scavois combien je t'aime depuis un demy quart

1. V. une des notes précédentes.

2. C'est, suivant Oudin, l'injure qu'on jetoit à tout mauvais cuisinier.

d'heure, tu en serois étouffe. Aga, je t'aime mieux que le cœur de mon ventre ; tu es un bon garçon, tu as la jambe jusques au talon et les bras jusques au coude ; tu es de bonne amitié, tu as le visage long.

ALAI GRE.

Tu scais bien qu'un chien bargeux a toujours les oreilles declairées.

FLORINDE.

Cela est estrange que ces garçons ont tousjours quelque maille à departir <sup>1</sup>. Philippin, prens garde qu'Alaigre ne t'ettrille, car il en mangeroit deux comme toy.

LIDIAS.

S'il y avoit songé, il ne mangeroit jamais pain.

FLORINDE.

Je crois que pour se connoistre il faut qu'ils mangent un minot de sel ensemble. Mais, sans plus de discours, enfans, taisez-vous, ou dites que vous n'en ferez rien, et ne nous rompez plus la teste : elle nous fait desjà mal de vos caquets.

ALAI GRE.

Si vous estes malade, prenez du vin ; aussi mal de teste veut repaistre. De plus, la medecine n'est point sotté.

LIDIAS.

Il dit vray, le lourdaut ! Aussi bien, pour les accorder il faut qu'ils boivent ensemble.

FLORINDE.

Vous les gratez bien où il leur demange.

LIDIAS.

Ma Florinde, six et vous font sept.

ALAI GRE.

Allons à la soupe, goulu ; flaequons-nous là <sup>2</sup> et daubons des maschoires.

LIDIAS.

Garçons, soit fait ainsi qu'il est requis.

PHILIPPIN.

De quatre choses Dieu nous garde :  
D'une femme qui se farde,  
D'un valet qui se regarde,  
De bœuf salé sans moustarde,  
Et de petit disner qui trop tarde .

ALAI GRE.

Le diable s'en pend, je me suis mordu !

PHILIPPIN.

C'est bien employé. Alaigre ! tu es trop goulu : en pensant manger du bœuf tu as inordu du veau.

ALAI GRE.

Et toy, tu joue desjà des balligouinsses <sup>3</sup> comme

1. A partager, du latin *partiri*. La locution « avoir maille à partir » en est restée, même lorsqu'il s'agit de débats qui ne sont pas querelles d'argent.

2. Ou dirait aujourd'hui « flaqueons-nous là. » Le premier mot, dont l'autre n'est qu'une altération, était bien plus juste.

3. Ces vers se trouvent suivis de quelques autres, et avec plusieurs variantes, dans un recueil du *xviii* siècle, *Suite aux notes dorés de Caton*.

4. Les mâchoires. Le vrai mot était *badigouines*.

un singe qui demembre des escrevisses, Morbleu ! quel avaleur de pois gris ! Vrayment, il n'oublie pas les quatre doigts et le pouce. Quel estropiat des maschoires !

PHILIPPIN.

Aga, l'étonnes-tu de cela ? Les mains sont faictes devant<sup>2</sup> les cousteaux. Ho, dame, je ne suis pas un enfant, je ne me repais pas d'une fraise ; bonnes sont les vertes.

ALAI GRE.

Bonnes sont les meures.

PHILIPPIN.

Bonnes sont les noires.

ALAI GRE.

Bonnes sont les blanches.

PHILIPPIN.

Mais que mange-tu là en ton sac, grand gueule ? Je crois que tu as le gosier pavé.

ALAI GRE.

Tu mets ton nez partout, tu en as bien affaire ; tien, tien, ne te lasche pas ; choisis. Quel maïs de Sologne ! Tu te trompe à ton profit<sup>3</sup>. Je ne te trouve point tant sot ; tu aime mieux deux œufs qu'une prune.

PHILIPPIN.

Tu es bien dessalé, tu sçais bien qui choisit et prend le pire est maudit de l'évangile.

ALAI GRE.

Philippin, laissons-là l'yronnerie, et parlons de boire. Je te prie, haussons le gobelet, nous ne boirons jamais si jeunes ! Je sens bien que c'est trop filer sans mouiller.

PHILIPPIN.

Du temps du roy Guillemot  
On ne parloit que de boire,  
Maintenant on n'en dit mot<sup>4</sup>.  
Que l'en semble, mon compère ?

LIDIAS.

Ma chère Florinde, vous estes icy traitée à la fourche ; mais imaginez-vous que vous estes à la guerre.

FLORINDE.

Une pomme mangée avec contentement vaut mieux qu'une perdrix dans le tournent. Pour moy, je trouve qu'il n'est festin que de gueux quand toutes les bribes sont ramassées.

1. Grand mangeur, qui devore sans regarder quoi. Le mot est dans le *Virgile travesti* de Scarron :

Ce grand avaleur de pois gris,  
Repren d à la fin ses esprits.

2. Avant.

3. Ce proverbe, que Michelet n'a pas oublié au tome II de son *Histoire de France*, où il passe en revue les divers caractères des provinces françaises, se formulait souvent en distique :

Les Solognots, sots à demi,  
Qui se trompent à leur profit.

4. Ce sont des vers d'une chanson, que chantait encore le Régent en y ajoutant des obscénités. Le Noble, dans ses *Pasquils*, n'appelle pas Guillaume d'Orange autrement que - le roi Guillemot, et sa femme, - la reine Guillemotte. - L'air se trouve noté dans la musique du *Chansonnier* ms., dit de *Maurepas*, t. I, p. 235.

LIDIAS.

Il ne fut jamais si bon temps que quand le feu roy Guillot vivoit : on mettoit les pots sur la table, on ne servoit point au buffet.

FLORINDE.

A l'occasion, on prend ce qui vient à l'hameçon ; tout cecy ne m'est point à rebours.

LIDIAS.

Quand vous n'auriez point d'appetit, ces garçons vous en peuvent donner en les regardant ; mais goûtez un peu de cela.

FLORINDE.

Les premiers morceaux nuisent aux derniers.

ALAI GRE.

Allons, à celui-là ; tu prends de la peine tout plein.

PHILIPPIN.

Comme diable tu hausse le temps !

ALAI GRE.

Cela passe doux comme lait ; mais je pense que tu es fils de tonnelier, tu as une belle avaloire<sup>1</sup>. Et bien, qu'en dis-tu ? Ce vin-là seroit-il pas bon à faire des custodes<sup>2</sup> ? il est rouge et verd ; c'est du vin à deux oreilles<sup>3</sup>, ou du vin de Bretagne<sup>4</sup>, qui fait danser les chevres.

PHILIPPIN.

Je croy qu'il est parent du roulier d'Orleans nommé Guinguet<sup>5</sup> ; toutesfois, à six et a sept tout passe par un fossét.

ALAI GRE.

Il fait bon estre bon ouvrier, on met toutes pièces en œuvre.

FLORINDE.

Voyez un peu ces garçons : ils se donnent bien au cœur joye.

LIDIAS.

Je m'en fierois bien à eux ; ils ont la mine de ne manger pas tout leur bien, ils en boiront une bonne partie<sup>6</sup>. Allons, à ce reste !

1. Entonnoir de tonnelier, dont le nom se prenaît aisément à double sens, comme ici.

2. A cause de la couleur : les *custodes* étaient des rideaux d'alcôve dont souvent l'un était cramoisi, l'autre vert. Il existe une *mazarinade* sanglante contre Anne d'Autriche et Mazarin, *la Custode l'alcôve de la reine*.

3. Mauvais vin qu'on ne pouvait avaler qu'en faisant la grimace et hochant la tête d'une oreille à l'autre. C'est le même, selon Le Dacat, dans une note sur Babelais, que le vin guinguet, dont nous parlerons tout à l'heure.

4. Voici tout le dicton, d'après les *Proverbes en rimes* :

Vin qui est de Bretagne,  
De Villejuif ou de Gagny,  
Propre à faire chevre danser,  
Ou en careme pain sauler.

Ce sont trois villages d'aupres de Paris.

5. Ou Guinguet, dont on fait un Orléanais, à cause du vin assez vert, ou guinguet, qui se récolte près d'Orléans. Pour dire du petit vin, on disait du *guinguet* ou du *guinguet*. Le mot *guinguette* en est venu, tout naturellement.

6. Molière a repris ce trait d'un air populaire pour le sganarelle de son *Médécin malgré lui*.

PHILIPPIN.

Je me porte mieux que tantost : il me sembloit que le soleil me luisoit dans le ventre : il y a long-temps que je ne me suis donné une telle carrelure de glabe <sup>1</sup>.

ALAIGRE.

Ma foy, cela m'est venu comme un os dans la gueule d'un chien : mais tu ressembles les procureurs, tu veux relever mangerie. Courage, courage ! si tu meurs à la table, je veux mourir à tes pieds. Beuvons en tirelarigot <sup>2</sup>.

PHILIPPIN.

Il vaut autant se debaucher icy qu'à la taverne.

ALAIGRE chante.

Andouilles de Troyes, saucissons de Boulogne, marrons de Lyon, vin muscat de Frontignac, figues de Marseilles, cabats d'Avignon, sont des mets pour les bons compagnons !

PHILIPPIN.

O qu'il est gravissant ! il chante comme une se-reine <sup>3</sup> du Pré aux Cleres <sup>4</sup>, et fredonne comme le cul d'un mulet. Allons, masse à qui dit !

ALAIGRE.

Taupe ! taupe <sup>5</sup>, morbleu ! je vau mieux escu que je ne valoïs maille.

PHILIPPIN.

O ! je suis roy de Poitiers, il ne faut plus que me couronner d'une chaufferette <sup>6</sup>. Qu'en dis-tu ? Il ne nous faut plus que des choux, si nous avions de la graisse <sup>7</sup>. *(Il rotte.)*

ALAIGRE.

N'oubliez pas la confrairie des pourceaux, en voicy le marguillier.

PHILIPPIN.

L'n estron pour le questeur. Morguoy ! me voila plein comme un œuf, et je croyois jamais ne me saouler ; mais j'ay les yeulx plus grands que la pance.

ALAIGRE.

Pour moy, j'ai ben *iniquam sponsus*, j'en ay jusques au goulot. Que sert-il de boire, si on ne s'en sent ? Philippin, nous voila en bon estat : nous avons bien bu et bien mangé, pendu soit-il qui l'a gaigné.

1. Le sens du mot *glabe* nous échappe, il doit signifier *panse*, et venir du celtique *galbe*, gros, ventre, d'où un empereur romain, suivant Suetone, avait pris son surnom de Galba. — Quant à *carrelure*, il s'emploie ici, comme chez le savetier, pour raccommode. Ventre bien repu, est ventre bien refait, bien raccommode : on disait donc « une homme carrelure de ventre, » pour un repas on l'on s'était bien remis l'estomac.

2. Le *larigot* était une petite flûte en usage du temps de Bon-sard, qui l'a nommée. Boire en tire larigot, c'est donc boire en bon flûteur. Nous en avons fait le mot *flûter* pour dire bien boire.

3. C'est-à-dire comme sa voix *greuil*, monte bien.

4. Sirène.

5. Les sirènes du Pré-aux-Cleres étaient les grenouilles, en tel nombre de ce côté que le quai d'Orsay d'aujourd'hui, à l'endroit du pont de la Concorde, s'appelait la Grenouillère.

6. Tope ! tope ! frappez la.

7. Il faut lire roi des *patiers*. Le jour de la fête du métier, on le coiffait d'une chaufferette de terre renversée, qui figurait assez bien une couronne grotesque.

8. Le peuple aujourd'hui retourne ce dicton, quand il dit : « Ce n'est pas tout que des choux... »

LUDAS.

Parlez haut, enfans ; vous ressemblez les soldats de Brichanteau, vous mangeriez jour et nuit si on vous laissoit faire. Je suis d'avis que nous nous reposions icy à l'ombre, de peur des mouches.

PHILIPPIN.

J'ai fait comme les bons chevaux, je me suis échauffé en mangeant.

FLORISDE.

Je commence à avoir de la poudre aux yeux, le petit bonhomme me prend <sup>1</sup>.

LUDAS.

La chaleur nous convie de mettre casaquin bas.

ALAIGRE.

Je suis fort aisé à nourrir quand je suis saoul, je ne demande qu'à dormir ; c'est un saut que j'aime bien à faire, de la table au lit. Je pense bien dormir en repos en quittant mes habits, car il n'y a rien à perdre.

PHILIPPIN.

Fils de putain à qui tiendra.

ALAIGRE.

Philippin, viens icy travailler, ta journée est payée.

PHILIPPIN.

Mais voicy une épingle d'enfer, elle tient comme tous les diables.

ALAIGRE.

Cela fut joué à Loche <sup>2</sup>, c'est que tu n'entens pas le trantran <sup>3</sup>, car tu es maladroït comme Caille-lart <sup>4</sup>. Il n'y a remède, puisque vous avez fait un trou à la nuit <sup>5</sup> et que vous avez emporté le chat ;

1. C'est-à-dire l'envie, de dormir me vient. Cette expression, qui se trouve aussi vers le même temps dans le *Jouvaal de l'enfance de Louis XIII*, par Hérouard, est un souvenir de la légende de l'homme au sable, que l'on conte aux petits enfans dans leurs berceaux, en leur disant qu'il vient leur jeter son sable dans les yeux pour les endormir. Hoffmann a tiré de là un de ses contes fantastiques.

2. Cela ne va pas bien. Jeu de mots sur le nom de la ville de Loches et le verbe *locher*, qui voudrait dire qu'une chose n'allait pas. branlant on marche. Le verbe *clocher*, dont celui-là n'était qu'une altération, est resté avec le même sens.

3. On disait plus souvent, comme on le voit dans le *Dictionnaire comique* de Leroux : le *trantran des affaires*. Nous dirions aujourd'hui le *trantraïn*. Cette expression venait d'un air de marche, à pas accéléré, qui courait encore sous Louis XV. On en fit même alors des chansons satiriques appelées *trantran*, à cause de ce mot répété six fois au refrain.

4. On disait aussi, dans le même sens, pour un homme qui revenait sans succès, mal en point, n'ayant rien trouvé, « c'est un cueilleur de pommes. » Et, dit Rabelais, tant mal en ordre, qu'il ressembloit un cueilleur de pommes, du pays de perche. »

5. C'est la première forme de la locution *faire un trou à la lune*, pour s'évader de nuit ou la trouver partout alors, nous en pourrions citer cent exemples. Au xviii<sup>e</sup> siècle, l'autre qui est restée prévalant, et l'on se demanda d'où elle venait, ainsi que celle qui la complète ici : *Emporter le chat*. Voltaire, consulté sur cette grave question, par le chevalier de Lille, de la société de madame de Luxembourg, lui répondit, le 15 décembre 1773 : « Madame de Luxembourg, le chat, qui courait à la lune, les savants pourrnt y trouver quelques petites différences : ils diront qu'emporter le chat signifie simplement partir sans dire adieu, et faire un trou à la lune, veut dire s'enfuir de nuit, pour une mauvaise affaire. »



Mademoiselle, il faut prendre le temps comme il vient.

FLORINDE.

Cela vous plaît à dire, masque; tout cela est bien, nous voilà deshabillez le mieux du monde : ça, jouons un peu à cleigne-mucette.

ALAIGRE.

Teste bleu! que voilà un joli appeau de coeu! Je n'aurois non plus pitié d'elle qu'un avocat d'un eseu.

PHILIPPIN.

Pour le moins ne jouons point au pel-en-gueule.

## SCÈNE IV

LES QUATRE BOHÉMIENS, LE COESRE <sup>1</sup>, UNE VIEILLE, SA FILLE, ET LE CAGOU <sup>2</sup>.

LE COESRE.

El bien, n'entens-je pas à pincer sans rire? Il n'appartient qu'à moy de faire raffe en trois coups; vous n'y allez que d'une lesse, vous craignez la tonche premier que d'avoir mis la griffe. C'est lors que l'on est nanty qu'il faut craindre la harpe <sup>3</sup>, comme à ceste heure que nous avons atrimé au passeligourt <sup>4</sup> et fait une bonne grivelée <sup>5</sup>, il faut enbier <sup>6</sup> le pelé <sup>7</sup>, gagner le haut et mettre ses quilles à son col.

LA VIEILLE.

Par manenda, il faut promptement nous oter de dessous les pattes de ces chiens courans du bourreau, de peur que le brimart <sup>8</sup> ne nous chasse les monches de dessus les epaules au eul d'une charette, et qu'il ne nous donne les marques de la ville, de peur de nous perdre en faisant la procession par tous les carrefours; si nous pouvions trouver d'autres langes pour nous couvrir, nous aurions bien le vent en poupe.

1. Nom de l'une des grandes autorités de la Cour des Miracles. M. Victor Hugo lui fait jouer, comme tel, un rôle dans sa *Notre-Dame de Paris*.

2. Nom générique des gneux dans l'ancien argot : « Toutes ces manieres de gens, lit-on dans les *Nouvelles et plaisantes imaginations de Bruscaubille*, pourraient bien passer le reste de leur vie à la Cour de Miracles, et avec les Cagous. »

3. Autre locution d'argot : « Craindre la harpe, dit Oudin, c'est craindre d'être pris, » ou *happés*, ajoutons-nous pour marquer l'etymologie de l'expression.

4. *Attrimer*, dans la langue du *jargon*, vieil argot, voulait dire prendre, et *passeligourt*, escamotage, comme *passse-passe*, ou *passse-instagot*, terme des anciens joueurs de gobelets.

5. *Francher reppe*, digestion de voleurs, qui se sont gavés comme grives. Sous Louis XIII, on personnifiait sous ce nom les voleries de Luytes et ses freres : « On ne rapporta, lit-on dans la *France mourante*, l'une des nombreuses pelles dirigée contre eux, qu'ils s'amusaient à attifer une des belles dames de ce temps, nommée *Grivelée*, autour de laquelle ils babillaient tous comme vieux nulets. » Henri IV la connaissait déjà, mais pour lui faire bonne guerre : « Me promettez-vous pas, avait-il dit à Sully, qui le rapporte dans ses *Excommuniés d'Etat*, d'estre bon mesuxer et que vous et moy camperons bras et jambes à dame *Grivelée*? »

6. Pour *enbier*, prendre, ou *gambier*, marcher, mot qui est dans *Colgrave*.

7. *Chemin*, en argot.

8. *Bourreau*. Ce mot se trouve dans le *Viet. Mesqua de la Vie geuerreuse des Mattois*.

LA FILLE.

Sainte Migoree! nous sommes nées coiffées: il ne faut plus que des alouettes rosties nous tomber au bec. Aga, aga, ma mie, voicy du monde sous ces arbres qui joue à la rouffe <sup>1</sup>, qui ont quitté leurs volans avec leurs habits, de peur d'avoir trop chaud: il les faut attrimer et dire grand mercy jusques au rendre, qui sera la semaine des trois jeudis, trois jours après jamais.

LE CAGOU.

Que chascun fasse comme moy; le plus grand fol commence le premier. Voicy qui me vient mieux que bien; ce Georget est comme si je l'avois commandé.

LA VIEILLE.

Il faut que je laisse ma teste, et que je me serve de ceuy sans prendre ma mesure.

LA FILLE.

J'ai fait, que feray-je?

LE GOESRE.

Il ne faut pas icy se mirer dans ses plumes; escampons prestement et pardons la veue du clocher. Il faut trousseur ses quilles et ses trottoains, de peur d'être pris de gallicot <sup>2</sup>. Laissons nos volans et le reste de nos habits à ces pauvres diables, à qui on doanera la sausse si on les trouve avec la robe du chat. Ils n'auroient pas si bon marché de nous si la peur que j'ay d'estre pris ne m'empeschoit; il les faudroit rendre nus comme la main.

LA VIEILLE.

Allons, allons, qui trop embrasse mal estreint; la trop grande convoitise rompt le sac.

LE CAGOU.

Maudit soit le dernier; sauvons-nous, le prevost nous cherche.

## SCÈNE V

PHILIPPIN, LUDIAS, ALAIGRE, FLORINDE.

PHILIPPIN.

Ho! ho! il ne m'a pas ennuyé icy non plus qu'à la table. Je revissois que je voyois un grand petit homme rousseau qui avoit la barbe noire, qui portoit son epaule sur son baston et estoit assis sur une grosse pierre de bois; j'en avois si envie de rire! Je ne seay que cela signifie; pour moi, je n'y adjouste point de foy, car les songes sont mensonges. Mais, quand j'y pense tout de bon, il ne fait guères meilleur icy qu'en un coupe-gorge. Alaigre, Alaigre! debout! les vaches vont aux champs.

ALAIGRE.

Je t'enjolle, peigne de bonis; laisse repasser mon

1. Sorte de jeu de cartes qui nous étoit venu d'Italie. On équivoquait sur son nom pour dire dormir, en *roufflot*: « Ils conclurent tres bien et tres-beau, dit Desperriers à propos des moines de sa 29e *Nouvelle*, et commencerent à jouer à la rouffe. »

2. « De *Gallicot*, disons-nous dans le *Dict. cronique* de Leroux, pour dire, à l'improvu, sur-le-champ.

humanité. Si tu m'importunes davantage, tu me déroberas un soufflet <sup>1</sup>.

PHILIPPIN.

O paresseux ! quand je te regarde, je ne vois rien qui vaille, car tu ne vaux pas de le débrider. Après boire prends garde à toi ; telle vie, telle fin.

ALAGRE.

Tu as raison, gros badin ; tu serois bien sur le rebord d'un estang, tu remonterois bien le menu peuple. Voilà un homme diigent, pour en parler ! il se lève tous les jours à huit heures, jour ou non.

PHILIPPIN.

Ouïe, aga ! Hé ! quelle heure pense tu qu'il soit ?

ALAGRE.

Mais il est l'heure que les fils de putains vont à l'école ; prends ton sac et y va sans tant de discours. Donne moy un peu ma jaquette, je te serviray le jour de tes nocces.

PHILIPPIN.

Tien, la voilà pour chose qu'elle vaut.

ALAGRE.

Tu as la berlus ; je croy que tu as esté au trepassement d'un chat : tu vois trouble <sup>2</sup>.

PHILIPPIN.

Qu'importe ? tu n'as pas changé ton cheval borgne à un aveugle.

ALAGRE.

Que diable est ce-cy ? Ne voicy que des frippes propres à jouer une farce. Voilà qui est riolé piolé comme la chandelle des Rois <sup>3</sup>. Philippin, à quel jeu jouons-nous ? tout de bon, ou pour bahutter ?

PHILIPPIN.

Je crois qu'on nous a fait grippe chenille. Monsieur ! Monsieur ! levez-vous ! Aux voleurs ! on nous a coupé la gorge ! Aux voleurs ! aux voleurs ! on nous a devalisez !

LIDIAS.

Qu'est-ce ? qu'est-ce ?

PHILIPPIN.

Ha ! nous sommes volez depuis les pieds jusques à la teste !

LIDIAS.

Te moques-tu de la barbouillée ?

ALAGRE.

Sans raillerie, nous sommes pris pour duppes ; il y a de l'ordure au bout du baston ; on nous a jetté le chat aux jambes, et voicy les habits de quelques Bohemiens qui ont fait la picorée <sup>4</sup> en

prenant les nostres pour se sauver ; ils se sont convertis du sac mouillé.

LIDIAS.

Ostons-nous du grand chemin de peur de payer la folle enchère <sup>1</sup> des fautes d'autrui.

FLORENDE.

C'est fort bien dit ; n'attendons pas la pluie, mettons-nous à convert.

ALAGRE.

Mon maistre, à quelque chose le mal-heur est bon ; voicy qui nous vient comme mars en carême : nous pouvons nous déguiser en ceux qui nous ont joué cette trousse ; ces beuques nous y serviront, et contre-faisant les bohemiens, nous pourrons facilement donner une cassade au docteur. Il est assez aisé à enjoller ; à un besoin on luy feroit croire que les nuées sont des poesies d'airain. Laissez moi luy jouer cette fourbe ; je gageray ma teste à couper, c'est la gajeure d'un fol, que j'en viendray à bout ; vous n'aurez qu'à faire comme au jeu de l'abbé, qu'à me suivre. Je vous veux premièrement apprendre cinq ou six mots d'un langage que j'ay appris à la cour du grand Coesre, du temps que j'estois parmy les mattois, eagoux, polissons, casseurs de hannes <sup>2</sup>. Je ne me moque ma foy pas ; je veux qu'on me coupe la teste si je ne vous mets d'accord avec le docteur comme le bois de quoy on fait les vieilles.

PHILIPPIN.

Je pensois estre plus fin ; mais au diable ! c'est luy. Ce garçon-là a de l'esprit, il a couché au cimetièrre.

ALAGRE.

Allons, escampons vistemt d'icy ; il me semble qu'on me tient au cul et aux chausses.

PHILIPPIN.

Le cul me fait lappe, lappe, lappe !

FLORENDE.

Si l'on venoit à nous tenir, nous n'eschapperions pas pour courir ; despechons de nous sauver.

PHILIPPIN.

Les despechez sont pendus ; drillons vite <sup>3</sup>.

ALAGRE.

J'ay si grand peur qu'on me boncheroit le cul d'une charretée de foin.

## SCÈNE VI

### FIERABRAS.

Faut-il que l'invincible Fierabras, de qui la valeur fait fendre les pierres, soit maintenant au bout de son roddet ! Faut-il qu'il soit aussi chameux que Cogne-Fêtu, qui se tue et ne fait rien !

1. Porter la peine. Il fut joué, en 1690, une pièce, attribuée à Dancourt, sous le titre de *La Folle enchère*.

2. Ce sont tous gens de la grande confrérie des gueux et filous, désignés ici par le nom de leurs différentes catégories.

3. Gourons comme de bons drilles. Scarron s'est servi du mot dans cette phrase : « Toute la cour drille vers la Guyenne. »

1. Encore un trait que Molière a pris. « Vous m'avez l'air, dit Sganarelle à sa femme, d'un *Molester malygre lui*, de vouloir me dérober un soufflet. »

2. Mal'ere mot le même dieton dans la bouche de Pierrot du *Petit de Pierre*, acte II, se. 1.

3. Bigarré, comme les cierges peints de toutes les couleurs qu'on brûlait devant l'image des Rois, le jour de l'Épiphanie.

4. Maraud. On la pers-miffait sous ce nom, comme tout à l'heure la Grivècle. Il est parlé dans les *Couttes d'Europe* d'un soldat « accourré de bons habillemens que la demoiselle Piérote avoit faits et filés. »

Quoi ! faut-il que mes desseins, pour estre trop relevez, ressemblent les montagnes qui n'enfantent que des souris ? Faut-il, dis-je, que je ne me puisse mouvoir sans que tout le monde en soit abreuvé, et que ces petits avortons de la nuit, ces pigmées qui ont enlevé ma Florinde, ayent éventé la mine que je voulois faire jouer, et que mes stratagèmes et virevoltes n'ayent sery qu'à les faire fuir comme trepillards<sup>2</sup>, ou comme un renard devant un lion ! Mon excellence se fut bien abaissée jusques à courir après eux ; mais l'orphèvre qui me faisoit des esperons à pointe de diamants a fait un pas de clerc qui l'a fait eacher en un tron de souris où le diable ne le trouveroit pas.

D'ailleurs, pour m'achever de peindre, les courriers qui portoient par monts et par vaux les tonnerres de ma renommée ont tary de chevaux toutes les postes et les relais du monde, et tant y a que me voilà atrapé. Par la teste du sort et du destin ! ils ne me peuvent fuir ; cela n'est hoc ; je leur feray croquer le marmouset comme il faut. Et à qui vous joue-tu ? Quelque sot mangeroit son frein et n'en diroit mot. Ha ! que si j'y eusse esté en chair et en os comme saint Amadou, ils n'eussent pas eu faute de passe-temps ! Ils ne s'en fussent pas retournez sans vin boire n'y sans beste vendre. Mais il faut que j'aïlle faire en sorte de decouvrir le trantran<sup>3</sup>.

## ACTE TROISIÈME

### SCÈNE I

ALAIGRE, PHILIPPIN, LIDIAS ET FLORINDE,  
*dequizez en Bohémiens.*

ALAIGRE.

Me voilà maintenant paré comme un bourreau qui est de feste. Je m'imagine qu'on ne nous prendroit pas tous quatre pour des enfans de Bourlabé, qui ne demandent qu'amour et simplesse<sup>4</sup>, ou nous prendroit bien plustot pour des carabins de la conclète<sup>5</sup> et pour des éveillez qui ne cherchent

que chape chute<sup>1</sup>. Un tavernier nous regarderoit à deux fois avant que nous donner quelque chose ; il auroit peur d'estre payé en monnoye de singe. Florinde a bien la mine de ces facheuses qui ressemblent les balances d'un boucher, qui pèsent toutes sortes de viandes, car la voità troussée comme une poire de chiot ; non maistre a mieux la mine d'un guetteur de chemins et d'un ecorneleur de potence que d'un moulin à vent, et Philippin pour une bourgeoise d'Aubervilliers, à qui les jones passent le nez<sup>2</sup>.

PHILIPPIN.

Tu as raison ; toy, tu ressemble mieux à un parement de gibet qu'à un quartier de pommes ; mais n'importe, l'habit ne fait pas le moine. Aga, queu-si queumy, *te rogomus, avdi nos.*

ALAIGRE.

Voicy le bout du jugement : les bestes parlent latin.

LIDIAS.

Florinde, au conte de ces garçons, tu passeras pour une bourgeoise du Nil ou d'Arger<sup>3</sup>.

FLORINDE.

Et toy, Lidias, pour un pelerin de la Meque. Vrayment, Alaigre a plus d'esprit qu'un gerfault ; il me fait esperer que nous ne demeurerons pas sur une croupe d'or.

ALAIGRE.

Ouy, mais ce n'est pas tout que des choux, il faut sçavoir son rollet ; je doute fort que Philippin ne sçache que le trou de bougie. Là ! là ! il faut commencer son diéton en faisant chemin. Philippin, diras-tu la bonne aventure sans rive ?

PHILIPPIN.

Encore que je ne manque pas d'ignorance, je serois bon à vendre vache foireuse ; je ne ris point si je ne veux, et si j'ay Caquet Bon Bec, la pouille à ma tante.

ALAIGRE.

Diras-tu bien ce que j'ay mis dans la truche ? Sçais-tu bien river le bis ou rousquailier bigorne ?

PHILIPPIN.

Jaspin, je rive fremy comme père et mère ; il ne me reste plus qu'à casser les hannes pour me rendre plus fin que maistre Gonin.

LIDIAS.

Philippin est sçavant jusques aux dents : il a mangé son breviaire.

LAIGRE.

O diable ! c'est un bon garçon ; il entend cela, son père en vendoit.

1. Occasion de voler. Allusion au *Roman du renard*, où l'on voit que chacun prit garde de laisser tomber, *chuter, sa chute* du moment que le renard fut échappé, de peur qu'il ne la prit.

2. Les gens d'Aubervilliers avoient le renom de gens fort gras, sans doute à cause des choux, leur marchandise. On a vu proverbe disoit :

Bourgeoise d'Aubervilliers,  
D'embonpoint vaut un millier.

3. Alger.

1. Changemens de front, volte-faces, de *virer* et *voller*, qui l'un et l'autre voulaient dire *tourner*. Souvent, on disoit *vire-roulle* ou *vire-rouste*.

2. Sauteurs, dérivé du verbe *tréper*, danser.

3. V. une des notes précédentes.

4. Proverbe parisien, assez ironique : le quartier de Bourg-l'Abbé, surtout aux environs du *Haleu*, étoit de ceux où l'on pouvoit demander l'*amour*, mais non la *simplesse*. Les maïs l'y appartaient, mais ne la remportoient pas.

5. C'est-à-dire soldats de la nuit, de la belle étoile. Le *carabin* étoit un cavalier qui datoit des croisades. Son nom lui venoit de *carra* soldat et *ber* du Seigneur, selon les *Mœurs* de Tavaumes (64, Michaud, p. 73). Plus tard, on nomma *carabine*, le mousqueton dont on les arma ; et par plaisanterie contre des gens qui parfois taient plus sûrement qu'eux, on appela les médecins *carabins de Saint-Côme*. La première partie du nom est restée à leurs élèves.

LIDIAS.

Florinde, puisque nous sommes avec les loups, il faut hurler, et dire nostre ratelée de ce jargon, ou ne s'en point mesler, et comme il nous viendra à la main, soit à tort ou à travers, à bis ou à blanc, n'importe, pourveu qu'on ne nous entende non plus que le haut allemand.

FLORINDE.

Je ne veux pas m'amuser à ces bricoles de discours; je diray seulement ce qui me viendra à la bouche. Il faut laisser faire ces garçons; ils entendent cela comme à faire un vieux coffre.

PHILIPPIN.

Morgoine! je scay entraver sur le gourd<sup>1</sup>; il ne m'en faut que monstre. J'en dirois à cette heure autant qu'il en pourroit venir. Allons viste, il me tarde que j'en devide une migoullée à ce malantru de capitaine, qui fera tousjours flouquièrè<sup>2</sup>, et puis c'est tout. Il faut commencer à tourner vers la vergne<sup>3</sup>; les pieds me fourmillent que je n'y sois tout chaussé et tout vestu.

ALAI GRE.

Il faut embier<sup>4</sup> le pelé<sup>5</sup> juste la targue.

FLORINDE.

Philippin a gagné mon esprit, car il prend la matière à cœur, et s'en acquitte mieux que de planter des choux. S'il estoit appris, il seroit vray. Il a pourtant esperance qu'avec du pain et du vin il fera quelque chose, ou il ne pourra.

ALAI GRE.

Il a les genoux gros, il profitera.

PHILIPPIN.

Vous y estes; laissez-vous-y choir, vous avez frappé au but. Et là, là, laissez faire George, il est homme d'age<sup>6</sup>.

ALAI GRE.

Quand j'ay quelque chose en la teste, je ne l'ay pas au cul; car, quand je m'y mets, je me demaine comme un procureur qui se meurt.

LIDIAS.

Va, tu ne peux mal faire; tu es le plus gentil de tous tes frères, et particulièrement à cette heure, que tu dances tout seul. Suy-moy, Jacquet, je te feray du bien.

PHILIPPIN.

Dame, il faut que je m'essaye pour mieux jouer mon personnage, afin qu'on n'y trouve rien à tordre.

ALAI GRE.

Nous approchons la vergne, où on nous prendra

1. Expression d'argot : entendre la tromperie. De *gourd* est venu *gouré*, dupé.

2. Du vent. On disait plutôt *floutière*, qui faisait mieux voir la racine du mot *flou*, soufflé.

3. Mot d'argot qui veut dire ville.

4. V. plus haut.

5. Le chemin.

6. Proverbe fait pour Georges d'Amboise, ministre de Louis XII, qui était homme d'expérience, ce que l'expression - homme d'âge - voulait dire alors. Montesquieu l'a jugé tout entier dans cette phrase de ses *Pensées* : « Il trouva les intérêts du peuple dans ceux du roi, et les intérêts du roi dans ceux du peuple. »

pour l'ambassade de Biron, trois cens chevaux et une mule.

PHILIPPIN.

Qu'on nous prenne pour qui on voudra, pourveu qu'on ne nous grippe point au cul et aux chausses; car, si je le croyois, je quitterois la partie, quand je la devrois perdre. Mais nous approchons la ville, il faut commencer à se quarrer comme soldats qui regardent leur capitaine.

ALAI GRE.

Tu vas l'emble comme une truye qui va aux vignes.

PHILIPPIN.

Je vais comme je veux, ce n'est rien du tien. Tu veux faire du rencontreur, mais tu rencontres comme un chien qui a le nez cassé. Dis tout ce que tu voudras, cela ne me cult ny ne me gelle.

LIDIAS.

Or ça, enfans, où logerons-nous ?

ALAI GRE.

Sur mon dos, il n'y a personne.

LIDIAS.

Je songe qu'il y a une maison destinée pour ceux de nostre estoffe; il s'y faut aller planter, nous y ferons aussi bonne chère qu'à la nopee.

PHILIPPIN.

C'est bien dit, mangeons tout. Mais de quel costé jetterons-nous la plume au vent ?

LIDIAS.

Du costé de l'autre costé.

ALAI GRE.

Si on vouloit prendre un diable à la pipée, ou n'auroit qu'à mettre Philippin sur une branche de noyer.

## SCENE II

FIERABRAS ET LE DOCTEUR THESAURUS.

FIERABRAS.

Seigneur docteur, j'ay remué le ciel et la terre depuis le rapt de vostre fille; j'ay fureté partout, sans pouvoir decouvrir leur cache; mais, si je puis un jour tenir ces maraux d'honneur<sup>1</sup>, je les jetteray cent mille lieues par de là le bout du monde; j'aneantiray leur maudite engeance jusques à la milliesme generation. Comment! s'adresser à moy, qui puis d'un seul clin d'œil faire tarir toutes les mers, et qui du vent de ma parole peux reduire les plus hautes montagnes du monde en cendre! Ne savent-ils pas que je porte sur mon front la terreur et la crainte ?

THESAURUS.

Certissime, seigneur capitaine, il s'y faut prendre d'un autre biais; moins de parole et plus d'effect. Il y faut mettre ses cinq sens de nature pour

1. Mulière, dans *Sganarelle*, a dit, avec le même sens, - larron d'honneur. »

les découvrir. Pour moy, je vendray plustost jusques à ma dernière chemise.

FIERABRAS.

Si je les puis tenir, je les secoureray bien. Mais, puisque nous avons resolu d'aller par toutes sortes de chemins, il vient de sortir un bon expedient du cabinet de mes plus rares conceptions : c'est qu'il est arrivé depuis peu des bohemiens qui ne cèdent rien à Nostradamus ny à Jean Petit <sup>1</sup>, Parisien, en l'art de deviner. Il les faut consulter: peut-estre nous diront-ils plus que nous n'en voudrions savoir.

THESAURUS.

Au diable zot, croyez-moy, vous serez sauvé, et autant pour le brodeur. S'il n'est vray, la bourde est belle. Ce ne sont que des charlatans.

FIERABRAS.

Je vous le donne pour le prix que je l'ay eu. Je vous diray : l'essay ne nous en coustera rien. Tout le monde y court comme au feu. Escoutez! je l'entends, ou les oreilles me corrent.

THESAURUS.

O bien ! nous verrons ce qu'ils sçavent faire. Ma femme, venez voir les dadées <sup>2</sup>.

### SCÈNE III

MACÉE, THESAURUS, FLORINDE, ALAIGRE,  
FIERABRAS, PHILIPPIN ET LIDIAS.

MACÉE.

M'amie, les beaux Tabarins! qu'ils sont jolis! Ils dansent tout seuls.

THESAURUS.

Parlez haut, brunette, m'amie de bon cœur. Scauez-vous dire la bonne aventure?

FLORINDE.

Ouy dea, mon bon seigneur. Mais donnez-moi donc la pièce blanche, ou bien je ne vous diray rien.

THESAURUS.

Très volontiers, dit Pauurge. Ma bonne amie, la voilà plus viste que vous ne me l'avez demandée.

FLORINDE.

Vous avez de grands pensemens dans le tintouin, mon bon seigneur; je voy par cette ligne de vie que vous aurez une grande maladie où les medecins se porteront mieux que vous. Toutesfois, après avoir esté à la porte de paradis, vous en reviendrez, et vivrez après jusques à la mort.

1. C'est sous son nom, sous celui du curé de Millemont et celui de Larivey que couraient alors les almanachs les plus en vogue :

« Quand nous étions à Paris, lisons-nous au liv. VI du *François* de Sorel, n'as-tu pas lu l'almanach de Jean Petit, Parisien, et celui de Larivey le jeune, Troyen. »

2. Niaiseries, enfantillages, sottises de dadais. Oudin marque ce mot comme peu en usage. Colgrave relève pourtant l'expression : « souffrir à un enfant toutes ses dadées. »

ALIZON.

Hé bien ! n'entend-elle pas bien le pair <sup>1</sup> et la praïze?

FLORINDE.

Il vous est arrivé plusieurs choses et vous en arrivera plusieurs autres. Vous avez perdu votre fille, la peronnelle que les gens d'armes ont enlevée <sup>2</sup> : c'estoit un bon enfant.

ALAIGRE.

Morbleu ! qu'elle fait bien la chatemite !

THESAURUS.

Tarare pompon ! vous estes des devins de Montmartre : vous devinez les festes quand elles sont venues. Mais poussez vostre cheval.

FLORINDE.

Vous recouvrez vostre fille si elle n'est perdue. Scachez qu'elle est saine et entière par la valeur d'un bon gentil-homme qui l'a departrouillée des mains de certains gouinfres qui luy vouloient ravir son honneur. Ce bon gentil-homme l'a si bien plantée qu'elle reviendra bientost.

ALAIGRE.

Voilà le goust de la noix <sup>3</sup>, ce plantement-là.

FLORINDE.

Vous avez aussi un gros garçon qui a le ventre à la suisse <sup>4</sup> et est meilleur que le bon pain.

THESAURUS.

Je donne au diable si vous n'estes devins ! Vos pères estoient yres quand ils vous firent. Achevez, achevez.

ALAIGRE.

Voilà un capitaine qui se carre comme un save-tier qui n'a qu'une forme.

FLORINDE.

Ces brigands luy vouloient faire passer le pas si ce bon gentil-homme ne l'eust secouru tout à point. Au reste, ce n'est pas tout : je prevois de grands tintamarres dans vostre maison, et que tout ira cul par dessus teste si vous ne mariez vostre bonne fille à celui qui l'a sauvée par les marais. Elle l'ayme et vous luy voulez mal de mort ; mais ne soyez d'orsnavant si cruel qu'un tigre : il faut aimer sa gentiture. Faites ce que je vous dis, et y aurez profit et honneur.

MACÉE.

Foin de l'honneur ! ma talle en est gastée. Si jamais je la tiens, elle ne m'échappera pas. Helas ! mon pauvre enfant, ton absence me donne la mort au cœur.

1. L'expression « entendre le pair, » venait de la difficulté ou l'on fut au xviii<sup>e</sup> siècle pour se reconnaître dans le change des différentes monnaies, que les relations avec les étrangers, notamment avec les Italiens, avaient multipliées en France. Celui qui s'y reconnaissait et pouvait tout ramener au taux français, passait pour tres-habile : « Il entendait le pair. » Meyer, *Galerie du xviii<sup>e</sup> siècle*, t. I, p. 117.

2. Reminiscence d'une chanson d'aventurier, dont nous ferons l'histoire, quand nous en serons plus loin, à la *Comédie de chansons*.

3. Pour dire c'est là qu'est le plaisir, on disait, selon Colgrave :

« En cela gist le goust de la noix. »

4. Qui est glouton. On avait dit auparavant dans le même sens,

« avoir le ventre à la poulaïne, » à la polonoise.

THESAURUS.

Ma fille, vous m'avez dit des merveilles. Si cela arrive, je ne vous promets pas des neiges d'antan<sup>1</sup>.

FLORINDE.

Il ne tiendra qu'à vous de la revoir ; elle vous est aussi assurée que si elle estoit dans votre manche.

THESAURUS.

Je vous assure que dès qu'elle sera venue je feray tuer le veau gras.

FIERRARRAS.

Il faut aussi par mesme chemin que je sache par où il m'en prendra. Tien, ma grande amie, regarde et ne me cèle que ce que tu ne sçais pas.

PHILIPPIN.

Avez-vous donc la croix<sup>2</sup>, mon bon seigneur ; elle chasse ce qui n'a point de blanc en l'œil<sup>3</sup>.

FIERRARRAS *degaine son espée.*

Tien, voilà celle qui a fait desloger sans trompette et fuir plus viste que la foudre dix millions d'hommes, dont le moindre eust battu dos et ventre cent millions de telles gens que tu dis !

ALAIGRE.

Quel emballeur ! il est bouffi de vengeance comme un haran sorot.

LIDIAS.

Helas ! que tout ce qui reluit n'est pas or !

PHILIPPIN.

Cela n'a ny force ny vertu pour estre sur la ligne de vie ; il faut une croix marquée en un beau quart d'esu, pource que ce metal porte medecine.

FIERRARRAS.

Tien, cela ne me chaut ; je n'ay qu'à pescher l'argent. Cent mille pistoles ne me furent jamais rien ; ce n'est pas le fient de mes canes, ou Dieu me damne !

LIDIAS.

Il n'a que faire d'en jurer.

ALAIGRE.

Je crois que dix escus et luy ne passèrent jamais par une porte.

PHILIPPIN.

Mon bon seigneur, vous estes fils de bon père et de bonne mère, mais l'enfant ne vaut guères. Vous ne mentez jamais si vous ne parlez, et si vous avez la conscience estroite comme la manche d'un cordelier. Vous estes fort liberal, vous ne mangeriez pas le diable que vous n'en donnassiez les cornes. Vous n'avez qu'un vice : c'est que vous estes trop vaillant, que vous serez un jour capitaine d'une grande reputation ; on vous donnera le hausse-col en grève. Vous estes aussi prudent que valeureux :

1. C'est l'an passé. On connaît la jolie ballade de Villon : *Mais où sont les neiges d'antan.*

2. La monnaie sur laquelle il y avait presque toujours une croix marquée.

3. Le diable. — Les croix, qui étaient sur les deniers et sur les mailles, chassant le démon, il revenait lorsqu'on n'en avait plus ; aussi disait-on : loger le diable dans sa bourse, quand on n'avait plus maille, ni denier.

quand vous avez esté battu, vous n'en dites mot à personne. Vous faites des miracles en vos combats : ceux que vous avez tuez se portent bien<sup>1</sup>, graces à Dieu. Vous serez heureux en vos rencontres comme de coutume ; on vous battra plus pour rien qu'un autre pour de l'argent. Vous ferez beaucoup plus que le preux et vaillant Achille, car il est mort par le talon, et les vôtres vous sauveront la vie en faisant *vidi aquam*, l'eau beniste de Pasques. Vous estes, sans comparaison, plus fort que Sanson, qui tuoit les lions, leopards et autres bestes, car vous en avez tué de toutes les cochonnées et de plusieurs autres sans difficulté et à petit bruit, de peur d'effrayer leurs compagnons.

ALAIGRE.

En tiens-tu, petit bonnet ?

FIERRARRAS.

Barre là, ma bonne amie ! rayez cela de sur vos papiers. Je n'eus jamais l'intention d'attraper mes ennemis en tapinois, car je leur fais la peur toute entière et puis le mal. Pour les autres choses susdites, c'est une autre paire de manches ; je m'en rapporte au parchemin, qui est plus fort que le papier. Mais pousse et achève.

PHILIPPIN.

En aymant fort et ferme vous perdrez votre huile et votre temps, car vous aymez une fille qui est amoureuse comme un chardon. Cette ligne est bonne tant que vous aurez bon pied bon œil. Qui plus n'en sçait plus n'en dit.

FIERRARRAS.

Si ce que tu me viens de dire n'est vray, le nez te puisse choir ! Vray ou faux, n'importe ; je t'en remercie comme de quelque chose de meilleur. Mais changeons un peu de batterie, ma bonne mère. Cette fille est-elle à vous ? elle ne vous revient point mal.

PHILIPPIN.

Oui, mon bon seigneur, je l'ay faite et forgée.

THESAURUS.

Je donne au diable s'elle ne te ressemble comme un moine à un fagot ! C'est une bohémienne de Gonesse, ou bien elle a baisé le meusnier, car elle est blanche comme farine.

FIERRARRAS.

Il faut que j'en die un mot à cette brunette. Messieurs, n'en soyez pas si jaloux qu'un coquin de sa besasse.

LIDIAS.

Vous ne tenez rien, mon camarade ; vous estes bien loin de votre compte : ce n'est pas chaussure à votre pied.

ALAIGRE.

Seigneur capitain, vous pouvez bien manger votre potage à l'huile ; il n'y a point de chair pour vous.

1. Corneille s'est souvenu du mot. Il en a fait un vers pour son Cliton du *Menteur*, qui dit à Dorante, fier-à-bras à sa manière :

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

FIERABRAS.

N'ayez point peur, je ne la mangeray pas.

ALAIGBRE.

On ne mange point de si grosses bestes.

FIERABRAS.

Je ne luy diray que deux mots et puis la fin.

ALAIGBRE.

Il vaut mieux le laisser faire que de gaster tout.

LIDIAS.

Faisons bonne mine et mauvais jeu. S'il branle, je le tue.

FIERABRAS.

La belle fille, que je vous voye entre deux yeux. Vous ressemblez toute crachée à une beauté qui m'a donné dans la vene; cela fait que je vous eberis comme mon espee, outre que vous estes plus mignonne qu'une petit; louve, plus droite qu'un jone et plus gentille qu'une poupée.

FLORINDE.

Monsieur, vos belles paroles ne me clesent la bouche; je n'eus jamais tache de beauté.

FIERABRAS.

Vos mepris vous servent de louange<sup>1</sup>; mais, mon petit cœur, une fille sans amy est un prin-temps sans roze.

FLORINDE.

Vostre cœur est dans le ventre d'un veau; je suis une sainte qui ne vous guariray jamais de rien. Adressez ailleurs vos offrandes.

FIERABRAS.

Je te prie, baise-moy à la pincelle<sup>2</sup>.

FLORINDE.

Voyez-vous qu'il est gentil! On ne baise plus en ce temps icy! Je croy que vous estes fils de bou-langer: vous aimez bien la baiseure<sup>3</sup>.

FIERABRAS.

Mignonne, je t'en prie, tu n'obligeras pas un ingrat.

ALAIGBRE.

Il se caline, ma foy! il se goberge.

LIDIAS.

Courage! courage! nos gens reculent.

FLORINDE.

Vous n'avez pas lavé vostre hee, et puis vous savez bien que baiser qui au cœur ne touche ne fait rien qu'allâdir la bouche.

FIERABRAS.

Bien me sauve! Si tu me veux aimer, je te tien-dray plus heureuse que le poisson dans l'eau.

FLORINDE.

Il faut connoistre avant que d'aimer. A beau de-mandeur beau refuseur.

1. Cette phrase, qui était alors courante, se trouve dans la chan-son grivoise de Malherbe, que chantait Gantier Garguille, et qui figure d us son *Beuvril*.

2. « Donner un baiser à une personne, en lui pinçant doucement les deux joues. » Leroux, *Dictionnaire comique*.

3. C'est, en termes de boulangerie, le côté par lequel deux pains se sont touchés dans le four.

FIERABRAS.

Hé quoy! tu m'es gracieuse comme une poignée d'ortie! Mais, dis-moy, qu'as-tu caché là?

FLORINDE.

Je m'estonne comme vous estes si gras, que vous avez tant d'affaires! Laissez cela, ce n'est que du foing: sont les bestes qui s'y amusent.

FIERABRAS.

N'en dites mot seulement, et me laissez faire; on me connoist bien.

ALAIGBRE.

Hé! que diable! estes-vous fol de vous faire tenir à quatre?

PHILIPPIN.

Vous troubleriez toute la feste.

FLORINDE.

Je croy que vous estes boucher: vous aimez à taster la chair, et là, là, vous ne m'acheperez pas. Laissez-moy seulement. Vostre amy n'est pas si noire. Vrayment, vous estes un gentil perroquet.

FIERABRAS.

Petite folle, tu ne sçais pas que les plus illustres princesses de la terre tiennent à honneur mes caresses et briguent incessamment la possession de la moindre de mes faveurs. Aime-moy, je te ren-dray plus eclatante que la pierre en l'or.

FLORINDE.

Ne sçavez-vous pas qu'à laver la teste d'un asne on y perd son temps et sa peine, et qu'on ne scau-roit faire boire un asne s'il n'a soif? Vous grattez la Bastille avec les ongles et escrivez sur l'eau, et ne lanternez pas davantage.

FIERABRAS.

Ha, ventre! tu es plus farouche que n'est la bi-che au bois. Dieu me sauve! tes persecutions me mettent à l'extremité, je ne sçay plus de quel costé me tourner. Le beau parler n'écorché pas la lan-gue; aime-moy desormais et me traite en amy. Tu ne me reponds rien? Qui ne dit mot consent.

FLORINDE.

A sotté demande il ne faut point de reponce.

FIERABRAS.

Ha, ventre! si est-ce que je t'anray, mauvaise; souviens-toy que je te mettray à la raison.

FLORINDE.

Adieu panier, vendanges sont faites!

ALAIGBRE.

Baisez mon cul, la paix est faite<sup>1</sup> et tirez vos chausses, seigneur Croquant!

1. On peut lire dans les *Mémoires secrets*, dits de Bachaumont, une amusante anecdote sur cette locution. Elle était encore popu-laire sous Louis XV. Une dame de la cour, au moment d'un traité de paix très-attendu, et encore secret, qu'elle avait été des pre-mières à connaître, et dont lequid on avait exigé d'elle la discrétion, crut tout concilier, en ne disant que la moitié du proverbe a une de ses amies qui la pressait de questions à ce sujet; l'autre moitié: « la paix est faite, » venait de soi après la première.

FIERABRAS.

Allons, gueux de l'ostière !<sup>1</sup> bandez vos voiles et vuidé d'icy ; autrement je vous estropieray.

ALAIGRE.

Maraut ! si je m'estois mis en colère un demy-quart d'heure, je mettrois tes oreilles à la composte.

FIERABRAS.

Ha, ventre ! coquin !

ALAIGRE.

Allons, en garde ! A vaillant homme courte espée ! Prends à la botte glissée.

FIERABRAS.

Le pendart ! il fait Jacques Desloges<sup>2</sup>. Il a raison, il vaut mieux estre plus poltron et vivre davantage.

FLORINDE.

Nous allons busquer fortune<sup>3</sup> ailleurs.

FIERABRAS.

Adieu, mignonne ; à la première veue chose nouvelle.

ALAIGRE.

Detallons, le marché se passe. Serviteur, visage.

THESAURUS.

Hé bien ! seigneur capitain, des devins, que vous en semble ?

FIERABRAS.

Je ne scay que dire, de peur qu'il n'arrive ; ils m'ont conté mille lanterneries qui ne valent pas un clou à soufflet. Qui ne le croira ne sera pas damné.

MAGEE.

Là, là, il ne faut de rien jurer : pourquoi non ? Ces Taharins, qui sont des enchanteurs, ne pourroient-ils pas deviner ? Mon mary, il ne faut pas ressembler Tetu<sup>4</sup>, estre incredule, car en peu d'heures Dieu laboree.

THESACRUS.

Ce n'est pas artiele de foy que ce qu'ils disent ; mais pourtant je ne mettray pas aux pechez oublier les avertissemens qu'ils m'ont donné de ma fille ; je les ay bien mis en ma caboche, ils ne sont pas tombez à terre. Mais, vienne qui plante, je suis resolu, comme Barthele<sup>5</sup>, à tout ce qui m'arrivera.

FIERABRAS.

C'est à faire à des niais de croire ces gens-là ; ils sont devins comme des vaches : ils devinent tout ce qu'ils voyent.

THESAURUS.

Si vous ne le voulez croire, ne le croyez pas :

1. Cette expression, qui est dans Rabalais, veut dire gueux de l'hôpital, suivant Oudin.

2. Il s'enfant, il déménage.

3. Cette expression, qui vient de l'italien *buscare*, chercher, se trouve dans Brantôme. « Il envoyoit d'ordinaire, dit-il de Strozzi, quelque bon navire sur mer *busquer* la fortune. » Le mot *debusquer*, dénicher, faire sortir, en vient ; et l'expression « brusquer la fortune, » qu'on trouve dans les *Menechmes* de Regnard, n'en doit être qu'une altération.

4. Jeu de mots sur le double sens du mot *résolu*. Au Parlement de Paris, toute question *résolue* par Bartole, le grand juriste, faisait loi ; rien n'était bien *résolu* que par lui ; ensuite, jouant sur l'autre sens du mot, on ne fut bien *résolu* que lorsqu'on était comme lui. Pasquier, *Recherches de la France*, liv. VIII, ch. xv.)

pour moy, j'ayme mieux le croire que d'y aller voir. C'est pourquoy je m'en vais attendre la grace de Dieu. Il n'y a si bonne compaignie qui ne se separe. Adieu sias ; je me recomande, seigneur capitaine.

FIERABRAS.

Contre fortune il faut avoir bon cœur ; une livre de melancolie n'acquie pas une once de debtes ; pour un perdu deux reconverts ; un clou chasse l'autre. Depuis que j'ay veu cette petite bohémienne, la perte de Florinde ne me touche plus tant au cœur ; changement de corbillon fait appetit d'oublic<sup>1</sup>, ma valeur abhorre trop la captivité et le lien de je ne scay quels mariages, que des testes sans cervelles ont inventez. Je me veux chaudir avec cette petite barbouillée ; j'aimerois mieux qu'elle fust tombée dans mon liet que la gresle ; je la trouverois plus facilement qu'une puce ; je la veux honorer d'une serenade, il faut que je m'abaisse jusques là. L'amour commence à me bander les yeux pour me faire faire banqueroute à l'honneur que je pourrois pretendre dans les caresses de quelque sultane ou imperatrice, qui s'estimeroit trop heureuse de me baisser la contrescarpe, ou Dieu me damne !

## SCÈNE IV

LE PREVOST ET LES DEUX ARCHERS.

LE PREVOST.

Il y a tantost trois heures que je trotte à beau pied sans lance pour découvrir en quel canton de la ville sont certains egrillards de bohemiens, coupeurs de bource et de pendans, qui sont venus sans mander, hier ou devant hier, que je n'en mente ; mais je les empescheray bien de s'en retourner sans dire adieu, car je me suis chargé de les attraper, ou je ne pourray. Je veux leur faire manger des poires d'angoisse et leur faire voir qu'il vaut mieux tendre la main que le col ; ils scauront en peu de temps qu'en vaut l'aunle. Oû ces gueux-là ont mis les pattes, ils n'ont laissé que frirre. Ils ont mis au net un pauvre prestre, qui n'avoit pas grand argent caché ; mais, si peu qu'il avoit, ils l'ont escamotté et aggrillé avec leurs argots de clappon. Bref, ils font merveille avec leurs pieds de derrière et chef-d'œuvre de leurs mains. Par tout où ils passent ils font le partage de Montgomery<sup>2</sup>, tout d'un costé et rien de l'autre ; ce sont des marchands à tout prendre, qui n'oublient jamais leurs mains. Si je les puis tenir, je les mettray à telle lessive qu'ils voudroient avoir esté endormis pour quinze jours ! Si j'y faux, croix de paille ! ils feront les capriolles en l'air, ou les bras

1. Pour comprendre ce proverbe, il faut se rappeler que les *oublics*, marchands de *plaisirs*, vendaient leurs friandises dans *corbillon*.

2. Le Duchet dans ses *Remarques sur quelques proverbes françois*, explique ainsi ce proverbe au mot *Montgomery* : « Ilustre famille de Normandie, verité il oû, par la coutume, les aisuez endormit presque tout. »



de mes archers leur faudront au besoin. Il faut que j'attende la nuit pour les surprendre lorsqu'ils y songeront le moins, comme renards à la tanière. On m'a dit qu'ils estoient fourrez où le bout de la rue fait le coin. La lune commence à montrer ses cornes ; c'est pourquoy mes archers petillent d'impatience d'aller plumer l'oisin.

LE PREMIER ARCHER.

Borteville aura sa revanche ; nos gentilshommes à la courte espée<sup>1</sup> trouveront tantost plus mauvais qu'eux.

LE DEUXIÈME ARCHER.

Mais que nous les tenions pieds et mains liez, nous les traiterons en chiens courtaux, et, s'il en arrive faute, prenez-vous-en à moy.

LE PREVOST.

Allons faire eguiser nos consteaux.

## SCÈNE V

FIERABRAS, LES MUSIENS, PHILIPPIN, ALAIGRE, LE PREVOST, LES DEUX ARCHERS, ET LIDIAS.

FIERABRAS.

Les amoureux ont toujours un œil aux champs et l'autre à la ville. Pour moy, je ne seay plus sur quel pied dancier, ny à quel saint me vouer, ny de quel bois faire flèche, depuis la venue de cette petite Egyptienne, pour qui mes soupirs sortent plus viste qu'un cliquet de moulin et aussi furieusement qu'un tonnerre : car, quand je remasche les reponces dont elle m'a traité, je les trouve si aigres que je ne les puis avaler. Je ne seay à quelle sausse manger ce poisson, si ce n'eust esté de la crainte qu'elle avoit que ces maraux ne fussent jaloux et n'eussent peur que je leur coupasse l'herbe sous le pied : car autrement elle m'eust embrassé la cuisse pour me temoigner de l'univers d'estre plantée si avant dans le bastion de mon cœur. Il faut, quoy qu'il puisse arriver, que je lui fasse entendre ce que j'ay fait à sa louange. Mes amis, alte ! c'est icy où il faut triompher.

LES MUSIENS *chantent.*

Silence par toute la terre !  
Le voicy, ce grand chef de guerre  
Couronné de lauriers,  
Qui vient pour conter à sa belle  
Qu'il vent abandonner pour elle  
Tous ses actes guerriers.

ALAIGRE.

Parle, hé ! frère Dominicle, viens voir la musiele auprès de nostre boutique.

PHILIPPIN.

Ho ! ho ! c'est quelque amoureux transi. Dame, cœur qui soupire n'a pas ce qu'il desire.

1. Filous, qui n'avaient que le couteau pour couper la bourse.

LA MUSIQUE.

Sa gloire ne court point de risque,  
Puis qu'il a donné quinze et bisque  
A tous les potentats.  
Ils n'adorent que ce brave  
Qui de l'ombre de son panache  
Conserve leurs Estats.

PHILIPPIN.

Sonnez comme il écoute ! Dame, voilà qui est beau, et s'il n'est pas cher ; c'est la musique de Saint-Innocent, la plus grande pitié du monde.

ALAIGRE.

Qui ne seait son mestier ferme sa boutique. Ils s'amusement à chanter ! ils n'y entendent rien, car les femmes n'ayment pas tant les voix que les instrumens.

LA MUSIQUE.

C'est pour vous, belle Egyptienne,  
Qu'il quitte sa flamme ancienne  
Qui cause son tourment.  
Ne luy faites point d'imposture,  
Il croit que sa bonne aventure  
Est d'estre vostre amant.

PHILIPPIN.

Hola ! c'est à Florinde qu'on adresse l'esteuf<sup>1</sup>. C'est ce grand ecorcheur de sergent, Fierabras.

ALAIGRE.

C'est un bon vendeur d'espinars sauvages. Ma foy, nous l'avons bien mangé tous tant que nous sommes ; il ne nous revient point au cœur. Je croy qu'il n'a que faire d'apprests : les œufs sont durs pour luy. Retournons dormir.

LA MUSIQUE.

Beauté plus divine qu'humaine,  
Recevez ce grand capitaine  
Après tant de hazards ;  
Ne faites point la raucherie.  
Soyez sa Venus, je vous prie ;  
Il sera votre Mars.

FIERABRAS.

Chut ! j'entens quelqu'un qui me vient tarabuster en ce lieu, où ame qui vive ne peut pretendre que moy.

LE PREVOST.

Nous voicy tantost où Pon ne nous attend pas.

FIERABRAS.

Ouy, à vostre dam, perturbateurs de mon repos.

LE PREVOST.

Qui sont ces bandouilliers<sup>2</sup>, qui parlent si hardiment ? Canailles, si vous estes sages, ne croupissez pas davantage et vous retirerez : il est heure induc.

FIERABRAS.

Ha, ventre ! commande à tes valets, et garde que

1. La halle.

2. Brigands des Pyrénées, qui alloient par bandes ; d'où leur nom. Desperriers dans ses *Contes* parle d'un de ces « bandouilliers des montaignes. » C'est du large bandier qu'ils portaient qu'est venu le mot *bandouillère*.

je ne te donne un si beau revire Marion que la terre t'en donnera un autre.

LE PREVOST.

A beau jeu beau retour. Compagnons, traittons ces drosles là de Martin Baston. Nos espées seront plus de requestes ailleurs.

LE PREMIER ARCHER.

Je voy bien que la chair leur demange.

LE DEUXIEME ARCHER.

Il faut gratter leur coïne.

FIERABRAS.

L'ignorance fait les hardis,  
Et la considération les craintifs.  
Bien courir n'est pas un vice :  
On court pour gagner le prix ;  
C'est un honneste exercée.  
Un bon coureur n'est jamais pris !

LE PREVOST.

Comme diable il arpente ! Nous avons fait là un crotosque desordre.

LE PREMIER ARCHER.

Ils gagnent le haut plus viste qu'un lièvre de Baousse.

LE DEUXIEME ARCHER.

Les pauvres museaux de chiens ! nous avons bien revisité leur fripperie ; ils n'en ont pas tiré leurs brayes nettes ; ils y ont laissé de leurs plumes.

LE PREVOST.

Ce n'estoit pas là pour ma dent creuse. Aux autres, ceux-là sont pris.

(*Il heurte à la porte.*)

PHILIPPIN.

Qui est là ? Vous frappez en maistre.

LE DEUXIEME ARCHER.

Amis sont ; ouvrez seulement.

PHILIPPIN.

Amis sont bons, mais qu'ils apportent. Seigneur Lidias, venez : l'on vous veut marier.

LE PREVOST.

Ouy, ouy, juste et carré comme une fluste ; nous le festinerons d'une salade de Gascon ?.

ALAGRE.

Le diable est bien aux vaches ! Ces diables-là ont le nez fait comme des sergens.

PHILIPPIN.

On t'en pond, sergent, toy et ton recors ; mon maistre n'est pas obligé par corps.

LIDIAS sort.

N'importe qui que ce soit, en bien faisant on ne craint personne ; mais ma venue me fait faux-bond,

1. Ces quatre derniers vers sont dans la ballade que fit Passerat, pour la *Satire Menippée*, sur la faite du chevalier d'Annale à Senlis.

2. Suivant le *Dictionnaire comique* de Leroux, on appelloit une corde de pendu, une salade de Gascon. Pourquoi ? parce qu'en Gascogne, les salades, épicées, assaisonnées à l'ail, prennent à la gorge.

ou j'apperois un frère en qui je ne songeois non plus qu'à m'aller noyer. Est-ce vous, mon frère ?

LE PREVOST.

Hé ! mon frère, c'est grande nouveauté que de vous voir : je vous croyois à plus de cent lieues d'icy. Que veut dire cela ? Je suis aussi rayé de vous avoir rencontré que si j'estois roy de la febvre.

ALAGRE.

La douce chose ! Accolez ce poteau ; je suis aussi rejouy de voir cela que si on me fricassoit des poulets.

LE PREVOST.

Je ne voudrois pas pour une pinte de mon sang ne vous avoir trouvé. On vous croit *ad patres*.

LIDIAS.

Vous me voyez sain et sauf et entièrement à vous, à vendre et à dépendre. (*Lidias au premier archer.*) Hé ! suis-je ton père ? vous ay-je vendu des pois qui ne cuisent pas ? vous me regardez de costé.

LE PREMIER ARCHER.

Non, mais il me semble que je l'ay veu aux prunelles.

ALAGRE.

Mais, Messieurs, sans ceremonie, couvrez ces maquereaux de peur qu'ils ne s'eventent.

LIDIAS.

Dites-moi, je vous prie, mon frère, quel dessein vous meïne ?

LE PREVOST.

Je cherchais certains Egiptiens qui pillent par tout où ils passent ; mais je crois que j'ay quitté leur brisée. J'ay une memoire de lièvre, je la pers en courant.

LIDIAS.

Vous n'en estes pas esloigné d'un quart de lieue, car c'estoit nous, il n'y a qu'un moment, qu'estions deguisez en ceux que vous cherchez ; nous avions pris la peau du renard pour attraper ce viel coq de docteur Thesaurus et luy jouer un tour de passe-passe. Et, en effet, nous luy avons préparé l'esprit à recevoir un futur gendre qui luy doit venir, comme champignons, en une nuit, quoy qu'il me connoisse aussi bien que s'il m'avoit nourry, mais non pas pour ce que je suis à present, malgré luy et malgré ses dents. Je vois bien que vous n'entendez pas tout ce galimatias icy ; avec plus de loisir je vous éclairciray la matière.

ALAGRE.

Tantost, tantost, nous vous en conterons de luiet et de treize.

LIDIAS.

Entrons dedans le logis : je vous veux faire voir une seur qui est venue de la grace de Dieu et qui est belle et grande.

ALAGRE.

Il ne faut pas prendre garde à la grandeur : mauvaise herbe croist toujours. Entrez seulement,

vous verrez qu'elle n'est point tant déchirée. Avec cela vous apprendrez le reste du tripotage.

LE PREVOST.

Je meurs d'impatience de sçavoir à quoy aboutiront toutes ces feintes. Je vous veux aussi conter la rencontre de certaine musique qui vous fera rire à gorge déployée. Entrons donc, je vous prie.

ALAIGRE.

Philippin, un mot... Voicy des escogriffes<sup>1</sup> qui ne nous apporteront rien. Ne laissez pas traîner un chiffon qui nous appartienne: ils ont la mine de le serrer; et regardons plustost à leurs mains qu'à leurs pieds.

PHILIPPIN.

Aussi feray-je, car, quand ils ne seroient pas larrons, je croy qu'ils sont hardis preneurs.

## SCÈNE VI

FIERABRAS.

Où sont-ils ces mirmidons qui ont si temerairement donné un assaut à mon courage? Us courent comme si le diable leur avoit promis quatre sols; mais ils ont beau detaler, je ne me donneray pas la peine de courir après eux. Ha! ventre! je desespère quand je songe qu'il a fallu que le vaillant, terrible et foudroyant Fierabras se soit laissé mettre hors de game par des mortels sans avoir fait un deluge de sang. Us sçavoient bien que mon courage meprise ses ennemis quand ils sont trop foibles, car, en effet, la pitié m'a empêché de les regarder de mauvais oeil, de peur de les faire mourir subitement, sans avoir le loisir de songer à leur conscience. Mais, quand je reviens à moy, faut-il qu'une petite fille, une petite barbouillée, ait fait trouver lieu en moy à une autre passion qu'à celle de Mars! Dieu me sauve! elle a causé un miracle auquel ma memoire donne fin par le ressouvenir des trêves que j'avois accordées à tons les roys et mecreans de la terre, qui sont cyprées. C'est pourquoy il faut que je leur aille servir à present de fleau et couronner ce front de lauriers, que la boue en badinant avoit betris parmy sa chaleur. Ce petit demon avoit allumé en moy une flamme par les yeux de certaines petites marmotes, qui, sans y penser, eust pu causer quelque fumée au lustre de ma gloire pour l'estouffer. C'est le regret que j'ay maintenant, car, puis qu'un homme de paille<sup>2</sup> vaut une femme d'or, le Mars des mortels doit-il espérer moins qu'une divinité? Ha! ventre! je vay faire baisser mes pas à cinq cens monarques et me faire adorer par mille princesses, ou Dieu me damne!

1. C'est le premier emploi que nous trouvons de ce mot, dont La Fontaine, en ne le faisant remonter qu'à 1640, croyait la date plus récente.

2. Le mot = homme de paille, = pour homme de rien, s'employait déjà au xvi<sup>e</sup> siècle. Il est dans Brantôme, *Vie de Tavannes*: « Francez de d'un homme de paille l'on en façoine un chevalier. »

## SCÈNE VII

LE PREVOST, ALAIGRE, PHILIPPIN, LIDIAS, FLORINDE, LE DOCTEUR, ALIZON ET MACEE.

LE PREVOST.

Mon frère, charité bien ordonnée commence par soy-mesme. Je trouve que vous avez fort bien fait d'oster mademoiselle Florinde au capitaine Fierabras; c'est un tresor dont il estoit indigne. Je ne m'estonne plus si vous estes gay comme Perrot: vous en avez sujet, car la chance est bien tournée depuis que nous vous voyions aussi triste que si vous eussiez eu la mort aux dents. L'amour vous faisoit la guerre en ce temps-là; mais, à present, vous avez rencontré celle que la renommée vante par tout et qui est la perle des filles.

ALAIGRE.

Je ne m'estonne donc pas s'il l'a si bien enfilée, puisqu'elle est la perle des filles. C'est folie d'en mentir: il a, ma foy, bien trouvé son balot.

PHILIPPIN.

Dame, il arrive en un jour ce qui n'arrive pas en cent. Ha! jeunesse! que tu es forte à passer!

LIDIAS.

Mon frère, chaque chose a sa saison, et chaque saison apporte quelque chose nouvelle: aujourd'huy évesque et demain mensurier. Ain-si va le monde! l'un descend et l'autre monte; le bon heur suit le malheur; chaque chose fait son contraire et cherche son semblable; après la guerre la paix, que nous pouvons avoir sans coup ferir; le jour qui commence beau et serain nous prognostique qu'après la pluye vient le beau temps.

PHILIPPIN.

Pardienne! comme dit l'autre, ciel pommelé et femme fardée ne sont pas de longue durée; si je ne voy le chemin de Saint-Jacques<sup>1</sup> écrit au temps, je ne m'y fie non plus qu'à un larron ma bourse.

ALAIGRE.

Ho! que tu as un grand esprit! tu connois bien un double<sup>2</sup>.

PHILIPPIN.

Aga, rouge au soir et blanc au matin, c'est la journée du pelerin.

ALAIGRE.

Tu es grand astrologue, tu t'y connois comme une truye en fine espice et pourreau en poivre; tu ferois mieux les plats mets que tu ne connois les planettes. Mais ne disputons sur l'astrologie, et troussons vistement bagage.

LIDIAS.

Allons tout de ce pas trouver le docteur Thesaurus, mon frère. Il ne vous connoist non plus que le

1. C'est la *Vie lactée*, qui n'est visible au ciel que par les temps tres-clairs.

2. Petite monnaie dont il a été parlé dans une des notes précédentes.

grand Sophy de Perse. Il vous croira à cent pour cent dès la première parole que vous jetterez en avant touchant la baye que nous luy voulons donner. Alions ! qui m'aime me suive !

ALAIGRE.

Ecoutez, sur tout fichez-luy bien vostre cole <sup>1</sup>, et qu'elle soit franche. Mais tournons un peu la truye au foin <sup>2</sup>, il n'y auroit point de danger de boire un coup de peur du mauvais air.

PHILIPPIN.

Tu as tousjours le gosier adulteré : si tu estois prescheur, tu ne prescherois que sur la vendange.

FLORINDE.

Nous voyez tantost au lieu où il faut entendre sentence. Pour moy, j'en tremble comme la feuille.

LIDIAS.

On dit qu'il ne faut jamais trembler qu'on ne voye sa teste à ses pieds : mais, à vostre compte, vous estes bien loin de là.

LE PREVOST.

Il faut estre assurez comme meurtriers et ne se laisser pas prendre par le bec.

PHILIPPIN.

Il ne faut rien debagouler. Pour moi, je m'en vais faire le marmiton et bien agencer l'emplastre pour hailler mieux la fée <sup>3</sup>.

ALAIGRE.

O ! que voilà une belle maison, s'il y avoit des pots à moineaux ! Nous ne trouverons pas visage de bois. On ouvre la porte à Galpin le jeune.

FLORINDE.

C'est mon père, pour le sûr.

THESACRUS.

Dieu me doint aussi bonne encontre comme mon songe semble me la promettre ! il me sembloit que j'avois trouvé deux enfans pour un. Je m'en vais me recommander à Nostre-Dame de Recouvrance.

LE PREVOST.

Monsieur, elle vous renvoye ce qui n'estoit pas perdu, aussi saine et entière que quand elle est sortie du ventre de sa mère.

THESACRUS.

Est-ce vous, mon enfant, mon baston de vieillisse ? Est-ce vous, ma petite rate, ma petite fresure <sup>4</sup> ? Helas ! mon soucy, et d'où venez-vous, dites ? Vous ne parlez non plus que si vous n'aviez point de langue. Hé là, là ! ne pleurez point tant, vous l'aurez. Mais dites-moy un peu qui vous avoit si bien troussée en malle <sup>5</sup> ?

1. Donner ou ficher la colle, attraper, dit Oudin, dans ses *Curiosités françoises*. — Le mot colle, qui nous est resté pour mensonge, tromperie, se trouve déjà au <sup>xv</sup> siècle dans la *Belle Dame sans mary* d'Alain Chartier :

Pour leur laire aceroire merveilles,  
Elles changeent souvent leurs colles.

2. V. une note des pieces précédentes.

3. V. sur cette expression une note des premières pieces.

4. Les entrailles. C'est comme s'il disoit : Mes petits boyaux.

5. C'est-à-dire mise en croupe, comme une malle, pour partir.

FLORINDE.

Mon père, je ne sçay ; mais, sans le secours de ce gentilhomme, vous n'aurez pas de fille : c'est à luy à qui vous devez sçavoir gré de m'avoir conservé l'honneur sain et entier, exposant sa vie à plus d'une douzaine d'espées, dont les coups tombent sur luy et sur les siens comme la pluye. Philippin a eschappé belle aussi bien que moy. Je m'assure qu'il sçait bien à quoy s'en tenir, car il eut de bons chinfreneaux <sup>1</sup>.

PHILIPPIN.

Ils n'avoient pas envie de me faire languir. Sont des meschans : ils ont coupé la main à nostre cochon ; sans le seigneur Lidias et ce visage-là, ils m'eussent coupé bras et jambes et m'eussent envoyé aux galères. En deux coups de Jarnac ils nous delivrèrent de cette maudite engeance.

THESACRUS.

Mais encore, n'avez-vous point eu vent qui ils estoient, vous qui les avez rembarrez ?

ALAIGRE.

O ! ma foy, fouillez-moy plustost. Je vous diray bien qu'il en demeura moins d'une douzaine sur le carreau ; ils estoient tellement hachez de coups d'espées qu'on ne les pouvoit reconnoistre ; avec cela nous les avons percez à jour comme des cribles.

LIDIAS.

Nous prîmes langue aux lieux prochains ; mais cela ne nous servit de rien, car ils couraient comme des levriers.

ALAIGRE.

Ceux qui restèrent ne nous donnèrent pas le loisir pour nous reconnoistre, car ils nous tournèrent bien-tost le dos et nous monstrèrent leurs talons, dont ils n'escrimoient point mal. Quand je vis cela, je jettay mon bonnet par dessus les moulins, et je ne sçay ce qu'il devint.

THESACRUS.

Il faut que j'appelle nostre chère moitié. Ma femme, venez voir nostre geniture ; venez viste, nostre heritière est de retour.

PHILIPPIN.

Elle est revenue, Denise <sup>2</sup> ; tout va bien.

ALAIGRE.

Parlons bas : Chose nous ecoute.

THESACRUS.

Seigneur Lidias, il faut que je vous embrasse ; j'ay mis en arriere la dent que j'avois contre vous.

ALAIGRE.

Alizon, je te baise les pieds ; les mains sont trop communes. Morblen ! tu as les yeux rians comme

1. Coups, estocades.

2. Refrain de chanson, qui fut repris sous la Fronde, et appliqué à une revendeuse des Halles, arrêtée quelque temps à cause des couplets qu'elle chantoit contre Mazarin et la reine, puis remise en liberté à la grande joie du peuple. C'est alors qu'il chanta sur le vieil air :

Elle est revenue dame Anne.

La chanson, citée par Voltaire dans le *Siècle de Louis XIV*, se trouve au tome II du *Chansonnier ms. de Mauvepas*, p. 29.

une truie bruslée ; tu es d'aussi belle faille que la perche d'un ramonneur. Dy-moy, sans mentir, de combien as-tu aujourd'hui ferré la mule? Regarde Philippin, ce drolle ; il t'aime, il rit tortu.

ALIZON.

Tu n'es qu'un hableux ; je ne suis pas viande pour ton oiseau.

THESAURUS.

Puisque vous aimez ma fille, oubliez le mal talent que vous pouvez avoir contre moy. Je suis fâché de ne vous avoir pas traité comme mon enfant ; vous le méritiez mieux que ce donneur de canart à moitié<sup>1</sup>, qui nous promettoit tant de châteaux en Espagne.

LIDAS.

Monsieur, l'homme propose, et Dieu dispose.

PHILIPPIN.

Mais que tu fasses bien, les lièvres prendront les chiens.

ALIZON.

Hé ! le malitorne ! que cela est maussade ! Il ne scauroit laisser le monde comme il est.

MAGEE.

Hélas ! ma pauvre fille, je suis plus heureuse de t'avoir recouverte que si j'avois trouvé la pierre philosophale. Je ne faisois que traîner ma vie en ton absence ; à cette heure, il semble que je vole ; le cœur me saute dans le ventre, je m'épanouis la ralle. Ça, que je t'embrasse à mon gogo.

ALAI GRE.

Mais, à propos, qu'est devenu ce capitaine des bandes grises ? Il a toujours esté aussi chanceux que le chien à Brusquet<sup>2</sup>.

THESAURUS.

C'est un piqueur, les petits enfans en vont à la moutarde. Un temps durant je l'ay veu honeste comme, pourtant.

ALAI GRE.

Honeste homme ! C'est donc en latin, car en français il n'a jamais esté qu'un sot. C'est un grucier à coups de poing, ce morfondu-là. Fy ! fy ! au diable !

PHILIPPIN.

Vous l'avez donc reconnu seigneur de nul lieu faute de place. Je me doutois bien qu'il estoit des gentilshommes de la Beausse, qui se fienent au liç pendant qu'on refait leurs chausses<sup>3</sup>.

1. V. une note des pièces précédentes.  
2. Allusion au proverbe, mis en conte charmant, mais un peu arrangé ou plutôt dérangé par Ch. Nodier, dans le *Boi de Bohême et ses sept châteaux*. Le voici d'après une lettre de J. B. Rousseau (5 oct. 1738, tel qu'il courait à Paris, avec le sous auquel il est fait allusion ici : « Nous voilà justement dans le cas du petit chien Brusquet ; il alla au bois pour manger le loup, et le loup le mangea. »

3. C'est une des mille plaisanteries qu'on faisait contre eux. On disait encore, comme Babeluis : « Les gentilshommes de Beauce desjeunent de hêler, et ne s'en trouvent que mieux ; » comme Noël Duval dans les *Contes d'Entrépit* : « Un monsieur de trois au bois seau, ou de trois à une espée, comme en Boueuz ; et comme Despériers en sa 74<sup>e</sup> *Nouvelle* : « Gentilshommes de Beauce, que l'on dit qu'ils sont deux à un cheval, quand ils vont par pays. » Moutlier fit de tout cela, en 1670, une assez mauvaise pièce en 5 actes et en vers, le *Gentilhomme de Beauce*.

THESAURUS.

Mais, ma femme, ne faites pas comme les singes, qui serrent si fort leurs petits quand ils les caressent qu'ils les estouffent. Ma femme, rendez un peu l'honneur à qui il appartient, et faites une accolette à ce gentil-homme, que vous devez à tout jamais, à perpétuité et par tous les siècles, chérir comme s'il avoit tourné en vostre ventre.

LIDAS.

Madame, je ne mérite pas la moindre partie de l'honneur que je reçois de vous ; ce que j'en ay fait n'a esté que par devoir. Je vous prie de croire que c'est la moindre chose que je voudrois faire pour vostre service.

MAGEE.

Monsieur, vous nous obligez si fort à faire estime de vous, que vous nous pouvez commander aussi absolument que le roy à son sergent et la royne à son enfant.

ALAI GRE.

Pour luy, il a les jambes de fetu et le cul de verre : il rompra tout s'il se renue.

MAGEE.

Vous voyez des gens qui se repentent de vous avoir fait passer tant de mauvaises nuits. Vous savez qu'il vaut mieux se repentir tard que jamais. Nous l'amendurons de façon ou d'autre.

LIDAS.

Madame, rien ne s'acquiert sans peine, puis que les moindres choses méritent le travail qu'on y employe ; et les honnes graces du père, de la mère et de la fille, que j'estime par dessus les montagnes, meritoient bien d'estre acquises avec toutes ces peines, et mesme au peril de ma vie, comme j'ay fait.

THESAURUS.

Ma femme, s'il vaut mieux escu que l'autre maille, Dieu le devoit à nostre fille.

MAGEE.

Monsieur, nous vous prions de l'accepter d'aussi bon cœur que quelque chose de meilleur. C'est peu à vostre egard, nous n'en doutons pas.

THESAURUS.

Nous vous donnons ce que nous avons, en amy, sans aucune condition que celle que vous voudrez.

LIDAS.

Monsieur, j'accepte ceuy et cela, et tout ce qu'il vous plaira. Je vous donne la carte blanche.

MAGEE.

Vous estes un brave homme de recevoir ce compromis sans barguigner. Pour les autres petites bagatelles, nous ne nous battons pas ensemble.

ALIZON.

Vous savez bien comme vous vous en portez, ma petite maîtresse. Tredame ! vous voilà grande comme un jour sans pain.

FLORINDE.

Tu caquettes toujours comme un chardonneret.

THESAURUS.

Mais, s'il est ainsi qu'on cognoisse par les fleurs l'excellence du fruit, ce gentil-homme-là est honeste homme, à sa mine.

LIDIAS.

Monsieur, s'il n'est ce que vous dites, au moins est-il du bois dont on les fait.

PHILIPPIN.

Pourquoy ne le seroit-il pas ? Le cousin-germain de son grand-père avoit envie de l'estre.

ALAI GRE.

Il est meschant. Je ne voudrois ma foi pas qu'il m'eust rompu une jambe. C'est un galand, il a la fesse tondue : fol qui luy donnera sa femme en garde ! C'est un masle, il a la gorge noire.

LIDIAS.

Sans vous tenir davantage en suspens, et pour vous éclaircir de doute, je vous assure qu'il ne me peut être plus proche, s'il n'est mon père.

LE PREVOST.

Monsieur, je suis vostre serviteur, quand vous ne le voudriez pas.

THESAURUS.

Monsieur, vous nous tiendrez pour excusez, s'il vous plaist ; nous n'avions pas l'honneur de vous connoistre : vous savez que nul ne naist appris et instruit.

PHILIPPIN.

N'importe, n'importe ; tous chats sont gris de nuit.

*(Macée caresse Florinde.)*

LE PREVOST.

Monsieur, je suis ce que je suis ; mais je vous conjure de croire que je suis autant vostre serviteur qu'un pareil à moy.

THESAURUS.

Ma femme, menagez vostre contentement : une soudaine joye tue aussi-tost qu'une grande douleur. Voilà le frère du seigneur Lidias, rendez-luy le devoir ; il faut honorer la vertu par tout où on la trouve.

MACÉE.

Vrayement, à la bonne heure.

ALAI GRE.

Nous prit la pluye.

MACÉE.

Il fait bon vivre et rien sçavoir, on apprend tous-jours quelque chose. Monsieur, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font, je vous assure.

LE PREVOST.

Madame, où il n'y a point de faute il ne faut point de pardon.

MACÉE.

Vous savez que nous ne sommes pas maistres de nos premiers mouvemens.

ALAI GRE.

Je me donne au diable si...

PHILIPPIN.

Tout beau ! je retiens la teste pour faire un pot à pisser.

ALAI GRE.

Si on donne rien à si bon marché que les compliments !

PHILIPPIN.

Retire-toy de là, ta jument rue. Si le diable te venoit querir, j'aurois peur qu'il ne prist le cul pour les chausses.

ALAI GRE.

Cela ne vaut pas le disputer.

PHILIPPIN.

Tu t'estommes d'entendre les compliments. Vraiment, ils en disent bien d'autres dont ils ne prennent point d'argent !

ALAI GRE.

Ils payent souvent le monde de cette monnoye-là, car, tous tant qu'ils sont, ils ressemblent les arbalestiers de Cognac ; ils sont de dure desserre. C'est justement comme les compagnons balutiers, ils font plus de bruit que de besogne.

MACÉE.

Dites-moy, enfans, ceux-là sont-ils de vostre caballe ?

THESAURUS.

Estes-vous camarades ensemble ?

PHILIPPIN.

Camarades ! Leurs camarades sont au moulin, la corde au col et les fers aux pieds. Voulez-vous que je vous dise ? toutes comparaisons sont odieuses. Vous avez bon foye, ma foy, de m'accompagner à telles gens que cela : ils ne firent jamais de nostre plat bougre.

ALAI GRE.

Ho ! ma foy, à propos signez-vous. Vous voyez le mauvais, et si je vous responds qu'ils seront de la nopee des plus avant et des moins prisez. Ce sont gens qui payent bien quand ils payent content ; au reste, ils gagnent partout. Je croy qu'ils portent de la corde de pendu ; en un mot sont ceux qui mettent le monde dans la boîte aux cailloux.

PHILIPPIN.

Sont les deux fils de Michaut Croupiere, qui est maistre ès arts, tailleur de pourpoints à vaches. Il est pardienne aussi vray que je pesche : voyez le beau maqueron que je tiens !

MACÉE.

Nous sommes presque aussi sçavans que nous estions ; mais ce n'est pas fait. Allons mettre tout par ecuelle pour solemniser la nopee. Je veux marquer pour jamais ce jour d'huy d'une pierre blanche. On dit bien vray, que nul ne sçait le futur. *Post tenebras lux, post nebula Phœbus* ; Dieu fait tout pour le mieux. Mais laissons cela à part et allons faire la nopee. Messieurs, je vous prie de la benisson et du disner non.

ALIZON.

Je m'en vais apprestre à bien remuer le pot aux crotes. Mon maistre, n'aurons-nous pas les busteux ?

THESAURUS.

Cela s'en va comme le vin du valet. Foy de scaunt homme, je suis aussi aise qu'à la nopee.

ALAI GRE.

Alizon, tu as gagné ton procez.

THESAURUS.

Allons, mes enfans, entrans dans le logis et faisons boubaunce, boubaunce.

PHILIPPIN.

Morbleu! faisons gogaille! le diable est mort!

MACÉE.

Messieurs, ne vous plaist-il pas d'entrer? Mon mary vous monstre le chemin.

ALAI GRE.

Ils ne feront pas cette sottise-là; vous la ferez s'il vous plaist.

LE PRÉVOST.

Madame, trêve de ceremonies.

PHILIPPIN.

Vous avez sept ans passez. Quand les canes vont aux champs, la première va devant.

ALAI GRE.

Voilà qui est bien dit; ils vont deux à deux, comme frères mineurs.

PHILIPPIN.

Florinde ressemble à l'epousée de Massi: elle passeroit sur quatre œufs sans qu'elle en cassast demy douzaine.

ALAI GRE.

Hé là! Alizon, remue-toy, tu n'as rien de rompu. Vaux-tu un serviteur? Voilà le galand. N'en veux-tu point? Tu ne l'auras pas. Un mary sans un ami, ce n'est rien fait qu'à demy. Pour ce qui est de Philippin, un cochon de son aage ne seroit pas bon à rostir. Si tu veux que nous nous mettions ensemble, je te feray plus aise qu'un pourceau en l'auge.

ALIZON.

Helas! que nenny! vous seriez deux loups après une brebis.

PHILIPPIN.

Vrayement, tu n'as garde de la perdre, tu ne la tiens pas! Tu n'es qu'un hourache; tu n'as pas le liard pour te faire tondre, et tu te veux marier!

ALAI GRE.

Taisez-vous, grios caffard! Si vous faites la beste, le loup vous mangera!

ALIZON.

Race que tu es! je ne scay comme je ne l'arrache la face, au courage qui me tient! Tu es un homme bien fait pour tourner quatre broches. Le voyez-vous? il est basti comme quatre œufs et un morceau de fromage! Vrayement, tu n'as garde d'enfondrer, tu es bien arrivé.

ALAI GRE.

La pucelle à Jean Guerin, je l'assure que je ne voudrois pas cacher ma bource entre tes jambes: on y fouille trop souvent.

PHILIPPIN.

Aga, Alizon, l'envie ne mourra jamais, mais les envieux mourront!. En dépit d'eux, que je l'accolle.

ALAI GRE.

O la grande amitié, quand un pourceau baise une truie! Pousse! pousse, Quentin! c'est vin vieux. Tu feras comme les savetiers, tu travailleras en vieille besogne! Arreste! quand vous voudrez tous deux, on fera un trou à vos chausses.

ALIZON.

Va! va! malencontreux! Dieu te conduise et le tonnerre! tu n'iras pas sans labourin.

PHILIPPIN.

Aga, ma grosse crevasse! c'est un mechant; tu le verras bouillir en enfer! Tu scais bien ce que je te suis? Bien, si tu ne veux. Alizon, si tu veux nous coucherons nous deux.

ALIZON.

Tredame! tu n'es point degousté! l'eau ne te vient-elle point à la bouche? Aye patience que soyons mariez. Il faut que messire Jean y passe, et puis tu y passeras tout ton saoul. Je vois bien que tu es bien amoureux, car tu es bien chatouilleux.

PHILIPPIN saute sur le dos d'Alizon.

Tu as bon dos, tu es bonne à marier. Il ne manque plus qu'à couper du pain au chateau.

ALIZON.

Dame, Philippin, il te faut donner un peigne, tu l'en veux mesler. Tu as les genoux chauv, tu veux jazer. Je te trouve tout jeune et joyeux. Je croy que tu as encore ton premier beguin. Et aga! mon pauvre belot, qui te tordroit le nez il en sortiroit encore du lait, et si pourtant tu ressembles les grands chiens, tu veux pisser contre les murailles.

PHILIPPIN.

Et pourquoy non? Ay-je pas de la barbe au menton? Suis-je pas aussi dru que père et mère? Et puis ne scais-tu pas que les plus sots le font le mieux?

ALIZON.

Vertu chou! quel cheneau! Tu as les dents plus longues que la barbe! Je pense que tu viens de Vaugirard, ta gibecière sent le lard; ou bien d'un estrange pays, car tu as de la barbe aux yeux.

PHILIPPIN.

Morgoine! tu es belle à la chandelle, mais le jour gaste tout. Allons à la nopee; nous en sommes bien serrez pour nostre argent. C'est pour nos maistres et pour nous qu'on fait la feste.

*Finis covant opus*, comme dit le docteur; la fin couronne les taupes. Tirez le rideau, la farce est jouée. Si vous ne la trouvez bonne, faites-y une sausse, ou la faites rostir ou bouillir et traîner par les cendres; et si n'estes contents, conchez-vous auprès; les valets de la feste vous remercient. Bonsoir, mon père et ma mère et la compagnie.

1. C'est le vers que dit M<sup>lle</sup> Pernelle dans le *Tartuffe*:

Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

## NOTICE SUR TABARIN

Ici, ce n'est pas de l'auteur des pièces, mais de l'acteur seulement que nous allons parler. L'un n'étant pas connu, nous devons nous rejeter sur l'autre, qui d'ailleurs, s'il ne composa pas ce qu'il jouait, en fit le succès.

Sa vie, comme son répertoire, est un problème. Le nom, dont il signa ce qu'il n'avait pas écrit, était lui-même un masque, et, qui plus est, un masque italien, en des farces françaises.

D'où ce nom lui était-il venu ? De la popularité d'un type italien, qu'une troupe fêtée par Charles IX, en l'année la moins comique pourtant de son règne, car c'était l'année de tragédie 1572, avait rendu célèbre à Paris, en même temps que celui du fameux Albert Ganasse.

Le mot « ganache, » si bien resté dans la langue du théâtre, avec toutes les nuances de radotage vicillot qu'il comporte, n'est qu'un souvenir de celui-ci.

Le Tabarin du Pont-Neuf fut la survivance de l'autre.

Il ne le rappelait point par le langage, puisqu'il parlait français, mais il devait le rappeler par le costume : la jaquette de toile, ou *tabor*, qu'il lui avait empruntée, comme Pierrot la lui emprunta ensuite. De là vint qu'on le nomma, lui aussi, Tabarin.

C'est de 1619 à 1626 qu'il fut célèbre sur le Pont-Neuf, en sa vraie nouveauté, et digne alors de son nom. Il n'y avait pas plus de douze ans qu'il était achevé.

Le Tabarin italien avait joué sur un théâtre de cour, le Tabarin français ne parut que sur des tréteaux populaires. Ses farces sont des parades, et ses parades, comme on dirait aujourd'hui, des *boniments*. Elles n'étaient qu'un accessoire de *charlatanerie* pour attirer la foule, à qui l'on voulait vendre des pommandes et des opiats.

Le maître du tréteau, dressé à l'entrée de la place Dauphine, en face de la statue d'Henri IV, le *cheval de bronze* comme on disait, oubliant le roi pour sa monture, se faisait appeler Mondor. Il justifiait ce nom étincelant, que la comédie du XVIII<sup>e</sup> siècle reprit pour le donner à ses financiers, par le plus éblouissant étalage de broderies et de paillettes. Il tranchait ainsi superbement, pour amener le comique par le contraste, avec la simplicité rustique et naïve de son Tabarin en toile blanche.

Sur le tréteau, c'étaient le maître et le valet. Chez eux, ils étaient frères. On ne le sait que depuis peu de temps, grâce à M. Jal, qui ne s'est même pas rendu compte de sa découverte, et l'a moins montrée que perdue dans son *Dictionnaire critique*.

Dans une brochure du temps, qui s'intitulait le *Clair-Foyant*, et ne mentait pas à son titre, on lit que Mondor et Tabarin passaient pour frères ; mais avant les actes trouvés par M. Jal, on ne savait trop s'il s'agissait là de la fraternité du théâtre, ou de l'autre, la vraie, celle de la famille, celle du sang. Il n'y a plus maintenant de doute possible. Ils étaient frères et du même nom : l'un, Mondor, s'appelait Philippe Girard ; l'autre, Tabarin, se nommait Antoine Girard.

Tous deux valaient mieux que leur métier. Ils avaient étudié, et, s'ils eussent voulu, ils auraient pu passer, de charlatans, médecins, sans qu'il y parût trop : « Il a de l'esprit, un peu de lettres, disait-on de Mondor, dans un livre qui n'est cependant pas très-favorable aux opérateurs, et, ajoutait-on, il seroit capable, s'il vouloit, d'une vocation plus honorable. »

Tabarin n'était pas moins savant. Dans un autre livret du temps, où on le montre rencontrant aux enfers le fameux Gautier Garguille, « son cher amy et allié, » et non pas son gendre, comme on l'a pensé à tort, il est dit qu'en cet autre monde : « Il n'avoit pas encore perdu la mémoire de Galien, d'Hippocrates, de Paracelse, et autres illustres auteurs, lesquels il avoit étudié autrefois. »

Nous verrons d'ailleurs que dans sa paroisse, il était qualifié maître opérateur, comme son frère Philippe, et non pas farceur et comédien.

Il paraîtrait que c'est en Italie qu'il aurait retourné et racourci sa robe de docteur, pour en faire une jaquette de farce. Le *Clair-Foyant* de tout à l'heure nous dit de Mondor et de Tabarin que l'un était venu de Lorraine, et l'autre de Milan. On ne s'étonne plus dès lors du nom tout italien qu'il prit, et de la femme qu'il se donna.

Elle était de Rome, et danseuse, et c'est elle probablement qui, le métamorphosant par amour, fit du médecin un joueur de farces. Elle s'appelait Vittoria Bianca, et il est certain que le *Clair-Foyant* parle encore d'elle, lorsqu'après ce qu'il a dit sur Mondor et Tabarin, il ajoute : « La Vittoria est cette Romaine, à qui j'ai vu, assistée de Castaigne et Arlequin sur le théâtre, faire des sauts merveilleux et danser des nieux... »

Le mari jouant ses farces pour bien vendre ses drogues, de compte à demi, avec Mondor, frère et compère, et sa femme gagnant de son côté par ses voltiges et « son beau sauter, » le ménage ne tarda pas à s'enrichir. Tabarin put s'acheter, à beaux deniers, une seigneurie, comme Mondor, qui se faisait appeler sieur de Coteroye et du Fréty. On ignore son nom de noblesse, mais on sait de quel prix l'orgueil des hobereaux de son voisinage le lui fit payer. D'après le curieux volume de Daniel Martin, *le Parlement nouveau*, dont la première édition ne parut pas plus de dix ans après l'aventure, il aurait été assassiné :

« On m'a dit, écrit Daniel Martin, que ce bouffon devint en peu d'années si riche de l'argent des fols, qu'il acheta une seigneurie près de Paris, dont il n'a guère longtemps jouy... Ses voisins, qui estoient gentilshommes de bonne et ancienne maison, ne pouvant endurer un Pantalou, ou embabouineur de badauds, un fol, qui, avec son chapeau métamorphosé en mille sortes, en avoit fait rire tant d'autres, pour leur compagnon, le tuèrent un jour, à la classe, à ce qu'on m'a dit. »

Qu'il soit mort de cette façon, qui aurait mis si tristement, pour lui, la tragédie après la farce, ou de toute autre, il est certain que le 29 novembre 1626, on l'enterra,







FARCES TABARINIQUES

TABARIN

Voilà qui va très bien, mais vous savez que  
le monde parle à travers des actions d'autrui

## FARCES TABARINQUES



et que c'est à Paris, à St.-Barthélemy, sa paroisse, qui était aussi celle du Pont-Neuf, que se faisait son enterrement.

Ses assassins ne l'avaient peut-être que blessé, à la campagne, et il avait pu mourir chez lui, à Paris, où on l'avait rapporté.

Mondor lui survécut longtemps. On ne sait pas au juste l'époque de sa mort; mais quelques actes prouvent qu'en 1633, sept ans après celle de son frère Tabarin, il vivait encore. La veuve de celui-ci, Vittoria Bianca, mourut cette année même. Elle s'était retirée dans les quartiers neufs et à la mode, au Marais, tout près de la Place-Royale, dans la rue des Tournelles, où brillait dans tout son éclat la renommée de Marion Delorme, en même temps que celle de Ninon y commençait, et qui était, sous Louis XIII, ce que la Chaussée d'Antin fut sous l'Empire et pendant la Restauration.

Son convoi, dont on sut le détail par les registres de Saint-Paul, fut d'une riche personne, et prouva que tout ce qu'on disait de la fortune laissée par le farceur empirique était vrai. Un bon prêtre « habitué de cette paroisse, » Christophe Petit, qui tenait les actes de naissance, de mariage et de mort sur un registre, dont il faisait aussi son livre de ménage, son memento, mit en note sur la marge, en regard de la mention mortuaire relative à Vittoria, ces quelques mots, qui semblent une malice, tant ils font contraste avec la magnificence du noble convoi : « femme de feu Tabarin. »

Après cette note, l'identité de Tabarin et d'Antoine Girard, dont Vittoria était déclarée la veuve dans l'acte ainsi commenté, ne peut être douteuse. Christophe Petit

avait pu l'écrire à bon escient. Vittoria était sa paroissienne, et il avait été, lui, le client, le spectateur de Tabarin.

Dans son fameux registre, où il n'oublie rien, on pouvait voir qu'il s'était plus d'une fois arrêté le soir — c'était le moment de la meilleure parade — devant le tréteau du charlatan, et que le jeudi gras de 1620, par exemple, pour se payer son carnaval, il lui avait acheté « deux bouëttes (*sic*) de pommade, » après s'être sans doute réglé de la farce par-dessus le marché.

Qui faisait ces farces, dont, nous l'avons dit, Tabarin n'était pas l'auteur? Quelque pauvre diable comme celui qui faisait les *pasquils* de maître Guillaume, ou de Mathurine la folle, les couplets du Savoyard et les chansons de Gautier Garguille.

S'il fallait en croire Charles Sorel, en son *Francion*, ce fournisseur de l'esprit Tabarinique, surtout pour les farces, qui sont, de toutes les bouffonneries mises sous son nom, les seules qui nous importent ici, aurait été un garçon de classes, un *cuistre* du collège des Jésuites, nommé Guillaume. Rien n'y répugne, quoique le ton de ces farces ne soit guère celui qu'on devait attendre d'un serviteur des révérends pères. Les initiales A. G. mises, comme signature, à la fin de la préface de *l'Inventaire universel*, justifieraient même ce que dit Sorel.

Admettons donc que c'est ce Guillaume qui écrivait ce que jouait Tabarin, et pour nous expliquer la vogue du farceur, disons-nous aussi, avec une des commères des *Caquets de l'accouchée*, qu'il valait mieux l'entendre dans ses farces que les lire.

# FARCES TABARINIQUES'

## ARGUMENT DE LA PREMIÈRE FARCE

Piphagne est accordée à la Seigneure Isabelle, et donne charge à Tabarin de faire le préparatif des noces. Lucas se plaint des sergens qui le veulent emprisonner; Francisquine, qui se veut de pester de lui, lui fait accroire que les sergens sont à sa porte, et par ainsi le cache dans un sac; elle en exécute la mesme à l'en-

(1) Tous les jargons se mêlent dans ces deux farces : l'italien qui parle Piphagne, et qui est un reste de la vieille cour des Valois; et l'espagnol, parle par le capitain, dont la nouvelle cour de l'Espagnole Anne d'Autriche devait étendre la mode.

droit d'un laquais du capitaine Rodomont. Tabarin va pour chercher de la viande. Francisquine luy vend ces deux sacs pour deux pourceaux (1). Isabelle et Piphagne veulent voir la marchandise. Tabarin s'habile en boucher pour les esgorger, et en fin on trouve que c'est Lucas, puis tous se battent.

(1) Molière, à qui l'auteur d'*Elomire* ou *les Moleçons vengés* reprochait d'avoir étudié au Pont-Neuf à l'école des Tabarins de son temps, pourrait bien s'être souvenu du sac de Tabarin, quand il mit Geronle dans celui de Scapin.

## PREMIÈRE FARCE

## PIPIAGNE ET TABARIN.

PIPIAGNE.

L'Amor é una divinità chi ravissé toute lé affection dellé personné. Depis que le vichessa s'inflamao el cor di questo foco, la barba blanché perdi tutta la sua prudentia: *omnia vincit amor*. Questa cupiditè s'insinua per li occhi de manera que qui cunquè se laissé oppugnari di questa fiamma s'en va tout in brotetto et non se senti. Questo incendio mi a trasportao dé sorté que mi som resolo de querir copulation et far la simbolisambula, la trambula tringle.

TABARIN.

Voilà nostre maistre qui est tellement passionné de l'amour de madamoiselle Isabelle, qu'on luy a promise en mariage, qu'à peine peut-il donner air à ses soupirs; depuis deux jours il ne fait que s'inguer des sanglots culiques; il auroit grand besoin qu'on luy soufflast au cul, car il s'en va en cendre.

PIPIAGNE.

Vien là, Tabarin; sas-to que me voglio meridar? Alligressa, fradello, alligressa! Vidis-to com som disposto?

TABARIN.

Nous aurons de la pluie, voilà les crapaux qui saultent; l'amour luy trotte dans le ventre comme les carpes en nostre grenier. Ha! mon maistre, vous venez de lascher un soupir amoureux qui est bien puant! Teste non pas de ma vie, en faites vous de tels avec vostre maistresse? S'il pleut de ce vent là, nous sommes en grand danger d'estre embrenez.

PIPIAGNE.

Adesso, adesso, Tabarin; sas-to que voglio te communiquer? Voglio far una dispensa, un banquetto, et convocar tutti li mei parenti.

TABARIN.

Bon! Vertu de ma vie, vous me faites venir l'eau à la bouche! Je m'en vay eslargir ma ceinture; jamais vous ne vistes un tel gosier; si je montois comme j'avalle, j'aurois pieça detrosné Jupiter de sa place. Il faut donc convoquer vos parents aux nopces; vous avez Michaut Croupiere, Flipo Leschaudé, Guillemín Tortu, Pierre L'éventé, Nicaise Fripesausse.

PIPIAGNE.

Ti oblivisseo Fritelin, come li et tutti ly altri.

TABARIN.

Je les trouveray tantost; il n'en faut pas tant prier, afin que je puisse remplir mes boyaux. Il y a huit jours que je n'ay point excremento-pharmacopolé; mon ventre en un besoin serviroit d'une vraye lanterne si on y mettoit une chandelle; et

puis je voudrois estre tout seul aux nopces: jamais vous ne vistes un tel escrimeur de dents.

## LUCAS ET FRANCISQUINE.

LUCAS.

O pauvre Lucas! tu sens bien maintenant l'usufruit de tes desbanches. Dès mon jeune temps je n'ay fait autre chose que hanter les cabarets et les tavernes; maintenant on me poursuit de tous costez; les sergens sont tousjours aux environs de ma porte: je ne peux sortir de mon logis qu'on ne me guette au passage.

FRANCISQUINE.

Mercy de ma vie, où allez vous? N'avez vous point de honte de sortir? Ne voyez vous pas que les sergens vous mettront la main sur le colet?

LUCAS.

Les sergens sont dangereux, car ils sont pires que les diables: les diables ne tourmentent que l'âme, mais ceux-cy tourmentent l'âme et le corps.

FRANCISQUINE.

Que ferions-nous si on vous menoit à la Conciergerie ou au Chastellet? Il est impossible de vous arrester en une place.

LUCAS.

Quel bruit entends-je? On frappe à la porte de derrière; ce sont des sergens sans doute: me voila perdu! Où me cacheray-je?

FRANCISQUINE.

Ne voila pas ce que j'ay tousjours dit? Quel remède maintenant? car s'ils vous aperçoivent, nous sommes pris. Il faut se resoudre devant qu'ils arrivent icy. J'ay un sac en nostre chambre de devant, il vous faut mettre dedans; on n'y prendra pas garde. (*Francisque enferme Lucas dans un sac.*)

LUCAS.

Ah! pauvre homme, je suis reduit à une fascheuse cadene!

FRANCISQUINE.

Taisez vous, mercy de ma vie, qu'on ne vous entende d'aujourd'huy.

FRITELIN, SERVITEUR DU CAPITAINE RODOMONT, *entre.*

FRITELIN.

Madame, je suis très-ayse que je vous trouve en bonne disposition, voicy un poullot que je vous apporte de la part de mon maistre.

LUCAS.

Je serois volontiers content de sortir du sac pour en manger.

FRANCISQUINE.

Il y a long-temps que ce capitaine me poursuit

1. *Catena*, chaîne; de *cadène*, ou a fait *cadenas*.





BARBE TABARINQUEE

FRANÇAIS

Opéra-Comique







de mon des-honneur : il faut que je luy joue d'un trait. Mon amy, vostre maistre se porte-il bien ? Vous m'apportez un indicible contentement de m'apporter de ses nouvelles. Mais quel bruit entend-je à la porte ? Ha ! mon amy, nous sommes perdus si on vous reconnoist icy, je seray scandalisée ; je vous supplie de me faire ce bien d'entrer dans le sac.

FRITELIN.

Qui a-il, madame ? qui a-il ?

FRANCISQUINE.

N'entendez-vous pas qu'on frappe à ceste porte ? Entrez, je vous supplie ; vous n'y serez pas longtemps. (*Fritelin entre dans le sac.*)

FRANCISQUINE, à part.

Voilà mon affaire jouée ; je me veux vanger de ces deux personnages icy : de l'un, à cause qu'il est cause de ma ruine et qu'il a tout mangé mon bien ; de l'autre, à cause qu'il m'importune de mon des-honneur. De les jeter tous deux dans la rivière, ce seroit user d'une cruauté trop inhumaine ; j'ayme mieux les laisser quelque temps en ceste posture pour voir ce qui en arrivera.

TABARIN *entre*, FRANCISQUINE.

TABARIN.

En fin, j'ay tant fait que nous ferons le banquet ; je n'eusse seu au monde faire une meilleure rencontre. C'est maintenant la difficulté de dresser les préparatifs. Le sieur Piphagne s'est mis en frais : à cause des nopees, on luy a faict un nouveau brayer<sup>1</sup>, il s'est frisé la moustache ; mais je crois que l'horloge ne marquera pas, car la pointe de l'esguille est bien usée, et les contrepoids sont bien bas. Quoy que c'en soit, il m'a donné vingt cinq escus pour aller donner ordre aux provisions de gueule. Il me faut premièrement avoir pour cinq escus de salade, pour cinq escus de sel, pour cinq escus de vinaigre, pour cinq escus de raves, et pour cinq escus de cloux de girofle. Mais je n'ay ny pain, ny vin, ny viande ; il faut mieux faire mon calcul. J'auray pour cinq escus de pain, pour cinq escus de vin, pour cinq escus de salade (ce sont desja quinze escus), pour cinq escus de champignons pour l'entrée de table, et pour cinq escus de tripes. Mais je n'ay point de moustarde ; il faut que mon calcul ne soit pas juste. J'auray donc pour cinq escus de pieds de pourceaux pour l'entrée de table, pour cinq escus de cerises pour le second mets, pour cinq escus de confiture pour le troisieme service, pour cinq escus de jambons et pour cinq escus d'andouilles pour le dessert : cela sera bon pour nostre maistre, car il en a grand besoin ; il a affaire

avec une gueule qui assouviroit tout un regiment des Gardes si elle estoit seule. Il faut donc que je m'avance pour aller à la boucherie. Mais, à propos, je ne seay pas le chemin ; il me le faut demander à Francisquine, que voicy. Ma commère, je vous prie de m'enseigner le chemin de la boucherie.

FRANCISQUINE.

Si c'est pour achepter quelque viande, je vous en donneray à bon marché.

TABARIN.

Est-ce chair fraische que vous avez ? car si les vers y sont, je craindray d'aller en Surie faire guerre au Sultan Soliman à la sueur de mon corps.

FRANCISQUINE.

Ce sont deux pourceaux que voicy qu'on m'a amené ce jourd'huy.

TABARIN.

À la verité, ils en ont la forme ; en voicy un qui a bon rable.

FRANCISQUINE.

Vous n'avez qu'à convenir de prix avec moy, et je vous livreray ma marchandise : je vous baille le tout pour vingt escus.

TABARIN.

Tenez donc, voilà sur et tant moins de la somme. J'ayme mieux me descharger icy, je n'auray pas la peine d'aller à la boucherie ; à tout le moins nous ferons des boudins. Adieu donc, madame Francisquine ; je m'en vay querir mes instrumens pour esgorger ces pourceaux.

FRANCISQUINE.

Ce drolle icy sera tantost bien estonné quand il rencontrera Lucas et Fritelin dans le sac. Pour moy, je m'en vay regarder par la fenestre la fin de la tragodie.

PIPHAGNE, ISABELLE, TABARIN, LUCAS,  
FRITELIN.

PIPHAGNE.

O caro cor! cara fia! Que veré dié li philosophi que l'amor é ricco, ne val niente, sto larro! Il m'a transperçao et cor de tes belessé, cara tsabella!

ISABELLE.

Deux cœurs joints d'une parfaite amitié produisent de riches effets, sieur Piphagne, et de leur mariage ne peut resulter qu'une harmonieuse union qui apporte du contentement à l'un et à l'autre.

PIPHAGNE.

Intendeo, cara fia, veritadé ; mas voglio cognoscere si sto Tabarin a donna l'ordine requisiti alle nuptié.

TABARIN.

Mon maistre, sans aller à la boucherie, j'ay trouvé en mon chemin, le plus à propos du monde, deux pores : voyez-vous comme ils sont grands!

1. Bandage contre les hernies, qui se mettoit sous les brayes (culottes).

Puis que nous devons faire nocces, je suis d'avis de m'aller accommoder en boucher pour les esgorger.

ISABELLE.

C'est très-bien fait, Tabarin; il s'en va tard, il est temps de faire les préparatifs, car nous devons avoir bonne compagnie. (*Tabarin retourne s'habiller en boucher.*)

TABARIN.

Voicy mes armes, il faut que je m'en escrime. Apporte moi la lichefrite pour retenir le sang, afin que nous fassions force boudins; c'est ce que demande nostre maïtresse: elle ne fut jamais saoule de cervelas ny d'andouille. (*Tabarin découvre le sac, et, pensant voir un pourceau, trouve que c'est Lucas.*)

PIPHAGNE.

Oi mè! quali miracle prodigio grandé qui paroisse!

LUCAS.

Au meurtre! on me veut esgorger! Je suis Lucas, et non pas un pourceau.

TABARIN.

Vale, sac à nois! Teste non pas de ma vie, voila un pourceau qui parle!

FRITELIN.

Soignez à moy, mes amis, je suis mort.

TABARIN.

En voicy encor un qui est dans ce sac.

ISABELLE.

Hay! hay! voila pour me faire avorter et renverser toute la matiere.

TABARIN.

Prodige, messieurs! prodige! voila les pourceus qui sautent. Je n'en demureray pourtant point là; il faut que je vous estrille: vous estes cause que je perds un bon souper. (*Tous se battent.*)

## ARGUMENT DE LA SECONDE FARCE

Lucas va en marchandise, donne sa fille en garde à Tabarin, laquelle l'envoye vers le capitaine Rudomont. Ce capitaine donne une chaise à Tabarin pour sa maïtresse; Tabarin le fait entrer dans un sac. Il veut garder la fidelité à son maïtre. Lucas arrive de son voyage. Le capitaine, enfermé dans le sac, pour sortir trouve une invention, qui est de persuader à Lucas qu'on l'a mis

en ce sac à cause qu'il ne vouloit se marier avec une vieille qui avoit cinquante mille escus. Lucas, comme les vieillards sont ordinairement avaricieus, demande la place du capitaine Rudomont, et s'enferme dans le sac. Tabarin et Isabelle viennent pour froter le capitaine, et, après l'avoir bien battu, trouvent que c'est Lucas, et demeurent bien esonnez.

## SECONDE FARCE TABARINIQUE

LUCAS, TABARIN ET ISABELLE.

LUCAS.

Vive l'amour et la vieillesse! Je fais toujours estat d'un vieillard qui a la teste blanche, mais la queue verte. Entre nous autres qui sommes marchans, il nous faut courir de grandes risques, avoir des correspondances en l'Orient et en l'Occident. Depuis peu de temps j'ay pris une resolution d'aller aux Indes; il faut necessairement que je parte: mes vaisseaux sont equippez, il n'y a plus qu'à faire voile. Pourveu que le vent souffle bien à propos, le moulin tournera bien. Il n'y a qu'une chose qui me donne du tourment en la teste: j'ay une petite friquette au logis qui commence desjà à vouloir flairer le melon à la queue; j'ay peur qu'elle ne marche sur quelque escorce de citron, et qu'elle n'entre dans un lieu infame; et de fait, son honneur estant desjà fendu, il ne faudroit pas tomber de trop haut pour le casser tout à fait. Elle a les talons bien courts! Je la veux laisser en garde à mon serviteur Tabarin; il est fidelle, il y prendra soigneusement garde. Je m'en vay l'appeler. Tabarin! Tabarin!

TABARIN.

Paix là! nostre asne dort, il n'a point encor mis de beguin. Que diable faut-il? Ha, ha, c'est donc vous, nostre maïtre? Excusez moy, nostre asne n'estoit point encor allé à la selle.

LUCAS.

Les asnes ne parlent que des asnes, et moy je te veux communiquer une affaire d'importance. J'ay resolu d'aller aux Indes pour trafiquer.

TABARIN.

Quoy faire aux Indes? Faut-il sortir de la ville de Paris?

LUCAS.

O la grosse beste! Les Indes sont esloignées d'icy d'un grandissime espace: il faut traverser les mers et passer l'Occan.

TABARIN.

Vous embarquerez-vous à Montmartre?

LUCAS.

Qu'est-ce d'avoir affaire à des esprits si grossiers! N'est-ce point sur l'eau qu'on s'embarque pour naviger sur la terre?

TABARIN.

Dame, vous le devez dire sans parler.

LUCAS.

Mais ce n'est point là où je me veux arrester: je te veux donner en garde ma petite Isabelle. Tu sçais

qu'elle est jeune ; si le fierabras Rodomont vient pour la courtiser, tranche luy les deux jambes.

TABARIN.

Il faudroit donc qu'il marchast du cul.

LUCAS.

Il n'importe, mais conserve luy son honneur.

TABARIN.

Vous avez raison de me la recommander : elle commence à sentir l'avoine d'une lieue loing, par ma foy.

LUCAS.

Je la veuy appeller et luy dire adieu. Isabelle, ma fille, venez parler à vostre pere. O la voilà, la petite friande !

ISABELLE.

Bon-jour, mon pere.

TABARIN.

Elle a les joints bien souples, elle fait bien la reverence.

LUCAS.

Ma fille, je vous veuy dire adieu ; il faut resoluement que je m'en aille. Au reste, gardez bien la maison, et fermez la porte de la casemate virginalle sur tout. Pour mon regard, je veuy aller trafiquer aux Indes : il est temps de songer à ma vieillesse.

ISABELLE.

Comment, mon pere, vous me voulez donc ainsi quitter ? Comment sera-il possible que je vive en vostre absence ?

TABARIN.

O la vilaine ! comme elle fait la pleureuse ! Elle voudrait qu'il luy eust cousté la teste de son pere, et que le reste du corps fust à S. Innocent.

LUCAS.

Tabarin, je te recommande ma maison et l'honneur de ma fille. Au reste, prends y garde, et laisse faire à moy seulement ; je te donneray à mon retour un de mes anciens brayers et une paire de sabots.

TABARIN.

Vous vous pouvez assurer que vostre fille est en bonne main : je seray toujours dessus ou auprès d'elle ; si elle ne tombe point de haut, jamais elle ne se cassera les jambes. Adieu donc, mon maistre.

TABARIN ET ISABELLE, puis RODOMONT.

ISABELLE.

Maintenant que mon pere est sorti, je te voudrois bien communiquer un secret, Tabarin : c'est que je suis grandement esprise d'amour.

TABARIN.

N'est-ce point de moy, ma maistresse ? Mort de ma vie, c'est un beau sujet.

ISABELLE.

Je voudrois que tu m'eusses fait un plaisir.

TABARIN.

Tout à l'instant si vous voulez.

ISABELLE.

Et allez, vilain ! Estes-vous si impudent de me parler d'une chose si des-honneste ? Retirez-vous de ma compagnie. Croyez vous que ma puissance soit terminée d'un object si desagreceable ? C'est une particulière affection que j'ay vouée au capitaine Rodomont. Je desirerois que vous luy eussiez porté cette bague.

TABARIN.

Ah dame ! il me faut donc réserver mes pièces ; s'il ne tient qu'à luy donner ceste bague, assurez vous en sur la foy de Tabarin, et allez à la maison pour préparer ma soupe ; je ne manqueray point de luy donner.

LE CAPITAINE RODOMONT.

Io ritourne di Holandia, di Flandria, Italia, Castilia, et som il mas valiente Capitania que la terra produisi ; mas qualqua parté que la mea bravura m'a portado, lo occhi de mea Isabella mi fato es-corta, Isabella mas bella que Cipris, mas gratiosa que Minerva.

TABARIN.

Mon maistre m'a donné charge de garder le logis ; voicy sans doute quelque estafier de la Samaritaine qui veut escalader la muraille de ma maistresse et monter au donjon. Qui va là ? Mort de ma vie, que demandez vous ? Ne bougez de là.

Quid statis, que causi vie, quevis estis in armis ?

LE CAPITAINE.

Aqui, veillacon, à qui, cacoethi, et ti fasto parallelo cum le capitaine Rodomonte.

TABARIN.

Tout beau ! monsieur ; regardez ce que vous faictes, car si vous me baillez un coup d'estoe, vous pererez le baril à la moustarde. Si le verre est une fois cassé, vous perdrez l'occasion d'y boire. J'ay charge de madame Isabelle de vous parler.

LE CAPITAINE.

De mi hablar de la parté de mia Signora Isabella ? O felice nontio ! Comme se niommé ?

TABARIN.

Je me nomme Tabarin, monsieur.

LE CAPITAINE.

Gagari, mi caro !

TABARIN.

Je vous prie, n'estropiez point mon nom : je m'appelle Tabarin. Vostre maistresse se recommande à vous. La pauvre fille est bien malheureuse : elle avoit une chaisne comme la vostre ; en allant par la rue on luy a desrobée. (Il fuit tascher d'avoir sa chaisne et la bague ; et puis luy jouer un tour dont il ne se doute point : je le feray entrer dans un sac, et le feray espouster par sa maistresse.)

LE CAPITAINE.

Li voglio far presentí de la cathena, Tabarin.

TABARIN.

Voilà qui va très-bien ; mais vous savez que le monde parle à travers des actions d'autrui. C'est

pourquoy, pour visiter madame Isabelle, il seroit très à propos qu'on ne vous apperceust point ; c'est pourquoy je vous conseilerois de vous mettre dans le sac que voicy : je vous transporteray dans le logis sans aucun soupçon.

LE CAPITAINE.

Bonna invention, Tabarin ; monstre lou sacco, et volio intrar. (*Tabarin met le Capitaine dans le sac sous l'esperance de luy faire voir Isabelle.*)

TABARIN.

Je suis tenu de servir mon maistre, et prendre soigneusement garde aux actions qui se brassent contre son honneur. Voicy un de ces coureurs d'Espagnols qui se dit capitaine, jaoit qu'il soit tout seul en sa compagnie, lequel veut entrer dans le logis du sieur Lucas, et ravir l'honneur de sa fille. J'ay desja en une bague et une chaine, je veux maintenant bastonner ce drolle icy, et le faire estriller par Isabelle mesme. Il faut garder la fidelité à son maistre. Te voila maintenant enchainé, capitaine Rodomont ! Tu crois posseder les faveurs de ta maistresse, mais je te veux bien monstrer qu'il ne se faut adresser en ce logis pour corrompre les filles d'honneur. Je m'en vay chercher cinq ou six crocheteurs auprès de la Samaritaine, afin de te mesurer les costes.

LE CAPITAINE.

O infelice capitano ! Endiablados de Tabarin ! La rabie furiosa me transportado, le furie me tormenti ; som el mas desvergonzado capitan de toto l'universo.

#### LUCAS ET LE CAPITAINE.

LUCAS.

Heureux voyage, heureux voyage ! Je n'ay pas eu la peine d'aller aux Indes, et si j'ay fait un grand trafic. Je voudrois à ceste heure rencontrer un bon party et me marier ; foy de Lucas Jollu, je relancerois bien l'ababaude. (*Le capitaine Rodomont trouve invention de sortir du sac, faisant acroire à Lucas Joffu qu'on l'a enfermé à cause qu'il ne se vouloit marier à une vieille qui avoit cinquante mille escus.*) Mais

qu'est-ce que je remarque icy ? Voila quelque balle de marchandise, sans doute.

LE CAPITAINE.

Mi faut hablar francese. Monsieur, je suis icy enfermé dans ce sac, à cause qu'on me veut marier à une vieille femme qui a cinquante mille escus ; mais elle est si laide que je ne l'ay point voulu prendre.

LUCAS.

Cinquante mille escus sont bons ; il ne faut pas regarder à la beauté. Si vous me voulez mettre en vostre place, je prendrois bien ce marché là. (*Lucas entre dans le sac, et le Capitaine s'en va, joyeux de n'avoir eu les coups de baston qui doivent tomber sur Lucas.*) Quand les parens viendront, je diray que je veux la vieille, et qu'on me conte les cinquante mille escus ; ce sera double hasard que je rencontreray aujourd'hui.

#### TABARIN ET ISABELLE.

TABARIN.

Il faut que je vous conte un plaisant trait. Comme vous m'avez envoyé chercher le capitaine Rodomont, j'ai rencontré un de ces coupeurs de bourses de la Samaritaine, lequel vouloit entrer dans le logis, sachant bien que le maistre n'y est pas, et vous enlever. J'ay eu l'industrie de le faire entrer dans ce sac. C'est pourquoy je me suis armé de bastons et de houssines afin de le frotter de teste en pied.

LUCAS.

Voicy les parens qui viennent : il n'y a qu'à leur demander la vieille. Conte, parens, conte les cinquante mille escus.

ISABELLE.

Vrayement, nous te les conterons, et en belle monnoye : frappons, frappons ! (*Lucas est battu et recogneu. Tabarin est bien estonné, Isabelle encore plus. Le Capitaine arrive, qui termine le différend, et puis on tire le rideau : la farce est jouée.*)

## NOTICE SUR L. DU PESCHIER

On ne sait presque rien sur cet auteur, dont le nom, mis en tête de sa *Comédie des Comédies*, n'était même, ou qu'un nom de terre, ou plutôt encore un pseudonyme. L'histoire de la pièce et de ses origines, qui est assez curieuse et intéresse un des gros événements de la littérature de son temps, remplacera donc l'histoire de l'auteur.

Cette pièce n'est pour ainsi dire qu'un détail dans une grande querelle : la lutte de Balzac et du général des Feuillants, le P. Goulu.

On sait ce qui en avait été la cause. Dans son premier recueil de *Lettres*, qui fut pour lui, en 1624, un si éclatant début, et dont, à cause de ce succès, étendu par neuf éditions en moins de dix ans, chaque phrase, chaque mot portait, Balzac s'était permis d'écrire au prieur de Chives cette plaisanterie : « Il y a quelques petits moines, qui sont dans l'Église, comme les rats et les autres animaux imparfaits étaient dans l'Arche. »

On s'y reconnut chez les Feuillants, et l'un d'eux, jeune moine du Mans, le frère André de Saint-Denis, porteparole de son ordre sans aucun doute, riposta en éclaircissant, pour engager la dispute, par un petit écrit satirique : *Conformité de l'éloquence de M. de Balzac avec celle des plus grands personnages du temps passé et du présent.*

Il ne fut pas d'abord imprimé, mais courut en copies distribuées à la douzaine. Balzac ne s'en émut pas dans son succès, d'autant que le recueil ne s'en vendait que mieux.

Il était de la belle galanterie de le lire et de s'en parfumer la pensée, comme d'une essence italienne apportée dans un flacon français. C'étaient les concetti et les mignardises de l'*Adone* de Marino, raffiés encore par un bel esprit de France et mis à la portée des entretiens de Paris. Tout cœur de ruelles devait savoir par cœur ces *Lettres* de Balzac, dont le langage des *précieuses* ne fut plus tard qu'un écho exagéré : « Elles étaient, dit Méhaigne, le présent le plus agréable que les galants pussent faire à leurs maîtresses. »

Les Feuillants enragèrent de cette fortune, que la satire du frère André avait aidée, au lieu d'y faire obstacle. Le général de l'ordre, le P. Goulu, se mit alors de la partie. Pour écraser le pauvre recueil, comme une mouche, il y jeta tout d'abord deux énormes volumes de critiques, sous le titre de *Lettres à Ariste*. Il le signa du nom de Phylarque, qui n'était qu'un détestable calembour ; ce pseudonyme du général des *Feuillants*, signifie en grec prince des *feuilles*.

Le reste est à l'avantage, et d'un goût tout aussi fin. Nous ne nous y arrêterons pas. Le coup porta cette fois, à cause de son poids et de la main d'où il partait. Les amis de Balzac l'obligèrent à répondre. Il n'y consentit que s'ils couvraient eux-mêmes cette réponse, en la signant du nom de celui d'entre eux qu'ils croiraient le plus

autorisé. L'*Apologie pour M. de Balzac* — ainsi fut intitulée cette réplique — parut avec le nom d'Ogier. Les *Lettres de Phylarque* étaient de 1627, l'*Apologie* fut de 1628.

Le P. Goulu n'eût pas manqué de riposter ; la mort ne lui en laissa pas le temps. Le combat pouvait alors cesser faute de combattants ; mais il était trop bien engagé, trop bien entré dans le courant des choses dont on parlait encore, pour qu'il ne continuât pas. D'autres se chargèrent de ce que le Feuillant laissait à faire, et la lutte n'y perdit rien.

Du pamphlet, qui la rendait pesante, elle passa dans le roman, puis dans la comédie, qui l'égayèrent. Charles Sorel développa tout exprès son *Francion* pour qu'elle y prit place.

L'intérêt le poussait à cette malice. Il avait un oncle, Charles Bernard, historiographe de France, dont la survivance lui était promise. Il avait donc pris ombrage de voir Balzac, — nommé tout récemment à une place pareille, dans le moment même des attaques qui auraient dû le détruire, — arriver si vite avant lui.

Sa vengeance fut l'intercalation sournoise dans son roman, à sa 3<sup>e</sup> édition, de deux livres nouveaux, le *XI<sup>e</sup>* et le *XII<sup>e</sup>*, bourrés de phrases prises au grand épistolier et destinées tout exprès à le rendre ridicule, par la façon dont elles avaient été choisies, et par le personnage, pédant et cuistre d'Hortensius, à qui on les faisait dire.

Sorel espérait faire ainsi à Balzac plus de mal que ne lui en avaient fait tous les Feuillants ensemble, et cela, sans danger pour soi, puisque le roman de *Francion*, où il se couvrait du pseudonyme impénétrable de du Moulinet, ne passait pas encore pour être son œuvre.

Il y eut dans le fait de la pièce, dont nous nous occupons, une manœuvre identique : elle fut écrite dans un mépris but d'envie, avec des moyens semblables, et sous un couvert pareil.

Le nom de Du Pechier cache l'avocat de Barry, comme celui de Du Moulinet déguise le romancier Sorel ; De Barry, se moquant de Balzac, travaille pour une survivance espérée à la place d'historiographe de France, occupée par son oncle Jean Sirmont, comme Sorel a travaillé pour celle qu'il espérait de son oncle Charles Bernard ; enfin, de Barry procède absolument comme Sorel, taillant, rognant, butinant dans le recueil de Balzac pour y prendre le plus de phrases ridicules qu'il pourra, et souvent, nous le verrons, choisissant les mêmes.

Son succès fut très-grand. La pièce, « imprimée aux dépens de l'auteur, » eut en deux ans quatre éditions, tant à Paris, qu'à Rouen et à Lyon. Balzac lui-même convient de ce succès, et sans trop s'en fâcher. De toutes les attaques, c'était la plus bénigne, et par conséquent celle dont le retentissement devait le moins lui déplaire. « Depuis Saint-Yves, dit-il dans la 3<sup>e</sup> partie de sa *Rela-*

tion à *Méandre* (Maynard), jusqu'à Sainte-Geneviève, une commune voix crie des deux costez de la rue, que de quantités de volumes, dont se sont délivrés mes adversaires, celui-ci seul a eu sa naissance favorable. Il est le seul de ses frères qui a réussi. »

Espérons, qu'ayant ainsi presque obtenu grâce de celui qu'elle attaquait, la pièce, où d'ailleurs on le retrouve en très-curieux échos, ne sera pas trop mal reçue aujourd'hui. Ce n'est pas la meilleur, mais c'est la première des *parodies* qui aient paru sur un théâtre en France.

---

## LA COMEDIE

# DES COMEDIES

TRADUITE D'ITALIEN EN LANGAGE DE L'ORATEUR FRANÇOIS.

PAR LE SIEUR DU PESCHIER

---

### A PHILISTE

Ayant trouvé cette pièce parmi un tas de vieux papiers que j'avois autrefois apportez d'Italie, j'ay jugé maintenant que sa saison estoit venue pour la faire voir en nostre langue, attendu qu'elle represente naïvement une histoire qui s'est passée, il y a quelque temps, entre des personnes assez remarquables. Mais comme mon style n'estoit pas encores bien formé, ny entièrement façonné à la mode de la cour, j'ay esté contraint de m'endier le secours des plus approuvez; et à ce sujet j'ay chuisi l'Orateur le plus estimé de nostre siècle, d'où je n'ay fait par maniere de dire que transcrire les mots et les periodes toutes entières, que j'ay par après accomodées le mieux qu'il m'a esté possible au sens de

l'auteur italien : de sorte qu'il n'y a rien du mien en cet ouvrage. Ne croyez donc pas que cela vous tienne lieu de present, puisque c'est du bien d'autrui dont je ne puis disposer. Il est vray, si jamais je monte de l'imitation à quelque plus baut degré de capacité, et que j'ayeute desormais, ou que je compose de moy-mesme, assurez-vous que vous y aurez bonne part, et qu'ayant appris tout ce que j'ay de bon en vostre compagnie et dans les conferenees que nous avons eues autrefois ensemble, il est raisonnable que cela retourne à son premier principe, et que les causes se ressentent en quelque façon de l'honneur et de la gloire de leurs effets. Adieu.

---

### ARGUMENT DE LA COMEDIE

Les plus subtils, et qui veulent donner un sens moral au subject de cette comedie, pensent que cette *Clurinde* qui est recherchée par le *Paladin* et par le *Docteur* n'est autre chose que l'Eloquence,

dont toutesfois la preference en demeure au *Paladin*, et que, sur ces contentions, le *Docteur*, rebuté et irrité de cet affront, fait donner des coups de baston à ce capitain.

---

### ACTEURS

PHILANDRE, secrétaire du Docteur.  
PANTALON.  
CLORINDE.  
LE DOCTEUR.

HYDASPE, compagnon du Docteur.  
LE PALADIN.  
ALCANDRE, camarade du Paladin.  
Le fou du Docteur.

---







LA COMEDIE DES COMEDIES

PANTALON

Que desirez vous de moy Monsieur le Docteur  
je suis prest à vous servir paravant mesme qu'  
vous m'en priez

11. 111





Faint, illegible text, likely a caption or description of the artwork.

## ACTE PREMIER

## PREMIERE ENTREE, SERVANT DE PROLOGUE.

## LE DOCTEUR.

Comme je ne suis point insensible aux douleurs que me causent mes maladies, aussi ne le dois-je pas estre parmi les applaudissemens des theatres, les approbations des peuples et les tesmoignages que rendent à mes merites les plus excellens hommes de nostre siècle; et certes, après tout cela, pourrois-je bien estre sans un grandissime ressentiment de joye et sans recevoir un contentement indubitable de me veoir ainsi honoré du plus honneste bien dont on puisse jouyr en ce monde, qui est la reputation et la gloire? car, comme je ne scaurois m'imaginer qu'un homme puisse estre obligé de louer le vice en un autre, de mesme ne scaurois-je croire qu'il soit tenu de dissimuler la vertu si elle se trouve en luy. Ce grand Dieu, s'il m'est permis de l'aleguer, prend plaisir à ce qu'il fait et se rejouyt en ses ouvrages, et les hommes rares à son exemple se doivent relever au-dessus des opinions populaires, et peuvent dire par franchise d'eux-mesmes ce que les autres diroient par vanité. Ils ne sont point sujets aux petites custumes; ce n'est pas pour eux que les loix de la bienséance ont esté faites.

Que le grand Alexandre se loué donc de scavoir vaincre ses ennemys; que Socrate ne craigne point de dire qu'il a de la vertu, puis qu'il en fait des leçons à toute la Grèce; que Ciceron se vante s'il veut de son eloquence: pour moy, je suis resolu de recognoistre les avantages que Dieu m'a donnez et en demeurer d'accord avec la plus saine partie du monde; et, si tant est qu'un des principaux effets de la magnanimité consiste à parler davantage de nostre merite, et que les grands heros de l'ancienne Rome ne faisoient point de difficulté d'exalter leurs victoires sur la tribune aux harangues, au lieu mesme de respondre aux accusations de leurs ennemys, je veux desabuser les esprits et leur faire veoir que ce qu'ils croioient autrefois estre la pure et parfaite eloquence n'estoit que son ombre, voire une facilité de parler mal, et que c'est moy seul qui ay trouvé ce qu'on cherchoit auparavant, et qui jouis paisiblement de cette emperiere<sup>1</sup> du monde. Après tout, il faut que j'avoue franchement que je deviendrois muet pour peu que je vesusse parmi les sourds, et que, s'il n'y avoit point de gloire, je n'aurois point d'eloquence.

Hola! Philandre! où est donc ce discours que je

l'avois commandé de faire et que je voulois qui me servist d'eloge et de preface à la sixiesme édition de mon livre? Je croy qu'il te faut autant de temps à faire tes ouvrages qu'il en falloit autrefois à ces anciens sculpteurs qui vieillissoient sur le marbre et sur le bronze. Je m'en estonne grandement, veu que tous les hommes deviennent esgalement suffisans et habiles au moment qu'ils lisent mes escrits, et que, si l'on brusloit tous les livres du monde, le mien seul seroit capable de faire des docteurs. Il me semble que tu as eu assez de loisir pour y songer.

PHILANDRE, *le secretaire.*

Pardonnez-moy, Monsieur; depuis ce temps mon oysiveté a toujours esté occupée; toutesfois, voicy ce que j'en ay tracé sous le bon plaisir de mes autres divertissemens et le compte que je vous rends de mon loisir.

*Harangue panegyrique de Philandre, le secretaire, au docteur son ministre.*

Il est bien aisé à juger (excellentissime docteur) que, s'il est vray que Dieu ait remis aux derniers siècles l'invention de l'eloquence et qu'il ait attendu depuis le commencement du monde jusques à nostre temps de la découvrir aux hommes, c'est à vous seul à qui il a reservé une si glorieuse entreprise, car, de quelque costé qu'on tourne les yeux, soit qu'on les porte au delà de la mer, soit qu'on passe les montaignes, on ne trouvera personne qui puisse disputer avec vous ce titre et cette qualité; et quand la verité mesme seroit du party contraire à ce que je dis maintenant en vostre faveur, c'est-à-dire armée contre vous, elle ne se trouveroit pas assez forte, quoyqu'elle le soit plus que le vin, les roys ou les femmes. Et certes, les anciens Grecs et Romains, qui croyoient avoir trouvé la pie au nid, se sont grandement trompez quand ils ont pris une autre pour elle, et je renvoye bien l... l... ces bonnes gens du temps passé d'avoir tant pris de peine à ne faire rien qui vaille, au respect de vous seul qui escrivez pour l'eternité. Et, sans mentir, n'a-t-on pas vu Senèque qui, en voulant faire des corps qui fussent plains d'yeux, a fait des monstres en ses ouvrages? Et cet excellent cuisinier de l'eloquence, Ciceron, qui ne sert jamais que des viandes cruses et fait d'un teston<sup>1</sup> vingt-cinq plats, et de quatre poirets tous les services d'une bonne table? C'est un champ tellement infertile et un pays si desert que celui des anciens qu'il faut faire deux journées pour y trouver un clocher; et certes il n'en est pas ainsi de vos ouvrages, qui sont des bibliothèques toutes entières et des lieux communs pour tout le monde: de sorte qu'il n'est pas merveille si ceux qui gouvernent à Paris et à Rome en font tous leurs delices et s'y viennent descharger du faix qui leur pèse. Tous les parle-

1. Ce fut long-temps le féminin d'empereur. Ici, c'est l'eloquence qui est l'empereur du monde; & dans Montaigne, d'après Pindare, c'est la custume, l'habitude. Du temps même de Balzac le mot vieillissait. En 1606, Nieut, dans son *Dictionnaire*, se plaignoit qu'empereur, qui est tout français, fut remplacé par *impératrice* qui est tout latin.

1. Monnaie fabriquée sous Louis XII, qui devoit son nom à la teste du roi qui s'y trouvoit frappée. Henri III la supprima des 1575. Elle valoit dans l'origine dix sous parisis, et finit par tomber à quatre deniers.

mens sçavent vostre livre par cœur, et il s'est rendu aussi commun que l'air et le feu. Aprës tout cela, les sujets les plus bas, aussi tost que vous les touchez, se changent et se metamorphosent entre vos mains, et les mots les plus vulgaires et les plus deshonnestes ne le sont plus quand vous les avez employez. En entretenant un particulier, souvent vous faites des leçons publiques, et, en les recitant, des concerts et des accords de musique qui touchent harmoniquement les passions avec les mesmes effets que les harpes et les guiternes; en les lisant, on sent une odeur souëve<sup>1</sup> et agreable de musc et d'ambre, au lieu de la sueur et de l'huile des anciens Grecs. Bref, il n'y a rien de commun en ce livre que le titre, et je meure s'il ne vaut mieux que tout ce qu'ont fait les Hollandois en leur vie, pourveu que vous en exceptiez les victoires du prince d'Orange.

LE DOCTEUR.

Voilà la monnoye dont je me paye de mes travaux et la recompence que je cheris le plus. Je me fais encenser de la sorte qu'on faisoit autrefois devant les crocodilles et les singes deiffiez; aussi les trois choses que j'ayme le plus desordonnement sont les parfums, la gloire et les femmes.

Mais depuis mon retour du pays de la mère des Gracques et de la femme de Brutus, je n'ay point ouy nouvelle de ma belle Clorinde; il faut que je tâche de trouver quelqu'un de mes amis pour m'en informer; et puis ma melancolie est devenue si noire depuis quelque temps et j'ay l'esprit si plain de nuages, qu'il faut de nécessité que j'en voye quelqu'un pour les dissiper et chercher de la consolation sur son visage, en lui versant tous mes desplaisirs dans le sein et le faisant participant de mes nouvelles. Mais voicy venir tout à propos Hydaspe; je voy bien que nous ne sommes pas au pays où il faudroit faire dix journées pour trouver un homme.

HYDASPE.

Vostre serviteur passionné, Monsieur.

LE DOCTEUR.

Vostre très fidelle, Hydaspe.

HYDASPE.

Et depuis quand, Monsieur, esles-vous arrivé au lieu où les roys naissent et deviennent vieux, et où tout le monde trouve sa maison et ses affaires? Vous avez bien fait de haster ainsi vostre retour; autrement, la cour de France estoit resoluë d'interer un procez contre celle de Rome pour vous r'avoir, et vous trouvoit autant à dire dans le Louvre que les pierres du grand degré, ou la salle des Suisses<sup>2</sup>, si elles en estoient hors.

LE DOCTEUR.

Monsieur, vous me voyez disposé pour vous ser-

vir, non pas toutesfois au mesme estlat que j'estois auparavant mon voyage; je ne suis plus celuy que j'estois il y a trois ans: j'ai laissé la meilleure partie de moy-mesme delà les Alpes, et ce n'est plus que mon ombre et un phantosme qui vous paroist maintenant; au reste, j'ai vieilly par les chemins et dans les hostelleries, où je suis devenu plus vieux que mon père et plus usé qu'un vaisseau qui auroit fait trois fois le voyage des Indes.

HYDASPE.

Monsieur, je reconnois bien à vostre visage et à vostre couleur que les maladies ne vous ont pas porté le respect qu'elles doivent à un homme de vostre qualité, et que vous avez esté rudement traité. Il faut vous consoler et croire que l'advenir vous prepare une autre jeunesse après sa saison, comme vous avez esté vieux avant le temps. Mais, je vous prie, laissons-tous ces discours facheux, et parlons un peu de tant de belles choses que vous avez veues en vostre voyage; obligez-moy de m'en faire le recit et me faire participant de tant de raretez, si ce ne vous est trop de peine.

LE DOCTEUR.

Il n'y a rien, cher Hydaspe, que je ne voulusse faire pour vostre contentement: pour vous je passerois les mers et les deserts, où le soleil n'esclaire que des sables et des rochers; et mesme, pour l'amour de vous, il ne me seroit pas plus difficile de traverser les Alpes que de monter en ma chambre.

Je feray ce dont vous me priez si instamment: mais mettons-nous premierement un peu à couvert, crainte de la pluye, qui est si frequente en ces país que je crois fermement qu'il y a a quelque mer suspendue au dessus de nous. Il faut donc que tu sçaches que depuis que je n'ay eu le bien de te veoir j'ay esté citoyen de plusieurs republiques; j'ay veu ces hautes montagnes qui ne veulent pas que la France et l'Espagne soient à un mesme maistre, et en ay passé d'autres qui ont trois hivers en l'année, et dont les neiges ne fondent jamais que dans le vin d'Espagne et dans le muscat; j'ay logé en plusieurs villes dont les murailles sont construites d'une matière aussi precieuse que le marbre et le porphyre, et qui ont des rues pavées de dieux et de deesses de l'antiquité et des allées bordées d'histoires d'un costé et des fables de l'autre; j'ai marché sur les Césars et sur les Pompées, et me suis promené au bord de ceste riviere sur laquelle les Romains ont fait l'apprentissage de tant de victoires et ont commencé ce grand desseing qu'ils n'ont achevé qu'aux dernières extremitez de la terre. Au reste, j'ay baisé les pieds de celuy qui est la teste de toute la chrestienté, le successeur des apostres, des consuls et des empereurs; ces pieds, dis-je, qui marchent sur la teste des roys et sur les couronnes; je suis entré dans ce temple où Dieu autrefois estoit aussi present que dans le ciel, et où estoit enfermé et enchainé le destin de la monarchie universelle. Bref, je ne suis pas plus estrange en Italie qu'en France, et ma science a autant d'estendue que l'empire du pape ou la campagne de Rome.

1. De *suavis*, dont. L'expression populaire *chouette*, pour joli, n'est qu'une alteration de ce mot *suave*.

2. C'est une des salles du *rez-de-chaussée*, où se trouvent la tribune et les cariatides de Jean Goujon. Elle servoit, sous Henri IV et Louis XIII, de salle d'armes aux Suisses de la Garde. On y donnoit quelquefois des fêtes ou des spectacles. Moliere revenant à Paris, et n'ayant pas encore de théâtre, y joua ses premieres pieces devant le roi. C'est aujourd'hui une des salles des Antiques.

J'ay veu ce grand tyran qui a tant de testes, et tous ces grands souverains qui perdroient plus de gens en faisant pendre un homme que le roy n'en trouveroit à dire en deux grosses batailles et à la prise de quatre villes.

HYDASPE.

Dieu sçait comme vous n'aurez pas manqué d'apprendre parfaitement la langue de ce païs et le latin, qui estoit autresfois aussi commun en ces lieux que le Louvre et l'arsenal à Paris.

LE DOCTEUR.

La langue de ce païs m'est aussi commune que celle que ma mère m'a appris. Au reste, quand je veux parler latin je le parle comme l'ancienne republicque et aux mesmes termes que le senat lors qu'il faisoit des commandemens aux roys et des responses à toutes les nations de la terre; mais, afin que je poursuiue mon premier discours, j'ay veu des ruisseaux dont le bruit fait resver les plus grands parleurs et fait taire les plus grands babilards; des bois où en plain midy il n'est pas jour, et des eaux qui ressembloient tout à fait à de l'encre si elles estoient noires: j'ay veu une fontaine dont il ne faut que boire une goutte pour devenir poète; des montagnes qui brusloient tousjours sans se consumer, et des isles qui ne s'arrestent jamais en un mesme lieu.

HYDASPE.

Certes, il me souvient d'avoir leu la plupart de ces choses dans quelqu'une de ces belles lettres que vous me faisiez la faveur de m'escrire<sup>1</sup>.

LE DOCTEUR.

Et bien! quel jugement en faisoit-on?

HYDASPE.

Je meure si tout le monde, d'un commun accord, ne disoit que vos lettres valloient mieux que toute la foire de Francfort, et qu'une feuille de papier venant de vostre part et du pays où vous estiez estoit beaucoup plus à priser que tous ces gros livres qui nous viennent de septentrion avec le froid et le mauvais temps, que l'on appelle gelée.

LE DOCTEUR.

Pour vous, Hydaspes, je croy que vous me teniez au nombre des choses passées et mort au monde, ne plus ne moins que ceux qui vivoient devant le feu roy, à veoir le peu de conte que vous faisiez de m'escrire, ou, pour le moins, de respondre à mes lettres. Je m'imaginiois en ce temps-là que l'exemple du maréchal de Biron vous faisoit peur, ou que vous me prissiez pour quelque don Pedre<sup>2</sup> ou pour quelque comte de Fuentes, avec qui il lust dangereux d'avoir communication; craigniez-vous point

1. Allusion aux lettres que Balzac, dont le docteur joue ici le personnage, adressa aux lettrés de son temps, Chapelain, Conrart, etc., et qui forment des volumes entiers dans ses *Œuvres*.

2. Ambassadeur du roi d'Espagne auprès de Henri IV, dont la venue et le départ, demandé par tout le monde, à cause de la morgue du personnage, furoit pendant quelque temps l'objet de toutes les conversations; on entendoit dire partout, selon Régner dans une de ses *Satires*:

Que don Pedre est venu, qu'il faut qu'il s'en retourne.

qu'il vous fallust expliquer vos lettres à la cour de parlement, de peur que nostre amitié et nos confereces ne passassent pour conspiration?

HYDASPE.

Ce n'est pas cela, Monsieur le docteur. J'ay, à la vérité, bien des excuses à vous faire sur ce sujet; vous sçavez combien je suis paresseux à escrire, et comme je laisse aux praticiens et aux notaires à se lasser les doigts sur le papier. Pour moi, j'advoque franchement que, si j'avois dix mil cens de rente, j'en donnerois la moitié à un secretaire pour m'excmpter de mettre la main à la plume; aussi il n'appartient qu'à vous à faire des lettres que la posterité lira après nous, et dans lesquelles se trouvent des panegyriques, des apologies, des accusacions et des discours de polytique.

LE DOCTEUR.

Tout beau, Monsieur! tout beau! Je serois fort heureux si tout le monde avoit la mesme opinion que vous; j'ay pourtant grand peur que vous ne ferez point pour cette fois de party qui soit suivy de tant de gens que la Ligue, et si tous ceux qui ne seront pas de cest avis estoient declarez criminels, il n'y auroit guères d'innocens en ce royaume; en tout cas, je vous ay beaucoup d'obligation de me donner si liberalement ce que vous sçavez qui me manque, et d'employer toutes vos couleurs et tout vostre fard pour me faire trouver beau. Je n'ay garde de m'offenser jamais d'un homme qui me flatte, et, puisqu'un gentil homme en Allemagne prend plaisir qu'on luy die qu'il est prince de l'empire, et que ceux qui n'ont pas les veritables biens se consolent avec des titres et des armoiries, par la mesme raison, je puis m'imaginer d'estre celui que vous volvez.

Mais laissons tout cela; preniés-vous bien la peine de faire tenir les lettres que je vous adressoies pour ma maistresse, le seul et unique moyen qui me restoit de m'approcher de sa personne?

HYDASPE.

Et quoi! cest amour dure-il encores?

LE DOCTEUR.

Plus que jamais, cher Hydaspes.

HYDASPE.

Est-il possible que cent lieues de neige, et pour le moins deux cens villes entr'elle et vous, n'ayent point seu vous en faire perdre la memoire, et vos sens-pirs ne se lassent-ils point de faire quatre cens lieues tous les jours?

LE DOCTEUR.

Quand bien la moitié du monde, voire ces hautes montagnes au dessous desquelles se forment les orages et le tonnerre, nous eussent separés l'un de l'autre, je veux que tu croye qu'elle estoit tousjours aussi presente à mon esprit que les objets mesmes qui touchoient à mes yeux; les rivières, les campagnes et les villes avoient beau s'opposer au passage de mes sous-pirs et de mes plaintes, elles ne scauroient m'empescher de m'entretenir avec elle, pour le moins de l'esprit et de la pensée. Mais crois-tu qu'elle en face de mesme pour mon regard?

HYDASPE.

Je vous avoue bien la vérité que je n'y ay peu rien reconnoître; vous sçavez que les filles de ce pays ne sçavent dire que ouy et non, et sont trop grossières pour estre trompées par un habille homme. Au reste, je crains que le Paladin, ce capitain que vous cognoissez, ne se soit glissé trop avant dans les bonnes graces de vostre maïtresse, voire plus que de raison; il est bien vray que possible l'intention des filles de ceste sorte n'est autre en faisant l'amour que de faire des serviteurs à Dieu.

LE DOCTEUR.

A propos du Paladin, reserve-il tousjours si geneusement qu'il souloit? Prend-il tousjours des villes à table? Ne fait-il plus des desseins d'outremer en la ruelle de son liet? Il est vray que j'ay fait une partie du voyage avec luy, la compagnie duquel je mettray toute ma vie au nombre de mes mauvaises fortunes. Il vouloit reformer toutes les fortifications des places qui se trouvoient en chemin; il ne voyoit point de terre qu'il ne remuast, ny de montagne sur laquelle il ne bastist quelque dessein; il attaqua toutes les villes de Florence; il ne voulut que tant de temps pour prendre celles de l'estat de Parme, de Modène et d'Urbain, et j'eus bien de la peine à l'empescher de toucher aux terres de l'Eglise et au patrimoine de saint Pierre. Après tout cela, pendant que les autres sont à la guerre, il passe son temps avec les dames. S'il confirme de la sorte, il prendroit plustost la verolle que Montauban<sup>2</sup>; si me fascheroit-il bien pourtant que cest homme, quel qu'il fust, me traversast en mes amours et qu'il me desrobast les bonnes graces de ma maïtresse.

HYDASPE.

Il est vray que vous faites de si bonnes et belles eslections en vos amours que vous n'y sçauriez faire de petites pertes; mais je vous veux bien advertir d'une chose: c'est que, pendant vostre absence, j'ay eu de grands combats et de fortes querelles pour vous defendre, et vostre eloquence, qui a esté comme cette belle Heleine la cause de beaucoup de lighes et de dissentions entre les esprits de ce temps.

LE DOCTEUR.

Puis qu'il y a eu des hommes qui ont veu des taches dans le soleil<sup>3</sup>, après cela que peut-il y avoir au monde de si beau et bon contre qui il n'y ait à disputer et de mauvaises raisons à dire? Mais encores, que remarquoient-ils particulièrement?

HYDASPE.

Que vous tiriez les choses un peu de trop loing.

1. *Solebat*, avait coutume.

2. Le siège de Montauban avait été célèbre au commencement du règne de Louis XIII pendant le ministère de Luynes.

3. Balzac aimait beaucoup à se servir de cette comparaison des taches du soleil. Sorel, dans *Francon*, ne manqua pas de la placer au milieu d'un discours de son Hortensius, qui n'est autre que Balzac, nous l'avons dit. A une critique que Francon lui fait sur « les hyperboles estranges, » de son style, et « ses comparaisons tirées de si loin, » il lui dit : « Quoy! trouvez-vous des taches et des défauts dans le soleil! »

LE DOCTEUR.

Il faut bien faire deux mille lieues pour amener en Espagne les tresors de l'Amerique, et les perles laissent-elles pour cela d'estre belles pource qu'elles ne naissent pas au bord de la Seyne, et qu'il les faut aller querir aux Indes? Que si quelqu'un me condamne pour ce que je fais, il me suffit de n'estre pas de son advis, qui est si contraire au bon, et, au pis aller, je m'en remets à ce que m'en vient de dire mon Philandre: il y a long-temps que j'ay appris de luy que j'avois passé tous les autres qui s'en sont meslez, et je veux avoir la mesme opinion de peur de luy contredire, plustost que d'adjouster foy aux fables de trois ou quatre faiseurs de romans. Mais, après tout, j'ay bien des remerciemens à vous faire: le soing que vous avez de m'obliger va au devant de tout ce que je pourrois désirer; vous avez tenu mon party en un temps où tout le monde n'estoit contraire, et il sembloit que vous preniez plaisir de vous perdre en ma compagnie, vous rendant compaignon de ma mauvaise fortune. Et puis ne dois-je pas à vostre lesmoignage toute l'opinion que ma maïtresse peut avoir de moy? et si elle s'imagine que je vaux quelque chose, n'est-ce pas vous qui donnez du prix à mes défauts et qui m'aydez à la tromper? Mais de quelque façon que vous me peussiez avoir gagné ses bonnes graces, soit qu'en cela vous ayez fait un larcin ou une acquisition, je veux tenir de vous tout mon bien et mon bon-heur. Adieu, voylà la cloche du sermon qui nous appelle; il faut que nostre contentement cède à nostre devoir. Adieu, Hydasphe.

HYDASPE.

Adieu, Monsieur.

## ACTE DEUXIÈME

## SCÈNE I

LE PALADIN ET ALCANDRE, SON CAMARADE.

LE PALADIN.

C'en est fait, cher Alcandre, j'ay perdu cette liberté que les Venitiens ont si chère, et pour laquelle il y a cinquante ans que les Hollandois font la guerre au roy d'Espagne<sup>1</sup>. L'amour à des prisons pour les innocens, aussi bien que la justice pour les coupables; et cette belle, qui de tous les hommes en a vaincu une partie et gagné l'autre, n'a mis au nombre des vaincus, moy qui avois tousjours esté du party des plus forts. Bref, il faut que j'avoue que

1. Dans *Francon*, liv. XI, cette phrase se retrouve aussi au milieu d'un discours d'Hortensius (Balzac) et comme ici à propos de la liberté qu'on perd en aimant : « Ne venez-vous point, dit-il... pour renoucer à cette liberté qui vous estoit aussi chere qu'à la République de Venise? avez-vous laissé perdre une chose pour laquelle il y a cinquante ans que les Hollandois font la guerre au roi d'Espagne? »



je suis amoureux, puisque la nature le veut, et que je suis de la race du premier homme.

ALCANDRE.

Seroit-il bien possible qu'un homme comme vous, destiné particulièrement à l'usage de la guerre, non moins que le feu et le fer, et sur lequel le dieu des batailles se devoit un jour apparemment reposer de la conduite de ses armes et de ses bataillons; qu'un homme de cette sorte, dis-je, se laisse maintenant vaincre aux charmes et aux mignardises d'une femme, et se plonge dans une oisiveté pareille à celle des morts, ne plus ne moins que si aujourd'hui en France nous jouissions d'une paix générale, ou que les affaires et le cours du monde se soient arrestez et reposez tout court ?

LE PALADIN.

Ne sçais-tu pas qu'il y a des laschetés qu'un homme de courage doit faire, et que l'oisiveté est maintenant le mestier des honnestes gens ? Au reste, je me contente d'avoir tasté de la guerre ; je ne la veux plus voir qu'avec les lunettes de Flandre<sup>1</sup>. Desormais le printemps, qui pour les autres commence à mettre des armées aux champs, et ne sert qu'à produire des desseins, des entreprises de guerre et des sièges de villes, pour moy seul ne produira que des roses et des violettes en faveur de mes amours.

Que les autres se facent craindre et se facent valloir au bruit de leurs armes et de leurs canons ; mon repos seul sera toujours capable de donner de la terreur à mes ennemis.

Il est vray qu'autrefois je n'entrois jamais en ville du monde que par des breches raisonnables. A l'âge de vingt ans il n'y avoit partie du monde que je n'eusse courue pour treuver de la gloire ; je faisois la guerre aux Turcs et aux heretiques ; je paroissois aux sièges et aux combats ; je donnois la vie aux uns et l'estois à d'autres, et pour mourir il suffisoit seulement d'estre mal avec moy de la simple inimitié qui a esté permise en quelques republicques bien ordonnées. Je passois bien souvent jusqu'à la tyrannie, qui est odieuse à tout le monde, comme aussi n'avois-je point de petites passions en ma cholère ; et, si au point de ma fureur Dieu m'eust donné le gouvernement de ses foudres et de ses tonnerres, dans moins de vingt et quatre heures il n'y eust plus en de tours ny de pavillons au monde. Bref, il sembloit que je voulois perdre à toutes les heures du jour ce que je ne sçavois perdre qu'une seule fois, et je faisois aussi peu d'estat de ma vie que si elle eust esté à un autre ; et certes, quand je considère que la guerre s'est contentée d'une partie de mon visage, je crois avoir esté favorablement traité et avoir gaigné tout ce qui m'est demeuré de reste ; et véritablement, à voir comme je me portois franchement dans les occasions, et

sans mesme prendre le loisir d'endosser ma cuirasse, on eust facilement creu que j'avois intelligence avec nos ennemis, ou que j'allois seulement combattre contre leurs femmes.

Mais, maintenant que je recois à toutes heures des plaisirs très parfaits et très innocens en la douce conversation de ma maistresse, et que je reconnois sainement qu'en la perte de ma vie une grande partie de la vertu de nostre siècle feroit naufrage, je croirois estre traistre au public et ennemy de moy-mesme si je quittois tout cela de bon cœur, et si j'en privois tout le monde pour un peu de bruit et de vaine gloire. De sorte que ceste passion que j'avois autrefois si ardante pour la guerre et pour les combats m'est bien passée, et je sens à present en mon esprit et en mon courage une aussi grande paix qu'en cette partie de l'air qui est au dessus des vents et de l'orage ; et je ne veux plus désormais agir puissamment ny faire des coups d'estat qu'avec ma maistresse ; aussi m'a-elle commandé de luy rendre compte jusqu'à une goutte de mon sang, et de n'aller plus à la guerre que quand l'on chargera les mousquets de poudre de Chipre<sup>2</sup>.

ALCANDRE.

C'est donc tout de bon, à ce que je voy, que vous voulez laisser la guerre aux Turcs et au roy de Perse, et changer cette profession et le temps malheureux auquel les pères succèdent à leurs enfans pour cette douce paix qui cultive les deserts et qui rend mesmes les pierres fertiles, et que, d'invincible que vous estiez naguères et roy de vous-mesme, vous voulez maintenant vous soumettre au pouvoir d'une autre personne ? Mais comment se pourra cela faire qu'un homme à qui dernièrement ses jartières et ses aiguillettes pesoient, et qui a bien de la peine à obeyr aux commandemens de Dieu et aux edicts du roy, se puisse maintenant obliger à de nouvelles loix et se faire une troisieme servitude ?

LE PALADIN.

Croirois-tu que je fusse assez fort pour résister aux charmes de cette beauté et à ces baisers chauds et humides, capables d'effacer de l'esprit d'un prince d'Italie la memoire d'une injure reçue, et au plus fort du combat de faire tomber les armes des mains de monsieur du Mayne<sup>3</sup> ? Au reste, tu vois bien que nous sommes en une saison où tout fait l'amour, sans excepter les tyons, les tygres et les philosophes, et les sages mesmes aymeroient s'ils avoient veu Clorinde.

ALCANDRE.

Il est vray que Dieu a fait les sots et les philosophes d'une mesme matière.

LE PALADIN.

Que veux-tu inferer par là ?

1. C'est-à-dire de loin, avec une longue-vue. L'invention en étoit nouvelle. L'Estoile, qui en parle dans son *Journal*, à la date du 30 avril 1669, dit qu'elle étoit de l'année précédente. Il ajoute que ces sortes de lunettes venoient toutes de Hollande, ou on les avoit inventées. On ne les appela que lunettes de Flandre, comme ici, ou d'Amsterdam.

1. Poudre à poudrer les cheveux, qui servoit aussi pour se blanchir le teint et qu'on faisoit avec un mélange d'*iris* et de coquilles d'œufs broyées. On la faisoit venir de Chypre, comme la plupart des parfums. Aujourd'hui cette poudre, qu'on n'en la fasse toujours avec d'*iris*, s'appelle poudre de *ris*, ce qui ne se comprend plus.

2. Le duc de Mayenne, chef de la Ligue.

ALCANDRE.

Que les philosophes, pour ne leur estre pas tout à fait semblables, ne doivent point avoir de passions comme eux, ou pour le moins ils les doivent gouverner comme des bestes aprivoisées.

LE PALADIN.

Ouy; mais, à ton compte, qui voudroit oster toutes les passions et les sentimens qui nous sont naturels, pensant faire un sage, il ne feroit que sa statuë.

ALCANDRE.

Je voy bien que le sort en est jetté : passons outre. N'y a-il pas moyen que je sçache le nom et l'extraction de cette belle, à la gloire de laquelle il ne manquoit rien plus que d'avoir un serviteur pareil à vous?

LE PALADIN.

Quoy! tu ne connoistrois pas encores cette Clorinde, dont le merite est autant relevé par dessus le reste des autres filles que le soleil et les astres le sont au dessus de nous! Veritablement ce seroit n'estre pas plus de ce monde que ceux qui vivoient paravant le feu roy, ou ceux qui viendront après celuy-cy.

ALCANDRE.

Baste! que je sois de ce siècle ou de l'autre, mais tant y a que je n'ay pas l'honneur de la cognoistre, quoy que je sois si curieux pour les belles que, si j'en sçavois une parfaite à cent lieues d'icy, j'y ferois un pelerinage exprès pour la voir, joint que les filles de ce pays n'ont plus de beauté que ce qu'il en faut pour n'estre pas laides, et toutesfois elles sont d'ordinaire si sçavantes qu'elles n'apprennent rien de nouveau la nuit de leurs nopces; et de deux cens qui se disent vierges, je ne pense pas qu'il y en ait une qui die la verité si elle n'a recouvert son pucelage. En somme, que par tout elles font des malheurs aussi bien que la guerre, la fièvre et la pauvreté.

LE PALADIN.

Il est vray ce que tu dis, cher Alcandre; mais il n'en est pas ainsi de ma maïtresse. Il faut donc que tu sçaches que cette Clorinde naquit des verlus, et non pas des pechez de sa mère; elle ne fist pas comme celles que tu veux dire, qui, à la première fois qu'elles sortent de la maison, trouvent à dire<sup>1</sup> en revenant leurs gans et leur pucelage. Je puis jurer qu'elle vit aussi purement que si elle n'avoit point de corps, et que de sa vie elle n'entra aux lieux qui ne se peuvent point nommer honnestement; qu'au contraire, sa conversation est si chaste et si honneste qu'il seroit plus aysé de s'enxyrer dans une fontaine que de prendre des plaisirs illicites dans sa maison, où pour estre bien reçeu il faut se purifier à la porte. Toutesfois il est permis d'y avoir de douces tentations, et, sortant hors de là, d'aller chercher ailleurs de plus solides contentemens. Il faut avouer que la première fois que je vis tant de beauté de corps et d'esprit tout

ensemble, je ne la pris ny pour un homme ny pour une femme. Imagine-toy donc une fille pour qui les peintres viennent de quatre journées estudier en sa chambre les traits de son visage. Aussi ce dieu qui fait les Mores et qui brusle continuellement la Libie n'a pas le pouvoir de noircir la neige de son teint, puisque d'ordinaire elle marche à couvert entre le ciel et la terre, et ne traverseroit pas une rue sans monter en carosse, et, pour entretenir la delicatesse de ce teint et cet enbonpoint si recommandable, elle ne vit que d'oyseaux engraissez de sucre et de viande qu'on appelle gelée. Elle n'a garde de ressembler à ces premiers consuls de Rome dont les paroles sentoient les aulx et la chair creue, encores moins de cheminer des mains comme ils faisoient; qu'au contraire, elle a les pieds si mignons et si delicats qu'il semble qu'elle aye porté continuellement des gands d'Espagne au lieu de souliers de maroquin, et qu'elle n'aye jamais marché que sur les tulippes et sur les anemones<sup>1</sup>.

ALCANDRE.

Si monsieur son père nourrit toutes ses filles à ce prix-là, il n'y en a point en sa maison qui ne luy constast davantage à entretenir que ne fait l'elephant à son maïstre.

LE PALADIN.

Ce n'est pas tout; elle a les cheveux si beaux que, si elle estoit tombée dans la rivière, tu ferois conscience de la sauver par cet endroit, crainte de les luy arracher. Au temps des plus grandes chaleurs elle porte un éventail capable de lasser les mains de quatre valets, et quand elle s'en veut servir elle en excite un vent qui feroit faire des naufrages en pleine mer; elle a des accoustremens de couleur de feu et de roses, et change tous les jours de chemises, qui ne sont pas noires. Au reste, elle se fait suivre par des laequais qui ont le visage tout au contraire des Mores, et entre autres elle a un nain qui est si petit que je pourrois jurer en conscience que depuis qu'il est au monde il n'a creu que par le bout des cheveux. Mais je te veux bien advertir d'une chose, c'est que, quand tu verras ma maïtresse et que tu la compareras avec la mauvaise mine de son père, je ne doute pas qu'il ne te semble aussi bien qu'à moy que cette divine fille s'est faite toute seule. Bref, c'est aujourd'huy l'unique souhait de tout le monde, et personne ne demande plus rien à Dieu que Clorinde. Considère donc, après tout cela, si je n'ay pas toutes les raisons du monde de faire estal d'une personne de cette sorte.

ALCANDRE.

Je veux croire qu'elle est belle, puis que tu le dis; mais attends un peu, elle ne le sera plus. Le temps, qui ruine les empires et met des bornes à toutes choses, la traitera comme le reste de ces belles ouvragés; il viendra une saison où tu auras plus d'horreur de son visage que les coupables

1. Fleurs alors toutes nouvelles en France, et par conséquent fort à la mode. Les premières avoient été apportées d'Orient en France par Bachelier, en 1615. Tournefort, *Voyage du Levant*, 12<sup>e</sup> Lettre

1. C'est-à-dire trouvent de moins parce qu'on les leur a pris.

n'en ont de leurs juges; son front s'estendra jusques au haut de sa teste, les joues luy tomberont sous le menton, et ses yeux de ce temps-là seront de la couleur de ses lèvres d'à cette heure. Je voudrois bien pour l'amour de vous ne parler pas si véritablement; neantmoins, puisque jusques icy j'ay quitté la complaisance, il faut que j'achève de vous porter cette mauvaise nouvelle.

LE PALADIN.

Quand tout ce que tu dis arriveroit, au moins me restera-il ceste consolation que cette beauté qui donne de l'amour aux capucins et aux philosophes (j'entends celle de l'esprit) ne s'en ira point avec sa jeunesse.

ALCANDRE.

Ouy, mais peut-estre qu'avec tous ces beaux traits de visage, au partir de là ce n'est qu'un grand pallais deshabité ou quelque beste agreable à qui il ne manque que la parole.

LE PALADIN.

Alcandre, je l'apprends de bonne heure qu'en cette mesme personne tu trouveras ton maistre et ta maïresse. Elle parle comme eussent fait les vestales si elles fussent nées en France, et ses paroles ne ressemblent pas seulement au miel dont les plus simples bergers se repaissent, voire mesme elles passent en bonté et en douceur l'ambre et le sucre, qui sont aujourd'huy les delices de nos princes.

Mais n'est-ce pas elle-mesme que je voy? Dieux! comme elle me prend au despourveu! Je n'avois pas encore estudié la harangue què je luy voulois faire, et ces choses pourtant ne se doivent pas faire à la haste. Devant des personnes de cette sorte, on ne doit rien laisser partir de son esprit et de sa bouche qu'après s'estre long-temps consulté soy-mesme, ne plus ne moins qu'il falloît estre commis un au devant que d'avoir entré aux festins des sibarites. Si faut-il pourtant l'aborder quoy qu'il en arrive, et j'espère que je diray quelque chose de grand si le courage ne me manque du costé d'où il me doit venir.

*Harangue du Paladin à la Dame.*

Madame, quand je ne serois pas né, comme je suis, vostre très humble serviteur, je croirois commettre une grande offense contre le ciel de ne me vouloir pas soumettre à une personne comme vous, qui luy est si chère. L'autorité des roys n'a garde d'estre si souveraine comme celle que vous exercez sur les cœurs, et quoy qu'il y aye peu de maïstres au monde qu'il faille preferer à la liberté, si faudroit-il pourtant estre avengle pour vous estre rebelle; vostre seule beauté mérite d'estre suivie de quantité de serviteurs, et de faire la foule par tout où elle passe. Pour moy, dès lors que je vous eus veue, vous gagnastes si absolument mon esprit et mon affection que depuis ce temps je vous regarday tous-jours comme une personne extraordinaire. Dès l'heure vous me fistes haïr le sejour de Rome, de Paris et de toutes les meilleures villes

où vous ne habitez, voire mesme j'appellay le duc de Venise 1 malheureux de ce qu'il est condamné à ne sortir jamais du lieu où il est, et par consequent à ne voir jamais ce que je voyois; et, sans mentir, pour en faire une pareille à vous, il seroit besoin que toute la nature travaillast, et que Dieu l'apprist aux hommes long-temps avant que la faire naistre: car, après avoir attentivement considéré les mouvemens des astres qui sont si justes, l'ordre des saisons qui est si réglé, les beautés de la nature qui sont si diverses, je trouve à la fin qu'il n'y a chose au monde où Dieu se monstre si admirable qu'en la conduite de vostre vie et de vos actions; et il est certain qu'il ne fist jamais plus de miracles aux lieux qu'il a consacré luy-mesme à sa gloire et à la pieté publique, et qu'il a particulièrement choisis pour y monstre sa puissance, qu'il en fait en vostre personne. Si vous desiriez que la mer fust tranquille aux plus mauvais jours de l'hyver, et qu'il y eust deux antonnes sur la terre, l'ordre de la nature se changeroit pour l'amour de vous; et il n'y a rien que vous ne puissiez obtenir du ciel, qui est prest d'exaucer mesmes les prières que vous ne luy avez pas faites. Dieu vueille que vous en faciez autant, belle Clorinde, de celles que je vous fais et de celles que je ne vous ay pas encors faites; et, s'il est vray qu'il n'y ait point de difference entre les services que l'on vous rend et les bonnes œuvres qui se font pour l'amour de Dieu, ne croyez pas, chère maïresse, que ce soit seulement par forme de compliments, ou que je parle le langage de la cour, quand je vous diray que je veux estre vostre serviteur, et qu'à l'advenir je ne veux plus vous regarder que comme ma dernière et supresme félicité.

CLORINDE.

Monsieur, la bonne opinion que vous avez de moy fait plus de la moitié de mon merite, et vous ressemblez aux poëtes epiques, qui, sur un peu de vérité, jettent les fondemens de tout ce qu'ils disent d'incroyable. Au reste, je ne scay ce que vous voulez dire de parler de moy comme de la faveur ou de la predestination, et d'estre si prodigue de vos compliments et de vos louanges, qu'il y en auroit assez pour me faire prendre pour une autre que je ne suis, et m'oster à jamais la parole, voire me faire luyr jusques aux Indes s'il m'y falloît respondre, nostre langue estant trop pauvre pour me prester dequoy vous payer; et j'ay grand peur que je vous devray toute ma vie le bien que vous me faites, et que ce sera de mon cœur seulement que je seray aussi liberale que vous. Mais vous estes si genereux que vous vous contentez, je m'assure, à ceste recognoissance secrette, et aymerez en moy une bonté toute nue, qui me tiendra lieu de ces autres vertus plus fines et plus subtiles que j'ay peu apprendre au pays où les chapeaux ne sont pas faits pour la teste, et où l'on devient bossu à force de faire des reverences. Que scauriez-vous desirer davantage d'une fille de ma sorte?

1. C'est ainsi qu'on appelloit souvent le Doge, surtout en France.

LE PALADIN.

Pourveu que je puisse apprendre de la bouche de ma Clorinde qu'elle m'ayme, ou qu'elle souffre que je la serve, je ne veux point d'autres felicités ny une seconde fortune. Au reste, je ne crois pas que vous me sçussiez refuser de l'affection, puis que c'est aucunement la meriter que d'estre comme je suis passionnement vostre serviteur.

CLORINDE.

Monsieur, vous sçavez très-bien trouver l'endroit par où je confesse que je suis foible, et pour m'obliger à me rendre, vostre courage n'a rien laissé à dire à vostre eloquence. Puis que vous employez de la sorte toutes vos muses à me demander mon amitié, et que vous dites l'avoir desjà payée de la vostre, je ne la puis retenir à ce compte que comme le bien d'autrui. Mais, après tout cela, que sçay-je si vous ne changerez pas d'humeur? Les hommes aujourd'huy sont si inconstans que c'est merveille. Au reste, c'est un poinct décidé en theologie que cent faux sermens d'un amoureux ne font pas la moitié d'un peché mortel, et que ce n'est que le dien des poëtes qu'ils offensent par leur parjure : de sorte que j'ay bien de la peine à m'y fier tout à fait.

LE PALADIN.

Mademoiselle, il faudroit que Dieu me fist une nouvelle volonté et qu'il chang'east toutes mes inclinations pour m'empescher de vous aymer, et je vous supplie de ne faire pas moins d'estat de la parole que je vous donne comme des lettres patentes et des edicts, et croire que j'en suis aussi jaloux que sçauraient estre les princes de la cour.

CLORINDE.

Je veux croire tout ce que vous me dites : mais après cela, Monsieur, n'en passons pas plus avant, et ne parlons point surtout de mariage, car je ne suis pas d'humeur à vouloir engager jusques là ma liberté. J'ay me la compagnie, à la verité, mais je ne veux pas qu'elle soit perpetuelle : et si mon père eust esté de mon advis, je serois encores au lieu où j'estois devant ma naissance.

LE PALADIN.

Si vostre resolution estoit generalement suivie, la mer ne seroit plus couverte de vaisseaux, et la terre demeureroit deserte. Au reste, je ne vous conseilleray rien que je ne voulusse faire avec vous.

CLORINDE.

Je voy bien que vous me persuaderiez avec le temps tout ce que j'estois resolu de ne faire pas. Mais s'il est ainsi que vous avez, comme vous dites, de l'amour pour moy, et qu'il ne soit pas en ma puissance de vous empescher de m'avoir en quelque estime, faites-le, de grace, comme si vous commettiez quelque peché, c'est-à-dire sans chercher des preuves ny appeller des tesmoins ; autrement, certes, le monde dira que vostre affection fait tort à vostre jugement ; et j'ay peur qu'on m'accuse de vous avoir rendu aveugle, et d'estre plus meschante que la guerre, qui s'est contentée de faire nos ennemis borgnes.

## SCÈNE II

LE DOCTEUR.

Comme si je n'eusse pas eu assez de la fièvre, j'ay encores de l'amour, et il ne me reste qu'un procez et une querelle pour achever ma bonne fortune : et certes il semble qu'il n'y ait que pour moy que la nuit n'apas esté faite. Quand les vents se reposent et que toute la nature est tranquille, je veille tout seul avec les astres ; et en cet estal, si Dieu m'avoit donné un royaume, pourveu que je ne dormisse pas plus que je fais, je serois le plus vigilant prince de la terre ; je n'aurois point besoin auprès de ma personne ny de gardes, ny de sentinelles, et il ne se passe jour que je ne voye lever et coucher le soleil. Je me nourris de poison, et souffre la vie en guise de penitence. Bref, il n'y a pas assez de force en toutes les paroles du monde pour exprimer les maux que j'endure, et la nature n'a fait pour leur remède que le poison et les precipices. Mais n'est-ce pas Hydaspe que je vois venir tout à propos pour me consoler et me rendre mesme ma douleur en quelque sorte agreable?

HYDASPE.

Toujours dans la solitude ! Il est vray que vous ne sçauriez estre en meilleure compagnie que quand vous estes seul.

LE DOCTEUR.

Je prends plaisir à resver icy au bruit de ces douces fontaines et de ne parler plus qu'à moy-mesme, puis qu'il n'y a plus au monde de divertissement pour moy. Il est vray que peut-estre mes songes et mes reveries vaudront bien autant que les plus excellentes meditations des philosophes.

HYDASPE.

Encores vaut-il mieux faire des beaux songes que de travailler à des choses ordinaires. Mais comment va l'amour ?

LE DOCTEUR.

Toujours de mesme ; je cherche toutes les occasions (je n'entens pas celles de La Rochelle ny de Montauban<sup>1</sup>), j'entens celles de ma maistresse, et de luy descoverir ma passion. Allons voir, je vous prie, si elle ne seroit point en son logis. *(Il frotte.)* Ta, ta.

CLORINDE.

Qui est là ?

LE DOCTEUR.

C'est moy, Mademoiselle.

CLORINDE, après avoir fait toutes les sinagrées et si-gnes de croire d'une personne effrayée de quelque vision ou apparition de phantome.

Ho ! ho ! Monsieur le docteur, je croy que vous ne revenez au monde que pour faire peur aux hommes.

1. Les premières campagnes du règne de Louis XIII s'étaient faites contre les protestants de ces deux villes et des environs.

LE DOCTEUR.

Comment cela, Mademoiselle ?

CLORINDE.

Le bruit couroit que vous estiez déjà au nombre des choses passées.

LE DOCTEUR.

Les bruits communs ont souvent tué des hommes qui se portent bien.

HYDASPE.

Voyez comme la mort fait que les plus belles choses offensent la clarté du jour et font peur à ceux qui naguères les auroient admirées !

CLORINDE.

Si paroist-il bien à vostre visage que vous avez esté bien malade, et vostre teste, qui a perdu tout son ornement et sa perruque, ne ressemble plus qu'à un casque ou à une citrouille.

LE DOCTEUR.

Je ne scaurois trouver mauvais que vous vous moquez de moy, tant vous le faictes de bonne grace ; mais, raillerie à part, sera-il tousjours plus aisé de convertir toute l'Angleterre que de vous disposer à m'aymer ?

CLORINDE.

Le mot d'aymer doit offenser les filles de ma sorte, Monsieur le docteur. Apprenez cela de moy.

LE DOCTEUR.

Je ne voy pourtant guères d'apparence que ce mot vous puisse offenser, dont vous sçavez vous-mesmes que Dieu se contente ; aussi ce seroit le vray moyen de me contredire, quand mesme je m'appelle mal-heureux, que de me faire croire que vous m'aimez, et, si j'en desespérois tout à fait, dès demain j'avalerois du poison ou je me jetterois dans un précipice.

CLORINDE.

Ce seroit le moyen d'acquérir le nom de beau sauteur.

LE DOCTEUR.

Et quiconque voudroit avoir bientost ma succession, il n'a qu'à me priver de vos bonnes graces. En vostre presence je me puis dire tousjours heureux, soit que je sois joyeux, soit que je sois triste ; elle me fait oublier bien souvent que je suis malade ; voire mesme vostre conversation me feroit trouver la cour au village, et Paris dans les landes de Bordeaux ; et toutesfois, bien que nous ne soyons separez ny par les mers, ny par les montagnes, et que nos logis se touchent, je ne scaurois pourtant trouver les occasions de vous entretenir non plus que si vous estiez au Japon ou au royaume de la Chine. Il faut de nécessité que, ou ma compagnie vous soit ennuyeuse, ou que vous ayez de l'amour pour un autre. Il me semble pourtant que vous devriez estre plus sensible à ma douleur et me tesmoigner de la pitié, puisque c'est de vous seule que j'attends du soulagement en mes misères, et je croirois estre plus riche de posséder vostre amitié que si j'avois la faveur des roys et tout le revenu de leurs royaumes, si tant est que

vous ne reserviez vostre affection pour un autre et que vous n'en vouliez exclure tout à fait. Considérez, Clorinde, que ce n'est pas une action genereuse d'avoir tué un malade ; il n'y a si mauvais medecin qui n'en face autant ; et tout ce qu'on pourra dire de vous après ma mort, c'est que vous avez eu un peu plus de force qu'une fièvre lente.

CLORINDE.

Monsieur, vous sçavez qu'en matière de recherche il est besoin d'estre armé de beaucoup de patience, sans laquelle on ne fait rien à la chasse, ny mesme au jeu des eschets, outre que le service qu'on rend à une dame doit tousjours tenir lieu de la première recompense qu'il en faut attendre. Neantmoins, bien souvent après celle-là il en vient une seconde qui ne manque guères à ceux qui ont du merite comme vous, voire mesme à ceux qui n'ont autre vertu que celle de patience ; et puis il y a long-temps que je vous ay monstré l'endroit par où vous me pouvez prendre, et les moyens que vous pouvez tenir pour me faire venir à mon devoir. Vous sçavez que j'ay un père de qui je depends, et que c'est un homme fantasque, et qui me tient la bride courte : il compte tous les soirs mes cheveux pour sçavoir si je ne donne point de mes faveurs à personne. De toutes mes compagnes qui me viennent voir, il craint que ce soit des hommes desguisez. Enfin c'est de luy que vous devez attendre l'arrest inviolable de vostre vie ou de vostre mort.

LE DOCTEUR.

Vous prenez les objections que je voulois faire et mes intentions jusques dans la plus secrette partie de mon ame, et respondes maintenant à ce que j'avois reservé de vous dire d'icy à deux ou trois heures. Faites mieux, conseillez-moy d'aller chercher du repos en Allemagne ; jetez moy dans un précipice, et puis dites que Dieu me conduise ! Si suis-je resolu de vous importuner de la sorte jusques à ce que vous m'ayez coupé la langue.

CLORINDE.

Adieu, Monsieur ; ma migraine m'empesche de vous en dire davantage, et, si vous m'importunez plus de vous longs et ennuyeux discours, je vous voudray autant de mal qu'à un long predicateur.

LE DOCTEUR.

Tu as beau faire la secrette, Clorinde, les muets le seront encores davantage. Je voy bien que c'est ; cet homme habillé de fer a pris la place qui me devoit estre reservée. Je ne le vis jamais qu'une seule fois ; mais on c'est un sot, ou toutes les règles de physionomie sont fausses ; et neantmoins, à cause qu'il s'appelle Capitaine, vous souffrez qu'il vous persecute de ses complimentes, et vous estes quasi preste de vous rendre, Clorinde. S'il vous touche, il faudra tout l'eau de la mer pour vous purifier, et si vous luy permettez le reste, donnez-vous garde qu'en songeant il ne vous prenne pour son ennemy, et que, au lieu de vous embrasser, il ne vous estouffe. Mais possible auray-je plus de contentement du père que de la fille, qui ne veut

pas mesme escouter la raison par ce qu'elle me favorise. Il faut que je cherche et trouve moyen de le rencontrer et luy descouvrir ce que j'ay dans l'ame.

## ACTE TROISIÈME

### SCÈNE I

#### LE DOCTEUR, PANTALON.

LE DOCTEUR.

Holà ! seigneur Pantalon ! holà ! un petit icy à vous amis.

PANTALON.

Que desirez-vous de moy, Monsieur le docteur ? je suis prest à vous servir, paravant mesme que vous m'en priez et que je sçache que c'est.

LE DOCTEUR.

Seigneur Pantalon, le mauvais compliment que je m'en vey vous faire est le premier effect de la passion que j'ay pour madamoiselle vostre fille. Il n'y a point de moyen que je treuve ma raison pour vous entretenir ; elle s'est perdue dans la violence de cet amour. Quelque rude traitement et quelque mauvais visage qu'elle me puisse faire, s'il me falloit renoncer à cette vieille amitié qui est de mesme âgé qu'elle et moy, et dont je fais autant estat que de la succession de mon père, sans doute je me ferois la mesme violence que si d'une de mes mains j'estois contraint de me couper l'autre. C'est donc la nécessité de mon inclination qui me force de l'aimer quand elle m'auroit déclaré la guerre ouverte, et cette passion m'est si agreable que, si un homme m'en avoit guarý, je l'appellerois en jugement afin de me rendre ma maladie. Mais laissons d'abord ces belles paroles et traitons ensemble de la bonne sorte, comme le sujet le merite. Sur tout je vous prie qu'une fausse prudence ne vous retienne point dans de certains respects et de certaines considerations qui vous pourroient empescher de parler fortement (vous voyez comme je vous descouvre mon cœur ; autrement, si l'amitié ne sortoit jamais de l'esprit et si elle demeureroit toujours cachée, à quoy seroit-elle meilleure que la haine faicte de la mesme sorte ? Ne craignez donc pas d'en faire de mesme en mon endroit, puisque ce n'est ny un larcin ny un homicide.

PANTALON.

Monsieur, ma fille et toute nostre maison reçoivent à grand honneur et faveur le discours que vous me venez de faire ; mais je vous prie de ne pas trouver mauvais si je vous demande librement quelle est vostre profession et vostre vie et à quoy vous vous employez d'ordinaire.

LE DOCTEUR.

Seigneur Pantalon, pour satisfaire à vostre curiosité, je vous diray que je suis né en une ville où

quiconque tomberoit, ce ne seroit pas fort bas, attendu que c'est sur une haute montagne, issu d'une race et d'un père qui alloit du pair avec les tours et les clochers. De là j'ay esté eslevé en partie aux lieux où l'on se querelle tousjours, où il n'y a jamais ny paix ny trêves ; et puis j'ay passé une bonne partie de ma jeunesse au pais où les chapeaux ne sont pas faits pour la teste et où l'on devient bossu à force de faire des reverences <sup>1</sup>. Après cela, je me suis mis à la suite d'un grand, qui avoit des habits et un chapeau couleur de rozes et de lumière, avec lequel j'ay passé quelques hyvers tièdes et fleuris en Italie, où je vis deux ou trois de ces guerres qui ne laissent pas d'estre grandes pour estre composées de personnes desarmées ; et, pour vous faire voir la qualité de ce seigneur, sçachez qu'il estoit prince d'un estat qui n'est borné ny par les mers ny par les montagnes, et dont la jurisdiction avoit une telle estendue que, s'il y avoit plusieurs mondes, ils en dependroient comme celuy-ci. Après avoir couru et vesu de la sorte, je me suis enfin retiré en la prison que mon père m'a bastie, où, dans la solitude, je n'estudierois que ma santé, je ne travaillerois qu'à mon repos et je ne parleroís qu'à moy-mesme, si l'amour que j'ay pour vostre fille ne m'obligeoit quelquesfois de tourner la teste du costé du monde.

PANTALON.

Est-ce quelque chose de bon que cette maison ?

LE DOCTEUR.

Monsieur, il faut que vous sçachiez qu'elle n'a pas esté bastie selon les règles d'architecture, ny de matière aussi precieuse que le inarbre et le porphyre. Toutesfois, dans tout le royaume mesme des Romains, il ne s'en scauroit trouver de plus parfaite ny de plus accomplie, fust-elle bastie des propres mains d'Amadis ou de l'Arioste. C'est un petit canton de terre où il ne manque que la source de l'or pour y avoir toutes choses necessaires, et un petit rond couronné de montagnes où l'eau et la fraischeur ne manquent jamais. Les arbres y sont verts en tout temps depuis la racine jusques aux feuilles, et, au lieu de fruicts, leurs branches sont chargées de tourtres et de faizans. Les bois y sont si touffus qu'ils ne reçoivent jamais plus de jour que ce qu'il en faut pour n'estre pas nuict, et pour ne pas offencer les yeux des malades ou decouvrir l'artifice des visages fardez, enfin pour empescher que toutes couleurs ne soient noires, dans ce troisième temps, je me promène tout à mon aise dans mes allées, sans avoir besoin de me botter et sans craindre la rencontre des carosses. Ce n'est pas tout : les eaux y sont si claires que les animaux qui y vont boire se trouvent avoir le mesme advantage que les hommes pensoient avoir sur eux : c'est de voir le ciel aussi bien que nous ; et nostre belle rivière ayme tellement cette terre qu'il semble qu'elle ne s'en veuille jamais éloigner, par tant de petits contours et de branches qu'elle y fait ; voire mesme, pour s'y amuser davantage elle

1. Cette paraphrase pour désigner la cour se trouve déjà plus haut.

rend ses eaux dormantes et si calmes que les bateaux mesmes ne scauroient ni s'y sauver ni s'y perdre; les cigues s'y retirent comme en lieu de seureté, et les campagnes qu'elle arrouze y sont si vastes qu'elles semblent seulement estre destinées pour estre des champs de bataille. En cette demeure tous les biens necessaires à la vie de l'homme ne sont aussi communs que l'air et le feu, et depuis le ciel jusques à l'eau des rivières, toutes les richesses de la nature sont à moy. Bref, de tous les avantages dont un homme de ma qualité se peut prevaloir en ce monde, je suis (puis qu'il plaist à Dieu) assez bien partagé. Il ne me manque qu'un peu de santé parmy toutes ces felicitez; mais, à mon grand regret, c'est un bien qu'il faut que j'envie à ma grande mère: tousesfois, je me conserve comme si j'estois de cristal, et ne fais point de desbauches qui ne soient fort innocentes, voire plus austères que les jeunesses des Minimes. De plus, si vous voulez voir quelque eschantillon de ma science et de la cognoissance que j'ay des bonnes lettres, je vous apprens de bonne heures que j'ay trouvé la perfection de l'éloquence, que tout le monde avoit tant cherché jusques icy; je persuade aux malades que la fièvre tierce est une espèce de santé; je trouve des louanges pour les Busiris et des apologies pour les Nerons; et tout au contraire, quand je veux, il n'y a rien de si beau sous le ciel où je ne fasse remarquer des taches et des défauts. Il faut avouer que dans cette éloquence<sup>1</sup> (qui n'est pas moindre que celle qui autrefois portoit des foudres et des tonnerres) je suis le plus grand tyran qui soit aujourd'huy au monde, et que l'autorité de ma voix s'en va estre redoutable à toutes les ames. Quand je parle, il est impossible de conserver son opinion, si elle n'est pas conforme à la mienne, et dernièrement j'en reduis quelq'un à une telle extrémité que, se separans sans scavoir que répondre, ils crioient tous après moy comme après quelque voleur insigne: (Monsieur, rendez-nous nostre advis que vous nous emportez par force, et ne nous enlevez pas la liberté de conscience que le roy nous a donnée). Après tout cela pourtant je n'exerce point de violence qui ne soit au profit de ceux qui la souffrent. Ainsi je règne dans l'esprit des hommes par la force de la raison, et je partage le gouvernement du monde avec les conquerans et les princes legitimes; je persuade les rois; j'instruis les ambassadeurs, et en ma plus tendre jeunesse je me suis fait escouter des vieillards de quatre regnes. Pour ce qui est du fonds de toutes les autres sciences, les causes les plus éloignées me sont aussi visibles que les plus ordinaires effects, et si la nature s'estoit faite voir à moy toute nue, je n'aurois pas plus recu de communication de ses secrets que j'en ay de cognoissance.

Au reste, tant s'en faut que je parle comme les

artisans; j'escry de la mesme sorte que l'on bastit les temples et les palais, et les œuvres de mes mains ne ressemblent pas à ces statues de boue et de plastre, lesquelles, comme elles ne sont que l'ouvrage d'une journée, aussi ne sont-elles de durée que pour un jour et pour servir d'ornement à quelque entrée de gouverneur en une ville, et non pas au règne de plusieurs roys. J'espère que mes ouvrages disputeront avec le printemps à qui produira de plus belles choses, et j'ay mesmes une infinité de fleurs desliées, dont il ne faut que faire des bouquets, et il y a six ans que je laisse parler les autres pour mediter ce que je dois dire. En effect, je feray des choses si rares et si admirables que les roys (qui ne sont riches que de choses su perflues) seront trop pauvres pour les payer selon leur valeur; et qu'ainsi ne soit, j'ay parlé en si bons termes et en si bonne part du prince d'Orange et du marquis de Spinola<sup>1</sup>, qu'il eust peut-estre semblé à quelques uns que j'eusse attendu une abaye de ce huguenot, et que pour l'autre j'eusse esté pensionnaire d'Espagne. Et toutesfois ce n'est pas mon mestier de flatter; tout ce qu'il y a, c'est que je scay l'art de dire la verité de bonne grace, et il faudroit que les choses fussent bien relevées si je ne les egalais, voire mesme si je ne les surpassois par mes paroles. Au reste, je prens l'art des anciens comme ils l'eussent pris de moy si j'eusse esté le premier au monde; mais je ne depens pas servilement de leur esprit, ny ne suis pas né leur sujet pour ne suggerer que leurs loix et leur exemple; au contraire (si je ne me trompe), j'invente plus heureusement que je n'imite, et comme on a trouvé de nostre temps de nouvelles estoiles qui avoient jusques icy esté cachées, je cherche de mesmes en l'éloquence des beautés qui n'ont esté cognees de personne.

## PANTALON.

Je voudrois bien avoir veu quelque chose du vostre; car je vous apprens que j'ay le mesme goust pour les escrits que pour les melons, et si ces deux sortes de fruits ne sont en un degré de bonté qui soit proche des choses parfaites, je ne les louerois pas mesme sur la table du roy, ny dans les œuvres d'Homère, et principalement en ce temps, où il court une certaine maladie contagieuse qui prend le monde par le bout des doigts; et certes il ne seroit pas peut-estre tant inconvenient<sup>2</sup> qu'il y eust une sorte d'inquisition pour ce sujet, c'est-à-dire pour empescher que les fols ne remplissent le monde de leurs mauvais livres, et que les fautes des maîtres d'eschole ne fussent aussi publiques que celles des magistrats et des generaux d'armée.

Or, pour eprouver si les effects respondront à

1. Toutes les phrases qui vont suivre sur l'*Eloquence* sont éparées dans les premières lettres de Balzac, qui s'en disoit le prince. Il en fit l'objet d'une *paraphrase* particulière adressée à Costar, qui n'étoit pas écrite lorsque cette parodie fut faite. Sans cela l'auteur n'eût pas manqué d'y penser comme dans les lettres.

1. Il est souvent parlé dans Balzac de ces deux illustres ennemis, l'un commandant les Hollandais, l'autre les Espagnols. Ils y sont traités de maniere à être tous deux contents.

2. Inconvenient, étoit alors tout à la fois un substantif, ou, comme ici, un adjectif, avec la tournure de phrase dont on voit un exemple, et que Balzac employa souvent: « Encore, dit-il dans le *Prince*, ch. xv, n'a-t-il pas été inconvenient que les choses n'arrivassent pas tout d'un coup à la plus haute élévation. »

tant de belles promesses, je voudrais bien que vous me fîsiez un petit discours sur le malheur du siècle d'à présent en comparaison de ces autres siècles d'or, et de nos pères, qui ne sçavoient que c'estoit ny de rebellion ny de tyrannie.

Et me le rendrez dans deux ou trois jours, pendant lequel temps j'auray le loisir de parler de votre recherche à quelques uns de mes plus proches. Cependant voyez votre maîtresse avec le plus de soin et d'artifice qu'il vous sera possible, et résolvez-vous plustost d'y faire mille voyages inutiles pour en pouvoir faire un qui réussisse. Les filles n'ont point continuellement devant leurs yeux les portraits de ceux qui sont absens; l'assiduité près d'elles fait quelquefois plus que les services, et ceux qu'elles n'aimeroient point par raison, elles les aiment bien souvent par coutume. Il est donc nécessaire de se monstree toujours pour estre toujours prest de recevoir la fortune; et véritablement, comme la colère se fait des armes de tout ce qu'elle rencontre, il est certain que l'occasion se sert de tous ceux qui se presentent. Enfin, puisque nous avons à vivre parmi des bestes sauvages, il est besoin ou de les adoucir ou de les dompter. Après cela, si vous me rapportez, comme je vous ay prié, un fidelle tesmoignage de votre capacité, je sçauray bien trouver la recompense que meritera votre vertu.

LE DOCTEUR.

Monsieur, je feray tout ce que vous voudrez; mais je vous prie de considerer que je ne puis rien faire ny travailler que sons le bon plaisir du medecin et de la fièvre, et, en l'estat où je suis, je ne sçaurais pas seulement promettre l'histoire du royaume d'Yvetot, ou celle du pontificat de Campora, qui ne dura que demy-quart d'heure; toutesfois, sur l'assentance que j'ay que mon stile n'est pas éloigné de cette perfection qui jusques icy a plus esté desirée que vuee, je veux entreprendre un dessein qui estonnera l'esprit de mes adversaires, et faire voir à ceux qui croyent surmonter les autres que j'ay trouvé ce qu'ils cherchent. Au moins, quoy que je fasse (seigneur Pantalon), je vous auray toujours present à l'esprit pour m'obliger de ne faillir point devant un si grand exemple, et je n'oublieray pas le sujet de ce travail afin de ne concevoir rien qui ne soit digne de cette belle fille; il seroit impossible d'avoir en mesme temps un si grand objet et de petites pensees, et de n'estre point échauffé de ce soleil de la nuit et des mauvais jours qui eclaire toujours mon repos et mes estudes.

## SCÈNE II

LE PALADIN ET CLORINDE.

LE PALADIN.

Tousjours belle, tousjours incomparable.

CLORINDE.

Je ne sçay pas comme osez-vous dire cela; je suis plus fleestrie que les roses de l'année passée.

LE PALADIN.

Vous ne le dites pas comme vous le pebsez, et vous avez trop de cognoissance de vous-mesme pour croire que je vous flatte.

CLORINDE.

Pardonnez-moy, Monsieur; assurez-vous que sur cette opinion je casse tous les miroirs que je rencontre, je trouble l'eau de toutes les rivières que je passe, et je fuis toutes les boutiques de peintres de cette ville, de peur qu'ils ne me representent mon mauvais visage.

LE PALADIN.

Et où est, je vous prie, l'academie où vous avez appris à si bien parler? Véritablement, si tout le monde avoit l'esprit et le naturel aussi bon que vous l'avez, il se perdroit bien du temps à l'eschole; les universitez deviendroient la plus inutile partie de la republique, et le latin, aussi bien que le passément de Milan et autres marchandises estrangères, seroient plustost une marque de nostre luxe qu'un effect de nostre nécessité<sup>1</sup>.

CLORINDE.

Si est-ce que personne ne m'a jamais appris à parler que ma mère, et je luy dois tout ce que j'en ay de bon plustot qu'à tous les faiseurs de livres. Mais laissons tout cela, car je ne suis pas resolute de contester avec vous jusques à la fin du monde, ny de me defendre d'un ennemy qui ne me jette que des rozes à la teste. Je croy qu'à l'heure que nous parlons, le seigneur Docteur aura parlé de moy à mon père, de la recherche qu'il pretend faire de moy. Tous les jours il est après à m'importuner, et si j'osois, pour fuyr des personnes de cette sorte, je prendrois la poste, je me mettrois sur mer, et m'en irois cacher au bout du monde. Je crains pourtant que mon père n'y prenne goust et qu'il ne luy agrée, ou à cause de la science dont il se vante, ou peut-estre pour ses moyens.

LE PALADIN.

Quel homme est ce Docteur? quelles qualitez a-il contraires aux mauvaises?

CLORINDE.

Je ne sçay; il se vante pourtant d'avoir trouvé ce que le monde cherche tous les jours avec tant de peine.

LE PALADIN.

Seroit-ce la pierre philosophale? Il l'a toute trouvée dans ses reins ou dans la vessie!

CLORINDE.

A l'ouyr parler, je croy que c'est l'eloquence.

LE PALADIN.

Vrayement, voilà bien dequoy faire tant de bruit, principalement en ce temps et en ces brouilleries de guerre, où nous aurions plus besoin de force que de raison, de capitaines que de docteurs; où

1. Toute cette comparai-on bizarre entre les universités, le latin et le passément de Milan, est mis aussi par le *Francon* de Sorel (liv. XI, p. 372) dans la bouche de Balzac (Hortensius), et Francon lui riposte avec raison: « Considerez que le latin n'a rien à demesler avec le passément. »



deux livres de poudre bien mesnagées feront toujours plus d'effect que toute la rhétorique de Ciceron. Après avoir bien veillé sur leurs escrits et passé de mauvaises nuits sur leurs livres, au partir de là une miserable sentinelle de ma compagnie, qui aura donné l'alarme bien à propos, aura beaucoup plus servy que tous les faiseurs d'almanachs. Il laut aujourd' luy quelque chose dans l'estat present de plus fort et de plus dur contre nos rebelles et nos ennemis que le discours, et les plus puissantes paroles du monde ne scauroient faire fuyr une femme ou renverser un pan de muraille sans canon. N'a il rien plus à debiter que cela ?

CLORINDE.

On tient qu'il a après cela quelques moyens.

LE PALADIN.

Ouy, mais d'ordinaire les biens et les honneurs de ce monde sont ou l'heritage des sots, ou mesme la recompense du vice; outre que, si c'est celuy que je veux dire, c'est un homme plus vieil que son père, tout cassé et qui ne se renne qu'à force d'ambre gris<sup>1</sup> et de medecine. Je le vis dernièrement qu'on le portoit dans une chaire, car je vous apprens que la plupart du temps ses jambes ne luy servent que par bienveillance; et lors qu'il est en cet estat, il est si glorieux qu'il ne se leveroit point ou ne feroit pas un pas pour le pape, et si vaillant qu'il ne reculeroit pas pour toutes les armées de France. Au reste, il ne faudroit qu'un jour sans soleil, ou une mauvaise nuit dans une hostellerie pour achever de le faire mourir; et, aux termes où il en est redait, il seroit plustost arrivé en l'autre monde qu'à Gentilly<sup>2</sup>. Son foye est continuellement en differend avec son estomach, et toutes ses parties intestines sont en perpetuelle guerre civile. Que scay-je, après cela, s'il a la partie par laquelle nous sommes hommes, aussi bien que par la raison, encores bien saine et entière ?

CLORINDE.

Il est pourtant en grande estime pour son sçavoir, à ce que j'en ay ouy dire à nos voisins.

LE PALADIN.

Je le veux croire, Madamoiselle; mais quand je considère qu'il n'y a pas eu de bestes qui n'ayent esté autrefois adorées, ny de maladie à qui l'antiquité n'aye basty des temples, je ne m'estonne plus qu'on fasse estat de tant de gens qui ne le meritent pas, et qu'on donne de la vogue à beaucoup de foibles esprits, puis qu'on a fait des vœux et baillé de l'encens à des crocodiles et à des cygnes; et, pour moy, je tiens fermement qu'il est tenu à restitution de la reputation qu'il a si mal acquise. Toutesfois, si vous vouliez croire mon conseil, nous ne craindriens pas tous les evenemens, et je vous assure que je ne vous conseilleyray rien que je ne voullusse faire avec vous.

1. Ce n'est plus qu'un parfum, mais alors c'était un réconfortant, un aphrodisiaque. Il venait du Levant; son vrai nom était ambre de Grece, dont on avait fait *ambre gris*, par une altération pareille à celle qu'avait subie le *viride gorceum*, vert de Grece, dont on a fait *vert de gris*.

2. Jeu de mots sur la ressemblance du nom de Gentilly avec *gentillesse*.

CLORINDE.

Vous estes trop discret pour me donner un advis contraire au bon.

LE PALADIN.

Il est vray pourtant que je vous ayme si fort que je ferois volontiers un peché pour l'amour de vous.

CLORINDE.

Je n'en suis pas de mesme, car je vous jure que je vous ayme, mais c'est en tout bien et en tout honneur.

LE PALADIN.

Vous m'obligez encores trop, Madame. Il est bien vray que, si vous ne m'aymiez que selon la rigueur du droict et de la raison, je craindrois fort à ce compte de vous estre fort indifférent, et il vaudroit beaucoup mieux pour moy que l'affection que vous me portez fust une passion qu'une vertu; et comme il y a des rivieres qui ne font jamais tant de bien au monde que quand elles se debordent, de mesme l'amour n'a rien de meilleur que l'excez. Commencez donc desormais, je vous prie, à ne garder ny régles ny mesures aux vœux que vous me ferez, à fin que je sois legitimement ingrat, estant infiniment obligé; ne me laissez pas mesme des paroles avec lesquelles je vous puisse remercier; bref, j'estime qu'on n'ayme jamais assez si on n'ayme trop.

CLORINDE.

Mais que vouliez-vous dire tantost par vos conseils ?

LE PALADIN.

Je voulois dire qu'il y a de certains petits mariages si peu contraints et si libres, qu'on ne recherche pas mesme le consentement de personne pour les consommer, et de tous les mystères secrets il n'y a point d'ordinaire d'autres tesmoins que la nuit et le silence.

CLORINDE.

Mais aussi l'Eglise ne les approuve pas.

LE PALADIN.

Si elle ne les approuve, elle ferme neantmoins les yeux pour faire semblant de ne les pas voir.

CLORINDE.

Et que diroit-on si on nous trouvoit en cet estat ?

LE PALADIN.

On ne croiroit pas que nous conspirassions contre le roy, ny que je vous apprissé la magie; et certes il me semble qu'il seroit bien temps que nous commençassions l'histoire de nos aventures, et que vous voullussiez vous esloigner de la tyrannie de vos parens. C'est un monstre qu'il faut fuyr jusques aux extremitez de la terre, et avec qui la paix mesme est dangereuse. Je vous menerois aux pays des peintures, de la musique et de la comédie, et où l'on porte autant de respect aux femmes qu'aux choses saintes.

CLORINDE.

Jesus! Monsieur, osez-vous bien me parler de ces longs pelerinages, à moy qui n'ay presque des

jambes que par bien-seance, et qui ay autant de peine d'aller d'un bout de nostre jardin à l'autre que s'il falloit traverser des montagnes et des rivières, et qui ne ferois pas plus de chemin en un jour qu'un courier boiteux en une heure.

LE PALADIN.

Mademoiselle, pourveu que vous aymiez, toutes choses vous seront aysées, et vous n'aurez pas plus de peine à passer les Alpes qu'à monter vostre degré; l'eau de la mer deviendra douce si vous ne vous contentez qu'elle soit tranquille.

CLORINDE.

Monsieur, il n'est pas temps d'avoir de tels desseins. Croyez-moy, laissons faire à la nature et au temps: ils nous vengeront bientost de nos ennemis. Adieu, retirons-nous; nous parlerons une autre fois plus amplement de cet affaire.

LE PALADIN.

Allons, Mademoiselle.

CLORINDE.

Vous estes aussi plein de ceremonies que le vieux Testament. Ce sera donc pour vous obeyr.

## ACTE QUATRIÈME

### SCÈNE I

LE DOCTEUR ET CLORINDE.

LE DOCTEUR.

Sera-il toujours plus aysé d'allumer de la glace que de vous donner de l'amour? Auray-je toujours plus de peine à tirer de vous quelque bonne parole que je n'en aurois à obtenir trois declarations du roi et autant de brevets de nostre-mesme Père? Tout ce que je vous scaurois dire ne vous fera-il jamais aucune impression sur vostre esprit? Toutesfois, bien que vous me traitez mal et que vos mespris me deussent estre sensibles, j'ay resolu de m'obliger à souffrir de vous et de prendre par force vos bonnes graces, s'il n'y a moyen de les gagner legitiment; je croy neantmoins que vous n'estes pas si sauvage que vous n'enduriez qu'on vous ayme, ny si attachée à vous-mesme qu'il ne vous reste quelque affection pour les choses qui en sont separées. Sans faire le poëte, je vous puis assurer que j'ay appris vostre nom à tous les rochers de mon desert, et qu'il est escrit sur toutes les escorces de nos arbres; mais vous ne m'avez pas pourtant d'obligation de ce que je vous ayme si parfaitement. C'est une action qui ne depend plus de ma volenté ny de la liberté de mon franc-arbitre; elle m'est aujourd'huy aussi necessaire que toutes les autres sans lesquelles je ne scaurois vivre, et

il faut bien que je me laisse emporter à la force de mon inclination (qu'un autre appelleroit sa destinée). Soyez donc, tant qu'il vous plaira, mon ennemie, je ne seray jamais autre que vostre serviteur; toutesfois, je veux plustost croire, pour la satisfaction de mon esprit, que vous avez peut-estre resolu de m'aymer secretement, à fin de ne donner de la jalousie à personne, et qu'il y a plus d'artifice que de froideur en vostre silence: autrement, si cela estoit et si je me voyois tout à fait privé de l'honneur de vos bonnes graces, il est certain que je ne voudrois pas vivre après un si sensible déplaisir, et que je penserois n'avoir plus rien à conserver dans le monde après avoir perdu mesme l'esperance, qui est le seul bien de ceux qui n'ont pas les autres.

CLORINDE.

Voilà qui est fort bien; mais on dit qu'il n'y a jamais grande difference entre vostre santé et la maladie des autres, et que vous avez le corps si mal fait et si debile qu'il ne faudroit que souffler pour l'abatre.

LE DOCTEUR.

Sachez, Mademoiselle, que le ciel de ce pays ne m'est pas tout à fait contraire, car de vous assurer que je me porte du tout bien, je n'oserois pas me hazarder jusques-là. Il est vray que j'ay de bons intervalles, quelques heures qui me font ressouvenir de ma première santé; et puis il y a d'excellens medecins qui m'ont promis de faire tout leur possible pour me refaire un corps tout neuf; à tout le moins, s'ils ne peuvent me guerir entierement, ils essayeront de m'empescher de mourir et faire durer mes maladies encores une cinquantaine d'années. Je voudrois pourtant bien passer un accord avec les medecins par lequel il fust dit que toutes les choses bonnes fussent agreables et qu'on se peust guerir en sentant des fleurs, au lieu que les remedes sont de seconds maux qui viennent après les autres; et, toutesfois, sans beaucoup de temps et de peine, je me suis rendu aisé tout ce qui me sembloit au commencement impossible, et, en l'estat où je suis, j'avaleirois du feu si on me l'ordonnoit pour le bien de ma santé. Mais je voy bien que ces paroles et ces attaques ne viennent pas directement de vous: elles sortent sans doute d'une bouche moins sobre que celle d'un Suisse, je veux dire de mon rival. Je cognois à ce compte qu'il vous voit souvent, mais je vous prie de croire que ce n'est pas volontairement que je vous laisse si souvent entre ses bras et que je souffre qu'il jouysse de mon bien sans m'en rendre compte; tous les momens qu'il vous oblige de donner à ses visites sont autant d'usurpations qu'il fait sur moy; tout ce que vous luy dites à l'oreille sont autant de secrets que vous me cachez, et avoir vostre conversation en mon absence, c'est s'enrichir de mes pertes. Si vous n'y prenez garde, il desrobbera vos bonnes graces, car c'est le plus meschant homme qui vive aujourd'huy sous le ciel. Je voy bien, Clorinde, qu'il faut que je vous detrompe et que je fasse l'histoire de celuy que vous prenez pour un si honneste

1. Le *Francion* de Sorel (p. 570) reprend aussi cette expression d'un précieux si bizarre.

homme; il faut que vous croyez qu'il y a si longtemps qu'il fait du mal qu'il ne se scauroit souvenir luy-mesme du temps de son innocence, et il a tellement appris dans le mestier de la guerre les vices qui y sont communs, qu'aujourd'huy mesme, en pleine paix, il ne pardonne ny à age ny à sexe. Ne pensez pas pourtant qu'il soit aussi grand guerrier qu'il se fait, et, si parfois vous le voyez blessé au visage, ne croyez pas que ce soient les marques de quelque combat où il ayt fait paroistre son courage; ce sont seulement les esgratigneures de quelque maïstresse. Il a toutes les passions et tous les desseins d'un tyran, il ne luy en manque que la puissance pour les executer; et, si le temps l'avoit chargé d'années et des incommoditez de la vieillesse, je crois qu'il voudroit encores voir avec des lunettes les choses que les honnestes gens fuyent, et se faire porter aux lieux où il ne pourroit pas aller luy-mesme honnestement. En somme, comme il y a des peintures qu'il faudroit effacer pour en oster les defauts, aussi il n'y a que la mort seule qui puisse mettre fin à toutes ses ordures, et je croy fermement qu'il auroit besoin d'un jubilé qui ne fust que pour luy seul, et qu'il faudroit mettre tout un diocèse en prières et ordonner pour luy un jeusne public, ne plus ne moins que si on avoit à demander au ciel la conversion du grand Turc. Après tout cela il joue et despense comme s'il estoit roy de la Chine. Pour ce qui concerne l'ame et l'esprit, il est si despourveu de biens estrangers que personne ne scauroit estre scavant que des choses qu'il ignore; il ne se trouve jamais aux assemblées où on se rend homme de bien par l'oye, et la prière de la pensée, mesme la plus courte, luy est une si grande corvée que s'il avoit à faire le voyage de Lorette ou celui de Notre-Dame de Montserrat, il est, outre cela, si inconstant dans sa religion, qu'il ne s'arreste pas toujours à ce qu'il en a appris de sa mère et de sa nourrice, et ne se veut pas contenter du Dieu de ses pères, aussi bien que de leur terre et de leur soleil. Bref, qui le cognoistra parfaitement comme je fais le prendra tousjours pour quelqu'un de ces faux prophètes dont la vieillesse de l'Eglise est menacée, et, s'il n'estoit né pauvre (comme il est), je le prendrois pour celui qui doit venir avec des armées troubler le monde et à qui les demons gardent tous les tresors qui sont cachés sous la terre; car ses fautes ne sont pas purement humaines, et le commerce ne devoit pas estre permis avec luy, ni sa conversation tolérée par les loix. Pour moy, je ne suis point de ceux-là qui estudient les moindres actions de leur vie et qui apportent de l'art à tout ce qu'ils font et à tout ce qu'ils ne font pas; je ne scaurois prendre cet accent avec lequel ils donnent de l'autorité à leurs sottises; je scay encores moins cacher mes defauts et faire le personnage d'un homme de bien si je ne l'estois pas, et, s'il y a quelque bonne qualité en moy, elle paroist si peu au dehors qu'il faudroit m'ouvrir l'estomach pour la trouver. Je dis ceey en sa consideration, parce qu'il a de costume de faire plus de bruit que d'effect.

CLORINDE.

Il ne faut pas plustost croire aux paroles de l'euvie et de ses ennemis qu'aux actions mesme du Paladin: il ne suffit pas d'accuser un homme de bien pour le rendre du tout meschant.

LE DOCTEUR.

Mademoiselle, assurez-vous que je ne vous ay dit que la moitié de la verité. Mais voyez Monsieur votre père: il faut que je me prepare de reciter ce grand discours que j'ay fait par son commandement et dont il a si fort loué les premières lignes.

PANTALON.

Eh bien, Monsieur le docteur, estes-vous prest ?

LE DOCTEUR.

Ouy, Monsieur; vous n'avez qu'à me prester l'oreille, je m'en vay vous dire de grandes choses.

*Harangue du Docteur sur les siècles d'or en comparaison des misères et corruption du nostre.*

LE DOCTEUR.

Aux siècles passez (que l'on appelle d'or pour n'avoir pas esté de fer), le peuple ne se conservoit dans son innocence ny par la crainte des loix, ny par l'estude de la sagesse; pour bien faire il suivoit simplement la bonté de sa nature, et tiroit plus d'avantage de l'ignorance du vice que nous n'en avons de la cognoissance de la vertu; on ne scavoit que c'estoit de tromper, fors les oyseaux et les bestes, et les stiles du palais et de la chancellerie n'avoient pas encores ayde à la confusion des langues. Les choses qui nuisoient à la santé des hommes et qui offenoient leurs yeux en estoient generalement bannies; il n'y avoit ny lezards, ny couleuvres, et de toutes sortes de reptiles ils ne cognoissoient que les melons et les fraizes. Là, les rois mesmes se desalteroient dans les fontaines et se nourrissoient de ce qui tombe des arbres; leurs plus superbes collations estoient de figues et de museats, et des viandes sanglantes ils ne cognoissoient que les cerizes et les meures; bref, ils vivoient la plus-part du temps de fenouil et de cure-dents, et passaient la moitié de leur age sans souper. Tout le monde se saouloit pourtant de ce qu'il ayroit le plus, et les bergers et les bergères gастоient plus de bleds et d'herbes en se culbutans à la renverse que la gresle et la tempeste, qui n'estoient pas encores en usage. Le soleil envoyoit bien de la clarté, mais non pas de la chaleur, et quand les rivières se debordoient, ce n'estoit que pour rendre l'année plus riche et pour faire prendre à la main sur l'arène et sur le sable les truites et les brochets, qui estoient les crocodilles de ce temps-là, car la nature encore vierge n'avoit point commencé à faire des monstres; on ne parloit ny de Gerion, ny du Minotaure, ny de Theophile<sup>1</sup>; l'inquisition et le Parlement estoient encores en l'idée des choses, et des deux parties de la justice il n'y

1. Le poëte Theophile de Viaud, chef des libertins et des athées. Balzac, qu'il avoit attaqué en prenant part à la querelle, sous le nom du paladin Javerzac, le plaçait naturellement parmi les monstres.

avoit de cogneue que celle qui donne des recom-penses; la bonne intelligence estoit telle entre les citoyens qu'une femme seruoit à trois frères; ils ne sçavoient que c'estoit ny de muse, ny de sucre, ny d'ambre gris; ils n'avoient point encores de dieu d'or, ny de vaisselle d'argent, et les nouveau-tes des couvertures et des habillemens n'estoient pas encores introduites. Mais maintenant qu'il ne reste pas un seul grain de cet or dont ces premiers siècles estoient composez, les vertus d'Alemagne ont succédé à toutes ces sobrietez; aujourd'huy chacun boit en tout temps comme s'il avoit la fièvre, et fait provision de viande ne plus ne moins que si on avoit à entrer en une ville assiegée. Tel homme fait deborder dans son gosier tout ce qui se devoit boire de là à Pasques, en danger de faire naufrage si on ne le secouroit promptement, ou pour le moins de ne des-eyvrer que l'année prochaine. Au contraire, les roys remplissent leur espargne du sang et des larmes de leurs subjects, qui sont contraincts de s'enfuir dans les bois et de passer la mer pour se sauver de la taille et de la gabelle, et après tout cela il faut bien souvent qu'ils empruntent leur propre argent de leurs thresoriers, comme ils acheptent les places de leurs royaumes des capitaines qu'ils y avoient ordonnez, et sans mentir ils ne sçavent plus à qui fier les cœurs de leurs thresors, puisque les plus innocens mesmes ont des mains et peuvent avoir des tenta-tions; et si l'on trouve bien à qui donner en garde des virginettes, c'est qu'il est plus difficile de trouver un homme de bien qu'un eunuche, et que les miracles sont plus rares que les monstres. Bref, il n'y a que vous (seigneur Pantalon) qui parmy toutes les corruptions, ayez la hardiesse d'estre vertueux et d'avoir une bonté du regne du roy Louys XII.

LE PALADIN, *après avoir ouy le discours.*

Et bien, n'est-ce que cela, après avoir tant sué et travaillé avec autant de peine et de temps que les anciens sculpteurs à faire leurs dieux?

LE DOCTEUR.

Vous avez tort de dire cela : mes escrits sentent plustost l'ambre et le musc que l'huile ni la sueur.

LE PALADIN.

Je meure si les folies de mon enfance n'ont esté encores plus serienses que toutes ces belles fleurs de rhetorique; au reste, je n'ay besoin que de la moitié de mon industrie pour en faire autant ou plus; dans un demy quart d'heure seulement, s'il plaist au seigneur Pantalon de me recevoir à la dispute, et proposer sa fille en prix à celuy qui dira de plus belles choses et mieux ajanées, je feray un petit discours dont la fin ne sera guères esloi-gnée du commencement, et toutesfois la douceur et la majesté y paroistront avecque un si juste temperamment, que personne n'y trouvera rien de lasche ni de farouche.

PANTALON.

Ouy, je le trouve bon : faites-moy donc une ha-

rangue sur ma venerable vieillesse; je vous donne trois ou quatre tours de salle pour y penser.

*Discours du Paladin sur la vieillesse de Pantalon.*

LE PALADIN.

J'espère, avecque l'ayde de Dieu (seigneur Pan-talon), que vous ne vous laisserez pas encores em-porter à la foule de ceux qui passent de ceste vie à l'autre : vous avez dans le corps une source de vie qui ne tarira jamais, et vous avez fait une provi-sion et un thresor de santé qui doit durer jusques à la fin du monde, ne plus ne moins que si, pour le bien general de la chrestienté, vous debviez estre autant en la nature des choses que le soleil et les astres, voire mesmes estre reservé pour faire l'epitaphe de l'univers et les dernières chansons qui doivent finir la joye des hommes, et après cela demeurer le seul et unique heritier de toute la terre : car, à bien considerer les malheurs et les accidens que vous pouvez avoir veuz en vostre vie, dont vous estes pourtant heureusement eschappé, on peut dire avecque apparence que vous avez passé le temps de mourir, et qu'il ne faudroit pas moins que des esclats de foudres et des chentes de montagnes pour vous oster la vie. Que vous avez veu de ces malheureuses saisons où l'air estoit infecté de telle sorte que les oyseaux en tomboyent tous morts et que l'eau des fontaines se corrompoit en poison, et toutesfois ces pestes n'ont pas osé at-taquer vostre corps! Aussi croyez-je que Dieu lais-seroit plustost toucher à ses autels et à ses images qu'à vostre personne, et qu'outre la Providence qui gouverne le monde, il y en a une particulière dans le ciel qui n'est destinée qu'à vostre vie. Vous avez gousté de deux differens siècles, et ce ne sont plus les mesmes hommes que vous avez veuz; ce sont maintenant les affaires d'un autre royaume. Depuis le temps que vous estes au monde, la chres-tienté a changé dix fois de face; ny nos mœurs, ny nos habillemens, ny nostre cour, ne seroit pas recognoissable à celle que vous avez veue. Les hommes, depuis vostre naissance, ont fait de nou-velles loix et introduit un autre Dieu, et les vertus de vostre jeune aage sont maintenant les vices de cely-cy. Au reste, vostre jeunesse est aussi esloi-gnée de nous que la vie de Charlemagne, et il semble que viviez dès le commencement de ceste monarchie : une grande partie de vous-mesme est demeurée dans l'histoire de quatre règnes, et, quoy que vous avez esté de cet autre siècle, vous ne laissez pas pour cela de faire encore une notable partie de cely-cy : car, à veoir la vigneur et la force de vostre esprit et l'entière et parfaicte santé dont vous jouissez, il semble que vous vous soyez seulement enfariné ce visage, que j'appelle plustost immortel qu'ancien, et que le baston que vous portez est plustost une marque de vostre autorité que de vostre foiblesse; aussi est-ce pour le bien du monde que Dieu vous a donné ceste santé vi-goureuse, et pour l'employer à son service et veil-ler à la conduite de vostre menage, et vous auriez

1. L'Allemand était déjà le type de l'ivrogne et du mangeur.

assez de vie pour animer encores trente corps comme celui du Docteur. J'ay dit.

PANTALON.

Voilà un galand homme, et qui mérite d'estre le baston de ma vieillesse<sup>1</sup> et l'appuy de mes dernières années, sur lesquelles il a parlé en si bons termes : mais, de grâce, brave Paladin, encores faut-il que je vous cognoisse, et que je sçache un peu de quoy vous vous estes meslé toute vostre vie.

LE PALADIN.

Il est très certain que les belles actions semblables à celles que j'ai faites en mon temps ne se font pas plus souvent veoir au monde que les deluges et les autres grands effets de la justice ou de la puissance de Dieu : car, avec un long temps et une longue suite d'années, les plus ignorans acqueriroient mesme de l'expérience, et les plus lasches, enfin, deviendroient les maîtres, quand ce ne seroit qu'ils verroient mourir tous les autres : force gens mesme ont fait de grandes actions qui ont commencé leurs vies par de grandes fautes, ou de petites choses. Mais, comme il n'y a guères de rivières qui soient navigables à leur source, ny de pais où le soleil soit chaud dès le point du jour, aussi, certes, ceux-là sont rares qui pour estre grands n'ont point besoin de croistre ny de vieillir, et par consequent ne sont point sujets ny à l'ordre du temps, ny aux règles de la nature. Je dis ceey, seigneur Pantalon, parce que dès ma tendre jeunesse j'ay fait des exploits et des miracles presque incroyables : car à l'aage de dix ou douze ans je puis me vanter d'avoir souvent esté appelé au conseil de guerre, et d'avoir quelquefois rempli la place de mon capitaine en la conduite de trois compagnies. Les traitez de paix, les resolutions de guerre, et generalement tous les grands affaires, ne se faisoient point sans moy. Mais aussi, au lieu de m'amuser, comme les autres enfans de mon aage, à mettre un baston entre mes jambes<sup>2</sup>, je montois tous les plus grands chevaux de l'escurie du roy, et, au lieu d'espée de bois, je me servois des armes du plus gros Suisse de l'armée. Bref, la vivacité de ma nature fournissant par avance à mon corps et à mon esprit tout ce que peut apporter le temps, il sembloit que pour estre sage et prudent, grand et puissant, je n'eusse point besoin d'aage ou d'expérience.

PANTALON.

C'est assez, je cognois maintenant le lyon par la patte<sup>3</sup>; allons au logis faire la collation nuptiale et poursuivre le reste du discours que vous avez commencé; je vous feray servir des reptiles de mon jardin, et des pommes et des muscats que je vous donneray il en sortiroit dequoy enyvver la Normandie et l'Angleterre. C'est de ces sortes de choses agreables que je pretends vous faire part, et laisser au peuple les necessaires. Au reste, si nous pou-

vions une fois estre atablez, nous ne nous en leverions pas à la haste pour sauver la moitié du monde, de peur de troubler la digestion. Je feray allumer un beau et bon soleil de la nuit et des mauvais jours qui sera tout de la couleur des rozes.

LE PALADIN.

Je vois bien, Monsieur, que je suis la teste la plus chère que vous ayez aujourd'huy sous vostre conduite, et je ne recevrais pas de vous une nourriture si delicate et si precieuse que je la regoy, si vostre affection ne vous faisoit croire que ma vie vaut plus que celle des autres, et qu'elle merite par consequent d'estre plus soigneusement conservée. Mais de vous rendre des complimens pour des courtoisies et des obligations si grandes, ce ne seroit pas estimer assez la valeur, si je pensois m'en acquiter par des simples paroles. De sorte que, s'il est vray ce qu'on dit, que les roys sont donnez par la force et les beaux-pères par hasard, je n'ay pas de petits remerciements à faire aujourd'huy à la fortune, de m'avoir placé ainsi dans une bonne maison, où je voy bien qu'il ne manque rien que la source de l'or et les choses qui ne sont pas necessaires. Mais qu'en dites-vous, ma maistresse? N'estes-vous pas bien contente de tout ceey?

GLORINDE.

Puisque je vous ay donné ma parole, sur la foy publique, sur les autels et sur les evangiles, croyez que je ne suis pas resolute de la revoker, et qu'elle demeurera inviolable quoy que le ciel et la terre facent; bref, je me partageray tousjours entre vous et mon père que voilà, et vostre compagnie me sera desormais si chère qu'elle me feroit trouver la cour au vilage, et Paris dans les landes de Bordeaux<sup>4</sup>.

PANTALON.

Allez donc, chers enfans, vous enfermer en quelque lieu tous deux ensemble, et n'en partez point que vous n'y fassiez un tiers. Vous estes tous deux en un aage où vous pouvez vous donner contentement, et en recevoir l'un de l'autre. N'ayez crainte de faire, comme vostre voisin, des muets, des borgnes et des monstres, mais faites-moy des enfans qui ne soient pas assez meschans pour desirer vostre mort, qui ayent assez de sagesse et de patience pour l'attendre, voire qu'ils soient si gens de bien que jamais ils n'y songent. C'est loy, brave Paladin! employe bien ce corps capable d'envoyer des colonies en toutes les parties du monde, et de remplir les terres qui sont les plus desertes. Imite en cela ce grand Herodes, aussi bien qu'en les autres exploits, ce grand dompteur de monstres, dis-je, ou plustost ce grand abateur de bois, qui en une nuit fut cinquante fois gendre de son hoste; montre-toy cinquante fois mary de ta maistresse, et te souviens que la nuit à ses plaisirs aussi bien que le jour.

1. Cette phrase se trouve déjà plus haut.

1. L'expression est de Balzac, c'est une des seules qui soient restées de lui. Du temps de Richelieu, elle était déjà passée dans le style familier.

2. C'est le, *equitare in arundine longâ*, d'Horace.

3. Autre locution, prise du latin, *ex ungue leonum*.

## ACTE CINQUIÈME

## SCÈNE I

LE DOCTEUR, HYDASPE.

LE DOCTEUR.

En fin, j'ay donc esté chassé et rebuté, ne plus ne moins qu'un mauvais courtisan ou un meschant ministre d'estat ; et quand je me considère en l'estat où je suis, et où il n'y a plus d'honneste occupation pour mon esprit, il me semble veoir un Phidias ou quelqu'autre de ces anciens ouvriers à qui on ait lié les mains et osté d'autour de luy le marbre, l'or et l'ivoire. Enfin donc le Paladin a passé pour plus grand autheur que moy, et sa facilité de parler mal a esté preferée en tout à mon eloquence ; il a pris la place qui me devoit estre réservée ; mais Dieu sçait de quelle façon je le traiteray ! Si je veux, on croira un jour que c'estoit un monstre qui devoit les villes entières, et declaroit la guerre aux choses divines et humaines ; on s'ymaginera que c'estoit un magicien qui piquoit tousjours quelque image de cire avecques des aiguilles<sup>1</sup>, et qui troublait tout le monde de son temps par la force de ses charmes ; bref, je feray paroistre que je vaux plus que tous mes ennemys, et qu'ils n'ont d'autre avantage sur moy, qui suis maladif, que celuy de la santé s'ils se portent bien. La nécessité a de cruelles armes, et les morsures des bestes qui sont aux bois sont quelquefois les plus dangereuses.

HYDASPE.

Monsieur, Monsieur, puisque nous dirons si peu, il n'est pas raisonnable que nos passions soient immortelles, et il vaut beaucoup mieux souffrir l'injustice que de la faire, et estre le martyr que le tyran. Imaginons-nous que ce mauvais affaire arriva au siècle des choses fabuleuses, et pour nostre commun contentement apprenons l'art d'oubliance.

LE DOCTEUR.

Ouy, mais quand je considère le tort qu'il m'a fait, me rendant mesprisable envers tout un sexe, et ridicule à l'autre plus belle partie du monde, je ne scaurois m'empescher de luy vouloir mal ; et, après tout, faut-il qu'un si meschant homme ne meure qu'une fois !

HYDASPE.

Vous devez posseder les bonnes graces de vostre maistresse comme des biens qui se peuvent perdre, et maintenant vous vous monstrez le mesme en l'une et l'autre fortune, et il ne sortiroit

1. Allusion à la pratique de sorcellerie qui consistait à ficher des épingles ou des aiguilles dans la figure en cire de la personne qu'on vouloit faire mourir, et que l'on croyoit tuer ainsi de loin, « à coups d'épingles. — Cette pratique contre la personne destotée, et contre sa figure même, *in cultum*, s'appelait, de ces deux derniers mots, *encoultement*.

pas de vostre bouche une seule parole qui ne fust digne de vostre couraige.

LE DOCTEUR.

L'autorité de mon ennemy doit offencer les yeux de tous ceux qui font profession de m'estre fidèles, et s'efforcer en quelque façon de cacher mon infamie en donnant quelque raison ou satisfaction à mon desplaisir. J'iray doncques plus avant (cher Hydaspé), estant assez assuré que ny la crainte de la mort, que vous avez mesprisée en toutes les formes et sous tous les visages où elle se peut monstre, ny l'interest, qui fait qu'on se regarde bien souvent plustost soy-mesme que son amy, ne vous empescheront jamais de proposer, d'entreprendre et d'exceuter des grandes choses. Souvenez-vous que sous le Charlemagne des poètes le combat de Roger a esté la victoire de Leon, et qu'il s'est trouvé un homme qui resentoit les blessures de son amy premier que luy, et prenoit plus de part en ses interests que luy-mesme ; en un mot, je voudrois estre obligé à vostre secours de ce que je ne puis attendre du merite de ma cause, puisque la verité ne se scauroit mesme defendre toute seule ; après cela, si je vous dois mon honneur, je vous devray quelque chose de plus que ma vie, et vous aurez esté amy, non pas à la mode, mais de la bonne sorte. Au reste, nostre ennemy n'a pas esté jusques icy si considerable par ses propres forces comme par l'opinion qu'on en avoit conceue et les grands avantages qu'il s'attribuoit luy-mesme. Je me plains en cela le plus de ma mauvaise fortune, de me choisir pour adversaire le plus infame de tous les hommes.

HYDASPE.

Je vois bien ce que vous voulez dire : vous cherchez à vous fortifier d'hommes et d'amys contre le Paladin, que vous prenez pour le Turc et pour l'heretique ; mais je vous assure que j'en feray un si grand exemple de justice que tout le monde s'en estonnera, et l'abandonneray si fort à nostre juste vengeance qu'il ne demeurera pas inviolable à pas un de nos laquais, et luy feray veoir qu'après avoir donné le siècle d'or à son beau-père vous luy en avez réservé un de bois pour luy tout seul.

LE DOCTEUR.

Voicy la vraye heure. Voyez-vous pas que de l'obscurité et de la lumière il se fait un troisieme temps, et qu'il y a encores assez de jour pour n'estre pas tout à fait nuict. Allez donc, et vous souvenez de ne perdre pas à delibérer le temps qui doit estre employé à bien faire, et que ceste mesme action, qui a eu pour prix ceste belle maistresse, ait pour fin un traitement plein d'infamie et de honte. Il y a à la verité peu de gens en campagne pour cet affaire ; mais pour combien pensez-vous que je compte Hydaspé, le chef de ceste entreprise ? C'est obliger le Paladin que de luy oster tout d'un coup toutes ses peurs et toutes ses esperances.

LE PALADIN.

Alarme ! justice ! au meurtre ! Eh ! Messieurs, ayez compassion de moy. De tant de douleurs vous

n'en scauriez faire au pis aller qu'une mort, et porter un pauvre homme jusques sur les bornes de l'autre monde et luy faire toucher les extremités de sa vie. Alarme ! justice ! au meurtre !

HYDASPE.

Après une autre fois à porter autant de respect aux docteurs qu'aux choses saintes, et que desormais il ne te reste plus que la seule gloire de l'humilité et de l'obeyssance.

CLORINDE.

Dieux ! qu'est ce que je voy ! A ! cher amy, que vous est-il arrivé ?

LE PALADIN.

La plus grande partie a eu l'avantage sur la meilleure, et la vertu et la raison, qui estoient de mon costé, n'ont scu venir à bout de la multitude et de l'injustice ; mais ce qui fait que la vertu est ainsi mal suivie, c'est qu'elle est mal persuadée.

PANTALON.

Voicy un des traits de mon docteur, qui faisoit tant le pacifique ; mais il a beau se donner de la peine de trouver sa mauvaise fortune, cela ne fera pas changer mes volontez, ny ne retardera pas les solennitez de l'aliance promise ; au contraire, comme ceux qui se noyent et ceux qui les veulent sauver se perdent ordinairement tous ensemble, nous verrons, s'il plaist à Dieu, dans un mesme naufrage le Docteur, Hydaspes et tous ses complices. Je m'en plaindray au juge, et, s'il ne me fait justice, je condamneray l'estat et tous ceux qui le gouvernent ; je seray moy-mesme le solliciteur de ces affaires, et ne souffriray pas qu'on m'oblige en mon absence ; et, outre l'heureux sucez que nous promet la bonté de nostre cause, j'ay un si grand amy à la cour que quand son intégrité mesme y devoit estre offensée, je devray (je m'assure) tout à sa faveur.

CLORINDE.

Mais comment vous trouvez-vous (mon cœur) ?

LE PALADIN.

Maintenant la violence de la douleur cesse, et maintenant je commence à jouir de ce repos que la lassitude et la foiblesse apportent aux corps qui ont esté travailléz. Mais ne l'afflige pas pour cela, ma pauvre amie.

CLORINDE.

Vostre mal ne scauroit qu'il ne passe à moy, et je ne scaurois regarder que je ne le prenne.

LE PALADIN.

Je voy bien que vostre ame, toute forte et toute courageuse qu'elle puisse estre pour supporter vos propres malheurs, ne peut toutesfois qu'elle ne s'attendrisse des infortunes de ceux que vous aimez, et que quand il faut tesmoigner de la bonté plustost que de la constance vous ne quittez une vertu pour une autre ; mais je suis assurez que mes maux finiront, ou que je ne duray pas toujours ; et puis il n'y a point de sang ; ce ne sont que des confitures seiches, qui toutefois ne sont pas si dures que l'ambre et le sucre.

LE DOCTEUR.

Pour un ennemy que mon malheur m'avoit fait naistre, mon mérite me donne mille protecteurs : de sorte que, sans bouger de mon logis, je gaigne des victoires de tous costez.

A la fin, celuy-là a esté atrapé qui devoit maigre de la prosperité d'autruy, et qui estoit de ces pasles et sobres qui naissent à la ruine des republiques, et j'ai intéressé dans un mesme party les Capitaines, les Pantalons et les Clorindes ; j'ay veu des larmes à un de ces visages qui pleurent de si bonne grace, et luy ai fait si grande peur qu'elle s'en ira peut-estre cacher sous terre et m'attendre dans quelque grotte.

Voilà que c'est d'avoir des personnes dans le sein desquels nous puissions mettre sagement nos desplaisirs et nos joyes. N'ay-je pas le fidel Hydaspes à qui je communique mes secrets et qui est tousjours prest à me faire service ?

Cependant j'ay un certain fou que je gouverne, et dans lequel je trouve tous les personnages de la comédie et toutes les sortes d'extravagances qui peuvent tomber en l'esprit des hommes. Après que mes livres m'ont entretenu tout le matin, et que je suis las de leur compagnie, je m'en vais passer une partie de l'apresdisnée avec luy pour m'esloigner un peu des choses serieuses qui nourrissent ma melancolie ; car, depuis que je suis au monde, je me suis perpetuellement ennuyé ; j'ay trouvé toutes les heures de ma vie longues ; je n'ay jamais rien fait tout le jour que chercher la nuit. C'est pourquoy, si je veux estre joyeux, il faut necessairement que je me trompe moy-mesme, et ma felicité depend tellement des choses de dehors que sans les divertissemens que je cherche ailleurs, quelque grand reserveur que je sois, je n'ay pas assez dequoy m'occuper ny dequoy me plaire.

Après tout, vous trouvez-estrange dequoy le ressentiment de mon amour n'est si-tost passé, et m'accuserez aussi-tost de legereté ou de trahison ; mais je vous responderay que je ne suis pas resolu d'aymer une infidelle, et que desormais je ne veux plus voir de beauté que toute nue.

#### DERNIÈRE ENTRÉE, SERVANT D'EPILOGUE.

GRISÉLIN, *fou du docteur.*

N'est-il pas vray, Messieurs, qu'il y a long-temps qu'il ne s'est veu en France un comédien de si bonne maison que mon maistre, que vous voyez aujourd'huy paroistre sur le theatre ? Je ne croy pas pourtant qu'il y ait du deshonneur pour lui. Neron, l'empereur, estoit bien d'aussi bon lieu et d'aussi bonne famille qu'il scauroit estre, et s'il ne laissoit pas d'en faire le personnage. Toutesfois, quelle plus miserable condition scauroit-il arriver à un homme, après avoir bien eu de la vogue et du credit, de n'estre plus en fin que le subject des comedies et des farces. Ce n'est pas toutesfois ce

que je crains pour sa reputation, qui est plus dangereuse pour estre grande que pour estre mauvaise. Il y a un certain homme par le monde qui ne vit que de fleurs et de feuilles, et qui ne se contente pas de les sentir et flairer comme les autres : il a trouvé l'invention de les boire et de les manger. Dans la saison du jasmin, des roses et des violettes, il est au comble de ses richesses et se soule à son appetit; mais dès aussi tost que l'hyver, qui devoit estre condamné à ne partir jamais de Suède, vient en ces pays effacer toutes ces beautez de nature, il revient en sa première pauvreté et dans la disette de ces viandes, desquelles il ne se peut passer; et parce que l'on publie par tout que mon maistre est tout remply de belles fleurs de rhétorique, et ses discours sont tous florissans, qu'il rend les hyvers tièdes et fleuris, et qu'il dispute mesme avec le printemps à qui produira de plus beaux bouquets et de plus belles fleurs, je crains que ce mangeur de fleurs et de feuilles ne se rue sur sa friperie, et qu'il ne le devore comme des conserves ou des confitures de roses et de violettes. Ce n'est pas tout : l'envie mesme a bien fait davantage; elle a fait passer pour mort ce brave docteur lorsqu'il se portoit le mieux, et, qui pis est, on luy a gravé une epitaphie aussi bien sur le marbre que sur son haut-de-chausse. Mais laissons ces funestes discours, parlons de quelque chose de plus agreable.

Je vous veux dire des nouvelles que je vous ay apportées d'un nouveau monde qui n'a pas encores esté decouvert et qui s'est sauvé de l'avarice de Ferdinand et de l'ambition d'Isabelle. N'est-il pas vrây que celui qui vouloit brusler sa chemise si elle eust secu son secret n'eust pas fait volontiers sa confession generale, et que Alexandre eust bien eu de la peine à se resoudre à gagner paradis par humilité. Que direz-vous du pauvre Brutus, qui tua son père pensant tuer un tyran, et qui ne se repentit pas moins à la mort d'avoir aimé la vertu que s'il eust servy quelque maîtresse infidèlement? Je viens d'apprendre qu'autrefois à Venise les hommes d'estat se marioient avec les femmes

publiques<sup>1</sup>. Et, à vostre avis, est-ce pour avoir vaincu les Suyssez que François premier est appelé Grand, ou pour le distinguer du petit, ou à cause de son nez<sup>2</sup>? Que diriez-vous d'un roy qui est devenu gentil-homme suivant d'un petit prince, et d'un autre roy qui, au lieu de points de la religion, introduit toutes les fables de la poesie? Croiriez-vous que les subjects soient tenus, en conscience, de croire moins en Dieu qu'en leur prince? Et, de vrây, un homme qui ressembleroit à un singe, oseriez-vous asseurer qu'il est créé à l'image et ressemblance de Dieu? Et comment vous voudriez-vous dellendre d'un nez puant, si ce n'est avec des gans d'Espagne? A n'en point mentir, n'est-il pas vrây que celui qui n'a partie en son corps qui ne soit honteux ne se devoit jamais descouvrir devant le monde? Et un homme qui seroit assez gros pour remplir luy seul tout un carrosse, ne faudroit-il pas que toutes les portes par où il entre fussent cochères? Et si toutes les justices de France ressembloient à celle où l'on ne condamne pas mesme le diable à tort, dites la vérité, ne prendriez-vous pas plaisir d'avoir des procès? Que penseriez-vous d'un homme qui porteroit le deuil de la victoire du roy? Vous diriez aussitost que c'est un huguenot ou un mauvais François; et moy je vous apprens que ce n'est pas cela : c'est seulement qu'il y a perdu un de ses parens, tué à la bataille. Après tous ces discours, que pourrez-vous croire de moy, si ce n'est que je suis le contraire d'un sage? mais aussi ferois-je conscience de l'estre, puisque la sainte Escripture dit que la sagesse des hommes n'est que pure folie devant Dieu.

1. C'est très-vrây. Elles étoient là aussi puissantes qu'à Rome la belle Imperia sous Leon X. L'Anglais Ottway, dans sa *Venise sauvée*, a donné sur les habitudes des sénateurs de Venise chez ces courtoisanes une scene très-amusante reprise par M. Meilhac pour sa piece *les Curieuses* au Gymnase.

2. Ce nez envahissant tenait toute la place sur les monnaies à l'effigie royale. C'est ce qui faisoit dire à l'Orléanais Alloume, en des vers latins sur François I<sup>er</sup> :

Occupat immenso qui tota nummata naso.



## NOTICE SUR PICHOU

Cet auteur n'est que bien peu connu. Sans une longue préface que son ami d'Isnard, médecin à Grenoble, écrivit sur lui en tête de la *Filís de Scire*, sa dernière pièce, on ne le connaîtrait même pas du tout. Or, voici en quelques mots ce qu'il nous apprend.

Pichou était de Dijon, d'une famille qui, depuis longues années, faisait profession des armes. C'est de ce côté que son père voulut le porter, mais sans l'y contraindre. S'étant même aperçu que le goût des lettres l'emportait en lui sur l'inclination pour la guerre, il le mit chez les jésuites de sa ville, où il se livra tout entier à la poésie et à l'histoire. La philosophie l'en fit partir. Il quitta toutes les classes alors, et ne fut plus que poète.

Le théâtre ne lui fut pas tout de suite accessible. Il semble n'y être parvenu qu'avec la protection du prince de Condé, à qui il avait dédié ses premiers vers, et qui lui avait donné le sujet de ceux qui suivirent. « Sa veine, » comme dit le médecin panégyriste, n'eut pas de meilleur patron. « Quoiqu'elle eût encore l'air et les rudesses de sa naissance et qu'elle ne fût point encore dégagée de la barbarie de sa province, ce grand prince ne laissoit pas d'en admirer et le génie et les impétuosités. »

Dès qu'il eut pied au théâtre, Pichou ne le quitta plus. Il y était arrivé amplement muni, et pouvait d'autant mieux l'être, avec des ressources pour renouveler la provision, que ses pièces lui venaient toutes plus ou moins de l'étranger ou de nos romans en vogue.

C'est le *Don Quichotte*, comme on le verra, qui lui fournit la première, les *Folies de Cardenio*, que nous donnons ici, et dont le succès, assez grand à la représentation, en 1629, faiblit un peu à la lecture.

La même année, pour ne pas laisser refroidir la vogue, il fit jouer les *Aventures de Rosibéon*, grande pastorale en cinq actes, qu'il avait tirée de l'*Astrée*, sûr que la fortune du roman ferait celle de la pièce. Il parut en effet, du moins d'après les éloges d'Isnard, qu'elle réussit, et le méritait. Elle ne fut pourtant pas imprimée. Pichou, averti par ce qui lui était arrivé pour *Cardenio*, ne tenta

pas cette seconde épreuve, qui pouvait encore lui gâter le succès de la première.

L'année d'après, il était revenu aux Espagnols. Il leur empruntait sa tragi comédie en cinq actes de *l'Infidèle Confidante*, qui alla aux nues, toujours s'il faut en croire son ami d'Isnard. Vite, avec l'ardeur qu'on prend dans les applaudissements, et que celle de la jeunesse échauffe encore, Pichou se mit à une autre pièce.

La *Filís de Sciro, favola pastorale*, du comte Bonarelli, était à la mode depuis déjà plus de vingt ans, sans rien perdre de sa faveur. Plusieurs s'en étaient laissés tenter pour notre théâtre. En 1609, deux ans après qu'elle eut paru en Italie, Chevalier la faisait jouer en français, sous ce titre : *la Philis, pastorale*, « avec un prologue, duquel la Mort est le personnage. »

Un autre inconnu, nommé Du Cros, s'y était essayé plus tard, dans le temps où Pichou avait ses succès, et n'avait fait qu'une lourde platitude. Pichou, qui se sentait la main heureuse, voulut en tâter à son tour. En 1630, l'année même de son *Infidèle Confidante*, c'était fait ; on jouait sa *Filís de Scire*, pastorale en cinq actes et en vers, avec assez d'éclat pour que Richelieu lui-même, qui l'avait, à ce qu'il semble, encouragé dans cette épreuve, crut devoir le féliciter d'y avoir réussi : « Ce grand cardinal, dit Isnard, au sentiment duquel tous les nôtres se doivent assujétir, ne l'a-t-il pas honoré de son assistance et de son approbation, et ne luy a-t-il pas, de sa propre bouche, donné ce glorieux éloge que c'estoit la pastorale la plus juste et la mieux travaillée qu'on eût encore veue ? »

Ce fut la dernière pièce du pauvre auteur. Il n'eut même pas le temps de la faire imprimer. Au commencement de l'année suivante, n'ayant guère que trente-cinq ans au plus, il était mort, et d'une façon terrible. Un met mis par Farga, son libraire, à la fin de la dédicace de la pièce, que Gaston, frère du Roi, avait acceptée, nous apprend que Pichou avait été « lâchement assassiné. » Par qui ? Par quelque envieux peut-être. Il avait eu tant de succès, qu'on pourroit le croire.

# LES FOLIES DE CARDENIO

TRAGI-COMÉDIE <sup>1</sup>

1629

PERSONNAGES

FERNANT.  
CARDENIO.  
LUSCINDE.  
DOROTÉE.  
Le Père de Luscinde.  
Le Sacrificateur.  
La Nourrisse.

AMERITE, parente de Luscinde  
D. FELIX, escuyer de Fernant.  
D. GUSMAN, son amy.  
Dom QUICHOT de la Manche.  
SANCIO PANÇA, son escuyer.  
Le Licencié du village de Dom Quichot.  
Le Barbier du mesme lieu.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

FERNANT.

Esprits, dont la franchise est toujours asservie,  
Qui voulez que l'amour dure autant que la vie,  
Que jamais la raison ne desgage les cœurs,  
Et qu'on meure aux prisons de nos premiers vain-  
Severs ennemis des voluptez du change, [queurs :  
Qui blasmez les desseins où sa douceur nous range

1. C'est la première des nombreuses pièces qui furent tirées de *Don Quichotte*, dont le succès fut considérable en France pendant plus d'un siècle. On le lisait partout, même à Port-Royal, où la première traduction en fut faite par Filleau Saint-Martin sous la direction de Lancelot. — Quelques années après Pichou, en 1638, Guérin du Boucaud donna un *Don Quichotte*, en cinq actes et en vers, puis, en 1641, une autre pièce, qui en était la suite, *le Gouvernement de Saucio*, maintenu longtemps au théâtre, grâce à quelques scènes amusantes. On la jouait encore chez Molière, un peu arrangée par la Béjard et l'avocat Fourcroy. En 1645, de Brosse fit jouer, d'après la même source, *le Curieux impertinent*, que Destouches refit, pour son début, en 1710, avec le même titre. Du Fresnoy et Dancourt retirèrent aussi, à seize ans de distance, la comédie du *Gouvernement de Saucio*. L'opéra de Dufresny, *Saucio Pança*, donnée cinq fois en 1691, tomba sur un mot du Duc : « Je commence à être las de Saucio », disait-il. — Et moi aussi, répliqua quelqu'un au parterre. » Les trois actes ne s'en relevèrent pas. Les cinq actes en vers de Dancourt, *Saucio Pança gouverneur*, joués en 1712, n'allèrent pas beaucoup plus loin ; ils ne furent représentés qu'une fois de plus. — La pièce de Pichou, que nous donnons ici, fut aussi refaite, mais à grand spectacle, en comédie-ballet, pour le Théâtre des Tuileries. Le petit roi Louis XV y dansa seul plusieurs entrées. C'est le peintre Coypel qui s'était chargé de la prose et des divertissemens, et sans doute aussi des devoirs ; LaLande avait fait la musique, et Balbon réglé les ballets. La représentation fut donnée le 29 décembre 1720.

Et ne pouvez souffrir qu'un esprit amoureux  
Souspire apres le bien d'un changement heureux,  
Que vous estes cruels aux mouvemens de l'ame  
De les assubjetir à leur premiere flamme ;  
Que vous connaissez mal le pouvoir des beautez,  
Alors que vos desirs sont ainsi limitez,  
Et que cette constance est vainement fondée  
Que vostre affection a si long-temps gardée !  
Comment voulez-vous vivre et n'aymer qu'une fois,  
Parmy tant de beautez qui nous donnent des loix ?  
Quelle fidelité ne rendroit pas les armes [mes,  
Aux nouvelles douceurs que produisent leurs char-  
Lorsque la jouyssance a suivy nos desirs,  
Que l'amour nous exerce en ses plus doux plaisirs,  
Qu'il rend la passion tout à fait assouvie,  
Et le contentement aussi prompt que l'envie ?  
Quel esprit peut alors conserver ses ferveurs  
Dans la possession des dernieres faveurs ?  
Et lors qu'il s'abandonne à des graces nouvelles,  
Doit-on pas excuser ses desirs infideles ?  
Cet aveugle demon qui preside aux amans,  
Permet ce doux remede à leurs moindres tourmens,  
Et les plus inconstans, dont il voit les exemples,  
Ne sont point rejettez de l'accès de ses temples.  
Autrefois Dorotée a forcé ma raison  
D'aller sous son empire établir ma prison,  
Jamais l'affection n'a paru si puissante, [sante ;  
Que dans les premiers vœux de ma flamme nais-  
Jamais un cœur humain n'a monstré plus d'ar-  
Qu'alors que j'attaquay sa timide froideur ; leur,  
Mais depuis qu'à mon gré sa volonté reduite,  
A permis toute chose à ma longue poursuite,  
Et qu'un nouveau bon-heur fit paraître à mes yeux  
Un mortel abrégé des merveilles des Cieux,  
Sa beaulté n'est plus rien qu'une image effacée  
Au foible souvenir de l'amitié passée ;  
Je rougis maintenant des fers que j'ay portez,



L'image d'une mer et d'un sable mouvant

# FOLIES DE GARDENIO

RECOMENDACIONES

1. PLANTACIONES

2. RIEGO

Las plantas de Gardenio se plantan en el momento de la floración, en un lugar bien soleado y con suficiente humedad. Se debe evitar el exceso de agua y el viento fuerte. Se recomienda el uso de abonos orgánicos y minerales.

## NOTA IMPORTANTE

### ALERTA



El Gardenio es una planta de gran belleza y muy resistente a las plagas. Se debe evitar el uso de pesticidas químicos y utilizar métodos naturales para controlar las plagas. Se recomienda el uso de abonos orgánicos y minerales.

Se debe evitar el exceso de agua y el viento fuerte. Se recomienda el uso de abonos orgánicos y minerales. Se debe evitar el uso de pesticidas químicos y utilizar métodos naturales para controlar las plagas. Se recomienda el uso de abonos orgánicos y minerales.



LES FOLIES DE CARDENIO

CARDENIO

La femme est un roseau qui branle au premier vent  
L'image d'une mer et d'un sable mouvant



Je ne me souviens point des pleurs que j'ay jettez,  
Luscinde desormais vivra dans ma pensée :  
C'est l'unique beauté dont mon ame est blessée,  
Et les premiers attraits qui charmerent mes sens  
Aupres de ce soleil ont des traits languissans.  
Cachez, foibles appas, vos lumieres ternies,  
L'n mespris raisonnable a mes chaines finies ;  
Tous vos faux ornemens se sont esvanouis,  
Vous ne commandez plus à mes sens esblouis,  
Luscinde vous surmonte, et jamais Dorotee  
N'aura la liberté qu'elle m'avoit ostée ;  
En fin mon jugement veut regler mes amours.  
Mais quel empeschement interrompt mes discours ?  
C'est elle assnément, sa presence importune  
Ne sert plus qu'à troubler ma nouvelle fortune.

## SCÈNE II

DOROTEE, FERNANT, PUIS CARDENIO.

DOROTEE.

Ne dissimulez point, mon esprit voit assez  
Que vous avez pour moy ces mouvemens forcez ;  
Confessez hardiment, sans user de ces feintes,  
Que je suis importune à vos secretes plaintes,  
Que ma rencontre lasche un amant qui me fuit  
Après tant de sermens dont j'attendois le fruit,  
Et qu'à vos nouveaux feux quelque objet agreable  
M'a rendu malheureuse et vous a fait coupable :  
Je sçay bien que l'amour porte ailleurs vos esprits,  
Et que la jouissance a causé ce mespris :  
Mes yeux auparavant avoient lardeur plus vive  
Lors qu'un peu de beauté fit vostre ame captive ;  
Aujourd'huy vous treuvez ces attraits desplaisans  
Dont le premier esclat charmoit vos jeunes ans,  
L'excès de mon amour n'a servy qu'à ma peine,  
Et mon bien dependoit de paraisre inhumaine.

FERNANT.

Vous blasmez sans sujet un amour vertueux.  
Dont vous reconnaissez les soins respectueux :  
Je jure que jamais je n'aymay davantage  
Les celestes appas qui sont en ce visage,  
Et que mes derniers vœux ne sont moins innocens  
Que la fidelité de mes premiers enens : [mesme  
Mais l'amoureuse ardeur n'est pas toujours de  
dans la possession des beautez que l'on aime,  
On ne peut pas toujours avoir ces vifs accès  
Que cette passion produit en son excès,  
Amour quitte souvent les desseins de sa mere,  
Et s'endort paresseux dans les bois de Cythere ;  
Le divertissement restablit la vigueur,  
Et le plus doux plaisir degoute en sa longueur ;  
Ma flamme reprendra de nouvelles amores,  
Si vous luy permettez de ramasser ses forces :  
Je cheris vos attraits, et jamais ma raison  
Ne forcera mon ame à changer de prison.

DOROTEE.

Ha ! que vous me battez de promesses frivoles,  
Et que vostre dessein dément bien vos paroles !  
Osez-vous me cacher ce soudain changement ?  
Icy ma passion cede à mon jugement ;  
Je voy bien dans vos yeux l'appareil de ma perte,  
Et vostre lascheté m'est assez desouverte.

FERNANT.

Incredule beauté, quels sermens voulez-vous  
Qui delivrent vos sens d'un soupçon si jaloux ?

DOROTEE.

Toute cette assurance en un esprit parjure  
Ne feroit qu'augmenter son crime et mon injure :  
Non, non, suivez le change, et vivez plus heureux  
Sous l'empire nouveau d'un objet amoureux ;  
Cherchez d'autre matiere à vos feintes caresses,  
Et faites tous les jours de nouvelles maistresses,  
Vous ne me verrez point troubler vos passe-temps,  
Je promets le silence à vos feux inconstans ;  
Quelque bois escarté, me servant de retraite,  
Sera le seul tesmoin de ma plainte secrete ;  
Et je ne diray plus le sujet de mes pleurs  
Qu'à des rochers muets et sourds à mes douleurs.

FERNANT.

Mon ame, assure-toy de voir toute autre issuë  
De ma fidelité que tu n'as pas conceuë ;  
Je te conserveray de si sains et nouveaux  
Que tu m'appelleras le parfait des amans ;  
Mais ne persiste plus en cette humeur estrange,  
Et ne redoute point que ma passion change.

*(Dorotee sort.)*

Pauvre fille abusée ! hélas ! que tes amours  
Ont pour me retenu d'inutiles discours !  
Tes charmes ne sont plus à mes yeux que de gla  
Et Luscinde y rencontre une meilleure place :  
Depuis qu'une beauté n'a plus rien à donner,  
La peur du changement la doit bien estonner ;  
Elle qui fut l'objet de ma premiere gloire  
Fit naistre mon mespris accordant ma victoire,  
Et son sort inegal de naissance et de biens  
Ne me peut retenu en ses foibles liens :  
Il faut chercher ailleurs un heureux hymenée,  
Où mon affection soit tout à fait bornée.  
Luscinde est le seul but de mes soins limitez  
A la possession de ses cheres beantez,  
Et quoy qu'elle resiste à l'amour qui me touche,  
Un mot me donnera la moitié de sa couche ;  
Je sçay bien que ses vœux autre part engagez  
Ne rendroient pas si tost mes tourmens soulagez.  
Et que la passion qu'elle a pour Cardenio <sup>1</sup>  
Luy feroit mespriser ma poursuite infinie ;  
Mais ses parens charmez à l'esclat de mon sort  
Se trouveront heureux d'avoir cet accord,  
Et ce foible rival esloigné de sa veuë <sup>2</sup>  
Tombera dans les rets <sup>3</sup> d'une embusche impour-  
N'importe qu'un dessein fidele ou suborneur  
Apporte aux amoureux un supreme bonheur,  
Il faut également sçavoir aimer et feindre,  
Et surprendre à la fin ce qu'on ne peut contraindre.  
Mais comme tout succede à mon contentement,  
De trouver <sup>4</sup> à propos ce solitaire amant !

1. L'usage étoit alors chez les poëtes de terminer ainsi, en les françaisant, les noms tirés du latin ou de l'espagnol : ainsi Corneille dans *Polycarte* écrit *Dieie* pour *Dicus*; Boileau fait de même pour *Laelius*, qu'il écrit *Lellie*.

2. Fillets.

3. Inattendue. — On disoit à l'*impour* ou à l'*improu* pour à l'improvisé. — Recevant lettres à l'*improu*... — lit-on dans Montaigne.4. Trouver. — Cette forme n'avoit pas encore vieilli du temps de Moliere, qui s'en est servi à la 1<sup>re</sup> scene du *Misanthrope*.

Tousjours un noir chagrin entretient de la sorte  
Vostre ame abandonnée au soucy qui l'emporte ;  
Je treuve desormais cet amour rigoureux  
D'avoir ainsi rendu vos amis malheureux,  
Puisque vostre presence est ailleurs asservie,  
Estant si necessaire au bonheur de leur vie.

CARDENIO.

Il est vray que mon ame encor ces beaux yeux  
Qui m'ont fait les premiers soupirer en ces lieux,  
Et que le doux effort de mon inquietude  
Se plaist de m'attirer dedans la solitude :  
Luscinde a tant d'appas qui ravissent mes sens,  
Que je les voy tou-jours encor qu'ils soient absens,  
Et que ma passion se rendroit criminelle  
De donner quelque treve à ma peine eternelle.

FERNANT.

Vous sçavez que je puis juger de vos tourmens,  
Puisque j'ay soustenu de pareils mouvemens :  
Les yeux de Dorothee ont toujours sur mon ame  
Un empire absolu de respect et de flame,  
Bien que son amitié favorable à mes vœux  
M'accorde maintenant les plaisirs que je veux.

CARDENIO.

Helas ! que je suis loing de ces cheres delices !  
Tous les jours la rigueur établit mes supplices,  
Et pour nous la Fortune a des traits si cruels,  
Que rien ne réussit à nos vœux mutuels.

FERNANT.

Quelle difficulté treuvez-vous plus pressente  
Contre le juste espoir d'une amour innocente ?

CARDENIO.

Un vieillard insensible à mes saintes chaleurs  
Ne veut pas que l'Amour y produise des fleurs,  
Et Luscinde, arrestée aux loix d'un pere avare,  
Ne peut recompenser une amitié si rare.

FERNANT.

Je croy que mes discours sont assez suffisans  
Pour forcer cette humeur qui s'attache aux vieux ans.  
Aujourd'huy je verray vos parents et sou père,  
Afin de vous conduire au bonheur que j'espère,  
Pendant que vous serez éloigné quelque temps  
Pour veiller au succès de mes soins importants :  
Quelque affaire me touche, extrêmement pressée,  
Dont vous pouvez finir la poursuite embrassée :  
Peu de jours suffiront à cet éloignement,  
Après assurez-vous d'un soudain changement.

CARDENIO.

Monsieur, vous pouvez tout sur mon obeissance,  
Pour vous je souffrirais une eternelle absence,  
Et je me tiens heureux d'accomplir vos desirs  
Lors que vous treuvez bon d'occuper mes loisirs.

FERNANT.

Un mot reste à tracer que j'adresse à mon frere,  
Et qu'un proche interest ne veut pas qu'on differe.

## SCÈNE III

CARDENIO, *seul*; puis LUSCINDE.CARDENIO, *seul*.

Fascheux commandement de quitter ce séjour,

Où luit le seul objet qui me donne le jour :  
O Dieux ! que mon devoir à des loix bien contraires  
A la fidelité de mes vœux ordinaires,  
Que mon impatience espreuveva d'ennuis,  
Et qu'en si peu de jours je souffriray de nuits !  
Le moyen de quitter un moment cette belle  
Sans trahir mille fois l'amour que j'ay pour elle,  
Et condamner mon ame aux plus dures rigueurs  
Dont la melancolie entretient nos langueurs !  
Respect injurieux qui contrains ma sortie,  
Que je serois content de la voir divertir  
Ailleurs, tu connoistrois un courage assez fort  
Et qui redoute plus ce depart que la mort :  
Toutesfois il le faut, ma fidele entremise  
Ne se peut desgager de la charge commise,  
Et je la treuve douce en sa necessité,  
Puis qu'elle doit servir à ma felicité.

Laissons donc ces regrets, et faisons que ma sainte  
Excuse en ce dessein ma liberté contrainte.  
Mais que je suis timide en ce fascheux adieu,  
Depuis que je l'ay veue arriver en ce lieu !  
Ma bouche n'enst osé vous porter ces nouvelles,  
Qui sont à nos destins egalement cruelles,  
Si, lors que mes discours vous mettront en soucy,  
Je n'avois le moyen de vous guerir aussi :  
Il faut que je vous quitte, un depart necessaire  
Me force à la rigueur d'un mouvement contraire.  
Et mon espoir qui suit un pouvoir absolu  
Ne sçauroit retarder ce dessein resolu.

LUSCINDE.

Dieux, pourquoy venez-vous m'affliger de la sorte ?  
Puis-je avoir là dessus la constance assez forte ?  
Et comment croyez vous adoucir ma douleur  
Dans le ressentiment de ce nouveau malheur ?

CARDENIO.

Quittez ces foibles soins, mon esprit vous assure  
D'un remede aussi prompt que la mesme blessure :  
Fernant, dont le merite est égal au pouvoir,  
Et sous qui la fortune a rangé mon devoir,  
Obligé à ce depart mon fidele service ;  
Mais aussi son credit nous fait un bon office.  
Il doit en mon absence avancer nos amours  
A la felicité qu'ils desirent toujours,  
Disposer mes parens, les joindre à sa conduite,  
Et faire à vostre pere agréer ma poursuite :  
N'est-ce pas un espoir qui vous doit aller,  
De tirer tant de biens d'un tourment si leger ?

LUSCINDE.

Ouy bien, si je voyois vostre attente assurée,  
J'aurois mille plaisirs d'estre ainsi separée ;  
Mais que cette faveur est suspecte à mes sens,  
Dont il veut soulager nos destins languissans,  
Et que souvent le Ciel entend les tristes plaintes  
De ceux que ses pareils ont trompé de leurs feintes !

CARDENIO.

Sa vertu toutes-fois n'a point d'esclat si faux,  
Que de s'abandonner à ses lasches defaux,  
Et son affection est si sainte et si nue,  
Que je n'en puis douter apres l'avoir connue.

LUSCINDE.

Dieu vueille que le sort en dispose encor mieux  
Que vous ne l'attendez de la bonté des Cieux.



CARDENIO.

Dieu vueille que bien tost nos volentiez unies  
Reçoivent le loyer de nos péines finies !

LUSCINDE.

Pour moy je vous promets que quand tout l'Univers  
Feroit contre ma foy mille desseins divers,  
Sa haine ne sera qu'une heureuse matière  
A la fidelité que je vous garde entiere.

CARDENIO.

Et je jure vos yeux que l'honneur du trespas  
Ne scauroit m'empescher de cherir vos appas.

LUSCINDE.

Ainsi, quoy que le Ciel soit rude ou favorable,  
Nous sommes assenroz d'une amitié durable.

CARDENIO.

Adieu, qu'un doux baiser assemblant nos esprits  
Les face consentir au dessein que j'ay pris,  
Ha ! transports innocens dont mon ame est ravie,  
Quel sort dans vos douceurs m'a conservé la vie !  
Loïng, soucis importuns qui causez mon tourment,  
Je vieus de vous quitter dans un bien si charmant.

LUSCINDE.

Adieu, retirons-nous, que quelqu'un ne surprenne  
Les doux ravissements d'une amoureuse peine,  
Et si vous desirez d'obliger mon amour,  
Faites-le peu languir dans l'espoir du retour...

## SCÈNE IV

FERNANT, LE PERE DE LUSCINDE, PUIS LUSCINDE.

FERNANT.

En fin, voyez le but d'une amitié fondée  
Sur la même vertu qui l'a tousjours guidée,  
Et qui ne ressent point ces amours déreglez  
Dont le vice entretient tant d'esprits aveuglez.

LE PERE.

Monsieur, le doux accord d'un pareil hymenée  
Comble de tant de biens ma maison fortunée,  
Qu'à l'heure si la Parque attaquoit mes vieux jours,  
Je verrois sans regret en terminer le cours.

FERNANT.

Et moy, j'estime plus cette heureuse conquête  
Que votre bien-veillance accordée à ma requeste,  
Qu'une couronne acquise au milieu des dangers  
Qui porteroit ma gloire aux climats estrangers.  
Je croy que vous avez assez de connaissance  
A quoy peut aspirer l'honneur de ma naissance,  
Et vous n'ignorez pas dans ma condition,  
Que j'ay beaucoup d'amour et peu d'ambition.  
Je pouvois autre part suivre une heureuse trace  
Egalant ma recherche aux grandeurs de ma race ;  
Mais les yeux de Luscinde ont de si doux attraits,  
Qu'il faut que la raison cede à leurs moindres traits,  
Qu'à leur premier effort ma franchise rendue  
S'est trouvée à la fin heureusement perdue,  
Et que la vanité de mes feux glorieux  
Croit la terre jalouse et le Ciel envieux.

LE PERE.

C'est ainsi que paraist une amitié fidelle,  
Quand tous nos interests ne sont rien auprès d'elle,  
Que l'inegalité ne peut rompre ses nœus,  
Et qu'elle ne rend point un esprit désaigieux :  
Aussi vous trouverez des voluptés parfaites,  
Puisque le seul amour est au choix que vous faites,  
Si les yeux de Luscinde ont charmé vos esprits,  
Ses soins conserveront le tresor qu'ils ont pris :  
Mais ce commun bonheur que le ciel nous envoie  
Veut qu'elle participe à ma nouvelle joye.

Ma fille, recevez pour legitime espoux  
Cet illustre seigneur qui s'approche de vous :  
Frvol estonnement, quoy ! cette humeur naïve !  
Est encor insensible à l'objet de son aise ?  
Cette timidité monstre un esprit confus  
Qui n'ose toutesfois tesmoigner un refus.

LUSCINDE.

Il est vray, vous avez sur moy toute puissance,  
Et sans paraistre ingratitude au bien de ma naissance,  
Je ne puis refuser à vos moindres discours  
Le pouvoir d'establir le destin de mes jours.

LE PERE.

Je veux que dans demain cette heureuse alliance  
Termine sa recherche et mon impatience ;  
Non, je n'ay plus sujet de demeurer douteux,  
L'n tacite vouloir suit ce respect honteux.

FERNANT.

Adorable beauté, doux sujet de ma peine,  
Rendez d'un seul regard ma victoire certaine,  
Avoëz mon service, et quittez ces froideurs  
Qui ne font qu'augmenter mes fidelles ardeurs.

LUSCINDE.

Mon esprit ne scauroit desguiser sa contrainte,  
Ny songer à l'amour où domine la crainte.

FERNANT.

Mauvaise ! où trouvez-vous que mes affections  
Donnent de la contrainte à vos intentions ?

LE PERE.

Ha ! qu'elle perdra bien cette humeur indocile,  
Et qu'une seule nuit vous la rendra facile !  
Laissons la seulement resoudre à ce dessein,  
Un moment lui mettra vostre amour dans le sein.

LUSCINDE seule.

Inhumain ! tu crois donc mon respect si timide  
Que pour te contenter il me rende perfide,  
Et qu'il doive endurer les tyranniques loix,  
Puisque ton avarice est contraire à mon choix ?  
Tyrant qui ne veux perdre apres m'avoir fait nais-  
Ennemy d'un enfant, et partisan d'un traistre, [tre,  
Ne croy pas que jamais ton cœur desnaturé  
Acheve contre moy ce qu'il a conjuré :  
Avant que mon amour cede à ta tyrannie,  
Avant que je consente à trahir Cardenie,  
Un legitime effort, un trespas genereux  
Finira les ennuis de mon sort malheureux.  
Mais il faut prevenir ce danger de bonne heure,  
Puis qu'encor mon espoir ne vent pas que je meure ;  
Quelque amy necessaire au malheur qui nous suit

1. Dans le sens de *naïve*, que ce mot avoit souvent à l'origine.

Le peut facilement avertir cette nuit,  
 Un billet envoyé rappellera son ame  
 Pour venir conserver le loyer de sa flamme ;  
 Il verra qu'un perfide a conjuré sa mort  
 Lors que son amitié luy promettoit le port :  
 Ce soleil viendra dissiper les orages  
 Qui doivent esclatter à nos communs naufrages,  
 Et son affection fera voir au retour  
 Que l'effort ne peut rien où preside l'Amour.

## ACTE DEUXIÈME

### SCÈNE I

CARDENIO.

Perfide, il est donc vray que ton ame infidelle  
 Porte contre mon bien son ardeur criminelle ?  
 Tu veux donc violer les droicts de l'amitié,  
 Et dans l'ingratitude estouffer la pitié ?  
 Tu veux que mon malheur soit le prix de ta gloire,  
 Qu'on voye ma défaite établir ta victoire,  
 Et ta desloyauté s'efforce à m'arracher  
 Un thresor amoureux qui me couste si cher.  
 Ha ! traistre, est-ce donc là la fidelle assistance  
 Que ton affection offroit à ma constance ?  
 Es-tu de ces voleurs dont l'injuste dessein  
 Nous montre un bon visage, et nous perçe le sein ?  
 Caches-tu le poison sous un front d'allegresse,  
 Et portes-tu la mort à qui tu fais caresse ?  
 Vrais amis, où peut-on vous trouver desormais,  
 Si vous estes de ceux qui ne furent jamais,  
 Et qui n'ont point vescu qu'en la bouche des hommes ?  
 Faux objets des vieux ans et du siecle où nous som-  
 Confessez hardiment qu'un discours fabuleux mes,  
 Fit paraistre autrefois vos effets merveillex,  
 Et que vos actions sont autant de mensonges  
 Qui ne surpassent point l'autorité des songes !  
 Mais de quelque transport que mes sens agitez  
 Tesmoignent leur martyre en ces extremitez,  
 En fin tous ces discours n'allegent point ma peine  
 Parmy tant de soucis que la peur me rameine,  
 Et l'orage est si prest d'esclatter sur mon sort,  
 Qu'il est bien malaisé d'éviter son effort.  
 Aujourd'huy je verray mon bonheur ou ma perte,  
 Aujourd'huy la victoire ou la mort m'est offerte,  
 Et desja le destin balance un trait fatal  
 Qui doit favoriser ou punir un rival.  
 Je recoy cet advis de ma belle maistresse,  
 Qu'im'exprime en ces mots sa crainte et sa tristesse,

1. Allusion à la fable indienne de Bidpai et Lockmann, reprise dans le *Livre des lumières*, ou la *Conduite des rois*, puis par La Fontaine, avec le même titre qu'elle a dans Bidpai : *les Deux Amis*.

### LETTRE

de *Luscinde à Cardenio*,

« Haste, cher amant, ton retour,  
 « On veut asservir mon amour  
 « Aux loix d'une injuste contrainte,  
 « L'avarice et la trahison  
 « Dressent une embusche à ma crainte,  
 « Et mon obéissance établit ma prison.  
 « Fernant, au lieu de te servir,  
 « Me veut injustement ravir :  
 « Mon pere a receu sa poursuite,  
 « J'ay beaucoup promis au respect :  
 « Regarde où mon ame est reduite,  
 « Et si je dois icy desirer ton aspect. »

O Dieux ! ce n'est que trop m'asseurer de l'ouvrage,  
 Et peindre le malheur de mon proche naufrage :  
 Amour, ne permets point qu'un dessein si mauvais  
 Retarde le bonheur que j'attend desormais,  
 Et qu'après tant de maux qu'on souffre à ton service  
 La vertu soit subiette aux trahisons du vice :  
 Autrement tu verras tes autels demolis,  
 Ta grandeur mesprisée et tes droicts abolis ;  
 Et tous les amoureux qui verront ces exemples  
 N'auront plus que le feu qui bruslera tes temples.  
 Mais pendant que mon ame entretient sa douleur  
 Dans l'apprehension de ce nouveau malheur,  
 J'approche du logis où ma belle captive  
 Abandonne aux soupirs sa passion eraitive :  
 Que je serois content de voir ce beau soleil  
 Tesmoigner à mes yeux un sentiment pareil !  
 Courage, un petit bruit qui vient de sa fenestre  
 Me promet que dans peu je la verray paraistre.

### SCÈNE II

LUSCINDE, CARDENIO.

LUSCINDE à la fenestre.

Quoy ! ne vaudras-tu point, seul espoir de mes  
 Secourir au besoin nos fideles amours ? | jours,  
 Es-tu si peu sensible au malheur qui nous presse  
 De vouloir à ma crainte adjouster ta paresse ?  
 Tu sçais à quel effort mon courage est soumis,  
 Ne me laisse point seule entre tant d'ennemis ;  
 Retourne, ma chere amie ; hé Dieux ! sans Cardenio  
 Comment puis-je aujourd'huy souffrir leur tyrann-  
 nie ?

CARDENIO.

Luscinde, vous voyez cet amant malheureux  
 Qui souffre également un destin rigoureux :  
 Quelles loix maintenant m'ordonnez-vous de suivre  
 Contre tous les assauts que l'injure nous livre ?

LUSCINDE.

O presence agreable, objet delicieux,  
 Qui charme mon esprit et contente mes yeux,  
 Ha ! que ta veüe est chere à mon ame affligée,  
 Et que tu rends bien tost ma douleur allegée !

CARDENIO.

Vertueuse beauté, c'est de toy seulement  
 Que depend ma misere ou mon contentement :

Un refus genereux me donnera la vie,  
Que ton consentement m'aura bien tost ravie.

L'USCINDE.

Ne crains rien, cher amant, tu verras des effets  
Capables de laisser tes esprits satisfaits :  
Si jamais la constance eut un succès prospere  
Sauvant la liberté des contraintes d'un pere,  
Et que tous les efforts d'un esprit suborneur  
Luy furent seulement des matieres d'honneur,  
Aujourd'huy tu verras esclater cette audace  
Parmy la trahison, l'outrage et la menace :  
La force du respect perdra tout son pouvoir  
De me solliciter à trahir mon devoir,  
Et la desloyauté, voyant qu'on la surmonte,  
N'aura plus le teint blesme, et rougira de honte.

CARDENIO.

Si ta fidelité paraist jusqu'à ce point,  
Que ce foible appareil ne l'espouvante point,  
Après, quoy que le sort laee encor pour nous nuire,  
Nostre amour est si fort qu'il ne le peut destruire :  
Mais aussi garde bien d'accorder à la peur  
Le fruit de mes travaux que desire un trompeur :  
Porte un front couragieux aux yeux d'un pere avare,  
Et ne redoute point son sentiment barbare.

L'USCINDE.

Mon ame, assure toy qu'un genereux refus  
Rendra nos ennemis estonnez et confus.  
Adieu, je crains icy que quelun ne nous veille,  
Et desjà quelque bruit arrive à mon oreille.

CARDENIO, seul.

Que je suis maintenant entre deux passions  
Touché diversement de leurs esmotions !  
L'esperoir me resjoût, et la crainte me blesse ;  
J'espere en son amour, et je crains sa foiblesse :  
La femme est un roseau qui bransle au premier vent  
L'image d'une mer, et d'un sable mouvant <sup>1</sup> ;  
Pour vaincre il luy faudroit ne combattre personne :  
Le changement la flatte, et le respect l'estonne.  
Toutefois c'est de là que mes sens amoureux  
Attendent le destin propice ou rigoureux :  
Il faut secrettement m'introduire en la salle  
Où l'on doit prononcer ma sentence fatale.

## SCÈNE III

BOROTÉE.

En fin ce cœur ingrat, cet infidele amant  
Abandonne mon ame au milieu du tourment :  
Fermant voit sans pitié ma jeunesse abusée  
A mille errantez demeurer exposée :  
Son esprit a changé de maîtresse et de foy,  
Il se fasche à l'Amour qui luy parle de moy ;  
L'uscinde le possède, et bastit sur ma perte  
Les nouveaux fondemens d'une alliance offerte :  
Et tu souffres, mon ame, un affront si honteux,  
Tes desirs ont encor des mouvemens douteux.  
Tu vois sa trahison, tu connois ma ruine,

Et qu'en fin la fortune à mon malheur s'obstine,  
Sans chercher toutesfois en cette extremité  
Un secours necessaire à ma calamité.

Faut-il donc que j'endure un volleur qui me quitte  
Accomplir devant moy sa nouvelle poursuite  
Et, contre son devoir, par des vœux solennels  
Engager autre part ses esprits criminels ?

Faut-il, pour redoubler ma douleur vehemente,  
Que j'assiste au bonheur de sa nouvelle amante ?  
Quoy ! n'est-ce pas assez de savoir qu'aujourd'huy  
Tout le bien m'est osté que j'esperois de luy ?  
Non, traistre, ne crains point ma passion jalouse,  
Que je t'aïlle arracher du sein de ton espouse,  
Et porter à l'aspect des mortels et des Dieux  
Les signes evidens d'un parjure odieux :

Ne crains point que ton front rougisse à mes appro-  
che te veux delivrer de mes justes reproches, [ches :  
Je veux loing de tes yeux habiter un séjour  
Que l'ombre exemptera des visites du jour,  
Une noire forest, un desert solitaire,

Où la honte et la peur ne me feront plus taire,  
Là, dans la liberté de mes tristes soupairs,  
Je diray seulement mon martyre aux zephyrs ;  
Là, de pitié les eaux et les roches atteintes  
Se laisseront toucher aux accens de mes plaintes,  
L'onde moderera le doux bruit de ses flots,

Tous les vents auront peur de troubler mes sanglots,  
Et ne toucheront plus que d'une foible haleine  
Les arbres attentifs au récit de ma peine,  
Mais que dis-je, insensée ? En l'estat où je suis,  
Ita ! que ma lascheté flatte icy mes ennuis !

Il faut bien davantage exercer des supplices  
Sur mes credules sens de ma faute complices :  
Quelque autre seulement habité des serpens,  
Où le peril m'effraye et me tiene en suspens,  
Quelque rocher sur qui tousjours la foudre gronde,  
Visé seulement de l'escume de l'onde,  
Où la Nature a fait le logis de l'horreur,  
Doit servir de retraite à ma noire fureur.  
Là, je rend mon séjour egal à ma fortune,  
Qui trouve desormais la lumiere importune,  
Et veut pour compagnons du tourment qui me suit,  
L'effroy, le desespoir, le prodige <sup>1</sup>, et la nuit.

## SCÈNE IV

LE SACRIFICATEUR <sup>2</sup>, LE PÈRE DE L'USCINDE,  
L'USCINDE, FERNANT, CARDENIO, LA NOUR-  
RISSE <sup>3</sup>.

LE SACRIFICATEUR.

Voyez, heureux amans, à quel bien desirable  
Vous porte l'union d'un hymen favorable ;

1 Dans le sens, tout latin, que ce mot avoit alors quelquefois, de chose effrayante, monstrueuse : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? dit Pascal... Quel monstre, quel chaos, quel prodige ? »

2. Pichon n'a pas osé mettre « un prêtre, » les lois de son temps sur le théâtre le lui défendaient. A la place, il a vu que le sacrificeur des tragédies antiques lui suffirait, et il l'a pris sans ce rappeler qu'il étoit en pleine Espagne catholique, et qu'un peu plus loin, il seroit question de religieuses et de convent.

3. Autre personnage du théâtre antique, que le nôtre prit et garda jusqu'à Corneille, qui s'en servit encore pour *Melte*, sa premiere comédie. La Péruze, entre autres, l'avait mise en scene dans sa *Mé-*

1. Le Gros-René du *Dépit amoureux* a repris cette métaphore dans son galimatias contre les femmes.

C'est parmi ses faveurs que nos sens satisfaits  
Reçoivent des plaisirs innocens et parfaits,  
Et que le Ciel propice à nos longues attentes  
Assure le repos de deux ames contentes,  
Autrefois ce saint nœud fit sortir hors des bois  
Les mortels attirés des douceurs de ses loix,  
Et nos premiers parens incivils et farouches  
Ne s'adoucirent point qu'en ses paisibles couches ;  
Mais il faut que l'amour avec pareils accords  
Unisse également les esprits et les corps,  
Et que la volonté ne soit jamais contrainte  
Aux libres mouvemens d'une action si sainte :  
Je croy que vous venez en cette intention  
Recevoir le loyer de votre affection.  
Fernant, n'avez-vous pas une sincère envie  
De joindre à son desir cely de votre vie ?

FERNANT.

C'est là que mes souhaits ont toujours aspiré,  
Touché de la douceur d'un hymen désiré.

LE SACRIFICATEUR.

Luscinde, avouez-vous sa poursuite innocente ?  
J'attend de votre voix que votre ame y consente.  
Il semble qu'un refus luy serre ainsi la voix,  
Et que cette union soit contraire à son choix.

LE PERE.

Niaise, en fin tu veux que cette humeur m'offence,  
Je ne puis endurer ta timide defence.

LE SACRIFICATEUR.

Puisque vous connoissez sa fidele amitié,  
Ne desirez-vous pas le nom de sa moitié ?

LUSCINDE.

Ouy.

CARDENIO.

Ha! desloyauté qui trahis mes services, [plices!  
Qu'un seul mot me condamne à d'éstranges sup-

FERNANT.

Que ce consentement me comble de plaisirs !  
Ma belle, une parole a borné mes desirs.  
Mais quel prompt accident luy change ainsi la face ?  
Elle pisme, elle meurt, et n'est plus que de glace.  
Luscinde, ma chere ame, ouvre encor ces beaux yeux  
Que mon amour prefere aux lumieres des Cieux.

LE PERE.

Que ce mal est soudain !

LE SACRIFICATEUR.

Que son teinte devient blême,  
Tesmoignage assuré d'une foiblesse extrême !

dée (1573), et comme c'était un rôle vulgaire, il l'avait écrit en vers de dix pieds, tandis que les autres, plus nobles, et tient en alexandrin. Peu après sa *Melite*, et sous le patronage de son auteur, arriva la suivante, qui fournit même à Corneille le titre et l' principal rôle d'une autre de ses pieces de debut. La *Sobrette* ou *Soubrette* ne vint que plus tard, sans dire ni d'où, ni comment, ni même l'origine de son nom. Il dérive : on de l'espagnol *Sobretarde*, à la brève, à cause des métiers que cette egriillarde cutrometteuse faisait à cette heure-là ; ou plutôt du vicil italien *Sbratta*, nettoyeuse, laveuse, comme la *Fregata* du théâtre espagnol, dont le proverbe disait : « A *picaro* de Séville *Fregona* de Tolède, » c'est-à-dire à voloir voleuse et demie. Comme preuve que la *Sobrette* ou *Soubrette* française a bien pu venir de la *Sbratta* italienne, nous rappellerons une piece du xiv<sup>e</sup> siècle, où celle-ci figurait pour le rôle principal : La *Sbratta*, comedia di Bern. Pino da Cogli, *Roma*, 1552. in-8.

LE PERE.

Nourrisse, en ce besoin soulagez sa langueur.

LA NOURRISSÉ.

Madame, hé Dieux ! elle est sans aucune vigueur,  
Tous ses sens sont troublez, et sa force amortie  
A presque mis son ame au point de sa sortie.  
Mais voyez ce que j'ay rencontré dans son sein :  
Ce fer et ce papier marquent quelque dessein.

FERNANT.

Il faut voir ce qu'elle a tracé dans cette lettre.

LE PERE.

Mon esprit effrayé ne sauroit se remettre.

BILLET

*trouvé dans le sein de Luscinde, que Fernant lit.*

« J'ay trouvé dans la mort le moyen de guerir.  
« Ma vie eust offensé mon devoir et ma flamme,  
« Et quittant Cardenio il falloit bien mourir,  
« Puisque l'on me vouloit separer de mon ame. »

FERNANT.

L'ingrate eseroit donc s'exposer à la mort  
Plustost que consentir au bonheur de mon sort !  
En fin c'est trop fâcher un amour legitime,  
Et flatter le desir d'un amant qu'elle estime :  
Mauvaise ! n'attend plus d'un esprit irrité  
Que le juste loyer de ta temerité :  
Je ne te verray plus, ma raison retournée  
Ne sauroit supporter ta froideur obstinée.

LE PERE.

O pere infortuné ! seul objet du malheur,  
A quel point maintenant te reduit la douleur ?

LE SACRIFICATEUR.

Consolez-vous, Monsieur, quelque effet qui succede  
Opposez l'esperance au mal qui vous possede. [de 1,

LE PERE.

Le moyen d'esperer sur tant de rigueur  
Qu'exerce le destin après un peu de vigueur ?

LA NOURRISSÉ.

Courage, elle revient, sa pasmoison finie  
Redonne la couleur à sa face ternie.

LUSCINDE.

Malheureuse, est-ce encor le soleil qui te hait ?  
N'es-tu pas dans l'horreur de l'éternelle nuit ?  
Est-ce un dernier assaut que l'outrage te livre,  
De vouloir maintenant te contraindre de vivre ?  
Non, Destins ennemis, vous ne le pouvez pas,  
La douleur a toujours disposé du trespas,  
Et celles que l'on force à prolonger leur trame  
Sçavent pour la finir avaler de la flamme ?  
Sus ! qu'un fer secombrale à mes jours affligez  
Laisse d'un seul effort tous mes maux allegiez ?  
Mais le sort conjuré m'oste encor ce remede,  
Je ne treuve en ma peine aucun pouvoir qui m'aide.

1. Arrive, survenne, du latin *succedere*. — On le prenait le plus souvent dans le sens de réussir, comme le veut le latin, d'où le mot *succès* est venu. « Cette affaire, lit-on par exemple dans Vaugelas, lui a bien succédé, » pour, lui a bien réussi.

2. Allusion à cette Romaine qui se tua en avalant de la cendre brûlante.

LE PERE.

Cruelle, veux-tu donc terminer mes vieux ans  
Abbatus sous le fais des outrages presens ?  
Faut-il trouver en toy l'objet de ma misere ?  
Que je serois heureux si je n'eusse esté pere,  
Puisque tes volontez ont tant d'aversion  
Aux meilleurs sentimens de mon affection !

L'USCINDE.

Que vous seriez content de me voir criminelle,  
Trahisant une amour qui doit estre éternelle,  
Et ne caressant plus que les nouveaux desirs  
De ce perfide antheur de tous mes desplaisirs !  
Mais cette sainte ardeur ne peut estre effacée  
Par le consentement de ma bouche forcée,  
Et contraindre au respect mon esprit estonné.  
C'est me ravir le jour que vous m'avez donné.

LE PERE.

Le pouvoir absolu que j'ay sur tes années  
Doit rendre sous mes loix tes passions bornées.

L'USCINDE.

Il est vray qu'il obtient un empire sur moy,  
Hors ce point, de pouvoir disposer de ma foy.

LE PERE.

Tu ne peux t'engager sans commettre une offence,  
Ny moy le supporter d'une indiscrete enfance.

L'USCINDE.

Mon amour est si juste, et mon choix si parfait,  
Qu'il faudroit condamner la vertu qui l'a fait.

LE PERE.

La vertu ne suit point une ardeur aveuglée  
Qui quitte le respect dont elle estoit réglée.

L'USCINDE.

Ha ! que ce vain respect, ce tyran de mes jours,  
Vous excuse souvent, et m'offence tousjours !  
C'est assez qu'une fois son injuste puissance  
Ait soumis mon amour à son obéissance,  
Mon esprit desavoie un mot que j'ay lasché,  
Et mon ressentiment ne sera plus caché.

LE PERE.

Toutesfois il faut bien que tu sois résolué  
De voir ma volonté sur la lieue absolue,  
De caresser Fernand à son proche retour  
Et dans la repentance augmenter son amour ;  
Laisse là Gardenie, et banny sa memoire,  
Inutile à ton ame et contraire à ta gloire ;  
Vous, fideles tesmoins d'un mal si rigoureux,  
Accompagnez encor un Vieillard malheureux.

L'USCINDE, seule.

Va donc, pere insensible à mes justes prieres,  
Chercher à mes soupirs de nouvelles matieres ;  
Va, cruel, assembler mille efforts ennemis  
Pour me faire quitter un bien que j'ay promis ;  
Arme la trahison, l'avarice et l'outrage,  
Contre la fermeté de mon jeune courage ;  
Je ne redoute plus tes infideles soins,  
Ta rigueur est le mal qui me touche le moins.  
O Dieux ! que mon esprit sent bien une autre at-  
teinte  
Voyant de tous costez mon esperance esteinte,

Et que celui que j'aime éloigné de mes yeux  
Possible en desespoir abandonne ces lieux,  
Ayant veu que j'ay fait si peu de resistance  
Alors que le respect a choqué ma constance !  
Pardon, fidele amant, mon courage a manqué,  
Et non pas mon amour qu'on avoit attaqué ;  
Retourne divertir le soucy qui me touche,  
Viens voir comme mon ame a dementy ma bouche,  
Viens encor une fois escouter ma raison,  
Et ne m'accuse pas si tost de trahison,  
Mais que je lasche icy d'inutiles paroles,  
Et que tous mes desirs sont confus et frivoles !  
Je ne le verray plus ; ces soupirs esclancez  
Ne scauroient retenir ses esprits offencez,  
Et je crains tellement le retour de mon pere,  
Que ce facheux penser desja me desespere.  
Il faut donc se resoudre à quitter ce sejour,  
Où mon affliction ne peut soullrir le jour,  
Un prochain monastere esleu pour mon azile  
A ma juste frayeur offre un accès facile :  
C'est là que dans l'exercé de mes libres regrets  
Ma flamme entretiendra ses movemens secrets,  
Et que le souvenir de mon cher Gardenie  
Servira d'entretien à ma plainte infinie ;  
C'est là que cet unique objet de mes amours  
Apprendra des soupirs qui finiront mes jours  
Que j'ay tousjours bruslé d'une ardeur genereuse,  
Et que je fus constante autant que malheureuse.

## ACTE TROISIÈME

### SCÈNE I

GARDENIO dans le desert.

Pensers qui nourrissez les douleurs que je sens  
Et livrez ma constance au pouvoir de mes sens,  
Ordinaires antheurs du soucy qui me blesse,  
De qui la violence a vaincu ma foiblesse ;  
Tyrans de mon repos, à la fin vous aurez  
Un pouvoir absolu sur mes sens egarez :  
Je permets à vous seuls d'occuper ma memoire,  
Et d'effacer l'objet de ma premiere gloire.  
J'ay choisi ce desert et l'horreur de ces lieux  
Pour avoir le moyen de vous conserver mieux  
Et de m'abandonner à vos noires furies,  
Puisque le desespoir conduit mes resveries :  
Sollicitez ma haine, estonnez mon amour,  
Et me faites resoudre à la perte du jour.  
Lorsque vous redoublez les ennuis qui m'affligent,  
C'est là que vos rigueurs davantage m'obligent.  
Puisque mes cris sont vains, et mes vœux superflus,  
Que puis-je redouter, si je n'espere plus ?  
L'outrage et la douleur m'ont conseillé la fuite :  
Un rival me trahit, et Luscinde me quitte,  
Mes yeux se sont monstrez trop fideles tesmoins  
Pour douter de l'affront que je craignois le moins.  
Cette bouche antrefois à mon ame si chere

A prononcé l'arrêt de ma longue misère,  
 Et, sous un miel trompeur cachant sa trahison,  
 Après tant de douceurs m'a donné le poison :  
 L'un perfide jout de ma gloire ravie,  
 Et moissonne en un jour le travail de ma vie.  
 Je l'ay veu d'un seul mot qui m'a fait malheureux  
 Destruire tout l'espoir de mes soins amoureux ;  
 Je l'ay veu, sous la foy d'un injuste hyménée,  
 Recevoir la faveur qui m'estoit destinée,  
 Et mon esprit, blessé d'un si visible tort,  
 Content de le souffrir, n'a point fait d'autrecellort,  
 Au lieu que je pouvois, irrité de l'injure,  
 Chastier l'inconstante et punir le parjure,  
 Et que, pour effacer l'affront que j'ay permis,  
 Je devois estouffer ces communs ennemis.  
 O Dieux ! quelle puissance à ma rage opposée  
 Divertit à ce coup cette vengeance aisée ?  
 Inutiles transports, pourquoy differiez-vous  
 En chastiment facile à mon just courroux,  
 Pour me faire languir en ce lieu solitaire  
 Parmi les cruautés d'un exil volontaire,  
 Où jamais le sommeil n'accompagne mes nuits,  
 Ny le reveil du jour n'adoucit mes ennuis,  
 Où j'attends que la Parque à mes vœux favorable  
 Borne bien tost le cours de mon sort miserable,  
 Et que ce corps usé de soins et de travaux  
 Succombe sous le faix de mes penibles maux ?  
 Mais que ma passion est lente en cet outrage,  
 Que mon ressentiment est privé de courage !  
 C'est trop peu d'un transport si paisible et si doux ;  
 Il faut que mon esprit s'abandonne au courroux,  
 Et que le bruit affreux de ma plainte confuse  
 S'éloigne du repos que le Ciel me refuse.  
 Je veux que désormais les ruisseaux de mes pleurs  
 Humectent les gacrets, et nourrissent les fleurs ;  
 Que de mille sanglots ma voix entrecoupée  
 Au récit de mon mal soit toujours occupée :  
 Que ces rocs, animés de mes tristes discours,  
 Pour me plaindre et m'ouïr ne soient muets ny sourds,  
 Et que ces arbrisseaux, n'estans plus insensibles,  
 Apprennent la pitié de mes peines visibles.

*(Il entre en folie.)*

Le voulez-vous, Luscinde ? Est-ce assez endurer  
 En ces lieux où mon sort ne peut rien espérer ?  
 Cruelle, venez voir si mes douleurs sont feintes,  
 Rendez-vous attentive à l'excès de mes plaintes :  
 Quoy ! vous me refusez, insensible beauté,  
 Ce que m'accorderoit la mesme cruauté ;  
 A la fin vos rigueurs me reduiront au change <sup>2</sup>,  
 En fin je permettray que la raison me range :  
 Je brise vos liens, et desja ces desers  
 Offrent à mon desir des objets que je sers.  
 Nymphes de ces forests, heitez bocageres,  
 Descouvrez à mes yeux vos beautés estrangères ;  
 Naïades, delaissez vostre empire natal,  
 Et sortez à ma voix d'un séjour de cristal :

1. C'est-à-dire la cruauté elle-même. — Cette façon de parler était une licence poétique, qu'on retrouve souvent dans les poésies de Corneille.

2. Changement. — Corneille a dit dans le même sens, à la scene vi de l'acte III du *Cid* :

Mon honneur offensé sur moi-même se venge,  
 Et vous m'osez pousser à la honte du change.

Ne craignez point icy les aguets du Satyre,  
 Et venez soulager mon amoureux martyre,  
 O Dieux ! que de Tritons couronnez de roseaux  
 Percent d'un front ridé la surface des eaux !  
 Retournez, Dieux de l'Onde, en vos grottes humides,  
 Vous donnez de la crainte à mes esprits timides ;  
 Ce n'est pas maintenant vostre aspect que je veux,  
 Ce sont ces heitez qui possèdent mes vœux.  
 Chastes Nymphes de l'eau, que vous paraissez belles  
 A mes yeux esblouis de vos graces nouvelles !  
 Que j'aime ce visage avec un teint si frais  
 Que jamais le soleil n'offensa de ses rais <sup>2</sup> !  
 Que ce sein me ravit, que ces cheveux me plaisent !  
 Que le Zephire essaye, et que les ondes baisent !  
 Mais le prompt changement qui m'arrive en ces lieux,  
 Quelle nouvelle horreur espouvante mes yeux ?  
 Ce corps pasle et sanglant estendu sur la poudre  
 Fume encore du coup qu'il a receu du foudre :  
 O Dieux ! tout ce rivage est couvert d'ossements,  
 Et ce bois allumé de mille embrasemens :  
 Spectres qui presentez dans l'horreur des tenebres  
 A nos sens endormis vos images funebres,  
 Ne sont-ce point icy vos fausses visions  
 Qui trompent mon esprit de ces illusions ?  
 Non, ces objets sont vrais, et ma peur qui redouble  
 Voit que la terre tremble, et que le ciel se trouble :  
 Ces arbres ont perdu leur figure et leur rang,  
 Ce rocher est de flamme, et ce fleuve est de sang ;  
 Fuyons ces tristes lieux dont la moindre aventure  
 Estonne les humains et destruit la Nature.  
 Mais que je treuve icy le sort injurieux,  
 L'opposer à mes pas ce torrent furieux  
 Qui roule entre deux rocs plein d'eseume et d'audace  
 A bons entresnivis <sup>3</sup> ses flots meslez de glace :  
 Sus, passons à la nage, un courageux effort  
 Contre tant de perils se rendra le plus fort.  
 Dieux ! que de résistance ! en fin, quoy qu'il s'ob-  
 le me delivreray de sa rage mutine : [stine,  
 Me voila sur la rive, effroyable séjour,  
 Puy-moy de la mort si tu vois mon retour.

## SCÈNE II<sup>1</sup>

L'UCINDE dans le monastere.

En fin je suis hors de contrainte  
 Apres tant d'outrages soufflers,

1. Mot charmant, dont l'Académie a, ce nous semble, eu tort de restreindre l'emploi à la seule expression « être, se tenir, ou se mettre aux aguets ». Il faudrait le reprendre tout entier. N'est-il pas tout à fait joli ? Rien ne pourrait le remplacer, pas plus que dans cette phrase du *Plutarque* d'Amoyt *Vie de Marcelus*, ch. 10<sup>1</sup> : « Son ennemi luy dressa plusieurs aguets et embusches... »

2. Vieux mot, moins regrettable que l'autre, dont *ray* n'est au diminutif, qui vaut mieux. La Fontaine s'en est servi, et au dernier siècle, Boucher essaya de le rajourner, dans son poème des *Mais*, mais sans succès.

3. Entrecoups, interrompus. — On trouve dans une fable de la Fontaine « la course entresuivie » du sort, et dans une de ses *Poésies mêlées* :

De soixante soleils la course entresuivie.

Entre suite se prenait dans le même sens ; on lit dans une lettre de Nic. Pasquier : « lasecher la boude à une entre-suite de pleurs. »

4. L'usage, suivi encore par Corneille dans le *Cid*, *Polyeucte*, *Agésilas*, était de mettre en stances ou en strophes les longs monologues.

Ma fuite a brisé tous mes fers  
Et dissipé toute ma crainte,  
Ma constance a montré sa dernière vigueur,  
Pour me tirer des mains d'un pere inexorable ;  
Je treuve à mon repos ce séjour favorable,  
Et ne redoute plus les traits de sa rigueur.

Amour, voyant que mon martyre  
Conserve sa fidélité,  
Pardonne à ma timidité  
Un seul mot qu'elle me lit dire ;  
Je ne redoute plus un rival odieux,  
Et mes soins ont rendu ma fuite si secrète,  
Que pour estre informé du lieu de ma retraite  
Il faut l'avoir appris de la bouche des Dieux.

Ces lieux sont voïez au silence,  
C'est le séjour de la vertu,  
Où l'on voit le vice abbatu  
Sous une sainte violence.  
Une celeste ardeur brusle icy les mortels,  
Et lors qu'on voit sortir des soupirs de leur bouche  
Ce n'est pas toutefois ce faux Dieu qui les touche,  
A qui nos passions ont dressé des autels.

L'esprit y fait toujours la guerre  
Contre la liberté des sens,  
Et porte ses vœux innocens  
Bien loing des soucis de la terre ;  
Icy les cœurs touchez d'un divin mouvement  
N'ont qu'un objet solide où leur espoir se fonde,  
Et voyant dans le port les orages du monde  
Cherchent l'éternité qui depend d'un moment.

Mais que me servent ces exemples,  
Puis que mon amour est si fort  
Qu'il conserve un premier effort  
Parmy la sainteté des temples ?  
Je resiste au pouvoir des objets presentez,  
Toujours ma passion a des forces pareilles,  
Et lors que je m'arreste à ces saintes merveilles,  
Mes sens en sont raviz, et non pas surmontez.

Toujours un amoureux Genie,  
Forçant le respect de ces lieux,  
Vient représenter à mes yeux  
Le doux portraict de Cardenio.  
Rien ne peut, cher amant, divertir mon amour ;  
Il regle absolument les desirs de mon ame,  
Et je ne puis quitter ce beau feu qui m'enflame  
Que je ne quitte aussi la lumière du jour.

## SCÈNE III

AMERITE, LUSCINDE.

AMERITE, *parente de Luscinde, en habit de religieuse.*  
Vous voulez donc toujours au mal qui vous possede  
Entretenir la playe et fuir le remede ?  
Quoy ! n'est-ce pas assez esclancer de soupirs  
Sur l'injuste rigueur de tous vos desplaisirs ?  
En fin un temps serain suit un orage sombre,

1. On faisoit alors deux syllabes de ce mot.

La lumière succede à la fuite de l'ombre,  
Et le calme apaisant la tempeste des flots  
Offre des aleyons aux yeux des matelots ;  
Ainsi vostre tourment doit achever sa course,  
Et permettre à vos pleurs qu'ils tarissent leur source.

LUSCINDE.

Mon esprit toutesfois ne peut que soupîrer  
Depuis qu'il a perdu les moyens d'esperer ;  
Il faut en eet estat que la douleur esclatte,  
Le silence nous blesse, et la plainte nous flatte.

AMERITE.

Au contraire, il ne faut qu'employer la raison,  
Dont le sage conseil sert à la guerison,  
Et defend à l'esprit de nourrir la tristesse,  
Quelque ressentiment que le malheur nous laisse.

LUSCINDE.

Alors que la raison dispose ainsi de nous  
L'esprit est insensible, ou le mal est bien doux ;  
Je ne puis gouverner mes ennuis de la sorte,  
La constance me quitte, et le regret m'emporte.

AMERITE.

Quand vous auriez recen tous les traits du malheur,  
Le repos doit en fin terminer la douleur.

LUSCINDE.

Qu'est-ce que le destin peut encor sur ma vie ?  
De quelle affliction n'est-elle pas suivie ?  
Un pere si contraire au soucy de mon bien,  
Un amant éloigné qui n'espere plus rien :  
O Dieux ! que ma tristesse est foible et languissante  
Bedans le souvenir de sa perte recente !

AMERITE.

Vous devez toutesfois attendre encor du temps  
Un bonheur qui rendra tous vos desirs contens ;  
On voit en un moment la fortune changée,  
La misere adoucie, et l'injure vengée.

LUSCINDE.

Je croy que pour mon sort ces bienfaits sont cachez,  
Que les Dieux contre moy seront toujours faschez,  
Et qu'un astre malin preside à mes années,  
Dont je ne puis flechir les rigueurs obstinées.

AMERITE.

Esperez toutesfois, et songez seulement  
A bannir de vostre ame un si fascheux tourment ;  
Vous me verrez toujours d'une amitié discrette  
Cacher à vos parens cette heureuse retraite.

## SCÈNE IV

FERNANT, D. FELIX, SON ESCUVER.

FERNANT.

Ne m'importune plus de ces foibles discours  
Que ton affection apporte à mon secours,  
Quelque sage dessein que ta foy me conseille,  
Il me choque l'esprit, et m'offence l'oreille.  
Ta peine est inutile apres ma guerison,  
Je ne me puis resondre à sortir de prison,  
Et quoy que la rigueur m'en ait ouvert les portes,  
Mon courage est si foible, et mes chaînes si fortes,  
Qu'alors que j'ay voulu me servir du mespris,

L'amour a davantage engagé mes esprits.  
Luscinde a sur mon ame une entiere puissance,  
Je ne puis sans mourir endurer son absence,  
Devant moy les objets qui sont les plus charmans  
Changent leurs voluptez en sensibles tourmens :  
Toute chose me fasche, et jamais ma pensée  
Ne souffrit davantage une ardeur insensée.

D. FELIX.

Lors que le jugement commande à la fureur,  
Il estouffe aisément cette amoureuse erreur :  
Il le faut opposer à cette tyrannie,  
Et vous verrez bien tost sa contrainte bannie.

FERNANT.

Ra ! qu'il est bien aisé de conseiller ainsi  
Quand on n'est point touché d'un semblable soucy,  
Et que celui qui blasme un jugement malade  
Ignore seulement le pouvoir d'une œillade !  
Hélas ! si tu savois ce que souffre un amant  
Parmy les cruantez d'un triste esloignement,  
Au lieu de m'accuser alors que je soupire,  
Tu prendrois le soucy de flatter mon martyre.

D. FELIX.

Ouy, si j'estois un traistre, un amy vicieux,  
Qui voulust desguiser ce mal pernicieux,  
Et ne point condamner une aveugle folie  
Qui tient en ses erreurs vostre ame ensevelie.

FERNANT.

Appelle-tu folie une ardante amitié  
Qu'allume la beauté d'une chere moitié ?  
Luscinde, est-ce un objet dont l'ame estant blessée  
Puisse si librement desgager sa pensée ?  
Et si tu la connois, ne m'avoiras-tu pas  
Que le Ciel n'a rien fait d'égal à ses appas ?  
Que la grace respire et la beauté se joue  
Sur la fraîche blancheur de son aimable joué ?  
Qu'au milieu de son sein les Amours retirez  
Courtissent tour à tour ses deux monts separez ?  
Et que dans ses cheveux ces enfans idolastres  
Exercent la douceur de cent plaisirs folastres ?  
Ses yeux ne sont-ils pas les plus heureux vainqueurs  
Que l'Amour sollicite à la prise des cœurs ?  
Et sa bouche, un objet de ses plus doux miracles  
Où ce Dieu si souvent a rendu ses oracles ?

D. FELIX.

Je veux que rien ne manque à ses perfections  
Pour limiter le choix de vos affections,  
Qu'on ne la puisse voir sans chérir ses merites,  
Et qu'elle soit plus belle encor que vous ne dites ;  
Avouéz toutesfois qu'un esprit genereux  
Ne doit pas supporter ses des-dains rigoureux,  
Et qu'après un refus si lasche et si coupable  
Vous luy donnez des vœux dont elle est incapable.

FERNANT.

Il est vray, je confesse à ta fidélité  
Que jamais un amant ne fut plus mal traité ;  
Mais contre tant d'appas...

1. Mot qui était alors du style noble, d'où il est tombé dans le comique. Corneille l'employa même dans une tragédie. Et, dit-il à l'acte II, sc. iv de *Pompeé* :

Et ne permettons pas, qu'après tant de bravades,  
Mon sceptre soit le prix d'une de ses œillades.

D. FELIX.

Le mespris est facile  
Au moindre souvenir de son ame indocile.

FERNANT.

Non, ne m'en parle plus, le mespris ny l'oubly  
Ne scauroient renverser son empire estably ;  
Aide moy seulement de ta sage conduite  
Pour savoir quel azile a terminé sa fuite,  
Employe à sa recherche un soucy nonpareil,  
Afin de m'asseurer où luit ce beau soleil :  
C'est lors que ton service obligera mon ame,  
Au lieu de l'opposer à l'ardeur qui m'enflame,  
Puisque sans cet objet tous les flambeaux des cieus  
Offrent à mes regards un esclat ennuyeux.

## SCÈNE V

D. QUICHOT, SANCHO PANÇA.

D. QUICHOT 1.

Fidèle compagnon et tesmoin de mes armes,  
Qui ne me quitte point dans l'effroy des allarmes,  
Genereux escuyer pour qui les Amadis  
Mespriseroyent le choix qu'ils avoient fait jadis,  
Parmy tous les exploits et les peines diverses  
Qui peuvent signaler mes guerrieres traverses,  
Tu sçais que les perils m'ont esté des esbas 2,  
Depuis que mon courage a cherché les combas :  
J'ay gravé mon estime au sein de la Memoire,  
Et vidé de lauriers les autels de la Gloire.  
Que les preux renommez dans les siecles passez  
Ne representent plus leurs pourtraits effacez,  
Mon renom seulement tient les plus fiers en bride ;  
Irriter mon courroux, c'est offenser Aleide :  
L'honneur suit mes desseins, la victoire mes pas,  
Et l'un de mes regards peut causer cent trespas.  
Amy de l'innocence et vengeur de l'outrage,  
Je borne ma grandeur des loix de mon courage,  
Et tirant la valeur du sepulchre des morts  
Je releve l'esclat de ses premiers efforts :  
Le Tage tous les jours me voyant sur ses rives  
Precipite le cours de ses vagues craintives,  
Et la mer recevant ses flots ensanglantez [tez,  
Qui traitent les corps morts de ceux que j'ay dom-  
Croit que sa violence a depueplé la terre,  
Et qu'au lieu de tribut il luy porte la guerre,  
Tant je suis valeureux, que mes moindres exploits  
Font peur aux elemens et leur donnent des loix.  
Un enfant toutefois me ravit la franchise,  
Et se tient orgueilleux du bonheur de ma prise :  
Celuy qui malgré l'art des enchanteurs malins  
Domte des Rodomons transformez en moulins,  
Se rend à la mercy d'une aveugle puissance,  
A qui nostre foiblesse a donné la naissance,  
Et toute sa valeur est inutile icy.

1. C'est ainsi que ce nom s'écrivait et se prononçait alors. Quelquefois même on disait Don Guichot. On sait qu'en espagnol le vrai nom est *Quijote*, mot qui signifie cuisart, armure de la cuisse. Cervantes le choisit tant à cause de son sens, que pour sa diséance *ote* qui, d'ordinaire, en espagnol, designe les choses ridicules.

2. Béréations, plaisirs.



SANCIO.

Quoy ! quelqu'effort nouveau vous met-il en soucy ?  
 Cherchez d'oresnavant qui succede à ma place,  
 S'il se faut battre encor, mon courage est de glace :  
 Depuis que je vous sers je n'ay pas seulement  
 Obténu pour loyer un bon gouvernement.  
 Vous promettez assez des comtez et des isles  
 Où je feray par an quatre moissons fertiles,  
 Où les champs de fromage et les ruisseaux del'ai  
 Comblent le séjour d'un bien-heureux valet ;  
 Maintenant je connay ces promesses frivoles,  
 Et ne puis desormais me payer de paroles.

D. QUICHOT.

Tousjours ton ignorance accompagne ta peur,  
 Et prend un bien certain pour un songe trompeur.  
 Sçais-tu pas que je puis te donner un empire  
 Dans le moindre dessein que ma gloire respire ;  
 Que le bout de ma lance a des principautez,  
 Et que le sort agit selon mes volonteZ ?  
 Est-ceassez d'un royaume aussi grand que la Chine ?  
 C'est le moindre bonheur que ce bras te destine.

SANCIO.

Pourquoy donc maintenant differez-vous ce bien  
 Qui me peut enrichir sans qu'il vous coste rien,  
 Pendant que vous voyez le travail que j'endure,  
 De marcher tout le jour et coucher sur la dure,  
 Estre de mille coups outragé bien souvent,  
 Et, n'ayant rien disné, ne souper que du vent ?

D. QUICHOT.

Bien que cette faveur ne puisse encor paraître,  
 Attends l'occasion que le Ciel fera naître.  
 Tu doutes d'un bonheur qui ne te peut manquer,  
 Non plus qu'à mon pouvoir de vaincre et d'attaquer.  
 Mais que tu connais mal le sujet de ma plainte  
 Aux premiers mouvements d'une amoureuse at-

[teinte !

SANCIO.

Vous estes amoureux ? Mon Dieu ! depuis quel jour  
 Avez vous resolu de faire icy l'amour ?  
 Dites-moy, je vous prie, et quelle est la princesse  
 Que vostre affection a choisi pour maistresse ?

D. QUICHOT.

Dulcinée est l'objet de mes gestes guerriers,  
 A qui toute ma gloire a voñé ses lauriers ;  
 Dulcinée est l'autel où ma plainte adressée  
 Cherche la guerison de mon ame blessée.

SANCIO.

Vous aimez Dulcinée ; ô l'admirable choix !  
 Que sa taille me plaist, que j'admire sa voix !  
 Ha ! qu'elle dance bien ! Aucun ne luy dispute  
 L'avantage qu'elle a d'exceller à la lutte ;  
 Vous connaissez Jacquet, le valet de Thibaut,  
 Il lui cede l'honneur de la course et du saut :  
 Croiriez vous que ses yeux sont bordez d'escarlatte,  
 Et que son teint est doux comme un cuir de savate ?  
 Elle va sans souliers, elle abhorre le fart,

Et n'a jamais meslé la nature avec l'art.  
 En fin, je veux mourir si tous ceux du village  
 Ne soupirent d'amour apres ce beau visage.

D. QUICHOT.

Profane, oses-tu bien offencer à mes yeux  
 Ses appas reversez des mortels et des Dieux ?  
 Ne crains-tu point d'avoir le Ciel tousjours contraire  
 Apres avoir lasché ce propos temeraire ?  
 Si jamais tu me tiens de semblables discours,  
 Ton sang reparera l'honneur de mes amours :  
 Estime que ta vie est au bout de ta langue,  
 Ta mort suivra de pres la fin de ta harangue.

SANCIO.

Revoquez, s'il vous plaist, ce frivole decret ;  
 Si vous m'avez tué, j'en mourrois de regret :  
 C'est bien là le loyer d'un fidele service,  
 Qui dit la verité sans aucun artifice.

D. QUICHOT.

Nommes-tu verité ces blasphemés laschez,  
 Dont la terre est touchée et les Cieux sont faschez ?  
 Peu s'en faut que ce bras ne punisse une offence  
 Que tu n'exuses point en ta foible defence  
 Commande seulement desormais à ta voix,  
 Mais quel estrange bruit sort du fond de ce bois ?  
 Je crains des imposteurs l'ordinaire imposture,  
 Ma lance, mon armet, ha ! la belle aventure !

## SCÈNE VI

CARDENIO, D. QUICHOT, SANCIO.

CARDENIO, *en folie, sort d'un coin du bois.*

Infidèles voleurs contre moy mutinez,  
 En vain vous redoublez ces efforts obstinez,  
 Je vous mesprise seul, et mes mains desarmées  
 Espèrent d'arrester vos fureurs allumées :  
 Monstres nourris de sang qui peuplez ces forets,  
 Je sçay bien comment il faut eschapper de vos rets,  
 Ma generosité suffit à vostre perte,  
 Puisque j'ay reconnu vostre embusche couverte.

D. QUICHOT.

Guerrier, qui que tu sois, borne icy tes discours,  
 Et regarde où je puis te donner du secours.  
 Faut-il forcer d'assaut le chasteau de Zirfée  
 Eslevant sur sa perte un illustre trophée ?  
 Le traistre Arcalaus arroit-il bien le front [front ?  
 De m'attendre au combat l'ayant fait quelque af-  
 Dispose librement du pouvoir de mes armes,  
 Je ne crains ny dangers, ny prodiges, ny charmes,  
 Et si je suis pour toy, l'univers conjuré  
 Ne scauroit ébranler ton bonheur assuré :  
 Il n'a point d'ennemis que ta foiblesse craigne,  
 Que mon cœur ne mesprise et mon bras ne con-  
 Monstre-les seulement. [traigne,

CARDENIO.

Quoy ! n'appercey-tu pas  
 Un monde d'ennemis qui taboune mes pas,  
 Qui me vient assaillir ?

SANCIO.

Je ne voy rien paraître,

1. Actions, exploits, du mot latin *gesta*, si admirablement employé par J. Bongars, pour son recueil d'historiens, *Gesta Dei per Francos*. L'expression *chanson de gestes*, pour chants racontant des actions guerrières, vient de là. Nous n'avons guere conservé usuellement ce mot que dans la locution « faits et gestes. »

Et le tiens pour le moins aussi fon que mon maistre.

CARDENIO.

O Dieux ! comme leur nombre augmente en peu de  
Ce desert retentit de leurs cris esclattans : [temps !  
Cà, que sans redouter leurs desseins tyranniques  
Je me face un chemin au travers de ces pieques,  
Que je me precipite au mespris de mon sang  
Entre mille poignards qui m'ouvriront le flanc,  
Et que pour contenter ma gloire et leur envie  
J'augmente mon renom de la fin de ma vie.

D. QUICHOT, *la lance à la main.*

C'est à moy d'accomplir ces genereux effets,  
Legitimes sujets du mestier que je fais :  
Sans doute c'est icy la forest enchantée  
Que le destin reserve à ma force indomtée :  
Sus ! que je vous dissipe, objets fallacieux,  
Quittez ce faux esclat qui nous charme les yeux ;  
Demons, ne vivez plus sous ces tendres escorces,  
Et ne m'opposez point vos inutiles forces.

CARDENIO.

Rival injurieux à l'honneur de mon sort,  
Tu me veux donc ravir la gloire en cet effort ?  
Fuy d'icy, temeraire, un rigoureux supplice  
Doit borner ton audace et punir ton complice.

SANCHO.

A l'aide ! je suis mort : invincible guerrier,  
Pardonnez à Sancho, le fidele escuyer.

D. QUICHOT.

Le perfide a-t'il donc ma vaillance trompée,  
Sans me donner loisir de tirer mon espée ?  
Arreste, desloyal.

SANCHO.

Ne criez pas si haut,  
Que ce diable euragé ne retourne à l'assaut :  
Je suis froissé de coups, la douleur me transporte,  
Jamais on n'a traité Gandalin<sup>1</sup> de la sorte.

D. QUICHOT *retourne.*

C'en est fait, il se sauve à la faveur du bois,  
Et réduit ma poursuite à ses derniers abbois :  
Quelle injure soufferte ! Ha ! le regret me tue  
De voir sous ce poltron ma vigueur abbatuë :  
Dix mille Mandricars<sup>2</sup> envieux de mes faits  
Ne pouvoient l'attenter sans tomber sous le faix.

SANCHO.

Vrayment c'est à propos que vous fermez l'estable  
Quand la porte est recueu, et n'est plus évitable :  
Que n'aviez vous devant cette ardeur dans le sein ?

D. QUICHOT.

Et qui se douteroit d'un si lasche dessein ?  
Qui craindroit hors de l'eau la fureur d'un corsaire,  
Et, lors qu'on a la paix, l'effort d'un adversaire ?  
Alors que je taschois d'obliger son malheur,  
Son ingratitude a surpris ma valeur :  
Mais qu'il ne croye pas eschapper de la sorte,  
Je jure par l'armet de Mambrin que je porte

Que ces forests n'ont pas assez d'obscurité  
Pour donner un refuge à sa temerité.

## ACTE QUATRIÈME

### SCÈNE I.

LE LICENTIE ET LE BARBIER<sup>1</sup> DU VILLAGE  
DE D. QUICHOT.

LE LICENTIE.

Après un long chemin que ce desert limite  
Nous voicy près du lieu que Dom Quichot habite.  
C'est parmi les horreurs de ce bois escarté  
Qu'il condamne ses yeux à quitter la clarté :  
Maintenant il adjouste à son mal ordinaire  
L'amour d'une beauté du tout imaginaire,  
Et propose à son ame un fantôme trompeur  
Pour qui sa passion se nourrit de vapeur.

LE BARBIER.

Son mal est sans pareil, jamais la frenaisie  
N'eut un pouvoir si grand dessus la fantaisie.  
O Dieux ! à quel excès nous emporte l'erreur  
Depuis que la raison fait place à la fureur !

LE LICENTIE.

Voyez de quelle ardeur cet insensé se pique,  
De servir en ce bois cet objet chimérique :  
Il se plaint aux rochers, il deteste l'amour,  
Et fait fuir d'effroy les oyseaux dalentour :  
Son visage est affreux, l'excès de son martyre  
D'un chevalier errant en a fait un Satyre :  
Il dit que sa maistresse est un ange mortel,  
A qui sa passion veut dresser un autel,  
Que jamais ce desert ne verra sa sortie  
Que son ceil adoucy n'ait sa flame amortie ;  
Il dit que les rochers sont touchez de ses cris,  
Et que les arbrisseaux respectent ses séris,  
Cependant que sa table est une vieille souche,  
Que le roc est sa chambre, et la terre sa couche.

LE BARBIER.

L'estrange resverie ! Hé ! le pauvre avenglé  
Ne scauroit moderer son esprit déreglé.

LE LICENTIE.

J'espere toutesfois qu'une heureuse conduite  
Peut finir la misere où sa vie est reduite,  
Pourveu que vous vouliez d'un semblable secours  
Procurer avec moy le repos de ses jours.

LE BARBIER.

Ce dessein desouvert, et l'importance apprise,  
Ce qui depend de moy je l'offre à l'entreprise.

1. Type hafoué qui court les anciens romans et les comedies du vieux théâtre italien ; il s'y appelle plus souvent Gandolin.

2. Nom d'un roi mécréant du roman de Boiardo, *Roland amou-  
rageux*.

1. Dans le roman, le Barbier, qui a fait avec le curé le dénouement de la bibliothèque de Don Quichotte, l'accompagne à sa poursuite dans la Sierra Morena, où ils rencontrent, comme ici, Cardenio, dont, on le sait, l'aventure se continue presque sans interruption dans plusieurs chapitres des livres III et IV. Pichou n'ose pas encore mettre ici un prêtre. Il le remplace par le Licenté,

LE LICENTIE.

Vous verrez ce moyen si facile et si doux.  
Mais quel homme inconnu s'approche ainsi de nous ?  
Ce visage défait et ce regard farouche  
Espouvantent mon ame et me ferment la bouche.

## SCÈNE II

CARDENIO, LE LICENTIE, LE BARBIER.

CARDENIO, en folie.

O Dieu ! qu'ai-je apercevu ? quels objets pleins d'effroy  
Sont venus tout d'un coup se présenter à moy ?  
Il est vray que jamais une telle aventure  
N'a depuis le chaos estonné la Nature,  
Et qu'elle eut moins de peur alors que l'univers  
Vit sous l'amas des eaux ses plus hauts monts convers.  
Je meurs au souvenir de ces horribles marques  
Qui m'ont laissé la vie au sein même des Parques ;  
Le Ciel estoit de feu, mille éclairs sur mes pas  
Ne me representoient que l'horreur du trespas ;  
La terre avoit ouvert ses cachots jusqu'au centre,  
Neptune se venoit d'enfermer dans un antre,  
Tous les astres cachoient leurs visages ternis,  
Et les quatre elemens paroissoient desuis ;  
Le séjour de Pluton estoit dessus la terre,  
Il avoit desarmé Jupiter du tonnerre,  
Et du fond des enfers les Titans deschainez  
R'allumoient contre luy leurs desseins mutinez,  
Lorsqu'un astre amoureux forçant ces lieux funebres  
A fait sortir le jour du milieu des tenebres,  
Qui, ne pouvant souffrir ses rayons redoublez,  
Ont redonné le calme aux elemens troublez ;  
Luscinde a dissipé tous ces objets de crainte,  
A l'esclat de ses yeux j'ay terminé ma plainte,  
Et tous ces accidens m'ont fait la mesme peur  
Que j'aurois de l'amas d'une humide vapeur.  
Que ton pouvoir est grand, adorable merveille,  
De m'avoir retiré d'une frayeur pareille !  
Mais n'appercey-je pas ce miracle d'amour  
Que mon impatience a cherché tout le jour ?

LE LICENTIE.

O ! l'estrange farceur !

LE BARBIER.

O Dieu ! quelle caresse !

Le pauvre extravagant me prend pour sa maîtresse.

CARDENIO.

Bel astre, tu viens donc visiter ces forés  
Que ta seule lumiere a péré de ses rais ?  
Attend, timide, attend, et permets à ma veüé  
De voir tous les appas dont sa face est pourveüé,  
Ne m'oste pas le bien de te parler icy,  
Et rend d'un seul regard mon martyre adoucy,  
Permets que je te baise.

LE BARBIER.

O ! la folle cervelle !

Monsieur, je suis barbier, et non pas damoiselle.

CARDENIO.

Luscinde, osez-vous bien dementir tous mes sens,  
Paruy tant de beautez et d'attraits ravissans ?

Non, l'oubly ne scauroit effacer vostre image  
D'un cœur qui tous les jours vous rend un saint  
[hommage.]

LE BARBIER.

Malheureuse rencontre, où me suis-je adressé ?  
En recherchant un fon je treuve un insensé.

CARDENIO.

En fin entre mes bras je vous tiendray, mauvaisé,  
De mille voluptez jonyssant à mon aise.  
Vos beaux yeux ne luiront que pour moy seulement  
Et viendront à la fin soulager mon tourment ;  
Nos esprits s'uniront sur les bords de nos bouches,  
Mille amours voleront à l'entour de nos couches,  
Et, versans tous leurs traits sur nos corps embessez,  
Nous recompenseront des outrages passez ;  
Il me semble desja que ma main se desrobe  
Aux merveilles que cache une enviéuse robe,  
Et que ma passion languissante à dessein  
S'égaré entre les lys du visage et du sein.  
Agreeables transports, amoureuses delices,  
Que vous avez bien tost allégé mes supplices !  
Vous me ravissez l'ame au moindre souvenir  
Du supreme bonheur qui me doit avenir.  
Mais vous vous offencez d'un discours temeraire  
Que produit un amour qui ne se scauroit taire.  
Pardon, chaste Deesse, à mes vœux innocens :  
Si vous estes divine, il vous faut des encens,  
Et si j'aime trop haut, accusez la nature  
Du pouvoir de vos yeux, et du mal que j'endure ;  
Je ne pouvois, ma sainte, ensemble à vostre aspect  
Avoir l'ame sensible, et garder le respect.  
Quoy ! vous me refusez de soulager ma flame,  
Tant de submissions ne vous touchent point l'ame :  
Cruelle, vos desdains durent trop desormais.

LE BARBIER.

Que voulez-vous de moy qui ne vous vis jamais ?

CARDENIO.

Ha ! je voy bien que c'est ; vous voulez, inhumaine,  
Que jamais mon repos ne succede à ma peine :  
Et bien, j'endureray jusqu'à tant que la mort  
Termine mes ennuis par la fin de mon sort,  
Et quand j'auray souffert cette rigueur extreme  
Je ne m'en plaindray point sur le rivage blesmé ;  
Mes Manes n'oseront encor vous reprocher  
Qu'au lieu d'un cœur humain vous portez un rocher,  
Mon amour avec moy voudra là bas descendre,  
Et toujours quelque flame eschauffera ma cendre :  
Voyez si je vous aime.

LE BARBIER.

O ! destins inhumains !

Ne suis-je pas encor échappé de ses mains ?

LE LICENTIE.

C'est trop vous abuser, regardez ce visage,  
Je meure si ce n'est un barbier de village.

CARDENIO.

Ha ! traître, est-ce donc toy qui romps cet entretien.  
Infidèle Fernand, possesseur de mon bien ?  
Ta fuite est inutile, et ta mort est certaine,  
Coupable confident, seul auteur de ma peine,  
Je ne te quitte point que je ne sois vengé.

LE BARBIER.

Dieux ! qu'il m'a fait plaisir de m'avoir dégagé !

LE LICENTIE.

Au secours ! on me tué.

CARDENIO.

Ha ! ravisseur infame,

Ne te vante jamais d'avoir trahy ma flamme.

*(Il sort du théâtre).*

LE BARBIER.

Et bien, qu'en dites-vous ? Maintenant sur ma foy  
Vous n'avez pas sujet de vous moequer de moy.

LE LICENTIE.

Qu'il coure à la malheure où sa rage l'emporte,  
Jamais homme ne fut estrillé de la sorte.

LE BARBIER.

Sans doute, sa folie est sans comparaison :  
Il faut que quelque amour blesse ainsi sa raison,  
Et que le moindre objet, troublant sa fantaisie,  
Reveille la fureur dont son ame est saisie.

LE LICENTIE.

Je le croy comme vous, ce poison dangereux  
Porte à l'extrémité son destin malheureux.

LE BARBIER.

Suivons-le seulement pour sçavoir sa retraite.  
Afin de soulager sa passion secrete,  
Et de peur qu'à la fin il ne cherche un tombeau  
Au creux de quelque roche, ou dans le sein de l'eau.

LE LICENTIE.

Mais si dans cet esprit la fureur persevere,  
Nous voilà retombez dans la mesme misere.

LE BARBIER.

Non, non, ne craignez rien, ces transports violens  
Ne causent pas tousjours de semblables elans.

LE LICENTIE.

Allons, puisqu'il vous plaist, et m'obligez de grace  
De marcher le premier, je vous suis à la trace.

## SCÈNE III

D. FERNANT, D. FELIX, SON ESCUYER, ET  
D. GUSMAN, SON AMY.

FERNANT.

Amis, ne blasmez point le dessein que j'ay pris,  
Qui peut entierement alliger mes esprits,  
Vous pourriez autre part condamner ma licence,  
Icy ma passion a beaucoup d'innocence ;  
Nous voicy près du lieu que j'ay voulu choisir  
A l'accomplissement de mon juste desir :  
Vous sçavez que Luscinde a treuvé son azile  
En ce prochain convent dont la veü est facile,  
Alors que le soleil veut quitter ce séjour,  
Que desjà les vallons n'ont ny chaleur ny jour,  
Cependant que la nuit estend ses voiles sombres,  
Et qu'un peu de clarté resiste encor aux ombres,  
Elle vient toute seule en ces beaux promenoirs <sup>1</sup>

1. Mot qu'on n'aurait pas dû perdre. Il signifiait l'endroit où l'on se promene. Ne l'ayant plus, on est obligé d'employer dans ce sens, *promenade*, qui voulait dire alors « l'action de se prome-

ner. » Mieux valait un mot pour chacun des deux sens, qu'un seul pour tous les deux. C'est ainsi que notre langue est devenue celle « gueuse » dont Amyot parlait déjà et qui déjà aussi s'en montrait « lière », bien qu'il n'y eût pas de quoi.

Se plaindre à la faveur de leurs ombrages noirs,  
Et troubler de ses cris les Driades craintives  
Qui cherchent tous les soirs la fraischeur de ces rives ;  
C'est lors qu'estans couverts du bois et de la nuit,  
Nous pouvons aisement, loing du monde et du bruit,  
Accomplir le dessein de ma juste entreprise,  
Et joüyr de l'effet d'une heureuse surprise.

D. GUSMAN.

Il est vray que sans craindre aucuns empeschemens  
Qui puissent s'opposer à vos contentemens,  
Nous pouvons à dessein de finir vos disgraces  
Marcher assurément sur ces faciles traces :  
Et quand mille trespas s'offriroient à nos pas,  
Qu'il faudroit pour vous suivre affronter le trespas,  
Rien ne divertiroit nos fideles envies,  
Et nous vous servirions au mespris de nos vies.

FERNANT.

Non, je ne veux de vous qu'un bienfait si leger,  
C'est icy seulement que l'on peut m'obliger,  
La pitié vous invite, et l'amour vous supplie  
De rendre en ce secours mon attente accomplie ;  
Secondez ma poursuite, et suivez un moment  
Mon espoir assure de finir mon tourment.

D. FELIX.

Nos courages n'ont pas besoin de ces amores.  
Une franche amitié redouble icy leurs forces,  
Et donne à nos esprits un desir genereux  
D'establi le repos de vos jours amoureux.

FERNANT.

Je treuve que le masque est icy necessaire,  
De peur d'estre connu de ma belle adversaire,  
Entrons dedans le bois, le jour decline fort,  
Voicy l'heure plus propre à faire un tel effort,  
Les paysans <sup>1</sup> fatiguez ont quitté les campagnes,  
Le soleil ne luit plus qu'au sommet des montagnes,  
Et vent quitter la place à l'objet que je sers,  
Qui vient en son absence esclairer ces desers.

## SCÈNE IV

CARDENIO, en folie.

Arreste icy, Luscinde, où fuis-tu, ma Deesse ?  
Pour flatter mon amour monstre un peu de paresse.  
N'entre point, mon soleil, en ces obscuritez,  
Qui ne peuvent souffrir tes divines elartez.  
Mais comme en un instant elle eschappe à ma veü  
Plus vite qu'un éclair qui se perd dans la nuë,  
Funeste solitude, objets pleins de terreur,  
Effroyables desers où preside l'horreur,  
Grands rochers elevez des mains de la Nature,  
Insensibles tesmoins de ma triste aventure,  
Pardonnez à l'excès de mes feux indiscrets  
Si je cherche Luscinde en vos autres secrets :  
Montrez-moy sa beauté que vos ombres recellent,

ner. » Mieux valait un mot pour chacun des deux sens, qu'un seul pour tous les deux. C'est ainsi que notre langue est devenue celle « gueuse » dont Amyot parlait déjà et qui déjà aussi s'en montrait « lière », bien qu'il n'y eût pas de quoi.

1. Ce mot se prononçait en deux syllabes, *pésant*, comme aujourd'hui encore a la campagne, Molière, dans *l'École des femmes*, ne le fait pas prononcer autrement.

Et ne permettez plus que mes soupîrs l'appellent :  
 Belles eaux qui coulez avec un bruit si doux,  
 Ne la cachez-vous point à mon esprit jaloux ?  
 Si je sçay qu'elle soit en vos grottes humides,  
 Je rompray le miroir de ces vitres liquides ;  
 Ses yeux brillent dans l'onde avec des traits ardans ;  
 Il n'en faut plus douter, je la voy là dedans,  
 Et quoy que mon amour se lasche en cette attente,  
 J'ay du plaisir à voir son image flottante :  
 Divinité de l'eau qui me la retenez,  
 Ha ! que vous m'offensez du soin que vous prenez :  
 Je veux rompre ces bors, je veux troubler vos ondes,  
 Et vous rendre en ces lieux desormais vagabondes.  
 Mais ce debile corps abbatu de languer  
 Succombe sous le faix, et n'a plus de vigueur,  
 Je sens de plus en plus augmenter ma foiblesse,  
 Mon jugement retourne et ma force me laisse.  
 Malheureux Cardenio, à quel point desormais  
 Te reduit un tourment qui ne cesse jamais,  
 Ne sçairois-tu guerir de ce facheux martyre,  
 Et rendre ta raison paisible en son empire ?

## SCÈNE V

LE LICENTIE, LE BARBIER, CARDENIO.

LE BARBIER.

Il ne peut estre loing, les accens de sa voix  
 Sont venus jûsqu'à nous du milieu de ce bois.

LE LICENTIE.

O Dieux, je l'apperçoy, sa rencontre m'effraye,  
 Ainsi que d'un serpent eslané d'une haye.

CARDENIO.

Amis, ne fuyez point, que craignez vous si fort ?  
 Je ne suis pas icy pour vous faire du tort.  
 Mais si quelque douleur vous peut rendre sensibles  
 A la compassion des miseres visibles,  
 Et qu'encor la nature accorde à la pitié  
 Les meilleurs sentimens de l'humaine amitié,  
 Donnez quelque alleeance au mal qui me possede,  
 Votre entretien pourra luy servir de remede,  
 Vous pouvez d'un bienfait obliger mon tourment,  
 Que le destin me nie en vostre éloignement,  
 Desjà ces bois lasse des soupîrs que j'élanç  
 Se plaignent que ma voix a rompu leur silence,  
 Et les echos usez de mes cris superflus  
 Cessent de m'esconter, et ne me parlent plus.  
 Dieux ! que c'est un plaisir bien sensible au mar-  
 De trouver quelquefois les moyens de le dire. [Iyre

LE BARBIER.

Ne treuvez point estrange un juste estonnement  
 Que vostre seule voix dissipe en un moment,  
 Nous croyons à l'abord que vostre ame blessée  
 Seroit au mesme estat que nous l'avions laissée.

CARDENIO.

Avez-vous donc connu cette avengle fureur  
 Que mon ressentiment exerce en son erreur ?  
 Pardonnez aux transports d'un esprit que la rage...

LE LICENTIE.

Non, non, ne parlons point d'un si leger outrage,  
 Regardez seulement ce qui depend de nous

Pour mettre vostre sort en un estat plus doux ;  
 Il ne faut qu'un instant pour porter la victoire  
 Du centre du malheur au sommet de la gloire ;  
 Toute sorte de mal se guerit par le temps,  
 Et les plus malheureux à la fin sont contens.

CARDENIO.

Ce n'est pas que j'espere en cette solitude  
 De moderer l'exces de mon inquietude,  
 Et que je vienne icy chercher mal à propos  
 Au milieu du tourment la douceur du repos :  
 Tous les jours contre moy la mort sollicitée  
 Se rend inexorable à ma plainte escoutée,  
 Et la rigueur du sort m'a reduit à ce point,  
 De ne pouvoir mourir, et de ne vivre point.

LE BARBIER.

La mort sans l'irriter pend assez sur nos testes,  
 Et se rend mesme affreuse au sentiment des bestes :  
 Vous devez au contraire estouffer ce dessein  
 Qu'un pasle desespoir allume en vostre sein,  
 Et quitter le séjour de ces rives desertes  
 Apres tant de langueres et d'injures souffertes.

CARDENIO.

Ces tournemens desormais familiers à mes jours  
 Ne m'espouventent plus en leur penible cours ;  
 Ma perte estant concludé et ma peine arrestée,  
 Je voy bien que ma vie est icy limitée,  
 Et mes yeux aujourd'huy ne sont point offenez  
 De l'horreur de ces rocs sur ma teste herissez :  
 Quelques pasteurs m'ont dit alors que la folie  
 Suit les longues erreurs de ma melancolie,  
 Qu'un milieu de ce bois courant d'un pas leger  
 Je poursuis en fureur un timide berger,  
 Et que dans cette ardeur je franchis les rivages  
 Des torrents débordez sur ces landes sauvages ;  
 Que panché quelquefois sur le bord d'un ruisseau  
 Je me plains insensé du doux bruit de son eau,  
 Et croyant arrester sa vagabonde course  
 J'offense de cailloux la beauté de sa source ;  
 Que voulant s'informer du sujet de mes soins  
 Je ne leur respondois que des pieds et des poings,  
 Qu'ils m'excusent pourtant, quelque effort que je  
 [fasse,  
 Et me laissent pour vivre aux endroits où je passe.

LE LICENTIE.

Je croy qu'un bon conseil recu du jugement  
 Vous pourroit apporter un heureux changement,  
 Quoy qu'un destin contraire exerce en son empire,  
 La vertu seulement ne vent pas qu'on soupîre,  
 Et que dans le malheur nos esprits combatus  
 Paraissent laschement sous sa force abatus :  
 Pour acquerir le calme il faut vainere l'orage,  
 Et toujours opposer le mespris à l'outrage :  
 L'usez de la constance en vos afflictions,  
 Un paisible repos suivra vos actions,  
 Vous verrez sans frayeur le bord du precipice,  
 Et contraindrez le sort à vous estre propice.

CARDENIO.

Ouy bien si tout cela m'auroit de guerir,  
 L'espoir quittant la vie il nous reste à mourir.

LE LICENTIE.

Toutesfois ces fureurs sont toujours condamnées

Qui coupent à leur gré le filet des années :  
Le terme de nos jours n'est pas à nostre choix,  
Et le Ciel nous oblige au respect de ses loix.

CARDENIO.

Inutile contrainte : il faut donc pour les suivre  
Qu'il nous donne moyen d'espérer et de vivre.  
Mais que ce beau berger paroist triste à mes yeux  
Qui vient secrettement soupîrer en ces lieux,  
Voyez comment l'excès de ses douleurs cachées  
De son pasle visage a les roses seichées.

LE BABBIER.

Il semble toustefois que son ressentiment  
Se dispose à la plainte.

LE LICENTIE.

Escoutons seulement.

## SCÈNE VI

DOROTÉE, CARDENIO, LE LICENTIE.

*Plainte de DOROTÉE.*

Tristes lieux de ma solitude,  
Sombres retraittes de ces bois,  
A qui j'ay conté tant de fois  
L'excès de mon inquietude ;  
Grands deserts, funeste séjour  
D'où jamais les rayons du jour  
N'ont chassé l'horreur ny l'oubrage,  
Excusez mes justes regrets  
S'ils vous font icy quelque outrage,  
Je ne puis soupîrer qu'en des lieux si secrets.

La plainte autre part m'est ravie,  
La honte estouffe mes douleurs,  
Et la liberté de mes pleurs  
Offence l'estat de ma vie :  
Icy mon esprit languissant  
Parmy les ennuis qu'il ressent  
Exerce une libre vengeance,  
Et conseille à ma passion  
De ne point chercher d'allegeance,  
Si vous ne la donnez à mon affliction.

Icy la faveur de vos ombres  
Propice à mon déguisement,  
Me fait ressentir doucement  
L'effroy de vos demeures sombres :  
Je croy que mes tristes soupîrs  
Touchent de pitié les zephirs,  
Que ma voix les rend plus paisibles,  
Et que dans cet affreux séjour  
Ces rochers qu'on eroit insensibles  
Le sont moins que celui qui trahit mon amour.

Fascheux souvenir qui me blesse  
Depuis qu'un volage amoureux  
A rendu mon sort malheureux,  
En triomphant de ma foiblesse ;  
Mais qu'il falloit à mes esprits  
De resistance ou de mespris  
Pour me garantir de ses feintes ;  
Que ses discours furent puissans,

Qu'il eut d'artifice en ses plaintes,  
Et qu'il estoit aisé de captiver mes sens.

Beauté dont j'adore les charmes,  
Disoit cet infidele amant,  
Voyez le but de mon tourment,  
Et le juste espoir de mes larmes :  
Jamais un vicieux aspect  
N'a tiré mes vœux du respect  
Depuis que mon ame soupîre ;  
Hymen nous pourra rendre heureux,  
L'honneur établit son empire,  
Et range sous ses loix les esprits genereux.

Là deux feux n'ont rien qu'une flamme,  
Deux volontez n'ont qu'un desir,  
Deux cœurs ne poussent qu'un soupîr,  
Et deux corps n'enserrent qu'une ame ;  
C'est là que l'amour sans rigueur  
Jusqu'à sa dernière vigneur  
Nous fait ignorer ses malices,  
Et que la chaleur de nos sens  
Respire de chastes sentiments,  
Et gouste en liberté des plaisirs innocens.

Discours plein de fiel et d'outrage,  
Puisque son frauduleux effort  
M'offroit les voluptez du port,  
Et me reservoit le naufrage ;  
Esprit perfide et suborneur  
Qui me presentoit ce bonheur  
Avec ces amores legeres,  
Cependant que sa trahison  
Cachoit dans ces fleurs des viperes,  
Et presentoit le miel pour donner le poison.

En fin ma perte est arrestée.  
Fernant n'a plus d'amour pour moy,  
Une autre le tient sous sa loy,  
Luscinde a chassé Dorotée,  
L'ingrat ne songe plus.

*(Elle aperçoit Cardenio.)*

CARDENIO.

O Dieux ! que de merveilles  
Ont touché mes esprits et charmé mes oreilles,  
Luscinde icy nommée et Fernant acensé  
Par ce jeune miracle en berger déguisé ;  
Que mes sens sont ravis.

DOROTÉE.

Quoy ? faut-il découverte  
Que je quitte si tost le recit de ma perte ?

CARDENIO.

Arreste, Dorotée, et ne redoute rien,  
Je plains ton infortune, et desire ton bien.

DOROTÉE.

O Dieux ! jusques icy ma misere est connuë,  
Que mon ame est surprise en sa prompte venuë !

CARDENIO.

T'estonnes-tu de voir cet amant languoureux,  
Que Luscinde et Fernant ont rendu malheureux ?

DOROTÉE.

Helas ! est-il possible ? est-ce vous Cardenio,  
Qui joignez vos regrets à ma peine infinie ?

CARDENIO.

Ha! qu'il est bien aisé de sçavoir qui je suis  
En voyant la misere où mes jours sont reduits :  
Pleust au Ciel que la mort m'eust arraché la vie  
Qu'un destin rigoureux a tousjours poursuivie,  
Afin de contenter cette ingrante beauté  
Qui m'a fait le tesmoin de sa desloyauté.

DOROTÉE.

Vous ne sçavez donc pas qu'ayant esté contrainte  
D'abandonner sa flamme au pouvoir de sa crainte,  
Alors que devant vous un respect rigoureux  
Força la liberté de son choix amoureux,  
Qu'on vit ce beau soleil que vostre ame revere  
Tomber entre les bras de son avare pere,  
Et que Fernant touché d'un sensible courroux,  
Après avoir connu l'amour qu'elle a pour vous,  
Tesmoigna du mespris, et quitta l'assemblée,  
Que le mal de Luscinde avoit desja troublée.

CARDENIO.

Helas! ce que tu dis est-il bien assuré?  
Ne veux-tu point flatter mon mal desespéré?

DOROTÉE.

Jamais rien de plus vray n'a touché vos oreilles.

CARDENIO.

O nouvelle agreable! ô douceurs nonpareilles!  
Tu me forces de vivre apres tant de trespas,  
Et me rends la clarté que je n'attendois pas.  
Justes Dieux! qui bornez mes traverses passées,  
C'est icy que je voy vos merveilles tracées;  
Les astres adoucis ne versent plus de fiel  
Sur nos jours delivrez des injures du ciel:  
Respirons maintenant, et goustons l'esperance  
Si long temps inconnüe à la perseverance;  
Car puisque ma Luscinde est encor à changer,  
Et que sa resistance a voulu me venger,  
J'espere que bien tost nos ames reunies  
Ensemble gouteront des douceurs infinies.  
Et que ce desloyal admirant ton amour  
Tirera son repos du bien de ton retour.

DOROTÉE.

Je le veux: esperons, genereux Cardenie,  
Puisque ma destinée à la vostre est unie,  
Je ne redoute plus avec un tel appuy  
La rigueur du destin qui m'afflige aujourd'huy,  
Et seray désormais à vos pas attachée,  
Attendant que le sort ait sa haine cachée.

CARDENIO.

Non, non, ne doutez point que les Dieux appaisiez  
Ne soient d'oresnavant à nos vœux disposez:  
Vous qui venez de voir un desespoir extreme,  
Ne peindre que la mort sur mon visage blesme,  
Lors que je resistois à vos sages propos,  
Vous voyez quel remede établit mon repos,  
Tout autre m'offendoit en sa vaine assistance  
Dépourveu de raison et privé de constance.

LE BARBIER.

Que nous sommes joyeux de vous voir si contents  
Trouver apres l'hiver la douceur du printemps:  
Puisse tous-jours le Ciel augmenter vostre joye

Parmy tous les plaisirs que sa faveur envoie!  
Adieu, quelque dessein important et pressé  
Nous rappelle au chemin que nous avons laissé.

CARDENIO.

De grace dites-moy le sujet qui vous meïne  
A venir jusqu'icy consacrer vostre peine.

LE LICENTIE.

Un mot vous tirera d'un semblable souey,  
Un pauvre gentilhomme est à deux pas d'icy  
Dont l'esprit égaré nourrit sa resverie  
Des fantasques travaux de la chevalerie,  
Et croit avoir rendu son destin glorieux  
D'imiter les amours de Roland furieux:  
Nous avons toutesfois inventé quelque feinte  
Pour dissiper l'erreur dont son ame est atteinte.

CARDENIO.

Il me semble avoir veu depuis un jour ou deux  
Ce nouveau chevalier, assez maigre et hideux,  
A qui je me souviens d'avoir fait quelque outrage  
Pendant que la fureur possédoit mon courage:  
Mais que puis-je pour vous? disposez librement  
D'un esprit desireux de son allegement.

LE LICENTIE.

Si la priere icy me sembloit temeraire,  
J'implorerois de vous un bien si necessaire,  
Cette jeune merveille a des charmes puissans  
Pour tirer de ce bois ses esprits languissans.

CARDENIO.

Voulons-nous, Dorotée, aider à l'artifice,  
Et rendre à sa misere un favorable office?

DOROTÉE.

Vos desirs sont des loix que je suivray toujours.  
Quelle difficulté qui traverse leurs cours,  
Et je croiray ma peine assez recompensée  
Après la guerison de cette ame insensée.

LE LICENTIE.

Je vous diray que c'est; avant que l'aborder  
Cherchons quelque lien propre à nous accommoder.

## SCÈNE VII

D. QUICHOT, SANCHE, FERNANT, D. FELIX,  
D. GUSMAN, LA SCINDE.

D. QUICHOT.

Sçache que j'ay choisi cette affreuse retraite  
Afin de mieux cacher mon ardeur indiscrete,  
Et tacher d'adoucir ce soleil amoureux  
De qui la cruauté m'a rendu malheureux:  
Tu ne peux arracher ce dessein de mon ame,  
Maintenant ma valeur doit céder à ma flamme,  
Resou toy seulement de sortir de ce bois  
Pour voir ce bel objet qui me tient sous ses loix,  
Va porter cette lettre à ma belle inhumaine,  
Où je trace en un mot sa rigueur et ma peine,  
J'attends tout mon bonheur d'un fidele retour,  
Mais escoute premier la voix de mon amour.

## GALIMATIAS 1.

L'incomparable esclat de vos celestes charmes  
 Ayant domté mon cœur n'a pas vaincu mes armes,  
 Si vos perfections ont forcé ma raison,  
 Jamais d'autre pouvoir n'aura ma guérison.  
 Vos cheveux sont plus beaux que le sein d'Oriane  
 Et pour vous admirer je revère Diane ;  
 Aussi les astres n'ont éclairé vos beautés  
 Qu'àfin que mon amour ne vîst leurs cruautés.

SANCHE.

Les sententieux mots, les divines paroles,  
 Où vous avez tout mis le savoir des écoles :  
 Ha ! vous m'endormirez si vous achevez tout,  
 Mon maître, c'est assez, ne lisez jusqu'au bout.

D. QUICHOT.

Maintenant, cher amy, ta discrete entremise  
 Dispose de mon ame entre tes mains remise,  
 Juge de ma fortune à son premier abort,  
 Si je dois espérer le naufrage ou le port ;  
 Regarde de quel œil cette missive ouverte  
 Assurera ma vie ou conclura ma perte :  
 Alors, je te supplie, adjouste à mes esperis  
 Que ces bois sont touchez de l'effroy de mes cris,  
 Que jamais Amadis n'a tant fait de folies,  
 Et que Roland avoit de plus foibles saillies,  
 Qu'elle est le seul Astolphe aux transpors que je sens  
 Qui me peut aujourd'huy renvoyer mon bon sens.

SANCHE.

J'en inventeray plus que vous n'en sauriez dire.

D. QUICHOT.

Après, assure toy d'un dnehé, d'un empire,  
 Je te feray si grand, Mais quel nouveau malheur  
*(Feraunt et ses amys sortent avec Luscinde.)*

Vient encor exercer ma guerrière valeur ?

SANCHE.

Adieu, mon maître, il faut accomplir mon voyage.

D. QUICHOT.

Non, je veux que tu sois tesmoin de mon courage.

LUSCINDE.

Où me conduisez-vous, assassins inhumains ?

D. FELIX.

Ne craignez rien, Madame, estant entre nos mains.

D. QUICHOT.

O Dieux ! c'est Sagripant<sup>2</sup> qui ravit Angelique,  
 Quitte, infidele roy, ce dessein tyrannique,  
 Je suis l'appuy des bons, et l'effroy des pervers,  
 Don Quichot de la Manche, honneur de l'univers.

1. Pichou ne pouvant reproduire la coupe étrange et les expressions bizarres des strophes de Don Quichotte à Dulcinée (liv. III, ch. 26), a cru pouvoir les remplacer par ce qu'il appelle « galimatias », genre assez à la mode, dans tous les temps, et que quelques années plus tard le sieur Beaulieu devait exploiter à fond dans sa pièce le *Galimatias*, tragi-comédie en 5 actes en vers, *entreclacée de pensées opposées, sans objet, sans milieu, sans fin*.

2. Il est, avec Mandricar et Rodomont, un des trois félons et mécréants que combat Roland amoureux dans le roman du Boiadar. Comme celui de Rodomont, son nom est devenu un mot de mépris. Il était déjà un italien, quand Fassoni fit sa *Saccheria rapata*.

FERNANT.

Oste-toy de mes yeux, insensé temeraire,  
 Et publie autre part ta gloire imaginaire.

D. QUICHOT.

Si ta desloyauté persiste en cet effort,  
 N'attend de ma valeur que la honte ou la mort.

FERNANT.

Et toy prend de ma main le fruit de ta menace.  
*(D. Quichot s'enfuit.)*

O le vaillant guerrier, la merveilleuse audace,  
 Vous qui suivez par tout sa fortune et ses pas.

SANCHE.

Monsieur, pardonnez moy, je ne le connoy pas.

FERNANT.

Ha ! c'est bien la raison de vous traiter de mesme,  
 Il faut participer à ce bonheur extrême,  
 Vous le meritez bien.

SANCHE.

Je suis mort, au secours,  
 Au diable soit le maître et ses folles amours.

FERNANT.

Ce vieux fantome armé qui prend ainsi la fuite  
 Devoit bien s'opposer à ma juste poursuite.  
 Que de timidité sous un front arrogant  
 Que je viens d'éprouver en cet extravagant.  
 Mais qu'il est desja tard, le silence et les ombres  
 Sement par tout l'horreur en ces rivages sombres.  
 Amis, quittons ce bois effroyable à nos yeux,  
 Et gagnons un logis assez près de ces lieux.

D. FELIX.

Allons, Madame, allons.

LUSCINDE.

Arrachez-moy la vie  
 Plustost que d'outrager ma foiblesse asservie.

## ACTE CINQUIÈME

## SCÈNE I

D. QUICHOT, SANCHE PANGA.

D. QUICHOT.

En fin, cher confident de mon affection,  
 As-tu fidelement servy ma passion ?  
 Ne me deguise rien, que faut-il que j'espere ?  
 Dis moy si le destin m'est contraire ou prospere,  
 Ne tiens point mon esprit davantage en soucy.

SANCHE.

Croyez que mon voyage a tresbien reüssy.

D. QUICHOT.

Quel accueil t'a donc fait cette illustre princesse  
 Pour laquelle je brusle et soupire sans cesse ?  
 N'as-tu point par ma lettre offensé tant de rois  
 Qui souffrent maintenant la rigueur de ses loix ?  
 Dis moy si ma fortune est quelque peu meilleure,  
 Et figure à mes sens sa royale demeure.



SANCHE.

O le rare séjour! l'excellente maison!  
Dont le toit est de chaume et le mur de gazon.

D. QUICHOT.

Je scay bien que ta venue est aisément trompée,  
A de grossiers objets tous les jours occupée,  
Et qu'un palais superbe en ses lambris dorés  
Ne paroît qu'une estable à tes sens egarez;  
Aussi ce sot discours ne me met point en peine:  
Que fis-tu seulement à l'abord de ma Reyne?  
Ne m'avou'ras-tu pas ayant vu ses attraits  
Qu'on ne peut résister au pouvoir de leurs traits?  
Que sans idolatrie on peut dresser un temple  
A ce divin objet que mon ame contemple?  
Que l'aurore est moins belle alors que sur les fleurs  
Elle verse au matin sa lumière et ses pleurs?  
Et qu'on voit dans son sein de si rares merveilles  
Qu'il faut que la nature ait là borné ses veilles?

SANCHE.

Je vis toute autre chose, et rien de tout cela  
Ne parut à mes yeux alors que je fus là.

D. QUICHOT.

Au moins tu ne scaurois m'accuser d'une feinte,  
Quand je dis que sa bouche est de cynambre<sup>1</sup> peinte,  
Et que sa face esclave un esclat radieux  
Qui blesse les mortels et captive les dieux,  
Que le fils de Cypris n'emprunte plus ses armes  
Que du globe jumeau de ses yeux pleins de charmes,  
Et qu'on voit sur son teint un esmail aussi frais  
Qu'en ce plaisant séjour où l'hyver n'est jamais.

SANCHE.

Ha! le foible discours où votre esprit s'amuse,  
En un mot elle est belle estant louche et camuse,  
Ayant le front estrait<sup>2</sup>, les sourcils abbaïsez,  
Le teint noir, le poil rude, et les yeux enfoncez.

D. QUICHOT.

Si tout autre que toy me tenoit ces paroles  
Que ta temerité fait passer pour frivoles,  
Que je serois severé à punir ce défaut:  
Oblige donc ma flamme en parlant comme il faut:  
Pris-tu garde en faisant cet amoureux message  
A tous les mouvemens qu'on peut lire au visage?  
Et dans ce libre accès remarquas-tu soudain  
Si son ame cachoit l'amour ou le dédain?

SANCHE.

Je la treuvay joyeuse et faisant bonne mine,  
Assise mollement sur un sac de farine,  
Elle me dit: Sanchez, cet illustre seigneur,  
Sans l'avoïr mérité me fait beaucoup d'honneur:  
Si ma mere eust voulu je serois mariée  
A nostre grand valet qui l'en avoit priée:  
Mais j'aime davantage un guerrier si parfait,  
Rien ne peut égaler la faveur qu'il me fait,  
Et puisque je scay bien les discours qu'il employe  
Il faut rompre sa lettre afin qu'on ne la voye,  
Il me parle d'amour.

D. QUICHOT.

O celestes accors  
Des graces de l'esprit aux merveilles du corps.  
Acheve, je te prie.

SANCHE.

Il suffit, poursuit-elle,  
De scavoïr que ton maistre a l'intention telle,  
Si je puis rencontrer le valet du curé,  
Je luy feray réponse, il en est assuré;  
Et si tu le revois souvien-toy de luy dire  
Qu'il ne m'escrive plus, que je ne scay pas lire.  
Après tout, me voyant du chemin travaillé  
Elle me fit disner d'un peu de laict caillé,  
Me disant: Ce n'est pas pour te faire grand'chere,  
Nous n'avons point de vin, et la viande est chere.

D. QUICHOT.

Tu ne luy dis donc pas en quelle extrémité  
Je vivois dans l'horreur de ce bois escarté,  
Et possible aujourd'huy ce soleil que j'adore  
Ne verse point de pleurs des tourmens qu'il ignore.

SANCHE.

J'oublois à le dire, elle en rit mille fois  
Pendant qu'elle mangeoit du fromage et des noix.

D. QUICHOT.

Ha! cruelle maïtresse, apres tant de services  
Vous vous moquez encor de mes cruels supplices,  
Mais quel autre accident s'adresse encor à nous?

## SCÈNE II

LE BARBIER, DOROTÉE *en infante*,  
LE LICENTIE ET GARDENIO *desguïsez*.

LE BARBIER.

Voilà ce grand guerrier, Madame, avancez-vous.

DOROTÉE.

Brave restaurateur de la milice errante,  
Qui redonne la vie à sa gloire mourante,  
Appuy des affligés, effroy des orgueilleux,  
Qui remplis l'univers de tes faits merveïlleux,  
Tu vois à tes genoux une infante exilée  
Que tous les traits du sort ont rendu desolée,  
Une pauvre orpheline, un objet du malheur,  
Qui vient du bout du monde implorer ta valeur.

D. QUICHOT.

Levez vous hardiment, Princesse incomparable:  
Quelque ennuy qui vous blesse il n'est pas incurable,  
Bien que ma passion eust promis à l'amour  
De ne quitter jamais ce funeste séjour,  
Puisse vostre infortune appeler ailleurs mes armes,  
Je consacre ma vie au sujet de vos larmes:  
Allons où vous voudrez, que la terre et les eaux  
Donnent de la matiere à mes exploits nouveaux,  
Vous verrez mon courage aussi prompt que ma  
bouche.

LE BARBIER.

O réponse agreable au soucy qui nous touche!

D. QUICHOT.

Dites moy seulement d'où procedent vos maux,

1. Ce que nous appelons aujourd'hui vermillon.

2. Pour droit. — C'étoit la prononciation du temps. La Fontaine qui s'en servoit a pu faire ainsi rimer *estraite* avec *belotte*.

Cela n'est qu'un effet de mes moindres travaux.

DOROTÉE.

Après tant de faveur que cent fois je t'embrasse,  
Guerrier plus redouté que le dieu de la Trace :  
Mais faut-il maintenant réveiller mes douleurs,  
Et peindre mes tourmens des premières couleurs ?  
Que ne puis-je mourir en ouvrant ma blessure,  
Quoy que l'espoir me flate et que ta voix m'assure.

CARDENIO.

La fourbe ingénieuse à ce commencement  
Reüssira sans doute à leur contentement.

LE LIÉNTÉ.

Comme vous je la treuve heureusement conceüe,  
Et croy que nos desirs en auront bonne issuë.

DOROTÉE.

Mon pere estant reduit à la fin de ses jours,  
D'une mourante voix me tint un tel discours :  
Ma fille, me dit-il, tu vois que la nature  
Me presse d'achever ma dernière aventure,  
Je ne puis éviter la rigueur du destin,  
A qui mon sort royal doit servir de butin,  
Tu ne devois pas naistre, ou je devois plus vivre,  
Pour empêcher encor le malheur de te suivre :  
Car si tost que mon ame aura quitté ce corps  
Pour retrouver ta mere en la plaine des morts,  
Un dangereux voisin de ces fertiles rives  
Declarera la guerre à tes troupes oysives ;  
Un infame corsaire avorté des enfers  
Fera tous ses efforts pour te mettre en ses fers,  
Forcera tes citez, et sa main carnassiere  
Du sang de tes sujets rougira la poussiere :

N'attend point la fureur d'un tyran dangereux  
Dont le premier assaut est toujours rigoureux :  
Ton salut doit venir d'un guerrier de l'Espagne  
Que le Ciel favorise et la gloire accompagne,  
Tu le rencontreras dans le triste séjour  
D'un desert effroyable où l'a reduit l'amour.  
Implore sa faveur, il est le seul Alcide  
Qui te peut delivrer de ce monstre homicide,  
Et te rendre à la fin d'un combat glorieux  
Le sceptre possédé de tes braves ayeux.  
Adieu, ne doute point de ces succès tragiques,  
Je te dis le rapport de mes livres magiques.  
Là dessus son esprit s'envola plus content  
De m'avoir enseigné ce qui m'importe tant.

D. QUICHOT.

Et bien treuvastes-vous l'effet de son augure ?

DOROTÉE.

C'est l'ombre de mon mal que ma voix te figure.  
A peine ce bon prince avoit fermé les yeux,  
Que ce traistre elancé comme un foudre des cieux  
A mon foible destin se rendit effroyable,  
Et fit de mes sujets un carnage incroyable.

D. QUICHOT.

Ha ! que ne suis-je là pour luy donner la mort,  
Necessaire vengeur d'un si sensible tort :  
Et pourquoy maintenant quelque l'ergande inconnüe  
Ne vient-elle un moment me porter dans la nuë,  
Pour aller tout d'un coup estouffer ce voleur,  
Et par son chastiment signaler ma valeur ?

LE BARBIER.

Conduisez l'entrepise à sa gloire supreme,  
Et le prix du travail est un beau diademe.

SANCBO.

Voicy quelques comtez assurément pour moy  
Qui recompenseront mon service et ma foy :  
Allez viste, mon maistre, accomplir ce voyage,  
Il est icy besoin d'un genereux couraige.

D. QUICHOT.

Comme si ma valeur vouloit des éguillons,  
Quand mesme il luy faudroit forcer cent bataillons :  
Non, non, ne doute point que sa teste couppee  
Ne doive un jour paraistre au bout de cette espée.  
Allons, Madame, allons avancer son trespas,  
Vous ne devez rien craindre en marchant sur mes pas.

DOROTÉE.

Venez, brave guerrier, augmenter vostre gloire,  
Et moissonner les fruits d'une heureuse victoire.

SANCBO.

Madame, apres la mort de ce tyran malin,  
Puisque Amadis vous sert, obligez Gandalin,  
Je me contenteray toujours de l'isle ferme.

DOROTÉE.

C'est lors que mes malheurs auront treuvé leur  
[terme.]

D. QUICHOT.

Grossier, ne vois-tu pas dans un mesme bonheur  
Qu'on treuve également la fortune et l'honneur ?  
Entrons dans ce chasteau.

*(Il entre dans une taverne.)*

CARDENIO.

Voyez qu'il est facile

De jeter dans l'erreur cet esprit imbecile.

DOROTÉE.

Le pauvre extravagant.

CARDENIO.

Ce n'est pas encor tout,  
Il faut favoriser ce dessein jusqu'au bout.

### SCÈNE III

FERNANT, LUSCINDE.

FERNANT.

Maintenant que le jour nous montre une retraite  
Pour soulager l'ennemy d'une si longue traite,  
Ne craignez plus, Luscinde, et voyez ces voleurs  
Dont l'effort innocent a causé vos douleurs :  
Admirez le pouvoir d'une amitié si sainte  
Que tant de froids mespris n'ont pas encor éteinte.

LUSCINDE.

O Dieu ! quelle surprise, à quel point malheureux  
Me reduit le destin si long temps rigoureux.  
Pauvre Luscinde, hélas ! quel objet plus funeste  
Te pouvoit susciter l'inimitié celeste ?  
Que voulez-vous de moi, ravisseurs inhumains ?

FERNANT.

Que vostre affection succede à vos dedains,  
Et que vous octroyez à mon impatience

Le repos et le fruit d'une heureuse alliance.

LUSCINDE.

Cruel, ne venez plus augmenter mon tourment,  
Accordez moy la mort, ou bien l'esloignement.

FERNANT.

Luscinde, osez vous bien de tant d'appas pourveü  
Conseiller à mes yeux de quitter vostre veü?  
Croyez-vous que je puisse oublier vostre amour,  
Et preferer la nuit aux delices du jour?  
Vostre aimable beauté rend mon desir avare  
De la possession d'une chose si rare,  
Et quand j'aurois perdu le celeste flambeau,  
Je ne veux que l'objet d'un visage si beau.

LUSCINDE.

Vous ne pouvez avoir ce qu'un autre merite,  
Vostre fidelité davantage m'irrite,  
Et puisque ce refus peut dependre de moy,  
Je manqueray de vie aussi tost que de foy.

FERNANT.

Ne respectez-vous point un saint nœn qui nous lie,  
Où toute autre amitié doit estre ensevelie,  
Où vous devez quitter ces soucis criminels,  
Et regler vos souhaits aux desirs paternels?

LUSCINDE.

Quelles loix peuvent-ils ordonner à ma flamme,  
Puisqu'un premier amour assujettit mon ame?

FERNANT.

Cela peut-il m'oster le pouvoir d'un espoux  
Que j'ay publiquement obtenu dessus vous?

LUSCINDE.

Un autre a devant vous ma franchise asservie,  
Que je ne puis quitter sans perdre aussi la vie.

FERNANT.

Qu'est-ce que vous devez à son affection  
Qui ne me soit acquis par vostre election?

LUSCINDE.

Mon ame ayant toujours desavoué ma bouche,  
Ce mouvement forcé n'a-t-il rien qui vous touche.

FERNANT.

Que la crainte ou l'amour soient ailleurs de ce bien,  
Puisque je le possède il sera toujours mien.

LUSCINDE.

Ha! respect inhumain qui causas mon supplice,  
Et fis de mon malheur ma foiblesse complice,  
Fidèle Cardenie, hélas! si tu pouvois  
Ouyr encor un coup les accens de ma voix.

#### SCÈNE IV

CARDENIO, DOROTEE, LUSCINDE, FERNANT,  
D. FELIX, D. GUSMAN.

CARDENIO.

O Dieux! qu'ay-je entendu?

FERNANT.

Tout le malheur ce semble  
Qui pouvoit m'arriver à cette fois s'assemble.

DOROTEE.

O merveille incroyable!

CARDENIO.

O bonheur nonpareil!

M'est-il encor permis de revoir mon soleil?

Est-ce toy ma Luscinde.

LUSCINDE.

Est-ce toy Cardenie?

CARDENIO.

O rencontre agreable!

LUSCINDE.

O douceur infinie!

CARDENIO.

Que je baise cent fois cette bouche et ces yeux.

LUSCINDE.

Je n'ay plus le voyant de quoy blâmer les cieux.

CARDENIO.

Que mes sens sont ravis d'un doux transport de joye  
Dans la félicité que le Ciel nous envoie.

LUSCINDE.

Le sort seroit cruel qui nous a separé  
S'il n'avoit à tous deux ces plaisirs preparé.

CARDENIO.

Beaux yeux dont j'accensois les douceurs innocentes,  
Que je treuve aujourd'huy vos merveilles puis-  
santes,

LUSCINDE.

Que mon ame a souffert en ton éloignement,  
Et que tout autre objet m'a touché vainement.

FERNANT.

Et moy, je me tairay pendant qu'ils s'entretiennent!  
Retirez-vous d'icy, ces faveurs m'appartiennent:  
Suffit que mon silence a si longtemps permis  
L'insolente chaleur de vos feux ennemis.

CARDENIO.

C'est vous qui méritez un si juste reproche,  
Indigne seulement de venir à l'approche.

FERNANT.

Puisque vostre devoir n'y veut pas consentir,  
Assurez-vous icy d'un soudain repentir.

CARDENIO.

Vostre fraude est à craindre, et non pas vostre espée,  
Tyran de mon amour si laschement trompée.

FERNANT.

Mon courage a toujours garenty mes discours,  
Voicy pour estouffer l'espoir de vos amours.

CARDENIO.

C'est ce que je demande.

LUSCINDE.

Ha! que voulez-vous faire?

CARDENIO.

Tirer nostre repos d'un malheur necessaire.

FERNANT.

Je l'empescheray bien d'en venir à ce point.

DOROTEE.

Permettez que je meure, et ne vous battez point.

D. FELIX.

Quittez cette fureur dont votre ame est blessée.

D. GEMAN.

Quoy ! ne songez-vous plus à l'amitié passée ?

FERNANT.

Non, non, il faut passer à ce dernier effort.

DOROTEE.

Commencez donc premier<sup>1</sup> à me donner la mort !  
Ou bien considérez quelle injuste licence  
Vous fait tyranniser l'amour et l'innocence.  
Comment, vous me fuyez, et tous vos feux esteins  
Rendent par ce mépris mes supplices certains :  
Voyez si de mes yeux l'innocente lumière  
Conserve son pouvoir et sa grace première,  
Et si le mesme objet qui vous toucha le cœur  
Exerce encor icy son empire vainqueur :  
Est-ce là le loyer<sup>2</sup> d'une amitié fidelle  
Que me rend la froideur de votre ame cruelle ?

FERNANT.

Puisque l'affection engage ailleurs ma foy,  
Qu'est-ce que vous devez attendre encor de moy ?

DOROTEE.

Que je puis, inhumain, esperer de mes peines,  
N'avez-vous donc donné que des promesses vaines ?  
Ha ! Fernant, regardez ma constante amitié,  
Laschez un dernier trait d'amour et de pitié.  
Consultez ces deserts où j'estois retirée  
De la peine que j'ay si long temps endurée ;  
Venez avecque moy demander aux zephyrs  
Si leur soufle est égal à l'air de mes soupirs ;  
Rallumez de mes feux votre première braise,  
Et ne différez plus un discours qui m'appaïse.

FERNANT.

Deux extremes puissans, l'amour et le devoir,  
Agitent mes esprits d'un contraire pouvoir,  
L'un peut facilement excuser mon offence,  
Mais puis-je contre l'autre avoir quelque defence ?  
O Dieux ! que l'innocence est forte en la douleur,  
Que je me sens coupable en voyant son malheur.

D. FELIX.

Estrange changement, ses mains quittent les armes  
Aussi tost que ses yeux ont fait tomber des larmes.

FERNANT.

A la fin vous verrez la raison triompher,  
Un petit fen restoit que je viens d'estouffer.  
Beauté, digne sujet de ma première flamme,  
Ne vous souvenez plus des froideurs de mon ame,  
Ces baisers, ces plaisirs, différez si long temps,  
Puissest bien l'erreur de mes feux inconstans ;  
Luscinde, je le veux, possédez Cardenie,  
Il faut que votre amour soit ainsi réunie.

LUSCINDE.

O loüables discours d'un esprit genereux !

DOROTEE.

Que vous rendez d'un mot tous nos destins heureux !

CARDENIO.

Après cette faveur je perdrois mille vies,  
Et les croirois pour vous heureusement ravies.

FERNANT.

Je ne veux que ce point, aimez-moy seulement,  
Et chérissez toujours Luscinde également,  
Puisque j'ay traversé votre amour legitime,  
Un service eternal reparera mon crime.

CARDENIO.

Laissons le souvenir des outrages passez,  
Je treuve que mes maux sont bien recompensez.  
Luscinde, en fin le Ciel s'est rendu favorable  
Au legitime espoir d'une amitié durable.

LUSCINDE.

Ouy, pourveu que ceux-là qui disposent de nous  
Nous monstrent désormais un visage plus doux.

FERNANT.

Remettez seulement ce soin à ma conduite,  
J'espere d'adoucir leur contraire poursuite,  
Et pour recompenser vos amours traversez,  
Disposer à la paix leurs esprits offencez  
Retournons à la ville.

CARDENIO.

Allons, sous vos auspices  
Nous trouverons les dieux et les hommes propices.

DOROTEE.

J'estimerois aussi nos plaisirs imparfaits  
Si nous estions heureux sans vous voie satisfaits.

SANCHE A DOROTEE.

Quoy, vous n'estes donc plus cette Infante exilée  
Que l'effort d'un tyran rendoit si desolée :  
Miserable Sancho, que ton espoir est faux,  
Où sont tant de duchez promis à tes travaux ?

FERNANT.

Que veut ce cavalier avec ces vaines plaintes ?

DOROTEE.

C'est un pauvre idiot abusé de nos feintes,  
Qui sert le plus plaisant de tous les amoureux,  
Que nous avons tiré d'un séjour rigoureux.

FERNANT.

Je connoy maintenant le vael et le maistre :  
Hier leur folle erreur se fit assez paraistre  
En ces prochains deserts.

DOROTEE.

Escoutez seulement  
Comme je flatteray son foible jugement.  
Sancho, ne croyez point mes promesses frivoles,  
Un effet asseuré suit tousjours mes paroles,  
Si tost que je seray remise en mes pays.  
Mais quel estrange bruit tient mes sens esbahis ?

## SCENE V

D. QUICHOT, DOROTEE, LE BARBIER, SANCHE,  
LE LICENTIE.

D. QUICHOT.

En fin je suis vainqueur, le traistre a rendu l'ame  
Sous le dernier effort de ma sanglante lame.

1. *Primis*, d'abord, pour s'en premier lieu.

2. *Récompense*.

Il quitte la lumière, et va dire là bas  
 Ce que peut mon courage au milieu des combas,  
 Que son premier abord rendra Pluton timide,  
 Les Manes estomnez le croiront un Alcide;  
 Et lors que ce guerrier viendra pour passer l'eau,  
 Caron ne l'oseroit attendre en son bateau :  
 Un autre Rodomont ! devale en ces lieux sombres  
 Qui voudra s'emparer du royaume des ombres  
 Et porter aux enfers l'outrage et le mépris  
 A la barbe de ceux qui jugent les esprits.  
 Ne craignez plus, Madame, un tyran redoutable  
 Qui faisoit tout ployer sous sa force indomtable ;  
 J'ay vaincu son orgueil, ce bras l'a terrassé,  
 Ce fer rougit encor du sang qu'il a versé,  
 Et son corps effroyable étendu sur la terre  
 Semble un chesne abattu par l'effort du tonnerre.

DOROTEE.

O Dieux ! est il possible ? avez vous surmonté  
 Ce barbare inhumain, ce corsaire indomté ?

D. QUICHOT.

Il n'en faut plus douter.

LE LICENTIE.

Il est vray, belle Infante,  
 Que vous devez louer sa valeur triomphante.

LE BARBIER.

J'ay vu sortir son ame à gros bouillons de sang  
 Qu'un effort genereux a tiré de son flanc.

SANCIO.

Que vous me faites rire, ô le plaisant mensonge,  
 Je meure s'il ne faut que ce soit quelque songe,  
 L'apparence autrement d'avoir fait tout cecy,  
 Sans avoir vu personne, et sans bouger d'icy.

D. QUICHOT.

Quoy ! de tant de mortels présents à ces merveilles  
 Toy seul es demeuré sans yeux et sans oreilles ;  
 J'ay contre ce geant si long temps chamaillé,  
 Et le bruit de mes coups ne t'a point éveillé,  
 Pendant que le desir d'une heureuse conquête  
 Exerçoit ma valeur aux despens de sa teste ;  
 Viens voir combien de sang.

SANCIO.

Vous verrez à la fin  
 Que ce sang espanché sort d'un tonneau de vin.

D. QUICHOT.

Ha ! le plus imposteur des escuyers qui vivent,

1. Autre roi, déjà nommé plus haut, de l'*Orlando innamorato*. Le Boiardo trouva ce nom en chassant, et il fut si heureux de l'avoir trouvé que, de retour au village dont il étoit le seigneur, il fit en réjouissance sonner toutes les cloches.

Indigne du soleil et des biens qui le suivent ;  
 Resou toy de quitter tous ces faux sentimens,  
 Ou bien ton insolence aura des chastimens.

DOROTEE.

C'est assez, grand guerrier, nous croyons sa défaite.  
 Rendez nous seulement la victoire parfaite,  
 Car ce n'est pas assez qu'un effort courageux  
 Ait mis dans le tombeau ce corsaire outrageux,  
 Quelque séditieux peut encor entreprendre  
 De rallumer ce feu qui perit sous sa cendre ;  
 Venez donc estouffer en genereux Lyon,  
 La dernière fureur de la rébellion ;  
 Assurez ma couronne.

D. QUICHOT.

Allons, brave Princesse,  
 Je vous rendray par tout absolument maïtresse.

DOROTEE.

Vous voyez quelques-uns de mes meilleurs sujets  
 Capables de servir à vos justes projets.

D. QUICHOT.

Braves aventuriers, nourrissons de la guerre,  
 Dont la force est connue aux deux bouts de la terre,  
 Venez avecque moy moissonner des lauriers,  
 Et partager l'honneur de mes gestes guerriers.

CARDENIO.

Genereux chevalier nourry dans les allarmes,  
 Nous ne redoulons rien sous l'appuy de vos armes.

D. QUICHOT.

Allons donc vîstement accomplir ce dessein  
 Qu'une louable ardeur vous a mis dans le sein :  
 Menez-nous, grande Reyne, où l'honneur nous ap-  
 Bastir les fondemens d'une paix éternelle. [pelle,

SANCIO demeurant seul.

Qu'on ne m'en parle plus, je connay clairement  
 Que tout cet appareil est un desguisement :  
 Mais si je suis jamais en mon petit mesnage,  
 Si je puis une fois retrouver mon village,  
 On m'osteroit les yeux, on pourroit m'escorcher  
 Pour me faire quitter l'ombre de son clocher :  
 Au diable soit le maïtre et sa chevalerie !  
 Ce peuble mestier vient de sa resverie,  
 J'ay tout quitté pour luy, mes enfans, ma maison,  
 J'ay souffert mille maux, j'ay perdu mon grison,  
 O Dieux ! que je connay mon esperance vaine,  
 Que j'ay mal employé ma jeunesse et ma peine !

1. Les fr. Parfait ont cité ce monologue dans leur *Histoire du théâtre français*, t. IV, p. 419, comme étant le meilleur endroit de la pièce.

# NOTICE SUR GOUGENOT

## ET LES COMÉDIENS DE SA COMÉDIE

On ne sait presque rien sur l'auteur de la *Comédie des Comédiens*. Quand nous aurons dit qu'il s'appelait Gougénot, qu'il était de Dijon, qu'il fit, cette même année 1633, en outre de sa comédie, imitée deux ans plus tard, sous le même titre, par Scudéry, une tragi-comédie en cinq actes en vers, la *Fidèle Tromperie*, tirée d'un épisode de l'*Amadis*, d'où Rotrou, deux ans aussi après, tira son *Agésilas de Colchos*; nous n'aurons absolument plus rien à dire sur son compte, et nous aurons pourtant été plus complets que les frères Parfaict ne l'ont été dans leur *Histoire du théâtre français*.

Nous nous dédommagerons avec quelques mots sur les comédiens, personnages et acteurs de la première partie de sa pièce. Ils en font en effet le principal intérêt par leur défilé et leurs propos sur le métier comique.

Bellerose, le premier en nom ici, était aussi le premier en titre dans la troupe de l'hôtel de Bourgogne, dont il avait été un des fondateurs définitifs. Avant qu'il y entrât, il n'y avait eu qu'une ébauche de société à l'hôtel.

Hugues Guéru, dont nous reparlerons dans un instant, s'y était associé, vers 1615, à un certain Vautray « que Mondory a vu encore, dit Tallemant, et dont il faisait grand cas. » Puis, Vautray s'étant retiré, Robert Guérin et Henri Legrand, qui vont aussi venir tout à l'heure, s'étaient joints à Guéru, en 1622, et pendant six ans avaient mené, en trio dirigeant, la comédie,

Au mois de septembre 1628, Pierre Le Mes-sier arriva. C'est notre Bellerose, qui ne fut plus connu que sous ce nom de théâtre.

Il était frère du cabaretier du *Heaume*, rue de la Calandre, et, comme il jouait à la farce, quoiqu'il fut acteur sérieux le plus souvent, il devait achalander le théâtre avec les clients de la taverne fraternelle.

Pendant quelques années, les quatre confrères dirigeaient ensemble, avec des vicissitudes diverses, heureuses quelquefois, plus souvent désastreuses, et dont Guéru, le doyen, devait surtout porter le faix.

Le 19 novembre 1629, par exemple, il recevait un exploit d'exécution de saisie sur ses meubles, de la part des confrères de la Passion, possesseurs, sinon propriétaires, privilégiés de la salle de l'hôtel de Bourgogne. Quelques termes du loyer de 2,400 livres par an étaient en retard : les meubles du pauvre Guéru en répondaient.

Ils finirent par chercher gîte ailleurs. Ils s'en allèrent, à la fin de 1631, du côté de l'Estrapade, jouer dans le jeu de paume de Berthaud, oubliant leur bail avec les confrères, qui ne l'oubliaient pas. Au bout d'un peu plus de trois mois « six vingts jours, » ils reçurent assignation nouvelle pour avoir à revenir jouer sur le théâtre de l'hôtel, après avoir payé, comme indemnité d'absence, la somme de 405 livres.

L'affaire s'arrangea par un nouveau bail, qu'ils signè-

rent pour trois ans, le 5 août 1632, et qui fut renouvelé le 10 septembre 1635<sup>1</sup>.

Cette fois, Guéru, Guérin et Legrand n'y figuraient plus. Ils étaient morts ou à la retraite.

Bellerose restait seul, avec de nouveaux confrères, que le roi avait tirés de la troupe du Marais pour les lui adjoindre, et dont il fut le véritable chef. Le 18 janvier 1639, en effet, quand il fallut faire un bail nouveau, sa signature fut seule exigée.

Deux ans après, il passait pour être si bien le vrai directeur du théâtre que sur l'*Estal des gages, appointements et pensions pour 1641*, les 12,000 livres dont le roi subventionnait l'hôtel de Bourgogne étaient portés ainsi : « Pour la bande des comédiens de Bellerose. »

Cette pension royale fut pour beaucoup dans le haut prix que mit Bellerose, deux ans plus tard, à la vente de sa place, dont il faisait argent comme d'une charge.

Elle lui fut achetée par Floridor, qui s'était fait une fortune en allant jouer à Londres, où il avait eu le meilleur accueil : « Las d'être au Marais, avec de méchants comédiens, dit Tallemant, il acheta la place de Bellerose, avec ses habits, moyennant vingt mille livres ; cela ne s'était jamais vu. Le chef ayant part et demie, ajoute-t-il, dans la pension que le roi donne aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne, c'est ce qui faisoit donner cet argent. »

Bellerose vécut encore vingt-sept ans après, de la vie la plus régulière et même la plus dévote. Quand il mourut, au mois de janvier 1670, Du Lorens en rendit bon témoignage, mais par de détestables vers de sa *Gazette rimée*. Il annonce la mort de Bellerose, puis il ajoute qu'il fut

... Par d'heureuses destinées,  
Chargé tout ainsi que d'années,  
De tant de mérites chrétiens  
Que — ce sont les sentiments miens —  
On pourroit piment envoir  
Qu'il eût de saint Genest la gloire.

Quoiqu'il jouât assez bien « les rôles de tendresse, » comme dit aussi Du Lorens, il avait toujours été plutôt un acteur d'appât que d'élan. Beaucoup, comme madame de Chevreuse, lui trouvaient « la mine fade » et ne lui pardonnaient ni d'être trop étudié dans ses gestes, ni de ne pas paraître sentir les tendresses qu'il disoit : « Bellerose, dit Tallemant, étoit un comédien fardé, qui regardoit où il jetteroit son chapeau, de peur de gêter ses plumes. Ce n'est pas qu'il ne fit bien certains récits et certaines choses tendres, mais il n'entendoit point ce qu'il disoit. »

On lui préférerait Mondory, et cela, sur son propre théâtre, à son nez et à sa barbe. En 1629, c'est-à-dire à sa plus belle époque, Claveret, dans la pièce de l'*Esprit fort*,

1. V. sur tous ces actes, le curieux volume de M. Endre Soulié, *Recherches sur Molière*.

joué à l'hôtel de Bourgogne, avait fait dire par un personnage que Mondory jouait mieux que Bellerose. « Et, Bellerose, écrit Tallemant, car c'étoit à lui qu'on disoit cela, faisoit la plus sottise du monde à cet endroit-là, au lieu de ne pas faire semblant de l'entendre. »

Sa femme, qui étoit venue quand il l'épousa le 19 février 1630, ne quitta pas le théâtre en même temps que lui. Elle appartenait à une famille de comédiens ; elle étoit sœur de Du Croisy, de la troupe de Molière, qui joua si bien Tartuffe, peut-être pour avoir étudié de près le dévot Bellerose, son beau-frère ; elle avoit en premières noces épousé un acteur ; elle tenoit donc à la scène par de trop nombreuses racines pour l'abandonner si vite. Elle y resta très-fêtée, surtout dans les rôles de tragédie, comme celui de Rodogune, qu'elle créa d'original ; très-aimée, fort courue des galants et des poètes, entre autres de Benserade qui ne commença à rimer que pour elle. On la trouvoit pourtant d'un blond trop ardent ; et, vers la fin, son embonpoint étoit énorme. Son talent faisoit passer sur tout : « la Bellerose, dit Tallemant, est la meilleure comédienne de Paris, mais elle est si grosse que c'est une tour. »

En 1674, elle étoit enfin retirée et vivoit de sa pension.

Gautier, qui suit Bellerose sur la liste de Gougenot, n'est pas moins que le fameux Gautier-Garguille, Hugues Guéru, de son vrai nom, avec qui nous avons fait tout à l'heure connaissance, à propos des commencemens de la troupe de Bourgogne, qu'il avoit le premier mise en train avec Vautray, en 1615. Il jouait dans les deux emplois le sérieux et la farce, comme c'étoit indispensable en des troupes si peu nombreuses.

Grâce au nom de Fléchelle, qu'il se faisoit donner quand il jouait la tragédie, et qu'il gardait sur les actes publics, en l'anoblissant de la particule ; grâce surtout au masque et au long manteau dont il s'affublait, on n'y reconnoissoit pas trop le farceur sous le tragédien ; on le laissoit passer sans rire, en l'applaudissant même quelquefois.

« Il ne représentoit même pas mal, dit Sauval parlant de lui, dans les rôles de roi, un personnage si majestueux, à l'aide du masque et de la robe de chambre que portoient alors tous les rois de comédie ; car d'un côté le masque couvroit son gros visage bourgeonné, et la robe de chambre couvroit sa jambe et sa taille maigre. Ainsi, quand il étoit masqué, c'étoit un homme à tout faire. »

Dans la farce et dans la chanson, dont, quelle qu'elle fût, il l'assaisonnait presque toujours, il passait maître. C'est là qu'il étoit Gautier-Garguille, avec un masque encore, mais tout autre, terminé par une longue barbe pointue et grisonnante, et surmonté d'une calotte noire et plate. Il n'en changeait jamais ; c'étoit toujours le masque d'un vieillard de farce. Le reste du costume ; manches de frise noire, escarpins de même couleur, etc., ne varioit pas non plus.

Le comique de l'acteur faisoit la variété. Il étoit sans pareil. Sur les autres théâtres même, on en convenoit. « Scapin, dit Tallemant, célèbre acteur italien, disoit qu'on ne pouvoit trouver un meilleur comédien. »

Sauval n'en fait pas un moindre éloge, surtout pour les chansons. Il les prenoit de toutes mains ; dans le recueil qui parut sous son nom, il n'en est pas une de lui<sup>1</sup>.

Tantôt c'est du Pont-Neuf qu'elles lui arrivaient ; d'autres fois, c'est un pauvre diable, à tant le couplet, comme celui dont parle Corneille, sans le nommer, dans *l'Illusion comique*, qui les lui apportait toutes rimées, pour un petit écu ; ou bien c'étoit encore quelque poète célèbre, comme Malherbe, — le *recueil* en contient une de lui — qui, se trouvant en humeur de gaieté, de gaillardise ou de satire, le chargeoit de chanter les couplets qu'il s'étoit permis, et qu'il n'osait publier autrement.

Gautier faisoit passer tout, et bons ou mauvais — ce qui étoit le cas le plus ordinaire — donnoit à chaque chanson, à chaque couplet le tour et le ton comique d'où venoit le rire, et avec le rire le succès : « S'il ravissoit, dit encore Sauval, quand Turlupin et Gros-Guillaume le secundoient, lorsqu'il venoit à chanter, quoique la chanson ne valût rien pour l'ordinaire, c'étoit encore toute autre chose... Quantité de monde ne venoit à l'hôtel de Bourgogne que pour l'entendre, et la chanson de Gautier-Garguille a passé en proverbe. »

Quand il avoit ôté son masque, le comique ou le sérieux, et s'étoit débarbouillé de la tragédie ou de la farce, notre Guéru étoit un homme comme un autre, et même assez rangé, « vivant assez réglément, » ainsi que Tallemant nous l'assure, passant des heures à étudier son métier, et refusant, pour ne pas s'en distraire, les invitations de gens de qualité. Hors du théâtre, suivant Sauval, « à son visage, à sa parole, à son marcher, à son habit, et à tout le reste, on l'eût pris pour un franc bourgeois. Avec ses amis, il rioit comme eux, et il étoit, ajoute-t-il, d'un fort agréable entretien. »

Ses amis étoient du monde, et du meilleur le plus souvent. On l'appeloit comme farceur ; on le gardait comme honnête homme. On jouait même la farce avec lui, — elle étoit alors de mode, — et c'étoit à qui l'imiterait le mieux. Perrot d'Ablancourt, entre autres, y faisoit miracle. S'il eût traduit Lucien comme il imitait Gautier-Garguille, il eût fait un chef-d'œuvre. Tallemant raconte une nuit de carnaval où, pendant qu'un autre de leurs amis surpassait Gros-Guillaume, d'Ablancourt joua, chanta comme Garguille, « et le passa de bien loing. »

C'est avec le curieux original lui-même qu'il s'étoit étudié à être sa copie. Il n'étoit que l'écopier d'un bon maître. Le fameux Patru, qui, tout sérieux qu'il fut plus tard, donnoit, étant jeune, dans ces distractions, nous a dit, à la fin de l'*Éloge* de son ami d'Ablancourt, cette particularité inattendue de sa vie, et sans lui en faire reproche, sans même s'en étonner :

« Il voyait, dit-il, en ce temps-là, les comédiens, beuvoit et mangeoit assez souvent avec eux, comme font pour l'ordinaire les jeunes gens qui sont dans les plaisirs. Mais, ajoute-t-il, quand il prenoit un masque et un habit de Gautier-Garguille, hors qu'ils n'étoient pas tout à fait de même taille, on eût eu peine à les distinguer, et quelquefois même après le repas, dans la belle humeur et en habit de théâtre, ils faisoient assaut de pantalonnades l'un contre l'autre<sup>1</sup>. »

Gautier-Garguille mourut le 10 décembre 1633, à la fin même de l'année où fut jouée la pièce qui nous occupe. M. Jal cherche longtemps cette date, pour son *Dictionnaire critique* ; s'il eût consulté la *Description historique*

1. Le passage, qui n'a jamais été cité, à propos de notre farceur, se trouve dans les *Œuvres diverses* de Patru, 1692, in-12, t. II, p. 351.

1. Nous l'avons publié avec une introduction et des notes dans la *Bibliothèque Elzévirienne*.

de Paris, par Piganiol de la Force 1, qui avait fait compiler avec soin les registres de la paroisse de Saint-Sauveur, sous laquelle notre farceur était mort en bon chrétien, il l'aurait trouvée. Sauval, qui ne la donne pas non plus, mais qui avait connu Garguille, pense qu'à sa mort il avait soixante ans. Il s'était marié tard avec Aliénor Salomon, fille, non de Tabarin, comme on l'a cru, d'après Sauval, mais d'un de ses parents, Jacques Salomon, qui partageait avec Mondor, frère du vrai Tabarin, le titre de seigneur du Fréty. Il avait eu trois enfants de cette Aliénor, deux filles, puis un fils, qui lui naquit le 20 août 1628, quand il avait lui-même déjà cinquante-cinq ans. On ne sait ce qu'ils devinrent. Quant à sa femme, qui doit être celle qu'on trouve plus loin, dans la liste de Gougenot, sous le nom de madame Gautier, et qui, par conséquent, aurait été du théâtre, elle ne paraît pas y être restée dès qu'il fut mort.

Il était de Caen, et suivant l'usage s'était acquis, avec ce qu'il avait gagné, quelque bien dans le pays natal. Elle s'y retira, et riche, encore jeune, y fit une fin de noble personne, qui n'était pas ordinaire aux comédiennes : « Sa veuve, dit Sauval, à qui il laissa de quoy, s'étant retirée en Normandie, un gentilhomme lui fit la cour et l'épousa. »

Guillaume, c'est-à-dire *Gros-Guillaume*, pour lui donner son vrai nom de farce, fut peut-être aussi comique sur le théâtre que son compère Gautier, mais ne fut pas aussi recommandable dans sa vie.

Il était du peuple, et du plus bas, comme celui dont il faisait la joie : « Ce ne fut toujours qu'un gros ivrogne, dit Sauval, et une âme basse. Son entretien était grossier, et pour être de belle humeur, il fallait qu'il grenouillât et qu'il bût chopine dans quelque taverne avec son compère le savetier. Il n'aima jamais qu'en lieu bas, et se maria en vieux pécheur à une fille assez belle, mais déjà âgée. »

Sa grosseur fai-sait son comique, avec une bonne humeur inaltérable comme assaisonnement, Rien, pas même ses souffrances qui furent longtemps très-vives, quand la gravelle le travailla, ne pouvait l'empêcher de rire et de faire rire. On le ceinturait de deux ceintures, comme un baril, l'une au bas des cuisses, l'autre sous les aisselles; on le barbouillait de farine, et ainsi affublé et blanchi, il n'avait qu'à paraître pour que la salle éclatât.

Son vrai nom était Robert Guérin, auquel il avait ajouté celui de La Fleur, que sa femme prenait surtout, comme on le voit sur la liste de Gougenot. On ne sait rien de ce qu'elle était comme actrice; si même elle ne figurait pas ici, on ignorerait qu'elle le fut. Guérin, quand il mourut, on ne sait trop quand, mais très-vieux, la laissa pauvre avec une fille, qui épousa un assez bon acteur nommé La Thuillerie.

Turlupin, l'autre compère de Garguille, lui ressembla, par les mœurs, beaucoup plus que Gros-Guillaume. Il se nommait Henry Legrand, s'était, de son chef, ou à cause de quelque petite terre, fait appeler M. de Belleville, et ne portait pas mal cette quasi-noblesse. « Renchérissant, selon Tallemant, sur la modestie de Gautier-Garguille, il meubla une chambre proprement... et vivoit en bourgeois. »

Il était homme d'esprit, et le faisait voir chaque fois

qu'il jouait à la farce, où, comme on sait, tout se disait « à l'improvisade » et au hasard des répliques. C'est lui qui la menait toujours avec une verve d'à-propos inouïe. Il ne le cédait même pas aux Italiens, de qui du reste il avait beaucoup pris. Son habit était celui d'un de leurs farceurs, qu'il rappelait presque en tout point.

« Quoiqu'il fut rousseau, dit Sauval, il ne laissoit pas d'être bel homme, bien fait, et d'avoir bonne mine. L'habit qu'il portoit à la farce étoit celui de Briguelle, qu'on a tant de fois admiré sur le théâtre du Petit-Bourbon. Ils se ressembloient en toutes choses, aussy bien ailleurs qu'à la farce, estoient de mesme taille, avoient le mesme visage; tous deux faisoient le *zavi*, portoient un mesme masque, et enfin on ne remarquoit autre différence entre eux que celle que les curieux en matière de tableaux mettent entre un excellent original et une excellente copie.

« Jamais, continue Sauval, jamais homme n'a composé, joué, ni mieux conduit la farce que Turlupin. Ses rencontres estoient pleines d'esprit, de feu et de jugement; en un mot, il ne leur manquoit rien qu'un peu de naïveté, et nonobstant cela, chacun avoue que jamais il n'a eu son pareil. » Pour le genre plus sérieux, où il se faisait appeler, comme dans la vie, M. de Belleville, « pour le comique raisonné et de bienséance, » quelques acteurs de son temps faisoient mieux que lui, avec plus de naturel surtout, mais il n'y était pas moins très-fin, fort adroit, et par là réussissait dans « les fourbes, » qu'on lui donnoit d'ordinaire à jouer.

La finesse était son principal trait de caractère. Il en avait beaucoup chez lui, comme au théâtre, et passait pour être d'une agréable conversation.

Il ne se prodiguait pas, voyait la bourgeoisie, et ne vouloit pas d'autre société pour sa femme, Marie Durand, fille d'un bon marchand de la rue du Petit-Lion, qu'il avait épousée, sans permettre qu'elle sortit de son monde, ni surtout qu'elle se fit comédienne. « Il ne vouloit point, dit Tallemant que sa femme jouât... et il lui fit visiter le voisinage. » Elle enrageait d'être ainsi claquemurée dans son quartier, et de lui laisser tout le plaisir, tout l'orgueil du nom et de la montre, comme on disoit. Aussi, à peine fut-il mort, qu'elle se remarqua bien vite à Dorgemont, autre comédien, moins bourgeois, et qui sans doute la laissa jouer. Turlupin mourut en 1637, et le 11 janvier de l'année d'après, sa femme était déjà madame Dorgemont.

M. Jal a cru, d'après certains actes au nom d'un certain Henry Legrand, du même quartier, et qu'il assure être notre Turlupin, que le métier de comédien n'était pas le seul qu'il exerçât : il aurait été en même temps commissaire de l'artillerie!

J'en doute fort, et cependant le cas ne serait pas unique. Je sais un autre acteur — que par parenthèse M. Jal aurait dû rappeler comme exemple — qui occupa ces fonctions-là, non sans doute pendant qu'il était au théâtre, mais après qu'il l'eut quitté.

Ce comédien est justement celui dont nous avons maintenant à parler, c'est le Capitain. Sans les *Historiettes* de Tallemant, on ne le connoitrait que par son personnage ordinaire, qui était alors de toutes les pièces. On ne saurait même pas son nom. C'est Tallemant qui nous a dit comment il s'appelait, qui l'avait amené à Paris, et par suite de quel différend très-vif avec l'auteur de la comédie







LA COMEDIE DES COMEDIENS

Scénario par SYMANDRE  
Acte I. se II





des *Fisonnaires*, où il jouait son rôle habituel, il avait cru bon d'abandonner la scène pour l'emploi dont nous parlons, et qui lui fut fatal : « Ce fut, dit-il, Mondory qui fit venir Bellemore, dit le Capitain-Matamore, bon acteur. Il quitta le théâtre parce que Desmarests lui donna à la chaude un coup de canne derrière le théâtre de l'hôtel de Richelieu. Il se fit ensuite commissaire de l'artillerie et y fut tué. Il n'osa se venger de Desmarests, à cause du cardinal, qui ne lui eût pas pardonné. »

Beauchâteau, dont voici le tour, n'était pas si ancien au théâtre que Bellerose, ni les trois farceurs ses compères. Il paraît même que c'est la comédie, où nous le trouvons ici, qui lui servit d'entrée, et que les scènes qu'il y joue, en demandant à Bellerose d'être accepté dans la compagnie, sont réellement — ce qui les rend plus piquantes — des scènes d'épreuve, des scènes de début.

Il s'appelait François Chastelet, nom qu'il n'avait en qu'à changer et enjoliver un peu pour faire celui qu'il prit au théâtre, et qu'il garda longtemps avec une certaine réputation. Il jouait en double les rôles de Floridor, entre autres celui du *Cid*, où Molière se moqua bien de lui. Dans *l'Impromptu de Versailles*, l'imitation qu'il fait de la récitation ridicule des stances de Rodrigue par un de ces messieurs de l'hôtel, est à l'adresse de Beauchâteau. Sa femme n'y est pas non plus oubliée. Ils étaient des mieux en vue l'un et l'autre dans ce théâtre ennemi de celui de Molière, et il le leur faisait payer. « Voyez-vous, fait-il dire à un de ses personnages, après quelques vers du rôle de Camille, récités comme les récitait la Beauchâteau, voyez-vous comme cela est naturel et passionné ! Admirez vous ce visage riant qu'elle conserve dans les plus vives afflictions ! » Tallemant n'était pas si sévère : « La Beauchâteau, dit-il en finissant de parler de la Bellerose, est aussi bonne comédienne. Elle ne manque jamais et fait bien certaines choses. » Le rôle de

Camille n'était pas, à ce qu'il paraît, de ces certaines choses-là.

Beauchâteau mourut étant encore au théâtre, le 7 septembre 1665. Sa femme lui survécut dix-sept ans.

Quand les deux théâtres, dont s'est faite la Comédie française, se réunirent en 1680, elle n'appartenait plus ni à l'un ni à l'autre, mais la société lui servait une pension de 1,000 livres, qui s'éteignit à sa mort le 5 janvier 1683.

Boniface et sa femme ne sont pas connus. On sait seulement que Boniface n'était pas le nom de l'acteur, mais celui de son type, et qu'il le porta dans un certain nombre de pièces, entre autres celle de *Boniface ou le Pédant*, jouée en cette année 1633.

Les deux comédiennes dont il nous reste à parler, la Beaupréd et la Valliot, eurent leur beau temps de renommée et de galanterie, la Valliot surtout, pour ce dernier point. « Vieille et décrépite, » selon Tallemant, elle faisait encore des passions. Le marquis d'Armentières s'en affola, et d'une façon si étrange, « qu'il eut longtemps le crâne de cette femme dans sa chambre. » Il n'eut un peu de consolation qu'en se faisant l'amant de l'une des filles naturelles qu'elle avait laissées.

Elle avait au reste mérité d'être adorée. C'était une des personnes les mieux faites qu'on pût voir. Le plus clair de son talent était là. Celui de la Beaupréd valait mieux, car étant assez laide, elle avait besoin d'en avoir. Elle joua un peu partout : au Marais avec Filidor et Dorgemont, et y fit valoir de son mieux les pièces qu'y donnait Corneille en regrettant toutefois qu'il fallût les payer plus de trois écus, comme on avait fait auparavant pour tant d'autres ; puis à l'hôtel de Bourgogne, où elle resta longtemps ; enfin dans une troupe française, enrôlée pour la Hollande, où elle mourut.

## LA COMEDIE DES COMEDIENS

TRAGI-COMEDIE PAR LE SIEUR GOUGENOT

1633

A MESSIRE FRANÇOIS DE BONNE DE GREQUY, COMTE DE SAULT<sup>1</sup>

ET LIEUTENANT GENERAL POUR LE ROY EN DAUPHINE  
EN L'ABSENCE ET SURVIVANCE DE M. LE DUC DE CREQUY, SON PERE,  
ET CHEVALIER DES ORDRES DE SA MAJESTÉ.

MONSIEUR,

Si les hommes plus illustres et plus grands capitaines que l'historie nous fasse voir n'avoient aimé la comédie, je ne serois pas

1. C'est lui qui devint plus tard duc de Liodignières par son mariage avec l'une des filles du comtebell. Il resta gouverneur du Dauphiné en sa femme eût, à Grenoble, une si méchante aventure avec l'académicien Borsari, bitonne par ses ordres pour quelques mots trop vifs dits, sous le masque, dans un bal.

si presomptueux que de divertir vos généreuses occupations par un sujet si léger ; mais, comme mon devoir a combattu longuement ma bonté, j'ay estimé plustost que venir les mains vuides, offrir à vostre grandeur un fruit cueilly dans le verger des Muses, cultivé de ma propre main, pour un fidelle témoignage combien je dois à vostre excellente vertu, et diray franchement encore que, reconnoissant en perfection la lumere de cet admirable jugement

duquel Dieu vous a enrichi et que toute la France admire comme hereditaire à votre très illustre maison, je n'aurois pas osé mettre au jour sous la faveur de votre nom et ouvrage, si les plus beaux esprits de ce siècle n'en avoient approuvé l'artifice, le dessin et l'argument. Qu'il me soit donc permis, Monseigneur, appuyé de si nobles exemples que d'un Scipion Africain <sup>1</sup>, vous faire voir en ceste piece jusqu'où le secret de la comédie peut atteindre, si votre grandeur une fois peut s'abaisser à si humble sujet, et me pourray vanter alors que, vos heroïques qualitez estant ma sauve-

garde, tout ce que l'Italie <sup>1</sup> y a contribué et de riche et de beau ne fera point de honte a ce petit ouvrage, et y reconnoistra peut-estre l'abrégé de tout le poly dont elle se vante aujourd'hui. Cette faveur me donnera le courage d'entreprendre si heureusement et réussir en semblable sujet, sous la protection d'un nom si glorieux, que le theatre sera le fidelle tesmoin que mon ambition est excusable, si je souhaitte de tout mon cœur d'estre reputé,

Monsieur,  
Votre très humble et très obéissant serviteur,  
GOUENOT.

1. Le passait pour avoir, avec Lælius, non-seulement protégé, mais écrit les comedies qui parurent sous le nom de Terence.

1. Le comte de Sully avoit servi quelque temps -on père dans ses expéditions du pas de Suze et du Piemont.

## ARGUMENT

Cristome, riche marchand de Marseille, estant demeure veuf, et sa femme luy ayant laissé un fils et une fille qu'il avoit aussi cherement que sa vie, un jour il alla faire une promenade a une metairie qu'il avoit à une lieue de Marseille, où il mena ses enfans avec une nourrice. Son fils, nommé Symandre, estoit agé de quatre ans, et sa fille, appelée Perside, de trois. La nourrice se promenant proche de la mer avec la petite fille au bras, elles furent surprises par trois corsaires qui avoient leur brigantin proche de là <sup>1</sup>, elles furent menées et vendues en Argor a un François renegat, veuf et sans enfans, qui adopta la petite Perside pour sa fille et luy changea son nom de Perside en celui de Caliste. La nourrice vint à mourir si soudainement qu'elle ne peut declarer à leur maistre la naissance de l'enfant, et ne peut sçavoir autre chose si non qu'elle estoit Française. Il trouva, consus dans les habits de cette nourrice, des petits bracelets en l'un desquels produoit un jaspé ou les chiffres et armes des pere et mere de la petite <sup>2</sup> estoient gravez, qu'il conserva jusqu'à ce que, se sentant un jour fort pressé de la mort, Caliste ayant alors atteint l'âge de seize ans, il appela avec elle un marchand venicien nommé Trasile, son amy, auquel, ayant recommandé Caliste, il luy delivra en presence de Trasile une somme notable de deniers et les joyaux trouvez sur la nourrice. Le renegat mort, et Trasile retournée à Venise a bon port avec Caliste, elle prend une chambre et une servante. Elle est reputée courtoise. Trasile, fort vieil, riche et veuf, est fort enamuré de son amour, qu'elle dedaigne. Un jeune François la recherche passionnément, mais elle ne le peut aymer d'amour et affectuonne pourtant d'amitié. Un autre jeune gentilhomme François,

estant un soir esgaré de son logis devant celui de Caliste, fut poursuivi et mis à nud par trois voleurs aux yeux de Caliste et de sa servante, estant à leur fenestre. Ce gentilhomme et Caliste furent ce même soir atteints de l'amour l'un de l'autre, dont la servante fâchée, qui favorisoit le premier François, l'avertit et un sien confident. Caliste, mal satisfaite de cette servante, luy donne des coups, dont elle proteste de se venger. Pour ce faire, ayant charge de sa maîtresse d'attendre un jour et de faire arrester au logis ce gentilhomme, elle trouve invention de faire entrer l'autre avec son confident, qui, les espées aux mains, ayant veu ce François avec un poignard en la sienne, et croyans que ce fust pour en offenser Caliste, qui estoit assise près de luy sur un petit liet de sale <sup>1</sup>, entrèrent de furie en intention de le tuer; ce que Caliste empeschant, elle supplie le François qui venoit d'entrer de lui donner son espée, l'assurant qu'elle ne pourroit jamais vivre contente si au autre qu'elle faisoit la vengeance du tort qu'elle venoit de recevoir de ce gentilhomme. Après plusieurs excuses de l'autre, il luy donne enfin son espée, dont elle se sert selon son intention. Elle demeure seule en son logis. Un autre jeune homme arrive à Venise, qui, apres plusieurs estonnemens de celui qui donna l'espée a Caliste, est recogneu par Clarinde, damoiselle de Marseille, à qui il avoit esté promis par mariage; mais avant ceste reconnaissance, Clarinde ayant veu au col de Caliste le joyau qu'elle avoit et y voyant les memes chiffres que ceux d'un amean qu'elle avoit eu de son promis, elle la lit reconnoistre pour Perside, fille de Cristome et sœur de ce promis, nommé Symandre, que Cristome estoit veu chercher à Venise sur le bruit qui courroit qu'il faisoit l'amour à une courtoise. Caliste donc retrouvée et Clarinde recogneu, les mariages se traitent du jeune gentilhomme avec Caliste, et de Symandre avec Clarinde.

1. Les visites des côtes de Provence par les corsaires d'Alger, qui y enlevaient toutes les personnes sans defense, etaient encore tres-frequentes. Elles expliquent ce qu'on trouve sur ces histoires de pirates turcs, dans les comedies de ce temps et même dans celles de Molière.

2. Cette reconnaissance d'un enfant perdu, à l'aide des bijoux qu'on lui a laissés, est un vieux moyen des comedies de Plaute.

1. Lit de repos qu'on mettoit dans les salles bazes, et qui ne ressembloit en rien au grand lit des chambres à coucher.

## PERSONNAGES

BELLEROSE.  
GAULTIER, Avocat.  
BONFACE, Marchand.  
LE CAPTIVINE.  
GUILLAUME, Valet de Gaultier.  
TURLUPIN, Valet de Boniface.  
M<sup>me</sup> VALLIOT, Femme de Gaultier.  
M<sup>me</sup> BEAUPRÉ, Femme de Boniface.  
M<sup>me</sup> BEAUCHASTEAU.  
BEAUCHASTEAU.  
M<sup>me</sup> GAULTIER.  
M<sup>me</sup> BONFACE.  
M<sup>me</sup> LA FLEUR.

M<sup>me</sup> BELLEROSE.  
FILAMÉ.  
VOLEURS.  
CALISTE, Courtisane.  
FLAMINIE, servante de Caliste.  
SYMANDRE.  
ARGANT.  
POLJON.  
TRASILE.  
CLARINDE.  
FLOIBDOI.  
FAUSTIN.  
CRISTOME.

## ACTE PREMIER

BELLEROSE.

Messieurs, nous avons toujours tâché de vous donner tout le contentement qui nous a été possible. Desireux que nos devoirs répondent à l'honneur que vous nous faites, nous avons ce témoignage en nos propres sentimens, que nos actions sont pures pour votre service, et qu'elles n'ont jamais éclaté par autre lumière que par celle du désir de vous renvoyer toujours satisfaits; et quoy que la comédie n'épargne personne, si est-ce que notre petite académie <sup>1</sup> n'a jamais vu de ses effets prodigieux. Aussi avons-nous toujours observé toutes les règles de la vertu pour parvenir à l'honneur qui doit affranchir le theatre de blâme et de reproche; et si quelqu'un, par négligence, est sourd à nos paroles, son mespris ne nous rend pas pourtant muets à nostre devoir. Nous dispensons les ouvrages des bons esprits avec connoissance et fidélité, n'envoyons rien à vos oreilles que nous n'ayons soigneusement consulté par la bouche des doctes <sup>2</sup>. Il semble, Messieurs, que le discours que je vous fais maintenant soit hors de saison, puisque l'attention de laquelle vous venez honorer nostre action approuve par son silence la vérité de mes paroles; mais ce que je dis, c'est pour obtenir une excuse légitime, que j'ay charge de mes compagnons de demander de votre courtoisie, sur un accident qui nous vient d'arriver à ceste heure. Vous sçavez que, comme il ne se trouve point d'antipathies plus irréconciliables que celles d'entre les sçavans, il n'y a point de plus grandes aversions que parmi les ambitieux. Nous voyons souvent des effets du devoir de nos emulations au désir de vous agréer, aspirant chacun de nous à cely d'y tenir le premier rang, et toujours dans l'ordre des choses dont nos inclinations nous peuvent rendre capables. Mais aujourd'huy, par malheur, deux de nos principaux acteurs se sont esmeus si avant sur ce sujet qu'ils ont passé des paroles au effets, où, par une mauvaise rencontre, ils se trouvent tous deux blessés. C'est, Messieurs, ce qui m'oblige de vous supplier très humblement de nous dispenser pour ce jour du sujet que

nous vous avons promis, et auquel nous nous estions préparé avec autant de soin que d'affection, vous assurant que nous la remettons avec plus de regret que vous en attendiez de plaisir. Ce manquement seroit inutile et mon compliment injurieux si c'estoit pour nous excuser d'une faute qui nous fust ordinaire; mais je ne croy pas qu'on nous en puisse reprocher deux semblables: c'est un accident, et non pas un dessein. La face de nostre theatre, qui est préparé pour nostre Comédie des Comédiens, me dementiroit si je disois autrement. Elle sera sans doute la première action que nous ferons devant vous, et n'oublions rien de tout ce que nous croirons estre aussi digne de vostre mérite que vostre silence nous assure que nous le sommes de vostre pardon.

(*Bellerose feint de vouloir rentrer.*)

## SCÈNE I

GAULTIER, BONIFACE.

GAULTIER.

Où, je te l'ay dit et te le dis encor, tu n'as ny la mine ny le jeu; il y a aussi peu de proportion de ton esprit au mien qu'il y a de difference entre ta race et la mienne.

BONIFACE.

Compère Gaultier, je pardonne à ta mauvaise humeur, et ne veux point d'autre témoignage des défauts de ton esprit que celui de ne porter pas sur ton chapeau l'inscription de ta genealogie, afin qu'on sçache par la vérité ce qui paroist si peu en l'apparence.

GAULTIER *porte le bras en escharpe.*

Boniface, tu m'obligerois à quitter l'escharpe pour reprendre le glaive.

BONIFACE.

La belle pensée! quitter l'escharpe pour prendre le glaive! Tu m'obligeras à ne t'aymer jamais si tu ne deviens sage.

GAULTIER.

Je voy bien, monsieur le marchand, que vous me voulez vendre votre arrière-boutique; mais vous serez payé comptant.

(*Ils mettent la main sur espères.*)

BONIFACE.

Nostre monsieur l'avocat, je vous foray plaider aujourd'huy vostre dernière cause.

BELLEROSE *les separe.*

Quoy! Messieurs, vous recommencez? Sont-ce là les moyens d'une bonne intelligence pour affermir une société? Que sont devenues ces belles protestations d'amitié qui nous devoient servir d'exemple pour l'establissement de nostre académie?

GAULTIER.

Monsieur de Bellerose, tout est supportable hormis les mauvaises comparaisons. Boniface veut mesurer ma robe à son aulne, comme si l'on ne sçavoit pas bien la difference qu'il y a du palais à

1. Les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, ou de la troupe royale, comme ils s'appelaient, eurent longtemps la pretention de s'ériger en académie et d'en prendre le nom. Le roi le leur fit défendre. L'Opéra, qui prit le titre d'académie de musique, fut plus heureux.

2. La lecture des pieces à recevoir se faisait, selon Chapuzeau, dans son *Theatre François*, au choix même de l'auteur, par celui des acteurs qu'il avoit cru « le plus intelligent. » Au Marais, quand Corneille y donna plusieurs de ses pieces, c'étoit Laroque. On lui a dû même la réception de *Poignete*, dont les autres ne voulaient pas. Une fois la piece reçue, les comédiens devaient l'inscrire sur leur registre. C'étoit une prescription très-expressée de l'ordonnance de police du 12 nov. 1609, relative à la discipline de la comédie. S'il y falloit faire des corrections, un des auteurs ordinaires du théâtre s'en chargeait: « Il y a, dit un acteur à la fin du *Comédien-porte* de Moutfleury, à propos d'une piece à recevoir, il y a quelques endroits à recueillir, il faudra prier quelqu'un de nos auteurs d'y passer un peu la main. »

la boutique, de l'estude au magasin et du juriscôn-  
sulte au marchand.

BONIFACE.

Monsieur le docteur, je scay aussi bien que vous qu'il y a des degrez aux qualitez ; mais vous ne scavez pas qu'un advocat ignorant est plus ridicule qu'un pauvre marchand, parce que l'on peut, au lieu de soye, vendre des estoupes ; mais l'ignorance n'a point de ressource.

BELLEROSE.

Seigneur Boniface, vous avez tort.

GAULTIER.

Monsieur, retirez-vous, je vous prie, que je luy cite une loy sur la machoire.

BONIFACE.

Tu as envie que je te vende une aulne d'estoffe pour alonger ta sofane <sup>1</sup>.

BELLEROSE.

Mais, Messieurs, ne scauroit-on terminer vostre differend par la raison, afin d'esteindre ce feu dont vos passions sont esmeues contre vostre ancienne amitié.

(*Le Capitaine sort.*)

GAULTIER.

Ah ! voilà monsieur le Capitaine, qui vous pourra dire qui a le plus de tort de nous deux.

BONIFACE.

Si une fois les armes et les loix s'accordent ensemble, les pauvres marchands auront fort à souffrir.

LE CAPITAINE.

Que dites-vous, seigneur Boniface ?

BONIFACE.

Je dis que je veux devenir grand capitaine, pour marcher devant les petits advocats.

GAULTIER.

Voilà une belle coppie de capitaine !

LE CAPITAINE.

Vous parlez d'une qualité qui s'acquiert par un art dont l'apprentissage doit estre fait en un aage plus verd que le vostre. Il faut commencer d'estouffler, comme j'ay fait, les serpens dez le berceau, d'eseraser les testes des dragons durant l'adolescence, et de surmonter les geans en la virilité. Mais laissons à part les preceptes de la guerre, et parlons de vostre paix avec le seigneur Gaultier.

BELLEROSE.

Vous avez raison, Monsieur : avant que de les quitter, il les faut reconcilier ou nous pourvoir ailleurs de personnages necessaires à nostre association.

GAULTIER.

L'honneur de Barthole mis à parl, vous voyez

1. Ce mot prononcé de cette manière indiquoit mieux son origine italienne, *sottano*. On l'appelait ainsi parce que c'était un habit de dessous, *sotto*. Les gens de justice — et Gaultier en est un ici — la portaient sous leur robe, aussi bien que les prêtres sous leur manteau.

un homme aussi souple qu'une botine de cabriôn <sup>1</sup>.

BONIFACE.

Je n'ay point de Barthole, de Jason ny de Cujas à repeter ; je suis content de remettre l'honneur que je dois à moy-mesme entre les mains de ces messieurs.

BELLEROSE.

Voilà le vray chemin de la reconciliation, hors lequel il ne se trouve point de raison. Le seigneur Boniface a tousjours lesmoigné de la vouloir suivre, et je crois que monsieur Gaultier, comme cely qui par la justice des loix la fait faire aux autres, ne s'en esloignera pas ; ils savent bien tous deux que la raison doit estre tellement gravée dans l'entendement, qu'elle doit estre la principale partie de l'homme, et que toutes choses qui ne sont pas gouvernées par elle sont confuses.

(*GUILLAUME, valet de Gaultier, vient parler à son maistre.*)

Monsieur, le mary de ceste femme qui vous apporta ses piéces avant-hier pour escrire en droit est au logis pour les retirer. Mademoiselle m'en-voie scavoier s'il vous plaist qu'on luy rende son sac. Il a apporté une besace pleine de febves d'un costé, et de l'autre de noix et de raisins sechez au four.

GAULTIER.

Ba ! le lourdaut ! Dites à ma femme qu'elle rende ces piéces et qu'elle se fasse donner cinq livres dix sols pour le payement des escritures que j'ay faites.

GUILLAUME.

Il dit que sa femme luy a dit que vous luy dites qu'il ne falloît que vingt et un sols, qui est à raison de trois sols et demy pour chasque feuillet, de prix fait avec vous ; sur quoi vous avez receu sept sols et demy quarteron d'œufs de cinq sols quatre deniers, et depuis une livre de beurre de six sols et demy. Reste deux sols et un double qu'on vous doit de reste.

GAULTIER.

Allez, prototype <sup>2</sup> de l'ignorance, est-ce là ce que vous avez appris avec moy ?

GUILLAUME.

Quoy ! ay-je pas bien fait le compte ?

GAULTIER.

Taisez-vous ! vous estes un sot.

GUILLAUME.

Si vous n'estiez mon maistre, je n'endurerois pas tant de choses. Qu'on demande à ces messieurs si Trenchant, Pelletier ou Savonne <sup>3</sup>, tous mes

1. C'est-à-dire de peau de chevreau. On dit encore *cabri* pour chevreau dans cette locution : « Sauler comme un cabri. »

2. Mot alors assez nouveau et volontiers pédant. Le roi Jacques d'Angleterre, dont c'était le défaut, l'avait employé à propos d'Henri IV « qu'il voulait prendre pour modele et prototype, car il usa de ce mot, » dit Sully, qui s'en étonne un peu.

3. Maîtres de calcul très-renommés alors. Savonne, qui était mort, survivait par ses ouvrages. En 1563, il avait publié son livre *l'Arithmétique*,... in-8°, pour les marchands et les banquiers, et en 1567, le premier ouvrage que nous ayons, je crois, pour la tenue des livres : *Instruction et manière de tenir livres de raison ou de comptes par parties doubles, avec le moyen de dresser carnet, pour vivement et recevoir des parties*,... in-4°.



maîtres d'arithmétique, pourroient, par toutes les règles de leur art, calculer vostre compte plus justement que j'ay fait.

GAULTIER.

Guillaume, vous me fâchez. Foy de docteur, je vous denneray une licence de droit civil. Allez dire à vostre maistresse qu'elle envoie cet homme, et me aissez en paix. (*Guillaume s'entre pour craindre d'estre frappé de son maistre.*)

BELLEROSE.

Voilà un valet fort naïf!

LE CAPITAINE.

Je serois fort ayse d'en trouver un de son humeur pour me divertir quelquefois de la passion où les grands desseins m'emportent, pour me recrer après mes victoires; mais voyons d'achever cet accord afin de parler de nostre affaire.

BELLEROSE.

Je disois, lors que ce garçon m'a interrompu, que l'abandon de la raison mettoit tout en confusion: et j'ajouste que, manquant à nos résolutions, elles ressembloit au navire agité des tourmentes de la mer et des vents. Il est bien vray qu'il faut que la nature nous guide, et que c'est elle qui gouverne les conseils de la raison lors que les mauvaises habitudes ne l'ont point pervertie. Nous jugeons de nos affaires à nostre avantage, et la faveur impose silence aux discours de la raison: ainsi elle degenere lors qu'elle est sans exercice. Bref, les hommes les plus raisonnables, ce sont ceux qui vivent selon les loix de la nature, laquelle nous doit toujours incliner à la vertu de sçavoir supporter les infirmités de nos amis, mesme de ceux lesquels nous devons suivre. C'est pourquoy, Messieurs, nous vous prions, monsieur le capitaine et moy, de quitter ces riotes et picoteries, qui sont plus propres à des jeunes femmes qu'à des hommes de vostre aage.

LE CAPITAINE.

Vostre differend se peut terminer par la seule honte de l'avoir esmen. Je croyois vous avoir tantost fait oublier de si foibles interests par ces protestations que vous m'avez faites de ne vous ressouvenir plus du sujet d'une si mauvaise cause. Vous pretendez tous deux la preference des personnages de roys de la comédie<sup>2</sup> sans considerer qu'il les faut représenter tantost jeunes, tantost vieux, et puis de grande ou petite stature. Je pourrois avec plus de droit que vous avoir ceste ambition, car, outre la disposition et proportion de mon corps, je me suis acquis dans la conversation des roys une certaine majesté qui me fait souvent prendre pour prince par ceux qui me voyent tout couvert de laniers à la teste des armées. Je joincts à cette gravité la partie recommandable de l'éloquence, que j'ay aussi par dessus vous, le secret d'attirer les cours et les volonte. Toutes ces par-

ties me pourroient donner une place en quelque lieu du theatre que je la voulusse choisir, sur tout entre les amoureux, que je ne croy pas que personne me voulust disputer. Mais j'ay une telle aversion à ceste oisiveté d'amour, et ma valeur me tient tellement attaché aux exercices de Mars, que, sans la nécessité que le theatre a d'amoureux, je croyrois de prophaner mon honneur d'en parler seulement.

BELLEROSE.

Monsieur le capitaine, nous aurons assez de temps pour parler de nos inclinations, auxquelles il faudra necessairement que nous rapportions nos volonte par le jugement de tous nos compagnons; mais achevons de regler l'ambition de ces messieurs. Vous croyez, monsieur Gaultier, que la qualité d'advocat vous donne le droit de preference sur monsieur Boniface, parce qu'il n'est que marchand. Veritablement, on sçait bien que le doctorat donne de grands privilèges à l'esprit, et que la cognoissance des bonnes lettres relève les belles conceptions et resoult les difficultez de l'entendement; mais ces parties-là ne sont pas les plus necessaires au theatre, qui n'a besoin que d'une eloquence concertée, qui se peut rencontrer en des personnes de toute sorte de conditions, pourveu que l'action et la discretion leur soient acquises. Naturellement vous possédez toutes ces choses, mais sans les dernieres toute la science du monde ne vous pourroit estre utile que pour représenter la partie de juriconsulte, de sorte que le seigneur Boniface peut estre aussi capable de reciter sous l'habit d'empereur que le pourroit estre Hippocrate mesme s'il vivoit encore. C'est par ceste raison-là que nous voyons souvent des femmes et des enfans avoir de grands avantages sur une infinité de bons acteurs doctes en la philosophie et versés és langues. Il est vray qu'on ne peut estre bon acteur sans bien entendre ce qu'on recite; mais ceste intelligence s'acquiert par l'habitude en ceux qui ne l'ont pas par les lettres, et ces considerations doivent arrester nostre ambition et la conserver à l'utilité publique, afin de former des membres de nostre compagnie un corps bien proportionné, duquel le bras ou la main ne desdaigne point la jambe ny le pied. Nos ambitions, autrement, seroient comme les maladies enveloppées auxquelles on ne sçait quel remède donner, pour estre les humeurs contraires les unes aux autres. Puis donc, Messieurs, que vous estes tous deux très capables du theatre, soiez soigneux aussi de son honneur, qui consiste en la bonne conduite, vous assurant que, si mon esprit s'estoit tant soit peu laissé chatouiller à la vanité pour me persuader quelque merite par dessus le moindre de mes compagnons, je n'en rapporterois à vos bons jugemens.

GAULTIER.

Je suis tout prest de subir le vostre, à la charge que mon compère Boniface mette les loix à leur point.

BONIFACE.

Compère, ne parlons plus de cela; je les mettray au dessus de toutes mes pensées. Mais sortons d'af

1. Querelles, de l'anelais *riot*, avec le même sens.

2. On voit qu'il en étoit au théâtre comme aujourd'hui. C'étoit à qui, des hommes, joueroit les grands rôles; et à qui, des femmes, on joueroit pas les vieilles. V. à ce sujet un mot de notre édition du *Théâtre français* de Chapreau, Bruxelles 1867, in-12, p. 73, 150.

faïres et n'abusons pas de la patience de ces Messieurs.

TURLUPIN.

Monsieur, je vous viens demander mon congé.

BONIFACE.

Votre congé! Et pourquoi?

TURLUPIN.

Parce que Madamoiselle<sup>1</sup> me vient de reprocher que je mangeois trop; elle me veut mal à cause que je vous ay dit que ce cochon de l'autre jour, dont elle vous fit payer neuf livres sept sols, n'avoit coûté que six livres quatorze sols, et parce que le cordonnier ne luy avoit pas assez ouvert les souliers que j'avois commandés pour elle, et que par malheur, hier, en voulant prendre la bouteille au vinaigre dessus son buffet pour faire la saulee sur ceste oreille de pourcean que vous me listes accomoder, je fis tomber un petit pot de terre, qui se cassa, dans lequel elle dit qu'il y avoit de l'eau astringente de tel prix que mes gages de deux ans ne la pourroient payer. Elle en est venuë si avant que de m'enfermer deux collets que Claudine la pasticiere m'avoit donnez, parce que, comme vous savez, je luy disois quelquefois la leçon; elle m'a aussi pris l'aune de droguet bleu<sup>2</sup> que vous m'aviez donnée pour faire un manteau de farce, et, ce qui est de plus insupportable, c'est que le plus souvent je trouve à mon coucher des chardons dans mon bonnet de nuit, et les draps de mon liet tous mouillés, pour m'accuser d'avoïr pissé dedans; et ce matin, en me voulant lever, j'ay trouvé mes bas de chausses cousus ensemble et mes souliers pleins de poix. Enfin, Monsieur, je m'en veux aller, et, s'il est vray que vous et ces messieurs avec lesquels vous vous associez pour faire la comédie m'avez jugé capable d'y pouvoir estre utile, ce ne sera jamais sous l'autorité de Madamoiselle, seachant bien qu'une profession si libre ne veut aussi que la liberté. J'avois, pour commencer à m'exercer à la vertu, selon vostre bon conseil, fait de petits repertoires de souplesses et gentillesces de mots, ces rencontres, ruses, inventions, subtilitez, equivoques, feintes et persuasions, toutes propres et necessaires aux pratiques d'amour, où je n'avois pas oublié les moyens qu'il

1. Les femmes mariées qui n'étaient pas de noblesse étaient, comme on sait, appelées *mademoiselle*, mais elles faisaient tout déjà pour qu'on les appelât *madame*. C'était une des prétentions des marchands de Paris. En octobre 1660, une des plus riches, la femme de Briant, le marchand de drap de soie, vint à Saint-Germain apporter de ses étoffes. On l'appelle madame, le petit dauphin s'en étonne, et on lui répond: « Monsieur, on les appelle ainsi à Paris. » Ce fut bien plus sous Louis XIV, surtout vers la fin. Appeler mademoiselle une bourgeoise de robe, c'était l'insulter. La Moinoye, dans une lettre à son fils du 11 janvier 1708, lui reproche, comme « une simplicité qui a dû faire rire, » d'avoir donné le nom de mademoiselle à la femme d'un conseiller du Parlement de Metz: « Êtes-vous venu jusqu'ici sans savoir que les simples avocats sont traités de madame? » On s'en moquait pourtant encore. Il parut quatre ans plus tard un petit livret en vers: *Satyre sur les femmes bourgeoises qui se font appeler madame*, 1712, in-12.

2. Le droguet était une petite étoffe de soie qui s'était longtemps fabriquée en Irlande, à Drogheda, d'où luy était venu son nom. M. Laffré, qui le tire de *drogue*, se trompe étrangement. Nous le renvoyons à l'excellent livre de Francisque Michel, *Recherches sur les étoffes de soie*, t. II, p. 244.

faul tenir pour esmouvoir, pour retenir, pour eschauffer et pour refroidir une ame capable d'amour; et sur tout j'avois recueilly trente secrets pour faire tenir si acortement des lettres aux amans, principale partie des negociations amoureuses, que Mercure mesme auroit bien de la peine d'y trouver des obstacles. Bref, mes memoires pouvoient estre, sans difficulté ny refus de la cabale des amans, adjoutez à l'Art d'aymer, pour lequel Ovide, son auteur, fut si mal traité d'Auguste; et ma maïtresse a esté si cruelle que de me prendre mes tablettes en ma poche et d'effacer les reveils que j'avois faits avec de peine! Et pour conclusion, j'ay trouvé, au lieu de mes secrets, la chanson des Savetiers, de Lanturell<sup>1</sup> et de Jean de Nivelle<sup>2</sup>! Et qu'ainsi ne soit, voilà de quoy.

BONIFACE.

Turlupin, tu es une beste. Laisse dire la maïtresse, laisse-la faire; nous ferons vostre accord après le nostre. Va m'attendre au logis. Tu auras des souliers, un bonnet de nuit, des bas de chausses et des tablettes, et, au lieu d'un manteau de droguet, tu en auras un de baraquan, et le tout sera neuf; et, pour tes memoires, je scay bien que tu en as plus en ta cervelle que tous les maquins de Venise.

TURLUPIN.

Grand mercy, mon maïstre.

LE CAPITAINE.

Si vostre valet avoit affaire à Rodomont, à Sacripan ou à Robert le Diable, ou à tous trois ensemble, j'yrois de ce pas luy faire faire raison; mais je croyois profaner mon courage de l'employer aux querelles des femmes.

BELLEROSE.

Voilà la plus plaisante digression du monde. Turlupin est bien des plus gentils garçons qui se puissent rencontrer pour le theatre, et se faut bien garder qu'il ne vous eschappe. En fin, Messieurs, je suis d'avis que vous vous embrassiez et que nous demeurions tous amis. Le temps nous presse, allons pourvoir à nostre union et commencer de dresser le memoire des choses qui nous sont necessaires; et quant aux personnages soit de dieux, d'empereurs, de roys, de princes, de seigneurs, de gentilshommes, d'advocats, de medecins, de marchands, de bergers, de serviteurs, ou autres de quelques qualitez ou conditions qu'ils puissent estre, comme il faut que le theatre en produise de toute sorte, estant une figure racourci

1. Chanson qui avait grand cours depuis quatre ou cinq ans. L'air, suivant La Moinoye, dans son *Glossaire bougeois*, en était brusque et militaire. C'est en le chantant et en le faisant battre sur leurs tambours que les vigneron des alentours de Dijon firent deux jours d'insulte, le 28 fevrier et le 1<sup>er</sup> mars 1629. C'ete belle révolte en chansons fit donner le nom de *Lanturell* à ceux qui s'en étaient mêlés.

2. Chanson tout aussi populaire dans le même temps, dont le refrain, que celui de Cadel Roussel a rappelé depuis, était:

Hay! hay! Jean de Nivelle.

Elle se trouve dans le recueil de Bellme, *Chansons des comédiens*, sur lequel M. J. Taschereau fit, en 1848, un curieux article dans *l'Illustration*.

du monde, je m'assure que vous ne ferez non plus de difficulté que vos compagnons de recevoir les habits et les robes desquels vous pourrez dignement et utilement contenter nos spectateurs, puis que, lors que les actions comiques sont finies, nous reprenons nos formes ordinaires.

GAULTIER.

Mon compère, ne parlons plus de ce qui s'est passé; embrassons-nous et allons terminer nostre guerre sur les treteaux de la paix.

BONIFACE.

C'est bien dit, laissons à part le Palais, les magasins, les sacs de procès et les embalages, et que désormais nous vivions dans une intelligence capable de la nouvelle profession que nous voulons exercer.

GAULTIER.

C'en est fait, allons.

BELLEROSE.

Mais, à propos, Messieurs, vous sçavez qu'il nous manque un jeune homme pour la representation d'amoureux? Il faut que nous apportions un soin commun à l'élection de quelque honneste homme d'entre une infinité qui se presentent sur le bruit de nostre entreprise. Il ne se void que trop de personnes qui bruslent du desir de monter sur le theatre; mais il s'en trouve fort peu de ceux qui en sont jugés necessairement dignes.

LE CAPITAINE.

Si nostre theatre avoit besoin de deux capitaines, choses que je ne pourrois supporter et que j'empescherois contre quatre Anglois, si ce n'estoit que l'antiquité me deferaist comme à son colonel, je vous donnerois le choix de cent hommes qui tous ont commandé dans les plus glorieuses occasions que Mars ayt jamais fait voir durant ce siècle, et lesquels se tiennent plus honorez de ma compagnie qu'ils ne feroient de celle du Grand Mogor; mais, puis qu'il n'est question que d'amoureux, je vous prie, Messieurs, de me vouloir dispenser de cest affaire, tandis que j'iray preparer mon equipage et tirer de mon arsenal les armes offensives et defensives pour l'ornement de nos actions militaires, où j'auray beaucoup de peine d'observer la feinte, n'ayant autre deffaut que celui de perdre tout sentiment de misericorde lors que j'ay une fois esbranlé mon espée; et ce qui me donne plus à penser que tout le reste, c'est que je ne sçay comme je me pourray résoudre à contrefaire le vaincu, s'il faut que, par malheur, la nécessité d'un sujet m'y contraigne, moy qui n'ay jamais esté que victorieux et triomphant.

BELLEROSE.

Monsieur le capitaine, vous ferez comme ces seigneurs qui, pour sortir d'un mauvais pas, se font enlever les valets de leurs valets.

LE CAPITAINE.

Je tiens ceste action indigne d'un tel homme que moy, et ne croy pas qu'elle puisse ny doive passer pour bonne dans l'opinion d'un grand capitaine.

Cependant, Messieurs, je vay pourvoir à mes affaires.

GAULTIER.

Monsieur, nous allons faire comme vous.

BELLEROSE.

E moy, je vay de ce costé voir si par hazard je pourrois rencontrer un gallant homme de mes amis que je voudrois bien pouvoir disposer au desir d'estre des nostres, n'en cognoissant point de plus capable que luy, ainsi que j'espère le faire advouer à tous nos compagnons si je le puis attirer ce soir ou demain dans la salle de nos concerts.

BONIFACE.

Et moy, je vay faire l'accord de ma femme avec Turlupin. *(Bellerose reste seul.)*

## SCÈNE II

M<sup>me</sup> VALLIOT, M<sup>me</sup> BEAUPRE, BEAUCHASTEAU.M<sup>me</sup> VALLIOT.

De sorte, Monsieur, que, contre toutes les règles de vostre aage, vous voulez devenir melancholique? Mais voicy monsieur de Bellerose fort à propos, qui vous delivrera de la peine que vous prenez de le chercher. *(Ils se saluent.)*

BELLEROSE.

Certes, Monsieur, sans vostre rencontre, je serois maintenant proche de vostre logis, où je vous allois chercher.

BEAUCHASTEAU.

Je m'y en retournois, ne vous ayant pas trouvé au vostre, d'où je viens.

M<sup>me</sup> BEAUPRE.

A ce que je voy, vous avez affaire ensemble, puis que vous vous cherchez, et suis d'avis que ma commère ny moy ne vous empeschions point; seulement je vous prie, monsieur de Bellerose, de nous dire ce que vous avez fait de nos maris et s'ils sont maintenant d'accord.

BELLEROSE.

Ils viennent de partir à ceste heure d'icy meilleurs amis que jamais; leur opiniastreté estoit bien plus grande que leur difficulté. Nous n'eusmes jamais tant de plaisir qu'en ceste reconciliation, où le Capitaine s'imaginoit de pratiquer les mesmes règles dont on se sert chez les princes pour pacifier les querelles des grands; sur quoy il n'y a sorte d'exemples dont il ne nous ayt frappé les oreilles, avec des gestes et des redoublantes si expressees que, ne le cognoissant pas, je l'eusse pris pour le grand prevost des salles de France; tant il y a que cest hypocondriaque croit sur peine de la vie que nous l'estimons tel qu'il se repute estre. Mais au regard du desir de nous voir, monsieur de Beauchasteau et moy, tant s'en faut que mademoiselle Gaultier ny vous me puissiez détourner de ce que j'ay à luy dire, qu'au contraire il est necessaire que vous le sçachiez toutes deux, comme

chose qui vous importe. Et pour luy, s'il a quelque chose de particulier à me communiquer, votre discrétion et la commodité luy en donneront toujours assez de moyen.

BEAUCHASTEAU.

Monsieur, l'affaire que j'ay avec vous requiert aussi la présence de ces demoiselles, et peut-estre que nos desseins ont un mesme but; et pour ne vous pas tenir en suspens, je vous diray franchement que le sujet du mien est qu'ayant appris que vous dressiez une troupe de comediens pour le service et contentement particulier du roy, avec permission de Sa Majesté de vous exercer aussi en public, et sachant, Monsieur, que vous meritez d'y tenir un premier rang et pouvez y donner place à quelqu'un de vos amis, par le consentement de messieurs vos compagnons, j'ay cru que, s'il y en avoit quelqu'une de reste de laquelle je puisse estre jugé digne, que je la pourrois posséder par votre moyen, estant assurez de l'honneur de votre amitié. Si le bonheur que je souhaite avec passion m'arrive, je le tiendray de votre courtoisie plus que d'aucun merite que je croye estre en moy.

BELLEROSE.

Voilà, Monsieur, la seule occasion pour laquelle je vous cherchois; et, laissant à part ce que vous dites à mon avantage, la seule consideration des bonnes parties dont vous estes pourveu merite bien qu'on vous recherche, non seulement pour le theatre, mais aussi pour tous les emplois les plus recommandables, de sorte que nostre compagnie s'oublieroit grandement de refuser une chose dont elle a besoin et de laquelle j'avois charge de vous parler. Nous nous devons assembler ce soir au logis de monsieur Gautier, où, s'il vous plaist de vous trouver, vous recevrez sans doute le contentement que vous desirez, et nous le bien de le vous donner; tandis ces demoiselles prendront, s'il leur plaist, la peine d'en dire leur sentiment.

M<sup>me</sup> VALLIOT.

Je ne croy pas que les esprits les plus difficiles puissent contrarier une si juste acquisition, et m'assure que ma commère Boniface sera de mon opinion, pour un amoureux; car la partie qui nous manquoit ne se pourroit trouver en apparence mieux peinte qu'au visage et aux actions de monsieur de Beauchasteau, qui ne persuade que son ame en recèle des vertez dont assurement sa discrétion retient plustost les effets que son humeur; tant y a que je croyois estre insensible si je n'estois touchée de son merite, et indigne de respirer si je ne luy donnois ma voix.

M<sup>me</sup> BEAUTRE.

Je souscry à votre opinion, sans m'arrester aux raisons que j'en ay, qui sont fondées sur de si justes sujets que l'envie mesme ne m'en peut dementir.

BEAUCHASTEAU.

Je ne vey pas condamner ce que vous justifiez, ayant mieux recevoir vos louanges par la discrétion du silence que de les refuser par la vanité

d'une voix mal articulée, sachant que, comme c'est un mespris de refuser les presens des roys, c'est aussi une incivilité de negliger la bienveillance des amis. Je scay bien que le theatre a besoin de personnes qui ayent non seulement ce que vostre faveur me donne, mais qu'il requiert aussi des esprits universels, soit aux paroles, aux actions et sur tout aux pensées; car, le theatre estant un abrégé du monde, on y doit représenter en abrégé toutes les actions du monde; et c'est avec beaucoup de peine, d'autant que douze acteurs, pour le plus, dont la scène est composée, doivent en cinq actes et en deux heures représenter ce qui dans l'univers aura peut-estre succédé en vingt années à mille personnes; et, de plus, c'est que dans le theatre universel nul n'est attaché qu'à sa propre condition; mais, au comique, chaque acteur doit représenter la qualité, la condition, la profession ou l'art que les sujets requièrent, et c'est ce qui fait le theatre bien different de l'opinion du vulgaire, et qui montre l'estourdissement de ceux qui croyent, par le rapport d'un miroir et par l'applaudissement d'un vent populaire, que quelque beauté de corps que la nature leur a donnée ou quelque alleterie de langage qu'ils ont glenné<sup>1</sup> au champ des Muses les rendent capables d'attirer sur eux les yeux et les oreilles d'une assistance composée bien souvent des plus beaux esprits d'une province. Cela prouve encor l'estonnement et la honte que reçoivent tous les jours de telles personnes. Finalement, c'est ce qui conclut qu'il faut pour paroistre bon acteur estre necessairement docte, hardy, complaisant, humble et de bonne conversation, sobre, modeste et sur tout laborieux; ce qui est bien loin de l'opinion de plusieurs, qui croyent que la vie comique ne soit qu'un libertinage, une licence au vice, à l'impureté, à l'oisiveté et au degrelement<sup>2</sup>.

BELLEROSE.

La vertu, le plus souvent, est prise pour le vice par ceux qui ne la cognoissent pas, et souvent aussi ceux qui la cognoissent mieux, ce sont ceux qui la pratiquent le moins. Laissons les ignorans et les malicieux en leur humeur; poursuivons nostre dessein. Si vous le trouvez bon, et que ces demoiselles l'ayent agreable, nous irons faire la promenade attendant l'heure que nous avons prise pour nous assembler.

BEAUCHASTEAU.

Je n'ay point d'autre affaire maintenant que celle du bien de vous accompagner, et, quand j'en aurois quelque autre, je ne la pourrois remettre pour un plus digne sujet que pour vostre conversation.

M<sup>me</sup> VALLIOT.

Ouy; mais, ma commère, quelle excuse trouve-

1. C'est le mot *glauer* prononcé à la bourguignonne. En l'écrivant ainsi le Dijonnais Gougénot est bien de son pays.

2. C'étoit bien un peu ce qu'on disoit des comédiens d'alors: leurs femmes, servoit par exemple Tallenard, vivoient dans la plus grande licence du monde; c'étoient des femmes communes, et même aux comédiens de l'autre troupe, dont elles n'étoient pas.

ray-je à nostre retour? Pour vous, vous gouvernez la boutique de mon compère; mais je suis sujette aux loix de mon docteur.

M<sup>ME</sup> BEAUPRE.

Je luy ferois passer une custume pour une loy. Veritablement, je vivrois dans une passable liberté avec mon bon homme sans ce malheureux valet de Turlupin, qui a une si forte aversion de toutes mes actions qu'il ne pense qu'à me desobliger, et, ce qui est de pis, c'est qu'il est si subtil qu'il porte l'esprit de son maistre sur la paulme de sa main.

M<sup>ME</sup> VALLOT.

Et moy, tout au contraire, je gouverne si bien les actions du bon Gros Guillaume, que, s'il pouvoit, il ne parleroit jamais que par ma bouche; je porte ses volontés sur le lut où je vise, comme fait un bon joueur de sa boule. Mais mon mary est d'autant plus difficile et deffiant que ce pauvre garçon est facile et franc, et c'est en quoy ma condition est bien plus à plaindre que la vostre, puis que vous pouvez vous deffaire de Turlupin, et que je suis inseparablement liée à Gaultier, qui ne peut plus souffrir la bonne volonté que son valet a pour moy.

BELLEROSE.

Peut-estre que ce changement de condition changera aussi les humeurs de M. Gaultier et de Turlupin; du moins ils verront des exemples de punition contre les mauvais, et de recompense pour les bons. Mais allons faire nostre promenade.

M<sup>ME</sup> VALLOT.

Allons. Quand toute la jurisprudence devoit esclater contre moy, je ne laisseray pas eschaper une si bonne occasion de divertir un souey que j'ay.

## ACTE DEUXIÈME

### SCÈNE I

TURLUPIN, GUILLAUME.

TURLUPIN.

Et bien! Guillaume, qu'en dis-tu? Auras-tu le courage de porter ton bonnet sur le theatre? Mon maistre me persecute pour faire la comédie, mais j'apprehende les inconveniens que les plus habilles hommes ont beaucoup de peine d'éviter.

GUILLAUME.

Ton maistre te persecute, et ma maistresse m'escorche pour le mesme sujet; il n'y a sorte de cajoleries dont elle n'use pour m'y faire resoudre, jusqu'à me faire des presens.

TURLUPIN.

Mais encor, que t'a-elle donné?

GUILLAUME.

Elle me donna l'autre jour une escritoire, avant-

hier un chaussepied, hier un peigne, et aujourd'hui elle m'a donné six paires de ses vieux souliers, des curesdents, du pain d'espie, des mitaines, un sifflet de buys, une cuillier, et plus de trente chansons nouvelles du Pont-Neuf, et tousjours ma soupe toute pleine de choux.

TURLUPIN.

Voilà de grands excès de faveurs. Mais que feras-tu de ceste escritoire?

GUILLAUME.

Escoute, Turlupin, souviens-toy que je suis Guillaume, clerc du docteur Gaultier, et que je m'entretiens de linge du seul profit des coppies que je fais à mon maistre; et ne faisons point de comparaisons; les chasseurs ny les pescheurs ne prennent pas tousjours, les singes font la moue à leurs maistres, les perroquets parlent toutes langues, et la barbe ne fait pas l'homme; mais si tu veux que nous vivions en paix, gausserie à part<sup>1</sup>, ouy, je porteray mon bonnet et mes chausses sur le theatre avec peut-estre plus d'assurance et d'honneur que tel qui se mire septante fois le jour. En doutes-tu? Si tu es si capable, argumente, et si je ne te donne une solution de continuité par le nez, estime-moy alors indigne d'une escritoire.

TURLUPIN.

Ne nous fâchons pas, je te prie. Dy-moy franchement si tu as donné parole à ton maistre.

GUILLAUME.

Non, mais j'ay promis à ma maistresse et à M. de Bellerosé; car, pour mon maistre, il ne desire pas beaucoup que je sois dans la troupe, parce qu'il scait bien qu'aussy-tost que j'y seray il ne faudra plus parler de maistre ny de valet hors du theatre.

TURLUPIN.

Je n'entens pas ce que tu veux dire.

GUILLAUME.

Tu te mesles quelque-fois de faire le serieux jusqu'à faire relever la moustache, voire jusqu'à faire faire le castor à ton chapeau, et tu ne scais pas que la condition comique ne cognoist point de maistrise ny de servitude! hors de l'action, mon drôle de Docteur s'imaginait que je serois le bon Guillaume, et que je remettrai ma fortune de la comédie à son indiscretion pour en traiter avec la compagnie, et ainsi que je serois si maraud et si belistre que de me contenter tousjours des croustes que ses dents ne peuvent mascher, et d'une soupe, le plus souvent d'une teste de maquereau qui reste sur son assiette. Non, non, pour le theatre je prendray telle qualité qu'on voudra; mais pour la table j'entens que celle de monsieur me demeuré, c'est-à-dire que je veux pescher au plat à main ouverte, le cul sur la selle, et le tout en forme comique, sans difference de Gaultier ny de Guillaume. Corbleu! pour qui me prends-tu, que je vueille passer ma jeunesse en sigongne et me faire nourrir

1. Se disait trivialement pour « plaisanterie à part ». Les mots *gausser* et *gausserie* surtout avaient vieillie et n'étaient plus du bel air, comme on le voit par la 57. Lettre de Voiture à M<sup>ME</sup> de Rambouillet.

par mes enfans lors que je ne pourray plus rouller ny cracher à terre ? A d'autres ! Turlupin, les nyais sont en tutelle et les oysons leur font peur avec le soufle. Le vacher de Gouïnesse disoit l'année passée qu'il seroit beaucoup de groiselles, et quand on luy demandoit comment il le sçavoit, il respondoit parce qu'il le voudroit ; de mesme, le docteur dit que Guillaume sera toujours son valet, ayez qu'il le voudroit aussi. Mais aussi-tost que j'auray mis mon pied sur le theatre en qualité de comedien, je ne mettrois pas seulement une espingle à son collet.

TURLUPIN.

Va, Guillaume, tu vauz mieux qu'une des perles de Cleopatre. Touche là, je veux contracter alliance perpetuelle avec toy. Tant y a qu'à ce que je voy tu veux avoir part au gasteau.

GUILLAUME.

Tu serois ignorant in *superlativo gradu* si tu le croyois autrement. S'il se trouve un teston pour un quart d'escu en ma part, je veux qu'on mette deux liards dessus, pris sur le commun ; autrement, point de Guillaume.

TURLUPIN.

Tu as raison ; j'ay la mesme resolution et le mesme courage que toy, et ce qui m'a retenu de grincer les dents, c'est la crainte que j'avois que tu ne te laissasses enjoler par ta maïstresse.

GUILLAUME.

Tu te trompes ; elle est mon conseil et mon support, et quand cela ne seroit pas, ma cervelle est ferrée à glace, et ma resolution est cramponnée.

TURLUPIN.

Voilà qui va le mieux du monde. Tien bon. Pour moy, je suis traité de Boniface comme tu l'es de ta maïstresse ; mais la miëne est un demon inspiré des abbois de Cerbère, qui a plus de malice contre moy que les guenons n'en ont contre les laquais. Tu sçais bien qu'on s'assembla hier au logis de ton maïstre, où l'affaire fut resoluë, et qu'on receust en la compagnie M. de Beauchasteau ; je croyois que tu y aurois esté appellé, mais j'ay sceu le contraire par mon maïstre, et qu'on n'y parle de nous qu'en tiltre de serviteurs, pour qui on s'est promis de nous faire passer moyennant quelques petits gages que nos maïstres se promettent encor de retirer pour nous.

GUILLAUME.

Ma maïstresse m'a fait le mesme rapport, mais je luy ay fait voir que la sterilité des fruïets dement bien souvent l'abondance des fleurs, et qu'il faut avoir de bons yeux pour prendre des cirons à la lune.

TURLUPIN.

Guillaume, sçais-tu que nous ferons ? Allons nous promener et faisons reconnoître à ces Messieurs la nécessité qu'ils ont de nous ; tenons ferme, et tu verras des merveilles.

## SCÈNE II

## LE CAPITAINE, BELLEROSÉ.

LE CAPITAINE.

Je m'esbahis que j'aye peu tant prophaner mes pas que de les employer à la recherche de personnes d'une si vile condition, et m'estonne encor plus comme, les ayant trouvées, je me puis empêcher d'en faire de la poussière.

TURLUPIN.

Il y a bien plus de sujet d'estonnement de vous voir si long-temps pratiquer des folies qui ne se peuvent croire que par les yeux. Monsieur le Capitaine, changez de quartier : vous estes trop cogneuz en celuy-cy. Attendez de faire vos rodomontades que vous soyez sur le theatre, et vous souvenez que sans moy, Mathieu le erocheteur vous eust dernièrement, sur le Pont-aux-Doubles <sup>1</sup>, reduit au point de ne faire jamais peur aux vieilles femmes.

LE CAPITAINE.

Ha ! Cesar, Pompée, Alexandre, Scipion, Annibal, et tant de memorables heros à la valeur desquels j'ay si dignement succédé, faut-il, pour le peché de mon bisayeul, qui fit refus de combattre quatre geans ensemble, que l'exercement de la terre, que l'escume de la nature et le limon de la poltronnerie ayt seulement osé penser de souiller mes oreilles ! O glorieuse espée, qui n'a jamais tiré que le sang des genereux chevaliers, faut-il que je te prophane maintenant !

GUILLAUME.

Capitaine, parlez en homme de jugement, et non pas en demoniaque ; remettez vostre espée au fourreau, de peur que vous assembliez icy les petits enfans. Allez, nous ne dirons rien de vostre folie ; mais devenez sage et nous laissez avec le plat de vostre mestier que vous nous avez donné. Nous supporterons nostre part de vos injures comme le clabaudis <sup>2</sup> d'une multe <sup>3</sup> de chiens courans qui attend la curée, pourveu que vous quitez ces vanitez de grimaces et refroignemens <sup>4</sup> de nez.

1. Ou ne faisoit que commencer à y passer en 1633. Il ne fut même achevé que l'année suivante. Le *Supplément aux Antiquités de Paris*, par du Breul, le décrit ainsi avec sa double disposition : une salle pour les malades de l'Hôtel-Dieu, un passage convert pour le public : « L'an 1633, fut parfait le pont de pierre de l'Hôtel-Dieu, qui prend depuis le coin de la premiere porte de l'Archevesché, et repand dans la rue de la Bûcherie. Il sert audit Hôtel-Dieu d'un bel ornement et logement pour heberger les malades ; avec une galerie faite à côté pour servir au public. » on n'y passait que moyennant un double denier, d'où son nom. Quand le double n'eut plus cours, on le remplaça par le liard, jusqu'en 1789. Le Pont-aux-Doubles, demoltu en 1835, est remplacé par un beau pont d'une seule arche.

2. Bruit des chiens clabauds, qui aboyaient toujours, même sans être sur les voies.

3. C'est ainsi qu'on prononçait *mente*, on disoit aussi *minette*. Le nom du joli château ou la capitainerie du bois de Boulogne logeoit ses chiens, n'a pas d'autre origine.

4. C'est la premiere forme des mots *renfroignement*, *se renfroigner*. Saint-Amant a dit :

L'un se refroigne et ne dit mot.

TURLUPIN.

Ouy, sinon nous vous enverrions trouver Cesar, Pompée et tous ces autres capitaines dont vous nous avez parlé.

LE CAPITAINE.

Monsieur de Bellerose, permettez-moy d'aller querir les armes dont j'ay accoustumé de me servir contre de telles canailles. (*Le capitaine s'en va.*)

BELLEROSE.

Est-il possible, mes amis, que vous ne puissiez prendre en patience vostre part du plaisir de cest homme, le cognoissant si bien que vous faites, et si necessaire à la compagnie en laquelle je croy que vous avez volonté d'entrer, où il seroit besoin, pour rendre la chose accomplie, que chacun, pour représenter sa partie avec moins de peine de l'estude, et plus d'apparence de la verité, eust comme luy les inclinations et actions naturelles? Nous avons tous nos defauts, et c'est ce qui nous oblige de nous supporter les uns les autres. Le vice du capitaine n'est pas des plus grands, car, pourveu qu'on le laisse tant soit peu respirer ceste fumée de son opinion, il se rend le plus complaisant homme du monde. Il est vray qu'il grave les bouanges qu'on luy donne sur l'airain; mais, quelques injures qu'on luy fasse, il ne les marque jamais que sur l'eau. Au reste, nous estions deputez, luy et moy, pour vous chercher, et pour vous faire entendre comme nous fismes hier nostre association touchant la compagnie dont nous avons souvent parlé, dans laquelle vous avez esté retenus comme necessaires, selonc les intentions de vos maistres, lesquels ont fait vostre condition telle qu'ils l'ont désirée; et parce qu'on est maintenant sur la distribution des roolles, il faut que vous veniez recevoir les vostres, afin de vaquer desormais à l'estude pour essayer nostre première pièce au plus-tost.

TURLUPIN.

Monsieur de Bellerose, je ne scay pas l'intention de Guillaume; mais, pour moy, je me viens d'enrooller avec un capitaine des gardes qui m'a fait l'honneur de me presenter une halberde.

GUILLAUME.

Et moy, je viens de donner parole à un seigneur alleman de le suivre en qualité de maistre d'hostel.

BELLEROSE.

Ouy, mais comment l'entendez-vous?

TURLUPIN.

Que vous chercherez un Turlupin...

GUILLAUME.

Et un Guillaume...

TURLUPIN.

Pour estre valets de vostre compagnie.

BELLEROSE.

Jamais nous n'avons pensé à vous recevoir en qualité de valets.

GUILLAUME.

Et encor moins en celle de compagnons.

BELLEROSE.

Vos maistres ont creu pouvoir disposer de vous.

TURLUPIN.

Et je suis assuré....

GUILLAUME.

Et nous sommes assurtez...

TURLUPIN.

Que nos maistres se sont trompez.

BELLEROSE.

Quoy! parlez-vous tout de bon?

GUILLAUME.

Pour moy, je vous dis, je vous le promets et je vous l'assure, qu'il n'est pas plus vray que vous estes Bellerose qu'il est certain que je ne seray pas Guillaume le comedien sous un pareil titre que sous celui de compagnon<sup>1</sup>.

TURLUPIN.

Et moy, je vous advertis, je vous certifie et vous le jure, que, si toutes les despouilles de tous les theatres du monde m'estoient offertes de la propre main de Roscie<sup>2</sup> pour engager un de mes ongles à la scene sans participer aux derniers tournois de la cassette<sup>3</sup>, je ne les accepterois pas. En deux mots, monsieur de Bellerose, Guillaume et moy ne sommes pas des enfans.

BELLEROSE.

Ha! je voy bien la maladie; vous voulez tirer part, et non gages<sup>4</sup>. Parlez franchement.

GUILLAUME.

Voilà l'affaire; cest article accordé, je quitte l'Allemagne et la mai-trise.

TURLUPIN.

Et moy, cest article mis en difficulté, je m'en vay dresser des bataillons quarez.

BEAUCHASTEAU.

Monsieur, j'ay charge de la compagnie et vous chercher pour vous prier d'amener Turlupin et Guillaume, afin qu'ils reçoivent leurs roolles avec nous.

TURLUPIN.

Monsieur de Beauchasteau, en l'opinion que vous estes que mon camarade et moy serons de vostre troupe, quand ce ne seroit que pour honorer le theatre, il me semble que vous ne retrancheriez rien de l'honneur de personne en nous donnant du Monsieur.

GUILLAUME.

Honneur que nous allons recevoir de ce pas dans nos nouvelles conditions.

1. C'est-à-dire faisant partie de la compagnie. Les comediens voulaient qu'on appellât ainsi leur association, ils acceptaient à peine le mot de « troupe, » ils se fêchaient quand on disait « bande. » On a vu pourtant plus haut, dans la notice de Bellerose, que, chez le roi, ils n'étaient pas appelés autrement.

2. Roscius, le grand acteur de Rome.

3. C'est-à-dire « sans avoir part à la recette du jour. » Le compte de la distribution s'en faisait après chaque spectacle, comme on peut le voir par la dernière scene de *Villusion comique*.

4. En outre des acteurs qui avaient « part, » la Comédie s'attachait des *guystes* à tant par jour, par semaine ou par mois, pour les emplois inférieurs.

TURLUPIN.

Ce nom-là ne me peut manquer, car ordinairement les sergens d'une compagnie sont plus craints et plus respectés des soldats que les capitaines, à cause de ceste pointe de hallebarde qu'ils voyent si souvent passer devant leurs nez.

GUILLAUME.

Y a-il rien de si ayiné, de si caressé ny de si craint dans la maison d'un grand qu'un bon maître d'hostel? On n'entend autre nom dans les officès que celui de Monsieur le maître. Chacun le carresse; les tard-venus au disner de Monsieur luy protestent qu'ils ayment mieux sa table que celle de Monsieur, pour l'obliger à leur faire part des retailles<sup>1</sup> de son reservoir, et tousjours du Monsieur; les passevolans<sup>2</sup> ou survenans, à parler honnestement, ne savent en quelle posture se mettre pour nous obliger à leur faire bon visage; et n'y a pas jusques aux poètes qui ne nous honorent jusques à faire des vers à nostre louange, et tousjours du Monsieur; les officiers, les pages et les laquais tremblent devant le maître d'hostel, et ont tousjours le nom de Monsieur en la bouche. Ha! ha!

BEAUCHÂTEAU.

Monsieur Guillaume, excusez-moi si j'ay oublié un mot que je n'ignore pas qui ne vous soit deu meritoirement.

GUILLAUME.

Ha! ha!

BEAUCHÂTEAU.

Mais la familiarité d'entre vous, monsieur Turlupin et moi, me fait parler selon ma franchise accoustumée; cependant vous m'apprendrez, s'il vous plaît, l'un et l'autre, à quoy tendent ces discours de sergent et de maître d'hostel.

BELLEROSE.

Il n'y a qu'un mot: c'est que, sur l'establissement que nous avons fait de nostre compagnie, ces Messieurs entendoient d'y entrer comme compagnons de part, et non de gages.

BEAUCHÂTEAU.

Je suis de vostre opinion; mais il faut faire la reconciliation d'entre madame Boniface et monsieur Turlupin.

TURLUPIN.

N'estant plus son serviteur, toutes ses actions me seront indifférentes dans nos exercices. Elle a l'action, la parole ou le mouvement du corps meilleurs que moy; je tacheray de me former sur elle, bien que, quelque peine que puisse prendre le meilleur acteur du monde, on donne tousjours l'avantage aux femmes.

GUILLAUME.

Il est vray, J'estois l'autre jour à l'Hostel de Bourgonze, où j'entendois mille voix, dont les unes di-

soient: Ha! que voilà une femme qui joue bien! et les autres: Celle-là fait encores mieux.

BELLEROSE.

Or cà, Messieurs, ne perdons point de temps. M. de Beauchasteau et moy allons voir d'accorder l'affaire au point que vous la desirez.

TURLUPIN.

Et nous irons cependant entretenir nos nouvelles conditions, au cas que l'injustice ne vouldust pas ceder à la raison.

GUILLAUME.

Et de peur de demeurer à pied entre deux mulets.

BEAUCHÂTEAU.

Pour moy, j'enisse trouvé leur demande juste s'ils la fussent venus faire eux-mêmes.

BELLEROSE.

Toute la faute vient de l'avarice de leurs maîtres. Or sus, il y a bon remède; je vous donne dès maintenant mon consentement et ma voix à vos intentions.

## ACTE TROISIÈME

### SCÈNE I

M<sup>me</sup> GAULTIER, M<sup>me</sup> BONIFACE.M<sup>me</sup> GAULTIER.

Ne vous disois-je pas bien que mon docteur se jetteroit sur les reprinandes? Il n'y eust hier sortes de grimaces ny d'injures dont il n'usast contre moy pour m'estonner sur le sujet de la promenade que nous fimes; et, comme s'il eust plustost esté mon tuteur que mon mary, il me preschoit la prudence, de laquelle il me disoit qu'une femme s'esbaignoit grandement lors qu'elle se lieutoit aux promenades; que ceste façon de faire est une vie tumultueuse qui ne peut passer sous aucune partie de la prudence, et que ce n'est qu'un tracas d'esprit agité, adjoignant que les inventions que nous fournissent nos passions trouvent l'usage des choses que nous jugeons bonnes, mais que la prudence doit disposer de l'un et de l'autre: puis, se jettant sur la continence, il me dit qu'entre les vertus domestiques, la femme doit chercher la louange de la continence, poursuivant que l'usage ne doit jamais s'attacher aux voluptez, et que, comme le bois nourrit le feu, la pensée entretient les desirs, lesquels, estans bons, dit le charitable Gaultier, allument le feu de la vertu, et, estans mauvais, embrasent celui du vice. Il me conte mille telles sottises et me les donne pour argent comptant, comme si une jeunesse pouvoit se payer en pareille monnoye. Je me suis souvent resolu de ne rien répondre à ses inepties; mais il m'esclapa hier de lui repar-tir avec tant de resolution que je le pensay mettre

1. Rognoires, ancien terme du métier de tailleur.

2. Faux soldats qu'on intercaloit dans les compagnies les jours de revue pour en cacher les vides. L'ordonnance de 1668 les interdît sous peine de la marque d'une fleur de lys sur la joue, pour tous ceux qui s'y risquaient.



tout à fait hors de son droit civil, et pour conclusion je luy demanday comment il croyoit vivre desormais dans la profession que nous allons embrasser, où la conversation se pratique avec tant de liberté qu'on tient pour un prodige la moindre action d'indigne d'une femme de theatre.

M<sup>me</sup> BONIFACE.

Je l'ense encor pressé de plus près sur les occasions qui se presentent souvent dans les sujets, que les maris sont contraints de voir baisser leurs femmes à leurs compagnons. Ha ! qu'il faudra bien que le compère s'accoustume à tout ! Pour mon Boniface, il ne me tourmente guères de ce costé-là ; mais son avarice est tellement insupportable qu'elle me met souvent hors de moy-mesme. Je ne puis rien avoir de luy que par invention.

M<sup>me</sup> GAULTIER.

A ce que je voy, nous sommes toutes deux pour-veues fort avantageusement ; mais, ma commère, que faire à cela ?

M<sup>me</sup> BONIFACE.

Pour moy, je suis d'advy que nous pratiquions le vieux proverbe, qui dit qu'on doit remédier aux accidens par les choses qui leur sont contraires.

M<sup>me</sup> GAULTIER.

Ouy, mais vous n'aurez pas tant de peine que moy : car, la jalousie ostant la raison à l'homme, elle luy oste aussi le moyen de guerir.

M<sup>me</sup> BONIFACE.

Chacun estime son tourment plus grand que ce-  
luy des autres, mais informez-vous bien, et vous apprendrez qu'il n'y a point de captivité plus so-  
vere que celle de l'avarice, laquelle fait fermer les  
yeux à la verité, à l'honesteté et aux loix. L'ava-  
rice est une hydropisie spirituelle, et l'avaricieux  
est toujours meschant et trompeur, car il a l'ame  
venale ; la jalousie n'est qu'un effet de l'amour ;  
c'est une peur de perdre la chose aimée, et ceste  
peur assure l'empire d'amour, qui n'est pas estimé  
vray sans jalousie.

M<sup>me</sup> GAULTIER.

Cependant rien n'engendre tant la haine que la  
jalousie, quoy que, selon vostre dire, elle ne soit  
qu'une violence d'amour. Je scay bien qu'un avari-  
cieux ressemble à un coffre qui reçoit tout ce qu'on  
met dedans et ne se peut servir de ce qu'il a, et le  
plus souvent ses thesors tombent es mains de ceux  
ansquels il pensoit le moins. Par plus forte raison,  
une femme accorde comme vous estes se peut pre-  
valloir d'une chose où vous avez un si juste interest,  
et que le droit et la nature vous ont desjà comme  
acquis. Mais que peut-on gagner avec un jaloux à  
qui le vent mesme nuit, et à qui les cendres du  
fouyer sont suspectes ? Quoy que puisse faire une  
femme d'esprit et si vertueuse qu'elle soit, la ja-  
lousie de son mari la fait toujours regarder de tra-  
vers ; mais on promène en triomphe celles qui peu-  
vent s'approprier les reserves de l'avarice des leurs.  
C'est un doux scandale qui trouve sa reparation  
dans le silence et dans la honte de celui qui l'a  
recu ; c'est un crime qui se pardonne par la seule

consideration qu'a l'avaricieux de ne s'oser plaindre  
de sa perte, laquelle il a toujours esperance de re-  
couvrir en une nouvelle espargne. Mais où vent si  
viste ces Messieurs ?

## SCÈNE II

LES MÊMES, BELLEROSE, BEAUCHASTEAU.

BELLEROSE.

Je croy, Mesdamoiselles, que vous concertez icy  
vos roolles.

M<sup>me</sup> BONIFACE.

Mais plustost nous consultons les moyens de nous  
delivrer de deux grandes apprehensions qui nous  
travaillent avec beaucoup d'exces.

BEAUCHASTEAU.

Si nous ne croyions d'offenser vostre bon juge-  
ment, nous essayerions de vous y servir de nostre  
conseil.

M<sup>me</sup> GAULTIER.

Le mal de ma commère est facile à soulager ;  
mais je tiens le mien incurable.

BELLEROSE.

Seroit-ce point estre trop curieux d'en vouloir  
apprendre les sujets ?

M<sup>me</sup> BONIFACE.

La chose est si connue qu'elle ne peut plus estre  
tenue pour secrette, et, quand elle le seroit, je vous  
tiens si honestes et si discrets que je ne craindray  
pas de vous la dire, au moins pour ce que me re-  
garde. Scachez, Messieurs, que je suis attachée à  
des chaines si dures qu'il n'y a rien de si digne de  
commissation que ma captivité : car, outre une  
infinité d'incommoditez et d'injures que je sup-  
porte dans mon mariage, l'avarice de Boniface est  
parvenue si avant qu'il me laisseroit vivre d'air  
et de poussière, et me feroit vestir de feuilles, si je  
ne recourois à l'assistance de mes amis ; et ceste honte  
le touche si peu qu'il ne se soucie pas ce que mon  
corps devienne, pourveu que son esprit soit satisfait.  
Je me suis toujours contenne dans la condi-  
tion de marchande, où je trouvois souvent des pe-  
lites occasions de reparer mes defauts ; à quoy  
toutesfois ce meschant Turbulpin, qui m'a toujours  
traversée, m'estoit si contraire, que j'avois plus  
de peine à combattre sa malice qu'à decevoir la vi-  
gillance avaricieuse de mon mary ; et les plus grands  
exces de sa despence estoient à l'entretenement de  
ce desloyal serviteur, non tant pour conserver que  
pour le soing de compter mes morceaux et d'em-  
pescher que je ne donnasse quelques coups de ci-  
seaux dans les paquets de la boutique, A l'e maistre  
et le valet estoient si attentifs qu'il n'y avoit pas un  
seul coupon de marchandise qui ne fust marqué sur  
l'entaille. Tout m'est donné, dans la despence or-  
dinaire du mesnage, par poids, par mesure et par  
compte, mesme jusques aux allumettes. Voyez donc  
si j'ay raison de me plaindre, et sur tout mainte-  
nant que je dois avoir quelque ambition de paroistre  
sur le theatre avec les ornemens convenables aux

personnages tantost d'imperatrice, tantost de reyne, à quoy je scay bien que cest avare vieillard ne fera pas de difficulté, au lieu de drap d'or frisé, de brocadet, de satin ou tafetas à fleurs et autres estoffes de prix, de me donner du cuir doré ou quelques estoffes peintes et chamarrées de clinquant faux, et au lieu de perles fines des grains de Venise! Ceste apprehension, Messieurs, diminuera de beaucoup l'inclination et le courage que je me promettrai à l'estude et à l'avancement d'une si belle profession que celle de la comédie.

M<sup>me</sup> GAULTIER.

Je disois à ma commère, quand vous estes arrivé, que, selon mon advis, son mari estoit facile à guerir par le seul remède d'une bonne resolution, et qu'elle ne pouvoit estre que fort estimée d'employer l'esprit au moyen et la main à l'effet de sa delivrance. Cela se peut faire sans risque de l'honneur, et le plus grand mal qui en puisse arriver, c'est la honte qu'en pourra recevoir le compère Boniface, qui, selon la custume des avaricieux qui font des pertes, aimeroit mieux se precipiter que de se plaindre seulement; mais il n'en est pas ainsi de mon fait, où il s'agist d'une jalousie si extrême que, lors que nostre docteur void le moindre animal domestique chez nous, il se persuade que c'est un amant metamorphosé. Il n'y a sorte de mauvais soupçons qu'il n'ayt conceu contre le pauvre Guillaume, parce qu'il le voit affectionné à mon service. Si je tousse, il croit que c'est un signal amoureux; si je regarde à la fenestre, il estime que c'est une assignation; si je chante, il s'imagine que c'est pour le ressouvenir d'un ami; si je veille, il dit que les penseurs amoureux m'empeschent le repos; si je dors, il s'imagine que je suis lasse de promenades; si je vay à l'église, il croit que c'est pour voir un favoris; si je n'y vay pas, il dit que c'est pour l'attendre au logis. Bref, toutes mes actions luy sont suspectes. Trouvez-vous donc, Messieurs, que le mal de ma commère puisse egaler mon affliction? J'avoue bien que les tourmens de nos maris ont peu de difference, mais ce sont des causes qui produisent des effets bien divers. La plus noire avarice du monde ne peut opprimer que ceulx qu'elle possède, mais la plus injuste jalousie d'un mary donne des mauvaises impressions de sa femme, quelque innocence qui la puisse justifier. Gaultier ne me refuse rien que la liberté, et, si je voulois vivre de perles et m'habiller d'or et de pourpre, il vendroit son cours de droict et sa robe pour me contenter s'il pouvoit; mais tout cela n'est qu'une prison d'ivoire.

BELLEROSE.

Il me semble que ces extremitez d'humeurs et de passions mauvaises en deux maris si facheux ne doivent pas tant affliger ny estonner deux si judicieuses femmes que vous. Laissez tourmenter l'avarice et la jalousie et possédez vos vertus et vos beautez en patience.

M<sup>me</sup> GAULTIER.

Ce mot de beautez appartient à ma commère.

M<sup>mo</sup> BONIFACE.

Je vous cède en tout.

M<sup>me</sup> GAULTIER.

Mais en quelle apprehension croyez-vous que je seray s'il me faut représenter en une pièce où avec un de la compagnie, et que le sujet nous oblige à des complimens qui passent jusques aux caresses, et des caresses aux baisers? Comment croyez-vous que cela diminuera l'assurance de mes pensées, de mes paroles et de mes actions? Et que scay-je eneor si la rage du docteur ne passera point jusqu'à l'extremité de luy faire représenter au naturel les folies du docteur Gaultier?

BEAUCHASTEAU.

Mademoiselle, je ne croy pas que monsieur Gaultier ayt embrassé la profession de la comédie, de laquelle il doit cognoistre mieux que nous la liberté, sans avoir bien examiné la force de son esprit, ny sans s'estre resolu à tout ce que le soin particulier doit à l'interest public; et quand un mouvement de travers luy auroit fait commettre en apparence la moindre faute de celles que vous apprenez avec sujet, la prudence de Messieurs nos compagnons en empescheroit bien les effets; tandis, pour commencer à l'accoustumer et à le resoudre à vostre liberté, il me semble que vous ne devez point craindre d'user librement de vostre pouvoir dans les occasions, de l'honneste conversation.

BELLEROSE.

Voilà comme il en faut user; et pour l'avarice du seigneur Boniface, il n'y a rien de si facile que de luy donner un frein, du moins en ce qui touche vostre contentement particulier, qui regarde l'interest general de la troupe, qui reglera les vestemens et les ornemens du theatre à des points qu'il ne pourra disputer ny contrarier qu'en se bannissant de nous; et lors vous auries sujet de faire esclater avec la raison ce que vous avez caché par la discretion. Et quant à Turlupin, vous ne devez plus craindre ses embusches, car luy et Guillaume ont secoué le joug de la servitude, estans resolus de n'entrer en la compagnie qu'en tiltre de compagnons. Mais les voicy tous, tenons bonne mine.

GAULTIER.

Et bien! Mademoiselle, il vous fait beau voir avec des hommes!

M<sup>me</sup> GAULTIER.

Que ne m'enfermez-vous avec des bestes?

BEAUCHASTEAU.

Monsieur Gaultier, nous repassons icy nos robes.

BONIFACE.

Il faut que vous ayez tousjours des superfluités en vos habits. A quoy servent ces rubans, ces dentelles et ceste broderie en vos gants, ces bontons en vostre mouchoir et ceste poudre sus vos cheveux? Tout cela diminué ma bourse.

M<sup>me</sup> BONIFACE.

J'iray toute nue, si vous le desirez.

BELLEROSE.

Encore faut-il honorer sa condition et sçavoir que le mespris s'attache aujourd'huy plus à la nudité que la louange ne se tourne à la vertu. Mais, Messieurs, sçavez-vous la resolution de monsieur Turlupin et Guillaume?

GUILLAUME.

Voilà comme il faut parler des hommes d'esprit.

TURLUPIN.

Ouy, ouy, nous sommes icy pour cela.

GAULTIER.

Turlupin m'a dit...

TURLUPIN.

Monsieur Turlupin.

GAULTIER.

Son intention et celle de Guillaume.

GUILLAUME.

Vous avez bien de la peine à prononcer ce mot de Monsieur.

BONIFACE.

Monsieur Guillaume et Monsieur Turlupin, vous serez satisfaits.

BEAUCHASTEAU.

Puisque nous voicy tous assemblez, ne perdons point de temps. Demeurez-vous d'accord qu'ils partagent également avec nous? Pour moy, je me conformeray à vos opinions.

GAULTIER.

J'en suis content. Que regardez-vous tant de là, ma femme?

M<sup>me</sup> GAULTIER.

Je regarde un beau gentil-homme qui me salue en passant.

BONIFACE.

Je m'y accorde aussi.

BELLEROSE.

Je suis de vostre avis.

BEAUCHASTEAU.

Et moy de mesme.

M<sup>me</sup> GAULTIER.

Je le veux de tout mon cœur.

M<sup>me</sup> BONIFACE.

Or, encor que Turlupin m'ayt toujours pesectée, s'il n'y a rien de fait sans la qualité de Monsieur, j'en suis contente.

M<sup>me</sup> BELLEROSE.

Je l'accorde de tout mon cœur.

M<sup>me</sup> LA FLEUR.

Et moy aussi.

BELLEROSE.

Où trouverons-nous maintenant le Capitaine, pour avoir son opinion? Ha! le voicy à propos.

LE CAPITAINE.

Enfans, ne craignez point.

GUILLAUME.

Il faut dire Messieurs, ou nous vous appellerons simplement Capitaine.

LE CAPITAINE.

Je viens de passer la colère que vous aviez esmeü en moy sur un lyon, deux tygres et trois geans. Touchez là, je suis vostre amy.

BELLEROSE.

Ces Messieurs ont resolu d'avoir part egale aux emolumens qui proviendront de nos exercices. Y consentez-vous? Nous trouvons que cela est juste, et ne reste plus que vostre voix.

LE CAPITAINE.

Je leur donne non seulement ma voix, mais je leur offre mon espée.

BEAUCHASTEAU.

Il ne reste plus donc que de passer le contract de nostre association.

M<sup>me</sup> BELLEROSE.

Mais il faut, Messieurs, que ma compagne et moy vous faisons rire des discours que nous tenoit tantost ce melancholique de philosophe.

BELLEROSE.

Vous voulez parler de Brionte?

M<sup>me</sup> LA FLEUR.

C'est luy-mesme. Je ne sçay si sa bonne mine pretendue luy fait concevoir quelque bonne opinion de moy; tant y a qu'il a voulu faire un coup d'essay de son eloquence pour me destourner de la comédie en presence de ma compagne, me disant que les yeux, les oreilles ny les desirs ne sortent jamais de nos assemblées avec toute leur pureté. A quoy j'ay reply à ce nouveau censeur qu'il avoit tiré cest imperlinent paradoxe du premier livre du Roman des Indes, qui sort d'un auteur aussi mal réglé que confus; mais que, s'il avoit pris la peine de voir les escrits de ces messieurs, il auroit appris que, lorsque la veue, l'ouïe ou l'affection sont offensées, c'est par leur imbecillité, et non par le defaut du soleil, de la conversation ou des objets par lesquels ils conçoivent l'amour ou la haine, et qu'il falloit user des choses pour en tirer de l'avantage.

M<sup>me</sup> DE BELLEROSE.

Je ne vis jamais un philosophe plus restraint dans son impertinence que le pauvre Brionte, à qui, pour l'achever de peindre, je dis qu'il sçavoit mal l'institution des theatres, ou bien qu'il vouloit sonder si nous en sçavions quelque chose. Je lui ay allegué l'antiquité de Romule, lequel institua les jeux de courses qui se faisoient à cheval, appellez Circenses, où l'on commençoit à représenter en partie ce que nous pratiquons aujourd'huy, et que les peuples celebrent sur les theatres l'honneur qu'ils portoient à leurs dieux, par une reconnaissance publique qui se faisoit partout, et mesme aux champs.

GAULTIER.

Il est vray, et depuis on commença de représenter à pied et d'eslever un peu les lieux destinez à la repre-

sensation, et de là est venue l'invention des theatres. Mais, comme ces exercices se faisoient le plus ordinairement à la campagne, les citoyens et bourgeois des villes les demandèrent dans les villes, et, pour faire voir à ce pauvre melancholique de Brionte que son esprit est malade, dietes-luy, Mesdames, que la comedie a commencé chez les Grecs, et que les Atheniens du temps de Thesée furent ceux qui commencerent à donner la grace au theatre, parce qu'outre leur inclination à cest honorable exercice, leur langage estoit plus propre que celui des Latins. Le bon Brionte ne scait pas que Solon, ayant recogneu le merite et l'importance de la comedie, l'introduisit par ses loix, tant pour divertir les peuples des factions que pour les former aux bonnes mœurs.

## BONIFACE.

Je me souviens d'avoir leu qu'Aristofane, Alexandre, et une infinité d'autres bons acteurs de l'antiquité ont esté recompensez du public et des juges établis de tous les grands des provinces et des villes pour juger qui emporterait le prix; et mesme les Romains representoient au despens de la Republique.

## LE CAPITAINE.

Il faut que j'escorche cest exercice de philosophie, qui blasme une condition laquelle j'ay choisie comme celle qui est un miroir universel de tous les beaux exemples de la vie. Croit-il qu'autrement je l'eusse embrassée? Scipion l'Africain, duquel je suy les traces, et son amy Lelius, ont le bruit d'avoir composé les comedies qui sont aujourd'huy sous le nom de Terence. Auguste a composé la tragedie d'Ajax, et ces grands capitaines se tenoient bien honorez d'estre quelques fois acteurs.

## BELLEROSE.

La comedie avoit tant de privilèges alors, qu'il estoit permis de nommer sur le theatre les personnes qu'on vouloit censurer, parce que l'utilité des actions comiques estoit pour la correction des vices; mais cela fut corrigé. Peut-estre que vostre philosophe se fonde sur ce que Paton oste la comedie de sa Republique; mais le seigneur Brionte n'a pas vu que Platon en est fort blasmé d'Aristote et de tous ceux qui ont escrit depuis luy.

## BEAUGLUSTEAU.

A propos du merite et de l'antiquité de la comedie, il me souvient d'avoir leu que, Licinius Stolon estant tribun du peuple, les Romains dressèrent quantité de theatres, qu'on entouroit de feuillages, et c'est de là qu'ils ont pris le nom de scène, à cause des ombrages, qui est l'etymologie du mot grec qui signifie ombrage. Et pour acabler nostre philosophe, qu'il apprenne que la première institution de la comedie fut sur l'intention

d'exercer la jeunesse, soit pour la dresser à la guerre, parce qu'on y pratiquoit les leçons de l'art militaire, soit pour leur apprendre les gestes et maniment du corps et la dexterité des bonnes actions, qu'on y observoit soigneusement. Valère le Grand nous enseigne cela, et que les Romains cherissoient tant ces exercices qu'ils y joignirent ceux de la pieté en l'honneur de leurs dieux aux jours qui leur estoient consacrez.

M<sup>ME</sup> GAULTIER.

J'ay mesme appris que les poetes de ce temps-là composoient à l'enxy l'un de l'autre sur les plus dignes sujets, et qu'ils tenoient à grand honneur de reciter leurs vers eux-mesmes. Je croy que le premier qui commença fut un Andronicus, precepteur du consul Salinator, lequel triompha des Escelavous; après luy Serenius se fit admirer en cest art; et puis vint Nevius, qui composa la première guerre de Carthage, ayda à la représenter et fut premier recompensé.

M<sup>ME</sup> BONIFACE.

Il me semble que ceux-là ont esté suyvis de Plante et de Terence, et qu'entre ceux qui ont paru c'a esté Roscie qui a excellé. Il estoit, ce dit-on, natif François; c'est luy qui enseigna à Ciceron l'art de bien reciter un discours et la manière de bien composer ses gestes.

## TURLUPIN.

Il est vray, et Ciceron dit de luy, au troisieme livre, intitulé l'Orateur, qu'il n'avoit jamais si bien recité une chose que Roscie ne la peust encors mieux reciter. De son temps, les senateurs alloient souvent voir la comedie, comme des exercices honorables et profitables, tenans ces representations comme une eschole pour apprendre l'art de se bien exprimer, au rapport du mesme Valère le Grand.

## GUILLAUME.

J'ay only dire à mon oncle monsieur Christotle Bourdon, le poète et medecin, que, lorsque Cesar, Pompée, Metellus et autres grands de leur temps, vouloient gagner la faveur du peuple, ils lui faisoient des representations comiques, chose qu'il recevoit à très grand honneur. Que vent donc dire ce philosophe coté? Je veux aller disputer contre luy.

## BELLEROSE.

Mais, Messieurs, je suis d'avis que nous allions pourvoir à nos affaires et nous preparer à suivre les pas de tant de gens d'honneur qui nous les ont frayez, et que nous laissons là Brionte et sa philosophie, puis que tant de personnes qualifiées le demement avec tant de sujet. Allons repeter nostre première pièce, pour la donner le plus tost que nous pourrons au public.

(Tous dieux: Allons! et entrent.)

1. Valere Maxime.

1. Balzac, vers le temps, parla fort bien dans sa *Relation à M<sup>r</sup>. nombre 3<sup>e</sup> partie* de cette audace des personalites dans la comedie antique: « Ils faisoient profession de mediance, et mordoient effrontement les plus estimez de la Republique. Ils ne se contentoient pas de les designer sur la scene, tantôt par des équivoques qu'il estoit aisé de deviner, tantôt avec des masques faits expres qui representoient la forme de leur visage; mais ils les monstroient souvent au doigt et les nommoient par leur propre nom.

## ACTE PREMIER

QUI EST LE TROISIEME DE LA COMEDIE DES COMEDIENS.

## SCÈNE I

FILAME *seul*, puis CALISTE.

J'ay desjà tournoyé mille fois sur mes pas  
 Pour chercher un chemin que je ne trouve pas :

*(C'est sur l'entrée de la nuit.)*

Mon logis n'est pas loin, ce palais me l'enseigne,  
 L'obscurité m'empêche à découvrir l'enseigne.

Ha ! voicy le canal ! je suis hors de soucy.

Mais j'entens quelque bruit.

VOLEURS.

Compagnons, le voicy.

Malheureux, rends l'espée !

FILAME.

Ha ! lasches de cou-  
 La vertu maintenant doit céder à l'outrage. *[rage !]*

VOLEURS.

Fais-toy, si tu ne veux, pour appaiser ton mal,  
 Que nous te faisons boire au fond de ce canal.

*(Ils le mettent tout nud.)*

FILAME.

Inhumains ! voulez-vous jusqu'au sang me pour-  
 voleurs, *[suiyre?]*

La bourse ?

FILAME.

Vous l'avez.

VOLEURS.

Va, nous te laissons vivre ;  
 Mais garde que tes cris ne fassent des efforts,  
 Sur peine désormais de vivre entre les morts.

*(Ils s'enfuient.)*

FILAME.

A quoy me serviroit de crier ny de plaindre ?  
 Ces larrons ne sont plus en estat de me craindre.  
 Le butin leur a mis des aîles aux talons.  
 Ils volent, estans pleins ainsi que des balons.  
 Ma perte loin des miens me sera fort sensible ;  
 Si faut-il toutesfois fleschir à l'impossible,  
 Et trouver mon logis.

*(Caliste est à sa fenestre, qui parle à Filame.)*

CALISTE.

Monsieur, j'ay ven l'exécés,  
 Dont je n'attendois pas un si heureux sucez.  
 Ces voleurs, dont jamais l'ame n'est assouvie,  
 Font voir souvent leur rage aller jusqu'à la vie.  
 Je rends graces au ciel de vostre bon destin,  
 Que ces meurtriers <sup>1</sup> se soient contentez du butin.  
 J'ay regretté mon seve au fort de cet orage,  
 Et, si ma force eust peu seconder mon courrage,  
 Mon secours se seroit joint à vostre valeur.

FILAME.

Que je me trouve heureux au poinct de ce malheur,

1. On ne faisait que deux syllabes de ce mot, comme de sauglier et de plusieurs autres.

Malheur qui me produit un bien si desirable,  
 Bien si cher que le ciel n'en a point de semblable !  
 Madame, je n'ay point d'assez dignes accens  
 Pour dire la douceur du plaisir que je sens.  
 Que j'honore à bon droit ceste douce tempeste  
 Qui me descouvre un astre où ma gloire s'apreste !  
 Voleurs, que mon amour esmeut pour me fleschir,  
 Vous m'avez despoüllé, mais c'est pour m'enrichir !  
 Que ma perte m'obtient une riche victoire !  
 Et que ma nudité me prepare de gloire !  
 Madame, je ne puis blâmer ces assassins,  
 Puis qu'un si beau tresor me vient de leurs larcins,  
 Et je croy que le ciel permet qu'en leur rencontre  
 J'aye veu vos beaux yeux, que Fortune me monstre  
 Pour soumettre mon ame à leur divinité.

CALISTE.

Monsieur, si mon esprit pouvoit estre flaté,  
 Ce seroit au desir de soulager vos peines,  
 Et non pas au discours de vos louanges vaines.

FILAME.

Tout mon repos consiste en ce soulagement  
 Que vous me permettez de vivre en vous ayant.

CALISTE.

Je ne puis ny ne veux empescher que l'on m'ayme.  
 Je disois, vous voyant en cette peine extrême  
 De joindre mon secours à la nécessité...

FILAME.

Joignez plus-tost vos soins à ma fidelité.

CALISTE.

Je vous offre ma bourse, et ne puis davantage ;  
 Si mes habits estoient propres à vostre usage,  
 Vostre incommodité m'en fait tant ressentir,  
 Que je les quitterois pour vous en revestir.

FILAME.

Que de ravissements dont mon ame est saisie !  
 Madame, je rends grace à vostre courtoisie.

CALISTE.

Adieu.

FILAME.

Que cest adieu me seroit inhumain,  
 S'il ne m'estoit permis de vous revoir demain !

CALISTE.

Tant que le soleil tient sa face descouverte,  
 Les hommes vertueux trouvent ma porte ouverte.  
 Retirez-vous, de peur d'un second accident.  
 Adieu. *(Elle se retire et ferme sa fenestre.)*

FILAME.

Mon beau soleil tombe en son occident ;  
 Si faut-il que mon cœur maintenant s'évertue.  
 J'apperey mon logis au bout de cette rue.

*(Il s'en va.)*

## SCÈNE II

SYMANDRE, ARGANT.

*Scèneule par SYMANDRE.*

Vous dormez donc, belle maîtresse,  
 Tandis que je veille pour vous !

Trouvez-vous le repos si doux,  
Alors que le travail me presse?  
Le coq chante desjà par tout :  
Sus, belle Caliste, debout!

Pouvez-vous dormir de la sorte  
Et sentir quelque trait d'amour?  
Sus, levez-vous, il s'en va jour ;  
Je me morfonds à votre porte.  
Le coq chante desjà par tout :  
Sus, belle Caliste, debout!

*CALISTE à la fenestre.*

Coueurs, craignez-vous point les chasseurs de Ve-  
SYMANDRE. [mise?

Je ne crain que vos yeux, dont mon ame est esprise:  
Car, bien que le soleil n'ait point de feux plus clairs,  
Je voy tousjours un foudre en leurs divins esclairs.

*CALISTE.*

Laissons à part mes yeux, ces esclairs et ce foudre,  
Et parlons d'un malheur dont je vous veul resoudre.

*SYMANDRE.*

Et ce malheur va-t-il jusqu'à vos intérêts?

*CALISTE.*

Il ne me touche point, sinon par les regrets.

*SYMANDRE.*

Il doit estre pressant, puis qu'il vous sollicite ;  
Que n'en suis-je l'objet!

*CALISTE.*

Vous estes hypocrite,

Ou bien vous me jugez propre à la vanité.  
A demain, le sommeil m'oste la liberté.

*SYMANDRE.*

Cruelle, encore un mot.

*CALISTE.*

L'honneur ne peut permet-

Aux filles de passer les nuicts à la fenestre : [tre  
J'acheterois bien cher le prix de ce bonheur,  
S'il faisoit seulement soupçonner mon honneur.  
Le sort qui m'a conduit sur les bords d'Italie  
Ne veut pas que ma gloire y soit ensevelie.

*SYMANDRE.*

Madame, pardonnez au soin de mon amour.  
Vostre honneur m'est plus cher mille fois que le jour ;  
Si je l'avois troublé de la seule pensée,  
La mort vous vengeroit de mon ame insensée.  
Pardonnez de rechef à l'amoureux erreur.

*ARGANT.*

Mais, Madame, comment est venu ce malheur  
Dont vostre ame tantost se monstroît soucieuse?

*CALISTE.*

Je me veul retirer : la vostre curieuse  
Pourra de Flaminie entendre ce discours.  
Bonsoir.

*SYMANDRE.*

Adieu, mon cœur, ma reine, mes amours!

Pour le bien d'un moment ma peine est infinie.  
Helas! qu'en dites-vous, ma chère Flaminie?  
Peut-on voir un amant plus affligé que moy?  
Ceste ingrante me fuit et resiste à ma foy.  
Fidelle, retirez mes esprits de leur doute.

*FLAMINIE.*

Parlez bas : ma maïtresse est tousjours à l'escoute.

*SYMANDRE.*

Je la trouve pourtant tousjours sourde à ma voix ;  
Depuis qu'Amour m'a mis au pouvoir de ses loix,  
Je n'ay peu respirer que parmy des rapines ;  
Pour une seule fleur j'ay trouvé mille espines.  
La cruelle me fait souffrir à tous momens,  
Sans que jamais mon mal touche ses sentimens.  
Quelquefois, pour flater mon espoir ou ma crainte,  
Je croy que ces dedains sont formés de la feinte,  
Et que, pour affermir ma foy dans son aveu,  
Elle veul esprouver mon amour par le feu.

*FLAMINIE.*

Remettons à demain vostre amoureux langage.

*ARGANT.*

Mais ne sçaurons-nous rien de ce facheux outrage  
Pour qui vostre maïtresse a receu du soucy?

*FLAMINIE.*

Ouy, sçachez qu'un François, passant tantost icy,  
Voulant, pour abregier, traverser cette rue,  
Quatre cruels brigands l'ont pris à l'impourveue,  
Et, chacun contre luy faisant tous ses efforts,  
Nous croions de le voir bien tost entre les morts.  
Après un long travail, sa force dissipée,  
Enfin il a fallu qu'il ait rendu l'espée ;  
Et, comme nous croions de le voir esgorger,  
L'horreur et la pitié nous ont fait desloger.  
Nous n'eumes pas plustost quitté ceste fenestre,  
Que Madame sentit en son ame renaître  
Un desir de sçavoir quel succès auroit pris  
Ce malheur, dont la peur travailloit ses esprits.  
Caliste s'estant donc aux fenestres remise,  
Nous avons ven passer ce jeune homme en chemise ;  
Et, comme nostre sexe a souvent peur des morts,  
Croyant que cet objet fust l'ombre de son corps,  
Madame de rechef voulut quitter la place,  
Alors que le François, constant en sa disgrâce,  
Disgrace où paroïssoit encor la gravité,  
Fit voir qu'il ne cedoit qu'à la nécessité.

*ARGANT.*

Mais encor, n'a-t-il fait aucune resistance?

*FLAMINIE.*

Qu'eust-il fait contre trois armez de violence?

*SYMANDRE.*

Les voisins ont-ils point accouru sur le bruit?

*FLAMINIE.*

Chacun craint les voleurs aux ombres de la nuit.  
Les voix de tous costez se faisoient bien entendre,  
Mais pas un ne se mit en devoir de descendre.  
Madame, enfin, croyant ce jeune homme blessé,  
L'appellant aussi tost que le bruit a cessé,  
L'a de tout informé : lors, estant advertie  
Que la fureur s'estoit au lutin divertie,  
Diminuant sa crainte et redoublant sa voix,  
Elle s'est toute offerte à ce jeune François.

*SYMANDRE.*

Mais dites-moy son port, sa figure et sa taille.

CALISTE *crie de sa chambre, sans estre veue :*

Flaminie !

FLAMINIE.

On m'appelle, il faut que je m'en aille.  
Au rapport de Caliste il est plus beau qu'Amour.  
Adieu.

SYMANDRE.

Bonsoir.

ARGANT.

Adieu, nous le verrons un jour.

SYMANDRE.

Le mal de ce François secrettement m'attriste.  
Non pour son interest, mais parce que Caliste  
L'a bien mieux ressenty que toutes mes douleurs,  
Que n'ay-je, au lieu de luy, rencontré ces voleurs !  
J'eusse fait tant d'efforts aux yeux de ma farouche  
Que ma gloire ou ma perte eussent esmeu sa bouche  
Aux sospirs de l'amour, ou bien de la pitié.  
Cher compagnon, voyez comme va l'amitié !  
Un homme qui jamais ne servit ceste ingratitude,  
Qui n'a que des attrails dont nature le flate,  
Et qui ne vit jamais l'amoureuse prison,  
Y captive Caliste et trouble sa raison.

ARGANT.

Retirons-nous, Monsieur ; que vostre ame resiste  
A ce penser jaloux, et croyez que Caliste  
A beaucoup moins d'amour que de severité,  
Et, si son cœur devoit flechir par la beauté,  
Ce seroit en vous seul qu'elle en verroit l'image.  
Les vertus qui toujours conduisent son courage  
Ont plustost échauffé son cœur de charité  
En faveur du François, que pour quelque beauté.

SYMANDRE.

Que vous cognoissez mal les amoureuses ruses !  
Sous ombre qu'elle n'a pour moy que des excuses,  
Vous croyez qu'elle soit ainsi froide pour tous.

ARGANT.

Non, je croy qu'elle n'a de l'amour que pour vous.  
Allons ; le jour venu, nous sçaurons des nouvelles.

### SCÈNE III

POLION, TRASILE.

POLION.

Quand vous la vanteriez la plus belle des belles,  
Son humeur dedaigneuse en feroit peu de cas ;  
Quand vous auriez encor cent fois plus de ducats,  
Quand vous la nourririez de faisans et de merles,  
Quand vous la couvririez de safirs et de perles,  
Quand vous feriez pour elle un roman de chansons,  
Vos fleurs ne luy seroient jamais que des glaçons.

TRASILE.

Tu me dis tes raisons ainsi que tu les songes,

POLION.

Voulez-vous qu'on vous flatte avecque des mensonges ?  
Je diray que Caliste, ardente à vous aimer, s'égare ?  
Se jetteroit pour vous au peril de la mer,  
Que rien que vostre amour à son desir ne touche,

Qu'elle a tousjours le nom de Trasile en la bouche.

TRASILE.

Que cela n'est-il vray !

POLION.

Mais c'est tout au rebours.

TRASILE.

Si me faut-il pourtant mourir en ses amours.

POLION.

Quittez plustost Amour avant qu'Amour vous quitte ;  
Quand un vieillard le trompe, il fuit et se dépite.

TRASILE.

Qu'appelles-tu tromper, insolent !

POLION.

Quand le corps  
Combat contre le temps pour faire des efforts.

TRASILE.

Voicy mon beau soleil.

POLION. *(Il parle bas.)*

Dont vous estes l'obstacle.

TRASILE.

Polion, que dis-tu ?

POLION.

Je dis que ce miracle

Arrive par hasard, et non avec dessein.

TRASILE.

Tais-toi, traistre !

POLION.

Pourquoy ?

TRASILE.

Tu me perces le sein.

Meschant, si je te puis...

CALISTE.

Bon jour, seigneur Trasile.

Mais comment allez-vous si matin par la ville ?

Un homme de vostre age a besoin de repos.

POLION.

Et bien ! ne voilà pas approuver mon propos ?

TRASILE.

Madame, vous jugez à rebours de mon aage :  
Mon courage et l'Amour dementent mon visage ;  
Le travail, non le temps, a blanchy mes cheveux.

POLION.

Ouy, mais ses petits-fils ont desjà des neveux.

TRASILE.

J'ay toute la vigueur de mes jeunes années,  
Mais parlons de l'Amour et de mes destinées.  
Me voulez-vous tousjours abuser de l'espoir ?

CALISTE.

voir ?

Vous voulez-vous tousjours tourmenter pour me

TRASILE.

Pourquoy me trompez-vous d'une vaine apparence ?

CALISTE.

C'est pour mieux arrester vostre fole esperance.

TRASILE.

Ha ! c'est trop m'atfliger, inhumaine beauté !

POLION, *bas*,  
S'il avoit le pouvoir comme la volonté!

CALISTE.  
L'esclat de vos vertus reluit bien en mon ame,  
Mais je suis insensible à l'amoureuse flamme.

POLION, *bas*,  
Voilà de ses deffaux les tesmoins rigoureux.

CALISTE.  
Je ne puis m'attacher aux soucis amoureux.

TRASILE.  
Ma foy de vos desdains est donc recompensée?

CALISTE.  
*(Elle se met un peu en courroux.)*

Vous appelez desdain l'effet de ma pensée!  
Monsieur, croyez qu'Amour ne me peut animer.  
Et, quand il le pourroit, je ne vous puis aymer.

POLION.  
Les vieux arbres souvent sont atteints par la foudre.

TRASILE.  
Il faut donc désormais à la mort me résoudre!  
Que n'ay-je fait naufrage au voyage d'Arger!  
Aurois-je dessus l'onde évité le danger  
Pour mourir dans l'ardeur d'une cruelle flamme!  
Ma vie, mes amours, mon petit cœur, mon ame,  
Ayez votre Trasile et prenez tous ses biens.

CALISTE.  
Je ne puis m'engager aux amoureux liens:  
Pour Dieu, n'en parlons plus.

POLION *parle bas*,  
Ha! vieillard misérable!  
Amour veut que chacun recherche son semblable.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, FILAME.

FILAME  
Voicy l'astre où je trouve un si doux ascendant,  
Que je dois bien cherir le fatal accident  
Qui me fit rencontrer ceste lumière sainte!

POLION *parle bas*,  
Que voicy pour mon maître une fâcheuse atteinte!

FILAME.  
Soleil de mon destin, je reviens glorieux  
Remettre ma fortune au pouvoir de vos yeux.

*(Un baiser.)*  
POLION *parle bas*,  
Icy mon maître sent une forte amertume.

CALISTE.  
L'Italie, Monsieur, condamne la costume  
De mesler le baiser parmi les compliments;  
Sur tout Venize en fait de mauvais argumens.  
Il faut fuir l'abus, car, comme la vipère  
Change en subtil poison les fleurs qu'elle digère,  
Ainsi les actions des esprits les plus sains  
Sont prises de plusieurs pour des mauvais desseins.

TRASILE.  
Les baisers, de tout temps, en ceste republique,  
Retranchent à l'amour son pouvoir tyrannique.

CALISTE.  
J'entens bien, vous voulez offenser vos amis  
Pour un chaste baiser que l'honneur a permis.

TRASILE.  
Cet honneur qui permet qu'on s'attaque à la bouche  
Va de la bouche au sein, et du sein à la couche.

SCIN, *bas*,  
Si, ne vous estant rien, vous devenez jaloux,  
Que feriez-vous alors que je serois à vous?  
Votre thresor ne peut rien mouvoir en mon ame,  
Mais votre soupçon veut que j'évite le blasme.

POLION.  
Si l'amour se pouvoit lier de chaînes d'or,  
Mon maître raviroit Anzelique à Medor.

CALISTE.  
Monsieur, je ne veux plus souffrir votre insolence;  
Ma liberté s'oppose à votre violence.  
Estouffez votre amour, et ne m'en parlez plus.

POLION.  
Mon maître, une autre fois vous scaurez le surplus.

*(Caliste et Filame entrent.)*  
Je croy qu'elle vous ayme et qu'elle fait la fine  
Pour vous mieux esprover; mais tenez bonne

*(Il dit bas ces deux vers.)* mine.  
Ma foy, si vous l'aviez, elle apprendroit souvent  
Que le bruit des vieillards ne produit que du vent.

TRASILE.  
Cruelle! je voy bien que ton humeur volage  
Est morte à mon bon-heur et vive à ton dommage;  
Mais, puis que ton mespris suit la legereté,  
Je ne veux plus aymer ton ingrate beauté.  
Peut-estre que le temps soulagera ma peine:  
Mais, hélas! je ne puis quitter ceste inhumaine.

*(Trasile s'en va.)*  
POLION.  
Quand je ne puis avoir du vin à mon repas,  
Je dis en m'irritant que je ne l'ayme pas;  
Mais, si tost que le goust m'en revient à la bouche,  
J'en boirais dans la peau d'une beste farouche.

## SCÈNE V

FILAME ET CALISTE *entrent*.

FILAME.  
Madame, vous voyez ce que peuvent vos yeux:  
Ils embrasent les cœurs des jeunes et des vieux.  
Ce bon homme en ressent les blessures extremes.  
Mais je laisse Trasile et parle de moy-mesmes.  
Je ne puis rien cacher de mon intention,  
Je n'ay plus de repos que dans ma passion;  
Je n'ay plus de travail que durant votre absence,  
Je n'ay plus de plaisir que dans mon esperance,  
Je n'ay plus de douleur que parmi mes soupçons;  
Je crains que mes ardeurs rencontrent des glaçons,  
Je crains que mon amour trouble votre pensée,  
Je crains que mon humeur vous paroisse insensée,  
Et que, voulant attendre au ciel de vos beautés,  
Je ne trouve l'enfer de mes temerités.



CALISTE.

Une si prompt ardeur me semble un peu suspecte,  
Aussi vous crois-je moins que je ne vous respecte,  
Sachant bien que la foy des plus fermes amans  
Esclate moins au cœur que dans les complimens.  
Je ne croyay jamais, sans flater mon visage,  
Qu'un si petit subject touche un si grand courage,  
Ny que dans le moment d'un rencontre hazardeux  
Une foible estincelle allume tant de feux.  
Vous changerez d'avis m'ayant mieux apperceue.

FILAME.

Mon ame en vostre amour ne peut estre deceue,  
Non plus que mon esprit ne vous peut decevoir :  
Vos yeux, qui scavent bien leur force et leur pouvoir,  
Font de leurs premiers traits des blessures mor-  
Madame, retenez ces feintes criminelles : [telles.  
Vous savez qu'un bel oeil a des charmes si forts  
Que par un seul regard il fait tous ses efforts,  
Et je sçay que le vostre, en imitant le foudre,  
Consomme, disparoit et reduit tout en poudre.  
Je me plais en ma peine et m'y veux consumer.  
Si l'objet de mon mal me permet de l'aymer.

CALISTE.

Mais qui pourroit aimer le subject de sa peine ?

FILAME.

Les vrais amans en font leur gloire souveraine.

CALISTE.

C'est relever bien haut les amoureux appas.

FILAME.

L'esperance et la foy mesprisent le trespas.

CALISTE.

Chacun feint le mespris dedans son esperance,  
Mais la foy de plusieurs n'est que dans l'apparence.

FILAME.

Amour seul est tesmoin de ma fidelité.

CALISTE.

A Dieu, nous le verrons.

FILAME.

A Dieu, chère beauté.

(Il la baise, et Symandre le voit.)

## SCÈNE VI

SYMANDRE, ARGANE.

SYMANDRE.

Belle, je vous surprins en vostre humeur volage.

CALISTE.

Qui vous donne le droit d'user de ce langage ?

SYMANDRE.

Mon amour, que vos yeux cognoissent sans pareil,  
Et qui seul me doit fuire ainsi que le soleil.

CALISTE.

Symandre, je voy bien que vostre erreur s'attise  
De petits traits de feu que produit ma sottise ;  
Mais pour mieux éviter la rigueur de vos loix,  
Croyez que je seray plus froide une autre fois.

SYMANDRE.

Vous ne fustes jamais pour moy que de la glace.  
Rappelez ce beau fils, je luy veux faire place.  
A Dieu, belle inconstante.

(Il rentre.)

CALISTE.

A Dieu, le beau censeur.

(Flaminie sort.)

C'est arrogant enfin tranche du possesseur.  
Quoy ! je ne pourray donc user de ma franchise !

FLAMINIE.

Symandre se promet...

CALISTE.

Que je le favorise ?

Non, je veux, souveraine, user de ma faveur ;  
Il ne l'aura jamais, non plus que ce resveur  
Qui me veut engloisir dedans son avarice.

FLAMINIE.

Ce vous seroit, Madame, un rigoureux supplic  
Que de vous voir reduite au pouvoir d'un espoux  
Qui n'a plus de pouvoir que pour estre jaloux ;  
Mais je croy que l'amour, s'il n'est permis, Madame,  
Ne vous peut embraser d'une plus belle flame  
Que des yeux de Symandre, où la fidelité  
Dispute l'avantage avec vostre beauté.

CALISTE.

Laissez à part les yeux et la foy de Symandre ;  
Vous m'en descouvrez plus que je n'en veux appren-  
Vostre condition doit borner vos discours : [dro.  
Vous n'estes pas à moy pour regler mes amours.

FLAMINIE.

Je voy que vostre esprit travaille pour Filame ;  
Je crains qu'en se jouant il seduise vostre ame,  
Et que Symandre enfin, si clairement cognu,  
Ne perde sa fortune en ce nouveau venu.

CALISTE.

Imprudente ! osez-vous me parler de la sorte !  
Une juste colere à ce coup me transporte.

(Elle lève la main pour la frapper.)

FLAMINIE.

Certes, quand vous devriez me reduire à la mort,  
Je soustiendray Symandre, et vous luy faites tort.

CALISTE.

Insolente ! apprenez à devenir plus sage.

(Elle luy donne des coups.)

FLAMINIE.

Je feray ressentir quelqu'un de cet outrage.

CALISTE.

Et moy je regleray vos mouvements trop prompts,  
Et sçauray si je dois endurer vos affronts.

## SCÈNE VII

FAUSTIN.

STANCE.

Que mon maistre est cruel contre la foy promise,  
Et qu'il est inhumain !  
Que maudit soit le jour que je vins à Venise  
Pour y mourir de faim !

Tu verras, disoit-il, des citez plus superbes,  
Un miracle nouveau ;  
Mais je n'y mange rien que des fruicts et des herbes,  
Et n'y bois que de l'eau.  
Ce qui plus chatouilla ma fole fantaisie  
A courir ce hazard,  
C'est que je creus la mer estre de Malvoisie  
Et le pavé de lard.  
Mon maistre, qui scavoit disposer mon courage,  
Me disoit : Ha ! Faustin,  
Tes moindres mets seront manestres<sup>1</sup> au fromage,  
Le soir et le matin.  
Il me persuada, mais voyez ma folie !  
Que les chapons au ris  
Estoient aussi communs par toute l'Italie  
Que les choux à Paris.  
Mon gosier, qui desjà croyoit estre aux partages  
De ce que j'avois creu,  
Me pressoit de venir engloutir ces potages  
Que je n'ay jamais veu.  
J'ay desjà, pour fuyr l'horreur de la famine,  
Vendu mes bons habits ;  
Maintenant il me faut disner d'une sardine  
Et d'un peu de pain bis.  
Un mangeur de dragons, de qui la gourmandise  
N'a limite ny bout,  
Scait si bien cajoler mon maistre et sa franchise  
Qu'il nous devore tout.  
Cependant que Symandre est vers sa courtisane  
A prodigier ses dons,  
La faim me sollicite à pouvoir, comme un asne,  
Me souler de chardons.  
L'esumeur qui le suit a rencontré le centre  
Où butoit son desir ;  
Mon maistre le scait bien, mais mes dents et mon  
En ont le desplaisir.  
Je ne puis plus porter ces mortelles tempestes ;  
Quoy qui se puisse offrir,  
Je me veux descharger de la faim, que les bestes  
N'ont peu jamais souffrir.

## ACTE QUATRIÈME

QUI EST LE DEUXIÈME DE LA COURTISANE

### SCÈNE I

CLARINDE, *desguisée en FLORIDOR, seule.*

Mais que me peut servir d'affliger ma pensée  
Et de courir le monde, ainsi qu'une insensée ?

1. Soupe, de l'italien *minestra*, dont on faisait plus souvent *menestres*. H. Estienne, grand ennemi de tous les mots qui nous arrivaient d'Italie pour gêner notre langue, se fâche de ce-là-ci. Dans ses *Deux Dialogues du langage François Italienisé*, on trouve ce passage :

\* CLÉTOPHILE : N'y auroit-il pas aussi un peu de *menestre* ?

\* PHILUSOÛNE : Je ne suis pas *menestrier* le soir, c'est à-dire *menestrophage*.

Quel fruit dois-je esperer du travail de ma foy  
Pour chercher un ingrât qui se moque de moy ?  
Ce tromper ne peut estre esmeu de mon martyre,  
Car, bien que je luy die, il n'en fera que rire ;  
Mais je le vois ! Bon Dieu ! quel rencontre est-ce icy !  
Je recognois Faustin.

(*Floridor se tient à couvert.*)

### SCÈNE II

SYMANDRE, FAUSTIN.

SYMANDRE.

Malheureux ! est-ce ainsi  
Qu'un loyal serviteur accompagne son maistre ?

FAUSTIN.

J'ay trop esté loyal, je ne le veux plus estre ;  
Cherchez un serviteur, je vous quitte demain.

SYMANDRE.

Mais de quoy te plains-tu ?

FAUSTIN.

C'est que je meurs de faim ;  
C'est que, depuis trois mois que je suis à Venise,  
Je n'ay jamais changé qu'une fois de chemise ;  
C'est que tous mes habits sont engagez pour vous ;  
C'est qu'un escornilleur me gourmande à tous coups ;  
C'est que je n'ose plus entrer dans les tavernes ;  
C'est que tous les logis sont pour moy des cavernes ;  
C'est que l'hyver arrive et que je suis tout nu ;  
C'est qu'à faute d'argent vous n'estes plus cognu ;  
C'est qu'Argent et l'Amour vous donnent tant d'at-  
[teintes  
Qu'il faut que bien souvent que je disne par feintes ;  
Bref, c'est que je suis mol ainsi que du drapeau,  
Et que presque mes os sont colez à ma peau.

FLORIDOR *paroisl.*

Si je ne suis trompé, je juge à l'apparence,  
Pardonnez-moi, Monsieur, que vous estes de France.  
SYMANDRE. (*Il regarde attentivement Floridor.*)

Vous ne vous trompez pas, Monsieur, je suis François.  
Et croy vous avoir veu dans Marseille autres-fois.

FLORIDOR.

Jamais je n'eus le bien de passer en Provence.

SYMANDRE.

Distes-moy, s'il vous plaist, où vous pristez naissance,  
Vostre nom, vos parens et vostre qualité ?

FLORIDOR.

Monsieur, vous en sçavez la pure verité.

(*Il parle bas.*)

C'est maintenant qu'il faut employer l'industrie.  
Mon nom est Floridor, Lion est ma patrie ;  
Mon père estoit banquier entre nos citoyens ;  
Moy, pour suivre l'honneur, j'usé de ses moyens.

FAUSTIN.

Je dors, on je suis ivre, on je suis sans memoire  
S'il ne m'a fait donner plus de vingt fois à boire !

1. Les banquiers, qui faisoient surtout des affaires avec l'Italie, étoient établis à Lyon. Le nombre s'en étoit encore augmenté sous Louis XIII par la protection de Marie de Médicis, dont la plupart étoient les créatures.

Entre autre, il me souvient de deux ou trois repas.  
Non, sans doute, c'est luy, je ne me trompe pas.

SYMANDRE.

Mon valet se souvient toujours de la cuisine.

FAUSTIN.

Il me faut bien souvent contenter de la mine ;  
Et, ce qui plus me fasche en ce dereglement,  
C'est que je n'oserois en parler seulement.

SYMANDRE.

Jamais mon jugement ne fut plus en desordre.

FAUSTIN.

Et moy je n'eus jamais un tel desir de mordre.

SYMANDRE.

Mon cœur, plus que jamais d'estonnement atteint,  
Reconnoit bien vos traits, mais non pas vostre teint.  
Toutes vos actions, en mes sens ramassées,  
Font un secret combat au fond de mes pensées :  
Je cognois vostre aspect, vostre voix et vos yeux ;  
Mais vostre nom m'estonne et me rend soucieux.

FLORIDOR.

En voyant l'objet que vous me croyez estre,  
Vous cognoistrez l'abus où l'erreur vous veut mettre.

FAUSTIN.

Non, non, Monsieur, c'est vous.

FLORIDOR.

Qui donc ?

FAUSTIN.

Je n'en sçay rien.

Je ne m'en souviens pas, mais je vous cognoy bien.

SYMANDRE.

Plus mon esprit y court, tant moins il s'en approche,  
*(Symandre ramasse un papier que Floridor a fait  
tomber de sa poche à dessein.)*

FLORIDOR.

Je croy que ce papier est tombé de ma poche.  
Ha ! je sçay bien que c'est : ce ne sont que des vers  
Où l'amour a peint des effets bien divers.  
Je les eus d'une dame aux Alpes de Savoie.

FAUSTIN.

Monsieur, voulez-vous bien que mon maître les

FLORIDOR. [voye ?

Je le veux de bon cœur.

FAUSTIN.

Sont-ces vers amoureux ?

FLORIDOR.

Ouy.

FAUSTIN.

Qu'il y trouvera de plaisirs savoureux !

*Vers lents par SYMANDRE.*

STANCES.

Que sert à cest ingrat d'abuser trois maistresses,  
S'il ne peut soulager les mortelles destresses

Qu'il souffre nuit et jour ?

Tandis que l'infidelle agit sa tourmente,  
Celle qu'il estimoit sa plus loyale amante

Deteste son amour.

Qu'il achette bien cher sa beauté malheureuse,  
Qui le fit si superbe et moy tant amoureuse !  
Si son contentement

S'est quelque fois esmeu pour m'avoir subornée,  
Maintenant je ressens de son triste hymenéé  
Un doux soulagement.

Cest ingrat le sçait bien, et son ame parjure  
Porte toujours au cœur la peine de l'injure  
Qu'il fait à ma raison.

Je sors de ses liens, et ma foy glorieuse,  
Malgré sa cruauté, parust victorieuse,  
Sortant de sa prison.

Il ressent justement l'horreur de son supplice ;  
Un remords eternal punira sa malice  
D'un eternal ennuy.

Ainsi qu'il m'a trompé sa dame est infidelle ;  
Le perdue sçait bien qu'il ne se trouve en elle  
Non plus de foy qu'en luy.

Desjà ceste beauté de qui son inconstance  
Veut dedans ses filets attirer l'innocence,  
Regardant ma douleur

Et voyant cet amant ennemy de sa vie,  
Cognoit bien qu'elle doit estouffer son envie  
Pour fuyr son malheur.

FLORIDOR.

Et bien ! Monsieur, ces vers ne sont pas des mer-  
SYMANDRE. [veilles.

Ils ont bien mieux frappé mon cœur que mes oreilles :  
Je ne puis m'empescher d'avoir part au tourment  
Dont je voy menacer ce malheureux amant.

FLORIDOR.

C'est estre trop sensible à la peine amoureuse.

FAUSTIN.

Ha ! qu'il ne l'est pas tant à ma faim rigoureuse !

SYMANDRE.

Mon valet plaint toujours le repos de ses dents.

FAUSTIN.

Mes plaintes ne font pas mes mets plus abondans.

SYMANDRE.

Monsieur, on ne peut trop plaindre les miserables.

FLORIDOR.

On ne peut trop aussi chastier les coupables :  
Si l'amant de ces vers, qui vous touche si fort,  
Est parjure ou trompeur, vous le plaîgnez à tort.

SYMANDRE.

Les accidens souvent font les hommes parjures.  
Que tes flammes, Amour, me font souffrir d'injures !  
*(Il dit ce vers à part.)*

FLORIDOR.

Pont-estre que ceux-cy vous sembleront plus doux.  
*(Floridor luy monstre d'autres vers. Symandre  
les regarde et dit ces vers :)*

SYMANDRE.

Je croy que ma fortune habite avecque vous.  
Ces vers, estrange cas que je ne puis comprendre,  
Commencent par Clarinde et suivent par Symandre.

*Autres vers lus par SYMANDRE.*

STANCES.

Clarinde, cessez vos regrets,  
Consentez aux divins decrets,  
N'outragez plus votre poitrine;  
Symandre souffre plus d'ennuy  
Pour son infidelle Lucrine  
Que vous n'en ressentez pour luy.

*(Symandre cesse de lire tout troublé.)*

FLORIDOR.

Comment! Monsieur, ces vers troublent votre pen-  
sée? [sée?  
C'est un ressouvenir d'une douleur passée.

*(Il poursuit la lecture des stances.)*

SUITE DES STANCES.

Il croyoit en ce changement  
Quelquè plus cher contentement;  
Mais ses amoureuses rapines  
Luy font naistre tant de malheurs  
Qu'il ne trouve que des espines  
Lors qu'il pense cueillir des fleurs.

Car ceste orgueilleuse beauté,  
Ayant rayé sa liberté  
Et donné le frein à son ame,  
L'a réduit enfin aux tourmens  
De voir son impudique flame  
Brusler pour de nouveaux amans.

Symandre, ne voyez-vous pas  
Qu'elle cherche vostre trespas,  
Et que, toute pleine d'outrage,  
Son cœur s'est lâchement soumis,  
Pour trouver l'effet de sa rage,  
Au plus loyal de vos amis?

Mais quel dessein plus violent  
Peut suivre un esprit insolent  
A qui l'honneur ne peut suffire?  
Lucrine, despitant le sort,  
Suborne le bras de Zertire  
Pour mettre son promis à mort.

Tous ces miserables sucez  
Ne peuvent borner les excez  
A quoy vostre malheur resiste,  
Puis qu'encore vos cruantez  
Taschent d'envelopper Caliste  
Dedans vos infidelitez.

*(Symandre poursuit.)*

Caliste! Qu'est cecy? Que faut-il davantage  
Pour peindre mon malheur, ma honte et mon dom-  
mage?

*(Il continue les stances.)*

Caliste, c'est mal à propos  
De rechercher un vray repos  
Dedans une fausse victoire;  
Vous suivez l'amoureuse loy  
Pour un perfide qui fait gloire  
De trahir l'honneur et la foy.

Fuyez cet escueil dangereux,  
Suivez un destin plus heureux,

Quittez ceste esperance vaine;  
Clarinde vous sert de flambeau,  
Pour vous retirer d'une peine  
Qui vous menace du tombeau.

Laissez Symandre à la mercy  
De la misère et du soucy  
Où sa legereté le range.  
Qu'il trompe encor mille beautez:  
Lucrine luy rend bien le change  
De toutes ses desloyautez.

*(Symandre continue. Il parle bas.)*

Un esprit de vengeance amene ce jeune homme,  
Afin que de relief le regret me cousomme.

FLORIDOR.

Monsieur, je me retire, affligé justement  
Que mon rencontre ayt peu vous donner du tour-  
ment.

SYMANDRE.

Non, non, vostre rencontre a remis dans mon ame  
Un doux ressouvenir dont la gloire m'enflame  
De desirs que mon cœur ne scauroit concevoir,  
Et qui viennent pourtant du plaisir de vous voir.  
Le subject de vos vers est un fait qui me touche,  
Dont je vous veux tantost éclaircir par ma bouche,  
Heureux de vous pouvoir confier mon secret.  
Pardonnez-moy, Monsieur, si je suis indiscret.

FLORIDOR.

Ha! que me dites-vous? A Dieu.

SYMANDRE.

Je vous supplie,

Sçachons vostre logis.

FLORIDOR.

C'est au Fol qui s'oublie.

Je n'y suis que d'h'yer, mais encore fort tard:  
Si je le puis trouver, ce sera par hazard.

SYMANDRE.

Nous sommes donc voisins, je loge à la Montagne.  
Vous me permettez bien que je vous accompagne,  
Nous disnerons ensemble.

FLORIDOR.

Allons, je le veux bien,

Si c'est en mon logis.

SYMANDRE.

Non, mais plustost au mien.

C'est accez nous rendra toute chose commune.

FAUSTIN.

Je rencontre à ce coup une bonne fortune:  
Nostre avaleur d'acier ne m'empeschera pas  
D'user de ma franchise à ce prochain repas.

*(Ils entrent.)*

SCÈNE III

ARGANT, FLAMINIE.

ARGANT.

Où peut estre Symandre? Il faut voir chez Caliste.  
Holà!

*(Il frappe à la porte.)*

FLAMINIE.

Qui frappe?

ARGANT.

Amis.

FLAMINIE.

Je descens.

(*Elle est à la fenestre.*)

ARGANT.

Qu'elle est triste!

FLAMINIE.

Vous venez à propos apprendre mon soucy.

ARGANT.

Que fait vostre maïstresse?

FLAMINIE.

Elle n'est pas icy.

ARGANT.

Mais qui vous peut fâcher? faites-le-moy compren-

FLAMINIE. [dre.

On m'a donné des coups à cause de Symandre.

ARGANT.

Quiconque vous a fait ce soudain desplaisir  
S'en pourroit bien un jour repentir à loisir;  
Mais, tandis qu'à ce soin j'occupe ma pensée,  
Apprenez-moy comment l'affaire s'est passée.

FLAMINIE.

Vous sçavez que tantost, vous separant de nous,  
Ma maïstresse n'a peu retenir son courroux.  
Après vostre depart, j'ay voulu la reprendre  
Du tort que je croyois estre fait à Symandre,  
Et, blasmant son dessein en eslevant ma voix,  
J'ay preferé Symandre à ce nouveau François.  
J'ay, fidelle, voulu remettre en sa memoire  
Les vertus de celuy dont elle a tant de gloire,  
Luy remonstant l'erreur où glissoit sa raison,  
De captiver son ame au creux d'une prison  
Qui n'a point d'autre but qu'une vaine esperance  
Dont un amour volage est toute l'apparaïce.  
Elle m'interrompant d'un regard furieux,  
La colere forma des esclairs en ses yeux,  
Qui firent aussitost esmouvoir un orage.  
Sa menace ne peut arrester mon courage,  
Et, retracant Symandre à son cœur endurey,  
L'ingrate m'a fait voir qu'elle estoit sans mercy.  
Enfin, après l'esclair j'ay ressenly le foudre,  
Et croy que sans la fuite elle m'eust mise en poudre.

ARGANT.

Caliste fait la fine, et maintenant je voy  
Qu'elle rend les tributs à l'amoureuse loy.  
Souvent celles qui font ainsi les reformées  
Feignent de n'aymer point pour estre mieux aimées,  
Mais, ce delain venant d'un mespris orgueilleux,  
Ces subtiles enfin font le sault perilleux.  
Je crain bien que Caliste en accroisse le nombre;  
La sottise laisse un corps pour recevoir une ombre.  
Or, je vay de ce pas trouver mon compaignon,  
Et pour l'amour de vous je vey voir ce mignon.  
Sçavez-vous point son nom?

FLAMINIE.

Il s'appelle Filame.

Sçachez qu'il doit tantost venir trouver sa dame.  
J'ay charge de l'attendre et de le retenir.

ARGANT.

Infortuné Symandre! on te vent bien punir.  
Que nous conseillez-vous, ma chère Flaminie?

FLAMINIE.

Que cette ingrate soit la première punie!

ARGANT.

Mais comment ferons-nous?

FLAMINIE.

Il ne faut seulement  
Que la pouvoir surprendre avecques cest amant.  
Vous la verriez alors beaucoup plus estonnée  
Que si le sort l'avoit à la mort destinée.  
Celles de son humeur ne veulent point de jour,  
De tesmoins, ny de bruit, aux pratiques d'amour.

ARGANT.

Enfin, que ferons-nous?

FLAMINIE.

C'est qu'il les faut surpren-  
Et voir leurs actions. [dre

ARGANT.

Mais je crains que Symandre  
Au lieu de passe-temps trouve du desplaisir.

FLAMINIE.

Non, non, il doit quitter cest amoureux desir,  
Puis qu'un autre que luy doit occuper sa place.

ARGANT.

Où les pourrons-nous voir?

FLAMINIE.

Dans ceste sale basse.

ARGANT.

Mais pour entrer dedans?

FLAMINIE.

N'en ayez point de soing.  
On ne manquera pas de m'envoyer au loin;  
Lors vous pourrez entrer quand j'ouvriroy la porte.

ARGANT.

L'affaire ne peut mieux aller qu'en ceste sorte,  
Et, si Caliste veut se fâcher contre vous,  
Je diray qu'elle a tort de se mettre en courroux,  
Et que nous craignons peu l'effort d'une chambrrière.

FLAMINIE.

Allez doneques m'attendre à la porte derrière.

ARGANT.

A Dieu, jusqu'à tantost.

FLAMINIE.

Mais ne vous monstrez pas.  
(*Argant s'en va, Flaminie ventre.*)

## SCÈNE IV

FILAME, FLAMINIE, CALISTE.

FLAME, seul.

Amour, je ne crains plus la fureur du trespas;  
Ta faveur me promet une immortelle vie.  
Je pardonne aux esprits qui me portent envie;  
Les delices du mien surmontent leur raison,  
Et ne peuvent trouver nulle comparaison :

Je vay voir la beauté dont mon ame est esprise,  
Astre de mon amour, conduis mon entreprise.

*(Il frappe à la porte de Caliste.)*

FLAMINIE, à la fenestre.

Je descens.

FILAME.

Que mon cœur a d'étranges combats!

FLAMINIE *parle bas,*

Je crains que quelque obstacle empesche tes esbats.  
Monsieur, vostre maïstresse est allée en visite.

FILAME.

La puis-je ainsi nommer sans qu'elle s'en irrite ?

FLAMINIE.

Je croy que vous pouvez la nommer vostre cœur,  
Puis qu'Amour par vos yeux se trouve son vain-

FILAME. [queur.

Que je serois heureux s'il estoit veritable!

FLAMINIE.

Vous ne possédez rien qui ne luy soit aimable.

FILAME.

Je ne puis concevoir toutes ces vanitez.

FLAMINIE.

Elle cognoit assez vos belles qualitez.

FILAME.

Mais c'est trop m'obliger à vostre courtoisie.

FLAMINIE.

Je suis fort peu courtoise, et m'avez mal choisie  
Pour pouvoir obliger un tel homme que vous,  
Pour qui j'ay ce matin...

FILAME.

Comment ?

FLAMINIE.

Recen des coups.

FILAME.

Je ne vous entens pas.

FLAMINIE.

Je dis que ma maïstresse,

dont l'espoir inconstant se travaille sans cesse,  
Ayant laissé tantost mes services à part,  
M'a rudement battue après vostre depart.

FILAME.

Mais en suis-je la cause ?

FLAMINIE.

Ouy.

FILAME.

Comment, je vous prie ?

FLAMINIE.

Quoy qu'il puisse arriver, il faut que je le die.  
Scachez que ma maïstresse, ayant le changement,  
Peut à peine garder quinze jours un amant,  
Et que ce peu de temps n'est qu'une violence ;  
Mais, Monsieur, mon secret demande le silence.

FILAME.

Vostre cœur me le vient si franchement ouvrir,  
Que je serois ingrat le voulant decouvrir.

FLAMINIE.

Maintenant que son cœur abandonne Symandre,

De qui l'amour l'avoit presque reduit en cendre,  
La raison se dissipe en son nouveau tourment  
Et ne respire plus que pour vous seulement.

FILAME.

Belle, il faut sur ce point que je vous interrompe.  
Vostre bouche me flatte, ou vostre esprit se trompe.  
Une telle beauté, qui brusle tous les cœurs,  
Qui ne me vist jamais qu'au pouvoir des vœurs,  
Auroit en ma faveur de l'amoureuse envie!

FLAMINIE.

C'est en ce changement qu'elle passe sa vie ;  
Aussi tost que vos yeux auront fait leur effort,  
Des autres après vous auront le mesme sort.  
J'ay voulu ce matin, d'une voix innocente,  
Pour luy monstrier l'abus de son ame inconstante,  
Luy dire que le jour d'une rare beauté  
S'estouffle dans la nuit de l'infidélité ;  
Que toutes les vertus n'ont que fort peu de grace  
Où celle de la foy n'occupe point de place,  
Et que, comme un nuage obscurcit les clartez,  
L'inconstance noircit les belles qualitez ;  
Mais je n'ay peu si tost achever ce langage  
Qu'une gresle de coups n'ait plu sur mon visage.

FILAME.

Peut-estre prenez vous une subtilité  
Pour des traits d'inconstance et de legereté.  
Les dames bien souvent feignent leur fantaisie  
Pour donner de l'amour ou de la jalouse ;  
Enfin, quoy qu'il en soit, certes il me deplaist  
Que vostre affection soit dans mon interest.

FLAMINIE.

Non, non, il ne faut pas que cela vous afflige,  
Ny que pour mon subject elle vous desoblige ;  
Vous trouverez bientost de quoy vous affliger,  
Et de justes subjects de vostre desobliger.  
Possédez cependant vostre bonne fortune,  
Et gardez-vous surtout qu'Amour vous importune.  
Je scay que le desdain que Madame a receu  
Ne vient que du regret qu'on se soit aperceu  
Que vostre amour sur elle exerce sa puissance,  
Et surtout que Symandre en ait la cognoissance.  
Comme il a veu pour luy des nouvelles ardeurs,  
Vous trouverez pour vous des nouvelles froideurs ;  
Vous ne serez pas seul esclave de sa ruse.  
Ne pensez pas, Monsieur, que ma voix vous abuse ;  
Elle sort du plus pur de mes ressentimens,  
Bolente de la voir recevoir tant d'amans.  
Mais je la voy, silence !

*(Flaminie rentre. Il parle à Caliste, disant : Madame.)*

FILAME.

Assurez-vous, Madame.

Je soulageois icy mon amoureuse flamme ;  
Flatté de mon espoir et de vostre retour,  
Espris également de sonis et d'amour,  
J'entretenois mes soins avec vostre servaite.

CALISTE *retourne.*

Vous avez donc appris comme elle est insolente ?

FILAME.

Je n'ay rien recongneu pamy ses actions  
Que des effets conçeus de vos perfections.

CALISTE.

Vous la cognoissez mal.

FILAME.

Les monstres indomptables  
Auprès de vos vertus deviendroient raisonnables.

CALISTE.

Vous me voulez flatter. Allons prendre le frais  
Flaminie?*(Flaminie est appelée; elle se met à la fenêtre. Caliste  
et Filame entrent dans une chambre, ils s'assent sur  
un petit lit, et la chambre demeure ouverte.)*

FLAMINIE.

Madame ! Elle m'appelle exprès  
Pour me faire sortir ; mais de rechef je jure  
Que je ne me vengeray des coups et de l'injure.

FILAME.

Que je suis glorieux auprès de ce thésor !

CALISTE.

Allés au cabinet garnir mes boutons d'or,  
Et quand vous aurez fait, portez-les chez Celite ;  
Mais allez en gondole, afin d'aller plus viste.

FLAMINIE.

Je n'y manqueray pas.

CALISTE.

Et bien ! que disiez-vous  
Maintenant de trésor ?

FILAME.

Que mon esprit jaloux  
De tant de qualitez que le vostre possède,  
Me dit que mon amour est un mal sans remède.

CALISTE.

Vostre amour pourroit bien se reduire à tel point,  
Qu'en le croyant bien près vous n'en trouveriez

FILAME. [point.

Ma vie et mon amour ont borné leurs limites  
Du pouvoir absolu qui vient de vos merites.

CALISTE.

J'ay fort peu de mérite, et, si j'ay du pouvoir,  
C'est de regler ma vie au point de son devoir.

FILAME.

Le devoir des vainqueurs, c'est d'user de clemence  
Envers ceux que le sort soumet en leur puissance.

CALISTE.

Lors qu'un cœur vertueux s'est librement soumis,  
On use des faveurs que l'honneur a permis.

FILAME.

Le mien, qui se soumet à vos yeux adorables,  
Ne veut point de faveurs qui ne soient honorables.

CALISTE.

Vostre honneste désir ne se peut refuser.

FILAME.

Madame, commencez par un chaste baiser.

FLAMINIE.

Je le veux bien. Tout beau ! vous en derobez quatre.

FILAME.

Mon ame, parlez-moi à ma bouche idolâtre.

CALISTE.

Vous portez un poignard ; est-ce pour m'outrager ?  
Vous entreprenez trop ; ha ! je m'en veux venger.  
*(Filame continuant à la briser plusieurs fois, elle lui  
prend un petit poignard qu'on voit sortir de sa poche.)*

FILAME.

Tenez, voilà mon sein, traversez-le, mauvaise !  
Je veux mourir, pourveu qu'en mourant je vous

CALISTE. [baise.

Soyez desormais sage, et vous ne mourrez pas.

FILAME.

Je dois entre vos bras recevoir le trespas.  
Helas ! que ceste mort me seroit glorieuse !

CALISTE.

Je me pourrais alors dire victorieuse.  
Prenez vostre poignard ; mais il vous faut penser  
A ne vouloir plus rien qui me puisse offencer.

FILAME.

Que plustost mon dessein s'estouffe en ma pensée,  
Que si mon seul regard vous avoit offensée.

## SCÈNE V

SYMANDRE, ARGANT.

*Ayant toujours été à la porte de derrière de la cham-  
bre devant les discours de Caliste et de Filame, pour  
les espier, et voyant que Filame tient le poignard que  
Caliste lui a rendu d'une certaine façon qu'il semble  
qu'il en veut frapper Caliste, ce qu'eux s'imaginant,  
et qu'il la veut forcer, ils entrent l'espée à la main ;  
ce que voyant Caliste, et craignant qu'ils ne se jet-  
tent de rage sur Filame, elle parle ainsi à Symandre<sup>1</sup>.*

CALISTE.

Ah ! genereux Symandre, auteur de mon repos,  
Helas ! vous ne pouviez venir plus à propos.*(Filame, sans espée, craignant d'estre trahy, se lève, re-  
solvu de mourir plustost que de fuir.)*Qu'à bon droit je henis le demon favorable  
Qui me vient delivrer de cest homme execrable,  
Qui, pour executer son malheureux dessein,  
M'avoit desjà porté le poignard sur le sein !  
Ce traistre qui me fait sentir tant d'amertume,  
Abusant des faveurs dont j'use par coutume  
Envers ceux dont l'honneur guide la volenté,  
Sans vous, m'alloit reduire à la nécessité  
D'endurer le trespas pour garantir mon ame  
Des infames efforts de sa lubrique flamme.

SYMANDRE.

Bon Dieu ! que dites-vous ? Il est vray, je l'ay veu.  
Meschant, crois-tu le ciel de foudres despourven ?  
*(Argant veut tuer Filame, Symandre l'empesche.)*

ARGANT.

Quoy ! ma main sera donc à ce coup refroidie ?

1. C'est, à notre connaissance, la première pièce ou les explica-  
tions de scene soient aussi nombreuses et aussi détaillées. Elles  
n'y sont pas inutiles. Il ne faut pas moins que ces éclaircissements  
et l'argument qui lui sert de préface explicative pour y voir un  
peu clair.

SYMANDRE.

Non, non, la mienne doit punir sa perfidie ;  
 Je ne me croyois plus digne de respirer  
 Si quelque autre que moy le faisoit expirer.  
*(Symandre veut tuer Filame, Caliste l'empesche.)*

FILAME.

Que je trouve bien tost mon amoureux supplice !  
 Ceste beauté peut-elle avoir tant de malice !

CALISTE à *Symandre*.

Mon ame, s'il est vray que Caliste autrefois  
 Ait soumis la franchise aux amoureuses loix,  
 S'il est vray que l'Amour ait pris en mon visage  
 Quelque trait pour feschir ton genereux courage,  
 S'il est vray que ton cœur ait senty les tourmens  
 Dont ta bouche m'a fait mille fois des sermens,  
 Ne me refuse point l'honneur d'une victoire  
 Qui me doit eslever au faiste de la gloire.  
 Ha ! mon cœur, permettez que ce monstre inhumain  
 Reçoive devant vous le trespas de ma main.  
 Ma vie, mon soney, donnez-moy vostre espée :  
 Elle ne peut jamais estre mieux occupée.

FILAME.

Mais dois-je par la fuite éviter le danger !  
 La honte à chaque pas me viendrait outrager.

SYMANDRE.

Vostre sexe, Madame, en cecy vous dispense.  
 Quoy ! vous souiller de sang !

CALISTE.

Ingrate recompense !  
 Que vostre feint amour me vient bien aveugler !  
 Malgré vostre refus je le veux estrangler.

*(Elle court vers Filame, frignant de le vouloir  
 estrangler.)*

SYMANDRE.

Puis que vous voulez seule avoir ceste vengeance,  
 Prenez donc mon espée.

*(Caliste reçoit l'espée de Symandre, et, la baisant,  
 la donne en mesme temps à Filame.)*

CALISTE.

Heureuse delivrance !  
 Filame, recevez ce present de ma main ;  
 Plongez-le dans le sang de ce traistre inhumain.  
*(Filame, estonné de ceste action, demeure long-  
 temps interdit.)*

Quoy ! manquez-vous de cœur contre ces homicides !  
 Que je triomphe donc de leurs vies perfides,  
 Rendez-moy ceste espée.

FILAME.

Ha ! Madame, comment !  
 Me croyez-vous si lasche en mon ressentiment ?  
 Mon ame estant surprise en ceste estrange ruse,  
 C'est ce qui m'estourdit et ce qui vous abuse ;  
 Mais mon esprit toujours incline à la raison.

*(Il parle à Argant, paroy que Symandre n'a plus d'espée ;  
 ils se battent, et Filame, après lui avoir traversé le  
 bras droit, il luy fait tomber l'espée de la main.)*

Mon brave, il faut laisser à part la trahison.

SYMANDRE, à *Caliste*.

Infernale furie, à ma perte fatale !

CALISTE.

On ne peut trop punir une ame desloyale.

SYMANDRE et ARGANT *s'en vont*.

Ingrate ! souviens-toy de ceste lascheté !

CALISTE.

Tu fais bien de fuir.

FILAME.

Adorable beauté !  
 Sans qui mon ame estoit de force despourveue.

CALISTE.

Remettons ce discours à la première venue :  
 Tandis que nos mutins vuidieront leur courroux,  
 Ne faites point de bruit, adieu, retirez-vous.

## ACTE TROISIÈME

QUI EST LE CINQUIÈME DE LA COMEDIE DES COMEDIENS.

### SCÈNE I

CRISTOME, FLORIDOR, FAUSTIN.

CRISTOME.

Continuer l'excès de son humeur brutale  
 En des foles amours où l'honneur se ravale !  
 Me contraindre à quitter le soin de ma maison  
 Pour venir de si loin forcer une prison  
 Où le corps et l'esprit sont esclaves du vice !  
 L'impudent est tombé du bord au précipice.

FLORIDOR.

Asseurement, Monsieur, si vous parlez d'amour,  
 C'est un creus labyrinth où l'on voit pen de jour,  
 Un air d'où le soleil ne peut chasser l'orage,  
 Une mer où souvent la vertu fait naufrage.  
 On dit que les amans ressemblent aux nochers,  
 Qui ne redoutent point les banes ny les rochers ;  
 Chacun d'eux, pour cueillir les fruits de leurs pour-  
 Mesprise les dangers des perils et des fuites. [suites]

FAUSTIN.

Symandre mille fois a quitté le repas  
 Pour aller chez Caliste, où l'on ne l'ayme pas.

CRISTOME.

La cuisine tousjours te travaille et te pieque.  
 J'estime grandement une flame pudique,  
 Lors que l'égalité suit le consentement ;  
 Mais celle de mon fils n'est qu'un desreglement.

FLORIDOR.

Il est bien difficile, où l'ame est aveuglée,  
 De faire une action qui se trouve réglée.

CRISTOME.

Ha ! que si vous scaviez où vont mes desplaisirs !  
 Ce volage ne suit que des mauvais desirs,  
 Et le plus sale object luy semble une merveille.



FLORIDOR.  
Mais, Monsieur, avoit-il ceste humeur à Marseille?

(Il dit ce vers tout bas.)

Le bon homme dira quelque chose de moy.

CRISTOME.

C'est où l'on vit premier son manquement de foy.

FLORIDOR.

Quoy ! tu pleures, Faustin !

FAUSTIN.

Ha ! fertile Provence !

Clarinde, où estes-vous ? La dure souvenance !

FLORIDOR.

Quelle est ceste Clarinde ?

CRISTOME.

Un glorieux fableau

De tout ce que le monde a de rare et de beau.

FAUSTIN.

Une fille tant brave, une fille tant sage,  
De qui tousjours l'effet respondoit au langage,  
Et que je ne pouvois jamais desobliger,  
Sinon par le refus de boire ou de manger,  
C'estoit alors que tout voloit par la fenestre,  
Quand je l'allois trouver de la part de mon maistre !

FLORIDOR.

Mais n'y fus-tu jamais sans son commandement ?

FAUSTIN.

Quelquefois.

CRISTOME.

Plus de cent, pour dîner doublement.

FAUSTIN.

Ha ! que ceste maison m'estoit fort delectable !

CRISTOME.

Faustin s'aime par tout où l'on tient bonne table.

FAUSTIN.

C'est à faire aux oyseaux d'aller vivre aux forests.

CRISTOME.

Tu nous tiens longuement dedans tes interests.

FLORIDOR.

De sorte que Clarinde est vive en ta memoire.

FAUSTIN.

Plus que tous mes parens.

FLORIDOR.

Ha ! je ne le puis croire,

Et peut-estre qu'icy tu la mescognoistrois.

FAUSTIN.

Je la cognoistrois mieux que je ne me cognois.

FLORIDOR. (Il parle bas.)

L'erreur de ce valet vient de son habitude,  
Mais celle de son maistre est une ingratitude.

FAUSTIN.

Monsieur, si vos cheveux estoient un peu plus roux,  
Si vostre teint estoit plus vermeil et plus doux,  
Et qu'on vous eust convert de l'habit d'une dame,  
Je jurerois sans crainte, au peril de mon ame,  
Considerant vos yeux, escoutant vos propos,  
Voyant les mouvemens de vos membres dispos,

Et gagerois aussi tous les thresors de l'Inde,  
Assuré de gagner, que vous estes Clarinde.

FLORIDOR.

Ce garçon a tout dit.

CRISTOME.

Faustin assurement

Me fait voir à ce coup qu'il a du jugement.

FLORIDOR.

Si tost que je vous vis, vous creutes le semblable.

CRISTOME.

Non fis, mais je sentis un plaisir incroyable,  
Croyant de recevoir un bien qui m'appartint ;  
Mais dans l'estonnement mon doute me retint.  
Or, Monsieur, maintenant je vous veux faire entendre  
Le grand tort que Clarinde a recen de Syandre.  
Ce volage embrasé du feu de ses beaux yeux,  
Effet qui me rendit content et glorieux,  
Je fis au gré de tous noner ceste alliance ;  
Mais cest ingrat fit voir bien tost son inconstance :  
Car quelques jours après qu'ils furent fiancez  
Son corps et son esprit se virent enlancez  
Des impudicitez d'une infame Lucrine.  
Amour surprit si bien ceste foible poitrine,  
Que le vice l'obtint enfin sur la vertu,  
Et ne me servit rien d'avoir bien combatu.  
Les amis de mon fils, et ses plaintes rebelles,  
Me firent consentir à ses amours nouvelles.  
Clarinde, qui voyoit arriver ce mespris,  
Plus sage que jamais, ramassant ses esprits,  
Prevint ce desloyal, et rendit sans contrainte  
L'anneau qu'elle avoit en pour gage de sa feinte,  
Et, mesprisant autant l'affronteur que l'affront,  
Monstra le front au deuil, et non le deuil au front :  
On ne la vit jamais plus grave ny plus belle...

FAUSTIN.

Il est vray, je disnay le mesme jour chez elle.

CRISTOME.

Qu'alors qu'elle sortit des fers de ce trompeur.

FLORIDOR.

Elle fit bien. Lucrine eust-elle point de peur  
De se voir quelque jour abandonner de mesmes ?

CRISTOME.

Un amour dissolu, dont les feux sont expresmes,  
Ne voit que les objets de son contentement :  
Lucrine le fit voir en son egarement.

FLORIDOR.

Faustin n'est pas d'avis de la mettre à l'enchère.

FAUSTIN.

Elle ! qui fit pour moy cesser la bonne chère !

Ha ! que si maintenant je la tenois icy,  
Je tirerois bien tost mon maistre de soucy.

CRISTOME.

Tu ne parles jamais qu'en faveur de ton ventre.

FAUSTIN.

Gomme estant de mon corps la merveille et le cen-

FLORIDOR.

Faustin est ennemy de l'infidelité.

CRISTOME.

Encor plus de la faim.

FAUSTIN.

Monsieur dit vérité.

CRISTOME.

Lucrine estant donc prise, et Clarinde laissée,  
 Mon fils cogneut bien tost que son ame insensée  
 Avoit pris une espine en laissant une fleur,  
 Abus dont il ressent encore la douleur.  
 Durant les jours heureux, qui sont ceux des promes-  
 Lucrine, se monstrant prodigue de caresses, ses,  
 Usant des droits du temps, fit voir à son promis..

FAUSTIN.

Qu'une femme d'esprit doit faire des amis.

CRISTOME.

Symandre, se voyant abusé de la sorte,  
 Abandonne l'Amour et luy ferme la porte,  
 Et, préférant l'honneur à son contentement,  
 Il fuit par mon avis l'objet de son tourment.  
 Son dessein, qui me pleut, fut de voir l'Italie,  
 Où, sachant de rechef que son honneur s'oublie  
 En de pareils amours que ceux qu'il a quitté,  
 Je viens voir si je puis le mettre en liberté.

FLORIDOR.

Mais que fait maintenant ceste belle impudique ?

CRISTOME.

La honte de se voir....

FAUSTIN.

Elle a levé boutique.

CRISTOME.

La fable du vulgaire et le mespris de tous  
 L'a fait quitter Marseille.

FAUSTIN.

Ha ! que nous dites-vous ?

Que ceste ingrante fille ait quitté sa patrie !  
 Qu'elle aille dans Paris monstrent son industrie :  
 C'est là que les vertus trouvent bien de l'employ !

CRISTOME.

Mais on poursuit Symandre.

FLORIDOR.

Ouy, Monsieur, je le voy.

## SCÈNE II

SYMANDRE, FILAME, *l'espée à la main.*

SYMANDRE.

Si faut-il que ton sang me venge de l'outrage.  
*(Ils se battent, et les autres se mettent entre deux.)*

FILAME.

M'ayant pris maintenant en homme de courage,  
 Tu ne peux m'offencer en faisant ton devoir ;  
 Mais où manque le droit, aussi fail le pouvoir.

CRISTOME.

Tout beau, mon fils ! cessez, aux yeux de vostre père.

SYMANDRE.

Pardonnez, je vous prie, à ma juste cholère.

FLORIDOR.

Mais, Messieurs, donnez trêve à vos ressentimens :

Les estrangers riront de vos prompts mouvemens.

SYMANDRE.

Rends graces au rencontre ; il prolonge ta vie.

FILAME.

Crois que sans luy ton sang eust noyé ton envie.  
*(Filame se jure d'eux.)*

CRISTOME.

Ne veux-tu point cesser de m'accabler d'ennuys ?  
 Rouleras-tu tousjours dans les obscures nuiets ?  
 Messieurs, retirez-vous : souvent un peu d'absence  
 A beaucoup d'accidens oste la violence ;  
 Le bruit trop agité nous nuit souventes-fois.  
 Tandis j'iray sçavoir ce que veut ce François.  
*(Ils veulent.)*

FAUSTIN.

[faire...]

Le bruit ! Par la mort ! bleu ! si l'on m'eust laissé

SYMANDRE.

Tais-toy.

FAUSTIN.

C'en estoit fait. Non, je ne me puis taire.

## SCÈNE III

CALISTE, puis FLAMINE.

CALISTE.

J'ay recogneu Filame, ou mon œil s'est deceu,  
 Assez près d'un vieillard que n'ay jamais veu.  
 J'ai bien ouy sa voix, et ne suis point trompée ;  
 Symandre le suivoit avecque son espée.

*(Caliste parle à Flaminie, qui arrive.)*

D'où venez-vous ainsi ? Vous avez bien tardé !

FLAMINIE.

Je vien de chez Cellite, où vous m'aviez mandé.

CALISTE.

Avez-vous veu personne à ce prochain passage ?

FLAMINIE.

J'ay rencontré Symandre avec un homme d'aage.

CALISTE.

Le cognoissez-vous point ?

FLAMINIE.

Non, mais à son aspect  
 Il semble estre son père.

CALISTE.

Où seroit le respect

De Symandre envers luy, qui, plein d'outréeuidance,  
 Pressoit l'espée au poing Filame en sa presence ?

A propos, dites-moy comment cest arrogant  
 Est entré dans ma chambre avecque son Argent.

FLAMINIE.

Madame, ils sont entrez comme j'ouvrais la porte.

CALISTE.

Que ne l'empeschiez-vous ?

FLAMINIE.

Pouvois-je estre assez forte ?

Puis je ne savois rien de vostre intention.

CALISTE.

Ce trait peut bien venir de vostre invention.

FLAMINE.

Madame, je voy bien que je vous importune ;  
J'ayme mieux loin de vous faire une autre fortune.

CALISTE.

Vous la pouvez chercher, je ne l'empesche pas,  
Soit tantost ou demain, ou plustost de ce pas.

FLORIDOR *retourne seul proche d'un canal.*

### STANCES.

Que me servent mes artifices,  
Sinon d'accroistre mes malheurs ?  
Enfin, le but de mes douleurs  
N'est qu'un abysme de supplices ;  
Mon espoir n'a plus de delices,  
Mes espines n'ont plus de fleurs.

Que je me trouve bien surprise  
En cest honteux deguinement !  
J'ay creu que ce perfide amant  
Desconvriroit mon entreprise,  
Et que ma première franchise  
Vaineroit son dernier sentiment.

Mais je me voy bien abusée  
En ce miserable sejour ;  
Mon ame y voit si peu de jour  
Que je serois mal avisée  
D'exposer ma feinte en risée  
A la honte de mon amour.

Puis que le mal qui me devore  
N'a plus son remède en l'espoir,  
Et que l'ingrat ne peut rien voir  
Que sa Caliste, qu'il adore,  
Demain, au lever de l'aurore,  
Je veux user de mon pouvoir.

J'abandonneray ce parjure,  
Que l'honneur ne peut retenir ;  
Ce sera doucement puir  
La malice de son injure.  
Mais quelle outrageuse figure

*(Elle voit sa figure dans l'eau.)*

Vient troubler mon ressouvenir ?

Portrait à mes yeux effroyable,  
Quitte le calme de ces eaux,  
Va te cacher dans les tombeaux.

*(Elle jette des pierres dans l'eau.)*

Suis-je pas assez miserable  
Par le vieil objet qui m'accable  
Sans en rencontrer des nouveaux ?

Helas ! que je suis malheureuse !  
Ce spectre ne disparoit pas ;  
Il suit mes gestes et mes pas,  
Tant plus il me voit langoureuse ;  
Non, ceste image rigoureuse  
Ne peut finir qu'en mon trespas.

*(Floridor aperçoit Caliste près de la porte de son logis.)*

FLORIDOR *continue.*

Mais mon oeil se deçoit, ou j'aperçoy Caliste.  
Il faut pour quelque temps qu'à mon mal je résiste ;

Je m'en veux approcher, et seavoir, si je puis,  
Si ses contentemens egalent mes ennuy.

CALISTE.

Je croy que ce François previent mon entreprise.

FLORIDOR.

Madame, je ne puis oublier la franchise  
*(Floridor la baise.)*

Que l'honneur a permise à nostre nation ;  
Vos merites, conçeus de la perfection,  
Dignes subjects des vœux qu'un François vous pre-  
Excuseront assez mon erreur innocente. [sente,

CALISTE.

Monsieur, vos complimens ont des termes flatteurs  
Qu'en un autre que vous je jugerois menteurs ;  
La plus chère faveur que Fortune me monstre,  
C'est lors qu'un vertueux se trouve à mon rencontre,  
Et, vous estimant tel dedans mes sentimens,  
Il seroit superflu d'user de complimens. [dire ?  
Mais dites, s'il vous plaist, cognoissez-vous Syman-

FLORIDOR.

Je ne le cognoy point, quoy qu'il me fasse entendre  
Qu'il m'a veu mille fois, que mes traits, que mes  
Mes gestes et ma voix le tiennent soucieux, [yeux,  
Et que je suis si bien empreinte en sa memoire  
Qu'on ne m'en peut oster.

CALISTE.

Mais qu'en pouvez-vous croire ?

FLORIDOR.

Si ce n'est pas un songe, il faut bien qu'il ayt ven  
Quelqu'un qui me ressemble, ou bien qu'il soit

CALISTE.

[deceü.

Quelquefois nostre esprit imagine des fables  
Qui se perdent auprès des objets veritables.  
Symandre quelque jour reverra son objet,  
Et lors vous cesserez d'en estre le subject.  
Je croy, si comme luy je ne me suis deçue,  
Qu'il estoit maintenant au bout de ceste rue,  
Une espée à la main contre un autre François,  
Et qu'un vieillard enfin s'est mis entre vous trois.

FLORIDOR.

Vous n'estes pas trompée : ils ont une querelle  
Qui monstre en apparence une suite mortelle,  
Et croy que la Fortune en eust fait voir l'effect  
Sans ce vieillard notable, arrivé sur le faiet.

CALISTE.

Scavez-vous point comment leur haines'est formée ?

FLORIDOR.

On dit que c'est chez vous qu'elle s'est allumée.

CALISTE.

Il est vray, mais Symandre est coupable de tout.

FLORIDOR.

L'Amour et vos beautez en viendrez bien à bout.

CALISTE.

Monsieur, j'ayme Symandre, et je le dis sans feinte,  
Sans amour toutesfois, mais d'une amitié sainte.  
Qu'il meure en mon amour, je ne le puis guerir,  
Mais pour son amitié je suis presté à mourir.  
Je ne veux pas icy faire la delicate :  
Plusieurs de nostre sexe en qui l'amour esclate,

Alors qu'on leur en parle, en feignent de l'ennuy ;  
Pour moy, j'ay de l'amour, mais ce n'est pas pour

FLORIDOR. [luy.

Vous ne sçauriez parler avec plus de franchise.

CALISTE.

Symandre ne me peut accuser de feintise.  
Mais que regardez-vous ?

FLORIDOR.

Madame, si mes yeux  
Ne sont aussi trompez, ce joyau precieux  
*(Floridor regarde un joyau qui pend au col de Caliste ;  
il tire une bague d'or de sa poche.)*

A des chiffres pareils à ceux d'un que je porte.

CALISTE.

Voyons.

FLORIDOR.

Regardez bien.

CALISTE.

Ils sont de mesme sorte.

Mais d'où l'avez-vous eu ?

FLORIDOR.

D'une infidelle main  
Qui me manque de foy du jour au lendemain.

CALISTE.

Je ne pourrois jamais conserver un tel gage.

FLORIDOR.

Je ne le garde aussi qu'à cause de l'ouvrage.  
Mais je suis fort en peine où vous eustes ceuy,  
Madame ; vous pouvez me tirer de soucy.

CALISTE.

Puis que nos joyaux ont une marque commune,  
Vous sçavez le secret de ma triste fortune ;  
Peut-estre que le ciel nous a fait rencontrer  
Pour un bien que nos cœurs ne peuvent penetrer.  
Sçachez que, sur la fin de ma troisieme année,  
Mon aage n'ayant peu fleschir la destinée,  
Je fus prise des Turcs et menée en Arger.  
J'ay vescu quatorze ans sur ce bord estrange.  
Sans avoir rien appris du lieu de ma naissance ;  
Ma nourrice, qui seule en avoit cognoissance, [pris,  
Trompoit de discours feints ceux qui nous avoient  
Le peur que ma rançon ne fust mise à grand prix.  
Un François, renegat, veuf, riche et sans famille.  
Nous ayant acheté, m'adopta pour sa fille.  
Au bout de quelques mois une soudaine mort  
Fit dessus ma nourrice un violent effort,  
Et demeuray toujours en l'opinion d'estre,  
Sinon depuis un an, la fille de mon maistre,  
A qui ceste nourrice avoit mis en depos  
Ces petits bracelets.

FLORIDOR.

Ce fut bien à propos.

Quittez tous vos soucis, car, Madame, j'espère  
De vous faire revoir aujourd'huy vostre père.

CALISTE.

Ha ! que me dites-vous ? Mon père, hélas ! comment ?

FLORIDOR.

Je dis la verité : poursuivez seulement.

CALISTE.

Mon père putatif <sup>1</sup>, dont l'ame estoit chrestienne,  
Qui sçavoit que ce nom respiroit en la mienne,  
Se cognoissant un jour fort proche du trespas,  
Me dit ce que j'estois et ce qu'il n'estoit pas ;  
Qu'il n'estoit pas mon père et que j'estois de France,  
Sans sçavoir de quel lieu.

FLORIDOR.

Voilà trop d'assurance.  
Vous en sçavez bien tost la pure verité.

CALISTE.

Enfin, m'ayant remise en pleine liberté,  
Le bon homme rendit le tribut à nature.

FLORIDOR.

Vous me venez d'apprendre une estrange aventure !  
Mais Symandre jamais ne s'est-il apperceu  
De ce fatal joyau ?

CALISTE.

Jamais il ne l'a veu.

Pourquoy ?

FLORIDOR.

Vous sçavez tout avant que le jour passe.

CALISTE.

Ha ! que vous m'estonnez ! mais dites-moy, de grace,  
Pourquoy vous comprenez Symandre en ce discours.

FLORIDOR.

Parce qu'il doit bien tost delaisser vos amours.

CALISTE.

Je ne vous entens pas.

FLORIDOR.

La chose est assurée,  
Que vous allez avoir un plaisir de durée.  
Je le vay preparer.

*(Floridor s'en va.)*

CALISTE.

Je vous attens icy.

Ma raison ne peut rien comprendre en tout ceuy.

## SCÈNE IV

CALISTE, TRASILE, POLIX.

TRASILE.

Enfin, vous me voulez accabler de martyre !

CALISTE.

Vous me voulez encor donner sujet de rire ?

POLIX.

Qui ne mourroit de rire auprès d'un tel amant ?

TRASILE.

Cruelle ! pourriez-vous rire de mon tourment !

POLIX.

S'il avoit le pouvoir esgal à son envie,  
On feroit des romans du declin de sa vie.

1. Ce mot, qu'on croiroit plus moderne, était déjà passé depuis quelque temps de la langue du droit dans la langue courante. Pendant la Ligue, par exemple, on n'avoit appelé le cardinal de Bourbon, que « le roi putatif » de France.

TRASILE.

Pourquoy me privez-vous de la felicité  
De permettre à mes yeux de voir vostre beauté ?

CALISTE.

Je le fais pour le mieux, puis que vos yeux debiles  
Se rallument aux miens de flammes inutiles.

POLIXON.

Que voilà bien punir ses amoureux plaisirs,  
Qui ne sont qu'en ses yeux et dedans ses desirs !

TRASILE.

C'est doncques à ce coup que je perds l'esperance.

CALISTE.

Je croy vous obliger en ceste delivrance.  
Si vous voulez m'aymer, que ce soit désormais  
Comme vostre parente, ou ne m'aymez jamais.

POLIXON.

Quoy ! Monsieur, voulez-vous que toute l'Italie  
Vous cognoisse obstiné dedans vostre folie ?  
Vous voulez, imposteur, eschauffer un glaçon  
El faire en temps de pluye une belle moisson !  
Laissez ceste orgueilleuse, et reprenez courage ;  
Aussi bien sa laveur seroit vostre dommage.  
Il faut pen de remède à vostre guerison,  
Et des ongles bien forts à sa demangeaison ;  
Croyez qu'elle n'est pas où vostre amour la gratte :  
Il la faut laisser là, puis qu'elle est une ingrâte.

## SCÈNE V

CRISTOME, FLORIDOR, SYMANDRE, FAUSTIN,  
FILAME.

CRISTOME.

Ha ! que me dites vous !

TRASILE.

Voicy beaucoup de gens.

POLIXON.

Mon maistre, en voilà deux qui semblent des sergens.

CALISTE.

Ces messieurs ont sans doute accordé leur querelle.

CRISTOME.

Madame, nous venons d'apprendre une nouvelle  
Où nos esprits troublez convoient du repos.

CALISTE.

Monsieur, si je pouvois comprendre vos propos,  
Ce me seroit faveur de soulager vos peines.

FLORIDOR.

Ne perdons point de temps en des paroles vaines.

CRISTOME.

Est-il vray qu'autrefois, au sortir du berceau,  
Vous fustes enlevée, et mise en un vaisseau,  
Et vendue en Arger ?

CALISTE.

Ouy, vous le pouvez croire.  
Cest accident, Monsieur, n'est pas en ma memoire ;  
Mais cest homme de bien en sait la vérité.

(Elle parle de Trasile.)

TRASILE.

Celuy qui l'acheta m'a le tout recité.

CALISTE.

Certes, si ma fortune en quelque fait vous touche,  
Ce jeune gentil-homme a tout seen de ma bouche.

(Elle parle de Floridor.)

CRISTOME.

Si ce qu'il dit est vray, je crois asseurement  
Que vous estes ma fille.

CALISTE.

Helas ! bon Dieu, comment ?

CRISTOME.

Autemps que vous marquez, ha ! perte nonpareille !  
On me ravit ma fille, assez près de Marseille,  
Lieu de nostre naissance, et vous sçavez comment.  
Un jour que tout s'offroit à mon contentement,  
Pour tirer mon esprit de quelque facherie,  
J'allay me pommener en une metairie ;  
Mes deux petits enfans estoient avecque moy ;  
L'un est Symandre, et l'autre est vous, comme je croy.  
Non, je n'en doute plus, la chose est très-certaine.

(Il regarde le joyau de Caliste.)

Mais je veux voir ce chiffre, et pour m'oster de peine,  
Sçavoir si vous avez une marque au bras droit.

CALISTE.

Ouy, Monsieur, la voicy.

(Il regarde la marque au bras.)

CRISTOME.

Maintenant il faudroit

D'estranges accidens pour vous oster le droit  
Que nature vous donne au bien de ma famille.  
Tout cecy me fait voir que vous estes ma fille ;  
Mais une seule chose arreste mon esprit,  
C'est le nom de Caliste.

CALISTE.

Alors que l'on me prit,  
On me nommoit Perside.

CRISTOME.

Ha, ma chère Perside !

L'assurance retourne en mon ame timide.

(Ils s'embrassent.)

Allons, retirons-nous, c'est trop perdre de temps.

CALISTE.

Maintenant, mes esprits satisfaits et contents,  
Je ne redoute plus les traits de la misère,  
Me trouvant vostre fille et la sœur d'un tel frère.

(Elle parle à Symandre, qui l'embrasse.)

Mon frère, pardonnez, de grace, à mon erreur.

SYMANDRE.

Le sort m'oblige (trop que vous soyez ma sœur,  
Puis qu'il vous dellendoit le tiltre de maistresse,

FLORIDOR parle à Symandre.

Mais voyons maintenant si, dans cette allegresse,  
Et libre de l'amour qui vous avoit surpris,  
Le souvenir pourroit esveiller vos esprits.  
Me cognoissez-vous point ? Regardez.

SYMANDRE.

Il me semble

Que je voye Clarinde et Floridor ensemble.

FLORIDOR.

Ingrat, je suis Clarinde, et non pas Floridor !  
 Considérez-moy bien, voyez ces chiffrés d'or,  
 Regardez ces cheveux, voyez ceste poitrine,  
 Et, si vous n'adorez encor vostre Lucrine,  
 Vous ne pouvez douter de maintenant toucher  
 Celle de qui l'amour vous fut jadis si cher.

FAUSTIN.

(*Faustin l'embrasse et puis son maistre.*)

Ha ! Madame, est-ce vous ? Ha ! Clarinde ! ha ! mon

SYMANDRE. [maistre !

Est-il vray que mes yeux ne vous ont peu cognoistre ?  
 Mais, mon ame, est-ce vous ? Ouy, voilà ces beaux yeux  
 D'où mon amour tira tant de traits glorieux.  
 Clarinde, pardonnez à mon esprit coupable ;  
 Que dis-je, pardonner ! je ne suis plus capable  
 Que des feux éternels de la severité,  
 Et de servir d'exemple à l'infidélité.

FAUSTIN.

Quoy qu'il m'ayt souvent fait endurer la famine,  
 Je meurs en luy voyant faire si triste mine.

CLARINDE.

C'est à moy, cher Symandre, à demander pardon.

CRISTOME.

Amour esgalement vous octroye ce don.

SYMANDRE.

Que de mortel regret que ma faute me donne !

CLARINDE.

Mon cœur, n'en parlons plus.

FAUSTIN.

Clarinde vous pardonne.

CRISTOME.

Qui vit jamais un cœur si fidel et si doux ?  
 Ma fille, c'est assez, Symandre est vostre espoux.

FILAME.

Monsieur, dans les plaisirs de ceste esjouissance,  
 Nous pourrions bien encor traiter une alliance.  
 Si madame Caliste, ayant cogneu ma foy,  
 Me vouloit honorer de jeter l'œil sur moy,  
 Je n'estimerois plus en l'ayant obtenue  
 Que si j'avois donné du front dedans la nue.  
 Vostre consentement en peut briser les fers.

POLIX.

Mon maistre va donner du nez dans les enfers.

TRASILE.

Monsieur, si vous voulez, je seray vostre gendre.

CALISTE.

N'en parlons plus, Monsieur, je ne suis plus à vendre.  
 Je croy que vous voudriez encore m'adopter ;  
 Ayant trouvé mon père, il me faut contenter.

CRISTOME.

Ma fille chez vous deux ne peut estre qu'heureuse ;  
 Mais on ne peut forcer une flamme amoureuse.  
 Je la veux laisser libre en de si douces loix ;  
 L'honneur et la vertu luy donneront le choix.  
 Allons nous retirer pour disposer du reste.

FAUSTIN.

Que je veux dignement celebrer ceste feste !

## NOTICE SUR PIERRE DU RYER

Il n'est connu que par sa pauvreté et par ses œuvres qui, bien qu'en très-grand nombre et très-diverses, ne l'en firent pas. Il en sortit un peu vers la fin, par le hasard d'un second mariage, mais n'eut guère que le temps de s'étonner de n'être plus pauvre.

Son père, Isaac Du Ryer <sup>1</sup>, lui avait donné le douloureux exemple du travail récompensé par la misère. Leur existence fut pareille, avec quelques épreuves de plus, pour le fils, et beaucoup plus de labeur.

Le père commença chez un grand seigneur, le duc de Bellegarde, dont il fut secrétaire, et qu'il quitta par je ne sais quel coup de tête. Le fils commença plus haut, chez le roi, comme secrétaire aussi, et en partit de même pour le pire des coups de folie : un mariage d'amour <sup>2</sup>.

Isaac se mit à composer, pour vivre, des pastorales : la *Vengeance des Satyres* et les *Amours contraires*, et en fit un volume, dont le titre le *Temps perdu*, dit tout le succès ; puis, à bout de ressources, il prit une misérable place de commis au port Saint-Paul, qui le mena jusqu'à la mort à travers toutes sortes de déboires et de jours sans pain.

Pierre entassa pièces sur pièces, volumes sur volumes, et n'en vécut pas beaucoup mieux. Il fut obligé de se remettre en place ; il entra comme secrétaire chez le duc de Vendôme ; mais enfin, sur le tard, ayant pu se faire élire à l'Académie, obtenir, avec 2,000 livres, une sinécure d'historiographe de France ; et, devenu veuf, se remarier mieux, il se trouvait moins à la gêne, quand il mourut le 26 novembre 1658.

Quel âge avait-il alors ? On ne lui donne partout que cinquante-trois ans, ce qui n'est pas possible, puisque sa première pièce, *Arétaphile*, étant de 1618, il eût fallu, s'il fut né en 1605, qu'il l'eût écrite à treize ans. Si nous le faisons naître avec le siècle, et lui donnons par conséquent cinquante-huit ans à sa mort, nous serons, à n'en pas douter, beaucoup plus dans la vérité. Cette première pièce d'*Arétaphile*, qu'il aurait faite ainsi, non à treize ans, mais à dix-huit ans, serait encore une œuvre assez précocée. Il ne l'avouait guère pourtant. Quoiqu'elle eût été applaudie et que Gaston, encore fort jeune, l'appelât « sa pièce », Du Ryer ne la fit jamais imprimer. On ne la connaît que par les copies qui en coururent, et dont la meilleure passa de chez le maréchal d'Estrées dans la bibliothèque de M. de Solenne. Il fut tout aussi dédaigneux pour son *Clitophon* et *Leucipe*, écrit en 1632, joué encore deux ans après <sup>3</sup>, et que cependant on ne connaîtrait pas non plus sans une copie qui nous est arrivée par la même voie.

Jusqu'en 1632, il ne travailla qu'à loisir. Il n'était pas encore marié, et la place de secrétaire du roi, dont il avait été

pourvu en 1626, lui suffisait. Ses pièces ne se succédaient donc jusque-là qu'à d'assez longs intervalles. En quatorze ans, de 1618 à 1632, il n'en produisit que six, en y comprenant la première, ce qui n'est que bien peu, comparé à la production infatigable qui devait suivre.

Dans le nombre des pièces de ce temps, le plus heureux sinon le mieux inspiré de sa vie, il s'en trouve deux, en un seul sujet, *Argenis* et *Poliarque*, qu'une particularité, qui ne s'est reproduite qu'avec le *Monte-Christo* d'Alexandre Dumas, doit faire distinguer. Elles sont, comme ce drame, tirées d'un même roman, — c'est l'*Argenis* de Barclay que Du Ryer avait choisie — et, comme lui, elles sont partagées en deux journées qui se suivent. La seule différence, c'est que Domas donna ses deux journées en deux soirées consécutives, tandis que Du Ryer mit entre chacune des siennes l'intervalle d'un an : l'une est de 1630, l'autre de l'année suivante. Il était bien près alors de sa grande crise de travail, conséquence de la folie de son mariage.

En 1632, se trouvant trop mésallié pour rester secrétaire du roi, il vendait sa charge et se mettait à ne plus vivre que de ses pièces. Dans sa première ferveur, il en fit deux par an. *Clitophon*, déjà cité, puis *Lisandre*, qu'il avait tiré d'un roman de D'Audiguier, sont l'un et l'autre de son année de mise en train. Ensuite il s'arrêta un an, non pas qu'il fût las, mais sans doute parce que les deux seuls théâtres qui fussent alors établis n'auraient pu le suivre dans cette fécondité et y répondre par leur consommation.

Il reprit en 1634. En même temps qu'on rejoinait son *Clitophon*, on lui représentait deux pièces nouvelles : l'*Alcimédon* et le *Rossyléon*, qu'il avait refait, après ce pauvre Pichou. On ne le cite pas dans ses œuvres, parce que, sans nul doute, il ne fut pas plus imprimé que le *Clitophon*, et que les copies en coururent moins. Il est certain pourtant qu'il exista et qu'il fut joué, après annonce et réclame. Un livret du temps, qui n'est qu'un programme de tragédies pour les jours gras — les tragédies nouvelles se jouaient surtout à ce joyeux moment de l'année — annonce, comme principal appât du carnaval de 1634, ces trois pièces de Du Ryer à l'Hôtel de Bourgogne : « Vous y verrez, dit ce *boniment* tragique, le *Clitophon* de M. Du Ryer, auteur de l'*Alcimédon* ; ensuite vous verrez le *Rossyléon* du même auteur, pièce que tout le monde juge estre un des rares subjects de l'Astrée. »

L'année d'après, 1635, deux pièces encore, mais d'un ton différent — une tragédie et une comédie, *Cléomédon* et les *Endanges de Suresnes*, qui paraissent avoir réussi.

Deux vers même restèrent de la tragédie. Ce sont ceux-ci, que disait la princesse, et que Ménage se plaisait à citer :

Et comme un jeune cœur est bientôt enflammé,

Il me vit, il m'aima, je le vis, je l'aimai !

1. Les frères Parfaict, t. IV, p. 538, disent formellement que Pierre Du Ryer était le fils de cet Isaac, ce dont plusieurs auparavant avaient douté.

2. La femme qu'il épousa, et qui devait être de la très-petite bourgeoisie, s'appelait Geneviève Fournier.

3. *Variétés hist. et litt.* Édit. Elzévirienne, t. II, p. 350.

1. *Mémoires*, t. IV, p. 124.

En 1636, nouveau repos, mais pour reprendre de plus belle, et ne souffler un peu que quatre ans après. Il fit tout d'une seule traite, mêlant l'histoire au roman, et le roman à la Bible : en 1637, la *Lucrèce*; en 1638, *Clarigène*; et, en 1639, tout à la fois *Alejoine* et *Saül*.

Ce fut une de ses plus fécondes années, et sa meilleure. *Saül*, où il demandait humblement dans la préface « qu'on lui scût bon gré d'avoir au moins essayé de faire voir sur nostre théâtre la majesté des histoires saintes, » fut très-gouté. On s'émerveilla de la grande scène 1, où la Pytho-nisse d'Endor fait apparaître à Saül l'ombre de Samuel, et qui est en effet traitée avec une ampleur toute shakespeareienne. On fut aussi frappé de quelques beaux vers, qui semblaient de même métal que ceux de Corneille, alors dans toute la nouveauté de sa faveur, et forgés sur la même enclume. On s'en allait citant partout :

Si le peuple ne craint, lui-même il se fait craindre ;

et ce distique :

Ouy, David veut régner : le traître qui conspire  
Croit qu'un crime est permis s'il promet un empire.

C'était en effet tout aussi beau pour le moins que cette pensée du *Fiesque* de Schiller : « Il y a de l'imprudence à voler un million, mais il est d'une indicible grandeur de dérober une couronne. »

L'*Alejoine* eut une fortune encore plus brillante. La reine Christine se la fit lire jusqu'à trois fois en un jour. La Rochefoucauld y prit la devise de ses aventures de Frondeur et de son amour pour M<sup>me</sup> de Longueville.

Pour obtenir un bien si grand, si précieux,  
J'ai fait la guerre aux rois, je l'eusse fait aux dieux.

Ménage, de son côté, ne pouvait s'en taire : « C'est, disait-il 2, une pièce admirable, et qui ne cède en rien à celles de M. Corneille. Il y a des vers merveilleux, et elle est très-bien entendue. » Il ajoutait ensuite que l'exécution ne l'avait pas déparée. Mondory, qui était un lettré lui-même, et qui disait fort bien son mot « dans certaines conversations de beaux esprits, » qui se tenaient chez Du Ryer 3, avait eu à cœur d'être au niveau du poète : « il faisait fort bien son personnage. »

L'homme de ce temps-là qui avait le goût le plus difficile, l'abbé d'Aubignac, savait par cœur toute l'*Alejoine*, et ne se lassait pas de dire que malgré le peu de consistance du sujet c'était une pièce de premier ordre : « Les petits sujets, écrivait-il par exemple, entre les mains d'un poète ingénieux et qui scût parler, ne scauroient mal réussir... nous en avons vu l'effet dans l'*Alejoine* de M. Du Ryer, tragédie qui n'a point de fond, et qui néanmoins a ravi par la force des discours et du sentiment... Il n'y eut jamais de tragédie moins intriguée, et pourtant nous en avons vu peu qui aient eu un plus favorable succès 4. »

Du Ryer ne fut pas beaucoup plus riche de tous ces succès-là. Il donnait chaque pièce pour un prix fait, qui ne formait jamais une bien grosse somme, et quand c'était dépensé, n'ayant aucun recours, comme supplément de salaire, sur les recettes que les comédiens pouvaient faire encore, il lui fallait se remettre à l'ouvrage.

*Saül* l'avait mis en goût de sujets sacrés. Il y revint pour l'*Esther*, qu'il donna en 1643, après trois ans de calme peut-être, et de répit sur les lauriers de l'*Alejoine*, mais non de paresse : il travaillait ailleurs, on le verra, quand il ne travaillait pas pour le théâtre.

Son *Esther* n'eut pas grands applaudissements à Paris, mais elle s'en dédommagea à Rouen, où les Juifs, nombreux dans la ville, lui firent grande fête, comme à une de leurs compatriotes de la Bible.

La même année, Du Ryer publia un recueil de vers, sous le titre de *Jardin des Muses*, dans lequel on voyait de reste qu'il avait trouvé, en cultivant ce jardin ingrat, moins de fruits doux que de fruits amers. Voici par exemple ce qu'il y rimait sur la pauvreté, en homme qui la connaît bien, et qui aurait pu dire avant Dufresny le mot fameux : « Pauvreté n'est pas vice ; c'est bien pis ! »

Qu'un homme pauvre en tout semble imparfait !  
Il est honteux, sot, ignorant, timide,  
Muet et sourd, insensible et stupide,  
Sale, vilain, contagieux, infatigé !...

Aussi n'est-il recherché de personne ;  
Chacun le fuit, le quitte et l'abandonne,  
S'il n'est parfois visité d'un sergent !

Qui le console au fort de ses supplices ?  
Hélas ! jamais n'aurai-je de l'argent  
Pour n'avoir plus tant de sortes de vices ?

En 1645, il se trouva si fort à court d'argent, et si pressé d'ouvrage, qu'il n'eut pas le temps de faire la pièce — une *Bérénice* en cinq actes — qui lui était commandée, avec tout le travail et le soin qu'il mettait d'ordinaire : il l'écrivit en prose, ce qui ne s'était presque jamais vu, surtout pour une tragédie. Elle n'alla pas bien loin.

Il eut. l'année d'après, une meilleure fortune.

De nouveaux comédiens qui venaient de se former en troupe sous la direction d'une comédienne déjà en renom et d'un jeune tapissier, qui promettait un bon comédien et un bon poète, lui firent commande, argent comptant, d'une tragédie nouvelle. C'était un Mucius Scévola, un *Scévole*, comme on disait alors 1.

A jour fixe elle fut livrée, et soit que le petit tapissier, qui n'était autre que Molière, lui eût donné quelques-uns de ces bons conseils, dont il était déjà fort capable ; soit que Du Ryer, très-pénétré de son histoire romaine, à force d'en traduire les auteurs, se trouvât mieux inspiré qu'à l'ordinaire, il arriva que cette tragédie fut son chef-d'œuvre. Molière la garda longtemps dans son répertoire, non-seulement parce qu'il l'avait bien payée, mais parce qu'elle était toujours excellente à faire voir, et cela même à tel point, qu'on pourrait, je crois, la jouer encore. En 1659, treize ans après que Du Ryer la lui eût faite, Molière, revenu à Paris, continuait de la donner sur son théâtre du Petit-Bourbon.

Ce contact du pauvre poète avec celui qui devait en être un si grand, lui porta bonheur. C'est à ce *Scévole*, acheté et peut-être inspiré par Molière, que Du Ryer dut enfin son entrée à l'Académie française. Il y remplaça Faret, en 1656, l'année même de son chef-d'œuvre. On l'avait préféré à Corneille, qui, demeurant toujours à Rouen, n'était pas dans les conditions de résidence très-rigoureusement exigées alors.

Du Ryer, lui, ne logeait pas non plus à Paris même,

1. V. à ce sujet un très-curieux article de M. Eudore Soulié dans la *Correspondance littéraire*, 25 janvier 1863, p. 81.

1. Acte III, scène 8.

2. *Historiettes* de Tallemant, édit. P. Paris, t. VII, p. 173.

3. *Ibid.*

4. *Pratique du théâtre*, t. I, p. 72, 362.



mais tout près, dans un faubourg, du côté de Picpus, vis-à-vis de la *Gerbe d'or*. Il était là, travaillant toujours, avec sa femme et ses enfants <sup>1</sup>, n'ayant de régal que du pain bis, le lait des fermes voisines et les cerises de son petit jardin. Il en faisait fête du meilleur cœur à ceux qui, comme Ménage et Bonaventure d'Argonne, poussaient jusque-là pour le venir voir. Il était souriant, heureux, et se plaignait moins qu'on ne le plaignait.

Une lettre charmante <sup>2</sup>, qu'on n'a jamais reproduite en parlant de lui, va nous en faire foi.

Nous l'y trouverons au milieu des travaux qui occupaient ses journées en dehors du théâtre, c'est-à-dire tout à ces traductions infatigables, dont, on le verra, il ne se surfaissait guère la valeur, puisqu'il ne les croyait pas meilleures que celles de Marolles, abbé de Villeloin; mais qui ne lui étaient pas moins demandées par les libraires avec de très-vives instances, et argent en main <sup>3</sup>. Ce qu'il dit cette mauvaise langue de Baillet sur ses quémardages dans les librairies, où on ne lui aurait payé chaque traduction que trente sous la feuille, et «*se vers 4 francs le cent, quand ils étaient grands, et 40 sous quand ils étaient petits*; » tombera ainsi de tout le poids de sa sottise médisance. On y verra que le sollicite n'était pas le libraire, mais l'auteur, et que de fort honorables sommes en beaux louis étaient toujours là pour appuyer, de leurs arguments sonnans, la sollicitation. Enfin, l'on y apprendra ce qu'était le ménage du pauvre Du Ryer, et comment si la misère y était venue avec la mésalliance, l'union et le bonheur l'avaient fidèlement suivie.

«*Quoi! dit-il, à son correspondant que nous ne connaissons pas, vous lisez ma version de Sénèque! A d'autres! Vous ne m'y rattraperez pas. Sachez, Monsieur, que je l'ai faite en six mois, et qu'il faudroit six ans pour la faire comme il faut. Ma traduction est une traduction de Villeloin. La seule différence qu'il y a entre luy et moy, c'est qu'il croit faire bien, et ne sauroit mieux faire; mais pour moy, je connois mes faites et pourrois faire mieux.*

«*Oui, j'ai cette vanité de croire que je pourrois être d'Ablancourt ou Vangelas, et je suis devenu Marolles. O fortune! fortune! c'est un effet de ta rigueur. Tu m'as forcé, malgré moy, de te sacrifier ma réputation, mais tu ne me forceras jamais de sacrifier mon honneur, et je ne veux point tromper mon amy. Voilà, Monsieur, la franchise que je vous dois pour la bonté que vous avez de me prêter quelquefois de l'argent. Je vous envoie les vingt pistoles que vous m'avez prêtées en dernier lieu.*

«*Les Libraires me sont venus voir à notre village, et m'ont apporté deux cents escus. Je les ay aussitôt donnés à nostre mesagère, qui est ravie et me rend heureux dans mon malheur. Elle croit mes traductions aussy parfaites que vous faites semblant de les croire, et comme elle est témoin de la rapidité avec laquelle je les fais, elle ne sauroit comprendre qu'un mortel soit ca-*

pable de venir à bout de tant de merveilles, et s'imaginer qu'il y a quelque chose en moy qui surpasse la nature humaine.

«*Vous avez ouy parler du pauvre B.... il avoit épousé une Demoiselle angloise, qui luy donnoit des coups de baston, quand il ne travailloit pas assez à son gré. La mienne n'est ni Angloise ni Demoiselle: c'est une bonne femme, qui m'aime avec une tendresse, et m'honore avec un respect incroyables. J'en tire plus de services que j'en tirerois de six domestiques. Elle tient ma petite salle et mon alcôve propres et luisant s comme deux miroirs; elle fait mon lit de manière que je ne pense pas qu'il y ait de prince qui soit mieux couché; et, sur toutes choses, elle ne manque pas de me donner une bonne soupe. Je ne saurois comprendre à mon tour qu'avec si peu de finance on puisse trouver le moyen de faire si grand'chèze; de sorte qu'en dépit de la fortune, nous passons notre vie à nous admirer l'un et l'autre. Elle admire le génie que j'ay pour les traductions, et j'admire le génie qu'elle a pour le ménage.*

«*Au reste, je dois vous dire que madame Bilaine est venue avec mon bon amy, M. Courbé, m'apporter les deux cents escus qu'ils me devoient de reste sur ma version des *Oraisons de Cicéron*, que je vous envoyai dans peu de jours. Cette fine marchande de livres estoit à robe destroussée, et me baisa de si bonne grace qu'on voit bien que l'Escole du Palais n'est moins guère bonne que celle de la Cour, pour apprendre à ses escolliers la belle manière de saluer les gens, que la galanterie de nostre nation a introduit dans le commerce de la vie.*

«*En un mot, madame Bilaine m'a gagné le cœur, et m'a offert de m'avancer sur mon *Tit-Live*, qui s'avance fort, une somme de mille livres. A l'instant, ma mesagère ouvrit les oreilles, et me vint dire tout bas: «*— Prenez-la au mot, mon cher mary.*» Je la crus, et sur le champ, les mille livres furent comptées en beaux louis d'or et d'argent au pauvre Du Ryer, qui, de crainte de vous ennuyer, ne vous en dira pas davantage, et taschera seulement de mieux faire à l'avenir qu'il n'a fait par le passé. Je puis vous donner cette parole, maintenant que j'en suis sûr, vous payé, plus de quatre cents escus devant moy: depuis que je me connois, je ne me suis jamais trouvé si riche, c'est-à-dire moins pauvre.*

«*Adieu, mon cher Monsieur, ne perdez pas cette lettre, que je vous prie de faire imprimer pour ma justification, à la fin ou à la teste du premier de mes livres qu'on réimprimera.*»

Dans les dix dernières années de sa vie, et ennuyeux travail de traductions, dont il vient de nous parler avec tant de bonne humeur, fut son occupation la plus assidue. Il n'en déserta pas pour cela le théâtre. Après *Séculaire*, il fit encore quatre pièces: *Thémistocle*, en 1648, la meilleure de ses dernières; l'année d'après, *Nitobris*, qui, sauf une situation <sup>4</sup>, valait beaucoup moins; en 1650, *Dionnas*, qui baissa plus encore, et enfin, quatre ans plus tard, *Alexandre*, dont l'insuccès lui donna un conseil qu'il suivit. Le talent s'éteignait, les applaudissements se taisaient; mais ce qui valait mieux, une pension de deux mille livres était arrivée avec le titre d'historiographe: c'était autant de raisons pour dire adieu au théâtre. Il ne se fit pas presser.

Un deuil, qui dut lui être bien pénible, avait indirectement aidé au retour de fortune, qui mit ses derniers

1. On lui en connaît au moins quatre. V. Jal, *Dict. critique*, p. 1098.

2. Elle se trouve dans le recueil attribué à Furetières, *Essai de Lettres familières*, 1693, in 12, p. 16.

3. Ses traductions étaient si connues, que Camusat, libraire de l'Académie, chercha, pour faire pièce à Courbé et à Bilaine, qui les publiaient, quelqu'un qui put tenir la concurrence: il ne trouva qu'un ouvrier de Gaseigne Fallemant, t. VI, p. 295. — Du Ryer laissa plusieurs traductions inachevées. Cassandre les termina. *Sorvet, Bibliothèque française*, p. 225.

jours moins à la gêne. Sa femme, sa chère ménagère, était morte, et avait ainsi fait disparaître ce qui l'éloignait de Paris et des emplois. Il avait dû sacrifier une charge en se mariant, celle de secrétaire du roi ; veuf, il put en retrouver une autre, celle d'historiographe.

Il put se remarier aussi. Après quelques années d'hesitation, il s'y décida, et choisit, cette fois, en très-bon

lieu. Sa nouvelle femme, qui s'appelait Marie de Bonnaire, le ramena à Paris, dans la rue des Tournelles, la plus belle du plus beau quartier, puis le logea un peu plus loin, du côté du château de Bercy, dans une maison, dont il fut bien surpris de se trouver le propriétaire. Il n'en jouit pas longtemps. C'est trois ans tout au plus après qu'il y mourut, en novembre 1638.

## LES

# VENDANGES DE SURESNE<sup>1</sup>

1635

## LES ACTEURS

TIRSIS, amoureux de Dorimene.

PHILEMON, amy de Tirsis.

POLIDOR, amoureux de Dorimene.

DORIMENE, amoureuse de Polidor.

FLORICE, bourgeoise de Paris.

LISETE, villageoise de Suresne, confidente de Florice.

GUILLAUME, vigneron de Polidor.

OLENE, bourgeoise de Paris, amie de Dorimene.

CRISERE, bourgeois de Paris, père de Dorimene.

DORIPE, mère de Dorimene.

ORMIN, villageois.

*Le théâtre représente Suresne.*

## ACTE PREMIER

### SCENE I

PHILEMON, TIRSIS.

PHILEMON.

N'as-tu quitté Paris pour venir à Suresne

1. Cette pièce semble avoir eu du succès, et être restée longtemps au théâtre; c'est ce qui la fit sans doute reprendre par Dancon, qui la mit en un acte, en prose, avec beaucoup de changements, et la donna sous le même titre en 1694 avec bien plus de succès encore. Elle fut jouée trente-sept fois de suite, chose très-rare à cette époque. — D'origine les cinq actes de Du Ryer avaient été représentés à l'Hôtel de Bourgogne. Nous avons trouvé le détail du décor assez compliqué, qui y servait, dans un manuscrit de la Bibliothèque Nationale, *Mémoire de plusieurs décorations...*, par Laurent Mahelon. Le voici dans toute sa naïveté, et digne d'avoir été rédigé par un machiniste.

« Au milieu du théâtre, il faut faire paroître le bourg de Suresne, et au bas faire paroître la rivière de Seine, et aux deux costés du théâtre faire paroître forme de paysage lointain garni de vignes, raisins, arbres, noyers, peschers et autres verdures; plus, faire paroître le tertre au dessus de Suresne, et l'Hermitage, mais aux deux costés du théâtre, il faut planter des vignes façon de Bourgogne peintes sur du carton taillé à jour.

Qu'à dessein d'y mourir ou d'y vivre à la gêne ?  
Autrefois l'entretien que l'on avoit de toy  
Eust pu mesme augmenter les delices d'un roy,  
Cependant aujourd'huy la tristesse plus forte  
A vaincu cette humeur qui charmoit de la sorte.  
A te voir maintenant si morne et si rassis  
On diroit que tu n'es qu'un pourtraict<sup>1</sup> de Tirsis.

TIRSIS.

Que n'es-tu véritable, et que n'est-il possible  
Que je sois un pourtraict afin d'estre insensible!

PHILEMON.

L'Amour te fait parler.

TIRSIS.

Et me fera mourir  
Si l'œil qui m'a blessé ne me veut secourir.

PHILEMON.

Tu m'as dit tant de fois que ta chere Florice  
N'a jamais rejeté tes vœux et ton service.  
On t'aime, et tu te plains! Qui t'affligeroit tant ?  
Te faut-il mal traicter pour te rendre content ?

TIRSIS.

Il est vray que long temps l'amour que j'eus pour elle  
Me rendit plus content qu'on ne la trouvoit belle :

1. Un fantôme, une ombre.



LE DEVOIR DE LA FEMME

Par M. de LA FAYETTE

Paris, chez la Citoyenne Lesclapart, Palais National, ci-devant des Arts, ci-devant de la Nation, ci-devant de Louis, ci-devant de la Bastille, ci-devant de la Liberté, ci-devant de la République, ci-devant de la Nation, ci-devant de la Liberté, ci-devant de la République, ci-devant de la Nation, ci-devant de la Liberté, ci-devant de la République.

Tu pourrais t'apercevoir d'en estre mieux traité  
Mais ce sexe volage et rempli d'artifice  
Vainc le plus souvent que selon son caprice

Le spectacle est un jeu de miroir...  
L'œuvre est une œuvre de théâtre...  
Le spectacle est un jeu de miroir...  
L'œuvre est une œuvre de théâtre...

Le spectacle est un jeu de miroir...  
L'œuvre est une œuvre de théâtre...  
Le spectacle est un jeu de miroir...  
L'œuvre est une œuvre de théâtre...

# VINDANGES DE SURESNE

Le spectacle est un jeu de miroir...  
L'œuvre est une œuvre de théâtre...  
Le spectacle est un jeu de miroir...  
L'œuvre est une œuvre de théâtre...

Le spectacle est un jeu de miroir...  
L'œuvre est une œuvre de théâtre...  
Le spectacle est un jeu de miroir...  
L'œuvre est une œuvre de théâtre...

## NOTE FINALE

Le spectacle est un jeu de miroir...  
L'œuvre est une œuvre de théâtre...  
Le spectacle est un jeu de miroir...  
L'œuvre est une œuvre de théâtre...

Le spectacle est un jeu de miroir...  
L'œuvre est une œuvre de théâtre...  
Le spectacle est un jeu de miroir...  
L'œuvre est une œuvre de théâtre...



faire paraître le titre au-dessus de l'œuvre  
aux deux côtés du théâtre, il faut planter des vignes façon de  
Bourgogne peintes sur du carton taillé à jour.

1. Un fantôme, une ombre.



LES VENDANGES DE BUREGNE.

PHILEMON

Si les filles aiment ceux qui l'ont mérité  
Tu pourrais espérer d'en être mieux traité  
Et de te voir volage et rempli d'attraits  
Et d'être le plus souvent que selon son caprice



Mais, comme toute fille est sujette à changer,  
 Par sa legereté je me rendis léger ;  
 Florice n'est donc plus la cause de ma peyne  
 Depuis le jour fatal que je vis Dorimene <sup>1</sup>.  
 C'est elle que j'adore, et de qui les rigneurs  
 Ont donné la naissance à toutes mes langueurs.  
 Hélas ! depuis ce temps j'ignore les delices,  
 Les meilleurs entretiens me semblent des supplices,  
 Et quelques voluptez que m'offrent leurs appas,  
 Mon enfer est par tout où sa beauté n'est pas.  
 Toutefois mes amis n'en savent rien encore ;  
 J'ay couvert jusqu'icy le feu qui me devore,  
 Monhumeur et mon front qui changent chaque jour  
 Font bien voir mes soucis, et non pas mon amour ;  
 Et comme si c'estoit un defaut en mon ame,  
 Je n'ose découvrir la grandeur de ma flâme.  
 Mais enfin, cher amy, c'est à toy que j'accours,  
 Je te monstre mon mal, donne moy ton secours.

PHILEMON.

Ne me demande point ce que j'offre à ta peine,  
 Mais dy moy si ton mal est secu de Dorimene.

TIRSI.

Elle scayt mes tourmens, et son œil ostiné  
 Cent fois a reconnu l'amour qu'il m'a donné ;  
 Mais de peur que l'amour ne retourne chez elle,  
 Alors que je le monstre, elle fuit, la cruelle !

PHILEMON.

Si l'une t'a guery par sa legereté,  
 Que l'autre le guerisse avec sa cruauté.

TIRSI.

Lors que sa cruauté me chasse d'auprès d'elle,  
 En dépit qu'elle en ayt sa beauté me rappelle.

PHILEMON.

Puis qu'elle est si contraire à tes jeunes desirs,  
 Va rechercher ailleurs de solides plaisirs.  
 Peut-estre que le Ciel te la rend si sauvage  
 Pour te donner sujet d'éviter son servage.  
 Si les filles aymoient ceux qui l'ont mérité,  
 Tu pourrois esperer d'en estre mieux traité ;  
 Mais ce sexe volage et rempli d'artifice  
 N'ayne le plus souvent que selon son caprice ;  
 Aussi n'en est-on pas moins parfait estimé  
 Alors que l'on se plaint qu'on n'en est pas aimé.  
 Escoute neantmoins des leçons fort gentilles  
 Afin de parvenir à l'amitié des filles.  
 Il faut estre d'accord de tous leurs sentimens,  
 Approuver et louer leurs moindres ornemens,  
 Respecter un collet, pour luy prendre querelle,  
 Avoir toujours en poche une chanson nouvelle,  
 Scavoir bien à propos ajuster un minuy <sup>2</sup>,

Distinguer promptement le galand de l'amy,  
 Dire quelle couleur est et fut à la mode ;  
 Voila pour estre aimé le chemin plus commode.  
 Un homme de neant, bien poly, bien frisé,  
 Par ces rares moyens se voit favorisé,  
 Pourveu qu'il sçache un mot des livres de l'Astrée <sup>1</sup>  
 C'est le plus grand esprit de toute une contrée.  
 Si tu veux te resoudre à tant de lâcheté,  
 Tu prendras le chemin de ta félicité.

TIRSI.

C'est assez, Philemon, la passion t'emporte.

PHILEMON.

Dy plutôt le regret de te voir de la sorte,  
 Il me déplaist enfin de te voir adorer  
 Un sexe qui n'est fait que pour nous honorer.

TIRSI.

Si tu m'aymes encor, par ta seule entremise  
 J'obtiendray la faveur que je me suis promise.  
 Dorimene m'a dit qu'elle scayt son devoir,  
 Que son père a sur elle un absolu pouvoir,  
 Et que son amitié n'obligera personne  
 Qu'elle ne sçache bien que son pere l'ordonne.

PHILEMON.

Veux-tu que de ce pas je t'aille voir pour toy ?

TIRSI.

Tu me peux obliger en luy parlant de moy  
 Aussi tost que le Ciel à mes vœux favorable  
 Te donnera le temps de m'estre secourable.

PHILEMON.

Amy, je le vay voir, espere du secours,  
 Si le bien que tu veux dépend de mes discours ;  
 Il est sur ce costau qui void faire vendanges.

TIRSI.

Que ton bon naturel merite de loüanges !

PHILEMON.

Je ne veux meriter que ton affection  
 Si je mets ton amour à sa perfection.  
 Va m'attendre chez toy.

TIRSI.

S'il faut long-temps attendre,  
 Bruslant comme je fais, je me vay mettre en cendre.

PHILEMON.

Mais voila Polidor que j'apperçoy venir ;  
 Attendant mon retour tu peux l'entretenir.

de cela *minut*. Dans la tragédie bizarre du sieur de Richemond, *l'Espérance glorieuse*, jouée en 1632, nous trouvons :

On la voit à l'Église avec un tour de beste,  
 Regarder si Phillane a près garde a son teste,  
 Et dit en souriant, à travers le *minuy*,  
 Que j'ayme les grands nez d'un empan et demy.

Il y eut un moment rivalité de mode entre les masques plus grands et ceux moindres de masque : - Les *minis*, lit-on dans les *Jour de Vincennes*, en 1645, p. 165, ont failly se brouiller avec les masques. - Les *minis* l'emporterent, mais comme ils étoient noirs, et faisoient peur aux petits enfans, on finit par les appeler des *lamps*.

1. On connoit le succes de ce roman de d'Urfé qui tournoit alors tous les esprits et menait la mode. C'est en 1633, l'année même où cette pièce fut jouée, que Baro, neveu de D'Urfé, mort depuis dix ans, donna pour la première fois une édition complete, en cinq volumes.

1. Ce nom ne se donnoit sur le théâtre, et sans doute dans le monde, qu'aux femmes de galanterie. Celle que Molière a mise dans le *Bourgeois gentilhomme*, pour vivre avec le comte aux dépens de M. Jourdain, ne s'appelle pas autrement. Molière se souvenait d'un ballet, *Sybilie de Pansoult*, dansé au Luxembourg, chez Gaston, pendant sa jeunesse, et auquel il avoit peut-être lui-même mis la main. On y voyoit trois égrillardes - cherchant la bonne fortune, - et indiquées ainsi dans le livret : « des Dorimenes.

2. Demi-masque emprunté aux *mines* italiens et nommé a cause

## SCÈNE II

POLIDOR, TIRSIS.

TIRSIS.

D'où viens-tu, Polidor?

POLIDOR.

Je viens de voir Sylvie.

TIRSIS.

Donne-t-elle des loix à ton ame asservie?

POLIDOR.

Tirsis, je le confesse, elle a beaucoup d'appas;  
 Mais je puis t'assurer qu'ils ne m'arrestent pas.  
 Parmi tant de beautez qui font naistre nos flammes  
 Les unes touchent l'œil et les autres les ames :  
 Les unes ont des traits qui savent contenter,  
 Et les autres en ont qui savent arrester.  
 Il est vray toutefois que j'ayme, que j'adore,  
 Et que tu peux ayder un amy qui l'implore.  
 Tu l'es offert à moy par tant et tant de fois,  
 Que je te ferois tort si je ne l'employois.  
 Je me rends trop hardy, mais si je m'en accuse  
 Ta bonne volonté me servira d'excuse.

TIRSIS.

Amy, si je t'accuse au lieu de t'assister,  
 Je ne t'accuseray que de complimenter.  
 Je t'uy les complimens, j'en deteste l'usage,  
 Et principalement quand je suis au village.  
 Quiconque en inventa le discours affecté  
 Fut sans doute ennemy de nostre liberté,  
 Et je croy qu'aux enfers on adjouste à ses peynes  
 Qu'il entendra toujours de ces paroles vaines.  
 Cependant aujourd'huy mille petits esprits  
 Pensent beaucoup sçavoir quand ils en ont appris.  
 Les polis<sup>1</sup> de ce temps s'en font une science  
 Qui s'acquiert aux despens de nostre patience.  
 Et croiroient faire tort à leurs beaux jugemens  
 Si tous leurs entretiens n'estoient des complimens.

POLIDOR.

Tirsis, n'en parlons plus.

TIRSIS.

Mais quelle est ta maistresse<sup>2</sup>?

POLIDOR.

Dorimene. Qu'as-tu? quelle prompte tristesse,  
 Quel accident nouveau t'auroit si tost changé?

TIRSIS.

Un petit mal de cœur, mais j'en suis allegé.  
 Est-elle à ton amour favorable ou cruelle?

POLIDOR.

Je serois indiscret si je me plaignois d'elle.

TIRSIS.

L'ayme-t-elle?

1. C'est-à-dire les gens du monde, du bel air. C'est dans ce sens, qui avoit cours alors, que M. Roderer a cru pouvoir appeler son livre sur l'hôtel de Rambouillet et les précieux, *la Société polie...*

2. Ce mot ne s'employoit pas alors dans le sens absolu qu'il a aujourd'hui; il vouloit dire seulement la femme qu'on fréquentoit.

Faire maistresse, s' suivant l'expression de Corneille dans *le Menteur*, c'est-à-dire s'attacher à une femme pour lui faire la cour.

POLIDOR.

Ha Tirsis! jusqu'à ce triste jour  
 Ma timidité seule a caché mon amour.  
 J'ose luy dire tout, excepté que je l'ayme :  
 Mais plus mon feu se cache et plus il est extrême,  
 Et lors qu'il entretient ma secrette douleur,  
 Bien qu'il soit sans eclat, il n'est pas sans chaleur.  
 Peut-estre, cher amy, qu'en ayant Dorimene  
 Il ne tient qu'à parler pour adoucir ma peyne.  
 Je ne l'ose pourtant, la crainte m'en distrair,  
 Et je suis trop heureux d'adorer son pourtrait.

TIRSIS.

Son pourtrait! l'as-tu donc?

POLIDOR.

Ouy.

TIRSIS.

De qui?

POLIDOR.

D'elle-mesme.

TIRSIS.

D'elle-mesme? comment! il faut donc qu'elle l'ayme?

POLIDOR.

Sur mon cœur amoureux ses yeux l'ont crayonné.  
 Et c'est ainsi, Tirsis, qu'elle me l'a donné.

TIRSIS.

A la fin je l'entends, mais fort peu d'aparence  
 De sa possession te donne l'esperance.  
 Son pere, moins amy des vertus que de l'or,  
 Donneroit-il pour rien ce qu'il croit un tresor?  
 Tu connois son humeur, tu sçais que l'avarice  
 Des hommes de son âge est l'ordinaire vice,  
 Et qu'il semble aujourd'huy qu'il vueille seulement  
 La marier à l'or qu'il ayme uniquement,  
 Comme si ce metal où l'on met son attente  
 Pouvoit rendre en tout point une fille contente;  
 Je ne veux point icy te parler à demy,  
 Si c'est trop franchement, au moins c'est en amy;  
 Je croy que tu m'entends, toutefois considere  
 Ce que je puis pour toy, parleray-je à son pere?  
 Veux-tu que mon discours fasse éclatter l'amour  
 Que ta timidité n'ose monstrier au jour?

POLIDOR.

Si tu voulois pour moy monstrier à Dorimene  
 Que ses yeux ont esté les auteurs de ma peyne?

TIRSIS.

Amy, je te promets de l'ayder au besoin,  
 Et je veyx que ton œil t'en serve de tesmoins,  
 Mais que l'fruit attends-tu de cette amour extrême?

POLIDOR.

Amy, j'en auray trop si l'on souffre que j'ayme :  
 Si je puis posséder un bien si precieux,  
 Je diray que Tirsis m'a conduit dans les cieux.

TIRSIS.

Polidor, allons voir si la saison propice  
 M'offrira les moyens de te rendre service.

POLIDOR.

Tout à l'heure, Tirsis?



TIRSYS.

Allons-y de ce pas ;

J'ay pour toy des desseins que tu n'esperes pas.

## SCÈNE III

DORIMENE seule.

Que je reconnoy bien en l'ardeur qui m'enflamme  
 Que ce qui plaist à l'œil ne deplaist pas à l'ame ;  
 Polidor à mes yeux s'est monstré si parfait  
 Que mon cœur en ressent le merveilleux effect.  
 C'est à luy seulement que toutes mes pensées [sées :  
 Comme au bien que j'attends sont toujours adres-  
 C'est pour luy que l'amour a changé mes humeurs,  
 C'est pour luy que je vis, c'est pour luy que je meurs ;  
 Par tout où me conduit ma fortune amoureuse,  
 Si je ne pense à luy, je ne suis pas heureuse,  
 Et j'ay beaucoup de peine à croire que les cieus  
 Donnent de plus grands biens que j'en trouve en ses  
 Je souffre toutefois, et mon plus grand martire [yeux.  
 Me vient de trop aymer, et de ne l'oser dire.  
 Helas ! que c'est un mal bien digne de pitié  
 Que de n'oser monstrier une ardante amitié !  
 Quand je veux descouvrir une amitié si ferme,  
 L'amour ouvre ma bouche et la honte la ferme :  
 L'un et l'autre à son tour, l'amour et la pudeur,  
 Me bruslent tous les jours d'une contraire ardeur,  
 Et dans ce triste estat où je suis en servage  
 L'un n'enflamme le cœur, et l'autre le visage,  
 Si bien que pour ne perdre et l'esprit et le corps  
 L'un me brusle au dedans et l'autre par dehors.  
 Helas ! que cet amour dont la force me dompte,  
 N'est-il dessus mon front aussi bien que la honte !  
 Pour le moins Polidor, mon aimable vainqueur,  
 Y liroit ayement ce qu'il fait dans mon cœur.  
 Triste condition d'une fille amoureuse  
 Qui pour n'oser le dire est souvent malheureuse !  
 Dieux qui m'avez conduite en ce triste séjour,  
 Permettez que je sois sans honte ou sans amour.

## SCÈNE IV

TIRSYS, POLIDOR, DORIMENE.

TIRSYS.

Polidor, la voila.

POLIDOR.

Porte luy ma priere.

Va viste.

TIRSYS.

Cache toy seulement là derriere.

Je prepare un discours qui la pourroit toucher  
 Quand mesme au lieu d'un cœur elle auroit un ro-  
 POLIDOR. [cher.

Je puis sans estre vu la voir de cette place,  
 Mais je n'entendray pas ma grace ou ma disgrace.

TIRSYS.

Voy ce qu'elle fera, ses seules actions  
 Te pourront tesmoigner de ses intentions ;

Je te rapporteray si ta maïtresse l'aime  
 Aussi fidellement que ton oreille mesme.

POLIDOR.

Que l'amour et tes soins me conduisent si bien  
 Que j'entre dans son cœur comme elle est dans le

DORIMENE voit venir Tirsis. [mien.

Feray-je donc toujours la rencontre importune  
 D'un qui meïne avec luy ma mauvaise fortune ?

TIRSYS.

Que lisez-vous ainsi ?

DORIMENE.

Le plus beau des romans.

TIRSYS.

Si vous voulez sçavoir la peine des amans,  
 Et l'estat où les met une belle inhumaine,  
 Considérez Tirsis, aimable Dorimene,  
 Si les feintes douleurs qu'un roman vous fait voir  
 Vous peuvent jusqu'aux pleurs bien souvent énon-  
 [voir,  
 Et puis qu'en les pleurant vous pleurez pour des fables  
 Vous pouvez bien pleurer pour mes maux véritables.

DORIMENE.

Je vous ay tant de fois opposé ma rigueur,  
 Que si vous aimiez bien, vous mourriez de langueur.

TIRSYS.

Porterez-vous toujours le titre de cruelle  
 Accompagné des noms d'adorable et de belle ?

DORIMENE.

Je vous puis assurer qu'il me sera commun  
 Tant que vous porterez celuy là d'importun.

TIRSYS.

Pour gagner vostre amour, dites, que faut-il faire ?

DORIMENE.

Il faut estre rien moins que Tirsis pour me plaire.

POLIDOR.

Je n'entends rien : bons dieux qui voyez mes soucis,  
 Que son cœur soit touché des discours de Tirsis.

DORIMENE.

En vain vous esperiez en la perseverance.

POLIDOR.

Helas ! ses actions m'ostent toute esperance.  
 Je remarque en son geste, et je voy dans son port  
 Les signes assurez de ma prochaine mort.

TIRSYS.

Voulez-vous donc enfin commettre une injustice  
 En privant de loyer ! mon fidelle service ?

DORIMENE.

N'ayant jamais en rien voulu vous employer,  
 Tirsis, je ne croy pas vous devoir un loyer.

TIRSYS.

Je voy vostre dessein, vous voulez que j'apprenne  
 Que bien souvent l'amour s'achepte par la peine.  
 He bien, nous souffrirons, et vous direz un jour  
 Qu'à beaucoup de constance on doit un peu d'amour.

DORIMENE.

Ce sera donc alors que les eaux de la Seyne

Cesseront de laver les rives de Surène ;  
Devant que je vous donne un sujet d'esperer,  
Vous aurez tout loisir d'apprendre à soupirer.

TIRGIS.

Depuis que vos rigueurs font voir ma patience  
Vous m'avez bien appris cette triste science,  
Et si vous deviez estre à qui la seaura mieux  
Je serois assure d'un prix si glorieux.

*Il prend Dorimene par la main.*

DORIMENE.

Cessez de me toucher, ou je quitte la place,  
Souffrant un importun on luy fait trop de grace.

POLIDOR.

Je ne sçay que juger d'un si long entretien,  
Tirsis parle beaucoup, et je n'espere rien.

TIRGIS.

Faut-il que ce regard m'oste encore la vie,  
Que vos cruels discours m'ont mille fois ravie ?

*DORIMENE en s'en allant.*

Si mon regard vous tuë et vous met en danger,  
Je n'ay qu'à vous quitter pour vous en dégager.

TIRGIS.

Ha cruelle !

POLIDOR.

Tirsis, tu fuis sans me rien dire.

TIRGIS.

C'est de peur seulement d'accroistre ton martyre.

POLIDOR.

Amy, prononce moy l'arrest de mon trespas,  
Je le trouveray doux s'il vient de ses appas.  
Parle, parle, Tirsis.

TIRGIS.

Sçache que la cruelle,

Si j'excepte les yeux, n'a rien de doux en elle ;  
La haine toutefois qu'elle conçoit pour nous  
Semble luy dérober si peu qu'elle a de doux :  
J'approuve qu'une fille, en pareille partie,  
Adjoute à ses beautez un peu de modestie,  
Mais je n'approuve point qu'un aspect rigoureux  
Fasse du premier coup un amant malheureux ;  
Comme un peu de pudeur la peut rendre loüable,  
Trop de rigueur aussi la rend desagreceable.

POLIDOR.

Mais que t'a-t'elle dit ?

TIRGIS.

Tout ce que peut l'orgueil  
Pour blesser un amant, et le mettre au cercueil :  
Tirsis, m'a-t'elle dit, s'il m'ayme de la sorte,  
Il pourra bien mourir de l'amour qu'il me porte.

POLIDOR.

Ha Tirsis ! ha cruelle, un si cruel rapport  
Pour te plaire une fois me va donner la mort.

TIRGIS.

J'ay parlé des vertus qui te rendent aymable,  
J'ay parlé des rigueurs qui la rendent blasmable,  
J'ay fait ce que j'ay peu.

POLIDOR.

Cher amy, je le croy.

TIRGIS.

Sçache que j'ay parlé de mesme que pour moy.  
Mais elle est insensible, et presque aussi cruelle  
Que ton œil amoureux te la fait trouver belle :  
Quitte donc cette ingratitude, et tu diras un jour  
Qu'il vaut souvent mieux croire un amy que l'amour.

POLIDOR.

Je sçay que ton conseil me seroit profitable ;  
Mais excuse, Tirsis, l'amour est indomptable.

TIRGIS.

Puis que de ton amour tu veux un autre effet,  
Je m'offre à te servir comme j'ay desja fait.

POLIDOR.

Ha ! tu m'obliges trop, croy qu'en pareille affaire  
J'entreprendray pour toy ce que tu viens de faire,  
Et si....

TIRGIS.

Sans compliments, demeurons-en icy,  
Tu ne m'obliges point en me parlant ainsi.

POLIDOR.

Si jamais un bel œil te rend son tributaire,  
Qu'amour te favorise autant qu'il m'est contraire,  
Adieu, n'espargne point ce qui dépend de moy.

TIRGIS.

Je ne merite rien n'ayant rien fait pour toy.

*POLIDOR en s'en allant.*

Ta bonne volonté merite des empires.

TIRGIS seul.

C'est pourtant le sujet qui fait que tu soupires.  
Si le pauvre abusé sçavoit ce que j'ay fait,  
Il ne me feroit pas un semblable souhait.  
Mais voicy Philemon, que doy-je faire ?

## SCÈNE V

PHILEMON, TIRGIS.

PHILEMON.

Espere,

Ta recherche amoureuse est au gré de son père.  
Le bon-homme <sup>1</sup> a monstré par son ressentiment  
Que ton affection luy plaist infiniment.

TIRGIS.

Que je suis redevable au soin que tu veux prendre !

PHILEMON.

C'est le moindre plaisir que je te voudrois rendre.

TIRGIS.

Tu reeves enfin mon espoir abatu,  
Et je me promets tout de ta seule vertu.

1. Ce mot ne se prenait pas alors en mauvaise part. On en qualifiait les vieillards sans leur prêter ainsi rien de ridicule, et pour rendre au contraire hommage à la bonté qui doit accompagner leur âge. Quand La Boétie, pres de mourir, recommanda à Montaigne son pere et sa mere, dont il craint le desespoir à la nouvelle de sa mort, il lui dit, « de prendre garde que le deuil de sa perte ne pousse ce bon homme et cette bonne femme hors des gonds de la raison. » Guy Patin, en disant « le bonhomme M de Sully, » et Daugeau « le bonhomme Cornuille, » ne faisaient insulte ni à Sully ni à Cornuille. Ils voulaient au contraire dire, en parlant ainsi, que c'étaient de bonnes gens, d'un grand âge.

Mais pour le divertir, il faut que je te die  
Un trait assez plaisant pour une comédie.

PHILEMON.

De qui ?

TIRSIS.

De Polidor; depuis que je t'attends  
C'est à quoy son amour m'a fait passer le temps.

PHILEMON.

Il est donc amoureux! de qui? le peux-tu dire?

TIRSIS.

Allons nous promener, et je t'en feray rive,  
La peine que tu prends pour moy merite bien  
Que je te donne au moins un plaisant entretien.

SCÈNE VI

LISETE <sup>1</sup>, FLORICE.

LISETE.

Florice, vostre humeur un peu trop inconstante  
Ne vous permettra pas d'estre jamais contente.  
C'estoit hier Tirsis, aujourd'huy Polidor,  
Et quelqu'autre demain vous plaira mieux encor.  
Autrefois pour Tirsis vous fustes toute en flame,  
Et vous l'aviez tousjours dans la bouche et dans l'ame.

FLORICE.

Je le trouve si froid, alors que je le voy,  
Qu'à la fin sa froideur a passé jusqu'à moy.  
Lisete, si tout homme est amateur du change <sup>2</sup>,  
Peux-tu trouver en moy la mesme chose estrange ?  
Mais va voir Polidor, dy luy que ses appas  
Luy font gagner des cœurs lorsqu'il n'y pense pas.  
Polidor, diras-tu... mais que luy peux-tu dire  
Qui ne semble contraire au bien que je desire ?  
Si tu vas maintenant à cet heureux vainqueur  
Luy faire de ma part un present de mon cœur,  
Peut-estre qu'il croira que cette amour extrême  
M'aura fait oublier l'honneur comme moy mesme.

LISETE.

Sans m'employer icy, vous pouvez chaque jour  
Par ceut moyens divers luy monstrez vostre amour;  
Si vostre voix ne peut vous rendre ce service,  
Vos gestes et vos yeux en feront bien l'office;  
Florice, croyez moy, les yeux ont le pouvoir,  
En matiere d'amour, de parler et de voir.

FLORICE.

J'ay fait cent fois parler, et mes yeux et mes gestes,  
Ils sont de mon amour les signes manifestes;  
J'ay loué Polidor par tout où j'ay connu  
Que ses perfections le rendoient bien venu:  
Tout cela neantmoins n'a rien qui me succede <sup>3</sup>.

LISETE.

Il faut donc recourir à quelque autre remede.

1. Cette Lisette, qui, depuis, a si bien fait souche de soubrettes, est, je crois, la premiere qu'on ait vue au théâtre. Plus tard, on aura Lise dans *le Meunier*. Lisette l'avait devancée.

2. V. sur cette expression une note des pieces précédentes.

3. Qui me plaise, qui ait du succes près de moi. C'est toujours une extension du sens qu'on donnoit au verbe latin *succedere*.

FLORICE.

Quel?

LISETE.

Alors qu'il sera près de vous arrêté  
Permettez luy de prendre un peu de liberté.  
Quand il voudra toucher ou le sein <sup>1</sup> ou la bouche,  
Feignant de l'empescher, permettez qu'il les touche.  
Parceil privauté que l'on souffroit jadis  
Enflame en moins de rien les cœurs plus refroidis.  
Florice, c'est ainsi, dans le temps où nous sommes,  
Que les filles d'esprit savent prendre les hommes.  
Combien en voyons-nous par tout dedans Paris  
A qui ces privautez ont gagné des maris!

FLORICE.

Parceil privauté, où tu fondes ma gloire,  
Font croire bien souvent ce qu'on ne doit pas croire.

LISETE.

Hé bien, que ferez-vous ?

FLORICE.

Helas! j'en ay trop fait,  
Et de tous mes desseins je ne voy point d'effet.  
Il te faut confesser ce que mon imprudence  
Destine à Polidor aux jeux et dans la danse;  
Pour luy mieux descouvrir mon amoureux ennuy,  
Si l'on baise en dansant, je ne baise que luy <sup>2</sup>,  
Je le choisais tousjours, et ma bouche de flame  
Tâche à pousser l'amour jusques dedans son ame:  
Mais si tu vois par là que je peche en l'aimant,  
Sa cruelle froideur m'en sert de chastiment,  
Et si mes actions luy monstrent que je l'ayme,  
Les siennes me font voir qu'il ne fait pas de mesme.

LISETE.

S'il est si difficile et si fort à gagner,  
Feignez de vous en rire et de le dedaigner;  
Quand on n'est plus aymé, c'est lors qu'on le vent

FLORICE.

[estre.  
Loin d'avoir des meppris et les faire paroistre,  
Je cherche à tout moment les moyens de le voir  
Comme le plus grand bien que je scaurois avoir.

LISETE.

Hé bien, il le faut voir.

FLORICE.

Mais il te faut tout dire,

1. Ce qui serait plus qu'inconvenant et indécent aujourd'hui ne l'était pas alors, et les femmes s'y prêtaient par un sans-gêne que l'abbé Bouteau eut devoir combattrer plus tard — car cette mode renouvelée sous l'Empire dura longtemps — par son singulier petit livre : *Abus des nuditez de gorge*, etc.

2. On ne dansait pas alors sans embrassades, surtout à la fin des bals, quand les *bran es* — que le cotillon remplace aujourd'hui — commençaient. Il en était un tres en vogue à cette époque, qui se dansait aux chansons avec le refrain :

Tous les guéridons  
Don daine,  
Tous les guéridons  
Don don,

Chaque cavalier devait, à son tour, faire le Guéridon, se mettre au milieu de la ronde, un chandelier à la main, et rester coi pendant que les autres s'embrassaient. Il nous en est resté le mot *guéridon*, pour désigner le petit meuble sur lequel d'abord on ne posait que des flambeaux, et l'expression bien connue de : « tenir la chandelle. »

Mon aspect seulement luy donne du martire ;  
Aussi tost qu'il me void il destourne ses pas  
De mes-me que l'on fait de ceux qu'on n'ayme pas.

LISETE.

Quittez ce dedaigneux, il est trop insensible.

FLORICE.

Ne me conseille point une chose impossible.  
Tâche à me secourir, songe ; et je te promets  
Le plus beau bavolet <sup>1</sup> que tu portas jamais.

LISETE.

Où se doit aujourd'huy trouver la compagnie ?

FLORICE.

Je croy que ce doit estre aux vignes d'Olenie.

LISETE.

Celuy que vous aymez n'y vient-il pas tousjours ?

FLORICE.

Nous ne l'avons point veu depuis cinq ou six jours.

LISETE.

Si je l'y fais venir, vous rendray-je contente ?

FLORICE.

Tu m'auras mise au luit où vise mon attente.

LISETE.

Il faut que dans une heure il croye assurément  
Que quelqu'autre que vous en a fait son amant,  
Et que si sur le soir il vient dans cette vigne,  
De tous les beaux sujets il verra le plus digne.  
Ainsi vous pourrez voir ce qui vous est si cher.

FLORICE.

Il faut donc dire un nom qui le puisse toucher,  
Et de quelqu'une enfin qui n'y puisse pas estre.

LISETE.

En cela mon esprit se fera reconnoistre :  
Je feray tout si bien qu'outre le bavolet  
Vous m'offrirez encor de quoy faire un colet.

FLORICE.

Mais quel nom prendrons-nous ?

LISETE.

A propos Dorimene

Doit me semble aujourd'huy s'en aller de Surène :  
Sa mere ce matin a pris congé de vous.  
Servons-nous de son nom.

FLORICE.

Enfin je m'y resous.

LISETE.

Elle a de si grands biens, elle paroist si belle,  
Qu'il seroit sans esprit s'il n'y venoit pour elle :

1. C'étoit la coiffure des filles de chambre et des grisettes du temps, qu'on appelloit à cause de cela des *bavolettes*. On lit dans le *Ballet de l'île Louviers*, qui fut dansé en 1637 :

Petits pâtés et tartelettes,  
Delices de nos bavolettes

Bien plus tard, sous la Régence, le *barolet* s'enjoliva de rubans et changea un peu de nom. Il devint un *bonapole*, comme on dit encore en Lorraine. Il est décrit dans le *Ballet des 24 heures*, qui fut joué en 1722 3<sup>e</sup> partie, sc. 6.

GUILAUME : Qu'est-ce que c'est encore que ces petits coquelouches de toutes les couleurs qu'ils mettoit sur leurs têtes, et qui font paroître les jeunes vieilles ?

DORINETTE. Ce sont des *bonapoles*.

Ce n'est pas toutefois, à parler franchement,  
Que vous n'ayez de quoy contenter un amant.  
Voicy son vigneron. Adieu.

FLORICE.

Mais sois discrete.

## SCÈNE VII

LISETE, GUILAUME.

LISETE.

Guillaume, attends un peu.

GUILAUME.

Que me veux-tu, Lisete ?

LISETE.

Je te vendrois charger d'un secret important  
Qui regarde ton maître, et le rendra content.

GUILAUME.

Je suis assez chargé des raisins que je porte  
Sans qu'on me vienne encor charger d'une autre

LISETE.

[sorte.

Les vendanges n'ont pas pour beaucoup l'occuper.

GUILAUME.

On ne vendange pas, on ne fait que grapper <sup>1</sup>.  
Jamais la vigne ingratta aux soins d'une personne  
Ne nous paya si mal des facons qu'on luy donne.  
Mon ventre en un besoin serviroit de tonneau  
Pour estre la prison de tout le vin nouveau.

## ACTE DEUXIÈME

## SCÈNE I

POLIDOR, GUILAUME.

POLIDOR.

N'aurois-tu point songé ce que tu viens de dire ?

GUILAUME.

Ce n'est pas avec vous que je me voudrois rire.  
Je dy la verité, j'en leverois la main,  
Et je respecte ceux dont je mange le pain.

POLIDOR.

Le rapport de Tirsis m'empesche de te croire.

GUILAUME.

Si je mens d'un seul mot je ne veux jamais boire.  
Ouy, Lisete m'a dit que cet objet divin  
Vous aime cent fois plus que je n'aime le vin,  
Et que pour vous monstre son amour infinie,  
Dorimene doit estre aux vignes d'Olenie.

1. Pour *grappiller*, qui n'en est que le diminutif. On ne l'employoit guere. Il se trouve cependant à un tres-curieux endroit du *Grand Costumier de France*, imprimé en 1543.

Le bailiff vendange et le prevost *grappe*,  
Le procureur prend, et le sergent happe ;  
Le seigneur n'a rien s'il ne luy échappe.

POLIDOR,

Je te croirois, Guillaume, et Tirsis n'a rien fait !

GUILLAUME.

Ne vous estonnez point s'il n'a pas eu d'effet,  
Monsieur, du premier coup on ne fend pas les mar-  
Et du premier effort on n'abat pas les arbres. [bres,

POLIDOR,

Va, ne perds point le temps qui te peut rendre heu-  
GUILLAUME. [reux.

Pour le perdre, Monsieur, il faut estre amoureux.

POLIDOR,

Retourne à ton travail.

GUILLAUME.

Gardez d'aller au vostre,

Le mestier d'amoureux vaut bien moins que le nostre.

POLIDOR *seul*,

Que j'ay peu d'esperance, et beaucoup de soucis !  
Le moyen d'accorder, et Guillaume, et Tirsis ?  
L'un me parle d'amour, l'autre parle de hayne,  
Et l'un et l'autre enfin me doment de la peine.  
L'on me fait esperer quand j'ay desesperé,  
Mais je n'ay point de bien qui me soit assuré,  
Et dans ce triste estal où mon ame est contrainte,  
Je n'ay rien de certain que les maux et la crainte.  
L'approche de la vigne.

## SCÈNE II

FLORICE, OLENIE, POLIDOR.

FLORICE.

Ha, voicy mon amant !

Amour, fais luy sentir combien j'ay de tourment,  
Et si pour le brusler tu n'as assez de flamme,  
Prends un peu de ces feux que tu mis dans mon

OLENIE.

[ame.

Est-ce donc Polidor qui paroist à nos yeux ?  
C'est miracle, Monsieur, de vous voir en ces lieux.

POLIDOR.

Si c'estoit un miracle, agreable Olenie,  
J'en ferois tous les jours en vostre compagnie,  
Et le triste entretien en quoy je suis scavant  
Feroit dire bien tost que j'en fais trop souvent.

FLORICE.

Ceux qui de mesme vous sont remplis de merites  
Ne peuvent pas donner d'importantes visites.

POLIDOR.

Scachant qu'après de vous je n'ay rien merité,  
Je doy ces bons discours à vostre honnesteté.

FLORICE.

Mais n'appercey-je pas Doripe et Dorimene ?

## SCÈNE III

OLENIE, DORIBE, DORIMENE, FLORICE,  
POLIDOR.

OLENIE.

Je ne vous croyois plus bourgeoise de Surene :  
Vous deviez ce matin retourner à Paris.

DORIBE.

Il nous faut recevoir la loy de nos maris,  
Le mien, un peu fâcheux, a remis ce voyage  
Qui nous eust pour deux jours esloigné du village ;  
Enfin nous revenons participer au bien  
Que nous donne par tout vostre aimable entretien.

OLENIE.

Ne m'en dites pas tant, je suis sujette à croire  
Ce qui me peut donner un peu de vaine gloire.  
Mais entrons dans la vigne, et que secrettement  
Je vous puisse parler l'espace d'un moment.

FLORICE.

O cruel accident ! vers elle il s'achemine ;  
Il parle, elle l'escoute, et se font bonne mine.

DORIBE *à sa fille*,

Attendez nous icy, ne vous esloignez pas.

FLORICE.

O terre, en ma faveur creve loy sous leurs pas.  
Je ne puis plus les voir.

DORIMENE.

Quoy, Florice ?

FLORICE *en s'en allant*,

Une affaire

M'appelle en un endroit où je suis necessaire.  
Je viens tout à propos de m'en ressouvenir ;  
Mais voilà Polidor pour vous entretenir.

POLIDOR,

Quand mesme par des vœux offerts en sacrifice  
À me recompenser j'aurois contraint Florice,  
Elle ne pourroit pas me recompenser mieux  
Qu'en me laissant tout seul en ces aimables lieux.  
C'est icy qu'autrefois la divine Artenice 1  
Du parfait Aleidor recevoit le service,  
Et c'est au mesme endroit que je suis glorieux  
De vous offrir un cœur que gagnerent vos yeux.  
Ne vous estonnez pas d'un discours qui vous touche,  
L'œil vous a cent fois dit ce que vous dit la bouche,  
Et depuis que je sers vos attraitis tous divins  
L'on a serré deux fois et les bleds et les vins.  
Mais hélas ! vos rigueurs m'ont osté l'esperance  
Qui donnoit de la force à ma perseverance,  
Et vos perfections m'ont réduit à ce point  
De vous aimer tousjours et de n'esperer point.

DORIMENE.

Polidor, ces discours à quelque antre agreables  
Sont bien plus obliges qu'ils ne sont veritables ;  
Mais par quelles rigueurs ay-je empesché l'espoir  
Que vos perfections vous permettent d'avoir ?  
De quelles cruantez pourrois-je estre blasmée  
Si je n'ay jamais seen que vous m'avez aimée ?

POLIDOR.

Tirsis vous a monstré ce matin mes langueurs,  
Et par vos actions j'ay connu vos rigueurs.

DORIMENE.

Tirsis m'en a parlé ! cet importun qui m'ayme  
M'a tenu des discours seulement de luy mesme.

1. Non qui s'écrivait plus souvent *Athenice*, et que Malherbe avait mis à la mode parmi les *perieuses*, en le forçant, avec le prenom de M<sup>me</sup> de Rambouillet, *Catherine*, dont il n'est, lettre pour lettre, que l'anagramme.

POLIDOR.

O dieux ! que dites vous ? si j'ay receu du mal  
Falloit-il autre chose attendre d'un rival ?  
Il s'en repentira, cet amy detestable,  
Dont la peine me cause un tourment veritable.

DORIMENE.

Si vous ne respirez que mon contentement,  
Vous faindrez d'ignorer ce triste evenement.  
Et si j'ay dessus vous une entiere puissance,  
Faites en voir l'effet par vostre obeissance.  
Je ne veux pas qu'Amour, vostre commun vainqueur,  
Fasse esclatter ses feux ailleurs qu'en vostre cœur.  
Tirsiis est bien puny par l'excez de ma hayne,  
Et je vous vange assez en le mettant en peyne.

POLIDOR.

De mesme que le cœur vous me liez les mains,  
Vous me vangez beaucoup avecques vos dedains :  
Mais que cette vangeance à mon gré seroit grande !  
Si vous m'aviez donné l'amour qu'il vous demande !

DORIMENE.

Il suffit, Polidor, que vous ayez appris  
Qu'on ne vange que ceux qu'on n'a pas à mespris.

POLIDOR.

Que mon secret tourment recevra d'allegeance,  
Si vous prenez long-temps le soin de ma vangeance !

DORIMENE.

Mais ma mère revient ; nous nous verrons ce soir.

POLIDOR.

N'ayant point d'autre bien que celui de vous voir,  
Si je ne vous voy pas comme j'en ay l'envie,  
La seule impatience aura finy ma vie.

DORIFE.

L'on nous attend chez nous, il s'en faut retourner.

POLIDOR.

Seray-je assez heureux pour vous y remener ?

DORIFE.

Vous autres jeunes gens, qui cherchez les gentilles,  
Vous ne nous caressez qu'à cause de nos filles,  
Et la vieille aujourd'huy qui le croit autrement  
A mon opinion a peu de jugement.

## SCÈNE IV

FLORICE, LISETE.

FLORICE.

Que feray-je, Lisete, en ce malheur extreme,  
Et qui pourra m'ayder si je ne nuy moy mesme ?  
Polidor est venu, mais la rigueur du sort  
A voulu que ce soit pour me donner la mort.  
Toute nostre industrie, à moy seule fatale,  
Luy donne une maïstresse, à nous une rivale,  
Et nostre invention n'a servy seulement  
Qu'à le combler de bien comme moy de tourment.  
Lisete, je l'ay veu caresser Dorimene ;  
Leurs gestes exprimoient une amoureuse peine,  
Et leurs regards mourens par de douces langueurs  
Faisoient voir en secret l'eschange de leurs cœurs.  
L'on eust dit que l'ingrat luy donnoit des caresses

Seulement à dessein d'accroistre mes fristesses,  
Et que ces deux amans ne se touchoient la main  
Que pour faire un complot de me percer le sein.  
Mais je me vengeray sans l'ayde de personne  
Et je le priveray du bien que je luy donne.

LISETE.

N'appellez point amour ce peu de liberté,  
Qui n'est qu'un pur effet de la civilité.  
Puis qu'il venoit pour elle, il estoit raisonnable  
Qu'il tâchast pour le moins à se rendre agreable,  
Et qu'enfin Dorimene en eust cet entretien  
De qui vous esperiez recevoir tout le bien.

FLORICE.

N'appelle point devoir une amour trop connuë,  
Leur ame malgré moy m'a paru toute nuë ;  
Ils s'ayment, cesse donc de flatter mon ennuy,  
Quiconque a de l'amour le connoist en autruy.

LISETE.

Le trait seroit plaisant s'il estoit veritable.

FLORICE.

Dis que s'il estoit vray je serois miserable.

LISETE.

Pour vostre allegement croyez donc qu'il est faux ;  
Souvent l'opinion fait on finit nos maux.  
Mais enfin s'il est vray qu'au mespris de la peine,  
Polidor amoureux adore Dorimene,  
Ce n'est pas le moyen de l'attirer à vous  
Que de luy dérober ce qu'il a de plus doux.

FLORICE.

Que je l'attire ou non, je seray soulagée  
Alors que je scauray que je me suis vangée ;  
Mais ne pourrois-je pas l'accuser justement  
De n'avoir pas prevenu ce triste evenement ?

LISETE.

Pensez-vous qu'on prevoye une telle aventure,  
De mesme qu'on prevoit le chaud ou la froidure ?  
Vous avez désiré le plaisir de le voir,  
Vous l'avez demandé, je vous l'ay fait avoir ;  
Mais puisque de tout point l'affaire vous regarde  
C'estoit à mon avis à vous d'y prendre garde ;  
Pour moy je vous diray ce que j'ay dans l'esprit  
Et que dedans Paris une dame m'apprit :  
Lisete, me dit-elle, en ce temps où nous sommes  
Pour te faire estimer, n'estime point les hommes ;  
Si tu veux toutesfois approuver leur amour,  
Ayme deux, trois amans, et fais-en chaque jour ;  
N'aye point d'autres soins que pour cet exercice,  
Pour y mieux renssir emprunte l'artifice,  
On ne peut trop avoir de ces biens inconstans  
Dont la perte se fait tousjours en peu de temps.  
Florice, c'est ainsi que parloit cette dame,  
J'ayme fort ses leçons.

FLORICE.

Et pour moy je les blâme,  
Mais qu'en infères-tu ?

LISETE.

Qu'il vous faut à ce coup  
En abandonner un pour en aimer beaucoup.  
Au lieu que vous cherchez vous serez recherchée.

FLORICE.

Laisse moy dans les fers où je suis attachée :  
Avoir beaucoup d'amans, ce n'est pas en avoir.

LISETE.

Mais n'en avoir qu'un seul monstre peu de pouvoir.  
L'on juge qu'une fille a beaucoup de merite  
Par le nombre d'amans que l'on void à sa suite.

FLORICE.

Moy, je croirois avoir de parfaites beautez  
Si je pouvois d'un seul gagner les volontez.

LISETE.

Moy qui suis d'une humeur un peu plus difficile,  
Je n'en aurois pas trop quand j'en aurois dix mille.  
Lors qu'on a ce mal-heur de n'avoir qu'un amant,  
La crainte de le perdre afflige incessamment :  
Enfin considerez sans vous mettre en colere  
Que plus on a de mets, plus on fait bonne chere.  
Quoy que vous me disiez du rare Polidor,  
Avoir beaucoup d'amans c'est avoir un tresor.  
L'un nous fait des presens, l'autre nous rend service,  
Un autre, si l'on veut, fait un autre exercice.

FLORICE.

Croy que ce n'est pas là le bon-heur que j'attends,  
Les discours que tu perds me font perdre le temps.

LISETE.

Qu'avez vous resolu ?

FLORICE.

D'empescher Dorimenc  
De cherir plus long-temps le sujet de ma peine.  
Je vay faire une lettre où son pere apprendra  
(S'il n'y songe bien tost) l'amour qui la perdra.  
A la bien deguïser je seray si subtile  
Que j'y veux meconnoistre et ma main et mon stile.  
Elle sera sans nom.

LISETE.

Florice, je le croy.

FLORICE.

Mais qui la portera ?

LISETE.

Ce ne sera pas moy.

FLORICE.

Alors qu'en son jardin personne ne travaille  
Nous la pourrons jeter par dessus la muraille,  
Si bien que le premier qui la rencontrera  
La fera voir au pere et nous obligera.

LISETE.

Vous la cachetterez, vous y mettez l'adresse.

FLORICE.

Où l'amour ne peut rien usons de la finesse.

## SCÈNE V

CRISERE, DORIFE.

CRISERE.

Le party me plaist fort, le bien, qu'en dites vous ?  
Rejettez vous Tirsis qui vient s'offrir à nous ?  
Je n'ay pour aujourd'huy remis vostre voyage

Qu'affin de vous parler touchant ce mariage.

DORIFE.

Tirsis est honneste homme, et les commoditez  
Accompagnent fort bien ses bonnes qualitez.  
Sa façon est aimable, il fait que je l'avoüe,  
Et sa gentille humeur merite qu'on le louë,  
Mais...

CRISERE.

Que voulez-vous dire avecques vostre mais ?  
C'est un point arresté, ne m'en parlez jamais.  
Ne quitterez-vous point cette humeur difficile ?  
Mais c'est parler en vain, ce sexe est indocile,  
Et c'est avec raison qu'on dit communement  
Qu'il n'est bon qu'en un lit et dans un monument<sup>1</sup>.  
Affin qu'en peu de temps nostre bien se consume  
Vous desirez pour gendre avoir un gentil-homme ?

DORIFE.

Quoy que vos sentimens soient opposez au mien,  
Ce desir est permis alors qu'on a du bien.  
On ne scauroit trouver de plus grande richesse  
Qu'en la possession de la seule noblesse.  
Ce bien toujours aimable et toujours plein d'appas  
Ne depend pas du sort par ce qu'il n'en vient pas.  
Il esleve nos noms bien plus haut que les nuës,  
Il donne de l'éclat aux maisons inconnues.

CRISERE.

Quel est le courtisan qui vous fait ces leçons ?  
Et qui vous entretient de ces belles chansons ?  
Vous ne dites cela que pour me faire rire.

DORIFE.

Comme je le voudrois, je viens de vous le dire.

CRISERE.

On verroit bien plustost le soleil sans clairté,  
Que l'esprit d'une femme exempt de vanité.

DORIFE.

Sans doute Palmedor espousant nostre fille  
Seroit un ornement pour toute la famille.

CRISERE.

Je ne permettray point que ma fille ait d'amant  
Qui n'a jamais eu d'or qu'en son nom seulement.  
Cette noblesse seule est un foible avantage :  
On ne se nourrit pas d'un pareil heritage,  
Et, malgré les leçons que vous fait Palmedor,  
Un homme est assez noble alors qu'il a de l'or.  
On l'aime, on le respecte, on souffre ce qu'il ose ;  
S'il scait garder son or, il scait beaucoup de chose ;  
Enfin pour se parer de la nécessité  
L'or en bourse vaut mieux que le fer au costé.

DORIFE.

Si vous n'aviez desja l'ame preoccupée,  
Vous diriez que les biens se gardent par l'espée.

CRISERE.

Puis que sans son secours je les ay seen garder,  
Je les scauray sans elle encore posseder.

1. Dans le sens latin de *monumentum*, qui voulait dire tombeau.  
Maynard disoit à la même époque :

C'est une loi, non pas un étâtiment  
Que la nécessité qui nous est imposée  
De servir de pâture aux vers du monument

DORIFE.  
C'est toujours un bon-heur que nul autre n'efface,  
Que de pouvoir nombrer des nobles en sa race.

CRISERE.  
Sans nous entretenir de discours ennuyeux,  
Il vaut bien mieux nombrer son or que ses ayeux.  
Ne m'en parlez donc plus; tout homme raisonnable  
Ne se doit allier qu'avecque son semblable:  
La nature l'apprend, et nous monstre ce point,  
La colombe jamais à l'aigle ne se joint.  
L'alliance d'un noble a fait souvent cognaistre  
Qu'en le prenant pour gendre on se donne son

DORIFE. [maistre.  
Pensez-vous que ma fille approuve vostre choix?

CRISERE.  
Ne la cajollez point, ou si je le sçavois....

DORIFE.  
C'est à vous d'ordonner, à moy de me soumettre.

## SCÈNE VI

DORMENE, CRISERE, DORIFE.

DORMENE.  
Passant par le jardin j'ay trouvé cette lettre.  
Elle s'adresse à vous.

CRISERE.  
Il faut voir ce que c'est.  
Ne la détournez point d'un dessin qui me plaist.

DORIFE.  
Ne craignez point cela, je parle des vendanges.  
Que l'aage met un homme en des humeurs estran-  
CRISERE. ges!

Dormene, approchez, et voyez cet escrit.

DORMENE.  
Hé Dieux!

CRISERE.  
Enfin je voy jusques dans son esprit.  
Elle ayme Polidor, cette jeune indiscrette,  
Et voicy le tesmoing de leur amour secrette.

DORIFE.  
Qui l'eust jamais jugé!

DORMENE.  
Mais qui pourroit juger,  
Que n'estant pas à moy je me puisse engager?  
Je dépend trop de vous, et je suis trop heureuse  
D'estre de vos conseils seulement amoureuse.

CRISERE.  
Aimer sans nostre avis, et choisir un mugnet  
Qui n'a pour tout son bien que beaucoup de caquet!  
Ha! que ces cajolleurs de femmes et de filles  
Apportent d'infamie aux meilleures familles!  
Ce sont de vrays serpens en hommes transformer  
Qui donnent de beaux fruits qui sont envenimés.  
Ne le croyez jamais, detestez son approche  
De mesme qu'un vaisseau fuit celle d'une roche:  
Ne hantez plus les siens, je sçauray mieux que vous,  
Alois qu'il sera temps, vous choisir un espoux.

Songez à m'obeyr, et mettez vostre estude  
A chasser vostre amour et mon inquietude,  
Ou j'apprendray bien tost à vostre esprit blessé  
Que Long-champs<sup>1</sup> est plus près que vous n'avez

DORMENE. pensé.  
O fille infortunée, infidelle à moy mesme,  
De qui me doy-je plaindre en ce mal-heur extrême?  
Et qui doy-je accuser de mes maux inhumains  
Si le coup qui me blesse est venu de mes mains?  
Je me suis de liens moy mesme revestüe;  
J'ay donné le poignard à celui qui me tue;  
J'ay forgé, j'ay basti mes fers et ma prison.  
Et je me suis moy mesme appresté le poison.  
O fineste jardin, ô jardin redoutable  
Qui me fais recueillir un fruit si detestable!  
Helas! je puis bien dire en me noyant de pleurs  
Que je viens de trouver un serpent sous les fleurs.  
Mais quel est le demon qui découvre ma flamme?  
Mon discours, ou mes yeux ont ils traby mon ame,  
Ou par mes actions ay-je monstré l'amour  
A qui jusques icy j'ay refusé le jour?  
Mais doy-je m'estonner d'apprendre qu'on le seache?  
Si l'amour est un fen, le moyen qu'il se cache!  
Ha! voicy Polidor qui vient m'entretenir:  
Dieux! fuiray-je mon bien quand je le voy venir?

## SCÈNE VII

POLIDOR, DORMENE, CRISERE.

POLIDOR.  
He bien, mais qu'avez vous? ma visite importune  
Vous est elle un sujet de mauvaise fortune?  
Sije vous ay dépien, je suis prest à perir,  
Commandez moy, mon cœur, de vivre ou de mourir:  
D'une ou d'autre façon il est en ma puissance  
De monsttrer mon amour par mon obéissance.

DORMENE.  
Helas! si vous n'aimez, que mon triste discours  
Va joindre de tourmens avecques vos amours!  
Mais pour vous tesmoigner que vostre Dormene  
N'a jamais consenty que vous fussiez en peine,  
Je jure, Polidor, que depuis douze mois  
Sans que vous l'avez seen, j'ay vescu souz vos loix,  
Et si je ne voulois vous conserver encore  
Je ne vous dirois pas que ce cœur vous adore;  
Je ne vous dirois pas que ce cœur enflammé  
Fut heureux jusqu'icy de vous avoir aimé:  
La honte maintenant sur mon visage peinte  
Defendroit à l'amour et les pleurs et la plainte.  
Mon discours est hardy; mais la nécessité  
M'excuse devant vous de cette liberté.

POLIDOR.  
Vous qui tenez un rang entre les plus parfaites

1. Couvent de Sœurs mineures où l'on cloitroit les filles rebelles. Il avoit été fondé au xiii<sup>e</sup> siècle, par Isabelle de France, sœur de saint Louis, dans le bois de Boulogne. Les offices en étaient célébrés, surtout ceux de la semaine sainte. Tout le beau monde s'y rendait en voiture; de là ce que nous appelons encore, à la même époque de l'année, la promenade de Longchamps, « bien que, depuis plus d'un siècle, il ne reste plus rien de l'abbaye. C'était par excellence le couvent des femmes, et l'on disait d'un homme qui les aimait beaucoup: « Il est de l'abbaye de Longchamps, il tient des dames. »



Ne vous excusez point du bien que vous me faites.  
Mais puisque vos discours ont disposé mon cœur  
A recevoir les coups de la mesme rigueur,  
Parlez, ne feignez plus, seul objet que j'adore,  
Mes maux seront legers, si vous m'aimez encore ;  
Vostre seule amitié me donne plus de biens  
Que l'enfer ne pourroit me faire de liens.

DORIMENE.

Je ne vous doy plus voir ; mon pere impitoyable  
En vient de prononcer l'arrest irrevocable.

POLIDOR.

Vous voulez m'esprouver.

DORIMENE.

La tristesse où je suis,  
Sans feindre d'autres maux me donne assez d'en-

POLIDOR. [mais.

Triste et cruel effet du sort qui m'accompagne !  
Faut-il que je vous perde au point que je vous gaigne ?  
O bon-heur sans pareil que j'ay si peu gardé,  
Qu'à peine il me souvient de l'avoir possédé !  
Si je ne puis parler, ne puis-je pas escrire ?

DORIMENE.

Sa seconde defience augmente mon martyre ;  
Car les commandemens qu'il m'a faits sans raison  
Me deffendent de voir ceux de vostre maison.  
Pour moy qui crains sur tout d'allumer sa colere,  
Je voudrois vous aimer et toutesfois luy plaire.

POLIDOR.

Tirsi's m'a fait sans doute un si perlide tour,  
Et par luy vostre pere a connu mon amour.

DORIMENE.

Sur peine de me perdre après cette disgrace  
Ne luy parlez jamais de tout ce qui se passe :  
Feignez qu'il est toujours entre vos plus chers,  
On mesdit à Surène aussi bien qu'à Paris.

POLIDOR.

Permettez qu'un seul coup punisse un double ou-  
DORIMENE. [trage.  
Monstrez moy de l'amour plus-tost que du courage.

POLIDOR.

Qui dispose du cœur peut disposer du bras.

DORIMENE.

Le ciel qui vange tout ne vous oubliera pas.

POLIDOR.

Mais je viens de trouver un moyen pour escrire  
Sans que les plus subtils y trouvent rien à dire.

DORIMENE.

Comment donc ?

POLIDOR.

Je feindray d'aimer auprès d'Antueil  
Une jeune beauté qui me fait bon aceneil ;  
Phillis sera son nom.

DORIMENE.

Je ne vous puis comprendre.

POLIDOR.

Quatre mots seulement me peuvent faire entendre.  
Sous ce nom de Phillis, je traceray des vers  
Que je scartay donner en mille endroits divers,

Tant de monde en aura par tout dans le village  
Que vous les pourrez voir sans donner de l'ombrage.  
Là vous reconnoistrez que ma fidelité  
Semblable à vos beautez n'a rien de limité :  
Vous y verrez mes feux, vous y lirez les plaintes  
Que fait pousser l'absence aux ames bien attaintes ;  
Vous y verrez enfin que l'amour triomphant  
Est si grand dans mon cœur qu'il cesse d'estre en-  
Mais servons nous icy du secours de Lisete [fant.  
Puisqu'elle sçait desja vostre amitié secreete.

DORIMENE.

Elle la sçait !

POLIDOR.

Au moins elle m'a fait sçavoir  
Qu'aux vignes aujourd'huy vous desiriez me voir.  
Et je vous ay monstré par mon obeissance  
Combien je fais estat d'estre en vostre puissance.

DORIMENE.

De qui l'a-elle sceu ? vous m'estonnez.

POLIDOR.

Qu'elle l'a pu sçavoir de vous mesme. Je croy

DORIMENE.

De moy !  
Croyez qu'elle fait voir à beaucoup qu'elle abuse  
Qu'aux champs comme à la ville on void regner la  
POLIDOR. [ruse.

Je luy doy toutesfois le bien que j'ay recen,  
Puis que j'ay profité de ce que j'en ay sceu.

DORIMENE.

Né luy parlez de rien, vous pourriez vous instruire  
Qu'elle vous a servy seulement pour vous nuire.

POLIDOR.

Je vous croiray, Madame, et seray satisfait  
Si mon premier dessein rencontre un bon effet.

DORIMENE.

Que j'auray de bon-heur, si le ciel secourable  
Nous donne en ce dessein un succez favorable !

CRISERE.

Dorimene, rentrez, il fait beau voir si tard  
Avec ces cajolleurs une fille à l'escart.

## ACTE TROISIÈME

### SCÈNE I

TIRSI'S, PHILEMOX.

TIRSI'S.

Que me sert, Philemon, l'affection du pere  
Si la fille me perd lorsqu'il veut que j'espere ?  
Helas ! je suis reduit à ce mal-heureux point,  
Que je tourne sans cesse, et je n'avance point :  
L'ingrate me condamne à mourir dans la flamme  
Que l'esclat de ses yeux alluma dans mon ame,

Et son dedain m'apprend que le nom d'amoureux  
N'est jamais esloigné du nom de mal-heureux.  
Enfin elle me tue, et j'en suis idolastre.

PHILEMON.

Vous souffrez justement pour estre opiniastre :  
Vous l'allés appeller afin de vous guerir,  
Et vous avez en vous de quoy vous secourir ;  
Vous avez la raison, servez vous de son ayde  
Et n'allez pas ailleurs rechercher un remede.  
L'on a tousjours blasmé ces esprits dedaigneux  
Qui vont chercher ailleurs ce qu'on trouve chez eux.  
Considérez enfin ce secours véritable,  
Il ne tiendra qu'à vous qu'il ne soit profitable.

TIRSI.

En vain tes sentimens s'opposent à mes vœux,  
Tes discours sont des vents qu'il croistre mes feux,  
Et non pas un remede à l'excès de ma peine.

PHILEMON.

Pour guerir, vous voulez le cœur de Dorimene.  
Vous desirez l'amour de ce sexe inconstant  
Comme le plus grand bien que vostre esprit attend ;  
Mais si pour l'aquerir bien souvent on se geyne,  
A se le conserver on n'a pas moins de peine,  
Sibien qu'un pauvre amant est toujours malheureux  
Soit qu'un bel œil le flatte ou luy soit rigoureux.

TIRSI.

L'amour ingenieux à donner des supplices  
Nous fait mesme en souffrant rencontrer des delices.  
Et l'on ne trouva point de veritable amant  
Qui n'estime les fers qu'il supporte en aimant.  
Dorimene est l'objet de ma flamme eternelle ;  
Pour elle j'ay souffert, je souffriray pour elle.

PHILEMON.

Mais que vous servira de vous geyner encor,  
Si vous n'ignorez pas qu'elle aime Polidor ?

TIRSI.

Son père l'a pour moy banny de sa famille.

PHILEMON.

Il ne l'a pas banny de l'esprit de sa fille.

TIRSI.

La dellence d'aimer, qu'il luy fait tous les jours,  
Surmontera bien-tost de si foibles amours.

PHILEMON.

Apprenez aujourd'hui qu'en un jeune courage  
La dellence d'aimer fait aimer davantage,  
Et qu'Amour, qui retient la nature d'enfant,  
Demeure opiniastre à ce qu'on luy dellend.

TIRSI.

J'ay seeu que Polidor l'a depuis peu laissée,  
Et qu'un autre subyet occupe sa pensée.  
Amy, si Dorimene apprend ce changement,  
Je n'en puis esperer que du soulagement.  
Mais je voy Polidor.

## SCÈNE II

POLIDOR, GULLAUME, TIRSI, PHILEMON.

POLIDOR.

Fais un tour dans Surène.  
Et ce que tu pourras pour y voir Dorimene,

Cours, vole.

GULLAUME.

Que je vole ! à vous en bien parler,  
Les oyseaux comme moy ne sont pas pour voler.

POLIDOR.

Mets luy ce mot en main, et fais en telle sorte  
Qu'on ne surprenne point celuy la qui le porte.

GULLAUME.

Que ma condition se releve en un jour  
D'estre de vigneron fait messenger d'amour !

POLIDOR.

N'ont-ils point entendu ce que nous devons faire ?

GULLAUME.

Ils sont trop esloignez, adieu, laissez moy faire.

TIRSI.

Devons nous l'accoster après ce que j'ay fait ?

PHILEMON.

Il s'approche de nous.

POLIDOR.

Je les trouve à souhait.

PHILEMON.

Où s'en va Polidor ?

POLIDOR.

Je vay voir.

PHILEMON.

Dorimene ?

POLIDOR.

Je ne suis plus d'humeur à me nourrir de peine.  
Je deteste l'amour quand il donne des pleurs,  
Et je ne le suy point s'il ne donne des fleurs.  
L'amour est autrement le supplice de l'ame ;  
Son fen n'est dans les cœurs qu'une infernale flamme ;  
Enfin si le plaisir ne le suit en tout lieu,  
C'est un petit demon, et non pas un grand dieu.

TIRSI.

Vous estes bien changé.

POLIDOR.

Je serois sans courage

Si j'aymois plus long-temps aux lieux où l'on m'ou-  
trage.

PHILEMON.

Vous aimez toutesfois.

POLIDOR.

Ouy, mais j'ayme en des lieux

Où je suis mieux recen que ne seroient les dieux.  
J'ayme devers Antueil une beauté divine.

Et c'est là que la rose est pour moy sans espine,  
Et c'est là que l'Amour sans dessein de blesser  
Ne se sert point des traits qui peuvent offenser.  
Je vey sur ce subyet vous monstrier quelques rimes  
Qui sont de mon amour les premieres victimes.  
Je les allois offrir à l'aymable beauté  
Qui retient sous ses loix mon esprit arreste.

TIRSI.

Polidor est poëte.

POLIDOR.

Amour m'a fait conaistre

Qu'un veritable amant est tout ce qu'il veut estre ;  
Mais si je fais des vers, c'est pour me faire aimer.  
Et non pas, Philemon, pour me faire estimer :

Le nombre est assez grand de ces mélancoliques,  
Qui cherchent par leurs vers des louanges publiques.

PHILEMON.

Il est vray qu'en ce temps où tout va de travers [vers :  
On void plus de rimeurs, qu'on n'entend de bons  
Tel se croit habille homme en cet art qu'il embrasse  
Qui tient plus du cheval que du dien de Parnasse t.

TIRSIS.

Mais monstre nous les vers.

POLIDOR.

S'ils ne sont excellens,  
Ils ne parlent pas mal de mes feux violens.

TIRSIS lit les vers de Polidor.

Phillis, unique bien que mon ame soulaite,  
Si mes vers n'ont point d'ornement,  
Je n'affectay jamais le titre de poëte  
Mais celui de parfait amant.

Je trouve dans mes fers le comble de ma gloire,  
Je me plais d'y perdre mon cœur;  
Bien que je sois captif dessous votre victoire,  
Je croy pourtant estre vainqueur.

Si souvent aux soupirs la passion m'engage,  
Ce n'est que pour vous assurer  
Qu'ayant beaucoup d'amour j'en scay tout le langage  
Qui consiste à bien soupirer.

Un dieu viendroit m'offrir sa divinité mesme  
En eschange de mon amour,  
Que mon cœur, orgueilleux de sçavoir que l'on  
Luy demanderoit du retour. [m'aime,

Mais je suis si superbe en vous donnant des larmes  
Et quand je me sens consumer,  
Que j'aime mieux estre homme en adorant vos char-  
Que d'estre dieu sans vous aimer. [mes  
J'aime mieux vous donner des vœux et des offrandes  
Que d'en recevoir d'un mortel :  
Soyez donc ma deesse, escoutez mes demandes,  
Et mon cœur sera votre autel.

POLIDOR.

Hé bien, qu'en dites-vous ? Pour le moins je m'exprie-  
Et ne me contrains point pour aller à la rime. [me

TIRSIS.

Ces vers me semblent bons.

PHILEMON.

Mais ce mot vous plaist-il ?

POLIDOR.

Ne me censure point pour paraître subtil.

TIRSIS.

Il est de ces censeurs dont les langues hardies  
Sont souvent le seul mal qu'on trouve aux comedies.

PHILEMON.

A propos, l'autre jour je m'y trouvay surpris,  
Et comme prisonnier entre ces beaux esprits ?

1. Ce passage, on Du Ruyor se venge des mauvais poëtes, sans en être — ici du moins — un très-excellent lui-même, a été cité par les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théâtre françois*, t. V, p. 120, à l'endroit où ils rendent compte de cette pièce.

2. Il y avait sur le théâtre, jusqu'à l'époque de Voltaire, qui le redoublait fort, le haine des auteurs, ou se formulaient toujours les jugemens les plus prompts, les plus tranchants, et jamais les plus favorables.

La pièce qu'on joiñoit estoit incomparable,  
Les plus judicieux la trouvoient admirable :  
Toutesfois ces rimeurs, moins doctes qu'envious,  
N'y pouvoient rien trouver qui ne fust ennuyeux.  
L'un faisoit de l'habile (et pour moy je m'en moque)  
L'autre disoit tout haut : Cette rime me choque,  
Ce mot n'est pas françois, et m'estonne comment  
On luy vient de donner tant d'applaudissement.  
Ainsi parlent ces gens dont l'esprit populaire  
Ne sçauroit rien souffrir comme il ne peut rien faire.

POLIDOR.

Tirsis, rends moy ces vers.

TIRSIS

Cher amy Polidor,  
Je les veux conserver de mesme qu'un tresor.

POLIDOR.

Rends les moy, je te prie, il faut que je vous quitte,  
Et qu'envers ma Phillis cette rime m'acquitte.

TIRSIS.

S'ils n'estoient pas si bons, tu les pourrois avoir.

POLIDOR.

Il faut donc les rescrire, adieu, jusqu'au revoir.

TIRSIS.

Amy, voyez dequoy détromper Dorimene,  
Et j'ay dans ce papier un remede à ma peine.

POLIDOR seul.

Pauvre amant abusé, tu n'as donc pas appris  
Que je t'allois donner les vers que tu m'as pris,  
Et qu'en les demandant, moy mesme, j'aprehende  
Que ta discretion accorde ma demande.  
S'il ne porte aujourd'huy son tourment dans le sein,  
Je suis bien assuré qu'il le porte en sa main.  
Il va montrer ces vers à l'œil qui nous captive,  
Mais pour m'en assurer, il faut que je le suive.  
Dieux ! qui pourroit me nuire et me desobliger,  
Si mesme mon rival se rend mon messenger ?

## SCÈNE III

GUILLAUME.

Après de ce costau Dorimene sommeille,  
Il faut que je l'aborde et que je la reveille,  
Ou que secrettement poursuivant mon dessein  
Je luy coule ce mot jusque dedans le sein.  
Son pere est dans sa vigne, ha ! que n'est-il possible  
Que pour un seul instant je me rende invisible ?  
Je me contenterois et Polidor aussi ;  
Mais j'apperçoy Tirsis qui s'approche d'icy.  
Il faut que je me cache attendant qu'il s'en aille.

## SCÈNE IV

TIRSIS, GUILLAUME, POLIDOR.

TIRSIS.

Ne souffre plus, Amour, qu'un vain je me travaille  
Pour monstre un effet de ta divinité.  
Change le cœur ingrat d'une fiere beauté.

Mais je la voy qui dort, cette belle retive,  
Et j'ay sous mon pouvoir celle qui me captive:  
A voir près des raisins l'œil qui nous a vaincus  
L'on diroit que Cypris visite icy Bacchus.  
Approche-toy, Tirsis, ne redoute personne,  
Chacun peut s'emparer d'un bien qui s'abandonne;  
D'un bien qui s'abandonne ! hélas, son seul aspect  
Pour le garder icy fait naistre le respect,  
Et par les traits nouveaux, dont je sens la menace,  
Je voy bien que l'Amour veille auprès tant de grace.

*GUILLAUME caché dans une vigne.*

Le pauvre homme ressemble à ce bon messager  
Qui voyoit de bons mets et qui n'osoit manger.

TIR SIS.

Le soleil endormy se fait icy paraître.

*GUILLAUME.*

Garde toy d'y toucher, c'est le bien de mon maistre.

TIR SIS.

Peut-estre que l'Amour, lassé de me blesser,  
La fait icy dormir pour me recompenser;  
Mais que pourrais-je craindre en cette douce guerre,  
Si je voy maintenant mon ennemy par terre ?  
Baise, baise à ton gré sa bouche et son beau sein  
Et de tes longs travaux paye toy par ta main.

*POLIDOR caché.*

Ha ! que vien-je de voir ? il baise l'infidelle,  
Et ce que je feignois est véritable en elle !

DORIMENE.

Que faites-vous, Tirsis ? impudent, effronté,  
Est-ce ainsi qu'avec vous je suis en sureté ?

TIR SIS.

Qu'ay-je dit, qu'ay-je fait qui vous puisse déplaire ?

DORIMENE.

Pourrais-tu me nier ce que tu viens de faire ?

TIR SIS.

Je n'ay pris qu'une fleur qu'on doit laisser cueillir :  
Mais si ma passion m'a fait icy faillir,  
Commettant à genoux cet agreable crime  
J'en demandois ce semble un pardon legitime,  
Et si vostre douceur me le veut accorder,  
Je suis tout prest eneor à vous le demander,  
Dequoy vous plaignez vous ?

DORIMENE.

Dequoy ! voleur, infame !

TIR SIS.

Vous m'avez derobé ma franchise et mon ame,  
Et vous voyez pourtant que je ne me plains pas  
Du precieux larcin que m'ont fait vos appas,  
Je vous ay pris un bien que vous donnez aux roses,  
Comme à toutes les fleurs nouvellement escloses,  
Quant vous baisez les fleurs dont la terre se peint  
Vous monstrez à baiser celles de vostre teint.  
Mais pourquoy blasmez-vous cette douce entreprise,  
Si j'ay desja perdu la faveur que j'ay prise ?  
Les plus ardans baisers qu'on donne et que l'on rend  
Sont des biens que l'on perd au point que l'on les

*GUILLAUME.*

prend.  
Pour n'estre plus sujette à de semblables lievres  
Elle devroit dormir de mesme que les lievres.

TIR SIS.

Nous avons tous deux tort.

DORIMENE.

En quoy puis-je l'avoir,  
Si je n'ay rien commis qui choque mon devoir ?

TIR SIS.

Moy, d'avoir pris un bien que je devois attendre,  
Et vous, d'avoir donné l'occasion de prendre.

DORIMENE.

Tirsis, je scauray bien empescher désormais  
Que vous ne profitiez des fautes que je fais.  
Demeurant seule icy j'en fais une trop grande,  
Et vous en profitez, adieu.

TIR SIS.

Je ne demande,  
Pour le juste loyer des maux que j'ay soufferts,  
Qu'un peu de vostre temps pour regarder ces vers.  
Ils sont de Polidor, voyez son artifice,  
Souffrez que je vous rende un favorable office.

*DORIMENE un peu bas.*

Il ne croid pas parler si véritablement. *Amant,*  
Qu'ils soient de Polidor, qu'ils soient d'un autre  
Je donneray tousjours une ferme assurance  
Que je mets leur amour dedans l'indifférence ;  
Mais pour vous contenter, il faut voir ce que c'est.

TIR SIS.

Ces stances vous plairont, si l'inconstance plaist.  
Si l'on m'oste le prix que merite ma flame,  
Je chasseray du moins Polidor de son ame.

*DORIMENE à l'escart.*

Il vange Polidor en Je servant icy,  
Que ne puis-je l'avoir, pour le traiter ainsi ?

*Elle baise les vers de Polidor.*

TIR SIS.

Je croy qu'avec les dens son despit les deschire,  
Hé bien, qu'en dites vous ?

DORIMENE.

Je n'en scaurois rien dire,  
Sinon que Polidor m'oblige infiniment  
De m'assurer ainsi de son contentement.  
Qu'il aime à son plaisir Phillis ou Dorimene,  
Je n'en auray jamais aucun sujet de peine.

TIR SIS.

Voyez son inconstance, et ma fidelité ;  
Et jugez là dessus ce que j'ay merité.

DORIMENE.

Je garderay ces vers pour vostre recompense,  
Et c'est là vous aimer bien plus que l'on ne pense.  
Je fay voir mon amour par des signes certains  
Alors que je recoy ce qui vient de vos mains. *Amant,*  
Mais quelque ardante amour que vous fas-siez parais-  
Si l'autre est inconstant, vous le pouvez bien estre.

TIR SIS.

Si j'ay paru constant mesme dans les soupirs,  
Que ne serois-je point au milieu des plaisirs ?

DORIMENE.

Non, non, pour estre aimé rendez vous infidelle.

TIRSIS.

En ce poinet seulement, je vous seray rebelle.

DORIMENE.

Mais il m'en faut aller.

TIRSIS.

Au moins en ce dessein

Si le cœur vous déplaist, je vous offre la main,  
Et si vostre rigueur m'en fait une deffence,  
Vostre civilité m'en donne la licence.

## SCÈNE V

POLIDOR, GUILLAUME.

POLIDOR.

Helas ! que ce depart me donne de soucis,  
Et que j'ay peur de voir mes soupçons éclaircis !

GUILLAUME.

Qui vous croyoit si près ?

POLIDOR.

As-tu donné ma lettre ?

GUILLAUME.

Tirsis trop tost venu ne me l'a pû permettre.

POLIDOR.

Ila ! je l'ay veu baisier l'infidelle beauté  
Qui se rit devant moy de ma fidelité.  
J'ay veu prendre le prix d'une amour sans seconde,  
Je viens de voir piller les plus grands biens du mou-

GUILLAUME. [de.

Comment ! quelques soldats en secret assemblez  
Sont ils venus piller et nos vins et nos bleds ?  
Ce sont les plus grands biens que nous scaurions

POLIDOR. [attendre.

Je parle des baisers que Tirsis vient de prendre.

GUILLAUME.

Vous parlez de baisers, c'est un pretieux fruit,  
Cela merite bien qu'on fasse tant de bruit.  
Je prefere aux baisers des plus belles du monde  
Les humides baisers d'une tasse profonde.

POLIDOR.

Les brutaux comme toy seront de ton costé.

GUILLAUME.

Vostre raison vaut moins que ma brutalité.

POLIDOR.

L'infidelle !

GUILLAUME.

Dequoy peut-elle estre accusée ?

Dorimene dormoit quand Tirsis l'a baisée,  
Et j'ay pour bons tesmoins et mes yeux et le ciel  
Qu'il irrita l'abeille en recueillant le miel.

POLIDOR.

Elle dormoit, Guillaume !

GUILLAUME.

Elle dormoit, mon maistre.

Si vous estiez icy, vous l'avez pû conaistre.

POLIDOR.

Que tu me resjoûist !

GUILLAUME.

Et ma foy si ma main

Eust pû cacher ce mot dans les lis de son sein,  
Puisqu'un petit soupçon vous met en frenesie,  
Vous cussiez eu pour moy la mesme jalousie.  
En baisant la beauté qui vous geyne si fort  
Je me fusse payé moy mesme de mon port.

POLIDOR.

Tu n'es pas dégousté.

GUILLAUME.

Ma taille et mon visage

En donnent, ce me semble, un ample tesmoignage ;  
Ne trouvez pas mauvais mes appetits nouveaux,  
Toute sorte de gens aime les bons morceaux.  
Mais je crains que Tirsis ait recours à la ruse  
Pour gagner aujourd'huy l'amour qu'on luy refuse.  
Il a monstré...

POLIDOR.

Des vers.

GUILLAUME.

Hont il vous dit l'auteur.

POLIDOR.

J'ay composé la pièce, il n'en est que l'auteur.

GUILLAUME.

Si Dorimene croit qu'une autre vous engage,  
Comme desja le bruit en est dans le village ?

POLIDOR.

Ne crains point qu'en amour je réussisse mal,  
Je serois sans plaisir si j'estois sans rival.  
Si Tirsis me trompa près de celle que j'aime,  
Il vient de me vanger en se trompant luy mesme.  
Charitable rival, dont le soing diligent  
Me console et m'oblige en se desobligeant.  
Mais ce n'est pas assez, il faut voir Dorimene ;  
Il faut que son discours m'oste un reste de peine,  
Et s'il me confirmoit le present de son cœur,  
Je ne redouterois ny pere ny rigueur.

## ACTE QUATRIÈME

### SCÈNE I

LISETE, FLORICE.

LISETE.

Non, je ne pense pas que l'inconstance mesme  
Puisse en si peu de temps oublier ce qu'elle aime.  
L'autre jour Polidor possedoit vostre cœur ;  
Vous l'appelliez par tout vostre aimable vainqueur ;  
Et vous brusliez d'un feu si vif qu'à vous entendre  
J'aprehendois souvent de vous trouver en cendre.  
Aujourd'huy cependant, apres tant de soucis,  
Vostre cœur s'en retire et retourne à Tirsis.

FLORICE.

Ne t' imagine point que j'en seray blasmée :  
Pourrois-tu bien aimer, et n'estre pas aimée ?

Le plus grand des tourmens que l'on souffre icy bas,  
C'est d'aimer constamment et de ne l'estre pas.  
Peux-tu donc me blâmer de me voir inconstante,  
Si je ne veux changer que pour estre contente ?  
Lisete, à ton avis, seroit-ce avec raison  
Qu'on blâmeroit celuy qui fuiroit sa prison,  
Et qui s'efforceroit de sortir des supplices  
A dessein de se mettre au chemin des delices ?  
Puis que l'amour est fait pour le contentement,  
Pourquoy le suivra-on, s'il donne du tourment ?

LISETE.

Tout ce que vostre esprit pourroit mettre en usage  
Ne vous otera pas le titre de volage ;  
Recherche qui vaudra vos legeres amours, [jours.  
Vous n'estes pas d'humeur d'aimer plus de trois  
Qu'on paroisse pour vous froid, inconstant ou ferme,  
Vostre amour est constant à n'avoir que ce terme.  
Mais vous aimez Tirsis, sans toutesfois sçavoir  
S'il voudra seulement vous parler et vous voir.

FLORICE.

Lisete, je sçay bien qu'il aime Borimene ;  
Mais si je suis legere, elle est plus inhumaine.  
Si bien qu'un seul regard plein d'amour et d'attraits  
Me fera recouvrer la perte que j'en fais.  
Un sousis, un regard, tant soit peu de licence,  
Dessus l'esprit d'un homme ont beaucoup de puis-  
Se voyant caressé, Lisete, assure toy [sance.  
Qu'il sera trop heureux de revenir à moy.

LISETE.

Et si vous le trouvez d'une humeur trop estrange,  
Vous sçavez au besoin faire valoir le change.

FLORICE.

Mais je le voy qui vient ; irons nous au devant ?  
Il s'approche de nous tout triste et tout resvant.  
N'y songez plus, Tirsis.

## SCÈNE II

TIRSIS, LISETE, FLORICE.

TIRSIS.

Ha ! je jure, Madame,  
Qu'estant si près du corps vous estiez loin de l'ame.

FLORICE.

Et je jure, Tirsis, que, malgré nos discords,  
Vous estes près du cœur beaucoup plus que du corps.

LISETE.

Que vous faites du froid ! Hé, dieux ! que d'artifice !  
Ne vous souvient-il plus d'avoir aimé Florice ?

TIRSIS.

Il me souvient de plus de sa legereté.

FLORICE.

Mais vous trouvez ailleurs bien plus de cruauté.

TIRSIS.

Il vaut mieux endurer auprès d'une cruelle  
Que de se resjouir auprès d'une infidelle.  
Lors qu'on endure ainsi, l'on espere toujours  
Le bon-heur d'adoucir l'objet de ses amours ;  
Mais quand l'on est aimé d'une fille changeante,  
On craint toujours le mal de la voir inconstante :

Florice, après cela vous pouvez assurer  
Lequel vaut mieux enfin de craindre ou d'esperer.

FLORICE.

Le bien present vaut mieux que celuy qu'on espere.

TIRSIS.

Ce n'est pas un grand bien qu'une amitié legere.

LISETE.

J'ay plus porté pour vous de poulets <sup>1</sup> chaque jour,  
Qu'il ne s'en trouveroit dans nostre basse-cour.  
Vous cherchiez comme un bien ma seule confidence ;  
Cependant aujourd'huy...

TIRSIS.

Je cherche le silence,  
Et vos discours trop longs me font bien esprouver  
Qu'où paroist vostre sexe on ne le peut trouver.

LISETE.

Hé bien, que dites-vous de cette vaine gloire ?  
L'avez-vous regardé ? Je ne le sçaurois croire ;  
Car vous disiez tantost que vos regards plus doux  
Le rendroient trop heureux de revenir à vous.

FLORICE.

N'as-tu pas reconnu qu'il parloit par contrainte,  
Et qu'il veut m'esprouver avecque cette feinte ?

LISETE.

Vous voulez qu'il se feigne, et le croyez ainsi !  
Mais de vostre poursuite il a peu de soucy.

FLORICE.

Tu n'as pas remarqué que son œil moins farouche,  
Démentoit les discours que me faisoit sa bouche ?

LISETE.

Je n'ay point veu cela, mais j'ay veu des mespris  
Capables d'ebriquer les plus fermes esprits.  
Florice, les dedains seroient ils les caresses  
Que l'amour de Tirsis reserve à ses maistresses ?

FLORICE.

Mais j'appercey quelqu'un, il se faut retirer.

LISETE.

Que tous ces changemens vous feront soupirer !

## SCÈNE III

GUILLAUME, POLIDOR.

GUILLAUME.

A vous voir maintenant en cet habit fantasque,  
On s'imagineroit que vous allez en masque,  
Et l'on ne pourroit pas, en l'ordre où je vous voy,  
Dire quel est le maistre ou de vous ou de moy.

1. On a long-temps cherché l'etymologie de ce mot dans le sens de lettre d'amour. Elle est cependant bien indiquée par Moliere, quand il dit dans l'École des maris :

... Une lettre en poulet cachetée.

La forme du billet, plié, avec deux pointes, simulant les ailes d'un poulet, est, à n'en pas douter, comme le remarquait déjà Furetiere, l'origine de l'expression. On avait d'abord dit un *chapon*, ce qui faisait un peu contre-sens avec des lettres d'amour. Dans les poésies de Christophe de Beaugrenon se trouve toute une série de ces *chapons amoureux*. - On conçoit aisément, dit M. de Paulmy qui en parle, que les poulets galants sont des diminutifs de ces *chapons-là*.

*OLIDOR habillé en vendangeur.*

Guillaume, en cet habit je verray Dorimene  
Et je luy parleray sans soupçon et sans peine.

GUILLAUME.

De mesme que l'amour vous change en villageois,  
Que ne peut-il aussi me changer en bourgeois!

POLIDOR.

Mais elle est dans sa vigne, il faut que je la voye;  
Va l'en.

GUILLAUME.

Je vous souhaite une parfaite joye.  
Puissiez-vous avec elle aux vignes de là bas  
Jusqu'à cent ans d'icy ficher des eschalas!

## SCÈNE IV

DORIMENE, POLIDOR.

DORIMENE *seule.*

Polidor, seul secours de mon ame blessée,  
Ne te puis-je plus voir qu'avecque la pensée?  
Et faut-il que mes yeux soient jaloux de mon cœur  
Qui void plus souvent qu'eux mon amoureux vain?  
Je ne sçay si je l'aime, ou bien si je l'adore. [queur?

POLIDOR.

N'auriez-vous point besoin d'un vendangeur encore?

DORIMENE.

Nous en avons assez.

POLIDOR.

Croyez qu'en tous ces lieux  
Il s'en trouvera peu qui vous serviront mieus.

DORIMENE.

Estant presque à la fin de cette matinée,  
Tu viens un peu trop tard commencer ta journée.

POLIDOR.

Madame, le travail est mon plus grand deduit;  
Si le jour ne suffit, j'y passeray la nuit.

DORIMENE.

N'est-ce pas Polidor?

POLIDOR.

C'est luy mesme, Madame,  
De qui le changement ne va pas jusqu'à l'ame.

DORIMENE.

J'ay tousjours jusqu'icy blasmé le changement;  
Mais de cette façon je l'aime infiniment.

POLIDOR.

Considérez combien ma fortune est nouvelle:  
Il m'a fallu changer pour paraistre fidelle,  
L'action que je fais vous le peut tesmoigner.

DORIMENE.

Aimable vendangeur, que voulez vous gagner?

POLIDOR.

De mon plus grand travail j'auray trop de salaire  
Si je puis seulement vous parler et vous plaire.

DORIMENE.

Si vous ne demandez que cela seulement,  
Vous en avez desja reçu le payement:

Mais j'apperceoy de loin l'auteur de ma tristesse,  
Feignez de vandanger jusqu'à ce qu'il me laisse.  
Ma rigueur luy prepare un si mauvais accueil,  
Que si l'on meurt d'amour, il est près du cereueil.  
Ne m'apportez-vous point quelque rime nouvelle,  
Qui charge Polidor du crime d'infidelle?

## SCÈNE V

TIRSIS, DORIMENE, POLIDOR.

TIRSIS.

Il ne merite pas, ce volage moqueur, [cœur.  
D'estre dans vostre bouche, et moins dans vostre

POLIDOR *à l'escart.*

Si de cette façon il parle en ma presence,  
Croiray-je qu'un rival m'espargne en mon absence?

DORIMENE.

Cette fille d'Auteuïl?

TIRSIS.

Il la void chaque jour,  
Et peut estre, à cette heure, il luy parle d'amour.

POLIDOR.

Je serois bien trompé, s'il estoit veritable.

TIRSIS.

Enfin au plus constant montrez vous plus traitable.

POLIDOR.

Vous verrez que Tirsis, touché de mon amour,  
S'en va parler pour moy comme il fit l'autre jour.

DORIMENE.

Tirsis, retirez vous et laissez moy poursuivre,  
J'auray de l'entretien tant que j'auray ce livre.

TIRSIS.

Le trouvez vous si beau?

DORIMENE.

J'y trouve des appas  
Qu'à mon opinion vos paroles n'ont pas.

TIRSIS.

Aussi ne veux-je pas me piquer de bien dire,  
Mais d'aymer constamment jusqu'à ce que j'expire.

DORIMENE.

Quand vous seriez parfait au jugement de tous,  
J'ainerois beaucoup mieus ce vandangeur que vous.

TIRSIS.

Et moy qui ne suis né que pour vous satisfaire,  
Au moins par mon despart je pourray bien vous

DORIMENE *à Polidor.*

[plaire.

N'estes vous point jaloux de ce bon traitement  
Dont j'ay favorisé ce mal-heureux amant?

POLIDOR.

Je crains peu son amour, mais je crains sa richesse.  
Et que son or enfin ne m'oste une maistresse;  
Vostre pere peut-estre à ce triste moment  
Premedité la fin de mon entendement;  
Triste et facheux effet d'un pere inexorable  
Qui change mon amour en un mal incurable,  
Et dont l'avare humeur me fait imaginer

Qu'il veut vendre sa fille, et non pas la donner!

DORIMENE.

Ne crains rien, Polidor; quoy que Tirsis espere,  
J'escoute ton amour et suis sourde à mon pere,  
Et devant que mon cœur brusle d'un feu nouveau,  
La vigne au lieu de vin nous donnera de l'eau.  
Mais après les rigueurs d'une peine infinie  
Scache que j'ay gagné l'amitié d'Olenie,  
Et que mesme son cœur ouvert à nos travaux  
Nous promet plus de bien que nous n'avons de maux.  
Si tu veux, aujourd'huy nous nous verrons chez elle  
Malgré les volontez d'une mere cruelle.  
Là, pour un peu de temps affranchis de langueurs,  
Nous ferons voir l'Amour qui se cache en nos cœurs.

POLIDOR.

J'iray, ma chere vie, et je feray paraistre...

DORIMENE.

Mais j'apperçoy mon pere.

POLIDOR.

Il ne me peut conaistre,

Cet habit tromperoit les plus judicieux.

DORIMENE.

Allez par ce sentier, je vous suivray des yeux.

## SCÈNE VI

CRISERE, DORIFE.

CRISERE.

Enfin la vanité, qui vous est naturelle,  
Cede aux vives raisons que j'oppose contre elle.  
Vous avez reconu l'erreur où vous estiez,  
Que c'estoit un faux bien que vous vous promettiez,  
Et que cette noblesse, où l'on void tant de pompe,  
Ne jette assez souvent qu'un eselat qui nous trompe.  
Pour moy qui desire estre et mon maistre et ma loy,  
J'aime le noble en guerre et le crains près de moy.  
L'on seait comme il en prend au père d'Orasie  
D'avoir joint la noblesse avec la bourgeoisie,  
Et comme il est puny de cette ambition  
Qu'on ne peut pardonner à sa condition.  
Devant<sup>1</sup> qu'il eust conceu cette maudite envie  
Vous savez que tous biens accompagnoient sa vie,  
Et que son revenu venoit tous les trois mois  
Le rendre plus heureux que ne sont pas les rois.  
Mais depuis que son gendre a trompé ses attentes,  
Il reçoit plus d'exploits qu'il ne reçoit de rentes.  
On le plaint aujourd'huy chez les honestes gens,  
Il n'est plus visité si ce n'est des sergens,  
Et dedans ce mal-heur qui surpasse l'extresme  
L'on prendroit son logis pour leur barriere mesme.  
Ainsi le juste ciel traite l'ambition  
Pour nous en destourner par sa punition.  
Je croirois donc avoir mal employé mon aage,  
Si le mal-heur d'autruy ne m'avoit pas fait sage.  
Depuis que Palmedor ne nous visite plus  
Il n'ay plus dans l'esprit tant de soins superflus.  
Alors que ses pareils recherchent nos familles  
Ils font l'amour à l'or, et non pas à nos filles.

1. Pour avant.

DORIFE.

Quelqu'un m'a fait sçavoir qu'il s'est par tout vanté  
Qu'on se repentiroit de l'avoir-rejetté.

CRISERE.

Laissez le murmurer, il ne nous peut atteindre :  
S'il ne parloit pas tant, il seroit plus à craindre :  
Tous ces grands discoureurs, inutiles et vains,  
Avec beaucoup de langue ont rarement des mains.  
Mesprisez cet esprit, et soulagez le vostre, [autre.  
Un vaisseau plein de vent fait plus de bruit qu'un  
Mais pour nous degager d'un nombre de soucis  
Demeurons en au choix que j'ay fait de Tirsis.

DORIFE.

J'ay sondé la dessus l'esprit de Dorimene.

CRISERE.

Hé bien, qu'y trouvez vous?

DORIFE.

Seulement de la haine.

Tirsis est son tourment ainsi qu'elle est le sien.

CRISERE.

Pour moy qui le cognois, je croy qu'il est son bien.

DORIFE.

Sans doute Polidor est dans sa fantaisie.

CRISERE.

Je viendray bien à bout de cette frenesie,  
Et contre ses desirs opposant ma rigueur  
J'arracheray bien tost cet amour de son cœur.  
Je luy feray sçavoir que je suis en puissance  
De ranger son esprit sous mon obeissance.

DORIFE.

Je eroirois neantmoins que la facilité  
En viendroit mieux à bout que la severité.

CRISERE.

Et si sa passion passoit jusqu'à l'extresme?

DORIFE.

Il se faudroit servir d'un remede de mesme ;  
Mais nous n'en viendrons pas à cette extremité.  
Je la conoy trop bien.

CRISERE.

J'en ay tousjours douté.

Une fille est estrange ayant l'Amour pour maistre,  
Et c'est un animal difficile à conaistre.  
Mais par quelle douceur la pourrions nous avoir?

DORIFE.

Dessus elle Olenie a beaucoup de pouvoir ;  
Elle luy fait aymer ou hayr toutes choses,  
Elle fait de son cœur mille metamorphoses,  
Et si nous la prions de parler pour Tirsis  
Nous nous verrons bien tost au bout de nos soucis.  
Ses puissantes raisons changeront Dorimene,  
Et porteront l'amour où j'ay trouvé la haine.

CRISERE.

Non, non, je puis moy seul la mettre en son devoir ;  
Je veux faire les loix qu'elle doit recevoir.  
Ma femme, les amis sont des biens necessaires  
Qu'on ne doit employer qu'aux extremes affaires,  
Et ce n'est qu'abuser de ceux que nous avons  
Que de les occuper à ce que nous pouvons.



DORIFE.

Voulez-vous la contraindre au Jug d'un hymenée,  
Où peut-estre le ciel ne l'a pas destinée ?  
Montrez vous en cela plus traitable et plus doux,  
Le mal de nos enfans passe jusques à nous ;  
Si nous sommes auteurs d'un triste mariage,  
Nous ressentons l'effet de leur mauvais mesnage,  
Et le ciel nous punit par leurs adversitez  
D'avoir à ce lien forcé leurs volontez.  
Cette action doit estre aussi libre que sainte ;  
La volonté la fait, et non pas la contrainte ;  
Enfin tel mariage, à Dieu mesme odieux,  
Est fait dans les enfers, et non pas dans les cieus.  
Mais puisque vos discours sont un vray tesmoignage  
Que les fautes d'autrui vous ont rendu plus sage,  
Après avoir tant veu de mal-heurs advenir  
Par le mesme chemin que vous voulez tenir,  
Pourquoy...

CRISERE.

Je vous entends, visitons cette dame ;  
Il faut tout accorder au caquet d'une femme,  
Et quiconque veut voir la paix en sa maison  
Ne doit pas contredire à sa moindre raison.

## SCÈNE VII

DORIMENE, OLENIE.

DORIMENE.

Excusez, Olenie, une amour violente  
Qui me rend incivile ou plustost insolente.  
Si vous en recevez de l'importunité,  
Il en faut accuser vostre facilité ;  
Vous sçavez que l'amour, sans respect de personne,  
Abuse volontiers du pouvoir qu'on luy donne.

OLENIE.

A tant de complimens si beaux et si parfaits  
Je ne repondray point que par de bons effets.  
Mais vostre serviteur ne tient pas sa promesse ;  
Avec beaucoup d'amour a-on de la paresse ?

DORIMENE.

Que son retardement me donne de soucy !

OLENIE.

Voicy son vigneron.

## SCÈNE VIII

DORIMENE, GUILLAUME, OLENIE.

DORIMENE.

Que viens-tu faire icy ?

GUILLAUME.

Je viens faire l'amour au deffaut de mon maistre.

DORIMENE.

Qui le peut maintenant empescher de paraistre ?

GUILLAUME.

Comme il pensoit venir selon vos volontez  
Recevoir en ce lieu la loy de vos beautez,  
Un homme survenant tout triste et hors d'haleine

Pour aller à Paris l'a fait quitter Surène.

DORIMENE.

As lu sçeu le sujet qui le presse si fort ?

GUILLAUME.

Phillargire, son oncle, est au lit de la mort.  
Cet avaritieux va revoir sous la terre  
L'argent qu'il y cachoit au seul bruit de la guerre.  
Polidor et sa seur sont ses deux heritiers,  
Et si l'on me croioit je ferois bien le fiers <sup>1</sup>.  
S'il n'est donc pas venu, son excuse est vallable ;  
Car tousjours aux plaisirs l'utile est preferable.  
Ainsi tous vos parans aymeront Polidor,  
Et le croiront parfait lors qu'il aura plus d'or.

DORIMENE.

Tu dis la verité ; dans le temps où nous sommes  
L'argent est la vertu qui fait priser les hommes ;  
Il fait voir de l'esprit en ceux qui n'en ont pas,  
A la mesme laidure <sup>2</sup> il donne des appas ;  
Enfin, pour reparer l'esprit et le visage,  
C'est le fard le plus seur que l'on mette en usage.

OLENIE.

Si l'or peut tout au monde, il peut par son secours  
Faire selon vos vœux reussir vos amours.

DORIMENE.

Helas ! j'entends mon pere, il n'avoit fait deffence  
De voir ceux de chez vous.

GUILLAUME.

Est-ce la vostre offense ?

J'ay dedans mon esprit dequoy vous excuser,  
Et dans le mesme lieu j'ai dequoy l'abuser.

## SCÈNE IX

DORIMENE, GUILLAUME, CRISERE, DORIFE,  
OLENIE.

DORIMENE.

Il entre icy dedans.

GUILLAUME se jette aux genoux d'Olenie.

Soyez moy favorable,

Madame, secourez un pauvre miserable ;  
Monsieur, parlez pour moy, montrez vostre bonté ;  
Je me voy mal-heureux sans l'avoir merité.  
Polidor m'a chassé bien plustost par caprice  
Que pour avoir manqué de luy rendre service.

OLENIE un peu bas.

Il le faut seconder, sa ruse le merite.  
On parlera pour toy.

GUILLAUME.

Je vous en sollicite.

OLENIE.

Je verray Polidor, et des le mesme jour  
Que tu nous auras dit qu'il sera de retour.

CRISERE.

N'est-il pas à Surène ?

1. Le troisième.

2. C'est-à-dire à la laidure même.

GUILLAUME.

Helas ! je l'y desire.

Ne vous a-on pas dit l'estat de Phillargire ?  
Il se meurt.

CRISERE.

Il se meurt !

GUILLAUME.

On vient de le mander,

Si bien que Polidor est allé succeder <sup>1</sup>.

CRISERE.

Ha, certes sa vertu, qui passe la commune,  
Meritoit pour le moins cette bonne fortune.  
Il a des qualitez qui me le font vanter.

DORIMENE à l'escart.

Il ne les auroit pas s'il n'alloit heriter.

OLENIE à Guillaume.

Va l'en.

DORIMENE.

Que d'un grand soin sa feinte me degage !

GUILLAUME à Dorimene en s'en allant.

Hé bien, scay-je sortir hors d'un mauvais passage ?  
Tont pesant que je suis, je m'en suis retiré.

DORIFE.

Phillargire a dequoy, son bien est asseuré,  
Et si, comme l'on dit, Polidor en herite,  
Cela relevera de beaucoup son merite.

CRISERE.

Son oncle n'est pas mort, jusqu'au dernier moment  
On void la volonté subjette au changement ;  
Ne publions jamais que quel-que bien est nostre,  
Lors qu'il despend encor des volontez d'un autre.  
Ce qu'on possède ainsi ne se doit point compter.

DORIFE.

Il vandroit bien Tirsis s'il pouvoit heriter.

OLENIE.

Est-il vray que Tirsis recherche Dorimene ?

CRISERE.

Il luy fait trop d'honneur d'y prendre tant de peine.  
Elle se doute bien pourquoy je viens chez vous ;  
Dorimene, allez voir ce que l'on fait chez nous ;  
Au moindre mot qu'on dit en affaire pareille  
Les filles de son aage ont la puce à l'oreille.

OLENIE.

Ayme-elle Tirsis ?

CRISERE.

Comme on fait le poison,  
Et seule vous pouvez la mettre à la raison.

OLENIE.

N'ayme-elle personne ?

CRISERE.

Il faut que je la blasme  
D'avoir fait Polidor possesseur de son ame.

OLENIE.

Lors qu'un premier amour a gaigné nostre cœur,

Un autre a de la peine à s'en rendre vainqueur.  
Vous me venez parler d'une chose impossible.  
Contredire l'amour, c'est le rendre invincible ;  
Mais laissez faire au temps, luy qui surmonte tout  
De cette passion pourra venir à bout.  
Bien qu'on donne à l'amour des armes glorieuses,  
Toujours celles du temps en sont victorieuses.  
L'amour desplaist enfin lors qu'il ne peut guerir,  
Et les maux qu'il nous fait le font souvent mourir ;  
Un esprit arrêté dans ses chaines fatales,  
De même que les fous a de bons intervaes,  
Où, s'estonnant des maux qu'il souffre chaque jour,  
Il peut heureusement triompher de l'amour.

DORIFE.

Madame dit fort bien, et tout ce qu'elle advance  
Se peut bien confirmer par mon experience ;  
Estant jeune j'aimay, mais passionnement <sup>1</sup>,  
Et toutesfois le temps m'osta de ce tourment.  
Peut-estre qu'en ce point la fille un peu legere  
Fera voir qu'elle tient de l'humeur de la mere.

CRISERE à Olenie.

Madame, quand l'amour s'est rendu violent,  
Le temps est, ce me semble, un remede trop lent ;  
Devant qu'il puisse agir sur un cœur miserable,  
Ce mal qui croist toujours se peut rendre incurable.

DORIFE.

[ble.

Un amour sans plaisir lasse enfin nos esprits.

CRISERE.

J'ay comme vous aimé : mais j'en ay plus appris ;  
Ma seule volonté guerira Dorimene,  
Si la sienne plustost ne la tire de peine.

OLENIE.

Ne la contraignez point, la plus forte rigueur  
Peut tout dessus le corps, et rien dessus le cœur.

CRISERE.

Quoy que vous en disiez, je veux qu'elle me plaise  
Dans le dessein que j'ay de la mettre à son aise.

DORIFE.

Si Polidor herite ?

CRISERE.

Et s'il n'herite pas ?

DORIFE.

Mais supposons enfin qu'il herite.

CRISERE.

En ce cas,

Nous pourrions adviser à ce qu'il faudroit faire.

OLENIE.

Attendez donc encor, rien ne presse l'affaire.

CRISERE.

Rien ne presse l'affaire ! On me doit accorder  
Qu'une fille est toujours difficile à garder ;  
Les filles sont des fruits qui ne sont pas de garde,  
Et qui les veut garder, bien souvent les hazarde.  
J'attendray toutesfois, mais il est desja tard,  
Et le jour qui s'en va presse nostre depart.

1. Heriter, chercher une succession.

1. Mot alors tout nouveau, et que nous n'avons même trouvé à cette époque que dans les *Lettres de Voiture*.

## ACTE CINQUIÈME

## SCÈNE I

FLORICE, DORIMÈNE, LISETÉ.

FLORICE.

Ouy, je fus ta rivale, et si j'en suis blâmable  
 Accuse Polidor d'estre par tout aymable.  
 Si contre mon devoir j'ay chery ses appas,  
 Dorimene, mon cœur, ne m'en accuse pas :  
 Mais accuse la boy que la nature a faite  
 Qui veut que nous aymions toute chose parfaite.  
 Tu l'as trouvé charmant et comblé de tous biens :  
 Penses-tu qu'il soit autre à d'autres yeux qu'aux  
 tiens ?  
 Ton cœur est fait de chair, il pleure, il brusle, il ayme ;  
 Et croy tu que le mien ne soit pas fait de mesme ?  
 Si Polidor a pû se faire aymer de toy,  
 Crois-tu que son pouvoir fust moindre dessus moy ?  
 Mais enfin ne crains plus, mon esperance est morte  
 Depuis que j'ay connu l'amitié qu'il te porte.

DORIMÈNE.

Tu ne peux en parler en des termes si doux  
 Sans me rendre aussi tost l'esprit un peu jaloux :  
 Au lieu de le louer donne luy quelque blâme.  
 Tâche par des mespris à l'oster de mon ame,  
 Pour couvrir ses vertus invente des defaux :  
 Dis moy que son amour n'a rien qui ne soit faux,  
 Dis moy que son esprit cache des maux estranges :  
 Ces discours me plairont plustost que tes louanges :  
 Tu me ferois juger, en louant Polidor,  
 que si tu l'as aymé, tu peux l'aymer encor.

FLORICE.

Je croy que cette amour dont j'eus l'ame saisie,  
 A porté dans la tienne un trait de jalousie ;  
 Mais si tu veux guerir du mal qu'elle te fait  
 Compare à mes defauts ton visage parfait.

LISETE.

Quoy que vous puis-siez dire, ou je suis insensée,  
 Un vous ne parlez pas selon vostre pensée.  
 Florice, toute fille à cette vanité,  
 Qu'elle croit surpasser sa compagne en beauté :  
 La plus laide s'estime, elle juge pour elle,  
 Et parce qu'elle s'ayme, elle se trouve belle.  
 Vous connaissez Melane à ses yeux de travers ;  
 Elle dit que Damon les estime en ses vers,  
 Qu'il en a dans le cœur une attainte recéuë,  
 Qu'elle mesnage bien le defaut de sa veuë ;  
 Mais enfin le moyen de craire de moquer,  
 Et qu'un œil de travers tire tout droit au cœur ?

DORIMÈNE.

Si l'amour qu'elle donne est imparfait comme elle,  
 Bientost elle verra son amant infidelle.

LISETE.

Ainsi de tous costez nous voyons chaque jour  
 Que celle qui fait peur croit donner de l'amour :

Pour moy qui suis passable entre les vilageoises,  
 Je ne le cede pas aux plus belles bourgeoises.

FLORICE.

Sans nous entretenir de cette vanité,  
 Reprenons Polidor que nous avons quitté.  
 T'a-t-il fait demander depuis que Phillargire  
 Luy laissa tous les biens que ton pere desiro ?

DORIMÈNE.

Il a fait son devoir, mon pere a fait le sien.

LISETE.

Il l'ayme moins pour luy qu'à cause de son bien.  
 Phillargire en mourant, sans reproche et sans  
 blâme,  
 A fait beaucoup de bien pour celuy de son ame.  
 Mais quand il n'auroit fait que mourir à propos,  
 Je croy que son esprit en auroit du repos.

FLORICE.

Quand viendra donc l'hymen favorable à ta tiame  
 Changer ton nom de fille à l'heureux nom de femme ?

LISETE.

Si cela dependoit seulement du souhait,  
 On verroit des demain ce mariage fait.

DORIMÈNE.

A peyne a-on pleuré la mort de Phillargire.  
 Et tu voudrois desja qu'on commençast à rire :  
 A peyne a-on fermé ses yeux et son cercueil,  
 Et tu voudrois desja qu'on en quittast le deuil.  
 Ainsi, chere compagne, on feroit sur sa fosse  
 Au lieu de son tombeau le lit de nostre nopce ;  
 Mon pere et Polidor l'ont remise au printemps.

LISETE.

A cause que les fleurs se cueillent en ce temps.

DORIMÈNE.

Mais, Florice, est-il vray ce qu'on dit chez Silvie ?

FLORICE.

Qu'y dit on ?

DORIMÈNE.

Que Tirsis t'a fort long-temps servie.

FLORICE.

Il est vray que Tirsis fut le premier vainqueur  
 A qui l'amour ouvrit les portes de mon cœur ;  
 Bien que l'on m'ayt donne ce titre de volage,  
 J'ay toujours dans l'esprit conservé son image,  
 Et quiconque depuis dans mon cœur a passé  
 L'a caelle seulement, et ne l'a pas chassé ;  
 Mais s'il a préféré tes beautés à la mienne,  
 Mon infidélité sert d'excuse à la sienne.

DORIMÈNE.

Florice, l'on voit bien qu'il ne tient pas à moy  
 Non plus qu'à mes rigueurs qu'il ne retourne à toy,  
 Mais enfin il est temps de sortir du village,  
 Pour gagner le chemin qui mene à l'Héritage.  
 Cloris s'y doit trouver avecques Philider.

FLORICE.

Je crains de rencontrer en chemin Paomedor,  
 Depuis deux ou trois jours, il est sur le passage  
 De mesme qu'une borne au bout d'un paysage.

1. C'est un coup de saut d'ars, comme les poëtes l'ont dit. Il n'est point dans le sens, on dit dans un sens de saut, sauter à l'ennemi. 2. C'est un coup de saut d'ars, comme les poëtes l'ont dit. Il n'est point dans le sens, on dit dans un sens de saut, sauter à l'ennemi.

LISETE.

Sil est comme une borne au passage planté,  
Vous en avez à tort l'esprit espouventé.

FLORICE.

Il a quelque dessein.

LISETE.

Florice, ce bravache  
N'a rien de furieux, si ce n'est sa moustache.  
Je le ferois pleurer si je l'entreprendois.

DORIMENE.

Elle le cognoist mieux que tu ne le conois.  
N'apprehende donc rien, viens où je te convie,  
La beauté de ce jour l'en doit donner l'envie.  
Allons, Florice, allons, peust-estre que demain  
Le ciel nous cachera son visage serain.

## SCÈNE II

TIRSIS, GUILLAUME.

TIRSIS.

Si bien que Polidor est caressé du pere.

GUILLAUME.

Si bien que c'est en vain que tout autre l'espere.  
Monsieur, vous m'entendez, mais pour vostre repos  
Caressez comme moy les verres et les pots ;  
Si vous voulez ouyr mes raisons sans pareilles,  
Vous serez mon rival en l'amour des bouteilles,  
Et je suis assure que sans estre jaloux  
Je pourray bien aymer en mesme lieu que vous.  
Ce sont là les beautez qui seules me font plaindre  
Quand mon argent trop court n'y scauroit pas at-  
tendre :

Les attraits d'une fille en trois jours effacez  
Neretournent jamais alors qu'ils sont passez ;  
Si la bouteille perd sa grace naturelle,  
On n'a qu'à la remplir pour la rendre plus belle,  
Et vous m'accorderez pour le moins ce seul point,  
Qu'une fille en cela ne luy ressemble point.  
Mais si je vous semblois trop difficile à croire,  
Escoutez, là dessus, une chanson à boire :

Si quelque bouteille à l'escairt  
Perd ses beautez qui me ravissent,  
Ce n'est que pour en faire part  
Aux bons enfans qui la cherissent...

Mais la fille orgueilleuse avecques ses appas [eas,  
El laisse prendre au temps, qui n'en fait point de  
Et puis tant de raisons ne vous feroient pas estre  
Le rival du valet bien plustost que du maistre.

TIRSIS.

Passes outre, et tiens ailleurs ces discours superflus.

GUILLAUME.

Qu'un amoureux est sot quand il n'espere plus !

TIRSIS.

Après tant de soucis que faut-il que j'attende ?

GUILLAUME.

Mais voyez Polidor ; si faut-il que j'entende.

## SCÈNE III

POLIDOR, TIRSIS, GUILLAUME, PHILEMON.

POLIDOR.

Où veut aller Tirsis ? que fait-il seul icy ?

TIRSIS.

Je vay chez Dorimene.

POLIDOR.

Et moy j'y vais aussi.

TIRSIS.

Son pere te cherit.

POLIDOR.

La fille fait de mesme [m'ayme.

Et bien-tost les effets t'apprendront que Pon

TIRSIS.

Ainsi l'experience apprend à Polidor  
Que l'Amour peut beaucoup avec des fleches d'or.

POLIDOR.

Si la force de l'or estoit si souveraine,  
Vous qui n'en manquez point, vous auriez Dorimene.

TIRSIS.

De quelques ornemens dont tu sois revestu  
Tu m'y dois ton bon-heur plustost qu'à la vertu.

POLIDOR.

Que m'importe, Tirsis, d'où mon bon-heur s'esleve ?  
L'Amour a commencé, maintenant l'or acheve.

TIRSIS.

L'on se trompe souvent aux comptes que l'on fait,  
Et tel fait un dessein qui n'en void point d'effet.

POLIDOR.

Lors que l'or et l'Amour se meslent d'une chose,  
On peut bien esperer tout ce qu'on s'en propose.

TIRSIS.

Cette Phillis d'Autecül qui te cherissoit tant  
Te verra donc porter le titre d'inconstant ?

POLIDOR.

Sans me rendre inconstant ainsi qu'il te le semble,  
J'ay trouvé le secret d'en aimer deux ensemble.

TIRSIS.

Et moy, je trouveray, par un secret egal,  
Le moyen d'abaisser la gloire d'un rival.

POLIDOR.

Bien qu'ès inventions ton esprit soit fertile,  
Tu chercheras long-temps ce secret inutile.

TIRSIS.

L'espée est ce secret.

POLIDOR.

Ne nous eschauffons point,  
Jusqu'à nous voir forcez à quitter le pourpoint.  
Aussi bien ce secret inventé par ta rage  
Ne peussiroit pas qu'à ton desavantage.

TIRSIS.

Quittons là le discours, et passons à l'effet.

POLIDOR.

Si ta perte te plaist, tu seras satisfait.

Cherchons, pour le tirer et du monde et de peine,  
L'endroit le plus caché qui soit pres de Suresne,  
Mais devant que d'aller il te sera permis  
De prendre si lu veux congé de les amis.

TIRSIS.

Despeshons.

GUILLAUME.

Qui croiroit que de la bourgeoisie  
Se peust jamais porter à cette frenesie ?

PHILEMON.

N'as tu point veu Tirsis ?

GUILLAUME.

Monsieur, courons après ;  
Polidor et Tirsis se vont battre icy près.

## SCÈNE IV

CRISERE, DORPE, LISETE.

CRISERE.

Si Polidor est riche, il n'est pas sans merite :  
L'on remarque en ses yeux sa bonne humeur esrite,  
Toutes ses actions conduites sagement  
Partent moins de son corps que de son jugement ;  
Ses bonnes qualitez me font dire sans cesse  
Que le bien de son oncle est sa moindre richesse :  
Enfin il me ravit, et quand il n'auroit rien  
Son esprit, ce me semble, est un assez grand bien.

DORPE.

Vous n'avez pas tousjours parlé de cette sorte :  
Il doit à ses grands biens l'amitié qu'on luy porte.  
Cette succession vous le rendroit parfait,  
Quand il auroit le corps et l'esprit contrefait.  
Diray-je librement ce que je me propose ?  
Vous ayez trop le bien pour aymer autre chose.

CRISERE.

Il est vray qu'autrefois, n'estant pas bien connu,  
Il ne fut pas chez moy tousjours le bien venu.  
J'avois conceu pour luy quelque sorte de haine :  
Mais enfin il me plaist autant qu'à Dorimene,  
Et j'attendray le temps que l'on les marira  
Avec autant d'ardeur que ma fille en aura.

DORPE.

Tirsis l'espere encore, et son cœur trop fidelle  
Ne peut quitter l'amour qu'il a conceu pour elle.

CRISERE.

Hé quoy ! pour contenter un desir d'amoureux  
Voudroit-il pour jamais se rendre malheureux ?  
Il vaut mieux espouser un serpent qu'une femme,  
Lors qu'un contraire amour est maitre de son ame ;  
Se marier ainsi, c'est se jeter aux fers,  
C'est se mettre vivant au milieu des enfers,  
C'est aller au devant de cet outrage pire  
Que tout homme apprehende, et que je n'ose dire.  
Pour son bien, et le nostre, il doit chercher ailleurs,  
Puis qu'il y peut trouver mille partis meilleurs.  
Il a seû là dessus quelle estoit ma pensée,  
Il a eou l'erreur dont son ame est blessée,  
Et toutesfois...

## SCÈNE V

LISETE, DORPE, CRISERE.

LISETE.

Monsieur, que faites vous icy ?  
Hélas ! tout est perdu !

DORPE.

Qui te travaille ainsi ?

LISETE.

Palmedor, espiant à cent pas de Surène,  
Vient à ce mesme instant d'enlever Dorimene.

DORPE.

Hélas !

CRISERE.

Le sçais tu bien ?

LISETE.

Ha ! j'ay veu ee malheur !

CRISERE.

Saus tarder d'un moment poursuivons ce voleur.

## SCÈNE VI

POLIDOR, TIRSIS, FLORICE, DORMENE, POLIDOR.

POLIDOR.

*(Il tient Tirsis renversé dessous luy.)*

Confesse maintenant que tu me dois la vie.

TIRSIS.

Use de ta victoire, et poursuy ton envie ;  
Et puisque je suis né seulement pour ton mal,  
Delivre toy des soings que te donne un rival.

POLIDOR.

J'ayme mieux desormais qu'un rival m'espouvante  
Que le juste remords d'une action sanglante ;  
Demeurez mon rival, vivez, Tirsis, vivez,  
Mais reconnaissez bien ce que vous me devez.

TIRSIS.

Ha ! cette courtoisie aura pour moy des charmes  
Qui me vaincront bien mieux que ne feroient tes  
[armes,  
Et pour la reconaistre et me vainere à mon tour,  
Je te cede aujourd'huy l'objet de nostre amour.  
Dorimene est à toy, Tirsis est tout de mesme.

## SCÈNE VII

PHILEMON, POLIDOR, TIRSIS, GUILLAUME.

PHILEMON.

Amis, d'où peut venir cette fureur extreme ?

GUILLAUME.

La mort vient assez tost nous ravir d'icy bas  
Saus l'aller rechercher au milieu des combats,

TIRSIS.

Qui vous peut obliger à tenir ce langage,  
Et quel estonnement change vostre visage ?

PHILEMON.

Guillaume m'avoit dit qu'un furieux dessein  
Vous mettoit en ce lieu les armes à la main.

POLIDOR.

Ne vous y fiez pas; alors qu'il vient de boire  
A quiconque l'entend il en fait bien à croire.  
En de certains momens il a des visions,  
Il va faire caresse à des illusions,  
Il prendroit pour du vin l'eau mesme de la Seine.

GUILLAUME.

Monsieur, je n'eus jamais la raison si peu saine.  
En me voyant à jeun, ce qu'on n'a gueres veu,  
On ne feroit sans doute à croire que j'ay heu :  
J'ay le ventre assez gros et de taille assez forte  
Pour porter tout mon vin sans que ma teste en porte.

PHILEMON.

Afin qu'une autrefois on te croye un peu mieux  
Prends de meilleurs tesmoins que ne sont pas tes

POLIDOR.

[yeux.

Mais j'entends quelque bruit.

FLORICE, *du dehors.*

Secourez Dorimene,  
Qui pleure, qui se plaint, que Palmedor emmene.

DORIMENE, *du dehors.*

Au secours, Polidor !

POLIDOR.

Ha ! voleurs, nous l'aurons !

Traîtres, vous perirez, ou bien nous perirons !

## SCÈNE VIII

DORIFE, CRISERE, POLIDOR, DORIMENE, TIRSI, S,  
LISETE, ORMIN, GUILLAUME.

DORIFE.

Ha, ma fille !

CRISERE.

Ha ! voleurs, vous cognoistrez que l'age  
En m'ostant la vigueur m'a laissé le courage.

POLIDOR.

Enfin nous apprenons que des esprits si vains  
Ont plus de force aux pieds qu'ils n'en ont en leurs

GUILLAUME. [mains.

Que cette occasion m'a bien fait reconaître  
Que je suis plus vaillant que je ne pensois estre !  
Tout le bras me fait mal du coup que j'ay donné.

POLIDOR *à Dorimene.*

Madame, rassurez vostre esprit estonné.

CRISERE, *à Polidor et Tirsis.*

Comment puis-je payer des faveurs si certaines ?  
Que selon mes desirs n'ay-je deux Dorimenes !

TIRSI.

Quand je puis réussir en ce que j'entreprends,  
Je suis assez payé des peines que je prends ;  
Que dessus ce sujet rien ne vous sollicite,  
Polidor a sauvé le beau prix qu'il merite,  
Et Philemon et moy ne voulons aujourd'huy  
Que l'honneur d'estre aimez, et de vous et de luy.

POLIDOR.

Cher Tirsis, je te doy des graces immortelles,  
Puis que ces bons effets sortent de nos querelles.

CRISERE, *voyant Polidor et Tirsis s'embrasser.*

Je suis ainsi troublé de voir ce que je voy  
Que ce ravissement m'avoit donné d'effroy.

GUILLAUME, *voyant la mesme chose.*

Je ne conoy plus rien à leur façon de vivre,  
Il faudra confesser enfin que je suis yvre.

DORIFE.

Rassurez vous, ma fille, et nous dites coment  
Palmedor s'est conduit dans ce ravissement.

DORIMENE.

Je croy qu'hier au soir, passant dans le village,  
Il seut que nous devions aller à l'Hermitage <sup>1</sup>,  
Et que nous partirions aussi tost que le jour  
Commence à faire voir sa clarté de retour :  
Si bien qu'il m'attendoit, et m'avoit enlevée,  
Si de ces lasches mains vous ne m'eussiez sauvée,  
Et parce qu'en ce lieu l'on passe rarement  
Il m'y faisoit passer pour fuyr surement :  
Ainsi sans y songer, il ne m'avoit ravie  
Que pour me rendre à ceux qui m'ont donné la vie.

CRISERE.

Lisete m'ayant dit qu'il prenoit ce chemin,  
J'y vins accompagné de Melisse et d'Ormin.

ORMIN.

Il est temps d'accomplir un si juste hymenéé  
Sans le remettre encore à la prochaine année.  
Je seay qu'il ne tient pas à ces jeunes amans  
Qu'ils n'entrent dès ce soir dans les contentemens.

CRISERE.

Pour moy, je suis d'avis sans tarder davantage  
De eroire ce qu'il dit touchant ce mariage.  
Alors que Polidor la pourra posseder,  
Ce sera plus à luy qu'à nous de la garder ;  
Nous serons descharges du fardeau d'une fille,  
Qui n'est jamais leger aux peres de famille.

GUILLAUME.

Monsieur, si vous croyez qu'il soit si peu leger,  
Quelque pesant qu'il soit je m'offre à m'en charger.

DORIFE.

L'avis d'Ormin me plaist et me rendroit contente.

POLIDOR.

Je ne vous diray point que c'est là nostre attente,  
Je croy que nostre amour vous montre clairement  
Que nous ne serons pas d'un autre sentiment.

GUILLAUME.

Que je boiray de vin ! Si dedans cette feste

1. Cet hermitage, indiqué sur le décor, dont nous avons vu plus haut la description, était tout en haut du mont Valérien, que le décorateur appelle, un peu trop modestement, « un tertre. » Un solitaire, qui s'y était retiré en quittant la cour, l'avait rendu celebre dans les premiers temps de Louis XIII. Une des pieces du *Recueil* contre Luynes, 1628, in-12, p. 303, porte pour titre : *Méditations de l'Hermitte Valérien*. Il y dit entre autres choses : « Après avoir reconnu les vanitez de la Cour, ou j'ay esté eslevé dez ma jeunesse... j'ay choisi ce petit hermitage au sommet de ceste montagne pour y contempler avec plus de repos la grandeur des merveilles de Dieu et l'inconstance des affaires mondaines. »

Mon ventre est trop petit, j'en rempliray ma teste.

ORMIN.

Tirsis, voy-tu Florice? Apprends ce que j'en croy,  
Ce n'est pas un morceau fort indigne de toy.

TIRSIS.

Si j'estois plus parfait, j'aurois bien l'assurance  
De mettre en sa beauté ma plus chere esperance,  
Et mon premier amour qui me combla de biens  
Luy rendroit un captif qui romproit ses liens.

FLORICE.

La volonté d'un pere est la loy de la mienne,  
Et je n'ay point icy d'autre voix que la sienne.

CRISERE.

S'il ne tient qu'à sa voix, le mariage est fait:  
Le bon homme m'a dît que c'estoit son souhait;  
Mais puisque du danger qui vous avoit atteinte,  
Nous n'avons, grace aux dieux, ressenty que la  
N'attendons pas l'effet que l'on a redouté, [crainte,  
Et regaignons Paris pour nostre seureté.  
Desjà cette saison un peu froide et mal saine

Seuble avecques ces vents nous chasser de Surène.  
Nous partirons demain; vous voyez bien aussi  
Qu'il ne reste plus rien à vendanger icy.

LISETTE ET GUILLAUME, *demeurant.*

LISETE.

Enfin de toute peur j'ay l'ame délivrée;  
Enfin nous danserons, et j'auray ma livrée<sup>1</sup>.

GUILLAUME.

Marions-nous, Lisete, et faisons de mesme eux,  
En ce temps un peu froid il fail bon coucher deux.

LISETE.

Cela m'est defendu, Guillaume; que l'en semble?  
J'esposerois en toy quatre maris ensemble.

GUILLAUME.

Tout grossier que je sois, n'ayant rien merité,  
L'on me caresseroit si j'avois herité.

1. Rubans que la mariée distribue aux gens de la noce. Le mot se trouve déjà dans Rabelais avec le même sens, et Montluc dit par métaphore sur certaines affaires ou l'on n'attrape que blessures et horions: « Qui va à de telles nocces remporte bien souvent des livrées rouges. »

## NOTICE SUR ANTOINE MARESCHAL

Celui-ci n'est pas du tout connu. On ne sait de lui que ce que disent les préfaces de ses pièces, et elles ne disent presque rien. Je le regrette : il avait, à le juger par ses œuvres, de l'esprit, de la littérature, du monde, une certaine indépendance d'idées, qui le poussait aux originalités de sujet et de style — sa pièce du *Railleur* en fera foi — et qui l'engageait dans des voies vraiment nouvelles.

Je ne crois pas qu'il fût riche. Le privilège de sa première pièce imprimée, *l'Inconstance d'Hylas*, lui donne la qualité « d'avocat au parlement, » mais je pense qu'il ne pratiquait guère, qu'il plaidait peu, et n'en vivait pas du tout. Il me semble plutôt qu'il dut être attaché à quelque grand seigneur, chez qui il trouvait le vivre et le couvert, ou dont il tirait quelque argent, pour prix de ses dédicaces.

Sa première pièce, la *Généreuse Allemande*, fut une tragi-comédie de complaisance, et du plus beau zèle, car elle n'a pas moins de deux journées en cinq actes chacune ! Le titre même prouve qu'elle n'était faite que d'allusions, dont l'auteur dut être bien payé. On y apprend que dans les dix actes « sous noms empruntés et parmi d'agréables et diverses feintes, est représenté l'histoire de feu M. et M<sup>me</sup> de Cirey. »

Quand les frères Parfait ajoutent, après avoir cité ce titre bizarre du double poème : « L'auteur ne l'a composé que pour consacrer la mémoire du père et de la mère du seigneur auquel il était attaché, » ils doivent avoir raison. Les deux pièces durent être d'autant mieux payées qu'elles n'eurent que ce profit : on ne les joua pas.

C'est par une pastorale, *l'Inconstance d'Hylas*, tirée de *l'Astrée*, comme tant d'autres, que Mareschal débuta au théâtre, en 1630. Elle réussit beaucoup, du moins à ce qu'il dit, et n'eut pas de spectateurs qui ne fussent impatients de la goûter mieux encore en la lisant. Il se fit prier. Sa pièce tant désirée ne parut que cinq ans après. La préface y disait franchement ce que l'auteur pensait de lui-même et de ses vers : « C'est tout dire en deux mots, y criait-il, *voici Hylas !* Tous ceux qui l'ont connu l'attendent depuis un long temps avec impatience ; et ceux qui ne l'attendent point ne pourront s'empêcher de le connaître, s'ils se hasardent de le regarder, ou de l'écouter un moment. »

Pour ses cinq actes de la *Sœur valeureuse ou l'aveugle Amante*, qu'il avait fait jouer avant l'impression de son *Hylas*, il n'avait pas pris la peine de se flatter lui-même. D'autres, et des meilleurs, car c'étaient Rotrou, Mairet, Scudéry et, qui plus est, Corneille en personne, s'étaient chargés de la louange et l'avaient déposés en de petites pièces « liminaires » qui sentaient leur encens d'une lieue.

Mareschal se réservait pour la dédicace. Il s'était économisé l'éloge, en ne disant rien de lui-même, afin de le prodiguer d'autant mieux au grand seigneur qui se ferait, en beaux écus, le patron de la pièce.

Il songea d'abord au maréchal de Créquy, duc de Les-

dignière ; copia ses cinq actes de sa plus belle plume, les fit relier d'un riche maroquin, avec des C et des Y entrecroisés sur les plats <sup>1</sup>, et, ainsi parés, les envoya au duc en le priant par une lettre discrète d'accepter et, partant, de payer la dédicace : « C'est pourtant, écrivait-il, une secrète permission que je vous demande de publier mes vers ensemble avec vos vertus. » Le duc ne trouva pas sans doute que ses vertus seraient en assez bonne compagnie. Il n'accepta pas la dédicace. Quand la pièce parut, elle avait changé de patron. C'est au duc de Vendôme qu'elle était dédiée.

Mareschal, qui sans doute alors devait déjà travailler à son *Railleur*, n'aurait pas mal fait d'y mêler, à ce qu'il dit de moqueur sur tant de choses et tant de gens, quelques bons lardons à l'adresse des poètes qu'émancipateurs et fabricants d'éloges au plus offrant. Il n'eut garde. On l'aurait trop reconnu. Il ne savait d'ailleurs que se flatter en tout ce qu'il faisait.

Sa préface des *Railleries de la Cour ou le Railleur* n'est encore qu'une longue apologie. Il parle de ses œuvres passées et de celles qui sont à venir. Il a des souvenirs tendres pour son *Hylas*, qui montrait si bien que ses vers, « en leur naïveté, sont plus élevés que rampans. » Il est tout plein ensuite de promesses flatteuses pour la pièce qu'il prépare, son *Capitan*, imité de Plaute, qui sera ce qu'il aura fait de mieux, et qu'il s'empressera de donner dans un temps prochain, pour peu que le public le mérite par un bon jugement sur son *Railleur* : « S'il m'est favorable, lui dit-il, tu m'obligeras à te faire voir le chef-d'œuvre de mes comédies, sous le nom du *Capitan* ou du *Fanfaron*, que j'ai tiré de Plante et accommodé à notre théâtre. »

Ce qu'il dit de sa pièce même, vaut mieux que ce qu'il dit de lui. On apprend par la préface qu'elle eut un peu partout certain succès de curiosité et même de scandale qui ne tarda pas à la faire interdire. Pourquoi ? Tout le monde le savait alors, à ce qu'il dit, et se le répétait. Nous ne pouvons, nous, que le deviner : or, ce dut être à cause de ce que dit la Dupré sur certaines intimités trop vives que les dames de la cour d'Anne d'Autriche se permettaient entre elles. Vous lirez le passage ; en attendant, voici celui de la préface qui parle de l'accueil fait au *Railleur* et de sa brusque interruption : « Le sujet est petit, aussi la comédie n'en demande pas un grand ; et ceux qui l'ont vu représenter au Louvre, à l'hôtel de Richelieu et au Marais, n'ignorent pas comment il a été reçu et la raison qui a fait cesser sa représentation. »

La présence de la pièce sur le théâtre du cardinal de Richelieu n'est une preuve de plus qu'on y avait saisi des méchancetés contre des dames de l'entourage de la reine, et que ce dut être de cet entourage que l'interdiction partit, moins peut-être pour les malices mêmes que parce qu'on en avait ri chez le ministre.

1. M. de Soleinne possédait ce curieux manuscrit.







## LE RAILLEUR.

LA DUPRÉ Courtizanne.

Les dames d'autre part aussi nous contrefont,  
Jalouses de nous voir plus d'art qu'elles n'en ont,  
Portent ainsi que nous la tête à la fantasque,  
Ont rallongé la juppe, et retranche le masque

Le premier...  
 Le second...  
 Le troisième...  
 Le quatrième...  
 Le cinquième...  
 Le sixième...  
 Le septième...  
 Le huitième...  
 Le neuvième...  
 Le dixième...

Le onzième...  
 Le douzième...  
 Le treizième...  
 Le quatorzième...  
 Le quinzième...  
 Le seizième...  
 Le dix-septième...  
 Le dix-huitième...  
 Le dix-neufième...  
 Le vingtième...

BAILLERIE DE LA COUR DE LA SAVOIE DE LOUIS

LE BAILLEUR

Le premier...  
 Le second...  
 Le troisième...  
 Le quatrième...  
 Le cinquième...

Le sixième...  
 Le septième...  
 Le huitième...  
 Le neuvième...  
 Le dixième...

Quand tu m'as en plain, que ton ame en sourit :  
 Appelle moy cruel, blâme mon insolence ;  
 C'est te faire une aimable et douce violence ;

Pour vous plaire il faut donc que je me sacrifie,  
 CLAIRMAND, *parlant bas*.  
 Assez facilement, comme je m'en deffe.



LES DAMES HAUTES PUIS-VOUS  
Jalouses de nous voir plus d'art qu'elles n'en ont,  
Portent ainsi que nous la tête à la fantasque,  
Ont rallongé la jupe, et retranché le masque.

La pièce qui suivit celle-là en fut la pénitence. C'était une Artémise, avec ce titre lugubre : *Le Mausolée*. Les *Railleries de la Cour* ayant mis Mareschal un peu plus en renom, il avait pu passer du Marais à l'Hôtel de Bourgogne; aussi imprima-t-il fièrement dans sa préface que ce *Mausolée* avait été représenté « par la Troupe Royale. »

Le *Capitan*, qu'il annonçait si bien depuis deux ans, vint après, et ne tint pas toutes ses promesses de chef-d'œuvre.

Mareschal fit mieux, sans l'annoncer autant, dans sa tragédie de *Papire ou le Dictateur romain*, qui fut très-applaudie, et mieux encore dans une autre, *le Jugement*

*équitable de Charles Hardy, dernier duc de Bourgogne.*

C'est une des premières pièces tirées de l'histoire moderne qui ait été jouée à Paris. Il faut tenir grand compte à Mareschal de l'originalité, sinon de l'exécution de l'idée.

Celle qu'il eut, en donnant une forme française au chef-d'œuvre de l'Euphuisme anglais, l'*Arctatie* de Philip Sidney, est tout au moins aussi curieuse. Rien que pour ce fait singulier d'avoir fait jouer à Paris, quand le nom de Shakespeare n'y était même pas encore connu, une pastorale de Londres, une *Astrée* anglaise, Mareschal mériterait une place dans l'histoire littéraire des deux pays.

LES

## RAILLERIES DE LA COUR OU LES SATYRES DU TEMPS

## LE RAILLEUR

COMEDIE

1636

LES ACTEURS

CLARIMAND, le Railleur.

CLORINDE, sa sœur, maîtresse d'Amedor.

AMEDOR, financier, amant de Clorinde.

CLYTIE, sa sœur, amante de trois.

TAILLEBBAS, capitain, amant de Clytie.

BEAUROCHER, volontaire.

LA DU PRÉ, courtizanne, sa maîtresse.

DE LYZANTE, poète, amant de Clytie.

*La scène est à Paris.*

## ACTE PREMIER

## SCÈNE I

CLARIMAND, CLORINDE.

CLARIMAND.

Clorinde, je l'ay dit, et je vous le commande :  
C'est vous prescrire un point de votre esprit de-  
Caressez Amedor, pensez à m'obeir. [mande;

CLORINDE.

M'ordonnant de l'aymer, on me le fait hair.

CLARIMAND.

Ma sœur, est-ce avec moy qu'il faut faire la fine ?  
Je sçay juger du cœur en dépit de la mine ;  
J'oserois bien jurer, lisant dans ton esprit,  
Quand ta bouche s'en plaint, que ton ame en sourit :  
Appelle moy cruel, blâme mon insolence ;  
C'est te faire une aymable et douce violence ;

Te porter à l'amour ? Ah ! l'estrange action !  
Mais qu'on souffre aisement cette punition !  
Bien, je veux l'épargner; ton respect me surmonte,  
Ton silence me plaît qui parle par ta honte,  
Et sans plus te presser j'entends à cette fois  
Pour avoir trop d'amour que tu n'as point de voix.

CLORINDE.

Mauvais, vous me feriez folle par complaisance.

CLARIMAND.

Donne ta modestie à ma seule presence,  
Devant moy fay la froide, ajuste un entretien  
Où me faisant honneur ou connoisse le lien ;  
Parle peu, réponds moins, qu'à peine on me regarde;  
Ailleurs, contre les traits qu'un cœur n'ait point de  
[garde ;

Employe un mesme esprit et discret, et charmant,  
A me traiter en frere, Amedor en amant.

CLORINDE.

Pour vous plaire il faut donc que je me sacrifie.

CLARIMAND, parlant bas.

Assez facilement, comme je m'en délire.

CLORINDE.

Et bien, vous me verrez complaisante à ce point...

CLARIMAND, *parlant bas.*

Peut-estre d'accomplir ce que je ne veux point.

CLORINDE.

D'accorder à vos vœux ce qu'aux siens je refuse ;

Et vos commandemens me serviront d'excuse :

Est-ce peu de faveur, le souffrir et le voir ?

Mes yeux rechercheront des traits dans mon miroir,

Dont l'agréable effort plein de force et de charmes

Semblera le combatre en luy rendant les armes ;

Je le diray mon cœur, mon ame, mon désir,

Et vivray tellement qu'il mourra de plaisir.

CLARIMAND.

Tout doux ! au premier mot tu vas dans l'amourette :

Mais quoy ! pour m'obliger tu ferois l'indiscrette ?

Ah ! vraiment c'est montrer un exeez d'amitié,

Et ton aveuglement me porte à la pitié :

Tu prends déjà l'amorce, et tu ressents l'attainte ;

Simple, et tu ne vois pas que ce n'est qu'une feinte,

Que pour faire l'essay de ta legereté

J'ai donné ce combat contre ta fermeté ;

Ton humeur deviendroit coupable d'innocente,

Je t'ayme plus farouche et moins obeissante :

Non, non, retranche un peu de tout ce beau dessein :

Crois-tu que je te mette un amant dans le sein ?

Que j'assemble vos cœurs, et sa bouche à la tienne ?

Ce qu'un autre eust puni, qu'un frere le soutienne ?

Qu'estant de ta vertu moy mesme suborneur, \*

J'achete mes plaisirs au prix de ton honneur ?

A prendre ainsi la loy que j'ose te prescrire,

Tu me ferois rougir où je ne veux que rire.

CLORINDE.

Que vous m'embarassez en d'inutiles soins !

Que demandez-vous donc ?

CLARIMAND.

Que tu me donnes moins ;

Que flattant Amedor d'une simple caresse,

Tu ne prenes de luy que le nom de maïresse,

Afin qu'en cet acez, tous ses esprits contens

M'en donnent chez Clytie, où je passe mon temps.

CLORINDE.

Donque vous nous joëz ainsi l'une pour l'autre ;

Pour aller à sa sœur, vous luy donnez la vostre.

CLARIMAND.

Du moins en apparence ; et je croy que ton cœur,

Sans y mettre du tien, se rendra son vainqueur :

Ainsi, par une flame ingrate et mensongere,

Je viray de la sœur, et tu riras du frere.

CLORINDE.

Vous ne me regardez en cela que pour vous.

Ce travail n'est fâcheux, qui vous sera bien doux :

Vous demandez de moy la vertu par le vice,

Que je me tienne droite au fond d'un precipice :

Mais il est difficile autant comme ennuyeux

D'avoir un cœur de glace, et le feu dans les yeux.

CLARIMAND.

Tu te moques, ma sœur ; aujourd' huy c'est l'usage ;

Le cœur plus froid scaura payer d'un bon visage ;

Le mensonge obligeant attire nostre foy ;

Engage tes appas, et ne retiens que toy ;

Fay joëre les ressorts des yeux et de la bouche,

Touche un Dieu, si tu peux, garde que rien te tou-

Parle, flatte, promets, et ne tiens rien du tout ; [che ;

C'est comme on les surprend, comme on en vient à

[bout :

Rire, tromper un homme, est-il plus douce peine ?

(Amedor paroist.)

Mais en voicy l'objet, que le hazard l'amine :

Courage ! tu pâlis ; je voy tes sens blessez ;

Mords ta levre et tes gands ; tiens les yeux abbaïsez ;

Ce vermillon meslé rend ta blancheur plus vive.

CLORINDE.

[tive.

C'est que mon front rougit qu'on me traite en cap-

## SCÈNE II

CLARIMAND, AMEDOR, CLORINDE.

CLARIMAND, *s'avançant pour recevoir Amedor.*

Seroit ce pour me voir qu'Amedor vient icy ?

Je n'ay, pour l'obliger, qu'à dire : La voicy :

(En lui présentant sa sœur Clorinde.)

Ah ! que vous m'en voulez bien moins qu'à cette belle !

Vous ne venez à moi, qu'afin d'estre avec elle ;

Mesme vostre œil me dit, en cherchant ses appas,

Que celui qui me rit ne m'y demande pas.

AMEDOR.

Non plus que vostre cœur m'appelle vers Clytie,

Lors que vous y dressez sans moy quelque partie.

CLARIMAND, *parlant bas.*

J'en dresse une en effet que tu ne peux sçavoir.

C'est pourquoy je vous laisse, et je m'en vay la voir.

AMEDOR.

Traitez humainement ma sœur, à la pareille.

CLARIMAND.

N'esparguez pas la mienne, et je vous le conseille.

(Puis s'arretant sur le bord du theatre et prest à s'en aller.)

Toutefois elle est simple, et luy si glorieux,

Que je crains qu'un éclat lui donne dans les yeux :

Ces beaux mignons frisoiz, avecque leurs moustaches<sup>1</sup>

Eschauffent plus le sang que ne font les pistaches ;

La cadenet<sup>2</sup>, l'or, la plume et les brillans

Leur donnent ces faux noms de beaux et de vail-

Et c'est par où souvent une fille s'engage, [lans ;

Qui juë soitement de l'oiseau sur la cage.

Que de ceremonie, et de sourds compliments !

Voyons les, écoutons leurs discours de romans.

1. La moustache était alors une mèche de cheveux, qu'on ne mêlait pas aux autres, soit derrière, soit devant, et qu'on attachait avec une faveur de soie. La queue, dont la mode commença vers la fin de Louis XIV, n'était que cette moustache rattachée par derrière avec un ruban. Les Anglais, qui adoptaient nos modes, ne quittèrent celle-ci qu'en 1646, lorsque Charles 1<sup>er</sup>, dont quelques portraits portent cette moustache, se la fut fait couper. Dans l'Épique de Ben Johnson, en 1609, mistress Mavis n'aime Sir Dauphin que pour « sa mèche de cheveux merveilleusement placée. »

2. La moustache, dont nous venons de parler, s'appelait ainsi, quand on la portait de côté, à la façon de l'un des freres du cométable de Luynes, M. de Cadenet, l'un des rois de la mode sous Louis XIII. On ne s'en tenait pas là. Il fallait que tout, même les gants, fût à la Cadenet, comme on le voit par le Pasquil de Cour de 1624. M. de Montmorency, sur l'échafaud, coupa sa « moustache à la Cadenet, » pour qu'on la remit à sa femme.

AMÉDOR, *estant entré avec Clorinde dans un cabinet.*  
Accordez à mes vœux cette faveur entière,  
Madame, vous prendrez le siége la première.

CLORINDE.

Si je fay cette faute, et dans cette maison.  
C'est pour vous oheir plustost que par raison.

CLARIMAND, *les ayant escoutez et parlant bas.*

Voilà suivre les tons d'une commune gâme ;  
Après, sur cet accord ils chanteront...

AMÉDOR.

Mon âme !

CLARIMAND.

Justement, c'est le mot ; achevé.

AMÉDOR.

Mon desir !

Mes yeux auprès de vous ne sçavent que choisir ;  
La bouche icy me rit, là vostre sein m'attire,  
Ils font tous deux ma joye, et tous deux mon martire :  
Helas !...

CLORINDE.

Tranchez ce mot trop intentionné.

CLARIMAND, *bas.*

C'est pourtant du plaintif et du passionné.

CLORINDE.

Pour cette belle humeur dont un amant se pique  
Vous estes serieux et trop melancolique.

AMÉDOR.

Vous avez dans vos yeux dequoy me divertir.

CLORINDE, *se levant avec une grande reverence.*

Je vous cede, Monsieur, et n'ose repartir.

CLARIMAND, *parlant bas.*

La traite, en ce chemin, ne sera pas trop grande ;  
Attends qu'il ait parlé d'encens, de vœux, d'offrande.

CLORINDE, *voyant qu'Amédon relève son masque  
qu'elle avoit laissé tomber.*

Que de peine ! Monsieur ; c'est un masque tombé.

CLARIMAND, *continuant bas.*

S'il parle de son cœur, tu l'auras derobé ;  
Laisse luy dire au moins je meurs, je vous proteste,  
Et tous ces autres mots qui luy seront de reste :  
Ah ! ce masque fâcheux a troublé sa leçon.

CLORINDE.

Ne le treuvez-vous pas d'une belle façon ?

AMÉDOR, *considerant le masque.*

Les yeux sont bien fendus, le front fait à garssette<sup>1</sup>.

CLARIMAND, *bas.*

Mets y la bouche encore.

AMÉDOR.

Et l'étoffe est fort nette :

Que j'ayme ce veloux, et qu'il est d'un beau noir !

CLORINDE.

Faut-il un compliment encore à vous assoier ?

AMÉDOR, *luy rendant son masque, et luy prenant un noual.*  
Souffrez qu'en vous rendant...

CLORINDE.

Ah ! vraiment, peu de chose.

AMÉDOR.

Je preme ce galand<sup>1</sup>.

CLARIMAND, *bas.*

Rimez, couleur de rose.

AMÉDOR.

De qui le vif éclat et s'efface, et se plaint  
Que l'incarnat pâtit auprès de vostre teint.

CLARIMAND, *bas.*

Il donne dans l'esprit, et va dans les pensées ;  
Ce stile est de hant prix, et pour les mieux chaussés  
Muette à ces beaux mots, la naïse rougit. [scès :

CLORINDE.

Ce n'est que d'un ruban, après tout, qu'il s'agit ;  
Mais vous n'en portez point qui ne soit à la mode.

CLARIMAND, *bas.*

Voilà ce qu'au discours l'ignorance accommode :  
Puis qu'ils y sont tombez, laissons les en ce poinet  
Coucher tout le Palais<sup>2</sup> sur un méchant pourpoint ;  
Je puis, dans un jargon qui déjà m'importune,  
Les remettre à leur foy sans crainte de fortune.

CLORINDE, *considerant Amédon.*

A cause du faux jour, et d'un volet fermé,  
Je pensois que ce nœud fust de *Diable enroulé* ;  
Je suis d'aveuque vous pour l'*Espagnol malade*<sup>3</sup>.  
La couleur en est morte, insensible, et trop fade ;  
*Astrée*<sup>4</sup> a fait son temps ; *Celadon*<sup>5</sup> est laissé ;  
Vous estes aujourd'huy dessus l'*Amant blessé* ;  
Que vostre assortiment merite qu'on l'admire !  
Vous n'avez rien sur vous qui ne me semble rire ;  
Ce demy-parassol que fait vostre collet  
Tient Gennes, Pontinar, et Venise au filet<sup>6</sup> ;  
Je vous treuve le pied pour le bas et la botte  
La teste pour la plume élevée on qui flotte ;  
Tout vous sied noblement, et cazaque et manteau ;  
Diray-je sans rougir que je vous treuve beau ?

AMÉDOR.

Madame, épargnez moy ; cette louânce extreme

1. C'est le noual de ruban que Gros-René du *Dépôt* s'était mis sur l'oreille, et qu'il rend a Marinette de la façon qu'on sait, en l'appellant « un beau galand de neige, » non parce qu'il est blanc, comme on le croit au Théâtre-François, mais parce que cette expression « de neige » qu'une autre, qui ne se peut écrire, a remplacée, était celle du suprême mépris.

2. C'est dans la galerie du Palais que se vendaient toutes les choses de la mode, et entre autres les rubans.

3. Le *Baron de Feneste* liv. 1, ch. 1<sup>re</sup>, met cette couleur parmi beaucoup d'autres tout aussi bizarres, dont il fallait que cette expression « de neige » qu'une autre, qui ne se peut écrire, a remplacée, était celle du suprême mépris.

4. Couleur qui est aussi dans la nomenclature du *Baron de Feneste*.

5. Celle-ci, que *Feneste* n'oublie pas non plus, est restée. C'est le vert pâle, bien conforme ainsi a la pâleur du languissant *Celadon* de l'*Astrée*. Il paraît d'après *Frangion* (liv. V, p. 213<sup>e</sup>, que les « jarciers » a le *Celadon*, furent longtemps de mode.

6. Jeu de mots sur la dentelle en *filet*, qu'on faisait surtout venir d'Italie, et qu'on appelait *point de Gènes, point de Venise*, etc.

1. La coiffure à la *garssette*, avec laquelle le masque, dont il est parlé ici, devait s'agencer, se distinguait par une touffe de cheveux retombant sur le front. Cette mode, qui devait son nom fort transparent aux personnes qui l'avaient faite, est assez vivement qualifiée dans le *Baron de Feneste* (liv. IV, ch. n) : « Il y a un de ses escuiers (du Roi) qui a osé rimer sur les *garssettes*, et dire :

Les artisans ont à la portie,  
L'enseigne du mestier qu'ils font.  
Et nos dames en cette sorte,  
Ont les *garssettes* sur le front.

Comme indigne plustot me fait rougir moy-mesme ;  
C'est presque me chasser de chez vous tout à fait.

CLORINDE, *le voyant levé pour s'en aller.*

Cette cause auroit-elle un si mauvais effet ?

AMEDOR.

Non ; mais un cavalier qui peut tout sur mon ame  
M'attend au rendez-vous....

CLORINDE.

Ou plustot une dame.

AMEDOR, *en souriant.*

On ne me conte pas un nombre des heureux.

CLORINDE.

Ni des plus languissans, ni des plus amoureux.

### SCÈNE III

CLARIMAND, CLYTIE.

CLARIMAND.

Vous en riez, Clytie ?

CLYTIE.

En ces fausses allarmes

C'est bien vous qui ririez si je versois des larmes.

CLARIMAND.

Et toutefois sans moy le scandale estoit grand ;  
Connoissez le service au moins que l'on vous rend.

CLYTIE.

Vous faut-il embrasser icy pour recompense ?  
Ouy, vous le souffririez ; mais l'heure m'en dispense ;  
Ces amans que ma porte avoit mis en débat  
Ne nous permettent pas un si plaisant combat.

CLARIMAND.

Comme ils se disputoient tous deux la preference  
J'ay seeu les accorder en cette concurrence,  
Partageant à chacun la porte pour entrer ;  
Avouëz que le sort, qui m'a fait rencontrer,  
Vous oblige autant qu'eux en rompant leur querelle.

CLYTIE.

Grande, et qui meritoit de me mettre en cervelle ;  
On ne me vit jamais triste à si bon marché,  
Mesme on tient que je ry quand je pleure un peché.

CLARIMAND.

Cette humeur est du temps, elle est fort agreable ;  
D'autres ont l'esprit fort<sup>1</sup>, mais bien moins sociale,  
Qu'aucun mal n'intimide et rien ne flatte aussi,  
Froids parmi les plaisirs comme dans le soucy ;  
Vous donnez seule au mal un visage de joye,  
Et pour devenir gay c'est assez qu'on vous voye.  
Mais ce couple d'amans vient comme il est instruit,  
Qui ne vous fera pas l'amour à petit bruit.

CLYTIE.

Ils en ont déjà fait assez devant la porte  
Pour croire tout perdu, toute la maison morte.

1. Expression alors nouvelle, qui ne s'employoit que pour dire un raisonneur, et qui, en s'étendant, finit par signifier un incrédule, un âtre, comme au temps de La Bruyère. Pen auparavant, en 1629, Claveret avoit fait une comédie en cinq actes, *L'Esprit fort ou l'Argétie*.

CLARIMAND.

Ils n'ont dans ce combat épargné que du sang ;  
(*Le Capitain et le Poëte viennent l'un par une porte,  
et l'autre par une autre en tenant chacun sa  
gravité.*)

Les voicy ; mais voyez comme ils tiennent leur rang.

CLYTIE.

Sans la loy qu'en entrant vous leur avez prescrite  
Ils n'eussent pu jamais accorder leur merite.

CLARIMAND.

Cet honneur de l'entrée en a fait détester  
D'aussi sots à l'offrir qu'eux à le disputer.

CLYTIE.

On diroit que l'orgueil à pas contez chemine.

CLARIMAND.

Faites la serieuse, et tenez bonne mine.

### SCÈNE IV

TAILLEBRAS, CAPITAN, DE LYZANTE, PORTE ;  
CLYTIE, CLARIMAND.

TAILLEBRAS, *saluant Clytie.*

Le foudre des combats, l'effroy de l'univers.

DE LYZANTE, *la saluant aussi.*

L'Apollon de ce siecle, et le maistre des vers.

TAILLEBRAS.

M'interrompre ! parler ! Ah ! ventre ! quelle audace !  
Jette ce mirmidon jusques dessus Parnasse ;  
Que là, de ses desirs amoureux et hautains  
Il aille entretenir ses neuf vieilles putains,  
Et que ce farfadet pour guerir sa migraine  
Boive tout l'Helycon, puise tout l'Hypocreine :  
(*puis parlant à soy mesme*)

Cœur royal, sois moins noble, et daigne le hayr ;  
Il monteroit Pegase en vain pour me fuïr ;  
Ah ! que s'il meritoit.... Mais excusez, ma reyne ;  
L'amour demande seul et mes feux et ma peine,  
Le respect qui me lie oblige mon courroux  
D'épargner des transports qui ne sont dus qu'à vous ;  
Sans cela...

(*En frappant de sa goute sur sa jambe par bravade.*)

CLARIMAND, *se moquant de luy.*

Vos regards le reduiroient en poudre.

DE LYZANTE.

Ce sont de vains éclairs qui n'ont jamais de foudre ;  
Eust-il cely du ciel, pour me faire un affront,  
Le laurier que je porte en garantit mon front.

CLARIMAND.

Il pare du phebuis, qui luy vaut une lame ;  
Sa lepre est dans les os, et passe jusqu'à l'ame.

DE LYZANTE.

Parlez mieux ; la poésie<sup>1</sup> est un poison divin.

CLARIMAND.

Ouy, meslé dans le jus qu'on appelle du vin ;  
C'est un art à mentir, à flatter, à médire,

1. On ne faisoit alors que deux syllabes de ce mot en le prononçant.



Qui charme un ignorant, pource qu'il se fait lire,  
 Qu'on le nomme l'auteur d'Armide ou de Thyssé<sup>1</sup>,  
 Qu'il nous vante pour sien, ce qu'il a derobé,  
 Qu'au Marais<sup>2</sup>, à l'Hostel, l'un et l'autre theatre  
 Rendent un peuple entier de ses vers idolatre :  
 Un essain d'avortons que le siecle produit  
 Bat l'oreille des grands, les assiege, les suit ;  
 Paris en est farey, chaque hostel en fourmille ;  
 Il n'est point de reduit où l'un d'eux ne babille ;  
 Ils se fourrent par tout, les ruelles des liets<sup>3</sup>  
 S'empestent de leurs mots de roses et de lys.

LYZANTE.

Bon, pour ceux qu'au metier un premier jour appli-  
 Je passe le commun, je suis poëte comique ; [que.  
 Mercenaire ? jamais ; grace à Dieu, j'ay du bien.

CLARIMAND.

O le noble courage ! il y mange le sien :  
 L'oisiveté, la faim à cet art les appelle.  
 Sont ils accomodez, au diable un qui s'en mesle ;  
 Eussent-ils moins de force ou de rang qu'un oison,  
 L'un vante son courage, et l'autre sa maison ;  
 Et quoy qu'ils suivent tous la fortune apparente,  
 Le vent seul est leur fonds, la fumée est leur rente ;  
 Le laurier, pour montrer l'espoir qui les seduit,  
 A la feuille f r et belle, et n'a qu'un mauvais fruit ;  
 Leurs titres les plus grands sont au front d'un vo-  
 Et leurs biens établis sur le son et la plume. [lume,  
 La terre de Parnasse est sterile en moissons,  
 Elle a divers ruisseaux, pas un n'a de poissons ;  
 Comme voleurs de nuit ils se servent de lime,  
 De pointe encore plus que les maîtres d'escrime,  
 De cadence et de pieds plus que les baladins,  
 Et font regle nouvelle à se montrer badins.

LYZANTE.

Vous, qui mesme inventez des plaisirs qu'on ignore,  
 En voulez-vous bannir un que le siecle adore,  
 Blamer la comédie, où vous allez souvent ?

CLYTHE.

En effect, il a tort, il passe trop avant :  
 Il vous a presque tous condamnez au supplice,  
 Et ma chambre eust passé pour celle de justice.  
 Les galeres estoient vostre moindre tourment ;  
 Mais j'eusse eu le rappel pour un si noble amant.

TAILLEBRAS.

Amant ? c'est le flatter ; et tout autre est indigne  
 D'un titre qui n'est dû qu'à mon amour insigne :  
 Et souffrir mon merite estre en comparaison  
 Avec un ?....

(*En regardant Lyzante de travers par bravade.*)

1. La pièce de *Pirame et Thisbé*, de Théophile, jouée avec un très-grand succès en 1647.

2. Seul théâtre qu'il y eût alors en rivalité avec l'Hôtel de Bourgogne. Il était établi dans un ancien jeu de paume de la rue Vieille du Temple, qui existait encore il y a quinze ans. Ce théâtre subsista jusqu'à la fusion des troupes après la mort de Molière. Corneille y donna plusieurs de ses tragédies, et pendant longtemps on y joua surtout des pièces à machines.

3. On se tenait volontiers dans les *alcôves*, derrière le *balustre* qui entourait le lit dans les chambres des gens du bel air. *Alcôve* et *precieuse* furent longtemps synonymes. Il faut connaître cet usage, si contraire aux aménagements restreints des chambres d'aujourd'hui, pour comprendre ce passage, et aussi ce vers de Boileau dans l'Art poétique :

Benserade en tous lieux amuse les ruelles.

Ah ! Monsieur, que vous avez raison !  
 Vous m'avez derobé ce que je voulois dire ;  
 Vous estes galant homme, et propre à la satire ;  
 De parler après vous ? Dieu me damne, on ne peut :  
 Et cette-cy,

(*Monstrant et faisant arser<sup>1</sup> son espée.*)

Pour moy parle quand elle veut :

Au milieu d'une armée on s'anime à l'entendre,  
 Où le canon de peur fuit et n'ose l'attendre.  
 Elle a mis sur les prez plus d'hommes à l'envers  
 Que les poëtes du temps n'ont fagotté de vers,  
 Plus épanché de sang à rougir mille plaines, [nes ;  
 Qu'eux d'ancre à charbonner des feuilles toutes plei-  
 Seule, et sans implorer ces vendeurs de renom,  
 Au temple de Memoire elle a gravé mon nom ;  
 On le lit à l'entour des Colonnes d'Hereule,  
 Peint en lettres de feu dessus le mont qui brûle :  
 Sur le Caucase aussi les neiges de cent ans  
 Le gardent par respect à l'épreuve du temps.  
 C'est de luy qu'on oit bruire et le Gange, et l'Eufrate ;  
 Ce nom de Taillebras dans tout le monde éclate ;  
 Il n'est point de pais qui luy soit étranger,  
 Il est Turc à Byzance, et More dans Alger ;  
 Les Estats n'ont de loy qu'il ne leur ait permise ;  
 Il fait les roys en France, et les ducs à Venise ;  
 L'Espagne m'a noury moins de lait que d'orgueil ;  
 L'honneur demon berceau m'affranchit du cerceuil :  
 Ou, si je dois mourir, c'est d'un coup de tonnerre,  
 Il faut pour mon sepulchre un tremblement de terre<sup>2</sup>.

CLARIMAND.

Comme l'impertinent extravage à son tour !  
 Il fait son epytaphie, et croit faire l'amour : [tent,  
 Tous ces exploits en l'air, que tes discours nous van-  
 Loient de te faire aymer au sexe, l'épouvantent.

CLYTHE.

C'est un vice du ventre, et de la nation.

CLARIMAND.

On ne croit tes pareils qu'à bonne caution.

TAILLEBRAS.

Tes pareils ? Ventre ! Tes ?.... Est-ce ainsi qu'on me  
 Moy, qui n'ay d'element..... berne ?

CLARIMAND.

Que l'air d'une laverne.

TAILLEBRAS.

Que celui de la gloire, et de tant de splendeurs,  
 Dont je refuy l'éclat, ennuyé des grandeurs ;  
 Et me sangler d'un Tes... ? moy, moy, qui lay litère  
 D'Excellence, d'Altesse, et de telle matiere ?  
 Tes pareils ? Mais j'ay tort de me plaindre en ce point ;  
 Il parle de pareils, et moy je n'en ay point.

CLARIMAND.

Il est vray ; mais il faut ajouter, de folie.

1. Tournoyer, vibrer dans l'air.

2. Ce vers de matamore fait penser à la fin de la jolie épigramme de Théophile sur un pauvre diable sans feu ni lieu :

Si je couche sur le pavé,  
 Et n'en suis que plus tost levé ;  
 Parmi les périls de la guerre,  
 Je n'ay pas un repos en l'air,  
 Car mon lier ne sauroit branler  
 Que par un tremblement de terre.

CLYTIE.

Un amant en fureur, l'autre en melancolie ?  
 Bedans un desespoir l'un et l'autre jettez ?  
 C'est trop d'excez vers moy, vers eux de cruantez.

LYZANTE.

Souffrez-vous ce pouvoir qui n'est pas legitime ?  
 Celuy touche à l'autel, qui corrompt la victime ;  
 Il vous offence en nous, et, cruel à nos vœux,  
 L'insensible qu'il est pense étaindre nos feux ;  
 Mais.....

TAILLEBRAS.

Quoy, mais ? Oses-tu hors ce point y pretendre ?

CLYTIE.

Cessez vos differens, je ne les puis entendre ;  
 Je remets ce debat à mon premier loisir :  
 Allons au cabinet rire de ce plaisir.

## ACTE DEUXIÈME

### SCÈNE I

BEAUROCHER, VOLONTAIRE, LA DUPRÉ, COURTIZANNE<sup>1</sup>.

BEAUROCHER, *en la boison.*

Encore un, ma mignonne, et mon ardeur s'appaise ;  
 Que tu cherches de grace à faire la mauvaïse !

LA DUPRÉ.

Arreste, Beaurocher ; mais non, poursuy toujours.

BEAUROCHER.

Que ne puis-je baiser encore ton discours !  
 Mon cœnr, à ce signal d'une douce écarmouche,  
 Va recueillir ces mots jusque dessus ta bouche ;  
 Tes yeux rendent aux miens par mille traits volans  
 Des paroles de feu pour des baisers parlans ;  
 Cet art dont tu souris tu l'as appris à Rome ; [homme.  
 Ce n'est pas d'aujourd'huy que tu scëais prendre un

LA DUPRÉ.

Ni toy ces fruicts d'amour dérober sans parler :  
 Un autre les demande, et tu les scëais voler.  
 Un baiser accordé te sembleroit trop fade ;  
 A ton goust peu de fiel assaïonne nne œillade ;  
 Tu veux de mes faveurs qui te plaisent le mieux  
 Le refus par la bouche, et le don par les yeux :  
 Ton gré m'est un miroir, où mon front s'étudie,  
 Qui me rend l'action plus douce, ou plus hardie,  
 Qui compose ma mine, et regle mes attraits.

BEAUROCHER.

Mon nom te garantit aussi de mille traits.  
 J'ay chassé de ta porte un gros de jannisaires ;  
 Tu ne redoutes plus filons ni commissaires ;  
 Je l'ay faite, en un mot, par l'effort de ma main,

1. Il y eut une galante de ce nom, sous Louis XIII, dans le faubourg Saint-Germain, où l'on verra tout à l'heure que celle-ci était celebre. Un des plus jolis emaux de Petitot passait pour être le portrait de cette Dupré, sans qu'on pût dire comment ni pour qui il avait été même à lui faire cet honneur. V. *Notice des dessins... enaux exposés dans la galerie d'Apollon*, Paris, 1820.

Reyne en titre formé du fauxbourg Saint-Germain<sup>1</sup> ;  
 On adore tes yeux, comme on craint mon courage ;  
 Tu contemples du port tes sœurs dans le naufrage ;  
 L'Angloïse, la Flamande, ou Lyze, ou Colichon,  
 N'oseroient regarder l'ombre de ton manchon :  
 Qui te fâche, il est mort, autant j'en expedie ;  
 On t'offre le tapis mesme à la Comedie,  
 On y marque ta loge<sup>2</sup>, et le vaillant portier  
 A te la conserver signale son métier<sup>3</sup> ;  
 Ton carosse est suivi de laquais et de pages ;  
 Tes sœurs les craignent tant, tu les as à tes gages ;  
 Le nombre des seigneurs qui passent par tes bras  
 Hausse à deux mille écus la rente de tes draps ;  
 Ton navire, flottant à voiles dépliées,  
 Rend dé-jà tes faveurs des princes enviées ;  
 Tant !....

LA DUPRÉ.

Quoy ?

BEAUROCHER.

De cordons blens, de panne, et de veloux !

LA DUPRÉ.

N'en estant point fâché, n'en es tu pas jaloux ?

BEAUROCHER.

Non, je me charge peu de peine imaginaire.

LA DUPRÉ.

Ils ne l'ont qu'à l'emprunt, et tu l'as ordinaire.  
 Mais j'entends quelque bruit : esquite promptement,  
 Passe là. Non, reviens ; c'est l'amy Clarimand

### SCÈNE II

CLARIMAND, LA DUPRÉ, BEAUROCHER.

CLARIMAND, *se retirant d'un pas.*

Puis-je aller plus avant ? J'ay troublé le mystere.

LA DUPRÉ.

Clarimand rit toujours, et ne sçauroit se taire.

CLARIMAND.

Vos visages contraints n'ont pas leur action ;  
 Je devine le reste, et sçay la faction.  
 Peu de temps vous a mis ou mettoit à la crise ;  
 Ou la belle Dupré contrefait la surprise.

LA DUPRÉ.

Je la suis en effect ; mais c'est de voir icy  
 Un qui n'a plus de nous memoire ni soucy.

1. Comme tous les quartiers neufs, et il l'était alors, ce faubourg était tout peuple de femmes galantes, principalement du côté où la reine Marguerite, morte en 1617, avait en ses jardins, c'est-à-dire entre la rue de Seine et celle des Saints-Pères. Dans une pièce du temps, *Ballet nouvellement dansé à Fontainebleau par les Dames d'amour*, 1625, in-8, p. 1, une de ces galantes, la dame Gaillennette, est appelée « Gouvernante des allées de la feu royne Marguerite. » Elle est conduite au bal par une comière de même sorte, « la petite Jeanne des fossez Saint-Germain des Prez. »

2. Les loges ne se louaient pas encore d'avance, elles se marquaient seulement le jour même pour les personnes qui l'avaient demandé et qui pouvaient, comme celle-ci, se faire des complaisans dans le théâtre. Du temps de Moliere, comme on le voit par un passage de la *Critique de l'École des femmes*, les locations de loge avaient commencé.

3. On n'ignorait pas déjà, grâce au Petit-Jean des *Plaigneurs*, que les portiers de comédie « savaient se bien faire payer.

BEAUROCHER.

Un, qui donne du nez dedans le mariage,  
Et n'apprehende point ce périlleux voyage.

LA DUPRÉ.

Qui dit, ne s'attachant qu'à des filles de bien,  
Fy des dames d'amour et de leur entretien !  
Mais enfin, degouté d'une mesme viande,  
Ce pigeon en viendra chercher de plus friande,  
Et lors.....

CLARIMAND.

Je pouray bien écrier cent fois : De l'eau !  
Que l'on me laissera brûler dedans ma peau.

LA DUPRÉ.

Garde au moins que, surpris de ces flammes nouvel-  
Il n'y laisse pour gage ou le bec, ou les ailes. [les,

CLARIMAND, *souriant.*

Encore en auriez-vous peut-estre quelque ennuy,  
Vous pleureriez demain sur ma mort d'aujourd'huy :  
Vous n'avez jusqu'icy débaîsé personne,  
Humaine, pitoyable, aumôniere, et trop bonne.

LA DUPRÉ.

Doncque vous en contez, agreable moqueur ?

CLARIMAND.

Ce ne sont pas de ceux qui touchent vostre cœur ;  
Ces grands conteurs ne font rien moins que vostre  
[conte,

Qui laissent, au lieu d'or, du vent et de la honte :  
Le meilleur qu'il vous faut c'est un comte allemand,  
Le veux qu'il soit cheval, et parle vieux romant,  
Et qu'il n'ait rien de noble, excepté la dépense :  
Si la crasse en est jaune, on le frote, on le pense :  
On devient honneste homme à vos yeux par le  
Est-il froid d'appetit, luy faut-il un ragoust ? [coust.  
Aussi tost on mettra la ceruse <sup>1</sup> en campagne,  
Les essences, le blanc et vermillon d'Espagne ;  
Où les plus raffinez qui baisent en françois, [doigts.  
De peur de s'engraisser, n'y mettroient pas les  
Si l'ennuy du logis vous chasse dans le temple,  
C'est pour mieux faire un mal dessus un bon exem-  
Au milieu du respect, des veux, de l'Oraison [ple :  
Vous meslez des attraitts, des feux, et du poison ;  
Vous sçavez mollement joier de la prunelle,  
L'un des veux contre terre, et l'autre en sentinelle ;  
Ne treuvant pas Boger, vous songez à Roland,  
Et vous allez à Dieu pour chercher un galland :  
C'est peu de se farder jusques dans les yeux mesme <sup>2</sup>,  
Se pînsr, s'embellir par un tourment extreme,  
Porter au lieu de mouche, et comme incisions,  
Des signes sur la jouë et des occasions ;  
Vous feriez comme tris qui, docte en vostre vie,  
Se fit mesme fouëtter pour en donner envie.

BEAUROCHER.

C'estoit de nos froideurs sur elle se vanger :  
Iris, est elle icy ? C'est un nom estrangeur.

1. Le *ford*, qui ne servait alors qu'à blanchir. Boileau, dans sa  
9e *Épître*, parle d'une coquette

Qui, mettant la *ceruse* et le plâtre en usage,  
Composait, de sa main, les fleurs de son visage.

2. La mode du *maquillage* autour des yeux n'est pas, comme  
on voit, nouvelle.

LA DUPRÉ.

Je l'ay connuë à Rome, et, quoy que plus novice,  
Avec elle j'estois.....

CLARIMAND.

Compagnie d'exercice ?

LA DUPRÉ.

Peu d'autres la voudroient imiter à ce prix.

CLARIMAND.

D'elle viennent ces traits que vous avez appris.

LA DUPRÉ.

L'usage fait cet art ; qu'y pouvois-je connoître ?  
Je n'avois pas douze ans, et commençois à naître.

CLARIMAND.

Naître, en termes d'honneur et pour bien discourir,  
C'est lors qu'un pucelage est eclos pour mourir :  
Selon vous c'est le point où l'on commence à vivre.  
Mais Iris, Beaurocher, n'estoit pas sur ton livre ;  
Vous tenez en greffiers registres des berlans <sup>1</sup>,  
Et semblez ces oyseaux qu'on met pour appellans.

BEAUROCHER.

Appellans ? Cette secte est trop mon ennemie ;  
Si je passe mon temps, c'est hors de l'infamie ;  
Noble.....

CLARIMAND.

Un peu mal-aisé.

BEAUROCHER.

Ce plaisir m'est permis :

Laissons toute riote, et vivons en amis.

CLARIMAND.

Je le veux ; et du moins le sujet qui m'amène  
Te servira de foy d'une amitié certaine.

Tu sçais que mon humeur est de rire en tous lieux,  
Que je voy du faux ou aux idoles des dieux,  
Et n'estoit que le ciel on s'éloigne on se cache  
Que je m'éforcerois d'y trouver quelque tache ;  
N'ayant pas la fureur d'aller mordre si haut,  
Pour tomber de plus bas j'éleve moins le saut ;  
Je regarde le monde en diverse posture  
D'âge, de qualité, de sexe, et de nature :  
Riche, pauvre, vilain, le noble, tout me sert ;  
Et je passe mon temps à voir comme on le perd.  
Je m'attache, il est vray, depuis peu chez Clytie,  
Dont je treuve l'humeur à la mienne assortie ;  
Du dessein ? que j'en ay ? C'est où je pense moins ;  
Et je pourrois tous deux vous en faire témoins.

LA DUPRÉ.

On en parle pourtant ; c'est une prophétie.....

CLARIMAND.

Que ce siècle jamais ne verra reüssie.  
On y parle gazette, et d'intrigue, et de Cour,  
Les plus polis du temps y font lecon d'amour ;  
Mais la meilleure pièce, et qui vaut plus à rire,  
C'est d'un vain Capitain ... ayez moy pour le dire.

BEAUROCHER.

Est-ce un de ceux qu'on doit joüer à ces jours gras ?

1. *Berlans*, maisons de jeu. Dans les éditions de 1616 et 1617 des  
*Œuvres* de Régnier, on ce mot se trouve au vers 129 de la *XXV* sa-  
tire, il est écrit *berlan*.

Rodomont, Scanderberg, Fracasse, ou Taillebras ?

CLARIMAND.

Ce dernier.

BEAUROCHER.

Je connoy le galand.

CLARIMAND.

C'est luy mesme :

Un poëte avecque luy, froid, d'un visage blême,  
Mais fantasque d'humeur autant que l'autre est

[prompt,

Sont les deux qu'aujourd'buy je veux te mettre en  
[front :

Souffrez pour un moment que je vous le dérobe.

LA DUPRÉ.

Monsieur, à tout besoin disposez de ma robe.

CLARIMAND.

Ces deux visages sont pieces de cabinet<sup>1</sup>.

BEAUROCHER.

Voyons-les, qu'à chacun je leur taille un bonnet.

### SCÈNE III

CLYTIE, LYZANTE, TAILLEBRAS.

CLYTIE, *tenant en mains un sonnet du poëte Lyzante.*  
Vos vers trop élevez vont dans l'idolatrie :  
J'y voy beaucoup d'esprit, mais plus de flatterie.

LYZANTE.

Pour n'y rien affecter, parmy les traits polis  
J'ay pourtant évité les roses et les lys :  
J'ay cherché dans le doux la cadence et la rime ;  
On n'y treuvera pas une voyelle en crime ;  
La consone n'a rien de rude ou discordant ;  
J'ay passé le bas stile, et fuy le pédant :  
Comme vous n'estes pas seule dedans le monde,  
J'ay décrit vos beautez sans dire sans « seconde »<sup>2</sup>.

CYTIE.

Que tout y soit divin, les couleurs et le trait :  
On ne me connaistra jamais à ce portrait :  
Souvent, pour trop flatter, le mensonge importune ;  
Vous m'y dépeignez blanche, et voyez je suis brune :  
Vous deviez accorder vostre esprit à vos yeux,  
Me mettre sur la terre, et non pas dans les cieus.

LYZANTE.

Où pourriez vous mieux estre, estant un si bel ange ?

TAILLEBRAS.

[louange :  
Dans mon cœur, comme un lieu de plus digne

1. C'est-à-dire pieces cariennes, bonnes à mettre où l'on met ce qu'on veut montrer, pour en rire. Pradon, dans son *Épître* à Boileau, lui dit criment qu'il n'est fait que pour être placé, non à la Cour, mais parmi ces curiosités ridicules :

Et la figure enfin, pour te le dire net,  
N'est bonne, Despréaux qu'à mettre au cabinet.

C'est à ce même cabinet, et non à celui qu'on pense, qu'Alceste renvoie le sonnet d'Oronte.

2. On sait que c'était alors l'épithète à la mode. Du temps de Boileau, elle n'avait pas encore perdu tout crédit, et il devait s'en moquer encore. Si, dit-il dans sa *IIe Satire*,

Si je l'onais Philis en miracles féconde,  
Je trouverais bientôt à nulle autre seconde.

C'est où l'honneur reside en un trône élevé ;  
Où le sultan feroit gloire d'estre gravé ; [ques  
Où mesme l'Empereur et les plus grands monar-  
Viennent pour s'exemter de la rigueur des Parques :  
Mais si je les admets dans ce noble sejour,  
C'est pour y respecter vos traits, et mon amour :  
On les y voit tremblans, afin de me complaire,  
Adorer à genoux ce bel œil qui m'éclaire,  
Offrir à vostre image, avecque mon ardeur,  
Titres, et Majesté, couronnes, et Grandeur.

CLYTIE.

Couronnes ? je serois à ce conte une Reyne.

TAILLEBRAS.

Sur toutes la premiere, et la plus souveraine.

CLYTIE.

Mon extrême regret, c'est que de tant de bien  
Tout soit à mon portrait, et que je n'en ay rien ;  
Passant pour mon image, ah ! l'accident étrange !  
Que je vaudrois bien plus, et gagnerois au change !  
Mais qu'est-ce, qu'ajouter à mon état premier  
Des royaumes en l'air, en terre du fumier ?  
Bâtit sans fondement des fortunes en songe ?  
Flatter la pauvreté par un riche mensonge ?  
La paille est preferable à tous ces vains tresors ;  
Ce sont reynes de carte, et qui n'ont point de corps :  
A juger de nous deux selon cette posture,  
Vos feux et mes appas ne sont rien qu'en peinture ;  
Mais si la verité se doit dire à tous deux,  
Rien ne peut accorder mes appas et vos feux.

TAILLEBRAS.

Je sçay bien qu'elle m'aime, et qu'elle me revere ;  
Elle rit (Dieu me damne !) en faisant la severe ;  
Elle me tâte, et veut dessous un feint mal-heur  
Voir si ma patience égale ma valenr ;  
Mais, ventre ! nous avons éventé cette mine :  
Addoucy-toy, mon cœur, et tenons bonne mine.  
Et bien, ne vois-tu pas dé-ja qu'elle sourit ?

CLYTIE.

Sa disgrace la flatte, et le vent le nourit,  
Il tourne mes rigueurs au sujet de sa gloire.

LYZANTE.

Et son mauvais destin fait naistre ma victoire ;  
Puis-je vous rendre grace autrement qu'à genoux ?

CLYTIE.

[foux :

A l'autre ! ils sont tous deux aussi vains comme  
Ma erauté leur plaist, en vain je les irrite ;  
L'un vante son courage, et l'autre son merite.  
Suis-je plus sage qu'eux ? m'osé-je hazarder ?  
On pourroit devenir folle à les regarder.  
Ma foy, tout mon esprit n'est qu'un foible remede.  
Mais voyez du secours : accourez à mon ayde.

### SCÈNE IV

BEAUROCHER, CLARIMAND, TAILLEBRAS, CLYTIE,  
LYZANTE.

BEAUROCHER.

Elle crie ; avanccods.

CLARIMAND.

Rien ne nous doit presser :

Que font ils, ces amans ? voudroient ils vous forcer ?

CLYTIE.

Leur posture paisible assure le contraire :  
L'un se mire en sa mine, et l'autre n'en a guere.

BEAUROCHER, voyant le Capitain qui s'ébranle à un bout du theatre.

O le plaisant manège ! et comme il tourne en rond !

TAILLEBRAS, *has.*

Quitte mes sens, audace, et paroy sur mon front ;  
Que parmy les assaux d'un si cruel orage  
On n'y lise qu'ardeur, que gloire, et que courage :  
Fay trembler ces témoins, de tant de fermeté,  
Et sois plus genereux que tu n'es mal traité.

CLARIMAND, après avoir parlé à Clytie long temps à l'oreille.

Le tout n'yra que bien ; laissez faire ; il faut rire.

CLYTIE.

Ce sonnet que voicy....

CLARIMAND,

Donnez ; je le veux lire.

CLYTIE.

Et quelques vains discours de ce lardeur de chiens  
M'ont tenuë à la croix par de vots entretiens.

TAILLEBRAS,

Pour détourner un flux d'injures nonpareilles,  
Monstre beaucoup de cœur et quasi point d'oreilles ;  
Jouë icy de la mine et morgue le destin,  
Déguise est affront du geste plus mutin.

LYZANTE, voyant que Clarimand veut lire son sonnet.

Une grace, Monsieur ; je l'attends à mains jointes :  
Si vous lisez, je perds la moitié de mes pointes ;  
Que je prenne l'honneur, vous le contentement,  
Que mes vers soient ouïs selon leur ornement.  
On est assez d'ailleurs sujet à la censure,  
Et je suis delicat pour la moindre blessure.

CLYTIE.

Sa demande est fort juste ; on ne peut refuser....

CLARIMAND, luy donnant le sonnet.

A luy mesme sa voix, afin de s'accuser.

SONNET, que Lyzante lit haut.

LYZANTE.

Pour vous rendre, Clytie, un assez digne hommage,  
Il n'est rien ici bas de sortable à vos yeux ;  
On ne vous peut donner que le nom precieux  
D'estre enfin la merveille et l'honneur de notre âge.

CLARIMAND l'interrompant.

Ah ! quel ton ! quel accent ! ô Dieu ! qu'il est  
Il mignarde sa voix, puis il fait le pesant ! [plaisant ;  
Il a les yeux ardens comme un chat que l'on berne,  
La hure d'un lyon qui sort de sa caverne ;  
Il fronce le sourcil, qui plus fier qu'un huissier  
Semble dire : Paix-là ! Silence, il est sorcier,  
Sans craquer, sans tousser, écoutez ses oracles ;  
Il faut après cela s'écrier : O miracle !

(Il lui prend le sonnet pour le lire.)

Donne ; ta voix m'écorche et l'oreille et les reins ;  
Il falloit une pause entre les deux quatrains.

SONNET, que Clarimand recommence à lire.

Pour vous rendre, Clytie, un assez digne hommage,  
Il n'est rien ici bas de sortable à vos yeux ;  
On ne vous peut donner que le nom precieux  
D'estre enfin la merveille et l'honneur de notre âge.

Vous voir, et s'éblouïr, n'aymer que son dommage,  
Ce sont de nos transports les plus officieux ;  
Nous faisons ce que fait le soleil dans les cieux,  
Qui, sans parler, en vous admire son image.

Que cet original vous cede en tous ses traits !

Vous avez ses rayons ; il n'a pas vos attraits,  
Ni la blancheur du teint, ni les graces encore :

Je vous treuve pourtant semblables en un point :  
C'est que ces deux objets, que la nature adore,  
Enflament tout le monde, et ne s'échauffent point.

DE LYZANTE.

CLARIMAND.

De Lyzante ? Ah ! ce de temoigne sa noblesse :  
C'est où la vanité les seduït et les blesse ; [jets,  
Ils tranchent du Monsieur, et dans leurs vains pro-  
Ils sont nobles sans fiefs, et seigneurs sans sujets.

LYZANTE.

J'ay titre....

CLARIMAND.

An carrefour, et dedans les affiches.

LYZANTE.

Et le droit de chasser....

CLARIMAND.

Ouy, mesme jusqu'aux biches<sup>1</sup> ; [neur  
Mais de celles, sans plus, qui dans les lieux d'hon-  
Vous font, selon l'argent, passer pour un seigneur ;  
On rit d'une noblesse et si courte et camuse ;  
Quittez cette bâtarde, et caressez la Muse.  
Celle-cy, Beaurocher, te plaist-elle ?

BEAUROCHER.

Fort peu.

CLARIMAND.

Qu'en dis-tu ?

BEAUROCHER.

Que ces vers meritoient le feu.

CLARIMAND.

Voila trop de rigueur ; et vous ?

CLYTIE.

C'est ma creance<sup>2</sup>,

Que j'avois suspenduë avecque patience :  
Tu fais le temeraire encore, et tu souris ?  
Va, crois-tu me pescher avec des vers pouris ?  
Mais tous mis en morceaux, je les rends à la terre.  
(Elle les déchire.)

LYZANTE.

Frappez, Dieux, achevez ce grand coup de tonnerre ;

1. On voit que ce mot, pris comme synonyme de femme galante, que nous avions déjà entrevu avec le même sens dans la comédie des *Escobiers*, n'est pas du tout nouveau.

2. Ma conviction, ma croyance. Ce n'est même que la prononciation de ce dernier mot d'après la mode du temps. Il est resté, sous cette forme, dans la locution « accorder, prêter créance, » pour dire croire à quelque chose. — *Créance*, dans le sens le plus ordinaire, en vient aussi, puisque le créancier qui prête n'est en somme qu'un homme qui a « croyance, » qui a confiance, qui croit, *crédit*. Ce dernier mot, tout latin, n'est devenu français sans changer en rien, que par la même filiation d'idées.

Venez, justes fureurs, avancez mon trépas ;

(*Frapant du pied la terre.*)

Et toi, ne dois-tu pas l'ouvrir dessous mes pas ?

CLARIMAND.

Courage ! il couche gros<sup>1</sup> ; dans l'humeur qui le pî-  
Tous les termes suivront d'un dépit poétique. [que

LYZANTE, *continuant.*

Mais j'invoque une ingrate et sourde à mes clameurs :  
La terre, qui prend tout, me fuit lors que je meurs :  
Cercions le feu, le fer, un roc, un précipice,  
Où la plus prompte mort me soit la plus propice.

BEAUROCHER, *se présentant avec ses armes.*

La pitié me surmonte ; il m'en faut approcher :  
Pour mourir promptement, voy, je t'offre un rocher ;  
Veux tu ce pistolet, ce poignard, cette épée ?  
Ton sang s'offenceroit qu'elle s'en vîst trempée :  
Faisons mieux ; honorons, en te jettant dans l'eau,  
La Seine et le Pont-Neuf des déponilles d'un veau.

LYZANTE.

Quoy ! sans punition vous souffrez ce blasphème ;  
Et voulez, Dieux ingrats, encore qu'on vous aime ?  
En quelle sureté se verront vos autels,  
Si l'on choque mes vers, comme vous immortels ?

Je veux les employer à demolir vos temples,  
Passer à des fureurs qui n'auront point d'exemples,  
Ensevelir vos noms, indignes d'estre écrits  
Sur le front seulement de leurs honteux débris :  
Et toi, dont la rigueur me porte à cet outrage,  
Objet de mon amour, maintenant de ma rage,  
Apprends que, pour te peindre, enfin mon desespoir  
Va chercher en enfer un crayon assez noir.

(*Il s'en va.*)

CLYTIE.

Va-t-on si vite au diable ? Adieu donc ; bon voyage.

CLARIMAND.

Il sera bon pour luy, s'il en revient plus sage :  
Hors l'humeur toutefois, ses vers pleins de douceurs  
Montrent qu'il a baisé mille fois les Neuf Sœurs.

TAILLEBRAS, *voyant Lizante sortir.*

Son malheur a plus fait icy que mon audace ;  
Je reste triomphant et maître de la place.

BEAUROCHER.

Jusqu'à ce que mon bras te la fasse vider,  
Impudent ; tu souris, tu m'oses regarder ?  
Mais plustost pour ton mieux regarde cette porte.

TAILLEBRAS.

Parler de la façon aux hommes de ma sorte ?  
Ah ! tuons..... Toutefois le vilain est armé,  
Et ne m'attaque pas sans un dessein formé.

CLARIMAND.

Vous craignez ?

CLYTIE.

Tant soit peu ; quel malheur, je vous prie,  
S'il tournoit à bon jeu toute la raillerie !

CLARIMAND, *à Clytie.*

C'est dont je vous assure, et prenez en ma foy.

BEAUROCHER.

Après deux mois, sortons, Madame, moi et moy.  
Te voir encore icy ? Tes oreilles m'attendent,  
Poltron ; çà, qu'au plancher à cette heure elles pen-  
TAILLEBRAS. [dent.  
Poltron ? Le fils aîné qu'enfanta la valeur ?

BEAUROCHER.

Ah ! vraiment, l'on en voit la marque en ta pâleur.  
Mais c'est trop disconrir ; dégainons.

TAILLEBRAS.

Qu'on me presse ?  
Que je souffre un affront, aux yeux de ma mais-  
[tresse ?  
Sus ! il en faut déceudre. Ah ! respect, mon boureau,  
Entens plaindre ce fer que tu tiens au fourreau,  
Dieux ! un objet m'empesche, et l'autre me convie :  
Mais le premier l'emporte, et te sauve la vie.

BEAUROCHER.

C'est moi qui te l'accorde en ce mesme soucy,  
Pour te la faire perdre en autre lieu qu'icy ;  
Ce peu de temps qu'il faut pour conduire Madame,  
Tu le peux employer à songer à ton ame.

(*Beaurocher emmène Clytie en menassant Taillebras.*)

CLARIMAND.

Son épée à vos yeux veut montrer sa lueur :  
Quoy ! votre front distille une froide sueur ?....

TAILLEBRAS.

C'est que mon cœur bouillonne, et par là s'évapore.

CLARIMAND.

Votre œil s'appesantit, le teint blémit encore,  
Vous tremblez.

TAILLEBRAS.

Comme fait de colere un lyon :

Mettray-je ce combat avec un million ?  
Que diront tant de preux, de qui je suis l'Alcide,  
Qui respectent ce bras qui fut leur homicide ?  
Ne se plaindront-ils point de ce qu'un lâche sang  
Déshonore ma main, et fait honte à leur rang ?  
Non, non, je ne luy puis accorder cette gloire.

CLARIMAND.

[re ?

Quoy, perdrez vous la vostre, à vous en faire accroï-  
Vous qui suivez l'honneur parmi les plus constans,  
Sçavez vous pas que c'est un doux monstre du temps ?  
Qui ne reçoit ni droit, ni respect, ni remise ; [mise ;  
Qui pour nous voir à nud nous fait mettre en che-  
Qui combat la nature, arme frere et parens,  
Monstre un espoir douteux, mille maux apparens ;  
Qui confisque nos biens.....

TAILLEBRAS.

Ah ! ventre ! c'est tout dire ;  
Ce gueux n'a rien à perdre, et j'ay plus d'un em-  
Je ne hazarde point ma teste ni mon fonds. [pire ;

CLARIMAND.

Inutiles pensers, encore qu'ils soient bons ;  
En ce branle mortel la mode nous entraîne ;  
La raison n'est qu'esclave, et l'autre est une reine ;  
C'est un mal violent qui veut avoir son cours ;  
Pour les-biens, quelque amy nous les sauve toujours.  
On fait passer le tout sous un nom de rencontre ;

1. Terme de jeu qui voulait dire : mettre beaucoup, risquer gros dans une partie.

Et c'est le seul chemin qu'après tout je vous mon-  
Ballez vous sourdement. [tre ;

TAILLEBRAS.

Mes coups font trop de bruit.

CLARIMAND.

Sans suite, sans second, dans la rue, et la nuit :  
La lune dans son plein fournira de lumière :  
Vous seriez décrié, fuyant cette carriere.  
Vous y songez encore ? Est-il temps de rêver ?

TAILLEBRAS.

C'en est fait, je le veux ; faites le moy trouver.

CLARIMAND.

Pour ne vous point chercher, il a trop de courage.

TAILLEBRAS, *bas*,

Mon esprit sçait le vent qu'il faut à son naufrage.

## ACTE TROISIÈME

### SCÈNE I

AMEDOR, CLORINDE.

AMEDOR.

Cette faute, Madame, est elle sans pardon ?  
Avecque mes amis je suis à l'abandon,  
Je defere à leur gré plustost qu'à mon genie,  
Et ne scaurois fausser la moindre compagnie.

CLORINDE.

Encore moins pour moy qui le merite peu.

AMEDOR.

C'est jeter en mon cœur de l'huile sur du feu ;  
Votre desir d'un temps m'est rude et favorable,  
Mon bon-heur me trahit, et me rend miserable ;  
Trop de faveur me nuit, humble et vain à l'instant,  
Que je serois heureux si je ne l'estois tant !  
Ou si l'ingrat demon qui gouverne ma flamme  
M'eust du moins averty des secrets de vostre ame,  
Que vostre volonté m'appelloit devers vous ?  
O dieux ! que le penser me flatte et m'en est doux !

CLORINDE.

Il falloit employer, comme je m'imagine,  
Pour vous tirer icy, lettre, page, et machine ?  
Comment ! avoir passé trois heures sans me voir ?  
Et puis, j'ay dessus vous un extrême pouvoir ?  
Vous viendrez froidement me dire quelque conte,  
Qu'il n'est rose ni lys que mon teint ne surmonte,  
Que hors de ma presence, il n'est point de moment  
Qui ne vous coûte (hélas !) un siecle de tourment ;  
Que pour chasser du front une couleur blémie  
L'un vous entraîne au bal, l'autre à l'Academie ;  
Que le Cours, où chacun trouve à se contenter,  
Sert à vous divertir moins qu'à vous tourmenter ;  
Que le Louvre vous goine aux devoirs necessaires,  
L'Eglise, le palais, les sermons, les affaires ;  
Que mon objet, ma chambre est tout vostre element,

Et que vous ne jurez que par moy seulement :  
Tandis qu'au cabinet, et sans vouloir paroistre,  
Clorinde est solitaire et comme dans un cloistre,  
Qu'attendant vos chevaux de cent lieux embourbez  
Elle se plaint d'un temps que vous luy dérobez :  
Aujourd'huy que je suis hors de l'indifference  
Je pretends de l'empire et de la preference,  
Que vous me rendiez conte et du cœur et des pas,  
Que seule je vous sois jeu, cour, plaisirs, appas.

AMEDOR.

N'ayant point esperé l'honneur de ce reproche,  
Par trop de sentiment je deviens une roche ;  
Confus, que puis-je dire ? ou que viens-je d'oüyr ?  
Doy-je icy m'excuser, ou bien me rejoüir ?  
Je treuve ma victoire en cette douce plainte,  
Ma peine et mon plaisir en une mesme attainte ;  
Ce qu'ordonnent vos loix à mes vœux complaisans  
Mon service eust-il pu l'esperer en dix ans ?  
Que l'Amour est subtil à punir une faute  
Qui fait d'un châtiment ma gloire la plus haute !  
Que vous plaire et vous voir s'appellent mes tra-  
[vaux,

Et mettre vostre amour au nombre de mes maux ?  
Madame, à quels devoirs cette bonté m'oblige !

(*Clarimand paroit à la fenestre qui les écoute.*)

CLORINDE.

A souffrir qu'un congé sur l'heure vous afflige :  
Mais doy-je vous porter à m'estre obeissant ?  
Helas ! je me puny, mesme en vous punissant.  
Mon frere me demande, et cette mauvaise heure  
Ne vous permet icy de plus longue demeure :  
Pour nous entretenir plus à l'aise, et nous voir,  
Venez à ma fenestre et m'attendez ce soir ;  
On ne court au quartier aucun danger de vie.

AMEDOR.

Les dieux me l'ôteront avant que cette envie.

### SCÈNE II

CLARIMAND, *seul et descendu de la fenestre.*

Cet accord en deux mots me semble des plus beaux :  
Et puis diez des sœurs à ces galands nouveaux.  
Tous deux en cette humeur de s'aymer et se plaire  
Se donneroient beau jeu, qui les laisseroit faire ;  
Mais je leur vendray cher un plaisir si heureux,  
Et je seray plus fin qu'ils ne sont amoureux.  
Ce jeune financier, en faveur de la somme,  
S'est fait en supputant batiser gentilhomme ;  
Il morgue <sup>1</sup> en cavalier et fait du revolté,  
La plume sur la teste, et l'épée au côté ;  
Il sacrifie au Louvre, à grand feu se consume,  
S'échauffe où teste nuë à la fin l'on s'enrume,  
Et, croyant sur son bien se rendre plus exquis,  
Le dépense plus mal qu'on ne l'avoit acquis ;  
Il se pique d'esprit, d'amour, de gentillesse,  
Et pense par la dame élever sa noblesse ;  
Son cheval dans la rue, en seroüant l'arson,  
Superbe semble dire : Au jeune, un beau garçon !

1. Il parade, il piffie, il se fait voir. — Morgue voulait dire ostentation, montre. C'est dans ce dernier sens qu'il est arrivé à désigner le lieu sinistre où l'on expose les cadavres à reconnaître.

Mais ce n'est pas dequoy me donner dans la veuë ;  
Je veux te voir, ma sœur, à l'aise et mieux pour-  
Et vous faisant pezer la charge sur le cou [veuë,  
Rendre l'une plus sage, en montrant l'autre fou :  
Voicy qui pourra bien ayder à l'entreprise.

## SCÈNE III

CLARIMAND, LYZANTE.

CLARIMAND, *se retirant d'un pas.*

Est-ce une illusion, qui mon ame ait surprise ?  
Fantôme, ou pèlerin venu des pays bas,  
Dites nous en nouvelle : estes-vous pas fort las ?  
Est-ce toujours vous mesme ? et dessous quel aus-  
Revenez-vous au monde après un précipice ? [pice  
Les poètes sont connus dans la noire maison ;  
Elle est leur promenade, à nous une prison ;  
Ils en portent la clef, et comme par trophée  
Vont et viennent d'enfer dessus les pas d'Orphée ;  
Ce païs est mauvais, je le juge en ce point  
Qu'ils y mettent chacun et n'y demeurent point.

LYZANTE.

Je le porte au contraire, et mon sort déplorable  
Fait un enfer du cœur d'un amant misérable ;  
Où l'yrois-je chercher, si je l'ay dedans moy ?  
Mes vrais supplices sont ma constance et ma foy,  
Qui me forcent, rendant mes peines éternelles,  
De mourir en moy mesme, et de revivre en elles ;  
Quelques traits que Clytie employe à ma langueur,  
J'ay plus de fermeté qu'elle n'a de rigueur,  
Le désir de souffrir s'augmente par ma peine,  
Ma gloire va plus haut, plus elle est inhumaine ;  
Esclave volontaire, aussi vain que constant,  
Je baiserais ma chaîne encore, en la portant ;  
Et puis que mes tourmens luy tournent à delices,  
Je la veux obliger par mes propres supplices.

CLARIMAND.

J'apprenne ce dessein quoy que fort rigoureux : [reux ;  
C'est en vain, qu'à mourir on cherche d'estre heu-  
La mort me semble un port de mauvaise retraite :  
Le sage la détourne, et le fou la souhaite ;  
On abuse du nom, le mal est bien divers  
De mourir en effet, ou de mourir en vers ;  
Les poètes, les amans, quand l'ardeur les convie,  
Meurent tous, et jamais ils ne perdent la vie.  
Je sens un mouvement, qui me vient exciter  
D'entreprendre un miracle à vous ressusciter,  
J'entends de vous remettre avec vostre maistresse ;  
Si j'en ay le dessein, j'en auray bien l'adresse.

LYZANTE.

Et comment amollir ce rocher endurci ?

CLARIMAND.

Par un moyen facile, en trois mots éclaircy.  
Apprenez que Clytie enfin vous est contraire  
Par les seuls mouvemens que luy donne son frere ;  
Que ce jeune éventé luy figure à tous coups  
Les poètes sans courage, et mis au rang des foux ;  
Que leur soin, leur esprit n'est qu'en la rêverie,  
Que l'art en est honteux, et le nom les décrie ;

Et voila le sujet de tout ce traitement  
Qu'il a creu qu'on pouvoit vous faire impunément :  
Chassez l'opinion dans son esprit empreinte,  
Montrez vous courageux, donnez luy de la crainte,  
Menassez, parlez haut ; ce vaillant à demy,  
Pour estre en seureté se rendra vostre amy :  
Or je sçay comme il faut commencer la brisée<sup>1</sup>,  
Par une occasion heureuse et fort aisée ;  
Amoureux de ma sœur, il viendra sur la nuit  
Luy parler dès la rue, en secret et sans bruit ;  
Armez vous, et venez le surprendre sans suite,  
Ainsi tost qu'attaqué vous le mettez en fuite.

LYZANTE.

Mais....

CLARIMAND.

Qu'avez vous à craindre ?

LYZANTE.

A beau jeu, beau retour.

CLARIMAND.

Rien moins ; il n'a de cœur qu'à paraître en amour.

LYZANTE.

Quoy ! s'il ne va jamais sans une longue brette ?

CLARIMAND.

Mon logis vous soutient, et vous sert de retraite :

*(Bas.)*

Ah ! qu'il est malaisé d'animer un poltron !

LYZANTE.

Prendray-je pas l'écu du moins ou le plastron ?

CLARIMAND *bas.*

Dieu ! qu'une infame peur en eet esprit domine !  
Il ne faut que l'épée, encore est ce par mine,  
Plus pour servir d'éclat que pour autre besoin.

LYZANTE.

Vous n'accompagnez, ou ne serez pas loin ?

## SCÈNE IV

TAILLEBRAS, CLARIMAND, LYZANTE.

TAILLEBRAS, *abordant le Poète.*

Avez-vous fait suer Apollon et les Muses ?  
Leurs graces à ce coup vous sont-elles infuses ?  
Le Parnasse a-t'il pu fournir à mon cartel  
Des homicides vers, un stile assez mortel ?  
L'oreille à chaque mot doit comme estre frappée  
D'un coup de pistolet, de mousquet, ou d'épée,  
La rime ne porter que de taille et d'estoe,  
Ni les lettres s'unir qu'au son de chie, et choe ;  
Que le point soit hardy, la virgule vaillante,  
Ne rendez que de sang vostre veine coulante,  
Et pour ma gloire il faut, qu'honorant le métier,  
Une peau de tambour vous serve de papier.

CLARIMAND *bas.*

Il fait, plus il en dit, qu'autant moins on en croye ;

1. C'est-à-dire entrer dans la voie. On appelaît *brisées* les débris de rameaux qu'un veneur sentait sur une piste, afin de pouvoir s'y retrouver en revenant. On comprend dès lors comment l'expression « aller sur les brisées de quelqu'un, » a pu en venir.



Son cœur tremble de peur, et sa bouche foudroye.

LYZANTE,

Si votre bras est tel que je l'ay figuré,  
Vous pouvez surmonter tout l'enfer conjuré.  
Voyez si le cartel vous plaira de la sorte,  
Et si j'ay bien suivi l'ardeur qui vous emporte.  
Vos sens l'approuveront comme il est reformé;  
Beaurocher s'en verra d'un seul mot allarmé;  
Pour me vanger de luy j'ay formé ce tonnerre.

TAILLEBRAS,

J'y suis dépeint au moins comme un foudre de

LYZANTE. [guerre ?

Ecoutez seulement. L'Alcide.....

TAILLEBRAS,

Arreste toy;

Chapeau bas, à genoux, tremble en parlant de moy.

CARTEL DU CAPITAN TAILLEBRAS A BEAUROCHER.

LYZANTE *le lit tout haut.*

L'Alcide occidental, l'honneur des Pyrénées,  
La Parque des mortels, qui fait leurs destinées,  
Qui d'un bras peut lancer la terre dans les cieus;  
Pour perdre un impudent qui déjà n'est qu'un om-  
[bre,

Poussé d'un coup de pied sur la barbe des Dieux  
Le fait tomber de là dans le royaume sombre.

TAILLEBRAS,

Et voila ce qui dût faire trembler des roys ?  
Il le faut reformer encore une autre fois;  
Quoy! tu n'as point parlé de canons, de trompettes ?

CLARIMAND,

Sur un si haut dessein mêlez-vous des sornettes ?  
Ce cartel comprend tout...

*(Comme il feint de le tacher.)*

Vous le cachez en vain :

Je m'offre à vous servir, et vous prête la main.

TAILLEBRAS,

La main ? Ventre !

CLARIMAND,

Tout doux !

TAILLEBRAS,

Et que diroit la mienne ?

CLARIMAND,

Je verray Beaurocher, et je feray qu'il vienne.

TAILLEBRAS,

Parlez-vous de second ? Ce bras n'en eut jamais.

CLARIMAND,

Non, je ne trouble point vos exploits et vos faits :  
Je rendray seulement ce billet en main seure.

TAILLEBRAS,

Que ma gloire n'en ait ni honte ni blessure :  
Tenez; je vous remets un gage précieux.....

CLARIMAND, *souriant.*

Qui me va mettre au monde, et vous dedans les

TAILLEBRAS. [cieus.

Dans deux heures au plus.....

CLARIMAND,

Je l'amene en la rue.

TAILLEBRAS,

Qu'il ne m'y laisse pas long temps faire la gruë.  
Et vous, de qui l'esprit m'assiste en ce besoin,  
Que je rends de mes faiets le glorieux témoin,  
Rival ingenieux, cherchez dans ma puissance  
A vostre courtoisie une reconnoissance;  
Ni ce bras ni ce fer ne sont jamais ingrats.

LYZANTE,

Je demande l'épée, et vous laissez le bras;  
Par elle je tiendray ma victoire certaine,  
Elle peut cette nuit me faire capitaine.

TAILLEBRAS,

Ah ! ah !

LYZANTE,

N'en riez point.

TAILLEBRAS,

Il dit vray, s'il ne ment,

On devient genereux à me voir seulement :  
Parlez; quoy ?

LYZANTE,

J'ay dessein.

TAILLEBRAS,

Sur quelqu'un ?

LYZANTE,

Dans une heure.

TAILLEBRAS,

Je m'en vay de ce pas luy commander qu'il meure.

LYZANTE,

Autre que moy ne peut aller à ce devoir.

TAILLEBRAS,

Bien doncque, prenez la, voila dequoy le voir :  
Mon duel projeté demande une autre épée :  
Celle-cy fut toujours en Turquie occupée ;  
Il faudroit, pour conter tous ceux qu'elle a mis bas,  
Figurer mille assaux, vingt sieges, cent combats :  
Du sang qu'elle a versé pour le Roy Catholique  
Elle a fait une mer plus rouge qu'en Afrique :  
Qu'est-ce ?

LYZANTE *met les pieds sur la garde pour la tirer du fourreau.*

Tous mes efforts n'ont pu la convertir :  
Elle est opiniâtre, et ne veut point sortir.

TAILLEBRAS, *la tirant.*

Nouveau sang tous les jours et la tache et la souille.

LYZANTE, *la regardant.*

Du sang ? Qu'il est épais ! C'est de la fine rouille.

TAILLEBRAS,

Que dis-tu ?

LYZANTE,

Qu'à l'éclat je me sentis tout ravir.

*(Parlant bas.)*

Puis que l'heure me presse, il m'en faudra servir.

## SCÈNE V

AMEDOR, CLORINDE.

AMEDOR, *seul.*

Que cette nuit est claire, et qu'elle a peu de voiles !  
Ma flamme et mon amour allument les étoiles,

Et la lune à dessein redouble ses clartez,  
Pour mieux voir avec moy Clorinde et ses beautez :  
Mille petits flambeaux qui ne font que de naître  
Brillent dedans le ciel, pour luire à sa fenestre,  
Et, le voyant jeter tous ses yeux dessus nous,  
Ma passion les prend pour autant de jaloux.

CLORINDE, à la fenestre.

Je reconnoy sa voix ; sans doute c'est luy mesme.

AMEDOR.

C'est un, qui vient montrer à quel point il vous ay-  
Que vous dussiez, Clorinde, asservi sous vos loix ;  
Connaître par le cœur plustost que par la voix :

CLORINDE.

L'une me plaist autant comme j'estime l'autre.

AMEDOR.

Egalement aussi tous deux me disent vôtre.

CLORINDE.

L'heure et la liberté de vous parler icy  
Vous disent mieux que moy mon amoureux souey.

AMEDOR.

Cette faveur est grande, et je suis sur la place  
Moins pour la recevoir qu'afin d'en rendre grace.

CLORINDE.

Donnez dans l'entretien quelque chose à mes yeux ;  
Montez un peu plus haut, et je vous verray mieux.

(Il monte sur un perron pour atteindre jusqu'à  
la fenestre.)

## SCÈNE VI

CLARIMAND, AMEDOR, LYZANTE, CLORINDE.

CLARIMAND.

Le voila : je vous laisse. (Il s'en va.)

LYZANTE, seul et armé.

Yray-je sans escorte ?  
Et quoy ! si Clarimand ne m'ouvroit point la porte ?  
Tout maillé que je suis, pourrois je soutenir ?  
Dieu ! qu'il m'obligeroit déjà de revenir !  
Ah ! que j'entre à regret dedans cette carriere !  
Je n'ose aller avant, ni tirer en arriere.

(Il fait mille actions de poltron, tantost en s'avancant,  
et tantost reculant, pour donner le temps aux  
autres de parler.)

CLORINDE, Amedor l'ayant baïsée.

L'excez de mes faveurs vous en fait abuser.

AMEDOR.

J'imite ce rayon qui semble vous baiser.

CLORINDE. [cote ?

Comme luy vous viendrez dedans ma chambre en-

AMEDOR.

Ouy, porté du désir vers l'objet que j'adore ;  
Mais les ailes manquant, je me sens arrêté ;  
J'ay bien assez de feu, non de legereté.

CLORINDE.

Que cerche vostre main dessus mon sein timide ?  
Mauvais, ce brassalet luy servira de bride.

(Tandis qu'elle lui met ce brassalet au bras, elle donne  
le temps à Lyzante.)

LYZANTE.

C'est trop trembler enfin ; sus, il faut commencer :  
Mon cœur retient mon pied, quand je veux l'avancer.  
Criions donc :

(Criant tout bas.)

Aux voleurs ! C'est trop bas ; et la crainte,  
Qui me glace le sang, tient ma voix en contrainte :  
Ah !.... Je n'ose ; il le faut.

(Puis relevant sa voix)

Ah ! traîtres, fuyez vous ?  
Croiriez-vous éviter et Lyzante et ses coups ?  
A moy ! tournez icy.

CLORINDE.

L'alarme est dans la ruë ;

Savez-vous.

LYZANTE.

Que j'ay peur ! mais pourtant erions : Tuë !  
Ah ! j'en tiens déjà l'un.

AMEDOR.

Que veux-tu ?  
Lyzante, où va ce bruit ?

LYZANTE.

T'envoyer en l'éternelle nuit ;  
Assassin, tu mourras.

AMEDOR.

Ce fou passe à l'outrage.

LYZANTE, regardant si Clarimand le vient secourir.  
Vient-il ? S'il n'ouvre tost, je n'ay plus de courage.

CLARIMAND, sortant l'épée en main.

Courage !

LYZANTE, le voyant.

O doux écho !

CLARIMAND, se portant contre Lyzante.

Qu'il ne puisse échapper.

LYZANTE, se voyant attaqué par Clarimand.

Loin de me secourir, donc il me vient frapper ?  
Traître, au moins au besoin je scauray faire gile.

CLARIMAND, relevant l'épée du fuyard.

Recevez son épée ! et ce lieu pour azile.

AMEDOR.

C'est m'obliger au double.

CLARIMAND.

Avancez vous ; entrons :

(Bas.)

Que j'ay bien partagé la peur à deux poltrons !

## SCÈNE VII

TAILLEBRAS, BEAUROCHER.

TAILLEBRAS, seul.

Pouroit-on discerner cette épée à la lune ?  
On diroit que le ciel éclaire à ma fortune ;  
Les astres, pour montrer la gloire qui me suit,  
Me font un second jour au milieu de la nuit :  
Toutefois la clarté m'est icy dangereuse,  
Le trop de jour rendroit ma fourbe moins heureuse :  
Pour tromper un brutal, mon jeu le plus certain  
Luy met, au lieu d'épée, un fleuret en la main ;  
Ce fer est sans tranchant, sa pointe est rabbutée,  
Je pardonne ma mort à quiconque m'en tuë :

Fust-il gladiateur, et le roy des filous,  
Je le voy bien frotter de sa lame aux vieux lous.  
Je l'eutends : choisissons la meilleure posture.

BEAUROCHER, *à part soy.*

Il n'aura pas osé tenter cette aventure ;  
Clarimand m'aura fait le chercher à credit ;  
Son humeur m'en assure, et le cœur me le dit.

TAILLEBRAS,

Hop ! fea !

BEAUROCHER.

Toutefois je le voy qui m'appelle,  
Et qui se tient déjà sur sa garde mortelle :  
Me voycy, compagnon ; à l'approche.

TAILLEBRAS, *le voyant en posture.*

Tout doux !

Il se faut battre en forme, amy, visitons nous.

BEAUROCHER, *jettant son pourpoint.*

Je n'ay que la chemise et ce pourpoint qui vole ;  
Je te laisse le busque à la mode espagnole <sup>1</sup>.  
Ça, disons en trois mots ; en deffense.

TAILLEBRAS, *se voyant pressé.*

Tout beau !

Vous avez longue épée, et je n'ay qu'un couteau :  
Arme égale ; autrement.....

BEAUROCHER.

Quoy ? tu fuiras, peut estre ?  
Poltron, donne le moy ; je te veux battre en maistre.

TAILLEBRAS, *tenant l'épée de l'autre.*

C'est à ce coup enfin que je suis triomphant :  
Mais quoy ! doy-je employer ce bras contre un enfant ?

*(Ils se battent.)*

BEAUROCHER.

Sa peau résiste au fer, et le rend inutile.

TAILLEBRAS.

C'est d'autant que je suis de la race d'Achille.

BEAUROCHER.

Combats-je point en songe ? Écartons ce sommeil.

TAILLEBRAS, *l'ayant blessé.*

Alexandre jamais n'eut le sang plus vermeil.

BEAUROCHER.

Rompons luy la mesure, allons, donnons de taille <sup>2</sup>,  
Poussons à tour de bras.

TAILLEBRAS.

Comme diable il chamaille !  
Cherchons un autre gîte, il fait icy trop chaud.

1. C'étoit un léger plastron de satin qu'on portait sous la cuirasse ou sous le buffe. Il étoit soutenu par une lame d'acier que les femmes ont gardée pour leur corset, avec son nom de *buse*. La mode en étoit espagnole, comme on le voit ici. D'Aubigné, au livre II, les *Princes*, dans ses *Tragiques*, dit :

Pensez quel haut spectacle, et comme il fit bon voir  
Ce prince avec un *buse*, un corps de satin noir,  
Coupé à l'espagnol...

2. C'est-à-dire du tranchant. L'autre étoit le contraire. Aller d'estoc et de taille, c'étoit aller de la pointe et du tranchant.

BEAUROCHER, *le voyant fuir.*

Ah ! le poltron m'échappe, il a gagné le haut :  
Il emporte d'un coup mon sang et mon épée :  
Celle-cy.... Mais que voy-je ? O vaillance trompée !  
O malice du sort ! ô sensible regret !  
Et je cherche du sang sur un simple fleuret ?  
L'infame doit sa vie à sa lâcheté même :  
Ah ! Clarimand sans doute a fait le stratagème ;  
Je luy sers d'instrument, afin de m'outrager ;  
Sus ; il faut punir l'un, de l'autre se vanger.

## ACTE QUATRIÈME

### SCÈNE I

CLYTIE, AMEDOR, CLARIMAND.

CLYTIE.

Si matin ? Pressez-vous les dames de la sorte ?  
Me chasser de mon lit, et faire que j'éu sorte,  
Quand le soleil, à peine en se levant de l'eau,  
Tout endormi regarde encore son berceau.

AMEDOR.

J'ay pris, je le confesse, une grande licence.

CLYTIE.

Qu'on ne peut comparer qu'à mon obéissance.

AMEDOR.

Importun, je t'oblige. O l'aimable tourment  
Qui l'ôte le sommeil, et te donne un amant !  
Voicy qui rend ma faute et douce et légitime ;  
Sa veuë auprès de toy ne passe pas pour crime.

CLARIMAND.

Du moins suis-je assuré que mes yeux innocens,  
Pour la blesser, n'ont point de traits assez puissans.

CLYTIE.

C'est un secret, qui n'est que pour ma conscience ;  
Vous n'estes pas de ceux qui péchent sans science.

AMEDOR.

J'ai besoin de repos ; adieu, je reconnoy  
Qu'un si libre entretien se feroit mieux sans moy :  
Pour mettre son mérite au dessus de l'envie,  
Souviens toy seulement que je luy doy la vie ;  
Et contre ces amans, auteurs de mon danger,  
Je vous laisse à tous deux le soin de me vanger.

CLYTIE.

L'effect suivra de près en cela vostre attente.

CLARIMAND, *bas, et tandis que Clytie reconduit son frere.*

Peu de chose le fâche, et bien moins le contente ;  
Il se repaist de vent ; qu'un poltron desarmé  
Se doit rendre à la Cour superbe et renommé !  
Il va faire marquer de sang sa cadette,  
Et porter après luy tous les jours une brette :  
Mais je fay mal icy la charge d'amoureux.

*(Revenant à elle.)*

Que vous avez, Clytie, un frere valeureux !

CLYTIE.

C'est accuser la sœur de n'être pas fort belle  
De ne songer qu'à luy quand on est auprès d'elle.

CLARIMAND.

Luy vouloir envier ce peu de charité ?  
Ce n'est pas estre sœur dedans l'infégnité.

CLYTIE.

Et voila de ces mots qui vous servent à rire ?  
Je connoy vostre humeur ; que vous en allez dire !

CLARIMAND.

Si peu qu'on m'eust pressé, pour feindre l'orateur,  
Il est vray que j'allois faire l'adorateur.  
J'eusse admiré vos yeux, votre sein, votre jouë ;  
J'eusse dit que l'Amour sur vos levres se jouë,  
Que vos cheveux sont d'or, et votre front d'argent ;  
Puis, faignant de languir, d'un accent negligent  
Soupirant un discours, à genoux, extatique,  
Je vous aurois baisée ainsi qu'une relique.

CLYTIE.

Moy, qui suis d'ordinaire instruite en ces leçons,  
Je vous aurois payé de mille autres chansons ;  
D'un souris j'aurois dit : Monsieur, en conscience,  
Avez-vous pour me voir assez de patience ?  
Je ne semble prêcher que tristesse et qu'ennuy,  
Je n'ay pas mon visage, et fay peur aujourd'huy ;  
Mon miroir s'en est plaint, j'en ay cassé la glace ;  
J'ay pris en m'y cherchant presque une autre en ma  
[place ;

De blanc qu'estoit mon teint, vous diriez qu'il pâlit,  
Et sans vous je serois maintenant dans le liet.  
En effect, pour finir icy la raillerie,  
J'y devois retourner.

CLARIMAND.

Et moy, je vous en prie :  
C'est où je jurerois, en vous baisant les bras,  
Qu'ils sont plus doux que marbre, et plus blancs que  
[vos draps.

CLYTIE.

Je dirois, la plus froide ainsi que la plus vaine :  
Je vous baise les mains, n'en prenez pas la peine.

CLARIMAND.

Que ne puis-je à ce jeu porter nostre entretien !  
Là, nous ferions merveille, et nous ne faisons rien.

CLYTIE.

Vous menassez de loin ; et que croiriez-vous faire ?

CLARIMAND.

Qui le demande ainsi, le sçait ; il faut le taire.

CLYTIE.

Plustost que perdre en vain le temps à babiller ;  
Mais qui pouroit bien mieux servir à m'babiller.

CLARIMAND.

Adieu ; c'est doucement chasser un qui nous presse ;  
J'ay de la complaisance autant que vous d'adresse.  
(*Il s'en va.*)

CLYTIE, seule.

Ingrat et doux objet de mon affection,  
Dy que j'ay plus d'amour que toy de passion :  
Comme c'est en riant qu'il fait son entreprise,  
C'est en riant aussi que je me treuve prise ;  
Mais quelque estrange ayment qui serve à l'attirer,  
Je n'y pretendray rien s'il se gagne à pleurer.

## SCÈNE II

LYZANTE.

STANCES.

Sorti des flots et de l'orage,  
Où l'Amour et le sort perçoient mon naufrage,  
Encore tout mofillé j'arrive dans le port ;  
Et voyant mon amour de tant de maux suivie,  
Je beny ce mortel effort  
Qui tire mon salut du peril de ma vie.

Enfin ma raison revenuë  
Se presente à mes sens comme une image nûë  
Dont la vive clarté passe à mon jugement ;  
Les charmes de l'oubly par tout s'y vont répandre,  
Et d'un si grand embrasement  
A peine dans mon cœur en connoy-je la cendre.

Auteur d'aventures funestes,  
Dont le flambeau, Amour, ne produit que des pes-  
Des naufrages certains, de volontaires morts ; (tes,  
Tyran délicieux, je renonce à tes charmes ;  
Et la tempeste dont je sors  
Me sauve, éteint tes feux, et submerge tes armes.

Dans ma retraite genereuse  
Mon ame se contente, et n'est plus amoureuse  
Que d'un repos heureux qui suit la liberté ;  
J'oublie avec mes maux le langage des plaintes,  
Mon esprit goûte en verité  
Des plaisirs dont l'Amour ne donne que les feintes.

Porté sur le haut de Parnasse,  
Où jamais on n'entend du foudre la menasse,  
Ni des tristes amans les pitoyables cris,  
Mon esprit va choisir un immortel empire,  
Et me promets par mes escrits  
Une seconde vie où mon renom aspire.

## SCÈNE III

LA DUPRÉ, CLORINDE, CLYTIE.

LA DUPRÉ.

Faut-il ainsi payer un salutaire avis ?

CLORINDE.

La souffrez-vous, ma sœur, en ees honteux devis ?  
Son seul aspect feroit soupçonner l'innocence,  
Et c'est presque un peché d'avoir sa connoissance.

CLYTIE.

Mais puis qu'elle est chez moy, la pourrois-je chasser ?  
Le bien qu'elle nous veut se doit-il effacer ?  
Sa visite m'oblige, et n'est pas infertile,  
N'estant point honorable, au moins elle est utile.  
Quoy ? m'avertir icy des ruses d'un amant ?

CLORINDE.

Ce n'est pas que je vueille excuser Clarimand ;  
Mais dessous ce prétexte elle traite en compagnie.

CLYTIE.

Qui ne la connoitroit seroit bien d'Allemagne 1.

1. C'est-à-dire serait idiot. On n'avait pas alors d'autre opinion

LA DUPRÉ.

Vous tranchez de la reine, et s'il en faut conter,  
Toutes vos actions vont à nous imiter<sup>1</sup> ;  
Vous blâmez et suivez ce doux libertinage,  
Qui flatte la severe, et tente la plus sage ;  
Mille attraits, que nos jeux en public ont produits,  
Vous les étudiez dans vos chastes réduits,  
Et, par une honteuse et libre flatterie,  
Ce qui nous est péché vous est gallanterie ;  
Vous imitez nos yeux, nos gestes, nos propos ;  
Nous découvrons le sein, vous, la moitié du dos :  
Nous voyons, sans mêler le ciel à nos sottises,  
Nos amans dans la chambre, et vous, dans les égli-  
Nos jeunesses, vos respects sont plus pénétrieux [ses ;  
Que nos déportemens ne semblent vicieux ;  
Vous avez l'action et le cœur en conteste,  
L'un des yeux affûté lorsque l'autre est modeste ;  
Et l'ingrate contrainte où vos vœux sont geinez  
Enflame vos desirs, plus ils sont enchainez.

CLORINDE. [gine,

Que nos desirs soient grands, quoy qu'on s'en ima-  
C'est les domter assez, s'il faut qu'on les devine ;  
Votre secte, qui cherche où mieux ils paraîtront,  
Les étale en discours, les porte sur le front,  
Et d'un mauvais effet en faisant un bon conte  
Vous tirez vanité d'où dépend votre honte.

CLYTIÉ.

Vous le prenez, Clorinde, un peu trop sérieux,  
Cet entretien seroit bien tôt injurieux ;  
Leur conscience à part, et leur gloire asservie,  
Le siècle fait trouver des charmes en leur vie :  
Qu'appellez-vous d'avoir sur la bourse d'un fou  
Des diamans aux doigts, et des perles au cou ?  
Posséder un grand train, une maison complète ?  
Faire piafé<sup>2</sup> au cours, et la reine Gillette<sup>3</sup> ?  
Reposer à l'église en faveur d'un quarreau ?  
Marchant, avoir en main quelque godoleureau ?  
Eriger de son liet sa table, et son domaine ?  
Et conter de bon temps dix jours en la semaine ?  
De pages, de laquais, de carrosse suivant  
Faire fendre la presse et détonner le vent ?  
Tirer d'un patient jusqu'au toiet qui le couvre,

sur l'Allemagne et sur les gens qui en arrivaient. La question de savoir si, étant Allemand, on pouvait avoir de l'esprit, était de celles qui étaient sérieusement posées. On la posa, comme on peut le voir dans un des livres du P. Boabours; elle fut résolue négativement.

1. L'imitation des femmes galantes par les femmes du monde est un cas, dont le danger s'est reproduit de nos jours, pour ne pas être mieux évité. « Que fait la grande société? disait M. Dupin dans un *discours* au Sénat, le 22 juin 1865? Elle regarde, elle prend modèle, et ce sont ces demoiselles qui donnent les modes, même aux femmes du monde; ce sont elles qu'on copie. » Dufresny, sous Louis XV, avait fait la même remarque dans ses *Amusemens sérieux et comiques*. Au 7<sup>e</sup> amusement, qui est celui des *Promenades*, après avoir parlé des façons dédaigneuses que les femmes du monde affectaient pour ce qu'on appelait alors tout simplement des *coquettes*, il ajoute : « Ce mépris n'empêche pas qu'elles ne les imitent. N'apprennent-elles pas d'elles le bon air, le savoir-vivre et les manières galantes? Elles parlent, s'habillent et s'ajustent comme elles. Il faut suivre le torrent : ce sont les coquettes qui inventent les modes et les mots nouveaux, tout se fait par elles et pour elles. »

2. Faire parade. V. sur cette expression une note des pièces précédentes.

3. C'est-à-dire : étant grisotte ou suivante, se poser en grande dame. Gillette était le type même des servantes. Celle qui P. Troterel mit en scène, en 1619, s'appelait ainsi; pour mieux prouver

Et plus de pensions qu'on n'en retranche au Louvre ?  
Porter dans les cheveux la rose de rubis ?  
En mettre cent à nud, pour payer deux habits ?  
Briller sous le drap d'or, et mépriser la soye ?  
Ne permettre qu'à peine aux festes qu'on la voye ?  
Affecter à son teint tout ce qui l'embellit, [licet ?  
De jour le masque en chambre, et les gants dans le  
N'est-ce pas un péché d'une aimable teinture,  
A leur faute une belle et riche couverture ?

CLORINDE.

Dans la pompe du train, dans le luxe et le flux,  
Il est vray qu'aujourd'hui l'on ne les connoît plus ;  
Le moindre de leurs pas vaut un cœur, vaut une  
Tant elles savent bien contrefaire la dame. [ame,

LA DUPRÉ.

Les dames d'autre part aussi nous contrefont,  
Jalouses de nous voir plus d'art qu'elles n'en ont ;  
Portent ainsi que nous la teste à la fantasque ;  
Ont rallongé la jupe, et retranché le masque ;  
Et si quelque galland d'elles est visité,  
Preignent la hongrelle à la commodité<sup>1</sup>,  
Le collet bas ouvert, la sarrarie à la mode<sup>2</sup> ;  
Et ce qui sur un liet n'est jamais incommode<sup>3</sup>,  
Même à l'occasion font servir le miny,  
Afin de réveiller quelque chat endormy ;  
Mais, ce qui plus encore est digne de risée,  
L'une vandra de l'autre estre gallantisée<sup>4</sup> ;  
Entre elles on n'entend ce ces infames noms  
D'amans, de serviteurs, de gallands, de menons<sup>5</sup> ;  
Comment vous treuvez-vous aujourd'hui, mon fidele ?  
A peine en luy parlant croit-on que ce soit d'elle :  
A luy voir la moustache et les yeux enhardis,  
Hom Quichot la prendroit pour un jeune Amadis,  
Et Marays<sup>6</sup> la sifflant à la mode nouvelle  
La droit d'amoiseau plustot que damoiselle ;  
Pour montrer qu'elle est homme, au moins plus de

Tous leurs mots sont d'amour, et pas un d'amitié ;  
Ce galland contrefait cageolle sa compagne,  
Met toute à la louer l'éloquence en campagne,  
Flatte, caresse, admire, adore ses beautés,  
Languit, soupire, meurt par des maux inventez ;  
Et se faignant par jeu ce qu'en effet nous sommes,  
Elles se font l'amour ne l'osant faire aux hommes :

qu'il s'agissait d'une parvenue, il avait fait de son nom le titre de la pièce. L'expression s'étendit loin. Quelqu'un servait quelqu'un à qui sa naissance défendait d'être servi, s'appelait un serviteur de la reine Gillette. Naudé, dans son *Miscarot*, p. 17, appelle même « historien de la reine Gillette, » un pauvre diable qui s'était avisé de mettre l'histoire au service d'un sujet trop has pour en être digne.

1. C'est-à-dire sont sévères à volonté. La hongrelle était la casaque sérieuse, qu'on prenait suivant les occasions, « à la commodité. » Elle se composait d'un grand justaucorps, très-boutonné, à la hongroise — d'où lui venait son nom — et tombant fort bas.

2. La sarrarie, qui n'est plus en usage que pour les magistrats, était alors une longue tunique à la mode dont on avait pris la mode aux Espagnols, qui l'avaient eux-mêmes empruntée aux Arabes.

3. Mot en faveur depuis le xvi<sup>e</sup> siècle, comme on le voit par les *Contes* de la reine de Navarre, mais qui était sur le point de vieillir.

4. Ou *meninas*, comme disaient les Espagnols, *meninos, meninas*. Les jeunes gentilshommes attachés au dauphin, sous Louis XV, portaient ce dernier nom.

5. Plaisant de cour, aux pages de Louis XIV, pour lequel il régalait, mettait en musique, et jouait des ballets. L'abbé de Marolles, dans ses *Mémoires*, parle de celui des *Noces imaginaires de la douzière de Billebahout* dans lequel il jouait le grand Turc.

Œiray-je les poulets, leurs lettres, leur écrit?  
A peindre leurs beautez ce qu'elles ont d'esprit?

CLORINDE.

Ah! fermons luy la bouche, ou je ferme l'oreille.

CLYTIE.

Elle nous a rendu justement la pareille.

CLORINDE.

Avec elle je hay toute comparaison.

CLYTIE.

Cela ne conclud point qu'elle n'ait pas raison;  
J'en connoy qui font pis.

LA DUPRÉ.

Et seules je les touche.

CLORINDE.

Et leur honneur m'invite à vous fermer la bouche.

LA DUPRÉ.

Vous me prierez pourtant vous mesme de l'ouvrir,  
Sçachant ce qu'à vos sens elle peut découvrir:  
Venuë à ce dessein sans que l'on m'interrompe,  
Pouray-je dire?.....

CLYTIE.

Quoy?

LA DUPRÉ.

Que Clarimand vous trompe;

Traittant l'une d'amour, et l'autre de douceur,  
Qu'il jouë en mesme temps sa maistresse et sa sœur;  
Beaurocher qui m'envoye a reconnu sa ruse,  
Et ne peut plus long-temps souffrir qu'on vous abuse:  
Trevant sur toutes deux dequoy se divertir  
Le traistre scait vos vœux, et feint d'y consentir.  
Il regale Amedor, cherche à luy rendre office;  
Mais tous ces beaux effects sont pieces d'artifice.

CLYTIE.

Nous connoissons déjà sa portée et ses coups.

CLORINDE.

S'il faut se declarer franchement parmy nous,  
Il est vray qu'à dessein de vous rendre prospere,  
Moy mesme il m'a portée à jouer vostre frere;  
Mais en le captivant j'ay bâti ma prison.

LA DUPRÉ.

Beaurocher à vos maux promet la gnerison:  
Pour tromper un trompeur il fera son possible.

CLYTIE.

Et plus qu'il ne croiroit, s'il nous le rend sensible.

## SCÈNE IV

TAILLEBRAS, CLYTIE, CLORINDE, LA DUPRÉ.

TAILLEBRAS.

Des hommes et des dieux, l'amour et la terreur;  
Qui reçoit le tribut des rois, de l'Empereur;  
Qui soutient le Turban, quand il veut le renverse;  
Et de qui le Sophy relève dans la Perse;  
Que le Tartare craint; à qui le Grand Mogor  
A fait dresser idole et des images d'or;  
Qui tient assujettis le ciel, la terre, et l'onde,  
Et d'un doigt fait mouvoir toute la masse ronde;

Qui semble estre, à qui voit ses triomphes divers,  
(Comme il en est l'honneur,) l'ame de l'univers;  
Qui tient l'ambition sous ses pieds étouffée;  
Vient icy vous offrir les marques d'un trophée,

(Faisant une grande reverence à Clytie, et luy presentant l'épée de Beaurocher.)

Qui montrent désarmé l'impudent Beaurocher,  
Que ce bras, le pouvant, n'a pas voulu bacher.

CLYTIE.

Gloire des champions, Createur des merveilles....

TAILLEBRAS.

Que ne puis-je à ces mots emprunter mille oreilles!

CLYTIE.

Puissant Mars espagnol, genereux Palladin,  
Que vous prenez de peine à faire le badin!

TAILLEBRAS.

Encore un terme, ou deux; et j'estois en extase;  
Mais vous quittez le ton, et sortez de l'emphaze.

CLYTIE.

C'est toy mesme plutôt qui sors de la raison,  
More, à qui je defends ma porte et ma maison.  
Maistre fou, qui devois avoir place aux Petites<sup>1</sup>,  
Portes y cette espée et tes divins merites.

TAILLEBRAS.

Quoy! refuser un don? que la Reyne.....

CLYTIE.

Tais toy:

Va, suy tes reynes d'ombre, ainsi que l'est ta foy.

CLORINDE.

Cet outrage est sanglant, et passe un peu les bor-  
[nes.]

Ah! ventre! on ne me fait jamais deux fois les cornes:  
Et l'espée, et mon cœur, que l'ingrate rendra,  
Soient donc à celles-ey, qui des deux les voudra.

CLYTIE.

Il vous croit enrichir d'un bien qui m'importune.

TAILLEBRAS.

Les yeux clos, j'en remets le choix à la fortune.

LA DUPRÉ, à Clorinde.

Madame, par honneur je vous cede ce don.

CLORINDE.

Je méprise un trésor qu'on met à l'abandon;  
L'humeur et le present de ce grand personnage  
Font ornement chez vous, sont pieces de ménage;  
Sa moustache poura dans le temple d'Amour  
Servir d'épouventail aux oyseaux d'alentour;  
Le commerce au surplus en a souvent affaire.

TAILLEBRAS.

Et quoy! ce jugement est il encore à faire?

CLORINDE.

Le refus est faveur à qui n'y pretend rien.

TAILLEBRAS.

A qui? deux fois, à qui?

1. *Petites-Maisons*, maladrerie de Saint-Germain, où chaque fou avait son cabanon. Ce fut plus tard l'hospice des *Petits-Ménages*. On vient de le démolir. Il était bâti au coin des rues de Sevres et de la Chaize.

LA DUPRE.

Je l'attends ; il est mien.

TAILLEBRAS.

Et l'épée, et le cœur ; je vous les donne ensemble.

LA DUPRE.

Je chery la valeur, et ce qui luy ressemble.

TAILLEBRAS.

Le sort est complaisant à mon affection ;  
 Sans luy, vous me gagniez par mon election :  
 Vantez vous aujourd'huy d'avoir un Alexandre,  
 Qui perd vos ennemis et les reduit en cendre.

CLYTIE.

Sans doute il met le maître icy pour son cheval,  
 Bucephale à gourmette, au prix de son rival.  
 Mais le voicy qui vient ; voyons chance nouvelle :  
 Son seul abord l'effraye, et le tient en cervelle.

## SCÈNE V

AMEDOR, TAILLEBRAS, BEAUROCHER, CLYTIE,  
 CLORINDE, LA DUPRE.

AMEDOR, montrant le Capitain à Beaurocher.

Le voicy justement où je l'ay demandé.

TAILLEBRAS, bas.

L'enfer est aujourd'huy contre moy debandé :  
 Je voy là mon demon, de qui l'aspect me tuë ;  
 Il faut que mon courage à ce coup s'évertuë.

BEAUROCHER.

Luy doy-je pas casser son fleuret sur le dos ?

TAILLEBRAS, bas.

Je sens déjà fremir de crainte tous mes os.

AMEDOR, l'abordant.

N'avez vous jamais veu ni tenu cette lame ?  
 Et traistre.....

TAILLEBRAS.

Qu'on m'écoute, avant que l'on me blâme.

AMEDOR.

La prester à Lyzante, et pour m'assassiner ?

TAILLEBRAS.

J'ignorois son dessein ; qui l'eust pu deviner ?

BEAUROCHER.

Et eeluy, de m'ôter mon épée à ce change,  
 Te fut-il inconnu comme il nous semble étrange ?  
 Ce fleuret ?

CLYTIE.

Ah ! le tour n'estoit pas mal plaisant.

BEAUROCHER.

Est-il à te convaincre un témoin suffisant ?

CLORINDE.

Le voila tout muet, et froid comme une souche.

CLYTIE.

Luy, qui n'avoit tantost pas moins qu'un flus de bon-  
 Beaurocher. [che,  
 Quoy ! tu ne répons rien ?

AMEDOR.

Son silence y consent.

CLORINDE.

Nagueres pour un mot il en eust donné cent.

BEAUROCHER.

Parle.

AMEDOR.

Il n'en feroit rien, pour le sceptre des Gaules.

BEAUROCHER, le frappant.

Non ? Je feray du moins répondre ses épaules.

TAILLEBRAS.

Ah ! ventre !

LA DUPRE.

Donnez grace à mon amant nouveau.

AMEDOR.

Qu'il paroît effronté, mesme à faire le veau !

BEAUROCHER.

Amant ? votre fortune est hautement campée.

LA DUPRE.

J'ay pour gage asseuré son cœur, et cette épée,

*(Il la prend voyant que c'est la sienne.)*

Qu'au refus de Clytie il est venu m'offrir.

CLYTIE.

Et par des vanitez que je n'ay pu souffrir :  
 On eust dit qu'il venoit des conquestes fameuses  
 Du Perou, du Bresil, ou des isles Heureuses<sup>1</sup> ;  
 A son dire, il sortoit d'un triomphe formé,  
 Et son bras glorieux vous avoit desarmé.

CLORINDE.

Son orgueil en estoit furieux et sauvage.

TAILLEBRAS, bas.

Tais toy, mon ame ; souffre, avale ce breuvage.

BEAUROCHER.

La patience enfin m'échappe à cette fois ;  
 Il faut que sur son dos je luy casse des noix,  
 Le servir du fleuret au lieu de bastonnades.

TAILLEBRAS.

Quoy ! si peu de respect à tant de canonnades ?  
 Ce dos, si l'on le touche, aux ressorts du cliquet<sup>2</sup>  
 Vomira contre vous cent balles de mousquet.

BEAUROCHER.

Je luy veux seulement tailler une cuirasse.

TAILLEBRAS.

Hola ! .... que si l'honneur souffroit que je jurasse,  
*(Comme on le frappe.)*

Ony, ventre, teste, mort ! on me rouë ; au secours !

LA DUPRE.

Cher amant, regardez au moins comme j'y cours :  
 De grace, en ma faveur laissez luy prendre haleine.

TAILLEBRAS.

Sans armes ? sans bâton ? L'action est vilaine ;  
 M'attaquer à main forte !

AMEDOR.

En est-on sur cela ?

Ne faut-il qu'une épée ? Ah ! tenez ; la voila :

*(Il luy rend son épée propre.)*

Courage, Beaurocher ! le poltron y veut mordre.

1. Les îles Fortunées, dans l'Atlantique.

2. Dans les fusils à rouet, dont on se servoit encore, c'est le cliquet qui faisoit partir la détente.

TAILLEBRAS, *remettant son épée au fourreau.*

Non : je suis, Dieu me damne ! ennemy du desor-  
Devant elles ce fer scait qu'il est deffendu. [dre :  
Mille graces à vous qui me l'avez rendu.

*(Après avoir fait une grande reverence à Amedor,  
et au reste de la compagnie, il s'en va.)*

CLYTIÉ.

Et bien, vit-on jamais telle galanterie ?

CLORINDE.

Je pense voir un charme, ou quelque momerie.

LA DUPRÉ.

Le plaisir m'en est double, et j'y gaigne un amant.

BEAUROCHER.

Ces troubles nous sont tous donnez par Clarimand ;  
Mais puis qu'aucun respect ne l'en a pu distraire,  
Jurons tous contre luy, faisons ligue contraire :  
Si vous suivez mes soins, d'un conseil entrepris,  
Celuy qui veut tromper, luy mesme sera pris.  
Je pretends de donner par un coup de partie  
A Clorinde Amedor, Clarimand à Clytié.

AMEDOR.

Travaille, je te prie, à ce commun desir.

BEAUROCHER.

Il faut prendre le temps ; et je le vay choisir.

## ACTE CINQUIÈME

### SCÈNE I

CLARIMAND, BEAUROCHER.

CLARIMAND, *tenant en main une lettre que Beaurocher  
luy a faite pour Clytié.*

On ne peut faire mieux ; cette divine leltre  
A les plus doux appas que l'on y pouvoit mettre :  
J'admire ton esprit plein de subtilitez ;  
Eust-on creu celle-cy parmy tes qualitez ?  
J'apprends qu'également un double feu t'alume,  
Et celuy de l'épée, et celuy de la plume,  
Que tu scais doucement sur un stile flateur  
Escrire en cavalier, et non pas en auteur ;  
Je n'ay veu là dedans terme qui ne ravisse.  
Mais il faut achever ce notable service ;  
Et que la mesme main qui décrit ma langueur,  
Comme sur ce papier, l'imprime dans son cœur :  
Va doncque vers Clytié accomplir ce message ;  
Tu n'es pas des nouveaux en cet apprentissage :  
Pour la persuader, que ton esprit fecond  
Assiste ce poulet, luy serve de second ;  
Crois-tu qu'il puisse plus vers elle que ma bouche ?

BEAUROCHER.

Tondez moy, si ce trait ne vous met dans sa couche :  
Celle, qui sans rougir peut combattre, se rend ;  
La vive voix l'offence, et l'écriit la surprend ;  
Le seul ouy difficile, alors qu'on le marchande,

Leur fait honte à donner, plus à qui le demande ;  
L'écriit les porte au but, sans voir qu'elles y vont,  
Et fait joindre les corps quand les esprits le sout.

CLARIMAND.

La liziere à la fin vaudra mieux que l'etoffe ;  
Comment ! c'est raisonner en demy philosophe ;  
Le galland parle mieux encore qu'il n'écriit ;  
As-tu chez Camusat <sup>1</sup> dérobé cet esprit ?

C'est du stile plus fin qui soit dans sa boutique,  
Où les plus puritains en forment la pratique <sup>2</sup> ;  
Je puis tout esperer par un tel confident ;  
Va, parle, fay, défay ; mon bien est evident.

BEAUROCHER.

Sinez <sup>3</sup> donc au-dessus.

CLARIMAND.

Et qu'est-il necessaire ?

Le nom dans un poulet se cache d'ordinaire.

BEAUROCHER.

Le vôtre le confirme, et me doit avouer  
Vers une qui vous croit d'humeur à la joüer ;  
Ce nom contre un soupçon aura beaucoup de force,  
Et ne luy sera pas une petite amore.

CLARIMAND.

Te plaindrois-je en ceey quoy qui te puisse ayder ?  
Sin, procure, transport ; tu n'as qu'à demander.

BEAUROCHER, *en tournant la feuille de papier, et pre-  
sentant l'autre feuillet.*

Donnez donc votre sin.

CLARIMAND.

Que tu fais de mistere !

*(Puis l'ayant écrit et luy presentant.)*

Est-il selon tes vœux, et d'un bon caractère ?

BEAUROCHER.

Ouy, vous estes deja dans son liet, autant vaut.

CLARIMAND.

Adieu ; conduy le reste.

BEAUROCHER, *seul.*

Il est pris comme il faut,  
Son mariage fait n'attend plus que la messe,  
Luy mesme en a siné l'accord et la promesse ;  
J'ay mis subtilement sur un double feuillet,  
D'un côté la promesse, et de l'autre un poulet ;  
Jamais invention ne fut mieux terminée ;  
Il a leu celuy-cy, mais l'autre, il la sinée ;  
Seulement sur mon grand j'ay tourné le papier :  
Faussaires, apprenez de moy vostre métier ;  
Quelque subtilité qu'à vos esprits l'on donne,  
Ce tour auprès de vous merite une couronne.  
Mais compons ces feuilletts qui sont si differents :  
Quel service, Clytié, aujourd'huy je te rends !

*(Tandis qu'il s'amuse à emper la feuille de papier,  
et plier l'un et l'autre feuillet...)*

1. Un des principaux libraires de Paris, qui fut fait vers ce même temps, c'est-à-dire au moment de sa fondation, libraire de l'Académie française.

2. Il ne se vendait en effet que des livres sérieux chez Camusat. Il faisait en cela concurrence à Courbé.

3. Pour signez. On prononçait ainsi. Le mot *sinet* pour *signet* est un reste de cette prononciation.



## SCÈNE II

LA DUPRÉ, TAILLEBRAS, BEAUROCHER.

LA DUPRÉ, *montrant Beaurocher au Capitain.*  
Voicy vostre ennemy, mais qui n'est plus à eraindre.

TAILLEBRAS.

Le respect de mon nom enfin l'a seu contraindre :  
Il est brave pourtant, je l'ayme infiniment.

LA DUPRÉ.

Je m'en vay luy porter pour vous ce compliment.  
*(Abordant Beaurocher.)*

Des papiers ? une plume ? ô Dieu ! l'homme d'af-  
Beaurocher deviendra de courtisan notaire, [faire !

BEAUROCHER.

J'en viens de pratiquer au moins une action  
Qu'on ne scaura qu'au point de sa perfection.  
Mais parlons de vous-mesme : et bien, j'ay vu votre  
[homme,

Que j'ay, comme un enfant, apaisé d'une pomme ;  
Il ne faut que flatter un peu cet arrogant,  
Vous le rendez traitable et plus souple qu'un gand ;  
Le party seroit riche, et vous savez la mode :  
On souffre pour le bien quelque humeur incom-  
La plus fine à ce jeu scait être le sien, [mode :  
L'une épouse un mary, l'autre épouse le bien ;  
On mettra cely-ci doucement dans la route.

LA DUPRÉ.

Tu dis vray ; le voila, parle bas : il écoute.

BEAUROCHER.

Je feray bien jouer le reste des ressorts :  
Il vous attend ; adieu ; l'heure presse ; je sors.

TAILLEBRAS, *le voyant partir.*

Adieu, mon gentilhomme.

LA DUPRÉ.

Une affaire l'appelle.

TAILLEBRAS.

Sans doute un coup d'épée, ou quelque autre que-  
Son courage tousjours le porte dans les coups. [relle ?

LA DUPRÉ.

Il est de nos amis, et vaillant comme vous ; [tremble ;  
Il n'est point d'escrivain qui sous vous deux ne  
Et je l'aime bien plus, d'autant qu'il vous ressemble.

TAILLEBRAS.

Quelle dame eut jamais le sentiment plus sain ?  
Je vous treuve l'esprit aussi beau que le sein,  
Vos vertus sont l'honneur du sexe et de notre âge ;  
Quoy ! vous estimez donc les hommes de courage ?  
Ah ! ventre ! voicy bien chaussure à votre point :  
Moy, qu'en chemise on voit plus souvent qu'en  
Qui gâte plus de prez à faire boncherie [pourpoint,  
Qu'on n'en mange par an dans la grande ceuyrie :  
Ma dextre, qui n'a point d'égale ni de prix,  
Souffre à peine sa sœur, et la tient à mépris :  
Cent fois elle l'auroit inutile coupée,  
Sinon qu'elle ne sert à mieux tenir l'épée,  
Et qu'estant du costé qui demande : en veux-tu ?

Par droit de voisinage elle a quelque vertu.

LA DUPRÉ.

Tout respire sur vous valeur, guerre et bataille :  
Que j'admire ce port ! que j'ayme cette taille !  
Ce visage de feu, ce front, ces yeux ardens  
Montrent qu'un grand courage est enclos au dedans.

TAILLEBRAS.

Ah ! ce trait delicat me chatouille et me pince.

LA DUPRÉ.

Vous avez l'air royal, et la jambe d'un prinée.

TAILLEBRAS.

Qu'elle découvre bien tout ce que j'ay de beau !

LA DUPRÉ.

Que ce corps de geant rempliroit un tableau !  
Appellons Ferdinand <sup>1</sup>, que je vous fasse peindre !  
Je doute s'il pourroit à vos graces atteindre :  
Allons à cet effect l'attendre au cabinet.

TAILLEBRAS.

Il faudroit pour me peindre un second Freminet <sup>2</sup>.

## SCÈNE III

CLARIMAND, BEAUROCHER.

CLARIMAND.

Ne me vend point si cher ma fortune à l'attendre :  
Le vent est-il heureux ? Dy, que puis-je pretendre ?  
Que faut-il esperer ?

BEAUROCHER.

Ce qu'un victorieux  
Qui soumet une ville à son joug glorieux :  
Cette place renduë ouvre à vos vœux la porte,  
Mesme en voicy la clef que je vous en apporte ;  
*(Luy montrant une lettre.)*

Clytie en ce papier vous engage sa foy.

CLARIMAND.

Et je puis adorer un autre lieu que toy ?

BEAUROCHER.

Que d'assaux de ma part ! combien de resistance !  
Voicy qui vous dira ma peine, et sa constance.

CLARIMAND, *ouvrant la lettre.*

Quel exeez de bon-heur ! ah ! je me sens saisir,  
Et je manque de vie à force de plaisir :  
Un peu d'eau sur le feu d'une amoureuse joye.

BEAUROCHER, *parlant bas.*

L'orage n'est pas loin ; garde qu'il ne te noye.

1. Ferdinand Elle, peintre flamand, établi à Paris depuis long-temps déjà. Il y peignit en 1609, pour l'Hôtel-de-ville, les portraits du prévôt des marchands et des échevins, et devint peintre ordinaire du roi. Il était surtout célèbre pour les portraits. Un sonnet, mis en tête de la pastorale des *Amours d'Astérie*, par Bayssignier, en 1630, le vante beaucoup à ce sujet. Il mourut vers 1638.

2. Premier peintre de Henri IV, pour qui il avait fait le plafond de la chapelle de Fontainebleau. Régner lui a dédié une de ses *Satires*. Il mourut en 1619.

## LETTRE SUPPOSÉE

*de Clorinde à Amedor, que Clarimand lit haut.*

Si ma honte ne cedoît à vos charmes, et si mon amour n'étoit plus puissante que ma crainte, vous n'aurez pas ce témoignage que je vous envoie de votre victoire entière sur mes sens. Vous avez eu pourtant dans ce combat moins de force à me vaincre, que moy de volonté d'estre vaincuë : et j'ay cette assurance encore de vous appeller à mes depouilles et à votre proye. Venez donc en ce lieu sur le midy, cueillir les fruicts d'une amour que mon frere Clarimand n'appreuve point, que l'honneur me defend, mais que ma passion plus forte ne peut refuser à Amedor. CLORINDE.

CLARIMAND.

Quel astre, quel demon, quel sort malicieux  
Me fait lire ma honte, et l'expose à mes yeux ?  
Traître, tu changes donc la faveur en outrage ?

BEAUROCHER, *bas*,

Il le faut quelque temps laisser en cet orage.

CLARIMAND.

Quoy ! ce billet recherche un autre possesseur ?  
Il m'a promis Clytie, et luy livre ma sœur ;  
Et par l'effect honteux d'une vaine assurance  
Je voy le fruict d'un autre où fut mon esperance ?  
Ah ! perfide, les traits de mon ressentiment...

BEAUROCHER.

Pour moy se changeront sur l'heure en compliment !  
*(Luy montrant une autre lettre.)*

Voicy qui vous va rendre et l'espoir, et la vie  
Que ce premier billet vous a presque ravie.  
Clytie en ses faveurs dissipera ce fiel ;  
Souffrez qu'après l'enfer je vous ouvre le ciel ;  
Il falloit moderer l'excez de vos delices,  
Et j'ay fait à dessein ces petites malices.

CLARIMAND, *recevant une seconde lettre.*

Je voy tous mes plaisirs sous une autre couleur ;  
Las ! ils ne couvrent pas la moitié du malheur ;  
Le feu de ces amans est de l'eau pour ma flamme ;  
Puis-je approuver en moy ce poinct qu'en eux je

BEAUROCHER.

[blâme ?

Ce poulet dans vos mains, et n'estant pas donné,  
Pourquoy faire si fort le froid et l'étonné ?  
Je ne m'en suis chargé, qu'afin de vous le rendre,  
Et prevenir un mal qui ne peut plus surprendre.

CLARIMAND, *se resolvant.*

Ton esprit, cher amy, m'oblige encore moins  
Aux faveurs que j'attens que dans ces autres soins.

BEAUROCHER.

N'avois-je pas predit qu'on me feroit caresse ?

CLARIMAND.

Ouy, méchant... Mais Clytie accuse ma paresse :  
Lisons ce cher écrit si long temps différé,  
Et goûtons par les yeux un plaisir esperé.

## LETTRE

*de Clytie à Clarimand*

Quelque impression difficile, cher amant, que votre humeur légère ait faite en mon esprit, et de quelque jeu dont le vôtre l'aït entretenu, je ne feins point aujourd'hui d'avouer que j'ay quité mes froideurs à mesure que vous estes sorti de vos feintes. Les gages que vous m'envoyez, et les raisons de votre confident, ont arraché comme par force de moy ce consentement, que ma seule inclination vous eust donné, si vous en eussiez recherché les formes par une affection toute ouverte. Maintenant que vous estes déclaré, je n'attends qu'à vous recevoir entre mes bras, et vous montrer par mes caresses une amour qui fut tousjours extreme, et qui n'a rien de comparable que votre merite. Venez donc que vous assurez d'une possession acquise, et me faire trouver en vos effets un contentement qui acheve celui des paroles. CLYTIE.

BEAUROCHER.

Et bien, sçay-je operer à la façon commune ?  
Eussiez vous attendu sans moy cette fortune ?

CLARIMAND.

tey ma passion confesse te devoir  
Tous les contentemens que je vay recevoir ;  
Ah ! que cette faveur à deux ne se partage !  
Tu prendrois la moitié de ce doux heritage.  
Mais elle plaint ce temps qui passe à discourir :  
Adieu ; dispense moy ; va, laisse moy courir.

BEAUROCHER, *le voyant en aller.*

Qu'il se hâte à chercher son malheur en sa source !  
Il trouvera sa honte au bout de cette course :  
Mais donnons luy du moins le temps d'estre deceu,  
Et cachons un affront lorsqu'il n'est pas receu.

## SCÈNE IV

CLYTIE.

Qu'il aït contre mes sens dressé sa tromperie ;  
Je le tiens, le pipeur, dedans sa piperie,  
Il ne peut échapper à ce filet tendu  
Où (voulant l'éviter) luy mesme s'est rendu ;  
Une promesse en forme, et de sa main sinée  
Sert de gage et d'espoir à ma flamme obstinée.  
Beaurocher a l'effect de ce qu'il entreprit ;  
J'admire mon bon-heur autant que son esprit :  
Amour nous autorise, et permet que la ruse  
Aide à gagner un bien quand le sort le refuse ;  
Pourveu qu'on soit heureux, il n'importe comment ;  
Je ne suis pas d'humeur à garder un tourment,  
A manger du charbon, des cendres, de la cire,  
Plustôt que de lâcher un mot qu'on n'ose dire ;  
Sans faire la sucrée en un point resolu  
Qu'on lise dans mes vœux que je l'ay bien voulu ;  
Cette severité me rendroit mal apprise  
Pour un si vain respect, si je lâchois la prise.  
Mais voicy Clarimand : preparons nous un peu  
A le bien recevoir, et couvrir tout le jeu.

## SCÈNE V

CLARIMAND, CLYTIE.

CLARIMAND.

Qu'un souris vous sied mieux qu'à faire la farouche !  
 Vos yeux par mille attraits parlent pour votre bouche  
 Ce langage est muet, et mon cœur seulement [che :  
 A le droit de l'entendre en ce doux mouvement ;  
 Qu'est ce que ce regard ne me semble promettre,  
 Où mon espoir est peint mieux que dans votre lettre,  
 Où tous mes sens, ravis d'ardeur et de plaisir,  
 S'attachent pour y lire un amoureux desir ?

CLYTIE.

Quelque trait qui paraîsse en ma flamme élanée,  
 J'en garde le meilleur au fond de la pensée ;  
 Et l'effect qui bien tôt suivra ma passion

*(Elle feint de se rendre.)*

Vous montrera mes vœux et mon intention :  
 Pardonnez à mon front, s'il faut que je rougisse,  
 Et qu'une honneste honte encore le regisse,  
 Donnez la liberté du moins à ma pudeur [deur :  
 Qu'en vous montrant mes feux elle en cache l'ar-  
 dre redoute vos yeux d'un temps, et les desirer ;  
 Ah ! fuyons ces témoins....

*(Elle fait semblant de se cacher en se tournant de l'autre côté, et puis dit tout haut :)* 

C'est trop feindre sans rire.

CLARIMAND, *se tournant aussi de l'autre côté et parlant bas.*

Sa raison reprend force, et la veut secourir ?  
 Ce cet honneur combat, avant que de mourir !  
 Il expire pourtant, et venuë à ce terme  
 Sa constance paraît plus honteuse que ferme.

CLYTIE, *revenant à luy.*

Une crainte restoit, que je viens d'estouffer :  
 Maintenant absolu vous pouvez triompher.

CLARIMAND.

Ah ! ce triomphe offert augmente mon servage,  
 Et d'un empire acquis je tombe en esclavage ;  
 Ma victoire est la vôtre, et vos combats soufferts  
 Changent par vos appas mes myrthes en mes fers :  
 J'ayme tant la douceur de force accompagnée  
 Que je me suis perdu quand je vous ay gagnée ;  
 Ce pouvoir dessus vous m'en ôte plus sur moy ;  
 Loïn de vous la donner je reçoy votre loy ;  
 Et cet amour, qui meurt dedans la jouissance,  
 Va prendre en vos faveurs sa seconde naissance,  
 Il m'attache d'un nœud qu'on ne rompra jamais.

CLYTIE.

C'est bien dans mon dessein ce que je me promets ;  
 Un serment toutefois m'assure votre flamme.

CLARIMAND.

Je jure par le Ciel, que ma bouche reclame.

CLYTIE.

Que votre foy tiendra ce qu'elle m'a promis ?

CLARIMAND.

Où que je puisse avoir les destins ennemis.

CLYTIE.

De parole, ou d'écrit ?

CLARIMAND.

Et mesme de pensée.

CLYTIE.

Mon amour à ce prix est trop récompensée.

Mais entrons au logis ; quelqu'un semble approcher.

## SCÈNE VI

CLARIMAND, BEAUROCHER, CLYTIE, AMEDOR,  
CLORINDE, LA DUPRE, TAILLEBRAS.CLARIMAND, *voyant Beaurocher suivi de quatre autres.*  
A quoy traîner ce monde ? où viens-tu, Beaurocher ?

BEAUROCHER.

Les faire tous de feste, entrer en votre joye,  
 Partager la faveur que le Ciel vous envoie,  
 Lire votre contract, et nous rendre témoins  
 D'un mariage heureux que vous sçavez le moins.

CLARIMAND, *luy parlant bas.*

Que ton extravagance à ce coup m'importune !  
 En cette folle humeur va parler à la lune ;  
 Ou retire plutôt, afin de m'obliger,  
 Cenz dont l'abord icy ne peut que m'affliger ;  
 Ah ! que j'estois heureux sans ce fâcheux obstacle !  
 Qu'on me rompt un beau coup !

BEAUROCHER, *tout haut, en riant.*

Vous eussiez fait miracle !

A d'autres, Clarimand ! quittez cette fureur ;  
 Il est temps de sortir d'une si vaine erreur ;  
 La fortune pour vous change et tourne sa rouë ;  
 Vous joüiez tout le monde, aujourd'huy l'on vous joüie ;  
 Vous souffrez pour Clytie ? et vous serez guery,  
 Vous la possederez, mais comme son mary ;  
 Qu'un dessein plus honneste à la fin vous engage,  
 Confirmez vostre foy dont je porte le gage,  
*(Luy montrant la promesse.)*

Voyez cette promesse, et connaissez le sin,  
 Lisez, sans y toucher, de crainte d'un larcin :

CLARIMAND *ayant lu la promesse.*

O Ciel ! et qui put faire une telle malice ?

BEAUROCHER.

Vous en voyez l'auteur.

*(Luy montrant Clytie.)*

En voyez la complice :

Je vous la fis siner, au lieu de cet écrit  
 Qui subornoit Clytie, et dont elle se rit.

CLYTIE.

Avoüez, Clarimand, sa fourbe et ma victoire ;  
 Estouffons dans les ris cette plaisante histoire ;  
 Pour nous joindre, voyez que le Ciel a permis  
 Que vous fussiez trahi par l'un de vos amis :  
 Je veux, bien qu'en mes mains votre destin balance,  
 Vous gagner par amour, non pas de violence,  
 Et ce fruit, qui me vient de sa subtilité,  
 Je ne le veux devoir qu'à ma fidélité.

CLARIMAND.

Que d'estranges sucez, ô Dieu ! que de merveilles  
 Me ravissent les yeux, le cœur, et les oreilles !

Le Ciel visiblement opere en eet effect.

BEAUROCHER.

Et produit à ce jour un miracle parfait :

(*Montrant Amedor et Clorinde.*)

Ces deux amans unis, sur vostre foy donnée,  
Vont chanter à l'antique un lo Hymenée ;  
Pour eux, comme pour vous, j'ay cherché ce moment,  
Qui fait naistre vos feux et finit leur tourment ;  
Taillebras au festin, où son ardeur l'emporte,  
Vous servira de suisse, et gardera la porte.

TAILLEBRAS.

Quoy ! me eroit-on de taille à garder le mulet,  
Moy, qui dedaignerois un prince pour valet ?

BEAUROCHER.

Son mariage icy, quoy qu'il fasse et qu'il die,  
Viendra comme la farce après la comédie :  
Pour faire triompher et la joye et l'amour,  
Il faut que nous ayons trois nopees en un jour :  
J'ay déjà mon habit et mes sonniers de danse :  
Vous serez de ce branle et suivrez la cadence ;  
Vous défrayerez le bal où nous vous appellons.

CLARIMAND.

Ouy, j'en pay'ray bien cher au moins les violons ;  
Mais par contagion s'il faut faire la beste,  
Je ne puis éviter d'estre valet de feste :  
Je relève, Amedor, ieï votre interest.

AMEDOR.

Bien plus, vous me rendez la vie en eet arrest,  
Puis qu'un commun accord doit faire que j'obtienne  
Votre sœur en partage en vous donnant la mienne :  
Les biens aux deux partis sont assez de raison,  
Et nous ferons des deux une seule maison ;  
Quoy que l'on puisse ôter ou joindre à mon estime,  
Une si sainte amour rend mon vœu légitime,  
Et Clorinde avou'ra que jamais un amant.....

CLARIMAND.

Ne fut plus assure de son consentement ;  
Sans l'en interroger, et sans que je la presse,  
Il est dans ce poulet écrit en forme expresse.

CLORINDE, *prenant la lettre que Clarimand lui tend.*

Un poulet ? de ma part ? quelle malice, ô Dieu !

CLARIMAND.

Faignez, jurez ; il faut le nier en ce lieu.

CLORINDE.

Jugez sans passion d'une telle imposture ;  
C'est mon stile aussi peu que c'est mon écriture.

CLARIMAND.

Je connoy mon erreur.

BEAUROCHER.

Et moy la verité ;

Remerciez l'auteur de cette charité :  
Ce billet contrefait vient du bureau d'adresse,  
Et de la mesme main qui fit vostre promesse ;  
Ges deux traits m'ont vangé de mon sang épanché.

CLARIMAND, *regardant le Capitain.*

Le poltron fit le mal ; j'en lave le peché.

LA DUPRE.

Epargnez mon amant, qui, noble, de sa vie  
Ne fit mal à personne, et n'en a point d'envie.

TAILLEBRAS.

Feindrois-je d'avouer comme je l'ay duppé ?  
Puis qu'icy tout le monde est trompeur ou trompé.

CLARIMAND.

De peur qu'aucun de nous contre l'autre ne crie  
Commençons à tourner le tout en raillerie ;  
Et puis que mon esprit à la fin se resout,  
Embrassons nous, mon ame, il faut rire de tout.

CLYTIE.

C'est maintenant qu'au vray vous possédez Clytie.

BEAUROCHER.

Tous se baïsent : et moy je reste sans partie ;  
Puis-je aider à quelqu'un de second dans ees jeux ?  
A mon tour, Capitain ; vous en avez pour deux.

LA DUPRE, *le baïsent et luy parlant bas.*

Et le reste feroit encore un bon partage.

AMEDOR, *ayant baïsé Clorinde.*

Vous posseder, Clorinde ? ô Dieu ! quel avantage !

CLORINDE.

J'adore l'accident qui nous a suscité  
D'un moment sans espoir notre félicité ;  
Et quoy qu'entre vos bras à present je me treuve,  
Ma creance resiste et doute dans la preuve.

CLARIMAND.

Ah ! ce soupir, Clytie, est déjà pour la nuit.

CLYTIE.

Il rappelle mon cœur qui me quitte et vous suit :  
Ce mariage heureux ne peut qu'il ne nous rie,  
Qui n'est fait que par jeu, que par galanterie.

TAILLEBRAS.

Allons tirer du roc nos easques, nos harnois ;  
Cavaliers, honorons ce jour de cent tournois.

BEAUROCHER.

La Dupré doit en vain reclamer sa vaillance,  
Si, comme de l'épée, il est foible de lance.

TAILLEBRAS.

Je veux seul contre tous estre le soutenant.  
Toutefois le soleil est trop chaud maintenant.

BEAUROCHER.

Il vaut mieux jusqu'au soir remettre la partie ;  
Et faites cependant un branle de sortie.

CLARIMAND.

Sans toy nostre plaisir ne sera qu'imparfait.

BEAUROCHER.

Je diray la chanson (pensez à vostre fait) :  
Je vay chercher Lyzante ; et si Phebus l'enflame,  
Je l'amene au festin faire l'epythalame.

## NOTICE SUR JEAN DE MAIRET

Il était d'une famille originaire d'Allemagne. Corneille, qui le savait, lui reprocha, pendant leur querelle dont il sera parlé plus loin, d'avoir gardé dans son français, que la Franche-Comté, où il naquit, n'avait pas non plus épuré, quelque chose de ces origines.

C'est à Besançon qu'il vint au monde, le 4 janvier 1604. Son bisaïeul Gabriel Mairet s'y était établi, après avoir fui l'Allemagne, pour n'être pas obligé de se faire luthérien. Il avait tout perdu à s'expatrier ainsi. Il laissa son fils dans une telle gêne, que celui-ci, malgré sa noblesse, qui était des meilleures de la Westphalie, d'où ils étaient venus, fut obligé de se faire marchand.

Mairet souffrit de cette dérogeance, que, dans la même querelle, ceux qui écrivaient contre lui ne manquèrent pas non plus de rappeler, en lui disant par exemple, à propos de Corneille, qu'il avait froissé de son orgueil : « Vous n'êtes pas de meilleure maison que son valet de chambre. »

Il ne négligea rien pour en relever sa maison. Il fit valoir auprès de l'empereur Léopold, de qui dépendait encore la Franche-Comté, les services de sa famille, ainsi que les siens; le 18 septembre 1668, il fut rétabli dans sa noblesse par des lettres, dont la teneur était des plus honorables.

Quoique pauvre, on l'avait mis dans les études à Besançon. La mort de son père et de sa mère, qui furent tous deux emportés par la peste, l'obligea de quitter la ville et ses classes. Son grand-père, qui survivait seul, l'envoya à Paris, où la contagion qui s'y fit aussi bientôt sentir et força de fermer tous les collèges, ne lui permit de rester que quelques mois à celui des Grassins. Il put se réfugier près de la cour à Fontainebleau, et là fut remarqué du duc de Montmorency, grand amiral, gouverneur du Languedoc, qui le mit de sa suite, et le prit avec lui pendant son expédition des îles de Ré et d'Oléron, contre M. de Soubise et les huguenots. Il ne quitta plus cette maison, où les lettres étaient en grand honneur. « Le duc, écrit Tallemant I, avait toujours des gens d'esprit à ses gages, qui faisoient des vers pour lui, qui l'entretenoient d'un million de choses, et lui disoient quel jugement il falloit faire des choses qui couroient en ce temps-là. »

Mairet s'y trouvait avec Théophile qui était alors en grand renom, à cause de son *Pyrame* dont le succès dura longtemps, et à cause aussi du grand rôle qu'il jouait parmi les libres penseurs de son temps, ou « libertins, » comme on les appelait. Mairet ne le suivit pas dans cette voie, mais dans l'autre, celle du théâtre. De lui-même, il s'y était mis de très-bonne heure. A peine était-il sorti des Grassins, en 1620, qu'il avait déjà sa tragi-comédie en poche. Il l'avait tirée du troisième volume de l'*Astrée*, et elle s'appelait *Chriséide et Arimant*.

Il n'en fut un peu fier que parce qu'elle était l'œuvre de ses seize ans, mais autrement, il la renia volontiers. C'est même contre son gré qu'elle fut imprimée, dix ans plus tard, ainsi qu'il nous l'apprend dans son *Epître familière*, une des pièces de son long combat de plume avec Corneille. « Pour la *Chriséide*, lui dit-il... elle n'a jamais vu le jour de mon consentement. Etant pleine des propres fautes de mon enfance et de celles que le peu de soin de l'imprimeur y laissa glisser, je fis ce que je pus pour en empêcher la distribution, jusque-là même qu'un de vos compatriotes, Jacques Besongne, qui l'avait mise sous la presse, fut obligé par les poursuites de François Targa, votre libraire, à qui j'en avois laissé procuration, de faire un voyage en cette ville, où le pauvre homme mourut à mon très-grand regret. »

Il marchandait moins l'éclat à sa *Sylvie*, qui vint l'année d'après. Le public l'y força d'ailleurs par le succès qu'il fit à cette pièce, quoiqu'elle fût de bien peu au-dessus de la première. Elle se maintint au théâtre pendant des années. Lorsqu'il eut consenti à la faire imprimer, ce qu'il retarda longtemps, en raison même du succès, et par crainte que d'autres troupes — dont c'était alors le droit — ne s'en emparassent pour la jouer sans aucun profit pour lui; elle eut plusieurs réimpressions successives.

Publiée seulement en 1627, elle en était sept ans après, tant à Paris qu'à Rouen, à sa septième édition. Ce n'est pas tout, l'étranger en continua la fortune : il fallut pour lui, surtout en Allemagne, des éditions nouvelles.

Mairet nous a conté tout cela, dans son *Epître familière*, en auteur heureux de revenir sur un ancien succès, et de se y mirer, mais sans trop surfaire la vérité pourtant. Il ne surfait que sa pièce, en croyant tout de bon qu'elle n'avait eu, ainsi accueillie au théâtre et à la lecture, que ce qu'elle méritait. Aussi, quand Corneille, qui l'avait bien lue, la traita suivant ses mérites, en disant, au moment de leur querelle, qu'elle était d'un auteur à peine sorti de l'école et qu'il fallait y renvoyer, regimba-t-il vivement contre l'attaque, en opposant à ses arguments la réplique du succès acquis :

« Pour ma *Sylvie*, dit-il, que vous nommez les saillies d'un jeune escolier qui craint encore le fouet, on ne sauroit nier, ni vous aussi, qu'elle n'ait eu, quatre ans durant, toute la réputation que puisse jamais prétendre aucune pièce de théâtre : je n'en excepte pas même les vôtres... Le charme de ma *Sylvie* a duré plus longtemps que celui du *Cid*, puis qu'après douze ou treize impressions, elle est encore aujourd'hui le *Pastor filio* des Allemands. »

Ce *Cid* lui tenait au cœur. La *Sylvie* n'eut d'éclipse que lorsqu'il se leva. Qu'on juge alors si Mairet en voulut à Corneille ! Il lui en garda d'autant plus de rancune que ce n'était pas le premier coup qu'il lui portait.

Neuf ans auparavant, la *Sylvaire*, jouée après *Sylvie* qui triomphait encore, avait dû, à peine au monde, céder le pas à *Mélite*, première pièce de ce nouveau venu de Normandie. Mairet, qui croyait pouvoir y compter comme sur *Sylvie* et s'estimer sans rival, n'avait vu que paraître et disparaître cette *Sylvaire*, dès que *Mélite* avait paru. On le lui rappela lorsque vint la dispute.

Certain *Avertissement* au Besançonnois Mayret, où l'on sent partout l'inspiration, sinon la plume même de Corneille, insista sur cette male chance, sur « cette malheureuse *Sylvaire*, que le coup d'essai de M. Corneille terrassa dès sa première représentation. »

C'était cruel, car c'était le faire revenir sur une des pièces en laquelle il avait le plus espéré, et qui l'avait le plus déçu. Il y avait mis bien plus qu'une « tragi-comédie-pastorale, » — elle se qualifiait ainsi. — Toute une poétique nouvelle s'y trouvait.

D'après les avis du comte de Gramail<sup>1</sup> et ceux du cardinal de la Valette, Mairet s'y était essayé aux entraves de la terrible règle des trois unités, et comptait démontrer qu'une pièce pouvait marcher sans en être gênée. *Mélite*, la nouvelle arrivée de Rouen, qui ne s'embarassait pas de tant de choses, l'avait empêchée de faire ses preuves, en lui faisant passer son succès sur le corps.

Mairet se promit une revanche, et l'obtint.

Ce ne furent pas toutefois les cinq actes qui suivirent, c'est-à-dire les *Galanteries du duc d'Ossonne*, que nous donnons ici, et dans lesquels il se contenta, sans préoccupation des règles, de lutter corps à corps avec Corneille, de roman à roman, de comédie à comédie, dans le genre même où triomphait *Mélite*.

Ce ne fut pas non plus sa pièce de *Virginie*, qui vint après, et qui fut sa préférée, comme le dit la préface, passion malheureuse que le public contraria, au lieu de la partager.

Ce fut la *Sophonisbe*. Là, son système put se faire voir, car l'œuvre se fit regarder. Mairet n'en a pas une autre qui vaille autant. Il faut lui reconnaître le triple mérite : d'être une tragédie vraiment régulière, sans que la régularité y gêne rien ; d'avoir devancé, de sept ans, le *Cid* ; et lorsque Corneille voulut la refaire, d'être restée au moins l'égale de cette *Sophonisbe* nouvelle. On la trouva tellement supérieure qu'elle fut contestée à Mairet.

Boissat, qui se fit assez de tort par d'autres commérages, pour qu'on ne voie pas autre chose dans ce qu'il en dit, affirma très-nettement, comme s'il l'avait appris de Des Barreaux, ami de Théophile<sup>2</sup>, que la *Sophonisbe* était de celui-ci. Non content de secourir Mairet de sa bourse, quand l'argent lui manquait, Théophile l'aurait obligé de ses idées et de ses vers, quand il était à court de veine et d'invention ! Rien n'est moins soutenable : quand *Sophonisbe* fut jouée en 1629, Théophile était mort depuis trois ans. Pour peu qu'elle eût été de lui, ne fût-ce que comme inspiration, ou comme simple ébauche trouvée dans ses manuscrits, dont il est vrai que Mairet avait été le dépositaire, puisqu'il en fut l'éditeur, on peut être assuré que le bruit en aurait couru, et qu'au moment de la querelle du *Cid*, où tant de méchantes vérités lui furent jetées à la tête, celle-là eût été des premières dont on l'aurait

assommé, car elle eût suffi pour qu'il ne pût s'en relever : or, il n'en fut pas un seul instant question.

Ce qu'a dit Boissat n'est donc qu'un cancan, comme il en a tant couru, et comme il en courra tant dans notre littérature.

Trois ans après le succès de *Sophonisbe*, et avant qu'il eût encore rien fait, qu'un *Marc-Antoine* fort peu joué, et un *Sullyman*, trop ennuyeux<sup>1</sup> pour en renouveler utilement la chance, Mairet fut très-durement frappé dans ses affections et dans sa fortune.

A la suite d'une entreprise contre Richelieu, dont on connaît assez l'histoire, M. de Montmorency, son protecteur, fut exécuté à Toulouse. Mairet y perdit tout : le meilleur des patronages, la maison la plus largement hospitalière, et qui, pis est, une pension de 1,500 livres, dont il y vivait. Il se trouva réellement sans ressources, ignorant même où aller frapper. Une seule porte restait, celle du cardinal ; mais comment s'y risquer ? L'ancienne maison, qui l'accueillait si bien, lui faisait d'avance fermer celle-là, puisqu'elle en avait été la mortelle ennemie. Ne s'était-il pas d'ailleurs moqué de Bois-Robert et de ses pièces ? et Bois-Robert n'était-il pas le factotum des grâces au palais Cardinal ? Ses pièces n'étaient-elles pas une des admirations du ministre ? Rien n'était donc à faire de ce côté. Conrart et Chapelain, auprès de qui il s'en désolait, ne pensèrent pas ainsi. Ils agirent ; s'étant assurés, d'après les dispositions du cardinal et de M<sup>me</sup> d'Aiguillon, qu'une démarche auprès de Bois-Robert pourrait suffire, ils la tentèrent : elle réussit. Bois-Robert, fort plaisant drôle et meilleur diable, oublia tout, nous assure Tallemant. « Il dit au cardinal : « Monseigneur, quand ce ne serait qu'à cause de la *Sylvie*, toutes les femmes vous béniront d'avoir fait du bien au pauvre Mairet. » Le cardinal lui donna deux cents escus de pension. Bois-Robert les porta à M. Conrart, Mairet l'en vint remercier. »

Cette faveur du cardinal ne le rendit pas ingrat pour la maison de Montmorency. Lorsqu'il en était l'hôte, il avait dédié sa *Sylvaire* à la duchesse, qui l'avait fait jouer devant elle, et en l'applaudissant lui avait donné l'espoir que le public l'applaudirait ; ce qui, nous l'avons vu, ne fut pas par malheur.

Il lui fit un nouvel hommage, après la mort du duc, par la dédicace de son *Athénais*, jouée en 1635.

Il savait bien que la noble veuve, retirée dans un cloître, à Moulins, où son affliction ne cessa plus, n'aurait pas même, de ses yeux perdus de larmes, un seul regard pour sa tragédie, mais il avait à cœur de lui montrer qu'il se souvenait, et que personne plus que lui n'était en sympathie de douleur avec son deuil. Les premiers mots de sa dédicace étaient ceux-ci : « Très-inconsolable princesse. »

En toute circonstance il témoigna les mêmes sentiments pour la mémoire de son premier protecteur. Ayant, par exemple, à rappeler un jour son départ de Besançon, son arrivée à Paris, ses tentatives d'aventureux jeune homme à Fontainebleau, il en prit occasion pour faire le plus vif éloge du prince, qui l'avait alors si bien accueilli, pour ne plus l'abandonner : « Je le recontraï par une heureuse témérité la protection et la bienveillance du plus grand, du plus magnifique et du plus glorieux de tous les hommes de sa condition que la France ait jamais porté, si nous ôtons les trois derniers mois de sa vie, avec laquelle toutes mes espérances ont fait naufrage. »

1. V. sa notice en tête de la *Comédie de Proverbes*.

2. Boissat, *Vie de Chénier*, p. 35, 81.

La restriction sur « ces trois derniers mois, » qui sont ceux de la révolte au dévouement si fatal, n'est mise ici que pour Richelieu. Mairet, qu'il pensonnait, pouvait en toutes choses faire l'éloge de M. de Montmorency, mais ne devait pas le vanter d'avoir été rebelle.

C'est dans l'épître qui précède sa pièce du *Duc d'Osoune* que Mairet avait écrit ces bonnes paroles, et, par malheur, bien d'autres qui l'étaient moins.

Il s'y faisait trop valoir; il y disait trop — et en tête de cette pièce dont la décence ne semble guère la vertu principale, c'était assez peu en place — que le mérite et la pudeur se conciliaient toujours dans ses ouvrages, comme dans ceux de ses confrères; et si bien même que les prudens cessaient de s'effaroucher du théâtre: « Les plus honnêtes femmes, disait-il, fréquentent maintenant l'Hôtel de Bourgogne avec aussi peu de scrupule qu'elles feroient celui du Luxembourg. » Enfin, à cette impudence, car de sa part, au frontispice surtout de ce *Duc d'Osoune*, c'en était une, il ajoutait trop de vanité. Il y affirmait trop qu'en dépit de son âge, — il n'avait pas plus de trente-deux ans, — il se trouvait le premier en date de tous ses rivaux, et avait pu ainsi donner, par ses œuvres, « l'heureuse semence de beaucoup d'autres. »

Cet excès de personnalité s'explique: Mairet parlait trop de lui, parce qu'on n'en parlait plus assez, et surtout parce que l'attention, qu'il eût voulu ramener, se portait toute sur un autre.

On était en 1636, son *Athénaïs* de l'année précédente, son *Roland furieux* de cette année même, avaient reçu le plus piétre accueil, et, pour comble, à ce même moment Corneille et le *Cid* allaient aux nues. Il trouvait ainsi devant lui le même rival, dont la *Mélie* avait gêné sa *Sylvaire*, plus heureux, plus fort, plus écraçant que jamais; car sa *Sylvaie*, dont le succès avait résisté contre tant d'autres, devait tomber devant celui-là.

Mairet pensa qu'en rêveillant, par l'impression, son *Duc d'Osoune*, joué depuis neuf ans, et dont le titre tout espagnol lui semblait pouvoir lutter contre celui du *Cid*, il pourrait reprendre un peu pied, faire penser à lui, et se donner une part dans ce grand tapage. La préface, pensait-il, y ajouterait: il n'en fit qu'un manifeste de personnalité.

Ce n'eût été qu'une maladresse, si le reste ne l'eût rendu pire, en l'envénimant.

Quand la lutte s'engagea contre le chef-d'œuvre, Mairet s'y jeta des premiers. Il oubliait qu'il avait connu Corneille, qu'il lui avait adressé des vers de félicitation pour sa comédie de la *Ferveur*, et que surtout il ne pouvait être juge dans le procès, puisque, comme concurrent, il y était partie.

Nous ne le raconterons pas. Quoique vif et paraissant devoir se consumer par sa vivacité même, il fut long.

Une épître de Corneille, *Excuse à Ariste*, assez altière, et sentant par le ton un poète qui vient de s'imprégner d'espagnol, fut le premier brandon; Mairet lança le sien, qui n'était pas moins qu'une accusation de plagiat, au nom de Guilhem de Castru: « *Auteur du vray Cid espagnol, à son traducteur français.* » Il ne s'était pas nommé.

Corneille, dans une réponse qu'il ne signa pas non plus, *Avertissement au Besançonnois Mairet*, lui dit qu'il l'avait « reconnu à la faiblesse du style. » Sur ce ton, qui avait encore de pires aménités, on pouvait aller loin. Deux

pamphlets, l'un de Mairet, qui, cette fois, se démasqua, *Épître familière du sieur Mairet*, l'autre de Corneille qui resta masqué, *Lettre du désintéressé au sieur Mairet*, entrèrent encore en ligne, et s'entre-ferraillèrent, puis Richelieu, qui prétendait tout régenter, poésie aussi bien que politique, leur fit dire que c'en était assez.

Le *Jugement sur le Cid*, qu'il avait fait préparer par l'Académie, allait lui suffire contre Corneille.

C'est par Bois-Robert qu'il fit savoir à Mairet son *ultimatum* pour la cessation de ces hostilités de libelles: « Tant que Son Éminence, écrivit à Mairet le poète chargé d'affaires, n'a reconnu dans les écrits des uns et des autres que des contestations d'esprit agréables et des railleries innocentes, je vous avoue qu'elle a pris bonne part au divertissement; mais quand elle a reconnu que de ces contestations naissent enfin des injures, des outrages et des menaces, elle a pris aussitôt résolution d'en arrêter le cours. » Mairet se soumit.

Vers la fin de la lettre de Bois-Robert, se trouvent quelques mots de souvenir à l'adresse du comte de Belin, qui ne son pas indifférents pour ce qu'on doit savoir sur notre poète.

Ce seigneur l'avait retiré chez lui depuis quelques années, et ainsi, suivant l'expression de Tallemant des Réaux, « il l'avait à son commandement. » Il en usait à l'avantage d'une comédienne qu'il aimait, la Lenoir, pour qui devaient être tous les bons rôles de femme que Mairet pourrait faire, et ceux qu'il avait faits. Il obtint ainsi que *Virginie* fût jouée par elle à l'Hôtel Rambouillet. Elle n'y gagna rien, car elle fut loin d'être excellente. C'est à Mondory, qui était de la même troupe, que revint tout le profit. Le cardinal de la Valette le remarqua, et depuis lors lui fit pension.

Le comte de Belin emmenait souvent Mairet avec lui dans le Maine. C'est de là qu'il ferrailla contre Corneille, et ce qui vaut mieux, c'est là qu'il connut M<sup>lle</sup> de Cordouan, qu'il épousa, en 1648, lorsque la mort violente de son second protecteur lui eut prouvé l'instabilité des maisons d'autrui et la nécessité d'un ménage.

Il avait alors depuis plus de dix ans abandonné le théâtre. Le *Cid* lui avait porté conseil. Il avait renoncé à la lutte, en voyant qu'elle lui devenait impossible. Sa retraite s'était faite en bon ordre: deux tragi-comédies, *L'Illustré Corsaire* et *Sibonie*, l'une et l'autre de 1637, avaient fait voir que s'il parlait ce n'était pas faute de souffle. Elles avaient, il est vrai, prouvé encore mieux que c'était faute de talent. Sa meilleure contenance fut pour la dernière: « Si plusieurs de mes amis, y disait-il dans l'avis au lecteur, qui sont juges compétents en cette matière, ne me flattent point, *Sibonie* est sans doute le plus achevé de tous mes poèmes, tant pour la versification que pour l'artifice et la conduite du sujet. » Il n'avait jamais fait mieux, et il parlait! Il voulait qu'on le redemandât, qu'on regrettât son départ: on s'en aperçut à peine. Le reste de sa vie fut un peu à la politique, et beaucoup au soin de son repos et de ses affaires. Il s'entremit, en 1639, pour une suspension d'armes entre la France et l'Espagne, qu'il sut mener à bien, « quoiqu'il en fût le plus chétif instrument, » comme il l'écrivait le 18 décembre 1648, « à messieurs de la Cour souveraine du Parlement de Dôle. » Une seconde négociation du même genre, en 1641, ne lui réussit pas moins et lui valut de la part de la reine, par l'entremise de M<sup>me</sup> de Brienne, un présent de mille pis-

toles. Ensuite il disparaît dans une assez calme vieillesse et ne quittant presque plus Besançon. Il n'eut là que deux chagrins : la mort de sa femme en 1658 ; et, en 1663, la nouvelle que Corneille avait repris le sujet de *Sophonisbe*, son chef-d'œuvre.

Je ne sais si le premier coup lui fut longtemps sensible, mais il se remit bien vite du second. Corneille, cette fois, avec qui du reste il s'était réconcilié, et dont la préface

était toute à sa gloire, ne l'avait pas écrasé. La *Sophonisbe* de Mairet avait tenu bon contre cette rivale, et même pour quelques-uns lui restait au moins égale.

Sur la fin, comme Corneille, il s'affaiblit beaucoup, il tomba presque en enfance. Il lui survécut toutefois. Plus vieux que lui de deux ans, il vécut deux ans plus tard. Il ne mourut que le 31 janvier 1680, ayant plus de quatre-vingt-deux ans.

# LES GALANTRIES

## DU DUC D'OSSONNE<sup>1</sup>

1636<sup>2</sup>

### LES ACTEURS

LE DUC D'OSSONNE, amoureux d'Emilie.  
ALMEDOR, son confident.  
CAMILLE, favori d'Emilie.  
OCTAVE, valet de Camille.  
PAULIN, mary d'Emilie.

FABRICE, valet de Paulin.  
BASILE, père d'Emilie.  
EMILIE.  
FLAVIE, veuve, sœur de Paulin, et amoureuse du Duc.  
STEPHANILLE, servante de Flavie.

*La scène est à Naples.*

### ACTE PREMIER

#### SCÈNE I

ALMEDOR, LE DUC D'OSSONNE.

ALMEDOR.

Quoy ! Monsieur, en un temps où par tout l'univers  
La coutume introduit mille plaisirs divers,  
Et fait de l'allegresse une vertu publique,

1. C'est peut-être le premier personnage qui ait été mis dans une comédie de son temps. Il n'y avait que peu d'années qu'il était mort, quand celle-ci fut jouée. Son nom était Don Pedro Tellez-Girou, duc d'Ossuna. Il fut très-populaire à Naples, dont on l'avait fait vice-roi. Selon Dominico Antonio Parrino, dans son *Théâtre des vice-rois de Naples*, c'était un des grands hommes de son temps : il n'avait de petit que la taille : *Di piccolo non aveva altro che la statura*. — Il fut aussi galant que cette comédie le montre : « Il estoit, dit Tallemant, fort libéral, il aimoit les François, et s'habilloit même quelquefois en Espagne à la française. » Son esprit s'en ressentit. Tallemant en cite quelques traits qui sont de la meilleure veine parisienne. Nous n'en dirons qu'un seul, d'après lui : « Estant, dit-il, entré dans les galeries de Naples, il s'informa des forcats, ce que chacun avoit fait. Tous firent leur apologie : on les y avoit mis à tort. Il n'y en eut qu'un seul qui luy avoua franchement qu'il le meritoit et par delà. » Oster, dit-il

Serez-vous seul pensif, et seul melancholique ?  
Vous, qui jusques icy d'un naturel plus gay,  
Que n'est un paysage au plus beau jour de may,  
Portiez toute la Cour à la resjouissance,  
Par tant de gentillesse et de magnificence,  
Que si je ne craignois de parestre indiscret  
A vouloir penetrer dedans vostre secret,  
Je dirois que l'amour, qui change toute chose,

« au commissaire, ce meschant homme d'icy, il gasteroit tous ces gens de bien. » — Une cabale le fit rappeler de Naples. On le prit à une revue qu'il fit des troupes et on l'amena comme un prisonnier à Madrid. Il arrangea tout en mariant sa fille avec le duc d'Ecce, fils du ministre le duc de Lerme. Il demanda d'être renvoyé à Naples et l'obtint. Il mourut en route, on soupçonna qu'il fut empoisonné. Il était né en 1579, et sa mort est de 1624. Il n'avait donc que quarante-cinq ans. Sa femme, la duchesse, fut aussi mise au théâtre presque de son vivant. Elle est en scène dans la *lettre Invincible* de Bon-Robert 1606.

2. Cette date n'est pas celle de la représentation de la pièce, qui fut jouée neuf ans auparavant, en 1627. Nous avons cru toutefois devoir l'y placer, parce que c'est la date de sa publication et parce qu'elle fit alors plus de bruit que lorsque elle vint être représentée. La préface — analysée dans notre notice — dont Mairet avait cru devoir la faire précéder, en était cause. Il s'y mettoit en ligne avec Corneille, que le succès tout nouveau du *Lid* posait au premier rang ; et il tâchoit de prouver que si Corneille était Corneille, c'est que lui, Mairet, l'avait devancé. Son *Duc d'Ossonne* n'aurait fait événement qu'en 1636, par la querelle dont sa préface fut un des bronzons, il était bon de lui donner cette date.





Illustration of a muscular man in a dynamic pose, possibly a bodybuilder or athlete, wearing a dark, textured garment around his waist and a light-colored, possibly fur-lined, collar or hood.

Les galantries de Duc Garsigne  
C'est un livre qui a été écrit par un homme  
qui a été un grand homme de bien  
et qui a été un grand homme de bien  
et qui a été un grand homme de bien

Les galantries de Duc Garsigne  
C'est un livre qui a été écrit par un homme  
qui a été un grand homme de bien  
et qui a été un grand homme de bien  
et qui a été un grand homme de bien

# LES GALANTRIES

DE DUC GARSIGNE

## LES SEULES

LES SEULES  
LES SEULES  
LES SEULES  
LES SEULES

## LES SEULES

LES SEULES

LES SEULES  
LES SEULES  
LES SEULES  
LES SEULES



## LES GALANTRIES DU DUC D'OSSONNE

LE DUC

Je cherche vostre amour non pas vostre colere,  
Et mettrois hors mon cuer indigne de mon sein  
S'il avoit peu loger un si lasche dessein

*l'iv. III. c. II.*



A fait en vostre humeur ceste metamorphose.  
En effect, à vous voir l'esprit inquiet  
Plus qu'aucun autre esprit ne l'a jamais esté,  
Et comme vos esbats, et vos galantries  
Ne sont plus aujourd'huy que tristes resveries,  
Qui ne s'estonneroit d'un si prompt changement,  
Ou, qui n'en feroit pas le mesme jugement?

LE DUC.

Je confesse, Almedor, qu'à mon regret extremes,  
Je suis visiblement dissemblable à moy-mesme.  
Ces divertissemens où j'ay veu tant d'appas,  
Me touchent aussi peu, que si je n'estois pas.  
Mon ame, de chagrin et d'ennuis acceblée,  
Ne souffre jamais tant que dans une assemblée.  
La liee me desplaist, où nos braves de court  
Me semblent plus faquins que celuy qu'on y court.<sup>1</sup>  
Je ne suis plus ravy de voir dans la carriere  
Disputer une bague, ou rompre à la barriere:  
Bref tous vos jeux publics, tournois, bals et balets,  
Me semblent jeux d'enfans et combats de valets.  
Je suis plus mal encor avec la comédie,  
Car en fin, Almedor, il faut que je te die  
Qu'elle m'a suscité le trouble où tu me vois,  
Et dépravé le goust des plaisirs que j'avois.

ALMEDOR.

Mais depuis quand, Monsieur, et par quelle avan-

LE DUC.

[ture ?

Par un ange mortel, miracle de nature,  
Un bel œil dont le doux et modeste regard  
M'a lancé dans le cœur un invisible dard.

ALMEDOR.

Fut-ce point à l'Aminte<sup>2</sup>, ou bien à l'Andromire<sup>3</sup> ?

LE DUC.

C'est ce qu'à point nommé je ne scaurois te dire:  
Car tous les sens ravis en ce divin object,  
Je n'en goustay non plus les vers que le subject.  
Cependant on acheve, et, la piece finie,  
Ma beauté se retire avec sa compagnie,  
Et me laisse le cœur percé d'autant de traits  
Que mes yeux dans les siens remarquerent d'attraits,  
Sans avoir pu depuis ny revoir cette belle,  
Ny luy montrer le feu que je nourris pour elle.

ALMEDOR.

Et la cognoissez-vous ?

LE DUC.

Je la cognois fort bien.

ALMEDOR.

C'est encore un moyen.

LE DUC.

Qui ne me sert de rien :

Car, sans parler icy de la fille d'Acryste,<sup>1</sup>  
C'est qu'on ne garde point le tresor de Venise  
Avecque tant de soin et tant de loyauté,  
Comme on fait ce tresor de grace et de beauté.  
Tous ces empeschemens dont ma flamme est suivie,  
Me retranchant l'espoir, me font croistre l'envie.  
De l'humeur qu'Almedor me doit avoir connu,  
Depuis trois ans qu'il voit mes sentimens à nu,  
Il peut s'imaginer que cette amour naissante  
N'est pas sur mon esprit encore assez puissante  
Pour me rendre inquiet on m'oster mes plaisirs,  
Et que le seul obstacle irrite mes desirs.  
Sans luy, ma passion seroit assez paisible:  
Mais j'enrage d'aymer un object invisible,  
Et qu'un mesme poulet ayt mille fois, en vain,  
Essayé de passer jusques dedans sa main.

ALMEDOR.

Il n'est point toutesfois, de l'un à l'autre pole,  
D'endroit si difficile où cet oiseau ne vole,  
Pourveu qu'on le soustienne avec des ailes d'or.

LE DUC.

Je ne seay; mais pourtant je te jure, Almedor,  
Que l'or qui gaigne tout, et par qui tout se force,  
A manqué pour ce coup de puissance et d'amorce.

ALMEDOR.

Vrayment je m'en estonne, et croy que vos agens  
N'estoient donc guere seurs, ou guere intelligens.

LE DUC.

Bref, voylà le subject de ceste humeur chagrine,  
Qui contre ma custume aujourd'huy me domine.  
Mais ce vieux cavalier passe et, tout hors de soy,  
A mine de vouloir quelque chose de moy.

## SCÈNE II

LE DUC, PAULIN.

LE DUC.

A vous, seigneur Paulin; quel subject vous amene?

PAULIN.

Fort mauvais, puis qu'il faut qu'il vous donne la  
Del'apprendre de moy, sans recevoir un tiers. [peine

ALMEDOR.

Dez-là je me retire.

LE DUC.

Oùy dea tres-volontiers.

PAULIN.

Monsieur, je mets en vous toute ma confiance:  
Or, pour n'abuser pas de vostre patience,  
C'est que l'assassinat qui vient d'estre commis  
Sur un de mes plus grands et mortels ennemis,  
Dont le bruit à ceste heure emplit toute la ville,  
M'alloit sacrifier à la fureur civile,  
Si je n'eusse treuvé vostre palais ouvert,  
Comme un temple, où j'ay mis mon salut à couvert.

LE DUC.

On a donc presumé que vous l'avez fait faire ?

1. Danaë.

1. Le faquin était l'homme de bois, placé sur un pivot mobile, contre lequel courait le cavalier, et qu'il devait atteindre avec sa lance en pleine poitrine; sinon le mannequin le frappait en tournant de son sabre de bois ou d'un sac de terre qu'on lui avait mis à la main. C'était un des exercices des belles académies. Régnier, dans sa *5<sup>e</sup> Satire*, nous montre un gentilhomme qui

Courut le faquin, la bague, escrime les fleurets.

2. Pastoral du Tasse, dont Belliard, en 1596, avait fait une « fable bocagere », pour l'Hôtel de Bourgogne.

3. Piece de ce temps, qui fut refaite un peu plus tard par Sandery.

PAULIN.

Un de mes braves <sup>1</sup>, pris, a déclaré l'affaire.

LE DUC.

Où ; mais votre ennemi, comment l'appelle-t-on ?

PAULIN.

Camille.

LE DUC.

J'en cognois la personne et le nom :  
On l'estimoit beaucoup par la gallanterie ;  
Et d'où vient le sujet de votre broüillerie ?

PAULIN.

Monsieur, nos differents ont, pour toutes raisons,  
La hayne inveterée entre nos deux maisons,  
Qui, pour d'autres raisons trop longues à deduire,  
Tousjours de pere en fils ont voulu se destruire.

LE DUC.

Chose estrange de voir que l'animosité,  
Estouffe parmi vous la generosité !  
Et qu'icy, plus qu'ailleurs, les ames outragées  
Par de si lasches tours veulent estre vangées.

PAULIN.

Il me seroit fort mal de vouloir soutenir  
Un acte pour lequel vous me pouvez punir :  
Mais vos rares vertus, de qui la renommée  
Est par toute l'Europe esgalement semée,  
Et ce cœur genereux dont on dit tant de bien,  
Vous feront pardonner la lascheté du mien.  
J'embrasse vos genoux, avec ceste esperance  
Que je tiendray chez vous ma teste en assurance.

LE DUC.

Levez-vous, assurez de trouver aujourd'huy  
En ma protection un veritable appuy.  
Je ne puis vous donner un plus aymable azile  
Qu'une de nos maisons qui n'est qu'à trente mile,  
Où vous serez receu par mon commandement  
Comme dans mon palais, et plus commodément.  
Attendant que le temps et ma faveur promise,  
En un meilleur estat vostre fortune ayt mise.  
Songez quand vous voudrez à vostre partement <sup>2</sup>,  
Et si vous m'en croyez, que ce soit promptement.

PAULIN.

Je vay donc de ce pas mettre ordre à mon voyage.

LE DUC.

Vrayment, seigneur Paulin, vous ne seriez pas sage  
De retourner chez vous, il n'y feroit pas seur <sup>3</sup>.

PAULIN.

Je ne vay qu'icy pres au logis de ma sœur.

LE DUC.

Non, vous n'irez point seul.

PAULIN.

C'est tout contre.

LE DUC.

N'importe,

1. *Bravi*, spadassins. — Comme ces misérables étaient toujours richement vêtus, le mot *bravo*, pour bien paré, bien mis, en était venu (V. A. Basclet, *Archives de Venise*, p. 95).

2. *Départ*. — Ce mot était déjà bien vieux, quoique Malherbe l'eût encore employé dans ses *Stances* au retour d'Oranthe :

Je ne m'aperçois pas que le destin m'apprette  
Un autre *partement*.

3. La rime *seur* donnée à ce mot prouve qu'on le prononçait bien alors comme il s'écrivait.

Douze ou quinze des miens vous y feront escorte.  
Ho ! page !

UN PAGE.

Monseigneur ?

LE DUC.

Allez dire là bas...

*(Il parle à l'oreille du page.)*

Faites vite, et sur tout qu'on ne le quitte pas.

PAULIN.

Monseigneur, cet honneur, et ceste mesme teste,  
Que vous me conservez au fort de la tempeste,  
Feront voir comme quoy je vous suis obligé :  
L'un et l'autre pour vous sans reserve engagé.

*(Il sort.)*

LE DUC.

Adieu, seigneur Paulin : Dieux ! que ceste aventure  
Me fait chez Emilie une belle ouverture !  
Et que cet accident se presente à propos,  
Pour mettre en peu de temps mon esprit en repos !  
Ce jaloux qu'à dessein hors de Naples j'envoye,  
Ne scauroit empescher, et que je ne la voye,  
Et que je ne luy parle, estant le seul appuy  
Qu'elle peut sans soupçon solliciter pour luy.  
Que si par aventure il vent qu'elle le suive,  
Comme ils seront chez moy, le pis qui m'en arrive,  
C'est que dans peu de jours j'iray m'y promener  
Avec le moins de train que j'y pourray mener.

## SCÈNE III

FLAVIE, EMILIE.

FLAVIE.

Un mal-heur ordinaire, et qui n'est pas extrême,  
Ne nous doit apporter qu'une douleur de mesme.

EMILIE.

Nommez-vous ordinaire un mortel accident,  
Qui jette vostre frere en peril evident,  
Et de nostre famille angure <sup>1</sup> la ruine ?  
Dieu veuille que je sois une fausse Devine !  
Ce coup, qui de plusieurs avance le trespas,  
Portera plus avant que vous ne pensez pas.

FLAVIE.

Il ne faut pas douter que de ceste disgrâce  
Ne pleuvent cent mal-heurs sur l'une et l'autre race.  
Et pleust au Ciel, ma sœur, que pour le bien de tous  
Mon frere eust tesmoigné des mouvemens plus doux :  
Ou que tant seulement les morts fussent à plaindre,  
Sans que pour les vivans nous eussions rien à craindre !  
Mais puis que le passé ne se peut r'appeller, [dire :  
Je croy que le meilleur est de se consoler,  
D'autant mieux que mon frere a guaranty sa vie  
De la fureur de ceux qui l'avoient poursuivi,  
Et nous aurons bien-tost des nouvelles de luy :  
Cela doit, ce me semble, adoucir vostre enny.

EMILIE.

[morte !

Ha ! que ne suis-je à maistre, ou que ne suis-je  
Pardonnez, je vous prie, au ducel qui me transporte,  
Et trouvez bon que, seule avec de justes pleurs,  
Je donne par les yeux passage à mes douleurs.

1. Présage.

FLAVIE.

Adieu donc.

## SCÈNE IV

EMILIE.

Oste-moy la presence importune,  
 Qui dans ceste contrainte accroist mon infortune.  
 Soupire donc, mon cœur, soupire en liberté,  
 Pleurez, mes tristes yeux, et perdez la clarté,  
 Puis que vostre soleil luy-mesme l'a perduë,  
 Sans espoir que jamais elle luy soit renduë.  
 Clair soleil de mes jours par la mort endormy,  
 Dans le rouge Ocean du sang qu'il a vomy ;  
 L'apuy de la vertu, l'honneur de l'Italie,  
 Le phoenix des amans et l'espoir d'Emilie  
 En la fin de Camille ont rencontré la leur.  
 O beau nom qui n'aguere enchantoit ma douleur,  
 Et par qui maintenant ma douleur se rend lame,  
 Que d'effets differens tu causes dans mon ame !  
 Camille, il est donc vray que tu me sois ravy,  
 Saus l'avoir pu deffendre, ou sans l'avoir suivy ?  
 Et je scay toutesfois que j'ay fourny l'espee,  
 Qui de tes jeunes ans a le trame coupée.  
 Cet amour que pour toy je conceus eternel,  
 Luy seul, quoy qu'innocent, l'a rendu criminel.  
 De là vint la secrette et forte jalousie  
 Qui d'un brutal espoux troubla la fantaisie :  
 De sorte que sa haine, et mon funeste amour,  
 Ont travaillé tous deux à te priver du jour.  
 Ce sont de tes effects, execrable vipere,  
 Qui piques en naissant ton miserable pere.  
 Monstre de jalousie à qui cent yeux au front,  
 Ne font pas voir encor les objets comme ils sont.  
 Mais quoy ! les passions, de supplice incapables,  
 Ne se doivent punir qu'en leurs auteurs coupables.  
 Poisons, flammes, et fers, sus donc ! preparez-vous,  
 A luy sacrifier l'amante et le jaloux,  
 Pour appaiser son sang qui demande le nostre  
 Un des deux neantmoins plus coupable que l'autre,  
 Recevra le trespas comme son chastiment,  
 Et l'autre comme un bien qui finit son tourment.  
 Si de mes tristes jours la course est prolongée,  
 Ce n'est que pour mourir satisfaite et vengée,  
 Au moins si mon courage, en desespoir changé,  
 Peut estre satisfait après s'estre vengé.  
 Car quand mesme aujourd' luy ce lasche, ce perfide,  
 Ce plus qu'abominable et barbare homicide  
 Laisseroit dans mon liet tout son sang respendu,  
 Que me rend-il, au prix de ce que j'ay perdu ?  
 Quand au lieu d'une vie, il en auroit dix mille,  
 En peut-il satisfaire à celle de Camille ? [ment,  
 N'importe, vangeons-nous, quoy qu'imparfaite-  
 Et si nous le pouvons, que ce soit promptement.  
 Il en mourra, le traïstre, et si sa diligence  
 M'empesche d'en tirer une illustre vengeance,  
 Une obscure suffit à m'en faire raison,  
 On Naples une fois manquera de poison.  
 C'est alors qu'Emilie, au tombeau descenduë,  
 Fiere d'avoir perdu celuy qui l'a perduë :  
 Aux ombres de Camille ira se réunir,

Pour commencer un bien qui ne pourra finir.  
 Cependant, pour atteindre au point que je desire,  
 Il faut que ma douleur au dedans je retire,  
 Que mes ressentimens, pour un temps suspendus,  
 Laisent choir l'assassin dans mes pièges tendus :  
 Luy qui, sur un soupçon de legere apparence,  
 Entrepriit nostre perte avec tant d'assurance :  
 Mais je l'entens venir, ô Dieu ! le cœur me bat !  
 Je sens dedans mon ame un estrange combat.  
 L'amour qui par sa veuë irrite mon courage,  
 Vent que, sans differer, je luy monstre ma rage.  
 La raison d'autre part, qui me conseille mieux,  
 Vent l'opportunité des saisons et des lieux.  
 Reçoy-le maintenant en femme interessée,  
 Pour le traicter après en amante offensée.

## SCÈNE V

PAULIN, EMILIE.

PAULIN.

Et qu'est-ce cy, Madame ? A voir cet œil pleurant,  
 Ce teint pale, et ce cœur encore soupirant,  
 On jugeroit quasi qu'en ma seule aventure  
 Vous regrettez la fin de toute la nature :  
 On bien que vous plaignez avec peu de raison  
 Le plus grand ennemy qu'ayt eu nostre maison,  
 Dont la race, obstinée en sa rage ancienne,  
 A cent fois essayé de destruire la mienne.  
 L'insolent après tout n'a ven tomber sur soy,  
 Que le mal que luy mesme eust envoyé sur moy.  
 Ne soupirez donc plus, ou vous me ferez eroire  
 Que d'un œil ennemy vous voyez ma victoire.

EMILIE.

Vous seul estant l'unique et le plus cher objet  
 Que regarde ma crainte avec juste sujet, [dre ?  
 Ne me plaindrois-je guere, ayant beaucoup à crain-

PAULIN.

Dy plutôt, infidelle, ayant beaucoup à feindre.

EMILIE.

Que Camille soit mort, et tous les siens aussi,  
 Pourveu que vous viviez, j'anray peu de soucy :  
 Mais las ! je crains pour vous les malheurs ordinai-  
 Que traînent apres soy les actessanguinaires : [res,  
 Je crains que ses pareus, qui l'aymeront si fort,  
 Mesme au pied des autels ne vous portent la mort ;  
 Ou viennent vous chercher jusques dedans ma cou-

PAULIN. [che.

La crainte du contraire est celle qui le touche.  
 Mon cœur, puis qu'elle feint feignons pareillement,  
 Vostre bon naturel, que j'ayme extremement,  
 Me rend plus dure encor l'absence necessaire,  
 Que m'ordonne desja le cours de mon affaire :  
 Car devant qu'il soit jour il faut changer de lieu,  
 N'estant icy venu que pour vous dire adieu,  
 Et prendre, s'il se peut, un habit de campagne.

EMILIE.

Monsieur, permettez donc que je vous accompagne,  
 Et partage avec vous le danger et le peur.

PAULIN.

O trahison ! ô sexe infidelle et trompeur !

Non, ne bougez d'icy, vostre séjour en ville ;  
Pour beaucoup de raisons me sera plus utile.

EMILIE.

Importunes raisons qui me venez priver  
Du bon-heur le plus grand qui me puisse arriver!

PAULIN.

Allez voir si ma sœur n'a rien qui la retienne,  
Et faites avec vous en sorte qu'elle vienne.  
Bons Dieux ! qui penseroit que sous tant de beauté  
Logeast tant d'artifice et de desloyauté !  
L'ingrate, dont les pleurs et le visage blesme,  
Tesmoigne pour Camille une douleur extreme,  
Voudroit me faire accroire, impudente qu'elle est,  
Qu'elle m'aymé, et ne plaint que mon propre interest ;  
Et je suis neantmoins le plus trompé du monde,  
Si desja l'infidelle en malice féconde  
Ne consulte la fraude en son esprit malin :  
Mais bon à quelque duppe, et non pas à Paulin,  
Qui pour si longuement, et si bien que tu feignes,  
Ne s'endormira pas qu'à fort bonnes enseignes :  
J'espere neantmoins qu'oubliant ce beau fils,  
Tu plaindras quelque jour la faute que tu fis,  
Quand au mespris commun de nostre parentage,  
Tu l'osas estimer à mon desavantage.  
Le temps corrige tout, quand il est bien conduit,  
Et souvent d'un grand mal un grand bien se produit.  
Il se peut faire aussi, comme femmes sont infames,  
Qu'elle conçoive encor des desirs plus infames.

FLAVIE.

Mon frere, un bon garçon que j'ay tousjours chery,  
Pour son affection envers feu mon mary,  
Vient de me rapporter en espion fidelle,  
Comme va vostre affaire, et ce que l'on dit d'elle.  
Le comte et son valet sont tous deux fort blessez ;  
A croire neantmoins ceux qui les ont pensez,  
Ils gueriront.

PAULIN.

Tant pis, j'ayme bien mieux qu'ils meurent,  
Eux morts, moins d'ennemis sur les bras me de-

FLAVIE. [meurent.

Au reste vostre brave a dit de bont en bout  
La chose comme elle est, et vous charge de tout.

PAULIN.

Et moy je suis d'avis, puis qu'il s'est laissé prendre,  
De me sauver fort bien, et de le laisser pendre :  
Mais avant mon depart, qu'on ne peut retarder,  
Je vous pri'ray, ma sœur...

FLAVIE.

Vous pouvez commander.

PAULIN.

De recevoir chez vous, et sous vostre conduite,  
Ma femme, qui sans doute empescheroit ma fuite ;  
Voicy l'ordre à peu près que vous luy prescrirez :  
Qu'elle ne sorte point que quand vous sortirez,  
Et n'ait nul entretien hors de vostre presence,  
He crainte de scandale et de la mesdisance :  
Bref vous n'obligerez jusques au dernier point,  
De coucher avec elle <sup>1</sup>, et ne la quitter point.

1. C'étoit l'usage, entre amis, de coucher ensemble. Dans l'Écote des maris, Isabelle va coucher ainsi chez Léonor. Là, ce n'est

Assuré que je suis qu'en vostre compagnie  
Sa vertu se deffend contre la calomnie :  
Ce n'est pas que je craigne en aucune façon,  
Mais il faut éviter les sujets de soupçon.

FLAVIE.

Mon frere, qu'en cecy comme en toute autre chose  
Sur ma fidelité vostre esprit se repose.

PAULIN.

Souvenez-vous encor de voir le vice-roy <sup>1</sup>,  
Pour le solliciter de s'employer pour moy.  
Vous trouverez en luy la merveille des hommes,  
Soit des siècles passez, soit du siècle où nous sommes :  
C'est luy qui m'a sauvé, c'est luy qui me recoit,  
N'en parlez cependant à persune qui soit :  
Car mesme pour sujet qu'il faut que je vous ca-  
Je ne desire pas que ma femme le sçache. [che  
Allons nous préparer à ce fascheux depart.

FLAVIE.

Et partez-vous si-tost ?

PAULIN.

Dans une heure au plus tard.

## ACTE DEUXIÈME

### SCÈNE I

LE DUC, ALMEDOR.

LE DUC.

Non, tu ne croirois pas de quelle impatience  
Mon cœur depuis deux jours a fait experience :  
L'absence du mary m'avoit fait esperer,  
Que mon soleil chez moy me viendroit esclairer,  
Et me recommander le soin de son affaire,  
Chose que toutefois il est encor à faire :  
Vrayment je m'en estonne, et ne puis concevoir,  
Pourquoy cette beauté differe de me voir.

ALMEDOR.

Sans doute qu'Emilie encore embarassée  
Dans la confusion de l'action passée,  
A remis sa visite à quelque temps d'icy :  
Pour moy c'est ma creance <sup>2</sup>.

LE DUC.

Et c'est la mienne aussi :  
Je ne veux pourtant pas m'en assurer de sorte  
Que je n'aille passer au devant de sa porte,  
Moins pour aucun plaisir que j'espere y goustier  
Que pour l'occasion qui peut se presenter.  
Elle peut par hazard se mettre à la fenestre,

qu'un détail. Ici, comme on le verra, c'est un des ressorts de l'intrigue.

1. On a vu plus haut que le duc d'Osoune était vice-roi de Naples.

2. Croissance. V. une note de la pièce précédente.



Et prendre en me voyant le soin de me conneestre,  
 Me remarquant assez pour un illustre amant,  
 Au seul et riche esclat de ce gros diamant ;  
 Vous souriez, marquis, de ma gallanterie.

ALMEDOR.

Monsieur, à la parcelle<sup>1</sup>, approuvez que j'en rie.

LE DUC.

Et bien, bien, laissez faire, un jour vous y viendrez,  
 Et quand cela sera vous en souviendrez.

ALMEDOR.

Vous croyez donc me voir.

LE DUC.

Amoureux au possible.

ALMEDOR.

Je n'ay jamais pensé que je fusse insensible.  
 Je puis bien n'aymer pas, je puis aymer aussi ;  
 Mais ce ne sera point en amoureux trasy.  
 Lors que vous me verrez sujet comme un esclave,  
 Resveur comme un poëte, et le visage have ;  
 Le teint jaune d'amour, et les yeux languissans ;  
 Dites que le marquis aura perdu le sens.

LE DUC.

En ce cas l'amitié se voit un peu trop forte,  
 Aussi ne tiens-tu pas la mienne de la sorte.

ALMEDOR.

Non pas, ce dites-vous : ah ! vraiment je voy bien  
 Que l'amour est aveugle, et s'il n'en connoist rien.  
 Quoy ! Monsieur, soupîrer, estre en inquietude,  
 Hayr la comedie, aymer la solitude ;  
 Enfin ne reposer, ny la nuit, ny le jour,  
 Sont-ce effects que produise une vulgaire amour ?  
 Mais de quelles raisons nous pourriez vous defendre  
 La peine sans profit que vous nous faites prendre ?

LE DUC.

Cette peine pour moy ne m'incommode pas.

ALMEDOR.

Si fait bien pour le moins ceux qui suivent vos pas.  
 Croyez que nos valets dans leurs petites ames  
 Maudiront bien tantost et l'amour et ses flames.  
 Ah ! quand dernièrement vous me fistes seavoir,  
 Qu'en propre original elle viendroit vous voir,  
 Je trouvoy l'avanture extremement commode,  
 Et voudrois que quelqu'un en apportast la mode ;  
 Mais par le temps qu'il fait....

LE DUC.

Quoy qu'un object si cher,

Prit luy mesme le soin de me venir chercher,  
 Ce fruit d'amour vaut bien la peine qu'on le cueille.

ALMEDOR.

Et quand au lieu du fruit on ne prend que la feuille,  
 Comme vous allez faire assez visiblement,  
 N'est-ce pas tesmoigner qu'on ayme aveuglément ?  
 Certes il fait bon voir ces Dom Guichots nocturnes,  
 Le manteau sur le nez, crainctifs et taciturnes,  
 Au pied d'une fenestre exposez bien souvent  
 Aux injures du froid, de la pluye et du vent,

Sans que personne daigne, ou leur ose respondre.  
 Que font ces Messieurs-là, que plaindre et se mor-  
 fondre ?

LE DUC.

Je croy qu'ils sont contents.

ALMEDOR.

En voudriez-vous respondre ?

LE DUC.

Ouy ; car s'ils n'y trouvoient quelque chose de dous,  
 Ils ne le feroient pas.

ALMEDOR.

C'est ma foy qu'ils sont fous,  
 Et n'ont pas seulement l'esprit de le conneestre.

LE DUC.

Et moy par consequent.

ALMEDOR.

Cela pourroit bien estre.

En effect s'ils sont fous, comme vous le voyez,  
 Il est bien mal-aysé que vous ne le soyez. [de,  
 Je dis vous, plus que tous, qui sans subject du monde  
 De fortune aparente, où vostre espoir se fonde,  
 Hazardez sans besoin un voyage amoureux,  
 Au temps qui de l'année est le plus rigoureux.  
 Car je ne pense pas depuis que l'hyver dure,  
 Qu'il ayt fait en Pologne une telle froidure.  
 Il gele à pierres fendre, et malgré la saison  
 Vous allez discourir avec une maison,  
 Encore à la Saint-Jean, où sous la canicule  
 Ce bel exploit d'amour seroit moins ridicule.  
 Mais se mettre au hazard de se faire geler !  
 Sans estre veu, sans voir, et sans pouvoir parler,  
 A l'ombre seulement de la personne aimée ;  
 Treuver pour toute dame, une porte fermée ;  
 En baiser mille fois la serrure, et les clouds<sup>2</sup>,  
 Si l'on pouvoit encor, les gondz et les verroux ;  
 Adorer à genoux ses planches verglacées,  
 Avoir sur ce sujet plusieurs belles pensées :  
 Que c'est un ciel d'amour, que ses clous bien fichez  
 Sont de ce fermament les astres attachez ;  
 Astres durs et malins, dont le regard influé<sup>3</sup>  
 L'impuissance d'entrer qui le tient à la rue ;  
 Et mille autres beaux traits heureusement conçeus,  
 Que suivant sa figure il treuve là dessus ;  
 Pendant que d'autre part sur mon amant timide  
 Il pleut de sa fenestre une influence humide,  
 Dont l'odeur qui part tout embasme le chemin,  
 Ne sent jamais rien moins que l'ambre et le jasmin ;  
 Enfin ces incidens pris seuls, ou tous ensemble,  
 Fout d'un fol amoureux l'histoire, ce me semble.

LE DUC.

A ton conte, marquis, le sage n'ayme rien.

1. Notre Besanconnois Mairet se croit un peu trop à Besançon, et oublie tout qu'il est à Naples.

2. De ces attentes des amants devant la porte de leurs belles, on ils comptoient les clous et mangeoient des yeux le marteau, est venue l'expression *croquer le marteau*. Les marteaux étoient en effet sculptés en marmousets grotesques. V. une note de nos *Variétés hist. et litt.*, t. III, p. 229-230.

3. Ce verbe se prenoit quelquefois activement. Bossuet a dit : « bien est influé-mme, par son essence, le bien essentiel qui *influe* le bien dans tout ce qu'il fait. »

1. C'est-à-dire comme vous. Cette expression, qui vieillissoit déjà, se trouve dans Molière, *l'École des femmes* : « Servir à la parcelle ; » et dans La Fontaine, *le Rieur et les Poissons* : « Il feint à la parcelle ».

ALMEDOR.

Quand le mal en amour est plus grand que le bien,  
Ou qu'on est abusé d'un espoir inutile.  
Si le sage ayme encor, il cesse d'estre habile.

LE DUC.

Si croy-je neantmoins le faire dire un jour :  
La plus haute sagesse est folle en amour,  
Alors tes sentimens seront comme les nostres.

ALMEDOR.

Alors je seray fou, comme sont beaucoup d'autres.

LE DUC.

En ce cas à mon gré tu serois bien plaisant.

ALMEDOR.

De guere plus qu'un mien vous l'estes à present.  
Mais laissons pour ce coup l'amour et sa folie ;  
Monsieur, où pensez-vous que demeure Emilie ?

LE DUC.

C'est à vingt pas d'icy.

ALMEDOR.

Je gageray pourtant,  
Que nous en trouverons plus de vingt fois autant :  
Ou quelque ingenieur a r'apoché le mole<sup>1</sup>  
Avecque sa maison, ou l'amour, comme il vole,  
Du mole jusqu'icy ne conte que vingt pas.

LE DUC.

Tous deux avons raison : c'est que tu ne sçais pas  
Qu'en l'absence du vieux, cette beauté demeure  
Avec sa belle sœur.

ALMEDOR.

Je le quitte à cette heure.

LE DUC.

Adieu donc, prends mes gens, et t'en va, si tu veux,  
Faire un tour par la ville, ou m'attendre avec eux.

ALMEDOR.

Quoy, sans estre suivi ?

LE DUC.

De personne qui vive.

ALMEDOR.

Pour moy vous voulez bien au moins que je vous  
LE DUC. | suive ?

Non, je ne le veux pas.

ALMEDOR.

Mais, Monsieur, s'il vous plaist,  
Considérez bien l'heure, et la saison qu'il est,  
Il ne faut qu'un yvrongne, un fou melancolique,  
Pour hazarder en vous la fortune publique.

LE DUC.

C'est bien perdre du temps en discours superflus.  
Non, marquis, je t'en prie.

ALMEDOR.

Et bien, n'en parlons plus.  
Vous estafiers et moy vous allons donc attendre  
En lieu d'où nous pourrons aysement vous enten-  
Et de nostre secours vous ayder au besoin ; | dre,

1. Le double mole de Naples, qui n'était pas encore achevé alors. Le phare n'y était pas posé. V. Fournier, *Hydrographie*, 1613, n. 8, liv. II, ch. 6.

La honte cependant de m'avoir pour tesmoin  
D'une si magnifique et haute drolerie,  
Et la crainte sur tout d'un peu de raillerie,  
Font très-assurément qu'on se deffait de moy.  
Advoüez franchement ?

LE DUC.

Il est vray par ma foy.

ALMEDOR.

Bien donc, à cela pres, suivez vostre entreprise,  
Et qu'en si beau voyage Amour vous favorise.

## SCÈNE II

LE DUC *seul*.

Vrayment il a raison de rire comme il fait  
D'un trait qui semble estrange, et qui l'est en effet :  
Car, à bien discourir dessus mon personnage,  
Que me reviendra-t'il de tout ce badinage ?  
Je vay (fou que je suis), comme il a fort bien dit,  
Me plaindre, me morfondre, et le tout à credit ;  
Me planter comme un terme au pied d'une muraille,  
Et faire les doux yeux à des pierres de taille ;  
Tandis que la beauté qui me fait consumer,  
Dort fort bien à son aise, et me laisse enrumer.  
N'importe, quelque chose à ce dessein m'attire ;  
Je ne sçay quoy de doux qui flatte mon martyre,  
Et d'un secret plaisir chatouille mes esprits,  
Me force d'achever le voyage entrepris.  
Allons donc, en tout cas j'auray cet avantage,  
Que de voir sa maison ne pouvant davantage.  
Si j'ay bien recogneu, je n'en suis guere loin.  
Voicy le carrefour dont elle fait le coin.  
C'est elle assurément, j'apperçoy la fontaine,  
Que j'ay prise en plain jour pour enseigne certaine.  
Le balcon<sup>1</sup>, les barreaux, le cul de lampe<sup>2</sup> aussi ;  
Enfin plus j'en suis prez, plus j'en suis esclairey.  
Estrange effet d'amour ! mon ame est toute esmuë,  
Je sens autour du cœur mon sang qui se remuë.  
C'est aymable logis à son premier aspect  
M'emplit tout de desir, de crainte et de respect.  
A le voir seulement ma passion redouble,  
Je sens quelque transport qui me plaist et me trouble.  
Ces effets sont pour moy les signes evidens | ble.  
De la divinité qui regne là dedans. | ple  
Mon propre cœur me donne une preuve assez am-  
que ma deesse y loge, et que c'est là son temple.  
Mais la fenestre s'ouvre ou mon oeil est deceu ;  
Voyons et nous cachons de peur d'estre apperçeu.

1. En 1627, quand fut jouée cette pièce, c'était un mot encore nouveau. On l'avait pris tout fait à l'espagnol. Il était si peu répandu en 1623, que le *Mercur françois* de cette année-la t. IV, p. 538, ayant à l'employer, était obligé de l'expliquer ainsi par une note dans la marge : « c'est une sorte de fenestre qui s'avance en dehors en forme de saillie. »

2. Le dessus du balcon, fait en encorbellement. — Ce mot passa dans le langage des ornemanistes du xviii<sup>e</sup> siècle, et des graveurs de Voltaire, qui écrivait à Panckoucke le libraire, le 21 mai 1762, à propos d'une édition avec figures qu'il préparait de ses *Romans* : « Vous me dites que vous ornerez votre édition de *culs-de-lampe*. Remerciez Dieu, Monsieur, de ce qu'Antoine Vadé n'est plus au monde, il vous appellerait *Welche* sous difficulté, et vous prouverait qu'un *fluron*, un *petit encorcheu*, une vignette ne ressemble ni à un *cul*, ni à une *lampe*. »

Je descouvre quelqu'un qui doucement envoie,  
De la croisée en bas une eschelle de soye.  
Le voicy qui descend : paix ! le voilà l'entré.  
Que d'un jaloux despit mon courage est outré !  
Voy, que puis-je penser d'un si bizarre affaire ?  
Faut-il tant consulter en matière si claire ?  
Que sert de se flatter, c'est un beau favory  
Qui mesnage en amant l'absence du mary.  
Je suis venu trop tard, la place est occupée,  
Voilà de mon amour l'esperance duppée.  
Aussi pourquoy si tost destruire mon bon-heur,  
Et si legerement offenser son honneur ?  
Si c'estoit un amant, l'apparence de croire  
Qu'il se demist si tost de son estat de gloire,  
Et quittast la partie au point que les amans,  
Gueillent les plus doux fruits de leurs contentemens ?  
Il est vray, mais d'ailleurs le trait qu'il vient de  
Par la mesme raison m'assure du contraire. [faire,  
Le gallant est rentré, non, non, c'est un amy,  
Que l'excez du plaisir a sans doute endormy.  
Si bien qu'à son reveil, comme il a veu parestre  
La clarté de la lune à travers la fenestre,  
Sompnonnant que desja c'estoit le point du jour,  
Il a precipité l'heure de son retour.  
D'où vient que ses soubçons esclaireis à la lune,  
Le voilà qui retourne à sa bonne fortune.  
Vrayment je devois bien escarter le marquis,  
Pour chercher un tresor qu'un autre a tout acquis.  
Aussi pourquoy d'abord accuser Emilie ?  
Sa seur par aventure encor fraische et jolie,  
Et qui se plaist possible<sup>2</sup> à s'en faire conter,  
Peut aymer ce mignon qui vient de remonter.  
Mais non, elle gouverne, et pourroit faire en sorte,  
Que laissant la fenestre il entrast par la porte.  
La chose est fort douteuse, il faut resolutement  
En tirer sur le champ un esclaireissement.  
Encore est-il permis en cas si ridicule,  
De voir le galand homme à qui je tiens la mule<sup>3</sup>.  
Il est vray que je joué à me faire assommer ;  
N'importe, à tout hazard quitte pour se nommer.  
J'ay l'espée en tout cas, c'est dequoy je me vante,  
De donner au galland sa part de l'espouvaute.  
Sus, sus, il faut monter, et sçavoir ce qu'ils font,  
Je pense voir beau jeu si la corde ne rompt.

(Comme il est entré la toile se tire qui represente une  
façade de maison, et le dedans du cabinet paroit<sup>4</sup>.)

1. Nous avons dit dans une note des pièces précédentes qu'affaire, jusqu'au milieu du xviii<sup>e</sup> siècle, fut un mot masculin.

2. Peut-être. — On s'en servait aussi beaucoup dans ce sens. Théophile, qui était le maître de style de Mairat, avait dit, par exemple :

Possible, avant qu'un mois ait achevé son cours,  
Le soleil me rendra ces agréables jours.

Il ne tarda pas à vieillir. En 1669, Vaugelas, dans ses Remarques, p. 119, conseillait de s'en abstenir à ceux « qui veulent écrire poliment. » Molière et La Fontaine en usèrent pourtant encore.

3. Dont je garde la monture. — Le maître qui avait affaire dans une maison laissait ainsi sa mule ou son cheval à garder à un valet ou à un ami s'il en trouvoit d'assez complaisant. Quelqu'un en abusa par une visite beaucoup trop longue. Au lieu de s'en excuser près de son ami, il lui dit en riant : « Ah ! ah ! vous gardiez la mule. — Non, dit l'autre, je l'attendais. »

4. Avec la chute d'une toile ou faisait alors les changements de décors les plus compliqués. Dans la Mort de Cyrus, ou la Vengeance de Thomiris, par exemple, on sait, grâce à une note de l'auteur, M. Rozidor, qu'au 1<sup>er</sup> acte, quand Thomiris criait : A moi, sol-

Quoy que j'escoute bien, que par tout je tastonne,  
Je n'oy, ny ne sens rien, l'un et l'autre m'estonne.  
Ne desespérons pas, j'ay descouvert du feu  
A travers une porte, approchons-nous un peu.  
Voilà mon esveillé, ce n'est point moquerie,  
Il ferme les rideaux d'un licet en broderie :  
Il faut le voir au nez : bon ! il vient de pied coy,  
Attends-le tout de mesme. Ah ! qu'est-ce que je voy ?  
Suis-je aujourd'huy contraint de croire en la magie ?

## SCÈNE III

LE DUC ET EMILIE.

EMILIE.

J'ay bien fait de venir reprendre ma bougie ;  
Il vaut mieux la laisser à l'endroit que voicy.

(Elle pose sa bougie allumée aux pieds du Duc.)

Ah Monsieur ! ah bon Dieu ! qui vous amène icy ?

LE DUC.

Deux aveugles, Madame ; Amour et la Fortune ;  
Je veux bien toutesfois, si je vous importune,  
Reprendre le chemin par où je suis venu.

EMILIE.

Si vous m'estiez, Monsieur, un visage inconnu,  
Ou si je ne sçavois quel est vostre mérite,  
Il est vray que ma peur ne seroit pas petite.

LE DUC.

N'en ayez point, Madame, au contraire, croyez  
Que je mourray d'ennuy si vous ne m'oetroyez,  
Avec l'impunité de mon audace excreme,  
La licence de dire à quel point je vous aime.  
Mes yeux, que la douceur des vostres a ravis,  
Vous livreront mon cœur si tost que je vous vis,  
Sans avoir jamais peu vous descouvrir mon ame.  
De là vient qu'emporté de l'ardeur de ma flame,  
J'estois venu resveur devant vostre logis,  
Où j'ay veu....

EMILIE.

Le sujet pour lequel je rougis.

LE DUC.

Voyez ma passion dans la jalouse rage  
Dont vostre habit trompeur m'a piequé le courage.  
Jugez par le danger où j'ay voulu courir,  
Si mon amour le cede à la peur de mourir.

EMILIE.

Ce trait inimitable à toute autre personne,  
Et qui ne peut partir que du seul duc d'Ossonne,  
M'oblige absolument à ne vous rien caclier, [si cher,  
Sans perdre en longs discours un temps qui m'est  
Vous sçauriez donc, Monsieur, quoy que vous ait  
Ce brutal assassin qui chez vous se retire, [pu dire  
Et qui fit choix en vous d'un amy défenseur,  
Au lieu d'y rencontrer un juge punisseur,  
Que sur quelques soupçons sans aucun tesmoignage,  
Le traistre sur Camille a fait tomber sa rage,  
Ce n'est pas qu'en effet je ne l'aymassé bien,

dans ! une toile manouvrière à propos faisait tous les frais de l'armée ainsi appelée : « On fait, dit-il, tomber une toile où est représentée une armée en bataille qui passe sur un pont. »

Comme vous allez voir, mais il n'en sçavoit rien.  
 Nous avons eu toujours trop d'heur et trop d'a-  
 [dresse,  
 Pour estre pris en chose où l'honneur s'interesse.  
 Quand nous aurions failly dans nostre passion,  
 Il n'en peut rien sçavoir que par presumption.  
 Cependant le barbare a fait par defiance  
 Ce que le plus brutal n'eust fait que par science.

LE DUC.

Vous pouvez bien penser, quand je le retiray,  
 Que c'est vous seulement que je consideray.

EMILIE.

C'est en quoy vous n'avez qu'une ingrante obligée.

LE DUC.

Pleust à Dieu que ma foy n'y fust pas engagée :  
 Mais Camille, madame, est-il pour en mourir ?

EMILIE.

Monsieur, on ne croit pas qu'il eu puisse guerir :  
 C'est pourquoy l'equipage où je suis à cette heure  
 (Elle est vestuë en homme.)  
 N'est que pour l'aller voir auparavant qu'il meure,  
 Au moins si vostre cœur, par un trait de pitié,  
 Accorde cette grace à ma triste amitié.

LE DUC.

Quoy qu'un juste regret sensiblement me touche,  
 D'apprendre mon mal-heur par vostre propre bou-  
 Vostre contentement m'est encor assez cher. [che,  
 Pour aux despens du mien moy-mesme le chercher.

EMILIE.

O femme sur tout'autre en tout infortunée !  
 (La monstre du Duc sonne !)

LE DUC.

Maudite soit la monstre, et qui me l'a donnée !

(Jey la seconde toile se tire, et Flavie paroist sur son  
 het qui s'est éveillé au bruit de la monstre.)

## SCÈNE IV

FLAVIE, EMILIE, LE DUC.

FLAVIE.

Voy ! d'où vient que ma sœur s'éveille ainsi la nuit ?  
 Se trouve-t'elle mal ? je n'entends point de bruit :  
 Va voir ce qu'elle fait, et te coulle tout contre.

EMILIE, *escoutant à la porte du cabinet.*

Escoutons si ma garde a point ouy la montre,  
 Ne bougeons pas si tost, ce seroit fait de moy.

FLAVIE.

Dieu ! qu'est-ce que j'entends ? Dieu ! qu'est-ce que  
 J'ay l'esprit si confus d'une telle merveille. [je voy ?  
 Que les deux yeux ouverts je doute si je veille :  
 Ouy, je veille, et voy bien ma coquette de sœur,  
 Et le duc qui sans doute en est le ravisseur.  
 D'appeller au secours la famille endormie,

Ce n'est que de mon frere annoncer l'infamie.  
 Outre qu'un plus grand mal en pourroit avenir,  
 C'est bien fait de lascher ce qu'on ne peut tenir.  
 Qu'elle s'en aille donc avec son habit d'homme,  
 Et fust-elle des-jà la plus belle de Romme ;  
 Pourveu qu'elle n'eust pas, aux despens de mon cœur,  
 L'honneur d'avoir vaincu mon aymable vainqueur.

LE DUC.

Nous n'avons rien ouï.

EMILIE.

Je suis un peu remise,  
 Mais croyez que jamais je ne fus plus surprise.

LE DUC.

Ny moy pareillement jamais plus interdit.

EMILIE.

Or, Monsieur, s'il est vray, comme vous l'avez dit,  
 Que mon peu de beauté vous soit considerable,  
 Considérez aussi mon estat miserable,  
 Et par vos propres feux mesurant ceux d'autrui,  
 Excusez la foiblesse où je tombe aujourd'huy.  
 Assuré que j'emporte un regret legitime  
 De ne pouvoir payer vostre amour que d'estime ;  
 Aymant mieux devant vous l'avouer franchement,  
 Qu'après un faux espoir vous tromper laschement.  
 J'estime neantmoins que vostre ame est trop haute  
 Pour vouloir contre moy vous servir de ma faute.

LE DUC.

J'ay trop peu de merite avec trop de mal-heur  
 Pour m'acquérir un bien de si rare valeur.

EMILIE.

Non, vous estes le seul qui me rendriez coupable  
 D'une infidelité, si j'en estois capable :  
 Mais le Ciel m'est tesmoin qu'en l'estat où je suis,  
 Vous promettre mon cœur, c'est plus que je ne puis.

LE DUC.

Je n'approuvay jamais cette lasche manie  
 De regner en amour avecque tyrannie,  
 Plus content de vous plaire en confident secret  
 Que de me satisfaire en amant indiscret.

EMILIE.

Si vous vouliez encor m'accorder une grace ?

LE DUC.

Ouy da, Madame, et quoy ?

EMILIE.

D'aller tenir ma place  
 Dans le liet que voilà jusques à mon retour,  
 Pour abuser ma vieille avec un si bon tour,  
 Qui vous prendra pour moy, s'il faut qu'elle s'éveille.

LE DUC.

Fort bien, cela vaut fait.

FLAVIE.

O ruzé nonpareille !

LE DUC.

Je m'en vay donc sans bruit vous recevoir en bas.

EMILIE.

Non, ne bougez.

LE DUC.

Pourquoy ?

1. Cette montre à sonnerie rappelle celle du *Menteur*, qui en fut peut-être imitée. Elle intervient ici pour jouer un rôle encore plus in vraisemblable.

EMILIE.

C'est qu'il ne le faut pas.

LE DUC.

Madame, excusez-moy, j'ay du monde icy contre,  
Que je veux renvoyer, de peur qu'il vous rencontre,  
Puis je reviens tout court, afin de me coucher.

EMILIE.

Songez donc, s'il vous plaist, qu'il faut se despescher,  
Tant j'ay peur que desjà le mal-heureux Camille  
N'ait rendu par sa mort ma visite inutile.

FLAVIE.

Voilà par un seul mot le mystere esclairey ;  
Sçache encor le chemin qu'elle prendra d'icy,  
Pour mieux l'en assurer.

LE DUC.

L'eschelle est bien tenduë,

Descendez hardiment.

EMILIE.

Me voilà descenduë ;

Allons, que songez-vous ?

LE DUC.

Je songe qu'il me faut

Tirer l'eschelle à moy quand je seray là haut.

EMILIE.

Et pour quelle raison ?

LE DUC.

De peur qu'il n'en advienne

Une mesme adventure, ou pire que la mienne.

EMILIE.

C'est fort bien advisé. Mais quand je reviendray ?

LE DUC.

Vous n'avez qu'à tousser, et je vous la rendray.

## ACTE TROISIÈME

### SCÈNE I

FLAVIE.

L'énigme est expliqué, le chemin qu'elle a pris,  
M'arreste au premier sens que j'en avois compris.  
Ma sœur ayme Camille, et c'est l'obscur source  
Dont faut de maux oeil pris et vont prendre leur cour.  
La galante qu'elle est, dans ma propre maison, [se.  
Exécute à mes yeux toute sa trahison :  
Encore avec cela, telle est ma destinée,  
Qu'il faut que je sois vieille à ma vingtiesme année.  
« Pour abuser ma vieille avec un si bon tour » :  
Vrayment le tour est bon, mais devant qu'il soit jour,  
Pour si peu qu'elle vint à m'échauffer la bile,  
Je la feray passer pour jeune et mal habile.  
Il vult mieux toutefois se faire, et l'excuser,  
Qu'en advertir mon frère, et le scandaliser.  
S'il le scait, peu luy sert d'en sçavoir davantage,

Et s'il ne le scait pas, c'est un mauvais message.  
Par le coup qu'il a fait, il est aysé de voir  
Qu'il en a plus appris qu'il n'en voudroit sçavoir ;  
Et puis en l'examen d'une faute amoureuse,  
Il me sieroit fort mal d'estre si rigoureuse.  
Amour, qui dès long temps entretient ma langueur,  
M'en traiteroit possible avec plus de rigueur.  
Laissons-la donc aymer, qu'un autre y prenne garde,  
Et songeons seulement à ce qui nous regarde :  
Voicy venir celui dont les perfections  
Sont le secret objet de tes affections ;  
Tu le vas recevoir jusques dedans ta couche,  
Ce duc dont les attraits toucheroient ma bouche.  
O mes sens ! si des-jà ce penser seulement  
Me cause tant de trouble et de contentement,  
Au milieu de l'effect et de la chose mesme,  
Jugez si mon transport ne sera pas extreme.  
Quoy ! je le sentiray couché dedans mes draps,  
À deux doigts de ma bouche, et presque entre mes  
Sans que ma passion, à l'excec parvenuë, [bras  
Au moins par mes soupirs luy puisse estre cognue !  
Si belle occasion de contenter ses vœux  
Merite bien plutost qu'on la prenne aux cheveux.  
Il s'agit en cecy du repos de ma vie,  
Le temps, le lieu, l'amour, et bref tout m'y convie.  
J'ay trouvé le secret de descouvrir mon feu,  
Sans que la modestie y souffre tant soit peu.  
Fais semblant de resver, et dans tes resveries  
Meste force discours d'amoureuxes furies,  
Si propres à luy seul, qu'il ne puisse ignorer  
Qu'en songe pour le moins il te fait sospirer.  
Lors, à mon ton de voix, s'il n'est en resverie,  
Il ne me croira plus quelque vieille furie :  
De sorte qu'il aura la curiosité  
De me voir au visage avec de la clarté.  
Là, si, comme je croy, le duc est honneste homme,  
Il fera son profit des advs de mon somme ;  
Ven qu'ordinairement, et sur tout en amour,  
Les songes de la nuict sont les pensers du jour.  
L'amitié de ma sœur douteuse et divertie  
Doit chasser de la sienne une bonne partie ;  
Et puis je ne croy pas son éclat de beauté  
Mieux fondé que le nostre en droit de primauté.  
L'effect en fera preuve, acheve l'entreprise,  
Et te remets au lit de crainte de surprise.  
Courage, mon amour, que la peur de rougir  
Ne nous empesche pas de librement agir.  
Le voile de la nuict couvrira nostre honte.

### SCÈNE II

LE DUC, FLAVIE.

LE DUC.

Il faut s'en acquitter, ça, ça, que je remonte.  
Cette commission m'importuneroit bien,  
N'estoit qu'en la faisant je ne fais rien pour rien.  
Camille est fort malade, et sa mort, que je pense,  
Fera que mon service aura sa recompense.  
Mon etique beauté qui rontle là dedans,  
A possible encor moins de cheveux que de dents :  
Si faut-il neantmoins se couler auprès d'elle.

FLAVIE.

Le voicy, j'entrevoiy son ombre à la chandelle.

LE DUC.

Sa bouche est en deça, mets toy fort en avant,  
Dessus le bord du lit de peur du mauvais vent.  
Ce vieux sujet de rume et de decrepitude  
Tesmoigne en son repos beaucoup d'inquietude.  
Ses esprits assoupis et ses membres pesans,  
Semblent moins acablez du sommeil que des ans.  
Voilà bien des soupirs, encor il est croyable  
Qu'elle faict maintenant quelque songe effroyable ;  
Ou c'est que l'estomach indigeste et gasté  
Luy cause à tous momens cette ventosité, d'ambre,  
O mes gands ! mes sachets ! esprits de museq et  
Que n'estes-vous icy plutost que dans ma chambre !

FLAVIE.

Oymé !

LE DUC.

Que vent-elle avec son oymé ?

Le cœur luy fait-il mal ?

FLAVIE.

Ha ! pourquoy l'ay-je aymé ?

LE DUC.

Resve-t-elle d'amour ?

FLAVIE.

Ha Duc ! ha Duc d'Ossonne !

LE DUC.

Elle parle de moy, l'aventure est bouffonne ;  
Voicy bien à mon gré le plus bizarre tour  
Qui soit jamais party des caprices d'amour.  
Serait-ce point aussi quelque trait de finesse ?  
Semblable ton de voix me sent fort sa jeunesse :  
Mais plutost que toucher à des os descharnez,  
J'ayme mieux le scavoir au despens de mon nez.

*(Il se tourne la teste vers elle.)*

Je ne sentis jamais une haleine plus douce ;  
Indubitablement on m'a donné la troussé ?

*(Il revient.)*

Retourne au cabinet y prendre le flambeau.  
O Dieu ! se peut-il voir un visage plus beau ?  
Pour combien voudriez-vous, ô trompeuse Emilie,  
Avoir tant de beauté quand vous serez vieillie ?  
Et toy-mesme, par crainte ou par stupidité,  
Voudrois-tu n'user pas de la commodité ?  
Tout bien considéré, dois-tu trouver estrange  
Que cette femme t'ayme, ou plutost ce bel ange ?  
Est-ce chose en amour impossible de soy,  
Qu'en ayant pour une autre, une autre en ait pour  
Bien plus, à la faveur de la tapisserie, [toy ?  
Je gage qu'elle a veu nostre gallanterie ;  
Et qu'au bruit de ma monstre alors qu'elle a frappé,  
Elle s'est esveillée, ou je suis bien trompé.  
Non, non, poussons fortune, et sur la foy d'un songe,  
Changeons en verité cet amoureux mensonge.  
La Fortune et l'Amour aiment les hazardoux,  
Et les timides cœurs sont le mespris des deux.

1. Tous les gants de gentilhomme, qu'on faisait alors venir de Rome, comme on le voit par les lettres du Ponsin, étaient en peau parfumée. Les plus odorans étaient les gants à la *frangipane*.

2. On m'a trompé, on disait encore mieux « jouer une troussé » ; plus hant *Coullée de Proverbes*, act. II, sc. 5.

Il est vray que l'affaire ayant mauvaise issué,  
Emilie en cecy seroit la plus descoué :  
Mais mon autorité la dellend en ce cas,  
Et c'est à mon advis ce qui ne sera pas.  
Sans negliger pourtant la seurété des choses,  
Tenons fort bien sur nous toutes les portes closes.  
Voilà de fort bons aix<sup>1</sup> et de fort bons verrous ;  
Si quelq'un vent entrer, il faut qu'il parle à nous.

*(Il la regarde avec le flambeau.)*

Ce battement de sein, cette couleur vermeille,  
Ne sont pas accidens de femme qui sommeille.  
Elle dort comme on veille, il n'est rien de plus seur.  
Hé, Madame, Madame !

FLAVIE.

Hé, de grace, ma seur,  
Dormezsi vous pouvez, on souffrez que je dorme.

LE DUC.

Hé, Madame !

FLAVIE.

O ma seur ! sous quelle estrange forme  
Abusez-vous mes yeux et mes sens à la fois ?

LE DUC.

Madame, reservez tous ces signes de croix  
Pour l'apparition de ces mauvais fantomes  
Qui meurent, ce dit-on, des corps d'air et d'atomes.

FLAVIE.

Dieu ! c'est bien un demon veritable et trompeur,  
Puis qu'il m'oste la voix.

LE DUC.

Non, n'avez point de peur.  
Si j'estois un esprit de l'infenalle suite,  
Tant de signes de croix m'eussent donné la fuite ;  
Et puis, estant vous-mesme un ange de clarté,  
Vostre divin aspect m'eust-il pas escarté ?  
Par vos yeux, (le serment merite qu'on me croye)  
Je ne suis un demon que d'amour et de joye.  
Si vous connoissiez bien mon visage et mon nom,  
Auriez-vous peur de moy ? Je veux croire que non.

FLAVIE.

[semble,  
Mais en fin, homme ou spectre, ou tous les deux en-  
Est due d'Ossonne en fin, puis que tout luy ressem-  
Pourquoy visiblement me venez-vous tenter ? ble.  
Est-ce qu'à mon honneur vous voulez attenter ?  
Je feray tant de bruit.

LE DUC.

Appaisez-vous, Madame ;  
Evitons, s'il vous plaist, le scandale et le blasme.

FLAVIE.

O ma seur ! est-ce ainsi que vous me trahissez ?

LE DUC.

Mais plutost est-ce ainsi que vous me hâissez ?  
Qu'ay-je encor entrepris qui vous ait peu desplaire ?  
Je cherche vostre amour, non pas vostre colere,  
Et mettrois hors mon cœur indigne de mon sein,  
S'il avoit peu loger un si lasche dessein.  
Puis est-il insolent qui ne mist bas les armes  
Devant la majesté de vos yeux pleins de charmes ?

FLAVIE.

Brisons là, je vous prie, et plutôt dites moy,  
Qui vous a fait venir dans ma chambre, et pour-

LE DUC. [quoy?

Je prends donc place au lit.

FLAVIE.

Quoy ! que voulez-vous faire ? [saisir.  
Tout beau, tout beau, Monsieur ! il n'est pas neces-  
Presque en un mesme temps, je voy que vous pechez  
Contre la modestie, et que vous la preschez :  
Prendre place à mon lit ! Ne tient-il qu'à la prendre ?  
Personne que ma seur n'a raison d'y pretendre.

LE DUC.

Je le croy bien ainsi, c'est pourquoy maintenant  
J'ay droit de le remplir comme son lieutenant,  
Jusqu'à tant pour le moins qu'elle soit retournée,  
Par la permission qu'elle m'en a donnée.

FLAVIE.

Mais en vertu de quoy pourriez-vous m'asseurer  
Qu'elle vous l'aît donnée ?

LE DUC.

A force d'en jurer.

FLAVIE.

On veut bien se tromper, alors qu'on s'en raporte  
Aux sermens amoureux de ceux de vostre sorte.  
Non, non, à cela prez, commencez, s'il vous plaist,  
De me faire sçavoir la chose comme elle est. [aise,  
Vous pouvez cependant, pour vous mettre à vostre  
Prendre au lieu de mon lit une fort bonne chaise :  
Et comme vic-roy mettre encore sous vous,  
Pour causer plus à l'aise, un carreau de veloux.

LE DUC.

Madame, à vostre advis le moyen que je cause,  
Avec le froid que j'ay ?

FLAVIE.

Je n'en suis pas la cause.

LE DUC.

Tout à bon ! je transis ; de grace, par pitié,  
Donnez-m'en seulement le quart de la moitié.

FLAVIE. [donne,

Vous autres Espagnols, pour un doigt qu'on vous  
Vous en prenez un pied ; je ne suis pas si bonne.

LE DUC.

Fiez-vous une fois à ma discretion.

FLAVIE.

Et bien, je vous reçois, mais à condition  
Que vous demeurerez dessus la couverture,  
Pour me conter au vray toute ceste aventure,  
Et ne me ferez rien que ce qui me plaira.

LE DUC.

Ouy, foy de cavalier !

FLAVIE.

Et bien, on le verra :

Sur vostre seule foy ma vertu se hazarde,  
Mais n'entreprenez rien.

LE DUC.

Madame, je n'ay garde.  
[Icy les deux toiles se ferment, et Emilie paroist dans la  
rue.]

## SCÈNE III

EMILIE, LE DUC.

EMILIE.

L'eschele est en dedans, nostre amant abusé  
En a fidelement et sagement usé ;  
Ayant creu que ma seur estoit vieille et ridée,  
Il seroit bien marry de l'ayant regardée.  
S'il me fust arrivé de l'appeller ma seur,  
Il l'eust veuë, et dès-là mon jeu n'estoit plus seur.  
Je erandrois maintenant qu'estant seul auprès d'elle,  
Il ne m'eust pas esté ny secret ny fidelle : [le,  
Avoüons cependant qu'il n'est point d'amoureux  
Capable d'imiter un trait si genereux ;  
Ny point d'amante aussi qui n'eust esté gaignée  
Par une amour si belle, et si bien tesmoignée ;  
Il met bien à venir, toussuns encor un coup.

LE DUC.

Ah ! Madame, vrayment vous demeurez beaucoup

EMILIE.

Paix !

LE DUC.

Ne vous hastez pas, l'eschele est mal-aysée :  
Tenez ferme à cette heure, empioignez la croisée ;  
[Icy la toile du cabinet se tire et ils paroissent tous  
deux.]

Vous voyez comme quoy je me suis acquitté  
De ma commission.

EMILIE.

Et nostre antiquité ?

LE DUC.

O qu'elle est inquiète, active et remuante !  
Qu'à mon opinion son haleine est pïante,  
Et qu'un teint delicat tourné de son costé,  
N'y seroit pas long-temps sans estre bien gasté !

EMILIE.

Vous en diriez bien trop, et je me persuade  
Qu'un pen d'opinion vous a rendu malade ;  
Ou bien que vous voulez, en cette occasion,  
M'obliger davantage à sa confusion.  
Non, non, ne croyez pas qu'elle soit si vilaine :  
Sur tout ne dites pas qu'elle a mauvaise haleine.  
Si vous l'avez sentie aussi souvent que moy,  
Vous en parleriez mieux.

LE DUC.

Madame, je vous croy.

EMILIE.

Ce n'est pas que je l'ayme on que je la deffende  
Pour amoindrir le prix d'une faveur si grande,  
Puisqu'à moins d'estre ingratitude, il me faut confesser  
Que je n'ay pas dequoy la bien recompenser,  
Quand mesmes, par la mort de l'objet de ma flame,  
Il seroit en mon choix de vous donner mon ame.

LE DUC.

Et bien, vous l'avez veu, se portera-t'il bien ?

EMILIE.

J'espere, grace à Dieu, que ce ne sera rien.  
On ne craint qu'une playe où on a mis la sonde,  
Et que l'on a treuvée extremement profonde. [tels,  
Elle est droict sous le cœur, ses autres coups sont  
Qu'encore qu'ils soient tous grands, ils ne sont pas  
LE DUC. [mortels.

Quoy qu'ils m'ostent l'esperoir, et quoy que je l'envie,  
Je ne fais point de vœux qui soient contre sa vie,  
Et croy, quelque accident qui luy puisse advenir,  
Qu'estant chery de vous il ne peut mal finir.

EMILIE.

Ces generositez sont toutes si parfaites,  
Qu'il est aisé de voir que c'est vous qui les faietes :  
Que mon cœur par ma voix n'ose-t-il publier  
Ce que, sans estre ingrat, il ne peut oublier !  
Mais quoy ! les incidents qui font mon aventure,  
Sont de si delieate et de hontense nature,  
Que, sans perdre l'honneur que vous me conservez,  
Je ne puis augmenter celuy que vous avez.

LE DUC.

Si la reconnoissance au bien-fait se mesure,  
Ce compliment tout seul me paye avec usure.  
Si peu que j'en ay fait n'est en particulier  
Ce que qu'en general eust fait tout cavalier.  
Mais, Madame, à propos, vous n'avez point de fille,  
Trouvez bon, s'il vous plaist, que je vous deshabelle.

EMILIE.

Dieu m'en garde, vrayment j'aurois peu de raison  
D'abuser d'un valet de si bonne maison :  
C'est un ravalement <sup>1</sup> que vostre propre reyne,  
Dans son Escorial ne souffrirait qu'à peine.  
Non, Monsieur ; faites mieux, allez vous retirer,  
La chandelle aussi bien n'a plus guere à durer ;  
Et vous aurez demain pour vostre apresdînée  
La visite du soir que vous m'avez donnée.

## SCÈNE IV

LE DUC, seul. Il sort par la fenestre, et la toile se ferme.

Ho ! m'en voilà dehors : mais il faut avdoïer  
Qu'en ecey la Fortune a voulu se joïer,  
Et qu'on n'a jamais veu d'aventure amoureuse  
En tous ses incidents plus rare ou plus heureuse ;  
Qu'en un mesme subject j'ay veu de doux accords  
Des graces de l'esprit et des beautez du corps.  
Dieu ! l'agreable veuve ! ô qu'elle est ravissante !  
Que son humeur me plaist, qu'elle est divertissante !  
Et qu'il est mal-aysé qu'après de tant d'appas  
On puisse avoir un cœur et ne le donner pas !  
Mais quoy ! serois-tu bien si facile, ou si hôte,  
Que de borner ta gloire en sa seule conqueste ?  
Non, non, pousse ta pointe, et fais tant si tu peux  
Que l'autre vienne encore au point où tu la veux ;  
Que si la vive voix et les soins ne le peuvent,

1. Abaisement. — Ce mot vieillissait avec ce sens ; Furetières le met encore dans son Dictionnaire, mais il n'est plus déjà dans celui de Richelet.

Que lettres dans la poche incessamment luy pleuvent  
Toutes et quantes-fois qu'elle te viendra voir.  
Croy qu'une bonne lettre a beaucoup de pouvoir.  
Comme on la lit souvent, à force d'estre leuë,  
Elle change l'esprit de la plus resoluë.  
Si j'ay ees deux tresors, je suis le plus heureux  
Et le mieux diverty de tous les amoureux.  
Fay donc, et ne crains pas que ton jeu se descouvre,  
Attendu que jamais l'une à l'autre ne s'ouvre.  
Mais voyez force gens ; c'est sans doute Almedor ;  
Ah ! qu'il vient bien d'un air à me railler encore !

## SCÈNE V

LE DUC, ALMEDOR.

ALMEDOR.

Monsieur, il a gelé, l'amour est refroidie,  
Et bien, qu'en dites-vous ?

LE DUC.

Que veux-tu que j'en die ?  
Il est vray qu'un fagot m'incommoderoit peu.

ALMEDOR.

Voire, vous vous moquez, et l'amour est tout feu ;  
Sa doublure vaut mieux que marte et que ratine <sup>1</sup>,  
Ne me donnez-vous point aussi la gabatine <sup>2</sup> ?  
Je vous treuve bien gay pour estre morfondu.  
Dites la vérité, vous estiez attendu ?

LE DUC.

Comme toy.

ALMEDOR.

Neantmoins, je vous tiens trop habile  
Pour avoir entrepris un voyage inutile.

LE DUC.

Pour l'avoir entrepris à l'avanture, bon.  
Mais pour estre inutile, assurément que non.

ALMEDOR.

Vous vous garderiez bien de dire le contraire,  
Mesme à moy qui jamais n'ay pu vous en distraire.

LE DUC.

Comme une comédie a sauvé mon amour,  
Mon amour pourroit bien en causer un jour :  
Car c'en est un subject galand, comique, et rare,  
Entre les plus parfaits dont la scene se pare.

ALMEDOR.

Vous m'en feriez bien croire.

LE DUC.

Et bien, tout maintenant  
Je t'en feray le compte en nous en retournant,  
Et ne me croys jamais au cas que tu le mente.

ALMEDOR.

Allons donc, aussi-bien la froidure s'augmente.

1. Étoffe de laine dont on faisait les doublures.  
2. De la muquerie, particuliere aux gabarres, aux mauvais plaisants. On lit dans M<sup>me</sup> Deshoulières :

Galans fielles, donneurs de gabatine,  
J'ai beau prêcher qu'on risque à vous ouïr.



## ACTE QUATRIÈME

## SCÈNE I

CAMILLE, OCTAVE.

CAMILLE.

Ouy, la veuve Flavie, et la sœur de Paulin.

OCTAVE.

La sœur, la propre sœur de ce traistre assassin  
Qui nous a voulu perdre.

CAMILLE.

Oûy, oûy, c'est elle-mesme.

OCTAVE.

Quoy! vous la cognoissez et l'aymez?

CAMILLE.

Et je l'ayme.

OCTAVE *en se moquant.*

Et depuis quand, Monsieur, une si belle amour?

CAMILLE.

Depuis que je la vis chez le Duc l'autre jour,  
Où mon cœur, je l'avoie, oubliant sa colere,  
A cause de la sœur ayma quasi le frere.

OCTAVE.

A ee que j'en puis voir, il n'est pas mal-aisé,  
Après un grand affront, de vous rendre appaisé.*(En se moquant.)*Et c'est bien fait aussi; fi, fi des sanguinaires,  
Qui ne pardonnent point! vivent les debonnaire  
Dont le bon naturel rend le bien pour le mal!

CAMILLE.

Il faut s'accommoder au sens de ee brutal.

Octave, en bonne foy, serois-tu bien si grué,  
De croire que la sœur n'eust donné dans la veüe,  
Jusqu'au point d'oublier le complot hazardeux  
Que le jaloux de frere a fait contre tous deux?  
Puis-je si tost remettre une injure si grande?  
Ay-je si peu de cœur, di?

OCTAVE.

Je vous le demande.

Qui le sçait mieux que vous, ou le doit mieux sça-  
CAMILLE. [voir?Tu dis vray c'est pourquoy je vay te faire voir  
Qu'en la possession des beantez de Flavie  
Le bien de la vengeance est ma plus douce envie.

OCTAVE.

Vous ne l'aymez donc pas?

CAMILLE.

Non, mais je feins expres  
D'en estre bien fêru pour m'en moquer apres,  
Et de toute sa race au cas que je la dupe.

OCTAVE.

O, puis que vostre amour ne vole qu'à la jupe,  
Et que c'est une embusche à toute la maison,  
Je ne dispute plus que vous ayez raison.

CAMILLE.

Vien-çà; cognois-tu bien une certaine fille  
Qui les sert depuis peu?

OCTAVE.

N'est-ce pas Stephanille?

CAMILLE.

Oûy.

OCTAVE.

Nous nous cognoissons un peu de longue main,  
Pour avoir plus d'un an mangé de mesme pain.

CAMILLE.

Et maintenant encor estes-vous bien ensemble?

OCTAVE.

Fort.

CAMILLE.

Tu me l'avois dit autrefois, ee me semble:  
C'est pourquoy j'ay pensé que par ton entregent<sup>1</sup>,  
On la pourroit gagner avec un peu d'argent;  
Ces vingt dueas, et cent que tu luy peu promettre,  
L'obligeroient possible à luy rendre une lettre.

OCTAVE.

Faites-la seulement.

CAMILLE.

C'en est fait, la voicy.

Et quand la verras-tu?

OCTAVE.

Laissez-m'en le souey.

Elle sort au matin pour aller à l'Eglise,  
Je n'auray qu'à l'attendre; à propos, je m'avise  
Qu'elle doit estre allée à la provision,  
Il est jour de marché, prenons l'occasion.  
Je m'en vais de ce pas l'espier au passage.

CAMILLE.

Va donc, mon cher Octave, et fais bien ton message.

## SCÈNE II

CAMILLE.

Il croit assurement que c'est pour me venger,  
Dieu me garde pourtant seulement d'y songer!  
Tel desir de vengeance auroit mauvaise grace,  
Et ne scauroit tumber que dans une ame basse.  
Le seul honneur du sexe, inviolable et cher  
A tout homme de cœur, n'en devoit empêcher.  
Avec tous mes respects la haine fraternelle  
Luy rendra mon amour suspecte et criminelle.  
L'affaire survenuë entre Paulin et moy,  
La portera d'abord au soupçon de ma foy.  
Comme c'est toutesfois l'ordinaire des belles  
De croire volontiers qu'on soit amoureux d'elles,  
Elle croira sans doute avoir assez d'appas,  
Pour m'obliger en fin à ne me moquer pas,  
Et, de sa vanité tirant son assurance,  
Presumera de tout contre toute apparence.  
Comme qu'il en arrive, il vaut mieux hazarder,

1. Mot qui est resté, quoiqu'il fût déjà vieux alors. L'étymologie en est fort transparente. L'auteur la donnaît des 1596 dans son *Dict. des rimes*, p. 299 : « Savoir son entregent, dit-il, c'est savoir la maniere de converser, de pratiquer parmi les compagnies ou entre les gens. »

Que rien perdre en amour faute de demander.  
 Bien! que fais-tu, Camille? Est-ce ainsi qu'on ou-  
 La foy promise est deué à la pauvre Emilie: [blie ?  
 Ainsi donc son amour et sa facilité  
 Seront payez de fraude et d'infidélité?  
 Ah traistre! désormais il faut que tu l'asseures  
 Que le sang que n'agure ont versé tes blesseures,  
 Tout celuy qui l'âme et qui l'en est resté,  
 Ne te scauroit laver de ta desloyauté.  
 Mais je suis bien exact, et bien novice encore:  
 Quel crime auray-je fait pourveu qu'elle l'ignore?  
 Car, pour ma conscience, il est très-asseuré  
 Que je l'ayme toujours comme je l'ay juré.  
 Un amant à mon gré seroit bien ridicule,  
 Qui s'embarasseroit de semblable scipule.  
 On n'est pas criminel envers une beauté,  
 Quand sans rompre avec elle on suit la nouveauté.  
 « Volontiers les constans qui n'ont qu'une maistresse,  
 « S'ils ont beaucoup de foy, n'ont que fort peu d'a-  
 Ce qui leur fait trouver le change hazardeux, [dresse.  
 C'est qu'ils n'ont pas l'esprit d'en entretenir deux;  
 La constance est en eux une vertu forcée,  
 Moins de gré bien souvent que de force exercée.  
 J'estime, quant à moy, qu'en pareilles amours  
 On est fidelle assez, quand on ayme toujours.  
 Bon si je pretendois que la race future  
 Vinst lire apres ma mort dessus ma sculture:  
 Le phoenix des amans est clos dans ce tombeau.  
 Je ne demande pas un eloge si beau,  
 Ny que mon amitié soit de si bonne marque,  
 Que celle par qui Laure illustre le Petrarque.  
 Si, la chose est secrette elle ira toujours bien.  
 Le moyen qu'elle en voye, ou qu'elle en sçache rien.  
 Le rang et la beauté dont ces deux sceurs se piequent,  
 Sont cause que jamais elles ne communiquent,  
 Et qu'estant d'un esprit jaloux et defiant,  
 Elles vont leurs deffaux l'une et l'autre espiant.

## SCÈNE III

STEPHANILLE, OCTAVE.

STEPHANILLE.

Tu me pourrois donner plus que mon pesant d'or,  
 Si je ne croyois bien que tu m'aymes encor,  
 Que je ne prendrois pas la charge que j'ay prise:  
 C'est Octave en cecy, non l'argent que je prise,  
 Et pour l'en assurer, vien-cà, donne la main,  
 Je veux que tout le jeu soit à moitié de gain.  
 Tiens, voilà dix ducats, et dix que je reserve.  
 Qu'importe à nostre amant pourveu que l'on le serve?  
 Tout ce qui me viendra d'une telle amitié,  
 Nous le partagerons par la belle moitié.

OCTAVE.

Grand mercy, ce n'est pas en cette seule affaire  
 Que tu m'as fait du bien.

STEPHANILLE.

Censeur, te veux-tu taire ?  
 Nous ferions bien encor quelque chose de bon.

OCTAVE.

Il la faut endormir en effet, que sait-on ?

Aisément d'une intrigue une autre pourroit naistre.  
 Adjuste seulement ta maistresse et mon maistre,  
 Eteroy qu'Amour n'joy assemblent leurs maisons,  
 Ils nous feront du bien si nous leur en faisons;  
 Puis, la chose arrivée au terme d'estre faicte,  
 Tu cognoistras alors combien je la souhaitte.  
 Haste-toy seulement de rendre mon poulet  
 Et d'obliger d'un coup le maistre et le valet.

STEPHANILLE.

Tiens-le pour tout rendu: mais au moins je t'annonce  
 Que je ne promets pas d'en rapporter response.  
 A peine en fera-t'elle; et tu peux bien penser,  
 Que ce ne sera pas manque de l'y pousser.  
 Voicy nostre logis, adieu donc; car je tremble,  
 De crainte que quelqu'un nous aperçoive ensemble.  
 Repasse sur le soir à l'heure de souper,  
 Et je te parleray, si je puis eschaper.

OCTAVE.

Je n'y manqueray pas. Elle auroit bien envie  
 Qu'Octave fist le sot une fois en sa vie.  
 O qu'une femme pauvre est un fardeau pesant!  
 Ma foy je veux du bien, et du bien tout present.  
 La fille pauvre et belle, à mon avis, est née  
 Pour la resjouissance, et non pour l'hymenée,  
 Qui, selon le proverbe, est pire que l'enfer,  
 Quand au lieu d'estre d'or ses chaines sont de fer.  
 Voicy venir mon maistre, une grande embrassade  
 Sera le moindre fruit qu'aura mon ambassade.

## SCÈNE IV

CAMILLE, OCTAVE.

CAMILLE.

Voilà mon messenger, il est plus diligent  
 Que je ne pensois pas. O mon fidelle agent!  
 Quoi! nous vengerons-nous? avous-nous Stephanille?

OCTAVE.

Monsieur, en vérité c'est une bonne fille,  
 Et qui merite bien que vous en faciez cas.

CAMILLE.

Tout à bon, cependant elle a pris mes ducats.

OCTAVE.

Vos ducats, ah! fort bien: mais qu'il ne vous déplaie.

CAMILLE.

Déplaie, tant s'en faut, c'est que j'en suis bien aise,  
 Et si par aventure elle en eust fait refus,  
 J'allois estre fâché si jamais je le fus:  
 Car avec cet argent par où tu me l'engages,  
 C'est un esprit à moy, puis qu'il est à mes gages,  
 Et quand t'a-t'elle dit que tu la pourrois voir?  
 Dans demain?

OCTAVE.

Bien plustost, aujourd'hui sur le soir.

CAMILLE.

Vengeons-nous, s'il se peut, Octave, en diligence;  
 C'est un friand morecau qu'une promptte vengeance.

OCTAVE.

Bon pour vous qui possible avez desjà disné:

Mais pour vostre valet qui n'a pas desjenné,  
Croyez-moy qu'un chapon, avec un bon potage,  
Et fust-ce à vos despens, luy plairoit d'avantage.

CAMILLE.

Allons, c'est la raison qu'un long et bon repas  
Au moins attendaut mieux recompense les pas.

## SCÈNE V

HORACE, EMILIE.

HORACE.

Ma fille, auparavant que personne survienne,  
Tirons-nous à l'escart, que je vous entretienne  
Du sujet pour lequel j'estois venu vous voir,  
Et qu'il est important de vous faire sçavoir.  
Possible ignorez-vous ee que je viens d'apprendre,  
Touchant le bel exploit de mon brutal de gendre.

EMILIE.

Hé! Monsieur, qu'en dit-on?

HORACE.

Entre les medisans

Le bruit court, et sur tout parmi les courtoisans,  
Qu'il a dessûs Camille exercé sa vengeance,  
Pour le croire avec vous de bonne intelligence,  
Et qu'un vieux reliquat de haine de maison  
En est bien le pretexte, et non pas la raison.

EMILIE.

Moy, bien avec Camille? O l'imposture estrange!  
Ainsi donc ce meschant sur mon honneur se vange.  
Ha! Monsieur, montrez-moy ce serpent odieux,  
Je luy veux arracher et la langue et les yeux.  
Non, il faut que la femme ayt cette lasche vie,  
Que le mary devoit avoir desja ravie,  
Pour oster à la terre un monstre si maudit.

HORACE.

Pourquoy juger d'abord que c'est luy qui l'a dit?  
Et puis tousjours la court de medisans fourmille:  
C'est peut estre aussi-tost quelqu'un de sa famille.  
Pour moy, si j'en avois le plus foible soupçon,  
Je vous en parlerois tout d'une autre façon.  
Vous estes innocente, ou vous le devez estre;  
Mais il importe encor de le faire prestre;  
Sur tout que rien de vous n'esclate à l'avenir  
Par où ce mauvais bruit se puisse entretenir.  
Adieu, songez, ma fille, à vostre renommée.

## SCÈNE VI

EMILIE.

Comme le feu d'amour n'est jamais sans fumée,  
Et que j'esprove bien qu'une intrigue est fort male  
Entre les mains d'un grand qui de plus est rival!  
Car en tant que rival l'intérêt qui le touche,  
Indubitablement luy fait ouvrir la bouche.  
Et d'ailleurs comme grand il ne scauroit durer,  
Qu'il n'ait un confident à qui se declarer.  
Si bien qu'il ne se peut que les uns ou les autres  
N'esventent tost ou tard leurs secrets et les nostres.  
C'est du duc sans failir que ce bruit est venu,

Dieu vueille seulement qu'il s'en soit là tenu!  
S'il arrive qu'il die, ou qu'il ayt dit le reste,  
Avec sa lascheté ma honte est manifeste.  
Car si ma belle-sœur en a le moindre vent,  
Elle aprofondira l'affaire plus avant.  
Et pour peu qu'elle en sçache, elle a trop de matiere  
Pour ne decouvrir pas l'intrigue tout entiere.  
Voicy qui va fort mal; mais je me moque d'eux:  
J'ay dequoy me sauver, et les joier tons deux.  
Je vay rendre ma sœur tellement esbloüye  
Par la subtilité d'une fourbe inouïe,  
Que mesme au pis aller quand le duc droit tout,  
Je ne scaurois manquer de me trouver debout.  
J'estime neantmoins son ame trop bien née,  
Pour me scandaliser apres sa foy donnée,  
Luy de qui les poulets tous les jours me font voir  
Les plus fidelles soins d'un amoureux devoir.  
N'importe, à tous hazards le tour que je medite  
Ne scauroit nuire au moins, au cas qu'il ne profite.

## SCÈNE VII

FLAVIE, STEPHANILLE.

FLAVIE.

A la bonne heure, en fin vous voilà revenu:  
N'est-ce que le marché qui vous a retenu?  
Vrayment pour faire mieux vous y deviez coucher.

STEPHANILLE.

Madame, en verité c'est que tout est si cher,  
Qu'on n'oseroit quasi regarder la viande,  
Si l'on n'en veut donner tout ce qu'on en demande.  
Les poulets, les chapons, les ramiers, les perdrix,  
En un mot la volaille est toute hors de prix.  
Pourmoy je voudrois bien qu'on reglast ce desordre,  
Et vraiment la police y devoit un peu mordre.

FLAVIE.

C'est dommage en effect que vous n'avez pouvoir  
De reformer l'estat; mais approchez vous voir.

STEPHANILLE.

Je sçavois bien qu'encor j'oubliois quelque chose.  
C'est un papier pour vous.

FLAVIE.

Et qui vous l'a donné?

STEPHANILLE.

Un homme assez bien fait vestu d'un drap tané,  
Que je ne pense pas avoir ven de ma vie:  
Vous estes, m'a-t'il dit, à madame Flavie?  
Si tost qu'à son logis vous serez de retour,  
Donnez-luy cette lettre avecques le bon-jour.

FLAVIE.

N'est-ce point de mon frere?

STEPHANILLE.

Il m'a dit: A la lire,

Elle scaura ce c'est sans qu'il faille le dire.

FLAVIE.

Donnez-moy des ciseaux<sup>1</sup>, il faut voir ee que c'est:

1. Alors toutes les lettres, en outre du cachet, étaient fermées par un ruban qu'il falloit rompre ou couper pour les ouvrir.

STEPHANILLE.

Bon, à ce que je voy, la matière luy plaist.

FLAVIE.

Venez-cà, si jamais vous estes si hardie, [die,  
Quoy que l'on vous promette, et quoy que l'on vous  
De me rien apporter qui ne soit de bon lieu,  
Croyez que sur le champ nous dirons adieu.

STEPHANILLE.

Madame, n'avez peur que jamais il m'arrive  
De recevoir paquet de personne qui vive.  
Un prince m'en prieroit que je n'en ferois rien.

FLAVIE.

Non, si vous m'en croyez, et vous ferez fort bien.  
Allez moy cependant querir de la chandelle.

*(Stephanille s'entre.)*

## SCÈNE VIII

FLAVIE.

Je feray sagement de feindre devant elle :  
Que scay-je si ce lasche et mercenaire esprit  
N'a point esté gagné par celui qui m'écrit ?  
Camille a pour Flavie un amour véritable,  
Si cette lettre en est la preuve indubitable,  
Et si son compliment de chez le vice-roy  
Peut avec ses regards m'asseurer de sa foy.  
En effect j'y cognus, au trouble de son ame,  
Les premieres ardeurs de sa naissante flamme.  
Ses yeux dessus les miens à tous coups attachez,  
Me descouvrieroient quasi ses sentimens cachez.  
Et je me ressouviens que je dis en moy-mesme :  
Je me trompe bien fort, si cet homme ne m'ayme.  
Ce papier est toujours un tesmoignage seur  
Que je ne cede pas-aux beautez de ma sœur,  
Puis que tous ses captifs, pour bien qu'elle les tienne,  
Sortent de sa prison pour entrer dans la mienne.  
Où ; mais il haït mon frere, et peut-estre aujourd' huy  
Voudroit-il m'attraper pour se venger de luy ?  
Que scait-on si ma sœur est de l'intelligence ?  
Ce n'est pas un soupçon digne de négligence :  
En tout evenement je puis tous-jours garder  
Ce poulet, sans scrupule, et sans rien hazarder,  
Pour voir en temps et lieu sa beaulté confondue,  
S'il arrivoit qu'un jour elle fist l'entenduë,  
Deschire cependant, et brusle à petit feu  
Ce papier supposé.

*(Elle brusle un autre papier.)*

STEPHANILLE.

Vrayment ce n'est pas jeu,  
Elle est, ou fort discrete, ou fort scandalizée.

FLAVIE.

Allez, une autre fois soyez plus avisée,  
Simon...

STEPHANILLE.

Si j'ay failly, Madame, excusez-moy,  
Tout ce que j'en ay fait, c'est à la bonne foy.

## SCÈNE IX

FLAVIE.

Si Camille en sa lettre une embusche me dresse,  
Mon procedé me sauve et trompe son adresse.  
Et d'ailleurs, s'il me parle en véritable amant,  
J'apporte à ma conduite un tel temperament, [dre,  
Que, sans nourrir la flamme ainsi que sans l'estein-  
Je le laisse au pouvoir d'esperer et de craindre.  
Non, quand il m'aimeroit plus que parfaitement,  
Qu'il soit favorisé d'un regard seulement ;  
Mais sans me declarer je consens qu'il espere,  
Pour le mal de ma sœur et le bien de mon frere ;  
Veu qu'ordinairement, à cause de la sœur,  
On en traite le frere avec plus de douceur.

## SCÈNE X

FLAVIE, EMILIE.

*(Emilie vient pour tromper sa sœur.)*

Bonne mine : sur tout faisons bien la fachée ;  
Que faites vous, ma sœur ? estes-vous empeschée ?  
Vous troubleray-je point ?

FLAVIE.

Nenny, ma sœur, pourquoy ?  
Est-ce que vous voulez quelque chose de moy ?

EMILIE.

Ouy, c'est de vos conseils que je veux l'assistance  
Sur un fait de tres-grande et commune importance,  
Que sans trop de hazard je ne puis vous celer,  
Comme vous entendrez.

FLAVIE.

Vous n'avez qu'à parler.

EMILIE.

Qu'on trouve peu de grands dont la vertu soit pure,  
Et qu'ils ne prestant guere un bien-fait sans usure !  
Ce n'est pas sans sujet que je vous dis eecy :  
Car enfin c'est pourquoy vous me voyez icy.  
Croiriez-vous que ce duc, qu'on tient si magnanime,  
D'une belle action en voudroit faire un crime ;  
N'oblige vostre frere et ne nous fait du bien  
Qu'à dessein de ravir mon honneur et le sien.  
J'ay creu que le silence à la fin m'eust pu nuire,  
Et que vous m'apprendriez comme il faut m'y con-  
Si quelque autre que luy s'y vouloit hazarder, [duire.  
Je scay bien de quel air j'y devois proceder.  
Il n'est endroit du monde où ses lettres n'arrivent,  
J'en rencontre par tout, par tout elles me suivent.  
Je ne m'en puis defendre, et mesme ce matin  
L'une s'est rencontrée au fond de mon patin <sup>1</sup>.  
Il faut qu'il ait gagné vostre fille ou la mienne ;  
Car, de quelle autre part soupçonner qu'elle vienne ?

FLAVIE.

Il est donc bien subtil ?

1. Soulier à haute semelle que les Femmes, comme on le voit par la satire IX de Rognier, portaient pour se grandir.

EMILIE.

Ouy, d'assurance il l'est,  
Et pour vous le monstret vous verrez, s'il vous plaist,  
Que jamais ses poulets n'ont en cire ny soye,<sup>1</sup>  
Afin que malgré moy je les garde et les voye.

FLAVIE.

Puis-je voir comme il chante en celuy d'aujourd'huy ?

EMILIE.

Je vous en vais querir plus de six avec luy.

## SCÈNE XI

FLAVIE.

Voilà ma desfiance en effect convertie,  
C'est assez seulement que j'en sois avertie.  
Ha ! si comme je pense il m'a jôué ce tour,  
Foy de femme irritée, à beau jeu, beau retour.  
L'occasion me donne un sujet assez ample  
De luy rendre son change<sup>1</sup>, et tromper par exemple,  
Sans respect ny raison qui m'en puisse exempler,  
Dès que l'occasion s'en voudra presenter. [prompte,  
On se venge deux fois quand la vengeance est  
Et puis mon frere mesme y trouvera son compte.  
Vrayment, Monsieur le Duc, il faut vous inciter,  
Et tel n'y songe pas qui doit en profiter.  
Si ma seur ne suffit, cajolez-en vingt autres,  
Vous avez vos desseins, et nous avons les nostres.  
Il n'est duché, grandeur, ou vice-royauté,  
Qui m'oblige à souffrir vostre desloyauté. [larme,  
N'avez peur qu'il m'en conste un sospir, une  
Ny que j'aïlle espronver, en vous faisant vacarme,  
Jusqu'où va le dépit joint à la vanité  
D'un homme qui peut nuire avec impunité ?  
Je craindrois que, brisant la chaisne qui nous lie,  
Le bruit s'en entendist par toute l'Italie.  
Nostre amour est de ceux qu'on doit faire durer,  
Ou bien qu'il faut descoudre et non pas deschirer.  
Ma seur d'autre costé croit m'avoir endormie,  
Avec sa confidence et fausse prend'hommeie.  
Mais elle devoit donc m'endormir cette nuit,  
Que la monstre du duc m'esveilla de son bruit.  
Alors, me déroband et la veüe et l'oÿe,  
Peut-estre qu'à cette heure elle m'eust esbloÿe.  
En fin à me tromper tous deux sont contre moy,  
Et moy contre tous deux, que chacun songe à soy.  
Si ma seur a le duc, j'ay Camille en eschange,  
Ainsi d'un inconstant un inconstant me venge.  
Si bien que le seul point à quoy je dois songer,  
C'est de me venger tost, et de me bien venger.  
Il me faut, sous couleur de nostre confidence,  
Tromper cette trompeuse avec son impudence ;  
Et vivant desormais plus familièrement,  
Faire tant qu'elle et moy couchions séparément.  
Je n'y manqueray pas, mais avant toute chose,  
Prend garde que ma seur en cecy ne l'impose.  
J'ay deux lettres du Duc, escrites de sa main,  
Qui rendront au besoin son artifice vain.  
Vrayment elle en apporte une pleine poignée.

1. V. une des notes précédentes.

2. V. sur les expressions, prendre et rendre le change, une note des piéces précédentes.

## SCÈNE XII

FLAVIE, EMILIE.

EMILIE.

Vous voyez si son audace est assez tesmoignée :  
Hé bien ! comprenez-vous quel est son sentiment ?

FLAVIE.

Je le dois bien comprendre, il parle clairement.

EMILIE.

N'estoit, comme j'ay dit, que c'est le duc d'Ossonne,  
Je m'y conduirois bien sans l'advys de personne.  
Mais d'autant que c'est luy je m'y veux gouverner,  
Suivant l'ordre prefix<sup>1</sup> que vous m'allez donner.

FLAVIE.

Vous vous moquez, ma seur, c'est de vostre prudence  
Que je prendrois avis en pareille occurrence. [dence  
Vous avez un esprit qui ne peut mal agir,  
Et par l'ordre duquel je me voudrois regir.

EMILIE.

Vous vous moquez bien mieux de parler de la sorte,  
Sur un fait sérieux, qui mesme vous importe.

FLAVIE.

Puisque vous voulez donc venir à mon conseil,  
Comme j'irois au vostre en un sujet pareil,  
Pour conserver mon bien avec ma renommée,  
Je vivrois avec luy comme à l'accoustumée,  
Fuyant en mes rigueurs le trop ou le trop peu,  
De crainte d'attiser ou d'esteindre son feu.  
Nous pourrons cependant, si cette humeur luy dure,  
User en autre temps d'une autre procedure.  
Or, puis que j'ay de vous un deposit important,  
Je vous en veux rendre un qui vaudra bien autant.

*(Elle luy monstre la lettre de Camille.)*

Lisez-moy ce papier, où vous avez cognaitre  
La plus bizarre amour qu'on ait jamais veu naistre.

EMILIE.

Ha le traistre !

FLAVIE.

Elle en tient, la prude en a-pali ;  
A vostre avis, ma seur, n'est-il pas bien joli ?  
Quand il m'adoreroit, il est bien ridicule  
De s'estre imaginé que je sois si credule.

EMILIE.

Et pourquoy ? des objects moins ayables que vous  
Sans charme et sans miracle ont fait de plus grands  
[coups.  
Je le mettrois au rang de mes moindres conquestes.

FLAVIE.

Où, si je me croyois belle comme vous estes.  
Mais enfin, soit qu'il m'ayme ou se moque de moy,  
Il nous en faut user comme du vice-roy.  
Ainsi, de la façon qu'on m'y verra conduire,  
Il peut nous obliger, et ne scauroit nous nuire.  
Qu'est-ce ?

STEPHANILLE.

Un page du duc vous demande là bas.

1. Précis. Mot qui fut dans la langue depuis Froissart jusqu'à Boccace, avec l'orthographe qu'il a ici.

FLAVIE.

Ne bougez, s'il vous plaît; je ne tarderai pas.  
Je me doute à peu près de ce qu'il y vient faire.

EMILIE.

Ne vous mande-t'il point pour traiter nostre af-

FLAVIE.

[faire?]

Quant à moy je le pense, et croy qu'asseurement  
Nous y rencontrerons nostre nouvel amant.

## SCÈNE XIII

EMILIE

Ha le traistre! ha l'ingrat! le lasche, l'infidelle,  
De l'imperfection le plus parfait modèle!  
Il mesprise un thresor avecques lascheté,  
Parce qu'il en jouit sans l'avoir acheté.  
Va, ta faute m'oblige, elle m'a dispensée  
De la foy que jamais je ne t'aurais faussée.  
Sans ton ingratitude il falloit, malgré moy,  
Que la mienne durât envers le vice-roy.  
Oùy, desloyal Camille, il falloit que ta faute  
Me fist recompenser une vertu si haute.  
Non, non, je tiens à toy par des neuds assez forts,  
Pour ne m'en destacher qu'avec beaucoup d'efforts.  
Je tiens ton naturel si meschant et si lasche,  
Que je crains ton despit au cas que je te fasche.  
Mais c'est qu'à l'avenir je te verray si peu,  
Que le temps, sans scandale, esteindra nostre feu.  
Puis je me vengeray si tost que la fortune  
M'en fera revenir la saison oportune,  
El je laisse à juger à tous les moins experts,  
Si ce que j'acquerray vaudra ce que je pers.  
Mais, ô Dieu! qu'est-cecy? quelle merveille estrange!  
Camille pour ma sœur court aux appas du change.  
L'infidelle me trompe, et je voy son peché;  
Mon esprit toutesfois en est si peu touché,  
Que la seule douleur que mon ame ayt soufferte,  
Vient de son changement, et non pas de sa perte,  
Veu que rien ne me pique en sa desloyauté,  
Que le visible affront qu'il fait à ma beauté.  
Suis-je encore Emilie, ou comme est-il possible  
Qu'à cette trahison je sois si peu sensible?  
Où sont tant de fureurs qui pour ma guerison,  
Me devoient mettre en main le fer et le poison?  
Ce miracle, Emilie, est facile à comprendre:  
C'est l'Amour qui le fait et qui vient de l'apprendre.  
Le duc m'a si long-temps ses soins continuez,  
Que les miens pour Camille en sont diminuez:  
Et qu'insensiblement son merite et sa grace  
Ont trouvé dans mon cœur une aussi bonne place.  
De là procede en moy l'insensibilité,  
Où me trouve aujourd'huy son infidelité.  
Autrement la douleur d'un si sensible outrage  
M'auroit emply l'esprit de fureur et de rage.  
Cependant, ô meschant! les Cieux me sont lesmoins  
Que la grandeur du duc, son merite et ses soins  
M'eussent peut-estre esmené, et non pas esbranlé  
Jusqu'à rompre la foy que tu m'as violée.  
Sus donc, puis qu'il te plaist, suivons le changement,  
Toy par ingratitude, et moy par jugement.

Ce n'est pas, apres tout, estre loing de son compte,  
Que d'acquérir un duc par la perte d'un comte.

## SCÈNE XIV

FLAVIE, EMILIE.

FLAVIE.

C'est ce que justement nous avons deviné,  
Que le duc nous attend dès qu'il aura disné,  
Et que nostre partie a promis de s'y rendre.  
Attendons-les plus tost que de les faire attendre;  
Je songe icy, ma sœur, que nous aurions grand tort  
De nous contraindre en rien estant si bien d'accord.  
Il est vray, comme enfin la foiblesse de l'âge  
Fait que les vieilles gens ont tousjours de l'ombrage,  
Que mon frere en partant m'avoit sur tout enjoint  
De coucher avec vous, et ne vous quitter point.  
Mais cette injurieuse et dure compagnie  
Tient trop de l'esclavage et de la tyrannie.  
Et puis vostre vertu m'est en si bonne odeur,  
Que je n'en puis qu'à tort soupçonner la candeur.  
Si nous couchions par fois non pas tousjours ensem-

[ble:

Nous en dormirions mieux, vous et moy, ce me sem-

[ble;

Car je treuve à mon gré qu'il n'est rien de pareil  
Aux plaisirs de dormir d'un paisible sommeil,  
Ny qui nostre enbonpoint davantage entretienne.

EMILIE.

Vostre commodité sera tousjours la mienne.

FLAVIE.

Vous aurez cette chambre et ce liet que voilà,  
Pour moy je passeray dans celle de delà.  
Ainsi ce cabinet fait pour l'une et pour l'autre  
Un passage secret de ma chambre à la vostre.  
Prenons donc dès ce soir nostre commun repos,

EMILIE.

O que pour me venger cecy vient à propos!  
Ma fourbe a reüssy, ma sœur croit que je l'ayme,  
Et que je suis l'honneur et la sagesse mesme.  
Pour le duc, quoy qu'il die ou qu'il ait desja dit  
S'appellera tousjours medisance ou despit.

## ACTE CINQUIÈME

## SCÈNE I

CAMILLE, OCTAVE.

OCTAVE.

Monsieur, encore un coup, souffrez que je vous die.

CAMILLE.

Quoy?

OCTAVE.

Que vostre entreprise est un peu bien hardie,

CAMILLE.

Mais nous nous vengerons.

OCTAVE.

Ouy, mais sans vous venger,  
 Vous pourriez bien vous mettre en un second danger.  
 Songez à quel peril s'expose vostre vie ;  
 Vous allez seul, de nuit, et de plus chez Flavie ;  
 Pour moy, je vous le dis, ce rendez-vous si prompt  
 Me fait craindre pour vous quelque sanglant affront.  
 La place à mon avis s'est trop peu defenduë,  
 Pour croire que sans fraude elle se soit renduë.  
 Et je ne comprends point comme si promptement  
 Elle veuille vous voir en qualité d'amant.

CAMILLE.

Il est vray qu'en effect la chose est si soudaine,  
 Que cela suffiroit à me tenir en peine,  
 N'estoit qu'elle a voulu s'expliquer par escrit  
 Pour me donner subject de m'asseurer l'esprit.

OCTAVE.

Et qui seait si la lettre est de son escriture ?

CAMILLE.

Moy, qui parfaitement cognois sa signature :  
 Elle a tantost escrit devant le vice-roy  
 Sur l'accommodement de son frere et de moy.  
 Peut-estre, par ce traict hors de toute apparence,  
 Elle vent esprouver si j'ay de l'assurance.  
 Par aventure aussi me veut-elle flater  
 Pour le bien de Paulin à qui je puis l'oster.  
 Enfin, quoy qu'il en soit, la pierre en est jettee,  
 J'iray, quand ma ruine y seroit arrestee.  
 C'est pourquoy laissez-moy, car je ne voudrois pas  
 Qu'elle vist que quelqu'un accompagnaist mes pas.  
 Or voicy la fenestre et la petite grille  
 Où je dois rencontrer Flavie et Stephanille.  
 Faisons donc le signal qui nous peut découvrir.

## SCÈNE II

CAMILLE, STEPHANILLE.

STEPHANILLE.

Monsieur, ne sifflez plus, je m'en vais vous ouvrir.

CAMILLE.

Courage ! jusqu'icy tout va le mieux du monde,  
 Dieu veuille seulement que le reste y responde.  
 Bon-soir, mon cœur.

STEPHANILLE.

Monsieur, Madame m'avoit dit  
 Que je vous fisse entrer à la ruelle du liot.  
 Mais sa sour par malheur est encore avec elle ;  
 Je puis bien cependant vous mener sans chandelle  
 Dedans son cabinet, allin d'y demeurer  
 Jusqu'à tant qu'elle ou moy vous en venions tirer.  
 Non, non, ne craignez rien, venez, la chose est seure ;  
 Vous pouvez vous celer dedans une enfosseure<sup>1</sup>  
 Dont la tapisserie oste la veuë à tous,  
 Où vous aurez à craindre aussi peu que chez vous.  
 Suivez moy seulement, je seray vostre escorte.

1. Coin. — Le mot est dans Montaigne (liv. III, ch. xxx). Nous dirions aujourd'hui renfoncement.

CAMILLE.

Je le veux.

STEPHANILLE.

Allez donc m'attendre sur la porte.

## SCÈNE III

OCTAVE seul.

Si je pouvois sa perte au besoin empêcher,  
 Je gellerois plus tost que de m'aller coucher.  
 Mais si l'on vent le perdre, il est bien difficile  
 Qu'il puisse avoir de moy qu'un secours inutile.  
 Dieu ! quel avengement ! afin de se venger,  
 Il se jette luy mesme au milieu du danger.  
 Mais, puis qu'il l'a voulu quoy qu'on ait pu luy dire,  
 Qu'il s'en sauve s'il peut, pour moy je me retire.

## SCÈNE IV

LE DUC seul.

A la fin Emilie, apres tant de remises,  
 M'accorde les faveurs à mon amour promises.  
 Enfin cette beauté s'est desfaicte pour moy  
 De ces fantomes vains de constance et de foy.  
 Mais voicy le logis ; bon ! l'eschelle est penduë,  
 Allons baiser la main qui nous l'a descenduë.

(Il entre par la fenestre du cabinet où est Camille.)

## SCÈNE V

CAMILLE.

CAMILLE. Flavie paroit, et dans l'obscurité prend le  
 Duc pour Camille, et le mene à sa chambre.

Ce commerce incognu me donne à soupçonner :  
 Ne m'a-t'on mis icy que pour m'assassiner ?  
 Que vent dire cet homme entré par la fenestre ?  
 Si je ne suis troublé, j'ay bien sujet de l'estre.  
 En effet c'est un lieu suspect de trahison ;  
 Qui n'auroit point de peur n'auroit point de raison.  
 Qu'en cette extremité je suis digne de blasme,  
 De m'estre icy rendu sur la foy d'une femme,  
 Et d'une femme encor qui davantage est seur  
 D'un traistre qui voudroit m'avoir mangé le cœur !  
 Mais, quoy qu'on me prepare, et quoy qu'il m'en ar-  
 Je suis trop loin en mer pour regagner la rive. (Rive,  
 Ne bonge, au pis aller si je suis mal traité,  
 Je pourray devaler par où l'autre est monté.)

## SCÈNE VI

EMILIE, CAMILLE, FLAVIE, LE DUC,  
STEPHANILLE.

(Icy Emilie paroit dans sa chambre, prestant l'oreille  
 à la cloison de celle de Flavie, où le Duc et elle sont.)

EMILIE.

Plus j'approche du mur mon aureille attentive,  
 Plus le trouble s'esleve en mon ame craintive.

Dieu ! que la voix du duc se discerne aisément,  
 Quoy que ma sœur et luy parlent enfusément !  
 Ha nuit ! funeste nuit ! ah femme mal-heureuse !  
 Descouverte et perdue aussi-tost qu'amoureuse !  
 Hélas ! que mon honneur est bien à l'abandon !  
 Mais courons vistement luy demander pardon  
 Avec tous les respects d'un cœur qui s'humilie.

*(Emilie passe avec le flambeau de sa chambre  
 par le cabinet.)*

CAMILLE.

On vient ouvrir la porte : ô Dieu ! c'est Emilie.

EMILIE, *entrant dans le cabinet.*

Ho, ho, mon cavalier, que faites-vous icy ?

CAMILLE.

Je suis venu vous voir.

EMILIE.

Me voir ?

CAMILLE.

Oùy.

EMILIE.

Grand mercy.

Repassons dans ma chambre ; or çà je vous demande,  
 Qui vous a fait venir sans que je vous le mande ?  
 Il s'estonne ? Achevons de luy taster le pous.  
 Qui vous a fait entrer ?

CAMILLE.

Qui ? qui ? Ce n'est pas vous.

EMILIE.

Non, c'est plustost ma sœur que vous trouvez si belle ;  
 Pourquoi rougissez-vous quand je vous parle d'elle ?  
 Hé bien, bien, apprenez qu'on seait tout à la fin,  
 Et que pour me tromper il faut estre plus fin.  
 Oùy, Camille, oùy trompeur, nous seavons vostre vie,  
 Comment et de quelle encre on escrit à Flavie.  
 Les baisers d'une veuve auront plus de saveur :  
 Aimez-les ; mais aussi, pour dernere faveur,  
 Perdez le goust des miens, dont vous fustes indigne.

CAMILLE.

Madame, il est trop vray que ma faute est insigne :  
 Mais avecque serment de n'y plus retourner,  
 Je vous prie à genoux de me la pardonner.

EMILIE.

Ne me demandez point de pardon, ny de grace,  
 Que vous ne m'ayez dit comme le tout se passe.

CAMILLE.

Aujourd'huy, chez le duc, me tirant à l'escart,  
 Sur le point qu'avec luy vous parliez d'autre part,  
 Elle m'a mis en main ce poulet elle mesme,

*(Il luy montre la lettre de Flavie.)*

Et m'a dit : A ce soir, je verray si l'on m'ayme.

#### LETTRE DE FLAVIE.

Si vous m'aymez autant que vous voulez que je le  
 croye, rendez vous cette nuit sous ma fenestre,  
 où Stephanille, ou moy, ne manquerons pas de  
 vous recevoir ; ne vous estonnez pas de ma resolu-  
 tion, j'ay des raisons qui me font precipiter le  
 terme de nostre entreveüe.

EMILIE.

Voilà ce qu'a besoin il me falloit seavoir,  
 Pour destourner le coup que j'allois recevoir.

CAMILLE.

Vous me pardonnez donc ?

EMILIE.

Oùy da, je vous pardonne.  
 Votre lettre pourtant fera ma cause bonne.  
*(Elle appelle Flavie, qui est dans sa chambre avec  
 le Duc.)*

Ho, ma sœur, s'il vous plaist, que je vous die un mot.

CAMILLE.

Qu'ay-je fait ? J'ay grand peur que je passe pour sot.

FLAVIE.

Que veut ma sœur ? Sans doute elle a treuvé mon

CAMILLE. [homme.

O Dieu ! que de bon eœur je voudrois estre à Rome !

EMILIE.

Tenez, c'est un poulet de vostre serviteur ;  
 Que si vous en doutez, en voilà le porteur.

FLAVIE.

Je m'en vais dans ma chambre essayer d'y respon-

CAMILLE. [dre.

Ah Madame ! me perdre, afin de la confondre.

Voire, à quoy bon cela ?

EMILIE.

Vous l'allez voir, à quoy !  
 J'ayme mieux, après tout, la confondre que moy.

FLAVIE, *avançant le Duc.*

Marchez donc, Stephanille, avec vostre lumiere ;  
 Monsieur, que pour ce coup je passe la premiere,  
 Ma sœur, Monsieur le duc vous vient voir un peu  
 [tard ;

Je dis vous, car pour moy j'ay mes honneurs à part.  
 Pour vous faire trouver sa visite meilleure,  
 Je l'esloigne pour vous de la mode et de l'heure.

EMILIE.

A la personne près, et la condition,  
 Vous avez à Monsieur mesme obligation.

*(Montrant Camille.)*

FLAVIE.

Et vous, qui faites tant la prude et la discrete,  
 Il vous en a luy-mesme un bien plus estrette.  
 Mais à d'autres, ma sœur ! que sert-il de ruser ?  
 Ce n'est pas devant moy qu'il se faut desguiser.

STEPHANILLE.

Quel mystère est-ce cy ? Quelle estrange adventure !  
 Les voilà plus muets que des gens en peinture.

LE DUC.

Ha ! veritablement il nous faut advoëur,  
 Seigneur Camille, et moy, qu'on nous vouloit joüer.  
 Mesdames, jusqu'icy j'avois creu que les belles  
 Ne s'acqueroient jamais le titre d'infidelles.

FLAVIE.

Infidelles ? Comment ! est-il fidelité

1. V. sur la prononciation de ce mot, tel qu'il est écrit ici, une  
 des notes précédentes.



Capable de souffrir votre legereté?  
 Quoy! nous vous garderons inviolable et sainte  
 La mesme loy d'amour que vous avez enfreinte?  
 Quoy! nous nous piequerons d'avoir jusqu'au tres-  
 la loy que vous preschez et que vous n'avez pas? [pas  
 Comme si de tout temps il n'estoit pas loisible  
 De punir par la fraude une fraude visible.

EMILIE.

De fait, c'est le secret en matière d'amy:  
 A courage infidelle, infidelle et demy.

LE DUC.

Comte, donnons-leur donc, pour éviter querelle,  
 Cette legere faute au sexe naturel;  
 Ou bien, puis qu'entre nous le scandale est egal,  
 Entre-concedons nous un pardon general.

FLAVIE. [de.

C'est-à-dire, Messieurs, qui nous doit nous deman-

LE DUC.

Faut-il que le battu paye encore l'amende?  
 Hé bien, Camille et moy sommes à vos genoux.

FLAVIE.

Qu'en dites-vous, ma sœur? leur pardonnerons  
 Quant à moy, je conclus à la misericorde. [nous?

EMILIE.

J'y conclus donc aussi.

STEPHANILLE.

Voilà comme on s'accorde.  
 D'autant mieux que donnant ce pardon amoureux,  
 Vous faites bien pour vous'autant comme pour eux.

FLAVIE.

Allez, nostre bonté vostre crime surpasse.

LE DUC.

Souffrez donc qu'un baiser confirme nostre grace.

EMILIE, *parlant à Camille.*

Pour vous, après Monsieur, qui seul fait vostre paix,  
 Remerciez ma sœur du bien que je vous fais,  
 Parjure incomparable entre tous les parjures.

LE DUC.

Quoy! vous passez si tost du bien-fait aux injures?  
 Mesdames, s'il vous plaist, que ce qui s'est passé  
 Soit pour nostre memoire un portrait effacé.  
 Nous voulons desormais, dans nostre intelligence,  
 Vous oster tous sujets de plainte et de vengeance.

CAMILLE.

F'avoué ingenuement que j'ay bien merité  
 De souffrir jusqu'au bout de sa severité;  
 Mais le regret que j'ay de ma faute passée  
 Merite bien aussi qu'elle soit effacée.

LE DUC.

La, la, n'en parlons plus, nous voilà tous absous;  
 La paix est faite, allons bras dessus, bras dessous.

STEPHANILLE.

O la plaisante paix! c'est une paix fourrée<sup>1</sup>.

FLAVIE. *Elle luy parle à l'oreille.*

Stephanille, escoutez.... La ronde, ou la quarrée.

LE DUC.

Or, puis que de rivaux nous sommes confidens,  
 Que nous ne craignons rien, ny dehors, ny dedans  
 Ne songeons desormais qu'à faire bonne chere,  
 Et changeons la fenestre à la porte cochere.

FLAVIE.

Hé bien! pour commencer nous sommes aux jours  
 Je pense avoir ceans d'excellent hypocras<sup>1</sup>. [gras.  
 Irons-nous dans ma chambre, entre les confitures,  
 Dire le petit mot dessus nos aventures?

LE DUC.

Si vous aviez encor de certains abricots...

FLAVIE.

Nous vous en fournirons encore quelques pots.

LE DUC, à Emilie.

Bon, irons-nous, Madame?

EMILIE.

Allons, à moy ne tiennet.

FLAVIE.

Attendez, s'il vous plaist, que ma fille revienne.  
 Elle est allée en bas preparer ce qu'il faut  
 Pour la solennité du festin d'icy haut.

STEPHANILLE.

Messieurs, vous pouvez bien remettre la partie  
 Et danser pour ce soir un bransle de sortie;  
 C'est qu'il faut déloger, et quand? tout maintenant.

LE DUC.

En ce cas le mal-heur seroit bien surprenant.

STEPHANILLE.

Rabat-joye est venu, Monsieur est à la porte,  
 Et Fabrice avec luy.

EMILIE.

Ha bon Dieu! je suis morte.

CAMILLE.

Il estoit grand besoin qu'ainsi mal à propos  
 Ce messer Pantalon troublast nostre repos.

STEPHANILLE.

Madame, regardez ce que vous voulez faire.

EMILIE.

O Ciel! jusques à quand me seras-tu contraire?  
 Ma sœur, que ferons-nous?

FLAVIE.

Quant à mon intérêt,  
 Monsieur peut demeurer avec moy s'il luy plaist.  
 Quand au vostre, il faudra que par la mesme porte  
 Que mon frere entrera, seigneur Camille sorte.

LE DUC.

Non, non, nous sortirons tous deux esgalement,  
 Apres laissez moy faire, ouvrez-luy seulement,  
 Escoutez?

*(Il luy parle à l'oreille.)*

1. Vin médical, « vin d'Hippocrate, » comme il est appelé dans les vieux lexiques, qu'on faisait avec un mélange de vin, d'amandes douces, de camelle, d'ambre, etc. Il passa de chez les apothicaires sur les tables on, jusqu'au xviii<sup>e</sup> siècle, il fut une des gourmandises les plus recherchées.

1. Paix trompeuse que les deux parties ne veulent tenir ni l'une ni l'autre.

FLAVIE.

Sur ma foy, la deffaicte est presente  
Et d'une invention extremement plaisante.  
Suiuez-moy done.

LE DUC, à Emilie.

Madame, adieu jusqu'au revoir.

CAMILLE.

Adieu, preparez-vous à le bien recevoir.

EMILIE.

Dieu! quel mauvais demon, ennemy de ma joye,  
Rappelle ce barbare et vent que je le voye,  
Afin qu'en le voyant, je presente à mes yeux  
Tout ce que les enfers ont de plus odieux?  
Puis-je m'imaginer que l'amitié l'amaine,  
Luy qui n'a rien d'humain que la figure humaine?  
Plustost, cet assassin en cruauté fecond,  
Vient au meurtre premier adjoûter un second.  
Peut-estre que son cœur que la fureur inspire,  
Me prepare la mort que le mien luy desire.  
Car en fin d'un jaloux, et d'un jaloux brutal,  
Qu'en peut on esperer qui ne soit tout fatal?  
Contrefaisons-nous donc à son abord funeste,  
Du discours, du penser, de la voix et du geste.

## SCÈNE VII

PAULIN, EMILIE, FABRICE, FLAVIE.

PAULIN.

Bon-soir, bon-soir, Madame.

EMILIE.

Ho! Monsieur, qui sçavoit

Que le Ciel aujourd'huy tant d'heur me reservoit?

PAULIN.

Vous ne m'attendiez pas.

EMILIE.

Vous pouvez bien le croire.

Quoy! venir par la nuit du monde la plus noire?

PAULIN.

Et tant mieux: c'est pourquoy je l'ay voulu choisir:  
Mais voulez-vous me faire un extreme plaisir?

Deshabillez-vous viste à vostre garde-robe,  
Pour mesnager au liet le temps que je desrobe.  
Car dès le poinct du jour il faudra nous quitter.

EMILIE.

Fust-ce dès maintenant, je m'en vay me haster.

PAULIN.

Fabrice, nos chevaux sont-ils à l'escurie?

FABRICE.

Ouy, Monsieur, ils sont bien.

PAULIN.

Or demain je vous prie  
Que dès le poinct du jour on soit prest à monter  
Des mules, cependant venez me deboter.  
Non, ma peau de vautour, et mon bonnet de laine;  
Allez dire à ma sœur qu'elle prenne la peine  
De monter jusque icy, s'il luy plaist d'y venir:  
Qu'avant me mettre au lit je veux l'entretenir.  
Ne bougez, la voici, prenez la bassinoire.

FLAVIE.

Mon frere, sauvez-vous, la nuit n'est pas si noire  
Qu'elle n'ait decouvert, à travers sa noirceur,  
Vostre retour en ville.

PAULIN.

Et comme quoy, ma sœur?

FLAVIE.

Je ne sçay, mais Camille est là bas dans la rue.

CAMILLE.

*(Ce vers se dit derriere le theatre avec grand bruit.)*

Amis, point de pardon; main basse! qu'on le tue.

PAULIN.

Ma sœur, c'est fait de moy si je suis rencontré.

FLAVIE.

Non, non, la porte est bonne, avant qu'il soit entré  
Nous pourrons vous sauver par dessus la muraille,  
Dans le jardin du duc.

PAULIN.

Bien donc, que je m'en aille.

Sus viste, mon chapeau; qu'on me donne un pour-  
Fabrice, mon amy, ne m'abandonnez point. point.

EMILIE survenant.

Fabrice, où va Monsieur, esquipé de la sorte?

FABRICE.

Madame, oyez-vous pas qu'on enfonce la porte?  
Ce sont nos ennemis, mais je le suy de pres.

EMILIE.

Camille assurement fait ce vacarme espres  
Pour desloger le vieux: la deffaicte en est bonne;  
Et d'une invention digne du duc d'Ossonne:  
Car infailliblement le tour est trop plaisant  
Pour n'estre pas l'effet d'un esprit si present;  
Et c'est ce qu'à l'oreille il leur a voulu dire:  
Mais les voicy venir qui s'esclatent de rire.

## SCÈNE VIII

CAMILLE, LE DUC, EMILIE, FLAVIE,  
STEPHANILLE.

CAMILLE.

Madame, rendez grace à Monsieur avec nous,  
Qui nous a delivrez de ce fascheux jaloux,  
Nous voicy maintenant les maîtres de la place.

LE DUC.

Et si c'est pour long-temps que ma fourbe le chasse.

EMILIE.

[bruit.]

Mais comme grand seigneur vous chassez à grand

LE DUC.

Nostre chasse autrement estoit de peu de fruit.

CAMILLE.

En effet il falloit faire peur à sa vie  
Avec plus de semblant qu'on n'en avoit d'envie,  
Pour le faire en aller plus viste que le pas  
Et l'advertir par là de n'y revenir pas.

EMILIE.

Vrayment l'invention n'en estoit pas mauvaise.

LE DUC.

Sus donc, pour nous esbatre et regner à notre aise,  
Concluons son rapel le plus tard qu'on pourra.

CAMILLE.

Fort bien, et cependant Monsieur le nourrira.

LE DUC.

Ouy, pourveu que les siens n'en payent la despense.

CAMILLE.

Qui doute que la sœur ne vous en recompense?

EMILIE.

C'est bien dit, car pour moy, bien loin de la louer,  
C'est que je ne veux pas seulement l'advoüer.

LE DUC.

Possible que Flavie y sera plus tenuë.

EMILIE.

Vous le scaurez si tost qu'elle sera venuë.

FLAVIE, *arrivant là dessus.*

La voicy, dittes-en ce que vous en pensiez.

EMILIE.

C'est que Monsieur disoit avant que vous vinssiez,  
Qu'il faut que vous ou moy payons la bonne chere,  
Que pour l'amour de nous il fait à vostre frere,  
Qu'en dittes-vous, ma sœur?

FLAVIE.

Que j'en dis? qu'il est vray;

Seroit-ce la raison qu'il perdist son deffray?

Non, ma sœur, n'ayez soin que de Monsieur le comte,  
Ouy, Monsieur, fournissez, je vous en tiendray  
Faites-en seulement les avances pour nous, [compte.  
Aussi-bien autrefois j'en ay faites pour vous.  
Faites-luy bonne chere, et vous verrez sur l'heure  
Que je vous la rendray plus entiere et meilleure.  
Stephanille, irons-nous?

STEPHANILLE *revenant.*

Madame, tout est prest,

Un bon feu vous attend.

FLAVIE.

Allons donc, s'il vous plaist.

LE DUC.

Ouy, mais pas un ne dort de tous vos domestiques:  
S'ils venoient espier nos secrettes pratiques  
Et troubler nos plaisirs dedans leur pureté?

FLAVIE.

J'ay donné fort bon ordre à nostre seureté:  
Comme veuve, mon train est en petit volume,  
Et je traite mes gens avec cette coustume  
Que n'ayans rien à voir dans mon appartement,  
Ils n'y viennent jamais sans mon commandement.

LE DUC.

Allons, et que chacun d'oresnavant s'applique  
A conserver la paix dans nostre republique.

# NOTICE SUR L. C. DISCRET

## ET SUR LE COMÉDIEN ALIZON

Encore un inconnu, comme Mareschal. On ne sait même pas son vrai nom, car Discret est évidemment un pseudonyme, ingénieux du reste pour quelqu'un qui se cache. Voulant être *discret* sur lui-même, il s'est fait un nom de l'épithète, et l'a méritée : personne n'a pu lever le voile, et dire quel était celui qu'il couvre.

Pour une autre pièce, qu'on croit de lui, parce qu'elle est de la même époque, du même genre, du même ton, et précédée des mêmes initiales, il a renchéri encore sur cette discrétion : au lieu d'un mot, il n'a mis qu'une lettre.

Cette comédie, ou plutôt cette pastorale comique, naïve peut-être, comme il veut le faire croire par le titre, mais point du tout ingénue, car elle est d'une crudité de plaisanteries et d'équivoques bien autrement hardie que la première, s'appelle : *Les Noces de Yangirard, ou les Nouvelles champêtres, pastorale dédiée à ceux qui veulent vivre*. Elle est signée L. C. D. Pour cette pièce, qui le faisait rougir lui-même, *Discret*, comme je l'ai dit, ne lui suffisait plus. Il s'en est tenu à l'initiale.

Les deux pièces se suivirent de près : les *Noces* sont de 1638, *Alizon* avait paru l'année précédente <sup>1</sup>.

Son titre lui vient de l'acteur qui la jouait, et qui lui-même n'est connu que par ce nom de théâtre. Il en avait fait l'étiquette d'un type, celui des *Vieilles ridicules*, dont aucune comédienne n'avait encore pris le rôle.

1. On verra, par une note sur un passage qui peut en fixer la date, qu'elle avait sans doute été jouée plus tôt, en 1635.

Un comédien s'en chargeait, c'est le nôtre : dans la tragédie, ou la tragi-comédie, il représentait les nourrices, et dans la comédie ou la farce, les duègnes entre-metteuses, les servantes « fortes en gueule, » et surtout les vieilles galantes.

Dans la 5<sup>e</sup> entrée d'un ballet de 1633, *Bacchus triomphant de l'Amour*, on en voit deux en scène, qu'on appelle les *Alizons*, et qui chantent à l'avenant de leur type :

Si toutes laides que nous sommes  
Nous osons caresser les hommes.

Notre acteur androgyne jouait tout sous le masque. Il n'eut personne en concurrence, jusqu'au moment où Corneille donna sa comédie de la *Sûreté*. Le principal rôle, qui aurait dû lui revenir, fut joué par une actrice, qui inaugura ainsi l'emploi des *Soubrettes*.

Alizon ne quitta point pour cela : car la pièce, où nous le trouvons ici, et qu'il joua certainement, est postérieure à la *Sûreté* de Corneille. Il dut seulement s'en tenir désormais aux vieilles ridicules.

Hubert, qui les jouait chez Molière, où il créa M<sup>me</sup> Pernelle, la comtesse d'Escarbagnas, etc. fut un de ses successeurs à l'Hôtel de Bourgogne, quand les deux troupes se mêlèrent ; il fut même le dernier. Après sa mort en 1700, qui suivit de près sa création de M<sup>me</sup> Jobin dans la *Devineresse* de Thomas Corneille, tous ces rôles furent repris par des femmes.

# ALIZON

## COMÉDIE

DÉDIÉE CI-DEVANT AUX JEUNES VEUVES ET AUX VIEILLES FILLES, ET A PRÉSENT AUX BEURRIÈRES DE PARIS

## AUX JEUNES VEUVES ET AUX VIEILLES FILLES

Belles dames, à qui la nature et l'honneur ne peuvent permettre de donner l'aliment nécessaire à vos contentemens, les unes par la perte de vos maris, et les autres pour n'oser goûter l'excellence du fruit de vie qui donne naissance aux créatures raisonnables, voici Alizon Fleurie, veuve, et sa sœur Vieux Thaudis, fille âgée de soixante ans, qui viennent, par l'exemple de leur vie et de leur patience, vous montrer le miroir sur lequel il faut, Mesdames, que vos esprits se conforment, que vos vertus se règlent,

que votre prudence se mire et que vos actions se fassent, afin de trouver des parties dignes de votre longue attente. C'est le parfait modèle d'une vieille et vertueuse amie, recherchée de la noblesse, de la justice et du tiers état, dans laquelle vous trouverez la vérité du proverbe qui dit que dans un vieux pot on fait souvent de bonne soupe, vu qu'après une infinité de traverses qui ont accompagné la suite de leurs années, elles ont heureusement rencontré le palais de la félicité, dans lequel elles sont entrées par





ALIZON

MIZON FLEURIF

Sachez donc qu'il est vray que Monsieur Karolu  
De m'avoir pour sa femme est bien fort Oubli

Il y a eu un grand nombre de personnes qui ont été atteintes de la peste.

Il y a eu un grand nombre de personnes qui ont été atteintes de la peste.

LES ÉVÉNEMENTS DE LA SEMAINE

Le 1er jour de la semaine, il y a eu un grand nombre de personnes qui ont été atteintes de la peste.

Le 2e jour de la semaine, il y a eu un grand nombre de personnes qui ont été atteintes de la peste.

LES ÉVÉNEMENTS DE LA SEMAINE

Le 3e jour de la semaine, il y a eu un grand nombre de personnes qui ont été atteintes de la peste.

Le 4e jour de la semaine, il y a eu un grand nombre de personnes qui ont été atteintes de la peste.

toutefois, dans le petit livre, *Discours sur l'apparition de l'effroyable* Pasteur, nous trouvons l'expression : « affaire bien intriguée. »

Prendre garde qu'un qui ne heurte une diphthongue.



De n'avoir pour sa femme, est bon fort et c'est



La possession de deux parfaits amans, qui, les faisons jouir du bien si long-temps attendu, ou encore fait naître l'occasion des avantageux mariages des trois filles d'Alizon Fleurie. Il faut, Mesdames, que vous n'espériez pas une moindre récompense de votre ennuyeuse attente, et que vous croyiez que ce temps qui court n'est que pour atteindre le bonheur qui vous est réservé, et dont quel-

que jour le ciel vous donnera une entière jouissance. C'est ce que souhaite avec passion,

Mesdames,

Votre très humble et affectionné serviteur,

L. C. DISCRET.

## A MESDAMES MESDAMES LES BEURIÈRES DE PARIS<sup>1</sup>

### MES CHIÈRES ET GRATIEUSES DAMES,

Faisant assez souvent des réflexions sérieuses sur les livres qu'on imprime de jour en jour, je suis autant de fois tombé dans un profond étournement de ce que tant d'auteurs qui travaillent ne se sont encore avisés de vous dédier quel'un de leurs ouvrages, veu que, sans vous flatter, mes bonnes, c'est vous qui en faites le plus grand débit. Vous ne vendez pas un quartier de beurre ny d'épinards en carême que l'enveloppe ne soit des œuvres de messieurs les poètes du temps, de messieurs de l'Académie, des entretiens picus des Pères contemplatifs ou de nos faiseurs de romans; et, sans faire tort à leurs forts raisonnemens et profonde science, c'est mal reconnoître les obligations qu'ils vous ont : car, comme vous faites toutes choses avec poids et mesure, la balance que vous tenez si souvent à la main (véritable marque de dame Justice) fait que vous les pesez avec tant d'équité que tel qui n'a pas un escu pour acheter un livre entier en void du moins quelque petite partie à bon marché, puisque vous en donnez toujours quelque lambeau par dessus les denrées que vous débitez; et par ce moyen il peut, pour peu d'argent qu'il ait, goûter les charmas catretines de ces grands génies, s'il ne se sert de leurs œuvres à autre usage dans le cabiuet. Je ne suis pas, mes chères, de ces ingrats : j'avoue ingénument que la plus grande partie des ouvrages de mon esprit

1. Elles avaient la réputation d'accepter, pour envelopper leur marchandise, les éditions complètes de certains livres qui ne vendaient pas. On lit dans le *Poète lasque* de Poisson, à propos des poètes qui n'ont de publicité que par le théâtre :

Et leurs pièces enfin, qu'ils croyent sans égales,  
Iroient en manuscrit aux *beurières* des halles.

ont passé par vos mains; vous avez été la justice distributive de mes vers et de ma prose, et, comme il a pris fantaisie à messieurs les libraires de faire revivre dame Alizon, qui estoit enseveli dans le tombeau depuis plus de vingt ans, j'ai cru estre obligé de vous en faire present, ne pouvant la mettre en des mains plus douces et plus coulantes que les vôtres, afin que, si les vers ne sont assez coulans à la fantaisie de ces messieurs qui les voudront lire, vous les froitez de beurre frais pour les rendre plus glissans et plus faciles à passer dans leurs délicates oreilles, n'estant pas de l'humeur de ceux qui, dédiaut un mauvais ouvrage à de grands seigneurs, s'imaginent qu'ils en passeront pour meilleurs. Si Alizon se trouve rade, vostre marchandise la peut adoucir; si ses paroles et ses complimens sont has, ils ont du rapport avec les vôtres; si son humeur est gaye et enjouée, elle a de la simpatie avec celle des dames de vostre qualité; et, pour le present que je vous fais, je souhaite deux choses de vous : l'une que, ma servante allant au marché, vous ayez la bonté de lui donner du meilleur de la motte ou du panier; et l'autre, que vous me teniez de vostre célèbre compagnie,

Mesdames,

Le très humble et affectionné serviteur,

L. C. DISCRET.

1. C'était l'usage. Nous en avons vu la preuve dans la notice d'Antoine Marechal. Cornelle lui-même, qui adressa au financier Montauran la dédicace de son *Cinna*, ne s'en défendait point. Celui qui fit le mieux ce métier est Ranguoze, si malmené dans le *Roman Bourgeois*. Il ne publiait un volume que pour en vendre la dédicace. On a même vu par quelques exemplaires de ses livres qu'une telle dédicace changeoit de destinataire, qu'il en faisait argent deux ou trois fois, en se contentant de mettre un nom de seigneur pour un autre, et sans jamais pousser plus loin les variantes, surtout dans la partie des éloges; ils ressaient invariablement les mêmes.

## ADVERTISEMENT IMPORTANT AU LECTEUR

Lecteur, après tant de rares poèmes qui, depuis quelques années, ont paru sur le théâtre de nos comédiens avec tant d'éclat et d'admiration de chacun, j'ay cru qu'ensuite de ces sujets si graves il te falloit donner quelque pièce comique pour divertir ton esprit de leurs histoires mélancoliques; et, pour cet effet, une dame de mes amies m'ayant fait le récit des grotesques et véritables amours de la veuve d'un pauvre bourgeois de Paris, j'en ay traité l'histoire en rime sous le nom d'Alizon Fleurie, avec des paroles les plus approchantes de la sorte de parler des personnages qui y sont introduits, et chacun selon sa condition, pour rendre le sujet plus risible, quey que de luy-même il soit extrêmement recreatif, intrigant et divertissant; et je puis dire avec la mesme vérité qu'aux représentations qui en ont esté faites personne ne s'y est ennuyé. Au surplus, lecteur, je t'advertis qu'encore que dans cette pièce j'aye mis des airs et des chansons à danser, les acteurs qui la représenteront en pourront chanter de celles qu'ils seauront, sans s'astreindre à celles-là, qui ne servent à mon sujet que pour en faire voir l'ordre et la suite, que tu ne trouveras pourtant ny dans les ré-

gles des vingt-quatre heures<sup>1</sup>, ny sans rencontre de voyelles<sup>2</sup>, mais un sujet véritable est plus difficile à traiter que les fables des auteurs du temps. Adieu.

### AU SIEUR D.

*Sur sa comédie d'Alizon.*

Estime qui vaudra tous les sujets tragiques,  
Alizon, qui fait rire, a bien d'autres appas :  
Ceux-là font les humails si fort mélancholiques,  
Qu'il faut que celle-cy les tire du trespas.

1. On a vu par la notice sur Mairet, que c'était la grande question du moment.

2. C'est-à-dire des *hiatus*. On verra qu'en effet l'auteur ne s'en fait pas faute, quoiqu'ils fussent dès lors tout à fait condamnés. Malherbe fut le dernier de nos bons poètes qui se les permit. Il a écrit dans les *Larmes de Saint-Pierre* :

Je demeure en danger que l'âme qui est née.

Regnier fait allusion à cette faute dans sa IX<sup>e</sup> *Satire*

Prendre garde qu'on qui ne heurte une diphtongue.

1. Mot alors nouveau, surtout appliqué à une pièce de théâtre. Dès 1613, toutefois, dans le petit livre, *Discours sur l'Espavation de l'effroyable Passeur*, nous trouvons l'expression : « affaire bien intrigée. »

## ENTREPARLEURS

ALIZON FLEURIE, vieille.  
L'ARMICHON, colporteur.  
M. JEREMIE, vieil soldat.  
M. KAROLU, vieil bourgeois de Paris.  
POLIANDRE }  
BELANGE } Gentils-hommes.  
ROSELIS }

SILANDE }  
CLARISTE } Filles d'Alizon Fleurie.  
FLORIANE }  
M. MARRON, muet.  
Le Batelier de la Grenouillère.  
Les assistans au chèvriaris.  
Un soldat.

*Ce nombre d'acteurs se réduit facilement à six<sup>1</sup>.*

## ACTE PREMIER

## SCÈNE I

FLEURIE, LE COLPORTEUR, MAISTRE JEREMIE,  
M. KAROLU, POLIANDRE, ROSELIS, BELANGE.

FLEURIE.

Le proverbe dit vray qui m'apprend qu'une femme  
Perd avec son mary la moitié de son ame,  
Quand la mort, separant leurs deux cœurs bien  
Luy laisse pourjamais des regrets infinis. [unis,  
Ha ! que la mort du mien m'a fait de facherie !  
Le pauvre homme mouroit s'il ne voyait Fleurie  
Tousjours auprès de luy rire, chanter, causer,  
N'estant pas un moment sans me venir baiser.  
J'estois son Alizon, son amour, son delice ;  
J'estois sa Penelope, il estoit mon Ulysse.  
Chez nous tous les plaisirs estoient à l'abandon :  
Si j'estois son Astrée, il estoit Celadon.  
Bref, toutes ces douceurs, cette amitié parfaite,  
Fait qu'encor tous les jours mon esprit le regrette.  
Mais, hélas ! ce plaisir eust esté bien plus doux  
Si de mes actions il n'eust esté jaloux.  
Je ne sçay quels appas j'avois en ma jeunesse,  
Mais chacun m'appelloit sa petite maistresse.  
J'avois des serviteurs en chaque saison<sup>1</sup>  
Autant que pas un prince en ait en sa maison,  
Et monsieur Karolu et maistre Jeremie  
Vous diroient bien encor que j'estois leur amie.  
Mais, quoy que nos discours fussent fort innocens,  
Ils ne laissoient pourtant de luy troubler les sens,  
Jusqu'à un point quelquesfois de m'avoir condamnée  
A ne point voir le jour que par la cheminée.  
Je ne voyois les champs que dans un vieux tableau  
Où estoit peint Monceaux<sup>2</sup> avec Fontainebleau.  
Il n'avoit jamais mis son cœur à la verdure :  
Aussi l'ay-je souvent appelé Trop-me-dure.  
En hyver, en esté, je gardois le logis.  
J'ay cent fois souhaité d'estre Urgande ou Maugis

1. Les troupes étaient si peu nombreuses, surtout en province, que pareil avis n'était pas inutile.

2. Château que le seigneur d'Henri IV et de Gabrielle d'Estées, qui en était châtelaine, avait rendu célèbre.

Pour aller quelquesfois faire la promenade  
Quand ses gouttes au lit le retenoient malade ;  
Et pourtant aujourd'huy sa separation  
M'apporte en verité beaucoup d'affliction.  
Croyez, s'il faut un jour que je me remarie,  
On me verra bien fort faire la recherche.  
J'ay desjà sur les bras deux ou trois amoureux  
Qui du moindre regard s'estiment trop heureux ;  
Et, combien que pour moy leur amour soit extreme,  
Si veux-je bien connoistre auparavant que j'aime.  
En voicy desjà l'un. Or sus, vous dis-je pas ?  
De moment en moment ils sont dessus mes pas.  
Je me veux retirer au fond de mon allée,  
Car je ne me plais pas d'estre tant cajolée ;  
Encore cely-cy jargonne incessamment,  
Quoy qu'il fasse sans cesse un mesme compliment.

## SCÈNE II

LE COLPORTEUR.

J'ay toujours quelque chose avecque quelque chose,  
J'ay des livres icy tant en rime qu'en prose<sup>1</sup> ;  
Le Duel de deux gneux dedans le Pré aux Clercs ;  
J'ay les Noms des Filoux<sup>2</sup>, la Misère des clers<sup>3</sup> ;  
J'ay les nouveaux Edits, les nouvelles Gazettes ;  
J'ay la Commodité des bottes et gassettes<sup>4</sup> ;  
J'ay le Remède aussi pour les pasles couleurs ;  
J'ay l'Amour des sergens, la Pitié des voleurs ;  
J'ay tous les Complimens de la langue française<sup>5</sup>,  
La Perte depuis peu d'une jeune bourgeoise  
Au quartier que chaquun nomme des Gravilliers<sup>6</sup> ;  
J'ai le Contract passé dedans Hautbervilliers

1. La liste qui va suivre, et qui rappelle celle qui se trouve dans l'Espérance de Discipline d'Antoine de Saix (1532), où défilent aussi une foule de livres populaires, n'est pas facile à reconstituer exactement. Plusieurs des petits livrets, tous fort rares aujourd'hui, qui sont indiqués, n'y figurent qu'avec un titre tronqué, qui a rendu toutes nos recherches inutiles.

2. Le *filou*, qui était un type à la mode alors, figure dans plusieurs pièces : les *Amours de Filou* et de *Robinette* ; l'*Estrange ruse d'un filou habillé en femme*, etc.

3. Le titre plus complet est la *Misère des Clercs de procureurs*.  
4. *Commodité des bottes en tous temps, sans cheveaux, sans mulet et sans aines, avec la gentillesse de manteau à la Hoquette et des cheveaux à la garquette*, 1629, pet. in-8.

5. Ces livres de compliments se réunirent encore, à Nancy, à Epinal, à peu près tels qu'ils étaient alors.

6. Cette rue existe encore dans le quartier Saint-Martin.

Entre Guillot Grand-Jan et Gillette Ventruë 1 ;  
 J'ay le Cruel combat d'un cinge et d'une grue ;  
 J'ay grande quantité de bons livres nouveaux ;  
 J'ay la Manière aussi comme on sèvre les veaux,  
 Avec le Testament du bon Gaultier Garguille 2 ;  
 J'ay le Galand qu'il faut à une belle fille.  
 Voicy l'invention pour prendre à toutes mains,  
 Utile aux procureurs autant qu'aux medecins ;  
 J'ai le Pouvoir qu'on donne à chacune servante  
 De coucher au grand liet quand madame est ab-  
 J'ay les Perfections de la dame Alizon [sente 3 ;  
 Pour captiver chacun dans sa belle prison ;  
 Dans un petit cahier j'ay la Bonté des femmes ;  
 J'ay toute leur Malice en trois ou quatre rames ;  
 J'ay la Methode aussi pour gagner force escus ;  
 J'ay les listes ici des garces et cocus,  
 Et l'Art de les trouver jour et nuit sans lanternes ;  
 J'ay comme il faut sortir sans payer aux tavernes ;  
 J'ay quelque chose enfin pour tous les bons esprits.  
 Mais en criant ainsi je suis presque surpris.  
 Voilà le beau palais où loge ma maistresse,  
 Qui surpasse en beauté la Romaine Lucrèce.  
 Je sçay que mon humeur luy plaist extremement,  
 Que de ses amourees je suis le cher amant :  
 Car, dès qu'elle m'entend, je vois son œil parestre,  
 Si ce n'est à sa porte, elle est à sa fenestre.  
 Puis qu'on ne luy void pas, sans doute elle est au  
 Adieu, belle prison de mes vieilles amours. [Cours.

## FLERIE.

En depit du vilain, j'ay honte de vous dire  
 Que j'ay lasché de l'eau à force de trop rire.  
 Mon Dieu ! qu'il est plaisant ! Si j'avois bien dequoy  
 Et que je le voulusse, il voudroit bien de moy ;  
 Mais le profit qu'il fait à crier des gazettes  
 Ne pourroit en un an nous fournir de lunettes.  
 Non, ce n'est pas mon fait : j'ay des partis meilleurs ;  
 Je ne veux empescher qu'il se pourvoye ailleurs.  
 Que le bon homme done y cherche sa fortune.  
 O Dieu ! qu'en voyey un qui souvent m'importune !  
 C'est maistre Jeremie. En voilà déjà deux.  
 Si l'on dit qu'à present je suis sans amoureux,  
 Avonez maintenant que c'est bien se meprendre.  
 Pour ne point m'amuser, je ne veux pas l'attendre.  
 Joint que j'attens icy mon autre serviteur,  
 Qui, peut-estre jaloux, feroit quelque malheur.

## SCÈNE III

MAISTRE JEREMIE, vieux soldat.

C'est grand cas qu'aujourd'hui, dans le siècle où  
 [nous sommes,  
 On ne fait plus estat de la vertu des hommes,  
 Quelque belle action qu'ils puissent faire voir :

La recompense manque où finit le devoir. [queste.  
 La Toison d'or n'est plus l'honneur de leur con-  
 Depuis quatre-vingts ans que j'ay dessus la teste,  
 J'en ay près de cinquante endossé le harnois  
 Au service actuel de quatre de nos roys.  
 Je me suis rencontré en quarante escarmouches  
 Où l'on tuoit le monde aussi dru que des mouches ;  
 J'ay veu deux eus assauts, trois eus combats  
 [rangez ;

J'ay veu des chasteaux pris et des bourgs saccagez ;  
 J'ay veu grand nombre aussi de villes imprenables  
 Mises en des estats grandement deplorables :  
 Le fer, le feu, le sang, servoit à les punir ;  
 Encore maintenant ce triste souvenir  
 Fait sortir de mes yeux abondance de larmes.  
 Enfin, depuis le temps que je porte les armes,  
 Pour me recompenser après tant de tourment,  
 Anspesade 1 on m'a fait dans un vieux regiment,  
 Quoy que, sans me vanter, j'aye fait des prouesses  
 Dont la moindre en effet meritoit des largesses  
 Telles qu'un puissant roy les doit à ses sujets  
 Lors qu'il a devant luy leurs vertus pour objet :  
 Car je me ressouvienx que du temps du roy Charles 2,  
 Je fus presque assommé devant la ville d'Arles 3.  
 En ce temps je n'estois qu'un petit embrefin 4,  
 Goujat 5 suivant la cour, mais pourtant bien malin :  
 Car, trouvant un corps mort étendu sur la plaine,  
 J'estois tout le premier à luy tirer la laine.  
 Je fouillois au gousset s'il avoit de l'argent ;  
 De courir au butin je n'estois negligent,  
 Et mesme ce grand jour que l'on dit de saint Gille,  
 Je demeuray tout seul de trois ou quatre mille.  
 Aux combats de Loudun, Saint-Denis et de Dreux 5,  
 J'estois couvert de sang tout jusques aux cheveux ;  
 A ceux de Montcontour 6, d'Onneau 7, de Roche-  
 On perça mon chapeau estant en sentinelle ; [belle 8,  
 Et, du temps d'Henry trois, le dernier des Valois,  
 On me nommoit partout le grand Mars des Fran-  
 [çois.

Soudain qu'il se faisoit quelque hardie entreprise,  
 Pour estre des premiers j'y courrois en chemise.  
 Aussi, lorsqu'on donna la bataille à Coutras 9,  
 Un coup de fauconneau me perça les deux bras ;  
 Et, du temps du feu roy, à la bataille d'Arques,  
 Je fus bien près d'aller au royaume des Parques :  
 Mesme en celle d'Ivry, il y faisoit si chaut  
 Qu'un autre homme que moy seroit mort à l'assaut.  
 Mais que diray-je encor de Fontaine-Francoise 10  
 Où l'ennemy tousjours m'approchoit d'une toise ?

1. Voyez sur ce mot une note de l'une des premières pièces.

2. Pendant le voyage que Charles IX fit en Provence avec sa mere, en 1564.

3. Chargeur de chariots. — Le mot *cabretier*, dans le sens de faire un chargement sur une voiture avec des cordes, s'emploie encore.

4. Valet d'armée. — Ce qu'on appelle aujourd'hui le *brossour* d'un officier s'appelait alors son *goujat*. « Il avait, lit-on dans *Francion*, p. 198, sery de *goujat* à un cadet d'une compagnie d'infanterie. »

5. Le combat de Dreux entre les catholiques et les huguenots est de 1562, celui de Saint-Denis de 1567, celui de Loudun de 1568.

6. Victoire du duc d'Anjou, le 3 octobre 1569.

7. Aulneau dans le pays Chartrain. Le duc de Guise y fut vainqueur des huguenots en 1587.

8. Roche-la-Belle en Limousin, où Coligny eut un avantage sur le duc d'Anjou en 1569.

9. Victoire du roi de Navarre en 1577.

10. Dernière victoire d'Henri IV, en 1595.

1. Voici le vrai titre : *Plaisant contract de mariage passé nouvellement à Auberville, le 35 de fevrier 1533, entre Nicolas Grand-Jan et Guillemette Ventruë. Ensuite le festin dudit mariage, appresté à la plaine de Long-Boyan. Paris, 1627, pet. in-8.*

2. *Le Testament de feu Gaultier Garguille*, 1631, pet. in-8. Nous l'avons reproduit dans notre édition de ses *Chansons*, p. 149.

3. *La permission aux servantes de coucher avec leurs maîtres, ensemble l'arrêt de leurs maistresses*, pet. in-8. Nous l'avons reproduit dans nos *Variétés*, t. II, p. 257.

Sans apprehension, le coutelas au poing,  
 J'abbaïtois les soldats comme on fauche le foin.  
 Enfin, l'on voit toujours ce maître Jeremie  
 N'a non plus qu'autrefois la valeur endormie.  
 En ces troubles derniers, en tous les precedens,  
 Les effets de mon bras se sont veus evidens,  
 Et, quoy que j'aye acquis une immortelle gloire,  
 L'Amour a maintenant dessus moy la victoire.  
 Ce beau petit archer, ravissant mes lauriers,  
 Peut dire avoir vaincu le premier des guerriers.  
 Le feu, le fer, le plomb, la poudre ny la mèche  
 N'ont pu faire à mon cœur ce que m'a fait sa flèche.  
 Les attraits de Fleurie ont eu seuls le pouvoir  
 De me faire oublier le martial devoir.  
 Depuis que sa beauté loge dans ma poitrine,  
 A pas un autre objet je n'ay fait bonne mine;  
 Je n'en regarde aucun qu'avecque du mespris,  
 Voyant que leurs appas n'egalent ma Cypris.  
 Mais j'ay tant de malheur qu'en cherchant l'inhu-

[maine,

Je ne la trouve point pour luy dire ma peine.  
 Tantot un president l'emmené promener,  
 Tantot un conseiller vient chez elle disner;  
 Souvent elle est au Cours ou à la comedie.  
 Ha ! fi, fi de l'amour ! il faut que je le die ;  
 Exprès je viens icy pour trouver guarison  
 Lors que le medecin n'est plus à la maison.  
 Puis qu'un de mes amis m'a dit qu'elle est sortie,  
 Il me faut à demain remettre la partie.

## SCÈNE IV

FLEURIE, M. KAROLU.

FLEURIE.

Hé bien ! que dites-vous de ce brave amoureux ?  
 Il est vaillant soldat, son cœur est genereux.  
 Mais quoy ! me marier à un homme de guerre,  
 C'est fonder mon espoir sur la force d'un verre :  
 D'un soldat, d'un coeur, d'un marinier aussi,  
 La femme est toujours veufve, à ce qu'on tient icy.  
 J'en ay tant à choisir que j'ay crainte de dire,  
 Ainsi que beaucoup font, que j'ay fait choix du pire.  
 Quelqu'un le suit de près... Si je n'ay le trelu,  
 Celui qui vient à moy, c'est monsieur Karolu.

M. KAROLU.

Ma belle, c'est luy-mesme, à vostre humble service.  
 Si pour un tel honneur vous le jugez propice,  
 Il est prest d'obeir à vos commandemens.

FLEURIE.

Vous vous mettez toujours dessus les compliments ;  
 Mais, ne pouvant repondre à tout ce que vous dites,  
 C'est devant les pourceaux semer des marguerites.

M. KAROLU.

Je ne scaurois souffrir telle comparaison.  
 Avecque un bon esprit vous avez la raison  
 Qui ne doit point ceder à personne du monde.

FLEURIE.

Ma science pourtant n'est pas beaucoup profonde.  
 Monsieur, pour m'obliger, ne m'entreprennez pas,  
 Car je ne vous dirois que du galimatias.

M. KAROLU.

Dans un sens tout parfait vostre rare eloquence  
 Des meilleurs orateurs tient la gloire en balance.

FLEURIE.

Si n'ay-je jamais leu que Rablais et Marot,  
 Dont à peine à present me souviens-je d'un mot.  
 Ces modernes auteurs ne me plaisent à lire  
 S'ils n'ont dans leurs romans le petit mot pour rire.

M. KAROLU.

Il n'y a point d'auteurs que vostre esprit n'ait leu.

FLEURIE.

Pas un d'eux ne ressemble à monsieur Karolu.

M. KAROLU.

C'est trop de vanité que vostre amour me donne.

FLEURIE.

Jamais un bon esprit n'en reçoit de personne.

M. KAROLU.

Le mien manquant aussi de cette qualité,  
 A ces divins auteurs sa gloire il a quitté <sup>1</sup>.  
 Mais epargnez un peu vos amis, je vous prie,  
 Et eroyez seulement que j'aimé bien Fleurie.

FLEURIE.

C'est me rendre un devoir que je n'ay merité.  
 S'il m'est deu quelqu'honneur, c'est mon antiquité  
 Qui me donne cela par dessus la jeunesse,  
 Qui doit avec l'honneur respect à la vieillesse.

M. KAROLU.

Vostre age ne permet de tenir tels propos.  
 Vostre visage gay, vos membres si dispos,  
 Font voir assez l'ecelat de vos beautez parfaites,  
 Qui fournissent l'amour de bottes d'alumettes,  
 Pour enflamer le cœur d'un amant comme moy,  
 Resolu maintenant de vous donner la foy  
 Si vostre affection accepte son service.

FLEURIE.

C'est justement frapper où mon desir se glisse.  
 A l'instant que mes yeux se sont jettez sur vous,  
 Ils ont veu dans l'abord un entretien si doux  
 Que, puisque maintenant l'occasion se treuve,  
 Vous estant hommeveuf, aussibien que moy veufve,  
 Pour encore gouter quelque doux passe-temps  
 Et vivre ensemble ainsi le reste de nos ans, [ge,  
 J'ay ereu qu'en vous prenant je ne perdrois au chan-  
 Pourveu que vostre esprit ne donne de louange  
 A ce petit sujet qui n'en merite pas. [cas.  
 Mais quoy ! de peu de chose on fait souvent grand

M. KAROLU.

Vos mepris ne font rien qu'aceroistre vostre gloire :  
 Desjà vous avez place au temple de Memoire,  
 Et c'est trop offenser ce que j'ay de plus cher.  
 De vous baiser icy je ne puis m'empescher,  
 Afin de reparer une si grande injure,  
 Que mon parfait amour ne veut pas que j'endure.

FLEURIE.

Holà ! n'approchez pas ! Toubeau ! tenez-vous bien,  
 Et dites, mon amy, que vous ne tenez rien.

1. Abandonné. — Ce mot se trouve avec ce sens dans Rablais, Montaigne, etc.

Ha! monsieur Karolu, vous m'avez descoiffée,  
Et jusques au mourir vous m'avez eschauffée.

M. KAROLU.

Ce plaisir est si doux, qu'il n'est point d'amoureux  
Qui de mourir ainsi ne se creust bien-heureux.  
Mais, Dieux! ce doux baiser m'interdit la parole.

FLEURIE.

Personne ne l'a ven : c'est ce qui me console.  
Que j'aurois de regret si quelqu'un, par hazard,  
A ce moment sur nous eust jeté son regard!  
Je vous laisse à penser ce que l'on pourroit dire!

M. KAROLU.

Que ce sont des amans qui s'amusent à rire!

FLEURIE.

J'avoue bien qu'autrefois cela m'eust semblé bon ;  
Mais ma peau, ressemblant la coïne d'un jambon,  
Faisant voir aujourd'hui ma face rissolée  
Comme une solle fritte ou à demy brulée,  
Rend tous mes serviteurs aussi froids qu'un glaçon.

M. KAROLU.

Tant mieux! en vous prenant j'auray chair et pois-

FLEURIE.

Mais si telle action mes filles avoient véné?

M. KAROLU.

Quoy! voir baiser leur mère au milieu d'une rue!

FLEURIE.

Ouy, vrayment, je ne sçay ce qu'elles en diroient.

M. KAROLU.

Que deux parfaits amis grandement s'aimeroient.

FLEURIE.

Seroit à des enfans donner un bon exemple!

M. KAROLU.

Adieu, quelqu'autre jour nostre entretien plus am-  
Me donnera loisir de conclure avec vous... [ple

FLEURIE.

L'offre que je vous fais...

M. KAROLU.

D'estre un jour vostre espoux.

FLEURIE.

Il faut tousjours courir au bien plus nécessaire.

M. KAROLU.

Un partisan m'attend pour résoudre une affaire  
Touchant certains avis que je luy vais donner  
Sur la place du Change<sup>1</sup>, où je vais promener.  
C'est là que joliment se gagne la pecune,  
Alors qu'en peu de temps on vent faire fortune.

FLEURIE.

Allez, faites profit; moy je vais au Bouquet  
Jouer un triquelrac, ou peut-estre un piquet.  
On me doit bien nommer la Perrette l'heureuse :  
Voilà trois amoureux qui n'ont qu'une amoureuxse!  
Le noble, la justice, avec le tiers-estat,  
A qui m'aura pour femme ont ensemble debat ;  
Mais pourtant c'eluy-cy a de bons exercices :  
Il donne des avis, fait vendre des offices ;

Il est gagne-denier<sup>1</sup>, il poursuit des procez,  
Et fait prestre argent à rente ou interests.

## SCÈNE V

POLIANDRE, ROSELIS, BELANGE.

POLIANDRE.

N'estime plus, Amour, le pouvoir de tes armes,  
Puisque ma passion n'a sceu goster leurs charmes.  
De dix milles objets que je vois dans la Cour,  
Pas un jusqu'aujourd'hui ne m'a donné d'amour.  
J'ay beau considerer l'exces de leurs merites,  
Ils ont pour ma froideur des chaleurs trop petites.  
Pour ne point captiver ma chère liberté  
J'haïrois les apps d'une divinité ;  
Mais, quoy que mon humeur paroisse vagabonde,  
Je ne laisse pourtant de cherir tout le monde.  
Je caresse une dame autant comme un amy :  
Je n'ay dans l'univers qu'Amour pour ennemy,  
Et, quelque blâme encor qu'on donne à l'inconstan-  
Je veux jusqu'au mourir suivre l'indifference, [ce,  
Malgré tous les efforts de ce fils de Cypris.

ROSELIS.

Lasche ! il faut que tu meure avecque ton mepris.

BELANGE.

Donnez-moy le loisir de tirer mon épée!

ROSELIS.

Il faut que dans ton sang la mienne soit trempée.

POLIANDRE.

Quel prodige est-ce icy ? Deux frères inhumains  
Pour se faire mourir ont les armes aux mains!  
Il faut les separer sans davantage attendre.

ROSELIS.

En vain vostre secours tasche de le deffendre.

BELANGE.

Monsieur, obligez-nous de vous mettre à l'escart  
Pour juger qui des coups aura meilleure part.

POLIANDRE.

Je veux auparavant sçavoir vostre querelle.

ROSELIS.

Vous n'en pouvez sçavoir une plus criminelle.

BELANGE.

Si vous appelez crime un conseil fraternel,  
Je confesse en effet que je suis criminel ;  
Mais pourtant la raison, qui me doit rendre sage,  
Ne m'a fait dire rien à ton desavantage.

ROSELIS.

Perfide! ose-tu bien proufer ce discours,  
Me voyant en l'estat de terminer tes jours!  
Icy je veux apprendre à ta jeune cervelle  
Qu'en blasant mon amour tu offences ma belle.

BELANGE.

Je meure si jamais j'ay voulu l'offencer!

POLIANDRE.

Sa satisfaction doit son crime effacer.

1. Au bout du Pont-au-Change, à l'entrée de la rue de la Joaillerie, ou se tenait la bourse du temps.

1. Courtier d'affaires à qui l'on donnait pour sa commission un denier par livre.

ROSELIS.

Pourquoy m'empeschez-vous de punir un infame  
Qui jette son venin sur l'honneur d'une dame ?

POLIANDRE.

Je ne souffriray point que l'on passe à l'effet,  
Que mon juste desir vous n'ayez satisfait,  
Et, de quelque costé que tourne l'injustice,  
Je seray le premier à punir sa malice.

ROSELIS.

Fais-en donc le recit, mais si discretement  
Que je n'aye sujet de mecontentement.

BELANGE.

Souvent l'occasion se montre favorable  
A celui que l'amour veut rendre miserable.  
Dans le commencement que naist l'affection,  
On ne void rien d'egal à cette passion.  
Tout ce qu'on se propose en ce premier rencontre<sup>1</sup>,  
Doit, ce semble, arriver tel que l'esprit le montre ;  
Mais, hélas ! les effets en sont si differens  
Que j'en voudrois les Dieux prendre pour mes gars  
Ce propos que je tiens ne me semble inutile (rends,  
Pour faire voir l'état d'un esprit bien fragile,  
Mon frère, que le Ciel a veu naistre amoureux  
Avec autant d'ardeur comme il est genereux,  
Espris de la beauté d'une jeune estrangère  
Qu'on ne nomme à la cour que la Belle bergère,  
A tant flaté son mal par un espoir caché  
Que divans de tourment ne l'en ont empesché.  
Pendant les premiers feux de son dur esclavage,  
La coquette toujours luy faisoit bon visage,  
Tout ce qu'elle a voulu n'a pas manqué d'effet :  
Quand l'esprit ne l'a pu, le courage l'a fait.  
Où la faveur n'a pu faire voir sa puissance,  
Il a forcé les Dieux à prendre sa defence.  
Luy tout seul la ravit à Montreuil-sur-le-Bois,  
Malgré tous les efforts de deux cens villageois.  
Il est cause aujourd'hui que toute la noblesse  
L'estime dans la cour autant qu'une princesse.  
Mais, comme cet esprit rempli de vanité  
A veu que tout le monde admire sa beauté,  
Que chaque courtisan sans cesse la caresse,  
Mesme qu'un jeune duc l'appelle sa maistresse,  
Sa grande ambition a porté ses esprits  
A ne luy plus parler qu'avecque du mespris.  
Si mon frère l'aborde, elle tourne visage ;  
Pensant la cajoler, elle entretient un page ;  
S'il presente sa main pour la mener au bal,  
Peur de l'incommoder, elle prend un rival ;  
S'il presse sa raison de vouloir reconnoistre  
Le veritable amour que son cœur fait paroistre,  
Elle dit froidement qu'elle n'a rien promis  
Qui les puisse empescher de vivre bons amis.  
Voyez si c'est parler en termes d'une fille  
Dont le nom seulement blesse nostre famille !  
De simple villageoise elle a eu le bon-heur

1. Ce mot fut du masculin jusqu'à La Fontaine qui a dit encore dans son conte de *Richard Minuto* :

..... Et les Dieux

En ce rencontre ont tout fait pour le mieux.

Il y avoit longtems que Pasquier en avoit fait la critique. Suivant lui, dire un *rencontre*, un *debte*, un *couple* c'est-à-dire employer manieres de parler familières non aux François, ains seulement aux Gascons. • *Lettres*, liv. XVIII, lettre 1.

D'estre par son credit au comble de l'honneur.  
Mais elle cependant tout ce bien-fait oublie :  
En luy faisant affront l'ingrate le public ;  
Et, quand je pense icy dire mon sentiment  
Qu'il ne doit pas paroistre insensible en aimant,  
Prenant tous mes propos pour une grande injure,  
Il me veut mettre à mort, pourveu que je l'endure.  
Jugez doncques, Monsieur, si le sujet le vaut.

POLIANDRE.

Roselis en cela me semble un peu trop chaut ;  
Mais, pourveu qu'à l'amour son honneur il prefère,  
Puis qu'à mon jugement il a remis l'affaire,  
Je veux dire en passant, par forme de devis,  
Qu'en ce cas sa raison doit suivre vostre avis,  
Que vous devez tous deux vous aimer comme frères,  
Sans jamais contre vous animer vos colères.

BELANGE.

Cet equitable arrest nous impose une loy  
Que mon frère doit suivre aussi bien comme moy ;  
Toutefois, je crains fort qu'il y trouve à redire.

POLIANDRE.

Je ne crains pas aussi qu'il me vueille dedire.

ROSELIS.

Monsieur, nous vous avons trop d'obligation :  
Vostre arrest prononcé, je suis sans passion,  
Et, quoy que son effet me semble difficile,  
J'espère avec le temps me le rendre facile.

POLIANDRE.

Adieu donc ; cependant demeurez bons amis,  
Et me tenez tous deux ce que m'avez promis.

BELANGE.

Plustost que d'y manquer je veux perdre la vie.

ROSELIS.

Ta resolution de la mienne est suivie,  
Pourveu que désormais, paroissant plus discret,  
Tu n'aïles à chacun decouvrir mon secret.

## ACTE DEUXIÈME

### SCÈNE I

SILINDE, CLARISTE, FLORIANE, FLEURIE.

SILINDE.

C'est trop dans le logis demeurer enfermée ;  
Le soleil, n'ayant plus sa force accoustumée,  
D'un air plus temperé fait goster les douceurs.  
Clariste, Floriane, où estes vous, mes sœurs ?  
Pour icy travailler apportez vostre ouvrage :  
Nous nous divertirons avec le voisinage.

CLARISTE.

Avec mesme dessein nous devons en bas.

FLORIANE.

Dejà pour commencer j'avois pris deux rabas.

SILINDE.

Ma sœur, apporte-moy une chaire <sup>1</sup> bien basse.

FLORIANE.

En voilà déjà deux. O Dieux! que je suis lasse!  
Or sus, auparavant que je remonte en haut,  
Pour n'y plus retourner, dites ce qu'il vous faut.

CLARISTE.

Dessus nostre buffet est mon poinet de Hongrie.

SILINDE.

Mon metier est auprès de sa tapisserie.  
Petite paresseuse, hâtez-vous de venir.

CLARISTE.

Il ne faudra rien qu'elle à nous entretenir,  
Si son gentil esprit n'a point d'autres pensées.

FLORIANE.

Mes peines devoient bien estre recompensées.  
Mais quoy! le droit d'aisnesse, avec sa primauté,  
Me ravit bien souvent ce que j'ay mérité.  
Il faut que la plus jeune endure de l'aisnée,  
Il faut tout luy céder pour n'estre mal menée,  
Il faut aller par tout, et bien viste marcher  
Sans qu'aucune raison vous en puisse empescher.  
S'il se trouve un party, sera pour la première;  
La plus jeune tousjours demeure la dernière.  
Enfin, s'il se pouvoit, pour les fort obliger,  
Mon âge avec le leur je voudrois bien changer,  
Car j'ay bien du regret de ne les point voir femmes,  
Et d'obeir tousjours à ces belles madames.

SILINDE.

Causeuse, taisez-vous! travaillez seulement,  
Et nous donnez loisir de parler un moment.

FLORIANE.

Quand j'ay de la raison, je ne me sçaurois taire.

CLARISTE.

Vous estes d'une humeur grandement volontaire.  
Il falloit ajouster à vostre beau discours  
Qu'à la jeunesse aussi nous pardonnons tousjours.

FLORIANE.

Il est vray que souvent j'eusse esté bien tapée  
Si, courant après moy, vous m'eussiez attrapée;  
Mais ma fuite souvent m'a servy de pardon.

SILINDE.

Brisez sur ce propos pour en entendre un bon;  
J'ay ce matin appris de ma bonne commière  
Que monsieur Karolu recherche nostre mère,  
Qu'à quel prix que ce soit il la veut espouser,  
Mesme qu'en certain lieu l'on les a vus baiser.

CLARISTE.

O Dieux! est-il possible?

SILINDE.

Il est trop veritable,

1. C'était la première forme du mot *chaïse*, qui ne doit d'être ce qu'il est qu'à la prononciation de Paris, qui volontiers mettaient des *s* ou des *z* ou se trouvaient des *r*. Sous Louis XIII, ce fut la forme admise par les gens de bon ton: « Quelques-uns, écrit Voiture (125<sup>e</sup> Lettre), disent encore *chaïse*, sans que l'on se moque d'eux, mais il vaut mieux dire *chaïse*. » Cette prononciation s'étendit jusqu'au mot *chaire* de professeur, *chaire* d'église. Dans la pièce de Moutfleury, *les Bestes raisonnables*, scène 3, on lit:

Asnes dedans la *chaïse*, aux Universités. »

Les articles ce jour seront mis sur la table,  
Et maistre Jeremie, et ce vieux colporteur,  
Ont leur congé tous deux avec grand crevecœur.

FLORIANE.

Ils me deplaisoient fort, quoy qu'ils me fissent rire,  
Et j'avois, sans mentir, le dessein de leur dire.

CLARISTE.

Il est vrai qu'à ces deux je n'eusse consenty;  
Mais monsieur Karolu, c'est un fort bon party:  
On connoist sa lignée autant que son mérite,  
On sçait qu'il a dit bien qui n'a point de limite,  
Que partout chez les grands il est le bien venu,  
Et qu'il est dans Paris de tout chacun connu;  
Bref, il nous fait faveur d'estre nostre beau-père.

SILINDE.

Hola! n'en parlons plus, car voicy nostre mère.

FLEURIE.

Hé bien! que faites-vous? que dit-on au quartier?

FLORIANE.

Voilà l'un des garçons de nostre savetier  
Qui vient de demander l'argent de deux semelles.

FLEURIE.

Taisez-vous! babouïne <sup>1</sup>. Est-ce là les nouvelles  
Qu'aujourd'hui mon esprit veut entendre de vous?

FLORIANE.

Que nous aurons bientost un beau-père chez nous.

FLEURIE.

Mais regardez un peu, la petite rusée!  
Qui lui peut avoir dit?

FLORIANE.

Madame la Rosée.

FLEURIE.

Puis que ma bequenot <sup>2</sup> me prend ici sans vert,  
Je ne puis plus céler ce qu'elle a decouvert;  
La mine est eventée au temps que l'on desire:  
Aussi bien aujourd'hui falloit-il vous le dire.  
Sçachez donc qu'il est vray que monsieur Karolu  
De m'avoir pour sa femme est bien fort resolu;  
Je crois que toutes trois vous en serez contentes.

SILINDE.

On nous estimeroit tout à fait imprudentes,  
Si, voyant le bonheur nous presenter la main,  
Nous ne courions après par un mesme chemin.  
En cela nous devons suivre vostre sagesse;  
Imitants vos vertus, nous suivrons la noblesse,  
Et, puisque l'un et l'autre y sont tous deux portez,  
Nous serons toutes trois d'egales volentez.

FLEURIE.

Ce discours me plaist fort. Tu ne dis rien, Clariste?

CLARISTE.

Elle a parlé pour moy.

FLEURIE.

Que tu me sembles triste!

1. Petite sottise. — La Fontaine l'emploie avec ce sens dans l'*Enfant et le Maître d'école*. On l'employait peu au féminin. *Babouin* servoit pour les deux genres. V. *Illustrations proverbes*, ch. x.

2. Ce mot qui s'écrivait plus souvent *bequenand*, *bequenauade*, voulait dire bavard, bavarde. Nous ne l'avons trouvé expliqué que dans Colgrave, M. Litté l'a omis.

CLARISTE.  
Vous me pardonnerez.

FLORIANE.  
Ce teint blanc sans chaleurs  
Ressemble extremement à des pâles couleurs ;  
Elle mange du sel, elle boit du vinaigre,  
Pour avoir la peau blanche et le visage maigre.  
C'est sans doute son mal.

FLEURIE.  
Ha ! que voicy grand cas !<sup>1</sup>

FLORIANE.  
Il luy faut un mary.

FLEURIE.  
Vous ne vous tairiez pas ?

FLORIANE.  
J'auray bien de la peine.

FLEURIE.  
En verité je jure...

FLORIANE.  
Que, si vous me battez, il faudra que j'endure ?

FLEURIE.  
Entrez dans la maison, et nous laissons icy.

FLORIANE.  
Bien ! ne vous fâchez pas ! Je m'en allois aussi.

CLARISTE.  
Je loue extremement le bon choix que vous faites.

FLEURIE.  
Mon sentiment n'a point que des règles parfaites ;  
Je ne fais rien pour moy que ce ne soit pour vous.  
Si je prends un mary, vous aurez des espoux  
Selon vostre merite et plus à l'avantage  
Que je n'eusse pu faire au temps de mon vefvage :  
Nous ferons seulement un petit déjeuner,  
Et puis dans un bateau nous irons promener.

SILINDE.  
Quand nous arrivera cette bonne fortune ?

CLARISTE. [mune.  
Telle on la peut nommer, puisqu'elle n'est com-  
FLEURIE.  
Peut-estre dès demain, selon l'occasion.

CLARISTE.  
La haste apporteroit de la confusion,  
Il vaut mieux retarder quelque peu davantage.

FLEURIE.  
Quelqu'un vient m'aborder, changeons nostre lan-  
SILINDE. [gage.  
Nous irons promener, il est tout resolu.

CLARISTE.  
Vrayment, bien à propos vient monsieur Karolu.

M. KAROLU.  
Je suis de la partie, et veux que soit dimanche.  
Je porte avec du vin un bon pasté d'éclanche.  
Pour un sou nous aurons un carrosse à courtaux,

1. Grande affaire — Louis XIV avait retenu cette expression en cours dans son enfance. Pour une affaire importante, il disait toujours : C'est un grand cas.

Qui n'a pour le mener ni cocher ni chevaux.  
Mais la Marne et la Seine, et quelque petit voile<sup>1</sup>,  
Conduit par un cocher vestu de grosse toile.

FLEURIE.  
J'appréhende bien fort la pluie avec le vent.

M. KAROLU.  
Aubesoin ce chapron vous serviroit d'hauvent<sup>2</sup>.

FLEURIE.  
Hé bien, bien, moquez-vous, vous esles à vostre

M. KAROLU. [aise.  
Vous y serez aussi, pourveu que je vous plaise.

FLEURIE.  
Ha ! ne me raillez point, vous avez trop d'appas  
Pour n'estre pas aimé par un sujet si bas.  
Mais!...

M. KAROLU.  
Quoy ! vous soupirez ?

FLEURIE.  
Puis que mon cœur soupire<sup>3</sup>,  
C'est un signe certain qu'il n'a ce qu'il desire.

M. KAROLU.  
Si vous me desirez, je suis du tout à vous.

FLEURIE.  
Filles, entrez dedans, pour un peu laissez-nous. [re.  
Prenez place, Monsieur, et causons un quart d'heu-  
M. KAROLU.  
Je ne pouvois avoir de rencontre meilleure.

## SCÈNE II

M. JEREMIE, M. KAROLU, FLEURIE.

M. JEREMIE.  
Souffriray-je un rival piller sur mes talons ?  
Quand je pense avancer, je tombe à reculons.  
Je porte mon espoir à posséder Fleurie,  
Lorsqu'un autre la sert sans craindre ma furie.  
Sus, il faut que sa mort satisfasse ma foy.  
Mais tout beau, parlons bas, ils sont proche de moy.  
Je les veux accoster sous un autre visage,  
Et par un fin discours remescher mon courage.  
Que font icy tout seuls ces deux parfaits amans ?

M. KAROLU.  
Ils attendent l'honneur de vos commandemens.

M. JEREMIE.  
Vos esprits sont contents ?

M. KAROLU.  
Donnons-luy des cassades<sup>4</sup>.

FLEURIE.  
Nous nous entretenions du temps des barricades.

1. Ce mot, suivant son étymologie du latin *velum*, n'était alors du féminin dans aucun sens.

2. On avait dit d'abord *as-event*, ce qui donnait bien le sens et l'étymologie : « Les deux costés, lit-on dans les *Voyages de Montaigne* t. II, p. 399) sont couverts de grands *otevents*. »

3. C'est le proverbe : *Cœur qui soupire n'a pas ce qu'il desire.*

4. Mauvaises excuses, défaits. — Rénier dit (sat. 10) « payer d'une cassade, » dans le même sens.



M. JEREMIE.

Aucun n'en peut parler de mesme comme moy,  
Car, maheutre<sup>1</sup> en ce temps, je tenois pour le Roy.

FLEURIE.

Assièze-vous donc là pour nous dire, de grace,  
Quel estrange malheur causa cette disgrace.

M. JEREMIE.

La religion seule apporta tous ces maux.  
Deux contraires partis causèrent nos travaux :  
Le party huguenot choque le catholique ;  
Celuy-là des papots résiste à l'heretique.  
Ainsi l'eau et le feu formèrent des débats  
Qui par plus de dix ans troublèrent nos Estats.  
Car après Henry trois, le grand roy de Navarre,  
Des princes vertueux l'exemple le plus rare,  
Succédant à son sceptre aussi bien qu'à ses mœurs,  
Esprouva des Ligueurs les mauvais humeurs.  
En venant à Paris on luy ferme la porte ;  
Sous un pretexte feint on le traite de sorte  
Qu'avecques son armée il est contraint enfin  
De résoudre sa force à la prendre par faim.  
Il assiège ses murs : sa peine est inutile.  
Chacun veut estre maistre en cette grande ville,  
Chacun veut commander, chacun veut estre roy ;  
On n'y trouve raison, ny police, ny loy.  
Neantmoins à la fin leur esperance est vaine.

M. KAROLU.

Il est vray qu'à l'instant que feu monsieur du Mai-  
Fut par le peuple élu lieutenant general, [ne<sup>2</sup>  
Du quartier de la Grève on me fit caporal.

M. JEREMIE.

De toutes nations du secours on mandie ;  
Mais chacune à dessein jouant sa comédie  
Est contrainte à manger, avec ceux de Paris,  
Des chiens, des chats, des rats, avecques des sou-

FLEURIE. [ris<sup>3</sup>.

O que de Lansquenets, d'Espagnols et de Suisses,  
Regretoient l'aliment de leurs mères nourrices !  
Ils ne vivoient sinon de raves et navets,  
Qu'ils s'en alloient enueillir là haut sur ces marais<sup>4</sup>,  
Et, si je m'en souviens, le capitaine Jacques

1. Les soldats du parti du roi au temps de la Ligue s'appelaient ainsi, à cause du gros bourrelet dont était garni le haut de leurs manches, et qui rappelait le *maheute* des oiseaux de grand vol, c'est-à-dire ce qui se trouve d'un peu plus gros au haut de leurs ailes. On lit dans le *Mascurat* de Naudé : « un carabon *maheutre*, c'est-à-dire du parti du roi. » En tête du petit libelle publié en 1594, *Dialogue du Maheutre et du Monant*, se trouve une gravure où le premier porte un pourpoint à *maheutre* de gendarme royaliste.

2. Le duc de Mayenne.

3. Cette famine du siège de Paris sous Henri IV, que le dernier a si cruellement renouvelée, pouvait sembler avoir été exagérée dans les détails qu'on trouve ici. Nous savons maintenant, par nous-mêmes, qu'on y peut croire. Il faut lire dans les *Mémoires de la Ligue*, t. IV, p. 46, combien de personnes moururent de faim. « Bienheureux, dit la *Satire Menippée*, qui n'a point mangé de chair de cheval et de chien ; et bienheureux qui a toujours eu du pain d'avoine.... Il n'a pas tenu à monsieur le Légal et l'ambassadeur Mendosse, que nous n'ayons mangé les os de nos peres. » On veut parler ici du pain que les chefs de la Ligue voulaient qu'on fit avec les os pulvérisés du cimetière des Innocents.

4. Une partie du Marais était encore en *conture*, c'est-à-dire en culture. Le nom de certaines rues : *Culture Sainte-Catherine*, de la *Conture Saint-Gervais*, de l'*Oscille*, du *Pont aux choux*, y rappelle ce temps des maraichers.

Me fit don d'une niche assez proche de Pasques.

M. JEREMIE.

Sans doute que ce fut alors que deux batteaux  
Passèrent malgré nous à la faveur des eaux.

FLEURIE.

Ce fut plustost le jour qu'on nomme des Farines<sup>1</sup>,

M. JEREMIE.

Les Seize et l'Union causèrent vos ruines ;  
Car si le peuple uny aux volontez du roy  
Les eust abandonnez, sous ce zèle de foy,  
Ils n'eussent pas duré une seule journée.

M. KAROLU.

La cour de parlement estant emprisonnée,  
Le peuple estoit trop foible et trop dans les dangers,  
Pour penser résister au nombre d'étrangers.

M. JEREMIE.

Sous le visage faux d'un masque politique,  
Chaque seditieux se disoit catholique ;  
Mesme encore à beaucoup on ne le peut oster.

FLEURIE.

Voire, voire, vrayment vous m'en voulez conter.  
Ma foy ! On ne fit rien que selon l'Evangile  
Que les predicateurs preschoient en cette ville<sup>2</sup>.

M. JEREMIE.

Pauvres esprits trompez<sup>3</sup> !

FLEURIE.

Holà ! n'en parlons plus,  
Car nous en viendriens aux prises là dessus.

M. JEREMIE.

Si est-ce que pourtant je n'en ay point d'envie.  
La Ligue plusieurs fois m'a presque osté la vie ;  
Car, voulant soutenir le party de mon roy,  
Les femmes de Paris, se bandans contre moy,  
M'eussent defiguré ; mais, par une sortie,  
Pour éviter debat, je quittois la partie.

FLEURIE.

Tenez-vous asseuré que j'en ferois autant.  
Nous appeller ligueurs, l'affront est important,  
C'est tacher nostre honneur par une calomnie  
Qui ne peut en effet estre par trop punie.

M. JEREMIE.

Si par la verité du discours commencé  
Vostre esprit maintenant se trouve estre offensé,  
C'est un signe certain qu'il en est quelque chose.

FLEURIE.

Brisons donc là-dessus. Votre discours est cause  
Que la colere icy m'empeche de parler.

M. JEREMIE.

Plustost que vous fâcher, j'ayme mieux m'en aller.

1. Le 20 janvier 1591, Henri IV avait tenté de faire entrer dans Paris, d'accord avec quelques habitants, un certain nombre de ses soldats déguisez en meuniers et conduisant un convoi de farine. Le coup manqua. Le 20 janvier fut alors appelé *Journée des farines* ou *Jour de Sainte-Farine*, v. les *Mémoires de la Ligue*, t. IV, p. 370.

2. On sait que quelques curés de Paris, Boucher, de l'église Saint-Benoit, Guinester, de Saint-Gervais, Pelletier, de Saint-Jacques, et un moine, le petit Feuillant, passerent en emmergences, du haut de leur chaire, et la résistance contre le roi.

3. Il ne faut pas oublier que Jérémie, qui nous a dit qu'il avait été « maheutre », tenait pour le parti du roi.

M. KAROLU.  
Non, Monsieur, ne bougez.

M. JEREMIE.  
Madame est en colère.

FLEURIE.  
Il est vray, je la suis, je ne m'en sçaurois taire.

M. JEREMIE.  
Vous me pardonerez ; adieu jusqu'au revoir.  
Penards <sup>1</sup>, dans peu de temps vous verrez mon pou-

FLEURIE. [voir.  
Ilé bien ! ne voilà pas une excellente ruse ?

M. KAROLU.  
Pour demeurer icy le galand n'a d'excuse.

FLEURIE.  
Il m'importunoit fort.

M. KAROLU.  
O le pesant fardeau !

FLEURIE.  
Je le souhaitois fort au faux-bourg Saint-Marceau <sup>2</sup>.

M. KAROLU.  
Puis que nous voicy seuls, sans tarder davantage,  
Il nous faut aviser à nostre mariage.

FLEURIE.  
Je ne suis en cela que vostre volonté.

M. KAROLU.  
Il faut premièrement changer de qualité :  
Il faut que desormais vous soyez damoiselle <sup>3</sup> ;  
Mais, parce que madame a l'emphase plus belle,  
Il vous faut appeller, s'il vous semble à propos,  
Madame Karolu ou de la Sausse-au-Ros :  
C'est un bon fief que j'ay proche le Bourg-la-Reine.

FLEURIE.  
Ha ! vraiment ! bien souvent il faudra qu'on m'y  
Soit pour faire vengeance ou en autre saison. [meine,

M. KAROLU.  
Il faut qu'aussi dans peu vous changiez de maison,  
Afin de s'eloigner de cette connoissance  
Qu'on ne peut frequenter sans que l'honneur s'of-

FLEURIE. [fence.  
Je marcheray par tout où vous desirerez ;  
A tous vos bons desseins les miens sont mesurez :  
Je ne sçaurois faillir dessous votre conduite.

M. KAROLU.  
Pourveu que ma raison ait la vostre à sa suite.  
Ne nous amusons point à discours superflus.

FLEURIE.  
Le temps ne permet pas que nous en fassions plus.

M. KAROLU.  
Quand nous marirons-nous ?

FLEURIE.  
C'est bien d'autres affaires.

M. KAROLU.  
C'est aujourd'huy la fin des jours caniculaires <sup>1</sup>.  
Si vous le trouvez bon, ce sera pour demain.

FLEURIE.  
Le temps est par trop bref pour y mettre la main ;  
Il faut auparavant des habits à Fleurie.

M. KAROLU.  
Nous trouverons de tout dedans la fripperie ;  
Pour trois ou quatre escus nous louerons des atours  
Quinous pourront servir pendant deux ou trois jours.

FLEURIE.  
Vous avez bien raison : car, pour mes trois fillettes,  
Je les habilleray comme des bavolettes <sup>2</sup>,  
Tandis que le tailleur nous fera des habits.

M. KAROLU.  
Voilà donc qui vaut fait : priez tous vos amis,  
Mettez bon ordre à tout. Adieu, ma chère amante.

FLEURIE.  
Adieu, mon petit cœur, je suis vostre servante.  
Filles, filles, tost, tost, devalez viste en bas  
Pour venir chez les Juifs <sup>3</sup> ; ne vous amusez pas.

SILINDE.  
En quel lieu dites-vous ?

FLEURIE.  
Droict à la juifverie,  
Au logis de Lambert, sous la Tonnelierie.  
Marchons, je vous diray le sujet en allant,  
Que chacune de vous doit trouver excellent.

## SCÈNE III

POLIANDRE, ROSELIS, BELANGE.

POLIANDRE.

Favorables effets qui suivez mes caprices,  
Que je suis redevable à tous vos bons offices !  
Depuis quatre ou cinq jours je vois tous les plaisirs  
Suivre les mouvemens de mes jeunes desirs.  
Je ne vois dans la cour aucune courtisane <sup>1</sup>,  
Soit l'agrecable Arnille ou la belle Diane,  
Qui, pour gouter l'appas de mon doux entretien,  
A celui des plus grands ne préfere le mien.  
J'ay par tout où je vais de nouvelles maistresses ;  
L'une aime mes discours et l'autre mes caresses,  
Et pas une pourtant ne se sçauroit vanter  
D'avoir pu quatre jours mon esprit arrester.  
Les beautez de la Cour me paroissent fardées :  
Bien plus facilement je reçois les idées  
D'un visage bourgeois et d'un œil innocent

1. La croyance du temps était que la caucule était funeste à l'amour, et par conséquent aux premières nuits de nocce.

2. V. une note des piéces précédentes.

3. Tous les fripiers du quartier de la Tonnelierie et des piliers des Halles passaient pour juifs. Dans *Eloïse et Hypocandre* on y fait méchamment de l'allusion contre Molière dont le pere se mêlait de friperie.

4. Ce mot se prenait encore dans le sens honnête de dame de la Cour, mais rarement, et celles pour qui on l'employait n'en étaient pas flattées.

1. Mot qui se trouve encore dans Molière, et qui signifiait ordinairement « vieux libertin. » On l'employait presque toujours avec l'adjectif qui le complète.

2. C'est-à-dire à l'autre bout de Paris, puisque la scène se passe au Marais.

3. On a vu par une note des piéces précédentes que c'était la qualification des personnes nobles, et qu'elles la prenaient même mariées.

Que d'un qui dans la Cour passe pour ravissant.  
Le rouge me deplaist aussi bien que le plastre ;  
Poliandre jamais n'en peut estre idolastre,  
Et, quelques grands effets que l'Amour fasse voir,  
Pour vaincre mon esprit il n'a pas le pouvoir.  
Aussi-tost qu'amoureux, je veux la jouissance ;  
Dès que le mal me tient, je cherche l'allegeance,  
Et j'ay tant de bon-heur en mon affection  
Que je fais à l'instant mourir ma passion.  
Voyez si mon plaisir ne doit pas estre extremes !  
Roselis que voicy n'en reçoit pas de mesme.

ROSELIS.

Monsieur, fort à propos je vous rencontre icy  
Pour tirer mon esprit d'un penible soucy.  
Belange ce matin m'a desesché son page  
Pour m'apprendre un duel où son honneur l'engage  
A marcher pour second, sans autre passion :  
Il faut rompre ce coup par quelque invention.

POLIANDRE.

On m'en a dit un mot aujourd'huy chez la reine ;  
Mais, croyant qu'il fust faux, je negligeois ma peine.  
Toutesfois, puis qu'en finle bruit se trouve vray,  
Il y faut donner ordre, et sans plus de delay.  
Quel sera leur combat ?

ROSELIS.

D'une seule arme egale.

POLIANDRE.

En quel endroit sera-ce ?

ROSELIS.

A la place Royale.

POLIANDRE.

Qui sont les combatans ?

ROSELIS.

Florante, Amindor

Et le jeune Adaman.

POLIANDRE.

Mais à quelle heure encor ?

ROSELIS.

Dans une heure au plus tard, sans aucune remise.

POLIANDRE.

Allons, et soyez seur que je romps l'entreprise.

## SCÈNE IV

M. JEREMIE.

Deplorable soldat, amant infortuné,  
Maudit dix mille fois le jour que tu fus né !  
Ta langue t'a trahy, ha pauvre Jeremie !  
Voilà donc à present ta maistresse ennemie.  
Celle de qui depend ta joye et ton bonheur  
Delaisse ton amour et s'arme de fureur.  
La Ligue est un sujet qu'à ta flamme on oppose.  
Karolu ! Karolu ! vous en estes la cause ;  
Mais soyez assure que, dès après-demain,  
Nous nous verrons tous deux les armes à la main.  
Je scay que vivement vous poursuivez Fleurie  
Afin qu'avecque vous elle se remarie,  
Mesme que vous avez disposé son esprit

A me faire donner mon congé par escrit.  
Mais s'il se passe rien à mon desavantage,  
Vous verrez ce que peut un homme de courage.  
On ne me berne pas d'une telle façon,  
Et Karolu n'est pas assez mauvais garçon. [suisse<sup>1</sup>  
J'entends battre un tambour : c'est un regiment  
Qui peut-estre aujourd'huy va faire l'exercice.  
Pour apprendre que c'est, il faut que j'aïlle voir.

## SCÈNE V

BELANGE, JEREMIE, POLIANDRE, ROSELIS.

BELANGE, *teste nue et sans pourpoint.*

Ha ciel ! je suis perdu ; le roy nous veut avoir !  
Il y vient en personne, on envoie sa garde.  
Belange, où fuiras-tu ? Tout chacun te regarde,  
Nud teste, et sans manteau ; tous les gens t'ont quitté  
Sans avoir l'un sur l'autre aucun prix emporté.  
Se sauve qui pourra, je l'estimeray sage.

M. JEREMIE.

Je n'ay rien veu du tout.

BELANGE.

Je suis pris au passage ;  
Ce vieil soldat attend pour me prendre au collet.

M. JEREMIE.

Ha ! monsieur, qu'est cecy ?

BELANGE.

Je suis nud, sans valet,  
Mesme au danger de voir ma fortune achevée,  
Si par ton prompt secours elle ne m'est sauvée.

M. JEREMIE.

Que faut-il que je fasse ? Aller droict au tombeau ?

BELANGE.

Preste-moy ta casaque avecque ton chapeau,  
Afin que, deguise, j'esquive la menotte.

M. JEREMIE.

Oÿy dà, très volontiers, car j'ay ma bourguignotte<sup>2</sup>  
Et mon bonnet de nuit attachez à mon dos,  
Qui pour un tel sujet viennent fort à propos.

ROSELIS.

O mon Dieu ! le bon tour !

POLIANDRE, *parvoissant au coin du theatre avec Roselis.*  
Belange se deguise.

ROSELIS.

Ne nous decouvrons pas.

BELANGE.

Sur tout gardons la prise.

M. JEREMIE.

Ne marchez pas si fort.

BELANGE.

Sauvons-nous vistement.

1. Les régiments suisses avaient une « batterie » de tambours particulière, qui se reconnaissait de loin. On réglait sur son rythme un air de chanson dont le refrain : « Colin tampon ! » fort bien amené par le mouvement resta comme non au tambour des Suisses.

2. Casque, *morion* ou *salade*, que les Bourguignons de Charles le Téméraire avaient porté les premiers. V. une note des précédentes pièces.

M. JEREMIE.

Je le connois de veuë, et non pas autrement.  
Que sçay-je maintenant si ce n'est point un drolle  
Qui pour mieux m'attraper me vient jouer ce rôle ?  
Monsieur, allons moins viste !

BELANGE.

Ha ! messieurs, suivez-moy :  
Vous sçavez à loisir d'où provient mon effroy.

ROSELIS.

Toubeau, frère, toubeau, pour un moment arrête.

BELANGE.

Voulez-vous, m'arrestant, que je perde la teste ?

ROSELIS.

Non ! mais l'oster la peur dont je te vois transi.

M. JEREMIE.

Je ne sçay pas à quoy doit aboutir eecy,  
Mais voilà des façons qui ne me plaisent guère ;  
Je crains que ma easaque aille voir la fripière.

POLIANDRE.

Belange, hé quoi ! la peur a gagné vostre cœur :  
Ce n'est pas le moyen de demeurer vainqueur.  
Or sus, rassurez-vous, et croyez qu'une feinte  
Aux quatre combatans a causé cette crainte.  
Le tambour n'a batu que pour l'amour de vous,  
Et comme avec dessein de se saisir de tous.

ROSELIS.

Puis que la feinte a eu l'effet que l'on desire,  
Allons vous r'habiller pour à loisir en rire.

M. JEREMIE.

Je veux aller après.

BELANGE.

Camarade, suy-nous.

M. JEREMIE.

Je n'ay pas garde aussi de m'éloigner de vous.

## ACTE TROISIÈME

### SCÈNE I

M. KABOLU, FLEURIE, LE BATELIER, CLARISTE,  
FLORIANE ; M. MARRON, *muet*.

M. KABOLU.

Allons, chère moitié, faire une promenade.

FLEURIE.

Filles, n'oubliez pas nostre capitolade.

LE BATELIER.

A Chaillot ! à Chaillot ! Allons, un sol chacun !

FLEURIE.

Nous ne desirons pas estre avec le commun.

1. C'est ce cri du batelier des promeneurs descendant la Seine, qui est resté dans la langue du peuple, pour envoyer promener les gens qui ennuient.

M. KABOLU.

Nous voulons un bateau pour nostre compagnie.

LE BATELIER *paroit avec son bateau couvert.*

Monsieur, en voilà un.

FLEURIE.

Sus ! sans ceremonie,  
Entrons, monsieur Marron <sup>1</sup> ; rangeons-nous à ee

LE BATELIER. [coin.

Avec les gens d'honneur je ne marcheant point :  
Pour payer ma voiture en monnoyes gentilles  
Je me contenterois d'une de ces trois filles ;  
Elles ont le tein vif et l'œil bien eraté <sup>2</sup>.

SILINDE.

Vrayment ce batelier n'est pas trop degousté.

CLARISTE.

Tu n'as rien qu'à choisir et prendre la plus belle.

LE BATELIER.

Ne vous moquez-vous point ?

FLORIANE.

J'en dis autant comme elle.

LE BATELIER.

Ma mère, l'autre jour, filant à son rouet,  
Me disoit qu'une fille avoit un beau jouet,  
Et depuis ce temps-là j'ay une frenaisie  
Qui ne sçauroit sortir hors de ma fantaisie ;  
Je ne dors nuit ny jour, je me sens tout emeu  
Sans que j'aye la fièvre.

FLEURIE.

O le plaisant camu !

M. KABOLU.

Il faut l'entretenir, il nous fera bien rire.  
Quand on est amoureux c'est un cruel martyre ;  
L'esprit inquiet ne prend point de repos,  
Et puis l'occasion se reneontre à propos  
Pour vous faire jouir de l'objet qu'on desire.

LE BATELIER.

Je n'entends point du tout ce que vous voulez dire.

M. KABOLU.

N'as-tu jamais aymé ?

LE BATELIER.

Ouy, j'ayme bien l'argent.

M. KABOLU.

O Dieux ! que ton esprit est peu intelligent !  
Quand je parle d'aimer, c'est une creature.

LE BATELIER.

J'avois un petit chien de fort bonne nature,  
Qui dansoit, qui sautoit : je l'aimois comme moy,  
Et quand il fut noyé, je pleuray, par ma foy.

FLEURIE.

Tu ne reponds pas bien à ce qu'on te demande.

LE BATELIER.

Parlez plus clairement, afin que je l'entende.

1. On lit dans la liste des personnages que celui-ci est muet. On verra qu'il ne manque pas à son rôle.

2. Vif, gai. — On disoit, suivant Leroux, dans son *Dictionn. comique*, pour une personne alerte et délarée, « elle est eratée, comme une potée de souris. »

M. KAROLU.

La fille a des appas si doux et si charmans,  
Que qui ne l'aime point vist sans contentemens.

LE BATELIER.

La fille à vostre conte est donc une sorcière ?  
Je me souviens d'un jour que nostre chambrière,  
Seule dans le logis, me prenant au menton,  
M'enst, je pense, étranglé, sans un coup de baston  
Que je luy dechargeay bien serré sur la teste,  
Qui fit qu'en s'en allant elle m'appella beste,  
Lourdaut, niais et sot, que j'estois sans amour,  
Et que je meritois de ne plus voir le jour.

FLEURIE.

Vrayment, c'estoit aussi de trop rudes caresses.

SILINDE. [tresses.

De pareils serviteurs n'auroient point de mais-

CLARISTE.

Pour moy je scay fort bien que je n'en voudrois pas.

FLORIANE.

Ny Floriane aussi, fust-il prince icy bas.

FLEURIE.

En devisant, voyez en quel endroit nous sommes.

M. KAROLU. [Hommes !

Amy, mets-nous à bord, nous passons les Bons-

FLEURIE.

Allons tous dans le bois faire nostre festin.

CLARISTE.

Viens, batelier.

LE BATELIER.

J'y vais.

SILINDE.

Il est encor matin.

## SCÈNE II

ROSELIS, POLIANDRE, BELANGE.

ROSELIS.

Allons après disner à l'Hostel de Bourgogne.

POLIANDRE.

Allons plustost au Cours, à Vincenne, ou Boulogne.

BELANGE.

Je croy qu'il vaudroit mieux jouer un coup de dez,  
Ou bien voir la Critique où nous sommes mandez.

POLIANDRE.

Pour estre renfermez la saison est trop belle. [vèle :  
On voit tousjours au Cours<sup>2</sup> quelque dame non-  
Joint que la promenade en ce temps doux et beau  
Nous fait sembler Paris estre un triste tombeau.

BELANGE.

Bien donc, le rendez-vous ?

1. Les *Mimes* de Chaillot.— La porte de Passy, sur le quai de Billy, s'appelait, à cause d'eux, *Porte des Bonslammes*. Une rue de Chaillot s'appelle encore ainsi.

2. Le Cours la Reine, seule partie des Champs-Élysées qui fût alors fréquentée, et où, à certains jours de la semaine, affluait les voitures et les cavaliers.

ROSELIS.

Devant les Thuilleries.

POLIANDRE.

Dans une heure, à cheval, j'y suis, sans railleries.

## SCÈNE III

KAROLU, FLEURIE, SILINDE, CLARISTE, FLORIANE, LE BATELIER, POLIANDRE, ROSELIS, BELANGE.

M. KAROLU.

M'amour, as-tu rien vu de plus delicieux  
Que la douceur de l'air et l'odeur de ces lieux ?  
En verité, ce bois est un séjour aimable.

SILINDE.

Un de ses tapis verts nous servira de table.

FLEURIE.

Choisissons un bocage où le soleil haussant  
Ne puisse nous y voir non plus que le passant.

SILINDE.

Après avoir par tout fait exacte reveu,  
En voilà le plus beau qui paroisse à ma veu.

M. KAROLU.

Arrestons-nous y donc, et sans confusion  
Que l'on apporte icy nostre provision.

CLARISTE.

La faim commençoit fort à me faire la guerre.

FLORIANE.

Voilà nostre gondole à la place d'un verre<sup>1</sup>.

FLEURIE.

Là, monsieur Karolu, entamez ce pasté :  
Il charme l'odorat par sa suavité.

M. KAROLU.

Il est encor meilleur quand la langue le gouste ;  
L'Amoureux n'a jamais fait de si bonne crouste.

FLEURIE.

Il est fort excellent. Là, mes filles, tastez :  
Jouissez en ce lieu de toutes privantez.

SILINDE.

O ma sœur, qu'il est bon !

CLARISTE.

Vrayment j'en suis ravie.

FLORIANE.

Je n'en ay point mangé de meilleur en ma vie.

1. Le mot dit fort bien la chose : c'était un verre en forme de gondole vénitienne : « Nous appelons gondole, dit Claude Fauchet au chapitre 1<sup>er</sup> des *Oygs des chevaliers, armoiries*, etc., un certain vaisseau à boire, de la ressemblance qu'il a avec certains bateaux passagers dont on se sert à Venise pour passer les canaux. » Dans le *Francois de Sorel* (liv. XI, Hortensius boit largement avec un verre de cette forme, qui peu à peu le fait chavirer : « Il se vout mettre un petit sur la débauche, et ayant en main un verre de Venise fait en gondole, il dit : « La Philosophie qui disoit que les « navires qui estoient sur terre estoient les plus assurés, enteu- « doit parler de celles-ci. » Il existe au Louvre, dans la collec- tion Sauvagot, sous le n<sup>o</sup> 1226, un verre vénitien du XVI<sup>e</sup> siècle, qui a cette forme.

FLEURIE.

Donnez au batelier.

M. KAROLU.

Amy, voilà pour toy.

Prenez, monsieur Marron, et puis voicy pour moy.  
Comme on dit qu'il fait bon de pescher en eauJ'ay trouvé dans le fonds un morceau de gras dou-  
[trouble,  
Qui vaut en verité autant qu'un perdereau. ]ble,

FLEURIE.

Nous avons apporté du vin avec de l'eau.

M. KAROLU.

Or sus, beuvons un coup, et si l'on me veut croire,  
Nous chanterons après un petit air à boire.

FLEURIE.

La musique est complete en monsieur Karolu.

CLARISTE.

Chantons les tricotelets <sup>1</sup>, ou bien le lanturlu <sup>2</sup>.

M. KAROLU.

Tousjours un air nouveau charme mieux les oreil-  
[les.

LE BATELIER.

Escoutez donc le mien, je chante des merveilles.

*Air du Batelier.*

C'est une folle vanité  
Que d'estimer l'antiquité,  
Car les murs de Babylone  
Ne sont plus veus de personne ;  
Le grand colosse de Rhodes  
Est cheu dans les Antipodes.  
Ce beau temple de Diane  
N'est plus rien qu'une cabane.  
Du Phare la renommée  
A mis sa gloire en fumée,  
Et ces grandes pyramides  
Ne sont que des places vuides.  
Le simulacre Olympique  
N'est qu'une triste relique,  
Et ce riche mausolée  
N'est plus qu'une vieille allée.  
Mais le vin et les bouteilles  
Ce sont bien d'autres merveilles.

Hé bien ! qu'en dites-vous ? J'aurois fort bonne voix  
Si je ne mangeois point ny chastaignes ni noix.

M. KAROLU.

Ton air n'est pas mauvais ; mais escoute le nostre,  
Et puis tu jugeras qu'il en vaut bien un autre.*Air.*

Rire et chanter tousjours,  
C'est une chose aimable ;  
Mais trêve de discours  
Lors que l'on est à table ;  
Car ces plaisirs de vent  
Ne me font point d'envie.  
Boire et manger souvent  
C'est bien passer sa vie.

1. Air d'une danse fort gaie, qui se dansait en rond. L'expres-  
sion « tricoter des jambes, » pour dire danser, en vient.

2. V. une note des piéces précédentes sur cette chanson.

La musique est un bien  
Qui vainement me touche,  
Sinon quand je n'ay rien  
Pour mettre dans ma bouche.  
Le son d'un instrument,  
Le récit d'une histoire,  
Me plaisent rarement,  
Si ce n'est après boire.

Tous les jeux où l'on voy  
Que l'esprit se reveille  
Ne gagnent rien sur moy  
Quand je tiens la bouteille.  
Mon divertissement  
Depend de cette belle ;  
Je suis sans mouvement  
Estant éloigné d'elle.

*(Polandre et les autres paroissent au coin du bois.)*

POLIANDRE.

Page, tiens nos chevaux à la porte du bois.

BELANGE.

J'entends proche de nous un doux concert de voix.

ROSELIS.

O Dieu, je suis ravy ! l'excellente musique !

*(Répétition des couplets.)*

POLIANDRE.

On la peut à bon droit appeler angelique ;  
Mon oreille jamais n'a rien ouy de plus doux.

BELANGE.

Pour les envisager doucement eoulons nous.

FLEURIE.

C'est assez de musique, il faut que chacun dance.

ROSELIS.

Allons les accoster avant que l'on commence.

POLIANDRE.

L'éclat de ces beautez charme mes sentimens.

BELANGE.

Mon ame à leur aspect n'a plus de mouvemens.  
Je croy que sous l'habit de ces trois bavolettes  
Nous voyons de la Cour les dames plus parfaites.

ROSELIS.

Par ce deguisement quelque dessein caché  
Nous sera decouvert.

POLIANDRE.

Je suis bien empesché  
A former un sujet pour faire ma harangue :  
Mercure, assiste-moy de ta divine langue.

FLEURIE.

Batelier, vistement, allez, retirez-vous :  
Il n'est pas de besoin qu'on vous voye avec nous.

LE BATELIER.

N'arrestez pas long-temps, de peur qu'il ne m'en-  
[nuye.

Voici des cavaliers.

LE BATELIER, *sortant.*

Nous aurons de la pluie.

POLIANDRE.

Messieurs, excusez-nous si l'importunité,

Nous faisant oublier nostre civilité,  
 Force nos actions à paroistre insolentes,  
 Venans troubler l'accord de vos voix excellentes ;  
 Mais les rares beautés que nous voyons icy,  
 La bonne compagnie et la musique aussi  
 Nous attirent à vous sans autres artifices,  
 Sinon pour vous offrir nos très humbles services.

M. KAROLU.

Nous vous avons, Messieurs, trop d'obligation ;  
 Mais vous venez trop tard pour la collation.  
 Il falloit vous haster un petit davantage,  
 Pour goster du pasté, du fruit et du breuvage  
 Que l'on avoit exprès apportez en ces lieux.

FLEURIE.

Filles, discrettement gardez le serieux :  
 Voilà trois cavaliers de très belle apparence.

ROSELIS.

Mais nous ne venons pas pour troubler vostre dance.  
 Continuez, ou bien nous rebroussons chemin.

M. KAROLU.

Vous danerez aussi.

FLEURIE.

Messieurs, prenez la main,  
 Et pour vous mettre en train je diray la première.

POLIANDRE.

Et moy, je vous promets de dire la dernière.

*Chanson de Fleurie.*

J'ay bien le meilleur homme  
 Qui soit dedans Paris,  
 En tous lieux il me nomme  
 Sa gentille Cloris.  
 Nous pissons dans mesme pot,  
 Nous nous baisons à gogo,  
 Nous chantons tan-tire-li-ra-lire  
 Sans jamais nous dire mot.  
 Il decrote mes chausses,  
 Ma cotte et mon plisson,  
 Et fait de bonnes sausses  
 Tant à chair qu'à poisson.  
 Nous pissons, etc.  
 Tout le menage il range  
 Le soir et le matin,  
 Et si ne boit ne mange  
 Que quand je n'ay plus faim.  
 Nous pissons, etc.

BELANGE.

L'excellente chanson ! que l'air est ravissant !

M. KAROLU.

Voilà comme l'on prend un plaisir innocent.

FLEURIE.

Ne vous en moquez pas. Clariste, dis la tienne :  
 Elle vaut pour le moins autant comme la mienne.

CLARISTE.

Un rhème quelque peu m'empesche de chanter,  
 Et si je vous la dis, c'est pour vous contenter.

*Chanson de Chrisme.*

Que sert de me prier de vous aimer, Sylvie ?  
 Mon ame, en verité, n'en eust jamais d'envie.  
 Je sçay bien que vos yeux ont de charmans appas,  
 Mais sur tout vous aimez, et moy je n'aime pas.

A quoy servent ces pleurs alors que l'on me baise ?  
 C'est jetter beaucoup d'eau dessus un peu de braise.  
 Je sçay bien que vos yeux, etc.

A quoy bon ces soupirs qui sortent de vostre ame ?  
 C'est du vent qui d'amour veut eteindre ma flame.  
 Je sçay bien que vos yeux, etc.

ROSELIS.

Dieux ! la bonne chanson !

POLIANDRE.

Je confesse à cette heure  
 Que je n'en ay jamais entendu de meilleure.

BELANGE.

Ces dames que voicy n'en diront-elles pas ?

FLEURIE.

Le temps nous presse trop : il faut doubler le pas.  
 Dites vite la vostre, et puis dans le carrosse  
 Nous allons remonter pour estre à une noce  
 Où nous sommes ce soir obligez d'assister.

POLIANDRE.

Eh bien ! pour obeir je vais doncques chanter :

*Chanson de Poliandre.*

Les loix que l'Amour nous donne  
 Ont de si charmans appas  
 Que qui ne les goute pas  
 Ne doit jamais voir personne.  
 Pour obeir à l'Amour  
 Que chacun baise à son tour.

Cette ordonnance est si belle  
 Que l'amant n'est pas courtois  
 Qui ne la suit qu'une fois  
 Estant auprès sa fidelle.  
 Pour obeir, etc.

C'est contre luy faire un crime,  
 Puis que ce dieu des amans  
 Veut qu'on baise à tous momens  
 Pour son nom mettre en estime.  
 Pour obeir, etc.

FLEURIE.

O ma fille ! après luy il a tiré l'eschelle !  
 La tienne maintenant ne me semble plus belle,  
 S'il est aussi courtois qu'il est prompt à baiser,  
 Autant de sa chanson il ne pent refuser.

POLIANDRE.

Cette obligation me semble trop petite  
 Pour servir des sujets de si rare merite.

M. KAROLU.

C'est assez pour ce coup.

POLIANDRE.

Dites-nous, s'il vous plaist,  
 Le nom de vostre hostel.

M. KAROLU.

Au milieu du Marest.

Demandez Karolu (c'est ainsi qu'on me nomme) :  
On vous l'enseignera.

ROSELIS.

Vous estes un brave homme.

Nous ne manquerons pas de nous donner l'honneur  
D'aller vous visiter.

M. KAROLU.

Ce nous sera faveur.

ROSELIS.

Cependant permettez que nostre main vous meïne  
Jusqu'à vostre carrosse.

FLEURIE.

Ha ! seroit trop de peine.

Bien qu'un mechant habit nous couvre par effet,  
Nous n'abusons pas de l'honneur qu'on nous fait.  
Demeurez done, Monsieur, aveques vostre suite.

POLIANDRE.

Je baiseraï ses mains avant que je les quitte.

SILINDE.

Monsieur, laissez cela : vous vous incommodez.

POLIANDRE.

Je le veux, puis qu'ainsi vous me le commandez.

ROSELIS.

Madame, obligez-moy, cependant nostre absence,  
D'avoir de Roselis quelquesfois souvenance.

CLARISTE.

Si je vous puis servir par ce doux souvenir,  
Croyez qu'il me viendra souvent entretenir.

BELANGE.

Madame, absent de vous Belange ne peut vivre :  
S'il vous quitte de l'œil, son esprit vous veut suivre.  
Bref, son bien ne depend que de vostre amitié.

FLORIANE.

Peut-estre quelque jour en auray-je pitié.

FLEURIE.

Bon soir, Messieurs, bon soir.

FLORIANE.

J'ay des cartes, ma mère.

FLEURIE.

Tant mieux : dans le batteau c'est pour jour un hère !  
Toutesfois il fait beau.

M. KAROLU.

Il ne faut craindre rien.

FLEURIE.

Wicy jusqu'à Paris je marcheray fort bien.  
Allons-y doncement : c'est autant d'exercice.

M. KAROLU.

Ma lassitude aussi vous fera prejudice.  
J'ay bien peur que ce soir je ne couche avec vous.

1. Le *hère* était un jeu de cartes apporté par les lansquenets allemands, avec un autre plus celebre qui a gardé leur nom. Il y fallait un certain nombre de joueurs, un seul gagnait, qui restait le *Herr*, seigneur. C'est aujourd'hui le jeu de *Las qui court*. Louis XIII enfant commença les cartes par ce jeu. V. le *Journal d'Herouard*, 30 décembre 1605. Le grand Dauphin le jouait encore, ainsi que l'autre jeu allemand : « Monsieur, dit Dangeau (19 janv. 1686), j'oua au *hère* et ensuite au *lansquenot*. »

FLEURIE.

Allons, allons, causeur, ne faites pas le fou.

M. KAROLU.

Et nostre batelier on payra de la sorte ?

FLEURIE.

Ce bon monsieur Marron loge contre sa porte ;  
Il nous obligera de luy porter l'argent.

M. KAROLU.

Allons, je ne crains pas qu'il m'envoie un sergent.  
Mais le pauvre garçon aura beau nous attendre :  
Il croira qu'on aura son gousté<sup>1</sup> voulu vendre.

## SCÈNE IV

## LE BATELIER.

Encore que le jour commence à decliner,  
Je ne vois point mes gens devers moy cheminer.  
Ils n'appréhendent point de mauvaïse fortune ;  
S'ils s'en estoient allez, que j'en aurois bien d'une !  
Je serois bien payé de ma peine aujourd'huy ;  
Jamais je ne mettrois ma fiance en autrux.  
Tousjours argent contant avant que je demare.  
Le monde maintenant me semble bien avare :  
Pour avoir beu deux coups, mangeant des reliquas,  
Un louis de trente sols payera mon repas.  
C'est vendre un peu trop cher une telle denrée.  
La campagne n'est plus du tout éclaircée :  
Il s'en va toute nuit. Ha ! je suis attrapé !  
Ils ont heureusement de mes mains échappé.  
Que l'on void de mechans dans le temps où nous  
[sommes !

Il faut que mon batteau je remène aux Bons-Hommes.  
Peut-estre, en m'en allant, trouveray-je quelq'un.  
A Paris ! à Paris ! allons, un sol chacun.

## SCÈNE V

BELANGE, POLIANDRE, ROSELIS.

BELANGE.

Ne me le celez plus.

POLIANDRE.

Je confesse, Belange,  
Que je sens dans mon ame un mouvement estrange.  
L'amour jusqu'aujourd'huy, cedant à mes desirs,  
N'a pas en le pouvoir de troubler mes plaisirs ;  
Mais, depuis que Silinde a fait voir son visage,  
Aussi beau qu'un soleil au sortir d'un nuage,  
La glace que mon cœur conservoit là dedans  
A perdu sa froideur par divers accidens.  
Mes deux yeux ont porté la chaleur dans mon ame ;  
Ses belles actions ont allumé la flame ;

1. Collation du tantôt, de midi à deux heures, dont le nom est resté. Un livre sur les mœurs françaises du milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, *Nottia regni Francia a Johanne Linnaro*, 1655, in-4<sup>e</sup>, p. 755, en donne ainsi l'étymologie : « Ce repas est appelé *gôter*, parce qu'étant moins copieux, on ne parait eu quelque sorte que goûter les aliments, au lieu de s'en rassasier. » Dans le peuple on disait manger « un morceau. » Le *lunch* anglais n'est que la traduction de ce dernier mot.



Mon esprit s'est flatté d'un vain contentement,  
Et l'espoir a charmé mon divertissement.  
Mais, puis que je vous dis mon secret véritable,  
De me dire le vostre il est bien raisonnable.  
Confessez librement que Floriane aussi  
A mis dans vostre esprit un semblable soucy,  
Et Roselis après avouera que Clariste  
Luy a fait oublier sa bergère Floriste.

BELANGE.

De quoy me serviroit de vous dissimuler?  
Mes yeux trop clairement vous l'ont dit sans parler.  
Je diray franchement que jamais nulle dame  
N'a tant qu'elle gagné de pouvoir sur mon ame,  
Et, puis que je la vois sortable à mon humeur,  
Je desire l'avoir par les degrez d'honneur.

ROSELIS.

Une simple bergère est plus qu'une princesse,  
Alors que la vertu s'est jointe à sa bassesse.  
Aussi ma qualité, qui flatte mes esprits  
Par l'espoir d'épouser une dame de prix,  
Portoit mon jugement à quelque repugnance  
Contre le plus bel œil qui soit dedans la France.  
Clariste, c'est le tien, dont l'extrême beauté  
Triomphe maintenant dessus la vanité;  
Toutes tes actions luy sont de durs martyres :  
Elle voit les vertus au dessus des empires ;  
Elle voit dans tes feux les siens ensevelis ;  
Bref, elle ne tient plus le cœur de Roselis.

POLIANDRE.

Estrange effet d'amour! admirable rencontre!

BELANGE.

Pourveu qu'à nos desseins favorable il se monstre,  
Et que nos chers objets brûlent de mesmes feux,  
Il aura fait ce jour six parfaits amoureux.

POLIANDRE.

Avisons entre nous au moyen salutaire  
Qu'il faut pour sagement conduire cette affaire.

ROSELIS.

Pour l'acheminement de cet heureux project,  
La chanson à danser servira de sujet.  
L'entrée en leur logis nous est déjà permise  
En leur allant porter vostre chanson promise,  
Et Belange avec moy vous accompagnera.  
Ainsi chacun de nous sa maîtresse verra.

POLIANDRE.

Il faut s'apivoiser et frequenter chez elles <sup>1</sup>.  
Je croy que c'est leur bien qui les fait damoiselles.  
Mais n'importe, chacune a des perfections  
Qui relèvent l'estat de leurs extractions.  
Portons là nos desseins et faisons voir au monde  
Que c'est sur la vertu que nostre esprit se fonde.

BELANGE.

Il faut nostre visite executer demain,  
Si le roy ne va point coucher à Saint-Germain <sup>2</sup>.

1. *Frequenter* se prenoit alors comme verbe neutre. Molière a dit dans les *Femmes savantes* act. 1, se. 1, tout a fait comme ici.

Sans doute je le vois qui fréquente chez nous.

2. En 1635, époque où cette pièce fut jouée, c'est là que le roi, lorsqu'il n'était pas au Louvre, résidait le plus souvent.

POLIANDRE.

Sans doute, il n'y va pas, car l'on tient chez la reine  
Le voyage remis jusqu'à l'autre semaine.

ROSELIS.

Le plus tost vaut bien mieux, de crainte d'un rival.

POLIANDRE.

Allons-nous en tous trois remonter à cheval ;  
En nous en retournant, nous penserons au reste.

BELANGE.

Pour moy, je ne croy pas qu'aucun me la conteste.

## SCÈNE VI

M. JEREMIE, KAROLU, FLEURIE, LES ASSISTANTS  
AU CHARIVARIS <sup>1</sup>.

M. JEREMIE et ses camarades.

Pareil à ces hibous qui ne vont que de nuit,  
Je n'oserois paroistre où le soleil me luit.  
Après le mauvais tour que m'a joué Fleurie  
Il faut que ma raison, cedant à ma furie,  
Pour vanger cet affront fasse un charivaris  
Dont jamais on n'aït fait le semblable à Paris.  
Je n'ose me monstrier où la gloire m'appelle  
Qu'à l'instant mes amis ne m'entrentientement d'elle.  
L'un dit que Karolu seul a causé ce mal,  
Qu'il a surpris l'esprit de ce sot animal,  
Que je meritois bien d'avoir la preference ;  
L'autre s'offre second si j'en veux la vengeance ;  
Enfin, chacun pour moy veut porter le cartel,  
Et jusque dans le sein donner le coup mortel.  
J'ay dans mon regiment quatre cens camarades  
Qui s'en iroient chez luy faire mil algarades  
Dessous l'autorité de mon consentement ;  
Mais j'ay trop de courage et trop de jugement :  
Je ne veux point mesler personne en ma querelle ;  
J'ay la force à la main et la raison pour elle,  
Joint qu'on m'accuseroit d'un crime d'assassin.  
Poursuivons seulement nostre premier dessein.  
Or sus donc, mes enfans, hardiment que l'on sonne ;  
Faisons un si grand bruit que Paris s'en estonne ;  
Faisons que la rumeur de tous ces instrumens  
Aille avecque frayer reveiller ses amans ;  
Mais à mon premier cri qui aussi-tost chacun cesse,  
Çà, voilà la maison ; frappons, le temps nous presse.  
*(Ils font le charivaris, puis Jeremie dit :)*

Or, ceotez, petits et grands :  
C'est qu'aujourd'hui dame Fleurie  
A Karolu se remarie,  
Aagé de soixante et quinze ans.  
S'il ne luy pent faire d'enfans,  
Je suis bien d'avis qu'il m'en prie.

*(Ils recommencent le charivaris, et M. Karolu paroist à la fenestre, disant :)*

Qui sont ces insolens parlans ainsi là-bas ?

1. Ce mot se trouve là dans son premier et véritable sens : le *charivaris* en effet n'était pas autre chose qu'une sérénade de cris et de bruits de casseroles, donnée aux vieilles femmes qui se remarieraient, comme fait ici Alizon. M. Edlestand Du Meril, dans sa brochure si érudite, *Femmes de mariage*, p. 81-82, a donné sur cet usage de curieux détails.

Sus, sus, ma halebarde avec mon coustelas,  
Mon pistolet, mon casque! Allez ouvrir la porte.  
Des pierres vîstement! despeschons, que je sorte.

FLEURIE.

Ha! monsieur Karolu, vous ne sortirez pas.

M. KAROLU.

Aux voleurs! aux voleurs!

M. JEREMIE.

Retournons sur nos pas,  
De peur que la commune, à present éveillé,  
Ne vous vienne engager dedans une meslée.

M. KAROLU.

Je vous tueray, pendards!

FLEURIE.

Je les assommeray!

M. KAROLU.

Je n'entends plus de bruit, chacun s'est retiré.  
Que nous avons icy un pauvre voisinage!  
Aucun n'a pas monstré seulement son visage.

FLEURIE.

C'est parce qu'à la nopee ils n'ont esté mandez.

M. KAROLU.

Allons nous recoucher.

FLEURIE.

Je vous prie, attendez.

M. KAROLU.

Despeschons vîstement.

FLEURIE.

Je crains que ces belistres  
Ne reviennent bien tost casser toutes nos vitres.

M. KAROLU.

Maudits soient les maraux! Sans ce bruit survenu,  
J'aurois desjà basti un petit Karolu.  
Mais je m'en vengeray, la chose est très certaine,  
Et maistre Jeremie en portera la peine.

## ACTE QUATRIÈME

### SCÈNE I.

CLARISTE.

Dure nécessité contraire à mon bon-heur,  
Que vous tyrannisez le respect et l'honneur!  
Le mortel captivé sous vostre triste empire  
N'ose ouvrir à son cœur ce que l'esprit desire.  
Le respect est à bas, et la grandeur le fuit.  
L'homme necessiteux voit la peur qui le suit:  
Mil apprehensions cherchent le miserable,  
Mors qu'il veut cacher son estat deplorable;  
La tristesse est sa mère, et son père un regret  
De n'oser decouvrir à chacun son secret.  
Ce n'est pas sans raison que je tiens ce langage:  
On me fait prendre icy ce gentil equipage,

Et cependant mes sœurs, aussi bien comme moy,  
Pour aspirer si haut n'ont pas assez de quoy.  
Nous ne sommes pourtant qu'enfans d'obeissance;  
Nostre félicité depend de l'esperance,  
Si le ciel, qui peut tout, a pour nous de l'amour,  
L'espoir que nous avons peut arriver un jour.  
C'est donc à luy qu'il faut faire nostre prière,  
Suivant le sentiment de nostre bonne mère,  
Afin que les effets, favorisant nos vœux,  
Donnent à nos desseins des sucez bien heureux.  
Helas! si Roselis seçavoit combien je l'aime,  
Combien pour le servir mon desir est extreme,  
Sans doute sa raison me voudroit preferer  
A toutes les beautez qu'il pourroit adorer;  
Mais qui l'asseurera de mon obeissance?  
Si ce n'est mon service avec ma bien-veillance?  
Aucun autre, en effet, ne luy peut temoigner.  
S'il vient nous visiter, sera beaucoup gagner:  
Mais j'apprehende fort que la chanson promise  
Nous fasse long-temps voir leur visite remise.  
Pourtant, si ces messieurs l'exécutent ce jour,  
C'est un signe certain qu'ils sont touchés d'amour.  
Laissons-en la conduite à la bonne fortune.  
O mon Dieu! qu'à present Silinde m'importune!

SILINDE.

Ma sœur, tu ne seçay pas un secret important?  
Floriane aujourd'huy n'a point l'esprit content.  
Belange asseurement luy donne dans la veue;  
Contre son naturel, je la vois toute émeue,  
Triste, pensive; enfin c'est un grand changement.

CLARISTE.

Il faut donc confesser qu'elle est sans jugement,  
Veut l'inegalité de l'un avec que l'autre.

SILINDE.

Pourquoy? mon sentiment est donc contraire au  
Floriane est gentille, et Belange a du bien. (vostre?)

CLARISTE.

La beauté maintenant est un foible moyen:  
Il faut que la richesse accompagne les belles,  
Ou bien, en ce temps-cy, point de partis pour elles.  
Le plus triste visage, en parlant contre moy,  
Est autant estimé pourveu qu'il ait dequoy.

SILINDE.

La vertu toutefois merite quelque chose.

CLARISTE.

C'est un grand argument que ton esprit propose,  
Bonté l'explication, trop longue, à mon avis,  
Me fera couper court pour changer de devis.

SILINDE.

Dis ce qu'il te plaira, mais neantmoins confesse  
Qu'après une beauté l'on voit toujours la presse:  
Elle a cent serviteurs contre une laide deux.

CLARISTE.

Tu t'engages, ma sœur, dans un piège hazardeux:  
Tu sous-tiens les beautez à cause de la tienne.

SILINDE.

Helas! en verité, je ne pense à la mieune:  
C'est un trop bas sujet pour nous entretenir.

CLARISTE.

A quelqu'autre dessein tu veux doneques venir?

Ton parler d'action et ton cœur qui soupire  
Cache quelque secret que tu ne veux pas dire.

SILINDE.

Point du tout, sans mentir.

CLARISTE.

Dis ce que tu voudras,  
Mais un soupçon conceu tu ne m'osteras pas.

SILINDE.

Quel?

CLARISTE.

C'est que Poliandre a glissé dans ton ame  
Quelque douce chaleur de l'amoureuse flamme.

SILINDE.

Je ne le pense pas.

CLARISTE.

Tu rougis neantmoins.

Va, va, je n'en veux point de plus fermes temoins.  
Il n'en faut pas tant dire en ce temps où nous sommes,  
Mais pleust à Dieu, mes sœurs, que ces trois gentils-

hommes

Eussent pour nous aimer un désir genereux!

SILINDE.

Roselis, en ce cas, seroit ton amoureux.

CLARISTE.

Je m'en contenterois.

SILINDE.

Que tu fais bien la fine!

Quand tu veux deguiser que tu fais bonne mine!  
Que tu m'as battu froid<sup>1</sup> dans le commencement!

CLARISTE.

La crainte à ta raison servoit de truchement.  
Dès que pour me parler tu as ouvert la bouche,  
J'ay porté mon esprit sur le mal qui te touche.

SILINDE.

Je confesse vrayment que c'est bien deviner;  
Mais aussi j'ay sujet de beaucoup m'étonner,  
Maintenant que je vois Roselis dans ton ame,  
Toy qui faisois tantost des leçons à ma flamme:  
Je venois bien icy me confesser au loup.

CLARISTE.

Nos trois cœurs ont esté frappez d'un mesme coup,  
Et, pourveu que celuy des amans ne soit moindre,  
Ma sœur, assurement nous ne devons nous plain-  
Mais où va Floriane?

[dre.

SILINDE.

Elle vient à grand pas.

FLORIANE.

Mes sœurs....

SILINDE.

Que venez-vous?

FLORIANE.

Ces messieurs sont là-bas :

1. Locution qui est restée. M. Littre qui la cite, au xviii<sup>e</sup> siècle, d'après Saint-Simon, auroit pu faire remarquer qu'elle est d'origine latine, ou *frigus* froid, comme on le voit par un passage de Seneca *Epist.* 122, se disoit pour *disgrace, haine*. Ces hémistiches du *Borace* (Lib. II, Sat. I, vers 62) :

... Metuo.... ne quis amicos  
*Frigore te feriat.*

ne peuvent par exemple se traduire que littéralement : « Je crains qu'un ami ne te batte froid. »

Ils demandent Monsieur, Madame, ou bien leurs

SILINDE.

[filles.

Allons au devant d'eux, paroissions bien gentilles.  
Rangez bien tout icy. Courrons tost.

CLARISTE.

Ho! ma sœur,

Que le Ciel aujourd'huy nous promet de bon-heur

## SCÈNE II

POLIANDRE, SILINDE, ROSELIS, CLARISTE,  
BELANGE, FLORIANE.

POLIANDRE.

Afin de n'estre pas accusé de paresse,  
Je viens, chastes beautez, acquitter ma promesse :  
Cette chanson promise hier dedans le bois  
Pour vous la presenter nous fait venir tous trois.

SILINDE.

Messieurs, vos actions sont les vrais temoignages  
Des vertueux desseins qui portent vos courages :  
Par les humbles effets que vous nous faites voir,  
Nous manquons de vertu autant que de pouvoir  
Pour reconnoître un jour une faveur si grande.

POLIANDRE.

L'honneur à nos esprits cette gloire demande ;  
Les loix de la noblesse et de l'humilité  
Pour servir vos beautez n'ont rien de limité.  
Aussi, quand le devoir est estimé service,  
On ne scauroit jamais rendre un meilleur office.

CLARISTE.

Si par un tel estime, encor qu'injustement,  
Nous pouvons vous donner quelque contentement,  
Messieurs, assurez-vous qu'il tient place en nostre  
Du plus grand qui jamais fust receu d'une dame. [ame

ROSELIS.

Ha! que parfaitement vous savez obliger!  
Je vois bien que par là vous voulez vous vanger ;  
Mais, quoy que vous fassiez, je veux, par jalousie,  
Voir ceder vos desirs à nostre courtoisie.

FLORIANE.

La bonne volonté ne manquera jamais,  
Et si vous n'en voyez quelqu'effet désormais,  
Accusez le destin, dont la noire malice  
Nous ravit le bon-heur de vous rendre service.

BELANGE.

A faire l'impossible on n'est point obligé :  
La volonté suffit, si l'effet negligé  
N'impute à la raison le sujet de la faute.

SILINDE.

Votre conception me semble un peu trop haute.  
Demençez sur ce point, pour prendre seulement  
Sur ces chaires<sup>1</sup> icy le repos d'un moment.

POLIANDRE.

Nous pouvons librement discourir un quart d'heure.

SILINDE.

Vous trouveriez ailleurs occasion meilleure.

1. Chaises. — V. une note plus haut.

CLARISTE.

Prenez nostre entretien par divertissement.

ROSELIS.

On n'en scauroit trouver un qui soit plus charmant.

POLIANDRE.

Aucun n'a jamais pleu davantage à mon ame.  
 Il faut fort franchement vous avouer, Madame,  
 Que vos perfections ont tant gagné sur moy  
 Que mon cœur desormais ne suit plus d'autre loy.

SILINDE.

Monsieur, vous me flattez d'une esperance vaine,  
 Vous dont la qualité vaut le prix d'une reine.

ROSELIS.

Que je serois heureux si de mes actions  
 Quelqu'une pouvoit plaire à vos perfections !

CLARISTE.

Puis qu'en toutes façons chacune est salutaire,  
 Je ne scaurois penser qu'elles puissent déplaire.

BELANGE.

Madame, croirez-vous que dans vostre entretien  
 Je trouve en verité mon plus souverain bien ?

FLORIANE.

Jugerez-vous, Monsieur, que mon cœur incrédule  
 M'advertit que le vostre à present dissimule ?

POLIANDRE.

La feinte et la grandeur ne font point de séjour  
 Où loge le sujet d'un véritable amour.

SILINDE.

Quoy que la passion en donne une assurance,  
 Il faut toujours douter de la perseverance.

ROSELIS.

J'espère avec le temps, servant vostre beauté,  
 Luy monstrent les effets de ma fidélité.

CLARISTE.

Certaine opinion où mon ame est plongée  
 Me dit qu'asseurement la vostre est engagée.

BELANGE.

Je meure si j'aimay jamais en aucuns lieux,  
 Sinon depuis hier, que je vis vos beaux yeux.

FLORIANE.

Alors qu'un courtisan desire nous surprendre,  
 Il est fort mal-aisé de s'en pouvoir defendre.

POLIANDRE.

Les preuves se verront dans les occasions  
 Qui pourront confirmer nos persuasions.

SILINDE.

Je trouve fort aisé de dire que l'on aime ;  
 Mais de le croire aussi le peril est extreme.

ROSELIS.

J'ay chery quelque temps un astre de la cour ;  
 Mais son lasche mepris a banny mon amour.

CLARISTE.

J'apprehende bien plus que ce soit l'inconstance  
 Qui marque vostre esprit de son indifferance.

BELANGE.

Si mon contentement depend de vous servir,  
 Mauvaise, voulez-vous ce bon-heur me ravir ?

FLORIANE.

L'amant veut qu'on le croye en toutes ses paroles,  
 Quoy que le plus souvent il dise des frivoles <sup>1</sup>.

POLIANDRE.

Si nous avions icy un moment de loisir,  
 Je vous declarerois quel est nostre desir.

SILINDE.

Monsieur, vous le pouvez : l'occasion presente  
 Rendra par ce moyen nostre ame fort contente.

ROSELIS.

Poliandre tout seul scait quel est mon dessein,  
 Comme pareillement j'ay le sien dans mon sein.

CLARISTE.

Pour moy, je jugerois que ce qui vous ameine  
 Est pour passer le temps peut-estre une semaine.

BELANGE.

Mon espoir, appuyé d'un desir genereux,  
 Me donne en vostre endroit le titre d'amoureux.

FLORIANE.

Encore qu'il fust vray, je n'o-serois vous croire,  
 Mon merite, Monsieur, n'approchant vostre gloire.

POLIANDRE.

Après que dans la Cour j'ai vu chaque beauté,  
 J'ay trouvé que la vostre a l'honneur emporté.

SILINDE.

Scachant trop les defauts qui sont en mon visage,  
 Mon esprit n'est point vain pour eroire ce langage.

ROSELIS.

Croyez qu'il n'est sur terre aucun objet mortel  
 A qui plustost qu'à vous mon cœur dresse un autel.

CLARISTE.

J'estime grandement un choix si favorable ;  
 Mais un feu violent n'est pas beaucoup durable.

BELANGE.

Plustost que de manquer à chevir vos appas,  
 Je voudrois que le Ciel me donnast le trespas.

FLORIANE.

Avant que de causer un malheur si funeste,  
 Je voudrois que le mien fust à tous manifeste.

POLIANDRE.

Madame, nous venons pour apprendre de vous  
 (En qualité d'amans) si vous vouldrez de nous.

SILINDE.

L'offre d'un si grand heur est d'une consequence  
 Qui merite, Monsieur, que nostre esprit y pense.

ROSELIS.

Pourveu que vous n'ayez point d'autre serviteur,  
 Roselis quelque jour gagnera vostre cœur.

CLARISTE.

Clariste et ses deux sœurs, que vous voyez presentes,  
 En matière d'amour sont beaucoup innocentes.

BELANGE.

Je voy bien que le Ciel a soin de nos amours,

1. Pris substantivement, comme ici, ce mot étoit bien vieux. Vous ne le trouvez guere que dans la *Nef des fous*, en 1499, fol. 43, verso. « Ne entrez pas tout entendement de ces frivoles. »

Puisque pas un rival n'en interromp le cours.

FLORIANE.

Nostre peu de beauté nous cause ce dommage,  
Mais sur d'autres aussi vous avez l'avantage.

POLIANDRE.

Nous avons de vous trois fait une élection,  
Suivant le mouvement de nostre affection.  
Pensez-y meurement, et croyez que la feinte  
N'exerce son pouvoir sur une ame contrainte.

SILINDE.

Pour éviter le bruit de quelques differends,  
Nous en prendrons avis de nos proches parens.

ROSELIS.

L'affaire le merite avecque diligence,  
De crainte que le roy ne nous meine en Provence.

CLARISTE.

Vous en aurez demain la resolution.

BELANGE.

Nous vivrons cependant dans l'apprehension  
Qu'il se trouve à nos vœux quelque demon contraire.

FLORIANE.

Non, non, ne craignez pas, la chose est volontaire :  
On nous aime par trop pour forcer nos plaisirs.

SILINDE.

On ne nous marira que selon nos desirs.

CLARISTE.

Pourveu que nostre père à ce dessein consente,  
Croyez que nostre mère en sera fort contente.

POLIANDRE.

Nous nous estions promis le bon-heur de les voir :  
Mais puis qu'ils n'y sont pas, par un juste devoir,  
Nous leur rendrons demain la semblable visite.  
Cependant la nuit vient : il faut que chacun quitte  
Son charmant entretien. Avant nous separer,  
De vos commandemens voulez-vous m'honorer ?

SILINDE.

Si je puis commander en qualité d'amante,  
Je veux que vostre esprit me croye sa servante.

POLIANDRE.

L'honneur de vous servir m'est un tresor si cher  
Que je mourray plustost que de m'en empescher.

ROSELIS.

Madame, obligez moy de vostre bien-veillance,  
Et de mon amitié je vous donne assurance.

CLARISTE.

Monsieur, soyez certain que, selon mon pouvoir,  
En toute occasion je vous le feray voir.

BELANGE.

Adieu donc pour ce jour, reyne de ma pensée !  
Jamais vostre beauté n'en peut estre effacée.

FLORIANE.

Monsieur, ce m'est un bien qui part d'un naturel

Plus courtois qu'amoureux ; toutefois il est tel  
Que j'en feray toujours une estime incroyable,  
Afin qu'en vous servant je vous sois agreable.

SILINDE.

Hé bien ! mes chères sœurs, quels sont vos sentimens  
Sur le doux entretien de nos parfaits amans ?  
Pour moy, je vous diray le mien sans flatterie :  
C'est qu'ils parlent tous trois sans nulle raillerie.

CLARISTE.

Il est facile à voir : leur emulation  
Temoigne clairement quelle est leur passion.  
Je n'ay rien entendu que des paroles bonnes,  
Et ven des actions dignes de leurs personnes.

FLORIANE.

Si l'on pent du projet parvenir à l'effet,  
C'est un très grand plaisir que la vertu nous fait ;  
Il en faut consulter avec nostre beau-père,  
Qui vient tout à propos avecque nostre mère.

M. KAROLU.

La coustume est ainsi : les femmes de Paris  
Doivent une visite aux parens des maris.

FLEURIE.

La mode est importune aux personnes aagées.  
Ceux qui font telles loix nous ont des-obligées,  
Et, pour mon regard seul, j'ay les deux pieds si las  
Que très asseurement je n'y retourne pas.

M. KAROLU.

Les nouveaux mariez font cela d'ordinaire.

FLEURIE.

On ne m'y tiendroit pas si c'estoit à refaire.

M. KAROLU.

Quoy ! vous estes desjà dedans le repentir ?

FLEURIE.

Je dis naïvement la chose sans mentir,  
Mais tant de parenté deplait fort à Fleurie.

M. KAROLU.

Hé bien ! nous n'irons plus. Parlons bas, je vous prie :  
Silinde et ses deux sœurs nous viennent aborder.  
Mes mignonnes, quelquin m'est venu demander ?

SILINDE.

Qui croyez-vous que c'est ?

M. KAROLU.

Monsieur de la Fustaille.

FLEURIE.

C'est ma sœur, Vieux Thodis, ou madame Racaille.

FLORIANE.

Non, ce sont ces messieurs trouvez dedans le bois,  
Qui temoignent avoir de l'amour pour nous trois.

FLEURIE.

Floriane, vraiment, vous estes trop hardie.

FLORIANE.

Sçachant la vérité, il faut que je la die.

FLEURIE.

Je n'ay point encor veu rien de plus effronté.

CLARISTE.

Il est vray qu'ils sont pleins de bonne volonté :  
Ils nous ont fait icy mille offres de services  
Que l'on lit sur leur front estre sans artifices.

1. En 1635, les Espagnols avaient fait une descente de ce côté, et l'on craignit que le roi n'eût besoin de s'y rendre, dans le cas où le secours qu'y avait porté M. de Vitry n'eût pas été suffisant. — Nous penserions d'après ce détail, d'une actualité très-courte, très-fugitive, que la piece est de cette année 1635, et que la date de 1637 n'est que celle de son impression.

M. KAROLU.

Ne vous y fiez pas : ces esprits si courtois  
Pour mieux vous attraper font ainsi les matois.

SILINDE.

Non, véritablement, je n'y void rien à craindre :  
Leur ame, sans mentir, ne sçait que c'est de feindre.  
Les sermens qu'ils ont faits, avec leurs actions,  
Nous informent assez de leurs affectious.

FLEURIE.

Ha ! que n'estois-je ici ! En trois mots et sans peine  
J'auroisieu dans leur cœur le dessein qu'ils meine.

CLARISTE.

Il ne faut point douter qu'il est fort bon pour nous :  
Chacun d'eux dès demain s'offre pour nostre epoux ;  
Ils vous viendront eux-mesme en faire la demande.

FLEURIE.

J'ay de la peine à eroire une faveur si grande,  
Et je crains que, sçachant nostre incommodité,  
Ils ne cherissent plus l'habit ny la beauté.

SILINDE.

Je ne le pense pas : la parfaite noblesse  
Consiste à preferer l'honneur à la richesse,  
Joint qu'à tous ces perils leurs esprits disposez  
Ne craignent seulement que d'estre refusez.

M. KAROLU.

Vous n'avez rien promis qui nous puisse deplaire ?

CLARISTE.

Que de suivre en cela vostre avis necessaire.

M. KAROLU.

Laissons-les donc venir.

FLEURIE.

O filles ! qu'à propos

On vous a mis ce jour ces habits sur le dos !  
Vous passez auprès d'eux pour jeunes damoiselles.

FLOBIANE.

Il s'en trouve beaucoup qui ne sont point si belles.

M. KAROLU.

Il est vray, je vous jure.

FLEURIE.

Allons, mon petit cœur,

Prendre sur le soupper quelque peu de vigueur.

M. KAROLU.

Entrez tousjours devant ; faites mettre à la broche.  
Mais que veut ce soldat qui près de moy s'approche ?  
Las ! ce jeune garçon n'est qu'un resolu.

SOLDAT.

Monsieur, est-ce point vous qu'on nomme Karolu,  
Mary d'une Alizon en beautez sans exemple,  
Et qu'on m'a dit loger dans les Marais du Temple ?

M. KAROLU.

Mon enfant, c'est moy-mesme.

SOLDAT.

Un guerrier immor-

Pour voir vostre valeur envoie ce cartel. (tel)

M. KAROLU.

Voyons, de quelle part ?

SOLDAT.

C'est de nostre anspesade.

M. KAROLU.

Je suis fort aise, amy, d'une telle ambassade.

CARTEL

*de maistre Jeremie à monsieur Karolu.*

Si tu te veux monstrier quelque peu genereux,  
Rends-toy demain matin derrière les Chartreux,  
Où le vaillant autheur des belles entreprises  
Se trouvera tout seul à six heures precises ;  
Et, comme il a le cœur autant bon que courtois,  
Des armes du combat il te donne le choix.

*(Au Soldat.)*

Voilà qui va fort bien. Adieu, mon camarade,  
Je m'y rendray demain avec une estocade<sup>1</sup>  
Qui vient du chevalier qu'on appelloit Longis.

SOLDAT.

Adieu ; n'oubliez pas vostre adresse au logis.

## ACTE CINQUIÈME

## SCÈNE I

M. JEREMIE.

Resolu de mourir ou d'avoir la victoire,  
Je marche maintenant sur le champ de la gloire :  
L'honneur de mon duel, predestiné du sort,  
Me donne dans une heure ou la vie ou la mort.  
Vous, generosité, hardiesse, vaillance,  
Force, adresse, bon-heur, agilité, prudence,  
Ne m'abandonnez pas en ma necessité.  
Je n'ay jamais tremblé devant une cité,  
Et, songeant au combat que je vais entreprendre,  
A peine ay-je le cœur de me pouvoir defendre ;  
Quelque secret caché cause ce changement,  
Et peut-estre le Ciel ne veut pas autrement.  
Karolu me fait peur, et cent fois une armée  
N'a point donné de crainte à ma droite animée.  
J'exécutois des faits reservez au dieu Mars,  
Je cherois de la gloire au milieu des hazards ;  
Et maintenant, poltron, une seule personne  
Espouvante ton ame et ton courage estonne !  
Ah ! sans doute, l'amour opère ces effets,  
Et d'un œil de travers il regarde mes faits.  
Mais que dis-je, ignorant ! ce demon ne void goutte.  
S'il oste son bandeau, c'est donc qu'il me redoute ?  
S'il void clair à present, c'est afin d'éviter  
Les traicts que contre luy ma fureur peut jeter.  
Que ne peut en ce siècle un guerrier de ma sorte,  
Lors que la jalousie et la fureur l'emporte ?  
Hardiment sa valeur s'attacherait aux cieus,  
Et contraindrait l'Amour d'abandonner ces lieux.  
Alizon, ton mepris cause tout ce desordre ;

1. Epée à la vieille mode, très-affilée de la pointe ou *estoc*. Elle était fort longue ; de la le jeu de mot sur le chevalier Longis, de qui Karolu dit qu'elle lui vient. Les *mystères* l'avaient rendu célèbre ; le Romain qu'on y voyait percer Jesus-Christ de sa lance, s'appelait Longis.

Cette fascheuse envie a sur moy voulu mordre ;  
Mais j'espère dans peu monstrier à ton niignon  
Qu'il ne m'a deu traiter en petit compagnon ;  
Je vais, comme un oyseau, le prendre à la pipée,  
Quand chez un fourbisseur j'auray pris une espée.

## SCÈNE II

FLEURIE, SILINDE, CLARISTE, FLORIANE.

FLEURIE.

O mon Dieu, qu'est-ce cy, las ! que je viens de voir !  
Mes filles, accourez ! je suis au desespoir !  
Je n'ay plus de mary ! vous n'avez plus de père !

SILINDE.

Hélas ! elle se pasme. Hé ! qu'avez-vous, ma mère ?  
FLEURIE.  
Voyez dans ce papier le sujet de mon ducil,  
Qui vostre père et moy conduit dans le cercueil.  
Le pauvre homme en sortant l'a laissé sur la table,  
Afin de m'avertir de sa mort lamentable.

## LETTRE

*de monsieur Karolu a Fleurie, que Silinde lit.*

M'amour, un vieil soldat, plus jaloux qu' amoureux,  
M'a fait faire un appel derrière les Chartreux.  
Mon courage et l'honneur veulent que j'y compare !  
Adieu, chère moitié ! le destin nous separe.  
Ne vous affligez pas ; ayez soin seulement  
De me faire dresser un riche monument.

SILINDE.

Juste Ciel ! de quel œil voyez-vous nos fortunes ?  
Ne confessez-vous pas qu'elles ne sont communes,  
Puis qu'estant sur le point d'atteindre le bon-heur,  
Vous les faites mourir par un coup de malheur ? [mes,  
O mes sœurs ! c'est ce jour qu'il faut verser des lar-  
Puis que pour nous vanger nous n'aurons que ces  
Il faut que le torrent de tant de tristes pleurs [armes.  
Aille aujourd'huy noyer l'auteur de nos douleurs.

CLARISTE.

O que ce foible espoir contente mal mon ame !  
Chères sœurs, je me meurs, la vengeance m'enflame ;  
Il faut que mes deux mains fassent mourir celui  
Qui nous cause à present tant de mal et d'ennuy.

FLORIANE.

Belas ! que ces discours me semblent inutiles !  
Cherchons, pour le sauver, des moyens plus faciles ;  
Et, s'il n'est point trop tard, courons vite après eux  
Empescher du combat l'evenement douteux.

FLEURIE.

Mes enfans, c'en est fait, il a trop de courage  
Pour n'avoir jusqu'icy mis l'escrime en usage ;  
Pourtant, sans plus tarder, je croy qu'il faut plustost  
Aller en diligence avertir le prevost,  
Afin que promptement il leur donne des gardes  
Qui, pour les separer, portent des halberdres.

CLARISTE.

C'est fort bien avisé.

FLEURIE.

Que l'on m'aide à marcher !

Nous prendrons en passant nostre voisin l'Archer.  
Depuis qu'il est du guet<sup>1</sup>, l'espée et l'escarlatte  
Luy font abandonner l'alesne et la savate.  
S'il n'a fait cette nuit capture de filate,  
Il sera fort joyeux de venir avec nous,  
Et j'ay mis dans ma bourse un toston de Lorraine<sup>2</sup>  
Pour le recompenser du sucez de sa peine.  
Je n'espargneray rien en ce sujet icy.

SILINDE.

Allons, il faut passer la porte de Bussi<sup>3</sup>.

## SCÈNE III

M. KAROLU.

Semblable à l'innocent que l'on meine au supplice,  
Je ne scaurois savoir de quoy je suis complice.  
On me fait mon procez, on me condamne à mort,  
Et l'on ne me dit point à qui j'ay fait du tort.  
Le mal que j'ay commis, et dont ce soldat crie,  
Est d'avoir espousé l'agreceable Fleurie.  
Jeremie aujourd'huy ne scauroit endurer  
De voir à sa valeur ma vertu preferer.  
Pour en avoir raison, il veut que nos espées  
A disputer son prix soient ce jour occupées. [tard :  
Mais, hélas ! le pauvre homme y vient un peu trop  
Sans canon cette nuit j'ay fait bresche au rampart ;  
Et, si dès à present je descends dans la fosse,  
Je puis bien assurer que je la laisse grosse.  
Enfin me voicy prest de le bien recevoir.  
Je veux à ce guerrier ma force faire voir ;  
Je luy veux temoigner que je me scay defendre  
Alors qu'un temeraire ose bien m'entreprendre :  
Car la plume et l'espée avec le point d'honneur  
Ont une simpatie avecque mon humeur ;  
Je m'en scay escrimer alors que la rencontre  
Pour en voir les effets à ma gloire se montre.  
Voicy doncques la place où preside le sort !  
La vie est d'un costé, de l'autre on void la mort ;  
Et toutesfois les deux, dedans l'indifference,  
Donnent à mon esprit une mesme esperance.  
La justice divine a le foudre à la main  
Pour punir le mortel quand il est inhumain :  
L'iniquité n'a point de plus grande ennemie.  
Enfin je ne vois point approcher Jeremie ;  
Je croy qu'il a changé de resolution.  
La nuit classe souvent la folle passion.  
Peut-estre que, rentré dans une raison forte,  
A ce folastre amour il a fermé la porte.  
Mais n'est-ce point aussi qu'il a seen ma valeur ?  
En ce cas je eraignois ceux à qui je fais peur.  
Je n'ay point de besoin de chemises de mailles :  
Une main de papier peut garder mes entrailles<sup>1</sup>.

1. Le *quet assis*, c'est-à-dire desservant les postes dans la ville, tandis que le *quet royal* faisait les rondes, se recrutaient dans les corps de métiers.

2. Vieille monnaie de la Ligne, faite en dépit des ordonnances d'Henri III, en 1575, et qui n'avait plus cours. Alizon y tient, elle reste liguineuse jusqu'au bout.

3. Elle était placée près du carrefour du même nom, dans la rue Saint-André des Arcs, vers l'endroit où la rue Contrescarpe y débouche. Elle ne fut démolie qu'en 1672.

1. Les plastrons de papier, qui furent le plus clair du coutage chez tant de gens pendant le dernier siège, ne sont pas, comme on voit, chose nouvelle.

Il fait bon conserver le moule du pourpoint<sup>1</sup> ;  
L'espée assurement ne le perçra point ;  
Elle est si proprement dessus le petit ventre,  
Qu'il ne peut avoir peur que l'estocade y entre.  
O ! qu'il verra tantost escrimer joliment !  
Je ne le crains non plus que tout son regiment,  
Pourveu que mes deux yeux ne servent d'avant-gar-  
[des.

Mais le voicy qui vient, tenons-nous sur nos gardes :  
On ne se doit, dit-on, fier à l'ennemy.

M. JEREMIE.

Dieu te gard, Karolu !

M. KAROLU.

Dieu te gard, mon amy !

M. JEREMIE.

J'ay beaucoup plus tardé que l'heure entre nous

M. KAROLU. [prise.

J'ay creu que ta folie estoit un peu rassise,  
Et que depuis hier, ayant dormi la nuit,  
Tu pourrois oublier l'appel qui nous conduit.

M. JEREMIE.

Ma colère en ce cas trompe donc ton attente,  
Car plus elle vieillit, plus elle est violente ;  
Et, sans un fourbisseur qui m'a long-temps tenu,  
Indubitablement je t'aurois prevenu.  
Tu serois maintenant en l'estat de paroistre  
De ceux qu'au Chastelet on va pour reconnoistre<sup>2</sup>.  
Mais c'est trop discourir. Ça, ça, le manteau bas,  
Le pourpoint, le chapeau.

M. KAROLU.

Je n'y manqueray pas ;

Mais tire-toy plus loin, car la main meurtrière  
Hes gens de ta façon peut fraper par derrière.

M. JEREMIE.

Je ne suis pas bourreau pour te traiter ainsi,  
Et l'honneur dans mon sein a logé jusqu'icy ;  
Jamais la trahison n'eut de place en mon ame.  
Mais c'est toy, vieux hibou, qui fus traistre à ma  
Par les laches detours de l'infidelité, [flame.  
Tu m'as ravy le bien que j'avois merité.

M. KAROLU.

Pauvre fou ! je te plains avec la resverie.

M. JEREMIE. [Fleurie !

Apprends donc aujourd'huy que tu meurs pour

M. KAROLU.

Je meure ! Il s'en rencontre aux Petites Maisons  
Qui disent plus que toy de meilleures raisons ;  
Et pour moy, si l'on croit ma science certaine,  
Si tu restes vivant, il faut que l'on t'y meime.

M. JEREMIE. [chons.

C'est trop long-temps causer. Es-tu prest ? de pes-

M. KAROLU.

Il verra ce papier si nous nous approchons.  
Un peu de patience ! Attends, car mon espée  
Tient dedans son fourreau.

M. JEREMIE.

La plaisante équipée !

Tu penses prolonger ta vie à discourir,  
Lors qu'il vaudroit bien mieux te resoudre à mourir.

M. KAROLU. [botte !

Or sus, venons aux mains ! Prends garde à cette

M. JEREMIE.

La riposte est meilleure !

M. KAROLU.

Ainsi que je complete,

Dans un petit moment, dessus un avant-pas,  
Karolu s'en va mettre un anspesade bas.

M. JEREMIE.

Pare ce coup fourré, car c'est luy qui l'assure  
Qu'il faut aller là-bas reparer mon injure.

M. KAROLU.

Pousse ! pour le parer je me mets en estat.

M. JEREMIE.

Tien donc ! voilà ta mort d'un coup de vieux soldat.

M. KAROLU.

Je defend celui-là qui passe la jartière ;  
Garde ! Je vois quelqu'un qui te prend par derrière<sup>3</sup>.

M. JEREMIE.

Ta feinte en mon endroit ne reussira pas,  
Mes yeux n'ont point d'object que celui de ton bras.  
Montre icy ton effort, et point de stratagème.

M. KAROLU.

Je garde un dernier coup qui te va rendre blesme...  
Regarde ma posture.

M. JEREMIE.

O ! que je la void bien !

M. KAROLU.

Pour m'estre trop pressé mon coup n'a valu rien.

M. JEREMIE.

Ne sçais-tu que cela ? je me ris de ta peine.

M. KAROLU.

Hô ! tout doucement ! prenons un peu d'haleine.

M. JEREMIE.

Non, non ; après ta mort tu seras en repos.

M. KAROLU.

Ma vaillance toujours se rencontre à propos ;  
Tu la verras bien-tost par les lauriers suivie.

M. JEREMIE.

Si tu veux m'arrester, demande-moy la vie ;  
Peut-estre ma pitié te pourra pardonner.

M. KAROLU.

Je ne demande point ce qu'on ne peut donner  
Ne t' imagine pas l'avoir en ta puissance

1. Le corps. — Scarron, dans *Héritier ridicule*, dit d'un homme qui mange trop :

Le diable a trop grand soin  
Du moule du pourpoint.

2. La *marque* ou *naotie*, ou l'on alloit reconnoître les gens trouvez morts dans les rues, étoit au Châtelet, dans l'endroit qu'on appelloit la Basse Gôle.

3. Le fameux *comp du commandeur*, qu'on croyoit inventé par Lambert Thiboust pour une de ses farces du Palais-Royal, n'est, on le voit, pas très-neuf. C'est tout à fait celui-ci : « Gare ! voilà quelqu'un par derrière. » L'adversaire se retourne, on le frappe bravement dans le dos, et le coup est fait.



Tandis que cette main sera sur la deffence,

M. JEREMIE.

Poursuivons donc le fil du duel commencé,

M. KAROLU.

S'il l'en arrive mal, je ne l'en ay pressé.  
Or sus, c'est maintenant qu'il faut jouer du reste,  
Implorant le secours de la bonté céleste.

## SCÈNE IV

FLEURIE, ROSELIS, SILANDE, FLORIANE, CLARISTE, POLLANDRE, M. KAROLU, M. JEREMIE, BELANGE.

FLEURIE.

Messieurs, qu'heureusement nous vous avons trou-  
Pour venir appaiser le mal que vous sçavez! [vyez  
Helas! nostre douleur est tellement sensible  
Que d'en voir sa semblable il vous est impossible.

ROSELIS.

Nous sortions du logis pour donner le bon jour  
A un ambassadeur logéant près Luxembourg 1.

SILANDE.

De grace donc, Messieurs, hastons nostre voyage.

POLLANDRE.

Mais encor, quel dessein portoit vostre courage ?

CLARISTE.

Nous allions au logis du prevost Delfunctis 2  
L'advertir du malheur quand vous estes sortis.

BELANGE.

Pourveu qu'ils soient vivans lors de nostre arrivée,  
Vous verrez par la paix leur dispute achevée.

FLORIANE.

Plenst au Ciel que déjà nous y fussions sautez!

FLEURIE.

Je crains bien que la mort ne nous les ait ostez!  
Vostre père est hardy, mais l'autre a la vaillance,  
Et des tours de la guerre il a l'expérience.  
Le pauvre corps, hélas! n'aura guère duré.  
O! sans doute, il est mort! c'est un fait assuré.

POLLANDRE.

De trop d'afflictions vos esprits se travaillent.

FLEURIE.

Filles, soutenez-moy, car les jambes me faillent.

ROSELIS.

Çà, çà, donnez la main, nous approchons le lieu.

FLEURIE.

Encor si je pouvois luy donner un adieu!

POLLANDRE.

Ouy, je vous le promets, puis que dessus ces mottes  
Nous les voyons tous deux se porter quelques bottles.

BELANGE.

Mes dames, demeurez cependant que nous trois  
Les irons separer.

FLEURIE.

Non, non, je ne sçaurois,

ROSELIS.

Une heure seulement.

FLEURIE.

Avant une demie  
Il faut que mes deux mains etranglent Jeremie.  
J'ay trop d'affection pour demeurer icy,

FLORIANE.

Allons viste.

SILANDE.

Courons.

M. JEREMIE, sortant de derrière le theatre.

Quelle troupe est-ce cy ?

Traistre, tu m'as trahy! du secours on l'amène;  
Mais croy que tost ou tard tu payeras ma peine.

M. KAROLU.

Tu as menty, voleur! jamais je ne fus tel;  
Tu vomiras le mot avec ce coup mortel.

POLLANDRE.

Toubeau, loubeau, Messieurs! Holà! que l'on s'ar-  
[Peste.

M. JEREMIE.

Que le plus las de vivre à la Parque s'appreste!  
Si l'on m'approche trop, j'en perceray quelqu'un.  
O! quelle lascheté d'estre quatre contre un!

FLEURIE.

O vieux ratatiné! tu veux tuer mon homme!  
Ramassons des cailloux... Gare! que je l'assomme.

M. JEREMIE.

Si vous venez plus près, je vous enfilerais.

FLEURIE.

Mon fils, assure-toy que je te vengeray.  
Preste-moy ton espée.

M. JEREMIE.

O la plaisante folle!

M. KAROLU.

En l'espoir de ta mort mon esprit se console.

ROSELIS.

Soldat, oblige-nous de ne point offencer  
Ceux qui tiennent en main ce qui t'y peut forcer;  
Retire-toy plutost, nous l'en donnons licence.

BELANGE.

Je croy que ce soldat est de ma connoissance.

POLLANDRE.

Camarade, remets ton espée au fourreau.  
Ou l'assure bien tost d'estre sur le carreau.

M. JEREMIE.

Si ce n'estoit que vous, je n'aurois point de crainte.

BELANGE.

Amy, j'ay contre toy un vray sujet de plainte  
Si ton cœur ne suit pas nostre juste desir.

M. JEREMIE.

Ba! Monsieur, est-ce vous qui m'ostez le plaisir  
De vanger maintenant un affront d'importance!

1. L'hôtel des ambassadeurs extraordinaires se trouvait en haut de la rue de Tournou, près du Luxembourg. C'était l'ancien hôtel du maréchal d'Ancre, il a été rebâti et sert aujourd'hui de caserne à la garde républicaine.

2. Prévôt du Châtelet, qui fut alors très-fameux. C'est lui qui avait présidé à l'exécution de la maréchale d'Ancre, V. Tallemant, t. I, p. 205, et nos *Variétés hist.*, t. II, p. 163.

BELANGE.

Nous en avons appris toute la consequence.  
Il faut avant partir que vous soyez amis,  
Ou nous croire tous trois les plus grands ennemis.

FLEURIE.

A quoy sert ce discours ? il n'est point necessaire.  
Mettez-le moy par terre, ou bien me laissez faire.

JEREMIE.

Le respect que je dois à vostre qualité  
Fait ceder la raison à ma brutalité :  
Je mets les armes bas, mais c'est sous l'assurance  
Qu'il ne me sera fait aucune violence.

BELANGE.

Non, je te le promets, et ces messieurs et moy  
Férons, si tu le veux, un accord avec toy.

M. JEREMIE.

Quel ?

ROSELIS.

Monsieur Karolu tiendra la mesme place  
Qu'il avoit dans ton ame avant ceste disgrâce.

M. JEREMIE.

Ce n'est pas là, Messieurs, la satisfaction  
D'avoir ravy Fleurie à mon affection.

M. KAROLU.

Tu te trompes, soldat : elle m'estoit promise  
Avant qu'elle eust jamais ta visite permise.

FLEURIE.

Mon Dieu ! laissez-le dire, et ne l'irritez plus.  
Resserrez vostre espée.

M. JEREMIE.

O ! que je suis confus !

Où est le temps jadis ? on est ma hardiesse,  
Qui portoit la terreur au cœur de la noblesse !  
Cent hommes contre moy, dessus le pont de Sé t,  
Ne m'estonnoient non plus qu'un poulet fricassé ;  
J'eusse bien fait la nique aux gens de vostre sorte.  
Je n'y veux plus songer : la colère m'emporte.  
Adieu, Messieurs, adieu.

FLEURIE.

Si l'on le laisse aller,  
Je vois que dès demain il vous fait rappeler.

POLIANDRE.

Soldat, encore un mot. Oblige-nous de dire  
La satisfaction que ton esprit desire ?

M. JEREMIE.

La mort de Karolu, pour avoir épousé  
Celle qui de ses vœux m'avoit favorisé.

FLEURIE.

Certes, cela n'est pas.

M. KAROLU.

Non, je jure en mon ame.

ROSELIS.

Enfin le mal est fait : c'est maintenant sa femme.  
FLEURIE.

Je crois que ce bon homme a les sens interdits.

1. L'affaire du pont de Sé en 1620, ou Louis XIII avait forcé le passage gardé par les huguenots, était resté célèbre.

Hé bien ! contentez-vous de ma sœur Vieux Thodis ;  
Si vous la desirez je me fais forte d'elle.  
Elle n'est moins que moy propre, gentille et belle ;  
Pour des biens, elle en a (je dis sans vanité)  
Assez pour vous tirer de la nécessité.

POLIANDRE.

L'offre est très raisonnable, et Monsieur, sans ex-  
Nous desobliger s'il faut qu'il la refuse. [cuse,

M. JEREMIE.

Vous liez mon esprit d'une obligation  
Contraire tout à fait à mon intention ;  
Et toutes-foi, forcé par vostre courtoisie,  
Je vois par vos raisons vainere ma fantaisie.  
Il faut qu'elle obeisse à vos commandemens,  
Quoy qu'elle sente en soy d'estranges mouvemens,

BELANGE.

Cher amy, tu nous fais un plaisir indicible.

POLIANDRE.

La paix d'entre vous deux nous oblige au possible.

M. JEREMIE.

Ouy donc, executant les mots qui me sont dits.

M. KAROLU.

Ouy, ce sera pour vous, madame Vieux Thodis !

ROSELIS.

Vous voilà donc d'accord ?

SILINDE.

Mon Dieu ! que j'en

FLEURIE.

[suis aise !

Approche, petit cœur ; il faut que je te baise.

M. KAROLU.

Petite folichon, tu n'as point de respect.

FLEURIE.

Je ne vois pas icy quelqu'un qui soit suspect.  
Ces Messieurs ont appris comme quoy je vous aime  
Par le ressentiment de ma douleur extreme.  
Vous leur estes, mon fils, grandement obligé.

M. KAROLU.

Je ne veux pas mourir sans m'en estre vangé.  
Si le ciel quelque jour fait l'occasion naistre,  
Ma bonne volonté je leur feray paraistre.

POLIANDRE.

Si vous estes, Monsieur, en resolution  
D'user de recompense à nostre affection,  
Vous ne verrez jamais d'occasions plus belles.  
Voicy proche de nous trois jeunes damoiselles  
De qui nous esperons d'estre un jour les espoux,  
Si nostre bon dessein s'accorde avecques vous.

M. KAROLU.

Nous voilà surchargez de faveurs infinies.  
Mon amour, qu'en dis-tu ? Nos querelles finies,  
Nous voyons maintenant que la félicité  
Veut combler nos maisons d'heur et prospérité.  
Nous goûtons tout d'un coup mille plaisirs ensemble.

FLEURIE.

Filles, approchez-vous ! Hé bien ! que vous en semble ?  
Ces Messieurs maintenant s'offrent pour vos maris.  
Je croy qu'il s'en void peu de pareils à Paris.

ROSELIS.

Adorables sujets de l'amoureux servage,  
C'est mettre trop long-temps le silence en usage.  
Jusques icy la peur, avecque les sanglots,  
Dans un espoir douteux retenoit vos propos ;  
Mais, puis que le destin ne fait plus de menace  
Et qu'il tourne vers nous une riante face,  
Ne pensons seulement qu'à rire désormais,  
Et que du temps passé l'on ne parle jamais.

FLORIANE.

Je confesse, Monsieur, que la peur et la crainte  
A nos foibles esprits ont donné telle atteinte,  
Que comme moy mes seurs ont toutes à la fois  
Perdu la liberté des sens et de la voix.

CLARISTE.

Pour moy, j'en suis encor si puissamment esmeue  
Que je ne sçay comment la langue me remue.

SILINDE.

Je puis bien assurer que l'apprehension  
N'a jamais fait sur moy si forte impression ;  
Mais petit à petit je sens qu'elle me quitte.

BELANGE.

C'est alors qu'elle void nos desirs à sa suite.

FLEURIE.

Respondz donc, Silinde, à ces Messieurs icy.  
Si vous le voulez bien, nous le voulons aussi.  
La fille rarement refuse d'estre femme.

SILINDE.

Il seroit mal seant que devant vous, Madame,  
Aucune de nous trois entreprist de parler.  
Partout sous vostre esprit le nostre doit aller,  
Et, suivant de vos loix les plus obeïssantes,  
Si vous le desirez, nous en serons contentes.

M. KAROLU.

Messieurs, vous l'entendez. Que desirez-vous plus ?  
Pas une maintenant ne fait aucun refus.  
Prenez chacun la vostre, et, selon vos partages,  
Allons executer vos quatre mariages.

POLIANDRE.

Madame, si jamais un parfait amoureux

A en quelque sujet de s'estimer heureux,  
Je luy veux disputer une faveur si grande, [de.  
Puis qu'en vous possédant j'ay l'honneur que je deman-

SILINDE.

Monsieur, assurement vous vous trompez au choix :  
Regardez que Silinde est la moindre des trois.  
Pourtant, si vostre amour desire ma personne,  
Un absolu pouvoir sur elle je vous donne.

ROSELIS.

Je confesse, Madame, avecques verité,  
Que dans vos doux appas gist ma félicité,  
Et que, par le bonheur de vostre jouissance,  
Je seray le phenix des amans de la France.

CLARISTE.

Le Ciel vous a pourveu de tant de qualitez  
Qu'elles m'ont presque osté toutes mes volentez,  
De sorte qu'à present il ne m'en reste qu'une  
Pour selon vos desirs suivre vostre fortune.

BELANGE.

Madame, puis qu'Amour, comme son favory,  
Vent que presentement je sois vostre mary,  
Recevez ce baiser d'une bouche enflammée [mée.  
D'un doux feu dont pour vous mon ame est consom-

FLORIANE.

Permettez-moy, Monsieur, d'éviter l'accident  
Que me pourroit causer vostre baiser ardent ;  
Je ne pourrois souffrir une si vive flame.  
Toutesfois usez-en comme de vostre femme.

FLEURIE.

Sus, sus, c'est assez dit. Pour ne point differer,  
Allons diligemment les nocees preparer.  
Marchons, mon amié.

M. KAROLU.

Allons, chère Fleurie.

Certes, je pense encor que je me remarie.

M. JEREMIE.

Or, puis que tout chacun s'y trouve si content,  
Il faut que de ma part j'en fasse tout autant,  
Comme un jeune galand, monstrant à la jeunesse  
Que pour faire l'amour il n'est que la vieillesse.

## NOTICE SUR DESMARETS-SAINT-SORLIN

Desmarests fut sans contredit un des hommes les mieux doués de son temps. Il eut tous les dons de l'intelligence et de l'esprit. Il ne lui eût fallu qu'un peu moins d'imagination, au milieu de toutes ces facultés, et un peu plus d'équilibre. L'imagination y fit le remue-ménage, et l'équilibre manquant, ce remue-ménage du cerveau le mieux meublé devint un chaos de folies. Le cardinal de Richelieu sut le maintenir, tant qu'il l'eut sous la main, et put suppléer pour lui à l'équilibre absent par l'autorité attentive.

On ne sait pas au juste la date de sa naissance, on sait seulement qu'il était de Paris. Il n'existe réellement, pour ceux qui cherchent sa vie, qu'à partir du jour où il entra chez le cardinal.

C'est Bautru, le grand diseur de bons mots et d'épigrammes, qui l'y avait introduit. Il l'avait connu pour lui avoir fait corriger de ses vers et l'avoir payé de ses corrections par quelques diners.

Il fut admis d'abord chez le ministre, qui, nous le verrons trop, s'avisa aussi de rimer pour le même office, et au même prix ; mais il ne tarda pas à faire plus et à être payé mieux. Sa solde fut une série de très-hauts emplois. Il n'arriva pas à moins qu'au titre de contrôleur général de l'extraordinaire des guerres et de secrétaire général de la marine du Levant.

Il était peu à peu devenu indispensable au ministre, comme le seront toujours aux hommes profondément occupés les gens d'esprit actif et fertile, qui, par leur mobilité, les reposent du poids de leurs idées fixes, et, en se multipliant, les dispensent d'avoir trop d'agents et surtout des confidentes trop nombreux. Quand une visite menaçait d'être ennuyeuse, Desmarests, qui n'avait pas tardé à tout connaître de la Cour, et à tout en supporter, même l'ennui, la recevait pour le ministre. Si quelqu'un d'inconnu ou de douteux voulait l'approcher, c'est Desmarests d'abord qui le voyait, le tâtait, et ne le laissait entretenir le cardinal que lorsqu'il avait été tiré au clair.

Il s'était mis de cette façon sur un tel pied de familiarité avec Son Eminence, qu'on les traitait presque en éganx. Le ministre l'exigeait d'ailleurs : « Vingt fois il a fait asséoir Desmarests dans un fauteuil, dit Tallemant, qui voit là le plus grand honneur, et il voulait qu'il ne l'appelât que monsieur. »

Pour les bâtiments mêmes, dont il avait le goût et la magnificence, Desmarests était son conseiller. N'avait-il pas fait lui-même les dessins de la reconstruction du vieux hôtel Pellevé, qui lui appartenait, et où il logeait au coin de la rue du Roi de Sicile et de la rue Thiron au Marais ? En un mot, il s'y entendait avec tant d'art et de goût, que Desnoyers, qui avait en cette partie la surintendance, le jalousait fort, et empêcha de tout son pouvoir qu'il n'y prit pied.

Ainsi Desmarests était chez Richelieu l'homme à tout

faire, excepté cependant à faire rire. C'est ce qui sauva Bois-Robert, qu'il aurait sans cela supplanté. Bois-Robert le savait bien ; aussi le craignait-il, selon Tallemant, car il n'était pas, lui, si universel. Il n'avait que cette ressource du rire, cette corde de la farce, mais il l'avait bien, et, par là, sut toujours tenir le ministre.

Desmarests, sur ce point, ne capitulait pas ; au contraire. Son sérieux, qui en s'exagérant devait, à la fin, le jeter dans la dévotion la plus mystique, allait d'abord jusqu'à lui faire dédaigner de travailler pour le théâtre.

Il voulait bien se permettre les romans, mais c'était tout. Il ne poussait pas au delà dans le profane. Encore n'en fit-il que deux : l'*Ariane*, son plus considérable, qui est en deux parties, et dont le succès fut tel que près d'un siècle après, en 1724, on le réimprimait encore ; puis *Rosane*, qui « charma les puissances, » comme Chapelain l'écrivait à Balzac, c'est-à-dire Richelieu et sa nièce, M<sup>me</sup> d'Aiguillon, et qui par là fut cause que l'abbé d'Aubignac, dont un libelle, en critiquant l'ouvrage, avait ainsi blâmé le goût de ces « puissances, » ne put, en 1640, se faire recevoir de l'Académie, et, ce coup manqué, n'en fut jamais. Desmarests, à qui Richelieu le sacrifiait, pouvait bien au fond être un peu de son avis sur ce roman de *Rosane* ; car, après en avoir donné la première partie, il la laissa là, et ne l'acheva jamais.

Toutes ses idées étaient au poème épique.

Il en rêvait un qui eût concilié la poésie et la foi, ce qu'il voulait avant tout, et mis ainsi d'accord son imagination et sa conscience.

C'était un *Clovis*, dont le second titre : *La France chrétienne*, expliquait le point de vue essentiellement pieux sous lequel le sujet devait être traité. Il s'en occupait très-sérieusement quand Richelieu le déranger par ses exigences de théâtre. Il n'avait pas de plus vive passion, et il y était, comme en tout, despote : il avait le goût aussi absolu que la volonté. « A quoi pensez-vous, disait-il un jour à Desmarests, que je prenne le plus de plaisir ? — A faire le bonheur de la France, lui aurait répondu l'autre qui ne voulait pas manquer un compliment. — Point du tout, c'est à faire des vers ! »

Or, pourquoi ces vers, pour quelles œuvres ? Pour des pièces de théâtre. Il n'eut pas de cesse qu'il n'eût amené Desmarests à faire comme lui et à s'en mettre, ne fût-ce qu'un peu, pour l'idée, pour le plan, sinon pour la façon.

Il lui dit, voyant qu'il y répugnait d'une manière invincible, d'apporter au moins un sujet de comédie. En autre ferait les vers, et cet autre sous-entendu, c'était lui, Richelieu.

Desmarests, pour être plus complètement quitte, toujours prêt d'ailleurs dès qu'on ne s'adressait qu'à la fertilité d'imagination, que Chapelain reconnaissait en lui si vive et si prompt, apporta quatre sujets pour en. Celui d'*Aspasie*, qui était du nombre, agréa surtout à Riche-

lieu, qui l'en félicita très-chaudement, et l'enferma par ses éloges mêmes. « Celui qui fut capable de l'inventer, lui dit-il, est seul capable de le traiter dignement. » Ce compliment sans réplique obligea Desmarets. Il ne put s'en dédire. L'*Aspasie* fut faite.

Achevée, Richelieu s'en chargea. Il la fit jouer et réussir devant le duc de Parme, qui passait alors par Paris. Un éloge du cardinal avait obligé Desmarets pour sa première pièce, ce succès l'obligea pour d'autres. Richelieu, en continuant de le louer, lui fit entendre qu'il en voulait une tous les ans. Il régimba encore, il alléqua son poème, son *Clovis*, qui à ce train-là ne pourrait s'achever. Avec un sourire qui voulait dire tant mieux, le cardinal insista. Il lui prouva qu'il n'était pas d'âge à pouvoir attendre une œuvre si lente, qu'il lui fallait des plaisirs viagers, et que cette pièce qu'il demandait par an ne ferait que lui en payer bien faiblement les arriérages.

Comment résister ? Desmarets céda, et, une fois sur cette pente, fit comme en toute chose, ne s'arrêta plus. Non-seulement, il livra chaque année les cinq actes dont il devait la rente, et fit ainsi, pour s'acquitter, *Scipion*, *Érigone*, *Roxane*, assez pauvres pièces, qui toutes ne méritaient guère qu'une quittance ; mais il se chargea encore de diriger les cinq auteurs, Bois-Robert, Corneille, Colletet, Lestolle, Rotrou, que Richelieu, insatiable et voulant une comédie par mois, avait mis à la tâche d'un acte pour chacun, et qui lui composèrent ainsi de pièces rapportées la comédie des *Tuleries*, l'*Arcueil de Smyrne*, et la *Grande Pastorale*.

Ce n'est pas tout encore ; il travaillait aussi, et c'était le plus dur de sa besogne, aux comédies du cardinal, à ces pièces d'allégorie dans lesquelles il mettait toute sa haine, comme dans *Mirame*, qui n'est qu'une continuelle allusion contre Anne d'Autriche ; ou bien toute sa politique, comme dans *Europe*, dont le titre même pouvait passer pour une indiscrétion, puisque la pièce est moins une comédie qu'un manifeste européen, une protestation de la France contre l'Espagne. L'une s'appelle *Francion* — car Richelieu n'a pas craint les transparences — l'autre s'appelle *Ibère*, et l'Autriche, qu'il ne couvre pas d'un voile plus épais, se nomme *Austrasie*. « Francion et Ibère, dit l'abbé d'Olivet qui a fait de la pièce une curieuse analyse, sont amoureux d'Europe. Ibère se fait haïr par des manières hantaines et dures, par un génie tyrannique. Francion plaît par des qualités tout opposées.

« Ibère et Francion, quoique amoureux d'Europe, ne laissent pas de faire la cour à des princesses d'un moindre rang, telle qu'est Austrasie. Francion, toujours heureux en amour, obtient d'elle trois nœuds de cheveux, qui, lorsqu'on a ôté l'allégorie se trouvent être les trois places de Clermont, Stenai et Jametz. Toute la pièce, ajoute l'abbé, est de ce caractère, qui peint bien le ministre poète. Le cardinal, qui par ses galanteries avait obtenu les trois nœuds de cheveux, a bien l'air de se vanter de ses bonnes fortunes. »

Ce dernier trait est fin et juste. Richelieu aurait voulu tout mettre : plan, idées, succès, dans cette comédie à

compartiments politiques. Pendant sa campagne contre Cinq-Mars, de Thou et leur complice, M. de Bouillon, il ne songeait qu'à la manière dont il pourrait ajouter ce nouvel incident à sa pièce, que Desmarets travaillait alors pour lui. Revenu à Paris, il avait trouvé : l'annexion de Sedan, pris comme gage à M. de Bouillon, fut le détail choisi. C'était un nouveau nœud de ruban à joindre aux trois autres pour enjoliver d'une nouvelle faveur les bonnes fortunes de Richelieu-Francion : « Quand il fut arrivé à Paris, dit Tallemant, il fit ajouter à l'*Europe* la prise de Sedan, qu'il appela dans la pièce l'*Autre des moustres*. »

Les *Visionnaires* furent aussi une des inspirations de Richelieu à Desmarets, et, comme une fois l'idée donnée, il ne tint pas trop à y mettre de ses vers, c'est de toutes les pièces du poète, la mieux écrite et de beaucoup.

Le succès en fut énorme. On l'appela l'inimitable comédie. Comme on était dans un temps où les matamoras espagnoles d'un côté, et de l'autre les exagérations des romans, et les extravagances des précieuses, avaient accoutumé aux excentricités et à la déraison, tout ce qui s'y trouve ne parut pas trop invraisemblable. On n'y vit que des ridicules. Plus tard, l'engouement passé, et les types que rappelaient plus ou moins les personnages ayant disparu, on aperçut ce qui est réellement au fond : de la pure folie, assaisonnée avec un certain art, et en quelques parties avec un talent de versification prodigieux.

La pièce fut reconnue impossible ; tout le monde partagea l'avis de l'abbé d'Olivet, qui a dit avec tant de sens : « Il fallait que la nature fût encore bien inconnue lorsque ces caractères plaisaient sur le théâtre ; et les auteurs qui s'imaginaient avoir vu communément de ces sortes de folies par le monde étoient eux-mêmes d'un caractère surprenant. »

Ces derniers mots vont droit à Desmarets lui-même, qui ne hanta pas impunément ses *Visionnaires*. Il laissa de sa raison dans leur folie. Quand Richelieu fut mort et qu'il n'eut plus, pour ses idées sans équilibre, le contre-poids de cette volonté, il s'engagea dans la route où il devait perdre son esprit à force de vouloir sauver son âme :

« Dans le retour de son âge, écrivit Chapelain qui le voyait s'égarer, il s'est tout entier tourné à la dévotion, où il ne va pas moins vite qu'il allait dans les lettres profanes. »

Il en oublia tout, même l'Académie, qu'il avait aidé à fonder, même son poème de *Clovis*, dont il ne laissa que neuf chants sur douze ou quinze au moins qu'il voulait faire. Il ne fut plus qu'aux églises, il n'écrivit plus que des livres du mysticisme le plus transcendant, tels que ses *Delices de l'esprit*, où il disait « que Dieu par sa bonté lui avait envoyé la clé de l'Apocalypse. » Celui qui proposait un *erratum* pour le titre du livre, et voulait qu'on y écrivit : *D'lices*, lisez *delices*, n'avait pas grand tort. C'est le poète des fous, disait-on encore, mais leur plus excellent, et l'on ajoutait : Jeune il perdit son âme à faire des romans, vieux il perdit l'esprit à se faire mystique.

Il mourut sur cette réputation, le 21 octobre 1676, ayant environ quatre-vingts ans.

# LES VISIONNAIRES

COMEDIE

1610

## ARGUMENT

Dans ceste comedie sont representez plusieurs sortes d'esprits chimeriques ou visionnaires, qui sont atteints chacun de quelque folie particuliere : mais c'est seulement de ces folies pour lesquelles on ne renferme personne, et tous les jours nous voyons parmy nous des esprits semblables, qui presunt pour le moins d'aussi grandes extravagances, s'ils ne les disent.

Le premier est un capitain, qui veut qu'on le croye fort vaillant : tout fois il est poltron à un tel point, qu'il est reduit à craindre la fureur d'un poëte, laquelle il estime une chose bien redoutable ; et est si ignorant, qu'il prend toutes ses façons de parler poetiques et estranges pour des noms de demons et des paroles magiques.

Le second est un poëte bizarre, sectateur passionné des poëtes françois qui vivoient devant ce siecle <sup>1</sup>, lesquels sembloient par leurs termes expoullez et obscurs, avoir dessein d'espouvanter le monde, estant si aveuglement amoureux de l'antiquité, qu'ils ne considéroient pas que ce qui estoit bon à dire parmy les Grecs et les Romains, imbus des diverses appellations de leurs Dieux, et des particularitez de leur religion, dont les fables estoient le fondement, n'est pas si facilement entendu par ceux de ce temps, et qu'il faut bien adoucir ces termes quand un en a besoin, soit aux allegations des fables, ou en d'autres rencontres. Celay-ey par la lecture de ces poëtes, s'est formé un style poetique si extravagant, qu'il croit que plus il se releve en mots composez et en hyperboles, plus il atteint la perfection de la poésie, dont il fait mesme des regles à sa mode, principalement pour les pieces de theatre, en quoy il pense estre fort habile ; tesmoins un sujet qu'il compose sur-le-champ, dont l'imuensité et la confusion font voir le defaut de son jugement. Il ne laisse pas d'avoir assez d'esprit pour se jouer d'un sot qui se mesle d'aymer les vers sans y rien cognoistre.

Ce troisieme est un de ceux dont le nombre est si grand, qui se piquent d'aymer les vers sans les entendre, font des admirations sur des choses de neant, et passent ce qui est de meilleur, et prennent des galimatias en termes relevez pour quelques belles cretences, et sur les plus grands efforts de la poesie. Ces sortes d'esprits, pourvu que les vers s'imbrent graves, ne manquent point de les approuver, sans penser seulement à les entendre. Mais il n'y a rien de plus ordinaire que de voir ces mesmes illots, qui veulent faire croire qu'ils ont l'esprit sensible et delicat, et qu'ils savent aymer tout ce qui est beau, s'imaginer, comme celuy-ey, qu'ils sont amoureux, sans savoir bien souvenr de qui ; et sur le recit que l'on leur fait de quelque beauté, courir les rues, et se persuader qu'ils sont extremement passionnez, sans avoir vu ce qu'ils ayment.

Le quatrieme est un riche imaginaire, dont il se trouve assez par le monde, et de qui la folie ne paroist qu'au cinquiesme acte ; car dans les autres il parle sagement de ses richesses, comme il paroist dans la description de sa belle maison, ou il ne se trouve rien d'extravagant, et qui ne soit imaginé selon la vraisemblance, estant une chose ordinaire que chacun est serieux dans sa folie. L'Amant d'Alexandre n'est pas une chose sans exemple, et il y a beaucoup de filles, qui par la lecture des histoires et des romans, se sont esprises de certains heros, dont elles relatoient les orail-

les à tout le monde, et pour l'amour desquels elles mesprisoient tous les vivans.

Est-il rien de plus ordinaire que de voir des filles de l'humeur de la seconde, qui se croit estre aimée de tous ceux qui la regardent, ou qui entendent parler d'elle, bien que peut-estre elles ne disent pas si naïvement leurs sentimens <sup>1</sup>.

Pour la troisieme seur, il s'en trouve beaucoup, comme elle, amoureuse de la comedie, à present qu'elle est si fort en regue ; particulièrement de celles qui se meslent d'en juger, d'en savoir les regles, d'inventer des sottises selon la portée de leurs esprits, tels que celuy que recite celle-cy, dans lequel il y a plus de matiere qu'il n'en faudroit pour viugt comedies, encore ne sait-on que le troisieme acte, et si la piece a dure déjà pour le moins trente ans : toutesfois on peut voir les veritables regles dans l'opinion des critiques qu'elle allegue au poëte, pour ce qu'il a son avis, qui sont celles que l'on doit suivre, encore que ces deux extravagances personnelles n'en demurent pas d'accord.

Le pere de ces trois filles n'est guere plus sage qu'elles. Il est d'une humeur si facile, que tout homme qui se presente, d'en savoir en mariage l'une de ses filles, luy semble tousjours estre son fait ; qu'un autre vienne apres, il trouve encore que c'est ee qu'il luy faut. Et pour ce qu'il n'est pas si sage, il se laisse aller à la fin de la piece, dont le demeslement <sup>2</sup>, se fait par un de ses parents, qui est le seul qui soit raisonnable entre tous ces personnages.

Toutes ces folies, bien que differentes, ne font ensemble qu'un sujet, et, pour les bien représenter toutes, on ne pouvoit pas leur donner une liaison aussi grande que celle qui se peut donner aux comedies, où n'agissent que deux ou trois principaux personnages, et l'intrigue de celle-cy n'est qu'en l'embarrasement du bon homme qui luy est causé par tous les gendres qu'il a acceptez : le reste n'est seulement que des extravagances de ces visionnaires, qui se meslent encore ensemble en quelque sorte, pour faire mieux parestre ces folies les unes par les autres.

Quelques-uns se sont plaints que cette comedie n'estoit pas propre pour toutes sortes de gens, et que ceux qui n'ont aucun savoir, n'en pouvoient entendre beaucoup de mots. Mais depuis quand les ignorans sont-ils devenus si considerables en France, que l'on doive tant s'interessier pour eux, et que l'on soit obligé d'avoir soin de leur plaisir ? Pensez que l'on doit bien du respect, ou à la bassesse de leur condition, ou à la dureté de leurs esprits, ou à un mespris qu'ils ont fait des lettres, pour faire que l'on songe à les divertir ! Nous ne sommes pas dans ces republics, où le peuple donnoit les gouvernemens et les charges, et où les poëtes estoient contrains de composer, ou des tragedies horribles, pour plaire à leur goût bizarre, ou des comedies basses, pour s'accommoder à la portée de leurs esprits. Ceux qui ne composent des ouvrages que par un honeste divertissement, ne doivent avoir pour but que l'estime des

1. C'est-à-dire de Bossuet et de Du Barlas. On verra qu'en effet ce personnage, qui est Amador rommédié, comme on disoit, pendant tout son rôle,

1. Ce personnage, qui est celui d'Heperie, a, comme on sait, etc repris par Molière, pour le rôle de la Bellise des Femmes savantes.

2. Ce mot qui est dans les Mémoires de Sully, dans M<sup>me</sup> de Sevigne, et qui plus est dans les Sentimens de l'Avanturier sur le Cid méritoit de rester en usage. Il étoit fort utile, surtout, comme ici, quand il s'agit des chaos du théâtre.



## LES VISIONNAIRES

## CONTENTS

Introduction	1
Chapitre I. — Les Visionnaires	15
Chapitre II. — Les Visionnaires et la Société	35
Chapitre III. — Les Visionnaires et la Politique	55
Chapitre IV. — Les Visionnaires et la Religion	75
Chapitre V. — Les Visionnaires et la Philosophie	95
Chapitre VI. — Les Visionnaires et la Littérature	115
Chapitre VII. — Les Visionnaires et la Science	135
Chapitre VIII. — Les Visionnaires et l'Art	155
Chapitre IX. — Les Visionnaires et la Morale	175
Chapitre X. — Les Visionnaires et la Justice	195
Chapitre XI. — Les Visionnaires et la Liberté	215
Chapitre XII. — Les Visionnaires et l'Égalité	235
Chapitre XIII. — Les Visionnaires et la Fraternité	255
Chapitre XIV. — Les Visionnaires et le Progrès	275
Chapitre XV. — Les Visionnaires et le Bien	295
Chapitre XVI. — Les Visionnaires et le Mal	315
Chapitre XVII. — Les Visionnaires et l'Éternité	335
Chapitre XVIII. — Les Visionnaires et la Vie	355
Chapitre XIX. — Les Visionnaires et la Mort	375
Chapitre XX. — Les Visionnaires et l'Éternité	395
Chapitre XXI. — Les Visionnaires et la Vie	415
Chapitre XXII. — Les Visionnaires et la Mort	435
Chapitre XXIII. — Les Visionnaires et l'Éternité	455
Chapitre XXIV. — Les Visionnaires et la Vie	475
Chapitre XXV. — Les Visionnaires et la Mort	495
Chapitre XXVI. — Les Visionnaires et l'Éternité	515
Chapitre XXVII. — Les Visionnaires et la Vie	535
Chapitre XXVIII. — Les Visionnaires et la Mort	555
Chapitre XXIX. — Les Visionnaires et l'Éternité	575
Chapitre XXX. — Les Visionnaires et la Vie	595
Chapitre XXXI. — Les Visionnaires et la Mort	615
Chapitre XXXII. — Les Visionnaires et l'Éternité	635
Chapitre XXXIII. — Les Visionnaires et la Vie	655
Chapitre XXXIV. — Les Visionnaires et la Mort	675
Chapitre XXXV. — Les Visionnaires et l'Éternité	695
Chapitre XXXVI. — Les Visionnaires et la Vie	715
Chapitre XXXVII. — Les Visionnaires et la Mort	735
Chapitre XXXVIII. — Les Visionnaires et l'Éternité	755
Chapitre XXXIX. — Les Visionnaires et la Vie	775
Chapitre XL. — Les Visionnaires et la Mort	795
Chapitre XLI. — Les Visionnaires et l'Éternité	815
Chapitre XLII. — Les Visionnaires et la Vie	835
Chapitre XLIII. — Les Visionnaires et la Mort	855
Chapitre XLIV. — Les Visionnaires et l'Éternité	875
Chapitre XLV. — Les Visionnaires et la Vie	895
Chapitre XLVI. — Les Visionnaires et la Mort	915
Chapitre XLVII. — Les Visionnaires et l'Éternité	935
Chapitre XLVIII. — Les Visionnaires et la Vie	955
Chapitre XLIX. — Les Visionnaires et la Mort	975
Chapitre L. — Les Visionnaires et l'Éternité	995





## LES VISIONNAIRES

### III. SPIRIT

On cotteront plus tost les bœufs à la terre  
 Les sables de la mer, les espies de Coës  
 Les fleus d'ant, au plus temps la terre se redoutera.

Que le nombre d'annus que j'ay mis à l'ordonner.



honnêtes gens, et c'est à leur jugement qu'ils adressent toutes leurs inventions et leurs pensées. Le peuple a l'esprit si grossier et si extravagant, qu'il n'aime que des nouveautés grotesques. Il courra bien plutôt en foule pour voir un monstre, que pour voir quelque chef-d'œuvre de l'art ou de la nature. Je croy mesmes qu'il y a des poëtes, qui pour contenter le vulgaire, font à dessein des pièces extravagantes, pleines d'accidens bizarres, de machines extraordinaires, et d'embroüillemens de scenes, et qui affectent des vers callez et obscurs, et des pointes ridicules au plus fort des passions : pourveu que les accidens soient restraings, tout ce qui se dit sur leur sujet, plaît au peuple, et encore plus si c'est quelque pensée pointue et embarrassée, car alors moins il l'entend, plus il la louë, et luy donne d'applaudissement. Ce sont des esprits fort advisez qui ne songent qu'à ceste vie presente, et qui sont si moderez, qu'ils n'affectent point la vie future des ouvrages, dont les seuls seavans sont les distributeurs. Mais encore ne doit-on pas trouver estrange si ceux qui ne sont pas tenus d'avoir ces considerations pour le peuple, et qui ne songent qu'à satisfaire les premiers esprits de l'Europe, ne cherchent que les pures delicatesses de l'art, soit à représenter les nobles et veritables mouvements des

1. Le mot affecter est mis ici avec le sens tout latin d'ambitionner, comme dans cette phrase de la 1<sup>re</sup> *Catiline* : *quod regnum affectant*. Bossuet l'employant de même. Il dit dans son *Discours sur l'histoire universelle* : « Valère fut souvenne par le peuple d'affecter la tyrannie. »

passions dans les sujets serieux, soit à resjoindre les spectateurs par des railleries gentilles et honnestes dans les comiques. Apres que les personnes raisonnables seront satisfaites, il en restera encore assez pour les autres, et sans qu'ils n'en méritent. C'est ainsi qu'il arrive des festins qui se font aux grands : apres qu'ils ont fait leur repas il n'en reste que trop encore pour les valets, et bien que les viandes n'ayent pas esté apprestées au goust de ces derniers, ils ne laissent pas en faire bonne chere, et l'on auroit tort d'accuser le cuisinier d'une faute si l'un d'eux se plaignoit, que l'on devoit avoir eu esgard à son goust, plutôt qu'à celui des maistres. Aussi ayant introduit un poëte extravagant, on ne doit pas se plaindre de ce qu'on le fait parler en termes poëtiques extravagans, et il importe fort peu que les ignorans l'entendent ou non, puis que cela n'a pas esté appresté pour eux. C'est estre bien déraisonnable, d'accuser d'obscurité celui qui dans la bouche du poëte s'est voulu moquer de l'obscurité des anciennes poesies.

Ce n'est pour toy que j'écris,  
Indocte et stupide vulgaire :  
J'écris pour les nobles esprits,  
Je serois marry de te plaire 1.

1. Ces vers ont été cités partout, sans qu'on dise nulle part où ils se trouvent, ni même le plus souvent qu'ils sont de Desmarez.

## PERSONNAGES

ARTABAZE, capitain.  
AMIDOR, poëte extravagant.  
FILIDAN, amoureux en idée.  
PHALANTE, riche imaginaire.  
MELJASSE, amoureux d'Alexandre le Grand 1.

HESPERIE, qui croit que chacun l'aime.  
SESTIANE, amoureuse de la comédie.  
ALCIDON, pere de ces trois filles,  
LYSANDRE, parent d'Alcidon.

1. Ce personnage existait chez les précieuses. La mode y était d'adorer quelque grand homme. Julie d'Angennes, par exemple, passait pour être amoureuse de Gustave-Adolphe. L'amoureuse d'Alexandre passait pour être M<sup>me</sup> de Sablé. Du moins le car-

dinal de Richelieu en faisait-il courir le bruit, pour se venger de ce qu'elle l'avait rebuté. C'est lui, suivant les *Anecdotes dramatiques*, qui aurait, par rancune, recommandé ce ridicule à Desmarez pour sa pièce.

## ACTE PREMIER

## SCÈNE I

ARTABAZE.

Je suis l'amour du Ciel, et l'effroy de la terre ;  
L'ennemy de la paix, le foudre de la guerre ;  
Des dames le désir, des maris la terreur ;  
Et je traîne avec moy le carnage et l'honneur.  
Le dieu Mars m'engendra d'une fière Amazone,  
Et je suçay le lait d'une affreuse lionne.  
On parle des travaux d'Hercule encore enfant,  
Qu'il fut de deux serpens au berceau triomphant :  
Mais me fut-il égal, puis-que par un caprice  
Estant las de teler j'estranglay ma nourrice ?  
Ma mère qui trouva cet acte sans raison,  
Desirant me punir, me prit en trahison ;  
Mais ayant en horreur les actions polltronnes,  
J'exterminay dès lors toutes les Amazones.  
Mon père à cet exploit se voulut opposer ;

Et parant quelques coups pensoit me maîtriser ;  
Mais craignant ma valeur aux Dieux mesmes funeste,  
Il alla se sauver dans la voûte celeste.

Le soleil qui voit tout, voyant que sans effort  
Je dompterois le ciel, entreprenant nostre accord ;  
De Mars en ma faveur la puissance il resserre,  
Et le fait Mars du ciel, moy celui de la terre.  
Lors pour recompenser ce juste jugement,  
Voyant que le soleil courroit incessamment,  
L'arrestay pour jamais sa course vagabonde,  
Et le voulus placer dans le centre du monde ;  
J'ordonnay qu'en repos il nous donnast le jour ;  
Que la terre et les cieus roulassent à l'entour ;  
Et c'est par mon pouvoir, et par cette aventure,  
Qu'en nos jours s'est changé l'ordre de la nature.  
Ma seule autorité donna ce mouvement  
A l'immobile corps du plus lourd element ;  
De la vient le sujet de ces grands dialogues,  
Et des nouveaux avis des plus fins astrologues.  
J'ay fait depuis ce temps mille combats divers ;  
Et j'aurois de mortels deceuple l'univers ;  
Mais voyant qu'à me plaire un sexe s'évertuë  
J'en relâs par pitié tout autant que j'en tuë.  
On sont-ils à present tous ces grands conquereurs ?

Ces teaux ' du genre humain ? ces illustres tyrans ?  
 Un Hecule, un Achille, un Alexandre, un Cÿre<sup>2</sup>,  
 Tous ceux qui des Romains augmentèrent l'empire,  
 Qui firent par le fer tant de monde périr ?  
 C'est ma seule valeur qui les a fait mourir.  
 Où sont les larges murs de ceste Babylone ?  
 Ninive, Athene, Argos, Thebe, Lacedemone,  
 Carthage la fameuse, et le grand Ilion,  
 Et j'en pourrois nombrer encore un million ?  
 Ces superbes citez sont en poudre rednites :  
 Je les pris par assaut, puis je les ay destruites.  
 Mais je ne voy plus rien qui m'ose resister :  
 Nul guerrier à mes yeux ne s'ose presenter.  
 Quoy donc ! je suis oisif ? et je serois si lasche  
 Que mon bras peust avoir tant soit peu de relasche ?  
 O Dieux, faites sortir d'un antre tenebreux  
 Quelque horrible geant, ou quelque monstre affreux :  
 S'il faut que ma valeur manque un jour de matiere,  
 Je vay faire du monde un vaste cimetièr.

## SCÈNE II

AMIDORE, ARTABAZE.

AMIDOR.

Je sors des antres noirs du mont Parnassien,  
 Où le fils poil-doré<sup>3</sup> du grand Saturnien  
 Dans l'esprit forge-vers plante le dithyrambe.  
 L'epode, l'antistrophe, et le tragique iambe.

ARTABAZE.

Quel prodige est-ce cy ? je suis saisi d'horreur.

AMIDOR.

Profane, esloigne-toy, j'entre dans ma fureur.  
 Iach, Iach, Evoé<sup>4</sup>.

ARTABAZE.

La rage le possède ;  
 Contre les furieux la fuite est le remede.

## SCÈNE III

AMIDOR.

Que de descriptions montent en mon cerveau,  
 Ainsi que les vapeurs d'un fumeux vin nouveau !  
 Sns donc, representons une feste bacchique,  
 Un orage, un beau temps, par un vers heroïque,  
 Plein de mots empoulez, d'epithetes puissans,  
 Et sur tout evitons les termes languissans.  
 Desja de toutes parts j'entrevoiy les brigades  
 De ces Dieux chevrepieds, et des folles Menades,  
 Qui s'en vont celebrer le mystere Orgien  
 En l'honneur immortel du pere Broumien.  
 Je voy ce cuisse-né<sup>5</sup>, suivi du bon Silene,

1. Ce mot se prononçait en monosyllabe, comme si l'on eût écrit *flan*. C'est ainsi, du reste, qu'il est prononcé encore en Beauce, chez les batteurs en grange, qui se servent toujours du fléau.

2. Cÿrus.

3. Amidor, le *rousardien*, commence bien, comme nous l'annonçait l'argument, par une expression du Ronsard le plus pur.

4. C'est le refrain des *Pans* de Bacchus. Les poëtes de la *Pleïade*, quand ils sacrifiaient un bon en l'honneur de la premiere tragedie de Jodelle, chantaient un hymne dont c'était le refrain.

5. Bacchus qui sortit de la cuisse de Jupiter.

Qui du gosier exhale une vineuse haleine ;  
 Et son asne fuyant parmi les Mimalous<sup>1</sup>,  
 Qui, le bras enthysé<sup>2</sup>, courent par les vallons.  
 Mais où va ceste troupe ? elle s'est égarée  
 Aux solitaires bords du flottant<sup>3</sup> Nérée.  
 Rien ne me paroist plus que rochers caverneux,  
 J'entens de loin le bruit d'un vent tourbillonneux.  
 Sacrez hostes des cieus, quelle horrible tempeste,  
 Quel volé tenebreux encourtiline ma teste ?  
 Eole a déchainé ses vistes postillons,  
 Qui galoppent desja les humides sillons. [vre,  
 Le ciel porte-flambeaux d'un noir manteau se couve  
 Ne voy qu'un éclair qui le perec et l'entr'ouvre.  
 Quels feux virevoltans nous redonnent le jour ?  
 Mais la nuit aussi-tost rembrunit ce séjour.  
 Ce tonnerre orangeux qui menace et qui groude,  
 Elochera bien tost la machine du monde.  
 Quel esclat, quel fracas confond les elemens ?  
 Jupin de l'univers sappe les fondemens ;  
 Ce coup jusqu'à Tenare a fait une ouverture,  
 Et fera pour le moins avorter la nature.

## SCÈNE IV

FILIDAN, AMIDOR.

FILIDAN.

Voicy ce cher amy, cet esprit merveillex.

AMIDOR.

Mettons-nous à l'abry d'un rocher sourcillex ;  
 Evitons la tempeste.

FILIDAN.

Ah ! sans doute il compose,  
 Ou parle à quelque Dieu de la Metamorphose.

AMIDOR.

Je voy l'adorateur de tous mes nobles vers :  
 Mais dont les jugemens sont tous-jours de travers.  
 Tout ce qu'il n'entend pas aussi-tost il l'admire.  
 Je m'en vay l'esprouver : car j'en veux un peu rire.  
 Suivons. L'orage cesse, et tout l'air s'esclaircit ;  
 Des vents brise-vaisseaux l'haleine s'adoucit.  
 Le calme qui revient aux ondes marinières,  
 Chasse le pasle effroy des faces nautonnières ;  
 Le nuage s'entuit, le ciel se fait plus pur,  
 Et joyeux se revest de sa robe d'azur.

FILIDAN.

Oseroit-on sans crime, au moins sans mille excuses,  
 Vous faire abandonner l'entretien de vos Muses ?

AMIDOR.

Filidan, laisse-moy dans ces divins transports

1. Les habitants du mont Mimas, en Ionie, où se célébraient les fêtes orgiaques en l'honneur de Bacchus. Perse, dans sa 1<sup>re</sup> *Sature*, cite des vers ridicules attribués à Néron, en l'honneur de ces *Mimaloux*.

2. Chargé du thyrsos.

3. Le mot est dans Du Bartas, et Pasquier ne le désapprouve pas : « Ce mot, dit-il, est mis en usage par les poëtes de notre temps, pour représenter le heurt tumultueux des flots d'une mer ou grande rivière courroucée. » — Ch. Nodier, dans son *Dict. des Onomatopées*, cite ce passage de Desmarts, et à ce propos le traite d'extravagant. « N'a-t-il pas vu que c'est le poëte ridicule a qui il prête ces vers qui l'est, et non lui ? »

Descrire la beauté que j'appereus alors.  
 Je m'en vay l'attraper. Une beauté celeste  
 A mes yeux estonnez soudain se manifeste ;  
 Tant de rares tresors en un corps assemblez  
 Me rendirent sans voix, mes sens furent troublez :  
 De mille traits perçans je ressentis la touche.  
 Le coral de ses yeux, et l'azur de sa bouche,  
 L'or bruny de son teint, l'argent de ses cheveux,  
 L'ebene de ses dents digne de mille vœux,  
 Ses regards sans arrest, sans nulles estincelles;  
 Ses beaux tetins languets cachez sous ses aisselles,  
 Ses bras grands et menus, ainsi que des fuseaux,  
 Ses deux cuisses sans chair, ou plustost deux ro-  
 la grandeur de ses pieds, et sa petite taille, [seaux,  
 Livrerent à mon cœur une horrible bataille.

FILIDAN. [p[rits,

Ah Dieux ! qu'elle estoit belle ! O roy des beaux es-  
 vis-tu tant de beantez ? Ah ! que j'en suis espris !  
 Dy moy ce qu'elle fit ; et contente mon ame  
 Qui sent desja pour elle une secrette flamme.

AMIDOR.

Inventons un discours qui n'aura point de sens.  
 Elle me dit ces mots pleins de charmes puissans :  
 Favory d'Apollon, dont la verve extatique<sup>1</sup>  
 Anime les ressorts d'une ame frenctique,  
 Et par des visions produit mille plaisirs  
 Qui charment la vigueur des plus nobles desirs ;  
 Apprends à reverer par un fatal augure  
 De ma pudicité l'adorable figure.

FILIDAN.

O merveilleux discours, ô mots sententieux,  
 Capables d'arrester les plus audacieux.  
 Dieux ! qu'en toutes façons cette belle est charman-  
 Et que je sens pour elle une ardeur vehemente ! [te,  
 Amy, que te dit-elle encore outre cela ?

AMIDOR.

Elle me dit adieu, puis elle s'en alla.

FILIDAN.

J'adore en mon esprit ceste beauté divine,  
 Qui sans doute du Ciel tire son origine.  
 Je me meurs, Amidor, du desir de la voir.  
 Quand auray-je cet heur ?

AMIDOR.

Peut-estre sur le soir,

Quand la brumette nuit, développant ses voiles,  
 Conduira par le ciel le grand bal des estoiles.

FILIDAN.

O merveilleux effets de ses rares beantez !  
 Incomparable amas de nobles qualitez !  
 Desja de liberté mon ame est depourveuë.  
 Le recit m'a blessé, je mourray de sa veuë.  
 Prepare-toy, mon cœur, à mille maux divers.

1. Ce mot, que Babelais et Montaigne écrivaient *est et c. an ec-  
 statique*, ne servait guere alors que dans un sens ridicule, quoï-  
 qu'il soit employé sérieusement dans la traduction de *l'Imitation*  
 par Corneille, et dans Bossuet. Sa place la plus ordinaire étoit dans  
 le comique parodiste, comme ici, et dans ce passage du *Berger*  
*extraouvent* de Thomas Corneille :

Je ne vous dirai point combien mon cœur alors  
 Sentit, par son amour, d'*estatiques* transports.

AMIDOR.

Adieu, sur ce sujet je vay faire des vers.

FILIDAN.

Que tu m'obligeras, Amidor, je t'en prie !  
 Tandis, pour soulager l'excez de ma furie,  
 Je m'en vay souspirer l'ardeur de mon amour,  
 Et toucher de pitié tous ces lieux d'alentour.

## SCÈNE V

FILIDAN.

O Dieux ! qu'une beauté parfaitement desrite  
 De desirs amoureux en nos ames excite !  
 Et que la poésie a des charmes puissans  
 Pour gagner nos esprits et captiver nos sens !  
 Par un ordre pompeux de paroles plaisantes,  
 Elle rend à nos yeux les choses si presentes,  
 Que l'on pense en effet les cognoistre et les voir,  
 Et le cœur le plus dur s'en pourroit émuovoir.  
 C'est chose estrange ainsi d'éprouver que mon ame  
 Soit jusques à ce point susceptible de flamme ;  
 Et que le seul recit d'une extrême beauté  
 Puisse rendre à l'instant mon esprit arresté.  
 Mais quoy ! tous les matins je me taste et m'essaye,  
 Et croy sentir au cœur quelque amoureuse playe,  
 Sans savoir toutefois qui cause ce tourment :  
 Si bien que quand je sors je m'enflamme aisément.  
 La premiere beauté qu'en chemin je rencontre,  
 Qui de quelques attraits me vient faire la monstre,  
 D'un seul de ses regards me rend outrepercé,  
 Et fait bien tost mourir un cœur desja blessé.  
 Mesme si je n'en voy comme je les desire,  
 Qu'un amy seulement s'approche pour me dire,  
 Je viens de voir des yeux, ah ! c'est pour en mourir ;  
 Aussi tost je me meurs, je ne fay que courir,  
 Je vay de toutes parts pour offrir ma franchise  
 A ces yeux inconnus dont mon ame est éprise ;  
 Mais jamais nul recit ne m'a si fort touché ;  
 J'estois à son discours par l'oreille attaché ;  
 Et mon ame aussi tost, d'un doux charme enyvrée,  
 S'est à tant de beantez innocemment livrée.  
 O merveilleux tableau de mille doux attraits  
 Qu'une Muse en mon cœur a doucement pourtraits ;  
 Ouvrage sans pareil, agreable peinture  
 Du plus beau des objets qu'ait produit la nature :  
 Adorable copie, et dont l'original  
 N'est que d'or et d'azur, d'ebene et de coral,  
 Et tant d'autres tresors que mon ame confuse  
 Admireroit au recit de ceste docte Muse,  
 Dieux ! que je vous chéris ! et que pour vous aimer  
 Je sens des feux plaisans qui me font consumer !  
 Mais, aimable beauté que j'adore en idée,  
 Par qui ma liberté se trouve possédée,  
 Quel bienheureux endroit de la terre ou des cieus  
 Jouit du bel aspect de vos aimables veus ?  
 Aux traits de la pitié soyez un peu sensible ;  
 Soulagez vostre amant, et vous rendez visible :  
 Beauté, je vay mourir si je tarde à vous voir.  
 Quel moyen dans mon mal d'attendre jusqu'au soir ?

1. Peut en *portrait*. — L'expression : « pourtraire au vif, » pour  
 dire peindre une personne au naturel, se trouve dans l'*Heptameron*

Je n'en puis plus, beauté dont je porte l'image,  
 Mon désir violent se va tourner en rage :  
 Je pasme, je me meurs. O celeste beauté,  
 En quel excez de maux m'as tu precipité?

## SCÈNE VI

HESPERIE, FILIDAN.

HESPERIE.

Cet amant s'est pasmé dez l'heure qu'il m'a veüe,  
 De quels traits, ma beauté, le Ciel l'a-t'il pourveüe?  
 En sortant du logis je ne puis faire un pas  
 Que mes yeux aussi tost ne causent un trespas.  
 Pour moy je ne seay plus quel conseil je dois suivre.  
 Le monde va perir, si l'on me laisse vivre. Oieus  
 Dieux! que je suis à craindre! Est-il rien sous les  
 Au genre des humains plus fatal que mes yeux?  
 Quand je fus mise au jour, la nature peu fine  
 Pensant faire un chef-d'œuvre avancoit sa ruine.  
 On conteroit plutôt les feuilles des forests,  
 Les sablons de la mer, les espics de Cérés,  
 Les fleurs dont au printemps la terre se couronne,  
 Les glaçons de l'hiver, les raisins de l'automne,  
 Et les feux qui des nuëts assistent le flambeau,  
 Que le nombre d'amans que j'ay mis au tombeau.  
 Celoy cy va mourir, luy rendray-je la vie?  
 Je le puis d'un seul mot, la pitié m'y convie.

FILIDAN.

Bel azur, beau coral, aimables qualitez.

HESPERIE.

Il n'est pas mort encore, il respire à mes beautez.  
 Le dois-je secourir? j'en ay la fantaisie.  
 Mais ceux qui me verroient, mourroient de jalousie.  
 Que mon sort est cruel! je ne fay que du mal;  
 Et ne puis faire un bien sans tuer un rival.  
 Je ne puis ouvrir l'œil sans faire une blessure,  
 Ny faire un pas sans voir une ame à la torture.  
 Si fuyant ces malheurs je rentre en la maison,  
 Ceux qui servent chez nous tombent en pasmoison,  
 Ils cedent aux rigueurs d'une flame contrainte.  
 Et tremblent devant moy de respect et de crainte :  
 Ils ne scauroient me voir sinon en m'adorant,  
 Ny me dire un seul mot sinon en souspirant.  
 Ils baissent aussi tost leur amoureuse bouche,  
 Pour donner un baiser aux choses que je touche.  
 Toutefois ma beauté les scait si bien ravir,  
 Qu'ils s'estiment des rois dans l'heur de me servir.  
 A table je redoute un breuvage de charmes ;  
 Ou qu'un d'eux ne me donne à boire de ses larmes :  
 Je crains que quelqu'amant n'ait avant son trespas  
 Ordonné que son cœur servit à mes repas.  
 Souvent sur ce penser en mangeant je frissonne ;  
 Croyant qu'on le déguise, et qu'on me l'assaisonne,  
 Pour mettre dans mon sein, par ce trait decevant,  
 Au moins apres la mort ce qu'il ne put vivant.  
 Les amans sont bien fins au plus fort de leur rage,  
 Et sont ingenieux mesmes à leur dommage.  
 On dresse pour m'avoir cent pieges tous les jours.  
 Mon pere aussi me veille, et craint tons ces amours.  
 Glorieux de m'avoir, aux Dieux il se compare,  
 Et quelquefois, ravy d'un miracle si rare,

Doute s'il me fit naistre, ou si je vins des cieus.  
 Dans la maison sans cesse on a sur moy les yeux,  
 Luy plein d'estonnement, mes sœurs pleines d'envie,  
 Les autres pleins d'amour; belle, mais triste vie!  
 Une beauté si grande est elle à desirer?  
 Mais j'apperçoy mon pere, il me faut retirer.

## SCÈNE VII

LYSANDRE, ALCIDON, FILIDAN.

LYSANDRE.

Il est vray qu'il est temps de penser à vos filles.  
 Elles sont toutes trois vertueuses, gentilles,  
 D'aage à les marier, puis vous avez du bien ;  
 Ne differez donc plus, la garde n'en vaut rien.

ALCIDON.

[dre,  
 Lysandre, il est certain : mais pour choisir un gen-  
 Il s'en presente tant, qu'on ne seait lequel prendre.  
 Puis je suis d'une humeur que tout peut contenter.  
 Pas un d'eux à mon gré ne se doit rejeter.  
 S'il est vieux, il rendra sa famille opulente ;  
 S'il est jeune, ma fille en sera plus contente ;  
 S'il est beau, je dis lors : B'anté n'a point de prix ;  
 S'il a de la laideur : La nuët tous chats sont gris ;  
 S'il est gay, qu'il pourra réjouir ma vieillesse ;  
 Et s'il est serieux, qu'il a de la sagesse ;  
 S'il est courtois : Sans doute il vient d'un noble sang ;  
 S'il est presomptueux : Il scait tenir son rang ;  
 S'il est entreprenant : C'est qu'il a du courage ;  
 S'il se tient à couvert : Il redoute l'orage ;  
 S'il est prompt : On perd tout souvent pour différer ;  
 S'il est lent : Pour bien faire il faut consoderer ;  
 S'il revere les Dieux : Ils luy seront prosperes ;  
 S'il trompe pour gagner : Il fera ses affaires ;  
 En fin, quelque party qui s'ose presenter,  
 Tousjours je trouve en luy de quoy me contenter.

LYSANDRE.

Que sert donc, Alcidon, une plus longue attente,  
 Si vous trouvez partout quelque'un qui vous contente?

ALCIDON.

te ?  
 Quand je choisis un gendre, un qui va survenir  
 Me plaist, et du premier m'oste le souvenir ;  
 Si pour s'offrir à moy quelque troisieme arrive,  
 Je trouve quelque chose en luy qui me captive.

LYSANDRE.

Mais, pour en bien jugeret pour faire un bon choix,  
 Il faut dans la balance en mettre deux ou trois ;  
 Ceux de qui le talent plus solide vous semble,  
 Les peser meurement, les comparer ensemble.

ALCIDON.

C'est ce que je ne puis : que sert de le nier?  
 Je conclus sans failir tousjours pour le dernier.

LYSANDRE.

Vostre esprit est estrange.

FILIDAN.

Objet de mon martyre.

ALCIDON.

Dieux ! qu'est-ce que j'entens?

LYSANDRE.

Quelque amant qui soupire.

ALCIDON.

Sa prunelle mourante à peine void le jour.

FILIDAN.

Est-ce toy, cher amy, pere de mon amour?

ALCIDON.

Sans doute il est espris de l'une de mes filles.

FILIDAN.

Merveille de nos jours, astre luisant qui brilles  
 Dans le ciel des beautez, vien te monstrar à moy :  
 Regarde si je manque ou d'ardeur ou de foy :  
 Fay toy voir à mes yeux, vien soulager ma peine :  
 Que te sert d'affecter le tiltre d'inhumaine ?  
 Pren pitié de mon mal, tu ne l'ignores pas,  
 Les Dieux n'ignorent rien, du moins voy mon trespas :  
 Doutes-tu de mes feux, appren-les de ma bouche.

ALCIDON.

Lysandre, en verité sa passion me touche.  
 Son amour m'a rendu tout saisi de pitié.)  
 Aussi n'est-il rien tel qu'une belle amitié.

LYSANDRE.

Il est desja vaincu.

ALCIDON.

J'aimerois mieux un genre  
 Qui cherist sa moitié d'une amour aussi tendre,  
 Qu'un qui possederait les plus riches tresors,  
 Et toutes les beautez de l'esprit et du corps.  
 Le sçavoir et les biens, sans la flamme amoureuse,  
 Ne peuvent jamais rendre une alliance heureuse.

FILIDAN.

Cessez, mes chers amis, de flatter mon malheur ;  
 Ou bien de quelque espoir soulagez ma douleur.

ALCIDON.

Consolez vous, mon fils, ayez bonne esperance.  
 Je veux recompenser cette rare constance.  
 L'entreprenez de guerir vos desirs enflammez.  
 Vous aurez aujourd'hui celle que vous aimez.

FILIDAN.

Puis-je obtenir de vous le bonheur que j'espere ?  
 Ah ! je vous nommeray mon salut et mon pere.

ALCIDON.

Croyez que dans ce soir je vous rendray content.

LYSANDRE.

Quand un autre viendra vous en direz autant.

ALCIDON.

Je veux dedans ce jour, sans prendre un plus long  
 Choisir ceux qu'il me faut, d'une volonté ferme.

LYSANDRE.

C'est beaucoup pour un jour.

FILIDAN.

Me la ferez-vous voir ?

ALCIDON.

Ouy, prenez bon courage. Adieu jusqu'à ce soir.

FILIDAN.

Que ce retardement pour voir ses divins charmes,  
 Me doit couster encor de soupirs et de larmes !

## ACTE DEUXIÈME

## SCÈNE I

PHALANTE, MELISSE.

PHALANTE.

Rigoureuse Melisse, à qui reservez-vous  
 Ce cœur si plein d'orgueil, si rempli de courroux ?

MELISSE.

Phalante, à nul de ceux que l'on voit sur la terre.

PHALANTE.

Voulez-vous à l'Amour tousjours faire la guerre ?

MELISSE.

Non; mais quand je verrois le plus beau des hu-  
 Il ne peut en m'aimant avoir que des desdains.

PHALANTE.

D'où vous vient ceste humeur ?

MELISSE.

Je veux bien vous l'apprendre.

Après ce que j'ay leu de ce grand Alexandre,  
 Ce dieu de la valeur, vainqueur de l'univers,  
 Qui dans si peu de temps fit tant d'exploits divers,  
 Beau, courtois, liberal, adroit, sçavant et sage,  
 Qui trouva tout danger moindre que son courage ;  
 Qui borna son empire où commence le jour,  
 Je ne puis rien trouver digne de mon amour.  
 C'est luy dont le mérite a captivé mon ame,  
 C'est luy pour qui je sens une amoureuse flamme,  
 Et doit-on s'estonner si ce puissant vainqueur,  
 Ayant dompté la terre, a sçeu dompter mon cœur ?

PHALANTE.

Mais c'est une chimere où vostre amour se fonde ;  
 Car que vous sert d'aimer ce qui n'est plus au monde ?

MELISSE.

Nommer une chimere ! un heros indompté ?  
 O Dieux ! puis-je souffrir ceste temerité ?

PHALANTE.

Melisse mon désir, n'entrez pas en colere ;  
 Mais au moins dites-moy, comment se peut-il faire  
 D'aimer un inconnu, que vous ne pouvez voir,  
 Et dont se peut l'idée à peine concevoir ?

MELISSE.

Appeller inconnu, celui de qui l'histoire  
 A descrit les beaux faits tous rayonnans de gloire,  
 De qui la renommée épandue en tous lieux  
 Couvre toute la terre, et s'estend jusqu'aux cieus ?  
 Ce manque de raison n'est pas comprehensible.

PHALANTE.

Mais j'appelle inconnu ce qui n'est pas visible.

1. Le passage où la Belise des Femmes savantes emporte sur le mot « chimere, » dont son frere qualifie ses rêveries, doit être emprunté de celui-ci. Moliere avoit joué les Visionnaires, et n'en avoit pas oublié un mot. On les sent parlant plus ou moins dans ses Femmes savantes. Il flatta ainsi Louis XIV, dont cette piece étoit un souvenir d'enfance, et qui la savoit toute par cœur.

MELISSE.

Je le cognois assez, je le voy tous les jours,  
Je luy rends mes devoirs, et luy dis mes amours.

PHALANTE.

Quoy ! vous parlez à luy ?

MELISSE.

Je parle à son image,  
Qui garde tous les traits de son charmant visage.

PHALANTE.

Une image à mon gré ne charme point les yeux.

MELISSE.

Toutefois en image on adore les Dieux.

PHALANTE.

Où l'avez-vous trouvée ?

MELISSE.

Un tome de Plutarque  
M'a fourni le pourtrait de ce divin monarque.  
Et pour le mieux cherir je le porte en mon sein.

PHALANTE.

Quittez, belle, quittez cest e-strange dessein.  
Ce vaillant Alexandre, agreable Melisse,  
N'a plus aucun pouvoir de vous rendre service.

MELISSE.

Quoy ! pour mon serviteur voudrois-je un si grand  
De qui tout l'univers a reveré la loy ?  
Phalante, il estoit né pour commander au monde.

PHALANTE.

Vous aimez d'une amour qui n'a point de seconde.  
Mais vous feriez bien mieux de choisir un amant  
Qui pourroit en effect vous cherir constamment ;  
Un homme comme moy, dont l'extreme richesse  
Peut de mille plaisirs combler votre jeunesse.

MELISSE.

Pensez-vous par ce charme abuser mes esprits ?  
Quittez ce vain espoir, j'ay vos biens à mespris.  
Osez-vous comparer quelque pauvre heritage,  
Quelque champ malheureux qui vous vint en parta-  
Aux tresors infinis de ce grand conquerant ; [ge,  
Qui prodiguoit les biens du pays odorant,  
De la Perse et de l'Inde, et souvent à des princes  
Comme presens legers a donné des provinces ?

PHALANTE.

Mais où sont ces tresors ? les avez-vous icy ?

MELISSE.

Comme il les mesprisoit, je les mesprise aussi.

PHALANTE.

Je perds icy le temps ; elle est preoccupée  
Par cette folle amour dont sa teste est frappée.  
Je vay voir ses parens, ils me recevront mieux :  
Mes grands biens me rendront agreable à leurs yeux.  
De la guerir sans eux je n'ose l'entreprendre.  
Adieu jusqu'au revoir, l'amante d'Alexandre.

MELISSE.

Adieu, mortel chetif, qui l'ose comparer  
A ce vaillant heros que tu dois adorer.

## SCÈNE II

HESPERIE, MELISSE.

HESPERIE.

Ma sœur, dites le vray, que vous disoit Phalante ?

MELISSE.

Il me parloit d'amour.

HESPERIE.

O la ruse excellente !

Done il s'adresse à vous, n'osant pas m'aborder,  
Pour vous donner le soin de me persuader ?

MELISSE.

Ne flattez point, ma sœur, vostre esprit de la sorte.  
Phalante me parloit de l'amour qu'il me porte :  
Que si je veux flechir mon cœur trop rigoureux,  
Ses biens me pourront mettre en un estat heureux.  
Mais quoy ! jugez, ma sœur, quel conseil je dois pren-  
Et si je puis l'aimer, aimant un Alexandre. [d're.

HESPERIE.

Vous pensez m'abuser d'un entretien moqueur,  
Pour prendre mieux le temps de le mettre en mou  
Mais, ma sœur, croyez-moy, n'en prenez point la  
[cœur,  
[peine.

En vain vous me direz que je suis inhumaine :  
Que je dois par pitié soulager ses amours ;  
Cent fois le jour j'entens de semblables discours.  
Je suis de mille amans sans cesse importunée,  
Et croy qu'à ce tourment le Ciel m'a destinée.  
L'on me vient rapporter : Lysis s'en va mourir ;  
D'un regard pour le moins venez le secourir.  
Eurylas s'est plongé dans la melancholie.  
L'amour de Lycidas s'est tournée en folie.  
Periandre a dessein de vous faire enlever.  
Une flotte d'amans vient de vous arriver.  
Si Corylas n'en meurt, il sera bien malade.  
Un roy pour vous avoir envoie une ambassade.  
Thirsis vous idolastre et vous dresse un autel.  
C'est pour vous ce matin que s'est fait un duel.  
Aussi de mon pourtrait chacun veut la copie.  
C'est pour moy qu'est venu le roy d'Ethiopie.  
Hier j'en blessay trois d'un regard innocent.  
D'un autre plus cruel j'en fis mourir un cent.  
Je sens, quand on me parle, une haleine de flamme.  
Ceux qui n'osent parler m'adorent en leur ame.  
Mille viennent par jour se soumettre à ma loy.  
Je sens tousjours des cœurs voler autour de moy<sup>1</sup>.  
Sans cesse des soupirs sifflent à mes oreilles.  
Mille vœux élancez m'entourent comme abeilles.  
Les pleurs près de mes pieds courent comme torrens.  
Tousjours je pense oïr la plainte des mourans ;  
Un regret, un sanglot, une voix languissante,  
Un cry desesperé d'une douleur pressante,  
Un je brûle d'amour, un hélas je me meurs :  
La nuit je n'en dors point, je n'entens que clameurs

1. Racine s'est souvenu de ce vers dans *Britannicus* :

Du voit partout les cœurs voler sur son passage.



Qui d'un trait de pitié s'efforcent de m'atteindre :  
Voyez, ma chere sœur, suis-je pas bien à plaindre ?

MELISSE.

Il faut vous détromper : il n'en est pas ainsi.  
Ce nouvel amoureux qui me parloit icy,  
Qui se promet de rendre une fille opulente.

HESPERIE.

Quoy ! voulez-vous encor me parler de Phalante ?  
Que vous estes cruelle !

MELISSE.

Escoutez un moment.

Je veux vous annoncer que ce nouvel amant....

HESPERIE. [pose :

Ah ! bons Dieux, que d'amans ! qu'un peu je me re-  
N'entendray-je jamais discourir d'autre chose ?

MELISSE.

Mais laissez-moy donc dire.

HESPERIE.

Ah Dieux ! quelle pitié !

Si vous avez pour moy tant soit peu d'amitié,  
Ne parlons plus d'amour, souffrez que je respire.

MELISSE.

Vous ignorez, ma sœur, ce que je vous veux dire.

HESPERIE.

Je scay tous les discours de tous ces amoureux :  
Qu'il brûle, qu'il se meurt, qu'il est tout languoureux,  
Que jamais d'un tel coup ame ne fut atteinte,  
Que pour avoir secours il vous a fait sa plainte,  
Que vous me suppliez d'avoir pitié de luy,  
Et qu'au moins d'un regard j'allege son ennuy.

MELISSE.

Ce n'est point tout cela.

HESPERIE.

Quelque chose de mesme.

MELISSE.

Qu'il ne vous aime point, mais que c'est moy qu'il

HESPERIE. [aime.

Ah ! ma sœur, quelle ruse afin de m'attraper ?

MELISSE.

Comment par ce discours pourrois-je vous tromper ?

HESPERIE.

Par ceste habileté vous pensez me séduire,  
Et dessous vostre nom me conter son martyre.

### SCÈNE III

SESTIANE, MELISSE, HESPERIE.

SESTIANE.

Quels sont vos differens ? les pourroit-on sçavoir ?

MELISSE.

Vous sçavez que Phalante estoit venu me voir.  
Il m'a parlé d'amour ; et ma sœur trop credule  
Dit que c'estoit pour elle, et que je dissimule.

HESPERIE.

Que vous sert de parler contre la verité,  
Et de chercher pour luy ceste subtilité ?

MELISSE.

Vous aimez vostre erreur quelque chose qu'on die.

SESTIANE.

Vrayment c'est un sujet pour une comedie :  
Et si l'on le donnoit aux esprits d'à present,  
Je pense que l'intrigue en seroit bien plaisant.  
Souvent ces beaux esprits ont faute de matiere.

MELISSE.

Mais pourroit-il fournir pour une piece entiere ?

SESTIANE.

Il ne faudroit qu'y coudre un morceau de roman,  
Ou trouver dans l'histoire un bel evenement,  
Pour rendre de tout poinct ceste piece remplie,  
Afin qu'elle eust l'honneur de parestre accomplie.

MELISSE.

Qui voudroit annoblir le theatre françois,  
Et former une piece avec toutes ses loix,  
Divine, magnifique ; il faudroit entreprendre  
D'assembler en un jour tous les faits d'Alexandre.

SESTIANE.

Vous verriez cent combats avec trop peu d'amour.  
Je me moque pour moy de la regle d'un jour.

HESPERIE.

On feroit de ma vie une piece admirable,  
S'il faut beaucoup d'amour pour la rendre agreable.  
Car vous autres jugez, qu'il sçavez les Romans,  
Si la belle Angelique eut jamais tant d'amans.

SESTIANE.

Voicy ce bel esprit dont la veine est hardie.  
Nous pourrons avec luy parler de comedie.

### SCÈNE IV

SESTIANE, AMIDOR, MELISSE, HESPERIE.

SESTIANE.

J'ay ce matin appris un nouveau compliment,  
Laissez-moy repartir.

AMIDOR.

Je salut humblement

L'honneur des triples sœurs, les trois belles Charites.

SESTIANE.

Nous mettons nos beautez aux pieds de vos merites.

AMIDOR.

Dequoy s'entretenoit vostre esprit àme-vers ?

SESTIANE.

Nous discourions icy sur des sujets divers.

MELISSE.

Nous parlions des exploits du vaillant Alexandre.

AMIDOR.

Ce grand roy qui cent rois enfanta de sa cendre ?  
Cet enfant putatif du grand Dieu foudroyant ?  
Ce torrent de la guerre, orgueilleux, ondoyant ?  
Ce Mars plus redouté que cent mille tempestes ?  
Ce bras qui fracassa cent millions de testes ?

MELISSE.

Je vous aime, Amidor, de le louer ainsi.

HESPERIE.

Savez-vous un sujet dont nous parlions aussi ?  
D'une dont la beauté peut aisément pretendre  
D'avoir plus de captifs qu'en fit Alexandre.

AMIDOR.

Donc je la nommerois Cyprine domte-cœur,  
Quid'un trait doux-poignant subtilement vainqueur,  
Et du poison sucré d'une friande oïllade  
Rendroït des regardans la poitrine malade.

HESPERIE.

Jugez en verité, laquelle est-ce de nous ?

AMIDOR.

Je ne puis, sans de deux encourir le courroux.  
Pour un tel jugement le beau pasteur de Troye  
Aux Argives flambeaux<sup>1</sup> donna sa ville en proye.  
Il ne faut point juger des grandes deitez.  
Je puis nommer ainsi vos celestes beautez.

SESTIANE.

O Dieux ! qu'il a d'esprit ! mais il faut que je die  
Que nous parlions aussi touchant la comédie :  
Car c'est ma passion.

AMIDOR.

Mais le nombre est petit des auteurs importants  
Qui sçache m'entonner un carme magnifique,  
Pour faire bien valoir le cothurne tragique.  
Pour moy je sens ma verve aimer les grands sujets.  
Je cede le comique à ces esprits abjects,

Ces Muses sans vigueur qui s'efforcent de plaire  
Au grossier appetit d'une ame populaire :  
Puis je voy qu'un intrigue embroïlle le cerveau.  
On trouve rarement quelque sujet nouveau.  
Il faut les inventer ; et c'est là l'impossible.  
C'est tenter sur Neptune un naufrage visible.  
Mais un esprit hardy, sçavant et vigoureux,  
D'un tragique accident est toujours amoureux ;  
Et sans avoir recours à l'onde Aganippide<sup>2</sup>,  
Il puise dans Sophocle, ou dedans Eurypide.

SESTIANE.

Toutefois le comique estant bien inventé,  
Peut estre ravissant quand il est bien traité.  
Dites, approuvez vous ces regles des critiqués,  
Dont ils ont pour garands tous les auteurs antiques,  
Cette unité de jour, de scene, d'action<sup>3</sup> ?

AMIDOR.

Cette severité n'est qu'une illusion.  
Pourquoy s'assujettir aux crotesques<sup>4</sup> chimeres  
De ces emmaillottés dans leurs regles austeres,  
Qui n'osent de Phebus attendre le retour,  
Et n'aiment que des fleurs qui ne durent qu'un jour ?  
Il faudroit tout quitter ; car en traitant les fables,  
Ou certains accidens d'histoires veritables,  
Comment représenter en observant ces loix,  
Un sujet en un jour qui se passe en un mois ?

1. Flambeaux des Grecs d'Argos, *Argivium*, comme les appelle Virgile.

2. C'est-à-dire de la fontaine Aganippé, en Bœtie, qui couloit au pied de l'Hélicon, et s'allait perdre dans le Permesse.

3. Nous avons vu que la grande question des trois unités étoit alors celle du jour dans le monde des précieuses et des lettrés.

4. Grotesque. — On ne l'écrivoit pas autrement au xvi<sup>e</sup> siècle, comme on peut le voir dans Montaigne.

Comment fera-t-on voir en une mesme scene,  
La ville de Corynthe avec celle d'Athene ?  
Pour la troisieme loy, la belle invention !  
Il ne faudroit qu'un acte avec une action.

SESTIANE.

Toutefois ces esprits critiques et severes  
Ont leurs raisons à part qui ne sont pas legeres :  
Qu'il faut poser le jour, le lieu qu'on veut choisir.  
Ce qui vous interrompt, oste tout le plaisir :  
Tout changement destruit cette agreable idée,  
Et le fil delicat dont vostre ame est guidée.  
Si l'on void qu'un sujet se passe en plus d'un jour,  
L'auteur, dit-on alors, m'a fait un mauvais tour ;  
Il m'a fait sans dormir passer des nuits entieres :  
Excusez le pauvre homme, il a trop de matieres.  
L'esprit est separé ; le plaisir dit adieu.  
De mesme arrive-t'il si l'on change de lieu.  
On se plaint de l'auteur ; il m'a fait un outrage :  
Je pensois estre à Rome, il m'enleve à Carthage.  
Vous avez beau chanter, et tirer le rideau :  
Vous ne m'y trompez pas, je n'ay point passé l'eau.  
Ils desirent aussi que d'une haleine égale  
On traite sans destour l'action principale.  
En meslant deux sujets l'un pour l'autre nous fuit,  
Comme on voit s'eschapper deux lievres que l'on  
Cesont là leurs raisons, si j'ay bonne memoire. [suit.  
Je me rapporte à vous de ce qu'on en doit croire.

AMIDOR.

L'esprit avec ces loix n'embrace rien de grand.  
La diversité plaist, c'est ce qui nous surprend.  
Dans un mesme sujet cent beautez amassées,  
Fournissent un essai de diverses pensées.  
Par exemple, un rival sur l'humide element  
Qui ravit une infante aux yeux de son amant ;  
Un pere en son palais qui regrette sa perte ;  
La belle qui soupire en une isle deserte ;  
L'amant en terre ferme au plus profond d'un bois,  
Qui conte sa douleur d'une mourante voix ;  
Puis arme cent vaisseaux, de livre sa princesse,  
Et triomphant rameine et rival et maïtresse :  
Cependant le roy meurt, on le met au tombeau,  
Et ce malheur s'apprend au sortir du vaisseau :  
Le royaume est vacquant, la province est troublée,  
Des plus grands du pays la troupe est assemblée,  
La discorde est entr'eux, tout bruit dans le palais ;  
La princesse survient, qui les remet en paix,  
Et, ressuyant ses yeux, comme reine elle ordonne  
Que son fidele amant obtienne la couronne.  
Voyez si cet amas de grands evenemens,  
Capables d'employer les plus beaux ornemens :  
Trois voyages sur mer, les combats d'une guerre,  
Un roy mort de regret que l'on a mis en terre,  
Un retour au pays, l'appareil d'un tombeau,  
Les estats assemblez pour faire un roy nouveau,  
Et la princesse en deuil qui les y vient surprendre,  
En un jour, en un lieu, se pourroït bien estendre ?  
Voudriez-vous perdre un seul de ces riches objets ?

SESTIANE.

Vous n'aurez autrement que fort peu de sujets.  
Je veux vous en dire un que vous pourriez bien faire.

AMIDOR.

Dites, je l'entreprends s'il a l'heur de me plaire.

SESTIANE.

On expose un enfant dans un bois escarté,  
 Qui par une tygresse est un temps allaité ;  
 La tygresse s'esloigne, on la blesse à la chasse,  
 Elle perd tout son sang, on la suit à la trace ;  
 On la trouve et l'enfant <sup>1</sup> que l'on apporte au roy,  
 Beau, d'un fixe regard, incapable d'effroy.  
 Le roy l'aime, il l'esleve, il en fait ses delices ;  
 On le void reussir en tous ses exercices.

Voilà le premier acte ; et dans l'autre suivant  
 Il s'eschappe, et se met à la mercy du vent ;  
 Il aborde en une isle où l'on faisoit la guerre ;  
 Au milieu d'un combat il vient comme un tonnerre,  
 Prend le foible party, relève son espoir ;  
 Un roy luy doit son sceptre, et desire le voir :  
 Il veut en sa faveur partager sa couronne :  
 Sa fille en le voyant à l'amour s'abandonne :  
 Un horrible géant du contraire party  
 Faict semer un cartel ; il en est adverty.  
 Il se presente au champ, il se bat, il le tué :  
 Voilà des ennemis la fortune abbatuë.  
 Enfin dedans cet acte, il faudroit de beaux vers  
 Pour dire ses amours et ses combats divers.

AMIDOR.

Ce subject est fort beau, grave-doux, magnifique ;  
 Et si je le comprends, il est tragicomique.

SESTIANE.

La princesse en l'autre acte, avec son cher amant  
 Se trouve au fond d'un bois.

AMIDOR.

Nommez-le Lisimant ;

La princesse, Cloris, pour plus d'intelligence.

SESTIANE.

Cloris donc en ce bois cede à sa violence ;  
 Elle en a deux gemaux qu'elle esleve en secret.

MELISSE.

Ma sœur, voicy mon pere.

SESTIANE.

Ah ! que j'ay de regret !

C'estoit là le plus beau.

AMIDOR.

Sa rencontre est moleste.

SESTIANE.

Quelque jour, Amidor, je vous diray le reste.

## SCÈNE V

ALCIDON, SESTIANE.

ALCIDON.

Je vous cherchois par tout, mes filles. Qu'est-ce cy ?  
 Dieux ! quelle liberté ! retirez-vous d'icy.  
 Ce n'est pas vostre fait de parler à des hommes.

SESTIANE.

Au moins remarquez bien l'endroit où nous en som-

ALCIDON. [mes.

C'est à moy de les voir, et d'en faire le chois,  
 Allez, je veux bien tost vous pourvoir toutes trois.

1. « Et l'enfant, » c'est à-dire « avec l'enfant. » — Cet et est pris ici tout à fait dans le sens grec.

## SCÈNE VI

AMIDOR, ALCIDON.

AMIDOR.

Il faut faire l'amant de l'une de ces belles.

ALCIDON.

Est-ce que vous avez quelque dessin pour elles ?

AMIDOR.

Ce mont si merveilleux en Sicile placé,  
 Sans qui gemit le corps d'Enceclade oppressé,  
 Vomissant des brasiers de sa brûlante gorge,  
 Ce tombeau d'Empedocle, où Vulcan fait sa forge,  
 Où Bronte le nerveux, cet enfumé demon,  
 Travaille avec Sterope et le nud Pyracmon, [flame  
 Dans son ventre ensoufflé n'eut jamais tant de  
 Qu'une de ces beautez en versa dans mon ame.

ALCIDON.

Que cet homme est sçavant dedans l'antiquité !  
 Il sçait mesler la Fable avec la vérité :  
 Il cognoist les secrets de la philosophie,  
 Et mesme est entendu dans la cosmographie.  
 Vous estes amoureux ? et qu'est-ce que l'amour ?

AMIDOR.

C'est ce Dieu genitif<sup>1</sup>, par qui l'on void le jour,  
 Qui perça l'embarras de la masse premiere,  
 Desbrouilla le chaos, fit sortir la lumiere,  
 Ordonna le manoir<sup>2</sup> à chacun element,  
 Aux globes azurins donna le mouvement,  
 Remplit les vegetaux de semence feconde,  
 Et par les embrions eterna le monde.

ALCIDON.

Son esprit me ravit, son sçavoir me confond.  
 O Dieux ! qu'il est subtil, et solide, et profond !  
 Je ne voy rien si beau qu'un sçavoir admirable.  
 C'est un riche tresor à tous biens preferable :  
 C'est un flambeau divin que l'on doit respecter.  
 Allez, je vous estime, et vous veux contenter.  
 Venez icy ce soir, je vous donne ma fille.  
 Vous ferez quelque jour l'honneur de ma famille.

AMIDOR.

Adieu, grand producteur de trois rares beautez.  
 Le Ciel donne à vos jours mille felicitez,  
 Clothou d'or et de soye en compose la trame ;  
 Et la tiere Atropos de long temps ne l'entame.

1. Ce mot avait été pris, dans ce sens, par l'école de la Pléiade, à la langue du <sup>xv</sup> siècle. Il est dans le 68<sup>e</sup> rondeau de Charles d'Orléans, et son féminin *génitrice*, qui est resté dans la science et dans la philosophie, fut employé un peu plus tard par Jean Marot.

2. C'est-à-dire « le demeurer, » du latin *manere*, rester en place. Pris dans ce sens, dont je ne connais pas d'autre exemple, ce mot donne au niveau son étymologie latine.

## ACTE TROISIEME

## SCÈNE I

FILIDAN, ARTABAZE.

FILIDAN.

Quand te pourray-je voir, ô beauté que j'adore ?  
 Hélas ! que ce désir me picque et me devore !

ARTABAZE.

Pauvre homme, je t'entens sans cesse soupirer.  
 Tu ne fais que te plaindre et te desespérer.  
 Je suis l'effroy de ceux qui semblent redoutables.  
 Mais sçache que je suis l'espoir des misérables.  
 Est-ce quelque tyran qui triomphe de toy,  
 Et qui te fait servir sous son injuste loy ?  
 Jupiter dans les cieus peut garder son tonnerre :  
 Je dompte ces marauts et j'en purge la terre.  
 Est-ce quelque brigand qui t'emporte ton bien ?  
 Quelque parti qu'il se cache, il ne lui sert de rien.  
 J'escalade les mouts, je descens aux abyssmes,  
 Il n'est point contre moy d'azyle pour les crimes.

FILIDAN.

Ce n'est point ma douleur.

ARTABAZE.

Quelque accident fatal

T'a-t'il fait exiler de ton pays natal ?  
 Je veux te redonner la grace de ton prince,  
 Ou mon juste courroux destruire sa province.

FILIDAN.

Ce n'est point là mon mal, mes ennuis sont plus

ARTABAZE. [grands.

Regrettes-tu quelqu'un de tes proches parens ?  
 Si c'est qu'après sa mort il te fâche de vivre,  
 Je vay jusqu'aux enfers et je te le delivre.

FILIDAN.

Ma douleur est bien autre, ô merveilleux vainqueur.

ARTABAZE.

Est-ce une maladie ?

FILIDAN.

Oùy, qui me tient au cœur.

ARTABAZE.

C'est une maladie ? Ah ! qu'elle est attrapée !  
 J'extermine les maux du vent de mon espée.  
 Mais il faut en user en diverses façons,  
 Ou feindre une estocade, ou des estramaçons,  
 Selon les maux divers.

FILIDAN.

Ce pouvoir est estrange.

ARTABAZE.

Quel est donc vostre mal ?

FILIDAN.

Mon mal vient d'un meslange  
 D'ebene, d'or, d'argent, d'azur et de coral.

ARTABAZE.

Tout cela pris en poudre a causé vostre mal.  
 N'avoit-on point meslé quelque jus de racine  
 Pour donner le passage à ceste medecine ?

FILIDAN.

Hélas ! roi des vaillans, vous ne m'entendez pas.

ARTABAZE.

Ce titre me plaist fort.

FILIDAN.

Je suis près du trespas  
 Pour un philtre amoureux que j'ay pris par l'oreille.

ARTABAZE.

Vrayment vous me contez une estrange merveille,  
 Un philtre par l'oreille ?

FILIDAN.

Escoutez-moy, bons Dieux !  
 J'entens un doux recit du coral de deux yeux,  
 De l'azur d'une bouche.

ARTABAZE.

Ah Dieux ! il me fait rire.  
 C'est de l'azur des cieus que vous me voulez dire,  
 Du coral d'une bouche.

FILIDAN.

Attendez un moment.  
 C'est doneques l'un ou l'autre.

ARTABAZE.

Ah ! vous estes amant  
 De quelques yeux d'azur, de quelque teint d'ivoire ?

FILIDAN.

L'ivoire n'en est pas, si j'ay bonne memoire ;  
 Mais c'est un tel amas de parfaites beautez,  
 De tresors infinis, de rares qualitez,  
 Que je suis, pour les voir, dans un desir extrême.

ARTABAZE.

Sans doute il veut parler de la nymphe qui m'aime.

FILIDAN.

Quoy ! vous la cognoissez ?

ARTABAZE.

Ah ! si je la cognois ?  
 Ceste nymphe m'adore, elle vit sous mes loix.

FILIDAN.

Quelle vive douleur a mon ame saisie !  
 Falloit-il à mes maux joindre la jalousie ?  
 Ne suffisoit-il pas de languir sans la voir ?

ARTABAZE.

J'en pourray bien ranger d'autres sous mon pouvoir.  
 Je me suis engagé de vous donner remede,  
 J'ay pitié de vos maux, allez, je vous la cede.

FILIDAN.

O prince genereux, courtois et liberal,  
 Donc j'obtiendray par vous cet azur, ce coral ?  
 De gloire et de bonheur le Ciel vous environne,  
 Que j'embrasse vos pieds.

ARTABAZE.

Allez, je vous la donne.

1. *L'estramaron* était une large épée ou plutôt un sabre, d'origine gauloise, dont l'ancien nom, cité par Crégoire de Tours, et d'où vint celui-ci, était *scramasaxos*. Les Allemands en ont fait, par abréviation, *scram*, d'où est venu *scrime*, puis *escrime*.

## SCÈNE II

ARTABAZE, FILIDAN, AMIDOR.

ARTABAZE.  
Cet homme est furieux, retirons-nous d'icy.

FILIDAN.  
Pour quelle occasion le craignez-vous ainsi?

ARTABAZE.  
Quand je l'ay veu tantost il s'est mis en furie.

FILIDAN.  
Il n'est rien de plus doux, c'est une resverie.

ARTABAZE.  
Toutefois il crachoit du creux de ses poulmons,  
L'Épode, l'Antistrophe, et cent autres demons.

FILIDAN.  
Bannissez ceste peur de vostre fantasie,  
Cela doit s'appeller fureur de poésie.

ARTABAZE.  
C'est là mon seul défaut, je crains les furieux.

FILIDAN.  
Quoy, craindre ? ayant ce bras toujours victorieux ?

ARTABAZE.  
Je m'en fuy.

FILIDAN.  
Demeurez.

ARTABAZE.  
Voyez comme il medite.

FILIDAN.  
Que craignez-vous ?

ARTABAZE.  
Je crains que sa rage s'irrite.

FILIDAN.  
Rassenez vostre esprit, il medite des vers  
Pour semer vostre nom par tout cest uniuers.  
Quittez, cher Amidor, vos Muses bien aymées,  
Et venez rendre hommage à ce dompteur d'armées.

ARTABAZE.  
M'asseurez-vous de luy ?

FILIDAN.  
C'est le heros du temps.

AMIDOR.  
Je vous salue, effroy de tons les combattans,  
Qui donnez jalousie à cent testes royales.

ARTABAZE.  
Il a, comme je voy, quelques bons intervalles.  
Dites, vostre fureur vous prend-elle souvent ?  
Faites nous quelque signe au moins auparavant.

AMIDOR.  
Ma phébiqne fureur sert aux heros illustres  
Pour prolonger leurs jours d'un million de lustres.  
Elle donne aux vaillans les plus beaux de ses traits.  
Par exemple, alleguez quelques uns de vos faits.  
Vous verrez ma fureur qui vous les va descrire.

ARTABAZE.

Pour mes faits valeureux je veux bien vous en dire,  
Mais trêve de fureur.

FILIDAN.

Ah ! ne le craignez pas.

AMIDOR.

Jamais ceste fureur ne causa de trespas.

ARTABAZE.

Sachez que j'ay pour nom l'effroyable Artabaze,  
Qui, monté quelquefois sur le cheval Pegase,  
Va jusques sur la nuë orillader l'univers <sup>1</sup>,  
Pour echercher de l'employ dans les climats divers,  
Puis pour me divertir je vole et je revole  
En deux heures ou trois de l'un à l'autre pole.

AMIDOR.

Son discours thrasonic me plaist extremement,  
Il ayme l'hyperbole, et parle gravement.

ARTABAZE.

Un jour du haut de l'air j'aperceus deux armées,  
D'une chaleur pareille au combat animées :  
Quand assez à les voir je me fus diverty,  
Attendant de me joindre au plus faible party,  
Tousjours voloit entr'eux la victoire douteuse :  
En fin de cet esbat ma valeur fut hontense ;  
L'impatiente ardeur me fait fondre sur eux,  
Comme un aigle vaillant sur des cygnes peureux :  
Je fends de tons costez bras, jambes, cuisses, testes :  
Mes grands coups se font craindre ainsi que des tem-  
J'attire sur moy seul mille traits opposez : [pestes :  
Mais d'un de mes regards j'abbas les plus osez.  
En fin je fis alors, ce qu'à peine on peut croire,  
De deux camps ennemis une seule victoire.

AMIDOR.

Cet exploit gigantesque est certes merueilleux.

ARTABAZE.

Comment descririez-vous ce combat perilleux ?

AMIDOR.

Au secours, Polhymnie, Erato, Therpsicore.

ARTABAZE.

Fuyons, ceste fureur le va reprendre encore.

FILIDAN.

Demeurez, grand guerrier ; ignorez-vous les noms  
Des Muses qu'il invoque ?

ARTABAZE.

Il parle à ses demons,  
Son oeil n'est plus si doux, il fait mille grimaces,  
Et masche entre ses dents de certaines menaces,  
Voyez comme il nous lance un regard de travers.

FILIDAN.

C'est de ceste façon que l'on fait de bons vers.

ARTABAZE.

Faut-il estre en fureur ? ce mestier est estrange.

1. Remistiehe pris à l'un des poëtes de la suite de Ronsard, à Desportes qui a dit :

Devant le grand soleil, je veux chanter mes vers,  
Et du sommet des monts orillader l'univers.

Ronsard lui même avoit très-souvent employé le mot orillader.

J'ayme mieux pour ce coup me passer de loüange.  
Pour voir faire des vers je n'y prens pas plaisir.

AMIDOR.

J'en feray donc pour vous avec plus de loisir.  
Je veux vous presenter des enfans de ma Muse.

ARTABAZE.

Je vous feray faveur.

FILIDAN.

Mais à quoy je m'amuse.  
Cherchons, mes yeux, cherchons ces aymables ap-

ARTABAZE.

[pas.

Où courez-vous, amy, ne m'abandonnez pas.

FILIDAN.

Ne craignez rien de luy, croyez en ma parole.

ARTABAZE.

Adieu donc, pauvre amant, que le Ciel vous console.

### SCÈNE III

AMIDOR, ARTABAZE.

AMIDOR.

Guerrier, ne craignez rien parmy les vertueux.  
Je voy que vous marchez d'un pas majestueux.  
Vous avez le regard d'un grand homme de guerre,  
Et tel que Mars l'auroit s'il estoit sur la terre :  
Vous avez le parler grave, sec, resonnant,  
Digne de la grandeur d'un Jupiter Tonnant.

ARTABAZE.

Il est vray.

AMIDOR.

J'ay produit une piece hardie,  
Un grand effort d'esprit: c'est une tragedie,  
Dont on verra bien tost cent poëtes jaloux.  
Mais j'aurois grand besoin qu'un homme tel que vous,  
Pour faire bien valoir cet excellent ouvrage,  
Voulust représenter le premier personnage.

ARTABAZE.

Oÿy, je l'entreprendray, s'il est digne de moy.

AMIDOR.

C'est le grand Alexandre.

ARTABAZE.

Oÿy, puis que ce grand roy,  
Par qui se vid l'Asie antrefois possedée,  
Avoit de ma valeur quelque legere idée.

AMIDOR.

J'ay le roule en ma poche, il est fort furieux,  
Car je luy fais tuer ce qu'il aime le mieux.

ARTABAZE.

C'est donc quelque demon, quelque beste effroyable :  
Ah ! ne le tirez point.

AMIDOR.

Ce n'est rien de semblable.

Cela n'est qu'un escrit.

ARTABAZE.

Quoy, qui donne la mort?

Vous estes donc sorcier ?

AMIDOR.

Ne craignez point si fort.

ARTABAZE.

Ah Dieux ! je suis perdu, ma valeur ni mes armes  
Ne sont point par malheur à l'espreuve des charmes.

AMIDOR.

Ce ne sont que des vers.

ARTABAZE.

C'est ce qui me fait peur.

AMIDOR.

Si vous craignez l'escrit, je les diray par cœur.  
Voyons si sur le champ vous les pourrez apprendre.

ARTABAZE.

Je le veux.

AMIDOR.

Dites donc: Je suis cet Alexandre.

ARTABAZE.

Je suis cet Alexandre.

AMIDOR.

Effroy de l'univers.

ARTABAZE.

Ce titre m'appartient.

AMIDOR.

Ah Dieux ! dites vos vers.

ARTABAZE.

Je ne suis pas si sot qu'en dire davantage.  
Je me condamnerois en tenant ce langage.

AMIDOR.

Quelle bizarre humeur ?

ARTABAZE.

Ce trait est captieux.

Afin que j'abandonne un titre glorieux :  
Le donnant, je perdrois le pouvoir d'y pretendre.  
Je diray seulement : Je suis cet Alexandre.

AMIDOR.

Et qui dira le reste ?

ARTABAZE.

Il faut bien, sur ma foy,

Donner le titre à dire à quelqu'autre qu'à moy :  
Puis je pourray poursuivre.

AMIDOR.

O Dieux ! quel badinage !

On verroit deux acteurs pour un seul personnage.

ARTABAZE.

Comme vous l'entendez, je ne puis autrement.

AMIDOR.

Ma foy, vous le direz. J'en ay fait le serment.

ARTABAZE.

Quoy ! vous me menacez, frenetique caboche ?

AMIDOR.

Je feray donc sortir le roule de ma poche.

ARTABAZE.

O Dieux, à mon secours ! sauvez-moy du sorcier.

AMIDOR.

Adieu, vaillant courage ; adieu, franc chevalier.

SCÈNE IV

PHALANTE, AMIDOR.

PHALANTE.

Dequoy rit Amidor ?

AMIDOR.

C'est de ce capitaine.

PHALANTE.

Amy, je te cherchois, j'ay besoin de ta veine  
Pour vainere une beauté dont mon cœur est épris :  
Mais pour se faire aimer, vivent les bons esprits !  
Rien ne scauroit flechir une humeur rigoureuse,  
Comme un vers qui scait plaindre une peine amou-

AMIDOR. [reusc.

Si c'est une beauté qui chersisse les vers,  
J'en ay de composez sur des sujets divers :  
J'en ay sur un refus, j'en ay sur une absence,  
J'en ay sur un mespris, sur une mesdisance,  
J'en ay sur un courroux, sur des yeux, sur un ris,  
Un Retour de Silvie, un Adieu pour Cloris,  
Un Songe à Berenice, une Plainte à Cassandre ;  
Car on choisit le nom tel que l'on veult prendre.

PHALANTE.

Ceste Plainte à Cassandre est bien ce qu'il me faut.

AMIDOR.

Ceste piece est scavante, et d'un stile fort haut.

PHALANTE.

C'est comme je la veux.

AMIDOR.

Ah ! reste ce sont stances

Pleines de riches mots, de graves dolances.

PHALANTE.

Si le stile en est riche, on me tient riche aussi.

AMIDOR.

Serois-je assez heureux pour les avoir icy ?

PHALANTE.

L'est-ce là ?

AMIDOR.

Non.

PHALANTE.

Quoy donc ?

AMIDOR.

Une ode pindarique.

PHALANTE.

Et cela ?

AMIDOR.

Ce sont vers qu'on va mettre en musique.

PHALANTE.

Ce l'est peut-estre icy.

AMIDOR.

C'est l'Adieu pour Cloris.

PHALANTE.

Et là ?

AMIDOR.

Ce sont les Pleurs de la bergere tris.

PHALANTE.

Là ?

AMIDOR.

C'est une anagamme en tous les hemistiches.

PHALANTE.

Et là ?

AMIDOR.

C'est un sonnet en lettres acrostiches.

Ah ! non ce ne l'est pas, c'est un Vœu pour Phyllis.

PHALANTE.

Ne l'est-ce point icy ?

AMIDOR.

C'est Sur un teint de lis.

PHALANTE.

L'est ce là ?

AMIDOR.

C'est une hymne.

PHALANTE.

Et là ?

AMIDOR.

C'est une eclogue.

PHALANTE.

Là ?

AMIDOR.

C'est une epitaphe.

PHALANTE.

Et là ?

AMIDOR.

C'est un prologue.

PHALANTE.

Nous sommes malheureux.

AMIDOR.

Je croy que la voicy.

PHALANTE.

Que les Dieux soient loiez.

AMIDOR.

Non, c'est Sur un soucy.

PHALANTE.

Ce l'est doneques icy.

AMIDOR.

Non, c'est un epigramme.

PHALANTE.

Ce la sera donc là.

AMIDOR.

C'est une epithalame.

PHALANTE.

Ce sera la dernière.

AMIDOR.

A la fin je la voy.

PHALANTE.

O Dieux !

AMIDOR.

Plainte à Cassandre.

PHALANTE.

Amy, donne la moy :

J'ayme à lire les vers, je suis tout en extase,

AMIDOR,

Vous ne les liriez pas avec assez d'emphase,

STANCES 1.

Doneques, rigoureuse Cassandre,  
Tes yeux entre-doux et hagards,  
Par l'optique de leurs regards  
Me vont pulveriser en cendre.

Toutefois, parmi ces ardeurs,  
Tes heteroclités<sup>2</sup> froideurs  
Caudent une antiperistase :  
Ainsi mourant, ne mourant pas,  
Je me sens ravir en extase  
Entre la vie et le trespas.

Mon cœur devint pusillanime<sup>3</sup>  
Au prime aspect de ta beauté,  
Et ta scythique eruaute  
Rendit mon esprit cacochime.  
Tantost dans l'Enrype<sup>4</sup> amoureux  
Je me croy le plus malheureux  
Des individus sublunaires :  
Tantost je me croy transporté  
Aux espaces imaginaires  
D'une excentrique volpté.

Aussi ton humeur apocryphe  
Fait que l'on te nomme en ce temps  
Des hypocondres inconstans  
Le véritable hieroglyphe.  
Les erotiques illusions  
Des fanatiques visions  
Te prennent pour leur hypothese ;  
Et dedans mes calamitez  
Je n'attens que la synderese<sup>5</sup>  
De tes froides neutralitez<sup>6</sup>.

Autrement la metamorphose  
De mon bonheur en tant de maux,  
Fait que l'espoir de mes travaux

1. Tallemant à l'*Historiette* des « coutes, naïvetés, bons mots, » dit comment Desmarts fut amené à faire ces stances : « Il trouva à la campagne une fille qui faisait le fort bel esprit. Elle disoit que les *Aronnelles* voloient sur l'*Orifice* du chaos : « Onais ! dit Desmarts, qu'est-ce que ceci ? » Il se met à l'entretenir en même style, et après luy écrivit une lettre de la même force. Elle n'osa répondre, mais tandis qu'il fut dans le pays, elle ne vouloit parler qu'à luy. Un bon gentilhomme à qui elle montra cette lettre dit : « Vraiment, voilà de « beaux vers. » Desmarts dit que cette fille est cause qu'il a fait les stances des *Visionnaires*. »

2. Bizarre. — Neufgermain, un des plus ridicules originaux de ce temps-là, s'appelait lui-même « poète heteroclité. »

3. Mot pretentieux alors, à force d'être nouveau. Il ne devint un peu sérieux qu'à la fin du siècle. Encore fallut-il que le P. Bouhours assurât que de bons auteurs s'en servaient.

4. Petit détroit plein de tempête qui séparait l'Ébée de l'Attique.

5. Remords de conscience. — Ce mot venu du grec se s'employait qu'entre dévots. La Maecte de Regnier le comprenait :

Elle lit saint Bernard, la *Guide des Pescheurs*,  
Les *Meditations* de la mère Thérèse,  
Sait ce qu'est hypostase avecque *Synderese*.

Regnard s'en est servi comiquement dans le *Légitime*.

6. Indifférences. — Maynard a dit :

... Tu sers avec fidelité  
Une demoiselle de glace  
Qu'on appelle *Neutralité*,

N'est plus qu'en la metempsyecose.  
La catastrophe d'un amant  
Ne trouve point de sentiment  
Dans ton ame paralytique.  
Faut-il, lunatique beauté,  
Que tu sois le pole antarctique  
De l'amoureuse humanité ?

Chante donc la Palinode,  
Cher paradoxe de mes sens,  
Et des symptomes que je sens  
Desbroüille l'encyclopedie<sup>1</sup>.  
Ainsi les celestes brandons  
Versent sur ton chef mille dons  
En lignes perpendiculaires ;  
Et devant ton terme fatal,  
Cent revolutions solaires  
Esclairent sur ton vertical.

PHALANTE,

Ah ! que je suis ravy ! quelle muse admirable !

AMIDOR,

Que vous semble du stile ?

PHALANTE,

Il est incomparable.

Mais mon estonnement est sur ces visions,  
Cette humeur apocryphe, et ces illusions  
Dont ces vers sont remplis, qui me font croire en-  
Qu'on les a faicts exprès pour celle que j'adore.

AMIDOR,

Elle est donc lunatique ?

PHALANTE,

Elle a l'esprit gasté

D'une amour d'Alexandre.

AMIDOR,

Ah ! quelle absurdité  
Quoy ! du grand Alexandre ? elle est donc chiméri-  
Voilà ce que produit la lecture historique, [que ?  
Et celle des romans dans les jeunes esprits,  
Qui de phantomes vains sentent leurs cœurs épris,  
Alors que fraîchement ils ont leu quelque histoire :  
Cette humeur changera.

PHALANTE,

Je le pourrois bien croire :

Et mesmes ces beaux vers ont des charmes puissans  
Pour luy bien reprocher qu'elle a perdu le sens.

AMIDOR,

Donc, au lieu de ces mots, rigoureuse Cassandre,  
Mettez au premier vers, amante d'Alexandre ;  
Ce trait la picquera.

PHALANTE,

L'advis est excellent.

J'admire cet esprit.

AMIDOR,

C'est là nostre talent.

PHALANTE,

Je la pourrois bien vaincre à force de largesses,

1. Ce mot n'était pas encore sérieux, ou plutôt ne l'était plus. Richet dit dans son *Dictionnaire* qu'il avait vieilli et ne s'employait plus que dans le burlesque. « Diablerot et d'Alambert devaient singulièrement le rajourner un siècle après.



Si les biens luy plaisoient ; j'ay de grandes richesses ;  
Mais ce charme est plus propre à gagner ses parens.  
En voicy, ce me semble, un des plus apparens ;  
Il m'a promis secours, je vois Alcidon mesme.

AMIDOR.

Je m'en vay cependant mediter un poëme.  
Ces vers vallent cent francs, à vingt francs le cou-

PHALANTE. [plet<sup>1</sup>.

Allez, je vous promets un habit tout complet.

## SCÈNE V

LYSANDRE, ALCIDON, PHALANTE.

LYSANDRE.

Venerable Alcidon, je vous offre Phalante  
Pour digne serviteur de ma belle parente,  
Melisse vostre fille, ayant un revenu  
Qui passe tous nos biens.

ALCIDON.

Soyez le bien venu.

Estes vous possesseur d'une grande richesse ?

PHALANTE.

Grace aux Dieux j'ay des biens dignes de ma noblesse.  
J'en ay dedans la ville, et j'en ay dans les champs :  
Je fay fendre la terre à cent coutres tranchans :  
J'ay des prez, des forests, des estangs, des rivieres,  
Des troupeaux, des haras, des forges, des minieres,  
Des bourgs et des chasteaux, des meubles à foison ;  
Les sacs d'or et d'argent roulent par ma maison.

ALCIDON.

Quelle richesse au monde à la vostre est égale ?  
De toutes vos maisons quelle est la principale ?

PHALANTE.

C'est un lieu de plaisir, séjour de mes ayeux,  
A mon gré le plus beau qui soit dessous les cieus.  
Si vous le desirez, je vous le vay descrire<sup>2</sup>.

ALCIDON.

Vous me ferez plaisir, c'est ce que je desire.

PHALANTE.

Ce lieu se peut nommer séjour des voluptez,  
Où l'art et la nature étalent leurs beautez ;  
On rencontre à l'abord une longue avenue  
D'arbres à quatre rangs qui voisinent la nuë ;  
Deux prez des deux costez font voir cent mille fleurs,  
Qui parent leurs tapis de cent vives couleurs ;  
Et cent petits ruisseaux coulent d'un doux murmure,  
Qui d'un oeil plus riant font briller la verdure.

ALCIDON.

L'abord est agreable.

LYSANDRE.

On peut avec raison  
Se promettre de là quelque belle maison.

PHALANTE.

De loin l'on aperçoit un portail magnifique :  
De près l'ordre est toscan, et l'ouvrage rustique :  
Ce portail donne entrée en une grande court,  
Ceinte de grands ormeaux, et d'un ruisseau qui  
[court :

Là, mille beaux pigeons et mille paons superbes  
Marchent d'un grave pas sur la pointe des herbes.  
Une fontaine au centre a son jet élançé  
Par le cornet retors d'un Triton renversé :  
Cette eau frappe le ciel, puis retombe et se joue  
Sur le nez du Triton, et luy lave la joue.  
La court des deux costez tient à deux bassecourts,  
De qui le grand chasteau tire tout son secours :  
En l'une est le maneige, offices, escuries ;  
L'autre est pour le labour, et pour les bergeries.  
Au fond de ceste cour, paroist cette maison,  
Qu'Armide eust pû choisir pour l'heureuse prison  
Où furent en repos son Regnant et ses armes, mes.  
Sans qu'elle eust eu besoin du pouvoir de ses char-  
Au bord d'une terrasse un grand fossé plein d'eau  
Net, profond, poissonneux, entoure le chasteau,  
Pour rendre ce lieu seur contre les escalades ;  
Et l'appuy d'alentour ce sont des balustrades.

ALCIDON.

Cette entrée est fort belle.

PHALANTE.

Au bout du pont-levis  
Se presente un objet dont les yeux sont ravis,  
Trois portes de porphyre, et de jaspe étofées,  
Comme un arc de triomphe enrichy de trophées.  
On entre en une court large de deux cens pas,  
Où cet art qu'ont produit la regle et le compas  
(J'entens cette mignarde et noble architecture)  
Semble de tous costez surmonter la nature.  
Le logis élevé, les ailes un peu moins,  
De quatre pavillons flanquent leurs quatre coings ;  
Et par l'estage bas cent colonnes doriques  
Separent d'ordre égal cent figures antiques.

ALCIDON.

O Dieux !

PHALANTE.

Une fontaine au milieu de la court  
Represente Arethuse ; il semble qu'elle court,  
Qu'elle emporte d'un dieu le cœur et la franchise :  
L'amant la suit de près, elle pense estre prise ;  
Elle invoque Diane, et dans ce temps fatal  
Jaillit dessous ses pieds un long trait de cristal :  
Cette eau qui va noyer sa mortelle deponille,  
En mesme temps l'estonne, et l'arreste, et la mouille.  
En chaque pavillon sont des appartemens,  
Qui selon les saisons servent de logemens,  
Pour l'esté, pour l'hiver, le printemps ou l'automne :  
Ainsi que vient le chaud, ou qu'il nous abandonne.  
L'ornement des planchers et celui des lambris  
Brillent de tous costez de dormes sans pris :  
Au bout des pavillons on void deux galleries,

1. Nous avons vu dans la notice de Du... ce qu'on disoit des  
Ibrazes payant chaque centaine de vers aux poëtes, suivant la lon-  
gueur.

2. Desmarêts a dû prendre plaisir à cette description de châteaun.  
Il aimoit fort l'architecture et s'y connoissoit. C'est même peut-être  
ce qui le surintendant Desnoyers tâcha de l'éloigner du cardinal :  
« Il a moy, dit Tallmann, en tout ce qu'il a pu à Desmarêts, qui  
s'entraid à tout, et qui a beaucoup d'inclination pour l'architecture,  
de peur que cet homme ne luy ostast quelque chose. » Edit. P.  
Paris, t. II, p. 110.

Où le peintre épuisa ses doctes resveries.  
Les meubles somptueux, éclatans et divers,  
Feroient croire à nos yeux que de tout l'univers  
On a fait apporter les plus riches ouvrages,  
Pour rendre à ce beau lieu de signalez hommages.

ALCIDON.

Vous nous contez sans doute un palais enchanté.

LYSANDRE.

Escoutons.

PHALANTE.

Les jardins n'ont pas moins de beauté.  
D'abord on aperçoit un parterre s'étendre,  
Où de ravissement l'œil se laisse surprendre.  
Ses grands compartimens<sup>1</sup> forment mille fleurons,  
Et cent diverses fleurs naissent aux environs.  
Au milieu du parterre une grande fontaine  
Jette en l'air un torrent de sa féconde veine.  
La figure est antique; un Neptune d'airain  
Armé de son trident dompte un cheval marin:  
Le monstre, des naseaux<sup>1</sup> nee l'eau jusqu'aux nuës,  
Qui retombe avec bruit en parcelles menues:  
Le Dieu void de sa barbe et de son grand trident  
Degoutter mille flots, et n'est pas moins ardent.

ALCIDON.

J'aime toutes ces eaux.

PHALANTE.

Quatre belles sirenes  
Dans les coins du jardin forment quatre fontaines,  
Dont les bassins pareils ont les bouillons égaux:  
Le parterre est encéint de trois larges canaux.  
Ce lieu semble coupé du dos d'une montagne,  
Et découvre à main droite une riche campagne,  
Un bois, une rivière, et toutes ces beautés  
Dont les yeux innocens font leurs félicités.  
Le grand pare se separe en superbes allées,  
Par mes riches ayeux en tout sens égalées.  
Les arbres en sont beaux, et droicts et chevelus:  
Et se joignant en haut de leurs rameaux feuillus,  
Parlent en murmurant, s'embrassent comme freres,  
Et contre les chaleurs sont des dieux tutelaires.  
Un verd et long tapis par le milieu s'étend,  
Qu'entrevoid le soleil d'un rayon tremblottant:  
Deux ruisseaux aux costez mouillent les palissades,  
Interrompant leurs cours par cent mille cascades.  
Au bout des promenoirs en un lieu reculé  
Se découvre un rond d'eau d'espace signalé:  
Diane est au milieu de colere animée,  
Et Niobe en rocher à demy transformée.  
La reine au lieu de fleurs verse de gros torrens:  
Sa jeune fille encor plestreint de bras mourens:  
Et ses autres enfans comme figures vraies  
Font sortir pour du sang un jet d'eau de leurs playes:  
L'estang dont le sein vaste engouffre ces canaux,  
D'un bruit continu<sup>1</sup> semble plaindre leurs maux.

ALCIDON.

Ce rond d'eau me plaist fort.

PHALANTE.

Au tour des palissades

Cent niches en leurs creux ont autant de naïades,  
Qui d'un vase de marbre élancent un trait d'eau,  
Qui se rend comme un arc dans le large vaisseau:  
Et les admirateurs de ces beaux lieux humides  
Se promènent autour sous des voûtes liquides.

ALCIDON.

Quel plaisir, ô bons Dieux!

PHALANTE.

Loin de là s'aperçoit

En jardin que l'on sent plustost qu'on ne le voit:  
Mille grands orangers en égale distance  
De fruits meslez de fleurs jettent une abondance:  
Ils semblent orgueilleux de voir leur beau trésor,  
Que leurs fleurs sont d'argent, et que leur fruit est  
[d'or:  
Et pour se distinguer chacun d'eux s'accompagne  
Ou d'un myrthe amoureux, ou d'un jasmin d'Es-  
[pagne.

ALCIDON.

PHALANTE.

En suite est un grand lieu large de mille pas.  
Dans les quatre costez sont vingt grottes humides,  
Et l'on void au milieu le lac des Danaïdes.  
Ses bords sont balustrez, et cent légers bateaux,  
Peints de blanc et d'azur, voltigent sur les eaux,  
Où, sans craindre le sort qui mene aux funérailles,  
Se donnent quelquefois d'innocentes batailles.  
Un grand rocher s'esleve au milieu de l'estang,  
Où les cinquante Sœurs faites de marbre blanc  
Portent incessamment les peines méritées  
D'avoir en leurs maris leurs mains ensanglantées,  
Et souffrant un travail qui ne sauroit finir,  
Semblent incessamment aller et revenir.  
Au haut, trois de ces Sœurs à cruche renversée,  
Font choir trois gros torrens dans la tonne percée:  
La tonne respand l'eau par mille trous divers:  
Le roc qui la reçoit en a les flancs couverts.  
Au bas l'une des Sœurs puise à teste courbée,  
L'autre monstre et se plaint que la cruche est ton-  
L'une monte chargée, et l'autre qui descend [bée:  
Semble ayder à sa sœur sur le degré glissant:  
L'une est prête à verser, l'autre reprend haleine:  
L'œil mesme qui les void prend sa part de leur pei-  
[ne.

L'eau que ce vain travail tourmente tant de fois  
Semble accuser des Dieux les inégales loix,  
Et redire en tombant d'une voix gemissante:  
Pourquoy souffre-je tant, moy qui suis innocente?  
Ce bruit et ce travail charmant tant les esprits,  
Qu'on perd tout souvenir, tant l'on en est épris.

ALCIDON.

O Dieux! n'en dites plus, je suis plein de merveilles:  
Vous m'avez en ce lieu charmé par les oreilles.

LYSANDRE.

J'entendrois ce recit volontiers tout un jour.

ALCIDON.

Je me promène encor dedans ce beau séjour.  
Il est vray, la richesse est une belle chose:  
Toute félicité dedans elle est enclose.  
Un pauvre n'est qu'un sot. Allez, je vous reçois:  
Venez devers le soir vous presenter à moy.

1. Tous les parterres alors étoient découpez en compartimens, dont on dessinait les contours avec du bois, ou en a refait quelques-uns, sur des modèles du temps, dans le jardin de Versailles.

Je vous donne ma fille, et veux qu'elle vous aime.  
Cette offre de vos vœux m'est une gloire extrême.

PHALANTE.

Effacez de son cœur quelques impressions  
Qui pourroient faire tort à mes affections.

ALCIDON.

Melisse feroit-elle une faute si grande ?  
Phalante, il vous suffit, j'en reçois la demande.

LYSANDRE.

Au moins dans ce beau lieu, quand je vous iray voir,  
J'auray mon logement.

PHALANTE.

Vous aurez tout pouvoir.

## ACTE QUATRIEME

### SCÈNE I

MELISSE.

Vainqueur de l'Orient, guerrier infatigable,  
A qui des conquerans nul ne fut comparable,  
Foudre qui si soudain ravagea l'univers,  
Heros qui merita cent eloges divers,  
Et dont mille combats établirent l'empire,  
C'est toy seul que j'adore, et pour qui je soupire.  
Soit que je te contemple en la fleur de tes ans,  
Quand aux yeux étonnez de mille courtisans,  
Par une adresse vive, et qui n'est point d'égale,  
Tu domptas la fureur du fougueux Bucephale,  
Ou quand tu fis l'essai de tes guerrieres mains  
Sur les forces d'Athene et l'orgueil des Thebains ;  
Ou quand tu fis trembler, à voir ta jeune audace,  
Le Danube glacé, l'Illyrie et la Thrace ;  
Je dis, voyant l'effort de tes premiers exploits  
Qui jusques aux Germains firent craindre les loix :  
Que fera ce grand fleuve au milieu de sa course,  
S'il ravage ses bords au sortir de sa source ?  
Puis quand, ayant passé les flots de l'Hellespont,  
Je voy dans peu de temps sur ton auguste front  
Flotter superbement les palmes immortelles  
Des combats du Granique, et d'Issus, et d'Arbelles ;  
Ou quand je voy ton char suivy de tous costez  
De satrapes captifs, et d'illustres beautez,  
De chameaux chargez d'or, de meubles magnifiques,  
Les thresors amassez par tant de roys persiques ;  
Ou quand je l'apperçois sur ce trône éclatant,  
Dont l'œil de tous les Grecs se trouva si content,  
Goûter avec plaisir les fruits de ta victoire : ire ?  
Quel vainqueur, dis-je alors, eut jamais tant de gloire ?  
Mais quand par trop de cœur je te vois engager  
Au bourg des Malliens en un si grand danger,  
Eu ce lieu malheureux, qui crut porter la marque  
De l'indigne tombeau d'un si digne monarque ;  
Je tremble en te voyant le premier à l'assaut,  
Les eschelles se rompre, et toy seul sur le haut,  
Qui frappes de l'espée, et du bouclier le pares  
Du choc impetueux de mille traits barbares :

Mais l'effroy me saisit, et d'horreur je fremy,  
Quand tu te lances seul dans l'enclos ennemy ;  
Et que seul tu soustiens les puissantes attaques  
Des plus desesperes d'entre les Oxydraques !  
C'est là, puis que si tard on te vint secourir,  
Si ton corps fut mortel, que tu devois mourir.  
Aussi n'estois-tu pas d'une mortelle essence.  
Le plus puissant des Dieux te donna la naissance ;  
Jamais mortel ne fit tant d'exploits glorieux,  
Et ne porta si loin son bras victorieux.  
Plus digne fils des Dieux qu'un Bacchus, qu'un Her-  
Croire que tu sois mort, c'est chose ridicule. (eule<sup>2</sup>),  
De tes membres divins la precieuse odeur  
Marquoit évidemment ta celeste grandeur.  
Non, tu vis dans les cieus (car par quelque aventure  
Quelque corps pour le tien fut mis en sepulture) ;  
Mais je croirois plus-tost que tu fus transporté  
Dans le charmant séjour d'un palais enchanté ;  
Où ta jeune vigueur, ta beauté, ton courage,  
Du temps ny de la mort ne craignent point l'outrage  
Et si tu veux sçavoir l'esperoir de mon amour,  
C'est que d'un si beau lieu tu sortiras un jour.  
Tu semeras l'effroy sur la terre et sur l'onde,  
Poursuivant ton dessein des conquestes du monde.  
O le charmant plaisir que je dois recevoir,  
Si j'ay durant mes jours le bonheur de te voir !  
Il me semble desja que mon amour m'ordonne  
Que je t'aïlle trouver en habit d'amazone.  
O mon cher Alexandre, espoir de mes amours,  
Voudrois-tu bien pour moy t'arrester quelques jours,  
Pour produire un enfant de race valeureuse ?  
Car je sens en t'aimant que je suis genereuse.

### SCÈNE II

MELISSE, ARTABAZE.

MELISSE.

Quand pourray-je goûter tant de felicité  
Alexandre mon cœur ?

ARTABAZE.

Quelle est cette beauté,  
Qui parle d'Alexandre ? Elle paroist hardie.  
Ma foy vous le verrez, c'est cette tragedie  
Dont parloit ce fantasque, elle en dit quelques vers.

MELISSE.

Oùy, je le veux chercher par tout cet univers.  
Mais quel brave guerrier me vient icy surprendre ?

ARTABAZE.

Il faut luy repartir: Je suis cet Alexandre.

MELISSE.

Vous estes Alexandre ? O mes yeux bienheureux,  
Vous voyez donc l'objet de mes vœux amoureux !  
Que j'embrasse vos pieds, grand prince que j'adore.  
Quitte, quitte, mon cœur, l'ennui qui te devore ;  
Je le voy, ce grand roy, ce heros rompareil,  
Le plus grand que jamais esclarea le soleil,  
Ce fils de Jupiter, ce prodige en courage.

1. Tout ceci n'est que le developpement d'un passage tres-curieux de Quinte-Curce.

2. On sait qu'Alexandre se fit deifier sous le nom de ces deux divinités.

ARTABAZE.

Cette fille à mon gré fait bien son personnage.

MELISSE.

Vous estes Alexandre ? au moins encore un mot :  
Poursuivez de parler.

ARTABAZE.

Je ne suis pas si sot.

MELISSE.

Parlez donc, cher objet dont mon ame est éprise.

ARTABAZE.

Je suis eet Alexandre, et cela vous suffise.

MELISSE.

Il me suffit, de vray, d'avoir l'heur de vous voir.  
Vous forcer de parler, c'est passer mon devoir :  
Effroy de l'univers, c'est par trop entreprendre.

ARTABAZE.

Est-ce pour moy ce titre, ou bien pour Alexandre ?

MELISSE.

Comment l'entendez-vous ?

ARTABAZE.

Si ce titre est pour moy,

Comme m'appartenant aussi je le reçoÿ :

Mais je le maintiens faux, si c'est pour Alexandre.

MELISSE.

Vous tenez un discours que je ne puis comprendre.  
Vous estes Alexandre, et vous ne l'estes pas ?

ARTABAZE.

C'est par moy qu'Alexandre a souffert le trespas.

MELISSE.

Vous l'estes donc sans l'estre ? A present Alexandre  
Est comme le phœnix qui renaît de sa cendre ?

Car c'est luy qui revit, et si ce ne l'est plus ?

A peine j'entendois ces propos ambigus.

Mais, ô cher Alexandre, ô prince qui m'embrase.

ARTABAZE.

Laissons la tragedie, on m'appelle Artabaze,  
Plus craint que le tonnerre, et l'orage, et les vents.

MELISSE.

Artabaze est le nom de l'un de vos suivants,  
Qui le fut de Barie ! ah ! le voudriez-vous prendre ?  
O Dieux ! ne quittez point ce beau nom d'Alexandre.

ARTABAZE.

Artabaze est le nom du plus grand des guerriers,  
Dont le front est chargé de cent mille lauriers.

MELISSE.

Faites-moy donc entendre ; est-ce metamorphose  
Qui vous fait Artabaze, ou bien metempsychose ?

ARTABAZE.

Quoy ! vous dittes aussi des mots de ce sorcier  
Qui fit la tragedie ?

MELISSE.

Invincible guerrier,

Alors qu'on vous eut mort par charme ou maladie,  
Ce fut donc un sorcier qui fit la tragedie ?

ARTABAZE.

Il est vray que de peur j'en ay pensé mourir.

1. C'étoit en effet un des plus vieux généraux de Baris. Il se rendit à Alexandre avec neuf de ses fils, et lui demeura fidèle.

Vous a-t-on dit l'effroy qui m'a tant fait courir ?

MELISSE.

Quoy donc ! il vous fit peur, ô valeur sans seconde ?

ARTABAZE.

Il m'a fait disparoître aux yeux de tout le monde.

MELISSE.

Vous disparustes donc par un charme puissaut ?

ARTABAZE.

Par des mots qui pouvoient en effrayer un cent.  
Par un certain demon qu'il portoit dans sa poche.

MELISSE.

O Dieux !

ARTABAZE.

Nul de sa mort ne fut jamais si proche.

MELISSE.

Depuis cet accident qu'il s'est fait de combats !

ARTABAZE.

Quels combats se sont faits ?

MELISSE.

Ne les savez-vous pas ?

ARTABAZE.

On s'est battu sans moy ? Je deteste, j'enrage.

MELISSE.

Ce fut lors que vos chefs eurent fait le partage  
De tous ces grands pays conquis par vos travaux.

ARTABAZE.

Je les feray tous pendre ; où sont-ils ces maraux ?  
Ils partagent mon bien ?

MELISSE.

Depuis leurs destinées

On pourroit bien compter près de deux mille années.

ARTABAZE.

Les Dieux pour les sauver de mon juste courroux  
Ont mis assurément est espace entre nous.

MELISSE.

Helas ! où courez-vous ?

ARTABAZE.

Ce sorcier me veut prendre.

MELISSE.

Je vous suivray par tout, ô mon cher Alexandre.

## SCÈNE III

FILIDAN, AMIDOR.

FILIDAN.

Je la voy cette belle, à ce coup je la voy.  
Cruelle, impitoyable, où fuyez-vous de moy ?  
La manvaise qu'elle est, je l'avois apperceüe.  
Mais l'ingrate aussi tost s'est soustraite à ma veüe ;  
Elle a privé mes yeux d'un si divin plaisir,  
Pour augmenter en moy la fureur du desir.  
Amidor, je l'ay veüe.

AMIDOR.

As-tu veu cette belle ?

FILIDAN.

J'ay veu comme un éclair cette beauté cruelle.  
Mais ne l'as-tu point veüe ? A quoi donc ressois-tu ?

AMIDOR.

Je resvois au malheur des hommes de vertu.  
Qu'en ce siecle ignorant les auteurs d'importance  
Languissent sans estime et sans reconnaissance.

FILIDAN.

C'est ainsi que par fois en des lieux écartez  
S'offrent aux yeux humains les celestes beautez :  
On les void sans les voir : ces belles immortelles  
Sont en mesme moment et douces et cruelles.

AMIDOR.

Siecle ingrat ! autrefois Sophocle eut cet honneur  
Qu'en l'isle de Samos on le mit gouverneur  
Pour une tragedie, ainsi qu'on le raconte :  
Je devrois estre un roy pour le moins à ce compte.

FILIDAN.

Dieux ! qu'elle m'a laissé dans un ardent desir  
De voir son beau visage avec plus de loisir !

AMIDOR.

Quel homme enfla jamais comme moy sa parole ?  
Et qui jamais plus haut a porté l'hyperbole ?

## SCÈNE IV

FILIDAN, HESPERIE, AMIDOR, SESTIANE.

FILIDAN.

Comme de sa beauté tu connois la grandeur,  
Crois-tu, cher confident de ma nouvelle ardeur,  
Que ma fidelité puisse estre assez heureuse  
Pour flechir quelque jour cette humeur rigoureuse ?

HESPERIE.

Escoute, chère sœur, ce miserable amant  
Qui feint ne me point voir pour dire son tourment.

AMIDOR.

Les grands peuvent donner les soutiens d'une vie  
Qui par mille accidens nous peut estre ravie :  
Mais par un vers puissant comme la déité,  
Je puis leur faire don de l'immortalité.

FILIDAN.

Ah ! qu'elle est rigoureuse à son amant fidelle !

AMIDOR.

Ah ! que pour les sçavans la saison est cruelle !

FILIDAN.

Beauté, si tu pouvois sçavoir tous mes travaux !

AMIDOR.

Siecle, si tu pouvois sçavoir ce que je vauz !

FILIDAN.

J'aurois en ton amour une place authentique.

AMIDOR.

J'aurois une statuë en la place publique <sup>1</sup>.

HESPERIE.

J'ay pitié de les voir en cette égalité,  
L'un se plaindre du temps, l'autre de ma beauté.

SESTIANE.

Non, c'est un dialogue : Amidor l'estudie  
Pour en faire une scene en quelque comédie.

HESPERIE.

Ah ! ne le croyez pas, l'un et l'autre en effet  
Ont du temps et de moy l'esprit mal satisfait.  
Voyez qu'ils sont resveurs : sçachons-le avec adresse.  
Doneques vous vous plaindez d'une ingratitude maistres-

FILIDAN.

[se ?

Si c'est quelque pitié naissante en vostre cœur,  
Qui vous fasse enquerir quel trait fut mon vainqueur,  
Sçachez qu'il vint d'un œil que j'adore en mon ame.

HESPERIE.

Voyez qu'il est adroit à me conter sa flame.  
Quelle est donc la beauté d'où vient vostre tourment ?

FILIDAN.

C'est celle que j'ay veüe en ce mesme moment.

HESPERIE.

C'est doneques pour ma sœur que vostre cœur sous-

FILIDAN.

[pire ?

Non.

HESPERIE.

Ma sœur, pouvoit-il plus adroitement dire  
Que c'est moy qu'il chérit, car c'est l'une des deux.  
Respectueux amant, on accepte vos vœux :  
Celle que vous aimez de ma part vous assure  
Qu'elle a pitié des maux que vostre cœur endure ;  
Mais, sans rien desirer, adorez sa vertu.

FILIDAN.

O doux songement d'un esprit abattu !  
Que je baise vos mains pour l'heureuse nouvelle  
Que ma déesse envoie à son amant fidele.

HESPERIE.

Mais vous de qui l'esprit par tant de nobles vers  
Du bruit de cette nymphe a rempli l'univers,  
Quittez vos desplaisirs, car pour reconnaissance  
Sçachez qu'elle vous donne une ample recompence.

FILIDAN.

Il est vray que c'est luy qui causa mon ardeur.

AMIDOR.

Quel don puis-je esperer digne de sa grandeur ?

HESPERIE.

Vous allez devenir le plus riche du monde.

AMIDOR.

Helas ! sur quoy veut-on que cet espoir se fonde ?

HESPERIE.

Elle peut pour le moins compter cent mille amans,  
Qui vivant sous ses loix souffrent mille tourmens.  
Elle va publier, pour soulager leur peine,  
Qu'ils n'ont qu'à luy donner des vers de vostre veine.  
Vous verrez arriver de cent climats divers  
Ces pauvres languissans, pour avoir de vos vers,  
Vous offrir des presens, des innombrables sommes :  
Vous voilà dans un mois le plus riche des hommes.

AMIDOR.

O Dieux ! les voyageurs sur les Indiques bords  
N'amassent jamais de si riches trésors. Qu'elles  
Quels beaux chants triomphaux, et quels panegyri-

1. Il y a un souvenir de cette scene, tant pour certaines expressions que pour la coupe du dialogue, dans la premiere partie de la scene de Nadius et de Trissotin.

Meriteront de moy ses bontez heroïques !

FILIDAX.

Dieux ! qu'elle est magnifique ! et que cette beauté  
Exerce heureusement la liberalité !

SESTIANE.

J'aime bien Amidor, mais il faut que je die  
Que s'il devient si riche, adieu la comedie.  
Car il ne voudra plus s'embroüiller le cerveau  
Que pour une epigramme, ou pour un air nouveau.

AMIDOR.

J'auray plus de loisir, Sestiane, au contraire ;  
J'en feray pour ma gloire et pour me satisfaire.  
Mais s'il faut que les biens m'arrivent à foison,  
Il faut donc que je loüe une grande maison :  
Car ma chambre est petite, à peine suffit-elle  
Pour un lit, une table, avec une escabelle.

SESTIANE.

Avant que voir chez vous la richesse venir,  
Je veux de vostre Muse une grace obtenir.

AMIDOR.

Commandez seulement.

SESTIANE.

Qu'elle veuille descrire  
Ce sujet que tantost je commençois à dire.

AMIDOR.

Oüy, je vous le promets ; ce sujet me plaist fort,  
Et merite un esprit qui puisse faire effort.  
L'invention m'en charme, et sa belle conduite.  
Je me meurs du desir d'en apprendre la suite.  
Nous estions demeurz sur ces petits gemeaux  
Que Cloris eslevoit.

SESTIANE.

Tous deux estoient fort beaux.

L'on admiroit en eux sur tout la ressemblance.  
Le pere de Cloris n'en eut point cognoissance :  
On les faisoit nourrir en des lieux écartez ;  
En fin les voila grands, aimez de cent beautez.  
Le visage de l'un tout à l'autre semblable  
Fait naistre tous les jours quelque intrigue agreable.  
Cet acte seroit plein de plaisantes erreurs.  
Mesme on y peut mesler quelques douces fureurs.

AMIDOR.

Vraiment vous l'entendez.

SESTIANE.

J'entens un peu ces choses.

Car j'ay leu les romans et les metamorphoses.  
Dans l'acte quatriesme. O Dieux ! cher Amidor,  
J'entens quelqu'un venir pour nous troubler encor ;  
Tirons nous à l'escart. Cependant, Hesperie,  
Si quelqu'un survenoit, parlez-luy je vous prie.  
Je luy diray le reste icy dans quelque lieu.

AMIDOR.

Allons, ma Melpomene, et vous, ma nymphe, adieu.

SESTIANE.

Vous verrez si la fin eut jamais son égale.

HESPERIE.

Quoy ? seule avecques luy ?

SESTIANE.

Ce sera sans scandale.

Nous ne sommes qu'esprit, et pour estre à l'escart,  
Le corps en nos amours ne prend aucune part.

## SCÈNE V

ARTABAZE, MELISSE, FILIDAX, HESPERIE.

ARTABAZE.

O Dieux ! quelle pitié ! je suis couru des dames,  
Mais je ne puis tout seul soulager tant de flammes.

MELISSE.

O mon cher Alexandre, hélas ! me fuyez-vous ?  
Alexandre, Artabaze, appeidez ce courroux.

ARTABAZE.

J'ay trop d'amour ailleurs, je ne puis vous entendre.

MELISSE.

Je vous suivray par tout, ô mon cher Alexandre.

FILIDAX.

Cet éclair de beauté vient de parestre icy ;  
Arreste, ma cruelle ; arreste, mon soucy.

## SCÈNE VI

ALCIDON, HESPERIE.

ALCIDON.

Quel bruit ay-je entendu ?

HESPERIE.

Que je suis miserable !

ALCIDON.

Qu'avez-vous à pleurer ?

HESPERIE.

Ah ! que je suis coupable !

ALCIDON.

Quoy donc, elle s'accuse ? hélas ! je suis perdu.  
J'ay pour la marier un peu trop attendu.  
Je sçavois que la garde en estoit dangereuse.  
Quel mal avez-vous fait ?

HESPERIE.

O beauté malheureuse !

ALCIDON.

La meschante a forfait sans doute à son honneur.  
Mais je veux estrangler le traistre suborneur.  
Quel mal as-tu donc fait ?

HESPERIE.

Ah ! le pourrez-vous croire ?

Je pensois de vos jours estre l'heur et la gloire :  
Mais je suis vostre honte, et le fatal tison  
Qui remplira de feu toute vostre maison.

ALCIDON.

Et de crainte et d'horreur tout le corps me chancelle.

HESPERIE.

Ah ! qu'à vostre malheur vous me fistes si belle !

ALCIDON.

Rends donc de mon malheur mon esprit éclaircy.

HESPERIE.

Quel spectacle, bons Dieux, je viens de voir icy !

O mes yeux criminels, versez des larmes  
Sur ce cruel amas de beautez et de charmes.  
C'est vous, meschers tresors, qui causez ces malheurs.

ALCIDON.

Au moins pour me parler, appaise tes douleurs.

HESPERIE.

Puis que vous le voulez, j'ay honte, je l'avoüe :  
Mais pour dire nos maux, il faut que je me loüe.  
Dès que j'ouvris les yeux pour regarder le jour  
Je les ouvris aussi pour donner de l'amour. [fance,  
Ceux qui me pouvoient voir, m'aïmoient dès mon en-  
Au moins de mes beautez adoroient l'esperance.  
Chacun contribuoit à mes jeunes plaisirs ;  
Et ma beauté croissant, croissoient tous les desirs.  
En fin je deviens grande, et quelque part que j'aïlle  
Mes yeux à tous les cœurs livrent une bataille.  
L'un dit, je suis blessé ; l'autre dit, je suis mort :  
L'un pense resister à mon premier effort ;  
Sur ce simple regard d'un plus vif je redouble,  
Soudain le teint blémit, voila l'œil qui se trouble,  
Le bruit de ma beauté se répand en tous lieux,  
Et l'on ne parle plus que des coups de mes yeux.  
Mille amans sur ce bruit à des flames si belles  
Ainsi que papillons viennent brûler leurs aisles.  
Je rencontre par tout des visages blesmis,  
Des yeux qui font des vœux à leurs doux ennemis :  
Je suis comme un miracle en tous endroits suivie,  
Et mesme en ma faveur je fay parler l'envie.  
En fin tous les amans qui vivent sous les cieus,  
Se trouvent asservis au pouvoir de mes yeux.  
Voila donc nostre gloire : ah ! disons nostre honte.  
Tandis d'autres beautez on ne fait plus de compte.  
On s'adresse à moy seule, et pas un seul mortel  
Pour offrir son encens ne cherche un autre autel.  
Ainsi mes pauvres sœurs : ah ! de douleur je creve.  
La parole me manque.

ALCIDON.

Helas ! ma fille, acheve.

HESPERIE.

Doneques mes pauvres sœurs se voyant sans amant,  
Qu'elles jettent sur tous leurs regards vainement,  
Sont reduites en fin à ces malheurs extrêmes,  
Qu'elles vont rechercher les hommes elles mesmes.  
L'une faisant semblant de conférer des vers,  
Court après un poëte, et dans des lieux couverts,  
Eloignez de mes yeux, tache à gagner son ame.  
L'autre se void reduite à cette honte infame  
De suivre un capitaine, à toute heure, en tous lieux,  
Au veu de tout le monde.

ALCIDON.

Est-il possible ? ô Dieux !

HESPERIE.

En le nommant son cœur et son cher Alexandre.  
Mais jugez quel secours elles peuvent attendre.  
C'est pour moy seulement que l'un fait tant de vers,  
Et l'autre pour moy seule a couru l'univers,  
A vaincu cent guerriers sur la terre et sur l'onde  
Pour me faire avoëter la plus belle du monde.  
Voyez si j'ay sujet de répandre des pleurs,  
D'accuser ma beauté, source de nos malheurs,  
Qui cause en lieu de gloire une honte éternelle.

Ah ! mon pere, pourquoy me fistes-vous si belle ?

ALCIDON.

Osent-elles, bons Dieux, tesmoigner leur ardeur ?  
A ce compte vos sœurs ont perdu la pudeur ? [me  
Mais n'est-ce point aussi trop d'amour de vous mes-  
Qui vous fait quelquefois resver que l'on vous aime ?  
Je n'entends point parler de tous ces amoureux.

HESPERIE.

Sij'avois moins d'amans, nous serions plus heureux.

ALCIDON.

Mais l'amour de vos sœurs est-ce chose certaine ?

HESPERIE.

Vous le pourrez sçavoir, voila le capitaine.

ALCIDON.

Je veux l'entretenir, retirez-vous d'icy.  
J'auray sur ce sujet mon esprit éclaircy.

## SCÈNE VII

ARTABAZE, ALCIDON.

ARTABAZE.

Bon homme, approchez-vous, venez me rendre hom-  
ALCIDON. [image.

Valenreux fils de Mars, et sa vivante image,  
J'adore avec respect vostre illustre grandeur,  
Et de vos faits guerriers j'admire la splendeur.

ARTABAZE.

Il me gagne le cœur, l'humilité me charme :  
C'est ce qui m'adoucit, c'est ce qui me desarme.  
Vous avez une fille ?

ALCIDON.

Oùy, guerrier, j'en ay trois.

ARTABAZE.

J'eusse esté, s'il m'eust plu, le gendre de cent rois.  
Je veux vous combler d'heur, il m'en prend fantaisie,  
En deussent tous ces rois crever de jalousie.

ALCIDON.

De deux filles que j'ay, si l'on m'a bien instruit,  
Vous en poursuïvez l'une, et l'autre vous poursuit.

ARTABAZE.

Quoy ! j'en poursuis quelqu'une ? Ah ! quelle resverie !

ALCIDON.

N'estes-vous pas amant de ma fille Hesperie ?

ARTABAZE.

Quelle est cette Hesperie ? ô Dieux ! cette beauté  
Se mesle d'attenter à cette vanité ?

Vanité temeraire et digne de supplice,  
Qu'à peine souffrirais-je en une imperatrice.  
Moy que mille beautez pourchassent à l'enxy,  
Qui suis d'elles par tout à toute heure suivy ;  
Qui n'ay qu'à regarder celle qui me peut plaire,  
Pour dire, Allez, c'est vous que je veux satisfaire.  
Entr'autres la constance et l'ardente amitié  
D'une qui me poursuit, vous feroit bien pitié,  
Qui me nomme son tout, et son cher Alexandre.

ALCIDON.

C'est ma fille.

ARTABAZE.

Il est vray, l'on vient de me l'apprendre.  
 Certes, elle ne cede à nulle de ces lieux,  
 Et peut bien meriter un regard de mes yeux :  
 Mais jugez de combien elle s'estoit trompée :  
 Ayant seen les pays conquis par mon espée,  
 Ayant oüy parler de mes faits glorieux,  
 Qui m'ont de l'univers rendu victorieux.  
 Son esprit se bernoit à ne pouvoir comprendre,  
 Sinon qu'elle voyoit un second Alexandre.  
 Ce nom me faschoit fort, comme indigne de moy.  
 Car bien qu'il fust vaillant, bien qu'il fust un grand  
 [roy.

Peut-estre au quart du monde il fit jadis la guerre,  
 Et pour moy j'ay conquis tout le rond de la terre.

ALCIDON.

Hé quoy ! je n'ay point leu l'histoire de vos faicts :  
 Où vend-on ce beau livre ?

ARTABAZE.

Il ne parut jamais.  
 L'auteur qui me suivit en ce fameux voyage,  
 Avec tous ses escrits perit par un naufrage.  
 De votre fille en fin j'ay détrompé l'esprit,  
 Qu'on me nomme Artabaze, et qu'elle se méprit  
 Alors qu'elle pensa que j'estois Alexandre.  
 J'ay bien eu quelque peine à luy faire comprendre,  
 Tant elle estoit broüillée en son entendement.  
 Mais elle a faict alors un coup de jugement.  
 Pour gagner mon amour par un beau stratageme,  
 Elle feint sur le champ une colere extreme :  
 Mesmes elle ose bien passer jusqu'au mespris :  
 Son dessein reüssit, soudain j'en suis espris :  
 Mon cœur luy faict present de sa noble franchise,  
 Car je fuy qui me suit, j'aime qui me mesprise.  
 Nul ne scauroit plus haut porter l'ambition,  
 Que d'oser renvies sur ma presumption :  
 C'est un trait genereux, et d'un hardy courage ;  
 Aussi pour ce sujet je l'aime davantage.  
 Je veux croire qu'un jour il naistra de nous deux  
 Un des plus grands guerriers et des plus hasardeux ;  
 Un qui se fera voir sur la terre et sur l'onde  
 Mon digne successeur à l'empire du monde.

ALCIDON.

Vous estes empereur ?

ARTABAZE.

Je le suis en pouvoir.

ALCIDON.

Il faut donc devant vous estre dans son devoir.

ARTABAZE.

Couvrez-vous, ces respects ne sont que tyrannies,  
 Je ne m'amuse pas à ces ceremonies.

ALCIDON.

Vous devriez donc avoir en cette qualité  
 Grand nombre de suivans.

ARTABAZE.

Ce n'est que vanité :

A garder mes estats ma suite est occupée.  
 Je suis, il me suffit, suivy de mon espée.

ALCIDON.

Vous me ferez laveur si vous me racontez

Où sont eux maintenant que vous avez domptez.  
 Sont-ils morts ou captifs, tous ces rois et ces princes ?

ARTABAZE.

[vices :

Non, je leur ay fait grace, ils sont dans leurs pro-  
 Mais ils sont seulement décheus de leurs honneurs :  
 Car, au lieu d'estre rois, ce sont des gouverneurs.

ALCIDON.

Quel temps avez-vous mis à conquerir la terre ?

ARTABAZE.

En un mois à peu près j'achevay cette guerre.  
 Je pris, s'il m'en souvient, l'Europe en quatre jours ;  
 Et sans de ma victoire interrompre le cours,  
 Je fis voile en Asie, et passant le Bosphore  
 En six jours je domplay les peuples de l'Aurore.  
 En deux jours je revins de ces lieux reculez,  
 Je passay la mer Rouge et les sablons brûlez,  
 Puis en moins de huit jours je pris toute l'Afrique.  
 De là passant les flots de la mer Atlantique  
 Je conquis les climats de nouveau découverts,  
 Et fus au bout du mois maistre de l'univers.

ALCIDON.

O Dieux ! que la valeur est chose merveilleuse !

Quelle vertu peut estre à ce point glorieuse ?

Elle porte par tout l'espouvante et la mort ;  
 Tout fleschit sous ses loix, tout cede à son effort ;  
 Elle donne ou ravit et les biens et la vie,  
 Et rend sous son pouvoir toute chose asservie.

ARTABAZE.

Il est vray, la valeur est la haute vertu  
 Par qui rien n'est si grand qu'il ne soit abbatu.

ALCIDON.

D'elle nous vient la paix, d'elle vient la richesse,  
 D'elle vient la grandeur, d'elle vient la noblesse :  
 C'est l'appuy du pays, le lustre des maisons,  
 Elle est utile en fin pour cent mille raisons.  
 Je tiens à grand honneur de vous avoir pour gendre.  
 A peine à cette gloire eusse-je osé pretendre.

ARTABAZE.

Je vous veux rendre heureux.

ALCIDON.

O l'excez de bonté,  
 Qui part de la grandeur de vostre Majesté !

ARTABAZE.

Vous sçavez plaire aux Grands.

ALCIDON.

Vous voyez ma demeure.  
 Vous pourrez vous y rendre au plus tard dans une  
 Je m'en vay voir ma fille, afin de l'advertir [heure.  
 Que de ses beaux habits elle doit se vestir.

ARTABAZE.

Elle me plaist assez en l'habit ordinaire.  
 Mais j'ay peur qu'elle craigne une humeur sangui-  
 Un homme de carnage, et de meurtre, et d'horreur,  
 Et dont les fiers regards donnent de la terreur.

ALCIDON.

Adoncissez un peu cette mine hautaine,

ARTABAZE.

Bien donc. Adieu, bon homme.

ALCIDON.

Adieu, grand capitaine.



## ACTE CINQUIÈME

## SCÈNE I

ALCIDON.

La richesse, l'amour, le sçavoir, la vaillance,  
 La richesse, l'amour, la valeur, la science.  
 Je croy que ce sont quatre, il ne m'en faut que trois.  
 Il faut qu'encore un coup je compte avec mes doigts.  
 L'amitié, le sçavoir, la valeur, la richesse. [messe :  
 O bons Dieux ! ce sont quatre à qui j'ay fait pro-  
 J'ay seulement chez moy trois filles à pourvoir.  
 Ces gendres cependant viendront icy ce soir :  
 Qui dois-je rebutter ? qui dois-je satisfaire ?  
 À qui de tous ces quatre oseray-je déplaire ?  
 Ah ! c'est un ennemy que j'auray sur les bras.  
 Quelle confusion ! bons Dieux ! quel embarras !  
 Voyons qui je pourrois rebutter de ces quatre.  
 Choisissons l'ennemy le plus doux à combattre.  
 Celui de qui paroist l'excessive amitié,  
 Acquis ma bienveillance en me faisant pitié ;  
 Aussi c'est un bonheur le plus rare du monde,  
 Quand sur l'honnesteté quelque amitié se fonde.  
 Mais je veux que mon cœur ait bien la dureté  
 De voir ce pauvre amant tristement rebuté :  
 Le voila dans les pleurs, le voila dans les plaintes :  
 Tandis des mesdisans nous aurons mille atteintes :  
 J'ay pitié, dira-t'on, de ce pauvre affligé :  
 Mais la fille avoit tort de l'avoir engagé.  
 Sans de grandes faveurs il est hors d'apparence  
 Qu'il ait peu concevoir une grande esperance.  
 Je ne puis me resondre à souffrir ces discours,  
 Ny mesme à ruiner de si tendres amours.  
 Pourrois-je rebutter celuy dont la doctrine  
 Paroist comme un rayon de sagesse divine ?  
 J'ay toujours reveré les gens de grand sçavoir :  
 Et si je le mesprise, il s'en va s'esmouvoir :  
 Il s'en va contre moy composer des histoires,  
 Et quelque gros recueil d'escrits diffamatoires :  
 Le courroux d'un sçavant est des plus dangereux :  
 Je ne veux point tenter d'estre si malheureux.  
 Aussi d'autre costé pourray-je avec rudesse  
 Te chasser de chez moy, venerable richesse,  
 Nourrice des humains, cher et puissant secours ?  
 J'aurois bien merité le reste de mes jours  
 De voir devant mes pieds, pour eternal supplice,  
 De la nécessité le triste precipice.  
 Puis, manquant de promesse à cet homme puissant,  
 Il peut par sa richesse opprimer l'innocent :  
 Contre un riche ennemy l'on a peu de defence.  
 Il pourroit mediter quelque insigne vengeance ;  
 M'imputer quelque crime, apposter des tesmoins,  
 Me priver et de biens, et d'honneur pour le moins ;  
 Et l'estant pas de mort la sentence suivie,  
 Payer des assassins pour me priver de vie.  
 Dieux ! je n'ay pas encor si peu de jugement  
 Que manquer de respect pour un si riche amant.  
 Mais oserois-je aussi mespriser la vaillance,  
 Qui donne tout à l'humble et punit qui l'offence ?

S'il sçavoit seulement que j'eusse osé douter  
 Pour l'accepter pour gendre ou pour le rebutter,  
 Un seul de ses regards, ainsi qu'un trait de foudre,  
 Seroit assez puissant pour me reduire en poudre.  
 Sans doute il pourroit bien, avec quelque raison,  
 Sur ce cruel mespris saccager ma maison.  
 A quoy suis-je reduit ? quel conseil dois-je prendre ?  
 Tout me plaist et me nuit : mais j'apperçoy Lysandre.

## SCÈNE II

ALCIDON, LYSANDRE.

ALCIDON.

De vostre gayeté<sup>1</sup> le sujet est-il grand ?

LYSANDRE.

Je viens d'accorder un plaisant differend.  
 J'ay veu de toutes parts une troupe accouruë  
 Au bruit d'une querelle en la prochaine rue.  
 C'estoit d'un grand poëte avec un grand guerrier.  
 Le guerrier fuyoit l'autre en l'appellant sorcier :  
 Et le poëte après, qui d'une voix hautaine  
 Crioit que des poltrons c'estoit le capitaine :  
 Venez, leur ay-je dit, je vous veux accorder,  
 Puis j'ay dit au guerrier : Je veux vous demander :  
 Ceux qui sous vos drapeaux marchent dans les ba-  
 [tailles,  
 Ce ne sont que poltrons, ce ne sont que canailles,  
 Si d'eux avecques vous on fait comparaison,  
 Vous estes des poltrons chef par cette raison :  
 C'est ainsi qu'il l'entend. Bon, dit-il, de la sorte.  
 Vous, chery d'Apollon, c'est honneur qu'il vous  
 [porte  
 En vous nommant sorcier : par vos vers ravissans  
 Vous nous ensorcelez, vous enchansez nos sens,  
 C'est ainsi qu'il l'entend que vous faites des charmes.  
 J'ay mis ainsi d'accord les muses et les armes.

ALCIDON.

Poussiez-vous aussi bien soulager mes ennuis,  
 Et me debarrasser de la peine où je suis !

LYSANDRE.

Quel tourment avez-vous ?

ALCIDON.

Ah ! vous allez l'entendre.  
 La peine où je me trouve est d'avoir trop d'un gendre.

LYSANDRE.

Quoy ! vous en avez trop ? où les avez-vous pris ?

ALCIDON.

Je n'en voulois que trois, mais je me suis mespris,  
 Ma parole est à quatre à present engagée ;  
 Et c'est là le tourment de mon ame affligée :  
 Ils s'en vont tous icy paroistre en un moment.

LYSANDRE.

Qui sont-ils ?

ALCIDON.

Vous sçavez ce miserable amant,  
 Et celuy qui possède une grande richesse,  
 A qui j'ay fait tantost devant vous ma promesse :

1. Ce mot se prononçait alors en trois syllabes.

Quand j'ay trouvé ce riche, une heure auparavant  
 Je m'estois engagé pour un homme scavant ;  
 Depuis, sur quelque bruit faisant icy la ronde,  
 Je n'ay peu refuser au plus vaillant du monde ;  
 Voilà doncques les quatre à qui tous j'ay promis ;  
 Et si je manque aux uns, j'en fay des ennemis.  
 Chacun également me semble desirable ;  
 Et nul dans le mespris ne sera supportable.

LYSANDRE.

Ilé quoy ! pour ce malheur se faut-il estonner ?

ALCIDON.

Lysandre, quel conseil me pourriez-vous donner ?  
 Pour moy je suis confus.

LYSANDRE.

Pauvre homme que vous estes !  
 On peut dans les accords trouver mille defaites.  
 L'un d'eux peut estre exclus sans en estre irrité.

ALCIDON.

Pour moy je n'entens point tant de subtilité.  
 Vous estes mon conseil, vous estes mon refuge,  
 Je mets tout en vos mains, et vous en fay le juge.

LYSANDRE.

Puisque vous le voulez, laissez-les done venir.  
 Tandis voyons Melisse, il faut l'entretenir.

ALCIDON.

Dieux ! que vous me rendez un charitable office !  
 Je m'en vay l'appeller ; venez icy, Melisse.

LYSANDRE.

Il faut auparavant scavoir sa volonté.

ALCIDON.

Elle suit mon vouloir, je n'en ay point douté.

### SCÈNE III

LYSANDRE, MELISSE, ALCIDON.

LYSANDRE.

Melisse, sçavez-vous pourquoi l'on vous appelle ?

MELISSE.

Je ne sçay.

LYSANDRE.

Pour vous dire une bonne nouvelle.  
 Alcidon vous marie.

MELISSE.

Helas ! que dites-vous ?

Je veux plustost la mort.

LYSANDRE.

Moderez ce courroux.

MELISSE.

Je souffrirais qu'en moy quelqu'un osast pretendre,  
 Après ce que j'ay leu du vaillant Alexandre ?  
 Mon cœur qui dès long temps adore sa grandeur,  
 Pourroit se voir espris d'une plus vile ardeur ?  
 Mille coups perceront ce cœur traistre et volage,  
 S'il avoit entrepris d'effacer son image.

ALCIDON.

Helas ! ma fille est folle.

MELISSE.

Ah ! je ne la suis point.

Qu'on me donne un mary valeureux à ce point :  
 Un qui devant trente ans ait gagné cent batailles,  
 Qui seul se soit lancé du plus haut des murailles  
 Dans un bourg assiege, parmy tant d'ennemis,  
 Et qui dessous ses loix ait cent peuples soumis.

ALCIDON.

Oùy, j'ay trouvé ton homme.

MELISSE.

En est-il sur la terre ?

ALCIDON.

J'ay celuy qu'il te faut, un grand homme de guerre,  
 Un plus grand qu'Alexandre, un qui de dans un mois  
 A faict à l'univers reconnoistre ses loix.

LYSANDRE.

[acroire.

Quel est ce grand guerrier ? c'est pour luy faire

ALCIDON.

Non ; luy-mesme tantost m'a conté son histoire.

LYSANDRE.

Vous estes fol vous mesme, ô Dieux ! le croyez-vous ?

MELISSE.

N'est-ce point Artabaze ?

ALCIDON.

Oùy.

MELISSE.

Ge maître des foux ?

Pourroit-on rencontrer un plus lasche courage ?  
 Mais, mon pere, que sert de parler davantage ?  
 Rien ne me peut resoudre au lien conjugal  
 Si ce n'est Alexandre, ou du moins son égal.

ALCIDON.

O Dieux !

LYSANDRE.

Que voulez-vous ? c'est là sa resverie.  
 Mais sans perdre le temps appelez Hesperie :  
 Elle sera plus sage.

ALCIDON.

Helas ! quelles douleurs !

J'entre par sa folie en de nouveaux malheurs.

### SCÈNE IV

LYSANDRE, HESPERIE, ALCIDON, MELISSE.

LYSANDRE.

Ilé bien, belle Hesperie, Alcidon ce bon pere  
 Vous marie aujourd'huy ; c'est de vous qu'il espere  
 Un cœur obeissant : vous avez à choisir.

HESPERIE.

Helas ! je le sçay bien, c'est tout mon desplaisir :  
 De vray je puis choisir entre pres de cent mille :  
 Mais funeste richesse ! abondance inutile !  
 Si j'en vay choisir un, quel barbare dessein ?  
 Je mets à tout le reste un poignard dans le sein.

ALCIDON.

Vous croyez un peu trop que chacun vous adore.

HESPERIE.

Ah ! quel avenglement ! en doutez-vous encore ?  
 Voulez-vous public que je vay faire un choix,  
 Pour voir combien d'amans vivent dessous mes loix ?  
 Ah ! mon pere, l'esprenne en seroit trop cruelle.  
 Voudriez-vous à ce point me rendre criminelle ?  
 Soudain que l'on verroit l'heureux choix de mes  
 Ce glorieux amant, ce favory des cieus ; [yeux,  
 Les autres, hors d'espoir, tristes et miserables,  
 Feroient tout retentir de cris espouvantables :  
 Les uns se noyeroient aux plus prochaines eaux ;  
 D'autres iroient chercher le secours des cordeaux !  
 Les uns se lanceroient du haut des precipices :  
 Je verrois devant moy les sanglans sacrifices  
 Des autres dont la main finiroit le malheur ;  
 Et le reste monroit de sa propre douleur.  
 Mon ame seroit bien en cruauté feconde,  
 D'exterminer, pour un, tout le reste du monde.

ALCIDON.

Bons Dieux ! quelle folie !

HESPERIE.

Ah ! pour l'heur d'un amant,  
 Voudriez-vous que le reste entrast au monument ?  
 Non, je n'en feray rien, je n'ay pas ce courage :  
 Je ne veux pour jamais priver du mariage.

ALCIDON.

Est-ce ainsi que l'on suit mon vouloir absolu ?

LYSANDRE.

Vous voyez, Alcidon, ce qu'elle a resolu.  
 Nous ne luy ferons pas changer de fantaisie.

ALCIDON.

Ma douleur, qui s'accroist, rend mon ame saisie.  
 Dieux ! que pourray-je dire à tous ces amoureux ?

HESPERIE.

Que plustost que mourir ils vivent malheureux.

ALCIDON.

Tousjours dans son erreur cette folle s'engage.  
 Mais voicy Sestiane, elle sera plus sage.

## SCÈNE V

LYSANDRE, SESTIANE, ALCIDON, HESPERIE,  
MELISSE.

LYSANDRE.

Venez, belle parente, en vous veut marier.

SESTIANE.

[prier,  
 Pour moy, n'en parlons point : mais je viens vous  
 Si l'une de mes sœurs aujourd'hui se marie,  
 Au moins après souper ayons la comedie.  
 Sans en avoir le soin, laissez la moy choisir,  
 J'en sçais une nouvelle où vous prendrez plaisir.

LYSANDRE.

Pour moy, je prevoiy bien, si l'on n'y remede,  
 Que ces nopces pourront finir en comedie.

ALCIDON.

Mais je veux dès ce soir vous marier aussi.

SESTIANE.

Il ne faut point pour moy vous mettre en ce soucy.  
 Je ne veux de ma vie entrer en mariage,  
 Ne pouvant pas porter les soucis d'un mesnage.  
 Puis je rencontrerois quelque bizarre humeur,  
 Qui dedans la maison feroit un rumeur  
 Quand je voudrois aller à quelque comedie ;  
 Pour moy qui ne veux pas que l'on me contredie,  
 Quand il le defendroit, je dirois, Je le veux ;  
 Et s'il donnoit un coup, j'en pourrois rendre deux.  
 Si l'on doit se trouver en quelques assemblées,  
 Aussi tost des maris les testes sont troublees :  
 Ils pensent que c'est là que se void le galant ;  
 Que se donne l'ivellade et le poulet coulant :  
 Les pieces que l'on joie en ces nuicts bienheureuses  
 Ne parlant que d'amour, leur semblent dangereuses :  
 Pensez-vous, disent-ils, qu'on vous veuille souffrir  
 A dormir tout le jour, et la nuit à courir ?  
 Mais leur plus grand despit est facile à connoistre,  
 C'est que dedans ces lieux ils n'oseroient parestre ;  
 Car on dit aussi tost : Voyez-vous le jaloux ?  
 Il suit partout sa femme, et comme à des hiboux  
 Qui des gentils oiseaux sont la haine et la crainte,  
 Chacun veut de son bec leur donner une atainte.  
 Je ne veux point, mon pere, espouser un censeur.  
 Puis que vous me souffrez recevoir la douceur  
 Des plaisirs innocens que le theatre apporte,  
 Prendrois-je le hazard de vivre d'autre sorte ?  
 Puis on a des enfans qui vous sont sur les bras :  
 Les mener au theatre, ô Dieux ! quel embarras !  
 Tantost couche ou grossesse, ou quelque maladie  
 Pour jamais vous font dire, Adieu la comedie !  
 Je ne suis pas si sottte ; aussi je vous promets  
 Pour toutes ces raisons d'estre fille à jamais.

LYSANDRE.

A voir comme elle parle, un homme bien habile  
 Auroit peine à la vainere.

ALCIDON.

O mon choix inutile

De ces rares partis qu'il faut congédier,  
 Si pas une à present ne se veut marier.  
 N'agrees je croyois n'avoir trop que d'un gendre ;  
 Mais, bons Dieux ! maintenant j'en ay quatre à re-  
 [vendre.  
 Mes filles, est-ce là le respect qui m'est deu ?

LYSANDRE.

Je voy desja venir un gendre pretendu.

Prenez garde, Alcidon, c'est l'amant ce me semble  
 [tremble.  
 ALCIDON.  
 Que luy pourray-je dire ? ah ! tout le corps me

## SCÈNE VI

FILIDAN, LYSANDRE, ALCIDON, HESPERIE,  
MELISSE, SESTIANE.

FILIDAN.

En fin c'est à ce coup, mes yeux seront ravis.

LYSANDRE.

Laquelle aimez-vous donc ?

FILIDAN.

Jamais je ne la vis,

Je ne sçay quelle elle est.

LYSANDRE.

O Dieux ! est il possible ?

Est-ce là cette amour qui vous rend si sensible ?

FILIDAN.

Mais faites moy donc voir cette rare beauté  
De qui le seul recit m'a l'esprit enchanté :  
Vous me l'avez promis, ce desir me devore.  
Faites-la moy donc voir, la beauté que j'adore.  
M'aviez-vous pas remis à la fin de ce jour ?

ALCIDON.

De mes filles voyez laquelle a vostre amour.

FILIDAN.

Non, je ne voy point là cet objet adorable.

HESPERIE.

Il n'ose me nommer, ô respect admirable !

## SCÈNE VII

FILIDAN, AMIDOR, ALCIDON, LYSANDRE,  
MELISSE, HESPERIE, SESTIANE.

FILIDAN.

C'est se moquer de moy : faites moy voir cet or,  
Cet azur, ce coral, cet aimable trésor.

AMIDOR.

Il parle d'un objet qu'il adore en idée,  
Et sur mon seul discours cette amour est fondée.  
C'est un fantasque objet que ma muse a produit :  
En vain ce pauvre amateur le cherche et le poursuit.

FILIDAN.

Il ne m'importe donc, mon ame en est ravie.  
Je te veux, belle Idée, aimer toute ma vie.

ALCIDON.

O Dieux ! quelle folie !

LYSANDRE.

Il est fort satisfait.

Courage, c'en est un dont vous voila défaut.

ALCIDON.

Mais c'est là le sçavant.

LYSANDRE.

Hé quoy ! c'est mon poëte.  
Pour luy je vay bien tost trouver une défaite.  
Et vous, grand Apollon, que cherchez-vous icy ?

AMIDOR.

Je viens rendre, Alcidon, vostre esprit esclaircy.  
Tantost estant troublé d'une surprise grande,  
D'une de ces beautez j'ay tenté la demande,  
Ne sçachant que vous dire en cet estonnement :  
Puis un faiseur de vers feint tousjours d'estre amant.  
Mais, pour dire le vray, nulle amoureuse dame  
Depuis que je suis né n'est entrée en mon ame.  
D'Helicon seulement j'aime le noble val,  
Et l'eau fille du pied de l'emplumé cheval<sup>1</sup> :

J'aime les bois, les prez, et les grottes obscures :  
J'aime la poésie, et ses doctes figures.

Dans mon commencement, en l'avril de mes jours<sup>1</sup>,  
La riche métaphore occupa mes amours :

Puis j'aymay l'antithese au sortir de l'eschole :  
Maintenant je me meurs pour la haute hyperbole.

C'est le grand ornement des magnifiques vers :

C'est elle qui sans peine embrasse l'univers ;  
Au ciel en un moment on la void eslanée ;

C'est elle qui remplit la bouche et la pensée.  
O ma chere Hyperbole, Hyperbole mon cœur,  
C'est toy qui d'Atropos me rendras le vainqueur.

## SCÈNE VIII

LYSANDRE, ALCIDON, PHALANTE, FILIDAN,  
AMIDOR, MELISSE, HESPERIE, SESTIANE.

LYSANDRE.

Vous voir bien satisfait c'est ce qui nous contente.  
Mais en voicy quelqu'autre.

ALCIDON.

Ah ! bons Dieux, c'est Phalante,  
Celuy dont la richesse est sans comparaison.

Sur tout je suis épris de sa belle maison.

Melisse à son bonheur auroit l'esprit contraire

Ne trouvant point en luy dequoy se satisfaire.

LYSANDRE.

Au recit de ses biens je m'en vay l'engager ;

Et l'humeur de Melisse en pourroit bien changer.

Pour passer avec vous l'accord du mariage,

Il faut voir vostre pere avant que l'on s'engage.

PHALANTE.

Il est mort, et ma mere.

LYSANDRE.

O Dieux ! quelle douceur !

Desja de tous ces biens vous estes possesseur ?

PHALANTE.

[neut.

Non, de biens j'en ay peu, mes oncles m'entretien-

LYSANDRE.

Ceux à qui tous ces biens maintenant appartiennent  
N'ont point doneques d'enfans ? et vous en heritez ?

PHALANTE.

D'enfans ? ils en ont tous en quelques quantitez ;  
Mais ils sont tous mal sains : les uns sont pulmoni-

Les autres catterreux, les autres hydropiques ; [ques,  
ils ont la mine au moins de tomber en ces maux :

Puis à quoy sont subjets les mortels animaux ?

Il ne faut qu'un malheur, une peste, une guerre,  
Pour mettre en un moment tous ces parens par

Alors me voila riche ; et ne sçavez-vous pas terre ?  
Qu'on void en peu de jours tant de testes à bas ?

LYSANDRE.

Ce sont là vos tresors ? c'est là ceste abondance ?

ALCIDON.

La mort de vos parens est donc vostre esperance ?

PHALANTE.

Cela peut arriver de moment en moment.

1. L'Hippocrène jaillie sous le pied de Pégase.

1. Expression qui se trouve bien souvent chez les poëtes de la *Pleiade*, et dont Racan se servait encore.

LYSANDRE.

Et je m'estois promis un si beau logement  
Dedans ceste maison où je pensois m'esbatre.  
Mais donc qui la possède ?

PHALANTE.

Elle appartient à quatre.

LYSANDRE.

N'ont-ils point de lignée ?

PHALANTE.

Ils ont tous des enfans.

LYSANDRE.

Adieu, belle maison et beaux arcs triomphans,  
Adieu, courts, anticourts, adieu, belle avenue,  
Vons, fontaines, adieu, qui touchez à la mûe ;  
Adieu lambris dorez, adieu meubles divers,  
Logemens des estez, logemens des hyvers,  
Adieu cet ordre esgal de colonnes doriques,  
Adieu ce riche amas de figures antiques,  
Adieu larges canaux, beaux jardins ravissans,  
Adieu ce riche parc qui nous charmoit les sens,  
Adieu belle Niobe, adieu voûtes liquides,  
Adieu beaux orangers, adieu les Danaïdes ;  
Beau lieu de qui l'espoir nous avoit resjoûis,  
Vos miracles soudain se sont esvanouïs.

ALCIDON.

Nous vous remercions, ô riche imaginaire,  
De l'honneur excessif qu'il vous plaisoit nous faire.

PHALANTE.

Avec mes biens d'espoir je me ry des malheurs.

LYSANDRE.

Vons en pouvez jouir sans craindre les voleurs.

ALCIDON.

Mais je crains celuy-cy.

LYSANDRE.

Quoy ? c'est mon capitaine.

Je cognois sa valeur, n'en soyez pas en peine.

## SCÈNE IX

ARTABAZE, LYSANDRE, ALCIDON, FLIDAN,  
AMIDOR, PHALANTE, MELISSE, HESPERIE,  
SESTIANE.

ARTABAZE.

Hé bien, mes bons amis, vous estes assemblez :

C'est pour me recevoir ; je croy que vous tremblez :  
A peine souffrez-vous mes regards effroyables :  
Je veux pour vous parler les rendre supportables.  
Car je ne pourrois pas sans cet ajustement,  
Avec nul des mortels converser un moment,

LYSANDRE.

Ceste faveur est grande.

ARTABAZE.

Elle n'est pas commune.

Souffrez donc, mes amis, un revers de fortune :  
Vous allez trebucher du faiste du bonheur.  
Je vous ay faict, bon homme, esperer un honneur,  
Honneur que Jupiter ose à peine pretendre,  
De me loger chez vous, et de m'avoir pour gendre.  
Je viens vous advertir que c'est mon passetemps  
De rendre quelquefois des peres bien contents,  
Leur faisant concevoir cette haute esperance :  
Mais j'ay pitié de vous et de vostre innocence.  
Sans vous faire languir dans l'espoir d'estre heu-  
De vos filles jamais je ne fus amoureux : [reux,  
Bon homme, supportez cette douleur extrême,  
Car je suis seulement amoureux de moy-mesme.

LYSANDRE.

Tant s'en faut, grand guerrier, si vous estes con-  
Je n'en voy point icy qui ne le soit autant. [tent,  
Doneques peu d'entre vous veulent du mariage :  
Vous n'estes pas trop fous, car fol est qui s'engage.  
Voilà donc, Alcidon, vostre esprit deschargé, [gé.  
Puis qu'au lieu de se plaindre on vous donne con-  
Vostre cœur est-il gay, mes parentes jolies ?  
Enfans, jouissez tous de vos douces folies ;  
Ne changez point d'humeur ; plus heureux mille fois  
Que les sages du temps, les princes, ny les rois.  
Que l'une aime toujours son vaillant Alexandre ;  
Que l'autre tous les cœurs puisse à jamais preten-  
L'esprit de celle-cy peut braver le malheur, [dre :  
Aimant la comédie avec tant de chaleur :  
Que l'un de son Idée en fasse son idole :  
L'autre toute sa vie adore l'hyperbole :  
L'un attende toujours la mort de ses parens ;  
Et l'autre, plus heureux que tous les conquereurs,  
Demeure satisfait de sa valeur extrême,  
Et soit jusqu'au trespas amoureux de luy-mesme.

## NOTICE

Il est très-difficile, sinon impossible, de dire à qui appartient la *Comédie de chansons*. Les uns l'attribuent à Chillac, les autres à Ch. Beys, et ni ceux-ci ni ceux-là ne donnent la raison de leur attribution.

Si j'avais à opter, c'est pour Chillac que je pencherais. Beys, qui ne fut qu'un nomade et un ivrogne, n'était pas d'humeur à faire ce travail de patience, cette sorte d'habit d'arlequin en chansons.

Il eût même, je crois, envoyé à « l'hôpital des fous, » dont il fit une comédie, celui qui lui aurait donné l'idée d'une pareille pièce, et, s'il l'eût connu, celui qui l'a faite.

Chillac, d'après le peu qu'on sait de lui, en était bien plutôt capable : on ne lui connaît qu'une autre pièce, *les Souffleurs*, qui ne fut pas, je pense, plus jouée que celle-ci. Le même caractère, et, par endroits, des détails presque semblables y reparaisissent. Chillac a trouvé moyen par exemple d'y mettre des couplets des rues et des marionnettes.

Cette preuve qu'il aimait les chansons et les plaisirs du peuple me ferait volontiers croire que notre salmigondis de couplets, presque tous populaires, n'est pas d'un

autre que lui, M. de La Vallière, qui le lui attribue formellement, sans parler de Beys, est du reste en ces matières une autorité qui a son prix. M. de Soleinne, dont la compétence ne valait pas moins, s'est rangé de son opinion, et je ne serais pas éloigné de me faire une conviction de ces deux avis.

Je ne m'y risquerai cependant pas, de peur qu'une de ces preuves, comme les feuilles de nos chercheurs en mettent continuellement au jour, ne sortit tout exprès de quelque manuscrit pour me démentir.

Chaque fois qu'on a parlé de cette pièce, on a répété qu'il se pourrait bien qu'elle eût donné l'idée des opéras-comiques. Ce n'est pas ce que je crois. Il eût fallu pour cela que tous les couplets y fussent chantés, comme ils le furent, au XVIII<sup>e</sup> siècle, sur le théâtre de la Foire, dans les premières pièces à chansons d'où l'opéra-comique sortit réellement. Or, cela n'était pas, et la preuve en est facile à donner : quand un acteur de la pièce doit chanter, l'auteur ne manque pas de le dire. Rien n'indique mieux le chant y était l'exception, et que, sauf quelques rares endroits, tout se disait à l'ordinaire ; c'était un immense pot-pourri parlé.

LA

# COMEDIE DE CHANSONS

1640

## AVERTISSEMENT AU LECTEUR

### SUR LA COMEDIE DE CHANSONS

Après avoir vu tant de comédies de vers faits exprès, ce sera un contentement à plusieurs d'en voir une de pièces rapportées. Voyez un chef-d'œuvre de cet art. Nous avons icy un ouvrage aussi ingénieux que l'on le sauroit souhaiter. C'est une comédie ou il n'y a pas un mot qui ne soit un vers ou un couplet de quelque chanson. Il en faut estimer l'agréable invention et le subtil artifice d'y avoir si bien entremeslé les choses qu'une chanson ridicule répond souvent à une des plus sérieuses, et une vieille à une nouvelle; et quoy que tout le sujet ne soit que bouffonnerie, il faut admirer ces rapports et ces rencontres, ou l'on trouve souvent ce que l'on n'attendoit pas. Ne savons-nous point qu'avec de la simple paille l'on fait aujourd'hui des corbeilles, des vases, des guir-

landes et d'autres gentillesses qui sont plus estimées pour leur artifice que pour leur estoffe ! Qui nous empêchera de croire que de mesme, ayant ingénieusement entrelassé des discours bas et populaires, cet agréable enlaidissement les rend de beaucoup plus estimables? Puisque les plus beaux airs de cour sont meslez en ce lieu avec les vaudevilles<sup>2</sup>, c'est comme si l'on avoit meslé l'or et

1. Remy Belleau, dans la 1<sup>re</sup> journée de ses *Bergeries*, vers la fin, parle d'une industrie de ses berzers pareille à celle-ci, mais où ils employoient « de petits-jones mollets, » au lieu de paille.

2. La différence qui existoit entre eux et les *airs de cour*, suffirait pour prouver qu'ils n'ont pas pour étymologie le mot *cuiderille*, comme on le dit partout, mais bien *rois-de-ville*, mot qui faisoit, avec l'autre expression, *airs de cour*, une opposition tout à fait dans l'esprit du temps. C'est d'ailleurs



Illustration of the author

# NOTICE

Faint, illegible text in the top left column, likely a preface or introductory note.

Faint, illegible text in the top right column, likely a preface or introductory note.

## COMEDIE DE CHANSONS

AVANT-DIENNE AU DOCTEUR

PAR L'AUTEUR DE LA COMEDIE

Faint, illegible text at the bottom of the page, possibly a list of contents or a detailed notice.





LA COMEDIE DE CHANSONS

LA ROZE

Vous sommes dans la rue,  
Où nous gagnons la toux  
Ouvrez nous votre porte.

1669. III



la soye à la paille pour rendre un ouvrage plus esquis. Cela doit donc être agreable aux plus sages et aux plus critiques pour les resjoindre après d'autres occupations plus serieuses. Il n'y a que l'ignorant vulgaire qui puisse priser ce qu'il ne vult, ne le considerant que comme de simples chansons, au lieu qu'il en fait faire estat à cause de la rencontre industrieuse de tant de divers complets. Il n'y scauroit avoir que des esprits rustiques et grossiers qui en oyant eussent dit : que voila de belles nouveautez qu'ils ont cent fois vus dire ces chansons-là à leurs valets et à leurs servantes. Ceux qui parleront ainsi meritent bien que, pour punition, ils servent de risée aux autres, de ne scavoir pas la grace de l'application et de la liaison des choses qui les fait valoir, toutes basses qu'elles puissent être. Les bons mots de la Cour, pour la pluspart, ne sont composer que de cela. Une façon de parler commune est appliquée à quelque autre, et un couplet de quelque chanson n'y sera pas moins propre. C'est là dessus qu'on a fondé le dessin de faire une comédie de complets de chansons dont les rencontres doivent estre fort recreatives à chacun, mais specialement à ceux qui savent les chansons anciennes et modernes, pour estre davantage surpris de cette liaison. L'on a fait des centons de divers poëmes grecs et latins, sans l'ayant dire tout ce que l'on a voulu au plus loin de la pensée des auteurs. C'est une chose agreable de ne faire cela qu'avec des chansons. Elles n'ont été composées que pour entretenir la joye des hommes, tellement que l'on continue de les faire servir à leurs fins. Vous verrez si l'on y a bien réussi en cette comédie. Plusieurs croyent que l'on a grand sujet de l'estimer rare et unique, d'autant qu'il seroit impossible d'en faire encore une autre differente en chansons françoises 1, pource que les reprises des chansons les plus connues sont ici employées ; et si l'on faisoit une autre comédie sans les y mettre, toute la grace en seroit perdue ; que si l'on les y mettoit, je ne sçay en quel autre meilleur ordre l'on se pourroit persuader de les placer. Si quelqu'un pense faire mieux, nous ne sçavons pas comment il s'y pourra prendre, et nous en voudrions bien voir l'essai. Quand il auroit un esprit de demon, il ne pourroit faire autre chose que ce que nous voyons desjà ; il ne scauroit pas faire dire autre chose aux chansons que ce qu'elles disent, tellement que nous avons raison d'appeler notre pièce LA COMEDIE DE CHANSONS, comme étant unique en son espèce. Si les chansons y sont desmembrées diversément, cela les rend plus artificieuses, et c'est le meilleur quand l'on ne dit qu'un vers de chacune. Que s'il y en a dont l'on n'a pas mis seulement des couplets entiers, mais deux, voire trois ou quatre et davantage, c'est qu'elles venoient parfaitement au sujet, et c'est pour diversifier la methode. En d'autres lieux il y a de longues traites qui ne sont que des rames de complets de chansons differentes, ce que l'on reconnoit assez ; mais s'il y a des chansons entieres ou presque entieres en quelques lieux, l'on dira que cela est trop aisé à faire, au lieu qu'il faudroit que ce ne fust que des rencontres de vers ou de complets ; mais l'on peut, si l'on veut, retrancher quelques stances sans que la comédie en soit moins bonne, quoique l'on n'y ait rien laissé qui ne soit fort agreable. Au reste, si l'on trouve estrange que les personnages soient nommez diversément, comme Leandre, Thyreis, Cloris, Phillis et autres, l'on peut dire que les poëtes donnent ainsi les noms indifferens qu'on le trouve écrit en 1561 sur le titre du recueil d'Allemand Layolle, *Chansons et voix-de-villes*, et en 1571 sur le titre de celui de Chardavoine, *Recueil des plus belles et excellentes chansons, en forme de VOIX DE VILLE, tirées de divers auteurs*. Enfin, il n'est pas non plus écrit autrement dans la dedication du *Livre d'airs de cour, sur sur le luth*, par Adrian Le Roy date du 15 fevrier 1571.

1. On en lit cependant une autre vingt et un savans, *L'inconstant vaincu pastoral en chansons*, 1661, in-12. Bien longtemps auparavant, au XV<sup>e</sup> siecle, une ballade faite de diverses chansons avait été publiée dans le *Jardin de plaisance*, in-fol.

remment, specialement à leurs maistresses ; et d'ailleurs cela ne peut estre d'autre sorte si l'on fait estat de laisser les paroles des chansons en leur naïveté. Si quelques mots ont esté changez, ils n'en diminuent point l'invention et sont en fort petit nombre, n'ayant esté corrigez que pour ne point desobliger quelques personnes qui sont nommées dans les chansons ordinaires. Nous considerons encore que cette comédie n'a qu'un sujet fort simple, lequel l'on a de la peine à remarquer sans les actions jointes aux paroles ; mais il faut prendre garde qu'il n'est pas permis d'ajouter ny oüy ny non ny aucuns mots qui servent au sujet. Il faut tout prendre des chansons, qui ne scauroient fournir à toutes sortes de discours. Voila pourquoy c'est beaucoup d'avoir fait seulement reconnoistre qu'un tel est amoureux d'une telle, et, quoy que l'on ait mis quelques petites annotations pour faire comprendre quelle doit estre l'action, il faut que le lecteur imaginatif en supplie encore davantage s'il luy plaist, et, pour sçavoir le prix de ce cy, il faut qu'il croye qu'un tel ouvrage est plus mal aisé que l'on ne pense. L'on a fait une Comédie de proverbes et une autre en langage de l'Orateur françois ; mais cela n'est point difficile comme ce cy, d'autant que l'on y peut tourner les periodes selon son desir, mettant les verbes au present, au preterit ou au futur, et y ajoutant telles conjonctions que l'on veut ; mais en ce cy l'on ne peut pas ajoûter un mot, pource que ce ne seroit pas les mesmes chansons.

#### SUJET DE LA COMEDIE DE CHANSONS

Pour ce qui est du sujet de la comédie presente, vous verrez donc, au premier acte, qu'Alidor aime Silvie ; qu'elle est calévyé par la Roze, qui en ayant tiré quelques favours, la laisse pour aller à la guerre. Jodelet prend les armes avec luy, mais les quitte bientost pour retourner à son premier maistre. — Alidor, ayant retrouvé Silvie au deuxiesme acte, continue ses poursuites, dont elle se rit, et la Roze, revenant de la guerre, fait la desbanche avec Matthieu et Jodelet. — Au troisieme, Silvie et Jeanne content leurs aventures. Jodelet, arrivant, veut parler d'amour à Silvie, qui le mesprise et le quitte ; mais Jeanne devient amoureuse de luy et luy descouvre sa passion. Sa confidente revient, qui la destourne de cet amour. La Roze et Jodelet s'entretiennent apres fort plaisamment de leurs aventures amoureuses. — Au quatrieme acte, Silvie se plaint à Jeanne de ce qu'un de ses serveurs l'a laissée, de sorte qu'Alidor, arrivant, la trouve un peu plus disposée à luy vouloir du bien qu'à l'ordinaire. Il luy donne une serenade, et ils prennent heure pour se voir cette nuit. Il y retourne seul et la quitte apres avoir passé la nuit avec elle. Depuis, la Roze la pensant aborder, elle le mesprise. — Alidor la vient revoir ; ils s'entretiennent amoureusement, ce qui fait le commencement du cinquieme acte. Là-dessus Matthieu, la Roze et Jodelet entrent et ont en humour de la Roze. Matthieu demande qu'on luy aille querir sa femme ; la Roze fait l'officier et va querir Jeanne. En l'attendant, il la veut caresser ; mais elle le repousse, Matthieu, ravi de la voir, veut que chacun participe à un pareil contentement. Il ne parle que de danse, de baisers et de mariage. La Roze, voyant bien qu'il n'y a rien là pour luy, declare qu'il veut vivre en liberte sans se marier, et l'on marie Alidor à Silvie, qui ne doit pas beaucoup faire la difficile, puisqu'elle n'apprend rien de nouveau le jour de ses nocces. — La comédie finit là, avec l'allegresse de tous les personnages, excepté de la Roze, qui a de la peine à cacher son mecontentement.

Voilà tout le sujet que l'on a pu représenter dans cet amas de chansons, car il y mesler des intrigues, cela n'est nullement possible, outre qu'un sujet se fait mieux remarquer quand il est simple parmi la contrainte d'un dessin comme celui-cy, ou il n'est pas permis d'insérer aucunes paroles.

#### PERSONNAGES

ALIDOR, gentilhomme amoureux de Silvie.  
 JODELET, valet d'Alidor.  
 LA ROZE, soldat.  
 SILVIE, jeune fille à marier.

JEANNE, vieille mère de Jodelet.  
 MATTHIEU, vieillard.  
 JEANNE, femme de Matthieu et confidente de Silvie.

## ACTE PREMIER

## SCÈNE I

ALIDOR<sup>1</sup>, JODELET.

ALIDOR.

Quoy que l'on me puisse dire  
Qu'amour n'est rien que martire  
Dont l'on meurt cent fois le jour,  
Je seray plustost las de vivre

Que d'aimer et de suivre  
Les plaisirs de l'amour.

Sans la douceur de ces flammes,  
Nos corps seroient à nos ames  
Un bien ennuyeux séjour.

N'est-ce pas mourir que de vivre  
Sans aimer et sans suivre  
Les plaisirs de l'amour?

Quand la suite d'un long age  
Bannira de mon visage  
La jeunesse sans retour,  
Je seray plustost las de vivre  
Que d'aimer et de suivre  
Les plaisirs de l'amour.

Et quand mesme la mort dure  
Ouvrira ma sepulture,  
Je veux qu'on grave à l'entour  
Que je fus plustost las de vivre  
Que d'aimer et de suivre  
Les plaisirs de l'amour.

JODELET.

Bien que d'une beauté le pouvoir soit extrême,  
Qu'elle puisse les Dieux et les hommes charmer,  
Je ne le cèle point : ma foy, si l'on ne m'aime,  
Je ne sçaurois aimer.

Mon ame est en amour la fidelité mesme,  
Jamais qu'un seul objet je ne puis estimer ;  
Je suis ferme et constant autant que ce que j'aime  
Est constant à m'aider.

Ces folles passions qui rendent le teint blême,  
Où l'amant non aimé void ses jours consumer,  
Je n'en suis point atteint. Ma foy, si l'on ne m'aime,  
Je ne sçaurois aimer.

ALIDOR.

Heureux qui nuit et jour pour un bel œil souspire !

JODELET.

Heureux qui de l'amour ne connoist point l'empire !

1. Tout le commencement est en *airs de cour* ; la chanson vaudra plus loin pour s'y mêler. C'est sur elle que nous insistons principalement, parce qu'étant plus ancienne et ayant survécu davantage, elle a presque toujours une histoire. — Un passage du *Banquet des Muses*, par Auvergne 1627, in-12, p. 192, va bien nous montrer ce qu'étaient les *airs de cour*. Auvergne parle du cour-tisau et il dit :

De sa gorge, il faisoit sans cesse  
Rouler : *Adorable princesse,*  
*Cessez, mortels, facheux amours,*  
Et plusieurs autres *airs de cour*.

ALIDOR.

Ma prison et mes fers sont mes chères delices.

JODELET.

Qui chérit sa maison il aime les supplices.

ALIDOR.

Et qui peut sans l'aimer voir une belle dame ?

JODELET.

Celuy qui sçait armer de la raison son ame.

ALIDOR.

La raison contre amour a bien peu de puissance.

JODELET.

La raison à l'amour doit faire resistance.

ALIDOR.

Quel plaisir aurions-nous sans l'amour en la vie ?

JODELET.

Et quel plaisir est doux quand elle est asservie ?

ALIDOR.

Le plaisir d'adorer une beauté suprême.

JODELET.

Ce plaisir n'est donc rien que vostre tourment même.

ALIDOR.

Vive le bocage ! vive l'amour du berger !  
Vive le servage !

JODELET.

Vive le bocage ! vive l'amour d'un berger  
Qui fuit le servage !

Fi de l'amour ! fi de ses traits !  
Pour moy, je quitte ses attrait.

ALIDOR.

A la fin, ce tyran des cœurs,  
Exerçant sur moy ses rigueurs,  
A rendu deux beaux yeux  
De mon ame vainqueurs.

JODELET.

Fier tyran dont les flammes  
Nous brûlent nuit et jour,  
Qu'injustement les ames  
Nomment du nom d'amour,  
Retire-toy de moy :  
Mon cœur n'est plus à toy.

Volent de qui le crime  
Se connoist en tous lieux,  
Quoi ! tu veux qu'on t'estime  
Le grand maître des Dieux !  
Retire-toy de moy :  
Mon cœur n'est plus à toy.

Non tu n'es qu'une idole,  
Une feinte beauté ;  
Un ris, une parole,  
Formant ta déité.  
Retire-toy de moy :  
Mon cœur n'est plus à toy.

Ha ! le meschant, malheureux chat !  
Il ne sert qu'à faire du mal.

ALIDOR.

Il est vrai, je le confesse,  
C'est un tourment bien cuisant ;

Mais d'avoir une maïstresse  
Est-il rien de plus plaisant ?

Après ma mort, je veux sur mon tombeau  
Que l'on grave l'effort de mon amour si beau ;  
Mais, Cloris, sachez donc qu'en vous aimant j'incent.  
Meurs, je meurs, je meurs, pour vous aimer fidele-

JODELET, *embrassant son maïstre comme s'il craignoit  
qu'il ne tombast en foiblesse, dit :*

Helas ! Guillaume,  
Sur le vert, sur le gris, sur le jaune <sup>1</sup>,  
Helas ! Guillaume, le laïrras-tu mourir ?

ALIDOR.

Jamais n'auray-je le pouvoir  
De m'affranchir de cette tyrannie  
Où m'assujettit mon devoir,  
Dont la rigueur est infinie ?  
Beaux yeux qui m'animez  
Par des attrait si doux,  
Comment puis je vivre sans vous ?

## SCÈNE II

JODELET, LA ROZE, ALIDOR.

JODELET, *voyant venir la Roze tout armé, dit :*

Est-ce Mars, ce grand dieu des alarmes,  
Que je voy ?

Si l'on doit le juger par ses armes,  
Je le croy.

Toutesfois, j'apprens par ses regards  
Que c'est plustost Amour que Mars.

LA ROZE.

La terre s'émaille de vert ;  
Flore a le sein découvert,  
Orné de violette.

Tout rit à ce gay printemps :  
Nous prendrons Montauban  
Et aussi la Rochelle <sup>2</sup>.

JODELET.

Il a fort bonne envie de bien passer son temps,  
Allant à la Rochelle, aussi à Montauban.

ALIDOR, *n'ayant l'esprit qu'à ses amours, continue ainsi  
d'en parler.*

Je suis epris du beau visage  
D'une dame d'un doux maintien ;  
Mais son agreable entretien  
Me plaît encore davantage.  
Vivent les aimables esprits  
Des belles dames de Paris !

1. Très-vieille chanson, dont on ne sait pas l'origine. Louis XIII enfant la chantait (*Journal d'Hérouard*, 29 janv. 1606), et suivant l'abbé de Marsy, dans son *Commentaire* sur Rabelais liv. IV, prologue, on la chanta comme adieu au pauvre Gros-Guillaume, qui souffrit horriblement de la gravelle, le dernier jour qu'il parut à l'Hôtel de Bourgogne. Il mourut le lendemain. Le refrain, *Te laïrras-tu mourir*, est passé dans la chanson de *Gaillert*.

2. Les expéditions contre Montauban et ensuite contre la Rochelle dans la première moitié du règne de Louis XIII avaient fait faire un grand nombre de chansons. Je citerai entre autres la 21<sup>e</sup> du *Recueil de plusieurs chansons jorales et comiques :*

Compagnons, treve à la guerre  
Il faut vider le gobelet.

LA ROZE, *pour s'accorder à ce discours, dit :*

A Paris l'y a une fille mariée  
Nouvellement ;  
Elle se peigne, elle se mire  
Dans un beau miroir d'argent <sup>1</sup>.

JODELET.

J'en revins jedy, trois jours après dimanche.  
Dieu vous gard, la Roze <sup>2</sup>.

ALIDOR *dit, en se tournant vers Jodelet :*

Ne vous moquez point des gens.

(*Et se tournant vers la Roze à cause qu'il parle de  
beautez, il luy demande :*)

Ne connoissez-vous point Cathos ?

JODELET.

C'est une belle creature.

ALIDOR.

Tu la connoistras  
Lorsque tu verras  
Sa bouche vermeille ;  
Ses yeux gratieux  
Sont plus radieux  
Qu'une claire estoile.

LA ROZE.

Vous avez le pouvoir  
De nous la faire voir ;

Et trouvant la valeur et la prudence icy,  
Avec grande raison nous l'y cherchons aussi.

JODELET.

Ardez <sup>3</sup>, c'est la fille à Pierre  
Qui luy fait tousjours la guarre ;  
Et ce gars, tant il est sot,  
N'en marmuse pas un mot.

ALIDOR.

A la fin, c'est trop me contraindre ;  
Ma douleur me force à me plaindre,  
Le respect me rend malheureux.  
Amour, Amour, puisque sous ton empire  
Je souffre un mal si rigoureux,  
Per mets au moins que je soupire.

LA ROZE.

Ce n'est pas le secret  
D'être aimé d'Amarante  
Que d'estre fort discret  
Et d'humeur complaisante :

1. Cette chanson se trouve dans la *Cariborge des actions*, dont on ne connaît guère qu'un exemplaire, celui qui est à l'arsenal. M. Percheron en a donné une réimpression en 1862. La chanson y figure p. 133-135, on lit au dernier complet :

Qui a fait la chansonnette ?  
Un bon garçon d'Orléans.

2. C'est le refrain de la chanson précédente. Il était très-populaire. Dans la *Bonfumerie Rabelaisique* (1638) on lit : « Pour le sieur Jourdain représentant Raminagrobis, poete extravagant :

« Lorsque j'ai la plume à la main  
Mon art heteroclie ineaque Xenfgermain.  
Je sais faire des vers en prose  
Ce qu'on chante au Pont-Neuf est tant de ma façon ;  
Mais je ne fais jamais de si belle chanson  
Que : *Dieu vous gard' la Roze.* »

3. Regardez. — C'est le mot de Marinette à Gros-Rene :  
.... Ardez le beau museau.

Car, pour toucher son sentiment,  
Il faut bien faire autrement.

ALIDOR.

Desirer et n'oser pas  
Me fait souvent dire : Hélas !

LA ROZE.

Jamais sot amoureux n'eut une belle amie.

ALIDOR.

Elle a l'esprit ravissant,  
Et d'un charme si puissant  
Mon ame est asservie.

LA ROZE.

Il faut qu'on m'accorde ce point,  
Que l'esprit ne se baise point.

ALIDOR.

Las ! qui hastera le temps  
Où j'attens  
Ce bien nonpareil  
De voir mon soleil ?

O Dieux ! que ces desirs  
M'ont desjà causé de souspirs !

Allons, allons porter nos pas

Vers l'objet dont Amour idolâtre les appas,  
Afin d'honorer ses beautez  
De ce rang qu'ont les divinitéz.

JOBELET.

Hastons ce voyage ;  
Le siècle doré  
En ce mariage  
Nous est assuré <sup>1</sup>.

ALIDOR.

Sauve Leandre en allant <sup>2</sup>  
Et le noyé en revenant !  
Allons donc, approchons  
Les yeux que nous cherchons ;  
Tant plus nous differons  
D'adorer leurs beautez,  
Tant plus nous témoignons  
D'ignorer leurs clartez.

### SCÈNE III

LA ROZE, ALIDOR, JOBELET, SILVIE.

LA ROZE.

Quelle est cette rare merveille  
Qui luit d'une si vive ardeur ?  
Quel astre fait qu'à sa grandeur  
Sa beauté soit pareille ?  
En regard de ses yeux

Fait vivre les mortels et fait mourir les Dieux.

1. Fragment d'une chanson faite pour le mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche.

2. C'est l'épigramme de l'Anthologie, reprise par Martial, et si souvent traduite en français. Des le collège Voltaire l'avait mise en vers. Voici sa version :

Leandre conduit par l'amour  
En nageant disoit aux orages :  
Laissez-moi gagner les rivages,  
Ne me noyez qu'à mon retour.

ALIDOR.

La chercher au seul moment,  
Ce seroit tesmoigner trop d'aveuglement ;  
La Gloire a son front couronné,  
Amour en ses fers tient Mars enchaîné.  
Il faut que je m'aprivoise  
Avecque cette bourgeoise.  
On m'a dit qu'elle soutient  
En toutes parts ma querelle.  
Laquais, me regarde-t-elle ?

JOBELET *dit ceci en se promenant et se mettant sur sa bonne mine :*

Ouy-da, Monsieur.

ALIDOR.

Elle en tient.  
Laquais, pour moi toutes les dames  
Brûlent d'incomparables flammes ;  
Mais vainement pour les guerir  
Elles me font mille prières :  
Ils sont bossus les cimetières  
Des dames que j'ay fait mourir <sup>1</sup>.

SILVIE *parle seule.*

[reuse,

Monpère n'a pas voulu, pour me rendre bienheu-  
Me marier à celui dont j'estois tant amoureuse.

JOBELET *l'aborde avec ce compliment :*

Nous sommes trois hermites,  
Tous trois vestus de gris ;  
La clochette en la main  
Nous sommes icy venus,  
Belle, pour adorer vos vertus.

SILVIE.

Si je ne suis damoiselle,  
Si je n'ay tant de beauté  
Que les dames de cité,  
Pour le moins suis-je pucelle.

JOBELET.

Que me servoit de me resoudre  
A n'aller jamais rien aimant,  
Si mon cœur est réduit en poudre  
D'un trait de vos yeux seulement,  
Et si je n'ai pu couïtre Amour  
Garder mon serment plus d'un jour ?

LA ROZE.

Quelle beauté, ô mortels !  
Merite mieux des autels  
Que celle que nous voyons ?  
Ses charmes sont tels,  
Qu'il faut que le soleil  
Cache ses rayons.

1. *Complet d'une chanson de matamore amoureux, qui se trouve dans le Douze entretien des bonnes compagnies. Elle a quinze couplets pour le moins. On se contentera du second :*

La femme du roy de la Chine  
Souspire apres un homme mine ;  
Mais vainement pour la guerir  
Elle me fait mille prières :  
Ils sont bossus (*bas*) les cimetières  
Des dames que j'ay fait mourir.

2. C'est-à-dire fille de noblesse. V. note des pièces précédentes.

ALIBOR, *se fâchant de voir ces drôles qui courtisent sa maîtresse, leur dit en les repoussant :*

Esprits plus ambitieux  
Qui soient sous l'amoureux empire,  
Que vous sert de jeter les yeux  
Vers l'objet pour qui je soupire ?  
Cloris ne me veut point ravir  
L'honneur que j'ai de la servir.

JODELET.

Si c'est un crime que l'aimer,  
L'on n'en doit seulement blâmer  
Que les beautés qui sont en elle.  
La faute en est aux dieux,  
Qui la firent si belle,  
Et non pas à nos yeux<sup>1</sup>.

LA ROZE *s'excuse de même.*

Captifs nous sommes arrestez  
De la beauté deesse des beautés ;  
Mais tous nos travaux pour elle soufflers  
Sont l'honneur de nos fers.

ALIBOR, *les repoussant encore plus rudement.*

Cessez, mortels, de sous-pirer :  
Ceste beauté n'est pas mortelle ;  
Il est permis de l'adorer,  
Et non pas d'estre amoureux d'elle,  
Car les dieux seulement  
Peuvent aimer si hautement.

LA ROZE.

Laissez-moy seulement  
Respirer un moment,  
Que je prenne congé  
Des beaux yeux de Sylvie.

JODELET *dit alors en frissonnant les espaulés avec un ris baillé :*

Mon Dieu ! qu'elle est jolie !  
Ne l'oseroit n'en aimer ?

LA ROZE, *voyant ses poursuites vaines, dit cecy à Jodelet pour le desbaucher et l'emmener à la guerre avec luy :*

Laissons l'amour en arrière,  
Il ne donne que tourment.  
J'aime avecque liberté  
Toute sorte de beauté.  
Que désormais le dieu Mars  
Nous voye sous ses estendars.  
Nous aurons des laquais  
Qui sçauront plumer des poulets  
Qui feront bouillir la marmite,  
Et, faisant la chatemille

A la cause du patron,  
Bevront du bon.

L'on verra tous les jours  
Que nous ferons de nouveaux tours.  
Nous emmenerons la drosselle<sup>1</sup>,  
Luy faisant mille caresses,  
Et nous prendrons nos esbats  
Entre ses bras.

JODELET.

Mon Dieu ! que par ce beau temps-là  
Il est sot qui a maistre !

## SCÈNE IV

ALIBOR, SILVIE.

ALIBOR.

Ne croirez-vous jamais, ô ma chère Sylvie !  
Que vostre exil m'ait ravi  
La chère liberté, compagne de ma vie,  
Depuis que j'ay suivy  
Les attrails de vostre beauté  
Qui m'out mis en captivité ?

SILVIE.

Ce n'est que vent des hommes,  
Il n'y faut plus penser.

ALIBOR.

Quoy ! mes maux n'ont pu vous toucher ?  
Portez-vous un cœur de rocher,  
Aussi frane d'amour que de crainte ?

SILVIE.

Je ne me mariray jamais,  
Je serai religieuse.

ALIBOR.

Belle, à tes charmans appas,  
Ma liberté j'abandonne.

SILVIE.

Ma mère a dit qu'elle ne vouloit pas  
Que je caquetisse avec les hommes.  
Gardez bien vostre liberté,  
Je ne somme pas de vostre égalité<sup>2</sup>.

ALIBOR.

C'en est fait ! il me faut mourir,  
Puisqu'un lieu de me secourir  
Vous fermez l'oreille à mes plaintes.

SILVIE.

Vous avez un terrible esprit<sup>3</sup>  
Entre vous autres hommes,  
Car vous parlez toujours d'amour,  
Ainsi que Melliflor.  
Avecque vostre doux parler,  
Vous nous venez ensorceler.

1. Couplet d'une chanson qui fut très-célèbre. L'abbé Mervesein dit qu'elle fut longtemps chantée par tout le royaume (*Hist. de la poésie française*, p. 270). L'air, qui fit beaucoup pour ce succès, était de Boisset le père. « Le cardinal de Retz, dit l'abbé Bourdelot, dans son *Hist. de la musique*, t. III, p. 115, le fit un jour recommencer trois fois par Lambert qui le chantait devant lui. Nos connoisseurs, ajoute-t-il, l'égalent encore aujourd'hui à nos meilleurs airs. » Les vers étaient de Lingendes, mais il ne s'était pas nommé, et on ne le savait que chez quelques amis : « M. le cardinal de Retz me dit en ce temps-là, écrivit-Ménage dans l'*Anti-Boileau* 1690, t. I, p. 21 que ces vers étaient du poète Lingendes. M. de Charleval m'a depuis confirmé la même chose. » L'*Incertain vaincu*, cette pastorale en chansons de 1661, dont nous avons parlé plus haut, a reproduit aussi ce couplet (acte II, sc. 3).

1. Ce mot s'employait déjà dans le sens qu'il a gardé. A la 4<sup>e</sup> entrée du ballet de *Bacchus triomphant par l'Amour*, le livret indique « un cordonnier, une drosselle, etc. »

2. Couplet avec quelques variantes du dialogue en chanson de Gantier Garguille et de la fille (V. son *Bonneil*, chanson XXXVII, p. 53).

3. Ce couplet est dans la 176<sup>e</sup> chanson du recueil *Les airs du Berger amoureux ou la troisième partie du Parais des chansons à danser et à boire, recueillis par les plus braves portés de ce temps*, Paris, 1627, in-12, p. 209.

ALDOR.

Je fay encore beaucoup mieux  
 En mes vers qu'en ma prose,  
 Et je seay par cœur tous les dieux  
 De la metamorphose,  
 Et pour vos beaux yeux, mes flambeaux,  
 Je fay des almanachs nouveaux.  
 Ne vante point, flambeau des cieus,  
 Tant de fleurs sur la terre ecloses ;  
 Soleil, ne croy point que nos yeux  
 Admirent la beauté des roses ;  
 Elles n'egalent point les roses et les lys  
 Du beau sein de Phillis.

SILVIE, voyant qu'Aldor s'emancipe. [voire !  
 Or suslà, paix ! Monsieur, Dames, arrêtez-vous, ho !  
 Ha ! vraiment, quelle apparence ? Vous m'y gastez

ALDOR.

[mon colet.

Sans mentir, je suis bien marry ;  
 J'ay gasté ma manchette ;  
 J'ay un rabat de point coupé  
 Que vous verrez après soupé <sup>1</sup>.  
 Que ce baiser me semble bon  
 Quand j'ay la main sur ce teton !

SILVIE.

Vramen ! il vous faut des tetons ?  
 Voire, on vous en fricasse.  
 Raillerie à part, ne tasons ;  
 Autrement je vous casse.  
 Meschant, insolent, importun,  
 Arrêtez-vous, j'enten quelqu'un.

ALDOR.

Au secours, belle inhumaine,  
 Inhumaine, inhumaine !  
 Je brusle d'amour.

SILVIE.

Voilà l'eau qui est si proche,  
 Si proche, si proche,  
 Pour te garantir.

ALDOR.

L'humidité de cette onde  
 Mon feu ne peut appaiser,  
 Mais (ô merveille du monde !)  
 Celle d'un baiser.

SILVIE.

Baise donc ces prez humides,  
 Que l'aube embellit de pleurs ;  
 Baise ces ruisseaux liquides  
 Tous bordez de fleurs.

ALDOR.

Olympe, j'aime extremement  
 Toutes vos mignardises ;  
 Mais, pour satisfaire un amant,  
 Nusez point de l'entises.  
 Je veux quelque chose de plus,  
 Ou vos appas sont superflus :

1. Autre fragment mais plus arrangé de la chanson que nous venons de citer :

Un jour un mignon de Paris  
 Disoit à sa coquette :  
 Et vraiment je suis bien marry,  
 J'ay gasté ma manchette,  
 J'ay un rabat de point coupé, etc.

Car, dans le jeu des amoureux,  
 Le plaisir ne vient pas des yeux.  
 Que sert de vous faire la cour,  
 De vous cageoler tout un jour,  
 S'il faut que je vous taise  
 Que le plus doux fruit de l'amour  
 Se cueille quand on baise ?

SILVIE.

Vramen ! c'est pour vous ! il vous faut baiser ?  
 Vous ne mettez guère à vous apprivoiser.  
 Allez plus loin faire le fou.  
 Monsieur, pour qui me prenez-vous ?

ALDOR.

Un honneste homme vaut bien peu  
 S'il ne vaut qu'on le baise.

SILVIE.

Si vous ne voulez qu'un baiser,  
 Prenez-le sur ma bouche ;  
 Je ne veux pas vous refuser,  
 Je ne suis si farouche.  
 C'est assez, vous este importun ;  
 Arrêtez-vous, j'enten quelqu'un.  
 Baisez-moy, laissez-moy aller.  
 Ma mère me demande.

LA ROZE et JODELET entrent dequiesz et cachez de leurs manteaux. Ils entrent Silvie.

Vous me la gastez de la tant, de la tant <sup>1</sup>.  
 Vous me la gastez de la tant baiser <sup>2</sup>.  
 Allons, belle, allons tost,  
 Le coq chantera tantost.

SILVIE.

Je n'y seçauois aller, je n'y seçauois aller <sup>3</sup>.

JODELET.

Tant vous allez doux, Guillemette,  
 Tant vous allez doux.

LA ROZE.

[trot <sup>4</sup>.

Allez l'amble, Bastienne, vous allez trop rude au

1. Les chansons ou le mot tant se répétait, comme ici, n'étaient pas rares. Dans la *Fleur des plus belles chansons*, 1614, in-12, on en trouve une (p. 192) dont voici un couplet :

Mon père avoit des herbis tant  
 Gentil petit esaquin blanc,  
 Il me les envoie gardant,  
 Qui tant, qui tant me donne de la peine.  
 Et tu ne m'en donnas plus tant  
 Gentil petit esaquin blanc.

Dans le *Sommaire de tous les recueils de chansons, tant amoureuses, rustiques que musicales*, 1578, in-12, celle qui commence par :

He-las ! pauvre desolée...

a pour refrain :

Je l'aimeray tant, tant, tant.

Celle-ci qui se trouve aussi dans la *Fleur des plus belles chansons*, p. 339, y a pour titre : *Chanson d'une dame de Trapes mal mariée*.

2. Cette chanson et celle qui suit avaient été très-populaires dans les premiers temps de Louis XIII. « La fin de ce beau discours, lit-on dans le *Francion* de Sorel, p. 309, fut la chanson : *tant vous allez d'anz, Guillonne, et celle de Vous me tu gastez, avec Pimpato, qu'il chanta à gorge déployée* ».

3. La chanson *Je ne seçauois* fut très-célèbre. L'abbé Bourdelot (III, p. 114) en cite l'air comme des plus exquis. « Il est noté dans la musique du *Breueil Moreyas* (t. I, p. 355), et dans la *Clé des Chansonniers* 1717, t. II, p. 355. Boursault en a fait le timbre d'un vaudeville. (Voy ses *Lettres*, t. I, p. 351.)

4. Refrain de la 3<sup>e</sup> *Chanson* de Gautier Garguille.



Sus, sus, tarare poupon <sup>1</sup>.

ALBIDOR.

Vous en allez-vous, mon soucy ?  
Vostre humeur est bien fort estrange  
De partir aussi-tost d'ici ;  
C'est y paroistre comme un ange.  
Belle, qui m'avez blessé d'un trait si doux,  
Helas ! pourquoi me quittez-vous,  
Moy qui languis d'un cruel desespoir  
Quand je suis sans vous voir ?  
Las ! vous emportez en ce triste depart  
De mon cœur la meilleure part,  
Et vous laissez l'autre en proie aux douleurs,  
Aux sospirs et aux pleurs.

## SCÈNE V

LA ROZE, SILVIE.

LA ROZE.

Bergère, apprenons l'art d'aimer ;  
Laissons nos ames s'enflammer.  
Dans cet agreable sejour  
Personne n'est qui n'aime et qui n'estime  
Que c'est un crime  
D'estre un jour  
Sans mourir mille fois d'amour.

SILVIE.

Je n'ay pour tout heritage  
En nostre petit hameau  
Que l'aiguille et le fuscau  
Et mon gentil pucelage.  
Vous n'y perdrez que vos pas :  
Galan, vous ne l'aurez pas.

LA ROZE.

Ma belle, vos mignardises  
Ne m'ont que trop tourmenté :  
C'est assez parlementé,  
Il en faut venir aux prises.

SILVIE.

A la force ! à la force ! ah ! le traistre me mord.  
Il attende à l'honneur et me traîne à la mort.  
A l'aide, mes amis ! criez !  
Il m'enlève, et vous riez !

LA ROZE.

Vrayment, c'est bien la raison

1. Refrain par onomatopée, qui rappelle le *taratatantar* d'Ennis. Il terminait les chansons faites sur des airs de trompette : « Il faut encore remarquer avant que de finir ce traité de la trompette, dit le P. Mersenne dans son *Harmonie universelle*, in-fol., p. 266, que l'on a coutume d'expliquer les sons par cette diétion *tarare tarararare*, à raison qu'ils ont quelque chose de rude. » L'air se trouve au t II, p. 255, des airs du *Chansonnier Mauvepas*, à la Bibliothèque. Desangiers s'en servit encore pour le pot pourri de la *Vestale*. Dans le *Nouveau Recueil de chansons choisies*, 1726, in-12, p. 261, il est donné comme refrain de la fanfare :

Un petit medecin  
D'humeur assez bizarre,  
Me defendoit le vin  
Sans aucune raison ;  
Soudain, je lui repond,  
Mais sur l'air de *fanfare*  
Tarare pumpou

Que je sois maistre en ma maison.

SILVIE.

Arrestez-vous là, tireur de laine.  
Arrestez-vous là sans tant de peine,  
Et laissez cela.

LA ROZE.

On me donna l'autre jour  
Une flèche au jeu d'amour,  
Gentille et gaillarde ;  
Baise-moy, ma mie Margot <sup>1</sup>,  
Pour toy je la garde.

SILVIE.

En place marchande le gibier se vend ;  
Portez vostre offrande à d'autre convent.

LA ROZE.

Vous estes plus farouche que n'est la biche au bois,  
Belle, si dedans vos yeux il y a tant de beauté,  
Qu'il n'y loge point de cruauté.

SILVIE.

A l'aide, ô Lisis ! je te pry, laisse-moy ;  
Je criray : tu n'as point de foy.

LA ROZE.

Ma belle, il est temps de conclure ;  
Jamais un marché qui trop dure  
Ne se peut en bien terminer.  
Goustons ce fruit qu'amour engendre,  
Ou pour le moins laissez-m'en prendre  
Si vous ne voulez m'en donner.  
Ha ! mon mal ne vient que d'aimer,  
Il faut que je te baise.

SILVIE.

[donné ?

Hé ! comment te baiserois-je, que tu ne m'as rien

LA ROZE.

Hé ! tien, voilà une vargue ; figure là-dedans ton dé.  
Cache, cache bien, tu l'as ; un autre ne l'aura pas.  
Ne fay mie l'idiote, vien-t'en coucher avec moy.  
Pour un doux baiser, Guillemette, le refuserez-vous ?

SILVIE, qui est une dame de fort bonne composition, respoud enfin :

Helas ! nenny ; hélas ! nenny.

LA ROZE.

Belle, si je vous demande  
La faveur d'un baiser doux,  
Ou quelque chose plus grande,  
Me le refuserez-vous ?

SILVIE.

Helas ! nenny ; hélas ! nenny.

LA ROZE.

Belle, au plaisir de l'amour estes-vous rebelle ?

SILVIE.

Non.

LA ROZE.

Non, non, ce me dit-elle ;  
Non, non, ce me dit-elle.

1. Chanson qui eut grand cours, et longtemps. Elle fit donner le non de *Mie Margot* à une courreuse du Pont-Neuf, dont l'abbé de Grécourt fut l'historien, en 1740. Elle avait pour compagne une autre drôlesse, *Ma tante l'urbrette*, dont un autre refrain avait aussi été le seul baptême. V. nos *Variétés hist. et litt.*, t. II, p. 121.

A la fin, cette bergère  
Sait les maux que j'ai soufferts,  
Et sa foy, jadis légère,  
Perd ce titre dans mes fers.  
Nous vivons sous mesme loy,  
Puisque je la tien à moy.  
Je la tien, je la tien, je la tien à moy.

SILVIE.

Vous ressemblez à l'aigle quand il veut voler :  
Quand il tient sa proie il la laisse aller.

LA ROZE.

Jamais d'autre amant n'aura tant de peine et de  
Que je souffre en vous aimant.

SILVIE.

Vous ne nous seste, seste, seste,  
Vous ne nous sestimez pas tant <sup>1</sup>.

LA ROZE.

Godinette, je vous aime tant <sup>2</sup>,  
Je chery vos appas sans cajolerie,  
Belle Silvie,  
Ne me refusez pas.

SILVIE.

J'ai regret d'estre bergère,  
Je m'en repen quelquefois,  
Car les nymphes de ces bois  
Ont l'humeur par trop légère ;

1. Dans le *Zigzag* de R. Poisson, se. 9, Catin chante ce refrain. On fit au XVIII<sup>e</sup> siècle, sur le même air, noté dans la *Clé du Caveau*, n. 1048, et qui n'est autre que celui encore bien connu : *Allez-vous-en, gens de la noce*, une chanson dont l'*Improvvisateur français*, t. XXI, p. 338-340, a donné les 11 couplets. En voici le 1<sup>er</sup> et le 3<sup>e</sup>.

Vous autres habitans des villes,  
Eh! ne vous estimez pas tant!  
Vous nous traitez d'imbécilles  
J'pouvons vous en dire autant.  
Eh! ne vous seste, seste, seste,  
Eh! ne vous estimez pas tant...  
Si vos cheveux sont pleins de poudre,  
Eh! ne vous estimez pas tant!  
Au moulin, quand j' portons moudre  
J'pouvons nous blanchir autant.  
Eh! ne vous seste, etc.

L'expression « rester entre le seste et le zeste » est venue de ce refrain. On lisait déjà dans le *Mercure* de 1756, « notre vie se passe entre ces deux mots. » — Il y avait eu auparavant un air des *zestes*, sur lequel on chansonna le père du prince de Condé, en des couplets dont Richelieu, au mot *Zeste* de son *Dictionnaire*, a donné le refrain :

Il prendra Fontarabie,  
Zeste!  
Comme il a pris Dôle.

L'air alors changea de timbre et s'appela *air de Fontarabie*; il est sous ce nom dans la musique du *Chansonnier Maurepas*, t. I, p. 273. Des le temps de Rabelais, où le mot *zeste* était déjà un terme de mépris, il aurait été connu, si j'en croyais cette historiette de Tallemant (édit. in-12, t. X, p. 28) : « Le cardinal Du Bellay régala un jour des gens de robe. Il y avoit musique. Il avoit ordonné à Rabelais de faire des paroles pour cela. Il en fit dont la reprise étoit :

Et zeste zeste  
Aux chicanemens. »

2. Refrain d'une chanson populaire qui remonte à 1350 au moins. Suivant M. Weckerlin qui l'a publiée, note, dans son *Histoire de la chanson* (Bull. de la Société des compositeurs, t. I, p. 223), l'air est note pour note celui de *Au clair de la lune*, qu'on avait ainsi grand tort d'attribuer à Lullu. — La chanson se trouve en entier dans le *Recueil* de Jean Chardavoine (1673), p. 27-28, et dans la *Fleur des chansons amoureuses*, p. 212.

Mais mon berger, tant il est beau,  
Je l'aimeray jusqu'au tombeau <sup>1</sup>.

LA ROZE.

Mon Dieu! que ma bergère est belle!

SILVIE.

Mon Dieu! que mon berger est beau!

LA ROZE dit ceuy leschant ses doigts, apres avoir touché le sein de Silvie :

Hon, hon, qu'il est bon, len fine, len fa,  
Len fa lirondaïne ;

Hon, hon, qu'il est bon, len fine, len fa,  
Len fa lirondon <sup>2</sup>.

Vien belle, vien jouer aux bois,  
Où je t'attends desirant ton amour.  
Quand dans les amoureux combats  
Nous aurons pris nos esbats,  
Nous dormirons au bruit des eaux ;  
Puis, resveillez par les oyseaux,  
Nous rendrons à nos desirs  
Ce qu'amour a de plaisirs.

## SCÈNE VI

ALIDOR, MATTHIEU.

ALIDOR.

J'ai couru tous ces bocceges,  
Ces monts, ces prez, ces rivages,  
Et ne t'ay trouvé pourtant  
Celle que j'ay poursuiuite.  
Hélas! qui me l'a ravie,  
La nymphe que j'aimois tant ?  
Ha! c'en est fait, c'est fait d'elle!  
Un dieu, la voyant si belle  
Parmy ces bois s'escartant,  
Espris d'amoureuse envie,  
Au ciel me l'aura ravie.

1. Chanson qui fut très à la mode. D'Assoucy, dans son *Ovide en belle humeur* (1674, in-12, p. 106), nous montre Mercure qui

Re-touche sur son instrument  
Maint air agréable et charmant,  
Maint pieux et dévot cantique,  
Entre autres cet air angélique :  
« Ha mon berger, tant il est beau,  
Je l'aimeray jusqu'au tombeau. »

2. Mélange de refrains qui couraient tous alors les rues, et depuis longtemps. D'Assoucy, dans son *Ovide en belle humeur*, p. 32, faire dire à l'un des héros qu'il parodie :

Mais je jure mon grand juron  
Qu'il s'en repentirait, dès lors ;  
J'appaltrait leur bedon daine,  
Don don falaria don daine.

Dans son autre poème, le *Jugement de Pâris*, p. 23, il dit encore :

Et chantant à voix pleine :  
*Mirlaridon, larilondaine.*

La plus célèbre des chansons faites sur un de ces refrains ne date-rait que de 1687, suivant La Monnoye dans son *Glossaire bourguignon*, où il en cite un couplet :

Si ta femme est méchante,  
Apprends-lui la chanson.  
Voicy comme on la chante  
Avec un bon bastou :  
Flon flon, larira don daine,  
Flon flon larira don dain.

La nymphe que j'aîmois tant !  
Où luis-tu, soleil de mon ame ?  
Où luis-tu, flambeau de mes yeux ?  
Oublieras-tu tousjours les cieus  
Et au sein de Thetis ta flame ?  
Or que mon beau soleil ne luit  
Le jour ne m'est rien qu'une nuit.  
Qui vive ? qui vive ?

(Il dit ceci voyant arriver Matthieu, qui le surprend.)

MATTHIEU.

Vive Paris ! vive Rouen ! sont trois bonnes villes ;  
Vive tous ces gentils galans qui avont belle amie.

ALIDOR.

N'avou point ven la péronnelle  
Que les gens d'armes ont emmené ?

MATTHIEU.

Ils l'ont habillé comme un page  
C'est pour passer le Dauphiné <sup>1</sup>.  
Elle est,

Elle est au regiment des gardes,  
Comme un cadet <sup>2</sup>.

Ils sont à Saint-Jean des Choux  
Les gens, les gens, les gens d'armes ;  
Ils sont à Saint-Jean des Choux  
Les gendarmes du Poitou <sup>1</sup>.

1. Chanson des plus vieilles alors. La Monnoye dit dans les *Glos, saïre* de ses *Noëls bourguignons*, au mot *Péronnelle* : « Air gai, chanson gaie. Elle fut originairement ainssi nommée d'une qui commençoit :

A'vous point vu la péronnelle,

faite du temps de Louis XII, sur l'air de laquelle il y a un vieux noël imprimé. » — La date qu'il lui donne doit être vraie. Nous n'avons pas trouvé la chanson sous Louis XII, mais sous son successeur dans la *Farce de Calbain* (*Ancien Théâtre*, t. II, p. 134), où le premier couplet est donné comme il est ici. En 1554, Noël Dufail la plaça dans ses *Propos rustiques* (édit. Goichard, p. 41), au premier rang des chansons que les paysans, revenant du travail, « entonnoient de la plus haute mesure qu'on oit oncques. » D'après les *Navigations de Panurge* (ch. xvi), l'air servait à faire danser. — Sous Louis XIII, nous la voyons encore paraître dans les *Dandins*, ballet fait pour Gaston, au Luxembourg. On y trouve :

RÉCIT DE LA PÉRONNELLE.

Beautez toutes pleines de charmes  
Ne craignez vous point les gendarmes ?  
Ils vont faire un ravissement  
C'est de la Péronnelle,  
Nommez vous promptement  
De peur qu'une de vous ne soit prise pour elle.

On finit par trop la répéter. « Chanter la péronnelle, » selon Oudin, *Curiositez françaises*, 1640, in-12, p. 413, devint synonyme de dire des sottises françaises. De là la locution, employée déjà par Molière :

Taisez-vous, péronnelle !

2. C'était la reprise de l'air, *la Belle Piémontaise*, selon Tallemand (édit. P. Paris, t. I, p. 406). Il cite une chanson où il avoit servi de timbre, et où l'on se moiquoit de la manie de M<sup>me</sup> de Chevreuse de courir le pays en habit d'homme. « Elle passa ainsi en Espagne, dit-il. On fit un couplet de chanson, ou on la faisoit parler à son écuyer :

La Boissière, dy-moi  
Vas-je pas bien en homme ?  
— Vous chevauchez un foy  
— Mieux que tant que nous somme.  
Elle est  
Au régiment des Gardes  
Comme un cadet. »

3. Bien vieille chanson encore. Elle est, comme la péronnelle, dans la *Farce de Calbain*, et telle qu'on la donne ici (*Anc. Théâtre*,

Portez sur l'aisle du silence,  
Ils venoient troubler les esprits  
A qui de nuit Mars ou Cypris  
Ont fait sentir leur violence,  
Et vouloient mesme devant toy  
En ton Louvre semer l'effroy.

ALIDOR.

Cruelle departie !  
Malheureux jour !  
Que ne suis-je sans vie  
Ou sans amour ! <sup>1</sup>

MATTHIEU.

Entre vous, gentils galans,  
Qui avez belle amie,  
N'allez plus sans farrement,  
Car n'en vous espie.

ALIDOR.

Que ne te puis-je suivre <sup>2</sup>,  
Soleil ardent,  
Ou bien cesser de vivre  
En te perdant !

## SCÈNE VII

LA ROZE, JODELET, JEANNE.

LA ROZE allant à la guerre avec Jodelet.

Enfin, mon chef est couronné  
Du myrthe qu'il a butiné  
Dedans les campagnes de Thrace.

JODELET.

He las ! femmes et filles,  
Ha ! priez Dieu pour moy.  
Je m'en vais à la guerre  
Au service du roy.

LA ROZE.

Sa mère va après et tout le voisinage.

JEANNE.

He las ! je perds courage  
De favoir tant nourry.  
Mon fils se fera perdre

t. II, p. 443). On voit dans le *Journal* de Jean Héronard (7 janv. 1607), que le petit Louis XIII la chantaient avec cette variante :

Ils sont à Saint-Jean d'Anjou.

1. Couplets d'une chanson très-célèbre sous Henri IV, et dont on fit le refrain de celle qui lui est attribuée pour sa « *Charmante Gabrielle*. » — Jamais, dans les anciens recueils, cette chanson de « Cruelle departie, » n'est jointe à l'autre, ce qui prouve bien qu'elles existèrent d'abord séparément. On la trouve dans le *Cabinet ou Trésor des nouvelles chansons*, 1602, in-12, p. 6. Dans le recueil si bizarre, *La pieuse Alouette avec son tirelire*, 1619, in-12, l'air figure comme timbre d'un cantique. MM. Wilhems et Van Hasselt l'ont retrouvée en Belgique dans des recueils manuscrits du temps, notamment dans un très-curieux de 1608 (*V. Balletin de l'Acad. de Bruxelles*, t. XI, p. 376-381, et *Mémoires conuonnes par l'Acad. de Bruxelles*, t. VIII, p. 302).

2. C'est le second couplet de la chanson *Cruelle departie*. Elle en a sept dans le manuscrit analysé par M. Wilhems. Nous nous contenterons d'ajouter le troisième aux deux autres :

Les jours de ton absence  
Me sont des nuëts,  
Et la nuit m'est maïssoe  
De mille ennuis.

Car il est trop hardy.

JODELET.

Helas ! ma pauvre mère,  
De moy n'avez pitié,  
Car dans la compagnie  
Je seray le fourrier.

LA ROZE.

Patatapapan, donnons, donnons ;  
Tantaralan tantare.  
Compagnons,  
Nous aurons la victoire.

Au vent les estendars, les drapeaux, les enseignes !  
Colonels et soldats, lieutenans, capitaines,  
Mousquet en main, le bois debout, demy-tour à droit !  
Remettez-vous, tirez. O ! voilà comme on void  
Un soldat bien adroit.

JODELET.

Ho ! vous ne l'aurez pas, Anglais, notre citadelle.

LA ROZE.

Nous aurons la Rochelle, relin tin tin, relin tin tin <sup>1</sup> ;  
Nous aurons la Rochelle avant la Saint-Martin ;  
Nous aurons la Rochelle en dépit de Calvin <sup>2</sup>.

JODELET.

Ha ! que le monde est grand <sup>3</sup> !  
La volonté me change d'aller à Montauban.

LA ROZE.

Soldat, que pensez faire ?

1. Refrain onomatopique qu'on accompagnait avec le bruit des verres choqués par le couteau, et qui se trouve alors dans beaucoup de chansons. Celle des *Garees des faubourgs*, dans le *Recueil* de Chardavoine, p. 10, se termine par :

Brelin din din.

Une autre, p. 233, qui se chante encore, finit ainsi :

Martin  
Derin din din,  
Gentil Martin, ô beau Martin,  
Saute, Martin, danse, Martin.

2. La plus curieuse des chansons sur les Rochelois, a devancé l'époque de ces guerres du temps de Louis XIII ; c'est le *Cog-à-l'asse recitatif nouvellement composé contre les Huguenots de la Rochelle*. Il fut fait sous Henri III, et se trouve dans le *Sommaire de tous les recueils de chansons*, 1578, in-12, p. 70.

3. Vers qui revient à chaque couplet dans la chanson du *Jenne chapelier de la rue Saint-Denis qui s'en va au siège de Montauban*. Une gravure du temps, décrite par M. Rathery (*Athenæum*, t. II, p. 138), et représentant un joueur de vielle suivi d'un enfant qui joue du flageolet, en a pris un couplet pour légende :

Quand fut à Montlhéry,  
Sur ces hautes montagnes,  
Voyant derrière luy  
Toutes ces grands campagnes,  
Fist trois pas en arrière :  
Ah ! que le monde est grand !

Après le siège de Montauban, en 1621, il y eut, en 1625, celui de la Rochelle. La légende du Chapelier y fut reprise, et cette fois on le fit aller jusqu'au siège, et tuer par un boulet, pendant qu'il travaillait à la digue. Nous avons publié dans nos *Variétés*, t. V, p. 31, une des pièces qui coururent alors : *Discours sur la mort du Chapelier, avec son testament et tombeau. Ensemble les regrets de sa mère et les adieux par luy foiets aux regiments et les bienfaits par trois ferailleurs, avec la lettre écrite à sa mère*. Ce n'est pas tout. On le ressuscita quatre ans après avec les trois ferailleurs dont « les bienfaits, » avaient soulagé son agonie. Ils furent mis tous quatre dans un ballet populaire : *Plaisant ballet du Chapelier ressuscité, et des ferailleurs, avec une entre-suite du ballet des Vignerons, dansé par les bons compagnons de Paris*, 1629, in-8.

Avez l'argent recen.  
Vous yrez à la guerre,  
Ou vous serez pendu.

JODELET.

N'ay point acoustumé  
D'y aller à la guerre.

Je crains les canonnades qui frappent sans parler.  
Quant à moy, à la guerre je n'y veux pas aller.  
Vaut mieux dedans Paris travailler en boutique.  
J'aime mieux estre brave, faisant le courtisan,  
Que d'aller à la guerre mourir à Montauban.  
Vaut mieux à Saint-Denis boire sous la myrtaye,  
A souffler la rotie et prendre du tabat,  
Que s'aller faire prendre au milieu du combat.  
Adieu, mon capitaine ; il m'en faut en aller.

LA ROZE.

Cap de Dieus ! pourquoy me quittez-vous ?

## ACTE DEUXIÈME

### SCÈNE I

SILVIE, JEANNE.

SILVIE regrette l'absence de la Roze, qui est à la guerre.

Heureux qui se peut plaindre  
Librement  
Et dire sans rien craindre  
Son tourment !  
Je n'ay seu me défendre  
D'un beau feu  
Qui m'a réduit en cendre,  
Peu à peu.

J'endure un facheux ennuy  
Qui mon teint decolore,  
Pour l'absence de celui  
Qu'en mon ame j'adore.  
Où est-il allé, mon doux ami ?  
Reviendra-t'il encore ?  
Las ! il est desjà minuit,  
Et j'ay crainte que l'Aurore  
Ne ne le tienne encore au liet  
Pour quelque autre qu'il adore.  
Helas ! que n'est-il venu !  
Quelqu'un l'aura retenu.

JEANNE.

Dieu vous gard, Madame.  
N'avez-vous point vu Colas ?

SILVIE.

Il est aux Allemagnes, en estrange pais.  
D'où venez-vous, Jeanne ?  
Jeanne, d'où venez <sup>1</sup> ?

1. C'est la chanson qu'aimait tant Malherbe. Elle était, pour lui, ce que la chanson de *Ma mie à qui* était pour Ateste. Il la préférerait à tout le clinquant de Ronsard et de la Pléiade : « M. Cha-

JEANNE.

Je viens de la prairie mes vaches garder.

SILVIE.

Vous estes amoureuse de nostre berger.

JEANNE.

Ma foy, ce n'est pas mon cas ;

Il a trop peu de chose.

As-tu point un serviteur ?

Dy-moy, qui est-il, François ?

SILVIE.

Vous l'iriez dire à quelque crocheteur,

Et puis ce serien des noises.

JEANNE.

Ma sœur, qui vid sans galand,

N'a pas l'esprit excellent.

SILVIE.

Mais, si tu as encor ton cœur,

Ne l'engage jamais, ma sœur.

JEANNE.

Jeune beauté, dont les graces divines

Sçavent si bien tous les cœurs enflammer,

Vrayment, l'amour te devoit bien charmer !

Les dames ne sont guères fines

Qui passent le temps sans aimer.

Rien n'est si doux que l'amoureuse flamme ;

Un jour s'y passe aussitôt qu'un moment :

C'est vivre heureux que mourir en aimant,

Et c'est un corps qui n'a point d'ame

Qu'une dame sans un amant.

La mode est venue, depuis peu de temps,

Que toutes les filles auront un amant.

SILVIE.

O ! la jolie mode, le contentement

D'avoir un amy à conter son tourment !

Pensez-vous que mon cœur soit sans amoureltes ?

J'ay acquis un serviteur il n'y a pas longuement ;

Mais il est un peu volage, fort sujet au changement.

JEANNE.

L'amour des femmes n'est que vent.

Ne vous y fiez nullement.

SILVIE.

Mon gentil pucelage il est allé louer ;

Je ne l'ay déjà plus, il le faut avouer.

Ma mère ne faisoit tous les jours que precher

Que c'estoit un tresor qu'il falloit tenir cher.

J'avois peur de le perdre, ou bien de l'engager :

J'en ay fait un present à mon gentil berger.

JEANNE.

On fait courir par la ville

D'assez mauvais bruits de toy.

peluis, dit Tallemant, le trouva un jour sur un lit de repos, qui chantoit :

D'où venez-vous Jeanne ?

Jeanne, d'où venez-vous ?

Et ne se leva point qu'il n'eût achevé : « J'aimerois mieux, lui dit-il, avoir fait cela que toutes les œuvres de Ronsard. » — Cette chanson était déjà bien vieille, si, comme je pense, c'est elle qui est citée dans un passage du *Moyen de parvenir* (1757, in-12, t. I, p. 57).

SILVIE.

Vraymen, samon !, il y a bien dequoy.

Si j'ay perdu mon pucelage,

Hé bien ! n'estoit-il pas à moy ?

JEANNE.

Et vous donnez, ce dit-on, du fil à retordre ?

SILVIE.

La, la, la, n'en riez pas tant,

Vous en feriez bien autant.

JEANNE.

Que ne faisois-tu la farouche ?

Quoy ! n'avois-tu point de bouche

Pour crier : Secourez-moy ?

SILVIE.

Quoy ! ne connoissez-vous pas le gendre à la Carrière ?

C'est lui, je vous jure

Qui est cause que maintenant j'allonge ma ceinture.

Si vous eussiez veu sa mine

Et ouy sa voix divine,

Vous eussiez fait comme moy.

JEANNE.

Fille, que tu es ruzée !

Es-tu bien si effrontée

De parler ainsi à moy ?

SILVIE.

[temps.

Mais les belles fleurs se fanent si on ne les cueille à

JEANNE.

A l'aide ! à l'aide ! misericorde !

On se pend bien souvent sans corde.

SILVIE.

Que nous sert-il d'estre sage,

Gardant nostre pucelage ?

Puisqu'aussi bien le destin

Nous fait mettre au roquantin ?

## SCÈNE II

ALDOR, SILVIE, JODELET.

ALDOR.

Enfin mon beau soleil, qui rend quand il s'absente

Ma douleur si presente,

Est ores de retour,

Qui, dissipant mes nuicts, me redonne le jour.

Enfin ses beaux yeux,

1. Certainement. — V. sur cette interjection, alors très-employée, une note des pièces précédentes.

2 C'était le nom donné aux chansons satiriques sur les modes et les mœurs de la ville et de la Cour. Un des plus connus, chanté sur l'air : *Belle nymphe baccagère*, commençait ainsi :

Le rocantin à la mode

Qui dit comment s'accommode

Tous les garçons de ce temps

Pour faire les courtisans.

Didon, dans le *Virgile travesti* de Scarron, liv. IV, se plaint de n'avoir pas été épargnée par les rocantins de son temps :

.... Dans ma propre ville  
Chacun de moy fait vanterville  
Et je sais plus d'un rocantin  
Ou l'on m'ose appeler .....

Mes roys, mes soleils et mes dieux,  
Aux miens ont rendu  
L'heur qu'ils avoient si longtems perdu.  
Cessez, tristes soins,  
Jadis de mes peines tesmoins,  
Cessez, mes langueurs,  
Le Ciel n'a plus pour moy de rigneurs.  
Hé bien ! ma rebelle,  
Ma rebelle, hé bien !  
Mon amour fidelle  
N'obtiendra-t-il rien ?  
Languiray-je tousjours  
Pour l'amour de toy, belle ?  
Languiray-je tousjours  
Sans espoir de secours ?

SILVIE.

Aux courtisans n'y a point d'amour :  
Ils vont au change chaque jour.

ALIDOR.

Tu sçais que mon ame  
N'adore que toy,  
Que nulle autre dame  
N'a pouvoir sur moy.

SILVIE.

De tous les sermens  
Que font les amans,  
Jupiter s'en moque.

ALIDOR.

Vous estes cruelle  
Trop et trop longtems.

SILVIE.

Ha ! que l'on se trouve bien  
De vivre sans aimer rien !

ALIDOR.

Suis-je pas miserable,  
O beauté trop aimable !  
D'estre comme je suis ?

Si je le dy, je vous silence,  
Et si je garde le silence,  
Je me nuis.

Donc vos rigneurs, belle Uranie,  
Jamais ne cesseront ?

SILVIE.

Quand ta plainte sera finie  
Mes rigueurs le seront.

ALIDOR.

Soulagez mes ennuis.

SILVIE.

Je ne puis.

ALIDOR.

Que vous estes cruelle !

SILVIE.

Laissez-moy telle que je suis,  
Berger infidelle.

ALIDOR.

Mon Uranie, je ne puis,  
Vous estes trop belle.

SILVIE.

Chacun ressent le pouvoir

De ma beauté sans seconde :  
Je donne sans recevoir  
De l'amour à tout le monde.

ALIDOR.

Philis, vous mesprisez les feux  
De mon amour extrême.  
Chassez la rigueur de vos yeux,  
S'il vous plaist qu'on vous ayme.  
Faut-il mourir en vous aymant ?  
Dites, parlez franchement.

SILVIE.

Qu'un amant coure au trespas,  
Pour moy, je ne le suy pas.

ALIDOR.

Mauvaise, mauvaise,  
Vous parlez à vostre aise.  
Hé bien ! hé bien ! s'il faut mourir,  
Mon ame en est contente.  
La cause en est si belle  
Que, souffrant le trespas  
Cent fois pour elle,  
Je ne m'en plaindrois pas.  
Ha ! mon Dieu ! qu'il fait bon mourir  
Quand la cause en est belle !  
Il n'est plus temps de faire resistance  
Car il me faut souffrir.

Ma guerison n'est plus en ma puissance,  
Car je voudrois mourir.

Je hay pour vous toutes ces Partenices,  
Ces Iris, ces Cloris ;

De vous depend mon heur et mes delices ;  
Seule je vous cheris.

Belle, si j'ay quitté les dames,  
Les grands de la cour,  
C'est pour vostre amour.

La douce flamme de l'amour  
Brusle mon ame nuit et jour.

Tant de tourmens et tant de langueurs  
Font voir ma peine.

Belle inhumaine,  
Ha ! je me meurs.

Vous doutez si je suis malade,  
Cependant je meurs en langueur.

Il ne faut plus qu'une amoureuse œillade  
Pour consumer le reste de mon cœur.

Ha ! c'en est fait, je cede aux rigueurs de mon sort ;

Je vay mourir, je me meurs ;  
Je vay mourir, je me meurs ;

Ha ! je suis mort.  
Jeune merveille,

Preste l'oreille

Au recit des maux que je sens.

SILVIE.

Toutes tes plaintes  
Ne sont que feintes  
Dont tu veux abuser mes sens.

ALIDOR.

Ha ! inhumaine,  
Tu sçais ma peine ;  
Ta beauté t'en rend assez certaine.

SILVIE.

Je n'ons ni bianté ni vartu <sup>1</sup>  
 Cela vous plaist à dire.  
 Si vous appelez laideur bianté,  
 J'avons e'en que vous dites.  
 La, la, Monsieur, tous vos rebus  
 Ne passent point pour Jacobus <sup>2</sup>.

ALIBOR.

N'aimer pas un sujet si beau,  
 C'est faire mille erimes.

SILVIE.

C'est à Nicolle du Ponceau  
 Qu'il faut dire ces rimes ;  
 Elle respondra, car elle a leu  
 Tous les lettres à Pere Dolu <sup>3</sup>.  
 Portez vos biaux discours ailleurs,  
 Car je n'aimons pas les railleurs.

JODELET.

Il n'y fut pas plustost entré  
 Que son congé luy fut donné.

ALIBOR.

O rigoureux éloignement,  
 Qui portes au sein d'un amant  
 Et le desespoir et la crainte,  
 Que ton coup est précipité !  
 Et que d'une cruelle atteinte  
 Tu blesses ma félicité !  
 Arme-loy, ma raison,  
 Pour combattre la flamme  
 Qui vient hors de saison  
 Tyranniser mon ame.  
 Je souffre tant de maux  
 En l'amoureux servage  
 Que, si les animaux  
 Parloient nostre langage,  
 Ils viendroient à mes cris de pitié requérir  
 Le bel œil qui me fait mourir.  
 Je voudrois bien guerir du mal que je sens,

Mais je ne puis,  
 Car la belle qui tient mon cœur  
 Est toute pleine de rigueur.  
 Si je ne la puis épouser,  
 Je m'iray rendre cordelier.

Oiseaux qui chantez  
 A vos libertez  
 Dans le verd bocage,  
 Sus, sus, taisez-vous.  
 Le chant des hiblous  
 Me plaist davantage.

1. Nouveau fragment du *Dialogue* fait par Malherbe, et inséré dans les *Chansons* de Gautier Garguille (p. 72). Les trois autres répliques qui suivent en sont aussi avec quelques variantes. Ce dialogue a paru aussi dans le *Doix Entretien des bonnes compagnies*, 1634, in-12, n° 34. C'est là qu'on lit en tête du premier couplet : « par M. de Malherbe. »

2. Monnaie d'or anglaise du roi Jacques, qui valoit 11 livres, 13 sols.

3. Dans la chanson, telle que la donne le *Doix Entretien des bonnes compagnies*, on lit « le Pere Coula », en souvenir de la fameuse querelle de Balzac et de ce directeur des Feuillants, qui avait égayé les dernières années de Malherbe (V. plus haut la *Notice* sur Du Peschier).

## SCÈNE III

MATHIEU, LA ROZE, JODELET.

MATHIEU.

Amour tenant sa seance <sup>1</sup>  
 Il y pent avoir trois mois,  
 Eu parlant à haute voix  
 Prononça cette sentence,  
 Qu'il faut payer nuit et jour  
 Les arrerages d'Amour.

Une vieille demoiselle  
 Qui caquette volontiers  
 S'en va par tous les quartiers  
 Annoncer cette nouvelle,  
 Qu'il faut payer nuit et jour  
 Les arrerages d'Amour.

Je ne me puis satisfaire  
 D'un si rude jugement ;  
 J'en appelle franchement,  
 Car, ma foy, c'est trop d'affaire  
 Que de payer chaque jour  
 Les arrerages d'Amour.

LA ROZE.

I, o! la Rochelle s'est rendue,  
 Et son party tire à sa fin.  
 Faisons des feux dans nostre sein  
 Ainsi qu'on en fait dans la rue.

O! qu'il est doux de boire  
 Après la victoire !

A ce comp, je me pâme d'aise.  
 C'est tout de bon qu'il faut donner.  
 Il me plaist de me demener,  
 Comme fait un ministre en chaise <sup>2</sup>.

Remy, Remy, mon bel amy,  
 Ce n'est pas à ce coup qu'il faut faire l'endormy :  
 Pren tes chausses et quitte ton bonnet,  
 Et t'en vien tout droit au cabaret.

MATHIEU.

Tu sois le bien, tu sois le biau,  
 Tu sois le bien venu, Michau.

LA ROZE.

Puisque Mars menace les siens  
 De prise de corps et de biens  
 Et de recompense incertaine,  
 Au croc les armes je remets,  
 Et ne reconnois désormais  
 Que Bacchus pour mon capitaine.  
 Laissons là tous ces insenséz  
 Enterrez dedans les fossez  
 Qu'une eau sale et bourbeuse lave ;  
 Il vaut bien mieux honnestement  
 Faire son monument  
 Dans le fond d'une cave.  
 Compère, tu sommeille ;

1. Ce couplet et le suivant se trouvent aussi dans le *Recueil* de Gautier Garguille. Ils sont le 1<sup>er</sup> et le 3<sup>e</sup> de la 22<sup>e</sup> chanson. Celui qui les suit ici n'y figure pas ; mais le *Nouveau Parvaissé des Muses*, dont cette chanson est la 130<sup>e</sup>, l'a donné.

2. En chaise. V. une note des pièces précédentes.

Reveille-toy, reveille !  
Vien t'en boire avec moy,  
Je t'en fais la semonce.

MATTHIEU.

J'ay bien la puce à l'oreille  
Depuis trois ou quatre jours.  
Toute la nuit je m'éveille  
Pour songer à mes amours.

LA ROZE.

Bacchus est mon amy,  
A l'Amour je renonce.

MATTHIEU.

Chacun me dit en secret<sup>2</sup>  
Que ma femme est babillarde.  
Et que, si je n'y pren garde  
Enfin, j'en auray regret;  
Mais je croy qu'il est plus doux  
D'estre cocu que jaloux.

LA ROZE.

Comme dit Aristarchus,  
Semez graine de coquette,  
Il en viendra des cocus<sup>3</sup>.  
Prenez garde à mes paroles;  
Par ma foy, ce n'est pas moque;  
Prenez garde à vostre fait,  
Mon pauvre compère Fiacre:  
Un cocu est bien tost fait.

MATTHIEU.

Faut-il que notre famille  
Soit sujette au mauvais bruit?  
Ma femme me dit un matin  
Qu'elle alloit dans un jardin.  
Je la voulois suivre de loin;  
Mais moy, qui suis Jean-Bon-Homme,  
J'endure tout et n'en dy rien.  
Je sçay bien qu'à tous momens,  
Feignant d'aller chez sa cousine,  
Ou d'aller voir quelque voisine,  
Elle va voir ses amans;  
Je sçay bien que chaque jour<sup>4</sup>  
Elle apprend mille aliteries.  
Le Cours et les Tuileries  
Sont les escoles d'Amour.

1. Fragment de la très-vieille chanson, citée ainsi par Rabelais (liv. I, ch. xii) :

Ho, Regnault, reveille-toy, veille  
Ho Regnault, reveille-toy.

Le Duchat met en note dans son édition (1711, in-12, t. I, p. 262) : « Cette chanson est encore fort souvent dans la bouche de quelques artisans. » Lesage l'intercala dans sa pièce *la Princesse de Corizin* (acte II, sc. 13) en mettant, au lieu de Regnault, Thomas, nom qui partout du reste avait remplacé l'autre. Dans les Ardennes, ou le refrain est encore populaire, c'est celui qui est resté (V. G. Podesta, *les Bords de la Semoy en Ardennes*, 1850). Il figure aussi avec tout le reste du refrain sur une très-curieuse médaille frappée à la fin du règne de Louis XIV, lorsque les dangers de la France forcèrent de revenir au peuple et de le réveiller (*Journal des artistes*, 1790, 2<sup>e</sup> part., p. 11).

2. Ce couplet est, sauf la variante de « babillarde », mise ici pour « trop gaillarde », qui vaut mieux, le 1<sup>er</sup> de la 19<sup>e</sup> chanson du *Recueil* de Gautier Garguille.

3. Refrain d'une chanson qui, selon Tallemant, serait de Louis XIII (t. II, p. 232).

4. Ce vers et les trois suivants sont encore un fragment de la 19<sup>e</sup> chanson du *Recueil* de Gautier Garguille.

LA ROZE.

Ils ne sont pas tous  
Sur les arbres, les cocus.

MATTHIEU.

Helas ! Pierre, regarde bien  
Si maistre Jean luy fera rien.

LA ROZE regarde.

Il la jette sur un liet verd :  
On ne sçait qui gagne ou qui perd.

MATTHIEU.

Tout beau, hélas ! Pierre, regarde bien  
Si maïstre Jean ne luy fera rien.

LA ROZE.

Las ! mon maistre, tout est perdu !  
Je croy que vous estes cocu.

MATTHIEU.

Las ! Pierre, ne m'en dy plus rien :  
Je croy qu'un chacun le sçait bien.

LA ROZE, luy faisant les cornes par derrière.

Cocus de Chastellerault,  
Amanceurs de cousteaux,  
Il nous vient des cornes à pleins bateaux<sup>1</sup>.

## SCÈNE IV

JODELET, LA ROZE, MATTHIEU.

JODELET.

A boire, à boire, mes amis !  
Qu'on ne me parle plus de guerre !  
Au dieu Bacchus je l'ay promis  
De ne combattre plus qu'au verre.  
Au lieu de pique et de mousquets,  
De canons et d'arquebusades,  
Je ne veux plus que saupiquets,  
Que saucissons et carbonnades.  
Que l'on sonne l'arrière-ban,  
Que l'on contraigne la noblesse  
D'aller assieger Montauban.  
Si l'on m'y void, que l'on m'y fesse,  
Car de Bacchus les estendars  
Valent bien mieux que ceux de Mars.  
Que le roi d'Angleterre  
S'accorde avec les lys.  
Ou qu'il porte la guerre  
Aux rives de Calis,  
Ou que l'Espagnol rende  
Le bien du Palatin,  
Jamais je ne demande  
Sinou du vin, du vin, du vin.

LA ROZE.

Il n'est point de son  
Si doux à l'oreille  
Que gaye chanson  
Et vuider bouteille,

1. Les couteaux à manche de *corne*, qui valaient aux couteliers de Châtellerault une si vilaine épithète, étaient déjà très-célèbres au XVI<sup>e</sup> siècle (V. dans la collect. des Docum. inéd. *la Relation des Ambassad. vénitiens*, t. II, p. 311).



Car il chasse loin  
De nostre memoire  
La peine et le soin  
Pour nous laisser boire.  
Mon gros Jean Gourmant,  
Que j'ai l'ame ravie  
D'envie

De voir ton visage charmant!  
Chacun rit,  
Et, revoyant ta trogne  
D'un ivrogne,  
Le Cormier fleurit <sup>1</sup>.

JODELET.

Si tost qu'on me void,  
On doit crier ripaille,  
Crevailla,

Cric, croc, taupe, masse qui boit !  
Et le bruit  
D'un pot qui fait la guerre  
Contre un verre,  
S'entend jour et nuit.

LA ROZE.

Que j'aime en tout temps la taverne ?!  
Que librement je m'y gouverne !  
Elle n'a rien d'egal à soy.  
Je voy tout ce que je demande,  
Et les torchons y sont pour moy  
Tous faits de toile de Hollande.

MATTHIEU.

La taverne est un Averno  
Ou un precipice creux ;  
On y entre sans lanterne,  
On en sort l'esprit joyeux.  
Vien çà, dy, meschant garçon.  
N'y retom, n'y retom, n'y retombe plus.

LA ROZE.

A la broche du tonneau fus-tu pendu !  
Dès que la nuit reprend son tour <sup>3</sup>  
Je me foure dans la taverne,  
Et n'en sors jamais que le jour  
Ne fasse paslir ma lanterne.  
Je veux mourir au cabaret  
Entre le blanc et le clair.

1. Cormier, dont il est souvent question dans la querelle de Théophile et du père Garrasse, était un des cabaretiers les plus fameux de Paris. Il avait tout naturellement pris pour enseigne de son cabaret, qui était situé dans le quartier des Halles, près de Saint-Eustache, l'arbre dont il portait le nom. C'est ce qui explique l'équivoque de ce refrain. Saint-Amant avait dit aussi dans sa pièce sur les *Cabarets* :

Paris, où fleurit un cormier  
Qui des arbres est le premier.

2. Premier couplet de la chanson à boire de Cl. de Lesboille. Elle se trouve dans le *Recueil des plus beaux vers...* 1630, n-8, t. II, p. 916. Elle a sept couplets, dont le meilleur, le mieux aviné, est celui-ci :

Quand j'ai mis quarte dessus pinte,  
Je suis gai, l'oreille me tinte.  
Je recule au lieu d'avancer,  
Avec le premier je me froffe,  
Et je fais sans savoir danser  
De beaux entrechats dans la crotte.

3. Ce couplet, dont le refrain reviendra plusieurs fois dans la suite, est le premier d'une chanson de Maynard, qui fut alors beaucoup chantée.

JODELET.

Ma foy, Matthieu, c'est grand'folie  
*Non amare bonum vinum ;*  
Je suis en grande resverie,  
*Quando libere non possum.*

LA ROZE.

Si je ne beuvois, j'aurois la pepie,  
Qui me causeroit quelque maladie.

MATTHIEU.

Beuvons, beuvons donc.

JODELET.

Beuvons à la ronde  
De ce joly vin le meilleur du monde.  
Bouteille de vin,  
Ma chère maïtresse,  
A ton jus divin  
Je feray caresse.

*(Il decoiffe une bouteille.)*

Oste, petit cœur,  
Ta perruque blonde ;  
Ta douce liqueur  
Rajeunit le monde.

LA ROZE *apporte un plat de viande.*

Le lapin de garenne est bon,  
Aussi est le jambon.

MATTHIEU.

La perdrix vaut encore mieux.

LA ROZE.

Heureux qui les mange tous deux !

JODELET.

Toutes ces viandes ne sont pas  
Pour faire un bon repas,  
S'il n'y a de cette liqueur,  
Liqueur qui resjouit le cœur.

LA ROZE *voyant que Matthieu apporte une esguerée d'eau.*

L'eau ne fait rien que pourrir le poulmon.  
Boute, bonte, bonte, bonte, compaignon ;  
Sus, sus, vuidons ce verre, et nous le remplirons.

JODELET.

Au vin de monsieur Feydeau <sup>1</sup>  
Il n'y faut point mettre d'eau,  
Car il est assez bon  
Avecque ce jambon.

LA ROZE.

L'eau qui mouille  
La grenouille  
Me refroidit trop les dents.  
J'aime mieux qu'elle me mouille  
Par dehors que par dedans.

*(Il parle à Matthieu.)*

Or, sus, Monsieur de ceans,  
Pleigez-moy <sup>2</sup>, je vous prie.

1. C'était une famille déjà célèbre à Paris, et dont le nom prêtait trop bien à l'équivoque, pour que la chanson bachique ne s'en servit pas. A cette époque, un Feydeau de Sauvville était trésorier provincial des guerres. C'est un de ses descendants, Feydeau de Marville, qui a donné son nom à la rue Feydeau, dans les derniers temps du *xviii* siècle.

2. *Pleiger* était rendre raison à un buveur, c'est-à-dire, quand

Ce bon vin ineontinent  
Chasse melancholie.

JODELET *se moque de Matthieu, qui met de l'eau dans son vin.*

Helas ! le pauvre Sylvain !  
Il a mis de l'eau dans son vin.

L'assistance  
S'en offence,

Le privant du pouvoir  
De l'avoir.

Loin de nous ces resveurs  
Qui blasment les beuveurs !

La mort des beaux esprits,  
C'est la melaucholie.

Jamais nous ne beurons  
Du bon vin sous la lye.

Il s'en va dans le trou,

Bedou dou, ma genti tourelourette.

Autant en ferez-vous,

Bedou dou, ma genti tourelourou.

MATTHIEU.

Autant en ferez-vous,

Bedou dou, ma genti tourelourette.

Autant en ferez-vous,

Bedou dou, ma genti tourelourou.

JODELET.

Tout pour l'amour de vous,

Bedou dou, ma genti tourelourette.

Tout pour l'amour de vous,

Bedou, dou, ma genti tourelourou.

LA ROZE.

On void souvent vieillir un bon yvrogne,  
Et mourir jeune un savant medecin.

JODELET *dit cecy à l'instant, ayant achevé de vuidier son verre.*

O le bon vin !

Medecins, chirurgiens et apotiquaire,  
Tirez-vous d'icy, vous m'y donnez la foire.

Car du petun, du tabac, de l'herbe à la reyne <sup>1</sup>,  
Une fillette, du vin, voilà ce que j'ayme.

LA ROZE.

C'est trop longtemps faire le sage.

Maudit soit qui rechignera !

Quiconque en aura le couraige,

Qu'il boive d'autant, il rira.

Point de soucy, point de cela,

Bouteille icy, bouteille ila ;

Reveillons, reveillions, reveillions ces verres.

Je n'ay rien à cœur

Que cette liqueur.

il vous provoquait à boire, lui rendre coup pour coup : « Marie Stuart, la veille de sa mort, fit-on dans les *Recherches d'Est-Pasquier* (liv. VII, ch. LVII, but sur la fin du souper à tous ses gens, leur commandant de la *pligrer* ; à quoi obéissant et meslant leurs larmes avec leur vin, ils burent à leur maistrresse. »

1. Il y a là par accumulation tous les noms dont on désignait alors le tabac. Il ne manque guère que celui de *Nicotane*, qu'on lui avait donné à cause de Nicot, notre ambassadeur en Portugal, qui l'avait apporté ; et celui de *Médicaine*, qu'il devait à Catherine de Médicis, qui l'avait patronné, et en avait fait ainsi « l'herbe à la Reyne. » De tous ces noms déshus, il n'est resté que le mot *Nicotine*, pour désigner l'essence vénéneuse du tabac.

Laissons l'amour, laissons l'espée,

Laissons les propos serieux ;

Parlons d'une franche lippée,

De fous, de drosles, de risex.

Le vin n'est pas fait pour les bestes ;

Leur donner, c'est un grand malheur.

Je tiens ces jours-là pour des festes

Quand je puis boire du meilleur.

Les Turcs, qui n'en ont point l'usage,

Sont-ils pas de Dieu ennemis ?

Nous qui avons eest avantage,

C'est que nous sommes ses amis.

JODELET.

Je meurs si je ne boy du vin nouveau

Sans eau,

Du plus frais tiré du tonneau ;

Sa douce liqueur

Rend un certain plaisir au cœur,

Qui chasse bien loin d'icy

La tristesse et le soucy.

LA ROZE.

Sus ! egayons-nous et nous resjouissons ;

Mangeons tout ce que nous avons ;

Oufrons nos escus

En sacrifice au dieu Bacchus.

Les avares sont des sots,

Ils ont soif auprès des pots.

JODELET.

Que j'avois desir de boire à ton escot, Gillot !

MATTHIEU.

Je quite protès et chicane.

A demain, si j'ay le loisir.

C'est estre plus beste qu'un asne

De ne point prendre son plaisir,

Et ne point goster la merveille

Du doux fredon d'une bouteille.

LA ROZE, *tenant son verre.*

Voilà l'oiseau qui tousjours vole.

JODELET.

Et vole, vole, vole, vole.

LA ROZE.

Il volera dedans ma gorge.

JODELET et MATTHIEU *chantent.*

Et vole, vole, vole, vole.

LA ROZE.

Il volera dedans la vostre,

Et vole, vole, vole, vole.

MATTHIEU.

L'huyle de septembre <sup>1</sup> est bon,

Il resjoit les compagnons.

JODELET.

*(Ils chantent cecy en manière de trin.)*

*Dibe, diveda, sabatueubun.*

MATTHIEU.

Il chasse la melaucholie.

JODELET.

Du centurion.

1. Le vin, que Rabelais appelait — la purée septembrale. »

LA ROZE.

*Quincaria.*

JOELET.

*Camilin.*

MATTHIEU.

*Politicien.*

JOELET.

Il chasse la melancholie.

*Dile, dibeda, sabataculum.*

Que ce vin-cy me semble bon !

Verdurette, ô verduron !

MATTHIEU.

Il y en faut remettre, verduron, durette,

Il y en faut remettre, verduron, verduré.

LA ROZE.

Tant tirerons, tirerons de la bouteille,

Que nous en verrons la fin.

JOELET.

Donne m'y, donne;

Du bon vin de la tonne :

Si tu m'en donne,

Tu seras mon amy.

J'ay tant beu que j'en voy le fond,

Verdurette, ô verduron ? !

Il l'en faut autant faire,

Verduron, durette,

O l'en faut autant faire,

Verduron, duré.

LA ROZE.

Helas ! bonne planche,

Que ferois-je sans toy ?

Tu me sers de revanche

Quand j'ay la plus grand soif.

Piot !

Ce gentil, ce divin piot,

Mon Dieu ! que je l'aime !

Mon Dieu qu'il est bon ! qu'il est bon, bon, bon,

Qu'il est bon ce piot !

Qui ne le caresse est un idiot.

Quand j'ay la grand'bouteille.

Du bon vin de Noblet,

Je caquette à merveille,

Bien mieux qu'un perroquet.

JOELET.

S'il est bon à ma bouche,

Assurez-vous d'un poincl,

Qu'avant que je me couche

J'en emplis mon pourpoint ;

Et si j'ay dans mon verre

Du vin de Chaumartin,

Je delffe maistre Pierre

A mieux parler latin.

Je suis un docteur toujours yvre

Qui tient rang *inter sobrios* ;

Et si jamais je n'ay veu livre

Qu'*Epistolas ad ebrios.*

Et moy, de qui la panse esclatte,

*Nimis plenis visceribus,*

J'ay les yeux bordez d'escarlate,

*Et nasion plenum rubibus,*

Et tousjours, tousjours chante,

Qu'il vaut mieux avoir vin que trente.

MATTHIEU.

Bannissons la bizarre humeur

Et le soin de nostre cœur,

Et qu'un bon vin vermeil

Soit nostre soleil.

Beuvons, compagnons, toute la nuit

Au bruit

Des pots, des plats,

Sans estre las

De boire du bon vin et de l'hyprocras.

Que je suis ayse quand je boy !

Compagnon, ha ! c'est à toy !

Il vous faut faire tous ainsy comme moy,

C'est-à-dire le verre en main,

Tout plein

Du vin nouveau

Qui fut si beau,

Pour boire assis sur le cul d'un tonneau.

LA ROZE.

Bacchus, tout plein de gloire,

Assis sur un tonneau,

A gagné la victoire

Dedans Fontainebleau.

Beuvons, compagnons, fea.

Beuvons, du vin sans eau ;

Fea, fea, Loupineau.

MATTHIEU.

Le pauvre Amour est destroussé ;

Bacchus, à coups de verre,

Vous l'a si rudement poussé

Qu'il a donné du cul en terre.

LA ROZE.

Victoire ! victoire !

Çà ! qu'on me donne à boire !

MATTHIEU.

Il a changé son arc turquois,

En une lecheffre ;

Au lieu de fêche et de carquois

Ne porte plus qu'une marmite.

JOELET.

Victoire ! victoire ! victoire !

LA ROZE.

Voisin, mais l'as-tu veu ?

MATTHIEU.

Quand j'auray beu, je t'en compteray l'histoire.

JOELET.

En parle qui vandra, je tiens pour véritable

Que les plus grands plaisirs se trouvent à la table.

Amour n'a point d'apas

Qui nous plaisent tant que fait un bon repas.

Quand j'ay beu hardiment tousjours ma tasse pleine,

Je dors sans m'veiller dix heures d'une halcine ;

Et durant mon repos,

Si mon esprit veille, il est parmy les pots.

Ainsi passant mon temps, nul soin ne me travaille,

Je ne vais escheler ny rampart ny muraille.

Ma generosité

1. Refrain, qui se retrouve très-souvent alors. Il égaye la 58<sup>e</sup> et dernière chanson du recueil de Garguille.

Se fait assez voir, entamant un paste.  
 Un jour Paulmier, à haute voix<sup>1</sup>,  
 Enyvré dans le Petit More<sup>2</sup>,  
 Tandis qu'on le tenoit à trois,  
 Desgobillant disoit encore :  
 Je veux mourir au cabaret  
 Entre le blanc et le clairer.  
 A la fin, ce tyran des cœurs  
 Exerçant sur moy ses rigueurs.  
 Ha ! ce tyran des cœurs.

*(C'est une allusion d'ivrogne qui tire du cœur.)*

Dieu me pardonne, la compagnie,  
 Vous me pardonnez, s'il vous plaist.

LA ROZE.

Que ce nectar est aimable !  
 Que son fard nous embellit !  
 Beuvons tant que sous la table  
 Nous puissions trouver un liet.

*JOUELET se laisse tomber en disant ceci :*

Puisqu'il faut prendre les armes,  
 Prenons celles de Bacchus,  
 Car les verres ont des charmes  
 Dont les Césars sont vaincus.  
 Par ces brindes inouys  
 Mourons auprès de ces muiz.  
 Mourons, mourons, mourons  
 Auprès de ces muiz.

MATTHIEU.

Helas ! petit Jean est mort !  
 Helas ! petit Jean est mort !

LA ROZE.

Helas ! non ; c'est qu'il dort.

MATTHIEU.

Cy-gist sous ee blanc marbre icy  
 Le père aux enfans sans soucy.  
 Que chacun prenne son pinceau  
 Pour escrire sur son tombeau :  
 Il est mort à la guerre,  
 Entourons-le de verre.  
 Din dan bon, din dan bon,  
 Drelin din din, drelin din din dan bon.

LA ROZE.

Les verres serviront de torché  
 Et quatre grands brocs d'escorte ;  
 Cè sera mon enterrement.

1. François Paulmier, grand buveur de ce temps-la, dont nous raconterons les relations avec Saint-Amand et Molière dans notre livre *Molière au théâtre et chez lui*.

2. Cabaret du faubourg Saint-Germain, au coin de la rue de Seine et de la rue des Marais aujourd'hui rue Visconti. L'enseigne en médaillon entre les deux fenêtres du premier existe toujours avec ces mots autour de la tête du personnage : *Le Petit More*.

## ACTE TROISIÈME

### SCÈNE I

JEANNE, SILVIE.

JEANNE.

Mon père m'a mariée  
 Que je n'estois qu'un enfant ;  
 A un vieillard m'a donnée  
 Qui a près de soixante ans ;  
 Et moy, qui n'en ay que quinze,  
 Passeray-je ainsy mon temps ?  
 Vous qui estes en presence,  
 Je vous en prie, jugez-en.  
 M'iray-je rendre nonette  
 Dans quelque joly couvent,  
 Priant le dieu d'amourrette  
 Qu'il me donne allegement,  
 Ou que j'aye en mariage  
 Cehuy-là que j'aime tant.  
 Tant et tant il m'ennuye,  
 Tant et tant il m'ennuye tant.

Mon esprit est etonné  
 Du mary qu'on m'a donné ;  
 J'aime mieux que l'on m'assomme  
 Que de vivre sous sa loy,  
 Car tous les jours il joue à l'homme,  
 Mais ce n'est point avec moy.

Quand il a perdu cinq sous,  
 Il veut tout tuer chez nous.  
 Quand mon mary vient de dehors,  
 C'est ma rente d'être battue ;  
 Il prend la cuiller du pot,  
 A la teste il me la rue.  
 J'ay grand peur qu'il ne me tue :  
 C'est un vilain rioteux<sup>1</sup>, gronnemeux ;  
 Je suis jeune, il est vieux.

Mon Dieu, ma pauvre voisine,  
 J'ay le plus meschant masy ;  
 Il a la plus traistre mine  
 Qu'on voye point dans Pasy<sup>2</sup>.  
 Je voudrois avoir mangé  
 Ceux-là qui m'en ont angé<sup>3</sup>.

Quand nous alismes à Monlmartre,  
 Pour voir nostre petit Jean,  
 Que vous savez qui est en chartre,  
 Il jouit tout son argent ;  
 Faute de dix-huit deniers

1. Querelleur. — V. sur *riote* une note des pièces précédentes.  
 2. On prononçoit ainsi *Paris* dans le peuple, d'après le même système d'accentuation un peu zézeyante dont nous avons déjà parlé, et qui avoit fait que *chaire* étoit devenu *chaise*. — Presque tout ce que dit Jeanne, dans cette scène, est écrit avec cette prononciation.

3. *Enserer, entraver*, du latin *angere*. « Votre père se moque-t-il, dit la soubrette de la comédie de *Pourcougnaç*, de vouloir vous *anger* avec son avocat de Limoges. »

Fallut laisser les souliers,  
Encor y eut il grand queselle,  
Car l'hoste n'en voulet point,  
A cause que la semelle  
Ne tenoit rien qu'à un point.  
Comme pauvres inconnus,  
Fallut revenir piez nus.

Ce fut l'autre jour dimanche  
Que le voisin porteur d'iau  
Me donnit l'os d'une esclanche  
De chez monsieur Duruisseau;  
Je n'en maugy, par mon Dieu,  
Plus qu'il en tient dans mon yeu.

Le gourmand farcit sa hotte  
Sans m'en donner un morciau,  
Partit engager ma cotte  
Aux Gobelins Saint-Marciau,  
Là où il prit plus d'esbat  
Qu'il n'en tient dans un cabat.

Toute nuit faisant la grogne<sup>1</sup>;  
M'appelle garce à lacquais,  
Putaine, chienne, carogne:  
Voilà les biaux sobriquets  
Que me donne ce voleux  
Cause de tous nos malheux.

Que la cousine Martaine  
Est heureuse en amiqué!  
Quand son mary boit chopaine  
Il luy en donne la moiqué,  
Et vivent tous deux contents  
Ainsy que deux biaux enfans.

Pour moy, je boute à ma teste,  
S'il ne veut changer de pian,  
De planter comme une creste  
Ses cornes sous son chapiau.  
Le clere à monsieur Puisieux  
M'a long-temps fait les doux yeux.

Pourtant je serois masie  
Si le trite estoit plus doux;  
Mais le gros chien de voisie  
M'assomme quasi de coups.  
Cela est tout resolu,  
Je l'allons faire cocu.

Je ne seray la première  
Qui se mesle du mesqué;  
La petite savequiere  
Qui demeure en ce carqué  
Va faire river son cloud  
Tous les dimanches à Saint-Cloud.

O le meschant masy, commère!  
Il me causera la mort;  
Quand il revient de la taverne  
Estant soul comme un pourcean,  
Je ne luy ose rien dire,  
De peur d'avoir du tricot.

Quand ce vient la matinée,  
Après avoir reposé,  
Il demande tost à boire

De ce bon vin frais persé.  
Je luy vais querir chopine;  
C'est pour le desalterer.

Alors il me dit: Coquine,  
Un brot ce n'est pas assez.  
Il prend aussitôt la nappe,  
La vaisselle sans laver,  
Aussi tout ce qu'il atrape,  
Pour les aller engager.

Mon pauvre mariage va bien à reculons.

N'est-ce pas bien pour en mourir  
Que d'avoir un jaloux mary?  
J'en ay un qui me fait mourir  
En ceste tyrannie.  
Je voudrois bien qu'il fust guery  
De ceste maladie.  
Il n'a ny maille ny denier,  
Fors qu'un baston de verd pommier  
Dont il me bat les costez.

SILVIE.

Il luy fait mille caresses,  
Luy frisotte ses cheveux.

JEANNE.

Ce sont toutes ses prouesses;  
Ce n'est pas ce que je veux.

SILVIE.

Ce ne sont rien qu'accollades,  
Des baisers tant qu'on en veut.

JEANNE.

Ces mignardises sont fades,  
Ce n'est pas ce que je veux;  
Car mon mary chaque soir  
Perd la clef de son dressoir.  
Car le bon homme n'avet point  
De bonne averse à vendre.

SILVIE.

Pourquoy n'en avet Navel,  
Puisque son valet en avet<sup>2</sup>?

JEANNE.

J'ay beau m'escrier à l'aide,  
Tout le monde est endormy;  
Mais je seay bien le remède,  
C'est qu'il faut faire un amy.

SILVIE.

Un mary sans amy  
Ce n'est rien fait qu'à demy.

JEANNE.

Mon père m'a mariée à un vieillard bon homme ? ?  
J'enusse beaucoup mieux aimé quelque beau jeune  
[homme].  
Si je suis dedans le liet, de mon long este-tdue,  
Le vieillard est auprès de moy qui point ne se  
[remue],  
Et s'il me survient quelque-fois quelque maladie,  
Il ne me donne pas un sou pour passer mes envies.

1. R-fracin de la 26<sup>e</sup> chanson du *Heureux* de Gantier Garguille.

2. Une foule de chansons furent faites sur ce sujet des mariages de vieillards avec des jeunes filles. Quelques-unes sont rappelées et citées dans une note de notre Gantier Garguille, p. 47-49.

S'il arrive pour me voir quelque compagnie,  
Le vieillard est auprès du feu qui entre en jalousie :  
Et encor je vous diray ce qui plus me fâche :  
C'est qu'estant au coin du feu sans cesser il crache.

Pour moy, j'aime mieux un amy  
Qui fringue <sup>1</sup>, qui danse et qui gambade :  
Pour moy, j'aime mieux un amy  
Qui ne soit jamais endormy.

SILVIE.

Que les baisers d'un jeune amy  
Sont bien plus doux que ceux qui viennent  
D'un vieil jaloux tout endormy !  
Ces baisers froids et languissans  
Ne sauroient chatouiller mes sens ;  
Je veux pour y prendre appetit  
Un baiser qui morde un petit.

JEANNE.

Le premier jour de mes nopees  
Et j'en densi.

SILVIE.

Et j'en densi = Et Jean densi.

JEANNE.

Il n'a pas vaillant cinq sous, encore n'a-t-il.

SILVIE.

Encore n'a-t-il. = *Encornati*.

JEANNE.

Il avoit un beau pourpoint si très bien fait ; [noir.  
Les manches estoient d'un beau verd et le corps

SILVIE.

Et le corps noir — Et le cornard.  
Mon père et ma mère à Rouen s'en vont ;  
Ils sont en parole qu'ils me marieront ;  
S'ils ne me marient, ils s'en repentiront.

JEANNE.

Entre vous, jeunes fillettes,  
Qui vous voulez marier,  
Prenez garde à vous bien mettre  
De peur de vous y tromper ;  
Car l'on en trompe tant et tant,  
Car l'on en trompe tant.

SILVIE.

On m'a voulu donner, lariré,  
Le cadet la Ginjole ;  
Je n'en ay pas voulu, lariru,  
Car il n'est pas bon drosle.

Un grand badin se presente  
Pour estre mon serviteur,  
De qui l'oreille pendante  
Me fait desjà grande peur.

JEANNE.

Je ne sçay si je devine  
Quelle en doit estre la fin ;  
Mais il a plus tost la mine  
D'un coeu que d'un moulin.  
Devinez qui me l'a dit.

SILVIE.

C'est le coq du voisinage  
En chantant coque-riqui.

JEANNE.

Mon petit doigt me l'a dit <sup>1</sup>,  
Cela n'est point dans la gazette.

SILVIE.

Pour soulager ma misère  
Chacun dit, quand je me plains,  
Qu'il me veut traiter en père,  
Et c'est tout ce que je crains.

On dit qu'il n'est point cholère,  
Qu'il est sage et bien nourry ;  
C'est assez pour un bon frère,  
Et non pas pour un mary.

Il vaut mieux, où nous en sommes,  
Qu'il ait plustost pour sa part  
Les vices des jeunes hommes  
Que les vertus d'un vieillard.

Mais quoy que mon père ordonne,  
A tout le moins la ville est bonne.

Pour Dieu, conseillez-moy,  
De trois amoureux lequel je prendray.  
Si je pren le vieux, il n'est point à mon gré.  
Si je pren le jeune, il est necessiteux.  
Si je pren le riche, il n'est point amoureux.

Sans mentir, j'aurois mieux  
Un jeune mary qu'un vieux.

Mon père et ma mère leur foy ont juré  
Que dans six semaines je me marieray  
A un vieux bonhomme que je tromperay ;  
Droit en Cornuaille je l'envoyeray,  
Et de ses richesses largesse en feray.  
A un beau jeune homme je les donneray.  
S'il dit quelque chose je le gratteray,  
Puis nous en irons au joly bois jouer.  
Au joly bois je m'en vay, au joly bois j'iray.  
Face mon père les vignes s'il veut,  
Je feray le labourage.

JEANNE.

Il fait bon planter la vigne  
La racine contre-mont.

SILVIE.

J'ay le mot, le petit mot,  
J'ay le mot à vous dire.

Je me levay par un matin, comme on ne voyoit goutte ;  
Je rencontray le mien amy, qui de moy n'avoit doute ;  
Je ne sçay pas ce qu'il faisoit, mais je sentis sa bouche ;  
Jamais en jour de ma vie ne senty chose si douce.

Je luy ay dit : Recommencez  
Je vous donneray un double.  
Mais le sot n'eut pas l'esprit  
De prendre plus qu'il ne prit.

JEANNE.

Malficureuse est la bergère  
Qui n'a le cœur amoureux !

1. Du Latin *fringitæ*, se tremousser. De là est venu *fringant* et aussi *fringueon*, qui aurait bien pu fournir à Beaumarchais le nom de son type le plus célèbre, *Figaro*, qu'il écrivait *Figuro*, comme on peut le voir sur le manuscrit du *Barbier de Séville*, qui est à la Comédie française.

1. Refrain de l'une des chansons qui avaient eu alors le plus de vogue. Elle est la 9<sup>e</sup> du *Recueil* de Gautier Garguille et la 30<sup>e</sup> des *Chansons récréatives du Nouveau Pornusse des Muses* (N. une note de notre édition de Garguille, p. 21-23).

Philandre a ravy mon cœur ;  
Son œil en est le vainqueur,  
Il faut les armes rendre.  
Je ne luy donnay pas, mais je luy laissay prendre.

SILVIE.

Nos jours s'en vont sans retour,  
Employons-les à l'amour.  
C'est un plaisir que d'aimer,  
Quand on le sçait bien mener.

JEANNE.

Simonne, qu'ous avez de biaux ciseaux !  
Simonne, qui vous les a donnez ?

SILVIE.

C'a esté le mien amy ;  
Me donne-t'il pas tout sen qu'il a ?  
O Jan, ouy dà !

JEANNE.

Vous ne sçavez pas ce que mon amy m'a donné ?  
Il m'a donné de beaux ciseaux,  
Je ne les oserois porter.  
Pourquoy me les donnoit-il ?  
Mon mary me guette, me guette,  
Comme le chat fait la souette.

SILVIE.

Mon amy m'a demandé si j'avois des chemises,  
Et je luy ay repondu : Une douzaine et demie ;  
Mais, par mou âme, ma commère Jeanne,  
Je n'en ay qu'une à mon dos qui pourrit.

JEANNE.

Troussez, belle, vostre cotillon,  
Il est si long qu'il traîne.

SILVIE.

Voy-tu quelle grand' robbe, robbe,  
Voy-tu quelle grand' robbe j'ay ?  
Mon père et ma mère n'ont que moy d'enfant !  
Et ils m'ont fait faire un cotillon blanc ;  
Il estoit trop long, j'ay rogné du devant,  
Et de la rogneure j'en ay fait des gants.

JEANNE.

Pour la beauté de la cour,  
C'est d'avoir le talon court.

SILVIE.

Dites-moy si je suis belle,  
Ou si mon vouloir m'y ment.

JEANNE.

Vous estes un peu brunette,  
Mais ce n'est qu'à l'avenant ?

1. Ce vers et les trois suivants sont de la chanson de *Gaillotte*, dont nous avons parlé à l'acte 1, scène 5.

2. La mode des blondes, à la nuance plus ou moins factice, dont il a été parlé dans plusieurs notes des premières pièces, avait discrédité la beauté des brunes. On la laissait aux femmes du commun. La chanson la réhabilita. Des couplets coururent par centaines sur ces brunettes trop dédaignées, si bien qu'à force de les chanter ces chansons s'appelèrent comme elles. Christophe Ballard en a publié, à la fin du règne de Louis XIV, trois volumes sous le titre même de *Brunettes*. La première de ce genre que nous connaissions est indiquée dans l'*Apologie pour Herodote* d'Henry Estienne, 1607, in-8, p. 441 ; et l'une de celles qui furent le plus chantées, *Chanson d'amour, à la louange des brunes*, se trouve dans la *Carrièze des Artisans*, nouv. édit., p. 75-76. Mais il en est une qui détermina surtout le succès du genre, et la création du mot ; c'est celle qui commence par « le beau berger Turcis » et

SILVIE.

Je suis brune et plus que brune,  
Et si je veux aimer.

JEANNE.

Vous plaignez-vous, belle Phillis,  
Si vous n'estes pleine de lys ?  
La rose au teint vous est commune,  
L'on ne void rien qui soit plus doux ;  
Ne vous plaignez point d'estre brune,  
Les Grâces le sont comme vous.

Divine Amaryllis,  
Ton teint brun comme il est fait honte à tous les lys ;  
Ta grâce est admirable,  
Et ta vertu, pareille à ta beauté,  
N'a rien de comparable...

## SCÈNE II

JOELET, SILVIE, JEANNE.

JOELET, *estant desjà entré, et les ayant escouters,*  
*poursuit d'un ton ridicule :*

Que ma fidélité !

(*En regardant ces belles dames, il dit après :*)

Ces nymphes, dont les regards  
Sont d'inévitables dars,  
Mesmes jusques aux cieus  
Ont blessé tous les Dieux.

JEANNE, *apercevant Joelet.*

Voy-je pas un soleil s'élevant  
Commencer sa carrière,  
Qui desjà, de soucy nous privant,  
Remplît tout de lumière ?  
Le voilà, je le voy qui nous donne un beau jour,  
Couvrant un cœur de Mars d'un visage d'Amour.

SILVIE.

Je me contente du serviteur que j'ay

JOELET *parle ainsi en lui-même :*

Jean des Vignes, dy-moy  
Qui sont ces migeorées,  
Qui, n'ayant pas dequoy,  
Sont tousjours si parées ?  
La lon, la la !

Où va si matin celle-là ?

J'admire le dessein  
D'une jeune rusée  
Qui se lève au matin  
La fraische matinée.

Ha vraiment ! ha vraiment ! Phillis est attrapée.

A vous, la parle du quarquité,  
Ainsi belle qu'une poupié ;  
Nous autres garçons du mesquie  
Valons bien ces traîneux d'espéé ;  
Si je n'avons leurs biaux discours,  
J'avons des uncles amours.

fini ainsi : « Hélas ! Brunette mes amours. » Elle est du temps de Louis XIII *Chaussonner Maitreps*, t. 1, p. 447.

1. Couplet pris d'une des farces que jouait Jean des Vignes, qui dans l'origine ne fut avec Tabin et Francatrice, autre chose qu'un amuseur - aux badineries, baleries et marionnettes, - comme on le voit dans la 17<sup>e</sup> *Séree* de G. Bouchet. On le trouve aussi avec sa souqelle dans le *Moyen de cognoistre les filous*.

Ma voisine Jacqueline,  
Il n'est voisin qui ne voisine.  
Vos beautez et vos appas  
Me retiennent en servage;  
Ce n'est point un voisinage  
Quand on ne voisine pas.

SILVIE *fait la niaise avec Jodelet.*

Tredame, qu'ous este fringant !  
Je pense que vous voulez rire ;  
A cause qu'ous avez de beaux gants,  
Vous est-il parmi de tout dire ?  
Ardez, qu'ous estes galouriau !  
Est-ce à cause du renouveau ?

JODELET.

Belle, ne vous marriesz point  
Quand n'en vous fait la reverance ;  
J'alla hier tout ainse point  
Me bouter dedans vote danse,  
Pour estre agreyable à vos rieux  
Aussi treluisans que les cieus.

SILVIE.

Il n'y a rien de parsuflux  
En la biauté de mon visage ;  
A onf ! ne me pinsez plus !  
Ne sauriez-vous devenir sage !

JODELET.

Dame, ne vous deplaise, da !  
Dame ne vous deplaise.  
Pour y toucher du bout du doigt,  
En estes-vous si vargogneuse ?  
Je vous raine tant, par ma foy,  
Que la chose en est marveilleuse ;  
Si je ne vous espouse un jour  
On me varra crever d'amour.

JEANNE.

Jan, c'est vostre courtoisité  
Qui vous fait tenir ce langage,  
Car je n'avons pas mesité  
Qu'ous nous parliez de masiage.

JODELET.

Sçay-tu pas bien qu'en t'aimant  
Je souffre un cruel martyre ?

SILVIE.

Hé ! je pense que voire ça mon vrament  
Qui ne sçauroit ce que vous sçavez dire.

JODELET.

Madelonnette, je t'ayme tant,  
Tant que je radotte.

SILVIE *s'en va.*

Ma foy, compère Jaquet,  
Vous n'avez que du caquet.  
Adieu, je nous varrons tantost,  
Je laisse brusler nostre rost.

JODELET.

Arreste, arreste ! Amarante, tu fuis,  
Tu fuis et me laisse en fuyant mille ennuis.  
Las ! fuiras-tu toujours, de peur d'ouïr mes plaintes,  
Et de voir ma langueur ?

Crains-tu que la pitié de ses douces atteintes  
N'esmeuve ta rigueur ?  
Arreste, arreste ! Amarante, tu fuis,  
Tu fuis et me laisse en partant mille ennuis.  
*(Courant tout eschouffé par le theatre.)*  
Arrestez, inhumaine !  
Mettez fin à ma peine  
Ou me donnez la mort.

SILVIE *dit cecy sans estre veue, s'estant desjà retirée  
de la scène :*

Amant sans amoureuse,  
Tu me poursuis en vain.

### SCÈNE III

JODELET, JEANNE.

JODELET, *irrité de la perte de Silvie.*

Sans cesse je diray, tout le temps de ma vie :  
Malheureux est celui qui aux filles se fie !

Je ne veux plus aimer,  
Et si je veux qu'on m'aime.

JEANNE, *amoureuse de Jodelet.*

Je n'ay jamais dit encore,  
Tant mon amour est discret,  
Celuy que mon cœur adore,  
Car c'est un trop grand secret ;  
Je ne veux pas que luy-mesme  
Sçache que je l'ayme.

Mon ame, faisons un effort,  
C'est à ce coup qu'il se faut plaindre ;  
Parlons, il n'est plus temps de feindre.  
Es-tu là, Nicolas ?

Es-tu là, mon bel amy ?  
Enfin, avecque vos chaleurs,  
Bel astre du jour, vous nous ramenez les fleurs.  
Si ma langue n'estoit captive,

Aussi bien que mon cœur,  
Je vous dirois ma peine et ma langueur  
Par une voix plaintive :

Mais hélas ! vous la connoissez :  
Mes yeux et mes soupirs le declarent assez.

JODELET.

Phillis, tu penses me charmer,  
Mais je m'aime trop pour t'aimer.  
Jamais beauté  
N'aura ma liberté.

JEANNE.

J'ay beau dissimuler,  
Je ne trouve personne  
Qui voulust endurer  
Le mal que tu me donne.  
Ne sçauras-tu jamais  
Le mal que tu me fais ?

JODELET.

Ma foy, voire, chut ! vous ne m'y tenez pas.  
Après qu'Amour nous a blessez,  
Soudain il nous rend insensez,  
Et son flambeau  
Nous conduit au tombeau.

1. *Honteuse, ayant de la vergogne.*



Suivre partout l'ingrate qui nous fuit.  
Semer beaucoup, cueillir beaucoup de fruit,  
Vivre d'espoir et mourir de desir,  
Avoir cent maux pour un petit plaisir,  
Et brusler nuit et jour

Sont les moindres tourmens d'Amour.

Cloris m'appelle son amant,  
Quoy que je la méprise;  
Et je soupire incessamment  
Pour l'aimable Dorise.  
J'aime la beauté qui me fuit,  
Et je fuy celle qui me suit.  
Il ne faut pas l'après-disné  
Sa bonne fortune donner.

Je prendray ton, ton, ton conseil, ma belle,  
Je prendray ton conseil s'il est bon.

Donne-moy ton conseil, ma voisine,  
Doy-je encor faire l'amour?

JEANNE.

L'on void bien à ta mine  
Que tu es homme de cour;  
Si tu pren conseil de ta voisine,  
Tu feras longtemps l'amour.

JOELET.

Ton bel œil, Margot,  
Blesse les cœurs sans dire mot.  
Comment faites-vous ces coups,  
Beaux yeux, vous estes si doux!  
J'appelois un badinage  
Ce que l'on appelle amour;  
Mais maintenant, à mon tour,  
Je dy, changeant de langage:  
Ha! ha! qu'il est doux,  
Mon bel œil, de mourir pour vous!  
Objet le plus doux de nos sens,  
Que faites-vous, adorable Uranie?

JEANNE.

Je songe aux tourmens que je sens,  
Dont je ne puis souffrir la tyrannie.

JOELET.

Assemblons donc nos voix  
Pour nous plaindre d'Amour  
Qui nous tient sous ses loix.

JEANNE.

Dieux! que j'aime ce pasteur  
A qui j'ay donné mon cœur!  
C'est un bon garçon que Blaise,  
S'il n'avoit point de sabots.

JOELET.

Tout le monde m'a bien dit  
Que je suis le meilleur homme  
Qu'on puisse trouver d'icy  
Jusqu'à la ville de Bone.  
Mon Dieu! qu'heureuse sera  
La fillette qui m'aura!  
Je la porteray coucher  
Quand il sera nécessaire,  
Et, de peur de la fâcher,  
Je luy laisseray tout faire.

JEANNE.

Aime ta Silvie,

Qui te chérit plus que sa propre vie.

JOELET.

En despit des loix et de la destinée,  
Mon amitié ne sera jamais bornée.

JEANNE.

Et moy, quand je perdray le celeste flambeau,  
Mon amitié durera jusqu'au tombeau.

JOELET ne laisse pas de songer à ses premières amours.

Pour eslever des autels à Clorinde,  
Je ne scaurois oublier ma Florinde;  
Pourtant, si elle a ma mandille,  
Jamais je ne l'oubliroy.

SILVIE arrive qui retire Jeanne par le bras.

Ma cousine, à quoy pensez-vous

D'esconter cet infâme?

L'on void bien qu'il seroit jaloux  
De quelque honneste femme.  
Croyez-moy donc, ne l'aimez pas,  
Dans sa manche n'y a point de bras.

JEANNE, la remerciant de son avis, dit:

Ma cousine, à la pareille.

JOELET, voyant qu'elles s'en vont.

Beaux yeux dont j'adore les coups,  
Ah! que je crains de m'eloigner de vous!

SILVIE, se retournant vers luy.

Serre la main, et dy, Robin,  
Que tu ne tiens rien.

JOELET.

Ha! que les effets d'amour  
Me tourmentent nuit et jour!  
Que si jamais je m'en puis retirer,  
Jamais, jamais je n'y retourneray.

## SCÈNE IV

LA ROZE, JOELET.

LA ROZE.

Ma maistresse est bien malade;  
Je ne scay si elle en mourra.

JOELET.

Il faut consulter l'oracle  
Pour scavoir si elle en guerira.  
En mourra-t elle?

LA ROZE.

Nenny dà, elle n'en aura que la peine,  
Elle n'en aura que le mal.

L'oracle m'a répondu que son mal s'allegera,  
Que c'est une hydropisie qui luy durera neuf mois,  
Mais qu'il estoit fort à craindre qu'elle ne recom-

JOELET,

[mençast.

La mienne est malade au lieu de melancholie,  
Et l'on dit qu'elle en mourra s'on ne la marie.  
Son père a juré saint Lambert et sainte Maraine  
Qu'il la mariera au plus tard dedans six semaines.

LA ROZE.

Je hay le bruit et la tempeste,  
J'ayne la paix de la maison.

Faites-moy une femme sans teste,  
 J'en payerai la façon.  
 Quoy que l'on me puisse dire  
 Des apas d'une beauté,  
 Je n'aime point son empire,  
 Sinon pour la volupté ;  
 Et le seul espoir de rire  
 A ravy ma liberté.  
 N'est-ce pas une folie  
 A ces pauvres amoureux,  
 Lorsqu'un seul objet les lie,  
 Ils font tant des langoureux ?  
 Je ne sçay que c'est de plaindre,  
 De soupirer nuit et jour ;  
 Je m'en iray sans rien craindre  
 En tous lieux faire l'amour.  
 La blonde a gagné mon ame,  
 C'est un morceau delicat ;  
 Pour en esteindre ma flamme,  
 Je ne plains pas un ducat.  
 Ha ! je n'ay plus de vœux  
 Que pour les blonds cheveux.

JOELET.

Ha ! j'ay gagné quand j'ay gagé  
 Que la brune estoit belle.

LA ROZE.

Aime la brune qui voudra,  
 La blonde m'aura.

JOELET.

Je veux chercher ma fortune  
 Servant une brune.  
 Ha ! petite brunette <sup>1</sup>,  
 Ha ! tu me fais mourir.  
 Ha ! ha ! qu'il est doux,  
 Mon bel œil, de mourir pour vous !  
 Que le temps en aimant  
 Se passe legerement !

LA ROZE.

J'aimeray toujours ma Philis,  
 Et les roses et les lys  
 De sa joue  
 Où se joue  
 Le petit enfant Amour,  
 Qui cueille des fleurs à l'entour.  
 Philis a les cheveux si longs  
 Qu'ils luy couvrent les talons,  
 Et les fées,  
 Descoiffées,  
 Portent envie aux beaux nœus  
 Dont elle estreint mille amoureux.  
 Philis me donna l'autre jour,  
 Pour gage de son amour,  
 Une chose  
 Que je n'ose  
 Dire, mesme ny penser,  
 Tant j'ay peur de l'offencer.

JOELET.

On dit qu'à Vaugirard <sup>2</sup> l'y a de belles filles,

1. V. une des notes précédentes sur les Brunettes.

2. Vaugirard revient souvent alors dans les chansons du peuple

Que pour leur grand' biauté le roy les voulut voir.  
 Il n'y a envoyé son laquais ny son page,  
 Mais il y a envoyé ce bon prince d'Ozenge <sup>1</sup>.

Ma foy, je les vy bien.

Ils se baisoient tous deux, mais je n'en diray rien.  
 Rien ne me plaisait que les champs ;  
 C'est tout mon contentement.

LA ROZE.

Alors, je luy dy : Mignonne.

Non, n'ayez crainte de rien ;

Tandis qu'il n'y a personne,

Je te veux faire le bien

Que je ne te veux,

Que je ne te veux pas dire.

JOELET.

C'est le plus grand plaisir qu'elle aye,  
 Daye, dan daye, daye, dan daye <sup>2</sup>.

LA ROZE.

Je luy fy pour luy complaire,

Ce que desiroit son cœur,

Et, pour conclure l'affaire,

Je moderay son ardeur ;

Mais je ne le veux,

Mais je ne le veux,

Mais je ne le veux pas dire.

JOELET, *grattant sa teste.*

Que n'estois-je icy, que n'estois-je là !  
 Là, là, là, que n'estois-je là !

LA ROZE.

En passant par la prairie,

Je vy le long d'un ruisseau

Une bergère endormie

Seulette auprès son troupeau.

de Paris. Il en est une entre autres dans le *Recueil de plusieurs chansons joviannes et comiques* :

Mon chemin je cheminais

Mou chemin vers Vauzirard (sic).

1. Il n'est pas de siècle où l'on ou l'autre des princes d'Orange n'ait eu sa chanson chez nous. Dans le roman de *Gérard de Nevers*, Guillaume d'Orange, qu'on appelaient au *Court nez*, est mis en chanson par Gérard déguisé en jongleur. Au <sup>xvi</sup> siècle, celui dont François 1<sup>er</sup> fit pendre les portraits la tête en bas, pour cause de félonie, fut aussi chansonné, comme on le voit dans Braulôme, *Vie des Capitaines étrangers*, disc. 20; enfin, sous Louis XIV, on sait par combien de couplets on se vengea d'un autre Guillaume d'Orange devenu roi d'Angleterre. Cette succession de princes du même nom, tous mis en chanson, a fait que ce nom est encore populaire, sans qu'on sache auquel d'entre eux s'adresse surtout la popularité. Je crois que la meilleure part en revient à celui du moyen âge, Guillaume au *Court nez*. C'est lui qui doit figurer ici, comme dans un *pat pourri* que nous avons trouvé au feuillet 577 d'un recueil des *Cahiers de chansons* publiés chez la veuve Oudot :

Pour le prince d'Orange

Trop matin s'est levé ;

Il a dit à son page ...

Quand on ne chantait pas la chanson même, on chantait l'air. Coulange s'en servit (V. son *Beau il*, p. 131), et il est noté dans la musique du *Chansonnier Mauvras*, t. I, p. 131.

2. On lit beaucoup de chansons sur cet air : « Je me souviens, dit Tallemant, d'un couplet sur l'air *Daye dan daye* qui disait :

Buvons à l'illustre Brézé

Qui s'est si bien débabusé

De cette chaudière importune

De sa fortune.

(*Historiette du maréchal de Brézé.*)

Je luy pris si doucement  
Son, son, son petit son,  
Je luy pris si doucement  
Son teton en la baisant.

Elle s'esveilla surprise,  
Et s'escria tout soudain :  
Monsieur, laissez vostre prise,  
Ostez de là vostre main ;  
Vous prenez trop privement  
Mon teton en me baisant.

JODELET.

Parlons tousjours d'amourette :  
C'est un grand contentement.

LA ROZE.

Un jour la dame Perrette<sup>1</sup>  
Me mena dans son jardin,  
Me donna par amourette  
Un bouquet de romarin,  
Et autre chose et tout  
Que vous entendez, Mesdames,  
Et autre chose et tout  
Que vous entendez bien tous.

JODELET.

La biauté a un grand pouvoir  
Sur le peché de turelure !  
L'autre jour, me pourmenant  
Le long d'une gaye verdure,  
J'apperceus veuir vers moy  
De mes amours la pourtraiture,  
Et je senty incontinent  
Trebouiller madame Nature.

LA ROZE.

Ra ! mon Dieu, qu'il fait bon aimer  
Quand la cause en est belle !

JODELET.

Qu'on ne me parle plus d'amour :  
L'inconstance règne à la cour.  
O Dieux ! punissez ces amans volages !  
O Dieux ! punissez ces legers amoureux !

LA ROZE.

Ma bergère, non legère en amours,  
Me fait recevoir du bien tous les jours ;  
Je la mène, la promène par ces champs,  
Nous prenons ensemble mille passe-temps.

JODELET.

Ma bergère infidelle,  
Qui se plaist à changer,  
On luy dit qu'elle est belle,  
N'est-ce pas l'obliger ?  
De l'un à l'autre pole  
Elle fait des amans,  
Et fait que son cœur vole  
Parmy les medisans.  
Mais quand je la voy,  
Je la mets en esnoy,  
Disant qu'elle a à d'autres qu'à moy  
Donné sa loy.

J'eusse bien voulu traiter  
L'amour avec Isabelle ;  
Mais je craignois de verser  
L'argent de mon escarcelle.

Si je touchois de son sein  
La douce enflure jumelle,  
Je n'y mettois qu'une main,  
L'autre sur mon escarcelle.

Je baisottois ses cheveux,  
Son front, sa bouche tant belle ;  
Mais j'avois tousjours les yeux  
Fichez sur mon escarcelle.

Aussi dit-on que le coust  
Fait souvent perdre le goust.

LA ROZE.

Fi ! fi ! de faire pour le lucre  
Un plaisir plus doux que du sucre !

JODELET.

Trop l'amour de Jaquette  
M'a costé sans l'avoir.

## ACTE QUATRIÈME

### SCÈNE I

JEANNE, SILVIE.

JEANNE.

Philis, c'est trop soupirer,  
C'est trop longuement ce mal endurer.  
Polidor tous les jours  
Se void epris de nouvelles amours.  
C'est trop, c'est trop longuement  
Souffrir la rigueur de son changement ;  
C'est par trop attendre  
Le repentir de cest esprit perdu.

SILVIE.

Il s'en va, l'infidelle !  
Pour lui je suis trop belle,  
Rien ne peut l'obliger.  
Le cheval qui l'emmena  
N'a pas beaucoup de peine  
D'un fardeau si leger.

Il s'en va, le coupable,  
Pour n'estre pas capable  
D'une ferme amitié.  
Il pense me déplaire,  
Mais toute ma cholère  
Pour luy devient pitié.

JEANNE.

Quitte, quitte ce berger,  
Puisque son esprit est si fort leger.  
Il n'est point de beauté  
Qui plus d'un jour le retienne arresté.

1. Cette chanson était déjà vieille en 1640. Elle se trouve dans le *Chansonnier* de Chardavoine (1575). Celui de Garguille la donne aussi, en mettant Paquette au lieu de Perrette.

SILVIE.

C'est trop faire de regrets,  
Je luy veux casser du grez<sup>1</sup>.  
Allez, allez, volage, allez en mille lieux ;  
Vous ne trouverez pas un sujet qui vaille mieux.

## SCÈNE II

ALIDOR, SILVIE, JEANNE.

ALIDOR.

Ce que j'avois prédit n'est que trop véritable,  
Que cette grand'beauté me rendroit misérable,  
Et qu'il faudroit pour elle endurer le trespas,  
Ou bien ne la voir pas.

Avant qu'avoir vu sa beauté,  
Mon ame de sa liberté  
Estoit si doucement surprise  
Qu'à moy seul je vivois sujet ;  
Mais qui n'eust perdu la franchise,  
Voyant un si divin objet ?

Ne voy-je pas mon solcil  
Nompareil ?

Sa rare beauté  
Donne la clarté ;  
Les ténèbres des cieux

Se dissipent devant ses yeux.  
Voyez, belle Caliste d'un œil plus doux  
Celuy qui meurt d'amour pour vous.

SILVIE.

Avant aimé fidèlement  
Un amant qui m'est infidelle,  
Je deteste le nom d'amant  
Et fay gloire d'estre cruelle.  
Alors qu'il me vint assurer  
Qu'il n'avoit que moy de maistresse,  
Il juroit pour se parjurer  
Et pour me manquer de promesse.

ALIDOR.

Tant de tourmens souffres  
Pour tesmoigner la flame  
Dont vos yeux, mes vainqueurs,  
M'ont seen bien assujettir,  
M'en auroient tost fait repentir,  
Si je n'avois dans l'ame  
L'Amour, qui n'y veut consentir.

SILVIE.

Je le veux vendre, mon amy ;  
Mais le marchant n'est pas icy.

JEANNE.

Il est à qui l'aura, ma toure-lourette ;  
Il est à qui l'aura, ma toure-loura<sup>2</sup>.

1. « Casser du grez à quelqu'un, lit-on dans le *Diction. com.* de Leroux, c'est ne rien faire de ce qu'il souhaite. » L'argot d'aujourd'hui dit *Casser du sucre*, dans le même sens.

2. Ce refrain est déjà dans Rabelais, liv. II, ch. XI. Le Duchat y met en note : « Ceci est d'une vieille chanson qui imite le chant du rossignol... Il y en a plusieurs de ce caractère parmi celles de Jeannequin réimprimées à Venise chez Jérôme Scot, 1549 et 1550. » Au xv<sup>e</sup> siècle, comme on le voit dans les poésies d'Eustache Deschamps, la *turturette* était une cornemuse. Les Italiens l'appelaient *loura*, mot resté dans leur langue musicale.

ALIDOR.

C'en est fait, ô Cloris ! ton œil plein d'appas  
Me conduit au trespas,  
Et ton feu divin réduit mon ame  
A mourir nuit et jour dans ta flame.  
Enfin mon amour rend les armes ;  
Mes yeux n'ont plus rien que des larmes  
Pour esmouvoir l'ingratitude Cloris.  
Mon bien n'a plus de retour ;  
Il faut que son mespris  
Finisse mes peines avecque mes jours.

Depuis que mon ame souspire  
Sous la rigueur de son empire,  
J'ay banny de moy tous les plaisirs,  
Et ne m'est rien resté  
Que les triste souspirs  
Dont je veux flechir.  
Cette cruauté.

Si tu me refuse un baiser  
De ta bouche vermeille,  
Pour ma douleur appaiser,  
Mon amour me conseille  
Que j'emprunte la voix  
Du haut-bois  
Pour charmer ton oreille.

SILVIE, *le voyant partir trop viste.*  
Revenez, revenez,  
Ma mère a dit qu'ou m'aurez.

## SCÈNE III

ALIDOR, LA ROZE, JODELET, SILVIE ET JEANNE.

ALIDOR va donner serenade avec une troupe de musiciens grotesques, dont les instrumens sont une guitare, une vielle, des cymbales, des flageollets et tout ce qui peut servir à un charivari<sup>1</sup>.

Allons de nos voix et de nos luths d'yvoire  
Charmer les esprits.  
Tirons tout à nous pour emporter la gloire  
Qui nous sert de prix ;  
Faisons mouvoir icy les bois  
Et les durs rochers au son de nos voix.

LA ROZE.

O grands Dieux ! que de charmes,  
Amoureuses armes  
De feux et de dards !  
Que d'astres propices,  
Que de delices  
Et doux regards !

ALIDOR.

Suivez donc, mes souspirs,  
Amour qui guide vos pas ;  
Si Philis sommeille, ne l'esveillez pas.  
Allez tout douc, mes souspirs ; ne l'esveillez pas.  
Objet dont mon mal est produit,

1. Sur ce mot une note de la comédie d'Alizon. Nous ajouterons ici qu'un air très-bruyant et tintamarresque s'appelait air du *Charivari* ; il est noté dans la musique du *Chansonnier Maurepas*, t. I, p. 159.

Mon soleil, ne veux-tu pas luire ?  
Haste-toy de paroistre, il est temps de destruire  
L'empire de la nuit.  
Celine, ta beauté, qui n'a point de seconde,  
Peut d'un trait de ses yeux donner le jour au monde.

Cette rare merveille,  
Cause n'importe quelle  
De tous mes souhaits,  
Commence à paroistre  
A la fenestre  
De son palais.

Fuy devant nostre soleil,  
Diane ; voy-tu pas  
Sa lumière et ses apas ?  
Astre de nuit, va cacher tes rais.  
Loin de nos yeux  
Fuy dans les cieux,  
Loin du soleil  
Qui reluit ici sans pareil.

LA ROZE, *en touchant sa guitarrre, chante pour Alidor, qui n'a pas la voix si bonne ; mais il dit pour luy des paroles ridicules, qui sont aussi en derision de la chanson espagnole Caminiá, mis suspiros, sur l'air de laquelle celle-cy peut estre chantée :*

Permettez, ô Cloris ! que je vous chante clairement  
La grieve peine de ce bel amant,  
Et que j'accorde ma voix avec mon instrument.

LE CHŒUR DES MUSICIENS *jouant un passe-calle<sup>1</sup> sur divers instrumens et faisant une espèce de caracolle, chant ainsi :*

Belle beauté, nous vous estimons tant  
Qu'en vous voyant nostre esprit est content.

LA ROZE.

Vous oyez ses souspirs, les avant-couriers du trespas :  
Vostre cœur de roche n'y resiste pas.  
Que craignez-vous, beaux souspirs ? Allez par compas.

LE CHŒUR DES MUSICIENS.

Rare beauté, vos attraits si puissans  
Ont fait mourir trop d'esprits innocens.

LA ROZE.

Si vous n'alliez plus doux, à la fin vous en seriez las.  
Le vent de Borée ne vous poursuit pas :  
Ne trottez plus, beaux souspirs ; n'allez que le pas.

LE CHŒUR DES MUSICIENS.

Rare beauté, sçachez que c'est pour vous  
Que l'Amour nous a fait devenir fous.

SILVIE, *à sa fruestre avec Jeanne.*

Alidor, beau comme le dieu qui fait aimer,  
Possède encor la voix d'un ange pour me charmer.

JEANNE.

Je doute qui charme le mieux  
De la voix, de l'esprit, de la bouche ou des yeux.

SILVIE.

Il faut, pour s'empescher de l'aimer,  
Ny le voir ni l'entendre.

ALIDOR *entre en vanité de s'ouïr tant louer.*  
Je suis cet Amphion, la merveille du monde ;  
Si vous doutez quelle est la douceur de mes sons,  
Consultez ces escueils sortis du sein de l'onde  
Pour suivre mes chansons.

JEANNE.

Le vent de ses souspirs ferroit moudre un moulin,  
Le feu de ses desirs ferroit du boudin.

SILVIE.

Enfin ce petit dieutelet  
A pris son cœur au trebuchet.  
Tu vas contant ton amour  
Avec ta chansonnette.

ALIDOR.

Ton esprit est-il content  
Quand il entend la musique ?

SILVIE.

Vraiment, je somme bien chantant.  
Faut que je m'en aille en nostre boutique.  
Sont viandes creuses que vos chansons<sup>1</sup>.

JODELET.

Alison a l'œil charmant,  
Comme l'escalille d'une huître ;  
Quand elle voit son amant,  
C'est au travers d'une vitre.

LA ROZE.

Quand son serviteur Tristan  
Luy donne une serenade,  
Mon chat en feroit autant  
S'il n'estoit point si malade.

JODELET.

Là, là, là, drirette ; là, là, là, drira.

LA ROZE.

Beauté pour qui nostre ame  
Brûle d'un feu si doux,  
Nous sommes dans la rue,  
Où nous gagnons la toux ;  
Ouvrez-nous vostre porte.  
Helas ! que craignez-vous ?  
Vostre chien mord-il encore ?

SILVIE.

Parlons has devant ce buisson :  
J'ay peur qu'il nous entende.  
Tenez, en meilleure saison  
Il faudra que j'attende.

ALIDOR.

O beauté nouvelle !  
En ce doux printemps  
Qui tout renouvelle,  
Ne perdez le temps  
Que l'Amour nous donne.  
Ouvrez-moy vostre huys,  
Ouvrez-moy, mignonne ;  
Il n'est pas minuit.

JEANNE.

Mon mary est aux nopces, venez, venez-y,  
Mon mary est aux nopces, venez-y à minuit.

1. - Espèce de composition en musique, dit Gailleres dans ses *Mots à la mode* (1692, in-12, p. 180) que les Espagnols ont appellee de ce nom qui veut dire *passe-voix*, comme nous appelons des vaudevilles certaines chansons qui courent dans le public. »

1. La 27<sup>e</sup> chanson du *Recueil* de Garguille, qui est en dialogue, se termine ainsi.

ALIDOR.

Il n'est rien de plus cher.  
Que l'heure du berger.

LA ROZE.

Quitons la promenade,  
Cette serenade  
Et nos luths charmans :  
La nuit solitaire  
Se rend trop claire  
Pour tant d'amans !

## SCÈNE IV

ALIDOR, SILVIE.

ALIDOR.

O Nuit ! jalouse Nuit, contre moy conjurée <sup>1</sup>,  
Qui renflames le ciel de nouvelle clarté !  
T'ay-je donc aujourd'huy tant de fois désirée  
Pour estre si contraire à ma félicité !  
Que de facheuses gens ! Mon Dieu ! quelle coutume  
De demeurer si tard en la rue à causer !  
Ostez-vous du serein ; craignez-vous point le rhume ?  
La nuit s'en va passée, allez vous reposer.

(Il va heurter à la porte de Silvie.)

C'est un amant, ouvrez la porte <sup>2</sup> ;  
Il est plein d'amour et de foy.  
Que faites-vous ? Estes-vous morte ?  
Non, vous ne l'estes que pour moy !

SILVIE.

Si je vous ouvre la porte,  
Le chien sortira aussi.  
Puis, je suis seule et peu forte  
Pour estre à vostre mercy.

ALIDOR.

Belle bergère, ce berger  
Ne demande qu'à loger.

SILVIE.

Vous voulez que je m'expose  
Au bruit qui courroit de moy ;  
L'on en diroit quelque chose,  
Et si je ne sçay pourquoy.

1. « Première strophe de la très-célèbre chanson de Desportes, qui, selon Brossette, dans une de ses notes sur Regnier (p. 177), se chantaient encore en 1730. » Tallenaut raconte dans l'*Historiette* de Desportes, comment ce fut la première œuvre heurée de celui-ci et comment il la composa étant chez l'évêque du Puy : « Ce fut du temps qu'il étoit à ce prélat, dit-il, qu'il commença à se mettre en réputation par une pièce de vers qui commence ainsi :

O Nuit, jalouse Nuit...

« Il se garda bien de dire que ce n'étoit qu'une traduction ou plutôt une imitation de l'Arioste. On y mit un air, et tout le monde la chanta. » C'est en effet une imitation mais plus délicate que l'original du *Capitolo VII* des poésies diverses de l'Arioste. — On ne dit pas qui en a fait l'air ; ce doit être ou Gabriel Bataille, luthiste de la chambre du roi, qui mit en musique une autre chanson de Desportes :

O bienheureux qui peut passer sa vie...

ou Denis Caignet qui, en 1607, lui composa les airs de sa traduction des psaumes.

2. Première stance d'une des plus charmantes poésies de Montreuil. Elle est dans le t. XXIV, p. 41 des *Annales poétiques*, 1783, in-12.

ALIDOR.

Mais je suis exposé au vent et à l'orage.  
Madame, à tout le moins, logez-moy mon bagage.

SILVIE.

Je ne sçay, j'oy souvent dire :  
Cette-cy et cette-là  
(Tant on se plaist à modire !)  
Ont fait cecy ou cela.

ALIDOR.

Madame, c'est trop jouer au fin ;  
Faites, s'il vous plaist, la moitié du chemin.  
Voulez-vous qu'icy je demeure <sup>1</sup>  
Demy-mort, tremblant et jaloux ?  
Si vous voulez donc que je meure,  
Que ce soit au lit, près de vous.  
Hé ! vous ouvrez, belle farouche !  
J'enten la clef et vostre voix.  
O belle main ! ô belle bouche !  
Je veux vous baiser mille fois.  
Belle, mes parens et les tiens  
Ne nous veulent tenir ensemble ;  
Mais, puisque seule je te tiens,  
J'en feray ce que bon me semble.  
Afin de nous vanger d'eux,  
Il nous faut joindre tous deux.

## ACTE CINQUIÈME

## SCÈNE I

ALIDOR, SILVIE.

ALIDOR, couché avec Silvie derrière le theatre.

Philis, vous avez tant d'apas  
Qu'il faut, en vous voyant, souffrir le trespas.  
Vos yeux, roys des ames,  
Me blessent de leurs flammes,  
Et vos regards  
Me blessent de leurs dards.

L'émail dont la terre se peint  
N'est point si gracieux que vostre beau teint,  
Où les fleurs ocloses  
De lys meslez de roses  
Font un printemps  
Qui rend nos yeux contents.

SILVIE.

J'aimeraï toujours mon berger,  
Car son cœur n'est point léger,  
Ny son ame,  
Ny sa flamme,  
De mille feux à la fois  
Comme les bergers de ce bois.  
Baise-moy, pasteur, je te prie,

1. Ce vers et les sept qui suivent font encore partie des *stances* de Montreuil que nous venons de citer. L'arrangeur y a fait quelques changements auxquels la décece ne gague pas.

Et te lève, car il est jour,  
Il est jour.

ALDOR.

Il n'est pas jour.

Quand il seroit jour, ma belle,  
Il est nuit pour nostre amour.

SILVIE.

J'ay ony crier : Huistre à l'escaille !  
Berger, il faut que tu t'en aille.  
Regarde la naissante anrore.  
Baise-moy, pasteur que j'adore,  
Qui fait que je te prie encore  
Pour nostre amour.  
Baise-moy, pasteur que j'adore !  
Et te lève, car il est jour.

ALDOR.

Je voudrois bien, ô Cloris que j'adore !  
Entre les bras faire un plus long sejour ;  
Mais, las ! voicy cette jalouse Aurore  
A mon malheur qui ramène le jour.  
Pourquoy si lost, importune courrière,  
Viens-tu troubler l'aise de mes esprits ?  
Où t'enfuy-tu ? Retarde ta lumière :  
Suffit-il pas des beaux yeux qui m'ont pris ?  
Adieu, Cloris, il est temps que je meure :  
La nuit s'en va et l'ennuy me demeure.

SILVIE, ayant paru sur le theatre pour recontraire son  
amant, dit cecy quoud il l'a laissée.

Puisque le Ciel veut ainsi  
Que mon mal je regrette,  
Je m'en vay dedans ces bois  
Compter mes amoureux discours.  
Où estes-vous allez, mes belles amourettes ?  
Changerez-vous de lieu tous les jours ?

## SCÈNE II

LA ROZE, SILVIE, MATTHIEU.

LA ROZE.

Bon jour, mon cœur ; bon jour, ma douce amie ;  
Bonjour, mon œil ; bon jour, ma chère vie.  
Hé ! bon jour, ma tourterelle,  
Ma mignardise, mon amour,  
Mon doux printemps, ma douce fleur nouvelle,  
Mon doux plaisir, ma douce colombe,  
Mon passereau, ma gentie tourterelle,  
Hé ! bon jour ma toute rebelle.

SILVIE.

Je ne veux point de vos bons jours ;  
Vous estes un donneur de bons jours :  
J'en fus battue l'autre jour.

LA ROZE.

Cà, que je baise cette main,  
Que je la rebaise sans cesse,  
Puisqu'elle a pris dedans mon sein  
Mon cœur comme une larromnesse.  
Ha ! je la veux punir  
Si je la puis tenir.

MATTHIEU.

Vous qui aimez les dames, *blande loquimini*,  
Ne leur faites nul blâme, *sed adularumini*,  
Touchez leurs mammelottes, *et osculamini*.  
Si trois fois sont souffertes, chantez *latantini*,  
Et vous serez logez au signe *gemini*.  
Tu ne l'entends pas, la, la, la,  
Tu ne l'entends pas, ce latin.

LA ROZE.

Allons dedans ce bocage,  
De feuillage tousjours verd,  
Et, sans aller au village,  
Allons nous mettre à couvert.

MATTHIEU.

Las ! Pasquette, n'allez plus !,  
N'allez plus au bois seulette.

LA ROZE.

Laissons là ce vieux jaloux,  
Je ne veux aimer que vous.

SILVIE.

Je n'iray plus à la fougère  
Seulette comme j'ay faict.

LA ROZE.

Pour recompenser mes peines,  
Phillis, tu m'avois promis,  
Avant qu'il fust trois semaines  
Que tout me seroit permis.  
Quand veux-tu, petite folle,  
Tenir ta parole ?  
Vous m'entendez bien, Nicole ?  
Après un si long temps,  
Vous me manquez de parole,  
Ha ! vraiment, il vaut mieux  
Qu'on vous serve pour vos beaux yeux.

SILVIE.

Mon humeur veut ainsi cherir son inconstance.

LA ROZE.

Vous me l'avez, Margot, ma foy, belle baillée !

SILVIE.

Vous estes un benets,  
Retournez au Marets.

LA ROZE.

Vous me l'avez, Margot, ma foy, belle baillée !

SILVIE.

Mon humeur veut ainsi cherir son inconstance.

MATTHIEU.

Avec Phillis on peut causer,  
Avec elle on se joue ;  
Mais on n'oseroit la baiser,  
Si ce n'est à la joue.

1. Refrain de la 2<sup>e</sup> chanson du recueil *les Airs du berger amoureux*, 1627, in-12. En voici le premier couplet :

Je fis rencontre un matin  
De la bergère Pasquette,  
Qui enfiloit dans un jardin,  
D'un beau unguet la fleurlette.  
Ha, Pasquette, n'allez plus,  
N'allez plus au bois seulette.

Sa bouche a d'extrêmes appas ;  
Mais surtout ne la baisez pas.

LA ROZE.

Quand pour Philis mon cœur, tout plein de flamme,  
Souspiroit nuit et jour,  
Cloris pour moy tesmoignoit que son ame  
Estoit pleine d'amour.  
Mais maintenant que mon ame blessée  
Brusle dans ses appas,  
Et que ses yeux sont roys de ma pensée,  
Elle ne m'aime pas.

MATTHIEU.

Ha ! que le bonheur d'un amant  
Dure bien moins que son tourment !

LA ROZE.

Je serois privé de jugement  
De languir plus longtemps dans le tourment  
Que Cloris me fait endurer :  
Mes yeux, cessez de pleurer,  
Puis qu'elle est sans pitié,  
Je n'auray plus pour elle d'amitié.

Adieu donc, ma cruelle Cloris !  
Je n'auray plus pour vous que du mespris ;  
Vos yeux le pourront assez voir,  
Car j'auray bien le pouvoir  
Sur mon affection

De n'avoir plus pour vous de passion.  
Vous ne me tenez plus, beauté rebelle,  
Qui faites vanité d'estre cruelle.

J'aime le changement  
Plus que personne,  
Et sers tant seulement  
Qui plus me donne.

Me blasme qui voudra, c'est mon caprice  
D'aimer autant Cloris que Partenice,  
Et sans plus dedaigner  
Nulle conquête  
Où je trouve à gagner,  
Là je m'arreste.

### SCÈNE III

ALIDOR, SILVIE.

ALIDOR.

Amour, j'avouéray désormais  
Qu'en la faveur que tu me lais  
Je serois ingrat de me taire,  
Car je confesse avec raison  
Que je suis dans une prison  
Où je ne sçaurois me deplaire.

Quand la troupe insensée  
Dont ma belle est pressée  
Me la va renfermant,  
Je dy en ma pensée :

Les vœux et les desirs sont les yeux d'un amant.  
Destins qui separez par d'extrêmes rigueurs  
Ceux dont Amour unit les ames et les cœurs,  
Que vous estes cruels de m'aller separent  
De ma chère Cloris, que je vais adorant !

Dieux ! j'ay si peu de vie,  
Que, si bientost je ne voy ma Silvie,  
Je ne croy pas son retour.  
Bergère, où es-tu ? Désormais  
Philin te verra-t-il jamais ?

SILVIE.

Où es-tu, Philin ? Desormais  
Ne te reverray-je jamais ?  
Las ! qui l'a trouvé le ramène,  
L'Amour, l'Amour ;  
Je le baiséray pour sa peine  
Cent fois le jour.

ALIDOR.

Astre dont la beauté de puissance divine  
Ma fortune domine,  
Que ton éloignement

M'a causé de souspirs et donné de tourment !  
Dieux ! et combien de fois ay-je dit en moy-mesme,  
L'œil triste et le teint blesme :

Non, ses yeux pleins d'appas  
Sans faire un autre amour ne retourneront pas.  
Je suis épris de la merveille de tes beautez ;  
Mes sens d'amour et de plaisir sont enchantez  
Par un doux transport dont je ne puis jamais guerir.

SILVIE.

Pastoureaux, m'aimes-tu bien ?

ALIDOR.

Je t'aime Dieu sçait combien !

SILVIE.

Comme quoy ?

ALIDOR.

Comme toy, ma rebelle pastourelle.

SILVIE.

En rien ne m'a contenté  
Ce propos tant affecté.  
Sans moquerie,  
M'aimes-tu ? Dy, je te prie,  
Comme quoy ?

ALIDOR.

Comme toy, ma rebelle pastourelle.

SILVIE.

Tu m'eusses repondu mieux :  
Je t'ayme comme mes yeux.

ALIDOR.

Trop de haine je leur porte,  
Car ils ont ouvert la porte  
Aux peines que j'ay receu  
Dès lors que je t'apperceux,  
Quand ma liberté fut prise  
De ton œil, qui me maistrise.

SILVIE.

Pastoureaux, parle autrement,  
Et me dy tout rondement,  
M'aimes-tu comme ta vie ?

ALIDOR.

Non, car elle est asservie  
A cent et cent mille ennuis,  
Dont aimer je ne la puis,  
N'estant plus qu'un corps sans ame



Pour trop aymer une dame.

SILVIE.

Comme quoy ?

ALIDOR.

Comme toy, ma rebelle pastourelle.

SILVIE.

Laisse là ce : Comme toy ;

Dy : Je t'aime comme moy.

ALIDOR.

Je ne m'aime pas moy-mesme.

SILVIE.

Dy-moy doncque si tu m'aimes

Comme quoy ?

ALIDOR.

Comme toy, ma rebelle pastourelle.

## SCÈNE IV

JOBELET, MATTHIEU, LA ROZE, ALIDOR, SILVIE.

JOBELET.

Laissez passer les vieux ;

Place à messieurs.

MATTHIEU *entre en dansant.* [amour,

Maintenant que nos cœurs sont tous pleins d'a-  
Et que chacun rit et danse nuit et jour,

Nous qui faisons de si beaux pas,

Ne danserons-nous pas ?

JOBELET.

Nous avons la voix pour chanter nos tourmens,  
Nous savons d'amour les plus doux mouvemens.

Puisque son feu guide nos pas,

Ne danserons-nous pas ?

LA ROZE.

Belle, si vous sentez naître le desir  
De seavoir dansant combien ont de plaisir  
Ceux dont Amour guide les pas,  
Ne nous esparnez pas.

ALIDOR.

Si le parler et le silence

Nuit à nostre heur esgallement,

Parlons donc, ma chère esperance,

Du cœur et des yeux seulement.

Amour, ce petit dieu volage,

Nous apprend ce muet langage.

SILVIE.

Pour éviter tous ces jaloux

Dont les yeux veillent sur nous,

Allons au bois au point du jour,

Allons au bois faire l'amour.

LA ROZE.

Belle, je maudirois le jour  
Que, poussé d'une frenaisie  
Qui trouble vostre fantaisie,  
Je vous vy partir de la cour.  
Mais pensez que la jalousie  
Est toujours compagne d'amour.

MATTHIEU.

L'effort de cette passion  
Fait une estrange impression,  
Et reduit les cœurs à tel point  
Qu'ils font estre ce qui n'est point.

ALIDOR.

O la sottie fantaisie

Que d'aimer sans jalousie !

JOBELET.

Trop aymer n'est que folie,  
Et l'amour n'est que tourment.

ALIDOR.

L'excez d'un amoureux martyre

Nous fait devenir fous ;

Mais ceux que nos gestes font rire,

Le sont autant que nous.

JOBELET.

Mordonbille,

Sont ces filles

Qui font ces garçons ribaux !

MATTHIEU.

Beauté qui surpassez l'Aurore,

Dès l'heure qu'un amant

Dit qu'il bruste et qu'il vous adore,

Il perd le jugement.

JOBELET.

Je nous boutons à la desbauche,

J'en somme tout esbilbandez ;

Un catarre m'est tombé

Dessus la manelle gauche.

Robin me dit l'autre jour

Que c'estoit la fièvre d'amour ;

Mais je ne fais plus l'amour

Qu'à des broes de vin.

LA ROZE.

Je ne veux plus faire l'amour plus haut, plus haut,  
Je ne veux plus faire l'amour plus haut d'un jour.

ALIDOR.

S'il faut mourir un jour,

Je veux mourir d'amour.

SILVIE.

Ah ! que l'amour est charmant !

Je veux mourir en aimant !

JOBELET.

Je veux mourir au cabaret,

Entre le blanc et le clair.

MATTHIEU.

Sus donc, à ma siasion

Que tout le monde s'accommode !

Mourons tous à l'occasion,

De peur de mourir à la mode.

Quand je voy de tous costez

L'eclat de tant de beautez,

Je dis en moy-mesme :

1. On trouve au 1. IV des *Essais sur la musique* de Lalande, une chanson ancienne avec un refrain à peu près pareil :

Mordonbilles,

Que ces filles,

Pour desbaucher les garçons,  
ont de drôles de façons !

Ha! qu'un amant est heureux  
 Qui tient ce qu'il ayme!  
 Appelez Robinette, qu'elle vienne un peu çà-bas;  
 Nous l'aimerons si bien qu'elle s'en contentera,  
 Tout à la façon qu'elle voudra.

JOELET.

Son mary-souspire après ses appas.  
 Que veut-elle dire de ne venir pas?

MATTHIEU.

Sçauroit-on trouver messenger en France  
 Qui voulust aller au chasteau de Plaisance?  
 Rossignolet du bois, messenger d'amourette,  
 Va-t'en trouver ma mie et luy porte une lettre !

Tu la trouveras seulette  
 En son lit à dormir.  
 Dy-luy que je regrette  
 Qu'elle ne soit icy.

LA ROZE.

S'il ne la possède,  
 Il s'en va mourir.  
 Donnons-luy remède,  
 Allons la querir.

MATTHIEU.

Bien que le Ciel, par trop de rigueur,  
 M'ait esloigné du soleil de mon cœur,  
 Courage, ô Tyrsis! qui peut esperer  
 Peut bien ce mal endurer.

Bien qu'il soit vray qu'un esloignement  
 Soit en amour un bien cruel tourment,  
 Courage, ô Tyrsis! qui peut esperer  
 Peut bien ce mal endurer.

## SCÈNE V

LA ROZE, JEANNE, MATTHIEU, JOELET, SILVIE,  
 ALIDOR.

LA ROZE, *ramenant Jeanne, luy dit cecy pour la cogeoller :*

Je n'ose vous dire  
 Quel est mon amour  
 Et que je souspire  
 Pour vous nuict et jour.

Chacun dit que c'est pour vous,  
 Les Dieux mesme en sont jaloux.  
 Bergère, voyez la saison  
 Que l'herbe est reverdie ;  
 Allons dire une chanson  
 Dessus ma chalemie <sup>3</sup> ;

En gardant nos moutons, Janneton,  
 Baisez-moy, je vous prie.

JEANNE.

Que ton audace m'étonne!

1. Couplet détaché de quelque ancienne pastourelle, et conservé sans doute dans une de ces roudes de campagne qui ont fait survivre tant de vieilles chansons. Comme toujours, le rossignol y joue son rôle. C'est lui le premier invoqué dans ces chants de boga-e. Il est ainsi dans une chanson de la plus adorable naïveté, recueillie par Bahard pour son recueil de *Branties*, et qui a passé de Normandie au Canada, ou son air est devenu l'air national de cette France américaine.

2. *Chalumeau*. On disait même « chalemeler », pour dire jurer de la hâte ou du flagolet. *Gloss. de la langue romane*.

LA ROZE.

Un amant doit tout oser.

JEANNE.

Ouy, ce que l'honneur ordonne.

LA ROZE.

Quoy! defend-il de baisier?

JEANNE.

Ouy, vrayment.

LA ROZE.

Nullement.

Ma foy, vous me baiserez.

JEANNE.

Non feray.

LA ROZE.

Si ferez.

Ma foy, vous me baiserez.

JEANNE.

J'ay des poings pour me deffendre.

LA ROZE.

Et moy pour bien assaillir.

JEANNE.

C'est beaucoup.

LA ROZE.

A ce coup,

Ma foy, vous me baiserez.

JEANNE.

Non feray.

LA ROZE.

Si ferez.

Ma foy, vous me baiserez.

Chère Philis, preste l'oreille  
 Pour escouter mes amoureux discours.  
 Cent fois la nuit je me reveille  
 En te nommant l'objet de mes amours.

JEANNE.

Mon cher Monsieur, ne vous deplaise,  
 Parlez tout haut, ou ne me parlez pas:  
 Car mon mary dit qu'il n'est pas bien aise  
 Qu'en compaignie on me parle tout bas.

LA ROZE, *au lieu de luy parler bas, luy parle en espagnol, pour n'estre entendu.*

*Estaba un día mirando tus ojos,  
 ¡la! que son lindos, tus ojos, hermosa,  
 Con que me mirais.*

*Ay! lindos ojos, porque me mirais?*

JEANNE.

Espagnol, je te supplie,  
 Laisse-moy vivre en repos:  
 Tes yeux pleurent de la suye,  
 Tes souspirs sentent les aux <sup>4</sup>.

JOELET.

Bien que nous ayons changé nos pas  
 En des demarches espagnoles,  
 Des Castillans pourtant nous n'avons pas

1. Dans toutes les caricatures qui furent faites sous Henri IV et sous Louis XIII contre les Espagnols, on ne cesse de se moquer de leur goût pour l'ail et les oignons.

Les humeurs ny les parolles ;  
Et ceux qui, comme nous, sont vaillans et courtois,  
Ne sçauraient estre que François.

MATTHIEU, *apercevant Jeanne.*

Ha ! la voilà ! ha ! la voicy,  
Marguerite, mon soucy.

JEANNE *dit cecy en luy faisant la reverence.*

Depuis le jour que je vous vy,  
Messire Henry,  
Je ne fy folle de mon corps.

MATTHIEU.

Aimez-moi, brunette ma mie, de bon cœur.  
Dieu vous gard', m'amy Margot,  
Dieu vous gard', ma commère.

JEANNE.

Le dos me demange fort,  
Gratte-le moy, compère.

JOBELET.

Le compère luy gratte, la commère s'en rit.

MATTHIEU.

Si vous m'estes fidelle,  
Je vous ayme comme chou.  
Pour vous endormir, la belle,  
J'ay dit cent fois le filou <sup>1</sup>.

JEANNE.

Ha ! que l'amour est charmant !  
Maudit soit qui en ment !

SILVIE.

O trop heureux yeux qui de nos traits  
Sentent les attrait !

Le temps passe doucement  
A celui qui le perd en aimant.

ALDOR *parle à Silvie.*

Je te voy tousjours parée  
Dans cet aimable séjour.  
Faut-il qu'un habit l'agrée  
Contre les lois de l'amour !  
Ce fascheux colet occupe  
Tout le plus beau de ton sein,  
Cette robe et cette jupe  
S'opposent à mon dessein.  
Fay moy donc ton lion  
Que j'embrasse une nue.

JEANNE, *ostant le mouchoir de col à Silvie, luy dit :*

Descouvrez donc vos beautez, ma compagne,  
Dont vous ravissez les dieux.

MATTHIEU.

Gardez vostre teint du hasle,  
Vous le devez tenir cher ;  
C'est à cause qu'en la halle  
On vend le beurre bien cher.  
Le plus beau sujet du monde  
N'est pas souvent le plus laid ;  
C'est parce que ma rotonde <sup>2</sup>

N'est pas comme un pot au lait.  
Si la beauté qui me touche  
Tient nos esprits enchaînez,  
C'est à cause que sa bouche  
Est au-dessous de son nez.  
Je n'eus jamais de tourment  
Quand j'ay eu contentement.

JOBELET.

Si cette malheureuse bande  
Se voit attaquée du sort,  
Puis il assaut, plus elle bande  
Sa force contre son effort.

LA ROZE.

Nous sommes une bande  
De compagnons gaulois.  
Personne nous demande  
Ny maille ny tournois.  
Nous chantons de nos voix  
Plus douces que hautbois  
Sans grand melancholie.  
Ce n'est pas la façon  
D'engendrer marrisson  
En bonne compagnie.

JOBELET.

En m'oyant chanter quelquefois,  
Tu te plains qu'estre je ne daigne  
Musicien, et que ma voix  
Merite bien que l'on m'enseigne,  
Voire que la peine je prenne  
D'apprendre *ut re mi fa sol la*.  
Que diable veux-tu que j'apprenne ?  
Je ne boy qu'assez sans cela.

MATTHIEU, *faisant le bon compagnon, en baisser les dames et veut que les autres fassent de même.*

Ce n'est pas encore icy que j'ay trouvé ma mie ;  
Je la veux aller chercher au peril de ma vie.  
En passant par devant toy,  
Belle dame, baise-moy.

Beau garçon, ne te fasche point si j'ay baisé ta mie :  
Ç'a esté qu'en la voyant je l'ay trouvé jolie ;  
Mais en te disant adieu,  
Je m'en vay en autre lieu.

Or c'est donc à ce coup-cy que j'ay trouvé ma mie.  
Je ne l'iray plus chercher au péril de ma vie.  
Pour appaiser mon esmoy,  
Ma mignonne, baise-moy.

(*Il dit cecy à Silvie :*)

Belle qui, par excellence,  
Portez les cheveux poudrez,  
Faites un tour par la danse,  
Et baiséz qui vous voudrez <sup>1</sup>.

Puis passez par icy  
Et me baiséz aussi.  
Que l'on chante : Vive l'amour !  
Que j'ay senti depuis un jour  
La douceur de sa flamme !  
Sus ! que chacun prenne à son tour  
L'n baiser de sa dame.

carbon. Le Fat de la *Satire* VIII de Regnier « montre sa rotonde, » avec ostentation.

1. C'est encore ce qu'on chante dans les rondes de campagne.

1. Chanson qui avait en grand cours en même temps que celles de la *Vache à Colas*, de *Hobinet*, etc. et dont la vogue avait baissé dans les premiers temps de Louis XIII. V. nos *Variétés*, t. II, p. 37.

2. C'était un collet empesé, garni de dentelles, et monté sur du

Monsieur, Monsieur, je parle à vous.  
On dit qu'ous aimez par amour.  
Si pour amour vous aimez,  
Prenez madame et la baisez.

Je vous feray compaignie,  
Je vous feray compaignie.  
Mon gentilhomme, entrez en dance,  
Prenez, beau, qui belle vous semble.  
Et baisez aux yeux  
Celle qu'ous aimez le mieux.

SILVIE *dît eecy à la Roze lorsqu'il la pense baiser :*

Les baisers sont retournez :  
Ce n'est pas pour vostre nez.

LA ROZE.

Philis, à la fin l'on verra,  
Qui premier s'en repentira !

MATTHIEU, *se tournant vers Alidor.*

Vous, Monsieur, dont le courage  
Cède au pouvoir de ce Dieu,  
Il faut chercher dans ce lieu  
Ce qui vous plaist davantage,  
Et vos tourmens appaiser  
Par la douceur d'un baiser.

ALIDOR.

Devinez donc qui elle est,  
Celle qui si fort me plaist ?  
Je ne la voy pas quand je veux,  
Celle que mon cœur aime mieux.  
Que ne la voy-je plus souvent  
Celle que mon cœur aime tant !  
Je ne scaurois plus endurer  
Le mal qu'Amour me donne.  
Je n'auray plus tant de peine.  
Ma foy, je me mariray.

LA ROZE.

Je n'aime point le mariage.  
Si ee n'est à volonté.  
Je chery la liberté.  
Amour n'est que badinage ;  
Heureux celuy qui en un jour  
Commence et finit son amour !  
J'aime en tous les lieux où je passe ;  
Je me plais à echanger souvent,  
Et quelque serment que je fasse  
Autant en emporte le vent :  
Car tous les sospirs et les larmes  
Que respandent les courtisans,  
Sont des rets pour prendre les dames  
Qui se fient en leurs sermens.

MATTHIEU *s'adressant à Silvie.*

Je vous mariray, Tiphaine,  
M'en deust-il couster mon bonnet.

1. Refrain de la ravissante Villanelle de Desportes :

Philis, pour un peu d'absence  
Vostre cœur vous avez changé.

Elle fut aussi populaire que sa chanson *O Nuit, jalouse Nuit*. Elles se trouvent l'une et l'autre dans le *Recueil* de Charlavonne (1579), p. 17, 25-26. — La dernière chanson que fredonna le duc de Guise avant son assassinat à Blois est la villanelle de Desportes (Sainte Beuve, *Poésie française au xvi<sup>e</sup> siècle*, p. 169).

SILVIE.

Si ma mère n'en est pas morte,  
Je n'en mourray pas aussi !

ALIDOR.

Qui marirons-nous par le dieu des amourettes ?

MATTHIEU *dît eecy se tournant vers Silvie.*

Mademoiselle, ce sera vous, par le dieu d'amour.

SILVIE.

Le nombre interdit le choix  
Des amans qui se présentent :  
Tantost la mine et la voix,  
Tantost les esus me taient.  
Un president est le moins  
Que ma beauté puisse attendre ;  
Un conseiller neantmoins,  
S'il est riche, y peut pretendre.

JEANNE *luy persuade d'epouser Alidor, gentilhomme de campagne.*

Chaque homme a-t-il pas son prix ?  
La campagne est fort plaisante,  
Quand l'on trouve hors Paris  
Quatre mille escus de rente.

ALIDOR.

Lysimène, voicy le temps  
Qui doit rendre nos vœux contents.

MATTHIEU.

Amans, baisez-vous, par le dieu des amourettes ;  
Amans, baisez-vous, par le dieu d'amour.

ALIDOR.

Mignonne, baise-moy :  
N'ay-je pas bonne grâce ?  
N'ay-je pas beau maintien  
Qui les autres surpasse ?  
Quoi ! n'ay-je pas  
Assez d'amour, assez d'appas ?  
Que je serois resjouy  
Si vous vouliez dire ouy !

SILVIE.

Marions, marions, marions-nous donc.

ALIDOR, *luy ayant donné la main en foy de mariage, dît eecy avec ravissement.*

Enfin Cloris est à moy,  
L'Amour me l'a livrée ;  
Elle m'a tenu la foy  
Qu'elle m'avoit jurée.

Heureux sejour de Parthenice et d'Alidor,  
Lieux pleins d'appas où reffleurit le siècle d'or !

1. Refrain d'une chanson qui courut beaucoup alors ; elle est la 4<sup>e</sup> des *Chansons récréatives*, et la 5<sup>e</sup> du *Recueil* de Garguille. Une bien plus ancienne, la 2<sup>e</sup> du *Recueil* de P. Attaignant (1530), en avait ébauché l'esprit :

Tu disois  
Que j'en mourrois,  
Menteuse que tu es ;  
Tu disois,  
Tu disois  
Que j'en mourrois,  
Menteuse que tu es ;  
Ta mère n'en mourut pas...

LA ROZE, *voyant qu'Alidor épouse Silvie tout à bon, se pense moquer de luy ainsi :*

Girard est un bon compagnon <sup>1</sup>,  
Homme de bonne renommée ;  
Il est revenu d'Avignon,  
Sur sa grande jument pelée,  
Tout exprès pour faire l'amour

A la fille de la grand'A, a, a, a, a,  
A, a, a, a, A, a, a, a, A, a, Anne.

ALIDOR *respond en faisant le suffisant.*

Qu'on m'aïlle querir un prestre,  
Vous la verrez esponser.  
Au cas que vous y vouliez estre,  
Vous la verrez esponser  
Aussi tost que la baiser.

MATTHIEU.

Sus, qu'à rire l'on commence ;  
Qu'on saute jusqu'au planché,  
Qu'on n'ait l'esprit empesché  
Qu'aux jeux, aux ris, à la danse,  
Et qu'on chasse loin d'icy  
La tristesse et le soucy.

JODELET.

Dansons la turlurou,  
Jamais si beau temps nous n'aurons.

SILVIE.

Pendant que j'estois jeunette,  
Mon père m'avertissoit  
De n'estre jamais senlette  
Quand la compagnie dansoit.  
Belle bergère, sans cesser  
Avec moy venez danser.

JEANNE.

J'allay l'autre jour danser ;  
J'y ay rompu tout mon soulier.

1. Premier couplet de la chanson des *Cinq voyelles*. Elle est tout entière, avec les neuf autres, dans la *Caribarge des artisans*, p. 13-15.

Cordonnier, beau cordonnier,  
Referas-tu mon soulier ?

JODELET.

Ouy dà, Madame, si vous voulez,  
Len fa lire, len lire, len fa lire, len lé.  
Madame, je sçay tout droit  
La mesure qu'il faudroit.

ALIDOR *commence la danse.*

Clie sur la rosée ! ô elic, clie sur la rosée !

MATTHIEU.

Branlons, branlons la musnière, branlons.

JEANNE.

Branlons, c'est trop cajoller.  
Bran qui ne voudra branler ?

MATTHIEU.

Je remue, je remue, je remue bien,  
Je remue bien, ma voisine.

JEANNE.

Mouvons, mouvons les genoux :  
Nous ne les mouverons pas toujours.

JODELET.

Quand je remue tout branle,  
Quand je remue tout va.

LA ROZE, *se retirant à cartier et se moquant des autres avec un ris desdaigneux, dit :*

Quand tous les gueux dansent, les guenilles,  
Les guenilles, les guenilles vont,  
Quand tous les gueux dansent, les guenilles,  
Les guenilles vont au vent.

JODELET *se retourne devers luy pour luy reparti :*

Ils disian qu'ils disian ces gros bourgeois de la ville,  
Ils disian qu'ils disian bian mieux que les autres gens.

1. Cette *Ronde du cordonnier* se danse encore dans plusieurs provinces.

2. Refrain de la 57<sup>e</sup> chanson de Garguille. La farce finit bien, par ce qui finissait alors toutes les fetes, *un branle de sortie*, comme on disait.

## NOTICE SUR ROTROU

Presque rien n'a survécu de Rotrou que son nom, son image admirablement taillée en marbre par Caffieri, sa statue de bronze encore toute neuve à Dreux, et l'une de ses pièces, *Venceslas*, dont le titre est même à peu près tout ce qu'on en sait.

Le poète et ses œuvres méritent d'être mieux connus.

Il avait trente-sept ans quand il fit jouer ce *Venceslas* en 1647, trois ans avant sa mort. A cet âge, qui est encore la jeunesse de l'esprit, le nombre de ses pièces, toutes en cinq actes et toutes en vers, égalait presque le nombre de ses années : il en avait fait jouer trente-trois !

C'est en 1629 qu'était venue la première, lorsqu'il n'avait que vingt ans à peine, et que, depuis assez longtemps déjà, arrivé de la ville de Dreux où il était né le 19 août 1609<sup>1</sup>, il menait de front, à Paris, ses travaux de poète, ses études d'avocat, et les devoirs d'un petit emploi de cour qu'il paraît avoir tenu alors chez le comte de Suisons.

Son génie actif, dont l'impatience pleine de flammes semble vivre et brûler encore dans ce buste de Caffieri au foyer de la Comédie française, dont nous parlions, et que l'on prendrait, tant il est vaillant et fier, pour un *Velasquez* taillé en marbre, savait déjà s'ingénier en mille choses, se multiplier, suffire à tout. Encore ne parlons-nous pas des passions déjà en éveil dans cette âme ardente, dont elles disputeront bientôt au génie la meilleure part.

Je ne sais quel fut le succès de sa première tragi-comédie, qui s'appelait les *HYPOCONDRIQUES*, ou le *Mort amoureux*. Rotrou en paraît si peu fier dans sa préface, que ce succès dut être au moins médiocre. L'âge du poète faisait tout pardonner. C'est l'excuse qu'il prend lui-même : « Si, dit-il, après avoir expliqué que la pièce n'a été imprimée que par l'ordre du comte, auquel il doit toute obéissance, si les censeurs y trouvent des défauts, ils doivent être satisfaits par ces mots : il y a d'excellents poètes, mais non pas à l'âge de vingt ans. » Une vieille garde du XVI<sup>e</sup> siècle, que Carmontelle devait reprendre plus tard pour un de ses meilleurs *Proverbes*, avait été l'inspiration de Rotrou dans ce premier essai.

Pour le second, c'est à l'un des Espagnols dont le génie, alors fort en vogue, s'accoutumait au mieux avec le sien, c'est à Lope de Vega qu'il s'adressa bravement. Il s'en trouva bien. *La Bague d'oubli* — ainsi s'appelle cette seconde pièce — est un imbroglio romanesque d'une brave allure, où la pointe castillane domine peut-être un peu trop, mais avec assez de saillies et de vivacités pour qu'elle paraisse toute française.

Ce fut l'opinion d'un comédien auteur, Légrand, à qui l'instinct du théâtre ne manquait certes pas. Il reprit cette *Bague d'oubli*, et, en la francisant encore plus, il en fit sa fameuse farce du *Roi de Cocagne*.

Ce qui flatta le plus Rotrou dans le succès de cette pièce, c'est l'approbation qu'elle lui valut de la part des gens de cour, dont l'esprit, par flatterie pour le jeune roi — Louis-le-chaste — commençait à se faire pudibond et collet monté. Pour la première fois, on voyait au théâtre une pièce presque entièrement honnête, une comédie sans gravelures ! Louis XIII, qui l'était allé voir sur la foi de cette pruderie dont la sienne n'aurait rien à souffrir, en fut si content, qu'il permit à Rotrou de la lui dédier, le priant d'insister, dans la dédicace, sur le soin qu'il avait pris pour lui donner en français cette honnêteté qu'elle n'avait pas dans l'espagnol.

Il n'eut garde d'y manquer : « J'ay tant travaillé, dit-il, à la rendre capable de plaire, je l'ay rendue si modeste, et j'ay pris tant de peine à polir ses mœurs, que si elle n'est belle, au moins elle est sage, et que d'une profane, j'en ay fait une religieuse. »

Après cette honnête victoire, qui est sa véritable entrée de jeu, Rotrou semble disparaître un instant du théâtre. L'a-t-il quitté pour se livrer entièrement à ses fonctions d'avocat ? n'y travaille-t-il plus ? Au contraire, il n'y travaille que davantage ! Mais les passions sont venues, celle du jeu surtout, qui chez lui est sans merci ni trêve. Il faut que chaque jour, l'argent que le brelan épaise se renouvelle dans la bourse perçue du joueur ; or, comment y parvenir ? Rotrou, pris sous un premier joug, a été obligé de s'en donner un second. Pour libérer le joueur garrotté par ses dettes, le poète s'est enchaîné.

Il s'est mis — comme c'était alors, depuis l'infatigable Hardy, un usage trop habituel — à la solde, aux gages d'une troupe de comédiens, qui le payent au jour le jour du travail qu'il leur doit tout entier, à eux seuls. Il n'a pas même la consolation de publier ce qu'il écrit, car toute publication d'une pièce donnant aux autres troupes le droit de la jouer, l'injonction la plus expresse que les comédiens font « à leur auteur, » comme ils l'appellent, c'est de tout garder en manuscrit, c'est de ne rien faire paraître.

Pendant plusieurs années, Rotrou reste avec ce frein, qu'il rongé, mais dont il ne peut se défaire, et qu'une foule de mauvais traitements, qu'il est facile d'apprécier à leur juste poids par ce qu'a dit Tristan dans son *Page disgracié*, sur la vie douloureuse d'un de ces poètes de comédiens, lui rendent plus amer encore, plus douloureux.

Tous ceux qui le connaissent en souffrent pour lui, et quelques-uns s'ingénient enfin pour l'en tirer.

Chapelain — ce qui doit lui être compté — semble en avoir pris souci un des premiers. Le 30 octobre 1632, dans une lettre dont nous n'avons malheureusement qu'un très-court extrait, il écrit au comte de Fiesque, qui connaît Rotrou et lui veut aussi du bien : « C'est dommage qu'un garçon de si beau naturel ait pris une servitude si honteuse, et il ne tiendra pas à moi que nous ne l'en franchissions bientôt. »

Quoi que Chapelain pût faire, la libération tarda. Plus d'une année après, Rotrou, toujours garrotté par son en-

1. Dom Liron dans une lettre inédite à Leclerc, qui fait partie du *Fonds Bouhier* à la Bibliothèque nationale, *Suppl. franç.*, n° 163, t. V, p. 105-9, nous apprend que Rotrou commença ses études à Dreux, et qu'à douze ou treize ans il fut amené à Paris où il étudia en philosophie sous M. de Bréda, depuis curé de Saint-André des Arcs.

gagement de poète à gages, était obligé de prendre un subterfuge pour publier sa *Doristée*. Sommerville, à qui il l'avait vendue sous le manteau, déguisant cette vente clandestine par un prudent avant-propos où il disait : « Cette pièce me fut mise en main naguère par un inconnu qui achète des livres à moy ; il m'assura d'abord qu'elle méritoit bien d'être imprimée, et ne voulut jamais nommer son auteur. »

Il ne fallait pas moins que ce mensonge pour que Rotrou fût à couvert des réclamations hargneuses de ses comédiens et des choses gracieuses dont ils n'eussent pas manqué de les assaonner.

Enfin il fut libre ! Comment, par quel secours ? Je ne sais ; mais la date de la seconde édition de sa *Doristée*, où il se nomme fièrement sur le titre, et où, dans la préface, il annonce, avec toute la satisfaction d'un esprit soulagé, qu'il publiera bientôt toutes les pièces qu'il a faites — il n'en compte pas moins de trente — me prouve que c'est en 1635 qu'il rompit son lien. Est-ce grâce à une pension du roi, car il en obtint une de mille livres, sans qu'on sache au juste en quel temps ? Peut-être.

Je croirais plutôt dépendant que cette bonne fortune lui vint du comte de Belin, un des Mécènes alors le plus en vogue, et qui le méritait. Personne ne faisait plus que lui pour les poètes : « C'est, dit la Pinellière en son petit livre si rare, *le Parnasse ou la Critique des poètes*, un des plus dignes juges de la poésie que l'on puisse trouver à la Cour ; il a dans sa maison deux des plus belles muses et des plus éloquents qui paroissent sur le théâtre, et, au lieu d'assembler autour de soy des phaufarons, (*sic*) et des gens impolis et mal faits, comme ceux de sa condition font ordinairement, il y attire les plus beaux esprits et se fait une petite cour de poètes. »

Mairet, qui avait fait quelques années auparavant la *Sophonisbe*, était, nous l'avons dit dans sa *Notice*, « une des deux belles et élégantes muses » retirées chez le comte de Belin. L'autre devait être Rotrou. Ce qui me le prouve, c'est la dédicace qu'il lui fit de sa *Doristée* l'année même qu'il fut libre, et l'an d'après, celle qu'il lui adressa encore pour son imitation des *Méneches* de Plaute.

M. de Belin aime le théâtre. Celui de Mondory qui joue dans le jeu de paume de la rue Michel Lecomte, puis dans la salle de la Vicille rue du Temple, est surtout protégé et même renté par lui. Il suffit qu'on fasse un rôle de marque, un personnage d'éclat pour M<sup>lle</sup> Lenoir, « la plus jolie petite personne qu'on puisse trouver, » dont il s'est affolé depuis quelque temps, et l'on peut être sûr qu'on obtiendra tout de son influence et de son coffre. Rotrou n'aura pas eu autrement ses bonnes grâces, et par elles sa liberté.

Il en usa bien. Depuis lors sa vie fut réglée ; il se rangea. S'il continua de jouer, ce fut avec plus de prudence et certaines prévisions du lendemain qu'il n'avait pas eues jusqu'alors.

Revenait-il de toucher quelques sommes chez les comédiens ou chez Sommerville avec lequel il liquida, comme nous dirions, toutes ses premières pièces, et qui les publia, au prix de sept cents livres les quatre, comme au mois de mars 1636, ou de quinze cents livres les dix comme en janvier 1637 <sup>1</sup>, il courait vite à sa chambre de la rue

Saint-François, sans rien regarder sur sa route, de peur qu'une porte de brelan ne l'attirât. Une fois en haut, il jetait par poignées dans un tas de fagots, au coin de l'âtre, louis d'or, écus et menue monnaie qu'il avait dans ses poches, ne gardant que ce qu'il lui fallait pour le jeu du jour.

La difficulté de retrouver son argent le mettait, croyait-il, en garde contre l'idée de le reprendre et la tentation de l'aller perdre. Mais il n'était pas de semaine qu'on ne le vit rentrer vingt fois dans la même journée, jusqu'à ce qu'il eût secoué son dernier fagot pour ressaisir son dernier écu !

On a mis en doute cette anecdote <sup>1</sup>, que Balzac a si dramatiquement remplacée dans la vie du Rastignac de sa *Peau de chagrin*. Je l'ai vu attribuer à Tristan l'Hermite que Rotrou avait pour compagnon de jeu et de poésie. J'en ai conclu que c'était une habitude commune aux deux joueurs.

Ce qui mit plus de sérieux véritable et d'ordre sincère dans la vie de Rotrou, ce fut l'émulation. Quand Corneille eut paru, menaçant de tout éclipser, Rotrou réfléchit.

Il se dit qu'ayant en présence un tel génie d'ordre et de mesure, pour qui la règle était aussi absolue dans la vie et les œuvres que la probité dans le caractère, on ne pouvait lutter qu'avec les moyens et la force d'une rectitude pareille. Il le regarda faire et tâcha de faire comme lui, non-seulement en étudiant ses ouvrages, mais en suivant autant qu'il le pouvait sa ferme et noble conduite.

Dès sa troisième pièce, *la Veuve*, Corneille avait été salué par lui comme un digne concurrent. La plus longue poésie *liminaire* qui s'y trouvât en tête portait la signature de Rotrou. A la suite d'une cinquantaine de vers un peu orgueilleux, mais très-vaillants, et par là dignes de tous les deux, du combattant nouveau qui entraînait en lice pour sa troisième passe d'armes, et du champion plus ancien qui, d'avance, le saluait d'une main et lui tendait l'autre, on y lisait :

Pour te rendre justice autant que pour te plaire,  
Je veux parler, Corneille, et je ne puis me taire.  
Juge de ton mérite, à qui rien n'est égal,  
Par la confession de ton propre rival.

Plusieurs autres rivaux, tels que Mairet et Scudéry, s'étaient aussi inscrits à la porte du nouvel arrivé, et y laissant quelques vers de fraternité congratulante tout parfumés d'éloges, mais trop doucereux pour que la pensée qu'ils cachaient ne dût pas vite passer à l'aigreur.

Le succès trop éclatant du *Cit* la fit tourner. Toutes les louanges alors se changèrent, on le sait, en injectives. Celles de Rotrou seules tinrent bon. L'homme parut sous le poète, le caractère sous le génie, et l'un et l'autre en grandirent d'autant.

Le hasard avait fait que Rotrou, lui aussi, avait à ce même moment son plus grand succès. Pendant qu'on por-

1. *Céline*, qui est de 1635 et dédiée à M<sup>me</sup> la marquise de Pezé ; la *Célimène*, de 1633, dédiée à M. le comte de Nançay, et l'*Amélie*, de 1636. — Le second marché, 17 janvier 1637, comprend : la *Pélerine amoureuse*, jouée en 1634, l'*Heureux Naufrage* de la même année, le *Flandre*, de 1635, l'*Agésilus de Colchos*, du même temps, l'*Innocent infidèle*, de 1636, les *Deux Puellles*, de la même année, avec dédicace à M<sup>lle</sup> de Longueville, les *Saxons*, de la même année encore, dédiée à M<sup>me</sup> de Liancourt, et enfin trois autres pièces qui, bien que plus anciennes cependant, la *Crisante* et l'*Affrède*, de 1633, et la *Florimonde*, ne parurent que plus tard.

1. Elle se trouve racontée dans l'*Hist. littéraire* par l'abbé Lambert, t. II, p. 302 ; et par Tilon du *Tillet, Parnasse français*, 1727 in-8, p. 314.

1. M. Jal, *Dict. critique*, p. 4087, a donné les deux marchés, dont il a trouvé la minute chez un notaire de Paris. Le premier, du 11 mars 1636, comprend les *Méneches*, dont il vient d'être parlé ;

taut aux nues le *Cid* sur la scène de la rue Vieille du Temple « entre les flambeaux du Théâtre du Marais, » on faisait pareille fête à ses *Sosies*, rue Mauconseil, à l'Hôtel de Bourgogne : « Depuis quinze jours, écrivait Chapelain le 22 janvier 1637, le public a été divertit du *Cid* et des deux *Sosies* à un point qui ne se peut exprimer. »

Les recettes étaient énormes pour les deux troupes, et Corneille s'en frottait les mains en disant : « M. Rotrou et moi nous ferions subsister des saltimbanques. »

Cet accord des deux succès rendit plus vif et plus étroit celui qui existait entre les deux poètes. Rotrou ne se dissimula pas, qu'il n'y avait d'égalité qu'entre les recettes, et non entre les œuvres, et que les *Sosies* ne pouvaient guère balancer le *Cid* qu'au point de vue de l'argent et non de la gloire. Il n'en fut pas jaloux, il laissa ce mauvais et bas sentiment à ceux que nous nommions tout à l'heure, à Mairat, à Scudéry, et à tant d'autres qui ne se firent pas faute d'envieuses criarilleries.

Richelieu commandait l'attaque. Comme Rotrou était devenu de ses protégés les plus intimes, presque de sa maison, puisqu'il comptait, lui cinquième, dans la compagnie des cinq auteurs, Son Eminence se croyait le droit de lui imposer la consigne de critique haineuse si bien acceptée et suivie par les autres. Rotrou résista. Ses sentiments pour Corneille ne faiblirent pas un instant. Il lui garda son amitié et son admiration, se faisant une force de l'une et de l'autre. C'est sous l'inspiration de cette amitié bonne conseillère, sous la lumière même de cette admiration, que grandit son génie.

Corneille, qui l'avait eu pour devancier, l'appelait volontiers son père et son maître ; mais Rotrou prouvait à chaque œuvre nouvelle, née ainsi sous le souffle de Corneille, et par là plus parfaite, que c'est lui, au contraire, qui était le disciple.

Aussi ne voulut-il pas s'en tenir à l'hommage trop caché qu'il lui avait rendu dans l'éloge préliminaire de la *Œuwe*. Il lui rendit plus tard un hommage public. Quand il fit sa tragédie de *Saint-Genest*, pour donner de son mieux un pendant au chef-d'œuvre chrétien de Corneille, *Polyeucte*, il y glissa, par la plus ingénieuse allusion, les vers les plus flatteurs pour son modèle et son maître.

Profitant de l'occasion que lui donnait cette pièce romaine avec un héros comédien, il fit dire à celui-ci, interrogé par l'empereur, toute une tirade d'éloges sur un poète dont les œuvres dignes des plus beaux temps de Rome, *Horace*, *Cinna*, *Pompée*, étaient autant de merveilles.

Rotrou, qui fut souvent adroit dans la louange envers les grands, ne l'avait jamais été avec tant de finesse. L'admiration et l'amitié l'avaient mieux inspiré que la flatterie.

Afin de se modeler en tout sur Corneille, dont l'ordre et la rectitude, nous l'avons dit, ne le frappaient et ne l'émerveillaient pas moins que le génie, Rotrou se maria.

En 1640, il en avait fini avec le célibat désordonné du joueur et du galant. Car il l'avait été, et avec toutes les passions dont son œil creusé par le ciseau de Caffieri, garde si bien l'ardeur sous le marbre. Un an avant son mariage, publiant sa pièce de *la Belle Afréde*, il l'avait dédié « à sa chère Sylvie. » C'était un adieu.

À qui s'adressait-il ? Quelle était cette Sylvie ? Peut-être une comédienne, peut-être Madeleine Béjart, qu'il avait dû rencontrer au théâtre du Marais, et qui, un jour de 1636, après la représentation de *l'Hercule mourant*, s'était telle-

ment éprise d'admiration pour le poète — et qui sait ? peut-être aussi d'amour pour l'homme — qu'elle se fit poète elle-même. Elle lui adressa ce quatrain mis en tête de la pièce, imprimé tel que nous le transcrivons.

Ton Hercule mourant va te rendre immortel :  
Au ciel, comme en la terre, il publiera ta gloire,  
Et laissera ici-bas un temple à sa mémoire,  
Son bûcher servira pour te faire un autel.

MAGD. BÉJART.

Quand elle est près, Molière n'est pas loin.

J'avais toujours soupçonné, à voir les fréquents emprunts qu'il fit à Rotrou, pour *l'Amphitryon*, pour *le Bourgeois gentilhomme*, pour *Scapin*, etc., qu'il avait lu avec grand soin et serré de près les œuvres de l'auteur des *Sosies* et de la *Sœur*.

En parcourant le *Registre* de Lagrange, où les représentations de deux des pièces de son dernier temps, et son meilleur : *la Sœur*, qui est de 1645, et *Venceslas*, de 1617, se succèdent à courts intervalles, j'en étais venu à croire qu'il y avait peut-être un souvenir, un hommage d'amitié dans cette fidélité de Molière pour le répertoire de Rotrou.

Les vers que je viens de citer m'éclairèrent encore davantage. La Béjart ayant connu Rotrou, il m'était certain que Molière l'avait connu de même.

Il ne manquait que la preuve. Elle m'arriva. J'ai vu entre les mains d'un amateur d'autographes distingué, un exemplaire de la pièce indiquée tout à l'heure, *la Baguette d'oubli*, avec ces mots entremêlés dans le titre : *A M. J. B. Poquequin, son amy Rotrou*.

Plus de doute, ces deux grands esprits se sont connus, se sont aimés. Molière a reçu les conseils de Rotrou, comme Rotrou s'était inspiré de ceux de Corneille, et comme ensuite, par une nouvelle succession d'échos et de reflets, Racine devait s'éclairer des leçons de Molière !

C'est à l'époque de *l'Illustré Théâtre*, avant son départ pour la province, que Molière dut connaître le poète de *Venceslas*.

En 1630, quand il revint pour la première fois à Paris, Rotrou était mort.

Devenu lieutenant particulier à Dreux, sa ville natale, il y demeura avec une assiduité qui l'avait empêché d'être admis à l'Académie française, dont les règlements exigeaient alors qu'on fit résidence à Paris.

Les malheurs de la Fronde le confinèrent de plus en plus dans sa lieutenance. Il s'y trouvait au mois de juin 1650, quand la peste pourprée, qui désolait alors la plupart de nos provinces, y éclata. On lui conseilla de fuir, comme avaient fait le maire et le lieutenant général. Son jeune frère, qui était à Paris, le supplia de le venir rejoindre ; il refusa, il fut inflexible dans son devoir :

« Ce n'est pas, dit-il, en terminant sa dernière lettre, que malheureusement nous n'avons pas tout entière, ce n'est pas que le péril où je me trouve ne soit grand, puisque, au moment où je vous écris, les cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne qui est morte aujourd'hui. Ce sera pour moi quand il plaira à Dieu. »

Peu de jours après, son tour vint, il était mort.

Ce n'est donc pas seulement au grand poète, mais au grand citoyen que la ville de Dreux décernait un monument lorsque, le 30 juin 1867, elle inaugura solennellement sur sa place principale la statue de Jean Rotrou.







LA SŒUR

HORACE, APOSTOLICUS

Aussi bien croch soler sen helmen  
couch seler

LA S

LA S  
LA S  
LA S  
LA S  
LA S

turque.

rapporté;  
;

ortance,  
ce,

porte,

ins;  
ins.

es.  
s;



Accompagnate croch soler sen belmet  
con croch soler

## LA SŒUR

COMEDIE DE M. DE ROTROU

1645

## ACTEURS

LELIE, serviteur d'Aurelie.  
 ERASTE, serviteur d'Eroxene.  
 ANSELME, père de Lelie.  
 ERGASTE, valet de Lelie.  
 ORGYE, oncle d'Eroxene.  
 AURELIE.

EROXENE.  
 CONSTANCE, mère d'Aurelie.  
 LYDIE, servante d'Orgye.  
 GERONTE, vieillard } vestus à la turque.  
 HORACE, son fils. }

## ACTE PREMIER

## SCÈNE I

LELIE, ERGASTE.

LELIE.

O fatale nouvelle, et qui me désespere !  
 Mon oncle te l'a dit, et le tient de mon pere ?

ERGASTE.

Ouy.

LELIE.

Que pour Eroxene il destine ma foy !  
 Qu'il doit absolument m'imposer cette loy !  
 Qu'il promet Aurelie aux vœux de Polydore !

ERGASTE.

Je vous l'ay desja dit, et vous le dis encore.

LELIE.

Et qu'exigeant de nous ce funeste devoir,  
 Il nous veut obliger d'esponser dès ce soir ?

ERGASTE.

Dés ce soir.

LELIE.

Et tu crois qu'il te parloit sans feinte ?

ERGASTE.

Sans feinte.

LELIE.

Ha ! si d'amour tu ressentois l'atteinte,  
 Tu plaindrois moins ces mots qui te consent si  
 Et qu'avec tant de peine il te faut arracher ; cher,  
 Et cette avare oëho, qui répond par ta bouche,  
 Seroit plus indulgente à l'ennuy qui me touche.

ERGASTE.

Comme on m'a tout appris je vous l'ay rapporté ;  
 Je n'ay rien oublié, je n'ay rien adjousté ;  
 Que désirez-vous plus ?

LELIE.

Aux choses d'importance,  
 Oublier quelquesfois la moindre circonstance,  
 Un regard, un sousris, un mot, une action,  
 Ruine absolument nostre pretention ;  
 Et sçachant à quel point cet entretien m'importe,  
 Je t'y puis voir, cruel, repugner de la sorte ?

ERGASTE.

Ne vous touchant pas tant, j'y repugnerois moins ;  
 Mais cette amour, enfin, vous couste trop de soins.

LELIE.

Il m'en couste, il est vray, mais j'en aime les causes.  
 Les espines d'amour ne sont point sans leurs roses ;  
 Et quand il faut souffrir pour de si doux appas,  
 Je tiens pour malheureux celuy qui ne l'est pas :  
 Au reste, estant l'auteur de mon inquietude,  
 La peux-tu negliger sans trop d'ingratitude ?  
 Sans tes conseils...

ERGASTE.

Et bien ? n'est on pas malheureux  
 De vœuer son service à ces fous d'amoureux !  
 Faites que le sucez responde à leur caprice,  
 On leur rend un devoir, non pas un bon office :  
 Le péril d'un gibet est le moindre danger  
 Où, pour servir leur flame, on se doit engager ;  
 Mais si quelque accident par malheur les menace,  
 On est absolument auteur de leur disgrâce ;  
 Soit que le sort, enfin, leur soit cruel ou doux,  
 Tout le bien leur est den, tout le mal vient de nous.  
 Votre confusion est l'effect que merite  
 La bouillante chaleur d'une amour illicite ;  
 J'en avois bien prevenu ce triste repentir,  
 Et je n'ay pas manqué de vous en advertir ;

Mais, malgré ces avis qui ne profitoient gueres,  
Je ne pus refuser mes soins à vos prieres.

LÉLIE.

Voyant le précipice où tu guidois mes pas,  
Quoy que sollicité, tu ne le devois pas.

ÉRGASTE.

[sage.

Le temps vous rend sçavant, l'espreuve vous fait  
Mais vous estiez bien loing de tenir ce langage,  
Quand d'une impatience egale à vos douleurs,  
Pendant à mes genoux, les yeux baignez de pleurs,  
Confus et despourveu de tout autre remede,  
Vous reclamiez mes soins, ou la mort, à vostre ayde.

LÉLIE.

J'en concevrois, enfin, des regrets superflus,  
Quand l'affaire est au point de n'en consulter plus;  
Mais ce que tu m'apprends m'est de telle impor-  
Qu'il s'agit de ma mort, ou de ton assistance, [tance  
De perdre la lumiere, ou de conserver mes vœux  
A qui je suis lié d'indissolubles nœuds.

Dy donc, que ferons-nous? Romps ce fascheux si-

ÉRGASTE.

[l'enee.

Souvent on detruit tout par trop de violence.

LÉLIE.

Differant trop, aussi, l'on n'exécute rien.

ÉRGASTE.

Eraste, à mon avis, nous y servira bien,  
Et son affection ne vous sera pas vaine.

LÉLIE.

Je me promets bien moins son amour que sa hayne,  
S'il sçait la dure loy qu'on me veut imposer.

ÉRGASTE.

Mais il est bien aisé de l'en desabuser  
Et d'obtenir de luy ce favorable office,  
En faisant qu'il se serve en vous rendant service.

LÉLIE.

[mets,

Quoy que mon cœur repugne aux esclaircisse-  
Faisons nous cet effort, tout est doux aux amans;  
Ergaste, cherchons-le.

ÉRGASTE, *le suivant.*

Quel embarras extrême!

Travailler pour des fous, est bien l'estre soy mesmel  
Il leur faut, au besoin, faire l'ut esperer,  
Et perdre tout repos pour leur en procurer<sup>1</sup>.

## SCÈNE II

LYDIE, *seule.*

Pauvre Eroxene! Helas! quelle ame impitoyable  
Ne seroit pas sensible à ta peine incroyable!  
Je vous cherchois, Eraste.

## SCÈNE III

ÉRASTE, LYDIE.

ÉRASTE.

Et j'estois en soucy

En quel lieu je pourrois te rencontrer aussi:

Toy, qui, brillant rayon du soleil qui m'éclaire,  
Toy, qui, de nostre amour fidelle secretaire<sup>1</sup>,  
Toy, qui, l'appuy...

LYDIE.

Tout beau, je ne me puis flatter  
De vaines qualitez que vous m'allez oster.

ÉRASTE.

Ne m'apportes-tu pas une heureuse nouvelle?

LYDIE.

[elle,

Tres mauvaise, au contraire, et pour vous, et pour  
Et pour qui, comme moy, prend part en vos en-

ÉRASTE.

[nuys.

Quelle encor?

LYDIE.

Eroxene.

ÉRASTE.

Acheve.

LYDIE.

Je ne puis.

ÉRASTE.

Te laire est un surcroist à ma melancholie;  
Parle donc, Eroxene...

LYDIE.

Est promise à Lelie.

ÉRASTE.

Ha! quel coup plus mortel pouvoy-je recevoir!

LYDIE.

Ce n'est pas tout.

ÉRASTE.

Quoy donc?

LYDIE.

Ils espousent ce soir.  
Ainsi les courts momens qui restent à vostre ayde,  
Vous privant de conseil, vous privent de remede.

ÉRASTE.

O fatale nouvelle, et funeste à mes vœux!  
Je n'en redoutois qu'une, et tu m'en apprends deux.

LYDIE.

Une troisième suit.

ÉRASTE.

Poursuy donc, et m'acheve:

C'est trop long-temps languir, je ne veux plus de

Et de tous ses efforts ma constance est à bout.

LYDIE.

Pour chercher du remede, il vous faut dire tout:  
Son oncle, se doutant de nostre confidence,  
M'a fait aujourd'huy mesme une expresse deffence  
De plus sortir, vous voir, ny vous parler jamais.

ÉRASTE.

Que le Ciel sur mon chef eclatte désormais; [tre,  
Quelque ardent et mortel que son foudre puisse es-  
Un fruit de ma ruine est qu'il ne peut l'accroistre.

1. M. Guizot, *Cornille et son temps*, p. 376, fait remarquer avec raison que cette scène d'exposition a été imitée par Moliere pour la premiere scene des *Fourberies de Scapin*.

1. Rotrou se rappelle ici le passage du *Menteur* de Cornille où Dorante flatte aussi Cliton en l'appellant... de ses secrets le grand dépositaire.

LYDIE.

Puis qu'il vous faut tout dire, et d'un cœur confident,  
Vous avez à combattre un quatrième accident.

ERASTE.

Après qu'à tant d'ennuis ma mort est impossible,  
Frappe, accable, poursuis, je ne suis plus sensible.

LYDIE.

Vous avez d'Eroxene excité le courroux.

ERASTE.

D'Eroxene, Lydie !

LYDIE.

Elle se plaint de vous.

ERASTE, *comme s'évanouissant.*

C'est à ce dernier coup qu'il faut que je succombe,  
Que le nuage creve, et que le foudre tombe.

LYDIE.

Vous dissimulez bien ! Le cœur vous reviendra,  
Et ce n'est pas encor le coup qui vous tuera.  
A des yeux clair-voyans la feinte est inutile ;  
Certains bruits en un mot s'épandent par la ville,  
Et non sans fondement et sans quelque raison,  
Qui vous rendent suspect.

ERASTE.

De quoy ?

LYDIE.

De trahison,

Où, pour mieux en parler, d'amour pour Aurelie,  
Au mepris de la foy dont le serment vous lie ;  
Son frere, qui vous suit inséparablement,  
Semble estre à ce soupçon un juste fondement.

ERASTE.

Juste Ciel !

LYDIE.

Et l'amour regne, s'il le faut dire,  
Dans les yeux d'Aurelie, avecques tant d'empire,  
Qu'outre les cruautés et les meurtres secrets,  
Que ce tyran commet, avecque leurs attraits,  
Dans les plus résolus et plus fermes courages,  
L'inconstance peut bien estre un de ses ouvrages,  
Et pourroit bien avoir à des charmes si doux  
Acquis l'autorité qu'une autre avoit sur vous ;  
C'est sur ce fondement.

ERASTE.

Eroxene, Lydie,  
A pu me soupçonner de cette perfidie !  
Moy, traistre !

LYDIE, *le retenant.*

Où courez vous ?

ERASTE.

Ne retien point mes pas,  
Je vay la detromper.

LYDIE.

Comment ?

ERASTE.

Par mon trespas ;  
Mais perdant la clarté, j'emporteray la gloire...

LYDIE.

Le mal n'est pas si grand que je vous l'ay fait

Cette peur estoit plus mon soupçon que le sien :  
Ne vous en troublez point, nous l'en guerirons bien.  
Le frequent entretien de vous et de Lelie  
Me faisoit redouter le pouvoir d'Aurelie ;  
Mais je voy qu'il n'a point altéré vostre amour.

ERASTE.

Je t'en eusse éclaircie en me privant du jour,  
Et ma mort l'enst fait voir qu'il n'est pas necessaire  
D'estre amant de la sœur pour estre ami du frere.  
Tu scaurois, si l'Amour avoit pu l'enflammer,  
Quel tort fait un reproche à qui sçait bien aymer ;  
Cruelle, tu scaurois si, pour causer ma peine,  
L'Amour puise des traits hors des yeux d'Eroxene ;  
Et si les miens, enfin, conservant la clarté,  
L'usage leur en plaist que pour voir sa beauté.

LYDIE.

Au besoin qui la presse, elle implore vostre ayde,  
Et vous mande le mal, pour chercher le remede ;  
Vous luy ferez bien mieux paroistre vostre amour,  
Detournant cet hymen, que vous privant du jour.

ERASTE.

Dy luy, qu'ou de l'esprit l'adresse sera vaine...

LYDIE.

Et bien ?

ERASTE.

Celle du bras la tirera de peine,  
Que je vais de ce fer, s'il ne me satisfait,  
Dans le cœur de Lelie effacer son pourtrait ;  
L'arracher de son sein, et de cet infidelle  
Immoler à l'amour l'amitié criminelle.

LYDIE *s'en allant.*

Ne vous emportez pas jusqu'à ce dernier pointet ;  
Les hommes costent cher, ne les prodiguons point.

## SCÈNE IV

ERASTE, LELIE, ERGASTE.

LELIE.

C'est luy !

ERASTE.

Quelque apparence où l'amitié se fonde,  
Ne cherchons plus ny foy ny vertu dans le monde :  
L'amitié, les sermens, et la foy d'aujourd'huy,  
Ne servent qu'à tromper la bonne foy d'autruy ;  
Mais, enfin, je suivray l'exemple qu'on me donne,  
Et, trahy de chacun, n'épargneray personne.

LELIE.

Il discours en luy-mesme.

ERGASTE.

A l'exemple des fous,  
Comme frappé, sans doute, en mesme endroit que

ERASTE.

[vous.

Si mon bras ne l'immole à ma juste colere,  
Je veux bien que le Ciel ne me soit pas prospere.

ERGASTE.

Que ne luy parlez-vous ?

LELIE.

Eraste, quel soucy

Vous excite ce trouble et vous travaille ainsi ?

ERASTE.

Je compatis, Lelie, aux misères du monde, | abonde,  
Où tout souey, tout trouble, et tout mal-heur  
Depuis que l'amitié n'y cognoist plus de loy,  
Et que la foy n'y sert qu'à seduire la foy.  
Mon plus cher confident travaille à ma ruine,  
Et mou meilleur amy me trompe et m'assassine.

LELIE.

Je ne le tiendrois plus en cette qualité.  
Et tel amy ne peut estre assez detesté.

ERASTE.

Je ne le tiens aussi qu'en qualité de traistre,  
Et le deteste autant qu'il est digne de l'estre.

LELIE.

Sans vous en mettre en peine, apprenez-moy son  
Eraste, et laissez-moy vous en faire raison. [uom,

ERASTE.

Il est de vos amis.

LELIE.

Des amis de la sorte,  
Pour se defendre d'eux, la cognoissance importe.

ERASTE.

Quoy qu'infiniment traistre, il ne peut me trahir,  
Ny vous, quoy qu'odieux, ne le pouvez hair.

LELIE.

Vous le nommez ?

ERASTE.

Lelie.

LELIE.

Ha ! c'est me faire injure.

ERASTE.

C'est vous mesme, cruel, vous qui m'estes parjure,  
Vous, que pour mon amy j'ay tort de reputer,  
Vous, que par vostre advis je dois tant detester.

LELIE.

J'ay part en vostre peine, et plains le trouble ex-  
Qui, si visiblement, vous met hors de vous mesme.

ERASTE, *mettant la main sur la garde de l'épée.*

Et moy, j'ay grande part en votre trahison ;  
Mais vous m'avez offert de m'en faire raison.

LELIE.

Dittes-moy donc mon crime, et me tirez de peine.

ERASTE.

Je vous le dis assez, sans nommer Eroxene :  
Et ce secret remords, qui nous sçait tourmenter,  
Et punir nos forfaits sans nous excuser,  
Tesmoin, juge et bourreau de vostre perfidie,  
Vous la reproche assez, sans que je vous la die.

LELIE.

Si vostre avenglement ne me faisoit pitié,  
Ou bien si je pouvois vous manquer d'amitié,  
D'un bras qui rarement attend qu'on le convie  
Je vous aurois desja fait passer vostre envie,  
Mais sans avoir donné du penser seulement  
A vos jaloux soupçons le moindre fondement.

ERASTE.

Ce n'est rien que ce soir épouser Eroxene.

LELIE.

Je erains plus son amour que je ne fais sa haine ;  
Le soir qui sous ses loix raugeroit mon destin,  
Seroit suivy pour moy d'une nuit sans matin ;  
Mais il faut pardonner à vostre jalousie,  
Et, pour vous bien guerir de cette frenesie,  
Vous fiant mon secret, vous apprendre en deux mots  
Combien un tel dessein repugne à mon repos.

ERASTE.

Si, chacun s'abusant, je m'abusois moy-mesme,  
Je tiendrois cette erreur pour un bon-heur extrême.

LELIE.

Quand de la reyne Bonne, et d'effect, et de nom,  
En Pologne, mon pere eut l'heur d'estre eschanson,  
Assez considéré par l'honneur de luy plaire  
Pour vous le faire courti, il y manda ma mere ;  
Et, nous voulant à tous partager son credit,  
Souhaitta que ma sœur encore s'y rendit  
(Que ma mere eslevoit, en sa plus tendre enfance) ;  
Car, pour moy, desja grand et hors de sa puis-  
J'avois suivy mon pere, et, sorty de son sang, sance,  
Dedans la Cour desja possedoit quelque rang ;  
Elles partient donc, et croyant la fortune [tune,  
Avoir trop fait pour nous, pour leur estre impor-  
L'une, en queste d'un pere, et l'autre d'un mary,  
Vinrent, pour neus treuver, s'embarquer en Bary<sup>1</sup>.  
Mais le pilote, à peine, eut laissé choir les voiles,  
Qu'un vent impetueux, en déchirant les toiles,  
Les escarta si loing, que l'on erut leurs vaisseaux  
Le debris d'un écueil, ou le butin des eaux. [velles  
Quinze ans s'estoient coulez, sans qu'aucunes nou-  
En Pologne, ou dans Nole<sup>2</sup>, eussent rien après  
[d'elles ;

Et (comme après des soins si longs et superflus),  
Mon pere n'en cherchoit ny n'en esperoit plus,  
Depuis deux ans, enfuy, il a sceu que ma mere,  
Tombee, avec ma sœur, au pouvoir d'un corsaire,  
Près d'une ile écartée, où le vent les poussa,  
Avoit esté vendue aux agents d'un bassa :  
Qu'à l'égard de ma sœur elle en fut separée,  
Et suivit un marchand de quelqu'autre contrée.  
Mon pere, à ce bon-heur, se sentit transporter,  
Et, ne jugeant que moy qui les pust rachepter,  
Outre six cents ducats, me feist, pour ce voyage,  
Ordonner l'appareil d'un honneste equipage ;  
Venise, où j'arriyay pour mon embarquement,  
Veid finir mou voyage, et maistre mon tourment,  
Et l'endroit, où je creus laisser ma lassitude,  
M'excita tant de peine et tant d'inquietude  
(Mais de peine si chere, et si douce à souffrir),  
Que jusques à present je n'en ay pu guerir :  
A l'heure du souper, la table fut couverte  
Par des mains dont Amour avoit juré ma perte :  
Les mains d'une beauté dont l'abord me ravit,  
Et qui m'asservit plus qu'elle ne me servit ;  
Sophie estoit le nom de ce charme visible,  
Qui, surprenant un cœur jusq' alors insensible,  
En feist en ce repas, par ses regards vainqueurs,  
Un mets à ce tyran qui ne vit que de cœurs :

1. Bari, ville maritime du royaume de Naples, au bas du golfe de Venise.

2. Autre ville du royaume de Naples, dans l'ancienne Campanie.



Enfin, blessé d'amour, je fais lever la table,  
 Esperant perdre au lict ce tourment agreable :  
 Mais le sommeil, qui lors charmoit tout l'univers,  
 Ne put fermer les yeux, qu'Amour avoit ouvert;  
 L'exercice, du jour, endort l'inquietude,  
 Mais la nuit elle veille, et nous devient plus rude.  
 Le lendemain, Ergaste, ignorant mon amour,  
 Se rendit dans ma chambre aussi tost que le jour,  
 Et me dist qu'un vaisseau m'attendoit à la rade.

ERASTE.

Vous partistes ?

LELIE.

Rien moins : je me feignis malade ;  
 Mais que dis-je ? feignis : blessé de tant d'appas,  
 Je fais-tois bien, sans doute, et ne le feignis pas.  
 L'aimable servitude, où ma raison s'engage,  
 M'ayant fait de ma mere oublier le servage,  
 Je compose avec l'hoste, et dedans sa maison,  
 Du mal que je feignois attends la guerison ; [d'ayde,  
 Mais le mal que je feins, n'ayant point besoin  
 Le vray mal que je cache, y devient sans remede ;  
 Je me hazarde, enfin, et force le respect,  
 Que de l'objet aymé nous imprime l'aspect :  
 Et mon feu me pressant, je découvre à Sophie  
 Et le cœur, et les vœux que je luy sacrifie ;  
 Mais en vain mon adresse, avec tout son effort,  
 Tente de son honneur l'inepugnable fort ;  
 Et j'apprends, à la fin de mes poursuites vaines,  
 Que je ne puis pretendre autre fruit de mes pei-  
 Que la confusion d'un legitime sejour, [nes,  
 Ou le pudique fruit d'un legitime amour :  
 Qu'elle estoit de naissance assez considerable  
 Pour aspirer au joug d'un hymen honorable ;  
 Mais que son mauvais sort, infidelle à son sang,  
 En l'estat d'une esclave avoit changé son rang.  
 L'amour, qui me rendoit ma franchise importune,  
 Feisten moy, ce qu'en elle avoit fait la fortune,  
 Me meist, d'un estat libre, en un rang où je sers.  
 Je delivray l'objet qui me tenoit aux fers ;  
 Je racheptay Sophie, et la prenant pour femme,  
 En delivrant son corps, m'assujettis son ame.

ERGASTE.

Si de ce long recit vous n'abregez le cours,<sup>1</sup>  
 Le jour achevera plustost que ce discours ;  
 Laissez-le moy finir avec une parole ;  
 Cinq ou six mois apres, nous nous rendons à Nole ;  
 Où, de Constantinople, on creut nostre retour ;  
 Et là, par mon advis, et par celui d'amour,  
 Nous estant concertez, je fais croire à son pere  
 Le rachat de sa sœur, et la mort de sa mere ;  
 De Sophie, à present, Aurelie est le nom,  
 Le pere en cette erreur la souffre en sa maison,  
 Où, d'une chaste amour satisfaisant la flamme,  
 Elle est fille le jour, et la nuit elle est femme ;  
 Jugez, par ce recit, si vraisemblablement  
 Vostre jaloux soupçon a quelque fondement ;  
 Et si, quoy qu'on propose, il peut souffrir sans peine  
 La proposition qu'on luy fait d'Eroxene.

1. C'est ce que Molière dans les *Fourberies* acte 1, se. 2., fait dire par le valet Sylvestre à son maître Octave, dans une situation pareille : « Si vous n'abregez ce récit, nous en voilà jusqu'à demain. »

ERASTE.

Dieu ! jamais comedie, en sa narration,  
 N'excita tant de joye et tant d'attention,  
 Et l'éclaircissement, qui dissipe ma crainte,  
 M'interdit toute excuse, et condamne ma plainte ;  
 Mais de quelle arme, enfin, esperez vous parer  
 L'hymen...

LELIE.

Nous vous cherchions pour en deliberer.  
 J'ay fait mon personnage, en cette comedie :  
 Pour ce qui reste, il faut qu'Ergaste y remedie.

ERGASTE.

J'ay, pendant ce recit, eu le temps d'y reserver ;  
 Voyez si ce moyen se pourroit approuver.  
 Au vicillard Polydore Anselme offre Sophie,  
 Ou plustost, pour ses biens, il la luy sacrifie,  
 Voyant qu'il s'est offert de la prendre sans dot.

LELIE.

Il est vray.

ERGASTE.

Mon advis est qu'Eraste, en un mot,  
 Lui faisant la mesme offre, obtienne sa parole  
 Et rende du vicillard l'esperance frivole ;  
 L'honneur qu'il recevra d'un si puissant appuy,  
 Et le peu de rapport de Polydore à luy,  
 Luy feront trop des deux faire la difference,  
 Pour devoir hesiter en cette preference ;  
 Vous, Lelie, il faudra que vous feigniez aussy  
 Qu'Eroxene, causant vostre plus doux soucy,  
 Vostre plus grand bon-heur est qu'hymen vous as-  
 Et lors, il est aisé de vous loger ensemble, [semble,  
 Et que, par cet intrigue, adroitement conduit...

LELIE.

Et bien ?

ERGASTE.

La sœur du jour soit la femme de nuit ;  
 Tant que de vos vicillards, qui n'ont plus guere à  
 La mort, qui change tout, de ces soins vous delivre.

ERASTE.

Comment, sans espouser, se-ceder leurs appas,  
 On comment, espousant, ne les posseder pas ?  
 N'est-ce pas le confondre, ou d'un double adultere,  
 De ce lien sacré profaner le mystere ?

ERGASTE.

Un amy travesty, vos parens assemblez,  
 Vous peut-il pas unir de ces nouds simplez ?  
 Puis, leur mort arrivant, un hymen legitime  
 Des faveurs d'Eroxene effacera le crime.

LELIE.

Un plus rare moyen ne se peut concevoir,  
 Et tu me rends la vie en me rendant l'espoir ;  
 Par cet heureux advis qui nous tire de peine,  
 Je conserve Aurelie.

ERASTE.

Et j'espouse Eroxene.

ERGASTE.

Moy, peut-estre un gibet, si l'art est esventé.  
 Mais n'en consultez plus, le sort en est jetté.

LELIE.

Croy qu'il me souviendra de cet heureux office.

ERASTE.

Croy qu'estre ingrat, aussi, ne fut jamais mon vice.

ERGASTE.

Ny refuser, aussi, ne fut jamais le mien ;  
Tous, alors qu'on vous sert, vous en promettez bien ;  
Mais toujours pour effets vous baillez des attentes ;  
Vos assignations ne sont jamais contentes ;  
De vos profusions on n'est jamais surpris.  
N'importe, la vertu de soy-mesme est le prix ;  
Je vais trouver Anselme, et commencer mon rôle,  
Où, si de mes efforts le succez n'est frivole,  
Il sera bien adroit, s'il nous peut eschapper ;  
Et s'il ne court bien fort, je sçauray l'attraper.

## ACTE DEUXIÈME

### SCÈNE I

LELIE, AURELIE, ERGASTE.

AURELIE sur la porte, voyant revenir Lelie.

Qui vous a retenus ? Il estoit temps. Lelie,  
De tirer mon esprit de sa melancholie ;  
Et tardant un moment, la mort l'en eust tiré.

LELIE.

Quel nouveau déplaisir peut l'avoir alteré ?

AURELIE.

Quel plus grand déplaisir faut-il que vostre absence,  
A qui sans aucuns biens, sans nom, sans connois-

sance,

Pour support, pour amis, pour parens, pour époux,  
Pour tout refuge enfin, ne reconnoist que vous ?  
Le sort, dès le berceau me declarant la guerre,  
De libre que j'estois en ma natale terre,  
M'en tira pour m'oster ce precieux tresor,  
Et m'arracha du sein qui m'allaitoit encor.  
Je perdis, d'un seul traitet que lança la furie,  
Ma liberté, mon nom, mes parents, ma patrie ;  
Et pour toute richesse, il ne m'estoit resté [osté.  
Qu'un cœur libre et constant, que vous m'avez  
Quand je croyois enfin que changeant mon servage,  
Ce cruel enemy m'eust changé de visage,  
Et que le cher present qu'il m'a fait de vos fers,  
Dût guerir tous les maux que j'ay jamais souffers !  
Je voy qu'il entreprend ma dernière ruine,  
Et veut, par le succez des maux qu'il me destine,  
M'ostant jusqu'à l'esperoir, me depouiller d'un bien,  
Qui malgré luy demeure à qui ne reste rien.

LELIE.

Vous sçavez que mes yeux, depourvus de dellence,  
Mirent si tost mon cœur dessous vostre puissance,  
Que sans rien meriter par ma captivité,  
Je ne tis qu'obeir à la nécessité ;  
Par cette conjuncture, il est aisé de croire [gloire,  
Que l'honneur d'estre à vous faisant toute ma  
Le malheur de vous perdre, et de ne vous plus voir,  
Feroit mon infatigable et dernier desespoir.

AURELIE.

S'il faut donc par la fuite éviter la disgrâce

Dont un pere importun aujourd'huy nous menace,  
Proposez moy l'horreur des plus affreux desers,  
Des plus sombres forests, des plus peñibles mers ;  
Je vous suivray sans peine au bord des precipices,  
Tous travaux avec vous me seront des delices.

ERGASTE.

Combattons la fortune avec tout nostre soin ;  
Mais n'allons point chercher à la vainere si loïn ;  
Si tost qu'on leve l'ancre, et qu'il faut perdre terre,  
Je croy m'estre exposé dans un vaisseau de verre,  
A qui le moindre flot est un funeste écueil  
Dont le choc va m'ouvrir un liquide cerueil.

LELIE.

Ton interest n'est pas ce qui nous met en peine.

AURELIE.

Si de nos importuns l'esperance n'est vaine,  
Ce soir, qui de nos vœux nous doit oster le fruit,  
Sera suivy pour nous d'une eternelle nuit ;  
En cette extremité, faisons avec courage  
Ce qu'en mesme besoin fait un qui fait naufrage,  
Qui, sans perdre courage, est constant jusqu'au bout,  
De l'œil et de la main cherche et s'attache à tout.

LELIE.

Le Ciel nous peut ayder, si l'art nous est frivole.  
Mais mon pere revient ; toy, commence ton rôle ;  
Vous, Aurelie, entrez, je vous veux conférer  
D'un advis que l'Amour vient de nous suggerer.

### SCÈNE II

ANSELME, ERGASTE.

ANSELME.

En quel endroit, Ergaste, as-tu laissé Lelie ?

ERGASTE.

Dans sa chambre ; pourquoy ?

ANSELME.

Seul ?

ERGASTE.

Avec Aurelie.

ANSELME.

M'estant teu si long-temps, je l'avoue aujourd'huy,  
Je suis mal satisfait d'Aurelie et de luy ;  
Il semble s'il te faut parler d'une ame ouverte  
Que, rachetant sa sœur, il acheta sa perte ;  
Et que Constantinople est un séjour fatal,  
Où tout bien se corrompt, et degene en mal ;  
Si l'étude autrefois l'a mis en quelque estime,  
Il semble n'estre plus qu'un corps que rien n'anime :  
Et son oysiveté semble le mettre au rang  
Des objets depourvus et de vie et de sang.  
Il ne sçanroit trouver, pour son inquietude,  
Dans sa bizarre humeur, assez de solitude ;  
Et l'église, autrefois le premier de ses soins,  
Est aujourd'huy le lieu qu'il frequente le moins.

ERGASTE.

Le proverbe est certain, et l'épreuve constante,  
Que l'on sçait qui l'on est, en sçachant qui l'on  
hante 1.

1. Traduction excellente du proverbe : Dis moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.

Et vous plaindre de luy, n'est que luy reprocher  
 Qu'avecques les boiteux on apprend à clocher.  
 Nous venous de Turquie, et dans cette contrée,  
 Des plus religieux l'Eglise est ignorée;  
 C'est un climat de maux, dépourveu de tous biens  
 (Car les Turcs, comme on sçait, sont fort mauvais  
 [chrestiens]).

Les livres en ce lieu n'entrent point en commerce,  
 En aucun art illustre aucun d'eux ne s'exerce,  
 Et l'on y tient quiconque est autre qu'ignorant,  
 Pour Catalamechis<sup>1</sup>, qui sont gens de néant.

ANSELME.

Plus jaloux de sa sœur qu'on n'est d'une maîtresse,  
 Jamais il ne la quitte, ils se parlent sans cesse,  
 Me raillent, se font signe, et, se mocquans de moy,  
 Ne s'apperçoivent pas que je m'en apperçoy.

ERGASTE.

Là, chacun à gausser librement se dispense,  
 La raillerie est libre, et n'est point une offence;  
 Et, si je m'en souviens, on appelle en ces lieux,  
 Urhec, ou gens d'esprit, ceux qui raillent le mieux.

ANSELME.

Ils en usent pour Nole avec trop de licence;  
 Et quoy que leur amour ait beaucoup d'innocence,  
 Je ne puis approuver ces baisers assidus  
 D'une ardeur mutuelle et donnez et rendus,  
 Ces discours à l'oreille, et ces tendres caresses,  
 Plus dignes passe-temps d'amans et de maîtresses,  
 Qu'ils ne sont, en effet, d'un frere et d'une sœur.

ERGASTE.

Se peuvent-ils cherir avec trop de douceur?  
 Et proches, comme ils sont, peut-on sans injustice,  
 Interdire à leur sang de faire son office?

ANSELME.

Je crains que cet office excède leur devoir;  
 Je n'en puis mal juger, mais il faut tout prévoir.

ERGASTE.

La loy de Mahomet, par une charge expresse,  
 Enjoint ces sentimens d'amour et de tendresse,  
 Que le sang justifie et semble autoriser;  
 Mais le temps les pourra de-Mahometiser;  
 Ils appellent Tubalch, cette ardeur fraternelle,  
 Ou Boram, qui veut dire, intime et naturelle.

ANSELME.

S'il n'est enfin permis de ne te point mentir,  
 Et si d'une bonne œuvre on se peut repentir,  
 De leurs deportemens, mon ame inquiétée  
 Conçoit quelque regret de l'avoir rachetée;  
 Puis qu'en la recouvrant, je perdis mon repos,  
 Que ce soin importun traverse à tout propos.

ERGASTE.

L'usage de Turquie enfin les justifie;  
 La loy turque...

ANSELME.

Et loy, traistre, avecques la Turquie,  
 Avecques ta loy turque, avec ton Mahomet,  
 Tu veux autoriser cet usage indiscret;  
 Et sous un voile ture, me chargeant d'infamie,

M'affronter à la turque et couvrir leur folie.  
 Mais le soin que tu prends de les justifier,  
 Me les rend plus suspects, et m'en fait défier.  
 J'entends si chez les Turcs ils suivoient leur me-  
 [thode,  
 Que parmi les chrestiens ils vivent à leur mode.

ERGASTE.

La fille, ayant atteint l'âge de la raison,  
 Est un meuble importun dedans une maison,  
 Et dont aux plus soigneux la garde est incertaine;  
 Un mariage, enfin, vous tireroit de peine,  
 Et borneroit vos soins, en terminant ses vœux.

ANSELME.

Tu n'en proposes qu'un, et j'en ay conclu deux.  
 Tu connois Eroxeu ?

ERGASTE.

Ouy, la niece d'Orgye ?

ANSELME.

Elle-mesme, est-ce un choix indigne de Lelie ?

ERGASTE.

S'il obtient par vos soins ce favorable choix,  
 Vous luy donnez la vie une seconde fois,  
 Puis qu'il aime Eroxeu à l'égal de son ame,  
 Et que son seul respect luy fait cacher sa flamme.

ANSELME.

Je rends graces au Ciel qu'une fois, pour son bien,  
 Son choix, tousjours contraire, ait rencontré le mien;  
 Mais outre cet hymen, j'ay d'Aurelie encore  
 Arresté l'alliance avecques Polydore.

ERGASTE.

Pour Lelie, Eroxeu est tout l'heur qu'il pretend,  
 Mais pour sa sœur...

ANSELME.

Et bien ?

ERGASTE.

Ne vous hastez pas tant.

ANSELME.

Pourquoy ? veux-tu que l'âge au logis la consomme.

ERGASTE.

Ne la mariez point, ou luy donnez un homme.

ANSELME.

Et qu'est donc Polydore ?

ERGASTE.

Il n'est plus, autant vaut.

ANSELME.

Comment, en sa santé sçais tu quelque defaut ?

ERGASTE.

Non, mais il est trop jeune, attendez qu'il ait l'âge,  
 Et puisse satisfaire aux devoirs du menage.  
 Oh ! que de ses pareils le feu doit estre ardent !

ANSELME.

Il n'a pas cinquante ans !

ERGASTE.

Et plus, pas une dent.

Il n'est, dans la nature, homme qui ne le juge  
 Du siècle de Saturne, ou du temps du deluge,  
 Des trois pieds dont il marche, il en a deux gouteux,

1. Il va sans dire que c'est là du ture de pure invention. Ergaste prépare ainsi, sans le sçavoir, la scene ou il aura tout d'intérêt à ce qu'Anselme croie qu'il sait le ture, et peut parler avec Horace qui ne comptend pas d'autre langue.

Et ressemble, en marchant, à ces asnes boiteux  
Qui presque à chaque pas trébuchent de foiblesse,  
Et qu'il faut soutenir, ou relever sans cesse.

ANSELME.

Il est riche, et le bien a de puissans appas.

ERGASTE.

Fabrice ment donc bien, car il ne le dit pas.

ANSELME.

Quel Fabrice ?

ERGASTE.

Un valet, qu'il chassa pour un verre,  
Qu'il ringoit par mal-heur, et qui tomba par terre.

ANSELME.

Et que t'en a-t-il dit ?

ERGASTE.

Que bien loin de l'enfer,  
Il vidoit sa finance, à force de souffler<sup>1</sup> ;  
Et que, pensant l'accroître avec de la fumée,  
En fumée, au contraire, il l'avoit consommée ;  
Qu'au reste, on vit chez luy de mets si délicats,  
Qu'on meurt toujours de faim à la fin du repas ;  
Baste encor, pour avoir la fortune contraire,  
A bien d'honnestes gens elle n'est pas prospere ;  
Mais son esprit mordant, envieux et jaloux,  
Ne pardonne à personne, et se prend jusqu'à vous ;  
Déchiffrant vostre vie avec d'autres critiques,  
Par tous les carrefours il en fait des chroniques,  
Et ne se plaist à rien, tant qu'à vous éplucher ;  
Mais en vous disant tout, je vous pourrois fâcher.

ANSELME.

Acheve, je le veux.

ERGASTE.

J'ay honte de le dire.

ANSELME.

Si ce qu'il dit est faux, je n'en feray pas pire.

ERGASTE.

Il vous veut imputer certaine infirmité,  
Par qui de tous les nez le vostre est évité, [ge,  
Et dit, qu'un vieill prurit dont le corps vous deman-  
Vous oblige sans cesse à quelque geste étrange.

ANSELME.

Le sot ment par sa gorge.

ERGASTE.

Et dit le bien sçavoir,

De gens qui tous les jours ont l'honneur de vous  
Mesme de vos amis. [voir,

ANSELME.

Il ment par les oreilles.

ERGASTE.

De plus, qu'ayant le nez delicat à merveilles,

1. Faire de l'alchimie, où tout le temps se passait à souffler le feu sous les creusets ; où tout ce qu'on avoit d'argent s'en allait en fumée sous prétexte de faire de l'or. « Adieu, dit Hamilton, dans les *Memoires* de Grammont, adieu les alambics, les creusets, les fourneaux et le noir attirail de la soufflerie. » Le Crispin des *Folies amoureuses*, parlant de ses talens avoués ou occultes, dit aussi :

Il ne s'en est manqué qu'un degré de chaleur  
Que je fusse en mon temps le plus hardi souffleur.

Il le sçait par luy-mesme.

ANSELME.

Il ment par l'odorat.

ERGASTE.

Et que le vostre estant et si court et si plat,  
Cette incommodité, qui vous est naturelle,  
Est facile à juger.

ANSELME.

Il ment par la cervelle.

ERGASTE.

Quoy qu'il n'ait pas raison, car je sçay bien qu'il  
L'accès qu'il a chez vous, le fait croire aysément.

ANSELME.

Mais comment l'en bannir ? ma parole me lie,  
Joint qu'il s'offre sans dot d'épouser Aurelie.

ERGASTE.

Espargnez sa vertu, bien plustost que sa dot ;  
Car toute femme, enfin, n'en peut faire qu'un sot<sup>1</sup> ;  
Et tout pere puissant, qui pourvoit mal sa fille,  
Rend pour le moins suspect l'honneur de sa famille ;  
Mais Eraste qui l'ayme, et sans comparaison,  
Plus sortable de biens, et d'âge, et de maison,  
Pressé d'un feu secret, incessamment aspire,  
Sans l'ozer declarer, au joug de son empire,  
Vous fera la mesme offre, et la prendra sans dot ;  
Il s'enhardit hyer de m'en toucher un mot.

ANSELME.

Eraste !

ERGASTE.

Oüy, fils d'Orélas, grand amy de Lelie.

ANSELME.

Il témoigne, sans dot, vouloir bien d'Aurelie !

ERGASTE.

Non sans dot seulement, mais sans habits encor,  
Et la croit, toute nuë, un si riche trésor,  
Que....

ANSELME.

Fay le moy parler, et concluons l'affaire ;  
Pour l'autre, il peut ailleurs se pourvoir d'un beau  
[pere.

J'ay du respect pour luy comme il en a pour moy ;  
En me calomniant, il degage ma foy, [tre.  
Et recherchant ma fille, il m'a deu mieux connois-

ERGASTE.

Vous vous engendriez mal<sup>2</sup> ; c'est un fou.

ANSELME.

C'est un traistre.

1. Le mot est ici avec le sens qu'il a chez Molière, dans *Tartuffe* :  
Elle, elle n'en fera qu'un sot, je vous le jure ;  
dans l'*Ecole des femmes* :

Epouser une sotte, est pour n'être point sot.

2. C'est-à-dire vous prenez un mauvais gendre. Le mot *engendrer*, avec ce sens, se trouve deux fois dans Molière : l'*Etourdi*, acte II, sc. 6, et le *Malade imaginaire*, acte II, sc. 4. « Que vous sçavez bien *engendrer* ! » dit Toinette à Argan, parlant de Thomas Diafoirus. Bichsel pense que c'étoit un mot inventé, la, par Molière : « mot factice et burlesque, dit-il dans son *Dictionnaire*, qui ne se trouve que dans le *Malade imaginaire* de Molière. » Il oublioit l'*Etourdi*, et il ignoroit ce passage de la *Scour* de Rotrou.

Un fourbe.  
 ERGASTE.  
 ANSELME.  
 Un archi-fourbe.  
 ERGASTE.  
 Un calomniateur.  
 ANSELME.  
 Un medisant.  
 ERGASTE.  
 Un lasche.  
 ANSELME.  
 Un gueux.  
 ERGASTE.  
 Un imposteur.  
 ANSELME.  
 Un infame.  
 ERGASTE.  
 Un faquin.  
 ANSELME.  
 Un reste de galere;  
 Mais insensiblement tu m'as mis en colere,  
 Et si dans cette humeur je l'avois rencontré,  
 Je serois homme encor à le voir sur le pré.  
 ERGASTE.  
 L'âge vous en dispence : et luy n'est pas si traistre,  
 Si peut-estre il n'y va pour faucher, ou pour paistre.  
 ANSELME, *s'en allant.*  
 Fay moy venir Eraste; adieu.  
 ERGASTE.  
 Quel doux ébat !  
 O la bonne balourde, et le plaisant soldat !

## SCÈNE III

EROXENE, LYDIE.

EROXENE.

Va, rends ce bon office au feu qui me consume.  
 Il me promet beaucoup; mais, Lydie, il est homme.  
 C'est-à-dire d'un sexe où l'on fait vanité  
 D'oubly, de perfidie et d'infidélité;  
 Et s'il me fait le tort, dont mon soupçon l'accuse,  
 Aurelie a des yeux qui portent son excuse.  
 LYDIE. [fin,  
 Je l'iray bien chercher; mais qu'apprendray-je en-  
 Apres tous les sermens qu'il m'a faits ce matin?  
 Quel abord luy feray-je? et que luy dois-je dire?

EROXENE.

Confesse luy ma crainte, et dy luy mon martyre;  
 Que l'accès qu'un amy luy donne en sa maison  
 Me le rend, en un mot, suspect de trahison;  
 Mais non, ne touche rien de ce jaloux ombrage;  
 C'est à sa vanité donner trop d'avantage. [amans  
 Dy luy que puis qu'il m'ayme, et qu'il seait qu'aux  
 Une heure sans se voir est un an de tourmens,  
 Il m'afflige aujourd'luy d'une trop longue absence;  
 Non, il me vouldroit voir avec trop de licence.  
 Dy luy que dans le doute où me tient sa santé,  
 Mais puis que tu l'as veu, puis-je en avoir douté?

Flattant trop un amant, une amante inexperte  
 Par ses soins superflus en hazarde la perte.  
 Va, Lydie; et dy luy ce que pour mon repos  
 Tu crois de plus seant et de plus à propos;  
 Va, rends moy l'esperance, ou fay que j'y renonce;  
 Ne dy rien si tu veux, mais j'attends sa réponse.

LYDIE.

Que me repondra-t-il, si je ne luy dis rien?

EROXENE.

Le silence par fois est un docte entretien;  
 Et le voir de ma part, sans luy pouvoir rien dire,  
 C'est luy faire sur moy connoistre son empire;  
 C'est d'un style eloquent, et digne de ses vœux,  
 Expliquer mes soubçons, mes soupirs et mes feux.  
 O sexe malheureux, et chetif, que le nostre,  
 Où l'amour se trouvant naturel comme à l'autre,  
 Son pouvoir redoutable, et ses succez douteux,  
 L'adveu n'en est pas libre, et s'en treuve honteux!  
 Où l'on permet d'aymer, non d'avoier qu'on ayme;  
 Où la pudeur travaille, autant que l'amour mesme.

LYDIE.

Si vostre oncle, arrivant, m'appelloit par hazard.

EROXENE.

Va; tousjours une amante a quelque excuse à part  
 (Comme un vicillard tousjours a l'humeur soupçon-  
 neuse);  
 Tu seras chez l'Orfevre, ou bien sur l'empenzeuse;  
 Je scauray l'abuser; mais presse ton retour,  
 Si tu me veux encor voir respirer le jour.

## SCÈNE IV

LYDIE, seule.

Invincible vainqueur des cœurs les plus rebelles,  
 Amour, que ton pouvoir démonte de cervelles,  
 Et que nostre raison suit de pres le repos !  
 Mais je ne pouvois pas sortir plus à propos.

## SCÈNE V

ERASTE, LYDIE.

ERASTE.

Lydie, oblige moy d'assurer Eroxene.....

LYDIE.

De quoy ?

ERASTE.

Que je travaille à vous tirer de peine;  
 Qu'un prompt evenement luy prouvera ma foy;  
 Et que malgré le sort... Mais va, retire-toy.

LYDIE.

Quel caprice vous fait me chasser de la sorte ?

ERASTE.

Ne t'en informe point; un sujet qui m'importe.  
 Ne me suy point, te dis-je; adieu.

1. Pour chez, comme on le dit encore en quelques provinces.

2. Lingere, repasseuse. — Les grands collets passés à l'empois, qu'on portait alors, en faisoient un métier important. Il y avait parmi les officiers de la Cour celui d'empeseur du roi.

LYDIE.

De la façon ?

ERASTE, *en lui-mesme.*

Anselme en auroit pu concevoir du soupçon.

LYDIE, *loin de lui.*

O Dieux !

ERASTE.

Abordons-le, commençons nostre rôle.

## SCÈNE VI

ANSELME, ERASTE, LYDIE.

LYDIE.

N'avoir pu lui tirer ny dire une parole !

Me fuir, me rebutter, et me quitter ainsi !

Ma maîtresse a raison de s'en mettre en soucy.

Anselme vient à luy : quelque trame se brasse <sup>1</sup> ;

Ne nous éloignons point, sçachons ce qui se passe.

*(Elle se cache dans une porte.)*

ANSELME.

Venez, mon cher Eraste, ou plustost mon cher fils

*(Puisque par vostre amour ce nom vous est acquis :*

Vous avez pu sçavoir d'Ergaste ou de Lelie,

A quel point je tiens cher le bonheur d'Aurelie.

ERASTE.

Je croy pareillement qu'ils vous auront appris

A quel prix je tiendray cette faveur sans prix.

ANSELME.

Le temoignage exprès qu'ils viennent de m'en ren-

Fait que je vous saluë en qualité de gendre, *[dre*

Et vous offre chez moy toute l'autorité

Que vous y pouvez prendre en cette qualité.

LYDIE.

Qu'entends-je, ô juste Ciel !

ANSELME.

Ils vous ont dit encore

Qu'à quelque si haut point que ce bon-heur m'ho-

Je ne puis autrement encor l'avantager ? *[noie,*

Mes biens après ma mort se pourront partager ;

Mais comme j'en ay peu, sa dot sera petite.

ERASTE.

Ne comblez-vous pour rien sa grace et son mérite ?

Ces rares qualitez, ces precieux tresors,

Dont le Ciel enrichit son esprit et son corps ?

En soy seule, elle apporte une richesse extrême,

Et je ne pretends d'elle autre dot qu'elle-mesme.

LYDIE.

Et puis assureons-nous en la foy d'un amant ;

Mais je pense veiller, et dors assurément.

ANSELME.

Je croy, puis que sans fard il faut ouvrir nos ames,

Qu'il ne vous reste rien de vos premieres flammes ;

1. Ce mot, qui ne se prend plus figurément que pour les affaires, s'entendait alors surtout pour les complots, les trames. Saint-Simon, qui avait tant de traditions de cette vieille langue, dit par exemple : « Il se brassoit une conspiration, connue à Vienne, tramée a Rome, et prête d'éclater à Naples. »

Qu'Eroxene en un mot n'a plus l'autorité

Qu'on m'a dit qu'elle avoit sur vostre liberté :

Quelque nouvelle amour dont le feu nous consume,

Nostre premier brasier aisément se rallume,

Pour peu que sous sa cendre il reste de chaleur,

Et ce mal ne produit que hayne et que mal-heur.

ERASTE.

J'ay, pour me divertir d'une humeur sottè et vai-

Pris plaisir, il est vray, d'abuser Eroxene ; *[ne,*

Mais, si jamais l'amour n'estoit victorieux

Par de plus dignes traits que par ceux de ses yeux,

Ce mouarque absolu sur tout ce qui respire,

N'auroit pas bien avant étendu son empire.

LYDIE.

Et laches, nous prisons un bien si peu constant,

Dont la perte et le gain se fait en mesme instant !

ANSELME.

C'est assez, elle est vostre, et d'un mesme lien

J'engage sous vos loix et son cœur et le mien.

ERASTE.

Et par ce cher present, vostre bonté me donne

Plus que la plus brillante et plus riche couronne.

Souffrez que j'aïlle offrir l'hommage que je doy

A la divinité dont j'adore la loy,

Et luy sacrifier le beau feu qui me presse.

LYDIE.

Que ne puis-je arracher cette langue traistresse !

ANSELME.

Allons, nous prendrons jour pour la solennité

D'un joug si precieux à vostre liberté.

## SCÈNE VII

LYDIE, seule.

O noire perfidie ! ô siecle ! ô monde immonde !

Source en crimes, en fraude, en miseres feconde !

Un theatre des jeux, et du sort, et du temps :

Qui se peut garantir des laes que tu nous tends ?

Triste objet de pitié, trop fidelle Eroxene,

Ou trop simple plustost, trop credule et trop vaine,

D'avoir cru posseder assez d'autorité

Pour obliger ce sexe à quelque fermeté ;

Un sexe, qui du nostre incesamment se jouë,

Plus changeant que le sort, moins stable que la rouë,

Et pour qui toutefois, malgré son changement,

Nostre sexe imbecille a tant d'attachement.

Fay maintenant estat des devoirs de ces traïstes,

Si peu nos serviteurs, et si long-temps nos maïstres ;

Et dont, ou l'inconstance, ou la possession,

Du jour au lendemain éteint l'affection,

Si larges en sermens, si riches en promesses,

Qui par tant d'artifice excitent nos tendresses ;

Qui mourans, languissans, et si pres de leur fin,

Ressuscitent le soir de la mort du matin.

Porter le coup mortel dans le sein d'Eroxene,

Est travailler, dit-il, pour la tirer de peine !

Que feras-tu, chetive ? et pour tant de douleurs,

1. Le mot *chetif* s'employoit souvent alors pour malheureux. C'é-

Deux yeux te pourront-ils fournir assez de pleurs ?  
Jamais, jamais du sort les plus sanglans outrages  
N'ont produit de sanglots, de desespoirs, de rages,  
De troubles, de transports, ny de forcenemens <sup>1</sup>,  
Sensibles à l'égal de tes ressentimens !  
T'imite qui voudra, ton mal me rendra sage.  
J'éviteray l'écueil où j'ay vu le naufrage ;  
Tous les charmes d'Amour auront beau me tenter,  
Et qui m'attrapera, s'en pourra bien vanter.

## ACTE TROISIÈME

### SCÈNE I

GERONTE, VIEILLARD, HORACE, SON FILS, *vestus à la Turque.*

GERONTE.

Enfin, apres un long et penible voyage,  
Si souvent menacé des vents et de l'orage,  
(Grace à l'heureux Demon qui gouverne mon sort),  
Je revois mon païs, et me retrouve au port,  
En estat de te rendre, ô ma chere patrie,  
Quand la Parque voudra disposer de ma vie,  
De ces membres vuz les cendres et les os,  
Et remettre en ton sein ces funebres dépôts.  
Ne vois je pas Anselme ? O l'heureuse nouvelle !  
Dont je vais réjoûir un amy si fidelle !

(*L'allant embrasser.*)

Anselme ! mais d'où vient qu'il détourne ses pas !  
Quoy, mon plus cher amy ne me reconnoît pas ?  
Et de Geronte Anselme a perdu la memoire !

### SCÈNE II

ANSELME, GERONTE, HORACE.

ANSELME.

Vous, Geronte !

GERONTE.

Voyez !

ANSELME.

Hé Dieu, qui l'eust pu croire ?

A voir ce corps tremblant, et ce visage usé,  
L'un et l'autre si vicil, si maigre et déguisé !  
Qui vous a pu causer ce changement extrême ?

GERONTE.

Manger mal, boire pis, souvent coucher de mesme ;  
Marcher incommodé, sans beste, et sans valet.

1. Mot tres-rarement employé, surtout au pluriel comme ici. Il est dans Despretois, au singulier et dans la *Médecine* de Cornicelle (acte IV, sc. 5).

Et fuyez un tyran, dont le forcenement  
Joindroit votre supplice à mon hainissement.

ANSELME.

A quoy ces habits tures ? dancez vous un balet !  
Portez vous un momon <sup>1</sup> ?

GERONTE.

Sans railler, je vous prie :  
J'ay mangé, franchement, mes habits en Turquie.

ANSELME.

Comment ! en ce païs mange t'on les habits ?

GERONTE.

Oùy, mais l'on s'y plaist moins à railler ses amis.  
Scachez, qu'où la faim presse et la bouree s'altere,  
Il n'est rien de si dur que le corps ne digere ;  
Pour vous, plus j'en confere avec mon souvenir,  
Plus je voy que le temps vous a fait rajouir ;  
Et cette gayeté d'humeur et de visage  
Cache aux yeux les plus fins la moitié de vostre âge :  
Il n'est païs si sain, que son natal sejour.

ANSELME.

Baste, c'est me le rendre ; enfin, d'où le retour ?

GERONTE, *monstrant Horace.*

De racheter mon fils, ravy par des corsaires  
Et fait le triste objet de quinze ans de miseres  
Dans la fameuse ville où le grand Constantin  
Avoit de l'Orient establi le destin.

ANSELME.

Vous bontez l'ont tiré d'une longue disgrace.

GERONTE.

Le sang m'y convioit.

ANSELME.

Vous l'appellez !

GERONTE.

Horace.

ANSELME, *L'embrassant.*

Le Ciel, mon cher Horace, apres ce long ennuy.....

GERONTE.

Il ne vous entend point, je vous reponds pour luy ;  
Car il n'a jamais sceu sa langue naturelle ;  
Je vous apporte au reste une bonne nouvelle.

ANSELME.

Quelle ? Que le Grand Turc n'arme point cette esté,  
Ou veut faire alliance avec la chrestienté.

GERONTE.

Je dis bonne pour vous ; vostre femme Constance  
(Mors le sensible ennuy qu'elle a de vostre absence),  
En assez bon estat, peu devant mon depart,  
Me vit, et me chargea de vous voir de sa part.

ANSELME.

O Dieu ! vous devez donc (si ce n'est raillerie)  
Venir de l'autre monde, et non pas de Turquie !

GERONTE.

C'est bien un autre monde, où les chrestiens aux fers,  
Haïs, persecutez, souffrent plus qu'aux enfers.

1. Mannequin de carnaval que des masques allient porter de maison en maison, comme une offrande de *Momus*. Un des ballets les plus obscures qui aient été dansés à la Cour, porte pour titre : *Le Balet des aubouilles portées en guise de momon*, 1628, in-8.

ANSELME.

Ha, Geronte, railions, mais non jusqu'à l'injure ;  
 Quel plaisir prenez-vous à r'ouvrir ma blessure,  
 Et me faire mourir par un second effort,  
 En me renouvelant la douleur de sa mort ?

GERONTE.

O la vaine douleur, et la plainte frivole !  
 Depuis trois ans, Anselme, est-ce un usage, à Nole,  
 De regretter la mort de qui se porte bien ?

ANSELME.

En est-ce un, chez les Turcs, de ne regretter rien,  
 Et d'une extravagance à nulle autre seconde,  
 Assurer la santé de qui n'est plus au monde ?

GERONTE.

Qui vous a dit sa mort ?

ANSELME.

J'en suis trop informé ;  
 Et le temps et l'argent, qu'en vain j'ay consommé,  
 Pour un voyage exprès d'Ergaste et de Lelie,  
 Ne m'ont pu par leur soin recouvrer qu'Aurelie ;  
 Pour Constance, l'année a fait six fois son cours,  
 Depuis que le soleil a veu borner ses jours.

GERONTE.

Quoy qu'en mon occident j'ay la veuë excellente,  
 Je connois trop Constance, et scay qu'elle est vi-  
 Et je dementirois, sur un sujet pareil. [vante ;  
 Vous, Lelie, Aurelie, Ergaste et le Soleil ;  
 Pour vostre fille...

ANSELME.

Eh bien ?

GERONTE.

Sa mere la croit morte.

ANSELME.

Vous me feriez mourir, de parler de la sorte,  
 Et vous viendriez à bout des esprits les plus forts.  
 Vous tuez les vivans, et n'animez les morts ;  
 Celle que vous sauvez, est en terre, et pourrie ;  
 Celle que vous tuez, aujourd'huy se marie ;  
 Et je dois à vous seul adjoûter plus de foy, [moy ?  
 Qu'à mes geus, qu'à mon fils, qu'à ma fille, et qu'à

GERONTE.

Je n'entreprendray pas d'éclaircir ces mysteres ;  
 Mais souvent les enfans en imposent aux peres,  
 Et pour tirer l'argent, qu'on leur veut épargner,  
 Vont quelquesfois bien loin, sans beaucoup s'éloï-  
 Constance croit enfin le trespas d'Aurelie. [gnor.  
 Et dans Constantinople on n'a point veu Lelie.

ANSELME.

Cette fameuse ville est donc, en vostre endroit,  
 Une seconde Nole où chacun se connoist.

GERONTE.

Non, je ne vous dy pas que ces lieux se ressemblent ;  
 Mais dans Sainte-Sophie, où les chrestiens s'as-  
 Pour l'office divin qui s'y fait avec soin, [semblent  
 Chacun fait connoissance, et s'assiste au besoin.

1. M. Guizot, *Corneille et son temps*, p. 381, ne laisse point passer ces vers étranges, où il est parlé de Sainte-Sophie, devenue mosquée, comme si c'était encore une église.

Mais ne m'en croyez pas, croyez-en cette lettre,  
 (Fouillant en sa poche.)

Qu'à mon soin, en partant, elle a voulu commettre ;  
 La doute où sans raison vous semblez insister  
 Me faisoit oublier de vous la presenter.  
 Tenez, en sçauvez-vous connoître l'écriture !

ANSELME, *la baisant.*

O joye inespérée ! incroyable aventure !  
 Pour contester ce gage, il est trop précieux,  
 Et dementir sa main, est dementir ses yeux.

(Il lit.)

Helas ! quels sentimens d'amour et de tendresse !  
 Que direz-vous, Geronte ? excusez ma foiblesse ;  
 Je ne puis refuser ces baisers, ny ces pleurs,  
 A ce crayon parlant de ses vives douleurs.  
 Mais tu te plains à tort de mon ingratitude,  
 O cher et doux sujet de mon inquiétude !  
 Ce reproche est injuste ; et le Ciel m'est témoin  
 Si j'ay manqué pour toy ny d'amour ny de soin.

GERONTE.

Et bien, vous rendez-vous, après ce témoignage ?

ANSELME.

J'avois tort, je me rends, mais avec avantage ;  
 Et je gagne en perdant bien plus que je ne pers,  
 Si je puis de Constance un jour briser les fers ;  
 Mais si je m'obstinois, trouvez bon qu'Aurelie,  
 Quant à ce qui la touche, au moins me justifie.  
 Descendez, Aurelie.

GERONTE.

Oùy, faites-la moy voir ;

Outre que mon retour m'oblige à ce devoir,  
 Vous pourrez voir encor, par nostre conference,  
 Si ce que j'ay cru d'elle est contre l'apparence,  
 Et si j'avance rien contre la vérité.

ANSELME.

Non, je ne vous tiens pas en cette qualité ;  
 J'aurois soupçon plutôt d'Ergaste ou de Lelie.

## SCÈNE III

AURELIE, ANSELME, GERONTE, HORACE.

AURELIE.

Que voulez-vous, mon pere ?

ANSELME.

Approchez, Aurelie.  
 Cet amy de Turquie, aujourd'huy de retour,  
 M'apprend que vostre mere y respire le jour.

AURELIE, *bas.*

Voicy l'instant fatal d'où dépendoit ma perte :  
 Notre art est éventé, la tourbe est découverte ;  
 Je ne scay qu'avouer, ny que nier aussi.  
 Que diray-je ? Ha ! qu'Ergaste au moins n'est-il icy ?

ANSELME.

Vous ne respondez rien ?

AURELIE.

Helas ! ce nom de mere  
 Renouvelle en mon cœur une douleur amere,  
 Qui me ferme la bouche et m'a touffé la voix :  
 Ha ! si pour la revoir seulement une fois



Et lui verifiez cette fausse nouvelle,  
 Il ne falloit qu'offrir le sang que je tiens d'elle !  
 Avec quel doux plaisir je quitterois le jour !  
 Et par un acte saint de devoir et d'amour,  
 Soit au fer, soit au feu, soit au poison reduite,  
 Mourant, reproduirois celle qui m'a produite,  
 Et vous redonnerois, par un mal-heur si doux,  
 Celle qui souffrit tant pour me donner à vous !

(A Geronte.)

Qui vous a dit encor ces frivoles nouvelles ?

GERONTE.

Deux yeux dont je reponds, et qui me sont fidelles.

AURELIE.

On respond aisément, où rien n'est à risquer ;  
 Mais vos temoins sont vicieux, et prests de vous man-  
 GERONTE, *la regardant attentivement.* [quer.

Vous avez bien raison, ne les pouvant seduire,  
 De les rendre suspects, car ils vous peuvent nuire.

AURELIE.

[traits,

C'est qu'ils sont dangereux, et pleins de tant d'at-  
 Que l'on a grand sujet d'en redouler les traits.

GERONTE.

Quand soixante soleils ont tourné sur nos testes,  
 Nos yeux n'ont plus dessein de faire des conquestes.  
 Je sçay bien que l'amour vent plus d'égalité ;  
 S'ils vous peuvent blesser, c'est par la verité.

AURELIE.

Pourquoy? quel interest puis-je avoir de la craindre?

GERONTE.

L'interest de tromper, de fourber, de bien feindre.

AURELIE.

Moy fourber, imposteur !

GERONTE.

Je n'imposez rien.

Ne m'avez-vous point veu ? considerez-moy bien.

AURELIE.

Ce visage vraiment est fort considerable :

O le mauvais bouffon, et le fol desplorable !

GERONTE.

Quand une fourbe esclatte, on s'emporte aisément,  
 Et la confusion oste le jugement ;

Mais je la convaincray mieux que vous ma folie ;  
 Osez-vous, dites-moy, passer pour Aurelie ?

AURELIE.

Quoy ? vostre sang, mon pere, et vostre affection,  
 Ne s'offencent-ils point de cette question ?

GERONTE.

J'ay bien sceu qu'à ce mot je vous mettrois en peine,  
 Et ceste question est pour vous une gense ;  
 Aussi, par quelle audace, usurpez-vous chez luy  
 La qualité, le nom, et la place d'autruy ?  
 Vous qui, simple servante en une hostellerie,  
 Dans Venise.....

AURELIE.

O bon pere !

GERONTE.

Attendez, je vous prie ;

Sous le nom de Sophie appelez les passans ?

AURELIE.

Doutez-vous maintenant qu'il a perdu le sens ?

ANSELME.

Dieux !

GERONTE.

Et quoy qu'en effet, et si jeune et si belle,  
 Nous mettiez le couvert, apportiez la chandelle ;  
 Teniez prests, et nos lits, et nos habillemens.  
 Il n'en faut point rougir, vous sçavez si je mens.  
 Ne connoissez-vous pas Tyndare ?

AURELIE.

Quel Tyndare ?

GERONTE.

C'est que je parle arabe, ou chinois, ou tartare ;  
 On vous pouviez servir dedans une maison,  
 Sans en connoistre l'hoste, et sans sçavoir son nom !

AURELIE.

Vous peut-il divertir par cette extravagance ?

GERONTE.

Vous peut-elle fourber avec cette arrogance ?

Elle qui dans Venise, un mois entier et plus,  
 Affligé que j'estois d'un bras presque perclus,  
 M'a sery chez Tyndare.

ANSELME.

Et s'appelloit ?

GERONTE.

Sophie.

ANSELME.

Vous vous estes mépris, son nom est Aurelie ;  
 Mais leur rapport peut-estre a produit cette erreur.

AURELIE, *en colère.*

Souffrez.....

ANSELME.

Non, contenez vostre jeune fureur.

AURELIE.

Puis-je sans m'emporter souffrir cette imposture ?

ANSELME.

On peut bien imposer, mais non à la nature ;  
 Quelque dol specieux, qui la puisse assaillir,  
 Le sang est trop bon guy, et ne scauroit faillir.

GERONTE.

Ainsi donc, vous croyez quand on vous dissimule,  
 Et quand on vous dit vray, vous estes incredule.

ANSELME.

Je croy mon serviteur, et mon sang, et mon fils.

GERONTE.

Ne me reputez plus du rang de vos amis ;  
 On croyez-moi blessé d'une folie extrême [même ;  
 Si vous n'estes trompé, d'eux, d'elle, et de vous-  
 Quelque trame s'ourdît, prevenez-en l'effet,  
 Et craignez.... Voyez-vous quel signe elle me fait ?

AURELIE.

Moy signe, infame traistre ! Ha Dieu, je desespere  
 De devoir par respect contenir ma colere ;  
 Et n'estre pas d'un sexe, où de la trahison,  
 Aux despens de mon sang je pusse avoir raison !  
 Faut-il qu'un scelerat impunément m'affronte !

(*Elle rentre.*)

ANSELME.

Ne vous emportez point, rentrez; et vous, Geronte,  
Laisant ce differend pour une autre saison,  
Venez vous délasser, et prenez ma maison;  
Attendant.....

GERONTE.

Je ne puis, permettez-moy de grace  
De voir quelqu'un des miens.

ANSELME.

Laissez-nous donc Horace,  
Tant qu'on soit prest chez vous à vous bien rece-

GERONTE.

Je le veux. *Mem.* (Il parle à Horace.) [voir.

HORACE.

*Bel fem.*

GERONTE.

Adieu, jusqu'au revoir.

## SCÈNE IV

ANSELME, HORACE.

ANSELME.

O rencontre à la fois et propice et fatale !  
Quelle confusion à la mienne est égale !  
Quand je croy que Constance a perdu la clarté,  
Je reconnois sa main qui prit ma liberté;  
Et si j'ay d'Aurelie observé le visage,  
Il ne rend pas pour elle un heureux témoignage;  
Et dans ses changemens a mal dissimulé;  
Joint qu'Ergaste est un fourbe entre tous signalé,  
Qui peut pour mon argent m'en avoir fait à croire;  
Et qui plus il m'attrape, et plus il en fait gloire;  
En debauche Lelie, et croy bien reüssir;  
Mais s'il faut..... Les voicy, je m'en veux éclaircir.

## SCÈNE V

LELIE, ERGASTE, ANSELME, HORACE.

ERGASTE, à Lelie.

Ne vous hastez point tant, c'est pour toute la vie;  
Et deux nuits vous feront en passer vostre envie.

ANSELME.

Qu'est-ce ?

ERGASTE.

Il vous veut presser, et trouve que ce soir  
Est un terme trop long pour un si cher espoir.

ANSELME.

Peu de temps reglera l'amour qui vous transporte.  
(A Ergaste.)

Mais vien-ça, qui t'a dit que ma femme estoit morte ?  
Quand à Constantinople as-tu porté tes pas ?  
Tu l'accuses, perfide, en ne repondant pas;  
Qui hesite est surpris, et medite une excuse.

LELIE.

Ergaste, et viste, un mot, un détour, une ruse !

ERGASTE.

Adieu mon personnage !

LELIE.

Et tost !

ERGASTE.

J'ay beau rêver,  
Si vous ne me soufflez, je ne puis l'achever.

LELIE.

Dieux ! que feray-je ? Ergaste à bout de son adresse !

ERGASTE.

Source d'infirmitez, déplorable vieillesse !  
Plus je veux penetrer les abymes profonds,  
Plus je te considere, et plus je me confonds;  
Comme un logis tombant aceable qui l'habite,  
Tu fais qu'avec le corps l'esprit se debilitte;  
Que le temps avec l'âge emporte la raison,  
Et que l'hoste renverse avecque la maison.

ANSELME.

Que veux-tu dire enfin ?

ERGASTE.

Que vostre défiance  
Fait que vous avez trop et trop peu de creance;  
Et que cette foiblesse est un effet du temps,  
Qui pour nostre malheur marque vos derniers ans:  
Qui vous fait croire autruy contre nostre parole ?  
Qui vous a dans l'esprit mis ce soupçon frivole ?

ANSELME.

Geronte, un mien amy.

LELIE.

Ne te relâche pas.

ANSELME.

Qui de Constantinople arrivé de ce pas,  
Pendant un tour ou deux qu'il fait pour ses affaires,  
M'a laissé ce sien fils racheté des corsaires,  
M'asseur d'avoir veu Constance à son depart,  
Et de plus, m'a rendu cet érit de sa part;  
Dit qu'il n'a rien au vray pu sçavoir d'Aurelie;  
Mais qu'elle la croit morte.

LELIE.

O fortune ennemie !

Qui jusques en Turquie as esté susciter  
Des moyens et des gens pour nous persecuter !

ANSELME.

Et soutient qu'à Venise, en une hostellerie...

LELIE.

Dieux !

ANSELME.

Il a veu servir, sous le nom de Sophie,  
Celle qui d'Aurelie usurpe icy le nom.

ERGASTE.

Il vous en a bien dit ! j'ay tort, s'il a raison;  
Mais il est bien aisé de vous faire paroistre  
Que les fourbes sont ceux qui m'accusent de l'estre;  
Et je veux que son fils vous demeure d'accord.

ANSELME.

De quoy ?

ERGASTE.

Que j'ay raison, et que Geronte a tort.

(A Horace.)

Vien-ça, ne nous mens point, sur quelle conjecture  
Ton perc avance-t-il cette noire imposture ?

Voyez-vous qu'il se trouble, et dit, en se taisant,  
Que son percest un traïstre, un fourbe, un medisant?

ANSELME.

Il n'entend pas la langue, et ne te peut répondre.

ERGASTE.

Et bien luy parlant ture, je sçay bien le confondre.  
*Cabriscian<sup>1</sup> ogni Boraf, embusain Constantinopola?*

LELIE.

O rare, ô brave Ergaste!

HORACE.

*Ben Behnen, ne sensulez,*

ANSELME.

Et bien que veut-il dire ?

ERGASTE.

Qu'en vous en imposant son pere a voulu rire ;  
Qu'il est d'humeur railleuse et n'a jamais esté  
En Turquie.

ANSELME.

En quel lieu l'a-t-il donc rachaté ?

ERGASTE, à Horace.

*Cariqar camboco, na io ossmsaulo ?*

HORACE.

*Bensem, Behnen.*

ERGASTE.

A Lipse en Negrepont.

ANSELME.

O teste vicille et folle !

Sçachez par quel chemin ils sont venus à Nole.

ERGASTE.

*Ossansaulo, nequet, nequet<sup>2</sup>, poter lever casir Nola.*

HORACE.

*Sachina, Bastanbasce, agrir sr.*

ERGASTE.

Il dit qu'on vient par mer, sans passer par Venise.

ANSELME.

La froide raillerie, et la franche sottise !

De venir de si loin, et si mal à propos,  
Rire aux dépens des morts et troubler leur repos !  
Quel siecle, quelles mœurs, et quelle frenesie !

ERGASTE.

Il faudroit faire un monde à vostre fantaisie !  
N'est-ce pas de tout temps, et non pas d'aujourd'huy,  
Que tousjours quelque fou rit aux dépens d'autruy ?  
Au reste, en Negrepont, c'est un art ordinaire,  
D'imiter l'écriture, et de la contrefaire,  
Et s'en estant instruits, ils peuvent aysément,  
Ou pour en éprouver le divertissement,  
Ou pour tirer de vous quelque reconnaissance,  
Avoir falsifié la lettre de Constance.

1. Molière, qui avoit joué cette pièce, et bien d'autres de Rotrou (*V. la notice*), s'est souvenu de ce passage. C'est avec le ture d'Ergaste qu'il a fait une partie du latin de Sganarelle. Ce *cabriscian* se retrouve à la scene 11 du second acte du *Medecin malgré lui* : « *Cabriscian arci thuram, catalamus, etc.* »

2. Ce ture est encore, à quelques différences près, le latin de Sganarelle dans la même scene : « *Ossansaulo, nequet, nequet, etc.* »

ANSELME.

J'ay cru qu'il avoit beu ; ses yeux étincellans,  
Sa face enluminée, et ses pas chancelans,  
Sembloient tacitement en rendre temoignage ;  
Le feu sembloit sur tout luy sortir du visage ;  
Et le vin qu'il souffloit m'a porté jusqu'au nez.

ERGASTE, à Horace.

Je le sçauray bien-tost. Vien-ça.  
*Siatî cacus naincon catalai malai?*

HORACE.

*Vare bece.*

ERGASTE.

Vous devinez.

Il dit qu'ils sont entrez dans une hostellerie,  
Où, trinquant à l'honneur de leur chere patrie,  
Et d'un peu de bon temps regalant leurs esprits,  
Son pere en a tant pris, qu'il s'en est trouvé pris ;  
Qu'il n'en a pu sortir sans une peine extrême,  
Et ne pouvoit porter, ny son vin, ny soy-mesme.

ANSELME.

T'en a-t-il pu tant dire en si peu de propos ?

ERGASTE.

Oüy, le langage ture dit beaucoup en deux mots<sup>1</sup>.

LELIE.

O tres-illustre Ergaste ! esprit inimitable !  
Sans toy nostre ruine estoit inevitable.

ANSELME.

Il vouloit rire enfin, et j'attends son retour  
Pour luy rendre la piece et pour rire à mon tour.  
Ameine Eraste icy ; va tost. Et vous, Lelie,  
Allez voir Eroxene, et disposez Orgye  
A consentir ce soir le succes de vos vœux.

ERGASTE, s'en allant.

La deffaite est plaisante, et la dupe en vaut deux !

## SCÈNE V

GERONTE, ANSELME, HORACE.

ANSELME.

Le voila.

GERONTE.

Grace au ciel, à mes souhaits prospere,  
Ayant passé chez moy, j'ay rencontré mon frere,  
Qui, me sollicitant d'accepter son logis,  
M'oblige à revenir pour reprendre mon fils ;  
J'en usois librement ; excusez je vous prie.

ANSELME.

Geronte, un mot de grace : apprend-on, en Turquie,

1. Tout ce passage, sans que jusqu'à présent aucun commentateur en ait fait la remarque, a été repris par Molière dans le *Bourgeois gentilhomme*, à la scene vi de l'acte III, où Gléonte se donne pour le fils du Grand Ture :

« *GLÉONTE* : *Bel-Men.*

« *COVDELLE* : Il a dit que vous aliez vite avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, et de conclure le mariage.

« *M. JOURDAN* : Tant de choses en deux mots !

« *COVDELLE* : Ouy. La langue turque est comme cela. Elle dit beaucoup en peu de paroles. »

Ou dans le cabaret, à jouer ses amis?

GERONTE.

En l'un ny l'autre lieu, je ne l'ay point appris ;  
Ce n'est point mon humeur.

ANSELME.

Non ; ma fille servante,  
Un voyage en Turquie, et ma femme vivante.  
Tout ce conte à plaisir est une vérité !

GERONTE.

Je ne fais point de conte, et n'ay rien inventé.

ANSELME.

Vous avez, dittes-vous, veu Constance en Turquie ?  
Vous osez soutenir, qu'Aurelie est Sophie !  
Vous parlez de Venise ! Et vous avez le front,  
N'ayant qu'esté par mer de Nole en Negrepoint,  
De dire.....

GERONTE.

En Negrepoint ! O Dieu, la vaine fable !

ANSELME.

Vostre fils, qui l'a dit, n'est donc pas veritable ?

GERONTE.

Quoy, sans sçavoir la langue, il peut vous l'avoir dit ?

ANSELME.

Il nous a parlé ture, que mou valet apprit,  
Sejournant sur les lieux pour racheter ma femme.

GERONTE, à Horace.

*Soler?*

HORACE.

*Mon.*

ANSELME.

Et bien plus (chose à vostre age infame)  
Que vous avez tantost treuvé le vin si bon,  
Que vous n'en avez pas oublié la raison,  
Mais en la faisant trop, l'avez bien égarée ;  
Vos discours m'en estoient une marque asserrée.

GERONTE.

Dien ! qu'entends-je ? (A Horace.)

*Jerusalem, adhuc molue acceras maristo, viscelei,  
havi harete carbulach.*

HORACE.

*Eracracheret bitadam buledi, benselmen, ne subodij.*

GERONTE, à Anselme.

Croyez que vostre serviteur  
Doit estre un maistre fourbe, un insigne affronteur !

ANSELME.

Que vous dit-il encor ?

GERONTE.

Qu'il n'a pu rien comprendre  
A ce qu'un de vos gens luy vouloit faire entendre.

ANSELME.

M'auroit-il attrappé ? Le traict seroit subtil !  
Mais s'il ne l'entendoit, que lui répondoit-il ?

GERONTE, à Horace.

*Acciam sembrilin' bel mes, mie subnes ?*

HORACE.

*Acciam bien croch soler, sen belmen, seu croch soler<sup>1</sup>.*

GERONTE.

Qu'il ne l'entendoit point, et croy que son langage  
N'estoit qu'un faux jargon qui n'est point en usage.  
Croyez encore un coup qu'il est un faux vaul-rien,  
Un fourbe, un archi-fourbe, et gardez-vous en bien.  
Je vous suis inutile, et vais trouver mon frere.  
Adieu.

ANSELME.

Jusqu'au revoir, le Ciel vous soit prospere.

GERONTE, à Horace, s'en allant.

*Ghidelum anglan Cic !*

HORACE, le suivant.

*Ghidelum Baba !*

## SCÈNE VI

ANSELME, seul.

De leurs filets, enfin, je n'ai pu m'affranchir.  
La prudence n'est pas ce qui me fait blanchir ;  
Avec mes cheveux gris, avecques ma vieillesse,  
Je treuve que je perds et finance et finesse ;  
Et duppé que je suis, interdit, et confus,  
Pendant encor le sens, ne perdrois gueres plus.  
Ils m'ont tous affronté, chacun d'enx y conspire ;  
Mais si je ne m'en vange, ils auront lieu d'en rire ;  
Et sur tout on verra rougir de mon affront,  
Les espauls d'Ergaste, aussi bien que mon front.

## ACTE QUATRIÈME

### SCÈNE I

LELIE, ERGASTE.

ERGASTE.

Grace au Ciel, la tempeste enfin s'est appaisée,  
Ce vent impetuux s'est reduit en rosée :  
Et j'ay de vostre sort avec art redressé  
L'edifice penchant, et presque renversé.

LELIE.

Ce malheureux vieillard, sans dessein de nous nuire,  
Et d'une ame ingenné, a pensé tout détruire ;  
Mais ton langage ture en a paré le coup.

ERGASTE.

Une fourbe à propos quelquesfois vaut beaucoup.  
Je ne sçay quel genie, en ce besoin extreme,  
Me dictoit un jargon que j'ignore moy-mesme ;  
Mais je suis assure que je ne luy parlois,  
Persan, ture, esclavon, arabe, ny chinois,  
Et que s'il m'eust enquis du chemin de Turquie,

1. Molière, qui s'étoit souvenu du *Bel men* d'Horace, dans le passage cité tout à l'heure, se souvient du reste dans la scène v du même acte du *Bourgeois gentilhomme* :

« COVELLE : Acciam croch, soler... »

J'eusse esté bien meslé dans ma géographie ;  
 J'eusse bien veu du monde et, sans sçavoir par où,  
 Arpenté le Japon, l'Égypte et le Perou.  
 Enfin ! Mais qu'est-ce-cy ? Cette femme, à sa mine,  
 Doit de Turquie encore estre une pellerine ; [ter,  
 Je croy que le Grand Turc, né pour nous tourmen-  
 Les envoye à dessein pour nous persecuter.

## SCÈNE II

CONSTANCE, LELIE, ERGASTE.

CONSTANCE, *vestuë à la turque.*

Obligez-moy, Messieurs, de me tirer de peine,  
 Anselme est-il vivant ?

ERGASTE.

Ma doute n'est point vaine ;  
 Les Turcs sont aujourd'huy déchainés contre nous.

LELIE.

Il se porte fort bien. Que luy desiréz-vous ?

CONSTANCE.

Et Lelie, un sien fils ?

LELIE.

Mieux encor que son pere.

CONSTANCE.

Qu'avec juste raison, ô Ciel, je te revere,  
 Et que je suis tenuë à ta rare bonté !

LELIE.

Quel sort vous interesse encore en leur santé ?

CONSTANCE.

Helas ! j'ay grand sujet d'en paroistre ravie.

ERGASTE.

Ne voila pas encor des traits de la Turquie !  
 Ce mal-heureux país, si fatal aux chrestiens,  
 Si fertile en tous maux, si sterile en tous biens !  
 Quel bon office enfin ont-ils lieu de vous rendre ?  
 Et quel est vostre nom ? ne pouvons-nous l'appren-

CONSTANCE. [dre ?

Ma venuë à tous deux importe au dernier point ;  
 Mais c'est un interest qui ne vous touche point.

LELIE.

Plus que vous ne pensez, puis que je suis Lelie.

CONSTANCE, *l'embrassant.*

Lelie ! à qui le sang d'un si cher nœud me lie !  
 L'heureux fruit de mes vœux, de mon lit, de mon [flanc !

Lelie, enfin ! mon fils, et le sang de mon sang !

ERGASTE.

Voicy le coup fatal qui nous met hors d'escrime !  
 Et nous voila tombez d'un gouffre en un abysme !

LELIE.

Quoy ! vous estes ma mere ! O dure loy du sort !  
 Qui mesles l'amertume à cet heureux transport,  
 Et dont l'ordre fatal vent que dans la nature  
 On ne gouste jamais de douceur toute pure !  
 En reconvrant un bien qui n'est si précieux,  
 Je perds le plus grand bien que je tenois des cieus ;

Pour voir ma mere, hélas ! j'eusse exposé ma vie,  
 Et voudrois, la voyant, qu'elle me fust ravie :  
 Ce m'est un desespoir sensible au mesme point,  
 Que l'ennuy de la voir et de ne la voir point.  
 Quoy ! vous estes Constance ?

CONSTANCE.

Oùy, cette infortunée

Qui croyoit aujourd'huy sa misere bornée,  
 Et qui, par la froideur dont vous la recevez,  
 Voit ses malheurs changez, et non pas achevez.  
 Quel temps, injuste sort, terminera ta rage,  
 S'il ne luy suffit pas de seize ans de servage,  
 S'il faut qu'après des fers portez si constamment,  
 La liberté pour moy soit encore un tourment !  
 Ne puis-je apprendre au moins l'ennüy qui vous [possede,  
 Afin que, le causant, j'en cherche le remede ?  
 Le mal me sera doux, d'où naistra vostre bien,  
 Et, pour vostre repos, j'altereray le mien !

LELIE.

Je ne puis declarer mon ennuy sans l'accroistre,  
 Et mon seul desespoir vous le fera connoistre.  
 Entrez, ma chere mere, il est plus qu'à propos  
 Qu'à seize ans de travail succede le repos ;  
 Mais, vous en souhaitant, moy-mesme je m'en pri-  
 Vous me mettez aux fers, cessant d'être captive : [ve,  
 Vous revenez à Nole, et vous m'en bannissez ;  
 Entrant en la maison, enfin vous m'en chassez.

CONSTANCE.

Croyez qu'il n'est pour moy servage si sensible  
 Que celui que j'aurois de vous estre nuisible :  
 Je puis encor souffrir les maux que j'ay soufferts,  
 Et retrouver les lieux où j'ay laissé mes fers.

LELIE.

En vous le declarant, je perdrois vostre estime  
 Et, coupable envers vous, n'ose avoier mon crime.

CONSTANCE.

Les fautes des enfans blessent legerement ;  
 Une larme, un sospir, les efface aisement.

LELIE.

Si, loin de m'en haïr et de m'estre contraire,  
 Je pouvois esperer vostre aide envers mon pere,  
 Je vous avoierois tout ; mais, hélas !

CONSTANCE.

Point de mais ;

Rien ne peut aller ce que je vous promets :  
 Je ne reserve rien, et je seray ravie  
 De vous pouvoir servir aux depens de ma vie.

LELIE.

O rare excez d'amour, et qui ne m'est point dû !  
 Je vous parleray bas, de peur d'estre entendu.

(*Il luy parle à l'oreille.*)

ERGASTE.

Plus je rumine enfin contre cette disgrâce,  
 Plus ma foible raison s'égare et s'embarasse :  
 J'en examine tout, et par tout je n'y voy  
 Que du mal pour Lelie, et du peril pour moy ;  
 Rien ne peut garantir mes mains out mes espauls,

Du malheur de la rame <sup>1</sup>, ou de celui des gaules :  
Après tant d'accidens survenus pour un jour,  
Je renonce au métier de conseiller d'amour,  
Et ne me puis assez promettre d'industrie  
Pour parer tous les coups qui viennent de Turquie :  
Toujours, au pis aller, quelques coups de baston  
Ou quelque an de galere en feront la raison.

CONSTANCE.

Dieux ! Et c'est là d'où naist vostre melancolie !  
Si je dis qu'en effet Sophie est Aurelie,  
Serez-vous satisfait ?

LELIE.

Vous me rendrez le jour,  
Que, sans cette faveur, m'ostoit vostre retour.

CONSTANCE.

Vostre hymen l'admettant dedans nostre famille,  
Des à présent, mon fils, je la tiens pour ma fille :  
Hélas ! ignorez-vous les tendres sentimens  
Des meres pour leurs fils, et pour leurs fils amans !  
Et leurs soins assidus pour eux envers leurs peres ?

ERGASTE.

O la divine femme ! ô rare honneur des meres !  
Il est donc à propos de la voir du mesme œil,  
Et de la recevoir avec le mesme accueil  
Qu'on pourroit esperer pour vostre fille mesme.

CONSTANCE.

Mon esprit n'est ny grand, ny mon adresse extreme ;  
Mais outre que mon sexe, à franchement parler,  
Est plus scavant que l'autre à bien dissimuler,  
Pour servir à son sang, il n'est point d'avanture  
Où l'art puisse employer tant d'art que la nature.  
Entrons, et vous verrez que pour vostre repos  
Je scauray faire, dire, et me taire à propos.

ERGASTE.

Pour ne rien hazarder, n'entrez point que Sophie,  
Par mes instructions amplement advertie,  
Ne se soit preparée à feindre avecques vous.  
Je feray cependant descendre vostre epoux.

LELIE.

Fay done.

### SCÈNE III

LELIE, CONSTANCE.

LELIE.

C'est à présent que le sang me convie,  
O flambeau de mes jours et source de ma vie,  
A m'abandonner tout à l'aymable transport  
Que l'amour ne m'a pu permettre à vostre abord !  
Et certes je puis dire, après cette avanture,  
Que je suis moins à vous par les droicts de nature  
Que par l'étroit lien et l'obligation  
Que produit cet excez de vostre affection ;

1. Sur les galères, on l'on faisait ramer les condamnés alignés en espalier. Une condamnation au baigne s'appelait pour cela un brevet d'espalier. Regnard s'en est souvenu dans ces vers du *Joueur* (acte I, sc. 19) :

Et l'on ne vous a pas fait present en galere  
D'un brevet d'espalier...

Qu'en me donnant la vie et le jour qui m'éclaire  
Vous vous acquistes moins le titre de ma mere,  
Qu'en me les conservant, et qu'en m'ostant l'ennuy  
Qui (sans vostre faveur) m'en privoit aujourd'hui.

CONSTANCE.

Cette faveur, mon fils, est peu considerable,  
Puis que vous obliger est m'estre favorable.

### SCÈNE IV

ANSELME, CONSTANCE, LELIE.

ANSELME, *embrassant Constance.*

Cher tresor, de mon cœur tant de fois désiré,  
Chaste moitié d'un tout si long-temps séparé ;  
Constance, aimable objet de ma constance extreme,  
Est-ce vous, ma chere ame ? ou bien suis-je moy-  
[mesme ?

Oüy, c'est vous, oüy, mon cœur reconnoist son vain-  
[queur,

Au cher pourtraict qu'amour m'engrave <sup>1</sup> dans le  
[cœur.

CONSTANCE.

O Dieu ! quel interest on tire de sa perte,  
Après l'avoit pleurée, et qu'on l'a recouverte !  
Le bien de vous revoir à pour moy des appas  
Que je crains de songer <sup>2</sup>, et ne posseder pas.

ANSELME.

[charmes.  
Mon transport par les pleurs vous tesmoigne les

CONSTANCE.

Et par mes pleurs aussi je réponds à vos larmes.

ANSELME.

Deserts toujours de glace et de neige couverts,  
Froids et tristes jouëts des rigueurs des hyvers,  
Pologne, où je vivois séparé de mon ame,  
Hélas ! que ton séjour fut fatal à ma flamme !  
Qu'à tort je voulos voir cet objet de mes vœux  
Sous les mornes climats de ton sein froidureux <sup>3</sup> !  
Et que l'effet trop prompt de vostre obeissance  
M'a coûté de sanglots, ô ma chere Constance,  
Depuis que les rapports d'Ergaste et de mon fils  
(Pour vostre liberté, par mon ordre commis)  
M'apprirent contre l'heur que le Ciel me renvoye  
La fin de vostre vie et celle de ma joye !

CONSTANCE.

Ils parent en Turquie apprendre mon trespas,  
Et, trompez les premiers, ne vous abusoient pas ;  
Puis que le sort, qui mist ma franchise en com-  
[merce,  
Voulut qu'assez long-temps je fusse esclave en  
[Perse,  
D'où le bruit de ma mort chez les Tures s'épandit,

1. Se disait au figuré, comme ici, plutôt que *graver*, son équivalent. Ainsi Montaigne dit : « Ces discours... bien avant engraves au cœur. »

2. De voir en *songe*, s'employait bien peu dans ce sens actif.

3. Mot de l'école de Ronsard, qui a dit dans ses *Amours*, au 16<sup>e</sup> sonnet :

L'amour me brûle et l'hiver froidureux.

L'Académie, et d'après elle l'abbé Féraud, l'ont conservé dans leurs dictionnaires, mais en lui donnant à tort le sens de *frileux*.

Tant que ce mesme sort de nouveau m'y rendit.

LÉLIE.

La verité, mon pere, enfin nous justifie.

ANSELME.

Elle est trop manifeste, appelez Aurelie ;

(*Lélie sort.*)

Il est juste qu'ayant partagé nostre ennuy,  
Elle ait part au bon-heur qui le suit aujourd'huy.

CONSTANCE.

Aurelie en ces lieux ! ô bonté souveraine !  
Que du sort ton amour me repare la haine !

ANSELME.

Quelle heureuse aventure a pu rendre à mes yeux,  
Après seize ans d'absence, un bien si précieux ?

CONSTANCE.

De mes longues erreurs la déplorable histoire  
Vent, et beaucoup de temps, et beaucoup de me-  
[moire ;

Je ne puis à present que vous dire en deux mots,  
Que le Ciel, dont les soins veilloient pour mon repos,  
A voulu que Selim, à qui je fus venduë,  
En faveur d'une charge ardemment pretenduë,  
De maistre du serail, ou Bostangirassy<sup>1</sup>  
(Où ses pretentions ont enfin reüssy),  
A tous ses serfs chrestiens ait donné la franchise.

ANSELME.

A quel poinet, juste Ciel ! ton soin nous favorise !  
(*Aurelie entre avec Ergaste et Lélie.*)

Approchez-vous, ma fille ; oh ! comme à cet abord,  
Le sang fait son office en ce commun transport !

(*Elles s'embrassent.*)

Quel heur passe aujourd'huy celui de ma famille !

## SCÈNE V

AURELIE, ANSELME, CONSTANCE, LÉLIE,  
ERGASTE.

AURELIE.

Quoy ! ma mere, c'est vous ?

CONSTANCE.

C'est vous, ma chere fille !

Quoy ! l'œil qui tant de fois pleura vostre trespas  
Vous retrouve aujourd'huy pleine de tant d'appas !  
Et ce beau corps enferme encor cette belle ame !

LÉLIE.

Elle feint bien, Ergaste !

ERGASTE.

O Dieu, l'habille femme !

AURELIE.

Ha ! qu'il est vray qu'un bien ardemment désiré  
Nous est d'autant plus cher, qu'il est moins esperé !  
Quel doux plaisir succede à ma melancolie ?  
J'ignore, à ce transport, si je suis Aurelie,

CONSTANCE.

Je n'ay trouvé mes maux ny mes fers importuns,

Tant qu'avec vous, ma fille, ils m'ont esté com-  
[muns ;  
Mais vostre éloignement me fit sentir mes peines,  
Et connoître à mes bras le fardeau de mes chaînes !

ERGASTE, à Lélie.

Peut-elle avec tant d'art laisser aucuns soupçons ?  
Je n'en fais point le fin, j'en prendrois des leçons.

CONSTANCE.

Quelle aventure enfin, à mes vœux si prospere,  
Quand je vous croy si loin, vous rend chez vostre

ANSELME.

[pere ?

Pour de si longs travaux il faut de longs discours,  
Et, pour vous tout conler, des jours seroient trop  
[courts.

Entrons, ma chere femme ; amenez-la, Lélie ;  
Pour presser le disner, j'entre avec Aurelie.

## SCÈNE VI

ERGASTE, CONSTANCE, LÉLIE.

ERGASTE.

Je croyois scavoir feindre, et m'en escrimer bien ;  
Mais j'ayoné aujourd'huy que je n'y connois rien,  
Et qu'il faut que mon art le cede à vostre adresse ;  
Madame, les effets ont passé la promesse ;  
Et voyant vos transports, moy-mesme j'ay douté  
Si vostre feinte estoit, ou feinte, ou verité.

LÉLIE.

A voir de quel abord vous l'avez accueillie,  
Le plus judicieux eust crû voir Aurelie !

CONSTANCE.

Il en eust eu raison, puis qu'elle est vostre sœur,  
Et que ces sentimens d'amour et de douceur  
Ne partent point, mon fils, d'un cœur qui dissimule.

LÉLIE.

[mule.

O Dieu, que dites vous ?

ERGASTE.

Estes-vous si credule ?

Et ne voyez vous pas que, pour nous signaler  
Et sa rare industrie, et l'art de l'étaler,  
Elle voudroit encor, par cette adresse extreme,  
Vous tenir en suspens, et vous tromper vous mesme,  
Comme on voit au theatre un excellent acteur  
Rendre un ouvrage feint douteux à son autheur ?

CONSTANCE.

Je voudrois vous mentir, mais je ne le puis faire.

LÉLIE.

Quoy ! Sophie est ma sœur ?

CONSTANCE.

Comme moy vostre mere.

Le lanc qui vous porta fut son premier sejour,  
Comme il vous mit au monde, il lui donna le jour.

LÉLIE.

O deplorable effet de ma triste fortune,  
Qui ne scait m'obliger que pour m'estre importune ;  
Qui ne me peut souffrir de biens qu'infortuné,  
Dont les plus chers presens me sont empoisonnéz ;  
Qui, sous couleur d'hymen, me rend, par un inceste,  
Le succes de mes vœux detestable et funeste !

<sup>1</sup> Ceci n'est plus autant du ture de fantaisie. C'est, un peu écorché, le mot *Bostandji-Baschi*, qui désigne en effet le chef des gardes du serail à Constantinople.

Estrange evenement d'un bon-heur si parfait !  
 Quel supplice assez grand expiera mon forfait ?  
 Quoy ! je puis estre ô tache à vostre sang inflame !  
 Et mary de ma sœur, et frere de ma femme !  
 Pere de mes neveux, oncle de mes enfans !  
 Et vostre gendre, enfin, est sorti de vos flanes !

CONSTANCE.

Ayant cru contracter un hymen legitime,  
 Vous n'avez point peché, l'erreur n'est pas un crime,  
 Et n'a point fait d'outrage à ses chastes appas,  
 Pourveu qu'à l'advenir vous n'en abusiez pas.

LELIE.

Incroyables plaisirs, felicité passée,  
 Ne conserver de vous que la seule pensée !  
 Te bannir de mon ame, ô chere passion !  
 Renoncer au bon-heur de la possession !  
 Te perdre ! te quitter, ô ma chere Aurelie !  
 Ha, perdons, renonçons, quittons plustost la vie !

CONSTANCE.

Nole vous peut fournir assez d'autres beautez,  
 Pour changer vos liens, si vous ne les quittez.

LELIE.

L'Amour ne peut changer le beau nœud qui me lie  
 Sans changer Aurelie en une autre Aurelie.  
 Je doute quel des deux est moins m'assassiner,  
 Ou de la retenir, ou de l'abandonner :  
 Et ce m'est une peine également cruelle,  
 Que de vivre avec elle, et de vivre sans elle.  
 Oh ! que l'esprit humain discourt ignoramment <sup>1</sup>,  
 Lors que son seul instinct conduit son jugement !  
 Mon cœur surpris d'abord et ma raison esmeüé  
 Ne purent discerner, à sa premiere veüé,  
 Les mouvemens du sang d'avecques ceux d'amour,  
 Et cet aveuglement me costera le jour.  
 Je ne puis accorder mon sang avec ma flamme :  
 Je recouvre une sœur, et je perds une femme ;  
 Et toy, divine sœur, par cet evenement,  
 Tu recouvres un frere, et tu perds un amant ;  
 Mon sang à mon amour fait un juste reproche :  
 Si je te l'estois moins, je te serois plus proche ;  
 Tu m'es trop, et trop peu, mon malnaist de mon bien,  
 Et tu m'es tant, enfin, que tu ne m'es plus rien.  
 Quel conseil dois-je suivre, en ce desordre extreme ?  
 De vous quitter ma mere, et me quitter moy-mesme,  
 Puis que me separer d'un bien qui m'est si cher,  
 Est à moy-mesme, hélas ! moy-mesme m'arracher.  
 Souffrez-moy sans regret hors de vostre famille,  
 En vous ostant un fils, je vous rends une fille,  
 Et, par la triste loy qui condamne mes feux,  
 Vous ne pouvez sans erime y souffrir qu'un des deux.

CONSTANCE.

O sort, pourquoy m'as-tu, sous espoir d'allegresse,  
 Fait remplir ma raison d'opprobre et de tristesse !  
 Rends moy plustost, cruel, les maux que j'ay soufferts.  
 O funeste franchise, et regrettables fers !

1. Vieux mot, qu'on aurait peut-être dû garder, mais qui s'est perdu après Bossuet et Bayle, qui l'employa l'un des derniers. Il avait parfois une grande force ; ainsi dans cette phrase des Variations de Bossuet : « Il... confond ignoramment le vrai et le faux. »

ERGASTE.

[pere,

Madame, entrez, de grace, et craignons que son  
 N'apprenne un accident à ses vœux si contraire ;  
 Je scauray l'arrester. (Elle entre.)

## SCÈNE VII

LELIE, ERGASTE.

LELIE.

Allieu, toi dont le soin  
 M'a si souvent esté si propice au besoin ;  
 Le sort à mes malheurs adjouste l'impuissance  
 D'en produire les fruits par ma reconnoissance ;  
 Mais si le souvenir joint à l'affection  
 Acquitte en quelque sorte une obligation,  
 Croy que tu ne me peux blâmer d'ingratitude ;  
 Et que si le destin ne m'eust esté si rude...

ERGASTE.

Hélas ! n'achevez point. De quels traits de douleur,  
 De crainte et de pitié vous me perez le cœur !  
 Si mon affection et mon obéissance  
 Meritent quelque estime ou quelque recompense,  
 Celle que je demande est de mieux consulter  
 Ce que le desespoir vous fait precipiter.  
 Prenons l'advís d'Eraste ; en un malheur extreme,  
 On est mal conseillé, ne croyant que soy mesme ;  
 C'est un mal dangereux, qu'un trop prompt deses-  
 Et pire que celui qui le fait concevoir. [poir,

LELIE.

Quoy que levoir nous soit une i inutile peine,  
 Je te veux contenter.

## SCÈNE VIII

ERASTE, EROXENE.

ERASTE, venant d'un costé et Eroxene de l'autre.

Le Ciel, belle Eroxene,  
 Vous comble d'autant d'heur et de prosperité  
 Que sur vostre visage il a mis de beauté.

EROXENE.

Le mesme Ciel, perfide, ou te comble, ou t'aceable,  
 De tous les chastimens dont un traistre est capable.

ERASTE.

De quelle injure, hélas ! payez vous mes souhaits ?

EROXENE, s'en allant.

Retire-toy, perfide, et ne me voy jamais.

## SCÈNE IX

ERASTE, seul.

Quel courroux, juste Ciel ! quelle fureur l'enflamme !  
 Quel tygre est si cruel que la plus belle femme,  
 Quand de quelque façon, ou de quelque deuit,  
 Ou l'amour, ou la haine, alterent son esprit ?  
 Quelqu'un m'auroit-il pu desservir l'aupres d'elle,

1. Rotrou fut un des premiers à se servir de ce mot. Il l'a mis dans son *Venceslas*, joué la même année, et Corneille l'employa



Et luy rendre suspecte une ardeur si fidelle ?  
Ce sexe est, plus que l'air, et léger et mouvant,  
Et qui conçoit de l'air, ne produit que du vent.

## SCÈNE X

LYDIE, ERASTE.

LYDIE.

Le voila l'affronteur !

ERASTE, *recevant Lydie.*

Lydie, un mot, de grace.

LYDIE.

Ha, ne m'arrestez point, traistre, avez-vous l'au-  
De paroître à mes yeux ? [dace

ERASTE.

Parles-tu tout de bon ?

LYDIE.

Perfide, en doutez-vous ? N'en ay-je pas raison ?  
Où sont ces beaux projets, ces ardeurs tant vantées ?

ERASTE.

L'une et l'autre me joint, et se sont concertées.

LYDIE.

Laisser une beauté qui lui vouloit du bien,  
D'un peuple médisant la fable et l'entretien,  
Est sans doute un exploit bien digne de memoire,  
Et pour un gentilhomme un beau sujet de gloire !

ERASTE.

Au nom d'Amour, Lydie, écoute-moy deux mots !

LYDIE.

J'en ay trop écouté, traistre, pour son repos,  
Et pour l'honneur encor de toute sa famille.  
Ha ! s'il me fut jamais déplaisant d'estre fille,  
C'est à présent, ingrat, que de ces foibles mains  
Je ne puis l'arracher ces yeux trompeurs et vains,  
Et que j'aurois besoin, ame double et traistresse,  
*(Orgye paroist, qui les voit parler ensemble.)*

Des forces de ton sexe, à punir ta foiblesse !

ERASTE.

Quoy ! je n'obtiens pas de parler un moment ?

LYDIE, *s'en allant.*

Non, tu m'offencerois d'un adieu seulement.

ERASTE.

Quelque envieux, sans doute, a desservy ma flam-  
Consultons-en Lelie. [me !

## SCÈNE XI

ORGYE, LYDIE.

ORGYE.

Adieu donc, bonne dame !

LYDIE.

Il est vray, je suis bonne, et croy, sans me vanter,

plus tard dans *Agrietas*. Le mot *desservy*, qui auroit dû survivre aussi, et qui n'a pas laissé de trace, l'avait devangé. On le trouve déjà dans les *Lettres de l'Asquier* (t. II, p. 362) : « Il avoit desployé sa misericorde envers une infinité de rebelles dont il n'avoit jamais reçu que des desservices. »

1. Foubé. — Charron, dans son livre de la *Sagesse* (liv. II, ch. xvij), donne bien le sens du mot, en mettant sur la même ligne affronteur » et « joueur de passe-passe. »

N'avoit point jusqu'icy donné lieu d'en douter.

ORGYE.

L'estal où je te trouve, au moins, le justifie ;  
Vous parliez, ou d'église, ou de philosophie ?

LYDIE.

Quel grand mal ay-je fait ? Ne peut-on sans soup-  
En passant seulement, saluer un garçon ? [con,

ORGYE.

Non, tout ce vain salut n'est que franche cabale,  
Qui n'est point sans dessein, non plus que sans [scandale ;Et j'ay tousjours appris, que jamais suborneur  
De fille de maison n'a corrompu l'honneur  
Que par l'intelligence et par le ministère  
Tantost de sa servante, et tantost de sa mere.  
C'est toy qui, de ma niece animant les souhaits,  
Luy portes l'ambassade et luy rends les poulets ;  
Qui, traictant pour Eraste, as enfin, malheureuse,  
Mis aux termes qu'elle est leur ardeur amoureuse !

LYDIE.

Vous payez d'une belle et rare qualité  
Quatorze ans de service et de fidelité.

ORGYE.

Tu reconnois bien mieux l'honneur qu'en ma famille  
On t'a tousjours rendu, comme à ma propre fille !

LYDIE.

Si cet honneur m'est grand, le bon-heur de m'avoir  
Est le plus grand aussi qu'elle ait pu recevoir.

ORGYE.

Ailleurs que dans la rue, indiscrette, impudente,  
Je te ferois cracher cette langue insolente  
Et rentrer dans le sein cet orgueilleux propos ;  
Mais vien, dans la maison nous en dirons deux mots.

LYDIE.

Je n'y rentreray point apres cette menace,  
L'estime où l'on m'y tient visiblement m'en chasse.ORGYE, *la tirant par les cheveux.*Je t'obligeray bien d'y rentrer malgré toy.  
Allons, fripponne.

LYDIE.

A Payde ! O ciel, secourez-moy !

ORGYE.

[âge

Entre, infame, entre, et croy qu'au declin de mon  
Je n'ay point tant perdu de force et de courage  
Qu'il ne m'en reste encore assez pour me vanger,  
Pour me faire obeyr, et pour te bien ranger.

## ACTE CINQUIÈME

## SCÈNE I

LYDIE, seule, sortant en colère.

Je serois bien sans cœur, sans honneur et sans ame,  
Si, me voyant traictée et d'esclave et d'infame,

Noire de coups de pied, de poing et de baston,  
M'en pouvant ressentir, je n'en tirois raison !  
On a gagné la mort par ses mauvaises graces,  
La rouë et les gibets sont ses moindres menaces !  
Mais si dès aujourd'huy je ne m'en satisfais,  
Je veux bien de la haine encourir les effets !  
Je ne veux que ma langue à servir mon courage,  
Et des pieds et des poings me reparer l'outrage.  
Ma vengeance dépend seulement de deux mots.  
Allons chercher Anselme; oh! qu'il sort à propos!

## SCÈNE II

LYDIE, ANSELME.

LYDIE.

Puis-je obtenir, Anselme, un moment d'audience,  
Et pour votre interest, et pour ma conscience ?  
Je ne vous veux qu'un mot.

ANSELME.

Parle, j'en suis content.

LYDIE.

Je vous viens declarer un secret important,  
Qui comble d'autant d'heur la fin de votre vie  
Qu'il doit de desespoir combler celle d'Orgye.

ANSELME.

Tu sçais qu'on ne doit pas, sans desujets bien grands,  
Entre deux vieux amis semer des differends :  
Car, après quelque eclat, quand on s'en presume,  
Leur courroux s'éteignant, l'amitié se rallume,  
La paix renaît entr'eux, mais du donneur d'avis  
Ils deviennent tous deux les communs ennemis.

LYDIE.

Après le beau payement dont il m'a satisfaite,  
L'estat qu'il fait de moy, les coups dont il me traite,  
Je ne pretends plus rien en son affection,  
Et sçay que vous m'aurez une obligation.

ANSELME.

Parle donc, je t'entends.

LYDIE.

Vous sçavez qu'Aurelie,  
Dont le rachapt consta tant de pas à Lelie,  
Et qui de votre fille aujourd'huy tient le rang,  
Ne vous appartient point, et n'est point votre sang.  
Eroxene est son nom, Pamphile fut son pere.

ANSELME.

Il fut de mes amis, le Ciel lui soit prospere!

LYDIE.

Et celle qu'en ce nom on éleva chez nous  
Est la vraie Aurelie, et tient le jour de vous.

ANSELME.

Que me dis-tu, Lydie? et qui te l'a fait croire?

LYDIE.

Ma mere, avant sa mort, m'apprit toute l'histoire.  
Escoutez seulement: ce fruit de votre amour,  
Des flancs qui le portoiert estant à peine au jour,  
Il vous peut souvenir qu'on lui choisit Fenice,  
Femme de ce Pamphile...

ANSELME.

Il est vray, pour nourrice.

LYDIE.

Mais il n'arriva pas selon votre dessein :  
A sa fille Eroxene elle garda son sein,  
Et commit Aurelie à nourrir à ma mere  
Sous le nom d'Eroxene.

ANSELME.

A quoy tout ce mystere,  
Et qui leur inspira cette mauvais foy ?

LYDIE.

Un monstre furieux, qui ne suit point de loy.

ANSELME.

Quel ?

LYDIE.

La nécessité, qui pressoit leur famille;  
Et leur espoir estoit, que vous donnant leur fille  
Vous la devriez un jour pourvoir si richement,  
Qu'ils en pourroient tirer quelque soulagement,  
Quand, ne la voyant plus dessous votre puissance,  
Ils luy feroient sçavoir son nom et sa naissance.

ANSELME.

Dans le cœur d'un mortel ce dessein peut entrer ?

LYDIE.

Oùy, mais par ceux de Dieu, qu'on ne peut pene-  
Et qui des plus subtils passent l'intelligence, trer,  
D'un outrage inconnu vous tirastes vengeance;  
Car enfin il advint, que leurs biens augmentez,  
Et leurs possessions passant vos facultez, peine,  
Au point qu'ils meditoient, et se trouvoient en  
De vous rendre Aurelie et reprendre Eroxene,  
Le Ciel permit sa perte et son evenement  
(De leur crime secret visible chastiment)  
Fut pour l'un et pour l'autre une atteinte funeste,  
Qui leur costa le jour; mais oyez ce qui reste.  
Pamphile, sur le point de partir de ce lieu  
Et d'aller rendre compte au tribunal de Dieu,  
Disposa de ses biens en faveur de son frere  
(Ce traistre, à qui le ciel soit à jamais contraire !),  
Ce malheureux Orgye, aux charges neantmoins  
Qu'au rachapt d'Eroxene apportant tous ses soins,  
S'il la tiroit des mains de ce peuple infidelle,  
Il luy devoit choisir un party digne d'elle,  
Et pour le rencontrer sortable à ses appas,  
La doter sur son bien de dix mille ducats;  
Ou qu'arrivant qu'enfin sa recherche fust vaine,  
Vostre vraie Aurelie, et la fausse Eroxene,  
Par un article exprès du mesme testament,  
En prendroit par ses mains deux mille seulement :  
Faisant voir maintenant, que celle qu'en Turquie  
Vostre fils rachepta sous le nom d'Aurelie  
Est la vraie Eroxene, et sa niece en effet;  
Jugez s'il aura lieu d'en estre satisfait,  
Et si, son plus beau bien retournant à sa source,  
Et dix mille ducats luy sortant de sa bourse  
Qui sont dix mille traits qui luy fendront le sein !  
Il se pourra vanter que mon courroux soit vain ?  
Ainsi je divertis un fatal mariage,  
Vous redonne une fille, et vange mon outrage.

ANSELME.

Mais qui peut là-dessus m'éclaircir avec toy ?

LYDIE.

Outre le testament qui vous en fera foy,  
Outre que vostre sang en rendra temoignage,  
Outre vostre rapport de poil et de visage,  
Vostre seul souvenir vous peut convaincre, enfin,  
Par une marque au bras en forme de raisin.

ANSELME.

Il m'en souvient, Lydie, et ce signe visible  
Nous en sera la preuve et la marque infallible ;  
Il me souvient de plus (Ciel, tu le peux sçavoir)  
Qu'il ne m'est de ma vie arrivé de la voir, te,  
Que ces doux mouvemens, dont le sang s'interprète  
N'ayent semblé m'avertir, par une voix secrète  
(A laquelle pourtant je ne m'arrestois point),  
De l'étrouite union dont nature nous joint.  
J'en avois pour Lelie arrêté l'alliance,  
Où (non sans une longue et juste repugnance)  
Orgye avoit enfin laschement consenty,  
Et j'en eusse accepté l'incestueux party,  
Sans ton heureux advis, pour nous si salutaire.

LYDIE.

Du testament, au reste, Eugene est le notaire,  
Vostre prochain voisin.

ANSELME.

Je m'y rends de ce pas :  
Entre chez moy, Lydie, et ne t'éloigne pas ;

*(Orgye sort.)*

Que je m'acquitte à toy d'une dette equitable,  
Si ce que tu me dis se trouve véritable.

LYDIE.

Allez, vous treuverez que je ne vous mens point ;  
Mais le prix que j'en veux à ma vengeance est joint ;  
Déchargeant ma colere avec ma conscience,  
Du bien que je vous fais j'ay pris la recompense.  
J'entreray toutesfois, et d'un œil satisfait  
Verray de ma vengeance et le cours et l'effet.

## SCÈNE III

ORGYE, seul.

Maudite passion, dangereuse colere,  
Foiblesse des vieux ans, mauvaise conseillere,  
Qui dessus la raison donnes l'empire aux sens,  
Je crains bien de t'avoir trop creué à mes dépens !  
D'estre de mes malheurs moy-mesme le ministre,  
Et d'obliger Lydie à quelque effet sinistre !  
Une sottre reponse, un parler indiscret,  
M'ont fait mal à propos hazarder un secret  
De telle consequence à toute ma famille,  
Et qui n'est guere seur dans le sein d'une fille ;  
Elle entre chez Anselme, et vient de luy parler.  
O verité trop forte, et qu'on ne peut celer !  
Que tu m'es d'un notable et fatal prejudice,  
Et que tu me peux rendre un redoutable office !  
Tu ne perds point ta force à force de vieillir !  
Aucun siecle, aucun temps ne peut t'ensevelir ;  
Tu renaiss quand tu vens, plus brillante et plus clair-  
Et te sçais reproduire aussi bien que ton pere. re,  
Ton respect m'obligeoit à ne m'emporter pas,  
Et je croy toujours voir Anselme sur mes pas,

Accuser justement mon peu de conscience  
De cette incestueuse et fatale alliance.  
Mais, ou mon œil s'abuse, ou c'est luy que je voy !  
C'est lui ! Que lui diray-je ? O Ciel, assiste moy !  
Ne puis-je l'éviter ?

## SCÈNE IV

ANSELME, ORGYE.

ANSELME.

T'n mot, un mot, Orgye !

ORGYE.

Rien ne peut plus, chetif, te sauver sans magie !

ANSELME.

Nous sommes vieux, Orgye, et tantost sur le point  
De partir pour un lieu d'où l'on ne revient point ;  
Sans miracle jamais ce retour ne s'accorde.

ORGYE.

Le sermon sera long, n'en voyez que l'exorde.  
O funeste courroux !

ANSELME.

Vous sçavez qu'estant morts,  
Nostre premier devoir, au sortir de ce corps,  
Est de rendre à l'instant compte de nostre vie  
A qui nous l'a donné, et qui nous l'a ravie !  
Et qu'en ce compte exact que nous rendons à Dieu,  
La restitution tiendra le premier lieu ;  
Par elle seulement nostre offence s'efface,  
Et sans elle un pecheur ne trouve point de grace.

*ORGYE, en luy-mesme.*

Quand il faut demander, nous faisons des sermons,  
Mais à restituer nous sommes des demons.

ANSELME.

Vivans, si nous voulons, nos œuvres sont utiles ;  
Mais apres le trespas elles sont infertiles,  
Et c'est, en l'autre vie, un souvenir bien doux  
Qu'il y bas nos pechez soient morts premiers que  
[nous ! :

Malheureux, qui, croyant ses affaires secrettes,  
Laisse à ses heritiers la charge de ses dettes ;  
Puis qu'alors que les biens sont une fois vendus,  
Le bien et mal acquis ne se separent plus ;  
C'est une idole d'or, que le plus sage adore.

ORGYE.

Le Careme n'est plus, et vous preschez encore !  
Venons au fait de grace.

ANSELME.

Attendez, m'y voyez,  
Je ne vous en auray que trop tost éclaircy :  
Vostre frere, de bonne et d'heureuse memoire...

ORGYE.

De mauvaise pour moy ; mais abrez l'histoire.

ANSELME.

Ma, par un crime enorme et pour moy tout nou-

1. Avant nous, *prieurs*, comme on eût dit en latin. — C'était une expression déjà bien vieille. Il faut remonter à Commines pour la trouver ainsi employée : « Entrerent ceux-la, dit-il, *premiers que nous.* » Liv. II, ch. xii.

Changé (pour faire court) une fille au berceau.

ORGYE.

Ecoutez.

ANSELME.

Mais, de grace, écoutez moy vous-mesme,  
De peur que, commençant, dedans ce trouble ex-  
Le deny d'un forfait avéré clairement, [treme,  
Vous ne le sousteniez apres obstinement.  
Et qu'il n'en faille enfin passer aux violences  
Qui font de la Justice exercer les balances.  
Ne vous promettez plus d'éblouir nos esprits ;  
J'ay veu le testament, par qui j'ay tout appris ;  
Qui veut....

ORGYE.

J'en suis d'accord, et scay ce qu'il m'ordonne.

ANSELME.

Executez-le donc, et Dieu vous le pardonne.

ORGYE.

Encor qu'avec raison je pusse m'excuser  
Du tort qu'en ce rencontre on voudroit m'imposer,  
N'ayant point eu de part en la sourde pratique....

ANSELME.

N'entrons point, je vous prie, en ette rhétorique,  
Et parlons seulement de restitution.

ORGYE.

Ne laschez point la bride à vostre passion.  
Vostre fille est à vous, vous la pouvez reprendre ;  
Mais ne nous ostez point ce qui ne se peut rendre,  
L'honneur, qui ne s'acquiert ny se perd qu'une  
Et moderez un peu l'accent de vostre voix : [fois,  
Vous obtiendrez autant avec moins de furie.

ANSELME.

L'injustice est muette, et la justice crie ;  
Rendez graces au Ciel, dont le soin provident  
De cet enorme hymen divertit l'accident ;  
Car, quoy que vous n'avez qu'avecque repugnance  
Consenty cette injuste et funeste alliance,  
Vous n'encouriez pas moins un supplice eternal.  
Qui peche y repugnant en est plus criminel :  
Mais, pour n'interessier mon droict ny vostre estime,  
De vous-mesme, et sans bruit, reparez en le crime ;  
Et puis que cet intrigue est assez éclaircy,  
Allons prendre Aurelie, et la rendons icy.

ORGYE.

Allons, elle est chez moy. Detestable Lydie,  
Ta mort sera la fin de cette tragedie.  
Je t'auray, malheureuse, et tu ne m'auras pas  
Impunement costé des dix mille ducats !

## SCÈNE V

CONSTANCE, AURELIE, LYDIE.

CONSTANCE.

O Ciel ! comment répondre à des faveurs si grandes ?  
Tes liberalitez excèdent mes demandes !  
Par les evenemens tu surpasses mes vœux ;  
Je cherchois une fille, et j'en reconvre deux !  
Comme sans jalousie, aussi sans preference,

Le sang m'a produit l'une, et l'autre l'alliance.

AURELIE.

Je me trouve moy-mesme, et m'égare à la fois,  
Dans l'excez du plaisir qui m'interdit la voix ;  
Quel miracle inouï, rendant nos vœux sans crime,  
Me fait de vostre fils femme et seur legitime,  
Et, d'un evenement heureusement confus,  
Demeurer vostre fille, apres ne l'estre plus ?  
Chere Lydie, hélas ! comment te rendre grace ?

LYDIE.

Je me satisfais trop de tout ce qui se passe.

CONSTANCE.

Pouvons nous, ny comblant, ny passant tes souhaits,  
Te donner rien d'egal au bien que tu nous fais ?  
Mais nous differons trop d'aller voir Aurelie.

LYDIE.

Je vous attends icy ; car d'entrer chez Orgye,  
Je n'e-pererois pas que l'on m'y receust bien :  
Il y fait chaud pour moy, le bois n'y couste rien ;  
Mais vous n'irez pas loin rechercher cette joye,  
Le voicy, je me cache, et crains qu'il ne me voye.

## SCÈNE VI

ANSELME, ORGYE, EROXENE, CONSTANCE,  
AURELIE, LYDIE.

ANSELME.

Vostre mere s'avance et vous vient recevoir ;  
Saluez-la, ma fille.

EROXENE.

Agreeable devoir !

CONSTANCE, *L'embrassant.*

Ma fille ! ha, quelle aimable et douce violence  
M'interdit la parole, et m'oblige au silence !

EROXENE, *qui est Aurelie.*

Ma mere ! ce cher nom est tout mon compliment !  
Mon sang veut parler seul en ce doux mouvement !

ANSELME.

Je cache en vain mes pleurs : par un tendre caprice,  
De la douleur la joye emprunte icy l'office ;  
Vous hyer Aurelie, Eroxene aujourd'huy,  
Reconnoissez vostre oncle, et possédez chez luy  
Ce que vous ont laissé ceux dont vous tenez l'estre.

AURELIE, *à Orgye, le saluant.*

Je prefere à tous biens celuy de le connoître.

ORGYE.

Cet heur est reciproque entre les vrais parens,  
Et je recouvre en vous plus que je ne vous rends ;  
Une autre a trop long-temps vostre place occupée.

LYDIE.

La beste ne mord plus, lors qu'elle est attrapée.

ANSELME.

Il reste une faveur que j'implore de vous,  
Qu'un genereux oubly, forçant vostre courroux,  
De ce crime obligeant Lydie obtienne grace.

ORGYE.

La recevant de vous, il faut que je la fasse ;  
Je veux tout oublier, encor qu'à mes dépens.

LYDIE, *paraissant et se jettant à ses pieds.*

Je la viens recevoir et faire en mesme temps,  
Vous protestant aussi d'oublier ces caresses  
Dont je n'ay pas raison de vanter les tendresses,  
Qui ne procedoient point d'un violent amour,  
Et dont le dos enfin me cuira plus d'un jour.

(*Elle dit à Eroxene.*)

Vous, Madame, apprenez une heureuse nouvelle;  
Eraste....

EROXENE.

Ha, m'ozes-tu nommer eet infidelle?

LYDIE.

Escoutez entre nous ce qu'Ergaste m'a dit.

CONSTANCE.

J'oze à mon tour, Orgye, hazarder mon credit.

ORGYE.

L'sez de mon pouvoir avec toute franchise.

CONSTANCE.

Je demande une grace.

ORGYE.

Elle vous est acquise.

CONSTANCE.

Elle l'est en effet, puis que plus de deux ans  
Ont déjà veu durer l'hymen que je pretends  
De la vraye Eroxene, ou la fausse Aurelie,  
Que Lelie epousa sous le nom de Sophie!  
Hymen qui, traversé par une courtre erreur,  
Qui semoit parmy nous la tristesse et l'horreur,  
Ne nous inspiroit plus que des pensers funebres.

ANSELME.

Oh! combien ce beau jour dissipe de tenebres!

ORGYE.

Cet heur est le plus grand qu'elle ait pu s'acquérir,  
Et nous honore trop pour ne le pas chérir.

CONSTANCE, à Anselme.

Et vous, pour couronner cette heureuse journée,  
D'Eraste et d'Aurelie agrèez l'hymenéé,  
Puis que j'ay de Lydie appris leur passion.

ANSELME.

Vous prevenez mon sens et mon intention.

CONSTANCE.

Mon inclination suivra tousjours la vostre;  
Ergaste, par mon ordre, ameine l'un et l'autre,  
Et, pour les mieux surprendre et charmer leur sou-  
Ne leur a point conté ce qui se passe icy. [cy,

## SCÈNE VII

LELIE, ERASTE, ERGASTE, ANSELME, ORGYE,  
AURELIE, CONSTANCE, EROXENE, LYDIE.

LELIE.

Est-ce pour honorer l'appareil de ma perte  
Que l'on s'assemble icy?

CONSTANCE.

L'affaire est decouverte,

Vostre pere a tout sçeu, mais par d'autres que nous!

LELIE.

Que different donc plus les traits de son courroux?

ANSELME.

Satisfaites, Lelie, aux jugemens celestes,  
D'un profond repentir detestez vos incestes,  
Et, pour les reparer, renoncez à nos vœux  
Aux plaisirs interdits d'un hymen vicieux;  
Espousez Eroxene, et quittez Aurelie.

LELIE.

Vous estes, comme autheur, maistre aussi de ma vie:  
Mais je ne le suis pas de mes vœux ny de moy,  
Pour si facilement disposer de ma foy:  
S'il faut que mon forfait par mes remords s'efface,  
J'en veux mourir coupable, et ne veux point de

EROXENE.

[grace.

Et toy, pour satisfaire à mon cœur irrité,  
Et luy faire raison de ta legereté,  
Traistre, oublie Eroxene, et qu'au sort d'Aurelie  
Un serment solennel aveuglement te lie!

ERASTE.

Vous estes souveraine et pouvez tout sur moy,  
Hormis de m'imposer cette barbare loy.

ERGASTE.

[bles,

Et si, sans vous contraindre ou vous rendre coupable  
De ces deux changemens je vous rendois capables?

LELIE.

Ton effort seroit vain.

ERASTE.

Le Ciel ne le peut pas.

CONSTANCE.

O l'agrecable erreur!

ANSELME.

O plaisir plein d'appas!

CONSTANCE.

C'est trop vous voir souffrir et vous laisser en pei-  
Aurelie aujourd'huy se treuve estre Eroxene, [ue.  
Et l'astre dominant dessus nostre maison  
A fait que d'Eroxene Aurelie est le nom:  
Par ce rare incident, vostre hymen est sans crime,  
Et ce qu'on vous prescrie se treuve legitime.

ANSELME, à tous deux.

Oùy, mon fils, oùy, mon gendre, et cette verité  
Semble un jeu pour nostre heur dans le ciel con-  
Ainsi, sa providence aux siens est salutaire; certé.  
Mais allons à loisir éclaircir ce mystere  
Par qui, mon cher Eraste, Aurelie est à vous,  
Et de la sœur le frere est legitime époux.

LELIE.

O Ciel! de ce transport un homme est-il capable?

AURELIE.

Vous couriez au supplice, et n'estiez point coupable.

EROXENE.

Pardonnez, cher Eraste, à la credulité  
Qui m'a fait soupçonner vostre fidélité.

ERASTE.

A qui dépend de vous, cette excuse est frivole,  
L'excez de mon bon-heur m'interdit la parole.

(*Tous entrent, hormis Ergaste et Lydie.*)

ERGASTE.  
Que t'en semble, Lydie ?

LYDIE.

Et que t'en semble à toy ?

ERGASTE.

Si je t'offrois mes vœux ?

LYDIE.

Je t'offrirois ma foy.

ERGASTE.

Si tu veux, je suis tien.

LYDIE.

Et si tu veux, je t'aime.

ERGASTE.

Je parle tout de bon.

LYDIE.

Je parle tout de mesme.

ERGASTE, *luy touchant dans la main.*

Va, jamais autre objet n'aura ma liberté.

LYDIE.

O favorable hymen, et bien tost arrêté ! !

1. Molière, qui avait joué la pièce et la savait tout au long, n'a pas oublié cette dernière scène, pour le mouvement de celles qu'il fait jouer à Marinette et à Gros-René dans le *Dépôt amoureux*.

FIN DE LA SŒUR.

## NOTICE SUR CLAUDE DE LESTOILLE

Il était le plus jeune fils de Pierre de Lestoille, grand audiencier à la chancellerie de Paris, le même dont le *Journal* est si précieux pour l'histoire des règnes d'Henri III et d'Henri IV.

Il naquit à Paris, comme tous ceux de sa famille depuis longues années, car elle comptait parmi les plus anciennes de la ville et les plus honorées dans la robe. Il en était sorti, sous François I<sup>er</sup>, un chancelier de France.

Le père de Claude, malgré ce beau passé de magistrature, eut d'autres visées pour lui. Il rêvait de le faire entrer page chez quelqu'un de la maison de Guise, lorsqu'un accident dont toute son existence se ressentit y mit obstacle. Un soir d'hiver, le mardi 28 décembre 1610, le pauvre enfant, qui n'avait qu'un peu plus de treize ans alors, — il était né le 13 septembre 1597 — se brûla cruellement au visage dans la chambre de son père.

Il en fut défiguré, et, comme il était déjà fort maigre, très-pâle, et que par surcroît il avait été terriblement marqué de la petite vérole, il resta fort laid. Adieu l'état de page, où il fallait avant tout être joli et mignon. Pé-lisson, dont la laideur fut célèbre, ne nous a rien épargné de celle de Lestoille dans le portrait qu'il a laissé de lui. Il se mira dans ce visage plus laid que le sien. Le portrait est en pied. Chez le pauvre Lestoille le corps ne rachetoit pas la tête : « Il étoit, dit-il, de taille médiocre et fort grêlé ; il avoit les cheveux et les yeux noirs, le visage fort pâle et fort maigre, gâté, et sans barbe en quelques endroits, à cause qu'étant enfant, il estoit tombé dans le feu. »

Tallemant ajoute à ce portrait une touche, mais non pour l'embellir : « C'estoit, à ce qu'il dit, un visage extravagant et difforme tout ensemble. »

Lestoille eut le malheur de l'oublier, quand il fut à l'âge d'aimer, qui pour lui dura toute la vie ; et le malheur plus grand de s'en souvenir quand il fut marié.

C'est alors seulement qu'il se regarda, et, s'étant mis en tête, qu'ainsi fait, une femme ne pouvait lui être fidèle, il se prit d'une rage de jalousie sans pareille.

Sa pauvre femme, qu'il avait prise sans bien, chez son père, très-petit procureur, souffrit autant qu'elle put, et à bout de patience se laissa mourir. Tallemant, qui parait l'avoir bien connue, est encore ici notre garant : « Il en fut si jaloux, dit-il, qu'elle mourut de chagrin de ses tracasseries. »

Il s'était trop vengé sur cette honnête femme de toutes les coquettes qui l'avaient fait souffrir. Une surtout, la fille du procureur Sandrier, « car, dit encore Tallemant, ces filles de procureur luy estoient fatales, » l'avait longtemps promené et joué. On voit par un de ses sonnets la pauvre mine d'amant transi et muet qu'il faisait aux pieds de cette Cloris :

Cloris mon beau soney, faut-il donc que je meure  
D'un mal qui comme vous est sans comparaison,

Et que, sans vous prier d'y donner guérison,  
Quelquefois tout le jour avec vous je demeure ?

Je tremble de respect, je rougis à toute heure,  
Je fais l'homme d'esprit, et je perds, la raison ;  
Je parle librement quand je suis en prison,  
Et, quand ma bouche rit, en mon âme je pleure.

Mais quand je vous dirais l'amour que j'ai pour vous  
Cela ne serviroit qu'à vous mettre en courroux,  
Et vous faire abrégier la course de ma vie.

De penser vous flechir, c'est une vanité :  
Aussi, j'en perds l'espoir, mais d'en perdre l'envie  
J'ay trop d'affection, et vous trop de beauté.

Lestoille fit de ces vers-là par milliers ; mais, comme ils ne chantaient guère ses succès, il ne mit pas à les recueillir le soin qu'aurait mis un plus heureux. Près de mourir, il s'en débarrassa par un retour de conscience. Il les donna tous à un janséniste de ses amis, qui sans doute les brûla. Fort peu ont survécu dans les recueils du temps.

Ce sont des sonnets, des stances, des dialogues d'amour, et quelques chansons à boire, fort bien tournées, mais d'une ivroquerie, je crois, toute platonique, comme ses amours.

On y trouve aussi quelques stances congratulantes à Richelieu, non par flatterie, car sa brusque humeur y répugnait, mais par gratitude. Le ministre lui avait toujours voulu du bien : il l'avait mis de la société des Cinq auteurs qui lui faisaient une pièce par mois, et quand l'Académie s'était fondée, il l'y avait fait entrer des premiers.

Tout cela valait bien quelques vers d'éloge.

Ils avaient toutefois dû coûter encore à Lestoille, « d'une probité dure, » comme on l'a dit, et d'une franchise intraitable. On racontait de lui qu'un pauvre poète, qui l'avait consulté sur un de ses ouvrages, mourut du saisissement que lui avait causé la rudesse sans merci de ses critiques. Il ne transigeait un peu que pour lui-même, et encore à certaines heures seulement, en des moments de satisfaction plus abandonnée. Il se mettait alors au même rang que Malherbe, mais ne s'y maintenait pas longtemps. Le lendemain il s'était lui-même débusqué de ces hauteurs. Vous rencontrait-il dans la rue et, vous prenant par un bouton, vous entraînait-il sous une porte pour vous lire de ses vers, vous ne deviez pas être surpris de l'entendre dire qu'ils étaient détestables et sentaient terriblement l'écolier.

S'il se répandait ainsi en plein air, il travaillait au contraire dans le huis clos le plus secret, fermait portes, fenêtres, volets, et, même en plein jour, n'écrivait qu'entre deux chandelles.

Il s'épuisait à cette pauvre lumière, pendant des mois entiers, sur un seul acte, sur une seule scène. Aussi n'a-t-il que bien peu écrit.

On ne connaît de lui que deux pièces : une tragédie, *la Belle Esclave*, qui semble avoir réussi en 1613, et la co-

médie que nous donnons ici, *l'Intrigue des filous*, dont le succès fut encore plus grand.

La reine mère en voulut avoir le plaisir ; elle se la fit jouer le 6 octobre 1647, à Fontainebleau, peu de temps après la première représentation à Paris. La pièce y fut très-fêtée, ainsi qu'un ami de l'auteur s'empressa de le lui apprendre.

« Il faut, lui écrivit-il, que vous soyez bien ennemi de votre gloire, puisque vous n'êtes pas venu jeudi dernier à Fontainebleau. Vous avez craint d'être incommodé de ce battement de mains dont le bruit, quelque grand qu'il soit, charme toujours le cœur. Les belles paroles que vous avez mises dans la bouche de vos filoux, en nous découvrant leurs artifices, nous ont appris à nous défendre ; et dans un pays de forêts et de rochers, nous les avons vus de près et sans dangers. Ils ne nous ont point fait d'autres violences que de nous contraindre d'aimer nos ennemis, à force de nous donner du plaisir. »

Il ne faut pas s'étonner que Lestoille ne fût pas à la Cour, et n'eût rien fait pour y assister à son triomphe. Il craignait le bruit, et vivait très-retiré, d'abord, avec sa femme qu'il gardait à vue ; puis après, tout seul, quand sa jalousie l'eut tué.

Sa retraite n'était pas dans Paris même, mais à quelques lieues, en pleine campagne, où il cultivait les fleurs, dont il avait la passion. Il n'en sortait que pour venir à l'Académie. Il y était assidu et fort écouté. On le chargea

avec Baro, Cérizy et Gombauld, des préliminaires de la *Critique du Cid*, que Desmarets n'eut plus ensuite qu'à rédiger. Après la mort de Richelieu, c'est lui qui, en qualité de directeur, dut aller prier le chancelier Séguier de vouloir bien être le nouveau protecteur de l'Académie, ce qu'il fit dans les meilleurs termes.

Il assistait aussi parfois à des lectures de pièces chez quelques poètes en renom, et n'y épargnait pas les boutades. Il en avait de plaisantes. Un jour Boisset, le musicien, était de la compagnie. Il n'avait jamais été à fête pareille, mais trouvait que c'était un dur ennui. A la fin du premier acte il demanda à Lestoille (en baillant à bouche que veux-tu) s'il y en avait, comme cela, beaucoup dans les pièces. — C'est selon, dit l'autre, quelquefois donze, quelquefois vingt-quatre. « Cela l'épouvanta, dit Tallemant ; à qui l'on doit l'anecdote. Il donna un tour de pilier, sans attendre davantage. »

C'était un fantasque, au besoin un plaisant, et parfois même un extravagant. La première chose qu'il avait écrite, *le Ballet des fous*, était bien son fait. On ne l'a pas, il s'est perdu, ainsi que les premiers actes d'une comédie, *le Secrétaire de Saint-Innocent*, c'est-à-dire l'écrivain public, à laquelle il travaillait au moment de sa mort.

La maladie qui l'emporta vint d'une folie. Il s'était mis en tête de ne plus manger que des confitures. Il en mangea tant qu'il mourut. On l'enterra à Saint-Benoit, le 4 février 1652. Il avait cinquante-cinq ans.

# L'INTRIGUE DES FILOUS

COMÉDIE

1689

A MESSIRE CHARLES TESTU

CONSEILLER DU ROI EN SON CONSEIL D'ÉTAT, MAÎTRE D'HÔTEL ORDINAIRE DE SA MAJESTÉ,  
CHEVALIER ET CAPITAINE DU GUET DE PARIS<sup>1</sup>.

Messieurs,

Je ne sçay quel jugement vous ferez de moy, et si vous ne m'accuserez point d'extravagance ou du moins d'incivilité, de vous demander aujourd'huy vostre protection pour ceux-là mesmes dont vous avez entrepris la ruine. La charge qu'on a donné à vostre vertu, et qui depuis tantost un siècle a passé de pere en fils dans

1. Le chevalier du guet, à qui notre poète dédie très-spirituellement son *Intrigue des filous*, avait charge, comme on sait, de la police de nuit dans Paris. Il était le seul qui fût resté decoré de l'ordre de l'Étoile, fondé par le roi Jean, et, depuis Charles VIII, aboli pour tout le monde. On avait même pour celui qui avait l'emploi de garder Paris « la belle étoile. » Un des privilèges du chevalier du guet était de pouvoir entrer chez le roi, même en hotte et à toute heure, pour lui rendre compte directement de ce qui se passait. Celui à qui la pièce est dédiée, Ch. Testu, qui occupa très-longtemps cette charge, usa du privilège pour se mêler des amours d'Henri IV, qu'il servit, bien plus qu'il ne le gêna (V. Tallemant, édité, P. Paris, t. III, p. 335-336).

vostre maison, vous oblige à faire la guerre à ces ennemis cachés qui la font indifféremment à tout le monde, et portent leurs mains sacrilèges jusques dans les temples et sur les autels. Cependant, quoiqu'il soit de vostre devoir de les exterminer tous, j'ose vous en présenter icy quelques-uns, pour vous prier de les traiter favorablement, et d'embrasser leur défense. Il est vray qu'il n'est bruit que de leur intrigue, et toutesfois, pour être des plus fameux, ils ne sont pas des plus coupables. Car après tout qu'ont-ils fait ? Ils ont fait possible autant que les autres ; mais leur adresse est leur excuse : elle a comme fasciné les yeux de leurs témoins, en leur faisant voir que les crimes sont beaux quand ils les font, et qu'il y peut avoir de la gloire à faire le mestier dont ils se meslent. Aussi, Monsieur, il y a fort peu de plaintes contre eux. Ils n'ont point de partie : aucun ne vous presse de mettre vos gens en campagne pour les poursuivre ; et si vous daignez vous entretenir avec eux de leurs tours de souplesse, ils vous feront passer peut-être quelques heures assez agréablement. Les termes dont ils





Si je seay degamer et jouer des couteaux

*A. B. H. 1780*



expriment leurs pensées sont grotesques ; la maniere dont ils attrapent les plus fins l'est encore davantage, et le receveur dont ils se servent n'est pas fou, mais il n'est guere moins plaisant que s'il l'estoit. Il n'est point de melancolie à l'épreuve de sa mine et de son langage, et il faudroit estre plus chagrin que ce philosophe qui pleuroit tous-jours, pour ne pas rire au recit de ses adventures. Enfin, Monsieur, ils font le divertissement et des yeux et des oreilles ; et comme ils ont plus d'agrément ou de bonheur que les autres, ils ont aussi plus de privilége. On permettoit en Lacedemon de voler en secret, mais on leur permet icy de voler en public, et cette nouvelle permission apporte plus d'utilité que de dommage. Ce sont des ennemis découverts et qui, déployant leur finesse à la vue du peuple et de la Cour, enseignent la Cour et le peuple à se garder d'en trompez. Mais quelque licence et quelque applaudissement qu'on leur donne dans les assemblées, ils en prennent peu de vanité, et se défont avec raison de l'approbation de la multitude. Quoy que ce montre ait un nombre infiny d'yeux, il ne voit que la superficialité des choses ; et pour avoir tant de testes, il n'en a pas plus de jugement. Ils croyent donc que c'est à vous et non pas à luy à pronoucer sur leurs actions, et ils ne sont entrez chez vous qu'avec crainte, sachant bien que ce qu'il admire le

plus est quelquefois ce que vous condamnez davantage. Ils apprehendent d'estre examinez en particulier par un juge si clair-voyant et si juste, et de n'estre rien moins dans le cabinet que ce qu'ils paroissent sur le theatre. Certes, Monsieur, ils ont beau faire les assurez, ils ne disent pas un mot qu'ils ne tremblent ; et je n'en excepte pas même ce compaignon qui parmy eux tranche du sçavant, et qui n'ayant pas moins l'estude que le larcin est devenu borgne à force de lire. Il me semble toutefois qu'ils ne sont pas si criminels qu'ils s'imaginent, et qu'estant plus dignes de faveur que de châtement, vostre bonté peut parler pour eux à vostre justice. Ce ne sont pas des filous ordinaires, de ces troubles-festes dont la rencontre est importune. On accourt en foule pour les voir ; et comme il y a plus de gloire à les proteger qu'à les perdre, je pourrois les adresser sans rougir au plus grand prince de la terre, mais je ne veux tenir leur grace que de vous, et pour l'obtenir, je vous offrirais mesme des presens, n'estoit que vous n'estes pas moins incorruptible que je suis,

Monsieur,

Vostre tres-humble et tres-obeissant serviteur,

DE LESTOILLE.

## AVIS IMPORTANT AU LECTEUR

Cher lecteur, j'offre à tes yeux un corps sans ame, j'appelle ainsi toute comedie qui se voit sur le papier, et non pas sur le theatre. Les plus galantes et les mieux achevés sont froides pour la plupart et languissantes, si elles ne sont animées par le secours de la representation. Les comediens n'en font pas seulement paroistre toutes les graces avec éclat : ils leur en presentent encore de nouvelles ; et la mesme piece qui semble admirable quand ils la recitent, ne se peut lire quelquefois sans dégoût. Ils ont fait valoir celle-cy, quoy que ce ne soit autre chose qu'une pure bouffonnerie, qui n'est digne ny de toy, ny de moy-mesme : aussi serois-je encore à te la donner, n'estoit que j'apprehendois avec raison, qu'il ne prist envie à quelqu'un de l'en faire un present à mon deceu, et que la faisant imprimer avec peu de soin, il n'ajoutast des fautes aux miennes, qui ne sont déjà qu'en trop grand nombre. Néanmoins, cher lecteur, je ne desavoie point ce petit ouvrage, quoy

qu'il soit de peu de merite : mais je t'avertis qu'il y en a quelques autres que tu achetes pour estre de moy qui n'en sont point, et que faute de bien connoistre ma façon d'écrire, tu te laisses abuser par une faurberie, qui n'est guere moins adroite que plaisante. Un certain libraire me fait passer tous les jours pour estre auteur de plusieurs livres qui ne sont pas de ma science, et dont je n'ay jamais seulement lu le titre : cependant il te les débite avec assurance qu'ils partent de mon esprit ; et pour donner couleur à ce mensonge il se sert de cet artifice. Il met à la premiere page, et à la fin de l'épistre, un certain nombre d'estoilles, n'osant y mettre mon nom ; et voila comme il te trompe, et me fait tort. J'ay bien voulu l'en donner avis, afin qu'à l'avenir tu ne t'y laisses plus surprendre, et que tu sçaches que je ne fus jamais d'honneur à me parer des dépouilles, ny des vivans, ni des morts.

## ACTEURS

LUCIDOR, capitaine françois.  
OLYMPÉ, veuve d'un partisan.  
FLORINDE, sa fille, et maistresse de Lucidor.  
CLORISE, confidente de Florinde.  
TERSANDRE, rival de Lucidor.

RAGONDE, revendeuse.  
LE BALAFRÉ, filou.  
LE BORGNE, filou.  
LE BRAS-DE-FER, filou.  
BERONTE, receleur.

*La scene est à Paris, dans l'isle du Palais, devant le Cheval de bronze<sup>1</sup>.*

1. Nous avons dit dans une note des pieces précédentes que c'estait le nom populaire donné à la statue d'Henri IV sur le Pont-Neuf.

## ACTE PREMIER

## SCÈNE I

BERONTE, LE BALAFRÉ, LE BRAS-DE-FER, LE BORGNE.

BERONTE.

Bon courage, mes pieds, courons vite, volons,  
Ils sont au Roy de bronze, ils sont à nos talons ;  
Au voleur ! au filon ! Mon Dieu, je perds haleine !  
Cachons-nous, autrement nostre perte est certaine.  
(*U se cache.*)

LE BALAFRÉ.

Où donc ce malotru peut-il s'estre fouré ?  
Dans sa chambre à l'envi nous l'avons bien bouré,  
Et nous le poursuivions pour l'achever de peindre <sup>1</sup>.

LE BORGNE.

Il va comme la foudre, on a peine à l'atteindre.

LE BRAS-DE-FER.

Je l'atteindray pourtant, et le roulay de coups.  
Ainsi qu'à des valets ce faquin parle à nous,  
Et nous a détourné cette casaque bleuë  
Qui nous mit l'autre jour cent archers à la quenë.

LE BORGNE.

La loy n'habite point parmi les receleurs ;  
Ils sont fourbes, méchants, et volent les voleurs [res ?  
Mais comme quoy sans eux ferions-nous nos affaires  
Ces mareaux aux larrons sont des maux necessaires.

LE BRAS-DE-FER.

Quoy ! souffrir qu'un pendart, qui devoit estre sec,  
Nous fasse ainsi passer la plume par le bec <sup>2</sup> ?  
Si de ce bras de fer une fois je l'attrape,  
Il sera bien subtil et bien fort s'il échape.  
Mais prenons-en quelqu'autre, aussi bien on scait  
Qu'aux Petites Maisons il va le grand galop.

LE BORGNE.

Depuis que le jettant coudre un pilier de couche <sup>3</sup>,  
Vous fistes de sa tête un abreuvoir à mouche <sup>4</sup>,  
Il a le cerveau creux, et sent une douleur [leur :  
Qui le rend comme un fou quand la vigne est en  
Il grimace par fois comme un enfant qu'on sèvre,

1. - *Achever de peindre*, dit Leroux dans son *Dict. comique*, c'est-à-dire achever de ruiner, de perdre quelqu'un. C'était une très-vieille expression. On lit dans Jean Marot :

Disoit que plus n'avez laine sur dos  
Et que rongée esles jusques aux os,  
Crucifère, achevez de peindre.

2. Quand on veut empêcher une oie de passer à travers une haie, on lui met, en travers du bec, une longue plume, en la passant par les deux orifices qui se trouvent au haut ; de là l'expression qui est ici, et qui est employée aussi par Modière, Saint-Simon, etc. Moins-ot de Brieux, dans son livre *De quelques coutumes*, etc., 1672, in-8, p. 57, en donne une autre explication, mais qui vaut moins.

3. Un de ces gros piliers de lit qui soutenaient la courtine et le ciel.

4. Une plaie, où les mouches ne se font jamais attendre. Scarron a dit, au livre V du *Virgile travesti* :

Quand Hereule, après maintes louches,  
Lui list un abreuvoir à mouches.

Tantost rit, tantost pleure, et pour rien prend la  
Enfin il est bizarre, et paroist insensé. [chèvre ;  
Mais ce mal n'est pas long, il est bien tost passé.

LE BALAFRÉ.

Non, non, il a tousjours la cervelle en écharpe <sup>1</sup>,  
Et sa main a déjà trop joué de la harpe <sup>2</sup> ;  
Il nous gasconne tout, et dans le cabaret  
Il fait à nos dépens tirer blanc et clair et ; [porte,  
Mais quoy qu'il nous ait pris, il faut qu'il le rap-  
Sinon il se verra traiter d'étrange sorte.  
Courons donc le chercher, suivons-le jusqu'au bout,  
Et frotons-le à l'envi sur le ventre et par tout.

(Ils rentrent.)

BERONTE seul.

Allez froter un asne, et non un honneste homme ;  
Mais silence, je crains que leur main ne m'assomme,  
Si dans ce petit coin ils m'eussent rencontré ;  
Dieu scait de quelle sorte ils m'auroient accouré ;  
Je tremblais d'une peur qui n'estoit pas petite,  
Et j'en aurois voulu pour un bras estre quitte ;  
Mais ils s'en sont allez, ces cruels sans pitié ;  
Ma frayeur est passée, ils sont bien loing d'icy :  
Retirons-nous pourtant où Ragonde demeure.

(Beronte heurte chez Ragonde.)

## SCÈNE II

RAGONDE, BERONTE.

RAGONDE.

Qui va-là ?

BERONTE.

Vostre amy.

RAGONDE.

Vrayment il est belle heure :  
Mais que voy-je ? La crainte a mon cœur tout transi.

BERONTE.

Je suis...

RAGONDE.

Quelque vaut-rien, retire-toy d'icy.

(Ragonde méconnoist Beronte, et luy ferme la porte.)

BERONTE.

Reconnaissez ma voix et ouvrez-moy la porte.

RAGONDE.

Qui vous reconnoistroit vestu de telle sorte ?  
Le plaissant équipage ! Hé ! Dieu ! d'où venez vous ?

BERONTE.

Je viens de me sauver de la main des filous.  
Ouy, grace à ma lanterne, avec assez d'adresse,  
Je me suis finement échapé de la presse ;  
Mais voyez si j'estois étourdy du batteau <sup>3</sup>,  
J'ay pris un garde robe <sup>4</sup> au lieu de mon manteau ;

1. C'est-à-dire blessée, impotente, avec un bras en écharpe. on dit encore « esprit en écharpe » avec le même sens.

2. Jeu de mot sur la ressemblance du mot harpe et du mot happer, prendre, qui plus anciennement s'écrivait harper. — Pour bande de voleurs on avoit dit Harpaille, comme on le voit dans les *Vigiles de Charles VII.*

3. C'est-à-dire étourdy comme quelqu'un a qui la tête a tourné en bateau.

4. Grand tablier que les femmes portaient pour garantir, pour

Et, n'ayant eu loisir de chausser qu'une botte,  
J'ay fait la culebute au milieu de la crotte.

RAGONDE.

En ces occasions on perd tout jugement.

BERONTE.

Il y paroist assez à mon habillement :  
La méprise est plaisante et certes me fait rire,  
Quand je crains de tomber d'un grand mal dans un  
S'ils reviennent à moy, je seray maltraité, [pire.  
Et cul par dessus teste en l'eau précipité.  
Si bien qu'il dira vray, ce liseur de grimoire,  
Qui m'a prédit qu'un jour je mourrois de trop boire.

RAGONDE.

D'où vient donc leur colere ?

BERONTE.

Ils sont venus tantost

Revoir quelques habits qu'ils m'ont mis en dépôt,  
Et sans nulle raison me voulant faire accroire  
Que j'avois engagé de leurs hardes pour boire,  
Ils m'ont poché d'abord un œil au beurre noir <sup>1</sup>,  
Et cassé sur le nez et bouteille et miroir.  
Ces batteurs de pavé, ces marabouts sans ressource,  
Vouloient m'ôter la vie aussi bien que la bourse.  
Qu'ils m'ont bien testonné ! Suis-je pas beau garçon ?  
Je ne me suis point vû traiter de la façon,  
Ma teste en mille endroits est relevée en bosse,  
Et jamais receleur ne fut à telle nopee.  
Me prenant pour cheval ils m'ont bien étrillé,  
Et chez moy chacun d'eux joné au Roy dépoüillé <sup>2</sup>.  
Par terre l'un assis sur son cul comme un singe,  
Amasse en un paquet le meilleur de mon linge,  
L'autre detend mon liet, et serre sous ses bras  
Les pentes <sup>3</sup>, les rideaux, la couverture et les draps.  
Enfin ils pillent tout, ces plieurs de toilette <sup>4</sup>,  
Et m'ont fait malgré moy déloger sans trompette.  
Quelques-uns m'ont suivi, mais ils ne m'ont pas veu,  
Dans ce coin où j'estois pied chaussé, l'autre nu.

RAGONDE.

Je vous retirerois, fût-ce en ma chambre même ;  
Mais j'ay de ces escroques une frayeur extrême ;  
S'ils sçavoient que chez moy je vous ay fait cacher,  
A l'heure de minuit ils viendront vous chercher ;  
Ils me chanteront poëille, ils me feront desordre,  
Et jamais ces matins n'ont abboyé sans mordre.

« garder leurs robes. » Regnier dans sa description de la chambre de Jesume, dit en parlant du lit (*Sat.* XI, v. 200) :

Un garde-robe gras servoit de pavillon.

1. On se contente de dire aujourd'hui *œil poché*. La locution complete portoit avec soi son étymologie, en rappelant la ressemblance qu'il y a entre un œil meurtri et noir d'un coup de poing et un œuf dans le beurre noir. L'expression est déjà dans Rabelais (liv. IV, ch. xii) : « Il resta tout estourdy et meurtry, ung œil poché au beurre noir. »

2. Jen ou l'on enlevait pièce à pièce les vêtements du patient. *Et*, dit Regnier (*Sat.* XI, v. 271),

Et le pourpoint du dos par force elle m'arrache,  
Comme si nostre jeu fust au *Roi dépoüillé*.

3. Mot qui se trouve dans le fameux mémoire de la Flèche dans l'*Arène*. Les pentes sont les bandes qui drapent le haut des rideaux autour du ciel de lit.

4. *Plier la toilette*, comme on le voit dans Tallemant, ou *plier la serviette*, comme dans le *Voyage de Mervare*, de Furetiere, se disait pour voler, surtout, suivant Leroux, si l'on s'agissait du vol d'un valet détroissant ses maîtres.

Cherchez donc gîte ailleurs.

(Elle rentre.)

BERONTE, seul.

Qui s'en seroit douté ?

Quelle reception ! quelle civilité !  
Me voila bien canus ; mais quel sujet la porte  
A refuser ainsi les hommes de ma sorte ?  
Elle est inexcusable, et fourbe de tout point,  
Ces filous qu'elle craint ne la cognoissent point ;  
Cependant que feray-je ? ou sera mon azile ?  
Au diable le denier, je n'ay n'y crois ny pile,  
Je suis leger d'un grain, et la nécessité  
S'en va me rendre sec comme un pendu d'esté.  
Mais d'où vient qu'au logis de cette fine mouche  
Qui, chapelet en main, fait la sainte Nitouche,  
Le nez dans son manteau, sans suite et sans clarté,  
(*Lucidor heurte chez Ragonde, et une fille qui le suit de loin y entre après luy.*)

Heurte ce gentilhomme, ou ce vilain botté ?

Troit-il si matin faire emplette chez elle ?

Il y va bien plustost attendre cette belle

Habillée en jean vieux, qui de loin suit ses pas

Et qui de son mouchoir me cache ses appas.

Elle entre chez Ragonde, et non, comme je pense,

Pour luy communiquer un cas de conscience,

Seule après un plumet <sup>1</sup>, par un petit détour,

Chez une revendeuse entrer au point du jour,

Et d'un mouchoir encor, prenant de tout ombrage,

De peur d'être connuë, affubler son visage :

Mon doute est éclairci, je connois la raison

Qui trop indignement m'a fermé sa maison.

La matoïse qu'elle est a peur que je ne voye

Qu'elle loge tousjours quelque fille de joye ;

Elle en est soupçonnée, et c'est le commun bruit

Que sans avoir proces souvent elle produit.

Il semble cependant, à voir sa contenance,

Qu'elle a de tout son cœur fait ven de continence,

Et que de lui parler de toucher un teton,

Ce soit lui parler grec, arabe, ou bas breton ;

Mais elle fait l'amour, ou du moins la fait faire :

Et fust-ce aux Quinze-Vingts la preuve en seroit laire.

L'hypocrite à la fin se connoist tost ou tard :

Oncajolle chez elle aussi bien qu'autre part,

Et, corrompant l'honneur des meilleures familles,

Peut estre qu'elle vend moins d'habits que de filles :

Ma foy, c'est un mestier qui vaut mieux que le mien !

On y fait des amis, on y gagne du bien ;

On void mille beautez, et, s'il en prend envie,

On se donne un plaisir le plus doux de la vie.

Changeons donc d'exercice, et pour nous rendre heu-

Soyons ambassadeur du roy des amoureux. [reux,

(*Beronde trouve icy le portrait de Florinde, que  
Christie a laissé tomber entrant chez Ragonde.*)

Mais que voy-je ? Est-ce pas le portrait de la belle

Que m'ignores Ragonde a fait entrer chez elle,

Et que sans y penser elle aura laissé choir,

Lors que pour se cacher elle a pris son mouchoir ?

Elle a passé soudain, je ne l'ay qu'entreveuë ;

Mais si la reconnois je <sup>2</sup>, ou j'ay bien la berlue,

1. Gentilhomme ayant chaque au a plume, homme de guerre etc.

Et toujours le plumet aura la preference,

dit la Fontaine, dans le *Soyuz de Vaux*.

2. C'est-à-dire : mais pourtant je la reconnois.

Ouy, voila son visage, et j'y vois des appas  
Qui me pourroient tenter après un bon repas.  
Mais le flambeau d'amour s'allume à la cuisine,  
Et sur cette peinture on n'auroit pas chopine.  
Allons donc voir chez moy si rien n'y est resté  
Sur quoy je puisse un peu trinquer à ma santé;  
Aussi bien, quelqu'un sort, et je crains, non sans  
Qu'on ne vienne m'ôter une si belle chose. [cause,  
Fuyons à tout hazard.

## SCÈNE III

LUCIDOR, CLORISE, RAGONDE.

LUCIDOR.

O comble de malheurs !

Puis-je, chère Clorise, assez verser de pleurs,  
Regrettant le portrait de celle que j'adore ?  
Mais comment as-tu pu le perdre ?

CLORISE.

Je l'ignore :

De sa part chez Ragonde allant vous le porter,  
Je ne sçay pas comment on a pu me l'ôster.

LUCIDOR.

Ha ! que ton peu de soin est peu digne d'excuse !

CLORISE.

Aussi, loin d'en chercher, moy-même je m'accuse ;  
Mais ne voulez-vous point moderer votre enmy ?  
C'est un portrait perdu.

LUCIDOR.

Je le suis plus que luy.

Ce bien m'estoit promis, et ta belle maîtresse  
Me l'envoyoit aussi pour tenir sa promesse,  
Et consoler par là son malheureux amant  
De n'oser plus la voir qu'en secret seulement.  
Ha ! je ne l'auray point, ta negligence extrême  
M'a frustré pour jamais de cette autre elle-même,  
De ce charme des yeux, qui, ravissant les miens,  
Eust flatté ma douleur en l'absence des siens.

RAGONDE.

Faut-il pester ainsi contre votre aventure,  
Pour un petit carton barboüillé de peinture ?  
Où peut-estre Clorinde est laide en cramoisy ?

LUCIDOR.

Ha ! ne ris point du mal dont mon cœur est saisi.

CLORISE.

Il faut se consoler.

LUCIDOR.

Il faut perdre la vie.

CLORISE.

Je sçay qu'à fondre en pleurs ce malheur vous convie,  
Mais tenez-le secret, ou bien préparez-vous  
A me voir de Clorinde essayer le courroux.  
Ouy, si ma negligence arrive à ses oreilles,

J'auray bean reclamer ses bontez nonpareilles,  
Je seray souffleté, et sans plus de caquet  
Il faudra me resoudre à faire mon paquet.

LUCIDOR.

Luy pourray-je cacher une si grande perte ?

RAGONDE.

Devez vous l'avertir que vous l'avez soufferte ?  
Au contraire, parlant avec elle aujourd'huy,  
Mentez comme un beau diable, et donnez-vous à luy,  
Si tousjours ce portrait n'occupe vostre veüe.

LUCIDOR.

Mentirois-je à qui voit mon ame toute nue ?  
Que puisse-je plustost estre privé du jour !

RAGONDE.

Que fait-on que mensonge en l'empire d'Amour ?  
C'est là qu'impunement à toute heure il s'en forge,  
Et vous avez menti cent pieds dans vostre gorge,  
Alors que tant de fois, sans rougir seulement,  
Vous m'avez assuré d'estre mort en l'aimant.  
Vous parlez, vous marchez, qui doneques, je vous  
Vous a ressuscité ? [prie,

LUCIDOR.

Trêve de raillerie,

Moy pour cacher un crime en commettre un si noir ?

CLORISE.

Si le mien se connoist, où sera mon espoir ?  
Par une menagerie assurez ma fortune,  
J'en ay fait cent pour vous, pour moi faites-en une.

LUCIDOR.

Puis donc que tu le veux, si je n'y suis forcé,  
Je ne luy diray rien de ce qui s'est passé :  
Je t'en donne parole, et le Ciel me confonde  
Si j'en parle jamais à personne du monde.  
Mais au Temple aujourd'huy ne la pourray je voir ?

CLORISE.

Que Ragonde avec moy s'en vienne le sçavoir.

LUCIDOR.

Va, Ragonde, va donc, sa mère a mille doutes  
Qui la tiennent souvent tout un jour aux ecoutes :  
Mais tes inventions, qu'on ne peut égaler,  
Trouvent bien toutesfois moyen de luy parler.  
On n'en soupçonne rien, ton adresse est extrême,  
Et tu pourrois tromper la défiance même.  
Mais adieu, je t'amuse.

(Il rentre.)

RAGONDE.

O quels transports d'amour !

Mais Florinde paroist.

## SCÈNE IV

FLORINDE, CLORISE, RAGONDE.

FLORINDE.

J'attens vostre retour :

L'avez-vous vu, Clorise ? a-t-il ce qu'il demande ?

CLORISE.

Il s'est trouvé surpris d'une faveur si grande ;  
Cent fois il l'a baisée, et même, devant nous,  
Il s'est pour l'adorer voulu mettre à genoux :

1 C'est-à-dire d'une laideur du meilleur teint. Le *cramoisy* étant la couleur par excellence, tout ce qui était « en cramoisy, » passait pour excellent, pour parfait. Babelais dit « rimer en cramoisy, » pour, rimer à merveille. L'expression était, de son temps, nouvelle et à la mode : « Je vous confesse, dit Henry Estienne, dans son *Dialogue du nouveau langage*,... qu'ils sont meschans en cramoisy, comme on parle aujourd'huy... »

Mais quoy que ce portrait lui donne tant de joye,  
Il dit qu'il faut qu'il meure, ou qu'enlin il vous voye.

FLORENDE.

Au Temple ce matin je pourray bien aller,  
Mais qu'il n'espere pas que j'ose luy parler ;  
Il n'est pas à sçavoir qu'on m'en a fait défense,  
Et que son entretien me tiendrait bien d'offense.

RAGONDE.

Faut-il que vos parens contraignent vos desirs ?  
Voyez en liberté l'objet de vos plaisirs ;  
Est-il pas gentilhomme ? est-il pas capitaine ?  
Si j'estois que de vous, ma foy ribbon ribene <sup>1</sup>,  
Bon gré, mal gré leurs dents, je les ferois bouquer<sup>2</sup>.

FLORENDE.

Sans sortir du devoir pourrois-je les choquer,  
Quoy ! dépendez-vous d'eux ? Vous n'avez plus de  
Et le bien vient de luy, non pas de vostre mere,  
Qui, se voyant encore en la fleur de ses ans,  
Se laisse cajoller par mille courtisans.

Mais si quelque galand luy donne dans la vue,  
Vous imaginez-vous d'en estre mieux pourve ?  
Les biens que vostre pere a pour vous amassez  
Seront pour un plumet follement dépensez,  
Et Dieu sçait cependant comme iront ses affaires,  
Et combien aux proces les amours sont contraires ;  
Le miroir qu'elle prend afin de s'ajuster,  
Est le seul avocat qu'elle ira consulter.

Deja son plus grand soin est de parestre belle ;  
Elle invente à tous coups quelque mode nouvelle,  
Et vostre pere est mort en sa jeune saison  
Du regret de la voir ruiner sa maison,  
Et non pas, comme croit sottement le vulgaire,  
De quelque *qui pro quo* de son apotiquaire ;  
Mais à vous convertir perdray-je mon latin ?

FLORENDE.

Taisons nous, la voyez.

## SCENE V

OLYMPÉ, FLORENDE, CLORISE, RAGONDE.

OLYMPÉ.

Vous sortez bien matin.

Mais plus matin encor je me suis habillée,  
Pour sçavoir que si tost vous avoit éveillée :  
Où courez-vous ?

FLORENDE.

Au Temple.

OLYMPÉ

Et cette femme aussi ?

FLORENDE.

Afin de vous parler elle venoit icy.

RAGONDE.

Madame, si j'en croy la nouvelle publique,

Vous donnez un époux à vostre fille unique ?

OLYMPÉ.

Vous venez de bonne heure, afin de le sçavoir.

RAGONDE.

Madame, excusez moy, je ne viens que pour voir  
Si vous auriez besoin de quelques pierreries,  
De beau linge, de lits, ou de tapisseries.

OLYMPÉ.

Non, pas pour le present.

RAGONDE.

J'ay des meubles chez moy  
Capables de servir dans la chambre du roy ;  
Mais pour les acheter je ne trouve personne.  
Le temps est miserable, on vend moins qu'on ne  
[donne :

A peine le bourgeois me demande combien,  
Et chacun à la Cour veut avoir tout pour rien ;  
On apprend la lizine, on n'a plus d'autre livre <sup>1</sup>.  
Je suis de tous metiers, et si je ne puis vivre,  
Je perds sans rien gaguer mes peines et mes pas.

OLYMPÉ.

Hé ! que faites-vous donc ?

RAGONDE.

Mais que ne fais-je pas ?

Madame, je revends et fais prester sur gages ;  
Je predis l'avenir, et fais des mariages ;  
Cherchez vous un mary, je sçay bien vostre fait ;  
C'est un homme de mine et plus encore d'effet.

OLYMPÉ.

[horre.

Je le croy, mais l'hymen est un joug que j'ab-

RAGONDE.

[encore ?

Quoy ! vous tiendrez vous veuve, estant si jeune  
L'en voy remarier qui passent cinquante ans ;  
Reprenez un mari, ménagez vostre temps,  
Et ressouvenez vous qu'il n'est rien si semblable  
Que l'estat d'une veuve et d'une miserable ;  
Souvent elle est reduite à vainere ses desirs.  
Pour garder son honneur elle perd ses plaisirs ;  
Que si quelqu'un la void, soudain on en caquette ;  
Elle est au *roquentin* <sup>2</sup>, on l'appelle « coquette, »  
Et ses propres enfans, condamnant ses humeurs,  
Sont parfois les premiers à censurer ses mœurs ;  
Tout venage est lâcheux, et j'en fais bien l'é-

[veuve.

Fust on femme d'un sot, on est mieux qu'estant

OLYMPÉ.

Je la suis toutefois, et la seray toujours.

Adieu, n'en parlons plus, brisons là ce discours.

RAGONDE.

Vous refusez un bien que le Ciel vous presente.

OLYMPÉ.

La charge d'un mary me semble trop pesante.

1. Il s'agit de la traduction du livre italien : *Della famosissima compagnia della Lesina dialogo.*, publiée en 1601, sous ce titre : *La famosa compagnia de la Lesina ou Mesme, c'est-à-dire la mi niere d'esparguer, acquerir et causever.*... par le docteur Philandre.

2. C'est-à-dire elle est mise en chanson. V. sur le mot *roquentin*, dans le sens de complet satirique, une note de la *Comédie de chansons*.

1. Les mots bon gré, mal gré, qui suivent ceux-ci, en disent le sens.  
2. C'est-à-dire je les ferais *baiser*, *embrasser* malgré eux ma cause, et me donner raison. Ce mot *bouquer*, vieux aujourd'hui, est encore employé par Voltaire.

RAGONDE.

Vous pourriez toutefois la porter aisément ;  
Mais je parle, Madame, un peu trop librement,  
Et crains de vous avoir trop longtemps arrêté.

(Elle rentre.)

OLYMPÉ.

Ne seroit ce point là quelque femme apostée ?  
Peut estre Lucidor emprunte son secours  
Pour vous faire tenir des lettres tous les jours.  
Et peut estre à repondre encore il vous engage,  
A dessein seulement d'en tirer avantage ;  
L'amant dans la poursuite est un renard si fin,  
Que nous n'avons poulets qu'il n'attrape à la fin.  
Mais il devient lyon aux caresses premières, [nières,  
Nous fait trembler de peur, nous retient prison-  
Et dans la jouissance il se change en serpent,  
Dont le mortel venin contre nous se répand.  
Il nous siffle, il nous mord, et nous quitte avec joye,  
Pour chercher autre part quelque nouvelle proye.

FLORINDE.

Mes yeux sont à sçavoir comment sa main écrit.

OLYMPÉ.

Vous devez pour jamais l'oster de vostre esprit ;  
Mais qui croiroit qu'amour vous eût préoccupée  
D'un homme qui n'a rien que la cappe et l'épée ?  
Lucidor est gentil, genereux, obligeant ;  
Mais toutes ces vertus ne sont pas de l'argent.  
Cependant il vous charme, et Tersandre au con-  
traire, [plaire ;  
Avecque tous ses biens tâche en vain de vous  
Mais, en fuyant Tersandre, et suivant son rival,  
Vous fuyez vostre bien et suivez vostre mal.  
Tersandre est en effet plus riche qu'en paroles ;  
Ne luy gardons-nous pas deux grands sacs de pis-  
Un coffret tout comblé de chaines d'or massif, [toles,  
Et qui pour leur grosseur sont d'un prix excessif,  
Un diamant encore en splendeur admirable,  
En grandeur monstrueux, en tout incomparable ?

FLORINDE.

Ouy, mais il est jaloux, jusque-là que par fois  
A ma langue, à mes yeux il veut donner des loix.  
Je n'ose entretenir ny regarder personne,  
Sans aucune raison souvent il me soupçonne,  
Et, si de moy s'approche ou servante ou valet,  
Il jure qu'en mes mains on a mis un poulet.

OLYMPÉ.

Plus un homme est jaloux, plus son amour est  
Et nulle ne s'égale à celle qu'il vous porte ;  
Il sera vostre epoux, c'est un point arrêté.  
Rentrons.

FLORINDE.

Dieu ! que feray-je en cette extrémité ?

## ACTE DEUXIÈME

## SCÈNE I

BERONTE seul.

Ha ! je m'en doutois bien que je serois prophete ;  
Sans user de balais ils ont fait maison nette.  
Ces filous qui juroient en chartiers embourbez  
Ont en moins d'une nuit tous mes biens dérobez ;  
Et ne me laissant pas, pour me pendre, une corde,  
A cette seule botte ont fait misericorde ;  
La voyant vieille, seche et moisie à moitié,  
Tous barbares qu'ils sont, ils en ont eu pitié ;  
Mais il faut au besoin de tout bois faire flèche,  
Il n'importe de quoy l'on repare la brèche,  
Ny mesme à quel métier on gagne de l'argent.  
Quand de biens et d'amis on se trouve indigent.  
Faisons profit de tout ; cet objet plein de charmes  
De la chasteté mesme arracheroit les armes,  
Et pour se rejouir une heure seulement  
Avec l'original d'un portrait si charmant,  
Il n'est point de boiteux qui ne prenne la course,  
Ny d'homme si vilain qui ne m'ouvre sa bourse.  
Done, nous promenant seul par ces lieux detournez,  
Voyous qui des passans aura le plus beau nez,  
Et soudain, pour tirer profit de sa rencontre,  
Je pourrois bien sans doute, après cet accident,  
Comme les Espagnols, dîner d'un cure-dent <sup>1</sup>.

## SCÈNE II

TERSANDRE, BERONTE.

BERONTE.

Mais qui voy-je parestre ? Amour me favorise  
Ce frisé semble avoir l'œil à la friandise,  
La pochette garnie et le cœur genereux,  
Pour bien payer le droit d'un avis amoureux.  
Monsieur...

TERSANDRE.

Que me voy-tu ?

BERONTE.

Que vaut bien cet ouvrage ?  
Se peindra-il jamais un plus gentil visage ?

TERSANDRE.

Ce portrait a vraiment un charme tout nouveau.

BERONTE.

Vous et l'original en feriez un plus beau.  
Il est icy tout proche, et, si je vous y mène,  
Vous me confessez qu'elle en vaut bien la peine.

1. L'hidalgo pauvre de *Lazaville de Tormes* ne diue pas autrement. Le cure-dent, même à Paris, servait de contenance aux di-neurs à jeun : « Lors, dit le baron de l'onesté, l'homme du « paroistre, » il faut bouter courage, faire bonne mine, un *cure-tout* à la bouche pour paroistre avoir disné. »



TERSANDRE.

O Ciel ! dans ce portrait voy-je pas éclater  
Tous les traits dont Florinde a sevu me surmonter ?  
Que dis-tu, malheureux ? me veux-tu faire accroire  
Que ce corps si parfait ait une ame si noire ?

BERONTE.

C'est un jeune tendron de l'âge de quinze ans,  
Mais qu'on ne peut gagner qu'à force de presens.

TERSANDRE.

O Dieu, quelle rencontre ! ô Dieu, quelle nouvelle !  
Je me la figurois autant chaste que belle ;  
Mais je veux me venger, on terminer mes jours.

BERONTE.

Il faut plustost cueillir le fruit de vos amours :  
De la faute d'antruy porterez-vous la peine,  
Et mourrez-vous de soif auprès d'une fontaine  
Où tant d'honnestes gens se vont desalterer ?

TERSANDRE.

Ce mot suffit tout seul pour me desesperer.  
Mais c'est trop discourir, accomplis ta promesse.  
Ma curiosité se plaint de ta paresse ;  
Marche, sers moy de guide. Est-ce par ce détour ?

BERONTE.

Fait-on marcher pour rien un messenger d'amour ?

TERSANDRE.

Je te tiens, tu viendras, tu ne l'en peux défendre.

BERONTE.

Vous avez la main rude, ou bien j'ay la peau tendre.  
O la chaude pratique ! Où me suis-je adressé ?

TERSANDRE.

Je pense qu'il est vye, ou plustost insensé ;  
Mais donnons luy la piece afin qu'il nous y meine.  
Tiens, voila bien de quoy te payer de ta peine,  
Je ne veux rien pour rien ; mais dépêche, autrement  
Une rupture d'os sera ton châtement.

BERONTE.

Dans ce petit logis, lestement accoutrée,  
Avec un vergalant tantost elle est entrée,  
Ils y seront encore.

TERSANDRE.

Est-ce point mon rival ?

Tirons-nous promptement d'un doute si fatal,  
Entrons, et là dedans, le trouvant avec elle,  
Poignardons le à l'instant au sein de l'infidèle.  
Heurte, redouble encore, ha ! je meurs de regret.  
*(Beronte heurte chez Ragonde.)*

BERONTE.

Dans tous les lieux d'honneur<sup>1</sup> il faut estre discret.

## SCÈNE III

TERSANDRE, RAGONDE, BERONTE.

RAGONDE.

chambre

Que vous plaist il, Monsieur ? Voulez-vous dans ma

1. Par antiphrase et ironie, on appelaient lieux d'honneur les lieux déshonnêtes. Les plus mauvaises tavernes s'appelaient pour la même raison *Cabarets d'honneur*. Le mot revient souvent dans la querelle du P. Garrasse et de Théophile.

Voir quelques bracelets ou de corail ou d'ambre,  
De beaux emmeublements, mille sortes d'habits,  
De nouveaux points coupez<sup>1</sup>, des montres, des rubis ?  
*(Beronte tire à part Ragonde, et luy parle.)*

BERONTE.

Il ne vient pas icy pour y faire rencontre  
D'habits, de bracelets, de dentelle, ou de montre,  
Mais bien d'un petit cœur, dont l'éclat est si grand,  
Et que vous desirez de vendre au plus offrant.

RAGONDE.

Il est vray qu'il est beau, mais ces traîneurs d'épée  
Sont seigneurs d'argent-court<sup>2</sup> et souvent m'ont  
[trompée ;  
J'aime bien mieux le vendre à quelque financier.

TERSANDRE.

Contentez le desir de qui veut bien payer.

RAGONDE.

Ce que vous desirez de cent feux étincelle ;  
Mais, Monsieur, sçavez-vous comment cela s'appelle ?  
Ce joly petit cœur, qui n'a rien de commun,  
Et cinquante écus d'or en un mol, c'est tout un.

TERSANDRE.

Montrez-le promptement, vostre longueur me tuë.

RAGONDE luy montre un cœur de diamant.

Vous ne donnerez rien pour en avoir la veuë :  
Le voila, n'est-il pas plus brillant qu'un soleil ?  
Ce cœur de diamant n'eut jamais de pareil.

TERSANDRE.

O rencontre bizarre ! ô plaisante équivoque,  
Qui malgré une douleur à rire me provoque !  
Je ne cherche rien moins qu'un cœur de diamant.

RAGONDE.

Hé ! que cherchez-vous donc ? Parlez plus clairement,  
Ce n'est pas avec moy qu'il faut faire la fine.

BERONTE.

Que ne luy montrez-vous cette jeune poupiné<sup>3</sup>,  
Dont le teint est si frais et l'œil est si riant,  
Qu'on n'a jamais tâté d'un morceau plus friand.  
On sçait bien cependant que chacun en dispose,  
Et qu'on ne trouve point d'épine à cette rose.

RAGONDE.

Les filous de tantost, ne pardonnant à rien,  
L'auroient-ils emporté l'esprit avec le bien ?

TERSANDRE.

Nous vous contenterons, n'usez plus de remise.

RAGONDE.

Je n'ay pour vous, Messieurs, aucune marchandise,  
Fors une couverture où l'on herne les fous<sup>4</sup>.

*(Elle rentre.)*

1. Sorte de dentelle, ou guipure, dont il a été parlé dans plusieurs notes des pieces précédentes.

2. On disait au xv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècles, non pas être *à court*, mais être *court d'argent* ; de là, par une simple inversion, le nom de ces MM. d'Argentcourt dont la seigneurie est déjà indiquée par H. Estienne. Dans ses *Dialogues du nouveau langage*, il nous parle de gens logés chez M. d'Argencourt.

3. Coquette, attirée comme une poupinée. Marot a dit :

Bien vous gard donc, Mesdames tant poupinées.

4. On sait par l'hist. civ. de Sarrho, comment se faisaient les *berneours*. — Au lieu de couvertures on se servait souvent de ces amples manteaux qu'Abelais (liv. 1, ch. vi) appelle *bernes* à la moresque. Le mot *berneur* en est venu. Le mot *berne* n'étoit

TERSANDRE.

Quoy ! nous fermer la porte en se raillant de nous ?  
Faire l'honneste femme, et produire des filles ?

BERONTE.

quilles.  
Troussons, de peur des coups, nostre sac et nos  
(*Il rentre.*)

TERSANDRE *seul.*

Il s'enfuit, et me laisse avecque des transports  
Dont jamais ma raison ne vainera les efforts.  
Mais plus que ce portrait suis-je pas insensible,  
Si je ne me ressens d'un affront si visible ?  
J'oublieray toute chose avant que l'oublier,  
Et moy mesme par tout j'iray le publier :  
Mais dois-je declarer une faute si grande ?  
Mon honneur le defend, mon esprit le commande ;  
Sans honte je ne puis decouvrir mon malheur,  
Et ne le puis celer sans mourir de douleur :  
Au moins sa confidente en doit estre avertie :  
Mais n'est-il pas trop vray qu'elle est de la partie ?  
Qu'avecque sa maistresse elle passe son temps,  
Et peut estre la vend à beaux deniers contens ?  
La voicy, l'effrontée ! Où s'en va donc Clorise ?

## SCÈNE IV

TERSANDRE, CLORISE.

CLORISE.

Icy près.

TERSANDRE.

Toute seule ? et mesme si surprise ?

CLORISE.

A quoy tend ce propos ? Mais, ô Ciel ! qu'avez vous ?  
Dieu ! je vous voy rougir et pâlir à tous coups.  
Et de tant de couleurs se peint vostre visage,  
Que jamais l'arc-en-ciel n'en montra davantage.

TERSANDRE.

Allez vous rejouïr et saoulez vos desirs  
Des molles voluptez des amoureux plaisirs.  
Allez avec Florinde en des maisons de joye, *[voye ;]*  
Mais sur tout gardez bien que quelqu'un ne vous  
Car, si l'on vous y prend, quel excès de bonheur  
Vous pourra faire un jour recouvrer vostre honneur ?  
Lorsque la renommée est une fois perduë,  
Quoy que l'on fasse après elle n'est point renduë.  
Il vaudroit mieux pecher et que l'on n'en eust rien,  
Que faire penser mal à l'heure qu'on fait bien.

CLORISE.

Les vyrognes, les fous et les enfans font rire,  
Et l'on a peu d'égard à ce qu'ils peuvent dire :  
Mais on doit encor moins s'offenser d'un amant,  
A qui la jalousie oste le jugement.  
C'est une passion qui jamais ne vous quitte,  
On rit des mouvements dont elle vous agite,  
Elle vous fait tenir d'extravagans propos,  
Vous fait parler tout seul, vous oste le repos,  
Et fait que tous les jours quelque soupçon vous porte

lui-même qu'une alteration du nom du mantou arabe *bernou*,  
*burnou*.

A voir combien de fois on ouvre nostre porte.  
Ce monstre est défiant, et croit que la beauté  
Ne scauroit compatir avec la chastete :  
Il est toujours au guet, il est toujours en doute ;  
Il a plus d'yeux qu'Argus, et pourtant ne voit goutte.

TERSANDRE.

Je ne voy que trop bien : il n'est plus de couleur  
Qui puisse déguiser un si honteux malheur ;  
Florinde est découverte, et je connois la flamme  
De l'impudique feu qui brûle dans son ame.

CLORISE.

Ma foy, si vostre esprit que j'ay tant admiré,  
N'est perdu tout à fait, il est bien égaré.  
Qui prendroit garde à vous, vous voyant si peu sage,  
Pour apprendre à parler vous feroit mettre en cage.

TERSANDRE.

Ma foy, si vostre honneur que j'ay tant protégé,  
N'est vendu tout à fait, il est bien engagé. *[plaire.]*  
Qui prendroit garde à vous, pourroit bien vous dés-  
S'il ne vouloit tout voir, tout ouïr, et se laire.

CLORISE.

Hé ! qu'avez-vous donc vu ? qu'avez-vous donc ouï ?  
Quelle fausses clartez vous ont donc éblouï ?  
Florinde n'a jamais fait d'actions blâmables,  
Et plus que ses beautez ses vertus sont aimables.  
J'épouserois plustot un tombeau qu'un jaloux.  
Quel vertigo vous prend et vous met hors de vous ?  
Quels discours, quels regards, quels transports de *[folie !]*

Si vous continuez, je crains qu'on ne vous lie  
Et que vous ne fassiez les cordes rencherir.

TERSANDRE.

Ha ! ne m'en parlez plus, vous me faites mourir.  
N'allez-vous pas ensemble en ces maisons infames  
Où souvent un seul corps a fait perdre mille ames ?

CLORISE.

Non, mais j'iray bien tost avec devotion  
Prier saint Maturin <sup>1</sup> à vostre intention.

*(Clorise rentre chez Florinde.)*

TERSANDRE.

Et moi j'iray prier, decouvrant qui vous estes,  
Qu'on vous donne logis dans les Magdelonnettes <sup>2</sup>.

## SCÈNE V

TERSANDRE *seul.*

Voyez quelle réponse, et de quelle fierté  
Elle ose devant moy nier la vérité ;  
De tout ce que je dis elle fait raillerie,  
Et je ne vis jamais pareille effronterie :

1. On croyoit que saint Mathurin avoit le don de guérir la folie, qui s'appelait pour cela *Catque* de saint Mathurin. « Il est fol, dit Cyrano, dans le *Polant joué*, il doit une belle ehandelle à saint Mathurin. »

2. Couvent de filles pénitentes, qui n'étoit fondé alors que de puis vingt-sept ans au plus. La Madelaine, la grande repentie, en étoit la patronne. Leur nom de *Magdelonnettes*, petites Madelaines, en venoit. On y euefura Ninon, qui ne s'en repêtit pas davantage. — Ce couvent, qui existoit dans le quartier Saint-Martin, rue des Fontaines, et qui, dans les derniers temps, n'étoit plus qu'une prison de femmes prevenues de delits, a été démoli.

J'accuse sa maîtresse, et, loin de l'excuser,  
 J'ay tort si je l'en croy, je me laisse abuser ;  
 Elle me traite enfin de jaloux, de crédule,  
 Et d'esprit qui va mesme au delà du scrupule :  
 M'auroit-on bien déçeu? croy je point de leger<sup>1</sup>?  
 Ay-je justu sujet de me tant affliger ?  
 Cette accusation possible n'est pas vraye,  
 Le bruit m'a renversé, la peur m'a fait la playe,  
 Et c'est trop la blâmer sur le simple rapport  
 D'un homme que le vice a choisi pour support.  
 Il ne connut jamais pas une honneste fille,  
 Et des pechez du peuple il nourrit sa famille ;  
 Mais si tout ce qu'il dit n'est un conte inventé,  
 Et qu'elle soit si chaste avec tant de beauté,  
 D'où luy vient ce portrait et l'audace de dire  
 Qu'on en peut obtenir tout ce qu'on en desire ?  
 Ha ! que je devois bien, imprudent que je suis,  
 Tirer quelques clartez pour dissiper mes nuits,  
 Avant que de laisser échaper cet infame,  
 Par qui mille soupçons se glissent dans mon ame.  
 Quand je pleure, peut estre elle se réjouit,  
 Et peut-estre à souhait Lucidor en jouit.  
 Dans le legis, dit-il, lestement acourcée,  
 Avec un vergalant tantost elle est entrée :  
 Est-ce un auire que luy ? Je ne sçay que juger,  
 Mon esprit là-dessus se laisse partager :  
 Mais cherchons ce rival sans tarder davantage ;  
 Montrons luy ce portrait pour voir si son visage  
 Son geste, ou son discours ne m'éclaircira point  
 D'un doute qui vraiment me trouble au dernier  
 On tente tous moyens pour se tirer de peine, point :  
 Mais je pense le voir, mon bonheur me l'ameine.

## SCÈNE VI

LUCIDOR, TERSANDRE.

TERSANDRE.

Où donc, triste et rêveur, allez vous seul ainsi ?  
 Vous est-il survenu quelque nouveau souey ?

LUCIDOR.

On voit à tous momens quelque affaire importune  
 Survenir à qui suit l'Amour et la Fortune.

TERSANDRE.

J'ay pourtant peu souffert depuis l'aimable jour  
 Que j'ay suivi par tout la Fortune et l'Amour.

LUCIDOR.

La Fortune vous rit et vous est favorable,  
 Mais je croy que l'Amour vous rend fort miserable.

TERSANDRE.

Quiconque peut avoir la Fortune pour luy,  
 A bien de quoy guerir de l'amoureux ennuy.

LUCIDOR.

La Fortune se plaît à nous estre infidèle,  
 Et quiconque la suit est aveugle comme elle.

TERSANDRE.

Est-ce un aveuglement que de suivre en tous lieux

Celle dont la richesse ébloût tous les yeux ?  
 Mais posseder le cœur de la belle Florinde,  
 Est plus que posseder tous les tresors de l'Inde.

LUCIDOR.

Je l'avoüe, il est vray ; mais le possédez-vous,  
 Ce cœur qui sembloit estre insensible à vos coups ?

TERSANDRE.

Je sçay bien que n'aguerie elle m'estoit cruelle,  
 Et qu'au joug de vos loix vous reteniez la belle ;  
 Mais pour s'en dégager elle a pris mes liens,  
 Et semble avoir éteint tous vos feux dans les miens.

LUCIDOR.

A flatter vos desirs on l'invite, on la force ;  
 Mais d'un arbre si beau vous n'aurez que l'écorce.

TERSANDRE.

Si m'a-t-elle fait don.

LUCIDOR.

De quoy ?

TERSANDRE.

Je suis discret,

Un amant doit mourir avecque son secret.

LUCIDOR.

Sa main, par qui l'Amour mit le feu dans mon ame,  
 Vous a peut estre écrit au mépris de ma flamme.

TERSANDRE.

Point du tout.

LUCIDOR.

Ses cheveux semez de tant d'appas,  
 Ainsi que vostre cœur ont ils lié vos bras ?

TERSANDRE.

Encor moins.

LUCIDOR.

Qu'est ce donc ? Cette belle farouche  
 Vous fait-elle cueillir les roses de sa bouche ?

TERSANDRE.

Vous l'avez deviné, je baise quand je veux  
 Le coral de sa bouche et l'or de ses cheveux.

LUCIDOR.

Quelle foy vous croiroit ?

TERSANDRE.

Ce n'est point un mensonge.

LUCIDOR.

Peut estre qu'en dormant vous la baisez en songe.

TERSANDRE.

Non, non, je ne dors point, et d'amour transporté  
 Je puis mesme à vos yeux baiser cette beauté.

LUCIDOR.

A mes yeux !

TERSANDRE.

A vos yeux, j'en feray la gageure.

LUCIDOR.

Hé ! comment la baiser si ce n'est en peinture ?

TERSANDRE, *il luy montre le portrait.*

Ha ! je l'entens ainsi, la baiser autrement  
 N'appartient pas à nous.

<sup>1</sup> A la légère. — Moliere a encore employé cette expression dans le *Misanthrope*, bien qu'elle eût déjà bien vieilli.

LUCIDOR.

C'est là mon sentiment.  
En ce cas je le quitte, et croy que tout à l'aise  
En ce petit carton votre bouche la baise ;  
Mais encor depuis quand avez-vous ce tableau ?

TERSANDRE.

Depuis peu.

LUCIDOR.

Mais de qui ?

TERSANDRE.

D'elle-même.

LUCIDOR.

Ha ! tout beau.

TERSANDRE.

Elle m'en a fait don au lever de l'aurore.

LUCIDOR.

Voyez-vous si matin ce soleil qu'on adore ?

TERSANDRE.

Dans sa chambre parfois j'entre avecque le jour,  
Et voy lever du lit ce bel astre d'amour.

LUCIDOR.

Ha ! vous en dites trop pour acquérir créance  
Et ne pas en fureur tourner ma patience,  
Certes vos vanitez passent jusqu'à l'excès.

TERSANDRE.

On permet de crier à qui perd son procès.

LUCIDOR.

Moy, je perdrois le mien ? Mais Florinde s'avance  
Et pourroit contre moy prendre votre défense.  
Dans une heure au plus tard je seray seul icy.

TERSANDRE.

Et pour votre malheur j'y seray seul aussi.

## SCÈNE VII

FLORINDE, TERSANDRE.

TERSANDRE.

Adorable beauté pour moy seul inhumaine,  
Dans les lieux où je suis quel sujet vous amène ?

FLORINDE.

J'y viens pour m'éclaircir d'un doute seulement ;  
On dit que vous avez perdu le jugement,  
Et que dans vos discours dont je suis si touchée  
La plus fille de bien passe pour débauchée ;  
Que votre médisance est seule égale à soy,  
Et que vous n'épargnez ny Clorise, ny moy.  
Je sçay bien qu'un excès de fausse jalousie  
De tant de faux soupçons rend votre ame saisie  
Que peut-être, au rapport de vos sens abusez,  
Les filles que je voy sont garçons déguisez.  
Mais que votre folie à ce point fust venue,  
Que de parler de moy comme d'une perduë,  
Qui me l'auroit prédit, fust-ce un esprit divin,  
Auroit passé chez moy pour un mauvais devin,  
Et n'estoit que je suis plus sage que vous n'êtes  
Tous mes proches sçauroient l'affront que vous me  
Et pas un ne seroit insensible à ce coup. Faites,

TERSANDRE.

J'ay peu dit à Clorise, elle en a dit beaucoup !  
Mais vous arrêtez-vous à des contes frivoles ?  
Le vent avec la poudre emporte ces paroles,  
Paise au Ciel seulement qu'on ne vous blâme pas  
De porter des lieux honteux à vos appas.

FLORINDE.

Puis qu'un indigne objet de liberté me prive,  
Cessez d'estre en m'aimant captif d'une captive,  
D'espérer guérison de qui meurt en langueur  
Et d'aimer tant un corps dont un autre a le cœur.

TERSANDRE.

Doit-il le posséder ? Il est vain jusqu'à dire  
Que ce n'est que pour luy que votre cœur soupire,  
Et qu'enfin...

FLORINDE.

Poursuivez.

TERSANDRE.

Que selon son desir  
Chez une revendeuse il vous voit à loisir,  
Ayant de votre amour tous les jours quelque gage.

FLORINDE.

Luy, faire ce mensonge !

TERSANDRE.

Il fait bien davantage :  
Il montre vos faveurs ; mais je n'ay pu souffrir  
Que jusques à mes yeux il osast les offrir ;  
Ma main a de la sienne avecque violence,  
Arrachant ce portrait, puny son insolence.

FLORINDE.

Où donc l'a-t-il trouvé ? De qui l'a-t-il reçu ?  
Il l'a fait quelque part tirer à mon déceu !  
Mais redonnez-le moi, de crainte qu'à ma honte  
Quelqu'un vous le voyant n'en fasse un mauvais

TERSANDRE.

[conte.

Mes yeux l'admireront, mon cœur l'adorera,  
Mais hors moy seulement aucun ne le verra.

FLORINDE.

Quoy ! vous me refusez ?

TERSANDRE.

Bien ! quelle est votre envie ?

Demandez-moy plustost jusqu'à ma propre vie.

FLORINDE.

Gardez bien le portrait, mais croyez désormais  
Que pour l'original vous ne l'avez jamais.

*(Elle rentre.)*

TERSANDRE.

Aucun ne l'aura donc, que devant cette épée  
Ne se voye en son sang jusqu'aux gardes trempée.

1. C'est-à-dire en me trompant. Rotrou a dit dans *l'Antigone* acte III, sc. 2 :

Ma mère, à mon honneur, par Eplise avertie,  
Avec tous ses efforts empêchait ma sortie.

Cette locution, qui ne tarda pas à vieillir, aurait mérité de rester  
comme à mon usage, qui est du même genre et de formation pa-  
reille.

## ACTE TROISIÈME

## SCÈNE I

FLORINDE *seule.*

Doncques de mes faveurs l'insolent s'est vanté :  
 Ha ! je ne puis souffrir ce trait de vanité :  
 Je veux estre vengée, et montrer à ce traistre  
 Que mon amour est mort pour ne jamais renaistre...  
 Pour ne jamais renaistre, ha ! je m'en vante à tort,  
 Un amour si parfait renaist dès qu'il est mort :  
 Dans mon cœur je le sens qui déjà resuscite,  
 Et pour l'en empêcher ma force est trop petite :  
 Mais si nostre raison n'a rien d'assez puissant  
 Pour étouffer en nous ce monstre renaissant,  
 En mourant dans ses fers au moins trouvons l'usage  
 De porter la franchise et la joye au visage ;  
 Dissimulons enfin nostre honteux regret,  
 Et ne soupçons plus, si ce n'est en secret.  
 Moy, soupirez pour luy ! moy, l'estimer encore !  
 Non, non, je me reprens, je le hais, je l'abhorre :  
 J'ay recouvré la vue, et changé tout soudain  
 Une si grande estime en un plus grand dédain ;  
 Mais Ragonde en ces lieux arrive en diligence.

## SCÈNE II

FLORINDE, RAGONDE.

RAGONDE.

Un malade d'amour sans espoir d'allegeance,  
 Lucidor, ce rêveur qui dort moins qu'un lutin,  
 Vous attendant au Temple a passé le matin,  
 Et dans ce mot d'écrit vous dépeint son martyre.

*(Elle luy apporte une lettre de Lucidor.)*

FLORINDE.

Quoy ! le fourbe qu'il est ose encore m'écrire ?  
 Reportez-luy sa lettre, et luy faites scavoir  
 Que jamais de sa part je n'en veux recevoir.  
 Il montre mes faveurs, il en prend avantage,  
 Et j'en ay de Tersandre un certain témoignage.

RAGONDE.

O le plaisant témoin qu'un rival si jaloux !  
 Il a des visions, il est au rang des fous ;  
 Vous le dites vous-même, et son extravagance  
 Ne se peut comparer qu'à sa seule arrogance :  
 Il se vante en Gascon, il marche en Espagnol,  
 Et pense que le ciel est trop bas pour son vol ;  
 Il enrage de voir son amour maltraité,  
 Son tymbre en est festé, sa cervelle éventée,  
 Et tantost un caprice hors de comparaison  
 L'a fait sans me connoistre heurter à ma maison.  
 Il m'a chanté gognette, et sans aucune cause,  
 Il luy sembloit à voir que j'estois quelque chose :  
 Mais le reste à loisir se pourra mieux conter :  
 Madame, cependant cesses de l'écouter,  
 Il est fol et méchant, et menteur au possible :

FLORINDE.

Que dit-il dont je n'aye une preuve visible ?  
 Après avoir d'abord arraché de sa main  
 Mon portrait, dont ce traistre osoit faire le vain,  
 Me l'a-t-il pas fait voir ? pouvez-vous le défendre ?

RAGONDE.

Ne le condamnez pas avant que de l'entendre.  
 Peut-estre son malheur a perdu le portrait,  
 Et l'autre en le trouvant vous a jonné d'un trait.

FLORINDE.

Quoy qu'il en soit, Ragonde, il a fait une offense  
 Sinon de vanité, au moins de négligence.  
 Folle donc qui s'y fie, et qui ne connoist bien  
 Que de tous les amans le meilleur ne vaut rien.  
 Je scay leurs vanitez, je scay leurs médisances,  
 Je prens pour trahisons toutes leurs complaisances,  
 Et c'est mon sentiment, qu'il n'est rien de si doux  
 Que de n'avoir jamais ny d'amant ny d'époux.

RAGONDE.

Mais encor.

FLORINDE.

Brisons là ; tout ce que je souhaite  
 N'est que de me venger pour mourir satisfaite.  
 Ne l'exceusez donc point et courez le trouver,  
 Ce méchant qui du Ciel doit la foudre éprouver.  
 Il a de mes faveurs, allez, faites en sorte  
 De l'amener ce soir, et qu'il me les rapporte.

RAGONDE.

Madame.

FLORINDE.

Je le veux.

RAGONDE.

J'y vay donc de ce pas.

FLORINDE.

Mais dites-luy qu'il vienne et qu'il n'y manque pas.

RAGONDE.

C'est assez dit.

FLORINDE.

Sur tout vous luy ferez promettre  
 Qu'il me rapportera jusqu'à la moindre lettre,  
 Je veux rompre avec luy pour ne plus renouer.

RAGONDE.

Vostre colère est grande, il le faut avoüer.

FLORINDE.

Sa faute l'est bien plus ; mais Dieu ! voyez ma mère,  
 Ressezrez cette lettre, évitez sa colère.

RAGONDE.

Je scauray dans le nid remettre ce poulet,  
 Et craignant son courroux filer doux comme lait.

## SCÈNE III

OLAMPE, FLORINDE, RAGONDE.

OLYMPE.

Ainsi donc à toute heure il faut que je descende  
 Pour voir ce que chez moy cette femme demande.  
 Quoy ! deux fois en un jour nous venir visiter ;

RAGONDE.

J'avois tantost, Madame, oublié d'apporter  
Des perles que voici, blanches, rondes, polies,  
Et que par l'artifice on n'a point embellies.

OLYMPE.

Est-ce le seul sujet qui vous conduit icy ?

RAGONDE.

J'ay bien quelques bijoux à vous montrer aussi.

OLYMPE.

Et vous n'apportez point parmi ces bagatelles  
De ces petits poullets qui cajolent les be les ?

RAGONDE.

Qu'entendez-vous par là ? pour qui me prenez-vous ?  
Moy, donner des poullets en montrant des yeux ;  
Qu'une femme de bien est souvent soupçonnée !

OLYMPE.

Ne vous y joûtez pas, vous seriez mal menée ;  
Mais combien en un mot vendrez-vous ces deux

RAGONDE.

rangs ?

Pas une maille moins de seize mille francs.

OLYMPE.

[grande.

Je ne vous puis qu'offrir, cette somme est trop

RAGONDE.

Je les ay refusez, ou jamais je n'en vende.

OLYMPE.

Ne les pourrois-je point avoir pour la moitié ?

RAGONDE.

Bien loin pour ce prix-là, que pour vostre amitié ;  
Il faudroit sur ma foy qu'on les eust dérobbées.

OLYMPE.

Comment entre les mains vous sont-elles tombées ?

RAGONDE.

Pourquoy dire comment ? Cela m'est défendu,  
Il suffit que je livre après que j'ay vendu.

OLYMPE.

L'eau ne m'en plaisait pas.

RAGONDE.

Nullle autre n'en approche :

Voyez, il ne faut point acheter chat en poche :  
Regardez les par tout, c'est un marché donné.  
Mais quoy ! je ne vends rien, je n'ay pas étrené,  
Et ne laisse à si peu si belle marchandise  
Que pour avoir l'honneur de vostre chalandise.  
Madame, ce collier, foy de femme de bien,  
Vaut entre deux amis vingt mille francs, ou rien.  
Je ne surrais jamais : hé bien ! vous duisent-elles ?  
Si vous en achetez, prenez-en d'aussi belles :  
Qui choisit prend le pire, et qui barguigne tant ?  
En a tousjours plus cher.

1. Vous plaisent-elles ? — La Bruyère regrettaît ce mot, et avoit raison. Diderot le reprit dans *Jacques le Fataliste*, et Voltaire dans ce vers :

Tout me convient, tout me plaît, tout me duit.

Il n'en survécut pas davantage.

2. Barguigner est ici dans son premier et son vrai sens : *manœuvrer, contester sur le prix*, etc. Le mot de bas latin *barguinaris*, d'où il vient et qui se trouve dans un capitulaire de Charles le Chauve, n'en avoit pas d'autre.

OLYMPE.

Je paye argent contant.

RAGONDE.

On ne fait plus credit de quoy que l'on achete,  
Sinon depuis la main jusques à la pochette.

Qui prête maintenant n'est pas fin à demy,  
Et souvent d'un intime il fait un ennemy.  
Maudit soit le premier qui presta sur la mine !  
Vive l'argent contant ! il porte medecine.  
Chez moy credit est mort, et l'on n'ignore pas  
Que de mauvais payeurs ont causé son trépas.

OLYMPE.

Je vous veux bien payer, mais c'est chose certaine  
Que ce collier n'est point tout ce qui vous amene.  
Vous ne le mettez pas à raisonnable prix,  
La peur en me parlant agite vos esprits,  
Vostre teint a changé quand je me suis montrée,  
Et je vous tiens enfin une femme attirée.  
Vous subornez ma fille, et contre mon dessein  
Luy soufflez par l'oreille un poison dans le sein.

RAGONDE.

O Dieu ! qui vid jamais femme plus soupçonneuse ?  
Quoy ! je passe chez vous pour une suborneuse ?  
Je suis femme d'honneur, j'en leverois la main.

OLYMPE.

Je devrois la lever, et vous punir soudain,  
Je ne sçay qui me tient.

(Elle rentre.)

RAGONDE seule.

Je l'ay belle échappée ;  
Mais je veux bien mourir si j'y suis rattrapé.  
Je n'ay membre sur moy qui de peur n'ait tremblé,  
Et mon esprit encore en est comme troublé.  
D'une telle frayeur tâchons à nous remettre,  
Courons chez Lucidor, redonnons-luy sa lettre.  
Mais qui vois-je arriver ?

## SCÈNE IV

RAGONDE, BERONTE.

BERONTE.

Je suis un vray Longis t,  
D'estre encore à courir jusqu'à vostre logis ;  
Mais j'allois pour m'y rendre, afin d'obtenir grace,  
Et puis avecque vous trinquer à pleine tasse.

RAGONDE.

N'y viens pas, si d'abord tu n'en veux à mon gré  
Conter à reculons jusqu'au dernier degré :  
Oses-tu bien encor, monstre de médisance,  
Après un tel affront, paroître en ma presence ?  
Devant ce fanfaron, devant ce Fierabras,  
Qu'à peine je connois qui ne me connoit pas,  
Me traiter de gaillardie, et conter des sonnettes  
A te faire au derriere attacher des sonnettes !

1. C'est-à-dire j'ai été trop lent. On renvoyoit à saint Longis, tous ceux qui n'avoient point hâte.

Je creve en mes paucoux<sup>1</sup>; ouy, cet insigne tour  
Me fait enfler le sein aussi gros qu'un tambour;  
Mais je scauray te rendre injure pour injure.  
Adieu, garde ton dos de mauvaise aventure.

(Elle rentre.)

BERONTE, seul.

Le feu de son courroux, tant soit il vehement,  
Dans un peu de piot<sup>2</sup> s'éteint facilement:  
Aussi pour l'en coiffer je m'en trois la suivre,  
N'estoit que je ne scay si je ne suis point ivre;  
J'ay trinqué trop de fois d'un certain vin nouveau,  
Qui fait tinter l'oreille, et tonner le cerveau.  
Ce portrait merveilleux et trouvé par merveille  
Tout jusques au goulet a remply ma bouteille.  
J'en ay tiré la piece, et peut estre sans huy  
J'anrois couru danger de jeûner aujourd'huy;  
Mais sont-ce pas vraiment des esprits d'imposture  
Qui disent que le vin conforte la nature,  
Et que pour soutenir le corps un jour entier  
Il suffit le matin d'un bon demy setier?  
J'en ay bu plus de quatre, et si, quoy que je fasse,  
A peine sans broncher je puis changer de place.  
Je chancelle, et je croy que celui n'est pas fin,  
Qui pour marcher plus ferme a fait jambe de vin.  
Cependant, ô malheur! si je ne prend courage,  
Ce grand coupe jarret viendra me faire outrage.  
Fuyons, mais je ne puis faire un pas maintenant.  
Ce vin n'est gueres fort, il n'est pas soustenant,  
Je tombe, je suis pris.

## SCÈNE V

TERSANDRE, BERONTE.

TERSANDRE.

Enfin je te retrouve,  
Et de ce bras vengeur tu vas faire l'épreuve.  
Ouy, je te tiens, perfide, et tu m'éclairciras,  
Ou de cent coups d'épée à l'instant tu mourras.  
Parle, qui t'a donné ce portrait adorable?

BERONTE.

Le hazard.

TERSANDRE.

Le hazard? Qui t'a donc, miserable,  
Fait feindre qu'elle même avoit mis en tes mains  
L'n ouvrage à charmer tous les yeux des humains?

BERONTE.

La faim.

TERSANDRE.

Comment, la faim?

BERONTE.

N'ayant plus de quoy frîre,  
J'ay tasché d'en ravoir.

TERSANDRE.

Qu'est-ce que tu veux dire?

1. C'est-à-dire dans mes pièges. — Le pain tu en étoit tu a prendre les lieures.

2. Vin. — Il étoit admis, même chez les gens sérieux tel que Poussin, qui s'en est servi dans ses *Lettres*, de dire : aimer le piot, pour aimer le vin.

BERONTE.

J'ay trouvé son portrait, je ne la cognois pas.

TERSANDRE.

Mais chez la revendeuse elle a porté ses pas  
Avec un vergalant.

BERONTE.

C'est chose que j'ay veü.

TERSANDRE.

Et de quelle façon estoit-elle vestüë?

BERONTE.

Ravy de ses appas, Monsieur, j'ay seulement  
Contemplé le visage, et non l'habillement.

TERSANDRE.

Qu'est-ce cy?

BERONTE.

Toutefois cette jeune merveille  
Avoit, comme je croy, le bouquet sur l'oreille<sup>1</sup>,  
Sans doute elle est à vendre<sup>2</sup>.

TERSANDRE.

Elle n'en met jamais.

Ne scais-tu rien de plus?

BERONTE.

Non, je vous le promets,  
Si ce n'est que mon nez m'a dit entre autre chose  
Qu'elle porte des gants qui sentent comme rose<sup>3</sup>.

TERSANDRE.

Tu la prens pour une autre, elle craint les senteurs,  
Et dés-là je te tiens le plus grand des menteurs:  
Mais plus je te regarde, et plus je m'imagine  
Qu'en toy je voy parestre et le port et la mine  
D'un assez bon valet, qui par legereté  
Depuis déjà longtemps malgré moy m'a quitté.  
Les transports où j'éstois par ton faux témoignage  
M'ont tantost empêché d'observer ton visage;  
Je t'ay vü sans te voir; mais tu m'ôtes d'erreur,  
Et chasses loin de moy cette aveugle fureur.  
Enfin voyez Beronte.

BERONTE.

Hé Dieu! voyez Tersandre?

Quoy! mon maistre, est-ce vous? On m'avoit fait en-  
Que vous aviez en Greve esté roüé tout vif.

TERSANDRE.

Certes tu n'es pas moins credule que naïf.

BERONTE.

[semble]

On a donc pris pour vous quelqu'un qui vous res-  
Cependant il est vray que le sort nous rassemble.  
La voix vous a grossi, le poil vous est venu;  
Si bien qu'en vous voyant je vous ay meconnu.

TERSANDRE.

La barbe comme à moy l'estant aussi venuë,

1. C'est-à-dire avoit mine d'être à marier. — Cette expression se disoit de même des jeunes gens en quête d'amour. Le jeune homme, lit on dans le *Pointeup d'Yver*, se mit, comme on dit, le bouquet sur l'oreille.

2. On mettoit un bouquet à la tête des bêtes à vendre.

3. Nous avons parlé dans une note précédente des gants de senteur.

Et ton grotesque habit ont fasciné ma veüe.  
Mais voyez les jours gras, et possible allois-tu  
Porter quelque momon <sup>1</sup> estant ainsi vestu.

BERONTE.

Je suis un peu plus leste à mon accoutumée,  
Et j'avois vaillamment fait fortune à l'armée.  
Ouy, j'en estois venu vestu comme un oignon <sup>2</sup>.  
Mais de certains filous, qui m'ont porté guignon,  
Ont crocheté ma chambre et pris tout mon bagage.

TERSANDRE.

Je te plains; mais où donc a paru ton courage?

BERONTE.

L'Allemagne est témoin si je crains le danger:  
Quand la trompette sonne et qu'il en faut manger,  
J'y cours tout des premiers, et porte tout par terre;  
Aussi *Frape-d'abord* estoit mon nom de guerre.  
Dans la mêlée un jour trouvant le *Papenain* <sup>3</sup>,  
Je parus un geant qui combattoit un nain,  
Et mon front fut dès lors, à l'honneur de la France,  
Plus couvert de lauriers qu'un jambon de Mayence:  
Que vous diray-je plus? J'estois dans le festin  
Où se fit le complot de tuer le *Walstein* <sup>4</sup>,  
Et dès que ce grand traistre eut perdu la lumière  
On me luy vid donner mille coups par derrière.

TERSANDRE.

Honc, après qu'il fut mort, tu luy fis bien du mal.

BERONTE.

Aux trigauts <sup>5</sup> comme luy mon courage est fatal.

TERSANDRE. [dence,

Tes discours autrefois marquoient quelque pru-  
Mais tu ne parles plus qu'avec extravagance.

BERONTE.

Ces filous en sont cause, ils m'ont écervelé <sup>6</sup>,  
Et tout mon pauvre esprit s'en est tantost allé  
Par trois ou quatre trous qu'ils m'ont fait à la teste.

TERSANDRE.

Je les quitterois là.

BERONTE.

C'est à quoy je m'apreste.

Je n'ay que trop servy ces trois diables d'enfer,  
Le Balafré, le Borgne, avec le Bras-de-Fer; ble? <sup>7</sup>  
Mais qui vous rend chagrin, si mon œil ne void trou-  
Je suis plus gay que vous, moy qui n'ay pas un  
double.

1. V. sur ces momons qu'on portait en masque pendant le carnaval une note de la piece precedente.

2. C'est-à-dire tres-roux, ayant beaucoup d'habits. « Être vêtu comme un oignon, dit le *Dictionnaire comique* de Leroux, c'est avoir plusieurs vêtements les uns sur les autres, parce que l'oignon a plusieurs peaux qui l'envoûpent. »

3. Le comte de Papenheim, un des meilleurs généraux de l'Autriche pendant la guerre de Trente ans. Il était mort en 1632 d'une blessure reçue à Lutzen.

4. Allusion à la conquête d'Egra, on fut décidé et exécuté, en 1631. L'assassinat de Wallenstein, ou Walstein, qui, après avoir défait l'Empereur, lui était devenu un défenseur trop gênant.

5. Vaurien. — C'est presque lettre pour lettre l'expression Latine *trou*, dont le sens était le même.

6. Ils m'ont mis à jour la cervelle. — C'est le premier sens du mot. Il est aussi employé dans les *Chroniques de Saint-Denis*. Eustache, Deschamps, Estienne Pasquier, etc.

TERSANDRE.

Je n'ay jamais de rien fait secret avec toy.  
Je suis dans un malheur seul comparable à soy:  
J'ayme.

BERONTE.

Hé bien! vous aimez, c'est chose assez com-

TERSANDRE.

Mais on ne m'ayme point, un rival m'importune,  
Et nul effort secret de mes inventions  
Ne le peut détourner de ses pretentions.  
Nous avons eu parole, et quoy qu'il en avienne,  
Je m'en vay mesurer mon épée à la sienne.

BERONTE.

Pourvu que, grand de cœur et souple du jarret,  
Vous fassiez à l'épée aussi bien qu'au fleuret,  
Quelque adroit qu'il puisse estre, il en aura dans  
Mais de vos differends au moins la cause est belle.

TERSANDRE.

Belle à n'avoir rien vû de si beau sous les cieux.

BERONTE. [mieux.

La beauté vaut beaucoup, mais l'argent vaut bien  
En a-t-elle?

TERSANDRE.

Son pere estoit un homme chiche,  
Et qui dans les partis comme un juif s'est fait riche.

BERONTE.

Comment l'appellez-vous?

TERSANDRE.

Almir.

BERONTE.

Quoy! ce maraut

Qui seul a fait monter le vin à prix si haut?  
Quoy! ce monopoleur, dont l'art diabolique  
A retranché le quart de la liqueur bachique:  
Un jour, si des talons il n'eust esté dispos,  
L'appellant maltotier, voleur, rogneur de pots,  
Cent buveurs l'alloient pendre avec une bouteille,  
Pour avoir mis impôts sur le jus de la treille.

TERSANDRE.

Tay-toy.

BERONTE.

C'est un secret que je ne puis celer,  
Une juste douleur me force de parler!  
Je ne boy presque plus que vinaigre et qu'absinthe:  
De simple ripopé vaut cinq et six sols pinte;  
Enfin il est si cher, que qui n'a bien de quoy

1. C'est-à-dire il sera touché, atteint.

2. On appela *partis* les offres que faisaient les financiers aux adjudications des fermes générales. De là, ils furent nommés *partisans*. Les premiers parurent sous Henri III. « Si, écrit Pasquier à Sainte-Marthe, l'argent n'y estoit prompt. Pour suppléer à ce défaut la malignité du temps produisit une vermine de gens, que nous appelons par un nouveau mot *partisans*, qui avançaient la moitié ou tiers du denier pour avoir le tout. (*Lettres*, 1619, in-fol., t. 1, p. 80.)

3. Mauvais vin mêlé. — Le mot était alors du masculin comme on le voit ici dans la *Vraie médecine qui guérit de tous maux*, 1606, in-12, p. 8, on lit :

Une tres-bonne médecine  
Boire devez du ripopé.



Souvent avec sa soif se couche comme moy.

TERSANDRE.

C'est trop.

BERONTE.

Vostre rival est-il plus honneste homme ?

Aprenons ce qu'il est, et comment il se nomme.

TERSANDRE.

Son nom est Lucidor.

BERONTE.

Quoy ! luy vostre rival ?

Je crains, non sans raison, qu'il ne vous traite mal. Je connois sa valeur, c'estoit mon capitaine, Quand sur les bords du Rhin j'ay souffert tant de Mais enfin avec luy je m'y suis signalé. peine : Nous avons vû Galas <sup>1</sup>, et l'avons bien galé.

TERSANDRE.

Est-il donc si vaillant ?

BERONTE.

Mes yeux l'ont vû combattre,

Et contre l'ennemy faire le diable à quatre :

L'estime ce guerrier, mais je ne l'aime pas,

Et je voudrois déjà qu'il eust passé le pas.

Il m'a traité cent fois avec ignominie,

Et mis honteusement hors de sa compagnie.

TERSANDRE.

Hé ! la raison ?

BERONTE.

Un jour il crût prendre sans vert

Ce brusleur de maisons, ce fameux *Jean de Vert* <sup>2</sup>,

Mais nous perdîmes temps et peine à le poursuivre,

Il s'échapa de nous encore qu'il fust vû <sup>3</sup>.

TERSANDRE.

Hé ! comment fit-il donc ?

BERONTE.

Disons tout aujourd'huy, luy,

C'est que mes compagnons estoient plus sôls que

Et qu'étant étourdis d'avoir trop fait débauche,

Ils le suivoient à droit lors qu'il faisoit à gauche.

Lucidor, que sa fuite avoit mis hors de soy,

Me treuvant, déchargea sa colere sur moy ;

Me traîta d'éventé, de poltron et d'ivrogne,

Et me chassa d'abord, me donnant sur la frogne.

Je veyx donc contre luy vous servir au besoin.

Batez-vous hardiment, je seray dans un coin,

Et si-tôt que de là je verray son courage

Estre prest d'emporter sur le vostre avantage,

1. Général de l'Empire qui avoit en 1626 tenté d'envahir la Bourgogne. Il fut battu à Saint Jean de Losne par le duc de Lorraine. Il mourut, en 1647, l'année même on fut jouée cette pièce.

2. Chef de partisans allemands qui fit bien trembler Paris, dont il s'approcha assez pres, du temps de Louis XIII. Furieux le battit et le prit. Il resta long-temps prisonnier à Vincennes ou on Fallait voir pour rire de ce qui avoit effrayé. C'est alors que se mit à courir le dicton : « Je m'en moque comme de Jean de Werth » Son nom et celui de l'autre general, nommé tout à l'Henry, etaient alors repétés partout. C'est à qui voudrait, comme le *Menteur* de Corneille.

Faire sonner bien haut Jean de Werth et Gal s.

3. En bon Allemand, il était grand ivrogne. Il passa tout le temps qu'il fut à Vincennes à boire et à fumer.

Je viendray finement d'un coup d'estramacon

Pour fendre jusqu'aux dents un si mauvais garçon.

TERSANDRE.

Ainsi tu vengeras ta querelle et la mienne.

Je viens l'attendre icy.

BERONTE.

J'enrage qu'il n'y vienne.

Son trépas est certain, nous avons biens tons deux

Fait ensemble autrefois des coups plus hazardoux :

Combien, ayant pour vous ma valeur occupée,

Ay-je usé de monchoirs essuyant mon épée ?

Il apprendra dans peu, ce fendeur de nazeaux,

Si je seay dégainer et joüer des couteaux.

TERSANDRE.

Le voicy, cache toy, mais retiens ta colere,

Et ne te montre point qu'il ne soit nécessaire.

(*Beronte se cache.*)

## SCÈNE VI

LUCIDOR, TERSANDRE, BERONTE.

TERSANDRE.

Enfin, vous le voulez, le sort en est jetté :

Mais n'est-ce pas folie ou plustost lâcheté

Que de se battre ainsi pour une ame inconstante

Et qui honteusement a trahy vostre attente ?

Reprenez vos esprits, n'aimez plus qui vous hait,

Et laissez moy joüir du bien qu'elle m'a fait.

LUCIDOR.

Quoy ! Florinde en vos mains a remis sa peinture ?

Il ne se vit jamais de pareille imposture.

Tirez, tirez l'épée, et sans plus discourir

Songez à vous defendre, ou plustost à mourir,

Si vous ne me rendez une chose si belle.

TERSANDRE.

Pour la dernière fois jette les yeux sur elle,

La voila.

LUCIDOR.

Je seray bien tost victorieux,

Quoy que vous m'avez mis le soleil dans les yeux.

TERSANDRE.

Qui, vous ?

LUCIDOR.

N'en doutez point : ouy, selon mon envie,

Vous rendrez le portrait, ou vous montrez.

TERSANDRE.

La vie.

(*Lucidor, l'ayant terrassé, luy arrache le portrait et s'en va.*)

Hé bien, je vous la laisse, et vostre épée encor,

Il sullit que j'emporte un si rare trésor.

(*Il rentre.*)

TERSANDRE.

Toy qui les bras croisez nous as regardé faire,

Homme le plus poltron que le soleil éclaire,

Pourquoy, lâche, pourquoy, quand il m'a terrassé,

N'as-tu pas dans ses reins un poignard enfoncé ?  
Réponds ; mais dans ce coin il dort, ou je m'abuse.  
Ho! ho!

BERONTE, *s'estant endormy dans un coin, se réveille en sursaut.*

Qui va là? J'y suis, mon harquebuse :  
Où sont les ennemys? Courrons, faut-il donner?  
Vous verrez si jamais on peut mieux assener<sup>1</sup>.

TERSANDRE.

Est-ce ainsi, sac à vin, que l'on tient sa promesse?

BERONTE.

Ah! pardon, je révois, j'ay tort, je le confesse ;  
Mais vos dons en sont cause : ouy, vostre quart d'écu  
A fait que j'ay tantost mis bouteille sur cu.  
Ce n'estoit que ginguet<sup>2</sup>, et pourtant les fumées  
Ont insensiblement mes paupières fermées.

TERSANDRE.

Cependant, malheureux, il m'a tout emporté.

BERONTE.

Vous auriez eu besoin de ce bras indompté.  
Je vous l'avois bien dit, qu'il alloit à la charge  
Et vous en donneroit et du long et du large :  
Que ne m'éveilliez-vous? Je veux estre berné,  
Si ce ne seroit fait de ce diable incarné.

TERSANDRE.

Suy moy, traistre, suy moy.

BERONTE.

Dieu! prenez ma défense.

TERSANDRE.

Mille coups de bâton puniront ton offense.

## SCÈNE VII

LE BALAFRE, LE BRAS-DE-FER, LE BORGNE.

LE BALAFRE.

Courrons après ces gens, il est nuit autant vaut.

LE BRAS-DE-FER.

Que profiterons-nous à les prendre d'assaut ?  
Au diable soit donné le lange qui les couvre !  
Puis ils heurtent là bas, et voila qu'on leur ouvre.

LE BORGNE.

Ils rôdent en pourpoint sans lumière et sans train.

LE BALAFRE.

Les manteaux en hiver craignent fort le serain<sup>3</sup>,  
Et leurs maîtres le soir les laissant dans la chambre,  
Comme au chaud de juillet vont au froid de décembre.

Mais l'un de ces deux-là, si mon œil n'est trompé,  
Est nostre receleur de nos mains échapé ;  
Attendons-le au retour pour lui donner atteinte.

LE BORGNE.

Mais s'il nous aperçoit, il fremira de crainte,

1. Ce verbe ne s'emploie plus qu'activement. Montaigne l'a employé, comme ici, dans un sens absolu.

2. Petit vin tres-vert. V. sur ce mot, origine de *ginguette*, une note des pieces précédentes.

3. L'air du soir, qu'il n'était pas en effet très-hon d'aller prendre alors sur le Pont-Neuf, infesté de *tire-laines*.

Et fust-il en-de-jatte, en ce mesme moment  
Il trouvera des pieds, et fuira promptement.

LE BRAS-DE-FER.

[corte,

Cachons-nous donc tous trois, et s'il sort sans es-  
balltons-le jusqu'à tant que le diable l'emporte.

## ACTE QUATRIÈME

### SCÈNE I.

RAGONDE.

*(Les filons paroissent.)*

Dieu! qu'est-ce que je voy? N'allons pas plus avant,  
De peur de ce filon tapy sous cet auvent.  
Mais un autre plus loïn s'offre encore à ma vûe :  
Ils sont deux, ils sont trois, c'est fait, je suis perdu ;  
où fuyray-je? Le cœur me bat comme un claquet<sup>1</sup>.  
Et s'ils m'apercevoient, je serois bien du guet :  
Heurtous vite, rentrons.

*(Elle heurte chez Lucidor, d'où elle vient de sortir.)*

### SCÈNE II

LUCIDOR, RAGONDE.

LUCIDOR.

Qu'est-ce qui te ramène ?

RAGONDE.

Je tremble.

LUCIDOR.

Qu'as-tu donc ?

RAGONDE.

Trois grands tireurs de laine

Sont au guet à cette heure, et jettent dans ees lieu  
La main sur les passaus aussi-tost que les yeux :  
Je les viens d'entrevoir, et, prenant l'épouvante,  
Aussi-tost j'ay heurté plus morte que vivante.  
Mais ils sont disparus, et je cours à l'instant  
Trouver à petit bruit Florinde qui m'attend,  
Pour ravoir ses faveurs qu'elle vous redemande.

LUCIDOR.

S'est-il jamais commis d'injustice plus grande ?  
Qu'ay-je dit? qu'ay-je fait? Ah! malgré son desir,  
Je les conserveray jusqu'au dernier soupir,  
Et quand mesme la mort aura fini mon terme,  
Sous la tombe avec moy je veux qu'on les enferme.

RAGONDE.

C'est là qu'elles seront en lieu de seureté.

LUCIDOR.

Vouloir m'oster ainsi ce qui m'a tant coûté !

1. C'est, dans un moulin, la petite latte qui bat continuellement sur la trémie. Ordinairement ce n'est pas le cœur, c'est la langue des femmes que l'on comparait au claquet. Belleau dit même, à leur propos, *claqueter* pour babiller.

Non, non, Ragonde, non, retourne-t'en luy dire  
Qu'elle n'obtiendra rien de ce qu'elle desire.

RAGONDE.

Je crains que ce refus n'irrite son courroux.

LUCIDOR.

S'il m'estoit plus cruel, il me seroit plus doux;  
Qu'il m'arrache la vie, et je luy rendray grace.

RAGONDE.

Est-il transport d'amour qui le vostre surpasse?  
Mais c'est trop m'amuser.

LUCIDOR.

Que dira-t'elle ? Hélas !

Reviens.

RAGONDE.

Que voulez-vous ?

LUCIDOR.

Rien, rien, poursuy tes pas.

RAGONDE.

Adieu donc.

LUCIDOR.

Toutefois encore une parole.

A quoy me resoudray-je ?

RAGONDE.

O demande frivole !

Il luy faut obeïr.

LUCIDOR.

O trop injuste sort !

Faut-il que ce portrait soit cause de ma mort ?  
Clorise l'a perdu par trop de negligence,  
Et cependant moy seul j'en fais la pénitence :  
Sa faute et mon mal-heur ne peuvent s'égaler.

RAGONDE.

Vostre bouche a promis de n'en jamais parler ;  
Mais vous estes Normand, vous pouvez vous dedire.

LUCIDOR.

Ha ! ne te raille point, il n'est pas temps de rire.

RAGONDE.

Que vous estes mais de vous taire aujourd'huy,  
Quand on punit en vous la sottise d'autrui !  
Que dira le païs où vous pristez naissance,  
Luy qui se fait nommer païs de sapience ?  
Jamais à son dommage on n'y garde sa foy,  
Et c'est estre peu fin que d'agir contre soy.

LUCIDOR.

Tu me donnois tantost des conseils bien contraires.

RAGONDE.

Il faut nouveaux conseils à nouvelles affaires.  
Je ne devinois pas ce qui vient d'arriver.  
Mais Florinde paroist, allons tost la trouver.

1. C'est ainsi qu'à Paris on appelloit la Normandie, dont les habitans passaient pour arriver plus vite à la sagesse que partout ailleurs, et principalement à la raison dans les affaires. Aussi la Coutume normande avança-t-elle d'un an la majorité, elle la fixa à vingt ans.

## SCÈNE III

LUCIDOR, FLORINDE, CLORISE, RAGONDE.

LUCIDOR.

Puis-je bien me resoudre à cette perfidie ?  
Amour, inspire-moy ce qu'il faut que je die.  
Je viens, pour obeïr à vos commandemens,  
Vous rendre ce qui fait tous mes contentemens :  
Mais du moins, ô merveille à mes yeux adorable,  
Aprenez-moi, de grace, en quoy je suis coupable.

FLORINDE.

Quoy ! vostre vanité, temeraire, indiscret,  
N'a pas dit que souvent je vous parle en secret  
Et n'a jamais montré mon portrait à personne ?

LUCIDOR.

Non, ou que pour jamais Florinde m'abandonne.

FLORINDE.

Tersandre ne l'a pas arraché de vos mains ?

LUCIDOR.

Tersandre peut-il seul plus que tous les humains ?

FLORINDE.

Il a seu toutefois vous contraindre à le rendre.

LUCIDOR.

Ce que je n'avois pas, pouvoit-il me le prendre ?  
Hélas !

FLORINDE.

Expliquez-vous sans faire l'étonné ?

De ma part ce matin vous l'a-t-on pas donné ?  
Quoy ! vous ne l'aviez pas ? Qu'en dites-vous, Clorise ?  
Vous changez de visage, et paroissez surprise :  
D'où vient ce changement ? Parlez.

CLORISE.

Madame.

FLORINDE.

Hé bien

Vous en demeurez là, vous ne dites plus rien.

RAGONDE.

Qui ne prendroit cecy pour une comédie ?

CLORISE.

Bien ! comme on me trahit ! Dieu, quelle perfidie !

RAGONDE.

La mèche est découverte, implorez sa mercy.

FLORINDE.

Je ne la veuy plus voir, qu'elle sorte d'icy,  
Ou que de mon portrait elle me rende conte.

CLORISE.

Ce conte peut-il bien se rendre qu'à ma honte ?  
Il est vray, Lucidor ne l'a jamais tenu ;  
Mais je vous ay caché le malheur advenu :  
Je l'ay perdu, Madame, et, n'osant vous le dire,  
Mon silence a causé vostre commun martyre.

FLORINDE.

Bien, que me dites-vous ?

CLORISE.

Je vous parle sans fard.

FLORINDE.

Tersaire l'avoit donc rencontré par hazard ?

LUCIDOR.

Il est ainsi, Madame, et j'ay seeu par les armes  
Arracher de sa main ce miracle de charmes :  
Plus que sa propre vie il feignoit le cherir,  
Mais il a mieux aimé le rendre que mourir.

FLORINDE.

De quelle encre assez noire est digne d'estre écrite  
La malice qui regne en cette ame hypocrite ?  
Il est également et méchant et jaloux.

LUCIDOR.

Cependant on vous force à l'avoir pour espoux ;  
Mais à la violence opposons la finesse,  
Ne peut-on surmonter la force par l'adresse ?  
Si vous m'aimez...

FLORINDE.

Quel si ! Pouvez-vous en douter ?

LUCIDOR.

A la faveur de l'ombre il nous faut absenter ;  
L'Amour garde par tout ceux qui luy sont fideles,  
Et pour nous enfuir il nous offre des aisles.

FLORINDE.

Cette offre avec honneur se peut-elle accepter ?

LUCIDOR.

En ce pressant besoin doit-on la rejeter ?  
Sauvez-vous, sauvez-moy.

FLORINDE.

Sauvez ma renommée,

Voulez-vous pour jamais me rendre diflamée ?

Ha, vous ne m'aimez point.

LUCIDOR.

Ha, si vous pouviez voir

Ces esprits qui me font et parler et mouvoir,  
Vous verriez votre image au plus beau de mon  
Et seriez éblouie à l'éclat de ma flamme. ame,

FLORINDE.

La mienne n'est pas moindre, et mon contentement  
Seroit d'être avec vous jusqu'au dernier moment :  
Mais vous suivre en tous lieux comme une vagabonde,  
Que droit-on de moy ? bonde,

LUCIDOR.

Laissez parler le monde,

Et rendez-vous heureuse en me rendant heureux.

FLORINDE.

Mon devoir me défend de répondre à vos vœux.

RAGONDE.

Enfin que dira-t-il, enfin que dira-t-elle,

Vous empêche d'aller où l'amour vous appelle :

Où quelque bon *Frater*<sup>1</sup>, estant peu scrupuleux,  
Puisse en *entiminy* vous épouser<sup>2</sup> tous deux.

FLORINDE.

Ferois-je cet affront à ceux dont je suis née ? [née,  
Ils scauroient s'en vanger, roupproient mon hymen-  
Pesteroient contre moy, retiendroient tout mon  
Et jamais nul malheur ne fut égal au mien. bien,

RAGONDE.

Je croy bien que d'abord quelque diable en soutane  
Lancera contre vous mille traits de chicane,  
Mais contre la justice ayant bien regimbé  
Il faudra qu'à la fin ils viennent à jubé<sup>1</sup>,  
Jusqu'au dernier teston ils rendront la richesse  
Qu'autrefois vostre pere acquist par son adresse.  
A-t-on vû partizan faire mieux son mago<sup>2</sup> ?  
Il poudoit sur ses œufs et vivoit à gogo :  
Vous estes belle au cofre aussi bien qu'un visage,  
Et vingt mille écus d'or sont vostre mariage.  
Mais quoy ! si vostre mere y met un jour la main,  
Ces vingt mille soleils s'eclipseront soudain,  
Et n'ayant plus l'éclat dont ils vous font paraître,  
Chacun fera semblant de ne vous plus connaître.  
Quoy que vous soyez belle, on vous méprisera  
Et nul pour vos beaux yeux ne vous épousera.  
Toutefois je me trompe, et quand vostre richesse  
Consisteroit sans plus en l'or de vostre tresse,  
Lucidor est fidelle, et si coiffé de vous,  
Qu'il feroit vanité de se voir vostre époux.

LUCIDOR.

Vostre seule personne a mon ame ravie,  
L'éclat de vos grands biens tente peu mon envie,  
Et si quelque malheur vous les avoit ôtez,  
Je n'en serois pas moins captif de vos beautez.  
Mais il faut l'un ou l'autre, ou que je vous enleve,  
Ou que de mon rival l'entreprise s'acheve,  
Et qu'on voye à ma honte, et malgré vos efforts,  
Cet orgueilleux demon posséder ce beau corps.

FLORINDE.

Quoy ! luy me posséder ! puisse plustost la foudre  
Me fraper à vos yeux et me réduire en poudre !  
Il n'a bien ny vertu qui me puisse tenter,  
Et ses soumissions ne font que m'irriter.  
Moy, sous ses volontez me voir assujettie !  
Moy, souffrir qu'on m'attache à mon antipatie !  
Non, non, ne craignez rien, je vous tiendray la foy,  
Et la mort avant luy triomphera de moy.

LUCIDOR.

Donne la peur de vous voir à son joug asservie  
Arresteroit le cours d'une si belle vie !

Je rompay par sa perte un si sanglant dessein :  
Ouy, cent coups de poignard luy perceront le sein  
Et si mon action attire vostre blâme,  
De ce mesme poignard je couperay ma trame.

FLORINDE.

Quelle aveugle fureur vous agite aujourd'huy

1. C'est-à-dire à l'ordree, du latin *jubere*, commander. Cette expression, hors d'usage à présent, s'employoit encore au xviii<sup>e</sup> siècle. Colombine, dans les *Soubzats* (acte I. scene 5), dit à Isabelle qui fait l'indifférente : Quand l'amour vous lâchera quelqu'un de ces plumets flamboyants, oh ! pour lors, vous crierez : a jubé.

2. Mot qui est resté, mais qui s'écrivoit alors plus ordinairement *magault* ; sous cette forme, on voyoit plus aisément son origine, qui vient du bas latin *magallus*, sacroche, besace. Nicot donne encore ce sens au mot *magot*, mais dans la *Magnifique* édit. Labitte, p. 44, il signifie déjà argent amassé, cache.

Jusqu'à le vouloir perdre, et vous perdre après luy ?  
Chassez loin le desir de ce double homicide.

LUCIDOR.

Chassez donc loin aussi cette vertu timide,  
Qui, s'effrayant de tout, vous retient d'éviter  
L'orage qui sur vous est tout prest d'éclater.

FLORINDE.

A la fin vos raisons ébranlent ma constance,  
Et ce n'est plus qu'un vain qu'elle y fait résistance.  
Donc à ce qu'il vous plaist je veux bien consentir  
Et même avant le jour me resoudre à partir.  
Mais lors que de vous seul estant accompagnée  
Je seray pour jamais de ces lieux éloignée

Ne me demandez rien contre ce que je doy,  
Montrez que vous m'aimez moins pour vous que :  
[pour moy :  
Et, sans jamais brûler d'une illicite flamme,  
Gardez bien que le corps ne triomphe de l'ame.  
Quoy que je vous estime et vous prefere à tous,  
J'aime encor toutefois mon honneur mieux que  
Et si vous l'offensez, je m'esteray la vie. [vous,

LUCIDOR.

Quel demon peut jamais m'en inspirer l'envie ?  
Vous seules voulez regleront mes desirs,  
Et le bien de vous voir fera tous mes plaisirs.

FLORINDE.

Donques sur la minute, sans qu'on vous puisse en-  
A la porte secreta ayez soin de vous rendre,  
Mais adieu, quelqu'un vient.

(Elle rentre.)

RAGONDE.

Dieu, ce sont ces filous.

LUCIDOR.

Ne crains rien.

RAGONDE.

Hé, tout beau, rengainez, sauvons-

## SCÈNE IV

LE BALAFRE, LE BRAS-DE-FER, LE BORGNE.

LE BALAFRE.

Quel bruit, chers compagnons, a frapés oreilles ?  
Tandis qu'ainsi tous trois nous bayons aux cornéil-  
[les.  
Ce maudit receleur pourroit bien battre aux champs.

LE BORGNE.

Ce coquin a bon nez, il prendra mieux son temps,  
Et peut-estre déjà, sentant nostre partie,  
Il a fait en secret un brande de sortie<sup>1</sup>.

LE BRAS-DE-FER.

Soit icy, soit ailleurs, je l'attraperay bien,  
Et cent coups de baston ne luy conteront rien ;  
Mais ferons-nous encor longtemps le pied de gruë,

Attendant chappe chute<sup>1</sup> au coin de cette rue ?

Filer icy la laine est un pauvre métier,  
Il ne passe personne en ce maudit quartier ;  
Mais si quelqu'un y vient, il faut qu'on le détrouse,  
Et s'il a bien de quoy nous en ferons carousse<sup>2</sup>.

LE BALAFRE.

Je ne trouve rien tel que nager en grand'eau,  
Volons une maison, et non pas un manteau, [que.  
Changeons la biere en vin, et la menestre en bis-

LE BALAFRE.

Mais gare le prevost.

LE BRAS-DE-FER.

Nous courrons peu de risque,  
Cet homme, environné de chevaliers errans,  
Prend les petits voleurs et laisse aller les grands ;  
Mais quand il me prendroit, si ma faute est punie,  
Je mourray pour le moins en bonne compagnie.

## SCÈNE V

BERONTE, LE BORGNE, LE BALAFRE,  
LE BRAS-DE-FER.

LE BORGNE.

Silence, compagnons, quelqu'un marche là-bas.

LE BALAFRE.

Suivons-le.

LE BORGNE.

Ne bougez, il dresse<sup>3</sup> icy ses pas.

LE BRAS-DE-FER.

Il nous voit, il s'enfuit, attrapons-le à la course.

LE BALAFRE.

Je le tiens, peu s'en faut, rends la vie, ou la bourse.

BERONTE.

La voilà.

LE BALAFRE.

Quelle est platte ! Elle est vide : es-tu fou ?  
Tu portes une bourse, et n'y mets pas un sou.  
Câ, le manteau.

BERONTE.

Prenez-le.

LE BALAFRE.

Il ne vaut pas le prendre,  
Porter du canelot, il gele à pierre fendre ;  
Voilà bien se moquer de l'hyver et de nous.

BERONTE.

Mon maistre contre moy s'estant mis en courroux,  
J'ay hapé le taillis, et courant en chat maigre,

1. Autre location de, a rencontrée plus haut. Attendre, chercher *chappe-chute*, c'était gaeffer la négligence de quelqu'un qui laisserait tomber sa chape, son manteau, pour le prendre.

2. C'est-à-dire bombance entiere, on avoit dit d'abord *carroux*, comme on lit dans Brantome, et *carrou*, comme dans Babelais. On se rapprochoit au si d'usage de l'étymologie allemande, car, dit Henry Estienne, on germanisoit, avec ce mot. Il vient de *geraus*, qui veut dire tout vidé, c'est ce qu'ils font, quand ils boivent, et, nous le sçavons trop, lorsquand ils pillent.

3. Pour il *adresser*.

• Je voudrois bien danser un brande de sortie. •

J'ay pris sans y penser ce manteau de vinaigre <sup>1</sup>.

LE BRAS-DE-FER.

Vraiment la prise est belle, on la doit bien garder,  
Mais encore au minois faut-il le regarder :

Sa parole me trompe, ou me le fait connaître.

Cà, la lanterne. Hé bien, ne voilà pas le traître,  
Qui comme un honneste homme a fait courre après

luy.

Hé ! que nous te ferons bonne chere aujourd'huy !  
Tu nous as fait cent vols, tu nous as fait cent ni-

BERONTE.

chos.

Faites-moy quelque grace, et je vous feray riches.

LE BORGNE.

Aurois-tu quelque part un peu d'argent carhé ?

BERONTE.

Ay-je gousset ny poche où vous n'avez cherché ?  
Non, je n'ay pas un sou : mais sachant vostre adresse,  
Je veux vous enseigner un monde de richesse. <sup>2</sup>  
Voyez-vous ce logis ?

LE BALAFRE.

N'avons-nous pas des yeux ?

BERONTE.

Il ne s'y trouve rien qui ne soit précieux.  
Personne de defense à present n'y demeure,  
Et faire un si beau vol est l'ouvrage d'une heure.  
Une femme s'y tient veuve d'un partisan,  
Qui voloit en un jour plus que vous en un an,  
Et qui, par un impost qu'il mit sur la vengeance,  
A fait de son logis un second pont au Change.  
Y peut-on plus de biens l'un sur l'autre entasser ?  
Tout s'y trouve d'argent jusqu'aux pots à pissier.

LE BORGNE.

Pour l'échaper de nous dis-tu point une fable ?

BERONTE.

Ce ne sont que tresors, ou je me donne au diable.

LE BORGNE.

Et ce riche logis est de facile accès ?

BERONTE.

Nous y pouvons entrer et remplir nos goussets :  
Il regorge de biens. Cette veuve fertile  
Pour se remarier doit marier sa fille.  
Ce mariage est prest, et c'est argent contant.

LE BALAFRE.

Hé ! de qui tiens-tu donc cet avis important ?

BERONTE.

Je le tiens d'une femme avec qui j'ay commerce.  
Le métier de revendre est celuy qu'elle exerce.  
Au deceu <sup>2</sup> de la veuve elle y va tous les jours  
Et connoist de ce lieu les biens et les détours.  
Quelquefois sur la brune, avec elle, en cachette,  
Elle m'y fait entrer par la porte secrette,  
Y recoit d'une fille habits, nappes et draps,  
Et j'en reviens chargé comme un cheval de bats.  
Or, si j'en croy mes yeux, cette porte est malseure,

Ses verroux sont mauvais, mauvaise est la serrure,  
Et de l'ouvrir enfin vous viendrez bien à bout.

LE BRAS-DE-FER.

Avecque nos engins nous entrerons par tout.

BERONTE.

Mais elle a pour defense un effroyable dogue.

LE BALAFRE.

Je seay pour l'assoupir une admirable drogue,  
Et dont en un moment il sentira l'effet.

BERONTE.

Puisse mon luminaire estre éteint tout à fait,  
Si pour y voler tout je ne fais l'impossible,  
Y deusse-je estre pris et percé comme un criblé.

LE BALAFRE.

Je me resous aussi de tenter la fortune,  
Densse-je en rapporter cent balafres pour une.  
Mais il s'agit de faire et non de discourir,  
Et de penser plustost à vivre qu'à mourir :  
Que Beronte avec moy vienne donc tout à l'heure,  
Pour prendre ce qu'il faut, jusques à sa demeure :  
Nous y courons ensemble, et dans peu de momens  
Nous reviendrons chargés de divers instrumens.  
Nous en apporterons pour limer les ferrures,  
Et nous servir de clefs à toutes les serrures.

LE BRAS-DE-FER.

Allez, et cependant nous boirons près d'icy.

BERONTE.

Avant nostre retour nous trinquerons aussi :  
Le vin me rend hardy, quand j'ay bû je fais rage.

LE BORGNE.

Nous trousserons la pinte, et non pas davantage,  
Et puis à pas de loup nous reviendrons d'aguet  
Pour voir qui va, qui vient, tous deux faire le guet.

## ACTE CINQUIÈME

### SCÈNE I

LE BRAS-DE-FER, LE BORGNE.

LE BRAS-DE-FER.

Viennent-ils ?

LE BORGNE.

Nullément.

LE BRAS-DE-FER.

Qu'est-ce qui les arreste ?

LE BORGNE.

Ils s'amusent peut estre à trinquer teste à teste :  
Ces engoule-bouteille <sup>1</sup> au gozier tout de feu,

1. On appelle, lisons-nous dans le *Dictionnaire comique* de Leroix, un habit de *vinaigre*, un habit léger, qu'on porte quand il fait froid.

2. Au deceu, à voir plus haut ce que nous avons dit de cette locution.

1. On sait qu'*engouler* voulait dire avaler avidement. Par plaisanterie, on disait *Engoulemé* pour une grande bouche. Le farceur de l'Hôtel de Bourgogne qui, en sa qualité de *Prince des sots*, y jouait les *Gobe-mouches* et les *Gobe-tout*, s'appelait pour cela *Eugoulevent*.

Ne sont pas des mignons qui hoivent pour un peu  
Et n'osent de rubis enluminer leurs trogues.

LE BRAS-DE-FER. [gnes

Mais ne craignez-vous point que ces maîtres ivro-  
Laisent le jugement au fond du gobelet,  
Et d'icy jusqu'au jour nous gardions le mulet ?

LE BORGNE.

Souvent le receleur est rond comme une bouteille ;  
Mais pour le Balafré rarement il se soûle.

Il boit, mais sans jamais se barbouiller l'armet<sup>2</sup>,  
Et son ventre est petit pour tout ce qu'il y met ;  
Ses débauches de vin sont en tout monstrueuses,  
Et je n'assure pas qu'il n'ait les cuisses creuses.

LE BRAS-DE-FER.

A ce conte il auroit trois ventres au lieu d'un.

LE BORGNE.

Au moins il boit et mange au delà du commun,  
N'aime rien que la table, et n'en sort qu'avec peine.

LE BRAS-DE-FER.

De leur retardement c'est la cause certaine ;  
Mais on a cent decrets contre ce Balafré,  
Et les archers du guet l'ont peut estre coffré.

LE BORGNE.

S'il est pris, je le plains, il faudra qu'il en meure.

LE BRAS-DE-FER. [d'heure.

C'est affaire à passer quelque mauvais quart  
LE BORGNE. [surpris.

Quand nous en venons là, nous sommes bien  
Le bourreau fait trembler les plus fermes esprits,  
Et la corde à la main, dans les lieux où nous som-

mes,  
Quand cet homme gagé pour massacrer les hom-  
Entre, et de par le roi s'en vient nous saluer. mes,  
Ce funeste salut suffit pour nous tuer :

Il nous rompt au milieu d'une commune place,  
Et ce coup de la mort nous est un coup de grace.  
Ce coup est-il reçu, nos membres tout brisez  
Sur quelque grand chemin se trouvant exposez,  
Sont l'horreur des passans, la butte des tem-

pestes,  
Servent d'exemple au peuple, et de pâture aux

LE BRAS-DE-FER. [bestes.

Vous qui, n'estant pas moins sçavant qu'irresolu,  
Estes devenu borgne à force d'avoir lu,

N'avez-vous point appris que ces vaines images  
Ne donnent de l'ellroy qu'à de foibles courages ?

Après que la Justice a nos ans limitez,  
Que nous importe-t-il où nos corps soient jettez ?

Qu'ils soient sous des cailloux, ou sous des pier-  
[reries,

Au milieu des parfums, ou parmi des voiries,  
Posez sur des gibets ou mis en ces tombeaux,

Et soient mangez des vers, ou mangez des cor-  
[beaux,

1. Faire le pied de grue. — V. sur cette locution une note des pièces précédentes.

2. S'émivrer. — Revenir a dit avec le même sens : « Il en a dans l'armet, » puis, précédant par synonymes, on écrit, comme dans l'Art de planer la paille sans la faire évier, « il s'en donna dans le casque. » Aujourd'hui, par une dernière dérivation, on dit dans le peuple, pour un homme gris, « il est casquette. »

Tout est indifférent. Ny loüange ny blâme  
Ne touchent un mortel quand il a rendu l'ame,  
Et quiconque a du cœur, au lieu de s'étonner,  
Regarde d'un œil sec son destin terminer.

LE BORGNE.

C'est vostre opinion.

LE BRAS-DE-FER.

Que vostre ame est craintive !  
La mort est toujours mort quelque part qu'elle ar-

rive :  
Et qui finit ses jours, couché bien mollement  
Entre les draps d'un lit paré superbement,

Ne revit pas plutost que qui meurt sur la rouë,  
Et mort on n'est pas mieux dans l'or que dans la

LE BORGNE.

Ou siffle, les voicy.

## SCÈNE II

LE BALAFRÉ, BERONTE, LE BRAS-DE-FER,  
LE BORGNE.

LE BRAS-DE-FER.

Doublez, doublez le pas.  
Falloit-il si long-temps estre à triper les plats ?  
Dix heures ont frapé.

BERONTE.

Je croy qu'il en est onze ; [ze  
Mais à peine estions-nous près du Cheval de bron-  
Que le guet a passé tenant deux grands filous  
Que nos yeux effrayez ont d'abord pris pour vous,  
Tant ils vous ressembloient d'habit et de visage.

LE BRAS-DE-FER.

La rencontre est fâcheuse et de mauvais presage.  
Mais il est déjà tard.

LE BORGNE.

Ne parlez pas si haut.

LE BRAS-DE-FER.

Nos engins sont ils prests ?

BERONTE.

Voicy tout ce qu'il faut,  
Crochets, passe-par-tout, lime sourde, tenaille,  
Et tant d'autres outils dont nostre main travaille.

LE BRAS-DE-FER.

Le morceau pour jeter en la gueule du chien,  
L'avez vous apporté ? Ne nous manque-t-il rien ?

LE BALAFRÉ.

Tout est prest.

LE BRAS-DE-FER.

C'est assez, allons, la nuit s'avance.

BERONTE.

J'ay dans la gibeciere un outil d'importance :  
C'est la main d'un pendu dont je vous feray voir  
En cette occasion l'admirable pouvoir.  
Mettant à chaque doigt une chandelle noire

Et prononçant dessus quelques mots de grimoire <sup>1</sup>,  
J'ose bien assurer ce ceux qui dormiront  
Ne s'éveilleront pas tant qu'elles brûleront.

LE BORGNE.

Et s'ils sont éveillés ?

BERONTE.

Ils nous verront tout prendre  
Sans pouvoir ny parler, ny mesme se défendre.

LE BRAS-DE-FER.

Quel esprit eut jamais plus de crédulité ?  
C'est un conte de vieille à plaisir inventé ;  
Défions nous toujours de la force des charmes,  
Et ne nous assurons qu'en celle de nos armes.  
Mais si par un malheur nous sommes appereus,  
Que faire ?

LE BALAFRE.

On ne doit point consulter là-dessus,  
Il faut que nostre main, au carnage occupée,  
Passe indifféremment tout au fil de l'épée.

BERONTE.

Je ne tueray jamais si je ny suis forcé.

LE BORGNE.

La pitié du barbier est cruelle au blessé,  
Et celle du voleur est cruelle à soy mesme  
Et le plonge souvent dans un malheur extreme :  
De nos crimes jamais ne laissons de témoins ;  
On nous recherche apres avecque trop de soins ;  
Un prestos nous attrape, et puis une potence  
Est de nostre pitié la juste recompense.  
Mais devois-tu toy mesme à ce vol nous porter,  
Pour l'efforcer après à nous en dégoûter ?  
As-tu cuvé ton vin ? n'es tu point yvre encore ?

BERONTE.

Le meurtre me déplaît, c'est chose que j'abhorre ;  
Dérobons plus de bien, et versons moins de sang.

LE BALAFRE.

Quoy ! déjà de frayeur vous devenez tout blanc ?

BERONTE.

Plaise au Ciel que ce vol ne nous soit pas funeste !

LE BALAFRE.

Funeste ou bien heureux, j'y couche de mon reste <sup>2</sup>,  
Et quiconque viendra me saisir au colet,  
Se verra salüer d'un coup de pistolet,  
Mais, puis que vous tremblez d'une frayeur si forte,  
Au moins faites le guet auprès de cette porte,  
Cependant sans tarder nous entrerons tous trois  
Par celle où sur le soir vous entrez quelquefois.  
Nous l'ouvrirons sans bruit, mais non pas sans lu-  
bonnez nous la lanterne avec la gibeciere, [niere ;  
De clartez et d'outils nostre adresse a besoin.

1. C'est ce qu'on appelloit une *main de gorce*, ou de fortune, qui faisoit réussir à tout ceux qui l'avaient. Un épicier de la Rochelle, qui s'étoit fort enrichi, passoit pour en avoir une. Henri IV n'y croyoit pas. Il frappa chez lui apres minuit, et l'autre, tout riche qu'il étoit, se leva pour servir. Le roi ne lui demanda qu'une chandelle d'un son. Il la servit sans se plaindre qu'on l'eût éveillé pour si peu. C'est ainsi qu'on fait fortune, dit Henri, ou dit qu'il a une *main de gorce*, ou talisman : le volin.

2. Mot qui vient du jeu, et qui veut dire : j'ai couché sur le tapis ce qui me restait, j'ai joué de mon reste.

BERONTE.

Seray-je icy tout seul ?

LE BALAFRE.

Nous n'en serons pas Join,  
Prestez l'oreille au bruit, faites la sentinelle,  
Et, si l'on vous déconvre, enflez la venelle <sup>1</sup>.

BERONTE.

S'il tombe sur mon dos une grêle de coups ?

LE BALAFRE.

Vous n'avez qu'à siffler, et nous viendrons à vous.

BERONTE.

Tandis que vous viendrez s'il avient qu'on me tue ?

LE BALAFRE.

Que de vaines frayeurs vostre ame est combattuë !  
Nous serons plus heureux, ce mal n'avendra point.  
Adieu, conservez bien le moule du pourpoint <sup>2</sup>.

BERONTE.

Conservez bien le vostre, et si l'on vous attrape  
Et que de ce danger par miracle j'échape,  
A quelque question que vous soyez soumis,  
Ayez toujours bon bec, beuvez à vos amis.  
Allez, et que le Ciel rende vaine la crainte  
Qui m'attaque et me porte une si vive atteinte :  
Il me semble déjà que tout ce que je voy  
Se transforme en sergent, se vient saisir de moy,  
Et m'enferme à cent clefs où déjà d'avanture  
J'ay sans devotion trop couché sur la dure ;  
Mais où va ce fendant <sup>3</sup> que j'entrevois de loin,  
Le manteau sur le nez marcher l'épée au poing ?  
Siffleray-je, ou plustost quitteray je la place ?  
Il passe outre, et mon sang est encor tout de glace.  
La crainte, qui souvent fait voir ce qui n'est pas,  
Vient de me figurer l'image du trépas ;  
J'ay presque pris la fuite, et j'ay vü, ce me semble,  
En cet homme tout seul cinquante archers en-  
semble :

Je n'avois pas quinze ans que le vol d'un manteau  
Fit que l'on m'attacha le dos contre un poteau,  
Où, le col dans le fer et les pieds dans la boue,  
Aux passans malgré moy je fis long-temps la mouë ;  
Je fus marqué depuis à la marque du roy,  
Et si l'on me reprend n'est-ce pas fait de moy ?  
Il n'est point de present, d'ami ny d'artifice  
Qui puissent m'exempter d'un infame supplice.  
Il faudra qu'en charrette, et suivi du bourgeois,  
J'aïlle sans violons danser au bout d'un bois. [dent,  
Mais qui cause les bruits qui maintenant s'enten-  
Et fait que tant de gens et montent et descendent ?  
Sifflons, sifflons encore. Ha ! Dieu, pas un ne vient :  
S'ils ne sont déjà pris, qu'est ce qui les retient ?  
Quel battement de pieds, quel cliquetis d'épée,  
Quel murmure confus de voix entrecoupées !  
Fuyons ; mais où fuiray-je ? Helas ! de tous côtés

1. Locution restée dans l'argot pour dire : decamper, s'enfuir.  
— *Venelle* est un sentier bordé de haies, qui ne s'appelle pas encore autrement dans quelques provinces. Au xvi<sup>e</sup> siecle c'étoit une expression fort adouée. On la trouve dans Scarron, La Fontaine et Regnier, qui a dit *Sat. XI* : « j'enfile la venelle, » pour, je decampe.

2. V. une note des pieces precedentes.

3. Ce mot est resté pour dire : fringant, fringant. G. Bonchelet, au xvi<sup>e</sup> siecle, disoit déjà dans sa *3<sup>e</sup> Serée* : « tous les fendants de notre rue, »



Ce ne sont que voisins, ce ne sont que clartez.  
Ils ont pris ces filous, ils me cherchent peut-être,  
Et j'en tiens pour longtemps s'il m'avient de pares-  
Laissons-les donc rentrer avant que de partir. [tre :  
Cependant cachons-nous, j'entens quelqu'un sortir.

(Il se cache.)

## SCÈNE III

OLYMPE, RAGONDE, BERONTE *caché.*

OLYMPE *seule.*

Au voleur, au voleur ! Accourez à mon aide.

RAGONDE. [cede ?

Est-ce donc de chez vous que ce grand bruit pro-  
Madame, avec frayeur je me viens d'éveiller,  
Et pour vous secourir je sors sans m'habiller.

OLYMPE.

Des larrons sont entrez par la petite porte,  
Et nul que Lucidor ne me prete main forte :  
Ma maison est perdue.

RAGONDE.

Il se bat comme il faut,

Et sent à ces coquins fera gagner le haut ;  
Mais le voici.

## SCÈNE IV

LUCIDOR, OLYMPE, RAGONDE, BERONTE *caché.*

LUCIDOR.

Madame, ils ont tous fait retraite,  
Après s'estre sauvez par la porte secreta :  
Mais qui voy-je à ce coin ?

BERONTE *caché.*

Dieu ! je tremble d'effroy.

Fends-toy par la moitié, muraille, cache moy.

OLYMPE.

C'est un voleur, prenez-le, il faut qu'il rende l'ame  
Entre mille tourmens.

BERONTE.

Grace, grace, Madame,

Et je vous sauveray l'honneur avec le bien.

OLYMPE.

Tu fais une promesse où je ne comprends rien :  
Mon bien et mon honneur sont-ils près du nau-  
Parle plus clairement, éclaire ce langage ; [Rage ?  
Et si tu m'avertis de quelque trahison,  
Et l'exemta de tout, mesme de la prison.

BERONTE.

Donc sur vostre parole croyez une histoire,  
Que d'abord vostre esprit refusera de croire.

Tersandre, qui chez vous se voit comblé d'honneur,  
Qui fait du magnifique et tranche du seigneur,  
N'est rien assurément de tout ce qu'il vous semble.

OLYMPE.

[ble ?

N'est-il pas honneste homme et riche tout ensem-

Ses merites par tout aujourd'uy sont prisez,  
Et ses biens trop connus l'ont fait mettre aux

BERONTE. [Aïsez !

Qu'en espions le roy dépend<sup>2</sup> mal d'ordinaire !

OLYMPE.

Qui ne s'explique mieux gagne autant à se taire.

BERONTE.

Que diriez vous de luy, si par subtilité  
Ce matois, abusant vostre credulité,  
Estoit le plus grand geux que le soleil regarde ?

OLYMPE.

Où donc auroit il pris tout ce que je luy garde,  
Ces chaines d'or massif, et ce gros diamant ?

BERONTE.

Ce sont chaines qu'il fait de cuivre seulement.

OLYMPE.

Quoy ! ce n'est pas bon or ? ô grand Dieu, quelle  
Et ce gros diamant ? [bourde !

BERONTE.

C'est une happe lourde<sup>3</sup>.

Je l'ay vu travailler, je l'ay servy vingt mois,  
Et je scay les bons tours qu'il a fait mille fois.

OLYMPE.

[vales,

O malheur ! mais je veux que ces biens soient fri-  
Ne luy gardons-nous pas deux grands sacs de pis-

BERONTE.

[toles ?

Je croy qu'au roy d'Espagne elles ont coûté peu<sup>4</sup>  
A faire fabriquer.

OLYMPE.

Dénoué, ou romps ce nœn.

Est-il faux monnoyeur ?

BERONTE.

Il n'a point de semblable

Pour fondre les métaux, ny pour jeter en sable<sup>5</sup>.

OLYMPE.

O le plus scelerat du reste des humains ! [mains ?  
Mais pourquoy mettre ainsi ces biens faux en mes

BERONTE.

Pour éblouir vos yeux et ceux de sa maïtresse  
Par les trompeurs appas d'une feinte richesse.

RAGONDE.

Dieu ! quel maistre Gonin<sup>6</sup> !

BERONTE.

Il fait bien d'autres coups :

1. *Taxe des Aïeés*, dont on traitait nommé La Balliere avait en l'idée, et qu'on mit en 1644 sur tous ceux qui, le nom de la con-  
tribution même l'indique, avaient une certaine aisance [V. *Choix de mazarinettes*, t. I, p. 122].

2. Dépend, pour dépense.

3. Perle fausse, faite pour tromper (*happer*) les sottes (*Jourdes*).

4. Une note des premières pièces.

5. Les *pitules* étaient encore en ce temps-là des écus d'Espagne

ou d'Italie.

6. C'est-à-dire jeter dans le moule de sable du fondeur.

7. Fameux faiseur de tours de passe-passe, qui, suivant Brantôme, dans ses *Heures galantes*, fit l'amusement de la cour de François I<sup>er</sup>. Il eut des descendants qui reprirent son nom et ses tours, un entre autres sous Charles IX, dont a parle Belier dans ses *Disputations magiques*. C'est à sa disparition, quand il cessa de tromper par ses tours d'adresse, qu'on fit le proverbe : « Maître Gonin est mort, le monde n'est plus grue. » Son nom venait de la note ou *gouelle* capuchon dont il se couvrait.

Mais je croirois plustost qu'il les cacha chez vous  
De crainte que le temps, découvrant toutes choses,  
Ne vint à découvrir chez luy le pot aux roses,  
Et que quelque gripeur de mauvais garnement  
Ne le fist malgré luy changer de logement.

LUCIDOR.

Il s'en faut éclaircir.

OLYMPÉ.

Je n'ay point d'autre envie.

Si ton rapport est vray, je te donne la vie;

Mais s'il est faux aussi tu seras mal traité :

Entrons, visitons tout. *(Elle rentre.)*

LUCIDOR.

Dis-tu la vérité ?

Mais ne t'ay je pas vu sous moy porter les armes ?

*(Lucidor reconnoist Beronte.)*

Ouy, c'est toy qui tremblois aux premières alarmes,

Et dont l'yvrongnerie osa tant m'offenser

Que de ma compagnie il te fallut chasser :

Tu vivois en pourceau, toujours la panse pleine ;

Mais tu veux t'échaper, maraut.

BERONTE.

Mon capitaine,

Me tiendra-t-on promesse ?

LUCIDOR.

Ouy, si tu ne mens point.

BERONTE.

*[point,*

Que puissent vos goujats m'ôter gregue et pour-

Et m'en donner par tout, si c'est une imposture !

LUCIDOR.

Entre donc, et sans peur viens finir l'aventure.

*(Ils rentrent.)*

RAGONDE seule.

Que d'un tour si subtil j'ay l'esprit étonné !

Fust-ce Nostradamus, l'auroit-il deviné ? *[bricoles ?,*

Quoy ! ce n'est qu'un trompeur, qu'un donneur de

Qu'un atrapemino <sup>3</sup>, qu'un rogneur de pistoles,

Qu'un gueux pour tout potage, encor que tous les

*[jours,*

Monté comme un Saint-George, il fasse mille tours.

Il n'est rien si trompeur qu'une belle apparence ;

Comment donc là dessus fonder quelque assurance ?

Aucun sur ce qu'il voit ne peut prendre party,

Et doit dire à ses yeux : Vous en avez menty.

Mais voicy ce mangeur de charrette ferrée,

Qui m'est venu tantost faire une échauffourée :

Les rayons de la lune à mes yeux le font voir.

## SCÈNE V

TERSANDRE, RAGONDE.

TERSANDRE.

Quels cris ay-je entendu ? Ne le puis-je savoir ?

RAGONDE.

Ce sont voleurs, Monsieur, qu'on cherche par la ville,

1. C'est-à-dire quelq'un arrêtant, *grippant* les bandits.

2. Usus, tromperies. — Au <sup>xv</sup> siècle Coquillard disait déjà, user de bricoles, pour, tromper.

3. Se disait d'abord pour hyperbole, *chattermite*, puis il se prit pour coupneur de bourse, filou, comme ici (V. Leroux, *Dict. comique*).

Vous sont-ils point connus ?

TERSANDRE.

La demande est civile.

A qui crois-tu parler ?

RAGONDE.

A qui je ne dois rien,

A qui me connoist mal, et que je connois bien,

A qui doit s'en aller vendre ailleurs ses coquilles,

A qui croit que je sois revendeuse de filles,

Et pour me faire affront m'a tenu des propos

A se faire casser cent bastons sur le dos.

TERSANDRE.

Ha ! je te reconnois ! Mais, à cette heure indué,

Que fais-tu toute seule au milieu de la rué ?

Ayant trop bu d'un coup, tu cherches ton chemin ?

RAGONDE.

Je prédis presque tout quand j'ay bu de bon vin,

Et, sans aucun aspect d'étoile ni de lune,

Je vous dirois bien-tost vostre bonne fortune.

TERSANDRE.

Connois-tu l'avenir ?

RAGONDE.

Ouy, mieux que le passé.

D'un bizarre trépas vous estes menacé,

Et vous mourrez en l'air faisant la capriole.

TERSANDRE.

Et plus que ton sçavoir si le mien n'est frivole,

Avec quelque commerce ayant le verre en main,

Tu mourras en chantant : Beuvons jusqu'à demain.

L'excuse ton ivresse à nulle autre pareille,

Et je pardonne au vin ; mais gare la bouteille.

RAGONDE.

[VOUS,

Gardez-vous bien vous-mesme, autrement doutez-

Que j'on ne vous enferme en la boîte aux cailloux <sup>1</sup>.

Ne vous déguisez plus, il faut lever le masque,

Songer à la retraite et courir comme un Basque :

On vous cherche par tout, et je vous donne avis

De chausser des souliers qui soient sans ponlevis <sup>2</sup>.

TERSANDRE.

Que dit cette insensée ?

RAGONDE.

On sçait de vos affaires,

Les feintes maintenant vous sont peu nécessaires.

TERSANDRE.

Moy feindre, moy luyr ? As-tu perdu le sens ?

RAGONDE.

N'aprehendez-vous point d'estre vu des passans,

Que de tous vos bons tours on ne sçache le nombre,

Et que de peur du hâle on ne vous mette à l'ombre ?

Bandez vite la caisse, ôtez tout de ce lieu ;

N'oubliez rien enfin, sinon à dire adieu.

TERSANDRE.

Moy ?

1. Prison.

2. Les souliers à *ponlevis*, déjà de mode au <sup>xv</sup> siècle, comme on le voit dans les *Sérées* de G. Bouchet, avaient de très-hauts talons, et étaient ainsi très-malcommodes pour courir.

Vous-mesme.  
RAGONDE.

TERSANDRE.  
Hé ! qui donc t'a conté cette fable ?

RAGONDE.  
Celuy mesme qui vient.

## SCÈNE VI

TERSANDRE, RAGONDE, BERONTE.

TERSANDRE.  
Qu'as-tu dit, miserable ?  
BERONTE.

Mais vous, qu'avez-vous fait, m'ayant si mal traité,  
Pour avoir fait faillite à vostre lâcheté ?  
Feray-je le lyon quand vous faites la cane ?  
Vous avez pris de quoy me sangler comme un asne.  
Et si ma fuite alors n'eust trompé vostre main,  
J'aurois demeuré tard à me lever demain.  
Mais naguere, estant prest, pour un vol d'importance,  
D'aller danser sur rien au bout d'une potence,  
J'ay, pour m'en exemter et me venger aussi,  
Fait de vos actions un portrait raceoury :  
Ouy, Florinde et sa mere ont veu de quelle adresse  
Vous sçavez des plus fins abuser la finesse ;  
Ce qu'elles vous gardoient, elles l'ont visité,  
Et leur en ay fait voir toute la fausseté ;  
Je par ce seul moyen j'ay racheté ma vie,  
Qu'un collier trop étroit m'eût sans doute ravie.

TERSANDRE.  
Ha, perfide !

RAGONDE.  
Tout beau, soyez moins furibon,  
Estant seul contre deux vous n'auriez pas du bon.

TERSANDRE.  
Il mourra, l'imposteur !

BERONTE.  
Rengainez, je vous prie,  
Ou je me jetteray sur vostre friperie,  
Vous feray sous ma main passer et repasser,  
Et jamais violon ne vous fit mieux danser.

TERSANDRE.  
Et je puis d'un valet endurer cet outrage ?

RAGONDE.  
Adieu, monsieur l'escroc.

BERONTE.  
Adieu, devenez sage.

1. Lâcher pied. — On lit dans les *Satires* de Du Lorens, 1624, in-8°, p. 142 :

Il fit la cane un jour sur le point du combat.

Le mot *cane* en est venu.

TERSANDRE.

Je deviendray boureau pour te rompre le cou.  
(*Tersandre donne un coup de pied à Beronte et un coup de poing à Ragonde, et s'enfuit.*)

BERONTE.

Ha ! Dieu, quel coup de pied me lance ce filou !

RAGONDE.

[delles.  
Ha ! Dieu, quel coup de poing ! je voy mille chan-  
Au voleur !

BERONTE.

Au secours !

TERSANDRE.

Fuyons.

BERONTE.

Il a des aisles.

## SCÈNE VII

OLYMPE, LUCIDOR, FLORINDE, RAGONDE,  
BERONTE.

LUCIDOR.

Qui donc crie au voleur ? d'où provient ce grand

RAGONDE.

[bruit ?

Des coups que m'a donnés ce fourbe qui s'enfuit.

(*Ragonde et Beronte rentrent pour courir après Tersandre, Lucidor veut courir après Tersandre, mais Olympe et sa fille l'en empêchent.*)

LUCIDOR.

Madame, laissez-moy, je scauray le poursuivre.

OLYMPE.

Pour sa punition il le faut laisser vivre.  
Cependant mon honneur est blessé vivement  
Par le honteux dessein de cet enlèvement ;  
Mais il a fait tout seul l'heureuse découverte  
De ces voleurs de nuit qui conspiroient ma perte,  
Et sans qui toutefois mon esprit abusé  
M'auroit donné pour gendre un filon déguisé.  
Puis donc que vostre épée à ce point m'a servie,  
Qu'elle a sauvé mon bien, mon honneur et ma vie,  
Je vous pardonne tout, et vous promets encor  
Que Florinde jamais n'aura que Lucidor.

LUCIDOR.

O charmante promesse !

FLORINDE.

O faveur non commune !

OLYMPE.

Allez vous reposer, benissez la fortune  
Qui fait que dès demain, pour finir vos languens,  
L'hymen joindra vos corps, comme amour joint  
[vos cœurs.

## NOTICE SUR BOIS-ROBERT

Il fut le fou comique de Richelieu, comme Desmarests avait été son fou sérieux; ce fut l'amuseur juré du Palais-Cardinal, le porte-marotte en ce logis terrible, où, lorsqu'on songe à la politique qui s'y tramait et aux ordres sanglants qui en sortirent, il semble surprenant qu'on ait si bien ri; maison étrange, qui de loin ferait encore peur, si l'on n'y voyait passer quelque joyeux drôle comme Bois-Robert et si l'anecdote n'y déridait un peu l'histoire.

Bois-Robert n'y arriva pas tout de plain-pied. Il fallait à Richelieu un plaisant complet, qui eût fait, avant de venir chez lui, son apprentissage de farces, son stage de bouffonneries, et ne lui donnât pour l'amuser que la fleur d'un sac à malices des mieux garnis.

Bois-Robert avait rempli le sien un peu partout: à Caen, où il était né vers 1592 et où les types bas-normands ne lui avaient pas manqué; à Ronen, où il fit ses premières fredaines d'avocat galant; à Blois, chez la reine mère, où l'on menait le double jeu des complots et des plaisirs, où l'on conspirait dans les entr'actes d'une pastorale, et où peu s'en fallut qu'il ne mit en rimes le *Pastor fido* avec le coup de poignard d'une conspiration pour dénouement; à Paris, où il ne passa une première fois que pour vivre d'expédients sans délicatesse, de pauvres vers de ballet sans gaieté, comme ceux du *Ballet des buccanales*, en 1623, et de romans sans passion, ni esprit, ni style, comme son premier livre, *l'Histoire indienne d'Anaxandre et d'Osahé*; à Londres, où il suivit M. et M<sup>me</sup> de Chevreuse, et ne se fit point pardonner d'avoir mis en vers que le climat anglais était « un climat barbare; » enfin à Rome, où il retrouva un écho du rire gaulois de Rabelais, et ramassa quelques bribes de ses succès de farceur.

Il y gagna d'être fait abbé par le pape lui-même, avec un très-petit bénéfice, qui ne donnait pas plus de 170 livres par an, mais qui fut, comme il l'a dit, « le levain de sa fortune. » C'est avec « cette soutane en trois jours endossée, » et qu'il porta comme elle avait été prise, c'est-à-dire de façon si lesté et si peu décente que M<sup>me</sup> Cornuel disait qu'une jupe de Ninon la galante en était la doublure; c'est avec cette prêtrise qui, loin de nuire à ses farces, les servit par le contraste, et lui fut, disait l'abbé de la Victoire, « ce que la farine est aux bouffons; » c'est ainsi tonsuré et catéchisé, et d'autant moins édifiant, qu'il revint à Paris.

Il se faufila chez le cardinal, qui ne mordit pas d'abord au poivre et sel de ses bons mots, mais qui ne put bientôt plus s'en passer, comme il arrive lorsqu'on s'est mis aux épices.

Il avait d'ailleurs plus d'un ton. Au besoin, il jouait le sérieux, et même le tragique. Le cardinal, un jour, le fit s'exprimer avec Mondory, je ne sais dans quelle scène, et l'on dit qu'il le passa. Il sut mieux que lui « pousser une passion. »

La parodie était aussi son fait. C'est lui qui fit celle du *Cid*, qui ne flatta que trop de sa malice celle de

Richelieu, et dont on n'a retenu que cette boutade :

Rodrigue, as-tu du cœur?  
— Je n'ai que du carreau.

Il donnait quand on voulait dans le précieux, et en faisait de la plus pure essence. Somaize l'a mis dans son *Grand Dictionnaire*, avec M<sup>me</sup> de Brancas, qu'il avait stylée « en préciosité. » Elle y prenait le nom de Belinde, et Bois-Robert celui de Barsamon.

Il n'était pas ignorant des lettres latines; et même il s'en piquait volontiers, pour avoir un langage de plus à mettre au service des louanges du roi et du cardinal. Il fit ainsi deux recueils moitié de stances françaises, moitié d'odes latines: le *Parvasse royal*, où la vanité de Louis XIII eut de quoi se satisfaire; et le *Sa rifice des Muses*, où l'orgueil de Richelieu put se mirer tout à son aise.

Il tournait fort bien l'épître en vers, et les deux volumes qu'il donna en ce genre, à une assez longue distance l'un de l'autre, ont mérité d'y rester, pour leur joli ton d'aisance familière et pour les détails de mœurs qu'y trouvent les curieux. Il faisait moins bien dans le roman, comme nous l'avons vu par son détestable *Anaxandre*, mais il se dédommageait dans les *Nouvelles héroïques et amoureuses*. Le conte et l'anecdote, plutôt débités qu'écrits, lui allaient encore mieux. Il y avait, selon Haet, pour ajouter au comique, « la niaiserie affectée et familière à ceux de Caen. »

Pour ce qui est du théâtre, où il se mit pour plaire à Richelieu et courir les coulisses, il n'y réussit guère, au moins dans le commencement, et même tant que vécut le cardinal! Il dépensait si bien tout son esprit avec la menue monnaie de l'anecdote et du conte, qu'il ne se trouva plus en fonds quand il en fallait prêter à des personnages. Sa première pièce, *Pyrrandre et Lysimène*, en 1633, n'est qu'un maussade imbroglio, avec de beaux sentiments montés sur de grands mots, où les personnages, qu'on croirait échappés de ces tragi-comédies castillanes qu'il mit plus tard au pillage, font sur des pointes d'aiguille des pirouettes à l'espagnole.

Il mit cinq ans à tâcher de prendre une revanche, et même après ce temps ne se la donna pas; sa pièce des *Biaux amis*, en 1638, fit, je crois, plus triste mine encore, avec sa sottise intrigue du bon roi Iolas faisant épouser sa belle sœur à l'amant de sa femme. Il eût pu faire mieux dans les *Deux Alcandre*, puisqu'il avait là, pour lui, Plaute et ses *Ménechmes*. On ne s'aperçut pas dans la copie de l'esprit du modèle. *Palès sacrifice*, qu'il donna la même année 1640, n'eut pas les honneurs de son sacrifice, et l'année d'après, le *Couronnement de Donie* ne céda qu'à Bois-Robert d'une plus glorieuse auréole.

La première de ces deux pièces aurait pourtant bien dû le dédommager par un succès des ennemis dont elle fut le point de départ. Il l'avait dédiée à Cinq-Mars, alors en assez bonne intelligence avec Richelieu pour qu'on n'eût

pas à prévoir qu'ils seraient bientôt d'irréconciliables adversaires.

La rupture ne se fit cependant pas attendre. Bois-Robert, qui aurait bien voulu retirer sa dédicace, tourna bravement le dos au nouvel ennemi de son maître. Il était déjà atteint de la vieille maladie qui gangrena sa vieillesse, « la Râcheté de cour, » comme l'appelle Tallemant.

Cinq-Mars n'était pas encore perdu, et même avait plus que jamais l'oreille du roi pour ses prières ou ses plaintes; il lui dit un mot de la volte-face de l'abbé. Louis XIII n'attendit qu'une occasion pour l'en venger. Les fêtes de la représentation de *Mirame* la lui offrirent.

Bois-Robert s'y remua beaucoup, avec l'intrépidité d'allure et d'impudence qui lui était ordinaire. On s'arrachait les billets d'entrée aux répétitions. Il en donna à pleines mains sans regarder. Plusieurs tombèrent à des personnes qu'on n'eût point invitées chez un ministre, moins encore chez un prêtre. La petite Saint-Amour Frerelot, du théâtre de Mondory, « une des plus grandes gourmandines de Paris, » en eut un, et vint des premières se carier aux belles places. Elle fut reconnue, et l'on juge du scandale! Bois-Robert fut accusé d'avoir donné le billet; comme il n'y voyait qu'une espièglerie, il ne s'en défendit pas. Il suffit d'un mot de Louis XIII pour que l'escapade devint crime. Il fut sec et tranchant comme un ordre Richelieu, qui cédait pour les petites choses afin de n'être pas gêné dans les grandes, comprit et obéit.

Bois-Robert fut condamné.

Il dut s'en aller à son abbaye de Châtillon, et y rester vingt mois, espérant de jour en jour que le cardinal le rappellerait. Il savait son faible, et pensait qu'il ne pourrait se passer de lui, puisqu'il ne pouvait se passer de rire. Il se trompait.

Richelieu qui avait besoin que le roi lui sacrifiât son favori Cinq-Mars, donna l'exemple: il continua de lui sacrifier son ami le plus cher.

Ce n'est qu'après la chute de Cinq-Mars que Bois-Robert put revenir au Palais-Cardinal. Richelieu en pleura, comme s'il eût senti qu'il ne le revoyait que pour lui dire adieu. Moins de vingt jours après il était mort.

Le pauvre abbé retomba plus triste, plus désolé dans son exil.

Son influence qui allait renaître s'évanouissait pour toujours. Les amis qu'elle lui avait faits et qu'il méritait, car il était fort serviable et avait pu à bon droit se dire le protecteur « des Muses affligées, » allaient certainement ne plus se souvenir de ce qu'elle avait eu de bien-faisant pour eux. D'autres, au contraire, en plus grand nombre encore, qu'il avait égarés de ses malices, car on ne passe pas toute sa vie en dépense d'esprit, à tort et à travers, sans se faire au moins un ou deux bons ennemis par jour, allaient se rappeler tout ce qu'ils lui devaient, en pleine liberté de raucane.

Ce fut tout de recevoir les nasardes.

Il lui en vint de partout, même de l'Académie, qu'il avait si vivement aimée, aidée, qu'il avait fondée presque, tant il avait poussé le cardinal à cette œuvre de haut patronage littéraire; et tant il y avait mis des siens, pauvres diables qui ne valaient que par elle, et qu'on avait en bien raison d'y appeler « les enfants de la pitié de Bois-Robert. »

Malleville avait dès longtemps commencé l'attaque, mais en brave, car c'était du temps de la puissance de Bois-Robert. Il lui avait décoché le fameux roudeau :

Coiffé d'un froc bien raffiné  
Et revêtu d'un doyen,  
Qui lui rapporte de quoi frir,  
Frère René devient Messire,  
Et vit comme un déterminé....

Quand la mort du cardinal l'eût jeté par terre, on ne s'en tint pas à ces rondeaux benins.

Il fut lardé d'épigrammes, dépecé, mis en pièces. Toute sa vie y passa. Un poème, moitié vers et moitié prose, en fut fait, sous le titre transparent de la *Bosco-Robertine*, qui ne fut pas imprimé, mais dont les copies — nous en avons tenu une à la Bibliothèque — coururent tout Paris. On n'en sait pas l'auteur, mais ce devait être quelque écrivassier de théâtre que la concurrence trop féconde de Bois-Robert gênait dans ses produits.

L'abbé en effet, n'ayant plus que la consolation de rimer, de faire des pièces, les multipliait à la douzaine. Le plus gros de son répertoire est de ce temps-là. On s'en étonnait, car de telles besognes ne lui étaient pas nécessaires. N'était-il pas encore riche, au point de toujours rouler carrosse et de pouvoir en une seule fois prêter trois cents pistoles au marquis de Richelieu ?

Le plaisir de s'amuser et d'amuser encore l'emportait. Il n'y réussissait pas aussi bien qu'autrefois avec ses bons mots et ses contes. Ses pièces même de ce temps-là, même de cette seconde manière qui valent mieux que l'autre, sont presque toutes, tragi-comédies ou comédies, assez plates et maussades.

La *Cassandre*, « sa meilleure, » de l'avis de Tallemant ainsi que de bien d'autres, ses *Généreux Ennemis* et la *Belle Plaideuse* se détachent seuls sur ce fond d'ennui.

Il en prenait les sujets de toutes mains : aux anecdotes courantes, comme les *Trois Orondes*, dont une aventure de Racan et de M<sup>lle</sup> de Gournay lui fournit l'invention; à Lope de Véga, dont il détroussa deux comédies pour y tailler la *Jalouse d'elle-même* et la *Folle Guegnre*; à notre vieux théâtre aussi, qui lui prêta : pour les *Apparences trompeuses* la comédie plus ancienne de De Brosse, les *Innocents coupables*; et ensuite, pour sa tragédie de *Théodore*, celle de La Case, l'*Investe supposé*.

L'exécution ne lui coûtait pas beaucoup plus que l'invention. Avec quelques centaines de vers fichés, plus griffonnés qu'écrits, et où l'esprit crie presque partout famine, le tour était joué.

Les comédiens finirent par se lasser de ce vieux bouffon, dont tant de farces avaient fait la fortune et qui n'en trouvait plus pour les faire vivre.

Bois-Robert fut éconduit. Il ne s'en découragea pas. Il passa aux théâtres nomades qui chaque année dressaient leurs tréteaux à la foire de Saint-Germain :

Il est allé s'associer  
Avec cet homme incomparable  
Gilles le Niais l'imitable.

C'est la *Bosco-Robertine* qui nous fait cette indiscrétion. Elle ajoute en prose quelques détails sur la troupe errante dont Gilles le Niais était le pitre, Bois-Robert le fournisseur, et qui, on va le voir, venait de loin : « Le voilà donc associé avec une troupe espagnole et hollandaise, arrivée depuis peu pour le divertissement de la foire Saint-Germain, mais je suis assuré qu'ils déboursèrent plus qu'ils

ne gagneront pour entretenir notre poëte, car si l'on ne luy fait bonne chère, il est stupide. »

Il n'y a qu'un bon confrère pour parler ainsi. Je m'en tiens donc à ce que j'ai dit : cette *Bosco-Robertine* est d'un poëte de théâtre. On voit d'ailleurs en d'autres parties qu'il hantait les coulisses, et que c'est de Floridor même qu'il avait appris la façon dont Bois-Robert avait reçu son compte de ces messieurs de l'Hôtel :...

J'ay seu tantôt par Floridor  
Que pour ses cannyvses rimes  
Il recevait d'eux de bon or ;  
Qu'à présent la troupe royale,  
Voyant que ce poëte croûté  
Luy vendoit bien cher rien qui vaille,  
L'avoit assez desouforté  
Par un : Dittes-luy qu'il s'en aille !

Pauvre Bois-Robert ! Qu'est devenu le temps où ceux qui le chassent ici comme un chien, venaient quémander ses bonnes grâces pour être admis à jouer devant Son Eminence !

Il dut avoir bien des déconvenues, bien des déboires de cette sorte, avant d'arriver à ce dernier. Sa folie du théâtre l'avait fait passer partout. La *Bosco-Robertine* en parle avec assez d'esprit. Elle nous le montre faisant faire la place par des courtiers de réputation et d'éloges, pour que les acteurs lui prennent et lui achètent une pièce dès qu'elle est finie ; puis, le jour de la première représentation venu, s'installant lui-même sur le théâtre, pour suivre son succès :

Mais si grande est sa maladie  
Que s'il fait quelque comédie,  
Sans l'avoir vendue aux acteurs,  
Quantité de ses sectateurs,  
Qui sont ses chiens de renommée,  
Font par Paris courir le bruit  
Que cette pièce est mieux rimée  
Et que le tout est mieux conduit  
Que dans les pièces numpareilles  
Des sages messieurs de Gornailles.  
Il a par trop d'ambition  
Et trop d'humeur acariâtre  
Pour n'être pas sur le théâtre  
À sa représentation.  
Ce jour, nostre illustre poëte  
A le bas fierement plissé,  
Son collet luit d'être lissé,  
Et mesme il a sa barbe faite.  
Ses souliers sont de maroquin,  
Ombragés d'une large rose  
Et sur son bras nuy repose  
Négligemment un brodequin.

La satire ne s'arrête point à ce scandale, assez vif déjà, du pimpant abbé se regardant jouer sur le théâtre. Des pièces qu'il fait, elle passe aux farces qu'il joue : « Jusqu'à présent le Pantalon, le seigneur Horatio, le docteur Trivelin, Briguelle, Jodelet, Philipin et les autres farceurs n'ont dit que des badineries auprès de luy. » Et là dessus, elle prend sa grosse voix pour faire de l'indignation : « Il n'est rien de plus ridicule que de voir ce batteleur au lieu de contre-poids avoir la crosse à la main, et au lieu du capot de Jean Farine, la mytre sur la teste. »

Si du moins il s'en tenait au théâtre, mais il court de plus vilains lieux. On l'a vu, on l'a entendu chez Lise, où il chantait de sa voix cassée

.... des couplets  
D'une chanson assez gaillarde  
Sur l'air plaisant de la *Guimbarde*.

On l'a surpris à la taverne, où il va plus souvent cent fois qu'à son abbaye :

Les bons cabarets sont l'Eglise  
Où cet apostre evangelise ;  
Il ne fait jamais de sermons  
Que sur ce texte seul : Aymons !

Et qui aime-t-il ? Des libertines de basse espèce. Il est vrai qu'il les style et de ses mains elles sortent péchantes : « Il est pourtant certain que les coquettes perdroient beaucoup, s'il falloit que nostre abbé changeast de vie, car il est leur grand prestre. C'est luy qui a le seing de les dresser toutes petites et de les eslever en pretieuses. »

Tout cela se répétait partout, car Bois-Robert ne se ménageait nulle part. Il n'était pas de semaine où l'on ne vint conter à la Cour quelques-unes de ces fredaines de fait ou de paroles : là, il s'était permis de terribles jurons dans un brelan, ou chez quelques dames où il jouait ; ici, son audace avait été jusqu'à mettre en farce quelques saintes personnes, etc.

On en dit tant que chez Anne d'Autriche, où l'on était fort collet monté, et chez le roi, trop jeune encore pour ne pas se conformer à cette pruderie maternelle, l'indignation devint fureur et qu'un nouvel exil de l'abbé fut résolu. Le 8 juin 1655, il lui avait été signifié, et Gui-Patin pouvait écrire à son ami Spon : « Le roi a fait commander à l'abbé Bois-Robert, âgé de soixante-trois ans, de sortir de Paris, pour divers juremens qu'il avait proférés du nom de Dieu, après avoir perdu son argent à jouer contre les nièces de Son Eminence Mazarin. On dit que le P. Annat, jésuite et confesseur du roi, duquel il s'était moqué en le contrefaisant, a bien aïdè à lui procurer cet exil, qu'il a bien mérité d'ailleurs. »

Le premier avait été de vingt mois, celui-ci fut de près de trois ans. Bois-Robert ne put revenir à Paris qu'en février 1658 ; encore le dut-il, moins à sa propre considération, qu'aux vives instances de M<sup>me</sup> de Mancini, qui étant de la partie où il avait tant juré, se repenit peut-être d'en avoir trop parlé ; et aux prières tout aussi pressantes de M<sup>le</sup> Servien, qu'un sonnet du pauvre proscrit, passé dans son exil du bouffon au mélancolique, avait on ne peut plus touché.

Il s'amenda, ne fit plus rien jouer, et se tut autant qu'il put, en rimes et en paroles. Or comme se taire, ne plus écrire, ne plus hanter les théâtres, étaient pour lui la plus dure pénitence, on peut dire qu'il mourut pénitent, lorsque, quatre ans après, il s'éteignit, le 31 mars 1662.

Il avait soixante-cinq ans, mais ne les paraissait guère, du moins pour la raison.

L'abbé de la Victoire, qui disait de ce grand enfant qu'il fallait toujours le traiter sur le pied de huit ans, l'avait bien connu.





## LA BELLE PLAIDEUSE

DORETTE

Madame, ce matin ne vous vendrai-je rien ?  
Estrenez-moi  
Quelques jolis estuis, et quelque belle monstre

*Acte II. — II*







LA MUSE DE LA FEMME

REVUE DE LA FEMME

PARIS, LE 15 JANVIER 1888

# LA BELLE PLAIDEUSE

COMEDIE

1654

## NOMS DES ACTEURS

ERGASTE, amant de Corinne.  
CORINNE, maîtresse d'Ergaste.  
ARGINE, mère de Corinne.  
NICETTE, suivante d'Argine.  
FILIPIN, valet d'Ergaste.  
BARQUET, notaire.  
AMIDOR, père d'Ergaste.

ISABELLE, fille d'Amidor.  
LISE, suivante d'Isabelle.  
MIDAN, orfèvre.  
DORETTE, femme de Midan.  
BROCALIN, valet de Falandre.  
LE VOISIN, amy d'Amidor.

*La scène est à Paris.*

## ACTE PREMIER

### SCÈNE I

ERGASTE, CORINNE.

ERGASTE.

Quoy ! vous doutez encor de mon amour extreme,  
Ingrate qui voyez à quel point je vous ayme,  
Qui lisez dans mon ame, et qui n'ignorez pas  
Que cette defiance avance mon trespas ?  
Je voy bien que mon feu commence à vous déplaire :  
Après ce que j'ay fait, je n'ay plus rien à faire,  
La mort me reste seule à vous prouver ma foy,  
Desirez vous encor cette preuve de moy ?  
Parlez, parlez, ingrante, et vous serez servie ;  
Mais que gagnerez vous quand je perdray la vie ?

CORINNE.

Ergaste, tant s'en faut, que pour preuve d'amour  
J'exige avec rigueur que vous perdiez le jour,  
Que je ne veux pas mesme en vos projets frivoles  
Que vous perdiez pour moy seulement des paroles ;  
Puisque vous n'avez pas compris mon sentiment,  
Il faut que je m'explique enfin plus clairement :  
Jusque dans vostre cœur j'ay leu vostre pensée,  
Vos feux sont purs, Ergaste, et n'en suis point blessée.  
Je ne puis souhaiter un amant plus discret,  
Et si je le perdois, je mourrois de regret.  
Ce n'est donc plus à moy qu'il faut ouvrir vostre ame.  
Vous sçavez que ma mere est une estrange femme,  
Quittez ces vains transports qui luy sont odieux,

Par une goutte d'encre on luy prouvera mieux  
La pure intention de vostre amour fidelle,  
Que par tout vostre sang respandu devant elle ;  
Apportez un contract signé de vostre main,  
Elle consentira nos noces dès demain.  
Si mon consentement estoit seul necessaire,  
Vous ne verriez de moy rien qui vous peust déplaire,  
Vos moindres actions, que je veux respecter,  
Pronveroient une foy dont je ne puis douter,  
J'aurois autant d'amour que vous auriez de zele ;  
Mais je suis fille, Ergaste, et ma mère est cruelle.

ERGASTE.

Si, pour me voir demain par vos mains couronné,  
Il faut que ce contract de mon sang soit signé,  
Je le signe avec joye, et si d'un pere avare  
Je ne puis pas flechir le cœur dur et barbare,  
J'emploiray tous moyens pour vous faire sentir  
Que rien de vostre amour ne me peut divertir,  
Et que jusqu'à la mort je vous veux satisfaire  
En dépit des destins, en dépit de mon pere.

### SCÈNE II

ARGINE, NICETTE, ERGASTE, CORINNE.

ARGINE.

Corinne, remontez : que faites vous là-bas ?  
Quoy ! suivre ce jeune homme en tous lieux pas à pas ?  
Quoy ! l'attendre à la porte, et contre ma defience ?  
Ah ! c'est prendre, ma fille, un peu trop de licence.

CORINNE.

Ma mère, ce n'estoit que pour prendre le frais  
Que je suis descendue.

ARGINE.

Et pour le voir de prez,  
Ce mignon, ce musqué, ce diseur de fleurettes.

NICETTE, à la fenestre.

Madame, il ne fait rien que conter des sornettes,  
La langue tout le jour luy va comme un traquet<sup>1</sup>.

ERGASTE.

Ah! Madame.

NICETTE.

Il auroit un peu moins de caquet,  
S'il estoit court d'esprit, ainsi que de monnoye,  
Qu'il prouve avec eux cy, s'il veut que l'on le croye.

ERGASTE.

Corinne, qu'est-ce cy? Je suis tout interdit.

ARGINE.

Ergaste, c'est assez. Je vous l'ay desja dit,  
De vos beaux entretiens nous sommes si bercées,  
Qu'enfin, pour dire tout, nous en sommes lassées.  
Si vous aimiez ma fille ainsi qu'il faut aimer  
Une fille bien née et qu'on doit estimer,  
Vous nous en donneriez des preuves plus solides.  
Tous-jours le cœur en feu, tous-jours les yeux humides,  
Se pâmer à toute heure en amoureux trausy,  
Apprenez que chez nous on ne vit point ainsi.

NICETTE.

Et qu'on ne gagne pas ainsi nos bonnes graces,  
Par des propos vîais et de sottes grimaces.

ARGINE.

Un cœur vraiment espris et vraiment enflamé  
Plus effectivement songe à l'objet aimé.

NICETTE.

Vous sçavez nos procez, vous sçavez nos affaires;  
Mais il faudroit eserire, et par devant notaires:  
Cela vous semble rude, ayant tant de credit,  
Fils d'un pere si riche. Adieu, c'est assez dit.

ARGINE.

Corinne, remontez.

ERGASTE.

Ah! je jure, Madame, [ame.  
Que je luy viens d'ouvrir jusqu'au fond de mou  
Je me suis sans reserve à vous abandonné,  
Et jusques à mon cœur, je vous ay tout donné:  
De l'heure que je parle on est chez le notaire;  
Mais...

CORINNE.

Ne prenez pas garde à ce que dit ma mère:  
Elle vient de sortir de chez son procureur,  
Et n'en revient jamais que de mauvais humeur.  
Cette humeur et la mienné ont peu de simpatie.  
Ergaste, avec regret je quitte la partie:  
Ne vous rebutez pas, consolez vous; adieu.  
Je vay vous envoyer Nicette dans ce lieu.  
Elle est fille d'esprit, mais fort interessée:  
Dites luy librement toute vostre pensée.  
Adieu, n'oubliez rien.

1. C'est la même chose que le cliquet du moulin, dont il est parlé dans la piece précédente. Chapuzau, dans sa *Dame d'intrigue* (acte II, sc. 8) fait dire d'une barbare:

Sa langue va toujours plus vite qu'un cliquet.

ARGINE, bas.

Descouvre son dessein,  
Nicette, et va fouiller jusque dedans son sein.

NICETTE.

Ma foy, nous le traitons avec trop de rudesse.

ARGINE.

Tu t'habilleras tout, je connoy ton adresse.

## SCÈNE III

ERGASTE, NICETTE.

ERGASTE.

Ouy, trop injuste mere, il faut vous contenter.  
J'aime trop, ce mespris ne peut me rebutter.  
Hé quoy! chere Nicette, au lieu de me defendre,  
Toy de qui j'attendois une amitié si tendre, [foy,  
Quand tu vois qu'on m'insulte et qu'on rit de ma  
Tu secondes l'outrage, et parles contre moy:  
Sans raison on me raille et picquette sans cesse.

NICETTE.

Connoissez vous pas bien l'humeur de ma maistres-  
Monsieur, n'en accusez que ses maudits procez,  
La fièvre trouble moins et cause moins d'aceez:  
Tantost nos chiens de clers, je croy qu'ils estoient

[MRES,

Montoient nos contredits<sup>2</sup> à quatre vingt dix livres,  
Je croy qu'ils les feront encor monter plus haut,  
Et sans argent contant menaçant d'un default.  
Jugez si ce n'est pas pour nous mettre en colere:  
Pour supporter ces frais nostre bourse est legere,  
Puis la despense est telle à Paris aujourd'huy,  
Qu'enfin le plus aisé n'y vit pas sans ennuy.

ERGASTE.

Nicette, j'allois dire à cette injuste femme  
Que ses seuls interests inquietent mon ame,  
Que j'ay chez le notaire envoyé Filipin,  
Où je croy que j'auray de l'argent à la fin;  
Que sa necessité bien plus qu'elle me touche;  
Mais elle m'a fermé trop brusquement la bouche,  
Elle n'a pas daigné seulement m'escouter.

NICETTE.

C'estoit par là, Monsieur, qu'il falloit debutter,  
Vous auriez eu sans doute une longue audience;  
Mais dans vos compliments on perdroit patience:  
Vous nous voyez chagrins, ainsi que des hiboux,  
Et vous vous amusez à faire les yeux doux.  
Ma maistresse a raison, j'ay vu vostre foiblesse:  
Par ma foy, quand on void que necessité presse,  
Il faut avoir l'esprit bien chausse de travers-  
Pour s'amuser encore à debiter des vers,  
A faire des chansons, donner des serenades.  
Si nostre procureur se payoit en gambades

1. On m'attaque. — Ce mot, qui n'a pas disparu, étoit déjà vieux en ce sens: « Sans cesse picquoitoyent les Espagnols nos François, » lit-on dans les *Annales de Louis XIII*, par Jean d'Auton.

2. Ecritures fournies par une partie, dans un procez, contre la production de l'autre. La Fontaine a dit dans une de ses fables:

« Sans tant de contredits et d'interlocutoires,  
Et de fatras, et de grimoires. »

Et qu'il eust pris sa part de ces beaux pasetemps,  
Vous auriez eu raison, nous serions tous contents.  
Mais, ma foy ! ces gens-là ne maschent point à vuide,  
Comme dit ma maïstresse, il nous faut du solide :  
Sur vos beaux bouts rimez ! dont on s'est bien moc-

[qué,

Nous ne trouverions pas crédit d'un sol marqué ?  
Cependant il faut vivre, entretenir mesnage,  
Ce qui ne se fait point avec ce badinage :  
Croyez vous, nous poussant des soupirs si souvent,  
Qu'ainsi que des pluviers nous nous paissions de

[vent,

Et que gens alterez plus qu'on ne scauroit eroire,  
S'appaisent par ces pleurs que vous nous faites boire ?  
Laissez là ces beaux mots, si doux, si mesurez.  
C'est l'or seul qui fait vivre, et non les mots dorez :  
Si vous n'en trouvez point par l'ayde du notaire,  
Monsieur, dans ce logis vous n'avez rien à faire.

ERGASTE.

Va, j'en auray, Nicette, et j'y cours de ce pas.  
Assurens-en Argine, et ne me dessers pas.  
Tiens, prends ces deux louys ; ce n'est rien qu'une  
Tu recevras de moy meilleure recompense, avance,

NICETTE.

Quoy, j'en aurois encor ?

ERGASTE.

Va, va ! cela l'est *hoc* ?.

NICETTE.

Ce que je vous disois n'est pas de mon estoc ?  
Monsieur, je ne suis pas si sottle ni si beste.  
Je vous croy liberal, je vous croy fort honeste ;  
Mais ma maïstresse croïd que vous ne l'estes point.  
C'est un estrange esprit, il faut que sur ce point  
Vous la desabusiez secourant sa famille :  
Elle en parloit tantost assez bas à sa fille,  
El je faisois semblant de ne pas escouter.  
A l'avenir, Monsieur, je vous veux tout couler :  
On vous fait injustice, ayant un p'ne riche,  
On croïd ses biens à vous, et l'on vous nomme chi-  
Mais...

[che :

ERGASTE.

Va, dans peu de temps on verra qui je suis,  
Et tu l'en sentiras encor, si je le puis.

NICETTE.

Ma maïstresse Corinne est bonne damoiselle :

1. Le genre en étoit alors nouveau et par conséquent à la mode. Un pauvre diable nommé Dubat, sur qui Sarrazin fit tout un poëme, *la Défate des Bouts-rimes un Dubat en ven*, passait pour les avoir inventés. Tout le monde s'en méla, même Moliere, dont les œuvres contiennent un sonnet en bouts-rimes, Toulons, tout au prix spécial en leur honneur. C'est la société des Lanternois, — bien dignes eux de leur nom — qui le distribuait. Il ne dura guère. On s'aperçut que les bouts-rimes ne sont qu'une lutte de la rime et de la raison, ou e-elle-ci a trop souvent le dessous.

2. On disait aussi un *son trope*. C'étoit un piere d'alliage qui valait six liards, elle avait couru encore sous la Restauration.

3. C'est-à-dire, cela l'est profité, gain. — Le mot vient du jeu, on l'on disait : *cela m'est hoc*, en jetant sur table les cartes qui faisoient gagner. *Eh*, fait dire La Fontaine au loup, rencontrant un cheval :

Eh ! que n'es-tu monton ? car tu me serois *hoc*.

4. De mon esprit. — Pasquier, en ses *Recherches*, liv. 1, ch. vii, dit en ce sens : le vieil estoit des Gaulois.

Ce que je vous ay dit, Monsieur, ne vient point d'elle :  
Vous devinez assez de qui je veux parler ;  
Mais il faut dans ce temps un peu dissimuler.  
Jusqu'au revoir, Monsieur.

ERGASTE.

Adieu, chere Nicette.

SCÈNE IV<sup>1</sup>

ERGASTE, FILIPPIN.

ERGASTE.

Eh bien, cher Filippin, est-ce une chose faite ?  
Arrons nous de l'argent ?

FILIPPIN.

Monsieur, vous en aurez,  
Du costé de Mison nous sommes assurez.  
C'est une caution dont Barquet se contente,  
Ayant pignon sur ruë et mil escus de rente.

ERGASTE.

Ta-t'il nommé celui qui fournit le denier ? ?

FILIPPIN.

Non, il ne m'a pas dit le nom de l'usurier,  
Il m'a dit seulement que l'usure estoit forte.

ERGASTE.

Comment ?

FILIPPIN.

At denier dix ?.

ERGASTE.

Ah ! c'est trop ; il n'importe,

Il m'en faut apres tout, et ce vieillard damné  
N'est pas mal adverty du besoin que j'en ay ? ;  
Mais, Filippin, Mison estant homme solvable,  
Ce maudit usurier est trop déraisonnable  
De s'opiniâstrer à si gros interests.

FILIPPIN.

Il a peut-estre mis de l'argent dans les prests,  
Et comme il void sa perte aujourd'huy sans res-

[source,

Il se veut r'emplumer un peu sur vostre bourse.  
Voilà que c'est, Monsieur, de vous laisser coiffer,  
Et de vous laisser prendre à ces piéges d'enfer !  
Ma foy, les jeunes gens ont d'estrangees manies.  
Il n'est que de haüter les bonnes compagnies ;  
Vous profitez bien mal des beaux et bons discours  
Que vous fînt vostre mère un soir, au bout du Cours,  
Comme elle s'aperceut que vous pleuriez de joye  
Des contes de Peau d'âne et de ma mere l'Oye ? :

1. Cette scene est une de celles que Moliere a imitées dans l'*Amor*. Elle y est la premiere de l'acte II, et se passe entre Gléante et la Fierce.

2. « F'a-t'il fait parler, dit le Gléante de Moliere, a celui qui doit prêter l'argent ? »

3. C'est-à-dire un denier d'intérêt pour dix prêtés.

4. « Que veux-tu que je sois ? dit Gléante à la Fierce ; j'ai besoin d'argent, et il faut bien que je consente à tout. »

5. C'étoient les contes dont on bercait les enfans, bien avant que Perrault en eût rédigé le récit, en 1695. Celui de *Peau d'âne*, qui se trouve dans son livre, dont la premiere édition est de cette

Mon enfant, vous dit elle en vous baisant au front,  
Plaise à Dieu que jamais on ne te fasse affront !  
Je voy que tu seras un jour beau personnage,  
Les filles te courront quand tu seras en âge ;  
Et je mourrois d'envy, si, credule au caquet,  
Tu te laissois duper par quelque esprit coequet.  
Voilà sa prophétie à peu prez accomplie.

ERGASTE.

Corinne est moins d'attraits que de vertus remplie,  
Apprens pour en parler à la connoistre mieux.

FILIPIN.

Elle vous fait, me semble, un peu trop les doux yeux.

ERGASTE.

Hé bien, n'as tu contr'elle autre chose à me dire ?

FILIPIN.

Elle est un peu trop gaye.

ERGASTE.

Hé bien, elle aime à rire.

Si j'aime cette humeur, pourquoy la blasmes tu ?  
C'est la mesme innocence et la mesme vertu.

FILIPIN.

Cette innocente enfin me semble un peu friponne ;  
Elle prend des deux mains : Monsieur, qui prend,  
[se donne :

Mais ses souriz mignards, ses regards affetez,  
Sont de vous tous les jours cherement achelez.  
Vous n'avez peu jamais en tirer autre chose,  
Et de vous la finette absolument dispose :  
Cent objets aussi beaux vous auroient attaché,  
Qu'on auroit tous entiers à bien meilleur marché.

ERGASTE.

Si cette belle prend, c'est pour plaire à sa mere.  
Tes sottis libertez me mettent en colere ;  
Cesse de m'en parler avec un ton moqueur,  
Elle n'a jamais pris rien de moy que mon cœur :  
Je ne luy vis jamais une lasche pensée.  
Il est vray que sa mère est plus intéressée ;  
Mais quoy ? la pauvre femme a perdu tout son bien,  
Tu vois qu'on la chicane, il ne luy reste rien.

FILIPIN.

Ces fines mouches-là vous en font bien à croire,  
Elles s'entendent mieux que deux Jarrons en foire.  
L'une fait la sucrée en cherchant ses destours,  
L'autre prend des deux mains, et demande tousjours ;  
Enfin, si l'on ne trouve argent chez le notaire,  
La fille grondera pour complainre à sa mere,  
Et l'on aura bien tost oublié ces bijoux,  
Ces juppes, ces rubans qu'on a recueus de vous,  
Et le pis que j'y voy, que vous devez encore.

ERGASTE.

Enfin, cher Filipin, tu vois que je l'adore :  
Ne me contredis plus pour ton propre interest,

amée-la, était le plus connu, le plus répété de ces contes de nourrices. Quand La Fontaine a dit :

« Si *Peau d'âne* m'étoit conté  
J'y prendrois un plaisir extrême, »

il ne pensait pas au conte de Perrault, qui n'avait pas encore paru, mais au conte de nourrice d'où Perrault devait tirer le sien, et dont il se souvenait pour en avoir été bercé.

Flatte une passion que tu vois qui me plaît,  
Et fais estat de voir, quand je l'auray touchée,  
A son charmant accueil ta fortune attachée.

FILIPIN.

Hé bieu, vous le voulez ?

ERGASTE.

Quel homme vient icy ?

FILIPIN.

C'est Barquet le notaire ? Ouy, Monsieur, le voycy.

## SCÈNE V

BARQUET, ERGASTE, FILIPIN.

ERGASTE.

Barquet, je vous rencontre avec beaucoup de joye.

BARQUET.

Ah ! c'est donc vous, Monsieur, pour qui Mison m'em-

ERGASTE.

[ploye ?

Moy mesme ; dittes moy, nostre argent est-il prest ?

BARQUET.

Il ne vous reste plus qu'à regler l'interest ;  
Il faut sçavoir encor quelle somme on demande,  
Et quel argent on veut.

ERGASTE.

La somme n'est pas grande,  
Je me contenteray de quinze mille francs,  
En louys d'or à dix, ou bien en escus blancs ;  
Mais c'est au prix du roy que j'entens de les prendre.

BARQUET.

Vous aurez sur ce point, Monsieur, à vous deffendre,  
Le vieillard qui nous preste est fort dur.

ERGASTE.

Et comment ?

BARQUET.

Je voy qu'il vent sur vous gagner extremement ;  
Il ne preste, dit-il, aux enfans de famille  
Qu'au denier dix ou douze.

FILIPIN.

Ouy bien à quelque drille,  
A quelque saffranier<sup>1</sup>, à quelque homme de rien ;  
Mais mon maistre est fort riche, et l'on connoist son  
ERGASTE. [bien.

Et nostre caution de plus est suffisante.

BARQUET.

[te,

Quand vous auriez tous deux vingt mil escus de ren-  
il dit qu'il vent gagner gros sur les jeunes gens,  
Parce qu'après son bien on attend trop long-temps.

ERGASTE.

Faites qu'au prix courant cet usurier le donne,  
Puisque je suis solvable, et ma caution bonne.

BARQUET.

Je vay luy proposer.

1. *Banqueroutier*, ainsi appelé à cause de la couleur jaune-safran dont on peignait leur porte, quand ils avoient, comme on dit, mis la clé dessous.

ERGASTE.

Allez ; sçait-il mon nom ?

BARQUET.

On me l'a deffendu, je n'ay rien dit, sinon  
Que d'un pere puissant vous estiez fils unique.  
Attendez, je reviens, il est dans la boutique  
D'un marchand mon voisin, à quatre pas d'icy.

## SCÈNE VI

FILIPIN, ERGASTE.

FILIPIN.

L'argent ne viendra point.

ERGASTE.

Veux-tu gager que si ?

FILIPIN.

Ces diables d'usuriers, craignant qu'on les affronte,  
Sur trop de seurez veulent avoir leur conte :  
Je gage qu'il naîtra quelque obstacle impreveu,  
Qui fera rengainer l'argent qu'on aura veu ;  
Comme un enchantement nous verrons disparaître  
Ce metal dont on dit que le diable est le maistre.

ERGASTE.

L'obstacle seroit fort, s'il pouvoit m'empescher  
D'empocher les deniers que je viens de toucher.

FILIPIN.

Si Corinne les void, vous ne les aurez guere,  
Ils la suivront bien tost.

ERGASTE.

Voicy nostre notaire.

Hé bien, quel interest veut exiger de moy  
Nostre injuste presteur ?

## SCÈNE VII

BARQUET, ERGASTE, FILIPIN.

BARQUET.

L'or est de bon alloy,

Ce sont louys tout neufs sortans de la monnoye.

FILIPIN.

De qui nos yeux auront une assez courte joye.

BARQUET.

Dessus le denier dix il vouloit insister,  
Après au denier douze il a voulu prester,  
A cause du rabais il s'est reduit au treize ;  
Et je l'ay fait passer enfin au denier seize ;  
Mais à condition qu'en touchant vous payerez  
L'interest par avance, et vous obligerez  
Par corps.

ERGASTE.

La caution estant si suffisante ?

FILIPIN.

Par corps ?

BARQUET.

Dites-moy donc si cela vous contente.

Vous n'aurez qu'à vous voir, c'est tout ce que je  
[puis.

ERGASTE.

J'engagerois ma vie en l'estat où je suis.

Cedons aveuglement à cet avare infame

A qui, s'il veut encor, j'obligeray mon ame.

FILIPIN.

Et trippes et boudins.

ERGASTE.

Mais par corps m'obliger

Paroist chose cruelle.

FILIPIN.

A si bon mesnager.

BARQUET.

Cette condition en effet est bien rude ;

Mais si se faut resoudre, il sort de mon estude,  
Parlez luy.

SCÈNE VIII<sup>1</sup>

AMIDOR, ERGASTE, BARQUET, FILIPIN.

ERGASTE.

Quoy ! c'est là celuy qui fait le prest ?

BARQUET.

Ouy, Monsieur.

AMIDOR.

Quoy ! c'est là ce payeur d'interest ?

Quoy ! c'est donc toy, meschant filon, traîne po-  
[tence ?

C'est en vain que ton œil esvite ma presence.

Je t'ay veu.

ERGASTE.

Qui doit estre enfin le plus honteux,

Mon pere, et qui paroist le plus sot de nous deux ?

FILIPIN.

Nous voilà bien chanceux !

BARQUET.

La bizarre aventure !

ERGASTE.

Quoy ! jusques à son sang estendre son usure ?

BARQUET.

Laissons les.

AMIDOR.

Debauché, traistre, infame, vaurien,

1. Molière s'est encore plus inspiré de cette scène que des précédentes. Bret l'a fait remarquer le premier, et depuis lors tout le monde a répété ce qu'il en a dit. On aurait dû ajouter — et personne ne l'a fait — que Bois-Robert y mettait en scène une aventure réelle, que Molière avait pu connaître comme lui, et que, par conséquent, s'il y a emprunt, c'est l'anecdote autant que la pièce qui a fait le prêt. La comédie de Bois-Robert, suivant Tallemant (édit. P. Paris, t. II, p. 306), devant d'abord s'appeler *Le Père avare-vieille*, ce qui par le titre la rapproche bien de *L'Avare* ; « en quelques endroits, dit-il, c'estoit le président de Bersy et son fils... Il feignoit qu'une femme, qui avoit une belle fille, sous prétexte de plaider, attrapoit la jeunesse. La, entroit la rencontre du président de Bersy, chez un notaire avec son fils, qui cherchoit de l'argent à gros intérêts. Le pere luy cria : — Ah ! debauché, c'est « toy. — Ah ! vieux usurier, c'est vous ! » dit le fils. Le président apparut par les indiscretions de Bois-Robert qu'on voutait ainsi le mettre en scène, et il empêcha la pièce, mais Bois-Robert la reprit plus tard, en changeant le titre : c'est cette *Belle Plaideuse*.

Je me retranche tout pour l'acquérir du bien : [te,  
J'espargne, je mesnage, et mon fonds, que j'augmen-  
Tous les ans, tout au moins de mille francs de rente,  
N'est que pour t'eslever sur ta condition ;  
Mais tu secondes mal ma bonne intention.  
Je prens pour un ingrat un soin fort inutile :  
Il dissipe en un jour plus qu'on n'espargne en mille.  
Et, par son imprudence et par sa lacheté,  
Le truit le doux espoir dont je m'estois flatté.

ERGASTE.

A quoy diable me sert une espargne si folle,  
Si ce qu'on preste ailleurs je sens qu'on me le vole,  
Moy qui vivrois en roy des usures qu'on pert  
Et des escus moisis que l'on met à couvert ?  
Que j'auray grand plaisir des grands biens qu'on me

[garde,

Quand je seray sans dents, moy que chacun nazarde,  
Moy qui vy miserable, et n'ay pas de credit  
Pour un pauvre repas, ny pour un pauvre habit.  
Tandis qu'avec éclat j'en voy d'autres paraisre.  
Plus pauvres, mais que Dieu plus heureux a fait

AMIDOR.

[naistre !

Parois-tu pas plus qu'eux, insolent, effronté,  
Dans tes habits d'hyver, dans tes habits d'esté ?  
Tu fais plus, tous les jours tu fais des promenades,  
Tu donnes des festins meslez de serenades.

ERGASTE.

Est-ce de vostre bien ? vous ay-je derobé ?

AMIDOR.

Le peril est plus grand où je te voy tombé :  
Car, vivant jour et nuit dans ce désordre extreme,  
Tu travailles, méchant, à te voler toy mesme.  
Où prens-tu tout, dy moy, jusqu'à ce riche habit  
Que je voy sur ton corps, si ce n'est à credit.  
Et jusqu'à ces plumets qui volent sur ta teste ?  
Si tu te contentois d'un entretien honeste,  
Tu m'aurois veu bon père, et selon ton estat  
Je l'aurois fait paroistre avec assez d'éclat ;  
Mais tes profusions lassent ma patience.  
Il y a de l'honneur, et de la conscience ;  
Je ne puis plus souffrir tels fols comportemens,  
Il faut donner un frein à tes debordemens.  
Va, va, je sçay ta vie et tes sourdes pratiques ;  
Tu te pers de debauche en des maisons publiques,  
Et ce valet infame...

FILIPIN.

En est le macquereau ?

AMIDOR.

Ouy, reste de potence, ouy, gibier de bourreau.  
A tes tours de souplesse on ne void point de treve ;  
Mais un de ces matins tu le payeras en Greve.

FILIPIN.

En Greve ?

AMIDOR.

Seclerat, tu repliques encor !

Toy, tu seras coffré demain dans Saint-Victor<sup>2</sup>.

1. Harpagon acte I, sc. 3 reproche de même à son fils « les rubans dont il est lardé depuis les pieds jusqu'à la tête. »

2. L'abbaye de Saint-Victor, dont la Halle aux vins occupe en partie l'emplacement, avoit sur la rue de Seine, en face de la Pitié, à l'un des angles de son immense enclos, « une tour où, dit Pigault

Tien-le pour tout constant, maudit enfant prodigue ;  
Je rompray ton commerce ainsi que ton intrigue,  
Et tu verras dans peu si je me sçay venger  
D'un traistre de valet qui t'aide à les forger.

FILIPIN.

Nostre fortune est faite, et nous aurons grand'joye,  
De ces louys tout neufs sortans de la Monnoye.

ERGASTE.

Tay toy, la raillerie icy n'a plus de lieu.

FILIPIN.

Peste soit l'usurier, et le fesse-mathieu !<sup>1</sup>

ERGASTE.

Bieus ! que dira Corinne, et que luy puis-je dire ?

FILIPIN.

De l'accident bizarre il faut la faire rire.  
C'est de quoy ce matin j'entens les estreuer,  
Puisque nous n'avons point d'argent à leur donner.

ERGASTE.

Il en faut bien trouver, n'en fust-il point au monde ;  
C'est sur ton seul esprit que mon espoir se fonde :  
Mon pauvre Filipin, ne m'abandonne pas.  
Tu sçais ma passion, tu vois mon embarras,  
Retourne chez Mison, va revoir le notaire.

FILIPIN.

Suivez moy seulement, et nous ferons affaire.  
Venez agir vous même, enfin tout ira bien ;  
Mais si je suis perdu, je ne responds de rien.

## ACTE DEUXIÈME

### SCÈNE I

AMIDOR, ISABELLE, LISE.

AMIDOR.

C'est principalement ce point-là qui me pique.

ISABELLE.

C'est estre un peu severe envers un fils unique.

AMIDOR.

Ouy, je suis resolu de le desheriter.

ISABELLE.

Vous vous laissez, mon pere, au courroux emporter.

AMIDOR.

Non, ce n'est ny courroux, ny chagrin, ny caprice :  
J'agis avec raison, et je vous fais justice,  
Vivant bien avec moy, de vous donner un bien  
Qu'il faut absolument que j'oste à ce vaurien.

*Descript. Hist. de Paris*, t. V, p. 286, l'on enfermoit les enfans de famille debauchés. »

1. C'est-à-dire l'avare capable d'en remonter à saint Matthieu sur les questions d'argent, de le battre, de le fesser sur les affaires de change et d'usure, qui étoient son métier. » A Rome, lisons-nous dans un passage des *Contes d'Entrapel* (1732, in-12, t. I, p. 232) qu'on n'a pas assez remarqué pour cette expression, on l'aurait appelé fesse-Mathieu, comme qui diroit battre de saint Matthieu, qu'on avoit cru être changeur. »



C'est un dissipateur perdu dans la debauche,  
Qui prend de la main droite et respand de la gau-  
Un fol pour qui le luxe a de si doux appas, [che;  
Que tout l'or du Perou ne luy suffiroit pas.  
Il faut enfin donner un frein à sa folie,  
Et ce n'est pas assez que les mains on luy lie;  
Il faut dans un cachot luy meisme le serrer.  
Ma patience est lasse, et c'est trop endurer.

ISABELLE.

L'affront qu'il a receu l'amendera peut-estre;  
Faittes luy doucement sa faute reconnoître,  
Soyez encor bon père, excusez une humeur,  
Qui changera sans doute en un age plus meur.

AMIDOR.

Non, ne m'en parlez plus, la chose est resoluë,  
Et toute remontrance est icy superfluë.  
Nous voyez dans la foire<sup>1</sup> où mes amis m'ont dit  
Que chez Midan l'orfevre<sup>2</sup> il prend tout à credit;  
Voicy l'heure à peu prez qu'on dit qu'il s'y doit ren-  
Avec une friponne, et je l'y veux surprendre : [dre  
Assistez moy sans feinte en cette occasion,  
Ma fille, et profitez de sa profusion;  
Embrassez sagement la fortune qui s'offre;  
Sachez que l'on plais-t mieux quand on est belle au  
Mais si nostre vaurien par vous est adverty, [colfre.  
Croyez vous prendrez un fort mauvais party,  
Vous auriez vostre part d'un traitement si rude,  
Et vous repentiriez de vostre ingratitude.

ISABELLE.

Puisque vous corrigez mon frere pour son bien,  
Commandez, et croyez que je n'oubliera rien.

AMIDOR.

Voilà comme doit dire une fille bien née.  
Voyez pour vous, ma fille, une grande journée.  
Enfin, si la prison ne le peut corriger,  
Tous mes biens sont pour vous.

ISABELLE.

Enfin, si l'on peut changer  
Et qu'un jour sa conduite à nos desirs responde,  
J'aimerois mieux son bien que tous les biens du  
monde.

AMIDOR.

Ce sentiment me plaist, il est bien genereux;  
Songeons donc à sauver ce frere malheureux.  
Ne connoissez vous point cette matoise fine  
Qui le tient dans son piège et cause sa ruine?

ISABELLE.

Non, je ne la connoy que de nom seulement :

On l'appelle Corinne, adroite infiniment,  
Pleine d'esprit, jolie et d'atraits si pourveü,  
Qu'on dit qu'il faut l'aimer aussi tost qu'on l'a veü.

AMIDOR.

Je l'empescheray bien, la coquette qu'elle est,  
De tirer plus long-temps profit de son acquet<sup>1</sup>.

ISABELLE.

Je croy que ce matin on les pourra surprendre  
Chez l'orfevre Midan, puisqu'ils s'y doivent rendre.

AMIDOR.

Me promettez-vous pas que dès que vous verrez  
Paroistre le galand vous m'en advertirez?

ISABELLE.

Ouy, mon pere.

AMIDOR.

Or sus donc, masquez vous, Isabelle<sup>2</sup>,  
Et chez l'orfevre allez faire la sentinelle;  
Faites vous cependant monstrez quelques bijoux,  
Le monde est rare encor.

ISABELLE.

S'il vient, où serez-vous?

AMIDOR.

Lise me trouvera chez le verrier Bilene,  
Où je marchanderay des pots de porcelene<sup>3</sup>.

ISABELLE.

Enfin assurez vous que j'en useray bien.

## SCÈNE II

ISABELLE, LISE, DORETTE.

DORETTE.

Madame, ce matin ne vous vendray-je rien?  
Estrenez-moy.

ISABELLE.

Voyons quelque belle cassette  
Pour un deshabilité<sup>4</sup> qui pare ma toilette,  
Et quelques chandeliers petits, mais des plus beaux,  
D'un beau vermeil doré<sup>5</sup>.

DORETTE.

J'en ay des plus nouveaux,  
Midan, aveindez les<sup>6</sup>. Voulez vous qu'on vous monstre

1. De son acquisition, de sa compéte.

2. Il ne faut pas oublier, surtout pour cette pièce, dont c'est un des moyens d'intrigue, que les femmes n'allaient alors que masquées.

3. Dans les rues les plus peuplées des sept grandes parties de la foire se trouvaient les rues des marchands de drap en gros, et dans celles qui y tiennent, ajoute Sanval, sont épars çà et là ceux qui vendent en détail des verres, de la fayence, de la porcelaine et autres menues marchandises.

4. Vêtement d'une femme chez elle. Il y en avait de plusieurs sortes : le deshabilité du matin, le deshabilité du bain, etc.

5. Ce sont ces bijoux d'argent mis en or à ravier, dont Sanval nous a parlé tout à l'heure.

6. C'est ainsi qu'on disait alors, et nous savons par une lettre de Montreuil à Menage qu'il y eut souvent grande discussion pour savoir si l'on devait parler autrement : Je fus hier choisi, lui dit-il, pour être l'arbitre d'un mot. La gageure était de savoir, si c'était une façon de parler dont on puisse se servir en conversation :

1. C'est la foire Saint Germain, la seule qui se tint alors à Paris, pendant un certain temps, les fêtes de Saint-Laurent et de Saint-Ovide n'étant pas encore établies. Son enclou, couvert par deux immenses halles à vingt-deux travées ou rues, se trouvaient entre les rues du Four, du Petit-Boulevard et de Seine. Le marché Saint Germain en occupe une partie. Elle commençait en février et finissait en mars.

2. La rue des Orfèvres était la plus brillante. Salomon de Prizac, qui a fait tout un poème en dialogue sur la foire Saint-Germain *Poësie*, 1640, in-8, p. 146, n'a pas moins de trente à quarante vers sur cette rue de l'orfèvrerie. « Sanval en a dit, de son côté *Antiquités de Paris*, t. 1, p. 666 : « Ses loges se font admirer par ces grands et riches miroirs, par ces lustres de cristal, ces bijoux d'or et d'argent mis en or à ravier; enfin par une infinité de pierreries et tant d'autres richesses, réservées pour la magnificence. »

Quelques jolis estuis, et quelque belle monstre  
Où de fort beaux rubis sont fort bien ajustez ?  
J'ay de jolis cristaux dans l'or bien incrustez,  
Enfin j'ay des bijoux plus beaux qu'on ne peut croire,  
Et vous n'en verrez point de pareils dans la foire.

ISABELLE.

Oùy, vous les avez beaux, mais vous les vendez cher,  
Madame, et cela fait qu'on n'en ose approcher.  
Montrez-les-moy pourtant. La foire est-elle bonne ?

DORETTE.

Ce temps est fort fâcheux, on vend moins qu'on ne  
Et puis on se ruine à force de prester; [donne ;  
Enfin, si le temps dure, il faudra tout quitter.  
Ma foy, n'estoit qu'il faut maintenir sa pratique,  
J'aurois desja fermé quatre fois la boutique,  
Car je ne pense pas, si mon mary ne ment,  
Qu'on y puisse sauver le loyer seulement.

ISABELLE.

Enfin l'on vend tousjours dans les lieux où l'on jouë<sup>1</sup>.

DORETTE.

Nous donnons pour jouër des marques, je l'avouë;  
Mais se sauveroit-on, si ce n'estoit le jeu,  
Qui pour dire le vray nous entretient un peu ?  
Voicy des chandeliers, Madame, et des cassettes ;  
Ne voulez vous point voir encor des cassolettes,  
Quelques boëttës à mouche ?

ISABELLE.

Avez-vous point aussi  
Des faux rubis qu'on fait dans le Temple<sup>2</sup> ?

DORETTE.

En voy ;

Qui veut entretenir un peu la chalandise,  
Il faut vendre de tout.

## SCÈNE III

FALANDRE, CORINNE, NICETTE, BROCALIN,  
ISABELLE, LISE, DORETTE.

ISABELLE.

Observe ces gens, Lise.

LISE.

J'y prens garde, Madame.

CORINNE.

Ergaste est-il venu ?

<sup>1</sup> *Aveignez* ma montre qui est au fond de ce coffre. On n'a pas la réponse de Méuage, mais il est probable qu'elle fut pour cette forme qui est celle qui a prévalu. Le mot *aveindre* passait d'ailleurs pour tout à fait bourgeois, et Caillière le condamne à ce titre dans ses *Mots à la mode*.

<sup>2</sup> Il y avoit à la foire des jeux de toutes sortes, des *blanques* ou loteries, etc. On les y trouvoit dans un endroit à part, avec les *saltimbanques*. Nous lisons dans une plaquette très-curieuse du temps d'Henri IV, qui par parenthèse vint souvent lui-même jouer à la foire Saint-Germain, *Sermonne à une demoiselle des champs pour venir passer la Foire et les jours gras à Paris*, 1605, in-8 :

« Les charlatans divers, les enchanteurs se trouvent  
Au grand cours d'alentour, les *blanques*, les sauteurs,  
Les monstres differens, les farceurs et menteurs. »

<sup>3</sup> La plupart des *happelourdes* et autres faux bijoux s'y trouvaient. On ne les appelloit pour cela que « diamants du Temple. »

DORETTE.

Non encor.

ISABELLE.

Cette dame et ce jeune inconnu  
Sont amis de mon frere.

LISE.

Ils ont très bonne mine,

Madame.

ISABELLE.

Vous verrez que la dame est Corinne.  
Escoutons.

FALANDRE.

Scavez vous, Dorette, asseurement,  
Qu'il n'est point dans la foire ?

DORETTE.

Il vient dans un moment.

FALANDRE.

Qui vous l'a dit ?

DORETTE.

Luy mesme, oùy, je vous en assure.  
Ne scavez vous pas bien que c'est icy son heure ?

FALANDRE.

Attendons-le, ma sœur.

CORINNE.

Je le veux, attendons.  
Je ne scay s'il aura ce que nous pretendons.

FALANDRE.

Sans doute.

ISABELLE.

A quoy crois-tu, Lise, qu'elle pretende ?  
Ma curiosité devient encor plus grande ;  
Il faut que je l'accoste. A ce que je puis voir,  
Ergaste, dans ce lieu que vous desirez voir,  
Est vostre amy, Madame.

CORINNE.

Est-ce qu'il vous importe ?  
Cela vous touche-t-il, Madame, en quelque sorte ?

ISABELLE.

Puis qu'Ergaste est mon frere, il me doit bien tou-  
CORINNE. [cher.

Ah! Madame, excusez, ce frere nous est cher,  
Et nous le tenons tous plus qu'on ne scauroit croire.

ISABELLE.

Pour jouër avec luy vous venez à la foire.

CORINNE.

C'est curiosité certes plus que le jeu  
Qui nous porte, Madame, à venir en ce lieu.  
Une femme estrangere est toujours curieuse ;  
Et puis l'humeur d'Ergaste est si respectueuse,  
Il a des qualitez qui nous charment si fort,  
Que plus que de tout autre on cherit son abord.

A Falandre.

Gardez de me nommer.

ISABELLE, à Lise.

Tasche de la connoistre.  
Mon frere est plus heureux qu'il n'est digne de l'est-  
Et je ne croyois pas qu'il eust eu le bonheur [tre,  
De s'estre procuré un veritable honneur.

Mais depuis quand, Madame, a-t'il eu l'avantage  
De hanter une dame et si belle et si sage?

CORINNE.

Comme il sçait qu'un procez nous trouble infiniment  
Et qu'il a des amis puissans au Parlement,  
Celuy qui nous vanta son cœur et sa puissance  
Nous a depuis trois mois donné sa connoissance,  
Et veritablement je m'en trouve si bien,  
Qu'après luy dans Paris je n'estime plus rien :  
C'est le plus honneste homme et le plus agreable  
A qui jamais le Ciel ait paru favorable.

ISABELLE.

Enfin, de la façon qu'il vous plaist l'estimer,  
Tout debauché qu'il est, vous le feriez aimer.

CORINNE.

Appellez vous debauche une humeur liberale ?  
Il traite <sup>1</sup>, il danse, il joute, il a l'ame royale ;  
Il aime la despence, il vit en grand seigneur ;  
Mais on ne le void point qu'avec des gens d'honneur.

ISABELLE.

Vrayment je croy songer tout ce que vous me dites  
De l'humeur de mon frere et de ses hauts merites.

CORINNE.

Vrayment, si cet esprit tout à fait genereux  
Est inconnu des siens, il est bien malheureux.

FALANDRE.

Ma sœur, que je vous parle, avec vostre licence,  
Madame.

ISABELLE.

Vous avez, Monsieur, toute puissance.  
Dieux ! autant que la sœur il me paroist charmant.

CORINNE.

Je vous reviens trouver, Madame, en un moment.

BROCALIN.

On la nomme chez nous la comtesse de Gregue.

LISE.

De Gregue ?

BROCALIN.

Ouy, de Gregue ; est-ce que je suis begue ?  
Je me suis, ce me semble, assez bien expliqué.

LISE.

Je croyois, sans mentir, que tu l'estois moqué ;  
Car ce nom est bizarre.

BROCALIN.

Et ce n'est pas merveille,  
Les plus beaux noms bretons sonnent mal à l'o-

LISE.

Ta maistresse est Bretonne, à ce coup, et pour toy ?

BROCALIN.

Je suis Breton aussi.

LISE.

Tu te moques.

BROCALIN.

Pourquoy ?

1. Il tient bonne table, il donne bien à dîner. — Le mot *traiteur*, qui commençait à remplacer le mot *cabaret*, en est venu.

LISE.

On dit que les Bretons ont plus grosse encoleur ;  
Mais, raillerie à part, dy moy, je t'en conjure,  
Où le comté de Gregue ?

BROCALIN.

Il est vers Lantriquet <sup>1</sup>,  
Entre Kertronquedic et Kerlovidaquet.

LISE.

Proferant ces grands mots qui sentent le grimoire,  
Comment ne t'es tu pas demanché la machoire ?  
Pour les bien prononcer, faut-il estre sçavant !

BROCALIN.

Il faut estre Breton, mais Breton bretonnant.

LISE.

Et ce beau comté vaut ?

BROCALIN.

Dix mil escus de rente.

LISE.

Je serois sous ce nom comtesse bien plaisante.

BROCALIN.

J'auray nom, si l'on veut, Jean Fichu, Jean Cornu,  
Jean le Veau, Jean le Sol, avec ce revenu.

Tu dureras long-temps, tu me parois bien neuve <sup>2</sup>.

LISE.

Mais, dy moy, ta maistresse est elle fille, ou veuve,  
Ou femme mariée ?

BROCALIN.

Elle est tout à la fois ;

Mais, j'ignore pourtant laquelle elle est des trois :  
Avec un impuissant <sup>3</sup> faisant mauvais mesnage,  
Elle plaide à Paris pour son demariage,  
Et doit cette semaine avoir un bon arrest  
Qui luy doit adjuger un fort gros interest.

LISE.

Tellement qu'elle est riche ?

BROCALIN.

Abondante en richesse.

Adieu, mon maistre vient.

LISE, *bas à Isabelle.*

Madame, elle est comtesse,  
Très-riche, mariée avec un impuissant ;  
Mais on la demarie, et le blesche <sup>4</sup> y consent.  
On m'en a dit merveille.

1. C'est le nom breton de Tréguier ; on disait aussi Lantragnel Lantrigu 1. — Ce nom se trouve dans la *Foye du franc archeve* et dans un passage des divertissemens du *Bourgeois gentilhomme*. Un « vieux monsieur » s'y plaint qu'on l'ait placé au théâtre avec « les gens de Lantriquet ». Tous les commentateurs ont laissé passer le mot sans l'expliquer.

2. C'est un proverbe qu'on appliquoit surtout, suivant Leroix, aux valets maladroits : « Ce laquais est neuf, il durera long-temps. »

3. Il y eut en ce temps-là quelques procez en impuissance qu'Écrit grand bruit, entre autres celui que M<sup>lle</sup> de Langey fit à son mari et qu'elle gagna. On en rit même chez le peuple. Les mandes de melons sur le Pont Neuf criaient : « Voilà de beaux melons de Langey qui n'ont point de graines. »

4. Cerveux, insensé. — C'est une altération du mot *Wsch* ou *placy*, diminutif de *volague*. Tous les Bohémiens passaient alors pour venir de Valachie. On dit encore aujourd'hui à Orléans un *willac* pour un saurien.

ISABELLE.

Et belle.

LISE.

Bellissime.

ISABELLE.

C'est assez.

CORINNE.

J'aurois cru, Madame, faire un crime  
De ne pas revenir encore auprès de vous  
Jouir d'un entretien si charmant et si doux.

ISABELLE.

En ce peu d'entretien je vous ay trop connue  
Pour ne vous avoir pas, Madame, prevenü.  
C'estoit bien mon dessein, et de ne partir pas  
Sans avoir sans le masque admiré vos appas.  
Donnez donc, s'il vous plaisit, ce plaisir à ma veüe,  
Et voyons la beauté dont vous estes pourveüe,  
Puisque dans vostre esprit et vos civilitez  
J'ay desja remarqué vos autres qualitez.

CORINNE.

Vous allez à mon dam perdre, par cette veüe,  
La bonne opinion que vous avez conceüe ;  
Mais il faut obeir, puisqu'il m'est ordonné.

ISABELLE.

J'avois certes, Madame, assez bien deviné ;  
Je ne vy de ma vie un plus parfait visage,  
Et sans mentir mon frere est plus heureux que sage,  
Estant si decrié, d'estre souffert chez vous.

CORINNE.

Ah ! vous luy faites tort, comme il vit parmy nous  
Et paroist plus modeste et plus doux qu'une fille,  
Et s'il est decrié, ce n'est qu'en sa famille.

ISABELLE.

S'il n'eust jamais hanté que dans vostre maison,  
Je serois criminelle, et vous auriez raison ;  
Mais puisque vos hontez me donnent la licence  
De faire avecque vous entiere confidence,  
Je vous diray, Madame, et non pas sans regret,  
Qu'il est bruslé d'un feu qui n'est pas trop secret.  
Vous le sçavez d'ailleurs, n'en faites point la fine,  
Vous a-t'il rien appris de certaine Corinne ?

CORINNE.

Oüy, Madame, il m'a dit qu'il la void quelquefois :  
Il nous a fort vanté son esprit et sa voix,  
Son humeur enjouée, et si franche, et si belle,  
Qu'enfin de la façon qu'il nous a parlé d'elle,  
J'aurois lieu de benir le Ciel de ses hontez,  
S'il m'avoit accordé les mesmes qualitez.  
La passion que j'ay de la voir est extreme,  
Il me l'a fait aimer à l'esgal de moy mesme.

ISABELLE.

Et cependant, Madame, on dit...

CORINNE.

Qu'est-ce qu'on dit ?

ISABELLE.

Que chez ce marchand mesme elle a trouvé credit ;  
On dit qu'elle a trouvé l'art d'attrapper les dupes,  
Qu'elle prend des bijoux, et jusques à des jupes,  
Et tout que ses amans ne la possèdent pas,  
On dit qu'elle leur tend de dangereux appas.

CORINNE.

Qui dit on dit le peuple', et quiconque s'arreste  
A ce que dit le peuple, il escoute une beste ;  
Jamais aux bruits communs il ne faut donner foy,  
On en peut dire autant et de vous et de moy :  
Pour peu qu'une beauté tienne sa porte ouverte,  
Chez le voisin jaloux on conspire sa perte,  
On en juge, on en parle avec temerité,  
Et cela bien souvent contre la verité.

ISABELLE.

Vous dites vray, Madame, on ne s'arreste guere  
Aux bruits impertinens qu'enfante le vulgaire.  
Mon pere cependant croid Ergaste perdu :  
Il dit qu'à son espoir il a mal respondu,  
Qu'il a l'esprit gasté, qu'il a l'ame mal faite,  
A cause seulement qu'il void cette coquette,  
Et jure, s'il l'y void davantage hanter,  
Qu'il se verra forcé de la desheriter.  
Tout son bien me regarde ayant cette pensée ;  
Mais je me sens d'humeur fort desinterressée.  
Il se resout de plus de la faire enfermer ;  
Mais sur vos bons advis je commence à l'aimer,  
Et quoy que sa prison me fust tres profitable,  
Elle me deviendroit enfin insupportable.  
Madame, aidez moy donc, si vous l'estimez tant,  
A le tirer icy du piege qu'on luy tend.  
Mon pere vient à nous, et j'ay sujet de croire  
Qu'il prendra vous voyant quelque part à ma gloire.

CORINNE.

La mienne est bien plus grande : est-ce donc Amidor ?

## SCÈNE IV

AMIDOR, CORINNE, ISABELLE.

AMIDOR.

Ilé bien, nostre vaurien ne paroist point encor ?

ISABELLE.

Vous l'allez voir icy dans un moment paroistre ;  
Mais nous en jugeons mal, il le faut mieux connois-

AMIDOR.

Comment ! qu'avez vous donc pour le justifier,  
Ce meschant ?

ISABELLE.

Je l'advoué, il est grand despencier ;  
Mais il est honneste homme, il hante la noblesse :  
Mon pere, il a bon cœur, madame la comtesse,  
Que vous voyez icy, m'en a dit mille biens.

CORINNE.

Qui vous a dit mon nom ? est-ce quelqu'un des miens ?

ISABELLE.

Oüy, tout presentement on me le vient d'apprendre,  
Madame, et je sçay bien l'honneur qu'on vous doit  
Mon frere à cette dame est bien fort obligé, [rendre.  
Mon pere, et son esprit seroit bien-tost changé,

1. L'emploi de l'impersonnel *on* n'était pas alors aussi fréquent qu'il l'est devenu. Saint-Evremond nous a appris (*Œuvres*, édit. Ch. Giraud, t. III, p. 437) d'en lui vint cette fortune : « *On*, dit-il... je pourrais pousser ces *on-la* bien loin; mais je veux quitter cette espèce de tierce personne, introduite à la cour par M. de Turenne, et entretenue après sa mort par ceux de sa maison. »

S'il avoit plus souvent l'honneur et l'avantage  
De hanter une dame et si belle et si sage.

AMIDOR.

Quoy ! Madame le souffre ?

ISABELLE.

Et de plus en fait cas.

AMIDOR.

Vous l'offensez, ma fille, et je ne vous croy pas ;  
Cela n'est point.

ISABELLE.

Pourquoy ?

AMIDOR.

Parce que cet infame  
N'aima ny ne hanta jamais honneste femme.

CORINNE.

Ceux qui vous ont dépeint ce fils que vous blasmez  
N'ont pas esté, Monsieur, assez bien informez :  
Il hante en meilleur lieu que l'on ne s'imagine.

AMIDOR.

Quoy ! ce franc debauché ne hante pas Corinne,  
Et ne prodigue pas, à son occasion,  
Tout l'argent qu'il attrape avec profusion ?

CORINNE.

Il faut que certain feu de la jeunesse passe ;  
Mais dès que la raison aura repris sa place,  
Que l'aage aura meury cet esprit si charmant,  
Dont vous n'avez connu que le dereglement,  
Vous trouverez en luy tout ce qu'on y desire ;  
Car il est vertueux au fond, et c'est tout dire.

AMIDOR.

Ma fille, cette dame a l'esprit très-bien fait.

ISABELLE.

Mon pere, elle n'a rien qui ne soit tout parfait.

AMIDOR.

Ce qu'elle vient de dire arreste ma colere.  
Plust à Dieu que ce fils eust l'honneur de vous plaire,  
Madame, et que d'honneur on le vist tout rempli !

CORINNE.

L'un et l'autre souhait, Monsieur, est accompli.  
S'il n'est pas honneste homme, il n'en est point au monde ;

J'ay pour luy grande estime, et sa vertu la fonde.

AMIDOR.

Je croy resver, ma fille, oyant ces beaux discours :  
Car le contraire enfin me paroist tous les jours,  
Il met ma patience à la dernière epreuve.

ISABELLE.

Vous ne luy donnez rien, il faut bien qu'il en trouve,  
Et puis il vit d'adresse, et non de vostre bien.  
Que vous importe enfin ? Vous n'en déboursez rien.

CORINNE.

On m'appelle, Madame, il faut que je vous laisse.

ISABELLE.

Mon pere, saluez madame la comtesse ;  
Ce gentil cavalier, brave, homme de grand cour,  
Est son frere.

CORINNE.

Et de plus vostre humble serviteur.

ISABELLE.

Ne nous verrons nous plus de toute la journée ?

CORINNE.

Si vous venez passer icy l'apresdisnée,  
Nous nous entretiendrons.

ISABELLE.

Oùy, je vous le promets,  
Madame, et que ce jour ne s'oublira jamais ;  
Recommandez moy bien à monsieur vostre frere.

AMIDOR.

Madame, disposez et du fils et du pere.

FILIPIN.

Nostre fesse-matthieu sans doute est attrapé,  
Il falloit la duper affin qu'il fust dupé.

AMIDOR.

Oùy, cette belle dame a trouvé l'art de plaire.

ISABELLE.

J'aperçoy Filipin qui sort d'avec son frere ;  
Souffrez qu'on l'interroge. Escoute, Filipin.

AMIDOR.

Je me fais violence en souffrant ce coquin ;  
Mais à la vérité pourtant il nous confesse.

ISABELLE.

Dy moy, connois tu bien madame la comtesse ?

FILIPIN.

Comme je vous connois.

ISABELLE.

Que nous en diras-tu ?

FILIPIN.

Qu'elle est grande en noblesse, en richesse, en vertu,  
Mais qu'elle est de l'honneur plus que des biens ja-  
louse ;

Qu'elle estime son maistre, et seroit son épouse,  
Si d'autres que son père il avoit un appuy,  
Ou s'il monstroit du moins quelque estime pour luy.  
Ce sont ses propres mots ; mais comme il le decrie,  
Ce n'est pas un coup sûr que fortune luy rie.

AMIDOR.

Mais, effronté pendart, pouvois-je deviner  
Que le Ciel à tant d'heur le voulust destiner ?  
M'a-t'il jamais parlé de ce feu legitime ?  
M'a-t'il dit un seul mot pour fonder mon estime ?  
Ce que je seay de luy, c'est qu'il est vicieux,  
Qu'il dissipe le bien, qu'il hante en mauvais lieux ;  
S'il a quelques vertus, il veut qu'on me les cache,  
Et s'il a des défauts, il fait que je les sache :  
Que ne m'en parlois tu ?

FILIPIN.

Vous m'eussiez creu menteur.  
Dès qu'on ouvre la bouche, on est un imposteur ;  
Comme on vous void gronder et toujours en colere,  
Je crains d'estre battu, j'ai peur de vous deplaire ;  
Cependant l'avantage est pour vous important :  
Madame la comtesse a force argent contant,  
Et son frere de plus, qui chérit Isabelle,  
Seroit certainement un grand party pour elle,  
Et d'autant plus qu'il dit qu'il ne veut rien de vous,  
S'il la prend de vos mains en qualité d'espoux.

AMIDOR.

Quel homme est-ce ?

FILIPIN.

Il est brave, etsa richesse est grande.

Outre le regiment qu'il possède en Hollande,  
Il a le eul terreux <sup>1</sup>, et las de son employ,  
Il traite d'une charge en la maison du roy.

ISABELLE.

Quelles terres a-t'il ?

FILIPIN.

Quatre fort bien basties :

Les deux, à ce qu'il dit, sont vieilles baronnies,  
Dont l'une en marquisat il va faire eriger,  
Et contre cette charge il va l'autre eschanger.

AMIDOR.

Tu nous en dis beaucoup.

FILIPIN.

Et j'en sçay plus encore.

AMIDOR.

Et tu me dis qu'il aime Isabelle ?

FILIPIN.

Il l'adore.

ISABELLE.

On le nomme ?

FILIPIN.

Falandre, autrement Kormadec,

Ou, si vous l'aimez mieux, le baron d'Orgardee.

AMIDOR.

Oh ! que ces noms bretonsonnent mal aux oreilles !  
Et quant à la comtesse ?

FILIPIN.

On m'en a dit merveilles.

Mais, Monsieur, elle va bien-tost changer de nom.

AMIDOR.

Comment ?

FILIPIN.

Cet impuissant, ou plustost ce demon,  
Qui l'avoit espousée et que l'on demarie,  
Et qu'on deust dès demain jeter à la voirie,  
En perdant son procez la laisse en liberté  
De choisir un espoux selon sa volonté ;  
Mais devant qu'elle rentre en une autre famille,  
Je croy qu'elle prendra son premier nom de fille :  
Je trouve que celui qu'elle porte à present,  
De comtesse de Gregue, est un nom mal plaisant.

AMIDOR.

Mais tu dis que son frere aime nostre Isabelle ?

FILIPIN.

Monsieur, il en est fol.

AMIDOR.

Sans rien pretendre d'elle ?

FILIPIN.

J'ose croire de plus que l'autre a tant de bien,  
Qu'en choisissant Ergaste elle ne vaudra rien,

1. C'est-à-dire il a de grands biens en terre : On dit d'une fille à marier, lisons-nous dans le *Det. comique* de Leroux, qu'elle a le eul terreux, quand elle est fort riche en fonds de terre.

Si ce n'est qu'en quittant la Bretagne, on l'assure  
D'estre chez vous nourrie et d'avoir sa demeure.

AMIDOR.

Va, si de ce dessein tu peux venir à bout,  
J'oubliroy le passé, je pardonneray tout.

FILIPIN.

Bien, j'y vay travailler : n'auray-je rien pour boire ?

AMIDOR.

Oùy, va, je te promets de te donner ta foire <sup>1</sup>.

ISABELLE.

Croy, si tu me sers bien, que tu l'auras aussi.

AMIDOR.

Tantost nemanque pas de revenir icy,  
Ainsi nous tirerons ce debauché du vice.

ISABELLE, *bas.*

Ainsi nous tirerons profit de l'avarice.

## ACTE TROISIÈME

### SCÈNE I

ERGASTE, FALANDRE, FILIPIN, BROCALIN.

ERGASTE.

Tout ce que tu nous dis semble un conte inventé.

FILIPIN.

Vostre sœur est témoin de cette verité.

ERGASTE.

Quoy ! mon pere voudroit ce double mariage ?

FALANDRE.

Oùy, ma sœur a fort bien joué son personnage.

FILIPIN.

Et si bien qu'un esprit plus fin et plus rusé  
Que celui du bon homme en seroit abusé.  
Il monstre pour cela des passions extremes.

ERGASTE.

Vrayment ! c'est tout de bon que je voy que tu m'ai-

mes.

FILIPIN.

Et d'autant mieux qu'il void que pour ce double hy-  
Sans bourse delier, il n'a qu'à dire amen : |men,  
Il le falloit toucher par cet endroit sensible.

FALANDRE.

Ma sœur m'a tesmoigné ce double hymen possible,  
Ce que tu nous dis là me paroist impossible.  
Fay que jusques au bout je te sois obligé.  
Jamais l'ingratitude en ce cœur n'a logé ;  
Si les biens d'Amidor tombent sous ma puissance,  
Tu recevras des fruits de ma reconnaissance.

ERGASTE.

Tellement qu'on me croit honeste homme en effect ?

1. Il étoit d'usage de donner à ses amis ou à sa maîtresse quel-que objet acheté à la foire, ou gagné aux loteries qui s'y trouvoient : « Il perd expres pour me donner ma foire, » dit Marotte, dans la *Foire Saint-Germain* de Daucourt (sc. 21).

FILIPIN.

On vous a débité pour un homme parfait ;  
Ne fuiez plus l'abord de ce pere barbare,  
Corinne l'a changé, ce n'est plus un bizarre.  
L'habile creature !

ERGASTE.

Il veut donc bien me voir ?

FILIPIN.

Oùy : s'il ne vous embrasse, il est au desespoir ;  
Enfin, de la façon qu'en parle ma maistresse,  
S'il ne vous donne pas madame la comtesse,  
Et s'il ne donne encor Falandre à vostre sœur,  
Nous n'aurons plus de luy ny plaisir ny douceur.

ERGASTE.

Tellement qu'on le croid fort riche ?

FILIPIN.

Richissime.

ERGASTE.

Et ma sœur pour Falandre a-t'elle un peu d'estime ?

FILIPIN.

Toute entiere.

ERGASTE.

Et mon pere enfin cherche à me voir ?

FILIPIN.

Il m'en a conjuré, mais de tout son pouvoir.

ERGASTE.

Tout cela me plaist fort. Qu'en dit donc vostre mere ?

FALANDRE.

L'accident arrivé chez Barquet le notaire  
L'avoit bien fort emeuë, à dire verité ;  
Car vous sçavez qu'elle est dans la necessité ;  
Mais avecque l'espoir de ce double hymenée,  
Nos soins et vos bontés l'ont un peu ramenée.  
Vous connoissez le sang d'où nous sommes sortis,  
Et nous pourrions pretendre à de riches partis,  
Gagnant nostre procez ; mais malheur à qui plaide !

ERGASTE.

Il est sur le bureau.

FALANDRE.

Mais il faut qu'on nous aide.

Enfin, comme au plus franc de ses meilleurs amis,  
Ma mere espere en vous pour le secours promis ;  
Si vous ne luy donnez une assistance prompte,  
Il faut qu'elle perisse, ou tombe dans la honte.

ERGASTE.

Dussé-je avec le corps l'ame encore engager,  
Il faut la secourir, il faut la soulager ;  
Mais je ne pense pas trouver ce prompt remede,  
Mon pauvre Filipin, si ton esprit ne m'ayde.

BROCALIN.

L'argent contant se trouve en ce temps rarement.

FILIPIN.

J'en auray toutefois : aydez moy seulement.

ERGASTE.

Mais je veux des effects, et non point des paroles.

FILIPIN.

Vous contenterez vous de cinquante pistoles,  
Attendant que Mison fasse un plus grand effort ?

FALANDRE.

Oùy, cela serviroit à payer le rapport.

FILIPIN.

Nostre avare veut vendre un assez bon carrosse  
Avec ses deux chevaux, dont l'un est un peu rosse ;  
Mais l'autre tire bien, quoy qu'il batte des flanes,  
Et l'on offroit du tout ce matin cinq cens francs :  
Je connoy bien celuy qui m'en a fait cette offre,  
Et vous rends cet argent demain dans vostre coffre.

FALANDRE.

Mais comment fera-t'il ?

FILIPIN.

Il faut les demander  
Comme en ayant besoin et sans tant marchander,  
Comme si vous jugiez des chevaux par la taille.  
Offrez en mille francs.

FALANDRE.

Crois tu qu'il me les baille ?

FILIPIN.

Oùy ; car il vous croid riche, et puis l'affection  
Qu'il a desja pour vous.

ERGASTE.

Va, va, sans caution

Il ne livrera rien, s'il ne void la finance :  
L'avarice jamais ne va sans defiance.  
Je connoy mieux que toy cet avare vilain,  
On ne traite avec luy que l'argent à la main.

BROCALIN.

Et puis, croyant mon maistre un riche personnage,  
S'il le void sans argent, adieu le mariage.

FILIPIN.

On pourra supposer qu'il a mis son contant  
Aux frais de ce procez qui leur est important,  
Qu'il luy vient dans trois jours une lettre de change.

ERGASTE.

Tu connois mieux que moy que c'est un homme es-  
Il vandra caution, si j'en sçay bien juger. [trange.

FALANDRE.

Si vous priez Midan, vous voudroit-il pleger ?

ERGASTE.

Je ne luy feray point de priere incivile.

FALANDRE.

[ville ?

N'en trouverions nous point quelque autre dans la

ERGASTE.

[cher ;

Oùy, mais pour mille francs je n'en veux point cher.  
C'est par d'autres moyens qu'il faut, je crois, tâcher.

FALANDRE.

Comment ?

FILIPIN.

Si Brocalin, grand maistre en fourberie,  
Joiant de son adresse, ayde à la tromperie,  
Je respous de l'argent.

BROCALIN.

Dy nous donc ton projet,

Et, s'il ne tient qu'à moy, ce sera bien-tost fait.

1. Cautionner, donner raison pour vous. V. une note des pièces précédentes.

FILIPIN.

Amidor vient à nous ; terminons cette affaire  
A la caution prez, et puis laissez moy faire.

## SCÈNE II

FILIPIN, AMIDOR, FALANDRE, ERGASTE.

FILIPIN.

Monsieur, si vous voulez, vos chevaux sont vendus  
A monsieur le baron.

AMIDOR.

J'en veux deux cens escus ?

FILIPIN, *bas*.

Vous deviez les luy faire un petit avantage,  
Car il en a besoin.

AMIDOR.

Veut-il tout l'equipage ?

FILIPIN.

Monsieur, il prendra tout.

AMIDOR.

Va, selon mon desir

Tu m'as trouvé marchand, et tu m'as fait plaisir.

FILIPIN.

Ergaste en ce rencontre a servy d'importance.

AMIDOR.

Va, je lui revaudray, s'il fait bien : il commence.

FILIPIN.

Monsieur, il se fait bien ; c'est un joly garçon.  
Notre maistre, Monsieur, est homme sans façon.  
Voulez vous son carrosse avec tout l'equipage,  
Donnez luy mille francs.

AMIDOR.

J'en auray davantage :

Tu connois, Filipin, le marchand qui m'attend.

FILIPIN.

Oùy ; mais il ne peut pas donner d'argent content,  
Et puis, pour un marché de si peu d'importance,  
Monsieur merite bien d'avoir la preference.  
Mille francs, c'est donné, je le dy tout de bon ;  
Tout le corps du carrosse est encore fort bon ; pire ;  
Quant aux chevaux, j'aurois quatre cens francs du  
Embourbez vous un peu, vous verrez comme il tire ;  
Il tire comme un diable, et l'autre est si dispos  
Qu'on n'ose luy laisser quatre jours de repos.

AMIDOR.

Ce maraut est adroit.

ERGASTE.

Il entend le grimoire.

FALANDRE.

Les avez-vous, Monsieur, amenez à la foire ?

AMIDOR.

Oùy, les voulez vous voir ?

FALANDRE.

Je les connoy fort bien.

AMIDOR.

Cent louis <sup>1</sup> en un mot.

FILIPIN.

On n'en rabattra rien.

ERGASTE.

Falandre, ils sont fort bons.

FILIPIN.

Mais bons par excellence.

FALANDRE.

Je les prens.

FILIPIN.

Sur ta foy ?

FALANDRE.

Prenez-en assurance.

Ma sœur en aura six, beaux, vigoureux, ardens,  
Qu'un malheureux procez nous a mis sur les dents ;  
A force de trotter ils sont devenus rosses,  
Et le pavé de plus nous use deux carrosses.

FILIPIN.

Ceux-cy sont vostre fait, puisque c'est pour trotter,  
Pour aller par la ville, et pour solliciter,  
Ces adroits animaux sont stillez par routine  
A s'arrester aux lieux où le plaideur incline.

ERGASTE, *escouté du pere*.

Tu nous vas tout gaster, maraut, n'en dy pas tant.  
Enfin c'est marché fait.

AMIDOR.

L'argent est bien contant ?

FILIPIN.

Sa parole est fort bonne, elle pourroit suffire ;  
Mais si l'argent n'est prest, il faut le faire escrire :  
Il a lettre acceptée au vintiesme du mois,  
Et douze cautions de plus à vostre chois.

AMIDOR.

Je croy Monsieur solvable et brave gentil-homme ;  
Mais il n'escriroit pas pour si petite somme.

FALANDRE.

Je ne sçay si j'auray cent pistoles encor,  
Car j'ay depuis lundy fourny mil escus-d'or :  
Quand on plaide à Paris, l'argent y va bien viste.

FILIPIN.

Il ne dormira point, Monsieur, qu'il ne soit quitte.  
Si l'orfevre Midan veut pour luy s'obliger ?

ERGASTE, *bas*.

Où diable ce maraut nous va-t'il engager ?

FILIPIN, *bas*.

Paix ! laissez vous conduire.

AMIDOR.

Oùy, si Midan s'engage.

FILIPIN.

Le connoissez vous bien ?

AMIDOR.

Oùy, non pas de visage ;

Mais je connoy son nom et son credit aussi.

FILIPIN.

Il est dans sa boutique, à trente pas d'icy.

1. C'était le demi-louis qui n'était alors que de dix livres.



Je vay luy demander s'il veut pleger <sup>1</sup> Falandre,  
Je viens dans un moment s'il vous plaist de m'at-  
[tendre.

Oüy, va.

FILIPIN.

Voicy Barquet qui vient tout à propos ;  
Pour recevoir cet acte il ne faut que trois mots,  
Ordonnez qu'il le dresse.

AMIDOR.

Oüy, si Midan s'explique.

FILIPIN.

J'en respons; cheminons tousjours vers sa boutique.

### SCÈNE III

AMIDOR, ERGASTE, FALANDRE, BARQUET.

AMIDOR.

Barquet, pourriez vous pas nous dresser prompte-  
Un acte?

BARQUET.

Touchant quoy ?

AMIDOR.

De cautionnement.

BARQUET.

Dans mon estude ?

AMIDOR.

Non, icy, le temps nous presse.

FALANDRE, *bas.*

Je m'en defie.

ERGASTE.

Et moy, j'espere en son adresse.

AMIDOR.

Midan plege Falandre.

BARQUET.

Et pour argent presté ?

AMIDOR.

Oüy, la somme sera payable à volonté,  
Et pour valeur receuë.

BARQUET.

Ayant mon escritoire,

Au premier lieu connu, j'escriray dans la foire.

AMIDOR.

Allons donc.

ERGASTE.

Suivez-y moy, j'iray cependant ;  
Voir ce que Filipin fait en vous attendant.

### SCÈNE IV

FILIPIN, MIDAN, ERGASTE, BROCALIN.

FILIPIN, à Brocalin.

Tu m'entends ?

1. V. plus haut

BROCALIN.

Je respons des cinquante pistoles.

FILIPIN.

Mon maistre voudroit bien vous dire trois paroles,  
Midan.

MIDAN.

Ne peut-il pas icy se transporter ?

FILIPIN.

Son pere est dans la foire et cherche à l'affronter  
C'est un esprit fougueux que la colere emporte.

MIDAN.

Où le trouverons nous ?

FILIPIN.

A la premiere porte.

Fais bien ton personnage.

MIDAN.

Allons, je le veux bien.

Mon manteau.

FILIPIN.

Laissez-le, Midan, ne prenez rien,  
Vous n'avez qu'un moment à demeurer ensemble.

MIDAN.

Allons.

FILIPIN.

Mon maistre vient ; oüy, c'est luy, ce me sem-  
Si je n'y mets la main, il nous gastera tout. [ble.  
Achevons de pousser la fourbe jusqu'au bout.  
Me doutois-je pas bien de vostre impatience ?  
Vostre esprit est estrange avec sa defiance.  
Vous avois-je pas dit que dedans un moment  
Je vous l'amenerois ? Esquivez promptement,  
Vostre pere vous cherche, on l'a veu dans la foire,  
Et si vous n'esvitez l'affront, vous l'allez boire.  
J'ay veu quatre sergens et plus de six recors ;  
Controuvez quelque affaire, et le menez dehors ;  
Je vous respons du reste.

ERGASTE.

Il faut, pour luy complaire,  
Feindre que je le cherche et que j'ay quelque af-  
[faire.

FILIPIN, *bas.*

Tenez le près d'une heure en lieu peu frequenté.

ERGASTE.

Bien. J'en use, Midan, avecque liberte.

MIDAN.

Monsieur, vous le pouvez.

### SCÈNE V

BROCALIN, DORETTE.

BROCALIN.

Achevons donc la trame,  
Il dupe le mary, je vay duper la femme.  
Dorette, devinez ce qui m'amene icy :  
L'en meurs de rire, et vous, vous en rirez aussi  
J'ay gagé, mais voyez la plaisante gageure....

DORETTE.

Et qu'as-tu donc gagé, dy moy, je t'en conjure ?

BROCALIN.

Que pour vostre mary je serois tantost pris ;  
Mais saus vostre congé je n'ay rien entrepris,  
Car si vous ne souffrez que je prenne sa place...

DORETTE.

La demande est jolie, elle a fort bonne grace :  
Voyez le beau galand, qu'il a bien de bonté !  
Je t'en casse, ma foy, tu n'es pas dégousté.

BROCALIN.

Voyez un peu desja quelle mouche la picque :  
Ce n'est pas dans le lit, ce n'est qu'en la boutique.  
Si je pers la gageure, il faut payer soudain  
Une livre d'anis et deux de massepain !  
Mais si je gagne aussi, j'auray la mesme chose,  
Et Dorette du tout absolument dispose.

DORETTE.

Si tu veux qu'on t'entende, explique mieu ton fait.

BROCALIN.

Je pretens d'estre pris pour Midan en effect,  
Sans qu'un trait si plaisant vous fasse prejudice.  
Ergaste est vostre amy, j'agis pour son service,  
Enfin laissez moy faire.

DORETTE.

Et tu feras le fou.

BROCALIN.

Ma foy ! vous en rirez tantost tout vostre son.  
Voicy son bon manteau qui ne sert qu'à la feste,  
Voicy son chapeau neuf, j'en couvriray ma teste.

DORETTE.

C'est Midan tout craché, tu luy ressembles bien.

BROCALIN.

Si quelqu'un parle à vous, ne luy respondes rien :  
Enfin, c'est par gageure, il en aura dans l'aïste.

## SCÈNE VI

BARQUET, AMIDOR, FALANDRE, DORETTE,  
BROCALIN.

AMIDOR.

Estes vous là, Midan ?

BROCALIN.

Oÿ, Monsieur, qui m'appelle ?

AMIDOR.

Mon maistre, dites moy, voulez-vous bien pleger Falandre ?

BROCALIN.

Pour combien me fait-il obliger ?

AMIDOR.

Pour mille francs.

BROCALIN.

Oÿ da, Monsieur, et pour dix mille,

Il trouveroit encor mieux que moy dans la ville.

BARQUET.

Signez donc icy vos lettres de caution.

BROCALIN.

De grand cœur.

FALANDRE.

Vous voyez sa bonne instruction,  
Dans juin j'auray sur luy vingt mille escus à pren-

BROCALIN.

[dre.

Monsieur, c'est un richard que ce baron Falandre.

BARQUET.

Comme il baisse les yeux ! Prenez garde au chapeau,  
Qu'il n'efface l'escrit.

BROCALIN.

C'est que j'ay l'œil plein d'eau  
Et rouge comme sang jusque dans la paupiere ;  
Depuis huit jours j'ay peine à souffrir la lumiere.

AMIDOR.

J'ay d'une excellente eau qui vous pourroit guerir.

BROCALIN.

Vous m'obligeriez fort d'en envoyer querir.

AMIDOR.

Oÿ da, très-volontiers, j'en ay plus d'une livre ;  
Aussi bien il faudra que mes chevaux on livre,  
Avecque mon carrosse, à ce brave baron.  
Filipin, es tu là ?

BROCALIN.

Je souffre tout de bon :

Messieurs, je ne suis plus en ce lieu necessaire.

BARQUET.

Allez, vous avez fait tout ce qu'il falloit faire,  
Il faut quelques tesmoins pour signer après luy.

AMIDOR.

Ne reverray-je point ce maraut d'aujourd'huy ?  
Filipin !

FILIPIN.

Me voicy.

DORETTE.

L'agreable visage !

Oh ! qu'il vient de jouer un plaisant personnage !

AMIDOR.

D'où viens-tu ?

FILIPIN.

Par ma foy je viens d'estre mocqué.

AMIDOR.

Comment ?

FILIPIN.

Nous rafflions un peu d'anis musqué.  
J'ay perdu ; mais, tirant de l'argent de ma poche,  
Un friponneau de page estant au guet tout proche,  
Guignant <sup>1</sup> du coin de l'œil Panis empaqueté,  
L'a pris habilement sans que j'en ai tâté.

1. Toutes ces friandises se vendaient à la foire. On lit dans le poëme de Priezac que nous avons déjà cité :

Quoy plus ? Regardons-les manger à pleins mains  
Le verlan, l'abricot, l'anis, les massepains.

1. Ce mot n'était pas alors aussi vulgaire qu'il l'est devenu. Du temps de Ronsard, il était même du style noble. N'est-il pas dit au 130<sup>e</sup> sonnet des *Amours* :

Tant que voudras guigue moi de travers ?

Je pensois l'attraper, mais il court comme un lievre,  
De chaud et de dépit j'en ay quasi la fièvre.

AMIDOR.

Maraut, si près de moy tu te fusses trouvé,  
Ce bizarre accident te lust-il arrivé ?

FILIPIN.

J'y pers trente bons sols outre ma courte honte.

AMIDOR.

Sur le vin des chevaux tu trouveras ton conte.  
Va les faire livrer à Monsieur le baron,  
Avec tout l'attirail.

FILIPIN.

Parlez vous tout de bon ?

AMIDOR.

Oùy, va, tout est signé, dis au cocher qu'il vienne.

FALANDRE.

Il faut que le carrosse encore vous ramene.

AMIDOR.

Je loge prez la foire à quelques pas d'icy,  
Il n'en est pas besoin.

## SCÈNE VII

AMIDOR, FALANDRE, CORINNE, ERGASTE.

FALANDRE.

Ah! ma sœur, vous voicy.

AMIDOR.

Ils ne valent plus rien, il falloit m'en défaire:  
C'est avec ces gens-là qu'il faut avoir affaire;  
Je gagne à ce marché pour le moins six cens francs.

FALANDRE.

Nous avons le carrosse et les deux chevaux blancs.

CORINNE.

Filipin nous l'a dit, je sçay toute l'histoire.

FALANDRE.

Voicy ma sœur qui vient encore dans la foire.

CORINNE.

Oùy, monsieur votre fils m'y vient de ramener.

AMIDOR.

L'honneur qu'il en reçoit commence à m'estonner.  
C'est merveille de voir qu'une illustre comtesse,  
Digne d'un duc et pair, jusques à nous s'abaisse.  
Comment va son procès ?

ERGASTE.

Mon pere, il va fort bien,  
Et j'ay lieu d'esperer, si vous ne gastez rien.  
Vous commenciez desja de luy rompre en visiere,  
Mesnageons son humeur, car elle est un peu fiere.

AMIDOR.

Bien. Madame, excusez un pauvre homme cassé,  
Qui se sert en parlant des mots du temps passé;  
Les modes de la cour ne m'estant point connus,  
Vous m'excuserez bien si je fais des bévnis.

CORINNE.

Le langage du cœur est le plus eloquent :

Il plaist à tout le monde, il n'a rien de choquant ;  
Et puis vostre discours, qu'un grand zele seconde,  
Sent fort son honneste homme et né dans le grand

AMIDOR.

[monde.

Il est vray qu'autrefois je m'en suis escrimé,  
Mesme, estant amoureux, j'ay quelquefois rimé :  
On trouvoit que ma veine estoit assez jolie,  
Et que ma plume en prose estoit assez polie.  
Je passois pour galand aux universités,  
Sans m'adresser pourtant aux hautes qualitez.  
J'engageois le mestier avec assez d'adresse ;  
Mais je n'eusse accosté jamais une comtesse,  
Mon fils est plus hardy beaucoup que je n'estois.

ERGASTE.

Mon pere, ce discours tient un peu du bourgeois :  
Je vous l'ay desja dit, Madame est delicate,  
Elle veut que le cœur dans le discours éclatte,  
La bassesse déplaist aux esprits genereux.

AMIDOR, bas.

Ce garçon s'est bien fait depuis un mois ou deux ;  
C'est qu'il hante les grands : mais dy moy, je te prie,  
Es-tu bien assurez qu'elle se demarie,  
Et qu'elle te veut prendre ?

ERGASTE, bas à son pere.

Ah ! n'en tesmoignez rien.

Oùy, mon pere, elle va me donner tout son bien.

AMIDOR.

Et le baron son frere aime nostre Isabelle ?

ERGASTE.

Oùy, tenez pour constant qu'il est amoureux d'elle,  
Et ne veut rien de vous qu'un pur consentement ;  
Laissez moy mesnager la chose adroitement.

CORINNE.

L'avare en tient, mon frere, ou je suis fort trompée.

AMIDOR.

Jesuis content qu'elle ait un brave homme d'espée ;  
Car tous ces gens de robe, avant qu'estre accordés,  
Doivent tout leur office et sont incommodés<sup>1</sup>.

FALANDRE.

Ce piege est beau, ma sœur, il faut bien qu'il y

AMIDOR.

[donne.

Il est riche.

ERGASTE.

Et de plus, brave de sa personne.

AMIDOR.

Passe, ce dernier point ne me touche pas fort ;  
Enfin il ne veut rien ?

ERGASTE.

Rien, qu'apres vostre mort.

AMIDOR.

Va, dy luy qu'on renonce à toute autre alliance.

ERGASTE.

Mon pere, nous perchons contre la bienséance.  
Que diront-ils de voir qu'on se separe d'eux ?  
Rapprochons-nous un peu.

1. Mal dans leurs affaires. Ce mot en ce sens étoit alors d'usage courant. Il est ainsi employé dans Pascal et dans Moliere.

AMIDOR.

Rapprochons, je le veux.

ERGASTE.

Avant la fin du jour tenez la chose faite.

FALANDRE.

Cet œil gay marque bien une ame satisfaite.

CORINNE.

Je prens part au plaisir d'un entretien si doux,  
Qui marque enfin qu'Ergaste est bien avecque vous.

AMIDOR.

Depuis qu'il a l'honneur de vous hanter, Madame,  
Je voy que la vertu reprend place en son ame.  
Je ne le connois plus, tant il paroist changé,  
Et voy par là combien il vous est obligé.

CORINNE.

La reputation qu'il s'est par tout acquise,  
Provient de la nature, et non de ma hantise<sup>1</sup>.  
C'est de vous seul qu'il tient ses bonnes qualitez :  
Connoissez vostre ouvrage.

AMIDOR.

Ah ! c'est de vos bontez.

Que n'ay-je plustost sceu sa fortune et sa gloire ?  
Mais l'estimez-vous tant ? s'en fait-il point à croire ?

CORINNE.

Vous connoistrez bien-tost par de puissans effects  
L'amour que je luy porte et le cas que j'en fais.  
Adieu.

AMIDOR.

Mon cher enfant, je t'ay creu plein de vice ;  
Mais je commence à voir qu'on t'a fait injustice :  
Pour l'amour de Madame on te pardonne tout,  
Sois seur qu'à tes desseins j'ayderay jus-qu'au bout.  
Mais vous l'excusez donc d'avoir hanté Corinne.

CORINNE.

C'est pour se divertir qu'il void cette badine,  
Son agreable humeur n'est point à rejeter :  
Que ne m'est-il permis aussi de la hanter ?

AMIDOR.

Elle a pourtant souvent plumé l'oyson sans rire<sup>2</sup>,  
La matoise qu'elle est.ERGASTE, *bas*.

Eh ! Dieux, qu'allez vous dire ?

Avec grand advantage on me veut marier,  
Et sans discretion vous m'allez deerier.

AMIDOR.

Ne l'en prisez pas moins, Madame, je vous prie.

1. Mot aussi leste et charmant que celui de *fréquentation*, qui l'a remplacé, est lourd et disgracieux. Molière l'employait encore. Il dit dans *l'Ecole des maris* :

Isabelle pourroit perdre dans ces hantises  
Les semences d'honneur qu'avance vous elle a prises.

J.-B. Rousseau tâcha de le rajeunir, mais inutilement. Les mijaurées de la fin du *xviii<sup>e</sup>* siècle, dont Caillières s'est fait l'echo dans ses *Mots à la mode*, l'avaient condamné furent trop écoutées.

2. On disoit aussi « plumer le pigeon » ou le *pigeonneau*. « Les femmes de Paris, écrivait Leroux au dernier siècle, ont le talent de savoir plumer le pigeonneau mieux que femmes de l'Europe. » C'est un talent que beaucoup n'ont pas perdu. Pour les gens de finance, qui plumaient avant d'être plumés, l'expression changeait un peu; on disoit : plumer la poule. On en fit un petit livre en 1695, *l'Art de plumer la poule sans la faire crier*.

CORINNE.

Ce n'est pas d'aujourd'huy que j'entens raillerie.  
Adieu.

AMIDOR.

Celle comtesse a l'esprit merveilleux.

ERGASTE.

Vous voyez de quel air on respond à mes vœux.

AMIDOR.

Va, ton bonheur est grand.

ERGASTE.

J'apperçois Isabelle.  
Souffrez que le baron, qui court au devant d'elle,  
L'accoste.

AMIDOR.

Volontiers.

ERGASTE.

Et luy donne la main.

AMIDOR.

Je ne vy jamais tant la foire Saint-Germain, [face,  
J'en suis las ; mais pourtant il n'est rien qu'on ne  
Quand il y va de l'heur et du bien de sa race.

ERGASTE.

Reposez vous loin d'eux, souffrez leur entretien  
Je vous respons du reste.

AMIDOR.

Oùy, va, je le veux bien.

## ACTE QUATRIÈME

## SCÈNE I

ARGINE, NICETTE, ERGASTE.

ARGINE.

Le present est fort rare, et vous estes bien large.

NICETTE.

[charge,

Vous deux rosses, Monsieur, desja nous sont à  
Et de fait dans trois jours vous les verrez perir,  
Si vous ne fournissez argent pour les nourrir.

ERGASTE.

Je croyois qu'aujourd'huy Madame les deût vendre,  
Cinq cens francs sont contez, si vous les voulez

[prendre,

Et ce peu qu'on en trouve est pour vous subvenir,  
Attendaut le secours qui dans peu doit venir.

ARGINE.

Oùy, mais comme à toute heure on roule par la  
Ce carrosse attelé nous sera fort utile, [ville,  
Et si vous ne trouvez d'autre argent aujourd'huy,  
Ma fille est pour mourir de douleur et d'ennuy.

ERGASTE.

On en cherche par tout, Madame, et je m'assure  
Que mon valet qui queste en aura dans une heure.  
Nous avons ajusté nos affaires au point

Que l'argent désormais ne nous manquera point.  
 J'ay trouvé caution très solvable, et mon pere,  
 Qui me croit tout changé, ne m'estant plus severe,  
 Si je veux de l'argent, ne m'en peut refuser,  
 Coiffé du riche objet que je dois espouser.

ARGINE.

Vous pensez vous railler ; mais dans ce mariage  
 Vous pouvez mieux que nous trouver vostre avan-

[tage,

Si, comme on en espere un bien heureux sucez,  
 Nous pouvons aujourd'huy gagner nostre procez.  
 Nostre alliance enfin ne vous fait point de honte :  
 Ma fille est de bon lieu, son grand-pere estoit comte ;  
 Un arrest luy pourra redonner ce comté,  
 Qu'on nous a jusqu'icy sans raison contesté.

NICETTE.

Mais il faut bien dépendre <sup>1</sup>, et Paris est un gouffre.

ARGINE.

[souffre :

Ce n'est point pour vos biens que ma fille vous  
 Si l'on s'adresse à vous parfois pour soulager  
 Nos besoins fort pressans, on croit vous obliger.

NICETTE.

On emprunte plutôt d'un amy que d'un autre.

ARGINE.

Nous trouverions icy du secours sans le vostre.

NICETTE.

Il preste de bon cœur, ne luy reprochez rien ;  
 Mais le pis que j'y voy, c'est qu'il manque de bien :  
 Ce n'est plus que pour vous, Madame, qu'il luy tarde  
 De conter les escus que son pere luy garde.

ERGASTE.

Enfin, si j'en avois deux mille fois autant,  
 Vous le sacrifiant je serois trop content.

ARGINE.

[pere,

Si nous avions le quart des grands biens qu'on es-  
 Nous ne viserions point à ceux de vostre pere.

NICETTE.

Cependant ce vieux fou nous croit des saffraniers <sup>2</sup>.  
 Un jour avec usure on rendra vos deniers ;  
 Enfin la dette est bonne, elle est bien assurée.

ERGASTE.

Je promets sur la foy que je vous ay jurée  
 Que je vous cheriray mesme apres les trépas ;  
 Tant que j'auray du bien, vous n'en manquerez pas.

NICETTE.

Ce qu'il vous dit, Madame, est la verité pure ;  
 Il a l'ame fort noble, oüy, je vous en assure,  
 Il est franc comme ozier <sup>3</sup>.

1. Première et très-ancienne forme du mot *dépenser*. On lit dans le *Roman du Renard* :

Moult il estoit avare et riche  
 Car de *despendre* n'avoit cure.

2. V. une note plus haut.

3. Moisant de Beieux, dans ses *Origines de quelques coutumes et façons de parler*, Caen, 1672, in-12, p. 51, définit ainsi cette expression : « *Franc comme l'osier*. Un homme franc, c'est-à-dire qui a de la candeur, de la facilité, de la franchise, dont on se peut aider aussi facilement comme l'on peut foudre l'osier sans y rencontrer de nœuds, ni que l'on fasse d'éclats. »

ERGASTE.

Mais voici Filipin.

Aurons-nous de l'argent ? Ne nous fais point le fin,  
 Dy tout, ne cache rien, car je veux que Madame  
 Penetre à découvert jusqu'au fond de mon ame.

## SCÈNE II

FILIPIN, ERGASTE, ARGINE, NICETTE.

FILIPIN.

Mison à l'usurier vient de taster le pons,  
 Si vous n'avez argent, il ne tiendra qu'à vous ;  
 Mais...

ERGASTE.

Quoy, mais ? Ne fay point icy de preamble.  
 Parle.

FILIPIN.

Mais l'usurier me paroist ridicule.

ERGASTE.

Comment ?

FILIPIN.

A vostre pere il feroit des leçons,  
 Teste-bien ! qu'il en sçait, et qu'il fait de façons !  
 C'est le fesse-mathieu le plus franc que je sçache ;  
 J'ay pensé luy donner deux fois sur la moustache.  
 Il veut bien vous fournir les quinze mille francs ;  
 Mais, Monsieur, les deniers ne sont pas tous contans.  
 Admirez le caprice injuste de cet homme ;  
 Encor qu'au denier douze il preste cette somme  
 Sur bonne caution, il n'a que mil escus  
 Qu'il donne argent contant.

ERGASTE.

Où donc est le surplus ?

FILIPIN.

Je ne sçay si je puis vous le conter sans rire ;  
 Il dit que du Cap-Vert il luy vient un navire <sup>1</sup>,  
 Et fournit le surplus de la somme en grenous  
 Et fort beaux perroquets, en douze gros canons,  
 Moitié fer, moitié fonte, et qu'on vend à la livre.  
 Si vous voulez ainsi la somme, on vous la livre.

ERGASTE.

Mison ne peut-il pas trouver d'argent ailleurs ?  
 Aurons-nous donc tousjours affaire à des voleurs ?

NICETTE.

Cette condition semble une chose rare.

ARGINE.

On n'a jamais parlé d'un marché plus bizarre.

ERGASTE.

Tout bizarre qu'il est, il faut bien l'accepter,  
 Si nous ne pouvons pas d'ailleurs nous ajuster ;  
 Toute raison est vaine où nécessité presse,  
 Et je veux au besoin secourir ma maistresse.

ARGINE.

Mais mil escus de cinq, je n'y puis consentir.

1. Molière a dû prendre ici pour son *Avare* la scène du mémoire de La Fleche.

NICETTE.

Gardez vous d'un marché d'où naisse un repentir.

ERGASTE. [vendre.]

Pourquoy ? Ces gros canons se pourront bientost

FILIPIN.

Mais pour les perroquets on n'en doit rien attendre :  
Comme ils séjourneront à Dieppe assurement,  
J'en rabats la moitié s'ils vous parlent normand.

NICETTE. [se<sup>1</sup> ;

Je croy qu'au temps qui court les guenons sont de mi-  
Toutefois ce n'est pas trop bonne marchandise.

ERGASTE.

Prendray-je le party ne perdant que moitié ?

NICETTE.

Si vous ne trouviez mieux, ce seroit grand'pitié,  
Puisque la caution est riche à suffisance,  
Madame, donnez-vous trois jours de patience.

ARGINE.

Mais la nécessité nous presse au dernier point,  
Si Mison dans trois jours ne nous soulage point.

FILIPIN.

Je puis, en attendant, si le Ciel ne s'oppose  
Au dessein que j'en fais, vous fournir une chose.

ERGASTE.

Comment ?

FILIPIN.

Je puis tirer le bel ameublement  
De nostre vieil avare assez subtilement,  
Et je scay dans ce soir que nostre revendeuse,  
Qui dedans son mestier est femme si fameuse,  
Aura du lit tout seul dequoy vous ajuster,  
Si de la premiere offre on se veut contenter.  
J'apperçoy Brocalin qui m'est fort necessaire ;  
Ordonnez qu'il me suive, et puis laissez nous faire.

ERGASTE.

Mais quoy ! pretendrois tu le voler en plein jour  
Sans qu'on s'en aperceust ?

FILIPIN.

Je scay un joly tour,  
Qui passe le sublime, avec lequel j'espere,  
Sans que l'on nous soupçonne, attraper vostre pere.

ERGASTE.

Mais estant decouvert...

ARGINE.

Tu nous pers en ce cas.

FILIPIN.

J'ay mes precautions, ne vous allarmez pas.  
Courez jusqu'au logis, je tiens la chose faite,  
Si l'avare est absent comme je le souhaite ?

ERGASTE.

Le voicy, fay ton coup pendant qu'il est absent.

NICETTE.

Prends garde.

FILIPIN.

J'en respons.

NICETTE.

Va donc, à dix pour cent.

## SCÈNE III

AMIDOR, ERGASTE, ISABELLE.

AMIDOR.

Ou vas tu si poudré ?

ERGASTE.

Mais vous mesme, mon pere,  
Je vous trouve ajusté plus qu'à vostre ordinaire.

AMIDOR.

C'est qu'en ce lieu, mon fils, j'espere tantost voir  
Cette aimable comtesse où j'ay mis mon espoir.  
Nous avons rendez vous, et ta sœur se prepare,  
Outre ce digne objet si charmant et si rare,  
De voir encor son frere. Il luy revient beaucoup ;  
Si nous les marions, nous ferons un beau coup.

ERGASTE.

Mon pere, assurez vous que chacun s'y dispose ;  
Pour peu que vous parliez, je respons de la chose.

AMIDOR.

Le cœur de la comtesse est de tes yeux touché.  
Si je l'en croy, mon fils, tu n'es plus débauché.  
Quand tu ne vouldrois pas considerer ton pere,  
Vis bien pour l'amour d'elle, et crains de luy de-  
[plaire.]

Repasse en ton esprit les tours que tu me fais,  
Fay que de ta conduite on sente les effects :  
La sagesse en ton age est d'un merite extreme ;  
Enfin n'emprunte plus, si tu veux que je t'aime.

ISABELLE.

Il vivra trop heureux, s'il fait ce qu'il m'a dit.

AMIDOR.

Sur tout, mon cher enfant, ne prens plus à credit,  
C'est par là qu'un jeune homme en tous lieux se de-  
Souffre qu'avec honneur ton pere te marie. [crie ;

ISABELLE.

Il le sera, mon pere, allons, on nous attend,  
Le succèz de ce jour nous est bien important.

ERGASTE.

Oùy, ma sœur, l'avanture est pour nous assez bonne ;  
Car j'en deviendray comte, et vous, ma sœur, ba-  
AMIDOR. [ronne.]

Plaise à Dieu qu'ainsi soit ! Ayez nous, et voyons  
Si nous serons heureux comme nous le croyons.

## SCÈNE IV

FILIPIN, BROCALIN, LES SERGENS, LES RECORS.

FILIPIN.

Tu parois vray sergent à present ; tu peux faire

1. L'usage de la *poudre* pour les cheveux commença sous Henri IV, continua jusqu'à la Fronde, se perdit sous Louis XIV, et reprit à la Régence. Voici ce qu'en disoit à l'origine Loys Guyon, en ses *Diverses leçons* 1613, in-12 : « Cette façon de maistrer des poudres parmi les cheveux est récente, et on n'a jamais sceu que les anciens en aient usé. »

1. Le mot *guenon* s'employoit déjà pour une femme laide, et aussi pour une femme de mauvaises mœurs. V. Baron, *L'Homme à bonnes fortunes*.

Cette execution qui nous est necessaire.  
Voyons si ces recors que tu viens de choisir,  
Pourront nous seconder selon nostre desir.

BROCALIN.

Recors !

RECORS.

Plaist il, Monsieur ?

FILIPIN.

Qu'il a la voix clairette !

Ce maraud s'enfuira s'il void tirer la brette <sup>1</sup>.

BROCALIN.

Esprouvons le second, si l'on s'y peut fier.  
Recors !

DEUXIEME RECORS.

Plaist-il, Monsieur ?

FILIPIN.

Il a le son plus fier.

Dis, drosle, as-tu du cœur ?

DEUXIEME RECORS.

Oüy, Monsieur, à revendre.

FILIPIN.

Jusques à haranguer si l'on te mene pendre ?

DEUXIEME RECORS.

Oüy da.

FILIPIN.

Sçais-tu jurer ?

DEUXIEME RECORS.

Par la mort.

FILIPIN.

Il l'entend.

BROCALIN.

Et peut estre recors d'un huissier exploitant.

FILIPIN.

Nous voicy près la porte, achevons, je te prie.

BROCALIN.

Saisirons-nous le lit, ou la tapisserie ?

FILIPIN.

Le lit nous vandra mieux, arrêtons-nous-en là.  
Travaillons, nous avons des pieces pour cela :  
Voicy le mandement pour faire l'ouverture,  
Il est tout de mon fait, et style et signature.

BROCALIN.

Sus donc ! executons. Recors !

RECORS.

Monsieur ?

BROCALIN.

Suy-moy.

Frappe.

## SCÈNE V

FILIPIN, BROCALIN, LISE, LES RECORS.

LISE.

Qui frappe ?

RECORS.

Ouvrez.

BROCALIN.

Ouvrez, de par le Roy.

Où pourrons-nous trouver vostre maistre ?

LISE.

A la foire.

BROCALIN.

Pour luy signifier certain executoire  
De despens qui se monte à plus de mille francs,

LISE.

[pens ?

Mon maistre ne doit rien, d'où viendroient ces des-

BROCALIN.

D'un proeès qu'il perdit le second de décembre.  
L'entens executer les meubles de sa chambre,  
Si l'argent n'est conté, mais tout presentement.

LISE.

Je m'en vay le chercher et viens dans un moment.

BROCALIN.

Entrez.

LISE.

Ah ! n'entrez pas, Monsieur, de cette sorte.

BROCALIN.

Sur la rebellion que l'on rompe la porte.  
Voicy le mandement pour faire ouvrir. Lisez.

LISE.

Mais je ne sçay pas lire. A la force !

BROCALIN.

Brisez.

FILIPIN, *le manteau sur le nez.*

C'est rendre à vostre maistre un fort meschant office,  
Il faut en tel rencontre obéir à Justice.

LISE.

Puisque c'est un arrest, je ne doy pas souffrir  
Qu'on rompe nostre porte, il vaut mieux leur ouvrir.

FILIPIN.

Le lit est descendu, comme on l'a fait connoistre,  
Et plié, jette le viste par la fenestre.

LISE.

Où trouver nostre maistre ? Il faudroit deviner ;  
Cherchons-le, je ne sçay de quel costé tourner.

BROCALIN, *à la fenestre.*

Apporte, haste-toy, de rien tu l'embarrasses.

FILIPIN, *en bas.*

Bon ! voicy les rideaux, voicy les bonnes graces <sup>1</sup>.

1. Longue épée, dont l'usage étoit venu de Bretagne, comme l'indiquoit son nom. *Brette* en effet vouloit dire bretonne. On n'appeloit Anne de Bretagne qu'Anne la *Brette*.

1. C'étoit, selon Richelot, le petit rideau, qu'on mettoit à côté du chevet du lit.

Le ciel, la courtépoin<sup>te</sup> 1, et la crespine encor.  
Si j'allois rencontrer nostre maistre Amidor,  
Ce seroit fait de moy.

BROCALIN.

Plions viste bagage.

FILIPIN.

Bes cordes, sur nous deux chargeons tout l'équipa-  
[<sup>ge</sup>,

BROCALIN.

Frere, tu me fais faire icy d'estranges tours, [tours.  
Pour n'estre rencontré, cherchons quelques des-

## SCÈNE VI

AMIDOR, FILIPIN, BROCALIN.

FILIPIN.

Je voy venir mon maistre, esquivé à la main drette.

BROCALIN.

Le moyen d'esquiver, la ruë est trop estrette.  
Dieu ! mon paquet m'est chù.

FILIPIN.

Peste soit du lourdan<sup>t</sup> !

AMIDOR.

C'est Filipin, c'est luy : que portes-tu, maraut ?  
Puisqu'il se cache, il entre en cecy du mistere.  
D'où viens-tu si chargé ?

FILIPIN.

Je viens d'un inventaire,  
Où mon maistre a trouvé credit et grand marché.

BROCALIN.

Testebleu, qu'il a peur ! quel vent il a lasché !

AMIDOR.

Voila d'un bel effet sa parole suivie,  
Il ne devoit plus prendre à credit de sa vie.  
Je voy bien qu'il retourne à son vomissement :  
Oüy, l'ingrat persèvere en son dérèglement,  
Quelque inclination qu'ait pour luy la comtesse,  
Pour Corinne sans doute encore il s'intèresse :  
Confesse, est-il pas vray que ce garçon maudit  
Pour cette infame a pris ces meubles à credit ?  
Ne me desguise rien, dis la verité, traistre.

FILIPIN.

Fais-je mal, quand je fay les ordres de mon maistre ?  
Si vous me promettez de ne vous fascher point,  
Je vous confesseray le tout de point en point.

AMIDOR.

Si tu confesses tout, oüy, va, je te pardonne.

FILIPIN.

Il est vray que ce meuble est pour cette friponne ;  
Elle a sur son esprit un estrange ascendant.

BROCALIN.

Fuyons, je n'en prevoiy qu'un sinistre accident.

FILIPIN.

Mais toutefois, Monsieur, que cela ne vous blesse :

Elle a seu qu'il alloit espouser la comtesse,  
Et comme elle a jetté sur luy son coussinet 1,  
Car elle a creu l'avoir, je vous le dy tout net ;  
Enfin pour l'approcher et la faire resoudre  
A souffrir cet hymen qui met le sien en poudre,  
Il a fallu la voie pour la dernière fois,  
Et luy donner un lit duquel elle a fait chois.  
Vostre fils le donnant, évite un fascheux blasme.

AMIDOR.

Si je ne fais couper le nez à cette infame !  
Et tu crois que jamais il n'y retournera ?

FILIPIN.

Il l'a promis, Monsieur, et croy qu'il le tiendra.  
Je crains ses passions, elles sont un peu fortes.

AMIDOR.

La maraude ! Voyons ce beau lit que tu portes.

FILIPIN.

Il est enveloppé, je crains de le gaster.

AMIDOR.

Voyons-en une pièce.

FILIPIN.

Il faut vous contenter.

Le lustre en est fort beau.

AMIDOR.

Filipin, il me semble  
Qu'il est pareil au mien.

FILIPIN.

Monsieur, il luy ressemble ;  
Mais le vostre est plus brun, et paroist plus gâté.

AMIDOR.

C'est quasi mesme chose ; enfin qu'a-t-il cousté ?

FILIPIN.

C'est un marché donné ; mais le temps en est cause.  
Ma foy, l'argent contant est une belle chose.

AMIDOR.

Ton maistre en avoit donc ?

FILIPIN.

Non, il n'en avoit pas.

Il l'a toutefois eu pour quatre cents ducats,  
Et sur la caution d'un riche et galand homme,  
Qui n'a pourtant donné que moitié de la somme.

AMIDOR.

Le malheureux garçon n'est-il pas enragé ?  
Rendant deux cens ducats, ton maistre est desgagé.

FILIPIN.

Oüy, Monsieur.

AMIDOR.

Et le lit est à moy pour la somme ?

FILIPIN.

Oüy, Monsieur.

AMIDOR.

Les voilà, porte-les à cet homme ;  
Mais va dire à ton maistre une fois pour tousjours

1. C'est-à-dire l'a retenu, comme on retient une place en plaçant dessus un coussin. Cette locution se trouve dans Saint-Simon : « Maisons qui voulaient circonvenir le prince, ne trouva Canillac suffisant, il jeta son coussinet sur moi. »

1. L'ancien mot était *keute pointe*, ou *calete pointe*, forme qui rappelait directement l'étymologie latine *culcita puncta*, couverture pointée à l'aiguille.



Qu'il a fait avec moy, s'il fait plus de tels tours,  
Et que je le renonce enfin, s'il n'est plus sage.  
Pour nostre honneur encore il faut qu'on le dégage :  
Tu connois le presteur ?

FILIPIN.

Oÿ.

AMIDOR.

Sois donc diligent ;

On luy rendra le lit, s'il me rend mon argent.

FILIPIN.

Un pauvre serviteur fait ce qu'on luy commande.

AMIDOR.

Je te pardonne, va, la faute n'est pas grande,  
Des volentz d'autruy n'estant qu'exécuteur.  
Va donc viste, en passant appelle un crocheteur,  
Pour porter au logis ce dépôt que je garde.

FILIPIN.

Que d'un œil amoureux ce bel or je regarde !  
Je le conserverois pour moy, si j'estois fin.

## SCÈNE VII

AMIDOR, LE VOISIN.

AMIDOR.

Bon ! voicy compagnie. Où va mon bon voisin ?

LE VOISIN.

Jevous cherche, Amidor, pour vous faire connoistre  
Qu'on vous vient d'affronter, car de vostre fenestre  
J'ay veu de gros paquets jettés sur le pavé.  
Lise croit à l'ayde, et je m'y suis trouvé ;  
Mais comme elle m'a dit tout bas, fort estonnée,  
Qu'on vous exécutoit sur sentence donnée,  
Je n'ay rien osé dire, et, m'arrestant tout court,  
J'ay deféré comme elle aux arrests de la Cour.

AMIDOR.

Je ne dois pas au sol : d'où naist cette imposture ?

LE VOISIN.

Elle a dit avoir veu l'arrest pour l'ouverture,  
Et que certains sergens, suivis de leurs recors,  
Au lieu de vos paquets vous auroient pris au corps,  
S'ils vous avoient trouvé.

AMIDOR.

Bon Dieu ! quelle impudence !

LE VOISIN.

Enfin, comme elle a creu l'arrest ou la sentence,  
Elle a bien mieux aimé leur ouvrir promptement,  
Que voir rompre la porte.

AMIDOR.

Indubitablement,

C'est mon vaurien de fils et son valet infame  
Qui pour voler mon lit ont ourdy cecette trame.  
Voyez ces deux paquets, voisin ; seroient-ee pas,  
Ceux que de la fenestre on a jettés en bas ?

LE VOISIN.

Les mesmes.

AMIDOR.

Ah ! c'est trop ; l'impudence est extrême ;

J'ayde, sot et erudle, à m'affronter moy mesme.  
J'ay reconnu mon meuble, et je l'ay rachetté,  
Le voyant dans les mains d'un voleur effronté.

LE VOISIN.

Aussi, si j'ose dire icy ce que j'en pense,  
Vous estes par trop chiche, excusez ma licence.  
Vostre fils, qui n'a rien pour ses menus plaisirs,  
Par de mauvais moyens satisfait ses desirs.  
Que ne luy reglez vous, par mois ou par semaine,  
Un petit certain *quid* pour vous tirer de peine ?

AMIDOR.

Quand je luy donnerois la moitié de mon bien,  
Pour sa profusion ce seroit comme rien.  
Quand mesme il auroit tout, il n'en pourroit pas vi-  
Il faut que je l'enferme, et que je m'en delivre. [vre.  
Il hante une maraude, il l'adore, il la sert,  
Et j'apprens, cher voisin, que c'est ce qui le perd.  
Cependant il va perdre un party noble et riche,  
Qui pour luy se presente.

LE VOISIN.

Il faut luy faire niche.

AMIDOR.

Si je la connoissois, je l'irois affronter.

LE VOISIN.

On vous peut sur ce point aisement contenter,  
Au moins si c'est Corinne.

AMIDOR.

Oÿ, cher amy, c'est elle.

LE VOISIN.

C'est, à n'en point mentir, une fine femelle.

AMIDOR.

Pour mon lit je l'iray menacer devant tous  
De luy couper le nez ; mais la connoissez-vous ?

LE VOISIN.

Oÿ, je ne connois qu'elle et sçay bien son histoire ;  
S'il vous plaist faire encor quelque tour dans la foire,  
Nous la rencontrerons.

AMIDOR.

Allons-y de ce pas.

LE VOISIN.

J'apperçoy Filipin.

AMIDOR.

Où ? Je ne le voy pas.

LE VOISIN.

Il vous observe, il passe et repasse sans cesse.

AMIDOR.

C'est qu'il veut faire encor quelque tour de souples-  
Il fuit. [se.

AMIDOR.

Arreste, arreste. Au brigand ! au voleur !  
Pour reporter ce lit prenons un crocheteur.

## ACTE CINQUIÈME

## SCÈNE I

ERGASTE, CORINNE, ARGINE, NICETTE,  
AMIDOR, LE VOISIN.

ARGINE.

Cet argent nous fait moins de profit que de honte,  
Puis qu'enfin votre pere a connu qu'on l'affronte.

FILIPIN.

Sans ce maudit voisin, on auroit controuvé<sup>1</sup>  
Quelque ruse nouvelle, et j'aurois esquivé.

NICETTE.

Ma foy, tout est perdu, la mesche est éventée.

ARGINE.

Adieu nos beaux projets.

LE VOISIN.

Voyez cette effrontée,

Sans masque, prez laquelle Ergaste est tout tran-i.  
C'est Corinne.

AMIDOR.

Pour vray?

LE VOISIN.

Voyla sa mere aussi.

FILIPIN.

J'aperçois votre pere, ô rencontre damnable!  
Adieu, la place icy pour moy n'est pas tenable.

ERGASTE.

Pour moy j'esquive aussi.

FILIPIN.

Fuyons, doublons le pas.

ERGASTE.

Evitons son reproche et ne l'attendons pas.

LE VOISIN.

Votre fils vous a ven, voyez comme il détale.

AMIDOR.

C'est donc là sa marade à son honneur fatale ;  
C'est là cette Ciré qui, par enchantement,  
Le perd et l'entrentend dans son aveuglement.  
Il faut pour l'avenir qu'elle s'adresse à d'autres.  
Ce sont de jolis tours, Madame, que les vôtres,  
De tendre aux jeunes gens des pieges tous les jours,  
Et de tirer profit de leurs folles amours ;  
Sans vous, mon fils, perdu dans la debauche infame,  
D'un esprit sans conduite eust évité le blâme ;  
Avant qu'il eust connu ce charme empoisonneur.  
C'estoit un garçon sage, il n'aimoit que l'honneur ;  
Mais son esprit changé ne suit plus que le vice.

1. Inventé. — La Fontaine l'a employé avec ce sens : *Mamta*, dit-il,

Comme en passant mit dessus les tapis  
Certain mari, certaines amourettes,  
Qu'il controuva.

on dit encore « un fait controuvé, » pour, un fait inventé, faux.

Il me vole, Madame, et par vostre artifice

CORINNE.

Monsieur, je ne suis pas celle que vous pensez.

NICETTE.

Voyez ce vieux veuveur ? passez. Monsieur, passez.  
A qui diable en veut-il ? Je pense qu'il est ivre.  
Est ce que tout le jour vous pretendez nous suivre ?

AMIDOR.

Par ce jargon qui sent la gouine<sup>1</sup> de tout point  
On void à qui l'on parle, on ne se mesprend point.  
Voyez les doux propos, les belles reparties :  
Mais une fois pour tout, vous serez adverties,  
Si vous recevez plus chez vous mon debauché,  
Que d'encre on vous verra le visage taché<sup>2</sup>,  
Vos robes n'auront plus besoin de décrotoire<sup>3</sup>,  
Et l'on vous coupera le nez en pleine foire.

ARGINE.

Quoy ! nous jeter de l'encre, et nous couper le nez !  
Vous direz au Palais pour qui vous nous prenez,  
Vieux fou. Ces gens de bien porteront tesmoignage.

NICETTE.

Il n'est pas question de plaider davantage,  
Pour se faire justice on n'ira pas plus loin,  
Laissez luy moy pocher les yeux à coups de poin.

LE VOISIN.

Ne frappez pas, tonbeau, laissez la, je vous prie.

ARGINE.

D'un vieux fou qui s'emporte excusons la furie.

CORINNE.

C'est un pere irrité, cedons à son transport.  
Allons, ma mere, allons, laissons le dans son tort.

ARGINE.

Allons, ma fille, allons, monstrons nous les plus sa- [ges.]

LE VOISIN.

La moderation paroît sur leurs visages,  
Ce n'est pas ce qu'on pense.

AMIDOR.

Enfin, c'est encor trop.

Mon fils à l'hospital s'en va le grand galop,  
S'il les void davantage : ou gouines, ou plaideuses,  
Qu'elles aillent au diable, elles sont dangereuses.  
Mon fils ne s'ira plus chauffer à leurs tisons,  
Qu'elles tendent plus loin leurs pieges aux oisons.

LE VOISIN.

Desirez vous qu'enfin ce de-ordre finisse,  
Le tirer de debauche et l'arracher du vice ?  
Mariez-le ; Amidor, dès qu'il verra chargé  
De ce jong nécessaire, on le verra changé.

1. Le mot était alors nouveau. On n'en sait pas l'origine. Je pense toutefois qu'il doit venir de l'anglais *Queen*, qui a le même sens, et sur lequel, à cause de sa ressemblance avec *Queen* (reine) Byron, joue encore dans *Don Juan*, chant VI. st. 96.

2. C'était le plus grand signe de mépris dont on pouvait flétrir quelqu'un. Balzac y fait allusion liv. III, lettre 7, lorsque parlant d'un homme qui s'était couvert de toutes les souillures au point que celle-là ne l'eût pas souillé davantage : « ... Rendre cet homme-la plus coupable qu'il ne s'est fait lui-même, ce seroit jeter de l'encre sur le visage d'un More. »

3. Tant a force d'être salées par la foule indignée, elles ne seront que boue et crotte du haut en bas.

AMIDOR.

Helas ! c'est tout mon but, c'est toute ma pensée ;  
 Mais mon intention est toujours traversée.  
 Ce maraut est chery d'une dame d'honneur,  
 Riche et qui se pourroit choisir un grand seigneur :  
 Et si ce qu'ils m'ont dit n'est une fourberie,  
 Aujourd'huy par arrest elle se demarie  
 D'avec un impuissant qui luy double son bien,  
 Dont elle va, dit-elle, enrichir ce vaurien ;  
 Elle sçait bien de plus qu'il void nostre friponne,  
 Et ne l'aime pas moins.

LE VOISIN.

Vrayment cela m'estonne :  
 Que ne concluez vous cet hymen promptement ?

AMIDOR.

Il faut voir prononcer l'arrest<sup>1</sup> premièrement :  
 Or ce mauvais garçon m'avoit donné parole  
 De ne voir plus Corinne, et pour elle il me vole  
 Un lit que j'ay sauvé par deux cens bons escus.  
 Son valet jure assez qu'il ne la verra plus ;  
 Mais c'est un à-sçavoir, car ce fourbe ne songe  
 Qu'à forger chaque instant mensonge sur mensou-  
 Et ne puis, connoissant cet imposteur maudit, [ge,  
 Faire aucun fondement sur tout ce qu'il me dit.

LE VOISIN.

Le voyla qui repasse.

AMIDOR.

Ah ! je veux qu'on l'arreste :  
 Un sergent le fera sans doute à ma requeste,  
 Et peut-estre, une fois quand il sera colfré,  
 En luy serrant le pouce<sup>2</sup> il pourra dire vray.

LE VOISIN.

Ne l'effarouchons point, je sçauray leur mystere  
 Et desouvriray tout, si vous me laissez faire.

AMIDOR.

Vous me ferez plaisir de luy taster le pous.  
 Allez, je me repose entièrement sur vous.

## SCÈNE II

LE VOISIN, FILIPIN.

LE VOISIN.

Filipin, parle à moy ; tu ne veus pas m'attendre ?

FILIPIN.

A d'autres !

LE VOISIN.

Que crains-tu ?

FILIPIN.

Vous me voulez surprendre.

LE VOISIN.

Je l'engage ma foy qu'on ne te fera rien ;  
 Je cherche à te parler seulement pour ton bien,  
 Par l'ordre de ton maistre.

FILIPIN.

Et que me veut on dire ?

LE VOISIN.

Si nous pouvons sçavoir par toy ce qu'on desire,  
 Croy moy sur mon honneur qu'on te pardonne tout,  
 Et tu verras encor la recompense au bout.  
 Dy moy, mais défais toy de toute fourberie,  
 Cette dame d'honneur qu'un arrest demarie  
 Aime-t-elle ton maistre au point de l'espouser ?

FILIPIN.

Oüy ; mais son pere enfin pourroit bien s'abuser ;  
 On ne peut plus souffrir l'humeur qui le possède :  
 S'il ne veut pas s'ayder, croid il que Dieu nous ayde ?  
 Get avare vilain nous va tout ruiner.  
 Comme il ne se peut pas resoudre à desgainer,  
 Il faut qu'Ergaste emprunte, et qui pis est encore,  
 Il faut qu'il se decrie et qu'il se deshonore :  
 Comme on ne trouve pas tousjours ses cautions,  
 Il faut faire parfois d'estranges actions ;  
 Par exemple, ce lit qu'il promit à Corinne  
 Pour se desgager d'elle emporte sa ruine,  
 Et mille franes contans le pouvoient empescher  
 De faire ce larcin qu'on luy peut reprocher.

LE VOISIN.

Et son ame, dis-tu, n'en est plus possédée ?

FILIPIN.

Ah ! je vous en respons, l'affaire en est vidée.

LE VOISIN.

J'en puis sur ta parole asseurer Amidor.

FILIPIN.

Vous en pouvez jurer, vous ferez plus encor ;  
 Car vous l'assurez que cette riche dame  
 Enfin est l'objet seul qui possède son ame.  
 Elle est libre à present.

LE VOISIN.

Quoy ! l'arrest est donné ?

FILIPIN.

J'ay veu le plunitif<sup>1</sup>, il vient d'estre signé.  
 Elle nous va donner ses biens, qui sont immenses,  
 Et j'espere de là de grandes recompences ;  
 Mais, si l'avare encor s'amuse à barguigner<sup>2</sup>  
 Sur trois ans de demeure<sup>3</sup>, il va tout ruiner.

LE VOISIN.

Cherchons le, je te prie, ayde à luy faire entendre.

FILIPIN.

Luy parlant de la bru, parlez aussi du gendre.

LE VOISIN.

Quel gendre ?

FILIPIN.

Ce baron si fameux d'Orgardec,  
 De Kerbourdaguee et de Chertronquedec.

LE VOISIN.

Quels grands mots emportez !

1. C'était un genre de question auquel on vous soumettoit pour vous forcer d'avouer : « sur ce qu'il veut encore faire le muet, on fit appeler un fusil pour luy serrer les pouces. » (Scarron, *Roman comique*, liv. III, ch. xii.) L'expression « faire mettre les pouces, » pour « faire ceder, » n'a pas d'autre origine.

1. C'est le papier original sur lequel on écrit les sommaires des jugemens.

2. V. sur ce mot une note des pièces précédentes.

3. C'est-à-dire trois ans d'entretien chez le pere, pour les deux époux. On verra que c'est une des conditions du contrat.

FILIPIN.

Mais ce qui plus nous touche,  
Ils remplissent la bourse aussi bien que la bouche.

LE VOISIN.

Amidor vient à nous, demeure avecque moy.

FILIPIN.

Adieu.

LE VOISIN.

Tu l'attendras.

FILIPIN.

Non feray par ma foy.  
C'est un bizarre esprit qui n'est pas accostable :  
Quand il est en colere, il frappe comme un diable :  
De Dorette ou Midan vous sçaurez de tout point,  
Les biens de ces Bretons ; il ne m'en croirait point.

LE VOISIN.

Oùy, Midan est Breton, il en sçait des nouvelles.

## SCÈNE III

AMIDOR, LE VOISIN, ISABELLE.

AMIDOR.

Hé bien, ce maraut-là vous contoit des plus belles.

LE VOISIN.

Enfin, si l'on se peut fier à son rapport,  
Je croy qu'il a raison, et que vous avez tort.  
L'avarice vous perd ; quand un fils miserable  
Ne vole que son pere, il n'est pas si coupable ;  
Comme il s'est aujourd'huy pour jamais detaché  
De ce maudit objet qui l'avoit debauché,  
Ayant promis un lit, il s'attachoit au vostre,  
Parce que sans argent il n'en trouvoit point d'autre.

AMIDOR.

Enfin, vous le croyez tout à fait degagé ?

LE VOISIN.

S'il ne se degageoit, il seroit enragé.

AMIDOR.

Comment ?

LE VOISIN.

L'arrest donné rend libre cette dame  
De donner tous ses biens aussi bien que son ame,  
Et si vous secondez tant soit peu leurs desseins,  
Si pour le logement vous leur donnez les mains,  
Le baron doit encore espouser vostre fille,  
Si qu'ils vont enrichir toute vostre famille.

AMIDOR.

Si l'arrest est signé, je n'y resiste pas.

LE VOISIN.

Il l'est.

ISABELLE.

Pour Dieu, mon pere, allez y de ce pas :  
Concluez, secondez la dame genereuse : [se,  
Sans qu'il vous couste un sol, je seray bien heurcu-  
Vous hors d'inquietude, et mon frere content.

AMIDOR.

Allons, je le veux bien.

LE VOISIN.

Ne vous haslez pas tant.  
Filipin peut mentir, il ne faut pas le croire ;  
Mais Dorette et Midan sçavent toute l'histoire  
De ces riches Bretons ; je sçauray bien s'il ment,  
Laissez moy decouvrir la chose adroitement.

AMIDOR.

Vous me ferez plaisir, oùy, je vous en conjure.

LE VOISIN.

Je sçay bien discerner le vray de l'imposture ;  
Laissez moy donc agir et m'attendez icy.

ISABELLE.

Pour Dieu n'oubliez rien.

## SCÈNE IV

ERGASTE, FILIPIN.

ERGASTE.

Tu l'as donc radoucy ?

FILIPIN.

J'ay plus fait.

ERGASTE.

Et comment ?

FILIPIN.

J'ay disposé Dorette  
A nous servir icy d'une maniere adrette :  
Pour la laisser plus libre, escartons nous un peu.  
Laissez agir Corinne, et vous verrez beau jeu :  
Je veux estre berné, si le voisin credule  
Ne donne dans le piege. Il est fort ridicule,  
C'est un oyson tout franc ; de son petit esprit  
Je connoy la portée, et sçay ce qu'il m'a dit.  
Le voicy, tirons nous.

## SCÈNE V

LE VOISIN, CORINNE, DORETTE, BROCALIN.

LE VOISIN.

Il faut qu'avec adresse  
J'engage icy Midan et que je l'interesse,  
Pour decouvrir de luy ce que je veux sçavoir :  
Mais sa femme Dorette, à ce que je puis voir,  
Est seule en la boutique et semble estre en affaire ;  
Attendons qu'elle ait fait pour ne luy pas deplaire.

CORINNE, las.

De là depend mon bien.

DORETTE.

De mon adresse.  
Vous verrez des effets

LE VOISIN.

Amy, dy moy, si tu le sçais,  
Quelle dame est-ce là ?

BROCALIN.

Madame la comtesse  
De Gregoir.

LE VOISIN,

De Bretagne ?

BROCALIN,

Oÿy, Monsieur,

LE VOISIN,

Ta maïtresse ?

BROCALIN,

Je mange de son pain.

LE VOISIN,

Je l'avois deviné.

Elle est demariée ?

BROCALIN,

Oÿy, l'arrest est signé.

LE VOISIN,

Tu sers avec plaisir une dame si riche.

BROCALIN,

Avec très grand plaisir, car elle n'est pas chiche ;  
Elle promet beaucoup et donne encore plus,  
Elle m'a regalé de mille bons escus  
Depuis l'arrest donné.

LE VOISIN,

Que dit-elle à Dorette ?

BROCALIN,

Leur conversation n'est pas beaucoup secrète,  
Elle y parle assez haut.

LE VOISIN,

Preste l'oreille, entends,

CORINNE,

Le premier conte est bon, nous en sommes contents,  
Comme vous prenez soin de toutes mes affaires  
Et que vous me gardez les papiers necessaires,  
Dites si tout est bon, ne me desguisez rien.

DORETTE,

Je n'y voy pas, Madame, un sol de mauvais bien.

CORINNE,

Des trente mil escus que nous avons à prendre  
Au trentiesme de may sur le banquier Pisandre,  
En peut on faire estat ?

DORETTE,

Oÿy, c'est argent contant,

CORINNE,

Les vingt mil sur Licas en juillet ?

DORETTE,

Tout autant.

CORINNE,

Les quinze mil escus de ce marchand de Renne,  
Que sur ce gros drappier il faudra que je preme,  
Sont ils prests en octobre ?

DORETTE,

Il n'en faut pas douter,  
Huit jours apres le terme on les fera conter.

CORINNE,

Et les dix mil escus de cette autre promesse  
De Vannes ?

DORETTE,

On les touche,

LE VOISIN,

O Dieu ! quelle richesse

CORINNE,

Pour les sept mil escus de Quimpercorentin ?

DORETTE,

Midan les a touchez en louys ce matin.

LE VOISIN,

Enfin je ne veux pas en sçavoir davantage :  
Qu'Amidor est heureux, s'il fait ce mariage !  
J'en ay plus descouvert cent fois par ce biaï  
Qu'en les questionnant.

BROCALIN,

Il en tient, le niais.

DORETTE,

Il me semble desja que je voy le bon homme  
Devorer tantost l'une, et tantost l'autre somme ;  
Les chimeres qu'il hume avec tentation,  
Luy remplissent desja l'imagination.

CORINNE,

La chose a sans mentir esté bien menagée ;  
S'il m'en revient du bien, j'en suis vostre obligée.

DORETTE,

Je vous sers avec joye : il ne m'en coûte rien,  
Et puis ce vieil avare a-t'il pas trop de bien ?  
Ma foy, c'est pain benit que luy faire une piece <sup>1</sup>.  
Que ne luy puis-je encor faire espouser ma niece !  
Il croid que le Perou chez vous est desbordé.

CORINNE,

Qu'auroïens nous fait sans vous ?

DORETTE,

Je n'ay pas mal aydé.

Mais, Madame, apres tout je sçay vostre naissance ;  
Si chez ce vieux barbon vous trouvez l'abondance,  
Il trouvera chez vous de l'honneur, de l'appuy ;  
Quoy qu'il soit riche enfin, vous valez mieux que luy,  
Et si vous obteniez aujourd'huy gain de cause,  
Il trouveroit quasi les biens qu'il se propose.

CORINNE,

Si fortune aujourd'huy me faisoit les doux yeux  
El me rendoit les biens qu'ont tenus mes ayeux,  
Ergaste connoistroit que sa vertu m'est chere  
Et qu'on la prise plus que les biens de son pere.

BROCALIN,

Le voila gay, qui parle avec ce Jean le Veau,  
Achevons de les faire entrer dans le panneau :  
Filipin est au guet, qui joiera bien son rôle,  
Jouïons le nostre aussi, Cela n'est-il pas drôle ?

## SCÈNE VI

AMIDOR, LE VOISIN, BROCALIN, FILIPIN.

LE VOISIN,

Il faut battre le fer, et pendant qu'il est chaud.

1. Cette expression, qui est restée, vient de ce qu'on faisait jouer dans les *Farces* improvisées à la fin des spectacles, les personnes dont on avoit à se plaindre ou dont on vouloit faire rire pour quelques ridoles. Il est parlé, dans la *Francion* de Sorel (1663, in-12, p. 89, d'un procureur mis ainsi à la farce, et que ceux qui l'a. voient fait moquer menèrent se voir jouer. Voy. plus haut, p. 113, note.

AMIDOR.

D'accord.

LE VOISIN.

Filipin passe, il fera ce qu'il faut,  
Parlez luy, mais sans fiel, nous en avons affaire.

AMIDOR.

Filipin, parle à moy.

FILIPIN.

Vous estes en colere.

AMIDOR.

Non suis; va, puis qu'Egaste enfin ne doit plus voir  
Corinne, il eut raison, et tu fis ton devoir.  
S'il quitte tout de bon cet objet que j'abhorre,  
J'abandonne mon lit et mon argent encore;  
Mais à condition qu'il prendra le parly  
Qui s'offre.

FILIPIN.

Il le fera, j'en suis bien averty.

AMIDOR.

Mais tu fais bien souvent de fausses conjectures.

FILIPIN.

Cela depend.

AMIDOR.

De quoy?

FILIPIN.

De prendre ses mesures.

Mon maistre est fort leger, il change à tout moment;  
Partant, je concludrois la chose promptement:  
On ne peut jamais faire une meilleure affaire.  
Si nous pouvions trouver icy quelque notaire,  
Je vous delivrerois de peine et de soucy;  
Madame la comtesse est à trois pas d'icy,  
Et, comme un petit trait de plume qui l'engage,  
Elle peut aussi bien signer ce mariage  
En ce lieu qu'en un autre.

AMIDOR.

Ah! si tu fais si bien

Qu'il soit icy conclu, je ne t'espargne rien.

FILIPIN.

Pour venir à vos fins vous promettez merveilles;  
Mais, quand il faut donner, vous n'avez plus d'oreil-

AMIDOR.

Tu juges mal de moy, tu ne me connois pas.

FILIPIN.

Si vous me faites don de ces deux cens ducats  
Payez pour vostre lit, allez, je m'en contente,  
Et je vous rends heureux par delà vostre attente;  
Car monsieur le baron encore espousera  
Vostre fille Isabelle, et se contentera  
De trois ans demeurés avec nostre comtesse,  
Sans qu'il vous coûte un double apres cette promesse.  
Mais au double contract il faut vous obliger [se];  
A les nourrir trois ans, comme à les bien loger.

AMIDOR.

Va, je t'accorde tout, presse donc cette affaire.

FILIPIN.

Brocalin que je voy nous est fort necessaire,  
Il gouverne son maistre.

AMIDOR.

Il faudroit le gagner.

FILIPIN.

Nous le gagnerons prou<sup>1</sup>, mais il faut desgainer.

AMIDOR.

Dy luy que s'il sert bien je sçay mieux reconnoistre.

## SCÈNE VII

FILIPIN, BROCALIN, AMIDOR.

FILIPIN.

En quel lieu, Brocalin, as-tu laissé ton maistre?

BROCALIN.

Chez Midan, nostre orfevre, à quatre pas d'icy.

FILIPIN.

Et sa sœur, la comtesse?

BROCALIN.

Et la comtesse aussi.

FILIPIN.

Sont ils prests à signer ce double mariage  
Dont on leur parlé?

BROCALIN.

Tout prests de grand courage.

Il ne tiendra qu'à vous de prendre avant soupper  
L'occasion au poil, elle peut s'eschapper;  
Avec eux j'ay laissé Barquet, nostre notaire.

AMIDOR.

Voila six escus blancs, fay luy baster l'affaire.  
Tien.

FILIPIN.

C'est sur l'ennemy tousjours autant de pris.

AMIDOR.

Fay dresser le contract et que j'y sois compris.  
Qu'ils laissent tout leur bien, qu'au contract on le  
Et ce que j'ay promis, je le signe avec joye. [voye,

BROCALIN.

J'y cours, tout sera prest quand vous arriverez;  
Mais, quand tout sera fait, Monsieur, vous m'oubli-

AMIDOR.

Non feray par ma foy, va, ta fortune est faite.

## SCÈNE VIII

AMIDOR, FILIPIN, LE VOISIN.

AMIDOR.

Où va mon bon voisin? Fait-il desja retraite?

FILIPIN.

Puisqu'il nous a servis menons le avecque nous;  
Monsieur, il faut qu'il signe au contract apres vous.

LE VOISIN.

Quoy! l'affaire est donc faite?

AMIDOR.

Elle est bien esbauchée.

1. Bien, beaucoup. — Le mot est resté dans la locution *peu ou prou*.

LE VOISIN.

Jusques au dernier point j'en ay l'ame touchée.  
A vos prospérez je prens grand interest.

FILIPIN.

Mais je sçais une chose icy qui me deplaist,  
Et qui doit moderer les excez de nos joyes.

AMIDOR.

Quoy ?

FILIPIN. [uoyes <sup>1</sup>.

Nous allons bien perdre au rabais des mon-

LE VOISIN.

Oüy, sur cent mil escus en or et louys blancs,  
Vous perdrez tout au moins quinze ou vingt mille

AMIDOR. [francs.

Quiconque a trouvé l'art d'estendre ses usures,  
Voisin, selon les temps sçait prendre ses mesures.

FILIPIN.

Oüy, oüy, mieux que nul autre il fait valoir son bien :  
Je gage sur tout l'or que nous ne perdrons rien,  
Et qu'on n'emploira point icy l'arithmétique.

LE VOISIN.

Nous voicy parvenus aupres de la boutique.

FILIPIN.

On escrit, le contract est desja commencé.

AMIDOR.

Va voir tout doucement s'il est bien avancé.

## SCÈNE IX

AMIDOR, LE VOISIN, BARQUET, ERGASTE, CORINNE, FILIPIN, ETC.

FILIPIN.

Avant qu'on eust receu vos ordres, le notaire  
Avoit desja, Monsieur, bien avancé l'affaire ;  
C'est fait, et le contract ne scauroit estre mieux.

AMIDOR.

Bonsoir, mes chers enfans. Dieu vous face joyeux !  
Eh bien, conclurons nous ce double mariage,  
Où vous trouvez tous deux un si grand avantage ?

ERGASTE.

Oüy, grace à mes destins, le contract est tout prest.

AMIDOR.

Comme j'y prens, mon fils, un notable interest,  
Je veux entendre lire avant la signature.

ERGASTE.

Lisez ; mais je crains tout pendant cette lecture.

LE NOTAIRE.

Furent presents....

ARGINE.

Passons les noms de tels et tels,

Et venons seulement aux mots essentiels.

LE NOTAIRE. *lit.*

Ledit futur espoux, sur promesses dossées,  
Aura, mais en pur don, les sommes enoncées.

AMIDOR.

Bon !

LE NOTAIRE.

Ledit sieur Baron promet d'abandonner  
Ses meubles, et de plus il s'oblige à donner  
A sa future espouse, outre deux baronnies,  
Le fief de Craudrac et trois chastellenies.

ARGINE.

Fort bien.

LE NOTAIRE.

Voicy la clause où l'on parle de vous.  
Ledit Amidor pere ausdits futurs espoux  
S'oblige de donner, avecque leur demeure,  
Trois ans de nourriture.

AMIDOR.

Oüy, signons tout à l'heure.

CORINNE.

J'en suis d'accord, tenez et signez le premier.

FILIPIN.

Vous ne desboursez pas pour le tout un denier.

AMIDOR.

Je le sçay bien.

FILIPIN.

Il faut, pour honorer la feste,  
Faire un petit soupper.

AMIDOR.

Oüy, fay qu'on nous l'apreste.  
Va chez le rostisseur, mais qu'on soit diligent ;  
Comme au logis j'ay pen de vaisselle d'argent,  
Midan m'en fournira, mais il ne m'en faut gueres.

DORETTE.

Midan n'est pas icy, que faut-il ?

AMIDOR.

Deux aiguieres,  
Six plats, quatre flambeaux.

DORETTE.

Où vous les fournira ;  
Mais pour l'argent, Monsieur, qui nous le donnera ?

CORINNE.

Pour si peu craignez-vous que Monsieur vous af-  
AMIDOR. fronte ?

Mettez sur et tant moins, puis nous ferons le conte.

DORETTE.

Dequoy sur et tant moins, parlez vous tout de bon ?

AMIDOR.

Vostre homme a respondu pour Monsieur le baron  
Icy de mille francs, et d'ailleurs je suis homme  
Solvable pour payer le surplus de la somme,  
S'il vous faut du surplus.

DORETTE.

Cherchez mieux vostre den,  
Et connoissez mieux ceux qui vous ont respondu.  
Midan ne fit jamais tels actes de sa vie.

1. Les opérations du trésor sur la monnaie qu'on rabaisait ou surelevait, furent si fréquentes alors, que nous ne savons à laquelle il est fait allusion ici plus spécialement. Pour beaucoup de gens, suivre ces fluctuations de l'argent, était une occupation, comme ce sont nos affaires de bourse d'aujourd'hui. La Bruyère a parlé de ces âmes « toujours inquiètes sur le rabais ou le décri des monnaies. »

AMIDOR.  
Il n'a pas répondu ?

DORETTE.  
Ny n'en a point d'envie.

AMIDOR.  
Maître Barquet, quel acte avez vous donc reçu ?

BARQUET.  
On vous aura surpris, et l'on m'aura deceu.  
Un chapeau nous cachoit la moitié d'un visage ;  
Mais jo voy l'affronteur qui fit ce personnage,  
Milan n'a point signé eet acte, croyez moy.

AMIDOR.  
Quoy ! Monsieur le baron seroit homme sans foy ?

LE VOISIN.  
Nous sommes affrontez, voisin, c'est chose seure,  
Et je prens comme vous ma part à cette injure.

AMIDOR.  
Comment ?

LE VOISIN.  
Voicy Corinne, et vous estes duppé.

AMIDOR.  
Corinne ?

LE VOISIN.  
Ainsi que vous son masque m'a trompé,  
J'ay vu qu'après son seing elle s'est demasquée,  
A fait signe à sa mere, et s'est de vous moquée.

AMIDOR.  
Sa mere ?

LE VOISIN.  
La voila !

BARQUET.  
J'ay ven le bon varrien  
Qui fit le respondant : je le connoy fort bien.

AMIDOR.  
Ergaste, qu'est-ce-cy ?

ERGASTE.  
Qu'y ferions nous, mon pere ?

AMIDOR.  
Enfin tout est signé dans les mains du notaire.

AMIDOR.  
Quoy ! marant, une geusee auroit eu le credit ?

DORETTE.  
Monsieur, ne croyez pas ce qu'on vous en a dit :  
Elle est de fort bon lieu, quoy qu'elle soit plaideuse ;  
Elle est fille d'honneur, mais elle est un peu geusee.

LE VOISIN.  
Je vous l'ay dit, voisin, l'avarice vous perd.

AMIDOR.  
Ah ! vous estes encore avec eux de concert ;  
Je suis trahy par tous : la chose est trop notoire.

FILIPIN.  
Monsieur, nous avons fait la faute, il la faut boire.

AMIDOR.  
Si je ne te fais pendre, affronteur insolent !

ERGASTE.  
Evitons ce courroux, il est trop violent.

CORINNE.  
Il faut que l'aecez passe

ARGINE.  
Il faut bien qu'il finisse.

AMIDOR.  
Je m'en vay de ce pas m'en plaindre à la Justice.

## SCÈNE X

BROCALIN, NICETTE, AMIDOR, CORINNE,  
DORETTE, FILIPIN, LE VOISIN.

BROCALIN.  
Madame, vous avez gain de cause à souhait.

NICETTE.  
Vostre procez, Madame, est gagné tout à fait.

CORINNE.  
Qui vous l'a dit ?

NICETTE.  
Le clere d'une grande vistesse  
Est venu nous le dire.

BROCALIN.  
Oüy, vous estes comtesse.

LE VOISIN.  
Voisin, de vos fureurs moderez les excez.

FILIPIN.  
Madame tout de bon a gagné son procez.

LE VOISIN.  
Enfin de pauvreté la voila garantie.

FILIPIN.  
Du beau comté de Gregeon la verra nantie.

LE VOISIN.  
Elle peut à son gré se choisir un espoux.

CORINNE.  
Je vous choisís, Ergaste, et je me borne à vous.

AMIDOR.  
En ce cas je consens au double mariage.

DORETTE.  
Ce vilain, sans mentir, est plus heureux que sage.

NICETTE.  
Il eust eu trop d'avoir ma maistresse pour rien :  
Enfin, on dit bien vray, le bien cherche le bien.



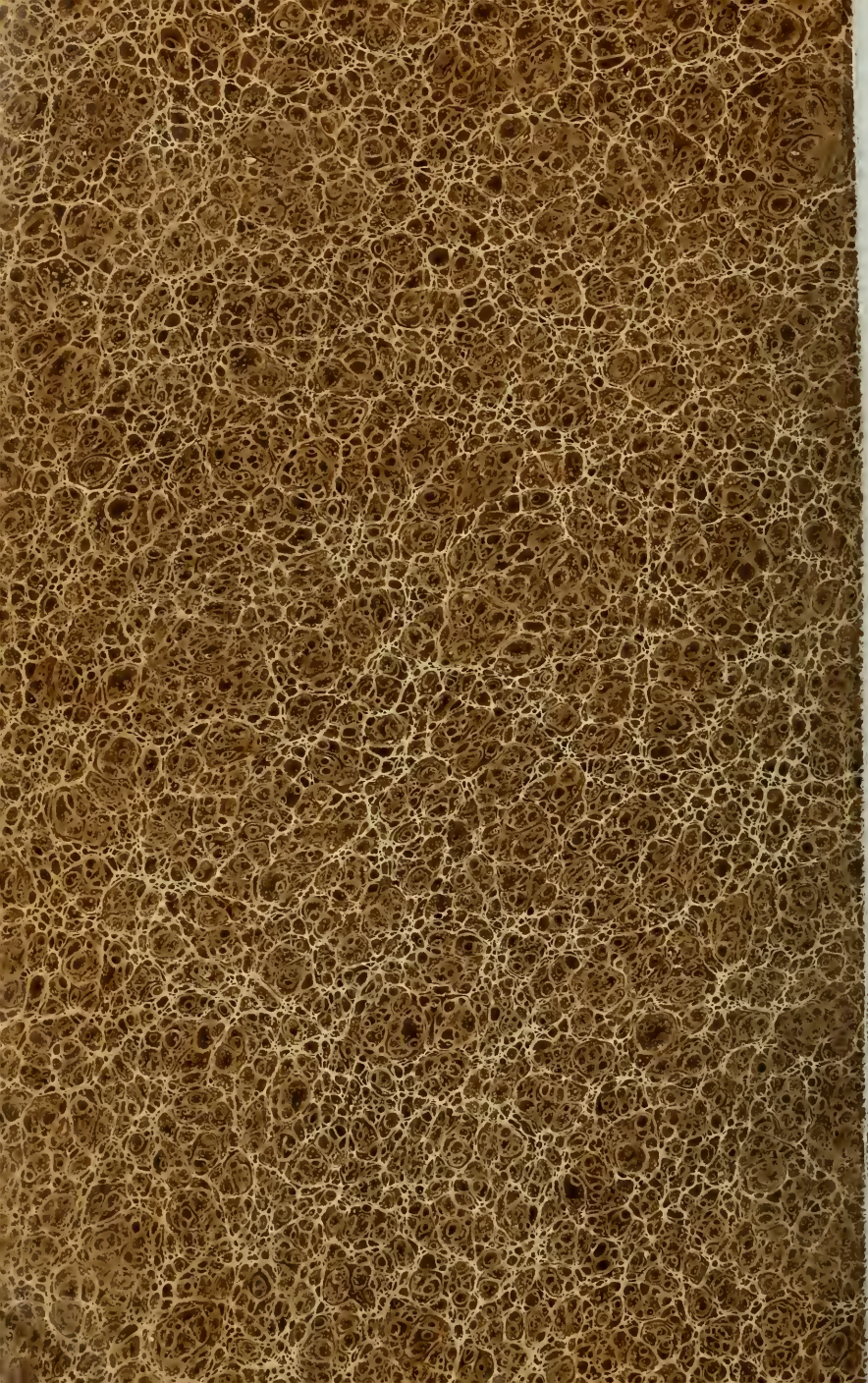
# TABLE

## DES NOTICES ET DES PIÈCES.

JODELLE.....	1	GOUGENOT.....	283
L'Eugène.....	3	La Comédie des Comédiens.....	285
RÉMY BELLEAU.....	25	PIERRE DU RYER.....	319
La Reconquête.....	26	Les Vendanges de Suresne.....	322
PIERRE DE LARIVEY.....	55	ANTOINE MARESCAL.....	348
Les Esprits.....	57	Le Railleur.....	349
ODET DE TURNÈBE.....	90	JEAN DE MAIRET.....	373
Les Contens.....	91	Les Galanteries du duc d'Ossonne.....	376
FRANÇOIS D'AMBOISE.....	132	L. G. DISCRET.....	400
Les Neapolitaines.....	132	Alizon.....	400
FRANÇOIS PERRIN.....	166	DESMARETS SAINT-SORLIN.....	428
Les Escoliers.....	167	Les Visionnaires.....	430
ABRIEN DE MONTLIC, comte de Cramail.....	192	ANONYME.....	
La Comédie de Proverbes.....	196	La Comédie de chansons.....	458
TARVIN.....	228	ROTRU.....	494
Farces tabariniques, 1 <sup>re</sup> farce.....	229	La Scène.....	497
—                  2 <sup>e</sup> farce.....	232	CLAUDE DE LESTOILLE.....	523
L. DU PESCHIER.....	235	L'Intrigue des Filous.....	524
La Comédie des Comédies.....	236	BOIS-ROBERT.....	551
PICHEU.....	251	La Belle Plaideuse.....	553
Les Folies de Cardenio.....	258		







PQ  
1229  
F75  
1871

Fournier, Édouard  
Le théâtre français

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C  
39 13 20 18 04 014 3